



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

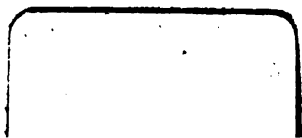
We also ask that you:

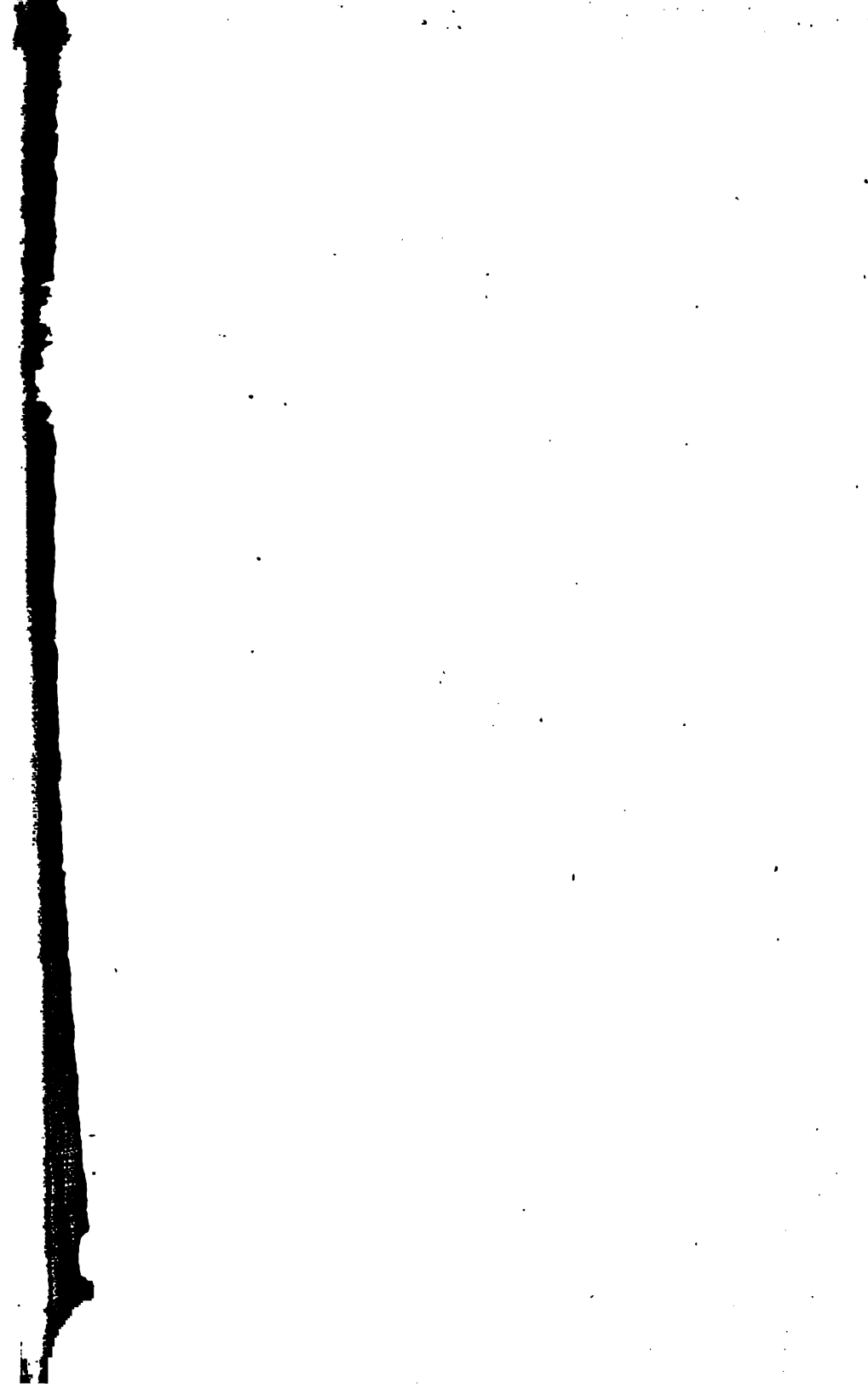
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

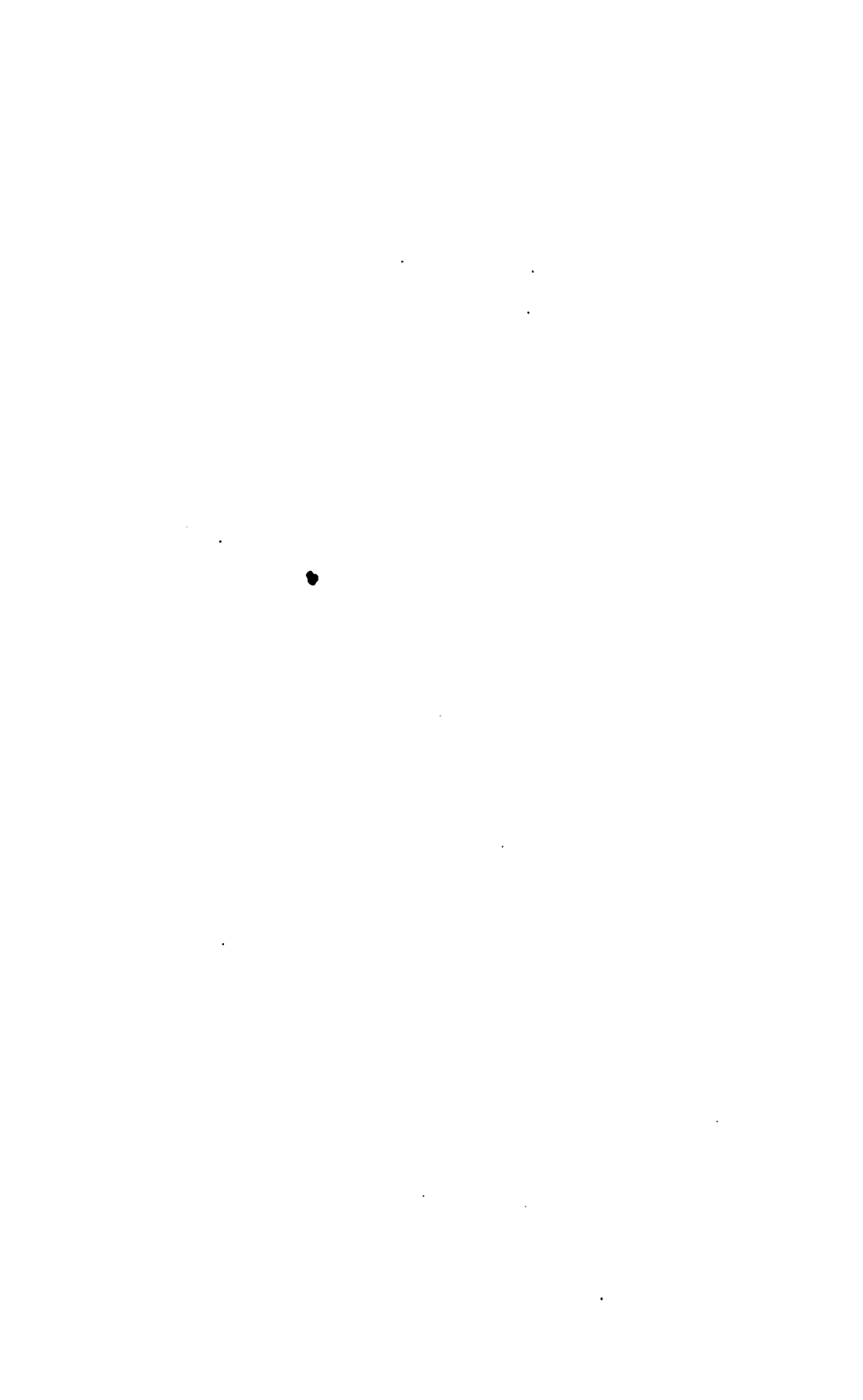
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

3 3433 07578908 5









L'ÉCHO

Des Feuilletons

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATION

ÉCHO DES FEUILLETONS

Cher
de Nouvelles, Episodes, Anecdotes

EXTRAITS

de la Presse contemporaine.



PARIS

6, Rue de Beaune (Ancien hôtel de Nesle).

ANNÉE 1844.

1917

THE NATIONAL ASSOCIATION OF MUSICIANS

INCORPORATED IN THE DISTRICT OF COLUMBIA
OFFICE: 1115 N. WASHINGTON STREET, WASHINGTON, D. C.
MEMBERSHIP: \$5.00 PER ANNUM IN ADVANCE

AMERICAN SOCIETY OF MUSICIANS

1917

1917

- RES FELIIT -

L'ÉCHO

DES

FEUILLETONS

RECUEIL DE NOUVELLES
LÉGENDES, ANECDOTES, ÉPISODES, ETC.

EXTRAITS DE LA PRESSE CONTEMPORAINE

DIRECTEURS

MM. BOULANGER ET LEGRAND

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

TOME QUATRIÈME

PARIS

CHEZ LES ÉDITEURS, 6, RUE DE BEAUNE

Près le Pont-Royal, (ancien Hôtel de Neale)

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
601.10
ARTHUR H. LEONIX AND
THE NEW YORK LIBRARY



NOY WIM
DUBIN
YASRU

PRÉFACE

Depuis la fondation de notre journal, qui date d'octobre 1840, une foule de publications, créées à l'imitation de la nôtre, ont essayé de rivaliser avec elle. La plupart se sont éteintes en naissant; d'autres, à force de sacrifices, ne sont parvenues à prolonger jusqu'à ce jour qu'une existence aussi pénible que problématique. Fort de l'appui de ses 40,000 souscripteurs, l'*Écho des Feuilletons* n'a rien à redouter de pareils concurrents; la place qu'il a conquise, il saura la conserver.

Les directeurs se sont empressés chaque année de répondre par de nouvelles améliorations aux preuves multipliées qu'ils ont reçues de la sympathie du public. Ainsi les 12 numéros de l'année forment aujourd'hui un volume de 36 feuilles ou 1,200 colonnes comprenant plus de feuilletons (et des feuilletons d'élite réellement intéressants) qu'un journal quotidien. Quel qu'il soit, n'en pourrait donner en un an.

Outre l'attention scrupuleuse que nous apportons dans le choix de nos gravures anglaises sur acier, nous nous attachons chaque jour davantage à en perfectionner le tirage, et nous pouvons avancer, sans craindre d'être démentis, qu'il n'existe pas en France un recueil plus magnifiquement illustré que le nôtre. Cependant nous voulons faire mieux encore : à partir de la quatrième année dans laquelle nous allons entrer, nous enrichirons notre texte de jolies vignettes placées en tête des feuilletons. Nous espérons pouvoir en mettre trente à quarante indépendamment des fleurons, culs-de-lampes, lettres ornées, etc. Convaincus toutefois que, souvent, dans les publications de cette nature, le public a vu avec peine d'insignifiantes

images d'almanachs usurper la place déjà trop limitée du texte, nous avons résolu de ne point sacrifier la qualité à la quantité; tous nos dessins seront confiés à d'habiles artistes qui tiendront à honneur de les signer. Nous avons en outre fait acquisition d'un nouveau caractère tout à la fois gras, compacte, plus facile à lire, et qui permet cependant de faire entrer plus de matière dans le volume; en sorte que nos lecteurs gagneront une lettre par ligne, cent lettres par page, ce qui sera plus que suffisant pour restituer au texte la place occupée par les vignettes.

Nous apporterons également le plus grand soin à l'exactitude et à la beauté de l'impression; un correcteur chargé de surveiller le tirage, sera remplacer immédiatement les lettres défectueuses. Déjà, dans les dernière livraisons de l'année qui vient de s'écouler, on a pu voir l'effet de cette surveillance.

Ces améliorations, qui changent, pour ainsi dire, la forme de l'*Echo des Feuilletons*, nous déterminent à ouvrir une nouvelle série à partir de la 4^e année.

Les trois années précédentes, distinctes de celles qui vont suivre, formeront la 1^{re} série; elles viennent d'être réimprimées, après une révision sévère du texte; les gravures elles-mêmes, complètement retouchées au burin, ont toute la fraîcheur des premières épreuves.

Malgré les nouveaux sacrifices que de pareilles améliorations imposent nécessairement aux directeurs, le prix de l'*Echo des Feuilletons* restera le même; ce sera véritablement le recueil le plus riche et en même temps le moins cher qu'on ait jamais publié.



MOUVA.



Un peintre de paysage qui se serait fait un nom, si une passion lui en eût donné le temps, Daniel de Gersaint, cherchait un jour, entre Athènes et Sunium, le tombeau superbe qu'on avait érigé à Cranaüs. Pausanias avait vu ce monument et l'avait admiré; le jeune Daniel, plein de foi dans Pausanias, se livrait à de laborieuses investigations. Hélas! Cranaüs n'a jamais eu de tombeau. Pour avoir un tombeau, il faut nécessairement avoir existé, et Cranaüs a été inventé par Pausanias l'historien.

Daniel, toujours cherchant, avait visité les hautes herbes et les massifs d'oliviers qui couvrent les cendres des villes célèbres de la contrée: OExone, Alœ, Alimus, Anagyrus, Thorœ, Lampra, OEGilia, Anaphlystus, Azenia; point de tombeau de Cranaüs. Le jeune peintre s'appretait à rentrer à Athènes, lorsqu'il vit passer un

groupe de jeunes filles grecques, qui entraient dans le sentier du cap Zoster, promontoire sacré où Latone délia pour la première fois sa ceinture, en se rendant à la flottante Délos.

Ces jeunes filles marchaient sous la garde d'un vieil Albanais. Daniel supposa qu'elles demeuraient dans quelque maison rustique du voisinage, et qu'elles ne s'étaient écartées un instant que pour aller cueillir le cityse, le serpolet et le pourpier. La guerre désolait le Péloponèse à cette époque; et, quoique ce rivage fût tranquille, un débarquement de Turcs était dans les éventualités de chaque jour: l'année 1822 venait de commencer.

Daniel avait raisonné juste; au détour d'un tumulus, il aperçut une jolie ferme abritée du vent de la mer par un coteau garni d'oliviers; un vaste jardin entourait la maison; une touffe de sycomores montait en rideau devant les persiennes; c'était une de ces douces résidences qui ont un air de bonheur et de sérénité à faire envie aux

voyageurs. Un molosse, que l'artiste reconnut à son aboiement pour un chien de Laconie, accourut joyeusement au devant des jeunes filles, et renversa la plus jeune sur le gazon par luxe d'amitié. Les autres enchantèrent les échos de Sunium de longs éclats de rire, harmonieux comme une gerbe de dactyles, dans une idylle du grand poète syracusain.

Daniel avait oublié Cranaüs et Pausanias.

Le molosse de la ferme ne manqua pas, selon l'usage invariable des chiens de tous les pays, de courir sur l'étranger qui entrait dans ses domaines pour le mordre ou le dévorer. Le chien est l'ami de l'homme, c'est convenu; mais il nous faut payer cher son amitié de logis. Le tigre est notre ennemi, mais il reste dans ses bois, il est fort rare qu'il nous morde en passant.

Daniel, malgré son admiration classique pour les chiens de Laconie et pour les jeunes filles grecques, se mit en position de légitime défense, et présenta au molosse deux pistolets turcs, ornés de rubis. L'animal recula, mais avec une telle éruption gutturale d'aboiements, que les gens de la ferme accoururent au secours de l'artiste, enchaînèrent le molosse, et prièrent Daniel de se reposer un instant à l'ombre du laurier domestique.

Daniel parlait supérieurement le grec vulgaire; il remercia, dans une phrase pleine d'un doux parfum antique, et suivit les gens de la ferme. Il fut présenté au maître de la maison; c'était un Grec de cinquante ans, d'une figure majestueuse; il s'occupait en ce moment, comme Laërte, à émonder les treize poiriers de son jardin.

Le molosse aboyait dans la cour, mais enchaîné.

Une douce cordialité s'établit tout de suite entre le Grec et le jeune Français. On parla de la guerre de l'indépendance et des héros qui renouvelaient les vieilles gloires du Péloponèse. Daniel traduisit à son hôte tous les vers français que ses compatriotes avaient faits en l'honneur des Hellènes. La famille ne tarda pas de descendre au jardin pour écouter le jeune étranger.

Daniel se retourna au bruit des pas légers des jeunes filles; en ce moment le soleil dorait de belles choses : une ruine blanche du cap Sunium et un visage, oh ! un visage comme il ne sera plus donné aux fils des Hellènes d'en voir, si le sang bavarois continue à se mêler au sang d'Alcibiade et de Périclès.

— Rodokina, dit le maître, fais mettre le couvert sous la treille; le printemps approche, nous pouvons dîner à l'air; notre ami le Français nous fait l'honneur d'être notre convive aujourd'hui.

Daniel n'écouta qu'à peine; il regardait Rodokina, et un pressentiment, qui traversa son cerveau comme l'éclair, semblait lui dire que toute sa vie était désormais attachée à cette figure céleste qui venait de disparaître en souriant.

On continua de parler des hauts faits d'armes de Marcos Botzaris; mais Daniel était assailli de distractions.

Les jeunes filles mettaient le couvert en folâtrant, et faisaient assaut de gracieuse étourderie, afin d'attirer l'attention du galant Français que la Providence leur envoyait dans leur solitude, pour charmer la vie monotone de la maison. Rodokina éclipsait, par ses charmes, ses deux sœurs aînées; elle portait une robe rouge et un manteau carré de satin jaune agrafé par derrière. Ses cheveux, d'un noir de jais, étaient retenus par un ruban d'or, en bandeaux, et tout semé de fleurs agrestes cueillies le matin au bord des petits torrents. La volupté de l'innocence l'environnait, comme une parure angélique; au contour pur et délié de sa figure sans tache, à la pudeur de son regard, à l'incomparable grâce de ses poses, à la sérénité de son front, on n'aurait pu dire si elle appartenait au gynécée, à l'Olympe ou au paradis : Praxitèle en aurait fait sa Vénus pudique; Raphaël, une sainte; il fallait être chrétien ou l'adorer en amant.

Daniel prit ce dernier parti.

Dimitry Zaccarouïs, c'était le nom du père de famille, comprit tout de suite, en se mettant à table, que le jeune peintre avait été vivement frappé de la beauté de Rodokina. En d'autres circonstances, il aurait pris, en sage père, ses précautions; il aurait même regretté d'avoir ainsi offert à un inconnu une hospitalité qui pouvait devenir importune ou dangereuse; mais il se trouvait dans un pays et dans un temps où la désolation qui entourait le foyer domestique, écartait la pensée de ces considérations qui n'appartiennent qu'aux jours de calme. On vivait alors dans une atmosphère de deuil et de sang; le soir n'avait qu'un bien douteux lendemain. La vie de la Grèce semblait devoir s'éteindre à chaque soleil. En présence de ces grandes calamités nationales, Dimitry oubliait presque qu'il était le père d'un

Rodokina, et ne s'en remettait plus qu'à Dieu du soin de ses enfants.

— Argus ! où est Argus ? dit Zaccaroffa, il faut que je vous réconcilie avec mon chien, M. Daniel.

Le molosse arriva tout pantelant de joie, il embrassa son maître, ses jeunes maîtresses, surtout Rodokina ; puis il regarda fixement Daniel, et le voyant à table, amicalement assis auprès de Rodokina et de Dimitry, il comprit qu'il avait fait tantôt une grande faute, et, dans un langage articulé, mais caressant, il demanda pardon au jeune Français d'avoir outrepassé, par un zèle aveugle, ses devoirs de gardien. Daniel voulut lui témoigner à son tour qu'il n'avait aucune rancune ; il caressa l'animal et le baisa sur le front. Dans l'excès de sa joie, Argus courut dans le jardin, aboyant aux arbres et déracinant les leurs : il était fou.

L'intimité s'établit promptement dans les temps malheureux. A la fin du repas, Dimitry et Daniel se traitaient en vieilles connaissances. A cette table, d'ailleurs, le jeune Daniel représentait la nation puissante et généreuse qui protégeait la sainte cause des Grecs, de son or, de son épée, de ses vœux ; c'était assez pour éveiller toutes les sympathies de Dimitry en faveur de l'étranger, son convive. Lorsque vint l'heure de la séparation, la tristesse fut si grande, qu'on aurait cru assister à de déchirants adieux, donnés et reçus après une longue et fraternelle intimité.

Daniel promit à Dimitry et à sa charmante famille de revenir à la ferme au premier jour, et il reprit le chemin de la ville, emportant avec lui une de ces passions qui arrivent à leur paroxysme en naissant.

Huit jours après, une nouvelle désolante se répandit dans Athènes ; on apprit que les Turcs avaient débarqué au cap Zoster, qu'ils s'étaient répandus comme des bêtes fauves dans la campagne, incendiant les villages, massacrant les populations, ravageant les blés en herbe, détruisant tout. Le jeune Daniel fut saisi d'un pressentiment horrible à l'annonce de cette nouvelle. Le débarquement avait eu lieu dans le voisinage de la ferme de Dimitry. Oh ! quelle épouvantable pensée fit bouillonner son sang !

Il monta à cheval, et, sans se soucier des dangers auxquels son nom de Français n'aurait pu le soustraire peut-être, il courut, sans débrider, à la ferme de Dimitry : son cœur battait avec vio-

lence ; à chaque échappée d'horizon, il regardait avec des yeux brûlants la petite colline où s'adossait la ferme ; il tâchait de saisir, de loin, dans les accidents de terrain, quelques indices d'un grand malheur soupçonné. Il lui semblait parfois qu'il apercevait des traces de dévastation, et des bois d'oliviers incendiés, des bois bien connus de lui. Bientôt il eut le malheur de ne plus douter. Le sentier du jardin de Dimitry conduisait, cette fois, à des ruines récentes. La ferme était en cendres ; plus de verger, plus de treille, plus de fleurs, plus de berceaux de rosiers, l'incendie avait passé par là. Daniel, saisi d'une terrible émotion, s'assit sur le gazon et pleura devant ce triste tableau.

La nuit tombait, et Daniel ne songeait point à regagner la ville ; il ne pouvait détacher ses yeux de ce spectacle de désolation, qui prenait encore une plus lugubre physionomie à l'approche des ténèbres ; enfin il se leva, épuisé par le désespoir, et salua, pour la dernière fois, le domaine de Dimitry, en lui jetant le nom adoré de Rodokina.

L'écho du cap Zoster avait à peine répété ce nom, qu'un murmure sourd sembla sortir d'une touffe d'aubépin qui couvrait l'entrée d'une grotte. Daniel regarda fixement de ce côté, n'osant pas répéter le nom, de peur de perdre trop tôt son illusion dernière, ombre d'un espoir à jamais éteint.

Le buisson s'agita de lui-même, comme pour donner passage à un corps ; des gémissements lugubres se mêlèrent au frôlement des feuilles, une tête blanche se montra et deux yeux étincelèrent dans l'ombre. L'intrépide Daniel marcha vers le buisson : Argus ! c'est Argus ! s'écria-t-il, et il dégacha l'animal qui n'avait pas la force de briser le feuillage, et il l'embrassa comme le dernier ami survivant à toute une famille ; Argus lui rendait ses caresses en pleurant.

La pauvre bête était bien souffrante ; il était facile de voir, à ses blessures, qu'elle avait soutenu de courageuses luttes contre les ennemis de son maître ; et que peut-être elle avait disputé Rodokina contre de lâches ravisseurs. Cette pensée désolante acheva d'accabler Daniel.

L'homme et le chien eurent ensemble un long et muet entretien. Daniel se fit suivre sans peine par Argus. Désormais ces deux existences étaient inséparables, marchant côte à côte et silencieux comme deux amis qui ont épuisé la langue du dé-

despoir et qui se sont résignées à se taire, n'ayant plus rien à se dire sur un malheur consommé.

Trois semaines environ après cette scène, Daniel, dévoré de mélancolie, et ne pouvant plus vivre dans ces tristes lieux qui lui rendaient des souvenirs mortels, s'embarqua sur un brick anglais qui faisait voile vers Constantinople. Il arriva dans la capitale de l'empire ottoman, après seize jours de traversée; Argus ne l'avait pas quitté.

Daniel, résolu de se livrer exclusivement à l'étude de son art, loua une petite maison de campagne à Tarapia, pour y faire un album complet des vues du Bosphore; il dessinait tout le jour et n'avait d'autre témoin de ses travaux, et d'autre compagnon de ses courses que son fidèle Argus. Un jour, comme ils cheminaient tous deux sur la pelouse qui mène à Buyuckderé, des litières couvertes, escortées par des cavaliers, passèrent dans leur voisinage. Argus donna des signes d'inquiétude, et flaira l'air avec une sorte de fureur; puis il courut à travers les cavaliers du côté des litières, poussa, dans la foule, des hurlements lugubres, et revint à grands pas auprès de Daniel; il était couvert de poussière et son oeil s'éteignait.

Daniel se précipita sur son fidèle ami et l'examina rapidement. Argus avait reçu une blessure mortelle, dans sa courageuse exploration aux sœurs du sérail. Il n'avait plus que quelques instants de vie; il se roula convulsif aux pieds de son maître, et dans un suprême et merveilleux effort d'intelligence, il parvint à articuler, avec des sons gutturaux, ce nom de Rodokina qu'il avait entendu tant de fois. Il est possible aussi que Daniel se trompât lui-même, et qu'il ait cru entendre ce nom qui vibrerait continuellement à ses oreilles; quoi qu'il en soit, Daniel resta dans son illusion, si c'en était une. Argus expira, les yeux tournés vers le nuage de poussière qui couvrait l'escorte du grand seigneur.

Ici commence une histoire que je traiterais volontiers de fable avant le lecteur, si elle ne m'avait été attestée par Daniel lui-même, au foyer de l'Opéra, le soir de la retraite de Nourrit. Je prie le lecteur de n'être pas plus exigeant que moi. L'in vraisemblable est souvent le père de la vérité.

Rodokina est au sérail du grand seigneur! voilà les seules paroles que Daniel prononçait tous les jours et à chaque instant, depuis la rencontre de

Buyuckderé: il ne se permettait aucun doute sur ce point; c'était une terrible révélation que lui avait faite, en mourant, le chien de Laconie. Impossible d'exprimer ce que cette pensée jeta d'incessant désespoir au cœur de Daniel. La femme qu'on adore, au sérail de Mahmoud!!! Il n'avait de quoi inventer la jalousie, si elle n'eût pas existé.

Daniel s'embarquait quelquefois sur un canot devant Tophana, et il longeait, à distance permise, la longue file de persiennes qui courent en promontoire sur les eaux calmes et bleues de l'Émbarcadere; il tâchait de saisir, dans les kiosques de la pointe du sérail, quelque indice révélateur de l'existence de la jeune Grecque; rien ne parvenait clairement à son intelligence; les persiennes gardaient leurs mystères, le kiosque restait muet le silence et la mort semblaient habiter seuls cette galerie maritime des voluptés orientales. Les palmiers et les acacias flottaient comme des panaches sur les petits dômes du jardin; la mer chantait au pied du Harem; le vent faisait frissonner les banderoles des navires à l'ancre; rien dans l'air, sur l'onde et la terre, ne prenait intérêt à l'inconsolable tristesse de Daniel; il restait sombre au milieu de tant d'azur et de soleil.

La nuit, il faisait des rêves affreux; c'était tous les jours de poignantes visions, où se déroulaient des turbans, des cachemires, des danses de bayadères, entremêlés d'eunuques-noirs et blancs; il se réveillait en sursaut, poignant Mahmoud. Le jour venu, il allait rôder devant la sublime porte du palais de sa hauteuse, tâchant d'épier les mystères de l'intérieur. Il accosta quelquefois les plus humbles serviteurs de la maison du sultan, et leur faisait des questions qui provoquaient la méfiance et ne lui amenaient aucune réponse qui le satisfît. En se couchant, il priait Dieu d'annuler les sérails, au moins dans les songes. Jamais amant ne fut plus malheureux que Daniel.

Il vécut, ou pour mieux dire, il mourut quatre mois dans ces angoisses, ne prévoyant aucune issue favorable à sa passion. Il attendait une révolution des janissaires; mais les janissaires ne se révoltaient pas: pour arriver au bonheur, il lui fallait une révolution dans l'empire ottoman. Il comptait aussi sur les Russes et les Grecs. Tristesse chose en amour de compter sur des révolutions: elles arrivent tard quand elles arrivent; les maîtresses vieillissent et les amants aussi. Daniel mourut.

trouvait souvent sur la colline de Sainte-Sophie, au passage du grand seigneur ; il contemplait son puissant rival, et voulait deviner sur sa figure quel degré de bonheur pouvait donner à un homme la possession de Rodokina. Le grand seigneur avait une attitude qui se prêtait mal aux conjectures de Daniel ; il était sous son turban un mâle et beau visage ravagé par des passions faciles et des soucis impériaux ; ses joues étaient pâles et le désenchantement se lisait dans ses yeux. Les souvenirs du sérail paraissaient l'occuper fort peu ; il causait politique avec le capitana-pacha. Daniel regardait le peuple, et cherchait des signes de mécontentement ; le peuple se prosternait et balayait la terre avec dix mille turbans mal roulés.

Daniel sortait un soir de la maison de M. Constantin, négociant français à Galata, et il se dirigeait vers Péra, lorsqu'il avisa un homme qu'il avait connu à Marseille, et qui se nommait tout simplement Pascal. La profession de ce Pascal était assez étrange, et rarement un Français l'embrasse. Pascal, encore enfant, fut pris par les Algériens et consacré à la garde des femmes d'Hussein - Bey. A l'âge de vingt ans, il s'était échappé d'Alger et avait couru le littoral, offrant ses services aux deys et aux pachas qui avaient des harems et qui étaient plus généreux que l'avare Hussein. Pascal connaissait à fond toutes les langues de la Barbarie ; il parlait le français comme le fils d'un corsaire ; il possédait une jolie voix de soprano et pinçait de la mandoline à ravir. En 1820, il vint à Paris pour acheter des Françaises à elles-mêmes, pour le compte de l'empereur de Maroc, qui s'était fait représenter à *Caravane* de Grétry, par des acteurs du théâtre de Fréjus, et qui demandait des Françaises piquantes à tout prix.

Daniel, qui avait une idée fixe, passa par-dessus toutes les idées intermédiaires pour arriver au but qu'il avait subitement entrevu, en rencontrant Pascal. Sa fortune est faite, lui dit-il ; demande à parler au *bostangi*, au chef des eunuques, au visir, à qui tu pourras enfin, et offre tes services au grand-seigneur ; tu diras que tu viens de France, que tu as étudié les mœurs, la politique, l'esprit public, tout ce que tu voudras, et que tu peux cumuler les fonctions d'eunuque et de conseiller du divan. Mahmoud paierait 100,000 piastres un eunuque français ; il en demande partout ;

il n'y en a pas ; vingt fois j'ai songé à moi... mais je suis arrêté par une considération puissante. Viens chez moi, je te peindrai les cheveux et la figure ; je te donnerai des lunettes vertes ; je te mettrai une cravate française qui te cachera le menton ; je ne te laisserai pas un pouce de chair visible sur la face. Tu es intelligent, tu sais ce que je veux faire de toi : sers-moi bien, et je te paierai largement.

Pascal avait un grand flegme, comme ceux de sa profession. Il répondit avec nonchalance qu'il était prêt à tout faire pour de l'argent. Daniel l'embrassa, et lui donna de magnifiques arrhes du marché conclu. Pascal, nourri dans les sérails, en connaissait les détours ; il savait parfaitement à qui s'adresser pour faire ses offres de service ; il parla de lui à la domesticité impériale avec tant d'assurance ; il fit sonner si haut ses voyages à Paris, ses liaisons avec les ministres français, dont il prétendait avoir appris les secrets, en gardant leurs femmes ; il fit tant de bruit de paroles sur les Russes et les Grecs, que d'échelon en échelon il arriva jusqu'au visir.

En présence de ce haut dignitaire, Pascal prit une attitude diplomatique ; il s'inventa une vic qui, disait-il, avait été toujours consacrée à la sainte cause des Turcs. Jamais rôle de comédien ne fut mieux joué ; ceux qui ont connu Pascal au service du célèbre docteur Clariond ne seront pas étonnés d'apprendre qu'à la fin de cette entrevue, il était admis aux fonctions du sérail, sous la condition de faire constater par le *bostangi* et le *capidgi-baji*, la validité de ses titres ; épreuve que Pascal ne redoutait pas, et dont il sortit avec honneur.

Pascal avait quelques affaires à régler en ville, disait-il ; il demanda son firman d'admission, et quitta le palais pour y rentrer le lendemain. Comme on le pense bien, le lendemain, ce fut Daniel qui rentra, ingénieusement affublé du déguisement complet de Pascal. La domesticité d'antichambre s'inclina devant le firman de Daniel.

Voilà donc notre jeune artiste français mêlé aux eunuques blancs du grand-seigneur. Malheureusement son impatience subit les cruelles épreuves du noviciat ; il n'était pas arrivé à ce haut degré de confiance qui ouvre le sanctuaire de Mahmoud. On lui confia d'abord la garde de six vénérables odalisques, qui n'étaient gardées que pour la forme ; car le sultan, avec cette galanterie qu'il

veut naturaliser à Stamboul, croirait humilier une sultane douairière en lui refusant un gardien de sa vertu. Daniel conduisait au bain son fragment de sérail séculaire, et il fermait les yeux sous ses lunettes vertes. Il servait ces dames à table, les conduisait à la campagne, les déshabillait le soir avec le plus grand respect, et disait à l'oreille, à chacune d'elle, que c'était probablement par oubli qu'elles n'avaient pas reçu le mouchoir impérial. Cette attention délicate, renouvelée tous les soirs, fit un grand bien à Daniel.

La plus octogénaire de ces dames avait quelquefois des entretiens d'amitié avec Mahmoud, dont elle prétendait être la mère illégitime; elle vanta fort l'esprit et l'urbanité parisienne de l'eunuque Daniel. Le sultan, qui a la manie de la France, et qui d'ailleurs connaissait déjà son nouveau serviteur, par le rapport du visir, mit un terme aux ennuis du surnumérariat, et nomma Daniel chef des eunuques blancs et inspecteur du harem des favorites. Daniel exprima sa reconnaissance en bosselant son front sur le tapis.

Le soir même, Daniel entra en fonctions. Son prédécesseur destitué lui donna le poignard damasquiné, emblème de sa puissance, et lui montra du doigt, tête inclinée, le rideau de velours écarlate qui fermait aux profanes le harem des favorites. Daniel ému, non de peur, mais d'amour, souleva le pesant rideau, et pénétra dans le plus gracieux salon que Galand ait inventé dans ses Nuits. Mille flammes ruisselaient sur les lampes et les girandoles d'or; les pastilles à l'essence de rose fumaient dans les cassolettes; une couronne d'orangers en fleurs bordait le mur circulaire; des piles de coussins de velours à crépines d'émeraudes s'élevaient partout, comme des trônes d'odalisques; une gerbe d'eau safranée bondissait sur un bassin avec une agilité joyeuse, et embaumait l'air d'un parfum irritant; le salon était désert, mais tout y respirait la femme; c'étaient partout des bracelets oubliés sur les divans, des châles flottant au balcon des croisées ouvertes, des mandolines tièdes encore du doigt qui les anima, des sandales d'enfants tombées du pied nonchalant de l'odalisque, des bouquets de fleurs ravagés par des doigts distraits sous quelque pensée de mélancolie et d'amour. L'atmosphère de ce gynécée oriental était brûlante à respirer; elle était pleine d'émanations enivrantes; elle agissait sur les sens, comme le voluptueux démon

de midi, au mois des blés jaunes, à l'ombre des palmiers qui conseillent les désirs. Daniel étouffait de bonheur.

Des voix enfantines et mélodieuses retentirent sur le perron du jardin, les vingt jeunes femmes entrèrent en folâtrant dans le salon embaumé: la vue de Daniel, grotesquement habillé, provoqua de longs éclats de rire, qui déconcertèrent un peu le fier et jeune français. Une seule n'avait pas ri; elle était restée sur le seuil de la porte du jardin, et regardait le ciel étoilé, la tête mélancoliquement penchée sur l'épaule. Daniel ne voyait pas le visage de l'odalisque; mais une gerbe de lumière éclairait un cou et des bras d'une pure et incomparable blancheur qui était restée dans le souvenir du peintre et de l'amant. Elle fit un mouvement pour se retourner; Daniel tressaillit; un visage lumineux se leva dans l'ombre comme un soleil de nuit; c'était Rodokina.

Tous les sentiments qu'une passion de femme peut créer éclatèrent à la fois, comme un volcan, dans le cœur de Daniel; il ne savait auquel de ces cris intérieurs donner audience; il sentait une double flamme en lui, celle qui le perçait comme un poignard de soufre et celle qui le ravissait au ciel comme une extase de volupté. Jusqu'à ce jour il avait douté, mais à présent le malheur était vivant à ses yeux. Rodokina au sérail du sultan! Ah! sans doute, elle était la favorite entre les favorites! Si jeune, si gracieusement sculptée, avec sa beauté souveraine, sa blancheur vive, sa taille de statue grecque, ses divines ondulations, elle devait avoir inspiré au sultan, son maître, une de ces intraitables passions comme le soleil et la mer en font naître sur ce rivage d'Orient. Oh! qu'il allait payer cher, l'amoureux Daniel, ce suave instant d'apparition! La nuit s'avancait menaçante d'amour; le mouchoir du sultan était suspendu sur la tête de l'artiste comme l'épée de Damoclès, et encore Damoclès n'avait qu'à porter un casque de fer; mais rien ne pouvait garantir Daniel du mouchoir fatal! Autour de lui les femmes causaient, chantaient, s'embrassaient, dansaient, faisaient toutes ces choses à la fois avec une étourderie charmante; Rodokina seule tenait le sérail à distance; elle avait l'air d'attendre un événement, le mouchoir peut-être, se disait Daniel. Oh! Si elle était amoureuse du sultan! Ciel! olympé! tartare! enfer! Cependant le mouchoir n'arrivait pas.

Dans un angle du salon, montait du tapis au lacher une pendule à caisse de bois de sycamore, rec d'un cadran de mauvaise mine ; c'était le seul meuble qui déparât ce gracieux salon. Du fond de cette caisse sortit une tempête de sons qui suspendit les jeux, les rires, les chants. C'était le trillon du coucher. Ces dames chaussèrent leurs sandales et prirent leurs châles. Un eunuque noir vint ; il n'avait pas de mouchoir. Il dit à Daniel qu'il venait se joindre à lui pour conduire les odalisques dans leurs appartements. L'eunuque s'exprimait en langue franque ; mais Daniel lui ayant dit qu'il observait qu'il comprenait fort bien le turc, la conversation s'engagea bientôt entre eux, pendant que les femmes faisaient leur toilette de nuit.

— Il paraît, dit Daniel avec un accent prononcé d'indifférence, il paraît que le commandeur des croyants a besoin de repos ?

— Oui d'un grand repos, dit l'eunuque. Il a passé la journée à cheval ; il a été à Tarapia ; il a passé vingt œufs d'autruche, à deux cents pas, avec son fusil français, il a tenu son divan, il a passé en revue dix mille guerriers, il a visité sa tente, qui part demain pour Corinthe, et ses tentes de campagne à Tophana ; aussi notre commandeur des croyants, dort-il d'un profond sommeil depuis deux heures.

— Seul ?

— Eh oui ! seul ; on n'a besoin de personne pour dormir.

— Et le commandeur des croyants a-t-il l'habitude de se réveiller avant le jour ?

— Quelquefois.

— Et alors ?

— Alors, il se rendort.

— Ah !... pardonnez-moi, je ne sais pas encore fait aux habitudes du palais ; c'est par la faute du fils du prophète que je suis ici.

— Je le sais. Qu'Allah vous y maintienne longtemps ; notre gracieux sultan est un si bon maître !

— Oui, c'est ce qu'on dit partout.... Il est encore fort jeune, n'est-ce pas ?

Le fils du prophète est jeune jusqu'à sa mort.

— C'est juste. Cependant il arrive un âge où...

luzi, j'ai remarqué ce soir qu'on n'avait jeté le mouchoir à personne.

— Quel mouchoir ?

— Le mouchoir du sultan.

— Je ne comprends pas.

— Comment donc ! dans tous les sérails où j'ai servi, le maître jetait tous les soirs le mouchoir à la favorite...

— J'ai quarante ans de sérail, moi ; je n'ai jamais entendu parler de cela.

— Comment vous appelez-vous ?

— Ali.

— Et moi Daniel. Écoutez, Ali, je brûle de faire plus que mon devoir et de répondre dignement à l'auguste confiance dont je suis honoré ; voilà pourquoi je vous fais ces questions. Croyez qu'en m'accordant votre amitié et les conseils de votre expérience vous n'obligerez pas un ingrat. Je me suis enrichi à Paris, au service d'un bey français qui avait un nombreux sérail et qui me payait royalement, parce que les gens comme nous sont rares à Paris, notre profession y devenant de jour en jour plus dédaignée par les jeunes gens, à cause de la corruption des mœurs. Mes économies sont placées à Galata, chez un banquier franc ; elles sont à vous comme à moi.

Ali s'inclina et baisa un pan de la robe de Daniel. Celui-ci continua :

— Vous vieillissez, Ali, et vous avez besoin de repos ; lorsque vous voudrez quitter le sérail et vivre votre maître, dites-le moi, et je vous fais un sort.

— Frère, répondit Ali, la reconnaissance, dit le Koran, doit s'attacher au bienfait promis comme au bienfait reçu. Ali vous remercie avec son cœur. Croyez bien que c'est sans jalousie que je vous ai vu entrer au sérail, vous le premier eunuque blanc qui ait eu le privilège d'être introduit dans les appartements secrets. Le sultan vous a nommé son secrétaire privé (seir-kiatib) et son eunuque favori ; il a de hauts desseins sur vous. Jamais eunuque blanc n'a joui de pareils avantages, pas même le capitain-aga, qui est blanc comme vous, quoique un peu cuivré. C'est que depuis quelque temps le sultan se relâche des vieux et saints usages ; il ne veut plus camper en Europe ; il veut changer sa tente du Bosphore contre un palais franc. Que le prophète soit béni ! Daniel, vous êtes appelé à de hautes destinées ; quand votre esprit sera entré dans l'esprit de l'invincible Mahmoud, souvenez-vous de moi. Bien loin de songer à quitter le sérail où je suis né, j'aspire à la charge de kistlar-agassi (chef des eunuques

colrs) ; cette charge donne le titre de pacha à trois queues.

— Avant huit jours, Ali, vous serez nommé kïslar-agassi.

Ali baisa la main de Daniel et l'essuya avec son front. Daniel poursuivit.

— Maintenant, dites-moi quelle est de toutes ces odalisques, la bien-aimée du grand-seigneur ?

— Je serais fort embarrassé de vous le dire, Daniel ; le sultan ne s'occupe pas beaucoup d'elles ; les soins de la guerre l'absorbent jour et nuit. Il a un sérail parce qu'un sultan doit avoir un sérail ; il s'entoure de femmes comme on s'entoure de fleurs, pour les respirer, voilà tout.

— Y a-t-il beaucoup de Grecques au sérail ?

— On en a amené beaucoup depuis un an ; mais le kïslar-agassi les a renvoyées à cause de leur laideur. Il n'en a gardé qu'une : Mouna.

— Mouna ! c'est, je crois, celle qui vient d'entrer là, dans cette chambre ?

— Oui, une belle fille, Mouna.

— Elle se nomme Mouna ?...

— Pourquoi me faites-vous cette question ?

— Oh ! pour rien... En la voyant, j'ai pensé qu'elle était la favorite du sultan, et, en bon esclave, je voulais lui témoigner plus de respect qu'aux autres.

— Il est vrai que le sultan l'a remarquée quelquefois...

— Il l'a remarquée ! voilà tout... n'est-ce pas ?

— Attendez, je crois que le kïslar-agassi m'appelle, ... oui, ... je vais prendre ses ordres.

Ali courut à la pièce voisine, et Daniel resta dans le corridor où les femmes se déshabillaient. Son agitation était extrême ; il n'osait approcher du rideau qui fermait la chambre de Rodokina ; il tenait les yeux fixés dans cette direction, et son cœur battait avec tant de violence, qu'il lui semblait que la vie allait lui échapper.

Ali rentra, et prenant un ton officiellement respectueux, il dit à Daniel :

— L'invincible sultan a parlé à ses esclaves ; Daniel, vous aurez l'honneur de baiser la poussière des sandales de nuit du glorieux fils du prophète ; allez vous prosterner devant la rose de Zoster, l'étoile de Sétinah, la perle des Houris, et annoncez-lui que le commandeur des croyants a jeté sur elle une escarboucle de son regard sacré. Vous aurez l'insigne félicité de conduire la divine Mouna aux pieds du sublime sultan.

Daniel ne donnait pas signe de vie ; il était comme un esclave debout.

Ali répéta gravement sa période, sans faire grâce d'une parole à Daniel.

Daniel ne remua pas davantage ; Ali se préparait à recommencer, lorsque le jeune Français se secoua vivement, dans une énergique résolution, et dit, avec un sang-froid qu'il venait de se composer :

— Excusez mon émotion, Ali ; c'est la première fois que je reçois les ordres de l'auguste commandeur des croyants ; je tremble comme le saule au vent de la mer, sur la bruyère d'Hellé.

Ali désigna la chambre de Rodokina et se retira.

Daniel entra chez la jeune Grecque ; deux femmes l'habillaient avec magnificence et l'inondaient de parfums. Rodokina s'abandonnait à leurs soins avec insouciance et résignation, comme une fille qui subit un hyménée impérieux, et baisse la tête devant la nécessité. Daniel ne cessait de se prosterner, en attendant que tout fût prêt pour la cérémonie.

Enfin, après la toilette solennelle des heureuses nuits du sérail, le moment terrible arriva. Daniel tenait son poignard et le regardait avec des idées de meurtre et de suicide. Oh ! que Rodokina était belle en costume d'odalisque ! Ses cheveux coiffaient au naturel sur son dos nu, blanc et rose ; elle portait une couronne d'épis d'or et une aigrette iris ; sa robe, feuille morte de soie de Naples, laissait à découvert les épaules et le sein, et se renflait sur un large pantalon de foward bleu, étroit à la cheville par une agrafe de rubis. Elle était vêtue à la dernière mode du sérail, mode inventée par la sultane Validé. Jamais plus ravissante épouse ne fut amenée au lit nuptial ; Hélène était moins femme, lorsque Ménélas attendait ses lèvres, vierges encore, sur la couche d'ivoire de son palais d'Argos. Daniel, qui était plus Grec que Français, chercha dans la mythologie et l'Illiade une comparaison, et ne trouva rien. Il se prosterna pour la vingtième fois ; et puis, en proie à toutes les incertitudes d'un rêve, et s'abandonnant au hasard, par lassitude de désespoir, il dit à Rodokina :

— Perle d'Orient, votre gracieux maître vous attend pour vous suspendre à son cou.

Rodokina s'inclina, et suivit son conducteur.

Trente eunuques noirs, le damas à la main, bordaient la baie sur le passage de Rodokina :

Daniel et la jeune Grecque traversèrent un corridor illuminé, bordé de fleurs, embaumé de pastilles fumantes. Le kislar-agassi les attendait à la porte de l'appartement de Mahmoud, et souleva lui-même de sa main le pesant rideau pour laisser passer Rodokina. Daniel se précipita aux pieds du sultan, dans une éclaircie d'inspiration courageuse, et lui dit :

— Lumière d'Orient, astre de Stamboul, pilier du ciel du prophète, soleil...

— C'est bien, c'est bien, dit Mahmoud avec un sourire philosophique ; prends ce coussin et assieds-toi à mon côté.

Rodokina baisa la main du sultan, et sur l'invitation polie qui lui fut faite, elle se coucha sur un sofa, devant lequel on avait étalé une collation de fruits, de confitures, de limonades et de sorbets.

— J'ai besoin d'un *tchoator* (premier valet de chambre), dit le sultan à Daniel, et je t'ai choisi malgré l'usage ; je me moque de l'usage, moi. Ecoute, Danieli, fais-moi le plaisir de supprimer les perles et les soleils dans tes compliments ; cela m'ennuie et m'endort. Je t'ai appelé à mon service particulier, parce que je connais ton zèle et ton savoir ; tu as beaucoup voyagé ; tu as vu Paris, cette noble capitale de la civilisation ; tu parles bien la langue française, voilà tes titres à ma confiance et à ma protection suprême. Nous aurons ensemble de nombreux entretiens.

— Quand il plaira à votre hauteesse, ô étoile...

— Le voilà qui recommence ! ... Appelle-moi simplement Mahmoud ; je ne suis pas fier...

— Quand il vous plaira, sublime Mahmoud ; je suis prêt ; à cette heure même...

— A cette heure, non, Danieli ; demain. Je n'aperçois depuis quelques jours que je suis amoureux ; oui, amoureux de toi, belle Grecque de Scitiah !...

Le sultan lança, par dessus les bougies, à Rodokina un regard d'amour, qui courut, comme une traînée de feu, sur le sein de l'esclave. Daniel pâlit sous son fard, et ses yeux s'éteignirent sous ses lunettes vertes de Paris.

— Que tu es heureux, Danieli ! tu ne connais pas l'amour ; bénis la main de ton père qui t'a donné, au berceau, une profession calme, qu'on peut exercer sans oublier ses devoirs. Ah ! que ne suis-je comme toi, Danieli ; j'aurais soumis les Grecs en trois jours ! les femmes efféminent le

guerrier ! Tu peux te retirer, Danieli ; qu'Allah te garde des embûches de la nuit !

Le sultan déposa sa chibouque sur son coussin, et regarda Rodokina avec des yeux humides d'un avenir de volupté. Daniel porta négligemment sa main droite à son poignard.

— Tu m'as entendu, Danieli, dit le sultan.

— Oui, mon souverain maître, répondit Daniel ; que le prophète veille sur vous, et vous protège contre les séductions de la femme ! Je connais vos ennemis, ils sont puissants ; je connais vos amis, ils sont plus dangereux encore.

— De quels amis veux-tu parler ? Danieli.

— Des ministres de France, sublime seigneur ; méfiez-vous d'eux ; ils vous perdront, en vous caressant. J'ai dit. Que la nuit vous soit voluptueuse et l'oreiller doux ! Je baise la poussière de vos pieds.

Daniel fit un mouvement pour sortir ; le sultan le rappela.

— Que veux-tu dire, Danieli ? parle-moi avec toute sincérité ; qu'ai-je à craindre de mes amis de France ?

— Vos amis ! gracieux seigneur ; oh ! que vous connaissez peu le génie français et le gouvernement représentatif !

— Comment ! je serais trompé par le visir Villèle !

— Par Villèle et par Corbière ! ce sont deux ministres rusés, qui font les Turcs, mais qui sont Grecs dans le cœur.

— Villèle et Corbière sont Grecs !

— Grecs comme l'Illiade et l'Odyssee ; Grecs comme les Russes.

— Les Russes sont Grecs aussi !

— En doutez-vous, radieux sultan ? Croyez-vous que le colosse du nord ne soit pas désireux de fondre la limite de ses glaçons sous le soleil de vos états ?

— Oui, cela me fait réfléchir...

— Réfléchissez...

— J'y réfléchirai demain... La belle Mouna languit d'amour sur son divan...

— Réfléchissez, ô Mahmoud ! sur votre position ; les Grecs sont trop faibles pour vous inspirer des craintes sérieuses ; tournez vos yeux vers le colosse du nord ; là est le danger. Le colosse du nord profitera de vos dissensions intérieures pour franchir les Balkans et vous dicter des lois

deurs. Le colosse du nord est le plus formidable et le plus secret allié des Grecs...

— Que je te remercie, Daniell, de tes excellents avis ! Oui, tu as raison ; mon ennemie naturelle, c'est la Russie ; j'aurais dû le deviner plus tôt... Hélas ! pourquoi faut-il consumer les douces heures de la nuit dans ces questions arides, lorsque la volupté...

— Le colosse du nord vous menace donc de toute l'envergure de ses ailes rapaces, ô sublime sultan ! J'ai vu Saint-Pétersbourg ; je connais les boyards ; ils regardent le Bosphore avec des yeux de convoitise ; ce climat leur sourit ; les Russes aiment le soleil et ils maudissent Pierre I^{er}, qui leur a bâti une ville inhabitable, et les a condamnés aux prisons de la fourrure et de la glace. Le czar actuel comprend la justice de ces plaintes, et il a dit un mot profond : Je veux donner la Turquie pour sérail à mes boyards.

— Le czar a dit cela ?

— Il l'a dit, magnifique Mahmoud...

— Oh ! Daniell ! que de tourments vont m'assaillir demain à mon réveil ! Faisons trêve un instant à ces cruels entretiens qui me donnent l'insomnie et glacent le désir ; je crois que ma belle Mouna s'endort...

— Le colosse du nord atise secrètement le feu de la rébellion en Morée...

— Crois-tu cela, Daniell ?

— Jen suis certain, splendide sultan ; j'en ai les preuves ; j'ai vu les Tartares du Don déguisés en Albanais et en Palicares.

— Allah !

— J'ai vu deux vaisseaux russes aborder à Napoli de Romanie, et débarquer des munitions de bouche et de guerre...

— Et la France, la France mon allié !... Je crois que la blanche Mouna...

— La France, ô invincible fils du prophète ! la France conspire secrètement. Le ministre laisse organiser des comités hellènes. Benjamin Constant a prononcé un discours en faveur de la croix ; les poètes publient des poèmes sur les descendants de Thémistocle et d'Épaminondas ; Béranger a fait cette ode contre vous.

Un jeune-vieux sourit à des tombeaux.

— Permettez-vous que je chante...

— Non, cela réveillerait la belle Mouna.

— C'est juste, je vous la chanterai demain. O

magnanime sultan ! l'horizon se rembrunit ; le château des Sept-Tours tremble sur sa base. Vous aimez la franchise, n'est-ce pas ?... Eh bien ! souffrez que je vous parle le langage d'un ami dévoué ; faites un noble appel à vos puissantes facultés viriles ; levez-vous, fils du grand Selim, répétez avec le superbe Orosmane, un de vos aïeux, ces vers de Voltaire que je vais vous traduire en turc :

Et lorsque la trompette et la voix de la guerre
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un sérail abandonner mes jours.

— Mon aïeul Orosmane a dit cela !

— Il l'a dit comme je vous le dis ; Voltaire ne l'a point inventé ; et après l'avoir dit, il cessa d'abandonner ses jours aux langueurs d'un sérail, il ne voulut plus être en proie à des amours lâches ; il prêta l'oreille à la voix de la guerre et à la trompette qui faisaient retentir la terre du Nil à la mer Noire ; il tira son poignard, et tua la vertueuse Zaïre, comme Mahomet II tua Irène, afin de n'avoir plus de prétexte...

— Vous voulez que je tue la belle Mouna !

— Non, non, cela n'est plus dans nos mœurs. Verser le sang d'une femme ! Ah ! si vous saviez quels remords ont assailli votre aïeul Orosmane ! Tuer la divine Rodoki !... la divine Mouna ! Oh ! l'Europe chrétienne se liguerait contre vous demain ; il y aurait une dixième croisade. Soyez à la hauteur de la civilisation européenne ; dites à cette femme qui dort : Éveille-toi, et pars ; tu es libre. C'est ainsi que se conduisit Scipion l'Africain ; ce héros avait quelques millions de jeunes femmes à sa disposition, et au fond il ne les aimait pas trop ; il n'en aimait qu'une, la guerre, cette maîtresse éternelle de tous les héros. Or, un mari vint lui réclamer sa femme ; Scipion fit appeler cette épouse infortunée, perdue dans le nombre des prisonnières, et la rendit généreusement. Ce trait a été gravé sur bronze ; voilà deux mille ans passés qu'on le célèbre en vers, en prose, en tableaux, en statues ; il n'est pas un écolier européen qui n'ait fait un rêve amoureux sur la continence de Scipion. Vous êtes destiné à effacer Scipion ; vous l'effacerez ; vous chasserez du sérail cette Mouna qui rouille le glaive *zuphalgar*, qui retient dans son fourreau le saint étendard du prophète ; vous la chasserez, et vous serez grand, honoré, vainqueur. Tremble !

tremble! O Grèce rebelle! le sultan se réveille, il foue aux pieds les roses du harem; à lui l'harmonie du canon! à lui les caresses des balles! à lui les voluptés du sang! O Grèce, que tu fus mal inspirée, le premier jour de ta rébellion! Capitana-pacha, déroule tes voiles; artilleur des Dardanelles, polis tes boulets de marbre! Sang! guerre! vengeance! mort! Sultan, je baise vos genoux sacrés.

Daniel, épaissi d'enthousiasme, tomba aux pieds du sultan.

Mahmoud était foudroyé; des larmes coulaient sur son visage; il releva Daniel avec bonté, lui serra la main, et secouant la tête mélancoliquement, il lui dit :

— Danieli, c'est le prophète qui t'a conduit dans mon palais; ta voix m'enseigne mon devoir; laisse-moi passer dans le recueillement l'heure de nuit qui me reste; retire-toi, tu dois avoir besoin de repos; demain sera le jour des grandes résolutions.

— Non, non, je ne vous quitte pas, mon gracieux maître. Je suis l'ange des bonnes pensées; dormez, je garderai votre sommeil; veillez, j'entreprendrai votre veille; au lever du jour, vous me trouverez debout, et le doigt levé vers l'occident.

— A demain.

Le sultan prononça ce mot d'une voix sourde, il laissa mollement tomber sa tête sur une pile de coussins et s'endormit.

Rodokina était toujours endormie sur son divan, le visage inondé de lumière. Daniel contemplant avec délices cette céleste fille qu'il venait d'enlever miraculeusement aux dangers de la nuit : il jouissait de ce sommeil angélique qui le calmait; rien n'est doux aux yeux et au cœur comme de suivre le sommeil de la femme aimée, de compter les molles agitations de son sein, les soupirs de son haleine, les murmures mystérieux qui semblent trahir les confidences d'un rêve, les pensées d'une autre vie, dont elle seule a le secret, et qui assombrissent son visage ou le rendent serein comme une aube de printemps. Daniel était si absorbé dans ce spectacle, qu'il n'avait point songé encore à jeter un coup d'œil autour de lui; un rayon du matin lui fit lever les yeux, et il aperçut l'image de Rodokina mille fois répétée dans de hautes glaces qui tapissaient la chambre et se courbaient en dôme sur sa tête.

Daniel se trouvait dans l'appartement qu'Achmet III meubla de ces magnifiques glaces que le sénat de Venise lui envoya après le traité de Passarowitz. Jamais la volupté orientale n'avait été plus intelligente dans ses dispositions de boudoir; Daniel frémit en songeant à quelles fantaisies de sultan désœuvré la jeune fille avait été exposée, et il rougit pour elle autant de fois qu'il y avait de glaces vénitiennes se renvoyant l'une à l'autre les girandoles et les divans. Cette pensée rendit Daniel imprudent, lui si contraint jusqu'à cette heure; il s'approcha de Rodokina, et lui serra doucement la main pour la réveiller.

La jeune fille ouvrit les yeux, et vit le sultan endormi et Daniel assis à deux pas d'elle. Daniel mit un doigt en croix sur ses lèvres, dans l'attitude du silence, et resta quelque temps dans cette position, pour bien s'assurer que Rodokina l'avait compris. L'air mystérieux et le signe de Daniel frappèrent la belle Grecque; elle se leva sur son séant et fit un geste qui signifiait : Parlez, je suis prête à tout écouter. Alors Daniel ôta son turban et ses lunettes, releva vivement ses boucles de cheveux, et fit luire sur Rodokina deux yeux noirs, comme la chambre d'Achmet III n'en avait jamais vu sous un front d'eunuque; avec la même vivacité il replaça ses lunettes et son turban. Ce fut comme une apparition. La jeune fille porta les mains à son front, et regarda aux lambris de glaces, comme pour y chercher un souvenir confus d'une histoire oubliée; puis, elle regardait l'eunuque sous sa première forme : il avait replacé son doigt sur ses lèvres, et montrait de l'autre main à Rodokina le jour naissant, qui s'épanchait en rayons d'argent à travers les jalousies des balcons.

— Est-ce un rêve? dit Rodokina d'une voix basse, mais claire.

— Daniel fit le signe : Non.

Le sultan s'agita convulsivement sur sa colline de coussins, et se réveilla en portant la main au trophée de sabres suspendu au chevet. Rodokina reprit la pose du sommeil. Daniel s'était levé, elle poignarda à la main, dans l'attitude d'un dévoué serviteur qui garde son maître. On n'en entendait, au dehors, que la voix lente et solennelle des muezzins qui annonçaient la prière de l'aurore du haut des minarets.

Le sultan tendit la main à Daniel, et regarda Rodokina.

Comme elle dort dans son innocence ! dit-il ; les rêves de mon sommeil m'ont bien conseillé ; le prophète a parlé à son fils à travers les gazes des visions nocturnes ; Danieli, je serai grand comme un Français. Hier, j'ai passé la revue de mes troupes ; elles marchent comme des régiments de Napoléon ; je veux me mettre à leur tête ; et l'on parlera de moi comme de lui.

Daniel essayait ses larmes, car il pleurait de joie, la plaisanterie tournait au sérieux.

— Danieli, continua Mahmoud, soulève la persienne du kiosque d'Achmet... Bien... Que vois-tu devant Tophana ?

— Une corvette avec pavillon blanc, à misaine.

— C'est *la Perle* qui part, dans deux heures, pour la France. Ouvre ce cabinet, maintenant ; tu y trouveras des costumes francs ; j'en fais acheter de tous côtés, parce que je veux m'en servir un jour, car je veux tout révolutionner ici. Choisis deux vêtements complets pour toi et pour... pour Mouna. Va réveiller mon seir-kiatib, qui dort là, en sortant à gauche, dans le corridor. Tu lui demanderas un firman de sortie et un ordre d'embarquement scellés du sceau impérial. Tu expliqueras tout au commandant de la corvette *la Perle* ; le généreux Français te comprendra. Je te confie Mouna ; tu la conduiras en France, auprès de sa famille...

— Sa famille existe ! s'écria involontairement Daniel :

— Elle existe ; c'est moi qui l'ai protégée, à la prière de Mouna. Adorable enfant ! Que pouvais-je lui refuser, lorsque, prosternée à mes pieds et les yeux humides de pleurs, elle me demandait la vie de son père ?... (1)

Daniel fondait en larmes.

— Puis rassurée sur l'existence de sa famille, elle prit dans une urne quelques fleurs et en choisit une pour me l'offrir. Non, je ne pourrais jamais rendre tout ce que je ressentis de douces émotions à ce simple témoignage de sa naïve reconnaissance. Qu'elle était belle ainsi !... Et

(1) La gravure anglaise.

maintenant, Danieli, tu peux juger de l'immensité du sacrifice que je m'impose.

— Oh ! vous êtes plus grand que Scipion, qu'Orosmane, que Selim II, que Mahomet, le vainqueur de Constantinople ! Et sa famille ?

— Elle habite Marseille, et mon hospodar lui a envoyé, sur la maison Rodoki, une lettre de change de cent mille francs. Daniel, les instants sont précieux ; je me retire dans le kiosque de la Pointe, je te laisse seul avec Mouna ; habillez-vous et partez. Si tu rencontres quelques obstacles, viens à moi, et je les lèverai.

Le sultan salua de la main Daniel et disparut derrière une tenture de velours.

Une heure après, deux jeunes passagers montaient l'échelle de la corvette *la Perle* ; l'un, le plus petit, suivait l'autre, avec une figure où se mêlaient des expressions de joie, d'étonnement, d'hésitation, d'inquiétude. C'était Daniel et Rodokina. Daniel avait gardé son secret ; il servait respectueusement la jeune fille comme un esclave, et ne s'était point révélé à elle. Pendant toute la traversée, il montra cette délicatesse héroïque. Le trentième jour, ils arrivèrent à Marseille, et, après une quarantaine de dix jours, on les débarqua.

Daniel conduisit Rodokina dans sa famille. C'était le soir ; Dimitry Zaccarots habitait une petite maison de campagne, à Montolivet ; elle rappelait exactement la ferme du cap Zoster ; il n'y manquait que Rodokina et Argus.

— Voilà votre fille, dit Daniel à Dimitry ; je vous la rends pure et digne de vous.

Dimitry et ses filles inondèrent de baisers et de larmes la vierge du sérail ; dans l'excès de cette joie, le sauveur de Rodokina fut longtemps oublié.

— Et qui êtes-vous, dit enfin Dimitry à Daniel, vous qui me rendez la vie ?

Daniel ôta le demi-masque de soie verte et de foulard qui cachait sa figure, et dit : — Je suis votre beau-fils, Daniel de Gersaint.

Rodokina le reconnut cette fois : elle poussa un cri de bonheur et perdit connaissance.

Ils furent mariés le lendemain à la chapelle du rit grec.

MÉRY.



Le maître tendit la main à Daniel, et regarda | maintenant, Daniel, tu peux juger de l'immensité

ÉCHO DES FEUILLETONS.



Imp. de Lathures, r. J. Jacques, 21, Paris.

Mouna.





ZERICK.

I.

DANS un petit bourg de la Bohême, situé à quelques milles de Leitmeritz, arriva un jour un homme dont personne ne connaissait, d'une manière certaine, l'origine et les moyens d'existence.

Plus tard, le bruit se répandit qu'il avait été employé dans l'exploitation des mines de l'Erzberg, où, malgré son apparente pauvreté, il aurait acquis de grandes richesses. Il passait, d'ailleurs, pour savant, versé surtout dans les sciences naturelles, et dirigeait lui-même, avec la plus constante sollicitude, l'éducation de ses enfants. C'étaient trois jeunes garçons dont l'aîné entrait à peine dans l'adolescence. Privés de leur mère dès l'âge le plus tendre, ils étaient restés exclusivement livrés aux soins de leur père, qui semblait avoir concentré sur eux toutes ses affections. Il ne les quittait que rarement, partageant sa vie, dans une retraite absolue, entre ses enfants et

ses études favorites. L'aîné avait un caractère violent où fermentaient toutes les mauvaises passions. Ses frères étaient les victimes habituelles de ses emportements. Les enfants du voisinage et, à leur défaut, les animaux eux-mêmes, avaient souvent à gémir de ses méchancetés. Le second, quoique moins turbulent, ne manifestait pas des penchants meilleurs. Déjà sournois et perfide, il faisait le mal avec réflexion, et jouissait intérieurement de celui qu'il voyait faire. Le plus jeune, au contraire, montrait une douceur et une bonté qui promettaient, pour l'âge mûr, les plus précieuses qualités.

Monus (c'était le nom de l'étranger) habitait une petite maison entourée de murs, sur le penchant d'une colline. Lui-même en avait tracé le plan et disposé la construction de telle sorte que, d'aucun côté, le regard ne pût pénétrer dans l'intérieur. Ces précautions avaient excité vivement la curiosité. Les enfants eux-mêmes, interrogés à ce sujet sur les occupations habituelles de leur père, apprirent, pour tous renseignements, qu'il passait régulièrement ses journées

dans un cabinet dont l'entrée leur était interdite. On parvint cependant à savoir que Monus sortait souvent, sous prétexte d'aller herboriser sur la montagne, et qu'il ne revenait quelquefois qu'avec le jour. Les plus déterminés épiaient ses démarches, et bientôt on acquit la certitude qu'il se rendait habituellement, vers le soir, dans la vallée, où il paraissait se livrer à quelque opération mystérieuse et suspecte.

Un soir, Monus suivait lentement le sentier qui descend en serpentant sur le flanc de la montagne. On était au mois de juin. Le soleil venait de disparaître, en teignant de rose et d'or le bord des nuages flottant au-dessus des monts. Peu à peu la lumière s'affaiblit. L'ombre couvrit la vallée. Un vent plus frais sortit des profondeurs du bois d'où s'élevait un murmure mystérieux. Les oiseaux du jour se turent et cédèrent la place aux oiseaux de la nuit. L'un d'eux, voltigeant devant Monus, semblait vouloir diriger sa marche. Arrivé au fond de la vallée, près d'un petit bois dont les branches pendaient au-dessus de la source d'un ruisseau qui formait, en cet endroit, comme un bassin recouvert de mousses et de plantes entrelacées, l'oiseau s'arrêta, tourbillonna trois fois dans l'air, en jetant des cris plaintifs, et vint se percher, immobile et muet, au sommet d'un pin qui élevait au-dessus de tous les autres son feuillage sombre.

Monus tira de dessous son manteau une pioche à manche court et solide et une baguette d'ébène dont les deux extrémités étaient terminées par une petite boule d'ivoire. Saisissant alors sa baguette, il se mit à tracer autour de lui des cercles et des figures bizarres, tout en murmurant des paroles cabalistiques. Ensuite, il cueillit trois des petites fleurs bleues qui se miraient tristement dans l'eau transparente du bassin, et les lança en l'air en observant la place où chacune d'elles retombait. S'agenouillant alors sur l'herbe fraîche, il creusa la terre dans l'espace enfermé par la chute des trois petites fleurs.

Le bruit des coups de l'instrument résonnait sourdement dans la vallée et allait réveiller, sur le bord du bois, les courlis et les merles qui s'enfuyaient tout effrayés. Monus cependant continuait à frapper la terre avec une ardeur infatigable. De temps en temps, quand la pioche venait à rencontrer un bloc de pierre ou de minéral, une étincelle jaillissait aux yeux ravis de Monus,

dont les coups retombaient alors plus pressés et plus retentissants. Il était baletant, la sueur ruisselait de son front pâle; mais sa préoccupation était telle qu'il ne semblait pas ressentir la fatigue....

Tout-à-coup minuit sonna à l'horloge du village. Le hibou, qui avait conduit Monus en ce lieu, secoua bruyamment ses ailes, en faisant entendre un cri lugubre, et disparut dans la forêt... Monus releva vivement la tête et aperçut devant lui, au pied d'un arbre, un homme qui semblait le considérer en souriant méchamment.

C'était un homme de taille moyenne et d'un âge douteux. Sa maigreur extrême et les rides de sa figure l'auraient fait paraître beaucoup plus âgé qu'il n'était en réalité, si la raideur un peu cavalière de sa pose et le feu extraordinaire de ses yeux fauves n'eussent éloigné toute idée de caducité. Son costume sévère et décent était tel à peu près que celui qu'aurait pu porter un grave bourguemestre ou un savant,

Il s'appuyait avec une certaine prétention sur une canne à pomme d'or enrichie de pierres fines.

A sa vue, Monus ne put s'empêcher de frémir. Mais il se remit promptement, comme familiarisé déjà avec la présence de l'inconnu.

— Oh ! oh ! dit celui-ci avec un rire ironique, est-ce que, depuis notre dernière entrevue, l'honnête Monus aurait fait divorce avec le sommeil, et ce nouveau converti voudrait-il faire concurrence aux véritables trappistes de Breitenfeld ?

— Eh !... Mais, ajouta-t-il en mesurant avec la canne la dimension du trou pratiqué par Monus, voilà précisément, si je ne me trompe, la longueur de la fosse que nous avons creusée ensemble, au fond d'une gorge de l'Erzebirge, pour ce pauvre mineur qui eut la maladresse de trouver, un jour en ta présence, un fragment de ce métal tel que juf ou roi n'en eurent jamais de pareil.

— Silence, par pitié ! s'écria Monus tout tremblant.

— Quoi donc ? Crains-tu qu'il ne se réveille pour t'appeler voleur et assassin ? N'as-tu pas pour toujours étouffé ses cris et ses ridicules prétentions avec ce même instrument que tu tiens encore en ce moment ?... Mais, qu'est-ce donc qui reluit au bout de ta pioche ? Je ne me trompe pas... ce sont encore des parcelles de minéral... tiens, regarde...

Les yeux de Monus brillèrent d'une joie avide...

— Ainsi, reprit l'inconnu, c'est de l'or que tu cherchais ? de l'or, toujours de l'or ! Mais qu'en veux-tu donc faire ? tu dois être riche à présent..

— J'ai des enfants, répliqua timidement Monus.

— Ah ! oui, c'est vrai... je l'oubliais, mais toi, tu es trop bon père pour ne pas t'en souvenir... A la bonne heure... voilà qui te fait honneur.... Trois charmants enfants, je crois ?

En disant cela, l'inconnu paraissait réprimer avec peine un sourire amer, puis il ajouta, après avoir attaché quelque temps, sur Monus décontenancé, un regard qui semblait pénétrer au fond de son âme :

— Ecoute, je veux combler enfin tes désirs... je veux te rendre riche, toi, tes enfants et tes petits enfants, jusqu'à la dixième génération...

— Je t'appartiens ; parle, que faut-il faire ? s'écria Monus avec transport.

— Suis-moi seulement, et tu décideras ensuite.

A ces mots, l'inconnu s'éloigna.

Monus ramassa sa baguette et sa pioche, qu'il cacha de nouveau sous son manteau, et suivit son guide en silence.

Ils s'enfoncèrent dans le bois, errant par des sentiers tortueux, et ils marchèrent longtemps dans l'obscurité, en décrivant mille circuits capricieux. Après quoi, ils se trouvèrent tout-à-coup dans un pays inconnu à Monus. C'étaient des vallées formées par des montagnes à perte de vue, et qui s'avançaient, de part et d'autre, de manière à intercepter presque entièrement la vue du ciel. La plupart, fendues dans toute leur hauteur et coupées à pic, semblaient avoir été déchirées par la foudre. D'autres, suspendues sur des gouffres sans fond, affectaient les formes effrayantes de spectres ou de monstres menaçants. Le sol, encombré d'énormes fragments de rochers, n'offrait partout que des ravins profonds ou d'effroyables précipices. L'œil cherchait en vain la verdure et l'eau ; la terre desséchée n'offrait aucune trace de végétation. Des animaux d'espèces inconnues passaient en courant ou rampant avec rapidité, tandis que d'énormes chauves-souris se suspendaient en criant aux pointes des rochers ou voltigeaient en tournoyant au-dessus des abîmes.

Cependant le guide de Monus ne paraissait pas faire attention aux lieux qu'il parcourait, et Mo-

nus lui-même était étonné de ne se sentir arrêté par aucun des obstacles semés sous ses pas.

Tout-à-coup l'inconnu s'arrêta en face d'un rocher plus gros que la plus haute montagne et qui fermait, de ce côté, l'entrée de la vallée. Il se retourna vers Monus surpris, et lui dit :

— Tu vas voir ce que nul homme ne saurait voir, à moins de s'être donné à moi par anticipation. Tu seras le premier qui aura pénétré dans des lieux qui renferment le secret de ma puissance.

A ces mots, Zérick (c'était le nom du mystérieux personnage), frappa du bout de sa canne la paroi du rocher qui s'écarta, en roulant sur lui-même comme une porte docile.

Zérick entra sous une voûte sombre, entraînant Monus par la main. Ils descendirent une pente rapide qui allait en tournant comme une immense spirale. A la rapidité de leur course, Monus comprit bientôt qu'ils devaient se trouver à une profondeur plus grande que l'élévation des plus hautes montagnes qui couvrent la terre. Peu à peu, cependant, l'obscurité se dissipa.... Une faible lumière brilla, comme une étoile, à l'extrémité d'une immense galerie.

Monus remarqua alors que les parois de la voûte jetaient dans l'ombre mille rayons qui s'entre-croisaient. A mesure que la lumière approchait, les cintres et les côtés de la voûte devenaient plus brillants. Bientôt Monus acquit la certitude que le souterrain tout entier, qu'il parcourait en ce moment, était formé de blocs de minerai d'or et d'argent, entre lesquels étinçelaient des fragments de pierres précieuses.

En cet endroit, Monus se trouva arrêté par une porte formée d'un seul diamant de l'eau la plus pure, et dont il avait pris de loin l'éclat éblouissant pour les scintillements d'une étoile. Une sourde rumeur se faisait entendre de l'autre côté, pareille au murmure de la foule ou au bruissement des flots. Zérick toucha, comme la première fois, du bout de sa canne la porte précieuse qui s'ouvrit aussitôt...

Une lueur surnaturelle éclaira tout le souterrain. Monus, ébloui, porta vivement la main à ses yeux. Son guide sourit, et, après lui avoir laissé le temps de s'habituer à cette clarté éclatante, il lui dit avec un accent où perçait un profond sentiment d'orgueil :

— Nous sommes dans mon domaine de prédilection. C'est ici, entouré de toutes parts des vé-

ritables éléments de ma puissance, que je sens que je suis réellement le seul roi de l'univers. Depuis que l'homme s'est avisé de fouiller les entrailles de la terre pour en arracher quelques parcelles plus rares et plus brillantes, j'ai recouvert l'empire du monde.

— Au reste, ajouta-t-il sur un ton plus simple, vous serez moins étonné de ce que vous voyez, quand vous saurez que ces métaux, si rares vers les régions supérieures de la terre, s'étendent au contraire, en couches immenses aux profondeurs où nous sommes et forment, pour ainsi dire, les assises du globe. C'est moi qui ai découvert le secret de la formation de ces métaux et de ces pierres précieuses. Nul autre que moi ne l'a jamais possédé, quoi qu'on en ait dit... Ce sceptre-là ne se partage pas.... J'ai d'autres moyens d'enrichir et de récompenser mes amis... C'est par la combinaison des différents détritits de la terre que je me plais à composer ces couches que vous voyez et dont j'ai soin de faire monter quelques filons jusqu'à la surface du globe. Ce travail est un des meilleurs revenus de l'enfer. Aujourd'hui surtout que la soif de l'or remplit à elle seule presque tout le cœur de l'homme, je ne crains pas d'affirmer que cette passion me rapporte plus d'âmes en un jour, que toutes les autres en un an.

En ce moment, Monus et son compagnon étaient arrivés dans une galerie au milieu de laquelle brillait, dans une immense chaudière, une matière de couleurs diverses assez semblable à cette couche jaunâtre qui monte quelquefois à la surface du creuset d'un chimiste. Des hommes à figure sinistre agitaient le liquide bouillonnant avec des pelles énormes, tandis que d'autres, au moyen de pompes aspirantes, le faisaient monter jusqu'à la voûte, d'où il se répandait dans les régions les plus voisines de la superficie du globe.

— C'est ici mon principal atelier, reprit Zérick. La matière que vous voyez en fusion est destinée à faire de l'or. Avec cela, je dispose de la conscience de tous les hommes. Mais il me restait à gagner celle de la plus belle moitié du genre humain, comme disent là-haut les poètes érotiques. Cette moitié là n'était pas la moins intéressante pour moi, car je savais par expérience l'importance d'une telle conquête, pour assurer ma domination universelle. C'est dans cette pensée que j'inventai pour les femmes les diamants et les pierres précieuses.

En parlant ainsi, Zérick introduisit Monus dans une autre partie du souterrain, éclairée par une innombrable quantité de lampes d'obsidienne qui s'étendaient à perte de vue. Partout, le sol était couvert de blocs de diamants bruts, de saphirs, de rubis, de topazes, de grenats, d'émeraudes, d'hyacinthes, d'améthistes, de cymophanes, de cornalines, d'onyx, d'épidotes, de turquoises, d'hématites, de pyrites, de lapis-lazuli....

Zérick conduisit Monus vers un groupe d'ouvriers occupés à la fabrication des gemmes. Les uns se servaient de parcelles de fer combinées avec divers autres éléments, qu'ils coloraient en rouge en y introduisant, au moyen de longs tuyaux, des molécules d'air dans certaines proportions. D'autres, avec l'oxide de fer, donnaient aux pierres une multitude de nuances. Monus put même nommer quelques-unes de celles qui sortaient achevées de leurs mains. C'étaient des topazes du Brésil, des saphirs de Ceylan, des chrysoprasés d'un vert tendre, des améthistes du plus beau rose et des rubis d'un rouge vermeil. Monus remarqua qu'elles changeaient de couleur, quand on les exposait à un grand feu.

— Cela vous étonne, dit Zérick; mais attendez un peu; voilà qui vous surprendra bien davantage.

Et il prit un gros diamant qu'il jeta au feu.

Une flamme bleue s'éleva pendant quelques minutes au-dessus du diamant. Quand elle se fut éteinte, Monus s'approcha et le chercha en vain.

— Il est fondu, dit Zérick, et cela confondrait encore aujourd'hui bien des prétendus savants... Mais c'est assez nous arrêter ici. Nous pourrions, sans sortir de cette galerie, faire à peu près le tour de la terre; car elle s'étend, parallèlement avec celle que nous avons visitée tout à l'heure, sous presque toutes les contrées du globe. Maintenant que vous avez jeté un rapide coup d'œil sur mes deux principales fabriques, il me reste à vous faire voir le dépôt général des richesses que je réserve pour mon usage personnel, ou pour certaines occasions où il faut agir immédiatement... Mais, auparavant, je dois vous faire visiter mon cabinet des antiques.

II.

Zérick conduisit Monus dans une salle circulaire plus vaste que les états d'aucune des principautés souveraines de l'Allemagne. Les murailles

étaient couvertes, dans toute leur hauteur, d'objets rares et précieux, tels qu'armures de chevaliers, parures de femmes, sceptres, couronnes, bijoux et ornements de toutes espèces. Quelques-uns se faisaient remarquer par leur simplicité extrême et leur peu de valeur numérique. Leur mérite et leur importance avaient été appréciés sous un autre point de vue. On y voyait avec étonnement le casque d'un guerrier près de la robe lamée d'or d'une courtisane. Chaque siècle se trouvait représenté là par les preuves matérielles de ses plus éclatantes infamies. Tout était numéroté, étiqueté avec le plus grand soin. Quelques objets même étaient accompagnés de notices biographiques. En général, ils portaient des écrivains sur lesquels se trouvaient résumés, en quelques paroles vives et succinctes, leur origine et l'usage qui en avait été fait. Un grand nombre offraient même d'importantes révélations. Sur l'épée d'un guerrier fameux, on lisait : *honneur au traître !* Au-dessus du manteau d'hermine d'un magistrat vénéré, on avait écrit : *le prix d'une sentence....*

On eût dit le bazar universel des attributs de la bassesse humaine et de la défraîchie de tous les vices.

Au milieu de la salle régnait un immense comptoir, divisé en compartiments qui s'élevaient en gradins, et entre lesquels on avait ménagé des passages pour circuler dans tous les sens.

— Ceci, dit Zérick, avec le contentement naïf d'un antiquaire, est une collection unique, je puis m'en flatter, par son importance et sa richesse. C'est l'histoire de l'humanité, sous un point de vue entièrement neuf. Je la crois digne de fixer, au plus haut point, l'attention d'un philosophe, et d'un savant tel que vous, mon cher Monus. Vous venez de voir, en quelque sorte, le chaos des vices, des erreurs et des crimes du genre humain. Vous allez maintenant les passer en revue par ordre chronologique..... J'ai calculé qu'il faudrait, pour un tel examen, à peu près autant de jours qu'il y a d'heures que le monde existe. C'est pourquoi, si vous le permettez, nous procéderons par époque et par siècle, afin d'abrégéer.

Monus embrassa d'un coup d'œil rapide cette exposition merveilleuse, et commença à circuler autour de la rotonde immense, s'en remettant au hasard pour le choix des objets et les renseignements qu'il lui plairait de demander. Remarquait

parmi toutes les richesses qui passaient devant ses yeux une chaîne d'or d'une extrême simplicité et précieusement enfermée sous un panneau de verre :

— Quel est, demanda-t-il, ce bijou ? Et à qui a-t-il appartenu ?

— C'est, répondit Zérick, un des premiers anneaux de l'histoire romaine. C'est cette chaîne qui, passant des mains d'un guerrier sabin au cou d'une jeune fille de Rome, détermina celle-ci à ouvrir à l'ennemi les portes de la ville.

— Qu'est-ce que cette poussière brillante mêlée à une liqueur vermeille, dans cette coupe d'or, marquée de deux lettres entrelacées ?

— Cette coupe porte les initiales d'Antoine et de Cléopâtre. La poussière brillante qu'elle renferme est celle du diamant que Cléopâtre ivre d'amour et d'orgueil avala un jour, après l'avoir réduit en poudre et mélangé avec du vin de Crète.

— Voilà une opale qui n'aurait pas aujourd'hui une grande valeur et qui ne me semble pas mériter la place distinguée que vous lui avez assignée.

— Vous vous trompez, mon cher Monus ; c'est là un monument de la folie du sénateur Nonius, qui aimait mieux être envoyé en exil que de céder à Marc-Antoine son opale chérie... Vous voyez, tout près de là, l'émeraude dont Néron se servait pour regarder les combats du cirque, de peur que ses royales paupières, fatiguées par les rayons lumineux, ne perdisent la vue du sang des gladiateurs.

— Quel bizarre caprice a rassemblé ces grains d'or dans ces mangeoires de marbre blanc ?

— Tout beau, mon cher Monus, et parlez avec plus de respect de la table d'un consul romain auquel le peuple et les grands rendirent des honneurs divins.... Le cheval favori de l'empereur Caligula.

— Que vois-je ! d'où vient ce tas d'or que contiendrait à peine une salle de dimension ordinaire ?

— Tu te trompes. Il s'en fallut de quelques livres pesant que cette quantité s'y trouvât en effet ; ce qui fut cause que l'infortuné Montésuma fut brûlé vif.

— Passons, passons... Il me tarde d'arriver à une époque plus rapprochée. Mais, dites-moi, auparavant, quels sont ces monticules formés de

pièces d'or et d'argent qui s'élèvent de siècle en siècle ?

-- Ce sont les sueurs et le sang des peuples ruinés et écrasés par les tyrans...

— Enfin, nous sommes parvenus aux temps modernes.... Voilà un collier de pierres vraiment digne d'une reine.

— C'est une reine, en effet, qui l'a porté et qui le perdit. Sa disparition fit même un grand scandale... Il me revenait de droit.

— A ce que je vois, dit Monus examinant successivement divers objets, notre époque n'a pas fourni moins que les autres à votre collection. L'ambition, l'avarice, la lâcheté, le manque de foi de mes honorables contemporains ont déjà envoyé ici d'innombrables échantillons. Je remarque seulement que les objets sont de moindre valeur, et les causes plus mesquines. La soif de l'or, chez les hommes, la passion du luxe, chez les femmes, occupent à peu près seules tout l'espace, et remplissent de leurs trophées presque tous les caissons... Ah ! par exemple, pourquoi celui-là est-il resté vide entre tous les autres ?

— Patience, mon cher disciple ; cette place est réservée..... au morceau de métal que tu as pris naguères avec la vie à ce mineur de l'Erzebirge. Ce morceau-là, tu en conviendras, devait avoir ici sa place.

En disant cela, Zérick fit entendre un éclat de rire strident qui se répéta au loin sous les voûtes, tandis que Monus épouvanté essayait en vain de sourire.

— Tous les objets renfermés ici sont mon ouvrage, reprit Zérick. Il est juste qu'au temps marqué, ils reviennent à leur auteur... Mais c'est assez nous occuper du passé. Je vais maintenant te faire voir mes œuvres inédites et les présents que je réserve à ceux qui, comme toi, mon digne Monus, marchent aveuglément dans ma voie.

En même temps, Zérick introduisit Monus dans une autre galerie dont l'œil ne pouvait apercevoir l'extrémité. Dans toute sa longueur régnait une sorte de table sur laquelle étaient rangées d'incroyables richesses. L'or, l'argent et les pierres précieuses s'y offraient sous toutes sortes de formes. Le regard étonné hésitait devant une infinie variété d'objets d'une valeur inappréciable, auxquels un art surhumain avait ajouté ses prodiges. Il y avait des étoffes précieuses couvertes de pier-
reries, des statues d'or et d'argent massif, des ins-

truments, des choses étranges, inconnues. Monus remarqua cependant que l'or monnayé s'y montrait partout en plus grande abondance. A chaque pas, c'étaient des bourses et des coffres pleins et plus souvent encore des pièces d'or réunies en tas ou enfermées dans des sacs portant, comme chez un banquier, le chiffre de la somme qu'ils contenaient. Un grand nombre étaient même revêtus de l'adresse et du nom du destinataire. Monus ne fut pas médiocrement surpris de rencontrer là certains noms qui jouissaient alors d'une grande considération à quelques milliers de pieds au-dessus de sa tête. Pour tout autre, c'eût été l'occasion d'un grand scandale. Cette découverte produisit sur l'esprit de Monus un effet tout différent... Cependant, la plupart des objets étaient sans adresse ; mais tous portaient l'indication générale de l'action qu'ils devaient récompenser. C'était une sorte de tarif de tous les vices. Le parjure, l'adultère, le vol, le meurtre s'y trouvaient cotés selon l'énormité de l'intention ou du résultat, et appréciés, à ce double point de vue, avec une épouvantable sagacité.

— Comme vous le voyez, dit froidement Zérick, ceci est mon comptoir, mon cabinet d'affaires. C'est ici que se règlent les intérêts de la plus grande partie de l'univers. J'escompte également le présent et l'avenir. J'ai même, dans ce moment, bon nombre de mes clients qui se trouvent en retard de paiement. Mais je suis sans inquiétude : car, si je prête quelquefois à des termes éloignés, je sais à qui je fais ces avances, et mes remboursements, pour être retardés, n'en sont pas moins sûrs. Quoique, en ma qualité de juif, je me montre impitoyable à l'endroit du remboursement avec intérêt, vous reconnaîtrez qu'au fond je suis assez bon diable...

Après avoir ri de cette plaisanterie avec la fauité d'un homme habitué à être applaudi, Zérick reprit, tout en continuant de répondre aux différentes questions de Monus :

— En somme, je n'ai pas lieu de me plaindre. Jamais, j'en conviens, mes affaires n'ont été dans une telle prospérité ; et si, comme cela est probable, mes rapports avec le monde vont se multipliant, je me verrai forcé d'augmenter le nombre des agents secrets ou officiels que j'entretiens là-haut. J'ai déjà les usuriers, les diplomates, les agioteurs, les politiques qui sont au pouvoir et ceux qui veulent y arriver, les procureurs, les

gens de cour et de finance, les journalistes gagés, les comédiens, les danseuses et les littérateurs à la mode... Ces derniers, je leur dois cette justice, sont aujourd'hui, sans contredit, les limiers les plus ardeurs et les plus utiles...

— Tout cela, sans doute, coûte fort cher; mais j'ai le bon esprit d'être toujours de mon époque, et je pense aussi, moi, que l'argent est le nerf de la guerre.

Zérick avait en vain prononcé ces derniers mots; Monus ne l'écoutait plus. Depuis son entrée dans la nouvelle galerie, son esprit et ses yeux erraient d'extase en extase sur les trésors étalés devant lui. La soif de l'or s'était allumée graduellement dans ses veines plus ardente, plus implacable que jamais. Le désir avait dilaté ses traits; sa figure, ordinairement pâle, s'était animée; ses yeux brillaient d'un éclat singulier. Zérick, qui lisait au fond de sa pensée, jetait de temps en temps sur lui un regard perçant.

Tout-à-coup Monus ne put retenir une exclamation à la vue d'un énorme diamant placé dans un endroit apparent, sur un coussin de velours noir. Il était de la grosseur d'un œuf d'autruche, et jetait de toutes ses facettes mille rayons chatoyants. La salle en était comme illuminée. C'était sans contredit le roi des diamants.

— Je n'ai rien de plus beau dans mon écrin, dit négligemment Zérick. Tous les rois de la terre n'en pourraient payer la valeur. Aussi ne porte-t-il encore le nom d'aucun destinataire..... Non pas que je veuille le garder pour moi, ou le laisser, éternellement enseveli sous terre, mais tu comprends que je ne voudrais pas le donner à un indigne...

— Oh! pensa Monus, que n'ai-je encore une âme à vendre à ce prix!

— Et si j'en disposais en ta faveur, reprit Zérick, que ferais-tu pour moi en retour?

— Hélas! mon cher maître, répliqua Monus, tremblant d'émotion, que pourrais-je vous offrir en échange d'un pareil trésor? Je vous appartiens déjà tout entier...

— Écoute, Monus, j'ai de l'affection pour toi, parce que je t'ai toujours trouvé docile et dévoué sans scrupule. Je t'ai amené ici en t'annonçant que je voulais t'enrichir, toi et tes enfants.... Je tiendrais ma promesse... De ton côté, es-tu disposé à faire tout ce que je désirerai?

— Je jure de souscrire aveuglément à tout ce que vous me demanderez.

— Eh bien! ce diamant t'appartient. J'irai te le porter moi-même demain et t'apprendre en même temps ce que je veux de toi. Maintenant il faut nous séparer. Suis ce souterrain à gauche. Il est peu étendu et aboutit à l'une des extrémités du village par une ouverture que j'ai su rendre invisible au dehors pour tout autre que moi...

Peu d'instant après, Monus se retrouva dans la campagne. Le jour commençait à poindre sur la montagne, chassant devant lui les vapeurs de la vallée. Les oiseaux se réveillaient en secouant leurs ailes humides. Les fleurs relevaient la tête pour regarder le soleil... Les coqs du village criaient la troisième heure du jour...

Monus se glissa dans sa maison par la porte du jardin. Il voulut, selon son habitude, aller embrasser ses enfants pendant leur sommeil; mais, au moment où il s'approchait du lit où reposait Wilhem, le plus jeune et le plus aimé des trois, l'enfant s'éveilla tout-à-coup en poussant un grand cri. Quand il fut remis de sa première émotion, il raconta à son père qu'il avait vu en songe un homme noir qui s'efforçait de l'entraîner, en lui montrant toutes sortes de beaux jouets de Nuremberg; mais qu'au moment où il avançait la main pour s'emparer d'un superbe château de carton, il en était sorti une vilaine bête à trois têtes qui avait voulu le mordre...

Monus gronda doucement l'enfant, et, après avoir calmé sa frayeur, il se retira lui-même dans sa chambre pour prendre quelque repos. Mais il ne dormit point, ne pouvant chasser de son esprit je ne sais quelles sombres pensées mêlées aux préoccupations de son ambition.

III.

Le lendemain, Monus était assis dans son cabinet, la tête appuyée sur sa main, le regard rêveur, lorsqu'on frappa doucement à la porte. Il alla ouvrir avec quelque embarras et referma mystérieusement, après avoir salué, d'un air d'intelligence, celui qui venait d'entrer... c'était Zérick. Il était vêtu comme la veille et avait mis sur sa figure un certain masque de bonhomie capable de tromper des yeux peu clairvoyants. Il alla s'asseoir dans un vaste fauteuil, en homme qui se regarde comme chez lui, et ayant déposé à ses pieds une cassette d'ébène qu'il tenait sous son

bras, il mit sa canne entre ses jambes, tira d'une de ses poches un mouchoir de fine toile de Frise, et s'essuya le front.

— Ouf ! dit-il, voilà une chaude journée ! Savez-vous, mon cher Monus, qu'il faut vous aimer beaucoup pour venir vous voir de si loin par une telle chaleur, avec des jambes... qui font depuis tant d'années, à travers le monde, un service si actif...

Monus essaya, par manière de remerciement, un sourire qui expira sur ses lèvres.

— La lumière me fait mal, poursuivit Zérick ; fermez la jalousie, je vous prie... A la bonne heure ; je me sens mieux ainsi. J'ai toujours eu la vue délicate, bien que l'ophtalmie dont je souffre par suite de mon séjour habituel, ne m'ait rien enlevé de la supériorité dont la nature a doué, chez moi, cet organe... Maintenant, asseyez-vous...

Monus s'assit, en face de Zérick, sur un siège beaucoup plus bas. La chambre, en ce moment, était plongée dans une demi-obscurité qui répandait sur tous les objets une teinte mélancolique. La figure de Zérick, ombragée par un large chapeau, paraissait couverte d'un voile, et ses traits, habituellement un peu rudes, prenaient, de moment en moment, une expression plus douce. Aucun bruit extérieur ne pénétrait dans la chambre où s'entendait seul le tac-tac monotone d'une pendule. Une fente du volet donnait passage à un rayon de soleil où se jouaient des milliers d'atômes... Cependant, malgré l'apparente insensibilité de Monus, si quelqu'un avait pu dans ce moment glisser sa main sur sa poitrine, il eût senti son cœur la soulever à coups précipités.

— Charmante retraite ! soupira hypocritement Zérick, après avoir promené quelque temps ses regards autour de lui. C'est bien ici la demeure d'un sage. De la solitude, du silence, des livres et l'amour de la science ! Que faut-il de plus ?... Heureux Monus ! quel dommage que tu te sois mis en tête cette triste manie de faire de l'or, quand il te serait si facile d'en acquérir autrement ! L'alchimie, crois-moi, est la science des fous ou des charlatans. Un homme d'esprit n'a-t-il pas toujours mille moyens de faire de l'or ? Je t'ai mis sur la voie déjà une fois, et, à en juger par l'aisance qui règne dans cette maison, je ne suppose pas que tu aies à te repentir d'avoir suivi mes conseils. Pourquoi t'obstiner dans ta chimère ?..

Je te l'ai dit, ton creuset est dans ta tête : ton esprit est ton alemble, non pas cet esprit d'abstractions et d'idées vaines, qui est le propre des poètes et des philosophes, mais cet esprit positif et sûr, cette parfaite intelligence des hommes et du monde, la seule qui soit véritablement utile et qui ne trompe jamais. Tu as fait preuve de quel que fermeté à ton début ; mais je crains que ton âme ne s'énerve dans l'étude. Laisse-moi là tous ces livres. Crois-tu qu'il y en ait un seul qui puisse t'enseigner, comme moi, la science de la vie ? Je sais bien que tu as des charges, et que si tu laboures jour et nuit ta pauvre cervelle, c'est encore plus pour enrichir tes enfants que toi-même. Eh, qui songe à t'en blâmer ? C'est-là une loi de la nature que je trouve bonne, puisqu'elle a pour principe l'amour du lucre, qui est, dans l'homme, l'un de mes plus puissants auxiliaires. Je partage donc entièrement ton avis sur l'obligation où tu es de gagner de l'or ; nous ne différons que sur les moyens. D'ailleurs ne t'ai-je pas promis de me charger de l'avenir de tes enfants ?

En parlant ainsi, Zérick prit la cassette qu'il avait déposée à ses pieds, et en tira le diamant promis la veille à Monus.

— Crois-tu, ajouta-t-il, en faisant resplendir au soleil les facettes de la précieuse pierre : crois-tu qu'il n'y ait pas à un assez bon patrimoine à partager entre tes trois fils ?

— Sans doute, maître, répondit Monus avec transport. Mais vous ne m'avez pas encore fait connaître à quelle condition...

— Quoi donc ? l'honnête Monus aurait-il des scrupules ?

— Moi ! des scrupules ? Il y a longtemps, grâce à vous, cher maître, que ma raison s'est débarrassée de ces sortes d'entraves. Parlez ; je suis prêt à obéir.

— A la bonne heure. Te voilà tel que je t'aime. Mais ce n'est pas de toi précisément qu'il s'agit en ce moment. Ecoute, tes sentiments paternels me sont connus et tes enfants ne m'intéressent pas moins que leur père... Je veux les attacher à moi.

— Mes enfants ! s'écria Monus, en se levant épouvanté ; maître, ... de grâce, ... faites de moi ce que vous voudrez ; ... mais, épargnez mes enfants.

— Voilà bien les pères ! fit Zérick avec amertume ; ils veulent bien, disent-ils, sacrifier leur

corps et leur âme pour le bonheur terrestre de leurs enfants, parce qu'au fond ils croient peu à un autre bonheur; et puis, sitôt qu'il s'agit de risquer l'âme de leurs enfants, les voilà qui tremblent et qui demandent grâce!... Imbécile! vas-tu retomber dans tes anciennes faiblesses?

— Maître, je vous appartiens, disposez de moi; mais mes enfants ne sont qu'à moi...

— As-tu donc oublié le serment sans restriction que tu m'as fait hier? Je jure, as-tu dit, en échange du don que vous voulez me faire, de consentir à tout ce qu'il vous plaira d'exiger de moi... Je tiens ma promesse, et songe que si tu manques à la tienne, j'ai mille moyens de m'en venger sur tes enfants.

— Oh! mes enfants! mes pauvres enfants! murmura Monus cachant sa figure dans ses mains. Maître, s'écria-t-il tout-à-coup comme s'attachant à un dernier espoir: — Grâce au moins pour Wilhem, pour mon bon petit Wilhem!

— Ah! ah! mauvais père, ricana Zérick, vous avez des préférences! Moi, je suis plus juste, j'aime également tous vos enfants... Au reste, je conçois cette prédilection, et je la partagerais peut-être, mais pour d'autres raisons que les tiennes... Nous tenons tous deux à Wilhem... Eh bien! arrangeons-nous... Cède-moi Wilhem et je te laisse les deux autres.

— Jamais! s'écria Monus avec un geste énergique, tu m'arracherais plutôt les entrailles!

— Allons, dit Zérick, je vois qu'il faut y renoncer pour le moment.... Et tiens, ajouta-t-il avec une feinte bonhomie, pour te prouver que je n'ai que de bonnes intentions, ne concluons rien avant de les avoir vus tous les trois. Aussi bien je n'aime pas les vocations forcées; cela ne produit jamais rien de bon... Fais venir tes enfants, que je les voie; je les interrogerai en ta présence, et alors... Je prendrai mon bien où je le trouverai.

Monus, un peu rassuré par cette nouvelle proposition, alla ouvrir une porte cachée sous la tapisserie, et derrière laquelle on entendait des cris et des voix d'enfants.

— Carl! Franck! Wilhem! cria Monus.

Au même instant deux jeunes garçons se précipitèrent dans la chambre, chassant devant eux un gros chat noir, au cou duquel ils avaient attaché une sonnette. Le pauvre animal, étourdi par le bruit et les éclats de rire, semblait devenu

fou de terreur. Après avoir couru tout autour de la chambre, en essayant de grimper autour des murailles, il s'élança d'un seul bond au-dessus d'un bahut, d'où il dardait sur les assistants ses larges prunelles étincelantes d'un feu changeant. Cependant les deux petits démons, qui s'étaient fait un jeu cruel de le tourmenter ainsi, continuaient à manifester leur joie par de bruyants éclats de rire.

— Oh! les méchants enfants! — s'écria Monus indigné. — Qui de vous deux a fait cela?

— C'est Carl! c'est Franck! — s'écrièrent à la fois les deux enfants.

A cette double accusation, Zérick ne put réprimer un sourire.

— Eh bien! donc, dit Monus, vous serez châtiés tous les deux comme vous le méritez.

— Père! ce n'est pas moi, je vous le jure — reprit Carl d'une voix insinuante et les larmes aux yeux.

— Oh! le vilain menteur — murmura Franck en serrant les poings avec fureur. — Tu seras payé de ton mensonge.

— Je vois ce que c'est — observa Zérick d'un air crédule. — Ces deux enfants aiment mieux s'accuser réciproquement que de faire retomber la faute sur leur jeune frère, qui est sans doute le seul coupable.

— C'est vrai — répondirent les deux petits vauriens avec un empressement marqué.

Ils accuseraient leur père lui-même s'ils l'osaient — pensa Zérick.

Monus s'avança de nouveau vers la porte et appela Wilhem à haute voix. Ne recevant aucune réponse, où est Wilhem? demanda-t-il aux deux frères.

Carl répondit d'un air sournois et les yeux baissés: Wilhem s'est esquivé après avoir fait le coup, au moment où vous ouvriez la porte.

Monus s'approcha de la fenêtre qu'il entr'ouvrit, et apercevant Wilhem qui courait à travers le jardin, il lui commanda de venir dans son cabinet.

Zérick, pendant ce temps, s'était approché du chat noir, qui se laissa prendre aussitôt, allongeant le cou d'un air humble et flatteur, comme un chien qui reconnaît son maître. Après avoir passé plusieurs fois la main sur son dos tout le noir fourrure laissa échapper dans l'ombre de légères étincelles. Zérick le débarrassa du jouet

incommode et bruyant attaché à son cou. L'animal s'enhardissant alors par degrés, descendit du bahut avec précaution, fit lentement le tour de la chambre en rasant les murs, et vint se blottir ensuite dans les jambes de Zérick, en fixant sur les deux enfants un regard de défiance.

En ce moment, Wilhem entra en courant. C'était un joli enfant blond dont les cheveux flottaient en désordre sur ses épaules. Sa figure toute blanche et rose ressemblait à une fleur qui vient de s'épanouir, et ses grands yeux bleus respiraient encore l'ivresse du plaisir qu'il avait goûté. A la vue de l'étranger, il s'arrêta interdit et troublé... Il avait cru reconnaître l'inconnu qui lui était apparu en songe.

— Approche, Wilhem, — dit Monus, qui avait peine à contenir son émotion ; ne crains rien.

L'enfant essaya de surmonter sa frayeur, et fit un pas en avant. Le chat, pendant ce temps, avait quitté sans bruit la place qu'il occupait aux pieds de Zérick et était venu, évitant de passer à proximité de ses deux ennemis, se frotter familièrement contre les jambes de Wilhem, en témoignant sa joie par un ronflement sourd et monotone. L'enfant, oubliant sa terreur, rendit à l'animal caresses pour caresses.

— Oh ! le beau chat ! répétait-il.

Franck voulut aussi le caresser ; mais l'animal furieux hérissa son poil et se recula en soufflant avec force.

Carl ayant fait la même tentative reçut le même accueil...

Zérick et Monus échangèrent un regard rapide. Wilhem n'osant regarder l'étranger, se réfugia vers son père, qui le serra avec effusion contre sa poitrine.

Franck, enhardi par l'air bienveillant et protecteur de Zérick, se mit à jouer avec sa canne, tandis que Carl enfourchait familièrement l'un des bras de son fauteuil.

— Bien, bien ! — dit Zérick, écartant doucement les deux enfants, — je vois que nous nous entendrons à merveille. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à un succès aussi facile. Il est certain, — ajouta-t-il en s'adressant à Monus, — que cela me revenait de droit... Evidemment, je me suis trop pressé, et je crains d'avoir offert un prix exorbitant d'une chose que j'aurais eue pour rien peut-être, un peu plus tard. Tiens, regarde plutôt.

En disant cela, Zérick désignait à Monus, par un geste imperceptible, les deux petits vauriens qui, retirés dans un coin du cabinet, cherchaient à détacher les pierres qui entouraient le pommeau de sa canne.

— Tu ne pourrais nier — ajouta-t-il avec un éclat de rire — qu'il n'y ait là une véritable vocation !... Deux charmants diabolins, en vérité !... Quant à ce petit ange, nous ne sommes pas si près de nous entendre, j'en conviens à regret. On dirait, à voir sa jolie petite moue, quand il me regarde, qu'il a reconnu sur moi quelque odeur de souffre... Je n'ai pourtant pas ménagé les essences et les parfums.

A ces mots, Zérick tira de sa poitrine une riche casselette qu'il étala avec complaisance aux yeux de Wilhem.

— Voulez-vous, mon petit ami, lui dit-il, troquer ce joyau contre le joujou qui pend sans doute au bout du cordon qui entoure votre cou ?...

Wilhem, en effet, portait autour du cou un petit cordon noir dont une extrémité était cachée dans sa poitrine...

Pour toute réponse, l'enfant porta vivement les deux mains à sa poitrine, comme s'il eût craint qu'on ne lui enlevât ce qu'on lui proposait d'échanger.

— Voyons, je vous prie, — dit Zérick en l'attirant vers lui, — quel est ce joujou si précieux ?

Et écartant doucement les mains de l'enfant, il en tira une petite croix d'acier que sa mère lui avait donnée en mourant...

A peine les doigts de Zérick eurent-ils effleuré la petite croix, qu'il bondit en arrière en poussant un cri terrible, accompagné d'un horrible blasphème... On eût dit qu'il venait de toucher un charbon ardent... Les vitraux de la fenêtre tremblèrent ; la maison chancela sur ses fondements... Le chat fit entendre un miaulement sinistre et prolongé, et courut se cacher sous une armoire. Les enfants, Wilhem lui-même, s'enfurent épouvantés...

Zérick courait par la chambre en écumant de rage. Monus tremblait ; ses dents s'entrechoquaient... Zérick lança sur lui un regard sanglant. — Allons ! dit-il, que cet affront, du moins, ne reste pas sans vengeance !... Si l'ange m'a échappé, les deux démons m'appartiennent désormais... Monus, le moment est venu de tenir nos engage-

ments... Voici le prix convenu... Quant à toi, écris sur ce livre, où tu as déjà tracé ton nom, les noms de Carl et de Franck...

Monstræça, en caractères sanglants, les noms de ses deux enfants...

A peine eut-il achevé qu'un violent coup de tonnerre éclata sur la maison... Un rapide sillon de feu traversa la chambre, laissant derrière lui une forte odeur de soufre... Au même instant, la maison s'abîma, et il ne resta plus à sa place qu'un monceau de cendres...

On chercha vainement le corps de Monus...

Un marchand colporteur rencontra, vers le soir, Franck et Carl errants dans la campagne, sans qu'ils pussent dire comment ils se trouvaient en cet endroit. Comme ils tenaient encore dans leurs mains les pierreries détachées de la canne de Zérick, le marchand, qui était juif d'origine, feignit d'être touché du malheur des deux orphelins et les adopta.

On trouva, sur une pierre noircie, Wilhem tout en pleurs et serrant encore sur sa poitrine sa petite croix d'acier. Un habitant du village eut pitié de lui et l'emmena dans sa maison.

IV.

Celui qui avait recueilli Wilhem était un pauvre maître d'école, homme simple de cœur, mais d'un mérite et d'une instruction bien au-dessus de sa profession. Il se chargea spécialement de l'éducation de Wilhem, et l'initia peu à peu aux éléments de toutes les sciences. Sous une culture intelligente et assidue, l'esprit de Wilhem devança de bien loin, dans ses rapides développements, le progrès naturel des années. A l'âge où ordinairement l'homme ne possède encore de la science que l'orgueil qu'elle inspire à ses disciples, Wilhem unissait déjà le savoir à la modestie. Quand il eut atteint sa vingtième année, son vénérable instituteur lui donna sa bénédiction, et, lui ayant mis un bâton blanc dans la main, lui dit : Va !

Wilhem partit sans avoir une bien vive préoccupation de l'avenir, et sans autre chagrin que celui de la cruelle séparation à laquelle il venait d'être condamné. Ses frères, depuis longtemps, n'existaient presque plus pour lui, bien qu'il leur eût été fort attaché. Après lui avoir écrit plusieurs fois, ils avaient cessé tout-à-coup de lui répondre, et Wilhem, malgré les recherches

qu'il avait fait faire, ignorait complètement, depuis plusieurs années, le sort de Carl et de Franck. Malgré l'isolement où le laissaient ces séparations successives, Wilhem ne ressentait aucune de ces amertumes du cœur qui sont le partage exclusif d'une longue expérience. En réalité, Wilhem n'avait peut-être pas la perception bien nette du but où il tendait. Il savait seulement qu'une éducation libérale lui avait donné les moyens de vivre honnêtement dans tous les pays ; c'était là sa principale ambition. Quant au but prochain du voyage aventureux qu'il entreprenait à travers le monde, il savait qu'il devait se rendre d'abord à Leitmeritz, où une chère épouse de son instituteur le recommandait à la bienveillance d'un ami puissant. Une bourse renfermant une centaine de thalers accompagnait cette lettre. Par malheur, l'honnête magister n'avait pu joindre au léger bagage de son protégé une chose plus utile encore que son éloquente missive, voire qu'une bourse pleine de thalers... à savoir : l'expérience !

Si ce trésor-là eût pu être trouvé dans les livres, Wilhem l'aurait possédé sans contredit. Toutes les parcelles de sagesse humaine éparses dans les écrits des philosophes anciens et modernes, il les avait recueillies une à une. Tout ce qu'une imagination puissante et un esprit vif et subtil peuvent deviner du monde et des hommes, Wilhem l'avait pressenti. Sous ce rapport, il devait être, selon toutes les probabilités, bien plus souvent trompé par son cœur que par son esprit.

La nuit était venue quand Wilhem entra dans Leitmeritz. Il alla le lendemain se présenter à l'ami puissant de son protecteur. C'était un homme riche, en effet, et considéré, par conséquent, dans toute la ville. Il eût pu facilement être utile à Wilhem ; mais comme il avait peu de pénétration et beaucoup de suffisance, il ne sut pas reconnaître sous l'extérieur modeste du jeune Bohémien, le mérite solide et les qualités éminentes qui s'y tenaient peut-être un peu trop cachées. Cependant, à quelques jours de là un seigneur des environs ayant manifesté, en sa présence, le désir de confier l'éducation de ses fils à un homme de mœurs et d'un caractère honorable, le peu zélé protecteur de Wilhem demanda et obtint pour lui, non sans quelque secrète appréhension, ces fonctions modestes et difficiles.

Heureusement pour Wilhem, le père de ses

élèves avait dans le cœur et dans l'esprit tout ce qu'il fallait pour le comprendre et l'apprécier dignement. Aussi lui accorda-t-il bientôt une confiance et une estime sans bornes. Grâce à lui, Wilhem jouit de tout le bonheur que comporte une pareille position. Ses élèves avaient pour lui presque autant d'affection que pour leur père. Ils l'écoutaient avec respect, parce qu'il s'appliquait à mettre toujours d'accord sa conduite avec ses leçons. Passionné lui-même pour l'étude, il sut la leur faire aimer et recueillait, dans leurs progrès, le prix de son zèle.

En outre de ses deux fils, le comte de Sturn avait une fille, charmante enfant qui grandissait belle et pure, comme une fleur de la montagne, loin de l'atmosphère empestée des villes. Wilhem partageait également, entre la sœur et les frères, ses soins et un dévouement paternel.

Deux ans se passèrent ainsi. Mais un jour vint où Wilhem crut sentir se dénaturer dans son cœur cette affection. Ce jour-là même, il alla courageusement prendre congé de celui dont il craignait de trahir la confiance. Le plus honorable scrupule lui inspira son premier mensonge. Il partit, sous un prétexte spécieux, emportant, pour toute récompense de son sacrifice ignoré, les regrets de ceux dont il se séparait et sa propre estime.

Wilhem, livré absolument alors à ses propres ressources, se dirigea sur la capita e de la Bohême. Quoique aussi léger des biens de la fortune qu'à son arrivée à Leitmeritz, deux ans d'existence dans une société élégante et riche lui avaient donné une certaine valeur personnelle et en quelque sorte extérieure qui lui manquait auparavant. Son langage, ses manières, avaient acquis cette distinction qui est comme la parure du talent et qui le fait supposer quelquefois. C'était alors un beau jeune homme sachant déjà du monde tout juste ce qu'il faut pour ne le point haïr, et de lui-même ce qu'il est nécessaire pour jouir de tous ses avantages, sans blesser personne. Sa figure, un peu pâle, mais belle et noble, avait le cachet de mysticisme poétique qui s'harmonise si bien avec le ciel brumeux et les sombres forêts de la rêveuse Allemagne. Son front semblait déjà chargé de pensées à l'âge où il n'aurait pu respirer que le plaisir et les folles ivresses.

Connaissant le monde par anticipation, ardent au travail, brûlant d'une noble ambition, Wilhem

paraissait né pour commander à la fortune.

En voyant entrer à Prague, par une resplendissante journée de printemps, ce beau jeune homme, à la démarche noble et facile, à la chevelure flottante, on eût dit un jeune roi venant prendre possession de ses états.

Wilhem ne tarda pas à tomber de ces hauteurs de l'imagination dans les décevantes réalités de la vie. Égaré, sans appui, il erra longtemps parmi cette vaste fourmilière d'hommes indifférents ou affairés, qu'on appelle une grande ville. Sa jeunesse fit tort à son mérite; sa droiture lui fut un obstacle; son savoir fut mis à vil prix.

Un jour qu'il parcourait tristement une des principales rues de la ville de Prague, Wilhem aperçut un magnifique hôtel où venait d'éclater un violent incendie. Déjà la flamme avait percé le toit et dardait ses langues ardentes par les fenêtres à demi consumées. La foule se pressait, avide et tumultueuse à ce sombre spectacle, où se mêlait encore un drame lugubre. De temps en temps des cris lamentables partis de l'intérieur de la maison se confondaient avec le fracas de l'incendie, et une figure méconnaissable par la terreur apparaissait aux fenêtres, à travers les flammes.

On apprit bientôt que c'était le maître de la maison qui, averti trop tard du danger, avait vu l'incendie fermer successivement devant lui toutes les voies de salut. Parmi les témoins de son agonie, nul n'osait tenter de l'arracher à la mort, au péril de sa propre vie. En vain avait-on lancé des cordes, en vain avait-on appliqué des échelles contre les murs, la flamme sortant par les étages inférieurs, comme un lion furieux, avait tout dévoré.

Cependant cet homme était riche et jouissait d'une grande considération. On vantait sa philanthropie; on citait d'éclatants exemples de sa sollicitude pour le bien public; on exaltait sa charité et son zèle infatigable pour les malheureux.

Wilhem, qui ignorait toutes ces particularités ayant fait le tour de la maison, pénétra dans une cour abandonnée et aperçut un étroit escalier de pierre où la flamme mugissait tour à tour poussée et repoussée par le vent. Saisissant un moment où elle venait d'abandonner, en remontant, cette sorte de fournaise ardente, Wilhem osa s'y précipiter. Il monte, il vole, il franchit ces degrés brûlants; il arrive à demi suffoqué par la fumée et par le feu près de l'infortuné qui se roulait éper-

tans les angoisses du désespoir. Wilhem le saisit, l'emporte.... Le même hasard, ou plutôt la même providence, qui avait favorisé sa courageuse entreprise, lui permet de l'achever heureusement. Il a sauvé celui qui ne comptait déjà presque plus parmi les vivants. Alors, aussi empressé d'échapper aux témoignages bruyants de sa reconnaissance qu'il l'avait été d'exposer sa vie tout à l'heure, Wilhem se dérobe à ses embrassements et disparaît parmi foule....

Quelques jours plus tard, Wilhem frappait à la porte de cette maison qui avait failli devenir son tombeau. Déjà les ravages du terrible fléau avaient disparu. C'est à peine si les murs noircis portaient encore çà et là quelques traces de son passage. Des domestiques en riche livrée introduisirent le jeune inconnu, après beaucoup de difficultés, par un escalier de service. En reconnaissant l'étroit passage par où il avait eu le bonheur de sauver un homme, Wilhem sentit son cœur inondé d'une ivresse inconnue... Il faut le dire pourtant, à ce mouvement d'une joie presque divine se mêlait une espérance toute mondaine, et un peu d'ambition personnelle... Wilhem avait appris la réputation et le noble caractère de celui dont il était devenu le libérateur, et il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était un ami, presque un père, un autre lui-même enfin qu'il allait voir en ce moment.

En le voyant entrer, le maître du logis, qui était un petit vieillard, s'avança à sa rencontre, et lui serrant la main avec beaucoup de cordialité, il le fit asseoir près de lui.

— Eh quoi ! dit naïvement Wilhem, vous me reconnaissez donc ? Vous n'avez pourtant fait que m'entrevoir et dans un moment où nous n'étions pas moins troublés l'un que l'autre.

— Oh ! maintenant, mon jeune ami, mon cœur vous reconnaîtrait à défaut de mes yeux.

Cela fut dit d'un ton qui remua profondément l'âme de Wilhem.

— Certainement, poursuivit le reconnaissant vieillard, je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous... Mais comptez sur moi comme sur vous-même... Ce que j'ai vous appartient.

A son tour, Wilhem serra les mains de son ami et ne put retenir un soupir de satisfaction, comme un homme qui, après une course pénible, se trouve enfin soulagé d'un énorme fardeau.

Ce train d'observation n'échappe point au vieil

lard dont le regard un peu surnois parcourut rapidement Wilhem des pieds jusqu'à la tête. Cet examen sans doute ne lui fut pas favorable, car le vieillard prit, dès ce moment, un air réservé et contraint.

— Mais, c'est assez nous occuper de moi, reprit-il en l'interrogeant des yeux encore plus que de la parole, parlez-moi de vous, maintenant, excellent jeune homme.

Wilhem se hâta de dire de lui-même et de sa famille tout ce qu'il en savait.

— Et tenez, ajouta-t-il avec abandon, puisque j'ai eu le bonheur de rencontrer en vous un ami sincère, permettez-moi de vous donner ce nom à mon tour ; je ne dois rien vous cacher de ce qui me concerne. Je vous avouerai donc que j'accepte d'avance, avec d'autant plus de joie, ce que votre amitié pour moi vous suggérera, qu'il me serait à peu près impossible de me passer de vos bons offices.

En même temps Wilhem s'empressa de déclarer, avec le plus de dignité qu'il put, le fâcheux état de sa fortune.

Son air, pendant cet exposé sincère, avait manifesté constamment, par l'expression de sa figure, et souvent même par ses gestes et par ses paroles, la pénible impression qu'il recevait de cette confidence.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il avec amertume, quand Wilhem eut cessé de parler, pourquoi faut-il que la fortune se plaise presque toujours à paralyser les meilleures intentions ? que n'êtes-vous venu à moi quelques jours plus tôt, ou pourquoi ne m'avez-vous pas laissé périr dans cette maison ? Je n'aurais pas du moins survécu à ma ruine, et je n'éprouverais pas aujourd'hui la douleur cruelle de ne pouvoir vous être utile !... Hélas ! oui, excellent jeune homme, je suis ruiné.... J'ai tout perdu.... Cet épouvantable désastre ne m'a rien laissé....

— Je croyais,.... observa timidement Wilhem, j'ai oui dire que vous aviez d'autres biens plus considérables encore que cette maison, qui d'ailleurs me semble maintenant en fort bon état.

— Eh ! vous ne savez donc pas, mon ami, que mon mauvais génie m'avait donné, il y a quelque temps, le perfide conseil de convertir ma fortune en espèces, afin de pouvoir la faire servir plus facilement au soulagement des pauvres..... qui sont mes seuls, mes véritables enfants ?.... Car

vous n'ignorez pas que je n'ai jamais rien possédé à mon intention....

— Votre honorable caractère m'est connu.

— Mais ce qui vous est inconnu, assurément, c'est que déjà la meilleure partie de mes biens avait passé aux mains des infortunés.... Cet incendie m'a achevé... Mes papiers, mes rentes sur l'état ont été brûlés... L'argent a été fondue... Ce que le feu avait épargné, les voleurs l'ont emporté à la faveur du tumulte.... Je dois plusieurs mois de gages à mes domestiques, que je ne puis ni payer ni congédier, et je reste ainsi avec vingt personnes sur les bras, et une maison à entretenir.

— J'ai remarqué avec plaisir, fit malignement Wilhem, que la flamme n'a point trop altéré l'or de votre livrée, et l'ameublement somptueux que je vois ici ne le cède point, sans doute, à celui qu'il a remplacé.

— Eh ! mon ami, mes fournisseurs ont eu pitié de mon malheur, ... ils m'ont forcé d'accepter un crédit....

— Ainsi, vous n'avez plus rien ?

— Pas un misérable thaler.

— Serait-ce donc pour cela que vous m'offriez tout à l'heure tout ce que vous possédiez ? Or n'avez-vous cessé d'être riche que du moment que j'ai déclaré être pauvre ?

— Là ! là ! mon ami, répliqua le vieillard visiblement embarrassé, vous vous serez mépris sur le sens de mes paroles. En vous offrant mes services, je n'ai prétendu vous offrir que ce que je possède en réalité, à savoir : ma bonne volonté, mon dévouement, ma recommandation même, s'il le faut ; ... voilà tout ! ...

— Dieu me préserve, répliqua Wilhem en se levant avec fierté, de détourner à mon profit la moindre parcelle de ces trésors de bienfaisance ! Un pauvre homme tel que moi, mein herr, a toujours quelques kreutzers au service d'un riche tel que vous.

En disant cela, Wilhem tira en effet de sa poche plusieurs kreutzers qu'il jeta sur le riche tapis qui couvrait le parquet de la chambre...

— Bien, bien, fit le vieillard, feignant de se baisser pour les ramasser, tandis que Wilhem s'éloignait, ce sera pour mes pauvres...

Voilà, se dit Wilhem, un type dont les livres des moralistes ne m'avaient encore montré que le profil. Mais peut-être, ajouta-t-il en riant, avaient-ils pensé que la face entière serait trop laide.

V.

En se retrouvant dans la rue, Wilhem, que l'expérience commençait à rendre défiant sans doute des conseils de sa propre sagesse, parut consulter le vent, comme résolu à ne suivre d'autre impulsion que celle du hasard. Or, le vent soufflant précisément alors dans la direction de sa demeure, Wilhem se décida à rentrer chez lui. Il était même depuis quelques instants assis fort tristement dans sa chambre, lorsqu'on vint l'avertir que le docteur Herdberg le priait instamment de venir lui parler.

Le docteur Herdberg était le plus célèbre médecin de Prague. Il occupait un riche appartement dans la maison où Wilhem habitait une mansarde. Comme tout se découvre avec le temps, le mérite modeste aussi bien que la sottise, le docteur finit par apprendre qu'il avait pour voisin un jeune homme fort pauvre et fort instruit. Cette double circonstance fit naître en lui l'idée d'une proposition qui pourrait convenir au jeune savant, mais qui, si elle était acceptée, devait surtout lui rapporter à lui-même de grands avantages. Il s'agissait de s'attacher Wilhem en qualité de secrétaire, et, au besoin, de suppléant. Le docteur avait sans doute pensé d'abord à s'adjoindre pour cet office quelqu'un de ses jeunes confrères que la renommée et la fortune n'avaient point encore visité. Mais plusieurs raisons avaient déterminé son choix en faveur de Wilhem. La première, et la plus concluante, c'était précisément, il faut le dire, le manque de connaissances spéciales, et la seconde, la pauvreté et la qualité d'étranger du jeune Bohémien. — Trois choses qui éloignaient de l'esprit du prudent docteur la crainte d'une rivalité future.

Le docteur était donc fort riche ; mais malgré cela, on peut-être à cause de cela, il dormait fort peu. Le fantôme de la concurrence l'obsédait nuit et jour. Il voyait des rivaux dans tous ses confrères et des envieux dans toutes les personnes qui l'environnaient. Il aimait Wilhem, non seulement, comme nous l'avons dit, pour sa pauvreté qui le mettait entièrement à sa discrétion, mais surtout pour son impuissance de nuire. La modestie de Wilhem et son apparente simplicité éloignaient naturellement de lui tout soupçon d'ambition personnelle.

Wilhem, cependant, en acceptant sa part de responsabilité dans les fonctions que le docteur

lui déléguait trop souvent, avait cherché, du moins à diminuer autant qu'il était en lui les dangers de sa téméraire intervention pour les malades, et avait peu à peu pris une partie de ses grades à la docte faculté. Connaissant le caractère ombrageux de son patron, il lui avait caché, avec le plus grand soin, et ses travaux et ses succès. Bien plus, il s'efforçait d'envelopper dans un généreux mutisme les connaissances mêmes qu'il possédait et dont il avait un besoin journalier.

Heureusement pour Wilhem, son éducation toute positive et son instruction aussi solide que variée, le rapprochaient merveilleusement de la nature même de la science dont on le supposait totalement dépourvu. De mathématique, de physique, de chimie et de botanique, voire d'anatomie, il y en avait dans sa tête au moins autant que dans celle du célèbre docteur. La thérapeutique seule lui manquait... C'eût été beaucoup pour tout autre, mais pour un homme de la trempe de Wilhem, cette lacune devait être facilement comblée.

Wilhem accepta donc la position laborieuse et misérable que le docteur lui offrait et se mit aussitôt à l'œuvre avec une grande ardeur, autant pour se rendre digne de la confiance de son patron, que pour se tenir lui-même en règle vis-à-vis de la faculté. Comme un coursier généreux qui a hâte d'arriver au but, il dévora l'espace qui l'en séparait. Il donnait à l'étude tout le temps qu'il ne devait pas à son patron, et un peu aussi, il faut bien le dire, de celui qu'il pouvait lui dérober. En outre des soins de la comptabilité et de la correspondance du docteur, c'était Wilhem qui, en son absence, recevait les malades sans conséquence et donnait les consultations gratuites aux nécessiteux. Quelquefois aussi, il visitait les dients de condition ou de fortune douteuse, le docteur ne voulant pas s'exposer à faire l'aumône de son savoir, bien qu'il fût président de plusieurs bureaux de charité et membre correspondant d'un grand nombre de sociétés de bienfaisance; ce qui, joint aux consultations gratuites dont il était affranchi, lui avait acquis une grande réputation et, par suite, une riche clientèle.

Un jour cependant que le docteur dictait à son secrétaire une consultation pour une maladie d'une gravité extrême, Wilhem, remarquant l'étrange contradiction qui existait entre la pres-

cription et la maladie, hasarda à ce sujet quelques observations dont la justesse frappa le docteur. Il conçut des soupçons sur l'état de parfaite ignorance de son secrétaire, et résolut de sortir, même au prix de son amour-propre, de ce doute inquiétant, il engagea avec lui une discussion simulée, argumentant à tort à travers. De son côté, Wilhem, incapable de transiger avec sa conscience, dans une telle extrémité, fit bonne et prompt justice des erreurs de son maître, qui, terminant brusquement la discussion, déclara ironiquement à son trop redoutable adversaire qu'il avait gagné son procès, mais qu'il avait perdu sa place.

— Ce qui me console, se dit Wilhem, c'est que ce procès n'aura du moins coûté la vie à personne.

En récapitulant rapidement les ressources que lui laissait cette seconde mésaventure, Wilhem trouva au fond de sa bourse deux florins, en compagnie de deux kreutzers. Il fouilla son imagination, qui n'était guère plus riche. Cependant, en réfléchissant à la cause même de sa disgrâce, il crut y entrevoir aussi un faible moyen de salut. En effet, l'infortuné dont la courageuse fermeté de Wilhem avait peut-être sauvé la vie, était un honnête marchand à qui, depuis quelque temps, il rendait de fréquentes visites de la part du docteur. Cet homme lui avait témoigné une vive reconnaissance des soins tout particuliers qu'il lui prodiguait. Wilhem, faute de mieux, s'aventura sur cette planche fragile et se rendit en ligne droite chez son malade de prédilection.

Sans attaquer le caractère, ni la science du célèbre docteur, il raconta simplement le dissentiment qui s'était élevé entre son maître et lui, et la conclusion un peu forcée et brutale que le premier avait tirée de cette dissertation scientifique.

Le marchand, sur cette déclaration, ne voulut plus d'autre médecin que Wilhem, bien que celui-ci lui avouât, pour la première fois, qu'il n'avait aucun droit à l'honorable qualité qu'il lui supposait. Wilhem néanmoins ayant entrepris et opéré la guérison du constant marchand, celui-ci, en reconnaissance, le recommanda à un de ses frères, qui exploitait dans les environs une fabrique de cristaux.

Les connaissances chimiques et minéralogiques de Wilhem contribuèrent rapidement à l'a-

mélioration des produits et à la prospérité de l'établissement. C'est pourquoi, comme le chef faisait chaque année des envois considérables dans les principales villes d'Allemagne, il résolut d'établir une succursale à Vienne, et d'en confier la direction à Wilhem. Celui-ci partit donc pour la capitale de l'Autriche muni des pouvoirs nécessaires et porteur d'une lettre de crédit de quatre-vingt mille florins sur un banquier de Vienne.

Cette lettre, officielle en quelque sorte, était accompagnée d'une autre qui renfermait, entre autres renseignements, un éloge pompeux du caractère et surtout des rares talents de Wilhem dans la spécialité qui allait lui être confiée. Quand il eut achevé sa lecture, le banquier, qui était un homme consommé dans la pratique des affaires et la connaissance du cœur humain, attacha sur Wilhem un regard scrutateur, et, après lui avoir adressé quelques questions indifférentes en apparence, il le pria à dîner pour le lendemain.

Wilhem était, dans ce moment, au comble de la joie. Le présent avait pour lui des douceurs inconnues, et l'avenir se présentait avec les plus séduisantes promesses. Aussi, fut-ce avec un visage riant et une âme ouverte à l'espérance qu'il s'assit, le lendemain, à la table somptueuse de l'opulent financier. Les mets exquis, les vins généreux, et par-dessus tout la franche cordialité qui respirait dans l'air, et les discours de son hôte, achevèrent de disposer le cœur de Wilhem à la confiance et aux sentiments affectueux.

Le repas achevé, le banquier, qui n'avait cessé jusque là de montrer un esprit dégagé de toute préoccupation d'affaires sérieuses et d'intérêts pécuniaires, conduisit son hôte dans un cabinet qui semblait disposé exprès pour provoquer la causerie intime. Après qu'ils se furent installés commodément tous deux sur des sièges dont le confort le disputait à l'élégance, le banquier amena la conversation sur les projets de Wilhem, en lui renouvelant l'assurance de son dévouement.

— Et tenez, ajouta-t-il lorsque Wilhem lui eut développé longuement ses plans et ses justes motifs d'espérance, puisque nous nous comprenons si bien, pourquoi mettre volontairement entre nous un intermédiaire fâcheux? Vous avez l'industrie et le talent, moi j'ai la fortune sans laquelle ils deviennent inutiles, et qui peut seule

leur donner l'essor et la vie. Doublons nos forces en les réunissant. Que dis-je? Je centuple les vôtres en mettant à votre disposition une somme cent fois plus forte, au besoin, que celle que je suis autorisé à vous compter. Au lieu d'une entreprise mesquine, élargissez vos plans, agrandissez vos idées; au lieu d'un établissement, formez-en dix s'il le faut... Je réponds de tout... Que craignez-vous? Jeune homme, ajouta l'éloquent financier en terminant, votre avenir peut être grand; n'élevez pas un mur entre lui et vous. La fortune vous tend les bras; gardez-vous de la rebuter. Elle pardonne rarement une première faute...

— Ma reconnaissance vous est acquise dès à présent, meinherr, répondit Wilhem; mais je ne suis pas libre d'accepter vos offres généreuses... Je dois beaucoup à mon patron...

Le banquier ne put réprimer un sourire de pitié. Wilhem se hâta d'ajouter

— Et quand bien même ma conscience se dégagerait de ce lien moral, elle ne pourrait briser également le contrat authentique qui unit mes intérêts à ceux de votre honorable correspondant...

— N'est-ce que cela? Je me charge, moi, de le désintéresser...

— Et moi, répondit Wilhem, qui m'absoudra d'avoir manqué à ma parole et frustré un honnête homme des espérances que je lui avais fait concevoir?

Pour toute réponse, le banquier haussa légèrement les épaules.

— Adieu, meinherr, dit Wilhem en se retirant.

— Bon voyage, répondit le banquier en le reconduisant, vous avez une longue route à parcourir... Je vous avertis que vous n'êtes pas dans la bonne voie.

Wilhem, malgré ce sinistre avertissement, n'en resta pas moins fidèle à ses engagements. Il ne fit point connaître à son associé les propositions qui lui avaient été faites par le banquier; mais il poursuivit avec une ardeur extrême l'établissement qu'il était venu fonder. Il fut néanmoins devancé par le peu scrupuleux financier à qui il avait confié ses plans, et qui avait sur lui l'avantage de capitaux considérables. Des ouvriers habiles et nombreux furent rassemblés à grands frais par son redoutable concurrent, et plusieurs fabriques montées sur un vaste pied s'élevèrent

rapidement autour de la modeste maison de Wilhem. Exploitée sur une large échelle, favorisée par d'immenses débouchés, cette entreprise ruina facilement celle de Wilhem, qui fut bientôt obligé de se retirer, laissant derrière lui un déficit considérable. Son associé, averti trop tard, avait conçu des soupçons. Il crut, sur les apparences, à une trahison, et supposa que Wilhem, séduit par le banquier, avait favorisé ce dernier, au préjudice de l'association. Poursuivi par lui, aussi bien que par de nombreux créanciers, Wilhem fut obligé de fuir et de se cacher comme un misérable accusé de fraude et de malversation.

Ce coup faillit abattre le courage de Wilhem. La chute, cette fois, lui parut d'autant plus sensible qu'il tombait de plus haut. Une pensée le retint, cependant, sur l'abîme du désespoir. Il se dit que poussé, par le hasard, d'un obscur village de la Bohême au sein d'une des premières capitales de l'Europe, pourvu de quelque intelligence et de beaucoup de résolution, il était bien difficile d'admettre que la providence ne lui eût par réservé là quelque dédommagement tardif à de longues souffrances, quelque moyen imprévu d'échapper à la fois au déshonneur et à la misère.

Cette réflexion n'eût pas manqué de justesse, si elle n'eût impliqué, fort mal à propos, une sorte de solidarité entre les institutions des hommes et les voies secrètes de la providence. Mais cette distinction est précisément le dernier résultat de l'expérience et comme le complément de la sagesse humaine. Ce degré de perfection manquait encore à la philosophie de Wilhem.

Le fruit de ses propres épargnes avait été employé vainement à satisfaire d'impitoyables créanciers. Le destin qui se plaisait à détruire l'effet de ses plus sages combinaisons, semblait avoir décidé irrévocablement que sa vie entière se consumerait dans l'incertitude et le dénuement.

Un jour, un pauvre diable employé dans l'étude d'un jurisconsulte en renom, et avec lequel Wilhem avait depuis peu l'habitude de prendre ses repas dans une misérable auberge, l'avertit que son patron avait besoin d'un sixième clerc. Une maigre nourriture, assaisonnée d'un appointement mensuel non moins chétif, devait être le prix d'un travail ingrat et opiniâtre.

Wilhem accepta cet emploi avec empressement.

VI.

Chez le jurisconsulte de Vienne, comme chez le médecin de Prague, Wilhem sut trouver, à force d'activité et de courage, le temps de se livrer, pour son compte personnel, à des études en rapport avec sa nouvelle position. Les appointements tout entiers furent employés, soit à acheter des livres, soit à payer les dépenses nécessitées par les différents cours qu'il suivait et les examens qu'il avait à subir.

Au bout de trois ans, Wilhem avait conquis le titre de licencié en droit. Deux ans plus tard, il plaidait sa première cause. Ce fut pour lui l'occasion d'un double triomphe. Il eut de l'éloquence à force d'avoir de la conviction et son client fut acquitté. Ce succès purement honorifique, vu la pauvreté de celui dont il avait généreusement embrassé la défense, eut du moins pour résultat avantageux de le faire connaître sous le double rapport du talent et du désintéressement. Aussi posséda-t-il bientôt une fort belle clientèle de pauvres-diables, de gens sans aveu, de coquins et de bandits de toutes espèces. Wilhem plaïda les bonnes causes et rejeta opiniâtrement toutes les autres, malgré la maxime favorite de son vieux patron qui lui répétait sans cesse que ce n'étaient pas les bonnes causes qu'il fallait rechercher, mais les bonnes affaires. Lassé enfin par la scrupuleuse loyauté de son protégé, le vieux jurisconsulte qui s'était fait un plaisir de lui adresser les clients dont il ne voulait pas pour lui-même, cessa de s'intéresser à sa fortune. Wilhem resta donc bientôt à la merci de sa funeste délicatesse et livré, pour toutes ressources, à la défense honorable, mais peu lucrative, de la veuve et de l'orphelin.

A cette époque, il se lia d'amitié avec le directeur d'une feuille publique qui venait de paraître tout récemment. Ce genre d'écrit était alors une nouveauté dans la capitale de l'Autriche, et il excitait vivement la curiosité générale. Des troubles politiques avaient éclaté dans plusieurs provinces de l'empire, et les nouvelles, publiées et commentées chaque jour dans la *Gazette viennoise*, lui assuraient des lecteurs dans toutes les classes de la société, et des partisans même dans quelques-unes. Cette vogue procura à l'heureux gazetier une fortune rapide et une certaine importance. Il réclama la collaboration de Wilhem, dont le style à la fois élégant et ferme, plein de chaleur et d'élévation, augmenta bientôt la pro-

périté de l'entreprise en vulgarisant les opinions qu'il professait.

Wilhem, cependant, faisait bon marché de sa plume et de son talent. Mais son ami ayant trafiqué de ses opinions et de son influence au profit du parti qu'il avait combattu jusque là, osa demander les mêmes concessions à son collaborateur. Dès ce jour, le nom et la prose de Wilhem disparurent de la feuille prostituée.

La noble conduite de Wilhem fut vivement applaudie par ses amis ; mais les préoccupations politiques paralysèrent entièrement leur sollicitude pour lui.

Wilhem, à cette époque, avait trente ans. Dix ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait quitté le toit hospitalier du généreux comte Sturn, dont la mort avait suivi de près le départ de son fils d'adoption. Dans cette période des illusions et des plaisirs, Wilhem avait subi presque toutes les déceptions réservées à un âge plus avancé. L'ingratitude, l'avarice, l'égoïsme, la cupidité et la mauvaise foi lui étaient apparues successivement sous leur aspect le plus hideux. Un excès de délicatesse lui avait fait perdre, à son début, une position honorable et avantageuse. Plus tard, le risque spontané de sa propre vie avait été payé par la plus révoltante ingratitude. Négociant, il avait vu la fortune fuir devant son incorruptible loyauté, et sa fidélité à ses engagements, causer à la fois sa propre ruine, son déshonneur même et un préjudice considérable à son ami et son bienfaiteur. Médecin, avocat, écrivain politique, sa courageuse fermeté, le sentiment exquis de l'équité, sa persévérance dans ses opinions lui avaient été nuisibles. Car tout ce qu'il portait dans son âme de bon, d'honnête, de généreux et d'élevé s'était tourné contre lui... Sa loyauté même avait fatigué le zèle de ses amis. L'estime des autres était devenue stérile pour lui... Le monde lui apparaissait alors dans sa triste réalité. De sombres nuages s'amoncèlent autour de son âme, obscurcissant ses anciennes croyances, comme les taches qui apparaissent quelquefois sur la surface brillante du soleil. Il croyait comprendre enfin la terrible vérité de ce cynique avertissement : Vous avez une longue route à parcourir ; mais vous êtes dans une mauvaise voie.

Le jour où Wilhem repassait ainsi sa vie en lui-même, il était sorti de bonne heure de la ville, dégoutté du présent, inquiet de l'avenir,

poursuivi de mille pensées amères parmi lesquelles revenait sans cesse cet avis menaçant : Vous n'êtes pas dans la bonne voie !...

Où allait Wilhem à l'heure où tout dormait encore dans la cité ? Wilhem lui-même l'ignorait... Il allait, hélas ! où vont ceux que les remords, les regrets ou l'adversité poursuivent : il cherchait la solitude et le silence... Il allait où va l'homme qui n'a plus de but dans la vie... Il marchait pour marcher, pour fuir le monde, pour se fuir, en quelque sorte lui-même...

Il erra longtemps par la campagne en proie à mille sentiments confus. Vers le soir, il s'assit, épuisé de fatigue et mourant de faim, sur une éminence. Le soleil perçait de ses rayons obliques les ombres qui commençaient à se répandre sur la ville. Quelques barques glissaient encore sur le Danube, tandis que le vieux ficue s'enveloppa en fuyant d'un long manteau de brume pareil à un vêtement de nuit. Un lointain murmure s'élevait de la ville, à mesure que la campagne devenait déserte et silencieuse. C'était l'heure où le mouvement semble s'arrêter dans la nature entière, où l'homme se réveille en lui-même entre le jour et la nuit, entre le passé et l'avenir...

— Ce n'est plus la vie et ce n'est pas la mort, murmura Wilhem en promenant autour de lui un regard abattu ; et pourtant, ajouta-t-il en relevant la tête pour regarder le soleil, la vie pourrait encore être si belle ! Malgré moi, je ne sais quels secrets liens m'y rattachent et quelle douce voix m'y rappelle... Mon Dieu, n'avez-vous donc mis dans mon esprit de si riantes pensées et dans mon cœur un tel besoin de bonheur, que pour tromper à la fois tous les instincts de mon être !

Se rappelant alors la hideuse parole du financier : non, cela n'est pas vrai, s'écria-t-il ; tu as menti, voix maudite ! L'homme ne s'égare pas en cherchant le bonheur dans la route du devoir. Non, il n'est pas vrai que l'on ne puisse vivre heureux selon le monde et en paix avec son âme...

En parlant ainsi, Wilhem était pâle ; ses traits se contractaient de moment en moment, et sa respiration sifflait bruyante et embarrassée. Il se tut, et portant vivement la main à sa poitrine.

— Oh ! que je souffre là, dit-il... Puis il ajouta en baissant la voix comme s'il craignait d'être entendu :

— J'ai faim !...

En ce moment, le son d'une cloche se fit entendre à quelque distance. La nuit était venue. Wilhem se dirigea lentement vers une vaste maison qu'il n'avait pas remarquée d'abord et qui semblait s'être séparée du monde derrière les hautes murailles dont elle était entourée. Wilhem, en s'approchant, reconnut qu'il était à la porte d'un monastère...

Celui qui aurait vu cet homme au teint hâve, à la figure marquée des signes d'une vieillesse prématurée, venant sonner à cette heure à la porte d'un couvent, aurait eu peine à reconnaître en lui le noble et beau jeune homme, tout brillant d'intelligence et d'avenir, qui entraît, il y a dix ans, par une resplendissante journée, dans la capitale de la Bohême...

Après avoir hésité longtemps, Wilhem, pressé par la faim, agita le cordon de la sonnette.

La porte s'ouvrit...

— Soyez le bien venu, mon frère, dit un religieux d'une voix grave et douce.

La porte se referma sur Wilhem.

Le couvent qui venait de recevoir Wilhem était situé sur le penchant d'une colline couronnée par une forêt qui redescendait en couvrant au loin la campagne. De l'autre côté de la montagne, le Danube courait en serpentant à travers la plaine. Ainsi placée à quelque distance de la ville, entre le monde et la solitude, une forêt sur sa tête, un fleuve à ses pieds, symboles des mystères religieux et de la rapidité de la vie, cette pieuse demeure était bien réellement le séjour de la prière, du repentir et de la charité. La retraite y était austère autant que la pénitence. Les religieux n'en franchissaient l'enceinte que pour porter au dehors les trésors de leur pauvreté. Les voyageurs fatigués, les malheureux sans asile ou sans pain, avaient seuls le droit d'y pénétrer. Aussi rien de plus vrai, de plus profond que le sentiment de respect qu'éveillait dans l'âme des habitants des campagnes voisines l'aspect du modeste clocher surmonté de sa croix de fer. Jamais la cloche ne s'y faisait entendre sans que les villageois interrompissent leurs travaux dans les champs par une courte prière ou par une pensée pieuse. Nul n'approchait de ces murs sans qu'il sentît pénétrer dans son cœur quelque chose de la paix qui renaît dans leur enceinte.

La nuit, quand tout se taisait au loin, le voyageur arrêté, s'étonnait d'entendre tout-à-coup,

entre le sourd murmure du fleuve et des vagues gémissements de la forêt, la voix lente et grave des religieux qui priaient pour le monde endormi.

Un soir, il y avait longtemps déjà que Wilhem était venu à pareille heure sonner à la porte du monastère, deux hommes cheminaient en même temps dans la campagne, mais par des sentiers différents. Bien que partis de deux points opposés, ils tendaient évidemment au même but, marchant tous deux dans la direction de la forêt. Arrivé près du monastère, l'un d'eux s'arrêta, paraissant se consulter; puis quittant brusquement le chemin qu'il avait suivi jusque là et qui longeait les murs du couvent, il fit un long circuit, comme s'il eût craint de passer à leur proximité, et regagna, un peu plus loin, le chemin dont il venait de s'écarter.

Pendant ce temps, l'autre voyageur avait atteint la lisière du bois qu'il suivait rapidement. Jetant, par intervalle, un coup d'œil inquiet autour de lui. C'était un homme de haute taille, la tournure hardie. Sa physionomie déjà ridée, quoiqu'il fût encore dans l'âge de la force, portait les stigmates de la débauche ou de longues fatigues. Son front haut semblait recéler une intelligence supérieure, et ses traits animés, auraient été beaux s'ils n'eussent laissé transpirer je ne sais quoi de cynique et de honteux. Au moment de pénétrer dans la forêt, il jeta un dernier regard sur la campagne et s'engagea dans un étroit sentier.

Cependant le premier voyageur arrivait presque en même temps au bord du bois, sur un point peu éloigné. La lune projetant sur toute la campagne sa lumière tranquille, éclairait la marche de l'irconnu dont l'ombre glissait rapidement sur l'étendue des prés. Il était moins grand que celui qui le précédait. Sa figure commune et repoussante portait le cachet de la ruse et de la dissimulation. Son front déprimé, ses yeux enfoncés et toujours inquiets, ses lèvres dont les deux extrémités recélaient un sourire perfide, tout indiquait en lui une nature basse et dangereuse. Entre cet homme et celui qui est apparu tout à l'heure, c'était comme un contraste perpétuel de la force avec la faiblesse, de la ruse avec l'audace. Et pour que tout, d'ailleurs, fût en harmonie avec l'expression de leur visage, tandis que le premier portait d'un air dégagé un costume moitié cavalier et moitié bourgeois, le second était vêtu d'un habit sévère

et d'accord avec la gravité magistrale de sa démarche.

Après s'être retourné plusieurs fois, comme pour s'assurer qu'il n'était vu de personne, il disparut en s'enfonçant furtivement dans les ténébreuses profondeurs du bois...

Une heure plus tard, les deux voyageurs arrivaient en même temps à une vaste clairière où aboutissaient quatre chemins. Une mare presque entièrement couverte de joncs et de plantes aquatiques s'étendait au milieu. Des peupliers rangés à l'entour promenaient tristement l'ombre de leur feuillage sur la surface verdâtre de l'eau, tandis que de gigantesques sapins s'élevaient au bord de l'enceinte comme des sentinelles silencieuses. Des bruits mystérieux remplissaient ce lieu solitaire. Tantôt c'était la forêt qui faisait entendre, au souffle de la nuit, ses mille voix confuses ; tantôt c'étaient les peupliers qui se couvraient doucement leurs têtes frémissantes. Quelquefois, au milieu du silence, un cri lugubre passait dans l'air, ou la surface de l'eau s'agitait tout-à-coup avec un léger clapotement sous la chute d'un reptile élançant d'entre les roseaux.

Dès qu'ils s'aperçurent, les deux voyageurs s'avancèrent l'un vers l'autre.

— Salut, Carl, dit le plus grand d'un air délié.

— Saint, Franck, répondit l'autre avec distraction.

A ces mots, ils s'assirent tous deux sur un vieux chêne renversé par l'orage et promènèrent un regard attentif à l'entrée des quatre sentiers qui débouchaient sur la clairière, comme s'ils s'attendaient à y voir paraître quelqu'un à chaque instant.

— M'est avis, reprit le plus grand, que nous avons devancé l'heure ; ce qui prouve évidemment, ajouta-t-il d'un air goguenard, que la justice humaine n'est point boiteuse, comme on le prétend généralement...

Celui à qui s'adressait cette plaisanterie, se contenta, pour toute réponse, de sourire amèrement.

— Eh quoi ! mon vénérable magistrat, reprit l'autre en considérant la morne figure de son compagnon, est-ce que les graves préoccupations de la justice troubleraient la sérénité de votre grande âme ?

— Est-ce que le soin de tes plaisirs, répondit

Carl avec aigreur, aurait achevé de déranger ton cerveau ?

— Je demanderai à votre honneur quel est le plus sage de l'homme qui déraisonne ou de celui qui s'ennuie ?

— Voilà qui est parlé en homme sensé, dit une voix derrière les deux interlocuteurs.

Ceux-ci se retournèrent brusquement derrière le nouveau venu...

C'était Zérick !

VII.

Le temps n'avait apporté aucun changement dans la personne et dans l'extérieur de Zérick. C'était toujours ce même rire mordant, ce regard de chat et cet air à la fois doux et cruel. Il portait avec la même coquetterie le costume foncé que nous lui connaissons. Mais il avait remplacé par une baguette d'acier poli l'ancienne canne à pommeau d'or enrichie de pierreries.

S'asseyant familièrement à la place que lui avait cédée aussitôt les deux frères, qui s'obstinèrent à rester debout devant lui :

— Comme il vous plaira, dit-il ; mais je suis, vous le savez, partisan de l'égalité. Les hommes sont tous égaux à mes yeux, et, si j'ai moi-même quelque supériorité sur eux, ce n'est que par la faculté d'accomplir ce qui, dans leur cerveau, reste souvent à l'état de projet, faute de pouvoir ou d'oser. Il en est un cependant, j'en conviens, que je reconnais meilleur, dans le sens que les hommes sont convenus de donner à ce mot, meilleur que moi, que vous-mêmes, mes excellents disciples, bien qu'il soit pétri de la même boue humaine que vous, et que j'aie plus d'une fois essayé de l'attirer à nous... Mais bast ! vos efforts et les miens, j'en suis sûr, n'entameraient pas l'épiderme de sa vertu...

— Quel est cet homme ? demandèrent ensemble les deux frères avec colère.

— Un fort beau jeune homme vraiment, d'excellentes manières et d'un esprit très cultivé... Il a nom Wilhem...

— Wilhem ! s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Ah ! l'hypocrite ! dit Franck.

— Je l'ai toujours haï, murmura Carl.

— Ne voulez-vous point le voir, mes amis ?

— Oui, oui ; faites que nous le voyions !... Il faut qu'il soit avec nous...

— Il sera fait selon votre désir. Vous le verrez bientôt,..... je vous le promets.... Mais parlons d'autre chose..... Voici la septième fois que nous nous réunissons ici, pour deviser tous trois à notre aise, en souvenir de l'alliance que nous avons signée à pareil jour, avec le sang du misérable colporteur qui s'était fait, malgré vous, votre maître et le possesseur des pierres dont il vous avait trouvés les mains pleines. Vous lui avez repris,.... ce que vous m'aviez pris... Rien de plus juste... Ce tour m'a beaucoup divertit...

— Dès ce moment, bien que vous fussiez déjà en ma possession par suite du contrat antérieur, nous entrâmes en communication directe. Et, si vous vous êtes montrés constamment mes disciples dociles et zélés, j'ose me flatter que vous avez toujours trouvé en moi un maître généreux et magnanime. Je vous ai conduits tous deux comme par la main au but de vos desirs...

— Toi, Carl, tu voulais les honneurs et les dignités, et tu avais, je le reconnais de précieuses qualités pour y arriver par toi-même. Ambitieux, dissimulé, égoïste, perfide, tu ne me laissais presque rien à faire. La calomnie était ton arme favorite, et tu excellais à frapper les gens par derrière. Tu as fait des prouesses en ce genre, et je t'ai vu détruire les plus solides réputations par le seul effet de ton venin mortel employé avec un art et un à propos admirables.

Carl sourit d'un air de satisfaction à la fois et de remerciement.

— Quant à toi, Franck, poursuivit Zérick, tu n'entends rien à toutes ces subtilités. Ton ambition, à toi, c'est le plaisir. Jouir de tout et à tout prix, voilà ta maxime. Pour cela, que te fallait-il ? De l'or, encore de l'or et toujours de l'or ? Aussi t'en ai-je donné de quoi rassasier tous tes appétits.

Enfin j'avais promis de vous faire riches et heureux, et j'ai tenu parole... Mais je n'ai point passé de bail avec vous ; et, comme je puis au premier jour réclamer, à mon tour, le prix convenu, quoique je n'aie rien arrêté encore quant à l'époque précise, je ne veux pas, quoi qu'il arrive, vous quitter cette fois sans vous donner une marque de ma bienveillance..... C'est pourquoi, formez un vœu, exprimez un souhait, comme si ce devait être le dernier de votre vie, et je jure de l'exaucer, pourvu cependant qu'il n'ait rapport ni à la durée de votre existence, ni à votre genre de mort.

A ces mots, Carl baissa la tête sans répondre, Franck lui-même parut interdit, mais il se remit promptement et dit :

— Maître, fais que la roue de la fortune tourne pour moi jusqu'à ma mort...

— Maître, balbutia Carl à son tour, fais que je monte les derniers degrés de la grandeur...

— Vous serez exaucés, répondit Zérick.

A ces mots, il disparut comme il était venu, sans que Franck ni Carl pussent apercevoir seulement trembler derrière lui les feuilles des arbres qu'il avait dû froisser en fuyant. Mais ils entendirent longtemps un éclat de rire sinistre qui alla se perdre peu à peu dans les profondeurs du bois, comme un écho qui s'éteint... Puis, ils respirèrent ensemble le chemin de la ville. Carl paraissait abattu. Franck était rêveur...

Quand ils furent sortis de la forêt, Franck recouvra peu à peu son assurance habituelle. Carl, moins soucieux que tout à l'heure, songeait, tout en marchant, aux brillantes promesses de Zérick.

— Frère, s'écria Franck tout-à-coup, nous laisserons-nous aller à la peur, comme des femmes ou des enfants ? Ne ferions-nous pas mieux d'achever galement cette nuit et d'inaugurer la nouvelle fortune qui nous attend par de copieuses libations d'un vin généreux ? Il y a dans mon cellier certain vin du Rhin tout-à-fait digne d'un si grand jour et d'une si belle fête ?

— Viens plutôt chez moi, répondit Carl, ma maison est plus près d'ici ; et d'ailleurs, ajouta-t-il en lui-même, je ne voudrais pas, pour rien au monde, que l'on me soupçonnât d'avoir passé une nuit entière hors de mon domicile...

En arrivant, Carl, sous prétexte qu'il avait une affaire grave à traiter avec le seigneur Franck, congédia ses gens, leur défendant expressément de venir troubler leur entretien...

Le jour avait paru depuis longtemps lorsqu'un des valets, nonobstant la défense de Carl, se hasarda à frapper à la porte de la chambre, où son maître et le seigneur Franck étaient réunis. Un profond silence avait succédé au bruit des discours étranges et des éclats de rire qui s'y étaient fait entendre durant toute la nuit.... Personne n'ayant répondu, le valet frappa une seconde fois.

— Qu'y a-t-il ? demanda enfin une voix mal assurée, comme celle d'un homme réveillé en sursaut.

— C'est moi, maître, répondit le valet en ouvrant la porte...

Mais aussitôt il fit un mouvement pour se retirer, en apercevant son maître à demi couché sur la table et dormant profondément, parmi une quantité de bouteilles vides, tandis que Franck cherchait à secouer le double engourdissement de l'ivresse et du sommeil.

— Que veux-tu, maraud ? dit-il au valet surpris, en frappant avec colère sur la table.

Carl s'éveilla.

— Maître, dit le valet, un religieux demande à parler à Votre Honneur. Il a une importante déclaration à vous faire...

— Au diable le religieux ! s'écria Franck.

— Ah ! ah ! fit Carl dont le cerveau troublé ne percevait que confusément le sens des paroles qu'on lui adressait. — Ah ! oui, une dépo.... une déclaration..... des aveux... C'est bien... qu'on pend ce misérable !...

— Maître, c'est un religieux qui, ... hasarda le valet...

— Oui dà ! En bien ! qu'on le brûle !...

— C'est un religieux qui demande à vous parler.

— Qu'il vienne donc.

Un instant après, un religieux entra ; mais, à la vue du désordre qui régnait dans la chambre et des deux hommes assis devant une table couverte de débris, il s'arrêta et rabassa son capuce sur sa figure, comme s'il craignait d'avoir été trompé.

— Je demande à parler au vénérable président...

— Vous êtes devant lui, répondit Carl, affectant un air de dignité qui contrastait ridiculement avec la position dans laquelle il se trouvait.

Après s'être consulté un instant, tandis que Carl s'apprêtait à écrire sa déclaration :

— Je sais, dit-il, un des religieux du monastère de Glücksthal. Envoyé hier par notre supérieur au supérieur d'un couvent voisin, je revenais ce matin, en suivant le sentier qui borde la forêt au-dessus de la vallée, lorsque je m'arrêtai au pied d'un rocher escarpé pour me reposer, non loin du village de Baugarten...

— Le sentier, ... la vallée, ... le rocher, ... murmura Carl, que nous importe tout cela !...

— Stupide moine ! fit Franck avec humeur.

Le moine poursuivit sans s'émouvoir :

-- Mon approche avait fait fuir une quantité

considérable de corbeaux qui s'élevèrent avec de grands cris du fond du ravin.

— Que n'y es-tu tombé toi-même, maudit narrateur ! exclama Franck emporté par la colère.

Le moine impassible lança sur Franck un regard qui le fit rentrer en lui-même. Il reprit :

— Je vis les corbeaux tourbillonner au-dessus de ma tête, puis redescendre dans le ravin et en remonter, en se disputant quelques lambeaux.... que je supposai être ceux d'un animal mort.

Carl, que quelques mots de cette déclaration avaient fait pâlir, poussa un profond soupir, en entendant les dernières paroles, comme si sa poitrine venait d'être soulagée d'un poids énorme.

— Pouah ! ah ! le moine puant ! dit Franck en avalant un grand verre de vin pétillant.

— Mais, poursuivait le moine, je revins bientôt de mon erreur, en voyant tomber à côté de moi quelque chose échappé d'entre les serres des corbeaux, et que je reconnus pour une touffe de cheveux adhérents encore à un lambeau de peau desséchée...

— Tu t'es trompé, moine visionnaire !..... Tu mens, vil imposteur ! s'écria Carl hors de lui et sachant à peine ce qu'il disait.

— J'aurais voulu me tromper en effet ; mais, étant descendu moi-même non sans beaucoup de difficulté au fond du ravin, je me trouvai en face des restes d'un cadavre à demi déterré par les eaux et les oiseaux de proie...

Carl épouvanté se leva d'un bond :

— Eh bien ! dit-il, que m'importe ce cadavre ? Et que me font à moi les hallucinations de ton cerveau malade ou de ta conscience bourrelée ? Prétendais-tu me faire peur ?.... Et pourquoi me regardes-tu ainsi ? Que demandes-tu enfin ?

— Oh ! oh ! dit Franck avec un rire stupide, voyez le moine débauché qui s'est enivré !

Le moine reprit gravement en s'adressant à Carl :

— Je suis venu témoigner de la vérité devant Votre Honneur, afin que vous recherchiez le crime et l'assassin....

— Assassin ! s'écria Franck en se levant avec fureur. Qui a dit que nous étions des assassins ? Qui dit que nous avons commis ce crime ? Quoi ! nous, tuer un misérable colporteur ! Insolent, je vais t'envoyer le rejoindre...

En parlant ainsi, Franck, égaré, s'avança en chancelant vers le religieux avec un geste mena-

çant, tandis que son frère, à qui la terreur avait rendu peu à peu le sentiment de sa position, retombait interdit et tremblant sur son siège.

Le moine s'enfuit épouvanté, et regagna son souvent, l'esprit troublé de sombres pensées et le cœur en proie aux plus tristes pressentiments. Comme il approchait, il rencontra un homme qui portait sur son dos une valise pesante.

— Ne sauriez-vous m'aider à porter un peu cette valise ? demanda l'inconnu.

— Volontiers, répondit le moine..... Mais que content-e-elle donc de si pesant ?

— Hélas ! mon père, ce sont les os de ce pauvre colporteur tué, il y a longtemps, près du hameau de Baumgarten, et que j'ai recueillis pour les porter à l'officier de police : ne voulez-vous pas m'accompagner ?

— Je le veux, répondit le moine.

Arrivés devant le magistrat, l'inconnu vida sa valise, et le moine raconta ce qu'il avait vu et entendu chez le président.

— Ce sont là de graves présomptions, répliqua l'officier de police, et qui peuvent motiver, de la part de l'autorité supérieure un ordre d'arrestation contre les deux frères. Mais, dans l'absence de preuves matérielles, à quels signes la justice pourra-t-elle reconnaître le vrai coupable ?

L'inconnu répondit :

— Celui qui, en entrant dans la salle des audiences, dira le premier : Zérick ! Zérick ! celui-là sera le vrai coupable.

Après ces mots, l'étranger disparut et le moine reprit seul le chemin du monastère.

Carl et Franck furent arrêtés le lendemain aux portes de la ville, d'où ils cherchaient à sortir sous un déguisement. Interrogés par les juges, ils répondirent avec un égal sang-froid ; mais, au moment où on ouvrit la valise pour exposer à leurs yeux les tristes débris qu'elle renfermait, on entendit les os s'entre-choquer avec violence, et la valise s'agita en tous sens, comme si elle eût renfermé, au lieu d'ossements inanimés, un être vivant et furieux ; puis elle s'ouvrit tout-à-coup comme d'elle-même.

— Zérick ! Zérick ! s'écrièrent à la fois les deux frères...

Cependant les assistants n'avaient rien vu. Mais chacun se signa, excepté Franck et Carl ; et l'on remarqua que, dès ce moment, la valise cessa de s'agiter...

On crut généralement que c'était l'âme du pauvre colporteur qui demandait justice.

Franck et Carl, se fiant aux promesses de Zérick et assurés que l'heure fatale n'était pas arrivée pour eux, firent des aveux complets et bravèrent la justice. Convaincus de machinations diaboliques, ils furent condamnés au supplice de la roue. Mais le tribunal décida, pour l'honneur de la magistrature, que Carl serait étranglé dans sa prison.

— Jusqu'au dernier moment, il conserva l'espoir que le puissant Zérick allait intervenir tout-à-coup entre la mort et lui, et accomplir les brillantes promesses qu'il lui avait faites. Au moment cependant où le bourreau, assisté d'un valet, après avoir fait monter le condamné sur un escabeau, lui passait autour du cou la corde fatale :

— Ah ! Zérick ! Zérick ? s'écria-t-il avec l'accent du plus profond désespoir.

— Eh bien ! qu'y a-t-il pour ton service ? demanda le valet du bourreau, en lui frappant légèrement sur l'épaule.

Carl, en se retournant, reconnut la figure de Zérick que, dans son trouble, il n'avait pas remarquée jusque-là.

— Ambitieux, reprit Zérick, te voilà au comble de tes vœux, tu vas être élevé au-dessus de tous les autres... Je tiens ma promesse...

Carl acheva son rêve d'ambition dans l'éternité.

Franck subit le supplice de la roue en écumant de rage. Dans un moment où on lui présentait un verre d'eau, plutôt pour prolonger son agonie que pour faire trêve à ses horribles souffrances, l'homme qui lui offrait à boire lui dit, en se penchant à son oreille :

— Joueur ! la fortune t'a favorisé jusqu'au dernier moment, sa roue tourne encore pour toi.....

Un rire infernal passa sur la figure de Zérick.....

Franck expira en poussant un horrible blasphème....

.....

Le même religieux, dont la visite avait été si fatale à Franck et à Carl, passa un jour entier en prières près des deux corps, il tenait entre ses mains une petite croix d'acier sur laquelle était le nom de Wilhem.

AUGUSTE DE LACROIX.
(Gazette de France).



Les Bénédictins de Saint-Nicolas-le-Vieux.

Le couvent de Saint-Nicolas, le plus riche de Catane, et dont la coupole dépasse en hauteur tous les monuments de la ville, a été bâti vers le milieu du siècle passé, sur les dessins de Contini. On y remarque l'église et le jardin ; l'église, pour ses colonnes de vert antique et pour un très bel orgue, ouvrage d'un moine calabrais, qui demanda pour tout paiement d'être enterré sous son chef-d'œuvre ; le jardin, pour la difficulté vaincue : effectivement le fond est en lave, et toute la terre qui le recouvre a été apportée à main d'homme.

La règle du couvent de Saint-Nicolas était autrefois très-sévère ; les moines devaient demeurer sur l'Etna, aux limites des terres habitables, et à cet effet leur premier monastère était bâti à l'entrée de la seconde région, trois quarts de lieue au-dessus de Nicolosi, dernier village que l'on rencontre en montant au cratère. Mais comme tout s'affaiblit à la longue, la règle perdit peu à peu de sa rigueur, et on commença à ne plus réparer le couvent. Bientôt, une ou deux salles s'étant affaissées sous le poids des neiges, les bons pères

firent bâtir la magnifique succursale de Catane, qui prit le nom de Saint-Nicolas-le-Neuf, et ne demeurèrent plus que pendant l'été à Saint-Nicolas-le-Vieux. Plus tard, Saint-Nicolas-le-Vieux fut abandonné et comme hiver ; on parla pendant trois ou quatre ans d'y faire des réparations qui le rendraient de nouveau habitable, mais on s'en garda bien. Enfin une bande de voleurs, gens beaucoup moins difficiles sur leurs aises que les moines, s'en étant emparés et y ayant élu domicile, il ne fut plus aucunement question de remonter à Saint-Nicolas-le-Vieux, et les bons pères, qui ne se souciaient pas d'avoir des discussions avec de pareils hôtes, leur abandonnèrent la tranquille jouissance du couvent.

Cela donna lieu à une méprise assez curieuse.

En 1806, le comte de Weder, allemand de vieille roche, comme son nom l'indique, partit de Vienne pour visiter la Sicile ; il s'embarqua à Trieste, prit terre à Ancône, visita Rome, s'y arrêta ainsi qu'à Naples, pour y prendre quelques lettres de recommandation, se remit de nouveau en mer, et débarqua à Catane.

Le comte de Weder connaissait de longue date

l'existence du couvent de Saint-Nicolas, et la réputation qu'avaient les bons pères de posséder parmi leurs frères servants le meilleur cuisinier de toute la Sicile. Aussi le comte de Weder, qui était un gastronome très distingué, n'avait-il point manqué de se faire donner à Rome, par un cardinal avec lequel il avait dîné chez l'ambassadeur d'Autriche, une lettre de recommandation pour le supérieur du couvent de Saint-Nicolas. La lettre était pressante : on recommandait le comte comme un pieux et fervent pèlerin, et on réclamait pour lui l'hospitalité pendant tout le temps qu'il lui plairait de rester au monastère.

Le comte était savant à la manière des allemands, c'est-à-dire qu'il avait lu une grande quantité de bouquins parfaitement oubliés ; de sorte qu'il pouvait, à l'appui de ses assertions, si erronées et si ridicules qu'elles fussent, citer un certain nombre de noms inconnus qui donnaient une sorte de majesté pédantesque à ses paradoxes. Or parmi ces bouquins, se trouvait un catalogue des couvents bénédictins répandus sur la surface du globe, et il avait vu et retenu avec la ténacité d'un esprit d'outre-Rhin, que la règle des Bénédictins de Saint-Nicolas de Catane leur enjoignait, comme je l'ai dit, de demeurer sur la dernière limite de la *regione coltivata*, et la première de la *regione nemorosa*. Aussi, lorsqu'il fit venir un muletier pour qu'il le conduisît à Saint-Nicolas, et que le muletier lui eut demandé si c'était à Saint-Nicolas-le-Neuf ou à Saint-Nicolas-le-Vieux, le comte répondit sans hésiter : — *a San-Nicoloni' ll Etna*. C'était tout ce que le comte savait d'italien.

Il n'y avait pas à s'y tromper, et l'indication était précise ; cependant le muletier hasarda quelques observations ; mais le comte lui ferma la bouche en disant : *Je batrai pien*. On connaît la puissance habituelle d'un pareil argument : le muletier salua le comte, et une demi-heure après revint avec ses mules.

— Eh pien ? bartons-nous, dit le comte ?

— Quand vous voudrez, excellence.

Et les deux voyageurs se mirent en route.

Ils n'avaient pas cheminé longtemps que la nuit était venue ; il ne faisait pas de lune, on ne voyait pas à quatre pas devant soi. Mais comme le muletier connaissait parfaitement le terrain, il n'y avait pas risque de se perdre. Il prit un petit sentier à peine tracé, et qui s'écartait à droite dans les ter-

res ; puis, commençant à quitter la région cultivée, il entra dans celle des forêts. Au bout d'une heure de marche, on vit se dessiner une masse noire, aux fenêtres de laquelle on n'apercevait aucune lumière.

— Voilà Saint-Nicolas-le-Vieux, dit à voix basse le muletier.

— Oh ! oh ! dit le comte, voilà un couvent dans ein situation pien mélancolique.

— Si vous voulez, repart t vivement le guide, nous pouvons retourner à Nicolosi, et, si vous ne voulez pas coucher à l'auberge, il y a un excellent homme qui ne vous refusera pas un lit, M. Gamellaro.

— Che ne le connais pas. T'ailleurs, c'est à Saint-Nigolas que je feux aller, et non à Nigolosi.

— *Zerebello da tedesco*, murmura le Sicilien.

Puis, fouettant ses deux mules, il se remit en marche. Cinq minutes après, ils étaient à la porte du couvent.

Le couvent n'avait rien de plus rassurant pour être vu de plus près. C'était une vieille fabrique du douzième siècle, où il était facile de lire les ravages de chaque irruption qui avait eu lieu depuis le temps de sa fondation. La date de tous les incendies et de tous les tremblements de terre était là sculptée sur la pierre. A certaines dentelures qui se détachaient en vigueur sur un ciel bleu-foncé, tout brillant d'étoiles, il était facile de reconnaître qu'une partie des bâtiments tombait en ruine. Cependant les murailles qui entouraient l'édifice paraissaient assez bien entretenues, et l'on y avait pratiqué des meurtrières, ce qui donnait à Saint-Nicolas-le-Vieux bien plutôt l'apparence d'une forteresse que l'aspect d'un monastère.

Le comte regarda tout cela d'un air fort calme, et ordonna au muletier de frapper. Celui-ci, qui en avait pris son parti, souleva un vieux marteau de fer rongé par la rouille et le temps, et le laissa retomber de toute sa pesanteur. Le coup retentit dans les profondeurs du couvent, et une cloche au son aigre répondit. Presque en même temps, une petite fenêtre, pratiquée à dix pieds de hauteur, s'ouvrit. Il en sortit un long tube de fer, qui se dirigea vers la poitrine du comte ; une tête barbe se montra à l'ouverture, et une voix qui n'avait rien de l'onction monacale demanda : *Qui va là ?*

— Ami, répondit le comte en écartant de la main le canon du fusil, ami.

En même temps il lui sembla sentir arriver par la fenêtre ouverte une odeur de rôti qui lui réjouit l'âme.

— Ami, hum ! ami, dit l'homme de la fenêtre. Et qui nous prouvera que vous êtes un ami ?

Et il ramena le canon de son fusil dans la direction première.

— Mon très-gère frère, répondit le comte en écartant de nouveau et avec le même sang-froid l'arme qui le menaçait, che gombrends très bien que vous breniez vos brégauzioni afant de recevoir les édranchers, et chan ferai tant à votre place, moi ; ma's chein ein lettre du gardinal Morosini pour la cheneral à fous.

— Pour notre capitaine, reprit l'homme au fusil.

— Eh ! non, non, pour la cheneral.

— Enfin, ça ne fait rien. Vous êtes tout seul ? continua l'interlocuteur.

— Douz zeul.

— Attendez, on va vous ouvrir.

— Hum ! ça sent pon, la rôti, dit l'Allemand en descendant de sa mule.

— Excellence, demanda le muletier, qui pendant ce temps avait déchargé le bagage du comte, vous n'avez plus besoin de moi ?

— Tu ne feux donc pas resder ? reprit le comte.

— Non, dit le muletier ; avec votre permission, j'aime mieux aller coucher ailleurs.

— Eh bien, fa, dit le comte.

— Faudra-t-il venir vous chercher ? demanda le Sicilien.

— Non, la cheneral me fera regoutuire.

— Très bien. Adieu, excellence.

— Adieu.

En ce moment la clé commença à grincer dans la serrure ; le guide sauta sur une de ses mules, prit la bride de l'autre, et s'éloigna au trot. Il était déjà à une cinquantaine de pas quand la porte s'ouvrit.

— Ça sent pon, dit l'Allemand en humant l'odeur qui venait de la cuisine ; ça sent très pon.

— Vous trouvez ? demanda l'étrange portier.

— Oui, dit le comte, che troufe.

— C'est le souper du chef, qui est en route et que nous attendons d'un moment à l'autre.

— Alors j'arrive bien, dit le comte en riant.

— Est-ce qu'il vous connaît notre chef ? demanda le portier.

— Non ; mais chai ein lettre pour lui.

— Ah ! c'est autre chose. Voyons ?

— La foilà.

Le portier prit la lettre et lut :

Al reverendissimo generale aei benedettini, al convento di San Nicolo di Catania.

— Ah ! je comprends, dit le portier.

— Ah ! fous gombrenez ; c'est bien heureux, dit le comte en lui frappant sur l'épaule. En ce gas, mon ami, si fous gombrenez, charchez-fous de ma pagache, et brenez garte zurtout au portemanteau : c'est là qu'est mon pourse.

— Ah ! c'est là qu'est votre bourse. C'est bon à savoir, dit le portier en prenant le portemanteau avec un empressement tout particulier.

Puis, s'étant emparé du reste du bagage :

— Allons, allons, continua-t-il, je vois bien que vous êtes un ami ; venez.

Le comte ne se le fit pas dire deux fois, et suivit son guide.

L'aspect intérieur du couvent n'était pas moins étrange que son aspect extérieur. Partout des ruines ; beaucoup de futailles défoncées ; nulle part de crucifix ni de saintes images. Le comte s'arrêta un instant, car il était de ces causeurs qui ont la mauvaise habitude de s'arrêter quand ils parlent, et il exprima son étonnement à son guide d'une pareille dévastation.

— Que voulez-vous ? lui répondit son guide : nous sommes un peu isolés, comme vous avez pu le voir ; et comme la montagne est pleine de mauvais sujets qui ne craignent ni Dieu ni le diable, nous ne laissons pas traîner le peu que nous possédons. Tout ce que nous avons d'objets précieux est sous clé dans les caves. D'ailleurs, vous savez que nous avons un autre monastère dans la plaine, tout près de Catane ?

— Non, che ne le sa fais bas. Ah ! fous afez un audre monastère ! Diens, diens, diens !

— Maintenant, examinez vous-même votre bagage, pour que vous puissiez attester au chef qu'il n'en a été rien détourné.

— Oh ! c'être bien facile : ein malle, ein sag dé nuit et ein portemanteau. Che fous la regomante, la portemanteau : c'est là qu'est mon pourse.

— Ainsi trois objets seulement, n'est-ce pas ? Ce n'est guère...

— C'ètrè assez.

— Eh bien ! attendez là, dit le portier en faisant entrer le comte dans une espèce de cellule, et je ne doute pas que d'ici à une demi-heure le chef ne soit de retour. Et il fit mine de s'en aller.

— Dides donc, dides donc ; est-ce qu'en attendant che ne bourrais pas tescentre à la guisine ? Che tonnerais beut-être de pons gonselis au guisnier, moi.

— Ma foi, dit le portier, je n'y vois pas d'inconvénient ; attendez ici, je vais mettre votre bagage en sûreté, et je viens vous reprendre. A propos, combien y a-t-il dans votre bourse ?

— Trois mille six cent vingt dugats.

— Trois mille six cent vingt ducats, bon ! repit le portier.

— Ça m'a l'air t'un pien honnête homme, murmura le comte en regardant s'éloigner le frère qui emportait toute sa *robba* : ça m'a l'air t'un pien honnête homme.

Dix minutes après, son guide était de retour.

— Si vous voulez descendre à la cuisine, dit le Sicilien, vous êtes libre.

— Oui, che le feux.

Le comte suivit de nouveau son guide qui le conduisit dans les cuisines du couvent. La broche était garnie, tous les fourneaux étaient allumés, et des casseroles bouillaient partout.

— Pon, dit l'Allemand s'arrêtant sur la dernière marche, et embrassant d'un coup d'œil ce spectacle succulent ; pon, il paraît que che ne suis pas dompé chour de jeune. Ponchour, guisnier, ponchour.

Le cuisinier était prévenu : il reçut en conséquence le comte avec toute la déférence qu'il devait à un gourmet. Le comte en profita pour aller lever le couvercle des casseroles et goûter à toutes les sauces. Tout-à-coup il s'élança sur le cuisinier qui allait verser du sel dans une omelette, et lui arracha des mains le vase où étaient les œufs.

— Eh pien, eh pien ! Qu'est-ce que tu fais donc ? s'écria le comte.

— Comment, qu'est-ce que je fais ? demanda le cuisinier.

— Foui, qu'est-ce que tu fais ? Je te le temode.

— Je mets du sel dans l'omelette.

— Mais, malheureux, on ne met pas de sel dans l'omelette. On met du sucre et des gon-

fidures, de pannes gonfidures de grosseilles.

— Allons donc, reprit le cuisinier en essuyant de lui arracher le vase des mains.

— Non pas, non pas, dit le comte, c'est moi qui la ferai, l'omelede, tonne-moi les gonfidures.

— Ah ! dit le cuisinier en s'échauffant, nous allons voir un peu qui est-ce qui est le maître ici.

— C'est moi, dit une voix forte, qu'y a-t-il ?

Le comte et le cuisinier se retournèrent ; un homme de quarante à quarante-cinq ans, vêtu d'une robe de moine, se tenait debout sur l'escalier ; il était de haute taille et avait cette physionomie dure et impérieuse de ceux qui sont habitués à commander.

— Le capitaine ! s'écria le cuisinier.

— Ah ! dit le comte, c'est la cheneral, ponchour, cheneral, continua-t-il en s'avançant vers le moine, che vous temande bardon, mais fous avez un guisnier qui ne sait pas faire les omeledes.

— Vous êtes le comte de Weder, monsieur ? dit le moine en très bon français.

— Oui, ma cheneral, répondit le comte sans lâcher les œufs ni la fourchette avec laquelle il s'apprêtait à les battre ; je suis le gonde de Weter en bersonne.

— Alors c'est vous qui m'avez apporté la lettre de recommandation que m'a remise le frère portier ?

— Moi-même.

— Soyez le bienvenu, monsieur le comte.

Le comte s'inclina.

— Seulement, continua le moine, je regrette que la situation écartée de notre couvent, son éloignement de tout lieu habité, ne nous permettent pas de vous mieux recevoir ; mais nous sommes de pauvres solitaires des montagnes, et vous nous pardonnerez, je l'espère, si notre table n'est pas mieux garnie.

— Comment, gomme, bas mieux garnie ! Mais la souper, elle me semble excellente au gondraire, et quand chaurais fait l'omelede aux gonfidures...

— Mais, capitaine, dit le cuisinier.

— Donnez des confitures à monsieur, qu'il fasse son omelette comme il l'entendra, dit le moine.

Le cuisinier obéit sans souffler mot.

— Maintenant, dit le moine, ne vous gênez pas, monsieur le comte, faites comme chez vous, et lorsque votre omelette sera finie, remontez, nous vous attendons.

— C'est l'affaire de cinq minutes, et je remonde ; faites douchours serfir.

— Vous entendez, dit le moine au cuisinier, faites servir.

Et il remonta l'escalier. Un instant après, deux frères descendirent et se mirent au service du cuisinier. Pendant ce temps, le comte triomphant confectionnait son omelette ; lorsqu'elle fut finie, il remonta à son tour.

Le supérieur l'attendait avec toute la communauté, qui se composait d'une vingtaine de frères, dans un réfectoire bien éclairé, et où l'on avait dressé une table parfaitement servie. Le comte fut frappé du luxe d'argenterie que cette table étalait, ainsi que de la finesse des nappes et des serviettes. Le couvent avait tiré de son trésor et de sa lingerie ce qu'il avait de mieux, pour faire honneur à son hôte. Quant à l'appartement il contrastait singulièrement, par son aspect délabré, avec le luxe du couvert qui y était dressé.

En outre, un arsenal complet de carabines était pittoresquement disposé contre la muraille.

Le comte embrassa cet aspect d'un coup d'œil et admira l'abnégation religieuse des bons pères, qui, possédant des trésors tels que ceux qui étaient étalés à ses yeux, vivaient cependant exposés aux intempéries du ciel, comme les anciens solitaires du mont Carmel et de la Thébaïde. Le supérieur remarqua son étonnement.

— Monsieur le comte, dit-il en souriant, je vous demande encore une fois pardon du mauvais dîner et du mauvais gîte que vous trouvez ici. Peut-être vous avait-on peint l'intérieur de notre couvent comme un lieu de délices. Voilà comme la société nous juge, monsieur le comte. Aussi une fois rentré dans le monde, j'espère que vous nous rendrez justice.

— Ma foi, cheneral, répondit le comte, je ne sais pas drop ce qui manque à la tñer, et j'ai fu en pas une paderie de guisine assez bien organisée ; et, à moins que ce soit le fin ?

— Oh ! répondit le supérieur, soyez tranquille sous ce rapport ; le vin est bon.

— Eh bien ! si le fin est bon, c'est dout ce qu'il faut.

— Seulement, ajouta le supérieur, je crains que nos façons ne vous paraissent peu monacales. Par exemple, nous avons l'habitude de ne jamais souper sans avoir à côté de nous chacun une paire de pistolets ; c'est une précaution

contre les accidents qui peuvent arriver à chaque minute dans un lieu aussi isolé que celui-ci. Vous voudrez donc bien nous excuser si, malgré votre présence, nous ne nous écartons pas de nos habitudes.

Et à ces mots le supérieur releva sa robe, tira de sa ceinture une paire de superbes pistolets qu'il déposa près de son assiette.

— Faites, faites, cheneral, faites, répondit l'Allemand ; les bisdolets, c'est l'ami de l'homme ; chen ai aussi, moi, des bisdolets. Oh ! mais c'est édonnant comme les fodres leur ressemblent, c'est édonnant.

— Cela se peut, répondit le supérieur en réprimant un sourire ; ce sont de très bonnes armes que j'ai fait venir d'Allemagne. des Kuckenreiter.

— Des Kuckenreiter ? C'est justement ça. Faites donc brendre les miens qui sont avec ma bagache, cheneral, pour les gombarer un beu.

— Après le dîner, comte, après le dîner. Mettez-vous en face de moi, là, très bien. Savez-vous votre *Benedicité* ?

— Je l'ai su autrefois ; mais che l'ai un beu ouplié.

— Tant pis, tant pis, dit le général, car je comptais sur vous pour le dire ; mais, si vous l'avez oublié, on s'en passera.

— On zen bassera, répondit le comte qui était de bonne composition ; en zen bassera.

Et le comte, effectivement, avala son potage sans *Benedicite*, ce que firent aussi les autres moines. Dès qu'il eut fini, le capitaine lui passa une bouteille.

— Goûtez-moi ce vin-là, lui dit-il.

Le comte se doutant qu'il avait affaire à un vin de choix, emplit un petit verre qui était devant lui, le prit par le pied, examina un instant, à la lueur d'une lampe la plus rapprochée, le liquide jaune comme de l'ambre, puis il le porta à sa bouche et le dégusta avec la voluptueuse lenteur d'un gourmet.

— C'est édonnant, dit le comte, moi qui croyais gonnatre tous les fins, je ne gonnais pas celui-là. à moins que ce ne soit du madère d'un nouveau gru.

— C'est du marsala, M. le comte, un vin qui n'est pas connu et qui mérite cependant de l'être. Oh ! notre pauvre Sicile ! elle renferme comme cela une foule de trésors oubliés.

— Comment dîtes-vous qu'il s'abêlle ? demanda le comte en se versant un second verre.

— Marsala.

— Marsala. eh bien ! c'est un pon fin ; ch'en achèterai. Se fend-il chère ?

— Deux sous la bouteille.

— Fous dides ? reprit le comte qui croyait avoir ma. entendu.

— Deux sous la bouteille.

— Teux sous la poudeille ! Mais vous habidez le baratis terrestre, cheneral ; che ne m'en fas plus d'izi, moi, je me fais benédicidin.

— Merci de la préférence, comte, quand vous voudrez, nous vous recevrons.

— Teux sous la poudeille ! reprit le comte en se versant un troisième verre.

— Seulement, je dois vous prévenir qu'il a un défaut, ajouta le supérieur.

— Il n'a pas de téfants, répondit le comte.

— Je vous demande pardon, il est très capiteux.

— Gabiteux, gabiteux, dit le comte avec mépris ; j'en pourrais une binte qu'il n'y baraltrait pas blus que si j'afais afalé un verre de sirop de grosseille.

— Alors, ne vous gênez pas, dit le supérieur, faites comme chez vous ; seulement, je vous préviens que nous en avons d'autres.

En vertu de la permission qui lui était accordée, le comte se mit à boire et à manger en véritable Allemand. Les moines, excités par leur supérieur, ne voulurent pas, de leur côté, laisser un étranger en arrière, de sorte que bientôt on rompit le silence religieux qui avait régné au commencement du repas, chacun commença à parler à voix basse à son voisin, puis plus haut à tout le monde. Au second service, chacun criait de son côté et commençait à raconter les aventures les plus étranges qu'il fût possible d'entendre. Le comte, si peu qu'il comprit le sicilien, crut s'apercevoir qu'il était question surtout de coups hardis exécutés par des brigands, de couvents pillés, de gendarmes pendus, de religieuses enlevées. Mais il n'y avait là rien d'étonnant ; la situation isolée des dignes Bénédictins, leur éloignement de la ville, devaient les avoir rendus plus d'une fois témoins de pareilles scènes. Le Marsala allait toujours, sans préjudice du Syracuse sec, du muscat de Calabre et du malvoisie de Lipari. Si forte que fût la tête du comte, ses

yeux commencèrent à se couvrir d'un brouillard et sa langue à s'épaissir. Alors les monologues succédèrent peu à peu aux conversations, et les chansons aux monologues. Le comte, qui voulait rester à la hauteur de ses hôtes, chercha dans son répertoire anacréontique, et n'y trouvant rien pour le moment que la chanson des brigands de Schiller, il se mit à entonner à tue-tête le fameux *Stehlen, morden, huren, balgen*, auquel il lui sembla que les convives répondaient par des applaudissements universels. Bientôt tout parut tourner autour de lui ; il lui sembla que les moines jetaient bas leurs habits religieux et se transformaient peu à peu en bandits. Ces figures ascétiques changeaient de caractère et s'illuminaient d'une joie féroce : le dîner dégénérait en orgie. Cependant on buvait toujours, et chaque fois qu'on buvait, c'étaient des vins nouveaux, des vins plus capiteux, des vins pris dans la cave de Peterno ou dans la cantine des dominicains d'Alireale. On frappait sur la table avec des bouteilles vides pour en demander d'autres, et en frappant on renversait les lampes ; le feu alors se communiquait à la nappe, et de la nappe à la table, et au lieu de l'éteindre on y jetait les chaises, les bancs, les stalles. En un instant la table ne fut plus qu'un immense bûcher, autour duquel les moines, devenus bandits, se mirent à danser comme des démons. Enfin, au milieu de tout ce sabbat infernal, la voix du capitaine retentit, demandant : *Le monache ! le monache !* Un hurra général accueillit cette demande. Un instant après une porte s'ouvrit et quatre religieuses parurent traînées par cinq ou six bandits ; des hurlements de joie les accueillirent. Le comte voyait tout cela comme dans un rêve. et, comme dans un rêve, il lui semblait qu'une force supérieure clouait son corps à sa place, tandis que son esprit était emporté ailleurs. Les bandits s'élançaient vers elles ; le capitaine voulut faire entendre sa voix, mais sa voix fut couverte par les clameurs générales. Il sembla alors au comte que le capitaine prenait ses fameux *Kukenreiter*, qui ressemblaient si fort aux siens. Il crut entendre retentir deux coups de feu ; il ferma les yeux, tout ébloui de la flamme. En les rouvrant, il vit du sang, deux brigands qui se tordaient en hurlant dans un coin ; puis il ne vit plus rien ; ses yeux se fermèrent une seconde fois sans qu'il eût la puissance de les rouvrir, ses jambes manquèrent sous lui

enfin il tomba comme une masse ; il était ivre-mort.

Lorsque le comte s'éveilla, il était grand jour : il se frotta les yeux, se secoua et regarda autour de lui ; il était couché sous un arbre à la lisière du bois, avait à sa droite Nicolosi, à sa gauche Pedara, devant lui Catane, et derrière Catane la mer. Il paraissait avoir passé la nuit à la belle étoile, couché sur un doux lit de sable, la tête appuyée sur son portemanteau, et sans autre dais de lit que l'immense azur du ciel. D'abord il ne se rappela rien, et demeura quelque temps comme un homme qui sort de léthargie ; enfin sa pensée, par une opération lente et confuse d'abord, se reporta en arrière, et bientôt il se rappela son départ de Catane, les hésitations de son muletier, son arrivée au couvent, son altercation avec le cuisinier, l'accueil que lui avait fait le général, le diner, le vin de Marsala, les chansons, l'orgie, les religieuses et les coups de pistolets. Il regarda de nouveau autour de lui, et vit sa malle, son sac de nuit et son portemanteau, il ouvrit ce dernier, y retrouva son portefeuille, sa pipe d'écume de mer, son sac à tabac et sa bourse : sa bourse qui, à son grand étonnement, lui parut aussi ronde que si rien ne lui était arrivé ; il l'ouvrit avec anxiété : elle était toujours pleine d'or, et de plus il y avait un billet ; le comte l'ouvrit vivement et lut ce qui suit :

« Monsieur le comte,

« Nous vous faisons mille excuses en nous séparant de vous d'une façon aussi brusque ; mais

une expédition de la plus haute importance nous attire du côté de Cefali. J'espère que vous n'oublierez pas l'hospitalité que vous ont donnée les bénédictins de Saint-Nicolas-le-Vieux, et que, si vous retournez à Rome, vous demanderez à monsignor Morosini de ne point oublier de pauvres pécheurs dans ses prières.

« Vous retrouvez tout votre bagage, à l'exception des Kukenreiter que je vous demande la permission de garder comme un souvenir de vous.

DON GAETANO,

« Prieur de Saint-Nicolas-le-Vieux.

« 16 octobre 1806. »

Le comte de Weder compta son or, il n'y manquait pas une obole.

Lorsqu'il arriva à Nicolosi, il trouva tout le village en révolution : la veille le couvent de Sainte-Ciaire avait été forcé, l'argenterie du monastère pillée, et les quatre plus jeunes et plus belles religieuses enlevées, sans qu'on pût savoir ce qu'elles étaient devenues.

Deux ans après, on lut dans l'*Allgemein Zeitung* que le fameux chef de bandits Gaetano, qui s'était emparé du couvent de Saint-Nicolas-le-Vieux, sur l'Etna, pour en faire un repaire de brigands, après un combat terrible, soutenu contre un régiment anglais, avait été pris et pendu, à la grande joie des habitants de Catane, qu'il avait fini par venir rançonner jusque dans la ville.

ALEXANDRE DUMAS.



LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



View of the town of St. George in Peru

En. 2







LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Dans cette petite ville autrefois brûlée par Louis XI, aujourd'hui pimpante et coquette, comme tout ce qui est jeune ou croit l'être, repose au fond d'une vallée délicieuse, qu'elle partage avec la Bresle, qui en a fait son lit. Rien n'est plus pittoresque que l'aspect de cette ville, vue des hauteurs qui la dominent. Deux monuments considérables, le château et la cathédrale élèvent au-dessus des maisons, l'un ses toits aigus, l'autre ses tourelles gothiques; des collines, émaillées d'arbres et de fleurs, étalent tout autour leur luxuriante verdure; la mer, d'un bleu limpide, parsemée de voiles blanches, se déroule au loin dans un horizon sans bornes. Joignez à cela l'aspect des nombreux troupeaux qui paissent dans de gras pâturages, et vous aurez une idée complète de la beauté de ce site qui pourrait le disputer aux plus beaux vallons de la Suisse (1).

A peu de distance de la ville se trouve la ferme

de Nicolas Guérin, l'un des plus riches cultivateurs de cette contrée. Nicolas Guérin a en effet plus de trois cents moutons dans ses bergeries, près de quarante vaches dans ses étables, et douze paires de bœufs attendent simultanément à ses charrues, lorsque vient le temps de labourer la vaste étendue de terres confiées à son industrie et à ses soins. Mais ce n'est pas là toute la fortune de l'heureux fermier. Nicolas Guérin possède encore une nombreuse famille, cette chère et glorieuse richesse des laboureurs. Neuf garçons vigoureux et quatre filles, sages et belles, ajoutent par leur travail et par leur amour à la prospérité et à la joie du fortuné paysan.

Madeleine est la plus jeune des filles de Nicolas Guérin. Quand elle vint au monde, il y avait encore place pour elle dans le cœur de son père, mais il n'y en avait plus dans les travaux de ses frères ni de ses sœurs.

Au lieu de cultiver la terre ou de soigner les bestiaux, Madeleine fut donc destinée à la couture. On dressa de bonne heure ses petits doigts à conduire l'aiguille, et ce fut elle que l'on chargea, dans la maison, de raccommoder les habits

(1) Voyez la gravure sur acier.

usés par les pénibles labours des jours de fatigue et de confectionner les riches et élégants costumes du dimanche. Bientôt la renommée de la petite tailleuse se répandit dans les pays voisins. Alors on jugea nécessaire de l'envoyer à la ville pour la perfectionner dans son art et lui faire acquérir le ton et le langage convenables à une jeune fille exposée désormais à porter son travail et son talent chez les plus gros bourgeois du canton. Mais Madeleine y resta peu de temps. Sa capacité avait suppléé à la brièveté de ses études, et il avait suffi d'un instant pour faire éclore le génie latent qui remplissait sa petite personne.

Lorsque la jeune fille était partie du pays, elle possédait les mains les plus belles et les plus blanches du monde; son cou, soigneusement caché aux ardeurs du soleil, ne le cédait à aucun autre pour la finesse et la transparence de la peau; ses cheveux noirs et lustrés, aplatis en forme de bandeaux sur ses tempes, donnaient à son visage une expression virginale que rehaussaient encore la fraîcheur de ses joues et la pureté de son front.

Aussi déjà n'y avait-il dans tous les environs qu'une voix sur la beauté de cette adorable créature. A son retour, ce fut bien autre chose; Madeleine rapportait avec elle une élégance inconnue jusque-là au village. Sa taille, arrondie et fluette, se révélait sous un corset d'une forme toute nouvelle; son jupon raccourci découvrait sa jambe mignonne, et son fichu faisait des plis merveilleux sur ses gracieuses épaules. Les têtes en tournèrent à plus de dix lieues à la ronde et les jeunes gens accoururent de toutes parts autour de la jeune fille, dans l'espoir d'obtenir sa main.

Mais pour obtenir la main de Madeleine, il fallait d'abord gagner son cœur; et Madeleine était difficile. La petite coquette savait ce qu'elle valait; peut-être même y avait-il un peu de fierté dans cette âme si magnifiquement pourvue; car plusieurs fois une moue dédaigneuse accueillit les propositions des galants désappointés.

Cependant le cœur de Madeleine eut son jour de défaite.

Michel était un enfant du pays. Autant la nature s'était montrée libérale, autant la fortune s'était montrée cruelle envers lui; et, depuis huit ans, il expiait sa bonne mine et sa haute stature sous le casque brillant du 40^e de dragons. Enfin

son temps de service expira, et Michel revint au village.

Son retour fut célébré comme une fête de famille; les jeunes gens allèrent à sa rencontre sur la grande route et le rapportèrent sur leurs bras, le front couvert de lauriers, comme un triomphateur. Le guerrier, qui avait déjà dix lieues dans les jambes, se laissa faire de la meilleure grâce du monde. Pendant qu'il traversait le village, les jeunes filles sortaient en foule des maisons pour le voir; les vieillards se découvraient sur son passage, et les enfants galopèrent autour de lui avec les démonstrations du plus bruyant enthousiasme. Alors seulement Michel commença à comprendre les grandeurs d'un métier dont il n'avait connu jusque-là que les servitudes; et, quand le cortège entra au cabaret, il était grand temps que la cérémonie cessât, car l'orgueil croissant du soldat se trouvait déjà bien à l'étroit dans son modeste uniforme.

Une pareille réception fit grand bruit dans le pays. Le soir, quand Madeleine en apprit les détails par ses frères, elle sentit dans son cœur un trouble inconnu et un violent désir de voir le héros de cette fête. L'occasion ne s'en fit pas attendre.

Le dimanche suivant, à la sortie de la messe, Madeleine l'aperçut, au milieu du cimetière, debout et causant avec quelques-uns de ses amis. Michel était un beau cavalier, bien pris et bien planté. Il avait les épaules larges, le teint basané, les yeux brillants, les dents blanches, la sourire agréable, la moustache retroussée, et se posait crânement sur la hanche, comme un homme habitué, pendant huit ans, à porter son centre de gravité sur la tête.

Pendant qu'elle l'examinait avec soin, Madeleine ne remarquait pas que tous les yeux étaient dirigés vers elle. Il est vrai que c'était la coutume, chaque fois que la fille de Nicolas Guérin paraissait au village. Michel lui-même, obéissant au mouvement général, se retourna vers l'objet de l'attention commune. Aussitôt la jeune fille, honteuse d'avoir été surprise en flagrant délit de curiosité, baissa la tête en rougissant; mais il était trop tard; leurs regards s'étaient rencontrés, et le même tressaillement avait agité leurs cœurs.

Des le lendemain, l'impatient jeune homme se présenta à la ferme, bien résolu à triompher

de toutes les difficultés qui pouvaient surgir de cette démarche. Les difficultés se présentèrent au nombre de trois. La première consistait à se rendre maître du cœur de la jeune fille ; mais, grâce à la trahison du gouverneur même de la place, elle fut bientôt aplanie. Il fallait ensuite contenir en respect la foule innombrable de rivaux que sa victoire avait amentés contre lui ; mais, aux yeux des paysans, un militaire est un personnage si terrible, qu' alors même qu'il n'a plus son sabre, ils en voient encore l'ombre à son côté. Il suffit donc à l'ex-dragon de certaines démonstrations expressives pour faire rentrer dans l'ordre toute cette tourbe de prétendants.

Le consentement du père Guérin n'était peut-être pas aussi facile à obtenir. Michel, il est vrai, possédait un petit pécule. C'était le produit honorable de huit années d'épargnes et d'économies ; mais comment oser mettre une aussi modeste fortune en balance avec celle que la possession de Madeleine devait donner un jour à son époux.

Néanmoins le jeune homme se hasarda, et, contre son attente, Nicolas Guérin ne repoussa pas trop sa demande. Au fait, Nicolas Guérin était un bon père, il savait que tout le bonheur de la vie consistait dans le bien-être matériel joint aux douces satisfactions du cœur, et comme il se trouvait assez riche pour remplir la première condition du bonheur futur de sa fille, il lui abandonnait complètement le soin de remplir elle-même la seconde. Aussi Madeleine ayant accueilli avec transport ce projet d'union, rien ne s'opposa plus à cet heureux mariage, et les préparatifs en commencèrent aussitôt.

Il est d'usage dans les campagnes que les fiancés aillent eux-mêmes à la ville acheter les bijoux et les autres présents de noces. Eu étant la ville la plus voisine, c'était là que les gens du pays avaient coutume de faire leurs emplettes. Mais Nicolas Guérin n'était pas un paysan ordinaire : sa fortune était assez brillante pour qu'il tint à lui faire honneur, et le mariage de sa fille un événement assez solennel pour mériter une infraction aux habitudes du village. Le riche fermier voulut que Michel et Madeleine allassent à Paris même choisir et faire leurs achats. Une vieille sœur à lui qui s'y était retirée lors de l'invasion, et n'avait pas cessé de l'habiter depuis cette époque, héber-

la capitale, et Michel, qui y avait tenu autrefois garnison, guiderait leur course aventureuse dans le dédale des rues de la grande ville.

Cette résolution fut prise au milieu de toute la famille assemblée, et accueillie par de bruyantes acclamations. Madeleine surtout, dont ce voyage surpassait tout ce que ses rêves de jeune fille avaient jamais osé concevoir de plus merveilleux, se livrait aux transports d'une vive allégresse. Aussitôt mille demandes diverses, mille recommandations pressantes, lui avaient été adressées de toutes parts. Celui-ci voulait une montre d'argent, celle-là un beau fichu rouge, une autre des boucles de souliers en cuivre dorée ; si bien que le pauvre enfant ne savait auquel répondre et promettait à tort et à travers, sans trop comprendre ce à quoi elle s'engageait.

Cependant, au milieu de cette joie universelle, un seul des assistants demeurait triste et pensif, comme s'il eût été étranger à cette fête de famille.

C'était François ; lui aussi avait eu une fille autrefois, mais une fille unique. Hélène, c'est ainsi qu'on l'appelait, était d'une beauté remarquable ; son âme, douée des plus précieuses qualités, ne le cédait en rien aux perfections de son visage. Tout ce que son père avait d'amour et d'orgueil dans le cœur reposait donc sur la tête de cette enfant adorée. Un jour, jour de funeste mémoire ! François, les bras croisés et sa pipe à la bouche, regardait tranquillement tourner les ailes de son moulin ; sa fille, la belle Héène, était près de lui, et donnait ses soins à quelques poules qui caquetaient autour d'elle, lorsqu'une berlino poudreuse, péniblement traînée par trois chevaux épuisés de fatigue, s'arrêta devant eux. Un homme jeune, élégamment vêtu, mit la tête à la portière :

— Mon ami, dit-il en s'adressant au meunier, par où gagnerai-je donc la route de Paris ?

— Vous lui tournez le dos, répondit François.

— Hélas, reprit le voyageur, voilà deux heures que nous roulons dans ces maudits chemins défoncés, sans pouvoir en sortir ; si vous vouliez nous conduire jusqu'à la route, je récompenserais largement votre complaisance.

— Oh ! oh ! fit le meunier en regardant le vent qui tendait depuis un instant à changer de direction, je ne puis pas m'absenter, moi ; mais voilà

ma fille qui vous servira de guide... Hélène, conduis monsieur.

En effet, le voyageur fit retourner la voiture : la jeune fille se mit résolument à la tête des chevaux, et ils disparurent derrière les buissons qui bordent habituellement les chemins dans cette partie de la Normandie.

Mais Hélène ne revint plus, et depuis ce temps, il y avait de cela deux ans, on n'avait plus jamais entendu parler d'elle dans le pays.

On comprend qu'en voyant la fille de Nicolas Guérin partir pour Paris, un triste souvenir avait dû se réveiller dans le cœur du malheureux père ; mais lui seul avait ressenti les effets de ce douloureux rapprochement. Aussi Madeleine s'étant avancée vers lui en souriant :

— Eh bien ! et vous, mon cousin, lui demanda-t-elle, vous ne dites rien ? que voulez-vous que je vous apporte ?

— Madeleine, répondit François en essuyant ses larmes, apporte-moi ma fille, si tu le peux.

A cette réponse, la jeune fille comprit l'indiscrétion de sa demande.

— Dam ! mon cousin, reprit-elle tristement en baissant les yeux, si je la rencontre et qu'elle veuille me suivre, je ne demande pas mieux.

Cet incident imprévu mit fin aux joyeux ébats de la soirée ; les invités se retirèrent péniblement affectés, chacun chez eux.

Le lendemain, à la pointe du jour, Nicolas Guérin conduisit sa fille et son gendre futur sur le bord de la grande route ; ils attendirent pendant quelque temps la voiture ; enfin elle parut ; Michel et Madeleine y montèrent, et bientôt le fermier, resté seul, s'en retourna à la ferme, en emportant dans son cœur l'espérance et la promesse d'un prompt retour.

Les deux jeunes gens arrivèrent le soir même à Paris, et la vieille tante, comme on le pense bien, les accueillit de son mieux. Celle-ci, après les embrassements et les questions d'usage entre parents, leur conseilla de prendre le repos dont ils devaient avoir besoin ; mais Madeleine éprouvait un désir irrésistible de visiter la capitale, Michel attendait avec impatience l'occasion de déployer son talent de cicérone, de sorte qu'ils refusèrent l'un et l'autre, malgré leur fatigue, et se mirent en courses aussitôt.

Il est inutile de raconter les nombreuses exclamations de la jeune fille et les interminables ex-

PLICATIONS du jeune homme. Cependant ils venaient de s'arrêter devant un des magnifiques magasins de bijouterie du boulevard Montmartre. Éblouie par l'éclat des dorures, absorbée par l'excès de son admiration, Madeleine fixait des yeux stupéfaits sur ces merveilleux produits de l'industrie parisienne. Tout-à-coup la porte du magasin s'ouvrit. Une jeune dame, vêtue avec la dernière recherche, en sortit et pria doucement la paysanne de se ranger pour lui livrer passage. A cette voix, Madeleine releva vivement la tête ; les deux jeunes femmes se regardèrent avec attention, et se prenant subitement les mains :

— Hélène ! — Madeleine ! s'écrièrent-elles à la fois !

Puis, cédant à l'émotion de cette heureuse rencontre, elles demeurèrent un instant sans voix, leurs regards pleins de larmes, fixés l'un sur l'autre.

— Madeleine, reprit enfin la Parisienne, effarouchée par l'idée d'une reconnaissance en plein public, viens chez moi, je t'en supplie, car j'ai bien des choses à te demander.

— Avec plaisir, répondit celle-ci, car moi, j'ai bien des choses à te dire.

Et se rapprochant de son fiancé :

— Michel, lui dit-elle tout bas, c'est la fille de François, ma cousine, mon ancienne camarade d'enfance ; vous savez ce que j'ai promis à son père ; ainsi, mon ami, laissez-moi avec elle, je vous prie, et allez tranquilliser ma bonne tante je rentrerai de bonne heure ce soir.

— Mais vous ne connaissez pas le chemin.

— Hélène me ramènera..... N'est-ce pas, Hélène ?

Hélène répondit par un sourire et par un signe de tête. Puis, ayant pris le bras de son amie, elle l'entraîna vers un brillant équipage qui l'attendait sur la chaussée. Tout cela s'était passé si rapidement, que Michel resta longtemps sur la contre-allée du boulevard, debout, immobile, ébahi, sans pouvoir se remettre de sa surprise. Enfin la raison lui revint. Alors une grande inquiétude s'empara de son âme ; il se reprocha amèrement sa faiblesse, et s'achemina tristement vers la demeure de la vieille tante.

— Où est Madeleine ? demanda celle-ci avec effroi, en voyant le jeune homme rentrer seul et troublé.

Michel raconta son aventure ; mais, au lieu de

consolations qu'il attendait, il sentit ses angoisses redoubler à la vue de l'anxiété qui se peignit aussitôt sur le visage de la vieille femme.

— Quelle imprudence ! s'écria-t-elle : laisser ainsi une jeune fille toute seule au milieu de cette ville de crime et de perdition !

Michel sentait trop bien son tort, pour répondre à l'exclamation de sa tante. Il s'assit, sans mot dire, sur une chaise, et laissa la vieille lui débiter successivement toutes les anecdotes lugubres qui justifiaient ses cruelles appréhensions. Lui-même, de son côté, se rappelait l'histoire d'Hélène, et ce rapprochement involontaire ne contribua pas peu à l'accroissement de ses craintes et de ses regrets. On eût dit qu'un secret pressentiment agitait intérieurement leurs poitrines. L'heure en effet avait déjà sonné plusieurs fois et la jeune fille ne rentrait point. Enfin, Michel, qui se livrait déjà aux suppositions les plus désolantes, aux soupçons les plus injurieux, ne put contenir plus longtemps son impatience ; il se leva brusquement, se mit à marcher à grands pas dans la chambre, tandis que la vieille, qui puisait ses consolations ailleurs que dans le mouvement et la colère, priait tout bas avec une grande ferveur. Tout-à-coup le jeune homme s'arrêta, et la bonne tante interrompit sa prière ; un bruit subit venait de frapper leurs oreilles : ils écoutèrent en silence, mais ce n'était que le carillon de l'horloge qui préludait à une nouvelle heure. Néanmoins, ils comptèrent les coups avec soin, et quand le son eut cessé de se faire entendre :

— Minuit ! s'écria Michel en se prenant le front à deux mains.

— Minuit ! reprit la vieille en levant ses mains tremblantes vers le ciel.

Puis ils tombèrent tous deux à genoux sur le parquet.

La surprise que Madeleine avait éprouvée à la vue d'Hélène ne provenait pas seulement de sa rencontre imprévue. L'élégante et somptueuse toilette sous laquelle la jeune paysanne retrouva sa cousine eut une part au moins égale dans son étonnement. Hélène, il est vrai, avait subi une transformation complète.

En effet, le voyageur que la fille du meunier avait été chargée de remettre dans la bonne voie, ne tarda pas à remarquer la beauté rare de son guide. C'était un de ces jeunes élégants dont la capitale fourmille, et qui, grâce à l'oisiveté que

la fortune leur permet, ont toujours à leur disposition le temps et les moyens de satisfaire leurs désirs. Soit qu'il eût réellement pitié de voir la jolie meunière souiller ses petits pieds dans la poussière du chemin, soit qu'il conçût déjà quelque entreprise coupable contre l'innocence de la jeune fille, il lui offrit bientôt une place près de lui dans la voiture.

Hélène n'osa croire sérieusement à cette proposition singulière, et pensa d'abord qu'on se moquait d'elle. Mais le jeune homme réitéra son offre avec tant d'instance, il y mit une telle grâce, il la colora de prétextes si perfides et si flatteurs, que l'imprudente enfant, aveuglée par l'honneur qu'on semblait lui faire, et par les conseils de sa propre vanité, finit par céder à l'insidieuse invitation et monta dans la berline. Aussitôt Hélène ne s'appartint plus. Dès que ses pieds quittèrent le gazon fleuri de la campagne, son terrain et son élément naturels, pour les tapis luxueux de la voiture, des sentiments nouveaux s'éveillèrent dans son cœur, et son âme éprouva des aspirations jusqu'alors inconnues. Toute femme, dans quelque condition qu'elle soit née, connaît la valeur et la puissance de sa beauté. Or, Hélène se savait belle ; tant de gens le lui avaient dit ! Aussi à peine fut-elle assise sur les coussins moelleux de l'équipage, qu'elle comprit que les charmes qui l'avaient fait monter là devaient avoir le pouvoir de l'y faire rester.

Le mouvement de la voiture, qui avait redoublé de vitesse depuis qu'elle n'était plus réduite à suivre la marche lente et pénible de son guide, augmenta encore l'agitation et le vertige auxquels Hélène était en proie. Le jeune homme s'aperçut promptement de l'émotion profonde de la jolie meunière, et s'efforça de l'exploiter à son profit. Aussi, bientôt ébloui par les douces flatteries et par les promesses pompeuses avec lesquelles on excitait son amour-propre et son ambition, elle n'opposa plus qu'une résistance inerte et devint enfin la proie de son séducteur.

Alors seulement la jeune fille comprit sa faute. Elle regretta son moulin, son village, et surtout les joies pures et tranquilles qu'elle y avait goûtées jadis ; le souvenir de son malheureux père repara dans son cœur et lui arracha des larmes amères ; mais il était trop tard ! Un instant avait suffi pour ternir le passé de la vierge déçue.

Ordinairement c'est l'orgueil ou l'ambition qui

conduit les hommes au crime ; c'est toujours le remords qui les y retient. D'abord on commet la faute pour satisfaire ses passions, plus tard on satisfait ses passions pour oublier la faute. Le vice est un abîme aussi profond que la mer ; quelques-uns y tombent et s'en retirent, la plupart y restent et s'y noient.

Il en fut ainsi d'Hélène. Douée d'une organisation ardente et impressionnable, elle appela à son aide les remèdes les plus désespérés. Plus sa douleur fut grande, plus elle chercha les moyens de s'étourdir, et ce fut elle alors qui exigea, afin d'oublier sa faiblesse, l'exécution des promesses faites pour la provoquer. Du reste, elle fut obéie à souhait. A peine arrivée à Paris, on lui prépara un magnifique appartement ; elle eut une garde-robe somptueuse ; des fêtes splendides furent chargées de la distraire, et des maîtres nombreux prirent soin de perfectionner son éducation. Peu à peu les remords et les regrets disparurent au milieu des agitations de cette existence nouvelle ; la paysanne dépouilla son enveloppe grossière, et, les mauvaises compagnies aidant, la pauvre et simple fille des champs devint une femme charmante mais pervertie. Bientôt même Hélène fut à la mode ; sa beauté remarquable et son aventure romanesque avaient fait du bruit. Les hommes les plus riches et les plus puissants lui adressèrent leurs hommages et briguèrent l'honneur de lui faire leur cour.

Lorsque Madeleine la rencontra, Hélène était à l'apogée de sa gloire. Elle avait des voitures de toutes formes pour les différentes saisons de l'année, de nombreux domestiques qui portaient sa livrée, et habitait un hôtel d'une apparence et d'une somptuosité vraiment royales. Le luxe de ses ameublements, la beauté de ses attelages, l'élégance et la variété de sa toilette étaient, comme on le pense bien, en rapport avec cette magnificence.

Aussi, à peine la jeune et candide paysanne eut-elle pénétré dans ce sanctuaire de la fortune, qu'elle poussa un cri de surprise et s'arrêta stupéfaite d'admiration.

— Oh ! mon Dieu, Hélène, dit-elle, qu'es-tu donc, pour posséder toutes ces belles choses ?

— Ce que je suis ? répondit la jeune femme en souriant... Je suis belle.

Cette réponse, dont elle ne pouvait comprendre le sens ni la portée, éveilla dans le cœur

naïf de Madeleine une réflexion bien naturelle.

Elle est belle, pensa-t-elle intérieurement.... Mais, moi aussi, je scis belle, et pourtant je n'ai rien de tout cela !

Du reste, cette réflexion fut rapide comme l'éclair, et fit place aussitôt à des impressions d'une autre sorte. En effet, Hélène était une parvenue de trop fraîche date pour ne pas s'enorgueillir encore de ses richesses et de ses trésors. Elle avait pris Madeleine par le bras et la promenait avec un sentiment non équivoque de fierté devant les merveilles qui remplissaient ses salons.

— Hélène ! Hélène ! s'écria celle-ci en soupirant, tu dois être bien heureuse !

— Eh ! mon Dieu ! tu peux t'être autant que moi.

Ces mots produisirent sur la jeune fille une commotion violente : elle frissonna de la tête aux pieds ; son regard s'éclaira d'une lueur surnaturelle et ses lèvres béantes semblaient impatientes d'aspirer les paroles qu'Hélène paraissait vouloir prononcer.

— Écoute, Madeleine, ajouta la jeune femme, tu es encore bien jeune et sans expérience : il y a beaucoup de choses qu'il serait difficile de te faire comprendre par le raisonnement ; mais une seule soirée suffit pour t'initer à tous les mystères de la vie ; veux-tu les approfondir ?

C'était, comme on le voit, le serpent qui parlait à Ève du sommet de l'arbre de la science.

— Je le veux, répondit Madeleine.

— Eh bien, suis-moi.

Hélène prit son amie par la main, et l'entraîna dans une chambre particulière dont les murailles étaient recouvertes d'immenses draperies ; puis, ayant saisi des cordons cachés dans les plis, les rideaux disparurent comme par enchantement, et découvrirent aux yeux ébahis de Madeleine la plus riche collection de costumes qu'il soit possible de concevoir.

— Voilà mes habits, dit la jeune femme ; choisis celui qui te conviendra.

Quel enfantillage !

— Mais non ! le monde est ainsi fait, qu'il faut, pour attirer ses regards, le tromper d'abord par les apparences. Allons ! choisis.

•
Madeleine hésitait encore à céder aux invitations pressantes de sa cousine : il lui semblait entendre une voix intérieure, éloquente et pure comme celle de son ange gardien, la dissuader

de cette coupable faiblesse. Mais un sentiment perfide combattait, dans le cœur de la jeune fille, cette divine influence. En effet, Madeleine éprouvait en secret une rancune profonde de l'arrogance avec laquelle Hélène avait étalé les prérogatives de sa beauté; son orgueil s'était trouvé humilié: elle sentait les nombreux avantages que sa toilette donnait à sa rivale, et brûlait de lutter contre elle à armes égales, ne fût-ce qu'un instant.

Enfin le sentiment mauvais l'emporta. A mesure que la jeune fille se dépouillait de ses vêtements de paysanne, son âme perdait sa simplicité native et sa candeur; et quand, complètement revêtue de son nouveau costume, elle se fut aperçue dans une glace, elle se sentit elle-même enlevée par la vanité qu'il avait tant offensée chez sa rivale. Elle jeta un regard de triomphe sur Hélène; mais celle-ci ne chercha pas à dissimuler sa pensée.

— Tu es plus belle que moi, lui dit-elle.

Cet éloge dans la bouche d'Hélène pénétra Madeleine d'une joie indioible; elle prit avec transport les mains de sa cousine, qu'elle embrassa avec effusion.

— Allons, reprit celle-ci, maintenant partons!

L'équipage les attendait dans la cour: elles y montèrent et quelques minutes après elles arrivaient à l'Opéra.

Au milieu de cette succession rapide de surprises et de combats d'amour-propre, il est facile de concevoir que les deux jeunes femmes aient oublié le sujet principal de leur réunion.

En entrant à l'Opéra, Madeleine s'abandonna plus exclusivement encore à la puissance de ses impressions. Le monde brillant, avec lequel elle se trouvait si subitement mêlée et confondue, la plongea dans une stupeur profonde; elle se croyait le jouet d'un songe et souffrait cruellement, comme si elle eût eu à craindre les réalités d'un prochain réveil. Heureusement Hélène vint donner un autre cours à son émotion.

— Madeleine, dit-elle, vois donc comme on te regarde!

Madeline releva la tête, et vit, en effet, tous les regards dirigés de son côté. Elle était l'objet d'une attention générale, et l'on semblait se demander partout quelle était cette jeune femme si belle, qui faisait, ce soir-là, sa première apparition à l'Opéra. Alors son inquiétude disparut; le

démon de l'orgueil rentra victorieusement dans son cœur, et des larmes de joie commençaient à rouler sur ses paupières, lorsque le rideau se leva. La magnificence et la nouveauté du spectacle quis'offrit à ses yeux, captivèrent nécessairement tout son intérêt, et la tinrent en extase longtemps après que la toile fut retombée. Tout-à-coup la porte de la loge s'ouvrit, et un laquais se présenta.

— Madame, dit-il, en s'adressant à Hélène, voilà deux bouquets que le général m'a chargé de vous offrir.

— Madeleine, dit Hélène, ces bouquets sont évidemment pour toi, car depuis longtemps le général et moi nous ne nous voyons plus; permets-moi d'en garder un.

Puis, ayant cherché des yeux autour de la salle, elle découvrit le général qui la lorgnait froidement, dans une loge en face de la sienne. Ils échangèrent un salut, et Madeleine, dont les regards avaient suivi machinalement ceux de sa cousine, baissa les yeux et rougit.

— Madeleine, reprit Hélène, maintenant tu peux être aussi heureuse que moi!

— Comment cela?

— Le général t'aime.

— Comment le sais-tu?

— Ce n'est pas difficile à deviner.

— Mais il ne me connaît pas.

— Raison de plus; tes charmes seuls l'ont séduit.

En ce moment le rideau se leva de nouveau.

Mais cette fois Madeleine porta peu d'attention au spectacle; elle demeurait pensive et silencieuse; des soupirs profonds gonflaient par intervalle sa poitrine, et ses regards rêveurs se fixaient sur les objets sans les voir.

A l'entr'acte suivant un jeune homme se présenta dans leur loge.

— Ah! c'est vous, Landry, dit Hélène, dont les yeux brillèrent subitement d'un vif éclat.

— Oui; je vous ai aperçue de l'orchestre, et je viens rendre hommage à ma souveraine.

— Asseyez-vous donc là.

— Oh! non, ce ne serait pas prudent. A quoi bon vous compromettre?

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Le prince sera-t-il chez vous ce soir?

— Non; je serai seule; venez souper avec moi.

— J'irai

— J'ai ma voiture en bas : renvoyez la vôtre, nous partirons ensemble.

Le jeune homme la remercia par un gracieux sourire, et lui prit une de ses mains qu'il baisa.

— Eh bien ! Madeleine, dit Hélène, lorsqu'elle se trouva seule avec sa cousine, que dis-tu de la soirée ?

Mais au lieu de répondre à cette question toute bienveillante, Madeleine leva tristement ses beaux yeux : ils étaient pleins de larmes.

— Qu'as-tu ? demanda Hélène avec anxiété.

— Je ne sais ; je sensse passer en moi quelque chose d'étrange que je ne puis définir !

— Pauvre petite, répondit Hélène en souriant, le grand air et le souper te feront du bien ; partons.

— Oh ! oui, partons !

Elles trouvèrent Landry qui les attendait dans le vestibule, et quelques minutes après, elles furent de retour à l'hôtel.

Madeline était en effet très pâle. Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, tout ce qui se passait autour d'elle depuis quelques heures, lui paraissait tellement extraordinaire, qu'elle ne pouvait maîtriser son émotion. Sans doute aussi la musique, cette grande enchantresse, qui ramollit les cœurs les plus fermes, les plus revêches, et les ouvre, malgré eux, aux sentiments les plus opposés à leurs natures ou à leurs goûts, avait puissamment contribué à accroître le mélancolie dans laquelle était plongée son âme.

Cependant ce n'était point là ce qui agitait le plus profondément le cœur de la jeune fille. La révélation qu'Hélène lui avait faite de l'amour du général avait surtout porté le trouble et le désordre dans ses esprits. Oui, certes, la soirée avait été instructive pour Madeleine ! Elle, ce matin encore, si candide, si ignorante ; pauvre paysanne, fiancée depuis la veille à un simple paysan comme elle, occupée à coudre dans une ferme modeste, elle se trouvait brusquement, ce soir, transportée au milieu de la société la plus brillante et la mieux choisie, admise en participation à ses plaisirs et à ses richesses, applaudie et convoitée par un des hommes les plus éminents sortis de son sein ! Hélène le disait bien : la beauté est une puissance, et, avec cette arme irrésistible, il n'était pas de position enviable qu'une femme ambitieuse ne pût conquérir !

Mais du moment où cette triste vérité pénétra dans le cœur de Madeleine et que celle-ci put la concevoir sans rougir, c'est que la corruption y était entrée avec elle. Michel fut nécessairement la première victime de cette déplorable apostasie.

Enfin, le souper commença. Landry, comme nous l'avons vu, possédait l'affection d'Hélène et lui vouait en retour un dévouement sans bornes. Leurs paroles, leurs regards, tout en eux confirmait la franchise et la force de leur attachement.

Spectatrice obligée du bonheur que ces deux êtres semblaient puiser dans leur réciproque tendresse, Madeleine sentait un grand vide se creuser autour d'elle. Elle aussi avait un amour dans le cœur ; mais depuis son initiation aux richesses et aux grandes manières, cet amour ne lui suffisait plus. Il n'avait ni cette délicatesse de forme, ni cet entourage de luxe qui décuplent les charmes et la suavité de ces sortes d'épanchements. Un seul homme s'était présenté depuis pour satisfaire de nouveaux desirs de son âme ; et cet homme était le général. Ainsi tout tendait à bannir le pauvre Michel de l'esprit de la jeune fille, et à y introduire, à sa place, son riche et séduisant rival.

Bientôt ces réflexions prédominèrent tellement dans la tête de Madeleine, qu'elle faillit en perdre la raison. Une lueur surnaturelle éclaira subitement l'abîme entr'ouvert sous ses pas ; mais, loin de s'en effrayer, la jeune fille, alors en proie à une sorte de vertige, semblait, au contraire, attirée vers lui, par l'immensité même de sa profondeur. Il ne fallait plus qu'un dernier effort pour amener sa chute : elle le demanda !

— Oh ! Hélène ! Hélène ! s'écria-t-elle en appuyant son front brûlant sur l'épaule de sa cousine, que tu es heureuse, toi !

Au même instant la porte s'ouvrit, et la femme de chambre entra tout égarée.

— Madame, dit-elle, voilà M. Irckoff !

A ces mots, Hélène se leva vivement, et une pâleur livide se répandit sur son visage.

— Le prince ici ! demanda-t-elle.

— Il me suit.

— O mon dieu ! que faire ?.. Landry, cachez-vous là... là, derrière cette tapisserie !

Puis, ayant renversé sur le parquet une partie de la vaisselle qui couvrait la table, de manière à faire disparaître les preuves de la présence

d'un troisième convive au souper, elle se rassit.

Le prince entra presque aussitôt.

Le prince Irckoff était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, sec et droit. Chargé par le gouvernement russe d'une mission secrète après du gouvernement français, il habitait Paris depuis quelques mois seulement.

En entrant dans l'appartement, le prudent diplomate jeta d'abord un coup d'œil rapide autour de lui; puis, après cette précaution préliminaire, il s'avança vers les deux jeunes femmes qu'il salua froidement.

Hélène s'était levée.

— Votre Altesse ici ce soir, dit-elle en affectant un air de satisfaction qui était loin d'être sincère; je ne m'attendais pas à un si grand honneur. Veuillez vous asseoir...

— Je vous remercie... Vous êtes seule, Hélène?

La jeune femme regarda sa cousine et reporta sur le prince ses yeux surpris comme pour obtenir l'explication de cette question singulière; mais en ce moment le Tartare n'était pas en verve de politesse.

— Il ne s'agit pas de Madame, et vous savez parfaitement ce que je veux dire, reprit-il d'un ton glacial.

— Eh bien alors, oui, monseigneur, je suis seule... vous le voyez bien.

— C'est précisément pour cela que je vous le demande. Si je voyais que vous ne fussiez pas seule, je ne vous demanderais pas si vous l'êtes. Qu'est-ce que cela? demanda-t-il en désignant du doigt les morceaux de porcelaine qui jonchaient le parquet.

— C'est une maladresse d'un de mes domestiques.

Le prince sourit d'un air d'incrédulité qui pénétra Hélène de crainte et d'effroi.

— Cependant j'ai cru voir monter un jeune homme dans votre voiture, ce soir, à la sortie de l'Opéra!

— Vous vous êtes trompé, monseigneur.

— Ce n'est pas mon habitude; mais je le souhaite pour vous. Je sais qu'en France on est assez accommodant sur certaines choses; il n'en est pas de même en Russie: quand nous achetons un homme ou une femme, ils deviennent nos esclaves; et quand nos esclaves nous trahissent, nous les châtions.

A ces mots, Hélène bondit sur son siège comme une lionne. Ces reproches et ces menaces, adressées en présence de Madeleine, l'avaient blessée jusqu'au fond du cœur.

— Prince, répondit-elle fièrement, il n'y a point d'esclaves ici! et quand certains engagements ne conviennent plus à ceux qui les ont contractés, il leur est permis de les rompre.

Pendant qu'Hélène prononçait ces paroles, le grand seigneur avait cru entendre quelque bruit dans un des angles de l'appartement; il prêta un instant l'oreille; mais rien ne vint interrompre le silence.

— Ceux qui les violent sont des infâmes, répondit-il sans s'émouvoir.

— Monsieur, vous oubliez que vous êtes chez moi!

— Je vous y laisserai puisque je vous y ai mis.

— Eh bien, laissez-moi donc de suite!

— Misérable! s'écria le prince en levant sa canne sur sa maîtresse.

Mais, en faisant ce mouvement, il avait jeté de nouveau un regard furtif autour de la chambre, comme si, à ce geste, il se fût attendu à quelque apparition tardive. En effet, Landry sortit brusquement de sa cachette et vint se poser en face de lui. A sa vue, le prince ne put contenir un sourire et un tri de satisfaction.

— Ah! dit-il... enfin!

Puis se retournant vers la jeune femme épouvantée:

— Je vous demande pardon, Hélène; mon intention n'était pas de vous frapper, mais je savais qu'à l'aide d'une baguette magique on pouvait évoquer les ombres, et je me doutais du voisinage de celle de monsieur.

L'arrivée de Landry vint accroître singulièrement la gravité de cette scène, par les suites terribles et probables que désormais elle pouvait avoir.

Hélène qu'un pressentiment secret avertissait du danger que courait le jeune homme, Madeleine qui, enfin désabusée de ses propres erreurs, se livrait depuis un instant à de sages et nombreuses réflexions, tombèrent dans une stupeur profonde, à cette apparition inattendue. Landry, dont le sang bouillait dans les veines, semblait avoir perdu, dans l'excès de sa colère, l'usage de la parole et de la raison. L'ambassadeur seul, par métier ou par caractère, avait conservé son

sang-froid au milieu de cette situation difficile, et par suite une supériorité incontestable surtout ses adversaires. Enfin se tournant vers Landry :

— Monsieur, dit-il, je n'ai ni le temps ni le droit de vous reprocher le rôle honteux que vous jouez ici, mais j'espère que vous me donnerez satisfaction de celui que vous m'y avez fait prendre.

— Je suis à vos ordres !

— Eh bien ! descendons au jardin, il fait un clair de lune magnifique et suffisant pour que nous puissions y voir clair dans notre affaire.

— Mais je n'ai pas d'armes, dit Landry à voix basse, en s'approchant de l'oreille du prince.

— Tout est prévu ; j'en ai dans ma voiture ; sortons, je vous prie.

— Je vous suis.

Aussitôt qu'ils furent sortis, Hélène se leva et courut précipitamment à la croisée. Un accès de folie se révélait dans son regard, un tremblement convulsif agitait tous ses membres, elle s'était cramponnée de ses deux mains au balcon, pour soutenir son corps qu'elle n'avait plus la force de porter.

— Que vont-ils faire ? demanda Madeleine qui l'avait suivie avec anxiété.

— Je ne sais, mais écoute... écoute... j'entends marcher...

Alors les deux jeunes femmes, transies d'inquiétude et d'affroi, se penchèrent sur la balustrade et prêtèrent une oreille attentive ; mais on n'entendait rien... rien... un silence profond !

Tout-à-coup deux détonations d'armes à feu retentirent. Les oiseaux brusquement réveillés dans les arbres, prirent leur volée et s'enfuièrent. Hélène poussa un cri et tomba à la renverse, évanouie sur le parquet.

.....
 Quand la jeune femme revint à elle, elle se trouva couchée sur le sofa. Madeleine était accroupie près d'elle et revêtue de ses habits de paysanne qu'elle avait repris, pendant que les gens accourus à sa voix, donnaient leurs soins à sa cousine.

— Landry ? demanda Hélène d'une voix tremblante.

— Madeleine hocha tristement la tête.

— Landry est bien mal, répondit-elle ; il a reçu une balle dans la poitrine.

— Où est-il ?

— Le prince l'a fait transporter mourant dans sa voiture, afin de le ramener chez lui.

— O ciel ! qu'on aille s'informer de ses nouvelles. Madeleine, sonne, sonne donc vite !

La jeune fille tira un cordon suspendu à la muraille. Un domestique se présenta et courut aussitôt chez le jeune homme ; mais il fut bientôt de retour, Landry venait de mourir.

— O mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Hélène en se prenant le front à deux mains, c'est moi qui l'ai tué !

L'excès même de son désespoir l'empêcha d'abord de pleurer. Ses yeux se gonflèrent sous les efforts des larmes qui s'y pressaient vainement, trop nombreuses pour sortir ; sa respiration, étouffée par les sanglots qui se succédaient tumultueusement dans sa poitrine, ne fonctionnait plus qu'avec peine. Son état devenait de plus en plus inquiétant ; il fallut rompre violemment les liens et les agrafes de ses vêtements. Aussitôt ses pleurs débordèrent à flots ; l'ordre se rétablit dans sa douleur ; elle était sauvée !

Cette désolation était sincère ; elle fut longue. Néanmoins, Hélène finit par se calmer. Alors Madeleine, qui, jusque-là, avait été absorbée par les soins que réclamait sa cousine, lui ayant pris affectueusement la main

— Hélène, dit-elle, adieu !

A ce mot, Hélène releva vivement la tête et fit un regard éperdu sur celle qui le lui adressait.

— Tu pars ? demanda-t-elle.

— Oui, je pars : nous sommes peut-être moins riches et moins belles au village ; mais on est plus heureux chez nous.

— Ah ! tu as bien raison, Madeleine, je suis la plus malheureuse des femmes ; ma vie est une vie de honte et d'opprobre ; c'est en vain que je ferme les yeux pour ne point le voir.

— Eh bien ! qui t'empêche d'en sortir ? Hélène, reviens au pays avec moi.

— Y penses-tu ?

— J'ai promis à ton père de te ramener vers lui.

— C'est impossible !

— Prends garde, Hélène, ton départ a déjà fait blanchir ses cheveux : ton ingratitude le fera mourir.

— Mourir !... grand Dieu !

Ces paroles plongèrent Hélène dans une indécision cruelle. Quelque ignominieuse qu'en fût l'origine, elle tenait, malgré elle, à la fortune qu'elle

s'était acquise, peut-être même en raison des larmes et des mépris qu'elle lui avait coûtés. Cependant un sentiment, celui qui commande le plus habituellement aux femmes, l'amour, triompha de son incertitude. La mort de Landry avait laissé une place vide dans son cœur : l'amour filial s'en empara.

— Ah ! s'écria-t-elle après un instant de réflexion excusable, à la rigueur au moment de prendre un parti aussi décisif, c'est assez d'une victime. Madeleine, je retourne au pays !

Madeleine, ivre de joie, se précipita au cou de sa cousine et la couvrit de ses embrassements.

— Mais, reprit Hélène, je ne puis m'y présenter sous ces habits.

— Qu'à cela ne tienne, répondit la jeune fille, je puis bien à mon tour te prêter les miens.

— Eh bien, partons !

En disant ces mots, Hélène se leva résolument et sonna.

— Pierre, dit-elle au valet de chambre qui se

présenta, je pars; peut-être ne rentrerai-je pas à l'hôtel de longtemps; mais avant peu quelqu'un vous transmettra mes ordres.

Puis, ayant pris aussitôt le bras de sa cousine, elle l'entraîna précipitamment hors de cette maison qu'elle ne devait plus revoir.

Michel et la vieille, mis au courant de toute l'aventure, eurent bientôt pardonné à la jeune paysanne l'inquiétude qu'elle leur avait causée, en considération de la bonne action qu'elle venait de faire. En effet, plusieurs jours après, Hélène fit sa rentrée dans le moulin de son père, et chargea secrètement la bonne tante de vendre son hôtel au profit des hospices de Paris. On jura bien, pendant quelque temps, de l'esprit merveilleux de la jolie meunière: mais personne, si ce n'est Michel, devenu alors l'époux de Madeleine, ne sut jamais comment il lui était venu.

Hippolyte ÉTIENNE.

(*Le Commerce.*)

LES SOLÉCISMES.

J'allai un matin faire visite au général Bouvier Désclats, mon ami et mon compatriote.

Je le trouvai parcourant son appartement d'un air agité, et froissant dans ses mains un écrit que je pris pour une pièce de vers.

« Prenez, dit-il, en me le présentant; et dites-moi votre avis; vous vous y connaissez. »

Je reçus le papier, et l'ayant parcouru, je fus fort étonné de voir que c'était une note de médicaments fournis: de sorte que ce n'était point en ma qualité de poète que j'étais requis, mais comme pharmacien.

« Ma foi, mon ami, lui dis-je en lui rendant son papier, vous connaissez l'habitude de la composition que vous avez mise en œuvre; les limites ont bien été peut-être un peu outrepassées, mais pourquoi avez-vous un habit brodé, trois ordres, un chapeau à graines d'épinards? Voilà trois circonstances aggravantes, et vous vous en tirez mal.

« Taisez-vous donc, me dit-il avec humeur; cet état est épouvantable; au reste, vous allez voir mon écorcheur, je l'ai fait appeler; il va venir, et vous me soutiendrez. »

Il parlait encore quand la porte s'ouvrit: et sous vîmes entrer un homme d'environ cinquante ans, vêtu avec soin; il avait la taille haute, la démarche grave, et toute sa physionomie surait en une teinte uniforme de sévérité si le rapport de sa bouche à ses yeux n'y avait pas introduit quelque chose de sardonique

Il s'approcha de la cheminée, refusa de s'asseoir; et je fus témoin auditeur du dialogue suivant, que j'ai fidèlement retenu:

LE GÉNÉRAL. — Monsieur, la note que vous m'avez envoyée est un véritable compte d'apothicaire, et...

L'HOMME NOIR. — Monsieur, je ne suis point apothicaire.

LE GÉN. — Et qu'êtes-vous donc, Monsieur?

L'HOMME NOIR. — Monsieur, je suis pharmacien.

LE GÉN. — Eh bien! monsieur le pharmacien, votre garçon a dû vous dire...

L'HOMME NOIR. — Monsieur, je n'ai point de garçon.

LE GÉN. — Qu'était donc ce jeune homme?

L'HOMME NOIR. — Monsieur, c'est un élève.

LE GÉN. — Je voulais vous dire, Monsieur, que vos drogues...

L'HOMME NOIR. — Monsieur, je ne vends point de drogues.

LE GÉN. — Que vendez-vous donc, Monsieur?

L'HOMME NOIR. — Monsieur, je vends des médicaments.

Là finit la discussion; le Général, honteux d'avoir fait tant de solécismes, et d'être si peu avancé dans la connaissance de la langue pharmaceutique, se troubla, oublia ce qu'il avait à dire, et paya tout ce qu'on voulut.

BRILLAT-SAVARIN.

(*La Parole.*)



LE DERNIER SAUVAGE.



L y a quelques années, un jeune homme de bonne famille, nommé Maurice, résolut de s'embarquer pour faire le tour du monde. Lorsqu'il eut fait connaître son dessein, ses parents et ses amis cherchèrent à l'en détourner.

— Pourquoi t'éloigner de nous, lui dirent-ils? pourquoi quitter la maison qui t'a vu naître, le jardin où tu as fait

tes premiers pas, et le champ où dorment tes pères? Que vas-tu chercher si loin de ta patrie? Qu'ont les autres pays que nous n'ayons meilleur dans le nôtre? et quelle contrée plus que la France t'offrirait la réunion complète de toutes les choses qui font le bonheur de la vie?

A cela Maurice répondit :

— Je pars, parce que je ne vois pour moi rien de mieux à faire. J'ai le mal de l'inconnu comme

les autres ont le mal du pays. Je ne dis pas que ce qui est ailleurs soit mieux que ce qui est ici, et je ne m'imagine pas que tout ce qui est lointain est beau; mais, enfin, j'ai envie de voir autre chose que ce que j'ai vu jusqu'à présent.

Continuez à vivre le plus heureusement qu'il vous sera possible; comblez bien vite la petite lacune que fera mon absence dans vos existences, effacez, avec toute souffrance, toute rançune, et gardez seulement un bon petit souvenir à celui qui vous aura quittés pour vous imiter, pour chercher de son mieux l'existence qui lui convient. Adieu: souhaitez-moi un bon voyage dans la voile de mon navire, un prompt retour, si je suis malheureux loin de vous, et, si je suis heureux, une éternelle absence.

Au jour dit, Maurice s'embarqua. Le navire appareilla bravement, sortit vent arrière du port et gagna la haute mer.

Quand il vit disparaître à l'horizon les derniers sommets de sa terre natale, le bon jeune homme meilleur qu'il ne se croyait lui-même, versa d'abondantes larmes. — Je sais ce que je quitte, dit-il tristement; je ne sais pas ce que je trouve

raï.—Mais qu'importe ? s'écria-t-il brusquement au bout d'un instant, les oiseaux ont des ailes pour voler, l'homme a une âme pour désirer, et le monde va où le mène l'espérance. Espérons donc et allons.

Le navire toucha plusieurs points de l'Amérique méridionale, en s'avancant toujours vers le sud; puis il doubla le cap Horn, et remonta vers le nord. Il arriva, après une longue et heureuse navigation, en vue des îles Hawaï, vulgairement appelées Sandwich. Maurice, qui s'était fait, sur la foi des voyageurs, une image ravissante des pays qu'il allait visiter, avait déjà éprouvé bien des mécomptes, et commençait à se désillusionner sur le charme des voyages, en voyant que la terre, le ciel et la mer, beaux partout, étaient à peu près partout les mêmes. Quant aux hommes, qu'il avait espéré trouver aussi différents par leurs mœurs que par leur physionomie, il s'apercevait avec ennui que le temps des grands contrastes et des nationalités tranchées était passé, que la monotonie et la civilisation envahissaient le monde de concert, et que l'heure s'approchait où les antiques coutumes et les usages caractéristiques des peuples ne seraient qu'un souvenir.

Mais l'espoir lui revint de voir des choses bien nouvelles, quand il se vit à quelques lieues de ces îles que Cook avait découvertes, il n'y avait pas un siècle, et qu'il avait peintes comme un petit monde à la fois enchanté et inconnu. Il remercia sa bonne étoile, qui faisait relâcher le navire justement à Oahou, la plus belle île peut-être de toute la mer du Sud, et que les marins avaient surnommée le jardin de l'Archipel, et il s'appréta de la meilleure foi du monde à s'étonner de tout et à tout admirer. A mesure qu'il approchait, cette disposition se confirmait davantage en se justifiant.

La nuit qui précéda le débarquement, il vit, des hauts sommets des montagnes, s'élançant des gerbes de feu de vingt cratères qui reflétaient leur éclat rougeâtre dans les eaux tranquilles de l'Océan; et, le matin venu, il reconnut avec joie les pics grandioses sur lesquels la fumée flottait comme un panache, et qui n'avaient quitté leurs formes fantastiques et changeantes que pour prendre, dans l'immobile sévérité de leurs lignes, un aspect plus sublime encore. Peu à peu il distingua les bois qui pendaient à leurs flancs, les gorges qui s'enfonçaient dans leurs sombres an-

fractuosités, les torrents qui serpentaient à leurs pieds, et les plages blanches, baignées par la mer, où venaient s'appuyer leurs puissantes bases.

A ce spectacle magnifique, le jeune homme crut qu'il allait voir se réaliser tous ses beaux rêves de voyageur, et il ne rêva plus que costumes étranges, que danses guerrières, que festins homériques en plein air, et que fêtes primitives au milieu des bois. Pourtant la vue de quelques maisons semi-européennes, qui bordaient le port d'Houorourou, lui donna un commencement d'alarme. Mais il en revint bien vite, en se disant que ce n'était là qu'un accident inévitable, il est vrai, mais de peu d'importance, et que ce n'étaient pas quelques misérables établissements marchands qui pourraient ôter à l'île sa physionomie, et que jamais pays pittoresque n'avait manqué d'abord prosaïque.

Pendant qu'il faisait ces réflexions, le navire fit un salut de neuf coups de canon.

— Voilà qui doit faire un singulier effet à ces bons Sauvages, se dit Maurice. Ils n'entendent pas souvent, je pense, de pareille musique.

Mais à peine le vaisseau eut-il fini son salut, qu'une batterie, cachée derrière une touffe de cocotiers, le lui rendit avec une précision et une vigueur tout-à-fait européennes.

— Qui est-ce qui nous envoie cette bordée ? demanda Maurice au capitaine avec un profond étonnement.

— C'est l'artillerie de la garde royale, répondit celui-ci de l'air le plus naturel.

— Et de quelle garde royale voulez-vous parler ? mon Dieu !

— Mais de la garde royale du roi des îles Hawaï, Sa Majesté Tamea-Mea III.

— Comment ! il y a ici de l'artillerie, des majestés et des gardes royales !

— Mais oui ; et même tout cela, dans ses proportions un peu microscopiques, n'est pas trop mal tenu. Vous verrez : cela vous fera plaisir.

— Grand merci, capitaine. Que le diable emporte ce maudit pays et son imbécile de roi qui s'avise d'avoir une garde royale et des pièces de canon ! C'en est donc fait : l'ennui va donc étendre son empire sur le monde entier. Il ne manque plus à ces gens-là que de boire du vin de Champagne et de tirer des feux d'artifice.

— Il est certain, dit le capitaine sans rien comprendre à la colère du jeune passager, que

nous aurons du champagne à dîner, et il est probable que nous aurons ce soir un feu d'artifice. Le roi est, je vous assure, un homme très-bien élevé, et qui nous fera toutes sortes de politesses.

Maurice, désespéré de la brillante perspective que lui montrait le digne capitaine, s'enveloppa dans un silence absolu pendant le reste de la journée.

Quand l'ancre fut jetée, un grand nombre de pirogues, qui avaient du moins le mérite d'avoir conservé la forme antique, abordèrent le vaisseau. Il en sortit une foule d'hommes et de femmes vêtus de la façon la plus hétéroclite, qui se précipitèrent sur le pont et accostèrent les marins européens de l'air le plus familier. Les hommes, tatoués la plupart, avaient aux oreilles de mauvaises boucles d'oreilles, et sur la tête des chapeaux ronds défoncés ou de vieilles casquettes, quelques-uns même des restes de bonnets de police. Pour le reste du costume, c'était un incroyable mélange de vêtements européens et polynésiens. L'un portait un pantalon rouge, galonné de cuivre et rapiécé de toutes les couleurs, un gilet sans manches, qui avait dû être à la mode sous Louis XVI, et un morceau de natte indigène passée autour du corps comme un baudrier; de chemise, d'habit ou de chaussure, pas l'apparence; l'autre avait un habit bleu barbeau, sans boutons, et des bottes à la Souvarow, et, pour lier ensemble ces deux pièces de son costume, une garniture de plumes autour des reins; un troisième, plus complet, était vêtu d'une chemise, d'un caleçon de flanelle bariolée qui lui descendait jusqu'au genoux, et portait une vieille paire de chaussons: tous les autres à l'avenant. Pour les femmes, c'était presque de même. Comme elles venaient là pour tirer de leur beauté le meilleur prix possible, elles avaient cru ne pouvoir mieux faire que de s'affubler de tous les oripeaux féminins que les navires européens leur avaient apportés.

Maurice, aussi dégoûté de leur accoutrement que de leur dévergondage, se hâta de débarquer. Il fut reçu, ainsi que les autres passagers et l'état-major du vaisseau, par le gouverneur de la ville, qui les mena chez le roi. Maurice redoutait les ennuis du cérémonial ordinaire des principautés, tant petites que grandes. Mais il en fut quitte pour la peur. La réception fut rapide quoiqu'elle solennelle.

On le fit passer avec ses compagnons dans une grande cour où deux cents hommes, vêtus de l'uniforme des grenadiers anglais, et composant la garde royale, attendaient au port d'armes, et rangés sur deux files, de manière à former une haie de la porte de la cour à celle du palais.

A l'entrée des Européens, et pendant tout le temps de leur passage, on battit aux champs et on présenta les armes. De là, les voyageurs pénétrèrent dans une salle nue, mais spacieuse, où était dressée une longue table, servie à la manière européenne. Devant la table, le roi, vêtu d'un costume de colonel, qui lui avait été envoyé par le roi d'Angleterre, se tenait debout au milieu de ses principaux officiers, arrangés chacun à sa guise, et présentant un mélange bizarre de tous les costumes et de toutes les modes. Il accueillit ses hôtes avec beaucoup de politesse et de bon goût, leur épargna tous les ennuis du cérémonial, les invita tout d'abord à se mettre à table, et leur en donna lui-même l'exemple. Le dîner fut abondant, presque splendide, et assez gai. On y vida beaucoup de bouteilles portant sur leurs étiquettes les noms vrais ou faux, l'on ne sait, mais, à coup sûr, des mieux famés d'Europe. Tout le monde s'amusa beaucoup, comme on dit, excepté Maurice, qui ne mangea de presque rien, tant il était furieux de cette réception civilisée, et qui s'éclipça au premier moment favorable pour échapper à la conversation élégante et au ravissant feu d'artifice dont on était menacé à la suite du dîner. Pour se mettre à l'abri de toute poursuite et de toute société, il sortit de la ville par le côté le plus désert, et se dirigea vers la montagne de Pasli, espérant trouver dans les sauvages et étranges beautés de cette nature encore inculte un dédommagement à l'insignifiante uniformité des hommes. Arrivé au pied de la montagne, il mesura avec un regard d'admiration son imposante masse, et devint, par cela même, plus curieux d'en connaître les détails. Il se mit donc à remonter le torrent qui tourne la première anfractuosité de la montagne, et s'engagea dans une gorge étroite et profonde. Il y marcha assez longtemps sans rencontrer personne, sans voir autre chose que les nuages qui couraient sur le ciel, les bois qui hérissaient un des flancs du ravin, et les rochers qui surplombaient l'autre, sans entendre autre chose que le bruit de l'eau sur les pierres qu'elle roulait dans sa course rapide, et de temps

en temps le petit cri plaintif d'une hirondelle de mer. Le spectacle de cette solitude grandiose et mélancolique calma peu à peu son irritation, et emporta bien loin le souvenir des réalités misérables qu'il venait d'avoir sous les yeux. Son imagination, rendue à la liberté, rouvrit les ailes, et, comme soutenue par les brises généreuses de ces abîmes déserts, remonta facilement vers la région des poétiques rêveries. A peine quelques heures s'étaient-elles écoulées depuis que le jeune homme avait pénétré dans ce mystérieux asile de la nature, que déjà il avait reconstruit en idée le monde primitif qu'il était venu chercher dans ces parages, et qui semblait fuir devant lui, comme fuyait devant Ulysse la trompeuse image d'Ithaque. Les simples amours, les fêtes pastorales, les combats homériques, les naïves cérémonies, et les costumes étranges qu'il avait si souvent rêvés, se montrèrent à ses yeux sous mille formes fantastiques, et prirent peu à peu pour lui, dans les lieux qui en avaient été autrefois le berceau et le théâtre, une sorte d'existence réelle.

Il était arrivé à l'entrée d'une vallée délicieuse où quelques moissons éclatantes indiquaient seule la puissance de l'homme. A côté d'elles, d'élégants bouquets de palmiers s'élançaient hardiment dans l'air et dominaient leurs couronnes aux rayons du soleil couchant ; des touffes d'aloès étalaient de tous côtés leurs feuilles puissantes, et semblaient dormir en paix sous la protection de leurs pointes immobiles, et le gazon vert des savannes, émaillé de fleurs sauvages, regardait sans pâlir l'azur profond des cieux. Une cabane de forme antique, adossée à la dernière pente de la montagne, exposée aux plus chauds rayons du midi, était la seule demeure que n'eussent pas bâtie les oiseaux du ciel. Mais la porte en était fermée, aucun être vivant ne se montrait aux alentours, aucun bruit ne venait de l'intérieur, et l'on eût pu la croire depuis longtemps abandonnée et déserte, si des instruments de chasse et de pêche, appuyés contre l'une des cloisons, n'eussent révélé la présence récente de l'homme. Le jeune voyageur s'était assis en face de cette cabane, et, perdu dans la contemplation de ses rêves créateurs, laissait passer les heures sans les compter. Le soleil se coucha derrière le digne sommet du Pasi, dont les noires déchirures se découpèrent magnifiquement sur le fond embrasé du ciel. Les arbres des collines et les

herbes de la plaine prirent une teinte plus sombre et se confondirent peu à peu dans la même nuance. Le ciel s'éteignit graduellement ; les perspectives variées de la montagne se changèrent en une silhouette uniforme, l'horizon se rétrécit en s'obscurcissant, et bientôt le torrent seul, comme un ruban mobile, détacha ses teintes argentées du fond incertain de la vallée. Pourtant les ténèbres ne se firent pas. Au moment où allait disparaître la dernière lueur d'un rapide crépuscule, la lune montra son disque pâle ; et la vallée, à peine reposée de l'éclat du soleil, s'illumina de nouveau. Mais, à cette douce et tremblante lumière, chaque chose avait changé d'aspect, et avait remplacé ses lignes arrêtées et précises du jour par une apparence indéfinie et mystérieuse. Le paysage ressemblait ainsi à ceux que l'on voit dans les rêves. La cabane surtout avait pris des dimensions fantastiques. Elle réalisait si bien ainsi les rêves du jeune homme, qu'il ne pouvait en détacher les yeux.

Pendant qu'il la considérait ainsi avec une sorte d'amour, il vit la porte s'ouvrir doucement et un homme sortir lentement, en regardant avec précaution autour de lui. Cet homme portait le manteau d'écorce nationale, et parut à Maurice, qui, caché derrière une touffe d'aloès, pouvait tout voir sans être vu, tatoué suivant l'antique coutume. Au bout de quelques instants employés à un examen attentif des alentours, il prit un des instruments appuyés sur la cloison, le mit sur son épaule, et se dirigea vers l'entrée de la vallée. Il arriva à l'endroit où finissait la gorge, et disparut derrière un rocher assez élevé. Il y resta quelque temps caché à la vue de Maurice qui crut deviner, à certain bruit, qu'il s'occupait à piocher. Au bout d'une demi-heure environ, il reprit le chemin de la cabane, et y rentra, après avoir déposé son instrument à la porte.

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Maurice tâcha vainement de deviner la cause et le but de ce travail mystérieux. Ensuite la porte se rouvrit, et le même homme, après avoir de nouveau jeté autour de lui un regard de défiance, sortit comme la première fois. Mais il n'était plus seul. A quelques pas derrière lui venait une femme vêtue comme lui, à la mode nationale ; un grand pagne, d'une couleur très claire, drapé autour d'elle avec grâce, composait tout son habillement. Quoique Maurice fût placé

très près de la maison, il ne pouvait distinguer les traits des deux personnages qui en sortaient : pourtant, il crut reconnaître que la femme, beaucoup plus blanche que son compagnon, n'était pas tatouée comme lui, et crut même voir, grâce à son imagination peut-être, qu'elle était fort belle. Cette idée ne fit qu'augmenter sa curiosité, et il redoubla d'attention. Les deux inconnus s'avançaient vers l'entrée de la gorge, portant ensemble un fardeau qui devait être pesant, à en juger par la lenteur de leur marche. De temps en temps même ils étaient obligés de s'arrêter et de déposer le fardeau à terre ; puis ils se remettaient en route. Arrivés au rocher derrière lequel s'était accompli, un instant auparavant, le mystérieux travail de l'inconnu, ils s'arrêtèrent une dernière fois, et, se jetant dans les bras l'un de l'autre, ils se mirent à sangloter amèrement, puis ils reprirent leur fardeau et disparurent derrière le rocher. Il y eut quelques minutes d'un silence funèbre, pendant lesquelles Maurice, profondément ému, moins par la scène qui se passait devant ses yeux que par les idées qu'elle éveillait en lui, sentit couler ses larmes. Tout ce que l'homme a de tristes et de sacrés souvenirs de la patrie, la piété des vieux parents, la religion des tombeaux, tout cela lui revint en ce moment à l'esprit, et il vint s'y joindre, sans qu'il sût pourquoi, la douloureuse pensée de la liberté perdue. — O malheureux ! malheureux ! s'écria-t-il, l'homme qui ne peut pas donner à ceux qu'il aime le coin de terre désiré, et qui ne peut pleurer ses morts comme les morts eussent voulu être pleurés ! — Pourquoi cette plainte vint-elle à la bouche de Maurice ? Pourquoi ce jeune homme, qui avait méprisé les larmes des siens sur le sol qui l'avait vu naître, venait-il sur une terre étrangère s'attrister d'un événement qu'il ne comprenait pas, et partager une douleur inconnue ? Qui peut le dire ? Les âmes sont comme les harpes éoliennes, qui frémissent à des souffles invisibles.

Les deux inconnus reparurent bientôt, appuyés l'un sur l'autre, et s'en retournèrent lentement et silencieusement, comme des ombres, à la cabane solitaire. Au moment où la porte se referma, un oiseau de nuit vint se poser sur le toit, secoua ses ailes poudreuses, et poussa un cri aigre et sinistre. Il s'éloigna au bout d'un instant, et rien ne vint plus interrompre la morne taciturnité du vallon. Maurice, saisi d'une indéfinissable sym-

pathie pour ces inconnus, et desirieux d'éclaircir le mystère qui les enveloppait, se leva et se dirigea vers le rocher. Après l'avoir tourné, il vit que sur un espace de six à huit pieds carrés la terre avait été fraîchement remuée. Quoique nul signe extérieur n'indiquât la présence d'un cadavre, il comprit que des devoirs funèbres venaient d'être rendus par les inconnus à un être qui leur avait été cher. Il trouva une sorte de satisfaction mélancolique à avoir deviné dès l'abord le secret de leur muette désolation. Les hommes sont bien frères, se dit-il, et se tiennent ensemble par un lien bien vivant et bien sympathique, puisque l'un ne peut éprouver une douleur dont l'autre ne reçoive le contre-coup !

La nuit était déjà avancée, et la clarté de la lune souvent et longtemps voilée par de sombres nuages, ne suffisait pas à éclairer le voyageur dans un chemin difficile, au milieu d'un pays inconnu. Déjà trop endurci à la fatigue pour craindre de passer une nuit à la belle étoile, trop téméraire pour s'inquiéter d'aucun danger, il monta sur une espèce de plate-forme qui dominait le lieu de la sépulture, se fit, à l'abri d'un puissant cactus, un lit de mousse et de feuilles sèches, et s'endormit tranquillement, au doux murmure de la brise. Il rêva qu'il voyageait à cheval à travers une vaste plaine dont l'horizon se terminait d'un côté à une épaisse forêt, de l'autre à une ville immense. Frappé de la beauté du paysage, et surtout du contraste que formaient ses parties opposées, il s'arrêta plein d'admiration et d'incertitude. Il eût voulu à la fois rester où il était et aller des deux côtés. Une vive curiosité le portait vers la ville, une forte sympathie l'attirait vers le grand bois, et le doute qui naissait de ces deux impressions contraires le retenait à sa place. Pendant qu'il réfléchissait, livré à une fatigante et pourtant douce perplexité, il vit venir à lui deux femmes qui fendaient l'air dans leur course rapide. Leurs pieds ne touchaient pas le sol comme ceux des hommes, leurs épaules n'agitaient point des ailes brillantes comme celles des anges, et l'on n'eût pu dire si elles venaient de la terre ou du ciel. Elles arrivèrent en même temps près du voyageur, saisirent chacune en même temps une des brides de son cheval, et cherchèrent à l'emmener, l'une vers la ville, l'autre vers la forêt. Le cheval resta immobile entre les deux forces égales qui le tiraient en sens contraires, et le voyageur incertain ne sut

à laquelle des deux femmes il devait donner la préférence. Elles étaient belles toutes deux, quoique bien différentes, et toutes deux pleines de charmes.

Celle qui était venue du côté de la ville portait sur son beau front l'empreinte d'une grande intelligence ; son regard, ferme et pénétrant, semblait fait pour aller au fond de tous les mystères, sa démarche était noble et imposante, et son costume composé d'étoffes superbes et orné de pierres les plus précieuses, se drapait autour d'elle avec art, et faisait resplendir au soleil des reflets magnifiques. Mais au milieu de l'éclat qui environnait toute sa personne, il se montrait je ne sais quoi de faux et de triste. Sur ce front grandiose et dans ces yeux scrutateurs on lisait comme le regret de trop savoir ; le fin sourire qui errait sur ses belles lèvres un peu pâles laissait entrevoir l'ironie et l'incrédulité, et sous les vastes plis de ses vêtements merveilleux on cherchait vainement les battements du cœur.

La femme venue de la forêt était, au contraire, vêtue pauvrement ; une simple étoffe d'écorce entourait le bas de son corps ; mais ses belles épaules dorées par le soleil, ses bras ronds et potelés, pleins à la fois de force et d'élégance, sa puissante poitrine où l'on voyait l'air circuler abondamment et le cœur battre avec une force tranquille, ne semblaient pas faits pour porter des voiles, et nul vêtement n'eût été digne de les couvrir. Le visage de cette femme n'annonçait pas la profonde intelligence qui éclatait sur celui de l'autre ; mais les lignes en étaient si pures, l'expression si naïve et si bonne, qu'on n'eût pas osé y rien changer, de peur de déranger son charmant ensemble,

Autant le voyageur admirait la première des deux apparitions, autant il se sentait porté à aimer la seconde. Pourtant, après les avoir bien examinées toutes deux, il ne savait encore laquelle il devait choisir.

Voyant son incertitude, elles cherchèrent à le décider, en lui parlant tour à tour.

— Viens avec moi, disait la femme aux beaux vêtements, d'une voix harmonieuse comme le concert savant de vingt instruments mélodieux ; je te montrerai mille merveilles, et je te donnerai mille plaisirs. Dans la ville que j'habite, la vie d'un homme ne suffit pas pour tout connaître et tout goûter. Tu verras là-bas des demeures humaines,

dont les unes, bâties avec les débris de la terre, et fortes comme les roches séculaires de l'Atlas, défient les orages et les ans ; dont les autres, mobiles et légères comme des nids de mouettes, brûlent le sol de leur course emportée ou glissent sur les ondes avec la vitesse des vents dont elles s'approprient la force ; des marbres travaillés par la main des hommes, comme des pâtes légères, et façonnés à l'image de toute chose, et auxquels il ne manque que la vie ; des toiles ornées de couleurs habilement mélangées et dans lesquelles semble se refléter tout ce qui existe ; des murailles qui emprisonnent les fleuves, des chemins qui coupent les montagnes en deux ; des machines qui broient la pierre et pétrissent le fer. Viens, je te ferai lire dans les entrailles de la terre et dans les profondeurs du ciel ; je t'apprendrai à mesurer l'espace et à peser les astres, et je te dirai l'histoire de tous les animaux qui se meuvent sur la surface du globe, les propriétés de toutes les plantes et le nom de toutes les étoiles. Viens avec moi, jeune homme, tu sauras tout, tu verras, tu goûteras tout.

L'autre femme parla ensuite d'une voix simple et sauvage, mais aussi mélodieuse que le bruit du vent passant dans les grands arbres, ou celui des ondes qui se précipitent entre les rochers. Elle disait :

— Suis-moi, noble enfant de Dieu ; suis-moi avec confiance, je suis ta sœur et ton amie. Je n'ai ni science ni trésors à t'offrir, mais seulement l'héritage qui nous a été légué par notre père commun. Là où j'habite, les oiseaux chantent en paix leurs doux hymnes d'amour, et saluent joyeusement le réveil de ceux qui aiment comme eux ; les arbres, dont aucune main ne sape les racines ni ne fouille le tronc, jettent de fraîches ombres et d'harmonieux soupirs sur les têtes amies qui viennent se reposer à leurs pieds ; l'herbe élastique berce le pied qui la foule. Le ruisseau sourit à l'œil qui s'y mire, le vent joue avec les chevelures flottantes, et l'orage lui-même, terreur du monde, déroule au pieux habitant des solitudes des magnificences inconnues. Je ne t'apprendrai aucun des secrets du monde ; mais Dieu, qui tient en sa main la source des mystères, se penchera paternellement vers toi et te laissera t'y enivrer d'admiration et de reconnaissance. Suis-moi au lieu où l'on sent, où l'on aime, où l'on prie ; suis-moi au désert : c'est là qu'est le bonheur.

Agité d'émotions inconnues, le voyageur fit un violent effort pour sortir de son incertitude, et s'éveilla. Mais quoiqu'il eût reconnu tout d'abord Falocès qui lui servait d'abri et qu'il vit rayonner au-dessus de lui les millions d'étoiles que le ciel des songes ne sait point emprunter au vrai ciel, il crut un instant qu'il continuait de rêver. Un homme moitié nu, mais dont la tête était ornée de grandes plumes, exécutait à quelques pas de lui une scène bizarre et au premier abord incompréhensible. Il dansait pendant quelques minutes, et s'accompagnait en frappant d'une lance qu'il tenait de la main droite sur une sorte de tambourin qu'il portait dans la gauche ; puis, s'arrêtant tout-à-coup au milieu d'un mouvement violent, il se mettait à chanter, sur un mode lent et monotone, une complainte mélancolique dont le refrain était celui-ci :

« Cache, cache la tombe, vieux guerrier ; jette de la terre et de la terre sur le mort, et mets des pierres dessus, pour que le vautour blanc ne voie pas le trou et ne déterre pas le cadavre. Hélas ! »

Ce refrain achevé, l'inconnu recommençait sa danse pendant quelque temps ; puis il l'interrompait de nouveau pour reprendre sa chanson.

Maurice qui comprenait la langue dont il se servait, remarqua un couplet dont voici le sens :

« Elle était belle ; mais elle a fleuri loin de nous. Le blanc a pris son parfum.

Elle était bonne ; mais elle est morte, et nous sommes forcés de cacher ses restes, Les blancs nous défendent sa poussière.

« Bon Dieu ! nous ne sommes plus les maîtres du pays où nous sommes nés ; nous ne pouvons plus posséder la femme que nous aimons, ni élever l'enfant qui sort de nous, ni enterrer le père qui nous a engendrés, ni garantir notre maison de la maladie en y plaçant les arêtes des poissons sacrés, ni te célébrer par des sacrifices, toi, bon Dieu ! Tu as tout donné aux blancs sur la terre, ne leur donne pas notre pays des nuages, afin que nous puissions y chasser avec nos frères, y danser avec nos sœurs, et rire et pleurer avec ceux que nous avons aimés.

« Car Nada est morte !

« Nous ne verrons plus Nada ici-bas ; cache, cache la tombe, vieux guerrier ; jette de la terre et de la terre sur le mort, et mets des pierres

dessus, pour que le vautour blanc ne voie pas le trou et ne déterre pas le cadavre. »

L'inconnu continua ainsi jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue, il se laissa tomber tout de son long par terre. Il resta quelque temps immobile comme un mort, la face appuyée contre le sol. Inquiet de cette immobilité, Maurice se disposait à aller au secours de l'inconnu, quand celui-ci se releva brusquement. Il leva les mains au ciel en poussant des cris plaintifs, saisit son tambourin et sa lance les mit en pièces, arracha les plumes de sa coiffure et les foula aux pieds ; puis il alla chercher quelques pierres qu'il jeta sur l'endroit où il avait dansé, et recouvrit tout avec des tas de feuilles sèches qu'il avait amassées à l'avance. Quand il eut fini, il prit une poignée de terre, la répandit sur sa tête, et, croisant ses bras sur sa poitrine, il s'en alla lentement.

Maurice, profondément ému du spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux, ne put pas se redormir. Heureusement la nuit était déjà bien avancée, et il fut bientôt tiré de sa préoccupation par l'apparition du jour. Il se mit à suivre avec délices les progrès de la lumière et attendit, dans une sorte d'extase, que le soleil se montrât. Lorsqu'après avoir doré le sommet des montagnes voisines il éleva au-dessus du Pasli sa tête rayonnante, le voyageur le salua d'un cri de joie et d'admiration ; puis, adressant un tendre adieu au coin de la terre où dormait cette Nada, objet d'une si touchante douleur, il reprit son chemin de la veille et retourna à la ville.

Là, sa première idée fut de demander quelques renseignements sur la famille de la vallée ; mais il fut arrêté par la double crainte de compromettre, par des questions maladroitement posées, ses amis inconnus, et de voir dépoétiser par quelque sottise réponse les seuls objets qui eussent réalisés jusqu'à présent son idéal de voyageur. Il résolut de garder pour lui seul sa découverte, et d'employer à la continuer les premiers instants dont il pourrait disposer. Malheureusement il fut retenu pendant plusieurs jours sur le navire et à la ville, tantôt par les importuns, tantôt par le mauvais temps. Mais un matin que personne n'était encore éveillé et qu'une brise de bon augure promettait une belle journée, il s'échappa de la chambre que le roi lui avait donnée dans une de ses cases, et prit le chemin de la vallée. Il y arriva comme la pro-

nière fois, sans accident, après quelques heures de marche.

La cabane était ouverte. Il s'en approcha, et, n'entendant aucun bruit au dedans, il se hasarda à y jeter un coup d'œil. Il n'y avait personne dans la première chambre ; mais tout y était en ordre, et quelques tisons qui brûlaient encore sur une espèce de foyer faisaient voir que les maltres, s'ils étaient absents, n'étaient pas du moins bien éloignés.

Maurice, n'osant pénétrer dans l'intérieur pour frapper à la porte de la seconde chambre, se mit à faire le tour de la cabane, et à regarder en même temps dans toutes les directions. Au milieu du champ de blé qu'il avait remarqué le jour de sa première excursion, il vit une tête de femme qui se levait et se baissait à intervalles à peu près égaux. Il supposa que ce devait être son inconnue, et il se dirigea de son côté. Il arriva à quelques pas d'elle sans qu'elle détournât la tête. Elle était occupée à moissonner, et ne semblait pas avoir entendu les pas du voyageur.

Ne sachant comment l'aborder, il entonna la chanson du Ronco, espèce d'hymne héroïque qu'il avait trouvé dans les livres qui lui avaient servi à apprendre la langue polynésienne. A son accent, la femme le reconnut tout de suite pour un étranger ; car elle lui dit, sans se retourner :

Salut, et que dieu protège celui qui est loin de sa patrie ! Alors elle acheva de couper une poignée d'épis qu'elle tenait dans la main gauche, puis se redressant avec grâce, et regardant le jeune homme d'un air triste et doux, elle lui dit :

— Que veux-tu ?

Son visage était si beau, son port si noble, sa voix si harmonieuse, que Maurice resta comme pétrifié devant elle, et ne pensa pas à lui répondre. Au bout d'un instant, elle lui répéta sa question avec la même voix, douce et triste, et sans plus d'impatience que la première fois. Obligé de faire une réponse, et n'en trouvant pas de bonne, Maurice s'avisait de dire qu'il avait perdu son chemin, et que, surpris par la faim, il venait implorer la compassion de la belle moissonneuse et lui demander un peu de nourriture. Il espérait que, trouvant aucune provision sous la main, elle serait disposée à rentrer dans sa cabane, et que là, il pourrait lier avec elle une plus ample conversation.

Mais elle, soulevant des feuilles qui étaient po-

sées à terre à quelques pas, lui tendit un régime de banane et un épi de maïs rôti, et lui dit :

— Mangez.

Maurice obéit d'autant plus facilement que la marche lui avait donné un vif appétit. Cependant l'inconnue s'était remise à l'ouvrage et faisait tomber comme en cadence les épis sous sa faucille. Maurice, qui prenait déjà un double plaisir à voir son visage et à solliciter son obligeance, se plaignit de la soif, et la pria de lui donner à boire. Il craignait bien un peu qu'elle ne se fâchât de son indiscretion et qu'elle ne lui montrât, sans répondre, de la ruisseau qui coulait à peu de distance ; mais il espérait en même temps que sa bonté, en ne se démentant pas, la lui ferait admirer et aimer davantage. « Quand on a entre les mains une belle statue, se disait-il, on doit tout essayer pour l'embellir, même au risque de la briser. »

La jeune femme ne montra ni colère, ni étonnement. Elle quitta de nouveau sa faucille, prit un coco déposé sur les feuilles, et alla le remplir au ruisseau ; puis, le présentant au voyageur :

— Bois, lui dit-elle avec son air de bienveillance accoutumée. Maurice vida le coco d'un trait, et remercia, moins pour montrer sa reconnaissance que pour prolonger une entrevue qui devenait de plus en plus agréable, et proposa ses services. L'inconnue, sans les accepter, ne les refusa pas.

— A quoi pourrais-tu être utile ? lui demanda-t-elle tranquillement.

— A tout ce que vous voudrez, répondit-il.

— Que sais-tu faire ?

— Tout ce que vous me montrerez.

— Eh bien ! j'ai assez coupé de blé maintenant. Aide-moi à faire des gerbes.

Et elle commença à en faire elle-même. Maurice voulut l'imiter ; mais son peu d'habitude le rendait maladroit, et la jeune femme avait achevé sa troisième gerbe, qu'il n'était pas encore venu à bout d'attacher solidement la première. Elle regarda un instant avec un demi-sourire ses tâtonnements inutiles ; puis, le poussant doucement, elle prit sa place, refit, en un tour de main, le lien auquel il avait travaillé un quart d'heure, et lui présenta sa gerbe très bien arrangée.

— C'est honteux, n'est-ce pas, lui dit Maurice, une pareille maladresse ?

— Non, répondit-elle. Tu n'as pas l'habitude de faire cela. Tu es un homme riche.

Maurice la regarda avec étonnement. — Connaîtrait-elle nos mœurs, par hasard ? se dit-il en lui-même. Puis il ajouta tout haut :

— Il est vrai ; je ne suis pas habitué à ces travaux ; mais si je manque d'habileté, je ne manque pas de force ; et, si vous le voulez, je porterai les gerbes dans votre cabane.

— Non, répondit-elle, c'est Mikoa qui est chargé de cela ; et si, au retour de la pêche, il ne trouvait pas son fardeau à porter, il serait triste. Mikoa est bon.

— Mikoa demeure avec vous dans cette cabane ?

— Tu l'as dit.

— C'est votre parent ?

— Non. C'est mon ami.

A ce mot d'ami, un éclair de jalousie traversa l'âme du jeune homme ; mais il en eut honte et le réprima aussitôt. « Moi, jaloux ! se dit-il ; et de qui, et pourquoi ? Parce que je contemple depuis une heure les beaux yeux noirs de cette femme, est-ce une raison pour aller me troubler la cervelle ? En quoi me regardent ses actions ? que m'importent ses goûts ? Elle a un amant : eh bien ! tant mieux pour elle, et surtout pour lui. C'est un heureux coquin. » S'étant consolé par ce mot parisien, il reprit la conversation avec la même tranquillité qu'auparavant.

— Est-ce que vous n'avez pas de parents ? dit-il à l'inconnue, qui continuait son travail.

— Il y a huit jours, j'avais ma mère, répondit-elle en laissant tomber sa faucille et en croisant ses mains ; mais aujourd'hui Razim est seule.

Et une larme roula dans ses yeux.

— Oh ! non pas seule, ajouta-t-elle vivement au bout d'un instant, Mikoa est là.

Maurice vit avec peine qu'il venait de réveiller en elle une douleur endormie, et, se rappelant la lugubre scène de l'enterrement, il tomba, comme la pauvre Razim, dans une profonde mélancolie. Ils en furent tous deux tirés par l'arrivée de Mikoa. Il avait achevé sa pêche, dont il portait sur l'épaule les instruments et le produit.

Mikoa était un homme grand et vigoureux, vêtu complètement à la manière nationale. Les tatouages dont sa tête et ses épaules étaient couvertes lui donnaient un air dur et sauvage, et empêchaient qu'on ne vit son âge. Il fit avec la main un salut

amicale au voyageur, et alla serrer dans ses bras Razim, qui l'embrassa avec effusion.

Maurice, quoi qu'il pût faire, ne vit pas d'abord sans déplaisir cet échange de caresses ; mais il ne put étouffer un soupir de satisfaction quand il entendit le sauvage dire à la jeune femme :

— Bon soleil pour le reste de la journée, ma fille !

Ils s'entretenirent quelques instants ensemble, mais tellement bas et vite, que Maurice, qui ne savait que très imparfaitement leur langue, ne put les comprendre. Il passa ce temps à les considérer tour à tour, et les reconnut sans hésitation pour les deux personnages qui avaient si singulièrement captivé son attention pendant une nuit de la semaine précédente.

Mikoa, ayant terminé son entretien avec celui qu'il appelait sa fille, adressa la parole au voyageur, et lui dit :

— Etranger, les hommes de tes contrées ne font rien sans avoir un but. Pourquoi es-tu venu dans notre vallée solitaire ?

— Par hasard, et pour échapper à la foule de hommes, répondit Maurice. La solitude est un amie dans le sein de laquelle j'aime à me reposer.

— Je te comprends, jeune homme. Il y a de fleurs qui ne s'épanouissent que derrière les rochers, à l'abri du vent. Mais alors pourquoi restes-tu avec nous, maintenant que ta faim est apaisée ?

— Je vous crois malheureux, et j'aime ceux qui souffrent. On aime ceux qui nous ressemblent.

— Pourquoi crois-tu que nous souffrons ? ne nous connais pas.

— Cache, cache la tombe, vieux guerrier ; jet de la terre et de la terre sur le mort, et mets des pierres dessus pour que le vautour blanc ne vole pas le trou et ne déterre pas le cadavre. Hélas !

— Où donc as-tu entendu ces paroles ? s'écria le sauvage en s'approchant vivement du jeune étranger.

— J'étais là, répondit Maurice, l'autre nuit quand la lune brillait au ciel, et que...

— Assez, dit le sauvage en lui serrant la main. Es-tu notre ami ?

— Si tu le veux.

— Viens t'asseoir sous notre toit.

Ils partirent tous trois ensemble, et allèrent reposer dans la cabane.

Charmé de la douce hospitalité dont il était l'objet, Maurice resta jusqu'au soir, partageant

le repas de ses nouveaux amis, et parlant avec un des choses qui les intéressaient comme lui, le climat, de son climat et de sa végétation, des innovations présentes et surtout des coutumes usées.

Razim savait le français, comme Maurice le malaisien, et il leur était ainsi facile de s'entendre, soit entre eux, soit avec Mikoa.

Maurice, étonné, avait demandé à Razim comment il se faisait que dans cette île où on ne parlait, en fait de langues étrangères, que l'anglais, elle sût le français, et elle lui avait répondu qu'elle l'avait appris de sa mère; mais quand il voulut faire à ce sujet de nouvelles questions, il n'en put obtenir un seul mot. Voyant même que ses paroles semblaient rappeler à la jeune sauvage des souvenirs douloureux, il prit le parti de se taire là-dessus, et chercha à ranimer la conversation en la transportant sur un autre terrain. Mais il n'en put venir à bout : ses deux hôtes étaient tombés dans une mélancolie morne et silencieuse.

Maurice, attristé lui-même par la vue de leur tristesse et par l'inutilité de ses efforts pour les en tirer, se leva et prit congé d'eux, en les remerciant de leur bon accueil et en leur demandant la permission de revenir.

Mikoa ne répondit pas, et parut attendre que Razim décidât.

Celle-ci se leva à son tour, et s'adressant au voyageur :

— Pourquoi veux-tu revenir ? lui dit-elle.

Maurice resta un instant embarrassé de la question; mais ensuite, charmé de la franchise qui présidait à toutes les paroles de la jeune sauvage, il répondit avec une sorte d'enthousiasme :

— J'ai envie de revenir parce que Mikoa est bon et que Razim est bonne et belle, et que Dieu m'a fait de rechercher l'homme qui est bon, et d'aimer la femme qui est belle.

— Tu as bien parlé, reprit-elle en souriant doucement. Toi aussi, tu es bon et beau : tu peux revenir.

Elle lui fit un geste d'adieu et se rassit.

Maurice sortit le cœur plein de joie, et se mit à marcher au hasard devant lui. Agité de transports inconnus, il allait bondissant comme un cerf, s'arrêtant tout-à-coup et reprenant ensuite, poussant des cris inarticulés qu'il

interrompait brusquement, et les faisant suivre de longs silences.

— Oh ! jeune homme ! cria derrière lui la voix gutturale du sauvage, arrête ta course désordonnée. Laisse-moi te guider dans les sentiers difficiles de la montagne; car l'esprit des songes t'a touché le front de son aile, et, livré à toi-même dans les ténèbres de la nuit, tu te précipiterais dans les abîmes où le vautour va chercher sa proie !

— Merci, répondit Maurice en rougissant, ne t'inquiète pas des folles ardeurs de ma jeunesse. Je retrouverai mon chemin. Une bonne nuit, Mikoa, et que le Dieu du ciel te donne une longue vie !

— Pas de souhaits, cher étranger, dit vivement le sauvage; il faut connaître le cœur d'un homme avant de lui souhaiter quelque chose. Autrement, on risque de faire comme celui qui offre à son ami un fruit paré de belles couleurs, sans savoir qu'il est empoisonné.

Il resta un instant absorbé dans une rêverie mélancolique; puis il ajouta, en relevant sa tête qu'il avait abaissée sur sa poitrine :

— Suis-moi; l'hospitalité m'ordonne de ne pas te quitter avant que je t'aie vu t'asseoir dans ta case, à l'abri de tout danger. Viens par ici.

Il fit prendre à Maurice un chemin que celui-ci ne connaissait pas, et, le devançant d'un pas rapide, il le guida vers le sommet de la montagne. Tout en marchant, le jeune homme se demandait pourquoi il avait été si ému à son départ de la cabane.

— Aimerais-je cette jeune femme ? Allons donc ! moi qui ai tant usé, abusé et ri de l'amour, j'aimerais ? et qui ? une sauvage qui n'est peut-être jamais sortie de sa vallée, qui ne sait rien, ne comprendrait rien, et n'est bonne qu'à lier une gerbe ou à raccommoder un filet ! Il est vrai qu'elle est belle, certainement elle est très belle; mais on sait ce que vaut la beauté, quelques pièces d'or en Europe et de monnaie en Océanie. Demain, j'apporterai des oripeaux à cette jeune fille, dont ma folle imagination a fait une prêtresse du désert, et le diable m'en voudra bien s'il m'empêche de me passer cette fantaisie.

Au moment où il achevait ce beau monologue, il arrivait avec son guide au sommet du chemin.

Depuis quelque temps déjà la nuit était tombée, et, sans la complaisance de Mikoa, Maurice eût

serait infailliblement cassé le cou au milieu des précipices. Mais, grâce à lui, il avait heureusement accompli la partie la plus difficile et la plus périlleuse de sa route, car, en mettant le pied sur la crête de la montagne, il vit briller presque à ses pieds les rares lumières qui indiquaient la position de la ville.

Toujours guidé par le sauvage, il descendit rapidement le chemin qui y menait, et au bout d'un quart d'heure il était rentré dans sa case.

Mikoa accepta l'offre qu'il lui fit de s'y reposer un moment, quoiqu'il ne fût pas fatigué, et voulut y manger un morceau de pain, afin de consacrer davantage les liens d'hospitalité qui les attachaient l'un et l'autre.

Quand il eut fini :

— Maintenant, nous sommes *tayos*, lui dit-il; tant que tu seras ici, dispose de moi. Que la nuit te soit favorable !

Il ouvrit la porte pour s'en aller; mais, pendant le peu d'instants qu'il avait passés dans la case, le vent s'était levé et faisait courir rapidement sur le ciel de gros nuages noirs que sillonnaient déjà des éclairs, et Maurice, prévoyant un orage, voulut retenir son hôte.

— Je ne puis accepter la natte que tu m'offres sous ton toit, lui répondit le sauvage : Razim ne dormira pas avant que Mikoa ne soit rentré dans la cabane; et les yeux qui pleurent ont besoin de sommeil. La nuit s'avance; il faut que je parte. Tu me montres le ciel; bon ! bon ! Le vieux sauvage n'a pas peur du vent et de la foudre; le vieux sauvage a des frères qui chassent dans les nuages.

A ces mots, il partit en courant. La pluie commençait à tomber, et le bruit de ses pieds nus sur le sol ne tarda pas à se perdre.

Resté seul, Maurice se repentit un moment des mauvaises pensées qu'il avait eues sur la belle et triste Razim.

— Pour inspirer un si grand dévouement sans amour, se dit-il, il faut qu'une femme soit bien noble et bien bonne. Cet homme me semble un modble de générosité et de bienveillance, et il ne saurait aimer que des êtres qui lui ressemblent.

Mais bientôt la défiance reprit le dessus sur l'enthousiasme; et, changeant brusquement de ton avec lui-même, il continua de la sorte :

— Après tout, qui les empêcherait de se ressembler en mal plutôt qu'en bien, et d'être, lui, un cicéron habile qui cachera, sous de belles

apparences, une avidité ignoble; et elle, un prostituée adroite qui saurait donner à l'effronterie du vice l'apparence de la franchise et de la candeur? Enfin, nous verrons bien, et ils seront malins s'ils m'attrapent.

Là-dessus, il s'endormit, mais avec moins de tranquillité que n'eût dû lui en inspirer le discours qu'il venait de se tenir à lui-même. C'est qu'il souffrait, sans s'en douter, du mal qu'il faisait aux autres dans son opinion, et qu'il ne pouvait avoir sur la nature humaine une pensée triste et méprisante, sans faire tomber sur lui-même un peu de cette tristesse ou de ce mépris.

C'était, au fond, un homme très bon et très sympathique, mais vicié en plusieurs points par la mauvaise éducation qu'il avait reçue, et, pour ainsi dire, par le mauvais air qu'il avait respiré dans sa jeunesse. Il avait vécu au milieu d'un monde faux, incrédule et railleur, à qui rien ne paraissait aussi honteux que le rôle de dupe; et avait vu autour de lui d'assez nombreux exemples de perfidie et de mensonge pour être porté à croire ceux qui disaient qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour échapper à la tromperie que de tromper ou de mépriser d'avance.

Comme il était trop loyal pour tromper personne, et que le faux amour-propre qu'on lui avait inculqué, et comme incrusté, lui faisait craindre follement d'être trompé, il se réfugiait naturellement dans la défiance et dans le mépris systématique. Cet état lui paraissait bien souvent odieux et insupportable; mais comme il n'avait pas le courage de se livrer à une confiance qui pouvait le rendre dupe, et par là même, selon ses idées, ridicule, il ne savait où chercher la tranquillité d'âme dont il avait besoin.

Une des raisons qui l'avaient, sans qu'il s'en rendit bien compte, déterminé à entreprendre son grand voyage, était l'espérance de rencontrer un monde plus étroit sans doute, mais aussi plus sincère que celui qu'il quittait, et où il pourrait sans craindre une duperie, renoncer à l'incassante circonspection dont il avait été jusqu'alors obligé de s'envelopper. Mais c'était en vain qu'il cherchait; il lui semblait voir que les hommes étaient partout les mêmes; et comme son mal était bien plus en lui-même que dans les autres quand il lui arrivait de trouver des gens qui lui paraissaient dignes de toute sa confiance et de sa estime, tout d'un coup, sans qu'il pût dire com-

ment, les souvenirs de sa vie passée venaient le poursuivre et le tourmenter avec une force irrésistible; et, dans les coins les plus perdus de l'Océanie, sa mauvaise habitude de soupçonner et de dédaigner triomphait de tous ses autres sentiments, comme au milieu des capitales de l'Europe.

C'était sous le coup de ces idées que Maurice s'était endormi.

Ce fut sous la même influence qu'il se réveilla.

L'orage était entièrement dissipé; pas un nuage ne tachait la vaste nappe du ciel, et le soleil s'élevait rapidement du sein de l'Océan commençant à sécher les prairies humectées par la pluie de la veille.

Le jeune homme prit dans ses malles quelques objets curieux ou brillants, en fit un petit paquet qu'il mit sur son épaule, au bout d'un bâton, et partit pour la vallée.

Il trouva Razim seule, comme la veille. Elle était assise à l'ombre d'un bouquet de palmiers, à peu de distance de sa cabane, et s'occupait à raccommoder des filets.

Quand elle aperçut Maurice, elle lui fit de la main un geste de bienvenue, elle l'invita à s'asseoir à côté d'elle. Il s'assit à ses pieds en la regardant fixement et baisa le bas de son manteau de pagne.

Elle le regarda à son tour, avec étonnement, sans témoigner ni joie ni colère, et se remit à son ouvrage. Puis elle entama ainsi la conversation avec lui :

— Mikoa m'a chargée de te dire pour lui toutes les paroles de l'amitié.

— Mikoa savait donc que je viendrais aujourd'hui? répondit Maurice.

— Il le croyait.

— Et il vous a laissée seule?

— Oui. Le soleil brille au ciel.

— Mais il ne craint donc rien de moi?

— Que veux-tu qu'il craigne? Vous êtes *tayos*.

— Il m'a dit cela hier au soir. Mais je ne l'ai pas bien compris. Que veux dire ce mot?

— Quand deux hommes se choisissent et s'accrochent pour *tayos*, c'est qu'ils veulent tout partager ensemble tant qu'ils habiteront la même terre. Ainsi, ton ami deviendra l'ami de Mikoa, et ton ennemi son ennemi; si tu veux voguer sur la mer, tu monteras avec lui dans sa barque, et si tu veux dormir, tu auras la moitié de sa natte.

Est-ce que tu ne veux pas être *tayo* de Mikoa?

Maurice hésita un instant avant de répondre. Il craignait qu'il n'y eût là un piège tendu à sa bonne foi, et que le rusé sauvage ne vint, en abusant de la parole qu'il donnerait, le dépouiller à son aise. D'un autre côté, il aurait eu honte de répondre par une défiance injurieuse à une loyale offre d'amitié.

Heureusement, une lutte entre les bons et les mauvais sentiments ne pouvait durer longtemps dans ce cœur chevaleresque; et, cédant à sa générosité naturelle, le jeune homme s'écria au bout d'un instant :

— Je le veux. J'accepte Mikoa pour ami et pour frère; qu'il dispose de moi et de tout ce qui est à moi, et que la foudre tombe sur celui qui manquera de parole à l'autre.

— Voilà qui est bon, dit la jeune fille avec satisfaction; Mikoa se réjouira.

Puis elle ajouta avec tristesse :

— Pauvre Mikoa! il ne se réjouit pas souvent. Tu es heureux, étranger; tu auras fait sourire celui qui pleurait.

Maurice, attendri de ces paroles, sans pourtant bien savoir ce qu'elles signifiaient, saisit vivement la main de Razim, et la serrant sur son cœur, lui dit :

— Ah! c'est toi, charmante fille du désert, que je serais heureux de consoler.

— Moi? je n'ai pas besoin de consolation; je ne souffre pas.

— Et pourtant, ... n'est-ce pas votre mère que vous avez perdue l'autre jour?

— C'est elle. Mais je n'en souffre pas.

— Vous ne l'aimiez donc pas? s'écria Maurice avec une sorte d'étonnement douloureux.

La jeune fille le regarda d'un air incertain, comme si elle n'eût pas compris ce qu'il voulait lui dire.

— Comment, reprit-elle au bout d'un instant, est-ce que tu connais quelqu'un qui n'aime pas sa mère? J'ai aimé la mienne de tout mon cœur: c'était une partie de mon existence, une partie de moi. Mais je savais que cette partie serait un jour séparée de moi; je m'y attendais; et, quand l'heure triste est venue, elle m'a trouvée résignée. Ah! si ma mère, vivante, cette image de Dieu qui est grand et bon, m'avait abandonnée volontairement, alors j'aurais horriblement souffert sans doute, et Mikoa m'eût peut-être enter-

rée à sa place. Mais Nada est morte ; nous avons été séparées malgré nous par un pouvoir plus fort que nous. Il n'y a eu ni de sa faute ni de la mienne ; j'attends donc avec patience le moment qui nous réunira de nouveau et pour toujours ; j'attends, ne vivant plus qu'à moitié, mais ne souffrant pas.

— Vous êtes chrétienne ? lui dit Maurice, frappé du caractère religieux et résigné des paroles qu'il venait d'entendre.

— Non, répondit-elle. J'adore le Dieu de ma mère, et pas d'autre.

— Et quel est-il ?

— Celui de la terre et du ciel.

— Et comment le nommez-vous ?

— Dieu.

— Vous ne lui donnez pas d'autre nom ?

— Quel autre conviendrait à sa grandeur ?

— Votre Dieu vous défend-il d'aimer ?

— Comment le défendrait-il, lui qui aime tout ce qui existe !

— Il ne vous défend pas d'aimer les étrangers ?

— Maudite soit la porte qui ne s'ouvre pas à l'étranger qui marche loin de son pays ! Maudit soit le cœur qui ne s'ouvre pas à la voix de celui qui est seul !

— Mais moi, moi, Razim, croyez-vous que vous pourriez m'aimer quelque jour ?

— Je t'aime déjà.

— Déjà ! répéta Maurice en se levant avec une surprise que Razim dut prendre d'abord pour de la joie.

Mais un instant après son front s'obscurcit ; il se rassit, et, fixant la terre d'un air sombre, il se mit à méditer en silence.

Que se passait-il dans son âme ? et pourquoi cette parole, qui eût dû le rendre si heureux, l'avait-elle ainsi jeté dans une triste préoccupation ? Nul ne le sait ; et Razim, qui suivait de l'œil tous ses mouvements, ne put y rien comprendre.

Lorsqu'au bout de quelques minutes il releva la tête, un grand changement s'était opéré sur sa physionomie : il avait l'air calme, froid, railleur.

— Ah ! vous m'aimez déjà, dit-il à Razim avec un sourire sardonique. Et que dira de cela l'honnête Mikoa ?

— Rien. Qu'importe à Mikoa ?

— Et quoi que vous fassiez, il ne dira rien ?

— Rien. Pourvu que je ne souffre pas, Mikoa est content.

— Et il acceptera très bien tous les présents que je voudrais lui faire, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Très bien ! J'en étais sûr, continua Maurice avec un sourire plus amer, parlant dans sa langue naturelle. Aussi quelle idée avais-je de croire que je trouverais dans ce petit coin de terre plus de vertu et de noblesse que je n'en ai trouvé dans toute notre Europe ! Ah ! prostitution ! prostitution ! salut ! Je suis obligé de te reconnaître pour la reine du monde !

— Qu'as-tu donc, cher étranger ? dit Razim en voyant le jeune homme se livrer à une colère dont elle ne comprenait ni la cause, ni l'expression.

— Rien, rien, répondit-il en se rasseyant auprès d'elle, et en passant ses bras autour de sa taille. Tu es une jolie fille et je t'aime ; voilà tout.

Elle rougit, se dégagea doucement des bras de Maurice, et lui dit avec une dignité tranquille :

— Laisse-moi : on ne touche ainsi que sa femme.

Maurice la regarda un instant sans répondre, puis il prit le paquet qu'il avait apporté, l'ouvrit et étala tout ce qu'il contenait devant Razim, en lui disant : — Regarde. — Razim jeta les yeux sur les objets qu'il lui montrait, en prit même quelques-uns qu'elle examina avec une curiosité enfantine, les remit ensuite à leur place, en disant : — C'est bien beau ! — Puis elle se remit tranquillement à raccommoder ses filets.

— Tout cela est à toi, lui dit Maurice en lui présentant le paquet qu'il avait refermé.

— Je n'en ai pas besoin, répondit la jeune fille sans détourner les yeux de son ouvrage.

— Besoin, non ; mais jamais femme de ton pays n'a vu briller devant elle nos ornements d'Europe sans les désirer aussitôt.

— Je n'en ai pas envie. Garde tes présents pour une autre à qui ils feront plaisir. Pour moi, Dieu m'a donné ce qu'il me fallait : un beau ciel pour m'éclairer, un champ fertile pour me nourrir, et une case pour m'abriter. Si j'ai besoin d'autre chose, il me le donnera. Que sa volonté soit faite !

— Pardon ! pardon ! s'écria Maurice, bouleversé par ces simples paroles ; pardon, ange du ciel, que je ne méritais pas de voir. Je t'ai offensée dans mon cœur par mes pensées, et je viens de t'insulter encore par des offres ignominieuses.

Et, jetant au loin avec colère le paquet qu'il tenait à la main, il se mit à fondre en larmes.

— Ne pleure pas, lui dit doucement la jeune

age, ne pleure pas. Tu ne m'as pas outragé; tu n'es pas coupable des pensées que tu as eues sur moi, puisque tu ne me connais pas, et que je ne t'en veux pas de m'avoir offert ces ornements; c'est la coutume de tes compatriotes de parler par des présents l'amour des femmes de ton pays. Je ne suis pas semblable aux autres; mais je ne peux pas m'irriter contre toi, parce que tu ne l'as pas deviné. Rassieds-toi près de moi, et ne pleure plus.

En parlant ainsi, elle lui prit les mains et le fit se lever comme un enfant, sans qu'il fit aucun mouvement pour s'aider ou résister.

En face de cette bonté simple et naïve, de cette simplicité ingénue, Maurice se trouvait si petit et si misérable avec ses soupçons et ses injustices, qu'il n'osait seulement plus lever la tête, et il restait atterré comme un criminel devant son juge. Mais bientôt il sentit l'enthousiasme succéder à la honte, et, se laissant tomber aux genoux de Razim, il lui dit :

— Que pourrais-je faire, ô chaste enfant de la céleste! pour réparer l'outrage que t'a fait mon imagination souillée? Ton généreux pardon m'acable au lieu de me consoler, et, si tu ne me donnes le moyen d'expier ma faute, je partirai ici plus malheureux qu'un meurtrier. J'ai commis le plus affreux des sacrilèges; j'ai porté des vœux téméraires et impures sur la plus belle œuvre de Dieu, sur l'âme sans tache d'une noble vierge. Aie pitié de moi, Razim! Ce n'est pas mon cœur qui est coupable; je le sens, ce cœur qui bat déjà plus que pour toi. C'est mon esprit corrompu par les influences corruptrices de la vieille Égypte. Aie pitié de moi comme on a pitié de l'insensé qui frappe, dans sa folie, les êtres qui sont les plus chers. Si j'ai été injuste et outrageant envers toi, c'est que j'éprouvais une rage de ne pas rencontrer en toi toutes les perfections. Tu es si belle, Razim! ton regard est si pur, ta voix est si mélodieuse, que Dieu aurait pu, sans une sorte d'atroce mensonge, faire en toi un cœur vil. C'était parce que je ne savais cela que je t'insultais : la peur rend fêlé. Pardonne : il ne t'a fallu qu'un regard et une parole pour me changer tout entier, et rendre toute la confiance que ta vue m'avait inspirée. N'abuse pas de ta facile victoire; continue à être bonne et miséricordieuse; ne repousse pas loin de toi; l'hospitalité dé-

fend d'éloigner les suppliants. Je te supplie de me laisser vivre à côté de toi, avec toi, pour t'aimer et pour te payer un moment d'outrage par des années de bonheur.

La jeune fille écoutait avec une émotion croissante les discours passionnés du voyageur. Son sein se soulevait avec violence; un vif incarnat colorait ses joues, et l'éclat humide de ses yeux montrait qu'elle avait peine à retenir ses larmes. Elle resta quelque temps immobile, regardant fixement les filets qu'elle ne voyait pas. Puis elle se leva, et dit à Maurice, en lui tendant la main :

— A demain.

Maurice saisit la main qu'elle lui tendait et la couvrit de baisers. Mais elle la lui retira bientôt, et, lui faisant signe de ne pas lui parler et de ne pas la suivre, elle rentra à pas lents dans sa cabane.

Maurice tint ses regards attachés sur elle jusqu'à ce que la porte se fût refermée. Alors il se leva aussi, et reprit tout pensif le chemin d'Houorou. Lorsqu'il y arriva, son imagination mobile avait déjà fait mille rêves, s'était créé mille bonheurs et mille souffrances aussi; avait, en un mot, parcouru toutes les possibilités et toutes les impossibilités de la vie qu'il venait d'entrevoir un instant. Il était à la fois enchanté et effrayé de ce qu'il avait dit et fait, et craignant presque également les deux issues que pouvait avoir sa démarche, soit que Razim exauçât ou rejetât sa demande. C'est que la nature de Maurice était complexe : autant son cœur était hardi, enthousiaste et prompt, autant son esprit était timide et irrésolu.

Dans les moments où la passion s'allumait en lui, il était capable de tout entreprendre et de tout faire; mais quand elle s'éteignait ou s'obscurcissait seulement, il se mettait à examiner, à prévoir, à calculer, à douter. Une fois l'instant de l'action passé ou éloigné, il perdait toute confiance dans sa force et dans celle des autres. Son amour-propre l'empêchait de reculer devant les obstacles qu'il redoutait dans le cours de la route qu'il s'était engagé à parcourir; mais il regrettait souvent de s'être ainsi avancé.

Il avait senti tout d'un coup que Razim était une femme qu'il fallait prendre au sérieux, et qu'avec elle les promesses devaient être sacrées. Or, il était déjà, au bout de quelques heures, livré à une cruelle perplexité, en songeant à ce

qu'il avait fait et aux conséquences que cela pourrait avoir.

Il se demandait si cette jeune fille, bonne et sincère, sans doute, méritait cependant le sacrifice qu'il serait peut-être obligé de lui faire, de son pays, de ses amis, de sa famille. Son ignorance et sa sauvagerie ne l'empêcheraient-elles pas de s'entendre jamais avec lui ? Et les profondes différences qui résulteraient de l'inégalité des éducations ne rendraient-elles pas impossible la durée d'un amour déjà ardent, mais né seulement de la veille ?

Telles étaient les questions, et bien d'autres encore, qu'il s'adressait à lui-même, et qu'il ne savait comment résoudre. Enfin, après plusieurs heures de réflexions agitées, il prit, comme à son ordinaire, le parti de penser à autre chose, et de laisser marcher les événements, en abandonnant aux circonstances le soin de tout décider.

Le lendemain, dès les premières lueurs de l'aube, il se mit en route pour la vallée, et il y arriva au moment où le soleil paraissait au-dessus de la montagne, radieux, au milieu d'un ciel sans nuages. Il vit dans ce présage d'une belle journée un augure favorable pour sa destinée, et il se dirigea d'un pas léger et rapide vers la cabane. Il trouva la porte fermée, et frappa.

Mikoa vint lui ouvrir. Il avait l'air triste et sévère, et fit à Maurice un salut silencieux.

— Bonne journée, tayo, lui dit celui-ci d'un air un peu embarrassé. Où est Razim ?

— Elle est ici ; elle repose.

— Serait-elle malade ?

— Elle est en proie à l'esprit ; elle n'a pas dormi de toute la nuit.

Maurice voyait Mikoa peu disposé à le laisser entrer, et, comme d'un autre côté il n'aurait voulu, pour rien au monde, s'en retourner sans avoir eu avec Razim l'entrevue dont ils étaient convenus, il restait à la porte, incertain de ce qu'il devait faire.

En ce moment, Razim se montra derrière le vieux sauvage ; et, le poussant doucement, elle alla tendre, en souriant, la main à Maurice. Elle était très pâle, et son regard un peu fébrile annonçait qu'elle avait passé une nuit agitée.

Comme Mikoa la regardait avec inquiétude, elle l'embrassa cordialement et lui dit :

— Sois tranquille, mon père ; je suis bien. Je vais sortir avec Maurice ; je veux lui parler seule-

Le jeune homme éprouva une sorte de commotion électrique en entendant Razim prononcer son nom pour la première fois.

— Va, ma fille, répondit Mikoa la sages habite dans ton cœur, et les bons esprits parleront avec toi. Je resterai dans la case pendant que tu entretiendras l'étranger. Que la route te soit agréable !

Razim partit, suivie de Maurice. Elle le mena vers l'endroit où était enterrée sa mère, le fit asseoir avec elle sur le lit de mousse où il avait passé la nuit de la funèbre cérémonie, et lui dit :

— C'est ici que repose Nada, la bonne, la forte, la sainte Nada, ma mère. J'ai passé la nuit sur la natte où elle est morte, voyant son image dans les ténèbres et entendant sa voix dans le silence. Je l'interrogeai sur ma destinée, et elle m'a répondu. Elle m'a répété tout ce qu'elle m'avait dit un soir pendant que l'orage grondait à tour de notre case, et que, serrées l'une contre l'autre, nous écoutions siffler le vent et mugir le tonnerre.

Elle me disait :

« Chère enfant, il n'y a qu'un bonheur dans la vie, c'est d'aimer. Aime donc, ô ma fille, aime toujours ! Aime-moi tant que je serai avec toi ; mon cœur est capable de te suffire, de quel que soit l'affection que tu aies besoin.

« Quand Dieu m'aura séparée de toi, cherche un homme qui me remplace, qui t'aime comme moi, et aime-le comme tu m'auras aimée. Lorsque cet homme t'aura donné des enfants, regarde-leur le visage desquels ton image se mêlera à la sienne, donne-leur tout le lait de ton sein et tout l'amour de ton cœur.

« Mais, quoi qu'il arrive, mon enfant, ne quitte jamais la vallée où tu es née ; si ton ami t'appelle vers les grandes terres qui portent de grandes populations nombreuses et les villes immenses, ne le suis pas, parce qu'alors il ne t'aimera plus.

« Malheur à toi si tu as confiance dans l'homme à qui ne suffiront pas ton amour et ta solitude !

Et je ne puis douter de la vérité de ces paroles parce que ma mère n'a jamais menti.

— Mais votre mère pouvait se tromper, Razim interrompit Maurice ; elle ne connaissait pas ce pays où elle vous défendait d'aller.

— Ma mère ne parlait pas de ce qu'elle ne connaissait pas, repartit la jeune fille avec une confiance enthousiaste. Tout ce qu'elle me racon-

de l'Europe, elle l'avait elle-même vu, senti et osé.

— Votre mère est allée en Europe ?

— Oui, et comme l'oiseau qui a bu à une fontaine empoisonnée et qui revient mourir dans son nid pour dire à ses petits : « Ne buvez pas de l'eau qui donne la mort, » Nada est revenue vieillir et mourir dans notre île pour me dire : « Ma fille, regarde mon âme déchirée, et ne va pas au pays où souffrent les âmes. » Je te raconterai ce qu'étais ma mère, ce qu'elle a fait, ce qu'elle a vu, et tu me diras ensuite si elle a eu raison de m'engager à ne jamais sortir de ma vallée.

Razim pencha sa tête sur sa poitrine, et tomba dans une rêverie mélancolique.

Maurice, sentant que du récit qu'il allait entendre dépendait peut-être le sort de son amour, attendait dans un religieux silence que la jeune fille reprît son discours.

Au bout de quelques minutes elle commença en ces termes :

« Ma mère était la fille d'un grand chef, Kauliké-Ouli, tué dans la grande bataille qui livra à Tamea-Mea l^{re} la souveraineté entière de notre fertile Oahou. Elle vint ici avec sa mère pleurer le guerrier qui avait été la terreur de ses ennemis et la joie de tous les siens. Elle grandit dans cette même cabane où j'ai grandi comme elle, où je mourrai comme elle. Elle eut quinze ans ; alors c'était la plus belle vierge de toute notre île, les anciens me l'ont souvent dit, et on l'appelait toujours la fleur de la vallée.

Tous les jeunes chefs la recherchèrent, et voulaient lui faire partager leurs richesses et leurs vastes cabanes. Mais elle les refusa tous. Son cœur ne battait à la vue de personne, et son esprit errait dans les nuages. On ne la voyait jamais se mêler aux danses de ses compagnes, et elle ne semblait se plaire que dans les lieux solitaires.

Souvent elle allait se coucher sous l'ombre de ces manguiers qui se penchent sur le torrent, et elle y restait jusqu'à ce que la nuit, en abaissant ses ailes, la poussât vers la case de sa mère. Quand celle-ci lui demandait ce qu'elle avait fait pendant les longues heures qu'elle avait passées à l'ombre, Nada répondait : j'ai écouté.

D'autres fois, elle passait la montagne, et marchait jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au pic que l'on appelle la Pointe-de-Diamant. C'est un sommet très élevé, isolé de tous les autres, que les

nuages entourent et que la foudre frappe toujours le premier dans les jours d'orage ; il est entouré de précipices affreux, et cache dans ses flancs de profondes cavernes, où le jour ne pénètre jamais et où les oiseaux de proie viennent faire leurs nids. De là on découvre presque toute l'île, et l'on domine au loin la mer.

« Nada se rendait souvent dans cet endroit, en parcourait les détours les plus perdus et les passages les plus dangereux, et finissait toujours par s'asseoir sur quelque rocher escarpé d'où elle contemplait la mer ; et lorsqu'au retour sa mère lui demandait ce qu'elle avait fait, elle répondait : j'ai regardé.

« Ces longues courses avaient d'abord beaucoup inquiété sa mère ; mais en voyant que jamais il n'arrivait malheur à Nada, elle finit par croire qu'un génie la protégeait, et elle s'habitua, sans trop souffrir, à ses excursions. Ce qui contribuait surtout à la rassurer, c'est qu'elle avait appris qu'un jeune guerrier de la troupe de Kauliké-Ouli, connu par sa bonté et son courage, suivait sa fille dans ses courses, sans qu'elle s'en aperçût.

« Ce guerrier, c'était Mikoa.

« Comme il n'était ni beau ni riche, il n'avait pas osé se présenter pour devenir l'époux de Nada ; mais la mère de ma mère savait qu'il nourrissait pour elle un amour ardent, et qu'il donnerait le bonheur à celle qui partagerait sa couche ; et elle laissait Mikoa suivre sa fille, espérant qu'il toucherait son cœur. Elle n'aurait pas voulu mourir sans laisser à ma mère quelqu'un pour l'aimer et la protéger. Mais ces désirs étaient vains ; car pendant longtemps Nada ne s'aperçut pas seulement que Mikoa la suivait ; et quand elle s'en aperçut, elle lui défendit de continuer.

« Le guerrier ne répondit rien et s'éloigna.

« Depuis ce temps, ma mère ne le rencontra plus jamais dans ses promenades, non qu'il eût cessé de la suivre en effet, mais parce qu'il prenait plus de précautions pour se dérober à sa vue.

« Un jour, étant tombée d'un rocher sur lequel elle s'était trop avancée, elle fut aussitôt secourue par Mikoa, qui l'emporta évanouie dans ses bras jusqu'au bord d'une fontaine assez éloignée. Elle n'était pas blessée grièvement, et quelques gouttes d'eau qu'il lui jeta sur le visage suffirent pour la ranimer. Quand elle revint à

elle, son premier mouvement fut de dire à son sauveur :

« Pourquoi es-tu ici ? Va-t'en !

« Et déjà le bon Mikoa commençait à s'éloigner, quand elle s'élança après lui, et, lui jetant les bras autour du cou, l'embrassa tendrement. Il la regarda d'un air étonné et se mit ensuite à pleurer sans rien dire. Ma mère essuya ses larmes, pleurant elle-même à moitié ; puis elle lui dit :

« — Ramène-moi à la case et ne dis rien à ma mère.

« Il répondit :

« — Je ne dirai rien et je ferai ce que tu voudras.

« Il la conduisit jusqu'à sa porte. Au moment où elle allait l'ouvrir, il lui dit :

« — Fleur de la vallée, je ne respire que pour toi ! Nada pourra-t-elle aimer Mikoa ?

« Ma mère répondit :

« — Je ne sais pas.

« Et Mikoa s'en alla la tête penchée, rêvant tout le long de son chemin.

« Plusieurs mois se passèrent de la même manière. Peu à peu ma mère s'habitua à son ami. Elle lui permettait même souvent de l'accompagner dans ses promenades, et ils échangeaient bien des bonnes paroles. Pourtant il arrivait de temps à autre qu'elle lui ordonnait de garder le silence ou même de la quitter. Il obéissait toujours avec tristesse, mais sans murmurer.

« Il lui disait seulement :

« — Les esprits vont encore te visiter, Nada ; hélas ! qu'ils te quittent bientôt !

« Puis il s'en allait.

« Il croyait que les esprits tourmentaient ma mère, parce qu'elle était souvent en proie à des pensées tumultueuses.

« Elle m'a dit qu'en effet elle était alors agitée de transports sans cause, de vagues désirs et d'inquiétudes désordonnées. Elle sentait qu'il lui manquait quelque chose, et elle ne savait pas quoi. Tout ce qui était autour d'elle lui semblait petit et misérable, et elle ne pouvait s'accoutumer à l'idée de vivre au milieu des êtres bons et grossiers qui l'environnaient. C'était pour cela qu'elle aimait à contempler la mer et à dormir sous les grands bois.

« Il lui semblait que les oiseaux, en s'abattant sur les branches, allaient lui apporter quelque présent magnifique, ou lui annoncer quelque se-

cret inconnu ; et quand elle voyait les vastes lames de l'Océan s'avancer rapidement vers le rivage et puis reculer avec la même vitesse, après s'y être brisées en écume, elle sentait en elle un besoin mystérieux et une folle espérance de ressentir un mouvement pareil.

« Une chose surtout la préoccupait : c'était le récit que lui avaient fait les anciens de l'arrivée du guerrier anglais, monté sur un grand navire qui marchait sur la mer comme une montagne flottante et animée, ouvrant au vent des ailes blanches comme celles des mouettes, et semblables, pour l'étendue, au champ qu'un homme peut labourer dans un jour. Elle se disait que les hommes qui avaient bâti et qui gouvernaient une machine pareille étaient sans doute des êtres merveilleux, en rapport avec les dieux, capables de penser et d'aimer autrement qu'elle et que ses compatriotes, trop grands pour vouloir et pouvoir faire autre chose que le bien. Elle regrettait de n'être pas déjà vieille, parce qu'alors elle aurait vu ces merveilles que les dieux n'envoient pas deux fois au même pays.

« Telles étaient les pensées de ma mère ; et le temps, en s'écoulant, ne faisait que les fortifier. Cependant, comme sa mère la pressait de se choisir un époux parmi les jeunes guerriers qui briguaient le bonheur de l'obtenir, elle rompit avec Mikoa, en présence des anciens, une branche de mourang sacré, et lui donna la moitié d'un pagne blanc, dont elle se revêtit ensuite. Alors les poursuites des autres prétendants cessèrent, et Nada fut tranquille avec sa mère.

« Mikoa lui avait promis, avant d'obtenir son consentement, de lui laisser fixer à son gré l'époque de leur mariage. Il tint sa parole et ne la pressa pas ; mais de temps en temps, d'un air humble et soumis, il lui demandait si le jour approchait où elle le rendrait le plus heureux des guerriers d'Oahou.

« — Bientôt, lui répondit-elle.

« — Mikoa paraissait se contenter de cette réponse ; mais, au fond du cœur, il souffrait cruellement des retards continuels que Nada apportait à leur union, et il finit par craindre qu'elle n'eût jamais lieu. Loin de s'en plaindre à sa fiancée, il cessa même de lui faire aucune question.

« Si elle le désire, se disait-il à lui-même, pourquoi lui ôter le plaisir de se décider ? Et si

ne ne le désire pas, comme je le crains, pour moi l'importuner ?

« Il attendait donc, résigné dans sa tristesse.

« Un jour, ils parcouraient ensemble la crête du Pasli; tout d'un coup Nada poussa un cri. Mikoa jeta avec effroi les yeux sur elle. Elle s'était retournée brusquement, le regard fixé sur l'horizon, vers lequel elle tendait le bras avec force.

« Quel esprit te possède, chère fiancée ? dit Mikoa, et pourquoi as-tu poussé un cri sinistre en regardant la vaste mer ?

« Là-bas ! là-bas ! ne vois-tu pas ? lui répondit ma mère, sans changer d'expression ni l'attitude.

« Non, je ne vois rien que le soleil qui brille et les étoiles qui s'agitent.

« Mais entre le soleil et les flots, tu ne vois rien, rien ?

« Je vois une tache légère, un petit nuage qui se détache du ciel bleu.

« Eh bien ! ce n'est pas une tache, ce n'est pas un nuage, c'est un navire, ce sont les guerriers du grand pays qui reviennent.

« Et quand elle eut dit ces paroles, ma mère se voulut plus quitter la place où elle était. Elle s'assit sur une pierre, et resta là jusqu'au soir, regardant le navire qui avançait toujours et grossissait en avançant. Quand le soir fut venu, elle se laissa emmener par Mikoa vers sa cabane. Pendant tout le chemin, elle ne prononça pas une parole ; et, lorsque son ami lui souhalta la nuit heureuse, elle lui répondit :

« — Je les verrai. »

« — Nada passa la nuit sans dormir, livrée à ses transports violents ; et dès que le matin vint éclaircir le ciel, elle se leva sans bruit, et partit pour la ville. En y arrivant, elle trouva tout le monde rassemblé sur la plage, contemplant, avec un étonnement mêlé de crainte, le navire qui reposait dans la rade, appuyé sur ses ancres.

« Perdue dans la foule, elle n'en écoutait pas les discours et n'en partageait pas les sentiments. Elle avait porté toutes ses pensées sur la machine étrangère ; non pas, comme les autres, pour en admirer le grand corps, les longs bras et les ailes repliées, mais dans l'espoir de voir paraître et s'approcher les hommes divins qui la montaient. Mais le navire resta immobile, pas un bateau ne se détacha de ses flancs ; et durant tout le jour, on ne vit autre chose que des points noirs qui

passaient le long du bord. A la nuit, les guerriers de l'île allumèrent des feux et se couchèrent autour, ne voulant pas quitter la plage qu'ils croyaient menacée. Ma mère veilla auprès d'eux, sous la garde de Mikoa, qui l'avait rejointe. La nuit fut tranquille.

« Le lendemain matin, les guerriers voyant que le navire continuait à ne donner aucun signe d'hostilité, ni même de vie, décidèrent qu'un certain nombre d'entre eux iraient vers les étrangers pour les visiter et leur offrir l'accueil de l'hospitalité. Une barque fut choisie parmi les plus légères, et ornée de feuillage ; vingt habiles rameurs, au nombre desquels était Mikoa, s'assirent sur les bancs ; un chef prit le gouvernail, et un prêtre, vêtu de son pagne blanc, peint de rouge, se posa debout à la proue. La barque partit au milieu des acclamations, s'approcha du navire, et revint au bout d'une heure.

« Le prêtre dit aux guerriers rassemblés que les étrangers avaient répondu par signes aux discours de ses compagnons, qu'ils paraissaient ne pas comprendre ; qu'ils avaient paru touchés des offres bienveillantes qui leur étaient faites, mais qu'ils ne voulaient rien que la permission de remplir leurs vases d'eau fraîche. Le conseil des guerriers décida que la barque retournerait au navire, et que le prêtre annoncerait aux étrangers qu'ils pouvaient aller remplir leurs vases à la source d'eau fraîche qui coule au pied de la montagne de diamant, et qu'il leur offrirait de nouveau l'hospitalité.

« La barque repartit, et le prêtre fit ce que le conseil des guerriers lui avait ordonné. Le chef des étrangers mit la main sur son cœur, et fit de riches présents au prêtre et à ses compagnons, qui revinrent pleins de joie.

« Peu de temps après, une barque se détacha du navire et se rendit à la pointe de Diamant, sous la conduite de Mikoa, qui avait été laissé à bord du navire, parce qu'il était le meilleur pêcheur de l'île, et qu'il connaissait très bien les abords de l'île. Là, les matelots étrangers remplirent plusieurs tonneaux d'eau fraîche. Quand ils eurent fini, ils s'en retournèrent au vaisseau. Ils revinrent plusieurs fois, et remplirent beaucoup de tonneaux. Pour ne pas inquiéter les étrangers, le conseil avait ordonné que personne, excepté le prêtre et quelques chefs, n'irait aux environs de la source ; et des guerriers, placés

sur la route qui mène d'Houo-Rourou à la pointe de Diamant, avaient empêché, pendant tout le jour, la foule de s'en approcher.

« Nada n'avait donc pas pu, durant tout le jour, satisfaire l'ardent désir qu'elle avait de voir les hommes du pays lointain. Mais le soir étant venu, comme les étrangers ne devaient plus revenir que le lendemain après le lever du soleil, les guerriers qui avaient été placés avec leurs arcs le long du rivage, pour garder le chemin, reçurent l'ordre de retourner à leurs cases. Ma mère profita aussitôt de leur absence et se rendit à la pointe de Diamant. Elle comptait se cacher dans une des excavations qu'elle connaissait, y passer la nuit sur un lit de feuilles sèches, et satisfaire le lendemain sa curiosité sans être vue de personne.

« La nuit était calme, la mer presque immobile, et la lune, mince et courbée comme l'arc d'un jeune guerrier, éclairait faiblement. Ma mère s'assit sur le sable du rivage, et se mit à songer, en regardant les formes incertaines du navire qui dormait dans la rade.

« Tout-à-coup, entre elle et le navire, dans la légère traînée d'argent que la lune projetait sur la mer, elle vit un point noir passer assez rapidement. Elle crut d'abord que c'était un poisson qui avait sauté hors de l'eau, et s'y était replongé pour ne plus reparaitre. Mais bientôt, et dans la même direction, elle revit le même point noir. Mais, cette fois, il paraissait plus près, et au lieu de passer comme auparavant, il continua à avancer droit. Elle pensa alors que ce pouvait être un homme qui nageait, et bientôt elle n'en douta plus.

« Mais pourquoi et comment se trouvait-il là, à cette heure ? C'était ce qu'elle ne pouvait concevoir. Pendant qu'elle cherchait dans sa pensée la cause de cette étrange apparition, à peu près à la place où elle avait aperçu, pour la première fois, la tête du nageur, elle vit s'avancer une masse noire, aux deux côtés de laquelle semblaient ruisseler des étincelles d'argent. Elle pensa tout de suite que c'était un bateau monté par plusieurs rameurs, et que ce bateau poursuivait le nageur.

« Alors, se rappelant que Mikoa était resté à bord du navire, elle crut que c'était lui qui se sauvait à la nage et qu'on poursuivait pour le tuer. Comme elle avait pour Mikoa l'affection qu'une sœur a pour son frère, elle sentit son cœur se tressaillir horriblement, et faillit tomber suffoquée

sur le rivage. Mais elle reprit bientôt le dessus sur sa douleur, sauta dans une barque qui était attachée à un cocotier, saisit les rames, et partit au secours du nageur. Comme elle était habile au maniement des rames, et que son affection lui donnait des forces, elle arriva en peu d'instant sur lui.

« Il était temps : le bateau étranger s'approchait rapidement et les forces commençaient à manquer à l'inconnu ; car ce n'était pas Mikoa. Ma mère poussa un cri de joie quand elle s'en aperçut ; mais comme son cœur était bon pour le malheureux comme celui d'une mère pour ses enfants, elle tendit la main à l'étranger et l'attira dans le bateau.

« A peine y était-il assis, que plusieurs détonations se firent entendre, semblables à celles du tonnerre ; mais ma mère, qui avait entendu parler aux anciens des armes merveilleuses dont se servaient les hommes du pays lointain, ne fut pas épouvantée. Elle mit une rame dans la main de l'inconnu, reprit l'autre, et tous deux firent courir leur barque légère avec la vitesse d'une flèche. Ils arrivèrent au rivage, toujours harcelés de coups de fusils. Au moment où ils sautaient à terre, une balle brisa la rame sur laquelle s'appuyait l'étranger et lui déchira le bras. Il ne poussa pas un cri, mais il chancela, et serait tombé si ma mère ne l'eût soutenu. Elle s'aperçut alors de la blessure qu'il venait de recevoir, elle déchira un morceau du pagne dont elle était vêtue, et lui banda le bras.

« Pendant ce temps, le bateau étranger s'approchait toujours, les détonations continuaient, et les balles sifflaient aux oreilles de ma mère. Quand elle eut fini de panser la blessure de l'étranger, elle lui fit signe de la suivre, et se mit en marche au milieu des rochers. En peu d'instants ils furent tous deux à l'abri des coups de feu. Ils n'en continuèrent pas moins à marcher ; et après une course peu longue, mais pénible, à travers des rochers et des crevasses, ils arrivèrent sur le bord d'un immense précipice.

« Au premier coup d'œil, l'étranger crut qu'il leur serait impossible d'aller plus loin. La pente était presque droite, et rien ne séparait le chemin de l'abîme que quelques touffes d'aloès et de lianes suspendues aux fentes du rocher. Ce fut pourtant là que ma mère lui fit signe de la suivre. Elle se laissa glisser le long du roc jusque dans un

les fourrés les plus épais; puis elle attendit. L'étranger étonné semblait hésiter; mais ma mère eût fait un signe qui voulait dire : j'y suis bien venue, qui l'empêcherait d'y venir?

Alors l'étranger se précipita, plutôt qu'il ne descendit, par le même chemin, et rejoignit ma mère. Elle examina si sa blessure n'avait pas souffert de ce mouvement violent. Le bandage n'était pas dérangé, et l'étranger ne souffrait pas davantage. Alors ma mère recommença à se glisser parmi les herbes et les broussailles, et au bout d'un instant elle disparut; l'étranger poussa un cri, croyant qu'elle était tombée dans le précipice; mais en même temps, il entendit des paroles prononcées d'une voix douce, et, regardant à ses pieds, il vit ma mère, dont la tête semblait sortir du rocher, lui sourire doucement. Il comprit alors qu'elle était entrée dans une crevasse qui n'était plus qu'à quelques coudées de lui. Il continua donc à descendre avec précaution, en s'attachant aux plantes du bras qui n'était pas blessé.

Bientôt il eut dépassé le bas du fourré, et son pied, suspendu en l'air, cherchait un endroit où s'appuyer, mais ne le trouva pas. Il fit un mouvement pour remonter; mais ma mère, lui parlant encore doucement pour l'encourager, saisit son pied avec force, et, l'attirant de son côté, le posa sur une pierre large et forte. L'étranger, devenu confiant dans l'adresse de sa libératrice, lui tendit son second pied. Elle le prit encore, le guida comme la première fois, et le posa sur l'endroit où elle était elle-même debout; puis, saisissant de ses deux bras le corps de l'étranger, elle le fit venir à elle.

L'étranger regarda autour de lui, et voyant qu'il était à l'entrée d'une caverne, il prononça quelques paroles avec joie; puis, entourant ma mère de son bras qui n'était pas blessé, il la serra fortement sur sa poitrine, et lui donna un long baiser. Ma mère ne dit rien, ne fit aucun mouvement; mais quand il la lâcha, elle se pencha comme une morte vers le précipice, et elle serait tombée si l'étranger ne l'eût retenue d'une main vigoureuse. Il la fit asseoir par terre, et se penchant vers elle avec inquiétude, il se mit à lui froter les mains et la tête. Mais au bout d'un instant elle se releva, et, lui prenant la main, elle recommença à marcher avec lui.

A mesure qu'ils avançaient, la pâle lumière de la lune diminuait; et bientôt, perdus dans une

obscurité profonde, ils ne purent plus se guider qu'en s'appuyant au rocher; mais ils ne marchèrent pas longtemps. Au bout de quelques instants, ils arrivèrent dans une vaste caverne, à demi éclairée par la lune, parce que le toit était formé de rochers énormes, qui, en roulant de la montagne voisine, étaient venus se placer les uns au-dessus des autres, et avaient laissé entre eux des jours étroits.

« Là, ma mère fit asseoir l'étranger sur un sable blanc et fin comme le pagne dont se revêt une vierge le jour de ses noces, et partagea avec lui les deux bananes qu'elle avait emportées dans un pli de sa robe pour son repas du lendemain. Ils burent ensemble à une petite source qui coulait dans un coin de la caverne, puis ils se séparèrent en se faisant des signes d'amitié.

« Ma mère avait jugé prudent de s'en retourner, parce que la nuit était avancée, et qu'elle avait tout juste le temps de rentrer dans sa case. Elle croyait que le lendemain les guerriers étrangers viendraient à la recherche du fugitif, et elle ne voulait pas que les soupçons se portassent sur elle, qui était son seul espoir de salut. Elle sortit donc de la caverne, remonta sur le chemin en s'accrochant à toutes les pointes de rocher, et reprit le chemin de la vallée. Arrivée à la case, elle ouvrit doucement la porte, se coucha sans bruit sur sa natte, et se coucha tranquille, parce qu'elle seule connaissait l'entrée de cette caverne qu'elle avait découverte en poursuivant un iguane.

« Le lendemain, le chef du vaisseau fit demander une entrevue aux chefs de l'île, qui étaient chargés du gouvernement pendant l'absence du roi Tamea-Mea, qui se trouvait alors à l'île Hawaï. L'entrevue eut lieu sur des barques, au milieu de la rade. Le chef du vaisseau expliqua par signes ce qui s'était passé, et demanda la permission de poursuivre le fugitif. Les chefs, après s'être consultés, lui donnèrent tous une plume de leur coiffure, et lui accordèrent la permission de poursuivre le fugitif; et même, comme ils avaient entendu dire à leurs pères que les guerriers blancs étaient très redoutables dans leur colère, ils firent crier dans l'île que le fugitif était maudit, et que celui qui le cachait serait puni de mort.

« Les recherches des étrangers commencèrent le même jour, et durèrent huit autres jours. Le matin, les matelots envoyés à la poursuite du fu-

gitif venaient dans une forte barque ; ils allaient , cherchant leur proie , tant que le soleil éclairait la terre , et le soir ils s'en retournaient au vaisseau , sans l'avoir trouvé.

« Chaque soir , ma mère partait de sa case avec des provisions , marchait pendant une heure et demie , arrivait à la caverne , et passait plusieurs heures avec l'étranger , pansant sa blessure , partageant son repas , recevant et lui rendant ses douces caresses ; et quand le matin s'approchait , elle s'en retournait , marchant une heure et demie encore . Et le jour , de peur qu'on ne devinât son secret , elle dormait très peu d'heures . Aussi , la fatigue et l'inquiétude l'accablèrent bien vite ; et le cinquième jour elle tomba malade . Elle cacha son mal pendant toute la journée et garda un visage riant , quoiqu'elle fût en proie à des douleurs violentes .

« Le soir venu , elle voulut sortir et se mettre en route ; au bout de quelques pas , elle tomba sans connaissance . Quand elle revint à elle , elle se trouva sur sa natte , pâle , maigrie , accablée , et gardée d'un côté par sa mère et de l'autre par Mikoa . Elle les regarda tour à tour avec terreur , et demanda en tremblant combien il y avait de temps qu'elle était malade . Sa mère lui dit qu'il y avait six jours .

Alors elle se roula sur sa natte en poussant des cris plaintifs . Sa mère sortit pour lui aller chercher du jus de citron mêlé de girofle . A peine Mikoa se trouva-t-il seul avec ma mère , qu'il lui dit : — Sois tranquille , Nada : « il a mangé tous les soirs . » — Elle se jeta au cou de Mikoa , et tous deux ensemble pleurèrent longtemps .

« Mikoa avait remarqué que chaque jour les yeux de ma mère étaient appesantis et ses pieds enflés , et il avait pensé qu'elle marchait la nuit au lieu de dormir . Il voulut savoir où elle allait ainsi seule dans les ténèbres . Un soir , il vint se cacher derrière ces palmiers , et il attendit . Quand la nuit fut tout-à-fait tombée , il vit Nada sortir de sa case , portant quelque chose à la main . Il la suivit jusqu'au bord du précipice , en ayant soin de ne pas se découvrir . Seulement , quand il la vit se glisser le long du rocher , il fut saisi d'une telle frayeur , qu'il manqua crier ; mais il se contenta de ne pas effrayer sa mère . Puis il attendit . Il attendit toute la nuit .

« Un peu avant l'aurore , il la vit remonter et reprendre la route de la vallée . Il la laissa partir

seule et resta immobile jusqu'au jour , roûtant bien des pensées dans sa tête . Le jour venu , il essaya si son couteau jouait bien dans sa gaine ; puis , se recommandant au génie des guerriers , il se laissa glisser sur le rocher , à l'endroit où il avait vu disparaître sa mère .

« Arrivé dans le fourré , il se mit à ramper , la tête en bas , jusqu'à ce que rien ne le séparât plus du précipice . Alors il avança la tête , et se mit à regarder de tous côtés . Il fut longtemps sans rien voir que le rocher et l'abîme . Mais il ne se découragea pas ; et , à force de se pencher et de chercher , il découvrit le bas d'une ouverture dont un pan de rocher lui cachait le haut . Il y descendit comme avait fait Nada , et arriva comme elle à la caverne .

« L'étranger dormait . Il était beau comme les génies et un peu pâle de sa blessure , que le morceau de pagne de Nada bandait encore . Mikoa s'assit en face de lui , le regarda longtemps , puis s'en alla . Ce fut le soir de ce jour que ma mère tomba malade . Après l'avoir portée sur sa natte , Mikoa prit son panier , y mit des bananes et un coco frais , et alla les porter à l'étranger ; et tous les soirs il fit de même , jusqu'à ce que ma mère fût revenue de son délire . »

En achevant ces mots , Razim pencha sa tête sur sa poitrine et laissa couler ses larmes . Maurice pleura aussi .

— Pauvre Mikoa ! reprit la jeune fille au bout d'un instant , pauvre Mikoa ! Ma mère s'est bien repentie depuis de n'avoir pas préféré celui qui était le meilleur .

Il y eut encore un instant de silence . Puis Razim reprit son récit de la sorte :

« A peine Nada fut-elle sortie de son engourdissement , qu'elle voulut aller voir l'étranger . Mikoa ne put l'empêcher de partir qu'en lui promettant d'amener l'étranger à la cabane dès la nuit suivante . Depuis trois jours , le chef des guerriers blancs , fatigué d'une poursuite inutile , avait fait marcher son navire vers les pays lointains . Alors les chefs , ne craignant plus la colère des puissants étrangers , avaient fait déclarer que le fugitif cessait d'être maudit , et que celui qui le recevrait dans sa maison ne serait pas puni . Mais Mikoa qui savait que les desseins des hommes sont changeants et que leurs cœurs sont aussi profonds que l'eau de la mer , n'avait voulu découvrir à peine la retraite du fugitif , avant que Nada le lui

éut commandé. Ainsi personne ne connaissait l'endroit où le fugitif reposait sa tête.

« Au commencement de la nuit Mikoa alla le chercher, le conduisit à la cabane et se retira. La mère de Nada veillait encore. Quand elle vit l'étranger, elle fut saisie d'une grande frayeur et elle s'écria : « Il y a un malheur sur ma cabane ! » Nada voulut la rassurer et lui dit : « Ma mère, l'étranger garde le malheur pour lui seul et ne donne que le bonheur. Depuis que je l'ai vu, je suis heureuse, même quand je souffre. » La mère de Nada s'écria encore : « Nada aime l'étranger ! J'ai perdu ma fille ! J'ai perdu ma fille ! » Et elle sortit en sanglotant.

« L'étranger crut que Nada allait la suivre ; mais elle resta immobile jusqu'à ce qu'elle n'entendit plus la voix de sa mère. Alors elle se retourna vers l'étranger, le regarda fixement et lui toucha le cœur de sa main droite, pour lui demander s'il l'aimait. Il la prit dans ses bras et la serra sur son cœur. De ce moment, Nada fut décidée à ne jamais se séparer de l'étranger. Elle partagea avec lui sa couche et la cabane que sa mère avait abandonnée, car sa mère ne revint plus. Elle alla frapper à la porte de Mikoa, qui lui donna sa bonne chambre et la servit comme s'il eût été son fils.

« Tous les jours, tant que l'étranger demeura dans l'île, Mikoa alla voir Nada, et il l'implorait, non pour lui (quoiqu'il souffrît beaucoup, il ne se plaignit jamais), mais pour la mère de Nada. Elle lui répondait : « Que veux-tu que je fasse pour ma mère ? Elle hait celui que j'aime, et elle me hait aussi depuis que je l'aime. Pourquoi ? Mon cœur n'est pas entre ses mains, et je peux le donner à l'homme que les génies ont comblé de leurs dons. Que ma mère renonce à son injuste colère, et elle me retrouvera aussi tendre qu'autrefois ; mais je ne me séparerai pas de celui auquel est attachée ma vie. Mikoa s'en retournait donc tous les jours sans avoir rien obtenu, et désolé dans son cœur. Mais il ne pensait jamais à se venger, quoiqu'il l'eût pu ; s'il était allé dire au prêtre que sa fiancée avait manqué à ses engagements, ma mère et son complice auraient péri par le feu. Telle était la loi. Mais Mikoa ne rendait jamais le mal pour le mal. Au contraire, il aidait Nada à cacher sa faute, et il lui fournissait toutes les choses dont elle avait besoin pour elle et pour l'étranger.

« Plusieurs mois se passèrent ainsi. L'étranger, à qui Dieu avait donné un esprit ouvert, avait appris notre langue, et il entretenait Nada de mille choses merveilleuses. Elle ne se lassait pas de l'écouter, et, quand il avait fini de parler d'une chose, elle lui disait : « Parle-moi d'une autre. » Ainsi elle s'accoutumait à ses pensées et à ses discours ; elle apprenait à comprendre d'autres mœurs que les nôtres, et se mettait à aimer un pays qui n'était pas le sien.

« Un jour, des voiles parurent de nouveau à l'horizon. Nada crut que c'était le même navire qui revenait pour chercher encore l'étranger, qui avait commis un crime très grand parmi les Européens. »

— Quel crime ? demanda Maurice.

— Dans un moment de colère, répondit Razim, il avait frappé le chef du navire qui le menaçait, et il aurait été pour cela mis à mort à son retour dans sa patrie, s'il n'avait pas trouvé le moyen de s'échapper.

— Savez-vous quels étaient son nom et son pays ?

— Il était Anglais et se nommait sir Robert.

« Lorsque ma mère lui eut annoncé l'arrivée d'un navire, il resta calme et répondit que ce n'était certainement pas le sien, et que peut-être même il était d'une autre nation. Pourtant, comme ma mère le suppliait de veiller à sa sûreté, il consentit à passer une nuit dans la caverne. Mais le lendemain matin, étant sorti, il examina le navire qui était entré dans la rade, et reconnut qu'il appartenait à une nation qui n'était pas la sienne. Alors il alla trouver Nada, ivre de joie et lui proposa de l'emmener avec lui dans un des plus grands et des plus beaux pays de l'Europe, où ils vivraient, disait-il, tout-à-fait heureux au milieu de biens dont elle ne pouvait pas soupçonner l'existence. En entendant ces paroles, Nada fut très émue et sembla hésiter. Comme l'étranger la pressait vivement, elle lui dit : « M'aimeras-tu toujours ? — Toujours, répondit-il avec transport. » Elle lui dit : « Tu ne me quitteras jamais ? — Jamais » répondit-il encore. Elle lui dit alors : Va donc ! » et je te suivrai jusqu'où finit le monde. »

« L'étranger fut joyeux ; mais, pour partir, il fallait une barque, et Nada ne pouvait en emprunter une, pendant le séjour du navire, sans exciter les soupçons. Elle fut donc obligée de s'a-

dresser encore à Mikoa. Parfois elle sentait dans son cœur un grand regret d'avoir ainsi agi avec lui et de n'avoir pas récompensé l'amour qu'il lui portait. Mais elle était possédée par une sorte de folie divine, et elle agissait sans volonté. Elle dit donc à Mikoa qu'elle voulait partir avec l'étranger, et elle le pria de les conduire à bord du navire, le soir qui précédait son départ.

« En entendant ces paroles, Mikoa resta désolé. Puis il s'écria : « Tu veux donc que nous mourions, ta mère et moi, puisque tu parles de partir ? » Nada répondit : « L'étranger veut partir ; il faut que j'aille avec lui. » Et Mikoa s'en retourna dans sa cabane, pleurant et se frappant la poitrine à coups redoublés.

« Il revint le lendemain, et, s'asseyant à côté de Nada, il lui dit : « Reste avec nous, chère sœur, avec celle qui t'a portée dans ses flancs, qui t'a nourrie de son lait ; avec moi, qui t'ai aimée du jour où je t'ai vue, qui t'ai servie sans cesse avec joie, et qui donnerais ma vie pour toi. Fleur de la vallée, n'abandonne pas le lieu qui t'a vu naître ; les arbres qui t'ont couverte de leur ombre, et l'air qui t'a parfumée. Pourquoi nous quitter ? Qui de nous t'a regardée d'un œil défavorable ? Quel discours a blessé ton oreille ? Quelle épine a jamais ensanglanté tes beaux pieds ? Il est peut-être des terres plus grandes qu'Oahou, et des sommets plus élevés que le Pasi ; mais, crois-moi, tu ne trouveras nulle part des cœurs plus amis et des bras plus ouverts que parmi nous. Et, tu le sais, le génie de la sagesse n'a pas proclamé le plus heureux celui qui habite la plus belle cabane ou qui possède les plus nombreux troupeaux, mais celui qui est le plus aimé. » Nada, l'interrompant, lui dit : « Alors, je serai heureuse, car nulle femme ne sera plus aimée que moi. »

« Mikoa baissa la tête, et dit : « Que les dieux répandent toutes leurs bénédictions sur toi ! Ce soir je viendrai vous chercher, et je vous conduirai dans ma barque à bord du grand bateau qui part demain, parce que tous ses vases sont remplis d'eau fraîche. » Il tint sa promesse. Mais après avoir mené les deux amants au navire, où ils furent bien accueillis, il se plaça à peu de distance, et, retirant ses rames de l'eau, il se laissa balloter au gré des vagues. De temps en temps il élevait la voix dans le silence de la nuit, chantant tour à tour tous les chants de notre Ile. Il espérait ainsi attendrir le cœur de Nada, et la faire revenir à

son pays et à sa famille. Puis, voyant que rien ne pouvait ébranler la résolution de sa fiancée, il se mettait à implorer les dieux pour les voyageurs.

« Quand vint l'aurore, le capitaine donna l'ordre du départ, et le vaisseau, déployant ses grandes ailes, commença à gagner la haute mer. Alors Mikoa, saisi de désespoir, voulut partir aussi. Il sauta sur ses rames, et les agitant avec fureur, il essaya de suivre et d'atteindre le vaisseau. Mais il ne le put pas. La grande machine, s'étant rapidement, le laissa bien loin derrière elle. Mikoa voyant que tous ses efforts étaient inutiles, jeta ses rames, et se mit à faire des signes au vaisseau, poussant des cris lamentables. Mais on ne vit pas ses gestes, et l'on n'entendit pas sa voix. Du moins le navire continua sa marche sans s'arrêter un instant. Ma mère m'a dit depuis qu'au moment du départ elle était allée se cacher dans le fond du navire pour ne pas entendre les adieux de son fiancé et ne pas voir disparaître les montagnes de sa patrie. »

Ici Razim fit encore une pause ; puis, fixant ses regards sur Maurice, elle s'écria :

— La France! votre pays! ah! je la connais et je sais combien l'on y souffre. C'est là que ma mère a vécu.

« L'étranger ne pouvait retourner dans sa patrie, à cause du crime qu'il avait commis ; mais il lui était permis d'en faire venir de grandes richesses. Il alla donc en France, dans une ville grande et superbe. Il y habita avec sa compagne une cabane vaste et bien ornée, où il y avait une foule de serviteurs richement vêtus, qui passaient tout leur temps à accomplir tous les désirs de leur maître. Celui-ci conduisait tous les jours Nada dans de belles promenades, où elle voyait toutes sortes d'objets brillants, et des hommes et des femmes habillés avec magnificence ; et tous les soirs dans des cabanes immenses, éclairées par un grand nombre de flambeaux qui jetaient une lueur plus vive que celle du soleil, et où l'on exécutait, comme ici dans nos fêtes, des danses gracieuses accompagnées de chants et de musique. Nada voyait bien d'autres merveilles encore, et comme tout était nouveau pour elle, elle y prit pendant quelque temps un vif plaisir. Mais bientôt elle sentit le besoin de reprendre la vie d'amour et de tranquillité qu'elle avait connue dans son pays. Elle s'éloigna donc peu à peu de la foule et chercha à en éloigner aussi son amant. Elle y réussit d'abord. La première fois qu'elle lui parla de re-

traite et de solitude, il répondit : « Je désire comme toi vivre loin des regards importuns, et de recommencer avec toi les délices d'Oahou. Si je me suis mêlé à la foule, c'est que je voulais te montrer toutes les beautés de nos villes; maintenant que ta curiosité est satisfaite, je n'ai plus rien à faire ici. J'achèterai une belle case, entourée de profonds ombrages et de prairies tranquilles, et nous irons là cacher ensemble à tous les yeux notre amour et notre bonheur. » Il fit ce qu'il avait dit; et, au bout de peu de jours, Nada avait retrouvé la vie qu'elle avait tant aimée. Mais sa joie fut courte. Robert devint distrait, et puis triste. La vue de Nada semblait lui devenir moins agréable, et ses caresses le trouvaient aussi froid que les rochers du rivage. Il paraissait chercher toutes les occasions de s'éloigner d'elle. Il partait dès le matin pour la chasse, et ne revenait que le soir; et, lorsqu'à son retour Nada allait toute tremblante se jeter dans ses bras, il lui accordait à peine un regard; encore ce regard était-il plein de contrainte et d'ennui.

« Nada ne se trompait pas sur la cause de tout ce qu'elle voyait. Elle sentait que Robert ne l'aimait plus; elle ne se plaignait à personne; mais elle passait ses jours et ses nuits dans les larmes. Une fois, cependant, elle crut que son sort allait changer, et elle laissa son cœur se remplir d'espérance. Robert était venu le matin dans sa chambre, l'avait embrassée d'un air joyeux, et lui avait dit : « Nada mes amis viennent aujourd'hui s'asseoir à ma table, oublie tes chagrins, pare-toi comme à nos plus beaux jours, et fais voir à tout le monde que je suis le plus heureux de tous les amants et que je possède la plus belle de toutes les maîtresses. » Elle fit ce qu'il voulait, se réjouissant de le voir revenir à elle, oubliant déjà toutes ses fautes passées. Robert parut content de sa bonne volonté et fier de sa beauté. Elle passa donc une journée heureuse, et s'endormit bercée par de doux songes. Mais elle fut cruellement dé trompée. Le lendemain matin, Robert entra dans sa chambre d'un air froid et soucieux, et, s'asseyant près d'elle, lui dit d'une voix glacée : « Nada, il faut que nous nous séparions. — Nous séparer! s'écria-t-elle. Tu ne m'aimes donc plus? — Je vous aime toujours, répondit-il d'un air qui démentait ses paroles, et je vous le prouverai; mais il est impossible que nous continuions à vivre ensemble. Mon père a obtenu ma grâce et je vais

retourner en Angleterre. — Eh bien! dit-elle, ne puis-je pas t'y suivre? » Il répondit : Non; ma famille me repousserait si je reparaissais là-bas avec vous; et, d'ailleurs, nous ne pourrions demeurer longtemps ensemble, parce qu'au bout de peu de temps je serai obligé de me marier. » Ma mère eut envie de lui dire : « Et moi, ai-je eu peur de la honte et de la mort dans le pays où j'avais ma famille? et n'ai-je pas quitté pour toi ma mère, mon fiancé, le meilleur des hommes, et la cabane où je suis née? Qui épouseras-tu qui mérite plus que moi ton amour? Aimeras-tu donc mieux contracter une dette de reconnaissance envers une femme qui t'apportera des richesses, que d'en acquitter une envers celle qui a sauvé ta vie au risque de la sienne? » Mais, voyant l'indignité de l'homme, elle aimait mieux se taire et l'écouter. Il continua, disant : « Un navire va faire voile pour votre pays; si vous voulez y retourner, je vous donnerai l'argent nécessaire pour vous y faire conduire; si vous voulez rester ici, je pourvoirai à vos besoins. D'ailleurs, faites ce que vous voudrez. » Elle ne répondit rien; mais, se levant, elle sortit de la maison. »

— Et y rentrera-t-elle? demanda Maurice.

— Jamais, répartit Razim; et jamais elle ne revit cet homme.

« Quand elle fut hors de la maison, comme elle ne connaissait personne en France, excepté son amant, elle ne sut où aller ni comment vivre. Elle se mit à marcher au hasard et arriva à la ville, accablée de fatigue et de faim. Elle s'assit sur une pierre et resta là bien des heures à souffrir, sans que personne fit attention à elle. Enfin un homme s'approcha et lui demanda ce qu'elle faisait là. Elle répondit : « Je suis sans asile et sans espoir, et j'attends la mort. » L'homme lui proposa de venir dans sa maison, où elle trouverait un abri et de la nourriture, mais à condition qu'elle se livrerait à lui. Elle ne répondit rien, et s'en alla s'asseoir un peu plus loin sur une autre pierre. Là, elle vit venir à elle une femme, et elle espéra, parce qu'elle ne craignait pas qu'il fallût acheter sa pitié au même prix que celle de l'homme. Mais les paroles que lui dit cette femme furent si mauvaises, que Nada se sauva loin d'elle en se bouchant les oreilles. Elle passa donc tout le jour sans manger, au milieu d'une ville où elle voyait étalés de tous côtés des mets délicats et nourrissants. Le soir, elle se coucha à terre dans un en-

droit écarté, et s'endormit. Elle fut réveillée par des soldats qui la menèrent en prison ; car dans votre pays on vunit comme un malfaiteur celui qui n'a pas ou reposé sa tête. Nada resta quinze jours dans cette prison , confondue avec des femmes qui avaient dérobé le bien d'autrui, ou qui avaient vendu l'amour. Elle y souffrit tellement, qu'elle résolut d'aller, quand elle sortirait, se noyer dans le fleuve. Mais le dernier jour, quelques heures avant sa sortie, elle sentit tréssaillir un enfant dans son sein. Alors elle fut prise d'un fol accès de joie ; ses yeux, que le désespoir avait séchés retrouvèrent des larmes ; et, se jetant à genoux, elles'écria : « Mon Dieu ! je vivrai pour mon enfant ! » A peine eut-elle recouvré sa liberté, qu'elle alla trouver le chef du navire qu'on devait expédier vers nos îles. Elle le supplia par la tête de ses enfants de la conduire dans son pays. Comme, malgré ses souffrances, elle était encore très belle, il lui promit de l'emmener, mais à condition que pendant le voyage elle partagerait son lit. Elle sentit encore une fois le cœur lui manquer ; mais, déterminée à vivre pour son enfant et à ne jamais rien demander, ni pour elle, ni pour lui, à celui qui l'avait abandonnée, elle accepta. Et c'est ainsi que ma pauvre mère est venue dans sa cabane. »

Razim prononça ces derniers mots d'une voix presque inintelligible. Elle paraissait accablée des souvenirs qu'elle venait d'évoquer, et elle garda pendant quelques instants un morne silence. Maurice, presque aussi ému qu'elle, lui adressa la parole pour l'arracher de sa sombre préoccupation.

— Cet enfant qu'elle portait dans son sein, lui dit-il, c'était vous, peut-être ?

— C'était moi, répondit Razim. Ma mère accoucha de moi trois mois après son arrivée. Depuis ce temps, elle a vécu seule ici avec moi et Mikoa car sa mère était morte quelques jours après son départ.

— Bon Mikoa ! s'écria le voyageur avec enthousiasme.

— Oui, reprit le jeune sauvage, Mikoa est bon !

• Pendant l'absence de ma mère il n'a point passé un jour sans pleurer, et jamais une vierge d'Oahou ne l'a entendu lui dire les paroles de l'amour. Mikoa n'a jamais aimé que ma mère ; quand elle est revenue, il a manqué devenir fou de joie, et pourtant il l'a reçue comme si elle ne l'avait quitté que de la veille, sans lui adresser une question ni un reproche. Depuis ce temps, il ne s'est

plus séparé d'elle ; il a chassé, pêché, labouré, travaillé de toutes les manières pour elle et pour moi ; il nous a protégées, soignées et servies, comme si nous avions été sa femme et sa fille. Et, quoiqu'il fût le fiancé de ma mère et qu'il lui consacraît toute sa vie, il ne lui a jamais demandé aucun témoignage d'amour, parce qu'il comprenait qu'elle avait aimé et qu'elle n'aimerait plus. Et, pendant quinze ans qu'ils ont ainsi passés ensemble, elle n'a jamais entendu une plainte sortir de sa bouche. Aussi elle lui disait : — Mon frère ! — et, le jour de sa mort elle m'a léguée à lui. »

Razim s'arrêta un instant, perdue dans ses pensées ; puis elle ajouta avec un soupir :

« Elle aussi, elle était bonne, ma mère. Elle a vécu pour moi ; elle a consacré tous ses moments à soigner mon corps et mon âme. Elle a voulu que son malheur servit à mon bonheur. Elle m'a dit tout ce qu'elle avait vu, elle m'a appris tout ce qu'elle savait. Comme elle avait un grand esprit, et qu'elle avait beaucoup médité dans la solitude, elle connaissait le fond des choses et les secrets de la vie. Mikoa m'a dit que jamais aucun prêtre n'avait mieux enseigné la sagesse, et les anciens de l'île s'estimaient heureux quand ils pouvaient l'entendre. Elle me disait : « Ne va pas dans le pays de l'Europe. On n'y aime, on n'y estime que ceux qui possèdent de grandes richesses. Tout est pour eux seuls, et quoiqu'ils soient en petit nombre, et que les pauvres soient en aussi grand nombre que les sables de la mer, ils gardent tout pour eux. Il y a souvent des familles entières qui meurent de faim pendant qu'un riche, assis à une table magnifique, dévore à lui seul ce qui est pu leur nourrir bien des jours. Et, comme c'est l'argent qui fait la richesse, c'est lui qui est le but de tous les efforts et le mobile de toutes les actions. Les hommes recherchent les femmes, non à cause de leur beauté ou de leur vertu, mais à cause de l'argent qu'elles doivent leur apporter en dot : et les femmes épousent les hommes, non à cause de leur courage ou de leur bonté, mais à cause de leur richesse. Les parents prient Dieu de ne pas leur envoyer un grand nombre d'enfants, parce qu'il leur coûteraient trop cher, et les enfants attendent impatiemment la mort de leurs parents, afin de s'emparer de leurs biens. Et il y a bien d'autres choses honteuses, et pires que celles-là, qui se font encore pour de l'argent. Les habitants de ces pays lointains ont bien un Dieu qui leur dé

fend ces choses, mais les autels de ce Dieu sont déserts, et la voix de ses prêtres n'est plus entendue. Et quand même elle le serait encore, bien des erreurs se mêleraient aux vérités qui sortiraient de leurs bouches, et viendraient empoisonner le cœur des hommes crédules. »

« Et ma mère finissait toujours par me dire : Reste donc ici, ma fille ; reste aux lieux où je suis revenue après avoir souffert. Ne quitte jamais la cabane où j'ai voulu t'élever, moi qui ai parcouru le monde. Embellis mes derniers jours par tes caresses, et, quand je ne serai plus, honore mon tombeau par la vertu, et réjouis ma poussière par ton bonheur. La vertu est facile à celui qui porte dans son cœur l'image du Dieu puissant et clément, créateur intelligent de l'univers, père miséricordieux des hommes. Le bonheur est possible pour celui qui sait l'attendre et le mériter. J'aurais été heureuse, sans doute, si j'avais su me contenter du sort que le destin semblait m'avoir réservé. J'en ai voulu un autre, je l'ai eu. J'ai souffert et j'ai fait souffrir. Que Dieu te préserve d'un sort pareil ! qu'il te donne d'aimer un homme bon, fidèle et dévoué, qui vive pour toi, comme tu vivras pour lui ! Qu'il te donne surtout de rester comme moi, toujours sincère et loyale, et de mourir comme je mourrai, sinon sans regrets, du moins sans repentir. »

« Voilà ce que me disait ma mère. Je lui ai promis de suivre ses conseils et d'exécuter ses volontés, et je tiendrai ma promesse. »

Razim avait fini son discours ; Maurice garda quelque temps le silence, puis il dit :

— Je suis obligé de reconnaître que le tableau que votre mère vous a fait de l'Europe est fidèle ; mais croyez-vous que votre pays soit à l'abri de tous les vices et de toutes les injustices qui affligent le mien ?

— Je sais, répondit la jeune fille, que nulle terre en ce monde n'est exempte de mal. Mais ce sont les Européens qui nous ont apporté ce qu'il y a maintenant de mauvais dans nos mœurs.

— Et ce qu'il y a de bon. C'est à eux que votre pays doit l'abolition des sacrifices humains et de plusieurs autres coutumes barbares.

— C'est vrai, et je m'en réjouis. Nous devons bénir Dieu de tous ses bienfaits, par quelque main qu'il nous les envoie. Mais on ne sacrifiait d'hommes que dans les guerres, et les guerres étaient rares chez nous ; tandis que maintenant

mes compatriotes sont tous en proie à l'orgueil, à l'avidité, à l'avarice, à l'impureté, au mensonge. Avec notre pauvreté, notre innocence et notre tranquillité se sont en allées. Pourtant on peut encore être heureux ici. Notre île est loin de vos contrées turbulentes, et l'on y garde encore assez le souvenir des temps et des coutumes passées, pour y laisser vivre en paix ceux qui ne demandent à Dieu qu'un air pur, un coin de terre fertile, et une conscience tranquille. J'ai tout cela ; si vous voulez le partager avec moi, restez avec moi et soyons unis pour toujours ; si vous ne le voulez pas, partez tout de suite ; car je vous aime et votre vue me ferait trop souffrir, si je devais cesser un jour de vous voir.

Maurice ne répondit pas ; mais il prit Razim dans ses bras, et la serra avec transport sur son cœur. Un torrent de larmes s'échappa des yeux de la jeune fille, qui s'écria : « O ma mère ! sois témoin de mon bonheur ! »

Bientôt les deux amants retournèrent à la cabane, appuyés l'un sur l'autre, et pleins d'une douce ivresse. Mikoa les attendait debout sur le seuil. Razim courut à lui, et, cachant sa tête dans la poitrine du vieux guerrier, elle lui dit : « Mon père, voici celui que j'ai choisi pour mon époux. » Mikoa la serra tendrement sur son cœur ; puis, tendant la main à Maurice, il lui dit : « Mon fils, entre dans ta cabane, et puisse-t-elle ne plus retentir désormais que des accents du bonheur. »

Pendant quelque temps, en effet, les habitants de la cabane furent heureux. Maurice avait laissé partir sans regret le navire qui l'avait amené ; et, tout entier au charme de sa nouvelle existence, il n'avait pas une pensée pour celle qu'il avait menée autrefois. Chaque jour il partageait les travaux de Mikoa et de Razim, et chaque soir, réuni avec eux autour de la table grossière sur laquelle était servi un repas frugal, mais abondant, il remerciait le dieu que sa maîtresse lui avait appris à adorer, de la journée qu'il venait de lui donner, et il le priait de lui donner un lendemain pareil. Heureux de vivre avec deux êtres en qui il pouvait avoir toute confiance, il se défit bien vite de toutes ses méfiances et de toutes ses incertitudes. Il s'accoutuma à voir le beau côté des choses, et se laissa aller pour la première fois de sa vie à exprimer naïvement toutes ses pensées et tous ses sentiments. Souvent même il racontait à ses amis, avec une sorte de joyeux embarras, les soupçons

qu'il avait eus à leur égard, et les petits projets de guerre qu'il avait formés plusieurs fois contre eux, sans avoir jamais le courage de les exécuter. Puis il leur témoignait, dans les termes les plus tendres, sa reconnaissance pour le bien qu'ils lui avaient fait, en lui rendant si vite confiance dans la nature humaine, et en lui fournissant une si belle occasion de satisfaire à la fois ce double besoin d'estime et d'affection qui était en lui. Souvent aussi il parlait avec eux de l'Europe; mais pour plaindre ceux qui y consumaient leur vie à poursuivre de faux biens, ou pour railler la folie de ceux qui, comme lui, y avaient de bonne foi cherché le bonheur, « comme si, disait-il, le bonheur pouvait se trouver ailleurs que dans l'amour et la solitude. »

Aucun nuage ne venait troubler la sereine existence des deux amants, et rien ne semblait devoir en interrompre le cours. Mikoa seul, quoiqu'il prît une grande part à la joie de ceux qu'il nommait ses enfants, ne paraissait pas avoir dans l'avenir une entière confiance. Razim ne pouvait comprendre ces inquiétudes qu'elle ne partageait pas, et elle disait en secret à Maurice qu'il fallait pardonner quelque chose à ceux qui avaient beaucoup souffert. Celui-ci répondait en souriant qu'il désirait voir Mikoa inquiet bien longtemps encore, si ses craintes devaient toujours être aussi mal fondées, et que, pour lui, il se sentait sûr d'un avenir qui reposait tout entier sur son amour.

Cependant, peu à peu, il parut devenir moins confiant en lui-même. Il s'éloignait en silence quand Mikoa revenait par hasard sur le sujet de ses doutes et de ses appréhensions, et il ne répondait que vaguement aux interrogations de sa maîtresse. Alors celle-ci se retirait dans le fond de sa cabane, ou elle s'en allait vers le tombeau de sa mère, et elle y restait jusqu'à ce que l'heure des repas communs la forçât de reparaitre.

Plus d'une fois son vieil ami l'avait surprise dans les larmes; et alors, changeant de rôle, il lui assurait, pour la consoler, que toutes ses craintes étaient évanouies, et que rien ne lui donnait plus lieu d'en concevoir de nouvelles. Mais c'était en vain qu'il cherchait à tromper la jeune femme; il ne pouvait se mentir à lui-même, et ses regards attristés disaient le contraire de ses paroles. Aussi Razim ne s'y trompait pas, et elle sentait le désespoir s'emparer de son âme. Elle resta cependant la même pour Maurice, et ne

montra jamais sa douleur que par son silence.

Souvent le jeune homme partait dès le matin, sous prétexte d'aller chasser, et il ne revenait que longtemps après le coucher du soleil, sans rapporter aucune pièce. Quoique Razim sût bien, par les rapports des autres chasseurs, qu'au lieu de poursuivre le gibier, il avait passé la journée à errer sur les bords de la mer, elle ne lui en faisait pas moins au retour un accueil plein de tendresse. Pour lui, il souffrait plus de cette douceur et de cette résignation qu'il ne l'eût fait des reproches les plus durs ou des plus violentes colères. Il sentait qu'il faisait du mal à un être qui ne le lui rendait jamais, et cette pensée tourmentait horriblement son âme compatissante.

Souvent aussi il s'indignait contre lui-même, et rougissait intérieurement de voir qu'il savait aimer avec moins de puissance et de grandeur que cette simple fille du désert. Il se rendait alors une terrible justice; et, plus malheureux peut-être que celle qu'il faisait souffrir, il s'écriait en gémissant: « A quoi donc suis-je bon, mon Dieu! et pourquoi m'as-tu mis sur la terre? Je ne sais vivre ni pour le devoir, ni pour le plaisir, ni pour le sacrifice, ni pour l'amour! Je n'ai pas voulu prendre, dans le pays où j'étais né, une place qui me forçât de travailler et me donnât le moyen d'être utile; j'ai trouvé trop vide la vie de voluptés et de jouissances faciles que le sort m'avait donnée, et je l'ai volontairement quittée; j'ai dédaigné les larmes de ma mère et de mes amis, qui me suppliaient de partager leur vie et d'assister à leur mort, et je suis parti au loin, sans savoir si je reviendrais jamais; et maintenant que j'ai trouvé la seule chose dont je n'eusse pas goûté, et qui me semblait hier encore la chose la plus désirable de ce monde, un amour sublime dans une solitude enchantée, je m'en lasse, comme un enfant d'une nourriture trop exquise, et je demande autre chose! Quoi donc? que veux-tu? que cherches-tu? que rêves-tu, ô le plus incertain et le plus lâche cœur qui soit parmi les hommes! Ne te rappelles-tu plus le passé, et les profonds ennuis, et les horribles dégoûts qu'il t'a causés? Et te figures-tu que l'avenir puisse être autre chose pour toi que le renouvellement de ce misérable passé dont le seul souvenir t'obsède, ou de ce présent dont tu te fatigues, sans savoir pourquoi? Hélas! hélas! mon Dieu! si c'est vous qui m'en voyez ces inquiétudes dévorantes qui me

consument, donnez-leur un but, et faites qu'elles me poussent droit à quelque chose, quand ça devrait être le malheur ! »

Ainsi disait-il, s'accusant et se plaignant à la fois. Chaque jour son mal empirait, et bientôt son désir de changement devint un besoin maladif. Il ne pensait, il ne rêvait plus qu'aux moyens de quitter l'île et de retourner en Europe. Mais il n'en trouvait aucun. Il fallait absolument qu'il attendît l'arrivée d'un navire, et il savait que l'on passait quelquefois des années entières sans en voir un seul paraître dans l'Archipel.

Cette nécessité où il se trouva de rester dans un endroit qu'il voulait quitter, finit par exaspérer son caractère. Trop juste pour faire porter à ceux qui l'entouraient la peine de ses faiblesses et de ses souffrances, il ne se porta contre eux à aucun acte de violence, et ne prononça même jamais une parole amère; mais son humeur devint chaque jour plus sombre et plus taciturne, et il finit par tomber dans un morne abattement.

Razim recevait le contre-coup de toutes ses souffrances, et s'affaissait en même temps que lui sous le poids d'une douleur qu'elle partageait.

Mikoa, plus désolé que tous deux peut-être, craignait de les perdre tous deux à la fois, l'un par le suicide, l'autre par le chagrin. La cabane qui avait naguère renfermé tant de bonheur n'abritait plus que la désolation.

Un jour pourtant, il sembla que le mauvais destin qui planait depuis quelque temps sur le toit solitaire venait de s'éloigner pour faire place à un destin plus doux. Toute la journée, Razim avait été souffrante; mais au milieu de son malaise physique, elle avait conservé un calme inaltérable; une sorte de joie triste se lisait dans ses regards, et de temps en temps un doux sourire venait errer sur son visage fatigué. Mikoa, assis à côté d'elle, paraissait partager son calme et prononçait quelquefois le mot d'espérance. Quand Maurice, qui avait été absent comme à son ordinaire pendant la plus grande partie du jour, fit entendre le soir, auprès de la cabane, ses pas lents et fatigués, le vieillard et la jeune fille échangèrent un regard ému, et se serrèrent convulsivement la main. Puis, quand il entra, ils se levèrent ensemble et marchèrent à sa rencontre avec une sorte de solennité.

Le jeune homme s'arrêta en les regardant avec étonnement. Mikoa lui prit la main, et, la pla-

çant sur la tête de Razim, dont l'agitation révélait une émotion profonde, il lui dit :

— Voilà une mère.

— Mère ! répéta le jeune homme avec un cri de joie; puis, saisissant sa compagne dans ses bras avec un transport frénétique, il la couvrit de baisers et de larmes. Elle lui rendit, en pleurant aussi, ses étreintes passionnées, et le vieux sauvage se mit à danser autour de la chambre avec une joie enfantine, en chantant : « Les génies nous ont ramené le bonheur; les génies sont grands et bons. Je chasserai pour eux, je brûlerai ma proie sur une pierre qui leur est consacrée, et je danserai autour en chantant la grande prière, parce qu'ils ont ramené le bonheur dans notre case. »

En effet, la soirée fut heureuse. Pleins d'un doux attendrissement, les deux amants formèrent mille vœux et mille projets qui se rattachaient tous à la naissance de l'enfant que Dieu leur envoyait. Maurice paraissait avoir oublié toutes ses idées de départ, et Razim et Mikoa évitèrent d'y faire aucune allusion. Aucune explication n'avait eu lieu, et cependant il semblait que le passé eût été effacé d'un commun accord, et qu'une nouvelle vie allait commencer pour les habitants de la cabane. Ils s'endormirent tous doucement émus, firent d'heureux songes, et se réveillèrent aussi joyeux que les oiseaux qui chantaient sur leur toit.

Maurice se leva le premier, chaussa ses plus fortes sandales, prit son fusil, et, embrassant Razim tendrement, il lui dit : « Je pars pour la chasse; mais aujourd'hui je t'apporterai du gibier. » Et il partit souriant. Mais le soir il revint les mains vides, et plus sombre que la veille. Razim, qui avait couru à sa rencontre, s'arrêta interdite à sa vue, et tourna tristement ses regards vers Mikoa, qui était assis au fond de la chambre, comme pour lui dire : « Que s'est-il donc passé, mon père ? » Mikoa comprit cette interrogation muette, et dit : « Un navire est arrivé aujourd'hui, ma fille. »

La pauvre femme ne répondit rien; mais ses jambes fléchirent sous elle, et elle tomba assise par terre, pâle comme le rayon de la lune qui se glissait dans la chambre par la porte entr'ouverte. Maurice n'avait pas paru s'apercevoir de son émotion, et continuant la phrase de Mikoa, comme s'il ne se fût rien passé, il dit : « et il repart de-

man. — On ne lui répondit rien. Il reprit au bout d'un instant :

— Razim, m'aimes-tu ?

— Oui, répondit-elle simplement, sans paraître offensée de cette question.

— Veux-tu me suivre ?

— Où ?

— Sur le navire. Je pars demain.

Razim resta un instant silencieuse, soit qu'elle hésitât sur ce qu'elle devait répondre, soit que la force lui manquât pour parler. Puis elle dit d'une voix à peine intelligible :

— Ma mère m'a dit : « Ma fille, quoi qu'il arrive, ne quitte jamais la vallée où tu es née pour suivre ton amant dans les pays lointains. Malheur à toi si tu as confiance dans l'homme à qui ne suffiront pas ton amour et la solitude ! » Je ferai ce qu'a dit ma mère.

— Alors, que nos destinées s'accomplissent ! Adieu, Razim.

En disant ces mots, il se dirigea lentement vers la porte. Razim le laissa faire pendant quelques instants ; mais, au moment où il allait toucher le seuil, elle se précipita au-devant de lui :

— Et ton enfant ! lui dit-elle en le regardant fixement.

Il détourna la tête, et répondit

— Ce sera ta faute s'il grandit loin de son père, que tu n'auras pas voulu suivre.

Elle garda un instant le silence, les yeux fixés à terre, puis elle reprit :

— Passe au moins cette nuit avec nous, puisque c'est la dernière.

— Non, répondit Maurice ; ce serait prolonger inutilement notre souffrance : il faut qu'au point du jour je me trouve à la pointe de Diamant, où le canot du navire viendra me prendre.

— Alors, pars vite ! dit fièrement la jeune femme, et je prierai Dieu qu'il n'engloutisse pas ton navire.

En même temps elle s'éloigna à grands pas, et alla se cacher dans la seconde chambre.

Maurice, au lieu de profiter du passage qu'elle venait de lui laisser libre, resta à la même place, immobile et silencieux. Puis, tout-à-coup éclatant en sanglots, il se dirigea vers la porte de la chambre où Razim s'était enfermée. Alors Mikos, qui, toujours assis sur sa natte, avait jusque-là gardé le silence, se leva, et courant au jeune homme :

— Courage, mon fils ! lui dit-il, sois bon tout-à-fait.

Mais à sa vue, Maurice qui l'avait oublié, s'arrêta brusquement ; et, essayant d'un geste convulsif les larmes qui inondaient son visage, il s'écria :

— Adieu ! adieu pour toujours !

Et il sortit en courant.

Maurice erra toute la nuit dans les montagnes qui avoisinent la pointe de Diamant, livré à de cruelles angoisses. La froideur qu'il avait montrée à Razim n'était qu'apparente : au fond de l'âme, il l'aimait tendrement, et il aurait volontiers risqué sa vie pour lui épargner une douleur. Mais, d'un autre côté, il sentait un irrésistible besoin de revoir l'Europe et de retrouver les jouissances de la civilisation ; il se trouvait emprisonné et comme étouffé dans les bornes étroites de l'île qu'il avait voulu pendant quelque temps adopter pour patrie, et il aimait mieux laisser souffrir sa maîtresse que de continuer une vie qui l'ennuyait et l'oppressait. Si Razim eût consenti à le suivre, il eût été heureux de ne pas s'en séparer ; mais il préférait la liberté sans amour à l'amour sans liberté. L'amour n'était, selon lui, qu'un des côtés de la vie, et l'on ne pouvait lui sacrifier tous les autres. Il était donc bien résolu à faire ce qu'il avait dit. Mais il n'en était pas moins livré à une terrible anxiété ; et, pendant toute sa promenade nocturne, les heures le parurent aussi longues que des journées.

Enfin, le matin arriva. Maurice descendit au rivage, et ne trouva pas le canot. Il se mit à se promener sur le sable avec impatience, s'arrêtant à chaque instant pour écouter s'il n'entendait pas le bruit des rames ; car le ciel commençait à peine à s'éclaircir, et rien ne se distinguait sur la mer encore sombre. Mais il écoutait en vain : le bruit monotone des vagues interrompait seul le vaste silence de ces plages désertes.

Pourtant, une fois, il crut entendre un soupir, sans savoir d'où il venait. Il prêta de nouveau l'oreille avec plus d'attention ; mais il n'entendit plus rien. Il crut qu'il s'était trompé, et qu'il avait pris pour un soupir le bruit de la brise dans le feuillage. Il se remit à marcher, et attendit assez longtemps encore.

Enfin, comme la mer commençait à s'éclaircir davantage, il aperçut à quelque distance du rivage le canot qui s'avancait à force de rames, et

poussa un cri de joie. Les matelots lui répondirent, et, compatissant sans doute à son impatience, se mirent à ramer avec plus de vigueur. En peu d'instants le canot aborda. Maurice allait s'y élancer, quand il se sentit saisir par le bras. Il se retourna, et vit Razim : elle était horriblement pâle, et ses yeux brillaient d'un éclat fébrile.

— Où vas-tu ? dit-elle au jeune homme, comme si elle ne connaissait pas le but de son voyage.

— Tu le sais, répondit-il ; en Europe.

— Ah ! Et que vas-tu faire en Europe ?

— Revoir ma mère et mes amis.

— Mais tu m'as dit que tu les avais quittés volontairement, parce qu'ils ne t'aimaient pas assez, et ne savaient pas te donner le bonheur.

— Je te l'ai dit, c'est vrai ; mais j'étais ingrat, et je ne sentais pas alors quel besoin nous avions les uns des autres. L'homme ne peut jamais oublier ceux qu'il a tant aimés dans son enfance, et la mort est amère loin du pays où l'on est né.

— Tu m'as dit que dans ton pays tout le monde souffrait, et que tu y avais souffert plus que tous les autres. Ainsi, tu quittes la terre où tu as trouvé le bonheur, pour celle où tu as gémi, et ceux qui t'aiment pour ceux qui ne t'aiment pas ! car tu ne vas rien chercher là-bas, que les choses dont tu n'as pas besoin. Homme d'Europe, tu cours, comme les enfants, après des jouets.

— Allons ! dit l'officier qui commandait le canot, embarquons promptement ; le capitaine veut que nous soyons sous voile au lever du soleil.

— Pour la dernière fois, dit Maurice, veux-tu me suivre ?

— Adieu, répondit Razim en se croisant les bras d'un air résigné. Maurice monta dans le bateau, qui s'éloigna aussitôt.

La jeune femme le regarda pendant quelque temps sans rien dire ; mais, chaque fois qu'elle voyait les rames tomber dans l'eau, elle éprouvait un horrible serrement de cœur. Enfin elle appela Maurice avec un cri déchirant, et se jetant dans la mer, elle se mit à nager de toutes ses forces dans la direction du bateau. Celui-ci continuait sa route, sans que personne fit attention à la malheureuse femme. Mais Maurice, s'étant retourné pour lui envoyer un dernier adieu, l'aperçut qui nageait. Il demanda alors et obtint avec beaucoup de peine qu'on arrêtât le bateau

pour attendre sa compagne. Celle-ci avançait rapidement en appelant toujours Maurice sans savoir que le bateau était arrêté. Mais quand elle s'en aperçut, voyant que Maurice l'attendait pour l'emmener, mais ne venait pas à elle, elle se retourna et se mit à nager en silence vers le rivage. L'officier donna aussitôt l'ordre de ramer, et le bateau reprit la route du navire. Mais alors Maurice s'écria :

— Attends-moi, Razim !

Et s'élançant dans la mer, il se mit à nager rapidement vers elle. En entendant la voix de Maurice elle était revenue, et en peu d'instants ils se rejoignirent. Ils se serrèrent la main sans rien dire, et ils regagnèrent le rivage, appuyés l'un sur l'autre.

De ce jour, tout fut fini. Une crise s'était opérée dans l'âme jusqu'alors incertaine de Maurice. L'amour avait triomphé en lui de tous les autres sentiments, et devant lui tous les fantômes du passé s'évanouirent comme les brouillards du matin à l'apparition du soleil. Le jeune homme ne forma plus de désirs que pour la continuation de son bonheur, et ne vit plus l'avenir que sous la forme du présent. Il recommença avec joie à partager les occupations de Mikoa, et donna à l'amour tous les instants qu'il déroba au travail, faisant de l'un la récompense de l'autre. Razim, pleine de jeunesse et de passion, reprit bien vite l'habitude du bonheur ; et, bientôt, elle ne se rappela seulement plus qu'elle avait souffert. Pour Mikoa, quoique dès l'abord il eût feint de croire à la durée de cet heureux retour, il resta assez longtemps dans le doute. Mais lorsque deux mois entiers se furent passés sans que rien vint troubler la délicieuse harmonie qui s'était établie entre les deux amants, il prit à son tour dans l'avenir une confiance entière et inébranlable. Le jour où il vint faire part à ses deux enfants de la douce certitude qu'il avait acquise, fut pour eux, et pour lui surtout, un jour de fête. Il les avait réveillés le matin en chantant, et, quand ils ouvrirent les yeux, ils virent qu'il les avait couverts tous deux de fleurs. Il voulut faire avec eux une longue promenade dans la vallée, et s'arrêta à tous les endroits qu'ils vimaient, pour leur donner à tous des louanges et des bénédictions. Il termina sa tournée par le tombeau de Nada. Là, contre l'idée de ses enfants, qui s'attendaient à lui voir exécuter une danse solennelle

mélée de chants funèbres, il s'agenouilla et pleura longtemps en silence. Puis il se releva, toujours sans rien dire, et fit signe aux jeunes gens de le suivre. Ils rentrèrent tous trois dans la cabane et prirent leur repas du matin. Mikoa avait chassé sa tristesse, et il se montra tellement gai, que Razim ne se rappelait pas l'avoir jamais vu dans une joie pareille. Il passa le reste de la journée à se tatouer et à se parer de son mieux, chantant et riant sans cesse comme un enfant. Au coucher du soleil, il chaussa ses sandales de fête, se coiffa de ses plumes de guerre, prit en main son arc et ses flèches et embrassa ses enfants.

— Promettez-moi, leur dit-il, que jusqu'à mon retour vous ne cesserez pas de vous aimer et de vous réjouir ensemble, comme vous l'avez fait aujourd'hui.

— Où allez-vous ? lui répondirent-ils. La nuit sera mauvaise.

— Peu importe. Je vais célébrer autour de la pierre sacrée les danses que j'ai promises aux génies. Ne me suivez pas ; il faut que je sois seul pour accomplir la cérémonie sainte. Adieu, que le bonheur ne vous quitte jamais !

Il allait sortir ; mais Razim, voyant des larmes briller dans ses yeux, saute à son cou, et lui dit :

— Mon père, pourquoi pleures-tu ? tu as un chagrin que tu ne nous dis pas.

— Je n'ai aucun chagrin, ma fille, répondit-il. Je pleure de joie. Je te jure, par ta mère, que je n'ai jamais été si heureux de ma vie !

Et l'embrassant de nouveau, il sortit en chantant, et s'éloigna avec la légèreté rapide d'un jeune homme.

Peu de temps après son départ, un orage qui s'amassait depuis quelques heures éclata d'une manière terrible. Maurice, saisi d'un pressentiment sinistre, ne cessait de rêver à son ami. Razim, que moins d'expérience éclairait sur les symptômes de la douleur, avait gardé toute sa sérénité, et travaillait à tisser un pagne brodé de couleurs variées. Comme elle était fatiguée de sa promenade du matin, elle ne tarda pas à se laisser gagner par le sommeil. Maurice la prit dans ses bras, la posa doucement sur son lit, la couvrit d'un pagne épais ; et, après l'avoir embrassée tendrement, il partit sans l'avoir réveillée. Il prit le chemin de la pointe de Diamant, près de laquelle il savait qu'était située la

Pierre consacrée aux anciens dieux de l'île, et se mit à marcher rapidement dans cette direction. L'orage augmentait à chaque instant de violence ; le vent soufflait à la face du jeune homme une pluie âpre et serrée qui l'aveuglait par instant, et, s'engouffrant dans ses vêtements, menaçait parfois de le jeter dans les précipices qui bordaient sa route. Le tonnerre grondait sourdement dans le lointain, et les éclairs, de plus en plus fréquents, annonçaient qu'il allait bientôt se rapprocher. Maurice, au lieu de se laisser décourager par le mauvais temps, n'en poursuivait son chemin qu'avec plus d'ardeur, parce que chaque instant augmentait les inquiétudes qu'il avait conçues pour Mikoa. Au bout de deux heures de marche, il arriva sur les rochers qui surplombent à une grande hauteur la plage de la pointe de Diamant. Là, son oreille fut frappée par le son d'une voix humaine. Persuadé que c'était celle de Mikoa, il continua d'avancer vers la mer, et peu-à-peu il arriva à distinguer des paroles. La voix chantait ainsi :

« Longtemps, longtemps, j'ai souffert. J'ai souffert toute ma vie, et ma vie est longue. Bons génies, pourquoi donnez-vous tant de jours aux malheureux, et si peu à ceux qui goûtent le bonheur ? Hélas ! que de choses j'ai vues, hélas ! et de toutes ces choses j'ai pleuré. Je n'étais point né beau, et ma mère ne m'aimait pas comme mes frères qui ressemblaient aux génies ; et, comme ma mère ne m'aimait point, mes frères me dédaignaient. J'ai grandi comme l'arbre de la montagne qui n'est arrosé que par la tempête, et qui n'est caressé que par les vents d'orage. Et, quand j'ai été homme, j'ai aimé une femme, la plus belle, la plus tendre, la plus noble des femmes d'Oahou. Je l'ai tant aimée que je ne pensais qu'à elle, que je ne voyais qu'elle sur la terre. J'aurais voulu être beau, riche, fort et sage plus que tous les autres hommes ensemble, pour me faire aimer d'elle. J'aurais voulu être un oiseau à plumes brillant et de voix mélodieuse pour plaire à la Fleur de la vallée. Mais hélas ! je n'étais pas digne d'elle ; et elle en a aimé un autre qui ne l'aimait pas mieux que moi, mais qui valait mieux sans doute. Pauvre Mikoa ! »

Ici un violent coup de tonnerre interrompit le bruit de la voix ; au bout d'un instant, Maurice l'entendit de nouveau.

« Je l'ai servie tant qu'elle a vécu, et je l'ai

aimée toujours. Et quoique j'aie été bien triste tant qu'elle a été près de moi, et qu'elle m'a appelé son frère, je suis plus triste encore depuis qu'elle n'est plus là et qu'elle ne me dit plus rien. Je me suis bien souvent frappé la poitrine parce que je ne pouvais pas aller la rejoindre au pays des âmes. Mais elle m'avait dit : « Ma fille sera ta fille, et tu ne la laisseras jamais seule dans le malheur ! » Et j'ai dû attendre patiemment que le jour de son bonheur arrivât, et rester là pour la consoler quand elle souffrait comme moi, que rien ne me console. »

La voix s'arrêta un instant pendant lequel Maurice n'entendit plus que le gémissement du vent autour des rochers ; puis elle reprit, mais sur un rythme rapide et triomphant :

« Mais c'est fini ! fini ! Je suis libre ; je ne souffrirai plus. Je vais rejoindre dans les nuages les âmes de mes pères, qu'on a exilés de notre terre natale. Je vais retrouver la belle Nada, qui maintenant aimera peut-être Mikoa. Je vais errer, je vais respirer, je vais chanter avec les âmes. O joie ! ô joie ! Maintenant, tu n'auras plus rien à craindre, vieux sauvage ; ni les espions du Dieu de l'Europe, ni l'abandon de ceux que tu aimeras, ni le rire moqueur de ceux qui n'ont jamais pleuré. Allons ! allons ! réjouis-toi, guerrier des anciens temps, tu vas quitter la terre des douleurs, et retomber au pays des âmes, où se promène ta bien-aimée que tu n'as pas vue depuis si longtemps. Monte dans ton canot, ouvre ta voile, et aie bonne confiance dans l'orage. »

En ce moment, un vif éclair, fendant les nues, vint éclairer tout l'horizon. A sa lueur sinistre, Maurice vit Mikoa s'élançer avec sa frêle barque au milieu des vagues furieuses. Ne pouvant plus douter de la funeste résolution de son ami, il voulut courir au rivage pour l'arracher à sa perte ; mais un horrible précipice le séparait de la plage et l'empêchait de faire un pas. Alors, il se mit à crier avec désespoir le nom de Mikoa ; mais ce fut en vain : le vent venait de la mer, et il était impossible qu'il se fit entendre de Mikoa. Celui-ci continuait à chanter, mais à chaque instant sa voix diminuait dans l'éloignement, et bientôt elle se confondit avec le sifflement du vent et le mugissement des vagues. Maurice fit un long détour et descendit au rivage. Il recommença à appeler son ami ; mais personne ne lui répondit, et, pendant la nuit entière, il ne vit et n'entendit rien que l'orage, qui continua à gronder jusqu'au matin. Aux premières lueurs de l'aube, le vent s'apaisa, le tonnerre se tut, et la mer commença à se calmer. Maurice parcourut d'un regard attentif tout l'horizon et ne vit rien. Il retourna désolé à la cabane où Razim l'attendait, en proie à d'horribles inquiétudes, et lui dit en l'embrassant :

— Aimons-nous maintenant plus que jamais, Razim, car nous sommes seuls sur la terre. Si c'est un fils que Dieu nous envoie, nous lui donnerons le nom de Mikoa, pour qu'il reste encore ici-bas quelque chose du dernier sauvage.

GEORGE SAND.

(L'Artiste.)





LE TESTAMENT.



Il était à peu près minuit, M. de Langeais passa dans l'appartement de sa femme :

— Vous ici à cette heure ? s'écria M^{me} de Langeais avec un étonnement mêlé de quelques effroi ; êtes-vous malade, Monsieur ?

— Je ne me suis jamais mieux porté, répondit M. de Langeais.

— Vous avez donc appris quelque chose de fâcheux ? dit la jeune femme.

— Non, Madame, je suis heureusement sans mauvaises nouvelles ; vous savez d'ailleurs que mon amitié pour vous se plairait à vous les cacher.

En parlant ainsi, M. de Langeais s'assit dans un fauteuil, et d'un signe il renvoya la femme de chambre de sa femme. M. de Langeais avait dépassé la soixantaine ; petit et maigre, c'était un vieillard un peu valétudinaire, mais encore actif et dispos ; homme spirituel et bon, ses

petits yeux vifs avaient conservé le feu de la jeunesse, et ce fut avec une pointe d'ironie, habituelle chez lui, qu'il dit à sa femme .

— Je vous dérange?... J'ai pris un mauvais moment, Madame, pour venir chez vous ; pardonnez-le-moi ;... vous êtes si gracieusement occupée le jour, que j'ai cru bien choisir.

M^{me} de Langeais ne répondit qu'en obéissant à son mari et en se plaçant auprès de lui, rougissant et pâissant tour à tour, ce que M. de Langeais ne manqua pas de remarquer ; et en considérant la jeune et belle figure qu'il avait devant lui, ses droits, son âge et l'heure avancée de la nuit, il crut comprendre la cause de l'étonnement inquiet de M^{me} de Langeais.

— Je ne vous demande qu'une heure, Madame, une heure de conversation, pas davantage, se hâta-t-il de dire avec bonté... Vous avez vingt-six ans, Madame, ajouta-t-il, et moi je serais facilement votre grand-père : mon mariage avec vous, ridicule aux yeux du monde, ne l'est pas cependant pour ceux qui en connaissent les motifs, et vous les savez mieux qu'une autre, Clémence...

— Monsieur, murmura la jeune femme en bais-

sent les yeux, jamais aucune plainte, ni aucun retour sur le passé.

— Ah ! je le sais bien, ma bonne amie, s'écria le vieillard, il n'y a pas non plus le moindre reproche dans mes paroles, vous êtes la meilleure créature que j'aie jamais connue, et si je rappelle ces souvenirs, c'est parce qu'ils me sont doux et précieux... Il y a dix ans, vous aviez alors seize ans à peine, votre père (hélas ! je l'ai vu naître) vous parla le premier de m'épouser : il était alors mortellement atteint de la maladie à laquelle il a succombé, et sa fortune était dérangée ; vous ignoriez ces deux circonstances, et vous les apprenez aujourd'hui seulement, n'est-il pas vrai ?

— Comment ! dit Clémence, mon père n'était pas riche ?

— Il n'a laissé que des dettes que j'ai acquittées, dit M. de Langeais, et cependant, à la proposition de votre père, vous sautâtes de joie, vous parûtes enchantée d'épouser un homme que vous connaissiez depuis votre enfance et que vous appeliez votre bon ami. J'allai alors vous trouver, je vous dis que je vous aimais de tout mon cœur et que je serais ravi de vous donner mon nom ; mais en même temps je vous missous les yeux mon extrait de naissance, je vous fis voir de combien j'étais plus âgé que votre père lui-même, et comme vous ignoriez votre position, comme vous pensiez être riche, ce fut librement et par choix que vous devintes ma femme. Votre père sentait qu'il allait mourir, et en vous donnant à moi, il quittait ce monde sans souci pour sa fille unique ; vous m'aimiez et vous étiez heureuse de ces noces qui eussent effrayé toute autre jeune fille, même moins belle et moins jeune que vous ne l'étiez alors ; moi, j'éprouvais pour vous un sentiment qui m'aurait effrayé, si je n'eusse vu votre amitié et votre amour. Je dois, Clémence, à ces circonstances réunies, dix ans de bonheur, les dix années les plus heureuses de ma vie.

— Ah ! monsieur, qu'y a-t-il ? s'écria M^{me} de Langeais tout émue, pourquoi revenez-vous ainsi sur le passé ? je ne nie rien, monsieur, je me souviens de tout...

— Permettez, madame, reprit le mari, c'est pour vous remercier de votre amour pour moi que je viens ici ; c'est même pour m'excuser d'une faute, ajouta-t-il avec un petit sourire bienveillant.

— Vous, monsieur, vous seriez coupable envers moi ? Oh ! non, monsieur, jamais.

— Vous me pardonnerez, madame, vous allez voir.

— Monsieur, monsieur, vous avez toujours été trop bon pour moi, et il est impossible...

— Laissez-moi finir, madame, reprit le mari ; vous êtes la plus généreuse et la meilleure des femmes...

— Moi, monsieur ?...

— Oui, vous, madame, et l'oubli complet où vous vivez de vos intérêts en est la plus grande preuve. Je suis riche, et quand votre père vous a donné à moi, c'était pour que cette richesse vous revint un jour : c'est là la condition patente ou tacite de tout mariage entre une jeune fille et un vieillard ; je me suis engagé à vous enrichir, non par aucun contrat, non par aucune parole, votre père avait trop de délicatesse pour rien exiger de pareil, mais je m'y suis engagé d'honneur : eh bien ! cette condition, jusques à hier, je ne l'avais pas remplie... Et que seriez-vous devenue, grand Dieu ! si la mort m'eût surpris subitement ? Ma famille entière se serait jetée sur mon héritage, et comme dans notre contrat de mariage je ne vous avais assigné aucun douaire, on vous aurait fait quitter cet hôtel, on vous aurait dépouillée de mes terres, de mes contrats, de vos bijoux même ; la veuve de Langeais, pauvre et nue, aurait plaidé vainement pour obtenir une pension alimentaire... Voilà mon crime, madame, crime que votre générosité naturelle vous a empêchée même de soupçonner, mais que je n'en ai pas moins commis.

M. de Langeais tira alors de sa poche un paquet cacheté et le remit à sa femme.

— Tenez, madame, lui dit-il, ceci est à vous, c'est mon testament ; que ce mot ne vous épouvante pas : jamais dispositions pareilles n'ont fait mourir un testateur. Je vous fais mon héritière universelle, d'abord parce que je le dois, ainsi que je viens de vous le dire ; ensuite, parce que lors même que je ne vous devrais rien, lors même que vous seriez riche, je vous donnerais encore cette marque d'attachement et de reconnaissance, parce que vous m'aimiez et que moi je n'aime que vous au monde !... Pauvre vieillard ! sans vous, j'aurais vécu et je serais mort isolé, livré aux vœux homicides d'un neveu libertin, à la domination d'un valet de chambre, ou aux soins in-

téressés d'une femme de charge... Vous, vous n'avez pas songé à vos droits les plus légitimes, vous avez agi avec moi comme si je devais être immortel, ou du moins comme si je devais vivre plus longtemps que vous, et cependant c'est moi qui suis le vieillard, vous, vous êtes la jeune femme, et mes cheveux blancs, vous les avez respectés; vous avez été jalouse de ma bonne renommée; cet amour que vous aviez pour moi, il y a dix ans, vous l'avez toujours; vous avez été comme une fille qui garde avec soin l'amour et l'honneur de son père; qui, jeune, belle, courtisée, dédaigne les plus beaux cavaliers et demeure fidèle à un vieux mari... Oui, Clémence, voilà ce que vous avez fait, c'était votre devoir; supposer même que vous ayez eu la pensée de vous en écarter ce serait vous calomnier, et c'est cela même qui me rend plus coupable envers vous; en ne vous assurant ma fortune qu'aujourd'hui seulement il semble que j'aie voulu vous imposer dix ans d'épreuves... Au nom du ciel, Clémence, n'avez pas une pensée semblable... Mais, mon Dieu! Clémence, vous vous attendrissez, vous pleurez; allons, séchez ces larmes, embrassez-moi et bonne nuit.

M. de Langeais se leva, il s'approcha de sa femme et déposa sur son front un baiser; ce front était glacé comme s'il eût été de marbre.

— Qu'avez-vous, Madame? vous vous trouvez mal!

Le vieillard voulut atteindre le cordon de la sonnette pour appeler du secours; la jeune femme le retint et se jeta à ses pieds.

— Ah! Monsieur, s'écria-t-elle, vous ne savez pas à qui vous venez de parler, je ne mérite ni vos bienfaits ni vos éloges; je vous trahis, Monsieur, je vous déshonore; si vous le fussiez pas venu chez moi cette nuit, mon bon ange m'abandonnait.

— Que dites-vous? Madame, relevez-vous, je vous prie.

M^{me} de Langeais se releva, en effet, puis elle prit le testament et le mit en pièces.

— Je ne veux rien, Monsieur, je ne mérite rien, dit-elle.

— Veuillez vous asseoir, Madame, reprit le vieillard, je n'ai plus ni la force ni le courage d'être violent, et vous me connaissez assez pour ne pas me craindre... Vous avez un amant?... Voyons, Madame, répondez, vous en avez trop

dit pour ne pas achever... Avez-vous un amant, Madame?

— Non, Monsieur.

— Eh bien! Clémence, que signifient ces pleurs et ce désespoir? Prenez-vous plaisir à m'effrayer, à me désoler?

— Séduite, Monsieur, séduite...

— Déshonorée, Madame?

— Non, Monsieur, mais encore une fois séduite; regardez cette pendule dont l'aiguille a déjà dépassé une heure et s'achemine si rapidement vers l'heure qui suit; eh bien! quand cette aiguille aura achevé le chemin si court qui lui reste à faire jusques à l'heure prochaine, quelqu'un...

— Votre amant va venir, Madame.

— Il ne l'est pas encore, Monsieur; le ciel permet que, liée à un homme aussi bon et aussi généreux que vous l'êtes, je puisse encore lever les yeux sur lui... Cependant je suis coupable; cette femme que, dans votre sollicitude, vous dotiez de tous vos biens, comptait sur votre sommeil et sur l'éloignement de votre appartement pour vous trahir: au moment où vous vous dirigiez chez elle avec l'acte qui devait l'enrichir; elle comptait les instants qui lui restaient encore avant de vous tromper, et peut-être les trouvait-elle trop longs.

— Vous l'aimez donc bien, Madame?

— Après l'aveu que je viens de vous faire, que penseriez-vous de moi, si je ne l'aimais pas? si je vous trahissais par caprice ou par fantaisie? Oui, je me souviens de dix ans passés, j'étais enfant alors, et je vous aimais. Eh bien! ce sentiment que j'éprouvais pour vous, je l'éprouve toujours; ce qui m'a séduit dans la personne qui allait me rendre coupable, c'est autre chose: n'allez pas croire que je veuille m'excuser; non, j'ai senti ma faute, j'ai compris que j'allais violer mes serments, vous livrer à la risée, peut-être à la pitié de celui que j'aimais... J'ai combattu longtemps;... mais quelque chose de plus fort que ma raison m'a poussée... Ah! Monsieur, demain matin, dans quelques heures, que j'aurais été malheureuse! je n'aurais pas osé vous abandonner; lever les yeux sur vous eût été au-dessus de mes forces... Cependant, quand vous êtes entré chez moi, j'ai cru que vous étiez instruit et j'étais disposée à tout nier: c'était facile, eussiez-

vous même voulu passer la nuit dans mon appartement, car j'ai une confidente...

— Votre femme de chambre, dit M. de Langeais, qui est en sentinelle dans votre escalier dérobé et qui renverra la personne que vous attendez ?

— Oui, Monsieur ; mais, continua M^{me} de Langeais, quand j'ai vu que votre confiance était entière, quand vous m'avez parlé de vos cheveux blancs que j'étais sur le point de déshonorer, alors mon cœur s'est brisé, j'ai rougi de moi-même ; vos éloges m'ont fait mal, votre reconnaissance m'a déchiré l'âme ; enfin ce testament, ce prix d'un amour trompé, d'une vertu qui allait succomber ; ce testament, il m'a semblé que l'accepter serait un vol... Peut-être, et Dieu le veuille, Monsieur, vous vivrez plus que moi ; mais dans tous les cas on ne doit pas hériter de ceux qu'on a trahis ; il ne faut pas qu'une main coupable s'arroge le prix réservé à la vertu ; j'ai donc cru devoir parler, ne fût-ce que par probité... Maintenant, Monsieur, chassez-moi de votre présence, éloignez-moi de vous ; en quelque état que vous me réduisiez, en quelque lieu que vous m'ordonniez de cacher ma faute, j'obéirai sans murmurer... Il y a des maris qui croient pouvoir sans honte pardonner une faute commise ; votre rôle est plus facile, si vous voulez être indulgent ; je suis pure ; le cœur seul a succombé, la tête seule a faibli. Vous le voyez, Monsieur, ma franchise doit être un gage pour vous ; qu'elle est la femme qui avoue une faiblesse qu'elle veut commettre ?

M. de Langeais leva les yeux sur la pendule, et il tira le cordon de la sonnette. La femme de chambre parut.

— Une personne, lui dit-il, doit venir cette nuit chez M^{me} de Langeais, et c'est vous qui êtes chargée de l'introduire ?

— Oui, Monsieur.

— Cette personne s'est-elle présentée ?

— Pas encore, Monsieur.

— C'est juste, dit le mari, l'heure n'a pas encore sonné. Quand elle se présentera, vous la ferez entrer.

— Oui, Monsieur.

— Que voulez-vous faire ? Monsieur, s'écria la jeune femme quand la femme de chambre fut partie ; voulez-vous exposer votre vie ou seulement prolonger ma honte et mon supplice ?

— Ni l'un ni l'autre, Madame.

— Ah ! Monsieur, je vous en supplie, ne me faites pas mourir de honte et de douleur ; épargnez votre femme, quelque coupable qu'elle soit. Songez, Monsieur, que je porte votre nom, que tout ceci peut être enseveli dans l'oubli le plus profond, si vous le voulez ; cet homme, je ne le verrai de ma vie ; je ne l'aime plus, Monsieur, je vous assure.

— Vous me pardonnerez, Madame, vous l'aimez encore ; vous savez qu'il est jeune, beau, vous le savez amoureux, et vous le croyez dévoué ; vous l'aimez encore, vous dis-je.

— Monsieur, épargnez-moi ; ne permettez pas que mon regard rencontre encore une fois le sien.

— Vous ne le verrez pas, Madame, répondit le mari ; il vous est loisible de passer chez moi, ou de vous cacher dans ce cabinet, d'où vous pourrez tout entendre.

La pendule sonna deux heures.

Choisissez, Madame, dit le mari d'un ton impérieux.

— M^{me} de Langeais baissa la tête et passa dans un cabinet dont elle repoussa la porte de manière à tout entendre et même à tout voir. Le tintement de l'heure vibra encore dans l'air, qu'un jeune homme se précipita dans l'appartement, avec cette pétulance d'un amant heureux qui arrive enfin au port et dont le premier mouvement est de se jeter aux genoux de la beauté que son amour et son audace ont captivée ; peu s'en fallut qu'il ne s'emparât de la main de M. de Langeais pour la porter à ses lèvres ; dès qu'il s'aperçut de son erreur, il fit un pas en arrière.

— Les femmes de chambre sont quelquefois deux maîtres, Monsieur, et elles sont alors à celui des deux qui les paie le plus... Celle de M^{me} de Langeais m'est dévouée... La garde d'une femme est difficile, Monsieur ; votre présence ici en est la preuve, et je ne suis plus assez jeune pour me fier à mon mérite seul.

— Monsieur je vous proteste, dit le galant désappointé...

— Il est inutile de rien nier, Monsieur, je sais tout : ma femme n'est plus ici, je l'ai soustraite à vos poursuites, et c'est tout simple : ce qui l'est moins, c'est que je vous reçoive à sa place. A mon âge, un mari évite la rencontre d'un amant aussi audacieux que vous l'êtes ; il est trop vieux pour se venger.

— Monsieur, dit le jeune homme, je suis confus de vous rencontrer : ce n'est pas vous que je cherchais. Je l'avoue ; mais cette femme de chambre qui m'a trahi a dû tout vous dire ?

— Tout, Monsieur, répliqua M. de Langeais.

— Vous savez alors que madame votre femme n'est pour rien dans ce rendez-vous ; elle ignorait tout, ma présence l'aurait aussi surprise pour le moins que la vôtre m'a étonné.

— Non, Monsieur, ma femme savait tout, et il y a plus, Monsieur, ma femme vous aime.

— Monsieur, veuillez croire que je n'ai pas ce bonheur.

— Vous l'avez, Monsieur, et c'est ce qui m'a décidé à vous laisser pénétrer jusqu'ici... Si j'avais vingt ans de moins, vous ne sortiriez pas vivant : mais l'âge amortit les passions ; il fait considérer les choses avec plus de calme et de sens qu'on ne le faisait dans la jeunesse. On rend justice à soi-même et aux autres, chose que ne font pas les gens passionnés. Pour moi, Monsieur, depuis que je sais l'amour de ma femme et le vôtre, j'ai réfléchi : que ferai-je ? Je suis vieux, j'ai des cheveux blancs, il sera facile à deux jeunes gens comme vous de tromper ma vigilance et d'endormir ma jalousie ; plus je serai inquiet et soucieux, plus je serai ridicule et odieux à ma femme... Je n'ai pas la force d'accepter ce rôle, et, si vous êtes honnête homme, vous devez souhaiter que je ne l'accepte pas. Épargnez-vous donc tous deux la peine de me tromper ; passons par dessus la loi ; quand on ne peut pas délier un nœud, on le brise : enlevez ma femme.

— Monsieur !

— Hésiteriez-vous ? continua M. de Langeais ; mais vous adorez M^{me} de Langeais ; depuis que vous lui faites la cour, vous lui répétez sans cesse (du moins c'est le langage des amants) qu'elle est jeune, qu'elle est belle, que pour l'obtenir vous donneriez votre vie ; vous ajoutez sans doute que le ciel n'est pas juste d'avoir lié tant de jeunesse et de fraîcheur à un vieillard valétudinaire qui ne peut ni la comprendre ni l'aimer..... Ce vieillard vous l'abandonne : l'Italie, l'Espagne, les États-Unis, l'Angleterre, le Nord et le Midi, l'univers vous offrent mille asiles où vous pourriez vous aimer librement ; il vous suffira de changer de nom pour vous mettre à l'abri de l'opinion. D'après ce que je vous dis, vous comprenez que

je ne vous poursuivrai pas... Vous pouvez partir ce soir même ; j'ai reçu ma femme sans dot, je vous la rendrai telle que je l'ai reçue. Il n'y aura ni bruit ni scandale ; je dirai à mes amis que ma femme habite une de mes terres ; au bout d'un an ou de deux je prendrai le deuil, elle sera morte. Paris est si indifférent et si oublieux que personne ne recherchera la vérité... Encore une fois, vous pouvez partir demain ; cette nuit si vous voulez... Comment, Monsieur, vous restez froid et muet ! Vous ne vous jetez pas dans mes bras, vous ne me remerciez pas avec des larmes de reconnaissance ! Et que venez-vous donc faire ici ? Non content de me tromper, moi, vous trompiez encore celle que vous vouliez séduire ? Vous n'aimez donc pas ma femme, Monsieur ! Vous n'êtes donc pas un homme amoureux, mais tout simplement un malhonnête homme, qui trouviez commode apparemment d'avoir un vieillard à outrager, une femme à déshonorer, sans perdre ni sa position, ni la possibilité de porter demain ailleurs un amour égoïste ? Lâche ! qui s'attache à un vieillard, parce qu'il croit pouvoir l'outrager avec impunité, mais qui aurait reculé devant un amour dangereux, si M. de Langeais eût été de son âge !.. Non, Monsieur, non, je n'ai point payé de femme de chambre ; celle qui m'a tout dit, c'est ma femme elle-même qui, fascinée un moment, a compris cependant ce qu'elle se devait et ce qu'elle me devait à moi-même, et qui n'a pas voulu payer un moment d'imprudence par le malheur de toute sa vie... Si vous ne m'en croyez pas, vous l'en croirez sans doute elle-même.

En parlant ainsi, M. de Langeais ouvrit la porte du cabinet, et le sourire amer de la jeune femme acheva de confondre le séducteur.

Maintenant, dit M. de Langeais en s'adressant à sa femme, vous n'y songerez plus, vous ne le regretterez plus, vous ne l'aimerez plus, vous le mépriserez.

L'époux pardonna ; le testament fut fait de nouveau sans qu'on y changeât une seule disposition. M^{me} de Langeais est devenue une veuve et une riche veuve ; on ne sait si elle se remariera ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'épousera jamais celui qui avait voulu la séduire.

MARIE ATCARD.

(*Courrier Français.*)



LEESTRE

MARCKL

VINCENZA.

L

LE DÉPART.

cinq lieues au nord de Bellune, du milieu des collines vertes et boisées qui s'étagent en amphithéâtre sur le versant des Alpes, s'élevait, vers la fin de l'année 1812, l'ancien château de Casta-



no. Rien de plus majestueux que l'aspect de ce hardi manoir, adossé à un rocher comme un nid d'aigle, et rien de plus âpre que le paysage au-dessous duquel il semblait planer. A ses pieds jaillissait la Piave, dont le lit écumeux courait se perdre au fond de la vallée, tandis que, à sa droite et à sa gauche, la montagne projetait en vain ses deux bras en demi-cercle comme pour l'y enfermer.

On était à la fin d'octobre. Le jour commençait à percer de rayons lumineux les ombres encore assésées sur la vallée.... Une fenêtre s'ouvrit au second étage du château; un homme âgé avança la tête, interrogea les nuages de tous côtés, comme pour étudier la direction du vent, et se retira satisfait du résultat de cet examen.

Cet homme était le marquis de Castano, vieux débris des armées de la république aristocratique de Venise, et qui, depuis le traité de Campo-Formio, passait, retiré dans son château, les trois quarts de l'année. Il était grand, maigre, avait la figure sillonnée de profondes rides, l'air sévère et la voix forte. Bizarre et capricieux, comme les gens qui ont beaucoup souffert, sa volonté, quelle qu'elle fût, ne souffrait pas d'obstacle. En dépit de ses goûts et à la grande satisfaction de sa fille et de sa nièce, ses compagnes habituelles, une affaire importante le forçait de quitter sa retraite avant l'invasion de l'hiver. Après avoir différé son départ le plus longtemps qu'il lui fut possible, un matin il s'éveilla en disant : nous partirons aujourd'hui. Rien, dès ce moment, n'eût pu l'empêcher d'effectuer son projet. Ayant donc refermé vivement la fenêtre, il sortit de sa chambre, s'avança dans un corridor encore obscur et cherchant à tâtons une porte à laquelle il frappa avec une certaine discrétion : — Vincenza, mon enfant, dit-il en adoucissant sa voix, lève-toi, nous partons aujourd'hui.

La jeune fille à qui ces paroles étaient adressées

sortit immédiatement ses épaules blanches de dessous leur enveloppe de lin, étendit les bras sur son lit et s'assit sur son séant en regardant autour d'elle dans la demi-obscureté où tremblottait encore, sous son globe de verre, la pâle lumière d'une lampe de nuit. — Je n'ai pas rêvé, dit-elle, on m'a bien appelée....

Elle écouta et entendit le bruit des pas qui s'éloignaient. Laisant alors glisser à terre ses petits pieds roses, elle vint s'agenouiller devant une madone d'ivoire suspendue en face de son lit. Ses longs cheveux d'ébène tombant sur son cou, la candeur répandue sur ses traits, sa beauté suave, l'auraient fait prendre pour une des plus pures créations du ciseau de Canova.

Vincenza avait seize ans. Née d'un père italien et d'une mère anglaise, elle réunissait, dans un mélange plein d'harmonie, les deux types de beauté les plus tranchés, mélange aussi remarquable d'ailleurs au moral qu'au physique. Ses cheveux avaient des reflets bleuâtres et sa peau la transparence de celle d'un enfant. Ses yeux exprimaient la rêverie, tandis que la gaieté et la vivacité se peignaient dans toutes ses paroles. Sa taille, peu élevée à la vérité, avait de ces mouvements onduleux communs aux serpents et aux filles d'Italie. Du reste, privée depuis longtemps de sa mère par la mort, elle n'avait encore ressenti dans son cœur d'autre affection qu'une tendresse respectueuse pour son père et une amitié de sœur pour Lucia, sa cousine.

Quoique douce et un peu mélancolique, son caractère se ressentait de la liberté de son éducation et des gâteries de la tendresse de son père. Tour à tour pensive et riieuse, elle aimait les champs, la solitude, les courses folles à travers la montagne et les poétiques rêveries au fond des vallées. Souvent, le matin, au lever du soleil, elle venait s'asseoir sur la terrasse du château, d'où la vue s'étend au loin sur la croupe arrondie des Alpes. Là, seule, appuyée à l'une des hautes colonnes de pierres grises qu'entourent, comme une draperie transparente, les fleurs sauvages et les plantes grimpantes, elle passait des heures entières à suivre des yeux les nuages qui glissaient dans le ciel, au-dessus de sa tête. D'autres fois, après avoir fait, autour d'elle, une riche moisson de fleurs, elle en tressait des couronnes qu'elle posait, en riant, sur son front pur, ou dont elle ornait dévotement la madone d'ivoire appendue

dans sa chambre. Une jupe de soie ou de mous-seline blanche recouverte d'une basquine de velours serrait sa taille déliée et laissait voir une partie de ses bras délicats et veloutés. Sa riche chevelure, séparée en bandeaux sur son front, était retenus sur sa tête par une épingle d'or. Souvent la coquette enfant se plaisait à ajouter à sa coiffure le gracieux capulet des paysannes romaines, dont les longs plis retombaient, comme un voile, sur ses blanches épaules (1).

Le marquis de Castano n'oublia pas sa nièce dans sa ronde matinale, et le bruit qu'il faisait ayant éveillé les domestiques, toute la maison fut bientôt sur pied.

Lorsqu'il entra au salon, il y trouva sa fille qui, en le voyant, l'entraîna familièrement vers un fauteuil où elle le fit asseoir, et, passant son bras autour de son cou, le tint longtemps embrassé. On eût dit une fraîche grenade sur un arbuste fétri.

— Tu es donc bien heureuse de t'en aller, lui dit-il en la considérant dans les yeux ; et voudrais-tu me dire pourquoi ? N'étais-tu pas bien ici ? N'avais-tu pas tous les jours des fleurs à dévaster, des oiseaux à nourrir, des champs à parcourir, et du lait à boire chez toutes les fermières du village.

— Oui, mon père ; mais que voulez-vous ? ce qu'on fait un jour ici, il faut le faire le lendemain. L'hirondelle qui, chaque année, vient bâtir son nid sous ma fenêtre, déjà s'est envolée. Comme elle, j'aime à aller, la saison passée, retrouver mon nid de la ville et mon foyer d'hiver.

— Dis plutôt les soirées et les hommages, coquette....

— Oh ! mon père, ... dit la jeune fille en rougissant.

— Eh ! mon Dieu ! c'est tout naturel. La jeunesse et la beauté ne sont pas des fleurs à tenir sous cloche.... Voyons, tes cartons, tes malles sont-elles prêtes ? La peste soit des chiffons ! Al-lons ! hâtons-nous ! Aide ta cousine, aide Margari-ta, s'il le faut ; tandis que je vais aider Pietro.

Et le pétulant vieillard allait et venait, surveil-lant et hâtant les préparatifs de ce départ précipité.

II.

L'AVÈRE.

En un instant, tout fut prêt. Le cheval attelé piaffait d'impatience en secouant la tête, les bé-

(1) Voyez la gravure sur acier.

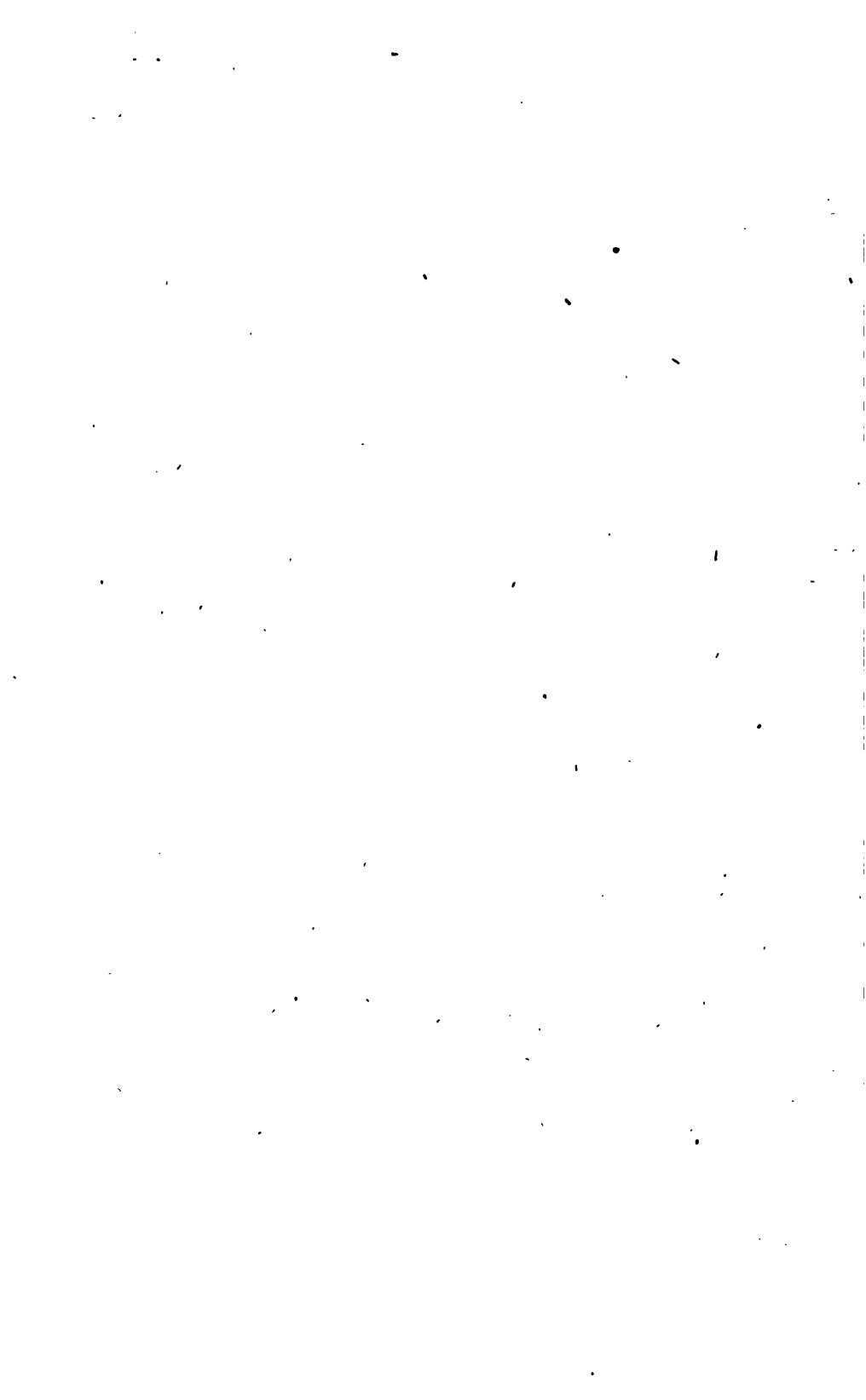
NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



Les Deux Seules, par M. Delacroix, d'après le tableau de M. Delacroix, au Salon de 1824.

Les Deux Seules

que Tempête ne veut pas ; —



gées étaient fixés sur l'arrière de la voiture. Le marquis de Castano, entre Piet o et Margarita, maugréait en regardant à sa montre. On n'attendait plus que Vincenza et sa cousine.

— Vincenza ! cria la voix retentissante du marquis.

Les deux jeunes filles accoururent en se tenant par la main et en faisant crier le sable sous leurs pieds. Elles étaient enveloppées toutes deux d'une pelisse de soie, la tête cachée sous un petit chapeau recouvert d'un voile. La simplicité de ce costume de voyage les rendait encore plus jolies.

A cette vue, le marquis de Castano, souriant malgré lui, monta sans façon sur le marche-pied et s'installa sur le devant de la voiture. Vincenza se plaça à côté de lui. Sa cousine était à sa gauche, Margarita occupait le fond de la voiture.

Pietro, du haut de son siège, fendit l'air avec son fouet, le cheval partit au trot et comme accoutumé à l'énorme fardeau qu'il traînait.

Parvenue au bas de la montagne, la voiture roulait, depuis quelque temps, sur un fond d'argile et de gazon, lorsque le soleil, à peu près aux deux tiers de sa course, pâlit et se couvrit de voiles humides.

Peu à peu l'horizon se rapprocha. Les arbres touchaient les nuages qui volaient à tire d'ailes, laissant échapper çà et là quelques larges gouttes de pluie.

Le chemin, cependant, devenait plus difficile. Le terrain mouvant, défoncé de toutes parts, se couvrait de flaques d'eau où la pluie plus serrée tombait en clapotant. Les roues s'enfonçaient profondément dans la vase, et le cheval n'avancerait plus qu'avec une extrême lenteur, malgré les coups de fouet et les énergiques exhortations de Pietro. Les jarrets tendus et la tête penchée en signe de détresse, le pauvre animal soufflait le feu par les naseaux et faisait pleuvoir autour de lui des flocons d'écume. La nuit était venue. Il restait encore plus de trois lieues à parcourir, et aucune habitation ne se montrait aux yeux des voyageurs. D'un côté s'élevaient des rochers nus, de l'autre s'étendaient des champs inondés, plus loin un bois qu'il fallait côtoyer.

Tout-à-coup le cheval s'arrêta refusant obstinément d'avancer.

— Qu'y a-t-il, Pietro ? demanda le marquis de Castano.

— Il y a, signor, que Tempête ne veut plus

aller, et que moi je suis trempé comme si j'étais tombé dans la rivière.

— Poule mouillée ! qui a peur de quelques gouttes d'eau !

— J'ai peur d'une seule chose, répondit Pietro qui venait de descendre de son siège et voyait qu'une roue enfoncée dans une ornière n'en pouvait sortir malgré ses efforts combinés avec ceux de son cheval ; j'ai peur que nous ne soyons forcés de passer la nuit ici.

Les femmes firent entendre une exclamation de terreur.

— Corpo di Bacco ! murmura le marquis, en s'élançant à son tour hors de la voiture.

Tous deux se mirent à pousser aux roues. Ce fut en vain. Le diable a donc cloué la voiture au milieu de la route, disait M. de Castano, courant tout autour comme un lion furieux.

Pietro, enfoncé lui-même jusqu'aux genoux dans un bourbier, criait et jurait à l'unisson avec son maître.

— Eh bien ! sot animal, acclama le marquis en voyant son valet immobile et toujours à la même place, vas-tu imiter ton cheval ?... Cours me chercher une pierre.

Pietro fit un effort de rage, parvint à dégager ses pieds et se mit en mesure de fouiller les ornières, tandis que le marquis de Castano secouait son manteau en maudissant la pluie et l'obscurité. Au bout de quelques instants, le domestique revint chargé d'une énorme pierre.

— Glisse-la sous cette roue, pendant que ja la soulèverai. Bien, ... encore.... C'est cela !

Et grâce à cette manœuvre la voiture continua d'avancer.

Le marquis et Pietro suivaient à pied pour alléger la marche du cheval. On atteignit ainsi la lisière du bois. Les trois femmes restées seules dans la voiture sentaient la terreur leur précipiter le sang vers la tête et doubler les battements de leurs cœurs. Elles n'osaient parler ni respirer.

Du reste, les deux hommes, il faut le dire, n'étaient pas non plus sans quelque anxiété ; le marquis de Castano promenait de temps en temps sa main sur sa poitrine, caressant tour à tour la crosse d'un pistolet et le manche d'un poignard. Pietro semblait vouloir percer les profondeurs de la forêt, et si les femmes se taisaient, les hommes ne parlaient que tout bas.

— Savez-vous, signor, dit Pietro, que la nuit

dernière, trois personnes ont été arrêtées près de San-Stefano. . .

— Tais-toi, malheureux, répondit le marquis ; si l'on t'entendait là ! Il lui montrait la voiture.

— Je sais bien, moi, continua Pietro en baisant la voix, que si l'on m'eût consulté, nous ne serions pas partis aujourd'hui.

— Eh ! depuis quand les maîtres prennent-ils conseil de leurs valets ?

Pietro lança un vigoureux coup de fouet à son cheval qui prit une allure plus vive. Mais, au même instant, un craquement se fit entendre. Un des essieux venait de se briser. Le marquis fit descendre les trois jeunes filles que la terreur rendait muettes. Le pétulant vieillard eut un moment de véritable désespoir à la vue de sa fille et de Lucia exposées, au milieu de la nuit, au vent, à la pluie et dans un endroit souvent exploré par des malfaiteurs.

III.

LA RENCONTRE.

— Entendez-vous ? dit Vincenza tout effarée.

En effet, le bruit du galop d'un cheval se faisait entendre à quelque distance.

— Oui, c'est quelqu'un qui s'approche, répondit froidement le marquis de Castano, en armant à la hâte son pistolet.

— Oh ciel ! que faites-vous ? dit Lucia.

— Si vous tirez ce pistolet, je meurs, ajouta Vincenza.

En ce moment, un cavalier s'avança vers les voyageurs, et se découvrit avec une extrême politesse, en saluant les dames, malgré la pluie qui tombait plus serrée que jamais.

— Permettez, signor, dit-il en s'adressant au marquis, que je vous offre la moitié de ma bonne fortune. Surpris, comme vous, par le mauvais temps, j'ai dû chercher un abri, et j'ai trouvé près d'ici une hutte de chasseurs, assez grande et suffisamment commode pour y passer la nuit.

Cette offre inattendue fut accueillie par Vincenza et sa cousine, avec des acclamations de joie. Les femmes aiment le merveilleux, et, passer la nuit au milieu des bois présentait à l'imagination des deux jeunes filles, un tableau fantastique plein de séduction. La curiosité parlait plus haut que la crainte. M. de Castano interrogeait dans l'obscurité les traits de l'inconnu. Mais, rassuré bientôt par ses bonnes manières, et pressé d'ail-

leurs par la circonstance, il crut plus prudent d'accepter ce qu'il ne pouvait refuser. Comme, néanmoins, il hésitait encore à répondre, l'inconnu poursuivit : Vous ne pouvez continuer votre route par un temps et des chemins si affreux, sans un danger réel pour la santé et la sûreté de ces dames.

— Une hospitalité offerte si à propos, répondit enfin M. de Castano, est un heureux hasard que je n'aurai garde de laisser échapper.... Pietro, suivez-nous.

L'inconnu les devança de quelques pas et conduisit les voyageurs par un sentier couvert de broussailles, jusqu'à la cabane qu'il avait annoncée. Étant descendu de cheval, il poussa du pied la porte entr'ouverte en invitant ses hôtes à entrer. Ceux-ci se mirent alors à regarder autour d'eux avec une curiosité avide. Un feu vif et clair illuminait seul les murailles entièrement nues et projetait dans les angles de la cabane des ombres qui grandissaient ou diminuaient avec la flamme du foyer. Une table de bois blanc et quelques sièges de même valeur composaient tout l'ameublement. Quelques bouteilles de vin, des fruits et des viandes froides tirées du fond de la voiture, que Pietro venait de ramener, offrirent bientôt à ces appétits réunis un repas aussi joyeux que frugal. Dès qu'il fut terminé, l'inconnu et les trois hommes se rangèrent en cercle autour du foyer, tandis que le marquis de Castano alla sur le seuil de la porte fumer ses cigarettes tout en regardant tomber la pluie. De son côté, Pietro, après avoir mis son cheval à l'abri, s'occupa de réparer de son mieux l'accident arrivé à la voiture.

La gaîté, cependant, fit bientôt place à la timidité, quand Vincenza et sa cousine se virent ainsi presque en tête à tête avec l'inconnu. Chacune pensait en particulier à la bizarrerie de cette rencontre. Cette sorte d'intimité à première vue les effrayait. Quant à l'inconnu, il paraissait absorbé dans la contemplation de la jolie figure de Vincenza dont les traits délicats empourprés des reflets rougeâtres du foyer semblaient devenus diaphanes. La conversation s'étant arrêtée tout-à-coup :

— Vous me ferez regretter, signora, dit l'inconnu, avec un peu d'embarras, à ses jolies hôtesses, le bonheur que vous m'avez apporté, si vous vous montrez si tristes. Je propose un moyen

de rendre la veillée moins longue.... Si vous y consentez, je vous dirai votre horoscope..... Rassurez-vous; je ne suis ni bohémien ni sorcier, mais....

— Vous croyez à cette folie ? dit Lucia.

— Je crois à la science.

— Est-il vrai, demanda Vincenzo, que des hommes puissent expliquer l'avenir ?

— Cela est si vrai que je puis vous en convaincre sur l'heure. Je commencerai par cette jeune fille....

En disant cela, il prit la main de Margarita et attach ses yeux sur les siens, comme s'il eût voulu lui communiquer l'intelligence qui fait comprendre la pensée sans le secours de la voix. Elle comprit sans doute, car un signe imperceptible révéla au regard de l'inconnu.

— Pour vous, lui dit-il, après avoir semblé réfléchir longuement, vous aurez autant d'or qu'il vous-plaira d'en avoir.

Les deux jeunes femmes ne purent retenir un état de rire. Mais Margarita, qui semblait déjà, au contact de la main de l'inconnu, éprouver la vérité de cette prédiction, avait pris tout-à-coup l'air mystérieux et rusé d'une personne chargée d'une mission délicate et pénétrée de son importance.

— Et comment cette bonne Margarita devient-elle riche ? demanda Lucia.

— Je ne suis pas maître de ce secret.

— A mon tour, signor, dit la cousine de Vincenzo; je suis curieuse d'apprendre ce qui m'est réservé; mais, d'abord, veuillez me dire qui je suis. Voilà ma main.

L'inconnu attisa la flamme qui jaillit plus brillante, et Vincenzo se mit à écouter avec la plus vive attention.

— Vous êtes orpheline, signora; votre enfance s'est écoulée dans les fêtes, et votre vie s'achève dans le cloître. Le lion et la vierge qui se rencontrent dans votre planète, président à votre destinée. C'est la faiblesse soutenue par la force. Ne vous plaignez pas, signora. Vous abandonnez le monde volontairement, et les derniers bruits qui viendront à vos oreilles vous feront aimer votre retraite. Quand le soleil aura disparu trois fois cent et dix-neuf fois derrière les Apennins, il se fera un grand vide dans votre cœur, et vous direz adieu au monde.

Lucia, étonnée, tomba dans une rêverie pro-

fonde. Puis, se levant avec vivacité, comme pour chasser une pensée pénible, elle s'approcha de son oncle.

— Me permettez-vous de pénétrer aussi les secrets de votre cœur ? demanda l'inconnu à Vincenzo, restée seule près de lui avec Margarita endormie.

— Je ne l'ose plus, signor.

En parlant ainsi, Vincenzo, rouge d'espoir et de crainte, tendit sa main en hésitant.

La flamme du foyer jetait une lueur moins brillante. L'inconnu s'agenouilla comme pour mieux distinguer les lignes déliées de la main de la jeune fille. La sienne, cependant, tremblait d'une émotion fébrile, et ses regards étaient à la fois hardis et suppliants. Vincenzo eut peur et tenta faiblement de se dégager. Ses yeux troublés s'arrêtaient presque malgré elle sur cet homme agenouillé à ses pieds, et dont le front pâle semblait recéler des pensées qu'elle désirait et craignait de connaître.

— Vincenzo, je vous aime, lui dit le jeune homme tout bas et d'une voix émue.

Vincenzo entendit prononcer son nom avec surprise et resta muette à cette déclaration hardie. Un trouble inconnu se glissa jusqu'à son cœur; elle essaya de nouveau de dégager sa main, que le jeune homme pressait convulsivement contre sa poitrine. Il la retint.

— Un cœur noble et fort vous avait devinée, reprit-il avec passion; il vient à vous. Laissez attacher à mon existence tumultueuse vos jours si joyeux et si purs: laissez aller vos yeux vers cet avenir de bonheur que mon amour vous promet, et dites: Quel que soit ton sort, ta position, ta fortune, je t'aime. Quel que soit ton nom, je le veux; si tu t'éloignes, je voudrai te suivre; si le monde te repousse, moi, je te consolerais.... Parlez, Vincenzo! oh! parlez! et je vous bénirai.

IV.

LA SÉPARATION.

Les premières lueurs du jour perçaient les masses noires de la forêt. L'ombre se retirait peu à peu et les cimes des arbres blanchissaient dans le brouillard du matin. Les rayons du soleil burent en un moment toute cette vapeur que le vent acheva d'essuyer aux fronts des arbres. La route se dessina comme un léger ruban d'argent... Les chevaux se mirent à hennir de joie.

— « Quatre heures ! dit le marquis de Castano en regardant à sa montre.

— Pietro ! le cheval à la voiture ! Allons, mes enfants, le ciel est beau : vous reposerez mieux la nuit prochaine. Signor, poursuivit-il en s'approchant de l'inconnu, mes affaires me rappellent à Venise. En quelque endroit que vous vous rendez, veuillez vous souvenir qu'il y a sur la place Saint-Marc une maison où le marquis de Castano sera heureux de vous offrir à son tour l'hospitalité.

— Dans quelques jours, signor marchese, j'aurai l'honneur d'aller me féliciter avec vous d'un hasard qui m'est bien cher.

En prononçant ces mots, l'inconnu, remonté à cheval, s'éloigna rapidement et disparut à travers les arbres de la forêt.

V.

UNE PROMENADE SUR L'EAU.

Le marquis de Castano, de retour dans son beau palais de la place Saint-Marc, se hâta d'y rassembler tout ce qui se rencontrait de pure et vieille noblesse. Les fêtes qu'il donna furent splendides, car le marquis était magnifique. Parmi la foule élégante qui encombrait habituellement les salons du palais Castano, se faisait remarquer le jeune comte de Ruggieri. Il était fiancé à Vincenza, dont le père l'avait accueilli d'autant plus favorablement, qu'il appartenait à une des plus nobles et des plus opulentes familles vénitienes.

Vincenza, cependant, semblait éprouver l'ennui et la gêne au milieu d'une société dont tous les hommages étaient pour elle. Car, quoique sa cousine fût aussi belle et jeune, son caractère froid éloignait toutes les admirations et glaçait tous les enthousiasmes. Vincenza n'aimait plus le bruit, son fiancé lui-même avait cessé de lui plaire, et quand elle voulait se rendre compte de ce changement, son esprit éperdu rêvait à la forêt, à la petite maison, au mystérieux étranger, ... et son cœur battait violemment dans sa poitrine.

Un soir, étonnée et comme effrayée de son trouble, Vincenza sentant des larmes près de lui échapper, se sauva dans le jardin, et là, donnant un libre cours à l'émotion profonde dont elle ne pouvait se défendre, elle se laissa tomber sur l'herbe. La soirée était pleine de dangereuses langueurs. La lune ne se montrait qu'à demi derrière les feuilles des arbres qui jetaient dans l'air leurs plaintes mélancoliques. Les fleurs exhalaient leurs

parfums en frissonnant... Tout-à-coup, la jeune fille releva sa tête pensive, ses yeux humides brillèrent comme deux étoiles... Elle écouta... Une voix qu'elle crut reconnaître venait de faire entendre les premiers mots d'une canzone, dont voici à peu près la traduction :

« L'amant qui a perdu celle qu'il aimait, la redemande aux échos, à la mer, à Dieu et aux hommes. — Moi, je te cherche dans mon cœur, dans le silence et dans la nuit, pour te dire encore que je t'aime !

« Vois, depuis que tu m'as quitté, comme les jours sont tristes, comme le soleil se voile ! Ton cœur appelle l'obscurité ; ton front se penche sous la réverie. Tu te souviens, tu soupîres et tu aimes !

« Tout dort à minuit, tout se tait.... Seuls les amants se voient dans l'ombre et se parlent tout bas... Ange d'amour, mêle ta voix à la mienne, et mes chants d'amour seront des chants joyeux !

Vincenza, doucement agitée par ces accents passionnés apportés par la brise, écoutait encore les derniers mots de l'improvisation, quand une pierre lancée par dessus le mur, vint tomber à ses pieds.... Un papier entourait le projectile. La curiosité l'emportant sur le premier mouvement, Vincenza ramassa vivement le singulier message... Mais la lumière d'un flambeau paraissant à travers les arbres du côté de la maison, et la voix de Lucia ayant appelé sa cousine, celle-ci cacha le papier dans son sein, et se hâta de rentrer au salon.... Le marquis embrassa sa fille, sans remarquer le trouble qu'elle essayait de dissimuler, et les deux cousines se retirèrent chacune dans son appartement.

Vincenza avait besoin d'être seule ;... la lettre qu'elle avait cachée dans sa poitrine lui brûlait le cœur... Elle se hâta de renvoyer Margarita... Puis, ouvrant sa fenêtre, elle présenta son front brûlant au souffle rafraîchissant de la nuit.... Un vent plus vif s'était élevé... Une légère raffale pénétrant dans la chambre fit vaciller la flamme de la lampe qui s'éteignit. Le premier mouvement de Vincenza fut le regret... Elle ne pourrait lire sa lettre. Le second fut la peur.... La lune, cependant, inondait de sa clarté la chambre de la jeune fille, et en dessinant les principaux meubles avec une netteté rigoureuse. Une large lame de feu coupait la chambre perpendiculairement, et, s'appuyant sur un lit blanc comme un bloc de marbre,

étendait en remontant sur le mur, pareille à une nature d'or. Au fond, dans la transparence limpide d'une haute glace étincelait un semis d'étoiles comme d'innombrables diamants sur un crêpe noir. Au dehors, la lumière ruisselait dans l'air et sur les toits des maisons. Maudite lampe ! soupira Vincenza ;... si seulement la lune avait une étincelle pour la rallumer ;... mais ne puis-je lire à cette pâle lumière ?

Elle se pencha en dehors de la fenêtre et lut.

« Ferme en vain autour de votre demeure... Je ne me sens pas le courage d'affronter votre indifférence, ou, peut-être le triomphe d'un rival... C'est la seule mort que mon amour repousse... Dites un mot, faites un signe et je déferai le ciel... A minuit, quand il n'y a plus que l'œil d'un amant qui veille sur vous, il fait bon glisser ensemble sur la mer et livrer en même temps sa barque aux baisers de la vague et son front aux baisers de l'amour... Demain, à pareille heure, il y aura une barque à la voile bleue, amarrée à l'écart... Un homme y attendra en silence la plus belle et la plus adorée des femmes. Si cette femme ne vient pas, cet homme s'éloignera seul du rivage... mais on ne le reverra plus. »

« Fiez-vous à Margarita. Elle sera discrète. »

Les termes hardis de cette lettre jetèrent la confusion dans l'esprit de Vincenza. Peu à peu cependant elle en trouva sinon l'excuse, du moins la raison suffisante dans l'intimité établie entre eux un moment par le hasard et le dévouement de l'inconnu. Elle jugeait, d'ailleurs, parfaitement saine et délicate la pensée qui l'empêchait de se présenter chez son père avant la certitude d'être aimé. L'idée même d'un rendez-vous, à force d'être caressée, finit par perdre à ses yeux ce qu'elle présentait d'abord d'imprudent et de criminel. La présence de Margarita lui semblait aussi un motif de sécurité capable de faire taire tous les scrupules... Le sommeil la surprit au milieu de ce conflit de pensées et de sentiments où les riantes images dominaient sans cesse.

Le lendemain, dans la journée, Margarita, sous différents prétextes, vint souvent dans la chambre de sa jeune maîtresse comme attendant une confiance qu'une honte secrète retenait sur les lèvres de Vincenza. La nuit venue, Vincenza hésitait encore, mais Margarita qui lisait dans son cœur, lui sauva, à force d'avances et d'adresse, la moitié de la confusion d'un pareil aveu. Vincenza,

pour se soustraire au danger d'être devinée et s'affermir dans sa résolution, quitta de bonne heure son père et sa cousine. A minuit, quand elle se fut assurée que tout dormait dans la maison, elle prit à la hâte sa mantille dont elle s'enveloppa avec le plus grand soin, et descendit dans le jardin, suivie de Margarita. Puis, ayant ouvert et refermé avec précaution une petite porte, elle se trouva dans la rue... La nuit était belle, la lune projetait de toutes parts une lumière brillante... A l'angle du palais Venuti, Vincenza entendit des pas derrière elle, et vit, en se retournant, un homme qui paraissait la suivre. Précipitant sa marche, elle arriva bientôt au bord de la mer.

Deux hommes étaient debout à l'endroit désigné, près d'une barque dont les banderoles bleues flottaient soulevées par le vent. A sa vue, l'un d'eux s'éloigna, s'avançant respectueusement à sa rencontre, lui offrit la main et la fit entrer dans la barque. La jeune fille, en se retournant, chercha en vain Margarita pour lui faire place à ses côtés... Margarita avait disparu avec celui des deux hommes qui s'était éloigné à son approche. Vincenza se trouvait seule assise en face de l'inconnu... Elle poussa un cri d'effroi et voulut s'élançer à terre ; mais il la retint en lui montrant du doigt le personnage mystérieux qui s'était attaché à ses pas, et qui, dans ce moment, la voyant près de lui échapper, accourait vers elle avec une intention facile à deviner. Vincenza se laissa retomber muette et glacée au fond de la barque, et ramena vivement sa mantille sur sa figure... Elle venait de reconnaître dans l'homme attaché à sa poursuite le comte de Ruggieri, son fiancé.

A l'instant où il arrivait au bord de la mer, la barque s'éloignait sous l'impulsion puissante de deux rames mises en mouvement par une main exercée. Le comte de Ruggieri, à cette vue, fit entendre une horrible imprécation. Puis, se ravisant tout-à-coup, il se mit à courir sur le rivage comme s'il eût voulu s'élançer dans le sillon lumineux et rapide tracé par la barque ; mais bientôt l'éloignement et l'obscurité le dérobèrent aux yeux des fugitifs.

L'inconnu, cependant, continuait à ramer en silence comme jaloux de mettre entro la terre et lui un espace infranchissable. Déjà la ville elle-même avait disparu dans les vapeurs du soir, et les flèches des plus hauts édifices s'effaçaient à leur tour en s'enfonçant dans les dernières pro-

fondeurs du ciel... L'inconnu alors s'arrêta et attacha sur la jeune fille un de ces regards dont elle avait gardé le souvenir ; dans la situation où elle se trouvait, ce regard lui fit peur.

— Je conçois vos craintes, signora, lui dit-il ; mais je suis moins coupable que je ne le parais. Le hasard seul donne à ce rendez-vous l'apparence d'un enlèvement, et sans l'apparition de cet homme qui semblait vous poursuivre, croyez que je me serais empressé de vous remettre à terre, si, après m'avoir entendu, vous aviez persisté à ne pas vous fier à mon honneur... Quant à la disparition de Margarita, j'avoue qu'elle est le résultat d'une mesure que j'avais cru devoir prendre dans notre intérêt commun.... Cette fille ne pouvait pas entendre ce que j'ai à vous dire, et votre condescendance au vœu téméraire que j'ai osé vous exprimer, signora, m'est un témoignage à jamais précieux que vous me pardonneriez d'avoir songé à votre dignité encore plus qu'à la mienne. Margarita est en sûreté et se trouvera à son poste pour vous recevoir et vous ramener chez vous... Maintenant, signora, si une injuste défiance ne vous rend pas insensible, si vous avez quelque pitié pour la plus ardente passion, restez encore, je vous en conjure, et prolongez, s'il se peut, cette lueur de félicité qui éclairera toute ma vie.

En prononçant ces derniers mots d'une voix émue, l'inconnu tomba aux genoux de Vincenza.

— J'ai foi en vous, dit-elle, restons encore et relevez-vous...

— Non, non, ici et toujours, s'écria le jeune homme en couvrant de baisers la main de la jeune fille. A vos pieds, sous l'œil de Dieu, en face de l'immensité... Mon amour n'est-il pas pur comme le ciel et profond comme ces flots ? O Vincenza ! je vous aime ! Ce n'est pas le hasard qui m'a amené la première fois près de vous ; c'est ma volonté. Je vous cherchais ; je vous avais aperçue errant dans les montagnes ; j'ai voulu vous revoir ; j'avais soif de votre vue. J'ai suivi de loin la voiture qui vous ramenait à Venise.... Le ciel a fait le reste... Je vous aurais disputée à l'amour de l'univers, et je n'osais m'approcher de vous... Et depuis... Mais vous-même, Vincenza, ce souvenir....

— J'ai bien souvent pensé à cette rencontre, à cette nuit d'émotion, et mon cœur a gardé des paroles qu'il tremblait d'avoir mal comprises.

— Oh ! merci, cher ange ! merci pour ce souvenir. A nous l'avenir et le bonheur, une vie d'amour et d'ivresse ! Oh ! maintenant je me sens fort ; je puis tout braver. J'ai vos demandes à votre.... Mais, Vincenza, que dois-je espérer ? Vous êtes promise, je le sais....

— Espérez tout de moi, rien de mon père.

— Je saurai vaincre sa volonté, comme j'ai déjà vaincu mon rival...

Depuis quelque temps, absorbé tout entier dans le ravissement de cette heure d'amour, et par la contemplation de la suave beauté de Vincenza, le jeune homme avait cessé de ramer. Le calme profond de l'air, n'était interrompu que par le voluptueux murmure du flot. Vincenza croyait vivre de la vie des anges ; un air plus pur soulevait sa chevelure flottante et gonflait sa poitrine. Son cœur battait doucement, et quand ses yeux rencontraient le regard enflammé et la pâle et belle figure de l'inconnu agenouillé devant elle, il lui semblait qu'une puissance inconnue devait l'attacher à lui.

Cependant l'air avait fraîchi ; la mer commençait à s'agiter comme un homme à demi réveillé qui essaie de se soulever et retombe à chaque effort. Abandonnée à elle-même, la barque s'était insensiblement rapprochée du rivage. En ce moment, une lumière s'alluma dans le lointain et glissa sur la mer comme une étoile qui file. A cette vue, Vincenza poussa un cri. L'inconnu saisit les rames et imprima un violent mouvement à la barque. Mais la lumière s'avancait avec une effrayante rapidité dans la direction que lui indiquait le fanal de la barque. On eût dit de ces lueurs incertaines qui flottent dans l'air embrasé d'une nuit d'été et semblent se pour suivre entraînés dans le même courant.

— Trahison ! s'écria l'inconnu ; nous sommes découverts. Et cette gondole maudite nous gagne.

— Oh ! mon Dieu ! nous sommes perdus ! murmura Vincenza avec désespoir.

Pas encore, répondit l'inconnu, qui se leva et éteignit le fanal.

Vincenza était tombée à genoux en joignant les mains.

Courage et silence ! Vincenza, il y va de votre honneur. Je connais ces parages... Nos ennemis ne nous tiennent pas.... Voyez !

La lumière, partie tout à l'heure du rivage, s'était arrêtée immobile et comme incertaine de

la route qu'elle devait suivre. Puis, elle changea de direction, tourna à droite, revint à gauche, oscillait et traçait dans l'air mille figures changeantes et bizarres comme les évolutions d'un aérostat battu, la nuit, par des vents contraires.

L'inconnu considéra quelque temps en souriant ce singulier spectacle; puis il reprit les rames avec une nouvelle ardeur et continua à gagner le large.

— Où allons-nous? dit Vincenza un peu rassurée.

— Je ne sais pas encore... Vous priez, priez donc la lune de ne pas nous regarder si indiscretement; car l'ombre nous est salutaire.... Ah! il est déjà trop tard.

Vincenza se retourna. La gondole ennemie avait changé de direction et s'avancait, dardant sa lueur ardente sur la timide embarcation.

Cependant, soit par l'effet des prières de Vincenza, soit par une miséricorde toute spontanée, le ciel qui, depuis quelques instants, s'était obscurci, se couvrit de gros nuages flottants. De temps en temps, la lune se voilait, comme pour dérober les furtifs à l'œil de leur ennemi acharné. Celui-ci néanmoins avançait toujours; déjà même il n'était plus qu'à quelque distance, lorsque le compagnon de Vincenza entendit tout près de lui le murmure sourd du vent frémissant dans les hautes herbes qui couvraient l'extrémité d'une des lagunes. Cette partie de la mer lui était depuis longtemps familière. En deux bonds, sa barque toucha le bord, puis s'élançant hardiment par un étroit passage où le flot se pressait resserré entre deux langues de terre, elle disparut. Elle n'avait pas encore atteint le bord opposé que l'autre gondole passa jetant sur la lagune une lueur rapide et brillante; au même instant, un léger sifflement de l'air se fit entendre, et l'inconnu réussit à échapper l'une des rames.

— Vous êtes blessé! s'écria Vincenza.

— Nous sommes sauvés, signora... Ah! signor come, ajouta-t-il en ramassant le stylet qui venait de tomber à ses pieds, c'est bien visé; mais vous n'avez pas le poignet assez solide.... Nous vous montrerons cela quelque jour.

— Pour l'amour de moi, signor, n'en faites rien.

— Silence... signora.

La gondole, comme un cavalier qui, dans une passe d'armes, a manqué une bague, revenait sur

ses pas et tourna rapidement l'extrémité de la lagune. Mais l'inconnu, circulant à travers ces méandres impénétrables, comme un serpent qui glisse sans bruit parmi les herbes, revola déjà vers Venise, tandis que la gondole rôdait encore autour de la lagune.

Vincenza aperçut bientôt Margarita et le gondolier debout sur le rivage.

— Adieu, mon âme, dit l'inconnu en l'embrasant; adieu, chère Vincenza. N'oubliez pas dans vos rêves... le baron de Goetzen.

Puis, ayant remis la jeune fille entre les mains de Margarita, il les suivit à quelque distance jusqu'à ce qu'il eût vu se refermer sur elles la petite porte du jardin. Après quoi, il regagna lui-même son palais par des rues détournées....

VI.

UNE SCÈNE D'INTÉRIEUR.

Le baron de Goetzen habitait un magnifique palais où éclatait partout ce luxe distingué que donne l'opulence unie au goût des arts. Les œuvres des meilleurs maîtres resplendissaient au milieu des détails de la plus grande élégance. Des domestiques en riche livrée circulaient dans les escaliers et occupaient les antichambres. Ils étaient étrangers comme leur maître, qui les avait amenés avec lui, auquel ils paraissaient fort attachés, bien qu'un ordre rigoureux et inexplicable en apparence leur interdît tout rapport avec les personnes du dehors, excepté pour la nécessité de leur service respectif. Cette mesure et la réserve habituelle qui en était la conséquence, donnaient à l'habitation du baron un air de mystère qui contrastait avec sa vie extérieure et son caractère un peu turbulent. Il s'absentait fréquemment pour ses affaires ou pour ses plaisirs, et alors la maison devenait tout-à-fait inaccessible. Souvent, après une brusque disparition, il revenait tout-à-coup sans qu'il fût possible de donner à son retour, aussi bien qu'à son absence, d'autre raison que le caprice. Il s'était présenté comme Allemand d'origine, mais depuis longtemps éloigné de son pays. Il était riche, élégant, prodigue; on ne lui demandait rien de plus.

Le baron de Goetzen fit panser sa main et s'étendit sur un lit entouré de courtines de soie. Deux hommes dont le costume jurait aussi étrangement avec l'élégance qui les environnait, que leur langage avec celui du baron, étaient entrés dans la

chambre presque en même temps que lui. L'un se tenait assis sans façon sur le pied du lit, l'autre se tenait debout à son chevet. Tous deux étaient couverts d'habits en désordre. Leur physiologie exprimait à la fois la bassesse et l'insolence. Quant au baron, sa figure pâle et habituellement mobile, ne trahissait en ce moment, ni émotion ni surprise. Tandis qu'il attachait tour à tour sur chacun des deux hommes un regard profond, son front haut respirait plutôt le contentement que le dédain, et sa bouche entr'ouverte ne laissait deviner que ce sentiment de bien-être résultant du repos après une grande fatigue.

— Jacopo, demanda-t-il nonchalamment, quelle heure est-il ?

— Signor, le sablier vient de s'arrêter ; il est une heure.

— C'est bien, nous avons encore le temps de causer... Tu es un brave et je suis content de toi. Rocco, ajouta-t-il, en s'adressant au second personnage vêtu d'un costume de gondoller, et qui n'était autre que l'homme qui l'avait accompagné dans la soirée, tu as finement besogné, mon vieux dogue.

A ces mots, l'homme qui était assis sur le lit fit entendre une sorte de grognement qui pouvait exprimer indifféremment la joie ou un remerciement.

— Jacopo, poursuivit le baron, tu as de l'enthousiasme et le coup d'œil sûr... Toi, ou Rocco, il vous faut me débarrasser au plus vite du petit Vénitien que je vous ai montré... Tiens, Rocco, prends cette bourse, et partage avec Jacopo ce qu'elle renferme.

A la vue des pièces d'or, les yeux des deux hommes s'enflammèrent. Le partage ne put se faire également. Il restait une pièce d'or sur la table : Jacopo avança la main... Rocco tira son poignard. — La crois-tu rouillée depuis ce soir ? demanda-t-il en présentant la pointe à son compagnon.

— Vieux requin, riposta Jacopo dégainant à son tour, je prendrai ta peau par dessus le marché, pour en faire une escarcelle.

— Chiens maudits ! s'écria le baron ; et se soulevant d'un air menaçant : Comment osez-vous parler ainsi devant moi ? Celui de vous deux qui touchera à cette pièce d'or, je lui ferai couper le poing après lui avoir fait arracher la langue... Allez-vous-en pour que je ne cède pas à la tentation... Un instant, Rocco ; Biago est-il ici ?

— Oui, maître.

— Dis-lui de venir me parler.

Quelques minutes après Biago entra.

C'était un grand garçon à la tournure dégagée, à l'air décidé et narquois.

— Eh bien ! dit le baron en l'apostrophant, le duc ?...

— A rendu l'âme avec ces mille sequins.

En disant cela, le jeune homme posa sur la table un sac rempli d'or.

— Bien, dit le baron, ma dette de jeu est payée, puisque le créancier est mort.

— Ce n'est pas tout, poursuivit Biago, la maîtresse du vieux ladre m'a fait cadeau de ceci :

Et il montra au baron un écria magnifiquement garni.

— Comment, misérable, tu as tué cette femme sans mon ordre !

— Le diable me préserve de vous désobéir, signor.... Je ne tue personne sans votre permission.

Le baron sourit.

— Qu'as-tu fait de cette femme ?

— Rien encore, signor, mais elle m'a prié d'accepter ces bijoux pour l'amour d'elle, et vous supplie humblement de vouloir bien lui permettre de suivre son fidèle serviteur Biago.

— Qu'est-ce à dire, drôle ?

— Rena est bien vieille, signor, et nous avons besoin d'une hôteuse plus alerte.

— Ah ! et tu prétends ?...

— Rien, maître, répondit Biago joignant les mains sur sa poitrine et courbant la tête avec un air d'humilité hypocrite ; rien, jusqu'à ce que votre sainteté ait daigné bénir l'union de son indigne lieutenant.

— Soit, dit le baron riant malgré lui de l'air cafarde du jeune vaurien... Je vous accorde à tous deux le droit... d'être pendus de compagnie.

— Merci, maître.

— Un autre jour je ne l'eusse pas voulu, mais tu es bien tombé. Aujourd'hui, j'aime les femmes... Biago, soulève ces courtines, que je voie ce beau clair de lune et que j'entende le bruit du vent dans les arbres... Bien... Cette soirée est ravissante...

— Que sais-tu encore, Biago ? dit le baron en se tournant lentement vers le jeune homme.

— Presque rien, signor ; que le gosier me brûle et que mon escarcelle est vide.

En disant cela, Biago regardait alternativement

me bouteille placée sur un guéridon, et le sac qu'il venait d'apporter.

— Prends cette bouteille de vin de l'Archipel et dix des pièces renfermées dans ce sac. Il est deux heures; que chacun s'éloigne avec précaution.

Biago sortit. Le palais devint silencieux, et le baron de Goetzen ne tarda pas à s'endormir, l'esprit troublé par de charmantes visions auxquelles se mêlaient sans cesse le nom et la figure de la fille du marquis de Castano.

VII.

UNE RANÇON.

Le surlendemain au soir; Rocco et Jacopo causaient ensemble assis à la même table dans une hôtellerie de chétive apparence.

Cette maison, isolée au bord de la route, servait de halte aux malheureux plétons qui se rendaient à Chiezza. Rarement ils y passaient la nuit, repoussés sans doute par le dénûment et la mauvaise mine de l'hôtelier.

C'était un homme petit et trapu, à la barbe rousse, aux yeux creux et fauves. Il avait pour compagne une vieille femme louche, à la voix cassée, qui hurlait parfois une chanson grotesque et s'asseyait dans un coin quand les jambes lui manquaient.

— Que notre saint patron nous protège, Rocco! disait Jacopo; tu joues là un jeu qui n'est pas sûr... Mais raconte-moi toujours l'aventure.

— C'était sur la route de Trévise. Je n'avais pris personne avec moi parce que tu n'étais pas là, et que Mateo n'avait confié qu'à nous deux l'affaire; il m'avait prévenu que le Vénitien passerait sur la lisière du bois. J'avais l'ordre d'attaquer avec la pointe, Mateo ayant défendu le pistolet à cause des soldats, qui, depuis plusieurs jours, rôdent la nuit dans les environs. — Surtout, avait-il dit, point de quartier... La nuit était sombre... Le voyageur paraît. Je m'avance...

— Signor, lui dis-je, j'ai perdu mon chemin.

— Je vais vous l'enseigner, mon brave.

— Mais j'ai aussi perdu ma bourse...

Là-dessus il me regarda et vit à qui il avait affaire. Il piqua sa monture; mais je tenais ferme et le priant poliment de descendre. Il tira son poignard; je pris le mien... Je reçus un coup à l'épaule; mais je lui fis vider l'étrier, et j'allais terminer la discussion, lorsqu'en me jetant sur lui...

— Ecoute, Jacopo, reprit Rocco en s'interrompant. Tu m'as sauvé une fois des mains des sbires; tu ne peux être mon ennemi. Jure-moi de ne pas trahir le secret que je vais te confier.

— Je serai muet comme un mort; je le jure par l'âme de ma mère.

— Eh bien! sache qu'avant d'entrer dans la bande de Mateo, j'étais au service du comte de Ruggieri, un brave et digne jeune homme, un véritable agneau qu'il semblait être dans ma destinée d'égorger un jour après l'avoir tondue pendant dix ans... Eh bien! ce comte de Ruggieri, que je n'avais pas reconnu, c'était notre Vénitien!... Je fus un peu ému, je l'avoue, quand je l'entendis m'appeler par mon nom. Michele, me dit-il, j'aurais pu te faire arrêter pour ton dernier vol; laisse-moi la vie. Je vais me marier; je m'enrichirai; et si ma fortune ne suffit pas pour ma rançon, la signora Castano, ma fiancée, la complètera.

La proposition méritait d'être examinée. J'hésitais... Signor comte, lui dis-je, vous auriez mieux fait pour vous, et peut-être pour moi, de me faire arrêter à cette époque, comme vous en aviez le droit. N'importe, je vous crois sur parole. Sauvez-vous et tenez-vous caché jusqu'à ce que je vous avertisse... Il l'a promis... Maintenant, veux-tu nous sauver tous les deux, Jacopo? J'aurai, par le comte, ta grâce et la mienne.

— Soit, je m'attache à ta fortune, Rocco; nous tâcherons de nous tirer de là.

Pendant que les deux hommes parlaient, la lune s'élevait au-dessus de la forêt, versait sur toute la campagne sa lumière blanche et douce. La vieille ouvrit la fenêtre étroite pour examiner si aucun voyageur ne paraissait sur la route, ferma le volet, ranima la lampe accrochée à la muraille et vint s'asseoir auprès des buveurs, les mains jointes sur ses genoux.

— Rena, demanda l'un des hommes, Mateo est-il passé par ici aujourd'hui?

— Voilà bientôt quinze jours qu'il n'est venu, et pour peu qu'il tarde encore, je crains bien qu'il ne trouve plus ici un verre de sondrio ou un morceau de parmesan à son service... Les provisions s'épuisent, et je serai bien forcée d'aller lui rappeler qu'on ne vit pas plus ici d'air pur qu'à Venise.

— Tiens, voilà pour te donner de la patience.

En disant cela, l'un des hôtes jeta un double

sequin dans le tablier de Rena. Au fait, dit-elle en examinant la pièce d'or d'un air de satisfaction à la fois et de doute, le séjour des villes n'est pas si sûr pour nous autres pauvres vieilles gens que les quatre murailles protégées par la relique enfermée dans la croix d'argent de mon chapelet.

— Vieille folie ! cela ne t'empêchera pas d'être brûlée sur les fagots, et j'irai souffler le feu, moi, ajouta l'hôte en ricanant.

— Tu seras pendu auparavant, et c'est moi qui tirerai la corde, répliqua Rena, avec un rire hargneux et méchant.

— Oh ! pour toi, tu n'as rien à craindre de ce côté ; on ne pend pas les squelettes ; les corbeaux n'y trouveraient pas leur compte.

Cette fois, les trois interlocuteurs se mirent à rire ensemble. Mais l'hôtelier rentrant dans ce moment jeta un regard de côté sur le groupe, et poussant Rena par l'épaule. — Propos de femme, temps perdu, dit-il, va travailler, vieille chouette, et qu'on ne me dise plus que tes gobelets d'étain ne sont pas luisants... Mais tu sais mieux vider les brocs que les remplir.

— Ah ! j'aimerais mieux une geôle que cette maison... Qui est-ce qui parle ici de travail, quand, malgré mes soixante ans?...

— Eh ! c'est justement pour tes soixante ans que je te déteste. Si tu es en retard avec le diable, tant pis pour toi.

— Ne voilà-t-il pas un beau cavalier, pour trouver qu'on ne le vaut pas, répliqua Rena avec ironie, en désignant l'hôtelier aux deux témoins de cette scène burlesque. Mais ceux-ci s'étant levés sans répondre, venaient de disparaître par une porte cachée dans le mur, en apercevant à l'entrée de la cabane la figure pâle de Mateo.

VIII.

UN IMPORTUN.

La blessure du baron de Goetzen était légère et fut bientôt cicatrisée. Il n'hésita plus alors à profiter de l'invitation qu'il avait reçue du marquis de Castano. Le vieux républicain, flatté de trouver un homme d'un nom et d'une position distingués dans celui dont il était devenu l'obligé, l'accueillit avec une politesse et un empressement tout particulier. Vincenza ne pouvait dissimuler sa joie. Jamais la jeune fille ne parut plus brillante et plus aimable aux yeux du baron charmé... Il éprouvait un trouble et un bonheur indéfinis-

sables à se retrouver près d'elle. Placé entre Lucia et Vincenza dans l'embrasure d'une fenêtre il s'abandonnait à toute l'originalité de son esprit et les délicieuses pantomimes de la ravissant Vincenza peignaient à ses yeux l'amour profond qu'il avait dû lui inspirer... Le baron, sous l'impulsion de ce regard de femme, se laissait aller à former mille projets pour leur avenir, lors que la porte du salon s'ouvrit avec bruit... Ce soir-là le marquis de Castano donnait une fête et les invités se pressaient déjà dans le salon d'entrée.

Le baron de Goetzen regardait avec chagrin autour de lui ces salles tout à l'heure désertes et qui s'emplissaient de moment en moment ; Lucia s'était éloignée, le baron exprimait à Vincenza, dans son langage passionné, combien il maudissait cette foule avide de venir l'admirer et qui allait se placer entre elle et lui. La jeune fille, cependant, le persiflait d'un ton moitié rieur moitié sérieux sur son manque de courage, lors que le comte de Ruggieri parut. Vincenza tressaillit, et par un mouvement involontaire s'éloigna du baron. Quant à celui-ci, sa figure pâle était devenue livide. Il paraissait terrifié. Ce trouble néanmoins ne dura qu'un éclair, et le calme reparut rapidement sur ses traits. Le comte, à la vue de l'étranger, avait fait un mouvement en arrière et était resté frappé d'étonnement, comme s'il eût cru reconnaître son rival. Mais le marquis de Castano, venant lui-même à sa rencontre, l'accabla de questions sur la cause de son absence. Car le comte ne s'était point présenté chez le marquis depuis plusieurs jours.

— Il s'en est fallu de bien peu que je ne revinsse jamais, répondit le comte... Mateo, du moins, l'avait décidé ainsi.

— Que dites-vous ? s'écrièrent à la fois le marquis, et Lucia qui venait de s'approcher.

Le comte de Ruggieri raconta qu'il avait été arrêté quelques jours auparavant. Il cita l'heure, le lieu, et insista avec une intention marquée sur les moindres circonstances... Mais il refusa obstinément de dire à quelle cause il devait son salut.

Pendant qu'il parlait, un groupe s'était formé autour de lui. Le nom seul de Mateo avait éteint la joie au fond de tous les cœurs. Seul, le baron de Goetzen affectait de ne prendre aucun intérêt à ce récit, et s'était approché plusieurs fois de

Vincenza pour l'inviter à danser la première. L'Italie du nord, à cette époque, et particulièrement le territoire vénitien, était infesté par une association de malfaiteurs qui, sous prétexte de ressentiments politiques, commettaient toutes sortes de brigandages. Leur adresse à éviter les regards de la police, leur nombre et l'habileté de leur chef, désigné sous le nom de Mateo, en faisaient un fléau vraiment redoutable. Leur attention à ne tenter que les expéditions importantes et à ne s'attaquer qu'aux personnes et aux propriétés du nouveau gouvernement, couvrait leurs violences d'un masque moins odieux. Cette tactique avait d'ailleurs le double avantage de leur offrir des chances de fortune plus considérables, tout en leur assurant presque l'impunité par les sympathies avouées et souvent même la protection efficace du peuple. On les traqua en vain de toutes parts, on redoubla en vain d'efforts et de ruses pour les surprendre; ils glissaient, pour ainsi dire, entre les doigts de leurs ennemis; disparaissant derrière les arbres, ou s'abîmant tout-à-coup sous terre sans laisser de traces.

Lorsque le comte de Ruggieri eut terminé son récit, qui produisit la plus vive sensation, il jeta de nouveau un regard perçant au baron, comme s'il l'eût accusé, bien plus que Mateo, de ce guet-apens. Le marquis de Castano, voyant avec quelle obstination le comte de Ruggieri regardait le baron de Goetzen, s'avança vers lui en souriant.

— Rassurez-vous, jaloux ! lui dit-il à l'oreille. Mon cher comte, ajouta-t-il tout haut, après avoir fait un signe au baron de s'approcher : je vous présente le libérateur, l'hôte généreux dont je vous ai parlé....

— Il signor barone n'est point un étranger pour moi, répondit le comte avec une politesse contrainte; nous nous sommes vus il y a quelques jours.

— Au Corso, sans doute?... En effet, je crois me rappeler,... dit le baron.

— Oui, et ailleurs..... Souvenez-vous..... La nuit, sur la mer....

— Cela est possible, signor comte, j'aime particulièrement les promenades sur l'eau au clair de la lune.

Ces paroles furent dites avec une telle apparence de bonhomie, que le comte craignit un instant d'en avoir cru trop facilement le témoignage de ses yeux. Il se tourna vers Vincenza qui,

ne pouvant soutenir son regard, se troubla et sortit. Cette circonstance rendit au comte de Ruggieri toute l'énergie de sa conviction. Une idée fixe le préoccupait. Il s'aperçut que, malgré son apparente tranquillité, le baron cherchait tous les moyens d'échapper à un plus long interrogatoire, et surtout à l'espèce d'examen tacite qu'il subissait. L'œil scrutateur du jeune comte le fatiguait visiblement. Celui-ci finit même par remarquer que le baron semblait éviter, dans ses gestes et ses moindres mouvements, de se servir de sa main droite. Cette circonstance le frappa, et, résolu à ne rien négliger pour arriver à la découverte d'un fait auquel il attachait une extrême importance, il tendit avec courtoisie la main au baron :

— Signor, lui dit-il, en quelque lieu que nous nous soyons vus, je n'en éprouve que davantage le désir de vous revoir....

Le baron étonné de ce brusque changement, et ne pouvant se dispenser de répondre à une telle avance, mit sa main gauche dans celle du comte....

— Ce n'est pas de cette main, signor, que se signent les alliances, répliqua le comte en souriant, et je veux que la nôtre soit durable....

Le baron avança la main droite. Le comte la saisit vivement et la serra avec force....

La figure du baron ne trahit aucune émotion. Mais une large tache de sang traversa la peau mince et blanche de son gant.... Il regarda autour de lui avec inquiétude.... Il se trouvait seul avec le comte dans l'embrasure d'une fenêtre....

— Sortons, signor, dit-il en se penchant à son oreille.

En disant cela, le baron disparut dans la foule. Le comte ne put parvenir à le rejoindre que dans la rue.... Il n'y a que quelques pas à faire pour aller d'ici chez moi, dit le baron; si vous le permettez, je vais courir chercher des armes pour vous et pour moi.

— Allez, répondit le comte, et hâtez-vous.

Quelques minutes après, le baron reparut apportant deux épées.

— Où allons-nous? demanda le comte.

— Où vous m'avez blessé.

A un signal du baron, un gondolier s'avança. Le comte s'assit en face de son adversaire.... La mer était calme, la nuit sereine.... Un vent froid agitait les hautes herbes des lagunes. Le baron

gardait le silence, le gondolier, penché sur les rames, chantait à mi-voix les notes d'une barcarole; son *beretto*, rabattu sur ses yeux, empêchait de distinguer ses traits.... Le comte ayant fait observer au baron qu'ils n'avaient pas de témoins.... — Cet homme nous en tiendra lieu, répondit le baron en désignant le gondolier, qui releva la tête en faisant un signe d'assentiment. Sa physionomie était basse et méchante. Le comte ne se rappela pas l'avoir jamais vue parmi celles qu'il avait été à même d'observer dans ses nombreuses promenades sur l'eau. Cette observation était d'ailleurs de trop peu d'importance pour qu'il s'y arrêtât longtemps. La gondole approchait de la lagune. Au moment de mettre pied à terre, le comte s'étant aperçu que le baron avait la main droite enveloppée, crut devoir lui témoigner le scrupule que cette circonstance lui inspirait.

— Que votre conscience se rassure, signor, reprit le baron; vous verrez que cela n'est point un embarras pour moi... Je me sers indifféremment de l'une ou l'autre main.

La gondole s'arrêta. Le baron invita le comte de Ruggieri à descendre le premier.... Le comte se leva, posa un pied sur le bord de la gondole... et tomba dans la mer en poussant un cri terrible... Il venait d'être frappé par derrière. Il disparut d'abord, mais reparut presque aussitôt, cherchant à regagner le bord de la lagune.... La gondole, alors, s'approchant, se plaça en travers.... Le comte était vigoureux et bon nageur, et quoique blessé de deux coups de stylet, il se soutenait au-dessus de l'eau et tenta de s'élaner dans la gondole;... mais le baron lui enfonça son épée dans la poitrine, et il retomba sans proférer une seule parole.... La mer s'ouvrit et se referma pour la seconde fois.... La gondole resta quelques temps immobile; le baron et son compagnon, penchés en avant, interrogeaient en vain la mer autour d'eux. Rien ne reparut à sa surface (1). Alors, dit le baron en faisant signe au gondolier de regagner le large, celui-là, je pense, ne se dannera pas au carnaval prochain.

La gondole ne tarda pas à revenir à son point de départ. Le baron de Goetzen sauta lestement à terre, gagna la grande route et s'arrêta devant la porte de l'hôtellerie dont nous avons parlé.

Il entra dans une vaste salle souterraine où une

trantaine d'hommes étaient réunis. Des lumières placées çà et là sur des tables éclairaient à demi les murailles en simple maçonnerie où se détachaient des groupes d'ombres et de silhouettes hardies, parmi lesquelles chaque homme avait la sienne copiant son geste, épiait ses mouvements. Tous ces hommes étaient vêtus de la manière la plus étrange et la plus disparate. Leurs figures étaient mauvaises, et leur langage empreint d'une rudesse sauvage.

Mateo entra à son tour et se tint debout au milieu d'eux les bras croisés sur la poitrine, écoutant, avec une apparente froideur, les propos qui s'échangeaient autour de lui, et suivant des yeux les mouvements de cette bizarre assemblée. Sa physionomie et son extérieur formaient d'ailleurs un contraste des plus frappants avec tout ce qui l'entourait. Son regard était hardi et sa taille haute, ses traits réguliers et beaux avaient une remarquable expression de fermeté et de colère concentrée. Rocco et Jacopo, qui se trouvaient là, s'étaient rapprochés par un mouvement spontané.

— Rocco, dit Mateo en se posant brusquement en face du vieux bandit, qu'as-tu fait du Vénitien?

— Ce que vous m'aviez commandé, capitaine, répondit courageusement Rocco, retrouvant son intrépidité en présence du danger.

— Tu mens, traître, s'écria Mateo, tu l'as laissé échapper,... et je lui ai parlé, moi, il y a deux heures à peine.

A cette accusation foudroyante, une rumeur menaçante s'éleva autour de Rocco, qui ne trouvait pas un mot à répondre. Sur un signe du président, Rocco et Jacopo furent désarmés et attachés chacun à l'un des anneaux de fer scellés dans la muraille et destinés aux prisonniers. Après avoir ordonné à toute la troupe de se rendre, par différents chemins, dans un endroit où il lui donna rendez-vous, Mateo sortit le dernier et gagna la grande route à pas précipités.

IX.

LE NOEUD GORDIEN.

Après le dénouement inattendu de leur trahison, Rocco et Jacopo, restés seuls dans la salle, attendaient, avec un calme apparent, les effets de la vengeance de Mateo. L'anneau par lequel chacun d'eux était attaché avait la forme d'un cercle plat et leur serrait le poignet. Un bras restait entiè-

(1) Voy. la vignette.

rement libre. Cette sorte de douceur dans la violence, d'humanité dans le supplice, avait pour but de laisser aux prisonniers la liberté de mouvements dont ils avaient besoin. La vieille Rena, seule chargée de pourvoir à leurs besoins, avait ce jour-là, par un surcroît de zèle dans l'exercice de sa charge, ou peut-être par une compassion qui ne lui était pas ordinaire, allumé un peu de branches mortes dans la haute cheminée. A peine fut-elle sortie, que Rocco, qui avait suivi tous ses mouvements avec la plus grande anxiété, bondit sur lui-même avec l'agilité d'un jaguar. Sa figure rayonnait d'une joie insensée. Jacopo, en suivant la direction que lui indiquait le regard de son compagnon, aperçut, près du feu, une hache oubliée par Rena. Soupçonnant, sans la comprendre, la cause de l'exaltation extraordinaire de Rocco, dont la main étendue et tremblante montrait l'instrument laissé par la vieille. — Eh ! mon brave, dit tranquillement Jacopo, répondant ainsi à la pensée exprimée par cette pantomime éloquent, penses-tu attirer à toi cette hache par tes regards ? Et, d'ailleurs, qu'en ferais-tu ? A moins que tu ne veuilles t'en servir pour envoyer un peu plus tôt à son compère, l'âme et le corps de Rena.

Rocco, sans répondre, se coucha par terre en rampant sur son ventre. Tout près de la hache était une branche d'arbre, longue, à moitié brisée, et dont une extrémité était tournée du côté du prisonnier. Rocco allongea le bras, ses membres se distendirent par un violent effort... Ses doigts effleuraient la branche ; il y enfonça ses ongles, l'attira doucement vers lui, puis, la saisissant avec force, il s'en servit pour atteindre la hache... Cette opération, si simple en apparence, fut longue et difficile. Rocco proférait d'horribles blasphèmes. Enfin, il s'élança par un mouvement violent comme s'il eût voulu ébranler la muraille. Ses articulations craquèrent... La hache glissa enfin vers ses doigts crispés. Il se releva alors en brandissant autour de lui en signe de triomphe. Vous sommes sauvés ! s'écria-t-il.

Jacopo le crut fou.

Au même instant et avant qu'il eût eu le temps de comprendre l'étrange scène qui se passait sous ses yeux, la hache s'abatit avec une force terrible contre le mur où était attaché Rocco. Le sang jaillit jusque sur la figure de Jacopo... L'an-

neau de fer serrait encore la main sanglante, mais le bras en était séparé.

— As-tu du cœur ? demanda Rocco en s'approchant de son compagnon, la hache levée.

Jacopo se recula avec terreur.

— Au revoir donc, dit Rocco, je te sauverai malgré toi.

Et il disparut dans l'obscurité.

L'impression de l'air extérieur rendit à l'intrépide bandit l'énergie physique qu'avait failli lui enlever l'opération terrible qu'il venait de se faire subir lui-même. Une pensée ardente le soutenait... En quelques instants il eut gagné Venise où il se fit conduire devant le chef suprême de la police.

— Qui es-tu ? dit le magistrat effrayé à la vue de cet homme dont la figure était livide et les habits souillés de sang.

— On m'appelle Rocco. J'appartiens à la bande de Mateo.

— Quel motif t'amène ici ?

— La vengeance.

— Quel est ton ennemi ?

— Mateo.

— Qui m'assurera de la sincérité de tes paroles ?

— Cet instrument qui a servi à ma délivrance.

En disant cela Rocco jeta au milieu de la salle la hache sanglante qu'il tenait cachés sous sa souquenille, et découvrit son bras mutilé.

Le magistrat ne put réprimer un mouvement d'horreur.

— Vous le voyez, continua le bandit, le lion s'est lui-même coupé la patte avant de se présenter devant votre excellence.

Après les premiers soins donnés à sa blessure, Rocco raconta la cause de sa démarche hardie et de sa terrible résolution.

— Où pourra-t-on surprendre tes compagnons et leurs chefs ?

Rocco se prit à rire.

— Je ne conûe qu'à moi le soin de ma vengeance ; signor, mon ennemi, me revient de droit.

— C'est juste, fit le magistrat qui avait à cœur de ne pas se priver des révélations qu'il attendait.

— A la bonne heure, dit Rocco, je vois que nous nous entendons. Quant aux autres, je vous les abandonne... Non, pas tous, cependant ; j'en excepte un seul dont il me faut la grâce ; car j'ai besoin de lui...

— Je te la promets avec la tienne.

— Merci, service pour service. Je vous livrerai toute la bande.

— Mais quels sont tes moyens ?

— Cela dépend des circonstances. Il faut épier l'occasion favorable. Laissez-moi libre et fiez-vous à moi.

— Je te ferai suivre de près.

— Tant que je ne serai pas vengé, veillez sur moi... j'aurais peur de mourir.

Le chef de la police congédia Rocco, qui fut en effet gardé à vue.

X.

A TROMPEUR TROMPEUR ET DEMI.

Il avait été facile à Jacopo de prouver qu'il ne s'était pas rendu complice de la désobéissance de Rocco. Mateo lui avait pardonné, espérant qu'il l'aiderait à retrouver la trace du fugitif. Quant à la nouvelle de la mort du comte de Ruggieri, tous les esprits étaient dans l'effroi, et devant une aussi audacieuse tentative, chacun tremblait pour sa sûreté personnelle. Seule, Vincenza avait soupçonné une autre cause à cet accident. La rivalité des deux hommes qui s'étaient trouvés en présence avait fait naître dans son cœur un doute affreux qu'elle ne pouvait révéler à personne. Le marquis de Castano était découragé ; il songea cependant à donner immédiatement un successeur au comte, non pas dans le cœur de sa fille, mais dans l'intérêt du parti qui se trouvait ainsi privé d'un de ses chefs les plus actifs. Il jeta alors les yeux sur le baron de Goetzen. Quant à Lucia, cet événement réveilla en elle un sentiment que personne peut-être n'y avait soupçonné. Elle aimait en secret le fiancé de Vincenza, et sa douleur, dans cette circonstance, fut d'autant plus vive qu'elle ne se croyait plus obligée de feindre. Elle finit même par justifier une partie des bizarres prédictions du baron de Goetzen, en se retirant ouvertement au couvent de Sainte-Marie-des-Anges.

La sensation produite par ces événements n'était pas encore effacée, lorsqu'un soir un homme se glissa, à l'ombre des maisons, jusqu'à l'église St-Paul ; dont il monta rapidement les degrés. Comme il promenait autour de lui un regard inquiet, une ombre se détacha lentement d'un angle du portique. C'était un mendiant qui, à sa vue, mit bravement sa béquille sur son épaule, comme un meuble devenu inutile.

— Par la mule du pape ! mon vieux loup déguisé, dit le dernier venu, marchant à sa rencontre, tu pourrais défier ainsi l'œil de ta mère, si la femelle qui t'a mis au monde a daigné seulement te regarder avant de t'abandonner aux limiers de la police.

— Oh ! pour ce qui est de la police, maintenant je suis tranquille : depuis que je me suis fait honnête homme de la manière que tu sais, je n'ai plus à craindre que les voleurs... Je ne dis pas cela pour toi, mon brave Jacopo.

— Sommes-nous en sûreté ici ?

— Nous sommes, c'est-à-dire je suis, sous la protection spéciale du chef suprême des sbires, répondit emphatiquement Rocco le mendiant.

— Mais moi ?

— Toi, tu es sous la sauvegarde du protégé de son excellence... Maintenant, que te voilà rassuré, parle, où en sommes-nous ? que fait Mateo ?

— Il fait des sonnets amoureux, en attendant qu'il épouse...

— La potence... Qu'il prenne un peu patience, cela ne tardera guère... Et les autres ?

— Mateo les tient en haleine en leur jetant ça et là quelque petite curée.

— Le misérable !.. Il a fait assassiner ce pauvre vieux duc d'Arezzo. Le gouvernement était indigné, on a voulu me faire parler ; mais j'ai refusé ; le moment n'était pas venu, ma vengeance m'aurait échappé. Maintenant, je tiens Mateo, et avant un mois...

Rocco accompagna ces mots d'un geste menaçant.

— Du moins, s'il persiste dans son projet, ajouta-t-il.

— Il s'y enfonce de plus en plus. On dirait que le diable en personne le pousse en avant.

— Tout est-il prêt ?

— Oui... Tu te mêleras parmi nous sous un déguisement semblable à l'habit de celui que tu dois remplacer. D'habiles mouches, apostées par toi, sépareront adroitement cet homme de la compagnie, et le feront disparaître dans la foule... ton esprit fera le reste.

— Avec l'aide de ma main.

— Et de mes deux bras.

— Tu as du cœur toi, Jacopo.

— Il faut bien faire quelque chose pour ses amis... Et puis, les mille sequins du gouvernement méritent considération.

— A la bonne heure ! voilà qui est parler en homme sensé. Pour moi, tu le sais, du moment que j'eus en perspective, en outre de la corde de l'autorité, le poignard de Mateo, je trouvai que c'était trop de deux, et j'ai joué mon va-tout. Jusqu'ici la chance est pour moi... soixante têtes contre deux ! L'enjeu n'est pas à dédaigner. Il est vrai que j'en sacrifie cinquante-neuf dont je n'ai que faire pour la soixantième que je convoite. J'en suis fâché, mais l'une ne va pas sans les autres. Et puis, il faut bien payer ses vieux péchés et mériter par quelque éclatant service la permission qui va nous être accordée de devenir honnêtes gens. Et toi, mon bon Jacopo, la vertu ne te touche-t-elle pas ?

— Mais je ne serais pas fâché d'en tâter, ne fût-ce que pour l'acquit de ma conscience. Dans notre profession, il faut connaître un peu de tout pour être toujours sûr de soi... Mais je te prévient que s'il faut, pour le titre d'homme de bien, se faire toute sa vie besacier, écopé et mendiant, comme te voilà, au diable la vertu !

— Pauvre innocent, ne calomnie pas ce qu'il y a de meilleur au monde... après le vin de Chypre et la polenta bien chaude et bien préparée... Cette besace et ces guenilles qui te font peur, comme aux petits enfants, servent en ce moment de déguisement au riche seigneur, à l'élégant libertin, au joueur effréné que tu admireras demain sans le reconnaître... Que veux-tu, mon cher ? Les temps sont difficiles ; il n'y a plus que la vertu qui porte profit... Mais voilà trois heures qui sonnent. Il ne faut pas que ton absence soit remarquée... Adieu.

A ces mots, le faux mendiant se leva, et représentant sa béquille, descendit les degrés en clopinant, tandis que son compagnon s'éloignait rapidement dans une direction opposée.

XI.

UNE MASCARADE.

Quinze jours plus tard, Venise la belle était devenue Venise la folle.

On était à la fin de février. Le carnaval courait les rues plus abandonné, plus hardi que jamais. La police, qui sans doute avait ses raisons pour être en empereur romain, voulait que le peuple s'amuse. Aussi affectait-elle de fermer les yeux avec une indulgence inouïe, persuadée peut-être de cette vérité qu'il faut que carnaval se passe.

Peut-être même la contagion du plaisir avait-elle endormi sa vigilance. Quoi qu'il en soit, le peuple profitait de cette licence sans en rechercher les causes, et riait, selon l'usage, aux dépens des maîtres qui la lui avaient accordée. L'allusion politique était à l'ordre du jour. L'Italien, on le sait, se venge avec des caricatures, comme le Français avec des chansons. La noblesse, dans cette occasion, avait fait cause commune avec le peuple : tout le jour, les fenêtres ouvertes, les balcons décorés, comme pour une fête, se garnissaient de femmes riantes et parées, applaudissant aux plus grotesques parades, aux lazzis les plus effrontés, excitant l'ivresse, et répondant, parfois, aux sourires par un sourire, aux baisers par un baiser.

Vers la fin du jour, une brillante mascarade déboucha sur la place St-Marc, aux acclamations de la multitude qui l'escortait. Un énorme vaisseau porté sur six roues ; s'avancait majestueusement traîné par seize chevaux superbement caparçonnés. Un groupe de masques vêtus du costume de juges se tenait sur le pont. De vifs applaudissements saluèrent le cortège lorsqu'il se dirigea lentement vers un balcon sur lequel se faisait remarquer, au milieu d'une société élégante, une jeune fille d'une rare beauté. Près d'elle était son père, le marquis de Castano. Arrivés en face et à peu de distance du balcon privilégié, le vaisseau s'arrêta et hissa le pavillon de la république. Aussitôt on vit paraître sur le pont Arlequin et Polichinelle, ces deux éternels représentants de la gaité italienne, marchant à la rencontre l'un de l'autre avec force gambades et contorsions. Arlequin portait les couleurs nationales. Sur son bonnet était peinte la figure d'un lion. Polichinelle avait un aigle sur ses deux bosses. Il traînait un grand sabre à son côté et cherchait à se donner une contenance de matamore. Arlequin, au contraire, n'avait pour arme que sa batte, et marchait de ce pas dégagé et sautillant que chacun lui connaît.

Après une passe d'armes dans laquelle la batte d'Arlequin eut toujours l'avantage, les deux champions convinrent de s'en rapporter au jugement du tribunal qui siégeait sur le pont. Arlequin, ayant demandé à produire ses témoins, amena trois dames dont l'apparition excita une émotion profonde parmi les spectateurs. Toutes trois étaient vêtues de noir et enchaînées. La première avait des Jones entrelacés dans ses cheveux et des

coquillages en forme de collier. — Je suis l'Adriatique, dit-elle; je porte le deuil du doge, mon époux. Venise m'a dû longtemps sa gloire et sa prospérité. Une injuste violence m'a séparée du doge. Voici le dernier anneau que j'ai reçu de lui en témoignage d'une alliance qui devait être éternelle.

En disant ces mots, la belle jeune femme détacha en pleurant l'anneau d'or qui brillait à son doigt.

— Venise saura te reconquérir, s'écria le peuple.

La seconde femme portait un bonnet phrygien et une lance brisée. — Je suis la Liberté, dit-elle. Le peuple n'est heureux et grand qu'avec moi. J'ai fait respecter Venise et je l'ai rendue l'égale des plus sères républiques. Mais j'ai été vaincue et chassée par les tyrans... j'attends que Venise me rappelle.

Des imprécations éclatèrent parmi la foule.

La troisième femme tenait en ses mains un glaive et une balance. — Je suis la Justice, dit-elle. J'ai été outragée et foulée aux pieds par la force des armes, mais mon heure est enfin arrivée; je viens peser les crimes de mes oppresseurs.

En prononçant ces paroles, elle présenta à ses juges la balance qu'elle portait. Arlequin déposa dans l'un des plateaux l'anneau de l'Adriatique et la lance de la Liberté.

— Que mettras-tu de l'autre côté pour balancer tes crimes? demanda-t-il à Polichinelle.

Polichinelle baissa la tête sans répondre.

Alors s'engagea entre les deux adversaires une lutte de plaisanteries et de traits piquants ou bouffons sous lesquels Arlequin, parlant pour le peuple vénitien, accablait sans pitié l'infortuné et ridicule représentant de l'Autriche.

La foule riait; chaque lazzi du malicieux Arlequin volait de bouche en bouche, expliqué, commenté, couvert d'applaudissements frénétiques.

De moment en moment, de nouveaux spectateurs remplissaient la place d'où s'élevaient, comme d'un vase trop plein, des flots de curieux suspendus aux entablements des portiques et aux barreaux des fenêtres. Déjà même, soit par mesure d'ordre, soit par suite d'avertissements ultérieurs, des compagnies de soldats occupaient l'embouchure de chaque rue.

Enfin le malencontreux Polichinelle, bafoué, turlupiné de mille manières, ayant refusé de confesser ses crimes, le tribunal déclara que le cou-

pable allait être appliqué à la question. Sur cette déclaration, deux hommes masqués, habillés de noir et de rouge, s'emparèrent du condamné. Le tribunal se forma en cercle, et la terrible épreuve commença à l'abri des regards de la foule. Un des juges, se tournant ensuite vers les spectateurs, déclara que Polichinelle, s'étant confessé et ayant abjuré ses crimes, le tribunal, touché de son repentir, allait faire pendre le condamné en effigie pour servir d'exemple aux tyrans à venir.

On traîne alors Polichinelle au pied du beau-pré; une corde attachée à la vergue par une poulie, s'abaisse sur le pont: un nœud coulant la termine. Les deux exécuteurs saisissent le supplicié, Arlequin s'approche... A lui est réservé l'honneur de passer le fatal lacet.

Tout-à-coup, un violent tumulte éclate parmi les acteurs de cette mascarade. Ce n'est plus une scène imaginée pour le plaisir des spectateurs; le désordre et la violence ne sont que trop réels. On crie, on s'agite... Un homme paraît lutter seul contre ceux qui l'entourent et cherchent à le dérober aux regards des curieux. Les spectateurs placés aux fenêtres et sur les balcons s'efforcent en vain de distinguer les traits de cet homme et de se rendre compte de ce qui se passe... L'inquiétude et l'effroi commencent à gagner la foule... Enfin, la corde destinée à servir d'instrument au supplice de Polichinelle remonte en criant le long du mât... Une immense clameur s'élève du milieu de la foule...

Arlequin avait été substitué au mannequin de Polichinelle! Son masque tombé laissait sa figure à découvert. C'était Mateo!..

Au-dessus de lui, à cheval sur ses épaules, se tenait l'un des deux hommes noirs... C'était Rocco!..

Un cri déchirant partit du balcon du palais Castano. Vincenza venait de tomber morte aux pieds de son père en reconnaissant les traits défigurés du baron de Goetzen, dont le cadavre se balançait dans le vide...

En ce moment, les soldats, qui occupaient l'entrée des rues, s'avancèrent en cercle vers le centre de la place. Le peuple effrayé s'enfuit... tous les masques furent arrêtés... On reconnut les complices de Mateo.

Deux hommes survécurent seuls à la destruction des *Invisibles*: c'étaient Rocco et Jacopo.

MARIA D'ANSPACH.

(La Patrie.)



Le Lion Inoué.

L.

LE nom de *lion*, appliqué à une partie de la jeunesse française, s'est tellement vulgarisé, que je crois inutile d'entrer dans de longues explications pour le faire adopter à mes lecteurs comme signifiant autre chose que l'hôte terrible des forêts, ou l'esclave obéissant de M. Van Amburg.

Cela dit, nous pouvons commencer notre histoire.

C'était il y a quelques jours, à l'heure de midi ; un lion de la plus belle encolure descendit de sa voiture et entra au café de Paris. Son entrée excita un très vif étonnement, pour deux raisons majeures : la première, c'est qu'il était habillé ; la seconde, c'est qu'il demanda son déjeuner comme un homme qui est pressé et qui a quelque chose à faire.

Un de ses amis le regarda attentivement de l'œil sur lequel il ne mit pas son lorgnon, et lui dit :

- Où diable allez-vous comme ça, Sterny ?
- Je vais à un mariage.
- Qui donc se marie ? dit l'interlocuteur.

Et tout aussitôt une demi-douzaine de têtes se levèrent ; on échangea des regards, on chercha au plafond, et chacun répéta en soi-même la question :

- Qui donc se marie ?

Sterny vit cette pantomime, et se hâta d'y répondre d'un ton indifférent en disant :

— Personne, messieurs, personne. C'est une affaire particulière.

- Et à quelle heure en serez-vous débarrassé ?

— Je n'en sais rien ; mais je m'esquiverai immédiatement après l'église, quand je ne serai plus nécessaire.

- Vous êtes donc nécessaire ?

- Je suis témoin du futur.

- Témoin du futur ? répéta-t-on de tous côtés.

— Oui, reprit Sterny, qui voyait l'étonnement se peindre sur tous les visages ; oui, témoin du filleul de mon père. Il m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne me permettait pas de refuser à ce brave garçon un plaisir qu'il considère comme un

grand honneur. Voilà tout ce dont il s'agit; et maintenant, ajouta Sterny en se levant, achevez de déjeuner en paix. A ce soir.

Comme il sortait, l'un de ses amis lui cria :

— Où se fait-il ton mariage?

— Ma foi, je n'en sais rien. Le rendez-vous est chez la future, ... rue Saint-Martin, à midi; il est midi un quart... Adieu!

Il partit, et quoique cet événement fût d'une très mince importance, il n'en fut pas moins le texte d'une assez longue conversation.

— Le vieux marquis de Steray, dit un fils de potier enrichi, qui professait un grand respect pour les traditions héréditaires, le vieux marquis de Sterny a gardé un peu des habitudes de patronage de l'ancienne noblesse; donc ce qui arrive à Sterny serait une chose d'un bon goût à faire; mais malgré son grand nom il n'y entend rien, et au lieu d'être bon et affectueux pour ces pauvres gens, il va leur porter un air ennuyé ou moqueur, et pourtant...

— Pourtant, dit un ex-beau de quarante ans, à qui l'on contestait le titre de lion, élégant fort gros et très laid, espèce de pédicure opulent, qui appelait toutes les femmes *la petite*, ... pourtant cela pourrait être amusant; il y a de très jolies femmes parmi tout ça.

— Jolies, oui, s'écria un vrai lion, existence inconnue, dont la spécialité avait un certain côté artistique qui consistait à protéger la fantaisie et l'art; jolies, oui, mais ce sont des bourgeoises.

— Ah! messieurs, reprit le fils du potier, l'ancienne noblesse faisait cas des bourgeois.

— Pardieu! reprit le lion artiste, les bourgeois d'autrefois, ça se conçoit.

Là-dessus le lion alluma son cigare, alla s'asseoir sur une chaise, en mit une sous chacune de ses jambes et regarda passer le boulevard. Tous les autres lions s'empressèrent de se livrer à des occupations de cette importance, et il ne fut plus question de Léonce Sterny.

Cependant celui-ci était arrivé à la rue Saint-Martin. Ce jour-là notre lion n'avait aucun rendez-vous; il n'y avait ni courses ni bois, et il ne volait à aucun plaisir les deux heures qu'il allait consacrer à Prosper Gobillou, le filleul de son père. Il se serait ennuyé ailleurs, il venait s'ennuyer là; il ne mettait donc aucune importance à ce qu'il faisait, il entra chez M. Laloine, plumassier, sans avoir arrêté d'avance d'être d'une façon

ou de l'autre : c'est une commission qu'il faisait. Il arriva à point : on n'attendait plus que lui. Il s'en aperçut sans qu'on le lui montrât le moins du monde, et se crut dispensé de s'excuser. On lui présenta la mariée qui n'osa pas le regarder, puis les parents, et il vit que les jeunes gens se poussaient le coude pour se le montrer lorsqu'il saluait ou parlait. Il chercha des yeux quelqu'un à qui s'accrocher, et ne vit aucun homme dans la conversation duquel il pût se mettre à l'abri de cette curiosité. Sterny se retira dans un coin, tandis que la famille se donnait mille soins pour organiser le départ, lorsque entra tout-à-coup une grande jeune fille qui s'écria :

— Quand je vous disais que j'aurais changé de robe avant que votre marquis ne soit arrivé!

— Lais! dit sévèrement M. Laloine, tandis que tout le monde demeurait dans la stupéfaction de cette incartade.

Le regard de M. Laloine, dirigé vers Léonce, montra à sa fille quelle grosse inconvenance elle venait de commettre, et celle-ci rougit comme le beau lion n'avait jamais vu rougir.

— Pardon, papa, je ne savais pas, ... dit-elle en baissant la tête, tandis que M. Laloine s'approchant de Sterny, lui dit avec un air paternel :

— C'est une enfant qui n'a pas seize ans et qui ne sait pas encore se tenir.

Sterny regarda cette enfant qui était belle comme un ange.

— C'est votre fille aussi? dit Léonce.

— Oui, monsieur le marquis, une enfant gâtée, qu'une affreuse maladie du cœur a failli nous enlever, et qu'il faut ménager encore. C'est pour cela que je ne l'ai pas grondée.

— Eh bien! veuillez me présenter à elle, et m'excuser de mon inexactitude.

— Ça n'en vaut pas la peine, répartit M. Laloine, ne faites pas attention à cette morveuse.

Mais Sterny n'était point de cet avis; jamais il n'avait rien vu de plus charmant que cette fille si belle. Pendant que sa mère la grondait doucement, et semblait lui recommander d'être bien raisonnable, elle avait jeté un regard furtif sur le lion, regard inquisiteur et peu bienveillant, et elle avait conclu le sermon de sa mère par un petit geste d'impatience voulant dire très clairement :

« J'étais sûre que ce serait un trouble-fête! »

Cependant on partit pour la mairie et l'on mit Léonce dans la voiture de la mariée avec M^{lle} La-

loine et un des témoins de cette famille. Heureusement que le trajet n'était pas long ; car ces quatre personnes étaient fort embarrassées, et le collègue de Léonce ne trouva rien de mieux que de lui dire :

— Que pensez-vous, monsieur, de la question des sucres ?

Sterny n'en avait aucune idée ; mais il répondit froidement :

— Monsieur, je suis pour les colonies.

— Je comprends, dit amèrement le témoin, le progrès de l'industrie nationale vous fait peur. Mais enfin le gouvernement veut tout ruiner en France, c'est un parti pris.

Et là-dessus le monsieur entama la question qui dura jusqu'à la mairie, sans qu'il fût besoin que personne prit la parole.

Léonce ne pensait déjà plus à la belle Lise, et commençait à trouver la tâche fatigante. On arriva, et comme Léonce venait de descendre de voiture, il aperçut Lise qui, le visage rayonnant, venait de sauter de la sienne. Il se passa en ce moment une espèce de petit embarras qui fut peut-être la cause première de toute cette histoire. Lise donnait le bras à un grand jeune homme décoré du nom de garçon d'honneur et qui touchait à Sterny. Lise, appelée par une autre jeune fille venant derrière elle, se retourna pour rétablir une fleur dérangée dans sa coiffure, tandis que le garçon d'honneur restait immobile, tenant son bras ouvert en cerceau pour recevoir le beau bras de la jeune Lise. Mais au moment où elle achevait son office, une voix appela le jeune homme en tête du cortège. Il s'éloigna, tandis que Lise passa son bras dans celui qu'elle rencontra à sa portée, et qui se trouva être celui du beau lion : alors elle se retourna vivement en disant :

— Allons, dépêchons-nous !

A l'aspect du visage de Sterny, elle poussa un petit cri et voulut se retirer ; mais Léonce serra le bras, retint la main et dit en souriant :

— Puisque le hasard me le donne, je veux en profiter.

— Pardon, monsieur, répondit Lise ; mais je suis demoiselle d'honneur ; je ne veux pas, M. Tirlot se flâcherait.

— Qui ça, M. Tirlot ?

— Eh bien ! le garçon d'honneur, c'est un froit...

— C'est un droit que je lui disputerai en champ-

clos, dit le jeune lion, qui s'imaginait dire la chose du monde la plus insignifiante.

Lise le regarda de tous ses yeux, et répondit d'une voix émue :

— Si c'est comme ça, monsieur, venez, je lui dirai que c'est moi qui l'ai voulu.

Cette phrase et l'émotion avec laquelle elle fut prononcée prouvèrent à Léonce que Lise avait pris le champ-clos au sérieux, et qu'elle était persuadée que le marquis eût tué le garçon d'honneur s'il s'était permis de faire une observation. Cependant tout le monde était entré dans la salle municipale ; Léonce et Lise entrèrent les derniers, et la jeune fille se hâta de dire :

— C'est M. Tirlot qui m'a laissée là sur le trottoir, et sans M. le marquis à qui j'ai été forcée de demander son bras, je n'aurais pas eu de cavalier.

Le mot cavalier désenchantait un peu Léonce ; mais le maire n'était pas arrivé, et, faute de mieux, il s'assit à côté de M^{lle} Lise. Il ne sut d'abord que lui dire, et évidemment il la gênait beaucoup par sa présence.

Léonce voulut faire le bonhomme, et dit en souriant doucement :

— Voilà un jour qui fait battre le cœur aux jeunes filles...

Lise ne répondit pas.

— C'est un grand jour...

Même silence.

— Et qui arrivera sans doute bientôt pour vous ?

— Ah ! que ce maire est ennuyeux ! dit Lise, il se fait toujours attendre.

— Vous parlez bien légèrement d'un si grave magistrat ?

— Qui ça ? dit Lise, monsieur le maire, est-ce que c'est un magistrat ?

— Certainement c'est un magistrat, car c'est lui qui véritablement va marier votre sœur ; le mariage à l'église n'est qu'une formalité.

A ce mot, Lise leva un regard effrayé sur Léonce et se recula doucement de lui, puis elle baissa les yeux et répondit :

— Je sais, monsieur, qu'il y a des hommes qui pensent ainsi ; mais je ne serai jamais la femme d'un homme qui ne s'engagera pas à moi devant Dieu.

« Ah ! se dit Léonce, la petite est dévote ; mais elle est si belle !... encore un essai. »

— Et ce serment, dit-il, ne vous engage pas à

grand'chose, car celui qui vous obtiendra jamais, fera tout ce que vous voudrez.

Je l'espère bien, dit Lise d'un ton mutin.

— Ah ! reprit Léonce, vous êtes despote.

— Oh oui ! fit-elle. en reprenant toute sa jeune insouciance.

— Mais savez-vous que c'est mal ? lui dit Léonce.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? répliqua-t-elle en lui riant au nez, ce n'est pas vous qui aurez à en souffrir.

— Cela ne m'empêche pas de plaindre celui que vous tyrannisez un jour, repartit Léonce en riant aussi.

— Mais je crois qu'il ne s'en plaindra pas, ça me suffit.

— Vous l'a-t-il déjà dit ?

— Non, mais j'en suis sûre.

— Il vous aime donc bien ?

— Qui ça ? dit Lise d'un ton étonné.

— Mais ce futur époux, ce futur esclave, qui sera si heureux de sa chaîne.

— Est-ce que je le connais ?

— Mais vous disiez que vous étiez sûre....

— Ah ! dit Lise, je suis sûre que je l'aimerai bien, monsieur, je suis sûre qu'il sera un honnête homme, et comme je serai une honnête femme, j'espère qu'il sera heureux.

Ceci fut dit d'un ton si sincère et si vrai, que Léonce crut à la foi de cette jeune fille, et lui dit avec conviction :

Vous avez raison, il le sera.

— Ah ! fit Lise en se levant, voilà votre magistrat.

Le maire entra, et la cérémonie commença.

II.

Le maire lut aux futurs conjoints les articles du Code qui pouvoient à leur bonne intelligence ; ils jurèrent de s'y soumettre, déclarèrent s'accepter l'un l'autre, et on passa dans le bureau particulier où se donnent les signatures.

Signer un registre semble une action bien aisée, et cependant il arriva que ce fut un petit événement où Léonce se fit remarquer par Lise, et toujours d'une façon peu avantageuse. Quand les deux époux et leurs ascendants eurent signé, ce fut le tour des témoins ; Léonce fit comme les autres, et sa surprise fut grande, en passant la plume à celui qui lui succédait, de voir Lise qui

secouait la tête avec une petite moue de mécontentement.

Est-ce parce qu'il avait signé le marquis de Stern ? mais l'omission de son titre lui eût paru peu obligeante pour Prosper Gobillou, qui se targuait d'avoir un marquis pour témoin. Est-ce qu'il avait signé avant son tour, ou pris plus de place qu'il ne fallait ?

Stern restait fort intrigué, lui qui se croyait tout le savoir-vivre d'un homme du monde, d'exciter le mécontentement d'une petite fille de boutique, et il voulait savoir en quoi il avait failli à ses yeux. Cela lui semblait amusant. Pour cela il demeura debout près du bureau, en regardant tantôt Lise, tantôt ceux qui signaient après lui, et qui lui semblaient faire absolument comme il avait fait, sans que la jeune fille le trouvât mauvais ; mais lorsque ce fut le tour de Lise de signer, elle lui fit comprendre combien il avait été inconvenant. En effet, lorsque le commis lui présenta la plume, elle s'arrêta, en disant d'une voix tant soit peu moqueuse :

— Pardon, que j'ôte mon gant.

Et le gant ôté, elle signa avec la main la plus fine et la plus blanche....

Léonce comprit : il avait signé la main gantée. Signer un acte de mariage avec un gant ! Est-ce qu'on prête serment devant la justice avec un gant !

Léonce y réfléchissait encore, lorsqu'on se mit en ordre pour sortir. M. Tirlot, garçon d'honneur, et par conséquent grand-maître des cérémonies, était descendu pour faire avancer les voitures ; Léonce crut donc pouvoir offrir de nouveau son bras à Lise. Elle le prit d'un air peu charmé, mais sans faire attention qu'elle avait oublié de remettre son gant ; et voilà Léonce qui marche à côté d'elle, la tête baissée, les yeux attachés sur cette main charmante doucement appuyée sur son bras.

Au premier aspect, Lise lui avait semblé une belle jeune fille ; mais tout en lui accordant de prime abord une beauté éblouissante de jeunesse et de fraîcheur, il n'avait pas pensé qu'elle possédât tous ces détails de grâce privilégiée par lesquels les femmes du monde se vengent d'être pâles, maigres et fanées ; il considérait cette main si soyeuse et si effilée, comme une rareté précieuse, égarée parmi les Auvergnats, et peu à peu ses yeux s'arrêtèrent sur un anneau passé à

index, et portant une petite plaque en or. Sur cette plaque était gravée en caractères imperceptibles une devise que Léonce s'obstinait à vouloir déchiffrer. Il y mettait une telle attention, qu'il ne s'aperçut pas qu'ils étaient arrivés, et que l'on montait en voiture. Il sembla que Lise ne fût pas absorbée dans une si profonde contemplation ; car ces jolis petits doigts que Léonce admirait si assidûment, s'agitèrent d'impatience, et finirent par battre sur le bras de Léonce une trille infiniment prolongée.

À ce moment Léonce regarda Lise ; au mouvement qu'il fit pour relever sa tête, elle le regarda, mais d'un air si moqueur, que Stern y ne voulut pas être en reste et lui dit :

— Il paraît que mademoiselle est grande musicienne ?

— Et pourquoi ça ? fit Lise avec une petite mine de dédain.

— C'est que vous venez de jouer sur mon bras un air ravissant.

Lise rougit ; mais cette fois avec un embarras pénible ; elle retira brusquement son bras nu du bras de Léonce, et, ne sachant plus ce qu'elle faisait, ni ce qu'elle disait, elle balbutia et dit à demi-voix :

— Oh ! pardon, monsieur, j'ai oublié de mettre mon gant.

— Comme moi, j'ai oublié de l'ôter, répartit Stern y. Vous voyez que tout le monde peut se tromper.

Lise ne trouva rien à répondre ; le marche-pied d'une voiture était baissé devant elle, elle y monta rapidement, si rapidement, que Léonce put voir le pied le plus étroit, le plus cambré, s'attachant gracieusement à la cheville la plus mignonne. Stern y eut envie de se placer près d'elle ; mais il eut le bon esprit de ne pas le faire. Sans s'en apercevoir, Lise était montée dans la voiture de Léonce ; il se retira en disant vivement au valet de pied :

— Fermez et suivez les autres voitures ; et il s'élança tout aussitôt dans un remise où se trouvait M^{me} Laloine.

— Eh bien ! s'écria la mère, et Lise, qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai mise en voiture.

— Avec qui ? demanda la prudente mère.

— Hélas ! toute seule, madame.

— Comment, toute seule....

— Oui, madame, elle a monté, sans s'en apercevoir, je crois, dans ma voiture.

— Ah ! fit M^{me} Laloine ; je ne sais pas ce qu'elle a ; elle est tout ahurie depuis ce matin.

— C'est mon coupé, ajouta modestement Léonce ; il n'y a que deux places, et je n'ai pas osé....

M^{me} Laloine remercia Léonce de sa retenue par un salut silencieux et solennel, et ajouta :

— Elle va bien s'ennuyer toute seule.

Léonce eut une idée secrète qu'elle ne s'ennuierait pas.

En effet, Lise fut d'abord étonnée de se trouver seule ; mais elle en profita pour se remettre de l'embarras où l'avaient jetée les paroles de Léonce, et, répondant aux réflexions qu'elle faisait comme aux observations qu'on lui adressait, elle secoua sa jolie tête en disant :

— Eh bah ! qu'est-ce que ça me fait ?

Cela dit, elle se mit à examiner ce splendide carrosse tout doublé de satin, tout orné de glands de soie, et dont le balancement était si sourd et si doux. Elle s'assit d'un côté et de l'autre pour sentir la molle flexibilité des coussins, leva à moitié une glace pour en admirer l'épaisseur, et se mit à sourire d'aise de se trouver là.

Alors elle se rappela qu'ainsi devaient être faites les belles voitures de ces grandes dames qu'elle voyait courir dans les Champs-Élysées ; et sans penser qu'elle pouvait en occuper une aussi bien que la plus noble d'entre elles, elle se laissa aller à imiter le nonchalant abandon avec lequel elles s'accotent dans un coin de leur équipage.

La folle enfant s'y ploya comme elles, à demi couchée, pressant de sa fraîche joue et de ses blanches épaules cette soie dont la souplesse la caressait si doucement, se prêtant avec un mol affaissement aux mouvements de la voiture, clignant des yeux pour regarder d'en haut ces pauvres gens à pied qui tournaient la tête pour la voir. Puis, comme apercevant au loin quelqu'un de sa connaissance, se mordant doucement la lèvre inférieure à travers un fin sourire, et balançant imperceptiblement la tête pour adresser un salut intime au beau cavalier qui passe ; et, dans cette petite fantasmagorie improvisée, il se trouva que le beau cavalier fut Léonce Stern y.

En effet, quel autre que le beau lion Lise pouvait-elle faire passer sur un beau cheval anglais, courant avec grâce à côté d'elle ? Ce n'était certainement par M. Tirlot, qu'elle avait vu tomber

d'âne dans une partie de Montmorency. Ce fut donc à Sterny qu'elle adressa son plus doux sourire, son plus doux regard, comme il passait devant elle. ◊

Mais comprenez quelle dut être sa stupéfaction quand elle aperçut véritablement le visage de Léonce, mais immobile, mais à pied, et lui offrant la main pour descendre de voiture. Elle tressaillit d'abord de se voir ainsi surprise dans ce nonchallant abandon, comme un enfant qui a pris une place qui ne lui appartient pas; et puis, quand Léonce lui dit en l'aidant à descendre :

— Qui donc saluiez-vous ainsi d'un si doux regard et d'un si doux sourire ?

Elle eût voulu se cacher bien loin, honteuse et toute troublée. Aussi ce fut tristement et lentement qu'elle entra dans l'église, et Léonce put remarquer qu'elle prit peu de part à la cérémonie qui eut lieu. Lise ne regarda pas du coin de l'œil la figure de la mariée, ni la tenue embarrassée de l'époux; elle ne suivit pas curieusement l'anneau pour savoir s'il passerait la seconde phalange qui prédit la soumission; Lise pria, et pria sincèrement pour elle. On eût dit qu'il y avait un remords dans ce jeune cœur, et qu'elle demandait à Dieu un vrai pardon de sa faute.

Dieu le lui accorda; car à la fin elle se releva calme, heureuse, forte; et au moment où on passa dans la sacristie, elle se tourna vers Sterny, qui l'observait avec une attention marquée, et sans paraître s'en apercevoir, elle marcha à lui, prit son bras, et lui dit d'un tout autre ton que celui dont elle avait parlé jusque-là :

— Tout ceci vous ennuie sans doute beaucoup, monsieur ?

— M'ennuyer ! et pourquoi ?

— C'est parce que cela vous dérange de vos habitudes et de vos plaisirs; mais vous allez bientôt être délivré.

III.

Jusque-là Sterny, malgré les sollicitations de Prosper Gobillon et de M. Laloine, avait gardé *in petto* la résolution de ne pas rester une minute après la signature à l'église. Toute la grâce, toute la beauté de Lise même, en l'occupant beaucoup, ne l'avaient pas décidé à braver l'ennui d'une noce bourgeoise; car il avait parfaitement compris que cela ne le mènerait à rien, qu'à avoir admiré quelques heures de plus cette belle enfant.

Mais il lui sembla que la phrase de Lise était une espèce de congé qu'on lui donnait; il pensa donc, et justement, que ce n'était pas lui qui serait délivré d'un ennui, et il ne voulut pas accepter cette manière d'être évincé; aussi répondit-il à Lise :

— Je n'éprouve aucun ennui, mademoiselle, à faire une chose convenable et qui paraît avoir été désirée par Prosper et lui être agréable; si elle ne l'est pas pour tout le monde, ce n'est pas moi qui me suis trompé, c'est votre beau-frère, et c'est lui que vous devez gronder de ma présence.

Cette fois encore, Lise fut vivement contrariée de s'être attiré cette admonestation, faite avec une politesse sérieuse et à laquelle elle ne put rien répondre, car Léonce la salua aussitôt et se retira dans un coin de la sacristie. Lise se cacha parmi ses jeunes compagnes, n'écoutant point leurs caquetages à mi-voix; elle était tout absorbée dans ses pensées, quand une autre jeune fille lui poussa vivement le coude en lui disant :

— Regarde donc !

Elle regarda, et vit Léonce qui signait.

— Il a ôté son gant, ajouta la jeune fille avec un petit accent de triomphe, comme pour féliciter Lise du succès de la leçon qu'elle avait donnée au beau marquis.

Léonce, qui avait entendu l'exclamation, leva les yeux sur Lise et rencontra son regard qui avait quelque chose d'inquiet.

Lise sentit comme par un indicible instinct qu'il se passait entre elle et ce jeune homme quelque chose qui n'eût pas dû être ainsi, et lorsque ce fut son tour de signer, ses yeux étaient pleins de larmes, sa main tremblait, et quand sa mère, qui était près d'elle, lui demanda ce qu'elle avait :

— Rien, rien, dit-elle; une idée.

Et profitant de l'alarme qu'elle avait causée à sa mère, elle s'attacha à son bras.

— Prends-moi dans ta voiture, mamau ! lui dit-elle avec l'accent d'un enfant qui a peur et qui demande protection.

— Viens ! viens ! ma pauvre Lise, lui dit sa mère en l'embrassant et en l'entraînant dans un petit coin, tandis que les hommes graves de l'assemblée souriaient entre eux d'un air capable, que les jeunes gens regardaient sans rien comprendre, et que Léonce se disait dans son coin :

« Certes, je reviendrai pour le dîner et le bal. »
Tout le monde descendit, et Lise regarda Sterny

remonter dans sa voiture. Le cocher, humilié d'avoir été si longtemps en mauvaise compagnie de remises, se mit à faire piaffer les chevaux de façon à faire craindre qu'il n'allât tout briser, puis disparut avec rapidité. Lise poussa un gros soupir, et remontant en voiture, elle se trouva à son aise pour la première fois depuis la matinée, et se mit à parler de la belle toilette qu'elle allait faire pour la soirée. Mais au milieu de cette importante discussion, elle porta tout-à-coup la main à son cou.

— Ah ! mon Dieu ! j'ai perdu mon médaillon ; mon Dieu ! mon Dieu ! je l'avais, j'en suis sûre.

— Il est peut-être tombé à la mairie, peut-être tombé dans l'église, peut-être dans une voiture.

— Ah ! dit Lise, pourvu que ce ne soit pas dans celle de M. de Sterny.

— Et pourquoi ? lui dit sa mère ; il le trouvera et nous le rapportera.

— Il revient donc ?

— Il nous l'a promis.

Lise ne répondit pas ; mais elle redevint triste, ne parla plus et pensa que sa toilette, dont elle avait d'abord été si ravie, n'était peut-être pas si charmante qu'elle l'avait pensé. Mais Lise n'était pas d'un âge et d'un caractère à ce qu'une pareille préoccupation durât bien longtemps, et à peine était-elle dans la maison qu'elle avait jeté de côté toutes ces craintes vagues, et qu'elle s'écria :

— Ah ! mais non ! je veux être gale aujourd'hui.

Et sans qu'il fût besoin de plus longs raisonnements, elle se délivra de la pensée du beau marquis, et se promit bien de s'amuser à son nez, et comme s'il était un jeune homme tout comme un autre.

Quant à Léonce, dès qu'il fut seul, il hésita de nouveau à reparaitre à la noce, quand il aperçut, sur le coussin de sa voiture, une petite plaque d'or suspendue à un mince cordonnet de cheveux. Cette plaque était en tout pareille à celle que Lise avait à sa bague ; elle portait comme elle une devise, et cette devise était :

Ce qu'on veut on le peut.

À ce moment, le lion se posa en face de lui-même, et se trouva tout-à-fait méprisable et sans portée.

Quoi ! une petite fille de la rue Saint-Martin se donner pour devise : *Ce qu'on veut on le peut*, et lui, lion, ne se sentait la force ni de vouloir ni de pouvoir.

— Pardieu ! se dit-il, je voudrais et je pourrais ; et comme six heures sonnaient, Sterny entra au Cadran-Bleu.

IV.

Lorsqu'il entra, personne n'était arrivé que le nouveau marié et M. Laloine qui venaient activer les apprêts du festin. Prosper voulut d'abord laisser Sterny dans la compagnie de M. Laloine ; mais Léonce les pria si instamment l'un et l'autre de ne pas s'occuper de lui, qu'ils allèrent à leurs affaires.

Il demeura donc seul dans le salon attendant à la grande salle du festin, tandis que le beau-père et le gendre allaient donner un coup d'œil à la salle de bal. Mais en vérité, nous dira-t-on, est-ce bien Léonce de Sterny dont vous nous parlez, un lion qui sait tout l'avantage d'une entrée attardée, qui arrive avant l'heure de se mettre à table, comme un courtaud de boutique, ou un homme de lettres invité chez un grand seigneur ? Vraiment oui, c'est Léonce Sterny, un des plus furieux de sa bande ; et savez-vous ce qu'il fait pendant que les hôtes sont absents ? il tourne autour de la table en lisant chaque carte pour savoir où il sera placé ; et lorsqu'il voit qu'on l'a mis entre M^{me} Laloine et une dame inconnue, il change la place de son nom pour voler celle de M. Tirlot et se trouver à côté de Lise.

Comme le succès absout les plus mauvaises actions, et presque le ridicule, Léonce a donc eu raison, car il a réussi.

Tout le monde arrive ; on se salue, on se parle, il faut faire servir ; c'est l'affaire de Gobillou, tandis que M. Laloine est obligé de rester au salon pour accueillir les invités. Mais Lise doit être curieuse ; elle voudra sans doute savoir où elle sera assise, et elle s'en étonnera. Voilà donc le lion qui se place entre la porte qui ouvre du salon dans la salle à manger, bien assuré que Lise n'osera pas passer devant lui ; car, au moment où elle est arrivée avec sa mère et sa sœur, M^{me} Laloine a dit très gravement à Sterny :

— Eh quoi ! déjà arrivé, monsieur le marquis ?

Et celui-ci lui a répondu, en regardant Lise :

— C'est assez d'une faute en un jour.

Lise, arrivée toute rayonnante et fière, sentit le reproche et se retira avec humeur dans un coin du salon. Jamais personne ne lui avait gâté un plaisir avec tant de persévérance que M. Sterny, et pour si peu de chose.

Léonce lui parut insupportable. Aussi se passa-t-il une petite comédie fort amusante lorsqu'il fallut s'asseoir autour de la table. Léonce, qui connaissait sa place, en prit le chemin et s'installa derrière sa chaise, tandis que Lise cherchait de l'autre côté.

— Là-bas ! lui cria Prosper en lui désignant le côté où était Léonce, qu'il fut très surpris de trouver au bout de son doigt.

Prosper échangea un regard avec M. Laloine, qui pinça les lèvres d'une façon qui voulait dire :

— Mon gendre est un sot.

D'un autre côté, M^{me} Laloine, qui comptait sur le voisinage du marquis, regardait M. Tirlot d'un air ébahi, tandis que celui-ci, fier de la place d'honneur qu'on lui avait donnée, s'y installait d'un air superbe.

Lise s'avançait timidement, ne sachant quel parti prendre, car elle avait vu tout cet imperceptible dialogue de regards ; quant à Léonce, les yeux fixés au plafond, il ne voyait rien, ne regardait rien, il était tout-à-fait étranger à ce qui se passait.

Cet embarras finit cependant, car il entendit M. Laloine dire à sa fille :

— Voyons, Lise, va donc t'asseoir.

L'inflexion dont ces paroles furent prononcées annonçait une résignation forcée à la maladresse de Gobillou, et Léonce crut que tout le monde s'en prenait à Prosper. Mais lorsqu'il déranger sa chaise pour faire place à Lise, elle le salua d'un air si sec, qu'il vit bien qu'elle avait compris que son beau-frère était innocent de cette faute.

A la première phrase qu'il essaya, Léonce reconnut que Lise était décidée à ne lui répondre que par monosyllabes ; mais il avait deux heures devant lui, et c'était plus qu'il n'en fallait pour venir à bout de cette résolution.

D'abord, il laissa la pauvre enfant se remettre et prendre confiance, et pour cela, il ne s'occupa point d'elle. Mais il devint d'une attention extrême pour le gros monsieur qui était placé de l'autre côté de la jeune fille, et qui n'était rien moins que l'honorable mercier qui l'avait interpellé le matin sur la question des sucres.

Sterny reprit intrépidement la discussion, qui était forcée de passer devant ou derrière la jeune fille, mais de façon à ce qu'elle n'en perdît pas un mot. Il y avait de quoi ennuyer un député lui-même. A la fin Lise ne put s'empêcher de laisser

voir toute son impatience par de petits ressaiements très significatifs. Mais Sterny fut impitoyable ; il continua en s'échauffant si bien, et en échauffant si fort son interlocuteur sur le rendement et l'exercice, que M. Laloine, qui les vit parler avec cette chaleur, s'écria :

— De quoi parlez-vous donc, messieurs ?

— De canne et de betterave, répartit Lise d'un air piqué.

— Ah ! fit M. Laloine ; et satisfait d'une conversation si vertueuse, il pensa à autre chose.

Mais le moment était mal pris ; car tout aussitôt Sterny, espérant que c'était le moment d'engager l'attaque, s'adressa à son interlocuteur, et lui dit :

— En vérité, monsieur, je crains que nous n'ayons beaucoup ennuyé mademoiselle ; nous reprendrons notre discussion plus tard.

— Très volontiers, fit le mercier qui s'aperçut qu'il avait laissé passer presque tout le premier service sans y toucher, et qui voulut réparer le temps perdu.

Cependant Lise ne fit aucune observation, et le gros mercier reprit entre deux bouchées :

— N'est-ce pas, mademoiselle Lise, que votre mère a raison, que les hommes ne sont plus galants ? Ainsi nous voilà deux cavaliers à côté d'une jolie femme, et nous ne trouvons rien de mieux que de parler de mélasse, au lieu de lui dire de jolies choses. Mais moi je suis excusable... un papa... j'ai oublié ; tandis que monsieur, qui est un jeune homme, doit en avoir beaucoup à débiter.

« Trouve donc de jolies choses », animal, pensa Léonce, qui, ne sachant que dire, et voyant la petite moue de dédain de la jeune fille, finit par lui offrir à boire.

Elle accepta et le remercia, et la conversation n'alla pas plus loin.

— Allons, se dit le lion, je deviens bête comme un pavé. Je parierais que M. Tirlot s'en tirerait mieux que moi.

Alors il tenta un effort désespéré, mais des plus vulgaires. Il lui fallut parler de lui pour qu'elle s'en occupât, et il lui dit :

— Vraiment, mademoiselle, je suis bien malheureux !

— En quoi donc, monsieur ?

— Voilà deux fois seulement que j'ai l'honneur de vous voir, et j'ai déjà trouvé le moyen de vous déplaire trois ou quatre fois.

-- A moi, monsieur ? dit Lise d'un air étonné.

-- A vous, d'abord ce matin en arrivant trop tard ; à la mairie en n'ôtant pas mon gant ; ici peut-être, ajouta-t-il tout bas, en arrivant trop tôt... et...

Allons donc, noble lion, pour ne pas avoir voulu cette fois jouer au fin, vous avez réussi. Lise avait compris en effet ce qu'il voulait dire.

-- Et... lui dit-elle en le regardant.

-- Et, ajouta Léonce avec une vraie expression de jeune homme, et en volant la place de M. Tirlot.

Lise rougit, mais en souriant.

D'abord elle avait deviné juste, ce qui la flattait, et puis le marquis avait fait pour être près d'elle un tour d'écolier, et cela la flattait encore ; mais cette fois il y avait de quoi avoir peur, car dans quel but ce beau marquis s'était-il approché d'elle ! Le sourire commencé disparut aussitôt pour faire place à un vif embarras.

Lise était trop innocente pour songer à des projets de séduction ; mais en sa qualité de petite bourgeoise, en face d'un gant jaune, elle se dit : « Il veut se moquer de moi », et elle prit un petit air prude et pincé.

-- Vous voyez bien, dit Léonce, que je vous ai déçu.

-- Ah ! mon Dieu, monsieur, dit-elle, vous ou M. Tirlot, c'était la même chose.

Léonce fit la grimace, l'équation était cruelle, alors il ajouta assez impertinemment :

-- Je ne crois pas.

-- Ah ! fit Lise, qui crut à un excès de fatuité.

-- Oui, dit Léonce en tournant assez bien l'échiquier, je crois que vous auriez préféré M. Tirlot.

Lise ne répondit pas.

-- C'est un de vos parents ? dit Léonce.

-- Non, monsieur.

-- C'est un de vos amis ?

-- Non, monsieur.

-- C'est donc celui de Prosper ?

-- Oui, monsieur.

-- Tant mieux, dit Léonce, il y aura compensation, et on pardonnera à Prosper son ami Stern y au lieu de son ami Tirlot.

-- Oh ! fit Lise, vous n'êtes pas l'ami de Prosper.

-- Moi, et ; pourquoi donc ? Je l'aime beaucoup.

-- Oh ! ça ne fait rien.

-- Je suis tout prêt à lui rendre service.

-- Je n'en doute pas ; mais ce n'est pas cela que je veux dire.

-- Et je crois qu'il a aussi pour moi beaucoup d'affection.

-- J'en suis sûre, dit Lise ; mais cependant vous savez bien que vous n'êtes pas amis.

-- Mais enfin pourquoi ?

-- C'est que, dit Lise, vous êtes M. le marquis de Stern y, et lui Prosper Gobillou, plumassier.

-- C'est bien mal, mademoiselle Lise, ce que vous dites-là, fit Léonce d'un air libéral.

-- En quoi donc ?

-- N'est-ce pas dire que ce titre que je porte me rend fier, orgueilleux, impertinent, peut-être ?

-- Ah ! monsieur.

-- C'est croire que je ne sais pas rendre justice à l'honneur, à la probité de ceux qui n'ont pas un titre pareil ; c'est presque me faire regretter d'être né dans ce qu'on appelle un rang élevé, comme si nous ne vivions pas à une époque où chacun ne vaut que par son mérite et ses œuvres.

Ah ! lion, maître lion, qu'avez-vous fait de votre noble crinière de gentilhomme ? Comment, vous voilà débitant sentimentalement des phrases du *Constitutionnel*, ou de mélodrame, et cela d'un ton sérieux ! Où sont donc vos amis, pour rire de vous comme vous en ririez vous-même si vous pouviez vous voir !

Mais voilà que vous prenez la chose au sérieux, car Lise vous répond d'un ton affectueux :

-- Je vous remercie pour Prosper de ce que vous venez de me dire, cela lui ferait grand plaisir.

-- Oh ! Prosper me connaît depuis longtemps ; nous avons été enfants ensemble, et il n'est pas comme vous, il ne me croit pas un dandy, un lion.

-- Qu'est-ce que c'est que ça un lion ? dit Lise en riant.

-- Oh ! reprit Stern y, ce sont des jeunes gens du monde qui se croient de l'esprit parce qu'ils se moquent de tout, qui font semblant de mépriser tout ce qui n'est pas de leur coterie, et qui n'ont d'autre occupation que de ne rien faire.

Le lion reniait sa religion et ses frères.

-- Ah ! dit Lise, je sais ce que vous voulez dire ; mais je vous prie de croire que je n'avais pas si mauvaise opinion de vous, monsieur le marquis.

— Pas tou à-fait si mauvaise ; mais peu favorable cependant.

— Je ne puis pas dire... je ne sais pas... dit Lise en hésitant.

— Ah ! vous me devez une réponse. Quelle opinion avez-vous de moi ?

Lise hésita encore et finit par dire, en regardant le lion en face, avec une expression de malice enfantine :

— Eh bien ! je vous le dirai, si vous me dites pourquoi vous avez pris la place de M. Tirlot.

Léonce fut embarrassé ; la réponse pouvait être décisive : il eut le bonheur de trouver une bêtise, et répondit :

— Je n'en sais rien.

Lise partit d'un grand éclat de rire qui fit tourner la tête à toute l'assemblée.

— Qu'as-tu donc, Lise ? — Qu'avez vous donc, mademoiselle ?

Cette question arriva de tous les points de l'assemblée.

— C'est, dit Lise toujours en riant, parce que M. le marquis...

— Oh !.. dit Léonce tout bas en tremblant que Lise ne racontât son espèglerie, ne me trahissez pas !

— Qu'est-ce donc ? reprit-on encore.

— Oh ! ce n'est rien. répliqua-t-elle en se calmant... une idée.

— Voyons, Lise ! lui dit sa mère avec un froncement de sourcils portant avec lui tout un sermon.

— Eh ! laisse-la rire, dit M. Laloine, c'est de son âge. Le sérieux lui viendra assez tôt.

Il était déjà venu. Lise sentit qu'elle avait été trop loin, lorsque Léonce lui dit tout bas :

— Je vous remercie d'avoir gardé notre secret.

— Quel secret, monsieur ?

— Celui de la ruse qui m'a rapproché de vous.

— Cela n'en valait pas la peine, dit-elle froidement.

— Et cela m'en a beaucoup donné, ajouta Léonce.

Et tout aussitôt le voilà qui fait un tableau gai, grotesque, amusant, de sa campagne, de ses alertes, quand il entendait du bruit à la porte. Lise l'écoutait moitié riant, moitié fâchée, et finit par répondre :

— Et tout ça sans savoir pourquoi ?

— Oh ? je le sais pourtant, dit Léonce presque ému.

— Ah !... fit Lise.

— Mais je n'ose pas vous le dire.

— Vous, à moi !

— Oui, à vous.

— Vous vous moquez de moi, monsieur le marquis.

— Si je vous le dis, m'en voudrez-vous ?

— Mais, reprit Lise,... je ne sais pas. C'est selon ce que vous me direz. Ah ! non, ajouta-t-elle vivement, je ne veux pas le savoir.

Donc elle le savait.

Mais ceci ne faisait pas le compte du lion ; il voulait parler, ne fût-ce que pour être écouté ; il commença et dit tout bas :

— C'est que ce matin...

— Tenez ! tenez ! dit Lise en l'interrompant vivement, voilà M. Tirlot qui va chanter.

— Il est fort ridicule, ce monsieur, dit Léonce, très contrarié de se voir arrêter, quand il se croyait sur le point d'arriver à un commencement de déclaration.

— Ridicule ! lui dit Lise d'un air digne, et pourquoi, monsieur le marquis ?

Léonce vit sa faute ; il était redevenu lion à son insu ; et, encore une fois embarrassé, il répondit assez brusquement :

— Je n'aime pas M. Tirlot.

— Et pourquoi ?

— Je lui en veux.

— Mais la raison ?

Léonce se mit à rire de lui-même, et se sauvant de son mieux du mauvais pas où il s'était fourré, il répliqua :

— D'abord, parce qu'il est garçon d'honneur, et qu'il avait le droit de vous donner le bras ce matin.

— Ce droit ne lui a pas beaucoup profité, ce me semble, dit Lise en souriant.

— Et puis, parce qu'on l'a placé à côté de vous.

— Et il a bien gardé sa place ! reprit Lise de même.

— Enfin, ajouta Léonce, parce qu'il dansera la première contredanse avec vous.

— Hélas ! il a oublié de me la demander.

— En ce cas, je la prends.

— Comment ! vous la prenez ?

— Oui, dit Léonce avec une franche gaité, je veux tout lui prendre ; et si j'étais à côté de lui, je

l'offrirais son assiette, et je lui boirais son vin.
— Ah ! ce pauvre M. Tirlot, dit Lise en riant et une vraie confiance.

— Nous dansons la première ensemble, n'est-ce pas ?

— Puisque c'est convenu.

— Ce monsieur Tirlot, continua Stern, irrité par le succès de sa gâté, je voudrais lui parler jusqu'à sa chanson.

— C'est difficile, dit Lise, le voilà qui commence.

— C'est égal, lui dit Stern tout bas, je veux te disputer la palme.

— Vrai ?

— Vous allez voir.

M. Tirlot commença ; il y avait quatre couplets, auxquels ne manquaient ni la mesure, ni la rime, et qui célébraient :

1° Madame Laloine ;

2° Monsieur Laloine ;

3° Mademoiselle Laloine devenue madame Gobillou ;

4° Gobillou.

Il y en avait pour tout le monde.

Ce furent des acclamations et des transports touchants. M. Tirlot triomphait ; Lise était émue, elle applaudissait, elle se repentait de la contredanse qu'elle lui volait.

Mais Stern était en veine de bonheur, et il poussa doucement le coude à Lise, en lui disant :

— Dites que je veux chanter aussi.

Lise se leva, étendit sa jolie main, et chacun se tut, s'attendant à quelque chanson nouvelle dite par la jeune fille. Mais quand elle réclama le silence pour M. le marquis, il y eut des cris d'étonnement et de félicitation pour son amabilité.

Stern jouait gros jeu ; il pouvait être ridicule, même pour ces bourgeois ; il l'était pour lui-même, et le sentit. Il se jeta tête baissée dans le danger et voulut précipiter la catastrophe :

— Pardon, messieurs, dit-il, ce n'est pas une chanson, mais un couplet qui me paraît manquer à la chanson si spirituelle de M. Tirlot.

M. Tirlot s'inclina.

— Voyons ! voyons ! dit-on de tous côtés.

Et tout aussitôt Stern se mit à chanter presque aussi fièrement que M. Tirlot lui-même, en s'adressant d'abord à M. et M^{me} Laloine :

Le droit sacré de faire des heureux
Est si beau que Dieu nous l'envisie !

En montrant Prosper Gobillou et sa femme :

Et comme vous, quand on en a fait deux,
C'est bien assez, notre tâche est remplie.

A M. et M^{me} Laloine, seuls :

Et cependant, ce droit que l'on bénit
N'est pas, pour vous, épuisé sur la terre ;

En se tournant vers Lise :

Car en voyant Lise, chacun se dit :
Il leur reste un heureux à faire !

Oh ! lion, quelle honte ! Un couplet improvisé à table, à une noce de patentés ! Lion, que vous êtes petit garçon ! Pauvre lion !

Léonce n'eut pas le temps d'y penser ; car à peine le couplet fut-il achevé que toute la table craqua d'applaudissements, de trépignements, de bravos. Lise, qui ne s'attendait pas à la conclusion, cachait sa rougeur en baissant la tête ; M^{me} Laloine, tout en larmes, se leva pour venir embrasser Lise, en disant à M. Tirlot :

— C'est vrai, M. Tirlot, vous aviez oublié ma Lise !

M. Laloine, ému, vint se mêler à ces embrassements, et tendit la main à Léonce en lui disant du fond du cœur :

— Merci, monsieur le marquis, merci ! merci !

Puis la mère le remercia, et on le félicita de tous côtés. Cela fit un moment de brouhaha où tout le monde quitta sa place, tandis que Gobillou criait :

— Au salon ! au salon ! Il y a déjà du monde !

Léonce offrit son bras à Lise. Elle le prit ; mais il sentit que sa main tremblait.

Elle était confuse, embarrassée ; mais elle n'était ni triste ni contrariée.

— M'en voulez-vous aussi de mon couplet ? lui dit Léonce.

— Oh ! non, dit-elle doucement, cela a fait plaisir à mon père et à maman.

— Et à vous ?

— Moi... je le trouve très joli, dit-elle en baissant les yeux.

Et elle se dégagea doucement pour aller à la rencontre de quelques-unes de ses jeunes amies qui étaient déjà dans le salon, que M. et M^{me} Laloine avaient déjà accueillies, et à qui ils avaient rendu compte de la raison des applaudissements furieux qui venaient d'ébranler le Cadran-Bleu.

— Est-ce vrai ? dirent les jeunes filles à Lise en

l'entraînant, est-ce vrai que le beau marquis a fait un couplet pour toi ?

Si ceci eût été dit d'un ton d'affection, Lise eût peut-être nié ; mais on fit sonner *le beau marquis* d'un son si envieux, qu'elle répondit avec affectation :

— Oui, c'est vrai.

— Il paraît que tu as fait sa conquête, dit une personne fort laide.

— Et sans doute il a fait la tienne ? ajouta une autre.

— Qui sait ? dit Lise, qui trouvait ses bonnes amies très impertinentes.

— Et d'abord, dit une troisième, je vais me faire inviter pour toute la soirée, pour pouvoir refuser.

— Ah ! ce n'est pas la peine, fit la laide ; ces gants jaunes ça ne danse pas.

— Ça danse, mesdemoiselles, dit Stern, qui s'était doucement approché en longeant un groupe d'hommes, et il offrit la main à Lise, en lui disant avec un respect profond :

— Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle m'a fait l'honneur de me promettre la première contredanse ?

— Non, monsieur, non, dit Lise en lui tendant la main.

Cette main tremblait encore.

L'orchestre avait donné le signal de la danse, et Stern y prit place avec Lise.

Lise était belle, belle comme on rêve les anges avec la sainte sérénité de l'innocence et le repos candide du bonheur. Cette beauté avait ébloui Stern, et il l'avait longtemps contemplée avec le seul plaisir des yeux, comme une œuvre admirable qui glorifie, pour ainsi dire, la forme humaine, en montrant combien elle peut être magnifique et gracieuse.

Mais à ce moment, Lise, tremblante à ses côtés, lui parut bien plus charmante qu'il ne l'avait encore vue. Il y avait sur ce visage si pur une expression indicible de bonheur, de crainte et d'étonnement. Il se passait dans le cœur de cette enfant quelque chose d'inaccoutumé qui la ravissait et qui lui faisait peur. Son cœur venait de tressaillir dans sa poitrine, et il lui semblait qu'il y avait en elle une partie de son être qui n'avait pas encore vécu et qui s'agitait pour vivre.

Dieu a donné deux fois cette ineffable émotion à la femme : la première fois qu'elle se sent aimer, et la première fois qu'elle se sent mère.

Mais aucun pinceau, aucune plume ne peut exprimer cette extase agitée qui resplendissait sur le visage de Lise ; et Stern, qui la regardait, s'e laissait pénétrer sans se rendre compte lui-même de l'enivrement inconnu qu'il éprouvait. Il voulut lui parler et sa voix hésita ; elle voulut répondre et sa voix hésita comme celle de Léonce.

Toute cette contredanse se passa ainsi entre eux, et ce ne fut qu'en reconduisant Lise à sa place que Stern pensa qu'il allait être séparé d'elle ; aussi lui dit-il tout bas :

— Mademoiselle Lise valse-t-elle ?

— Oh ! non, monsieur, non, répondit-elle avec un balancement de tête qui témoignait que la valse était un plaisir au delà de ses espérances de jeune fille.

— Alors, reprit Léonce, je vous demanderai une autre contredanse.

— C'est que j'en ai promis beaucoup, reprit Lise ; mais... mais maman m'a permis de galoper.

— Ce sera donc un galop ?

— Oui, dit Lise, le premier ; mais d'ici vous danserez avec d'autres demoiselles ?

— Avec vous seule !..

— Avec ma sœur, au moins ; je vous en prie dit Lise d'un ton inquiet et suppliant.

— Avec la mariée ? vous avez raison, reprit Léonce, je vous remercie de me l'avoir rappelé.

— Et je vous remercie d'y consentir, lui dit Lise avec un doux sourire d'intelligence.

Léonce la laissa près de sa mère et s'en alla dans un autre salon. Malgré lui, il était heureux et fier de voir sa fille triompher pour un homme dont l'œil de lion avait fait trembler les femmes les plus intrépides et les plus accoutumées à rire de tout et tout braver, même le scandale :

V.

Ne demandez pas à Léonce pourquoi il était heureux ; il n'aurait point su vous le dire ; cette émotion était aussi nouvelle pour lui que pour Lise, et il ne pensait ni à l'examiner ni à combattre ; il se trouvait bien où il était, il voyait tout d'un œil bienveillant, et si parfois il ne reconnaissait pas une grâce complète dans la manière dont toutes les choses se passaient, il trouvait une bonne foi qui le charmait : ces gens là s'amusaient sincèrement.

Il essaya de rester loin du salon où était Lise.

mais, malgré lui, il y revint et glissa son regard entre deux hommes qui barraient la porte.

Lise dansait, mais elle n'était pas à la danse; car elle tenait les yeux baissés, ou faisait glisser autour du salon un coup d'œil rapide et furtif.

— Qui cherchait-elle ?

Léonce eut peur que ce ne fût pas lui; mais lorsqu'il vit que depuis qu'il était là elle ne cherchait plus, il éprouva un nouveau bonheur, un bonheur si vif qu'à son tour il eut peur.

Cette peur ne pouvait rester une incertitude dans le cœur de Léonce, comme dans le cœur de Lise; il se demanda ce qu'il éprouvait et rougit en lui-même.

— Ah ! ça, se dit-il, mais je fais l'enfant; je deviens fort ridicule. Leur vin frelaté m'a monté à la tête. Je suis gris, ou le diable m'emporte ! Ce n'est pas possible !

Et pour s'assurer qu'il n'était pas homme à se laisser dominer par une émotion d'enfant, il se mit à regarder Lise.

Lise dansait avec un beau jeune homme, aussi beau que le lion, d'une élégance simple, et qui parlait à sa danseuse avec une aisance parfaite, lui disant sans doute des choses assez intéressantes pour qu'elle l'écoutât avec soin, assez bien faites pour qu'elle y répondît par de petits signes d'assentiment.

A cet aspect, il se passa toute une révolution dans le cœur du lion; il se compara à quelqu'un; il se compara à un homme qui pouvait être un marchand de cotonnade, et il trouva que rien ne lui assurait un avantage sur cet homme.

Léonce éprouva un désappointement bien plus cruel, quand il vit le visage de Lise tranquille, serein. La pauvre enfant n'avait d'autre bonheur que d'avoir aperçu le regard de Léonce attaché sur elle, que d'en éprouver une joie, une fierté, un ravissement qu'elle ne redoutait plus, et qu'il n'était pas à ses côtés, et le contact de sa main, le son de sa voix ne la faisaient plus trembler.

Un singulier doute pénétra dans le cœur de Léonce :

« Est-ce que cette candide enfant serait une petite d'arrière-boutique ? » se dit-il.

« Ah ! vraiment, c'est trop d'ambition, ma chère; vous êtes jolie, mais vos prétentions sont trop impertinentes. »

Comme il pensait cela en regardant Lise, le

visage de Léonce prit une expression de hauteur et de dédain, et la douce enfant, l'ayant regardé à ce moment, fut si surprise de se voir regardée ainsi, qu'elle en devint pâle, et que ses yeux fixés sur Léonce semblaient lui dire :

— Eh bien ! qu'avez-vous ? qu'est-ce que je vous ai fait, mon Dieu ?

Et tout aussitôt elle n'écouta plus son danseur et se trompa trois fois en dansant.

Léonce vit tout cela et voulut voir si ce n'était pas un jeu. Il ne voulut pas qu'un homme de sa sorte fût dupe d'un manège de fausse Agnès.

En conséquence, lorsque la contredanse fut finie, il prit son air le plus sûr de lui, le plus indifférent, le plus lion, et s'approchant de Lise et de sa mère, il dit à M^{me} Laloine sans regarder Lise :

— J'ai bien des pardons à vous demander de mon étourderie, madame. En rentrant chez moi, j'ai trouvé dans ma voiture ce cordon de cheveux et cette petite plaque d'or; ils doivent appartenir à quelqu'un de vos invités, et j'avais oublié de vous les remettre.

A ce mot :

« Quelqu'un de vos invités, » Lise regarda Léonce comme pour lui dire : N'aviez-vous pas compris que c'était à moi ?

M^{me} Laloine remercia Léonce et dit à Lise :

— Tu vois bien que j'avais raison de te dire que M. le marquis te les rapporterait.

— Ah ! ils appartiennent à mademoiselle ? dit Léonce d'un ton froid, en lui présentant ce petit bijou d'un air dédaigneux.

— Oui, monsieur, dit Lise en avançant la main pour le prendre, et en regardant Léonce comme si elle disait :

« Est-ce que je suis folle ? »

Léonce le lui remit du bout des doigts.

— Donne, dit sa mère, que je le rattache à ton cou.

— Tout à l'heure, maman, dit Lise avec une impatience qu'elle eut peine à contenir.

Et elle l'enveloppa de son mouchoir, qu'elle serra vivement dans sa main crispée.

Lise était pâle, et ses mains tremblaient.

Léonce fut satisfait de l'épreuve et reprit avec une politesse affectée :

— Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle doit danser un galop avec moi ?

— Je ne sais, répondit Lise d'un ton douloureux, si maman veut...

— Avec M. le marquis ? sans doute, dit M^{me} Laloine.

L'orchestre joua les premières mesures d'un galop.

Lise donna sa main à Léonce ; ils se levèrent et firent le tour du salon, pendant que la foule faisait place aux danseurs.

— Pourquoi, lui dit Stern, n'avez-vous pas voulu remettre votre charmant collier ?

— Oh ! charmant, dit Lise avec effort, vous ne pensez pas ce que vous dites ; mais j'y tiens beaucoup.

— C'est un souvenir, peut-être ?

— Ah ! oui, répondit-elle en levant les yeux au ciel, c'est un bon souvenir.

— Et la devise écrite sur ce bijou vous le rappelle sans doute.

— Oui, monsieur le marquis, répartit Lise avec une douce dignité.

— Ce qu'on veut on le peut, dit cette devise.

— Oui, monsieur le marquis, ce qu'on veut on le peut, répéta Lise avec un soupir mal étouffé.

— C'est avoir une grande confiance en sa propre force, que d'adopter une pareille devise, ajouta Léonce.

— Jusqu'à présent elle ne m'a pas manqué, et j'espère qu'elle ne me manquera pas, répondit Lise avec une émotion extrême.

— En avez-vous besoin ?

— Nous ne dansons pas, monsieur, dit Lise.

Léonce enlaça la belle enfant dans un de ses bras, et prit dans sa main la main où elle tenait ce talisman.

Ils dansèrent ainsi, lui, la dévorant du regard ; elle, les yeux baissés, le visage sérieux.

Tout-à-coup une larme quitta les paupières de Lise, et descendit sur sa joue. Léonce éprouva un saisissement douloureux, et entraînant Lise dans une petite pièce où se trouvait une table de bouillotte, il lui dit :

— Je vous ai offensée, mademoiselle ?

— Non, monsieur, non.

— Mais pourquoi pleurez-vous ?

— Mais je ne pleure pas, monsieur.

— Écoutez, mademoiselle, lui dit Léonce avec un accent plein de franchise, je ne sais ce que j'ai pu faire ou dire qui vous ait blessée ; mais si cela m'est arrivé malgré moi, je vous en demande par-

don, et je vous jure qu'un tel dessein était loi de mon cœur.

Lise le regarda attentivement et répondit avec un triste sourire :

— Oh ! mon Dieu, tenez, monsieur, ne faites pas attention à ce que je dis ni à ce que je fais. Voyez-vous, c'est qu'étant enfant j'étais toujours si faible, si souffrante, qu'on m'a laissé tous mes défauts, et parmi ceux-là il faut compter une susceptibilité ridicule... sottise...

— Mais en quoi ai-je pu la blesser, cette susceptibilité ?

— Ne me le demandez pas, monsieur, dansons ; je vous en prie ; je ne vous en veux pas... je vous jure que je ne vous en veux pas, ajouta-t-elle avec un mouvement nerveux et une expression de souffrance.

Ils achevèrent leur galop, et Léonce vint encore remettre Lise auprès de sa mère.

Presque aussitôt M. Tirlot s'avança pour réclamer ses droits ; mais Lise lui dit avec une douce prière :

— Pas encore, monsieur Tirlot : je suis toujours malade ; j'ai le cœur oppressé... Je souffre beaucoup. J'ai froid.

Stern la regarda ; elle était pâle, et ses lèvres tremblaient d'une vibration convulsive.

Sa mère, à cet aspect, parut très alarmée, lui dit tout bas :

— Viens, viens, mon enfant.

— Oui, maman, lui dit-elle d'une voix entrecoupée.

Et elle se traîna hors du salon en s'appuyant sur le bras de sa mère.

— Mais qu'a-t-elle donc ? s'écria Léonce en se dressant à M. Tirlot.

— Ah ! mon Dieu ! fit celui-ci d'un air de sincère pitié, toujours la même chose, des palpitations de cœur terribles ; la moindre fatigue lui fait mal, et une émotion violente serait capable de la tuer.

— De la tuer ! se dit Léonce ; et moi... comment sait-elle ? quand je la regardais avec cet air de dédain quand je lui rapportais si sottement ce bijou que je savais ne pouvoir appartenir qu'à elle seule et qu'elle ne m'avait pas redemandé, sachant que je l'avais, peut-être ai-je été blesser grossièrement cette âme délicate, qui s'abandonnait gaiement à la joie d'un succès d'enfant. Ah ! pauvre enfa-

un enfant !... Ah ! si je le pensais ! C'est d'une odieuse, d'une brutalité indignes !

Léonce s'en voulait. Jouer avec la niaiserie, la misère d'une petite prude de comptoir, ce pouvait être amusant : mais heurter sans raison la sensibilité malade d'une enfant si belle, et que l'adorateur dont on l'entourait attestait si bonne, si naïve, si naïve, c'était odieux. Léonce se trouvait coupable, bête, brutal ; il était furieux contre lui-même. Aussi fut-ce avec un véritable intérêt qu'il resta avec quelques personnes à la porte de la chambre où Lise s'était réfugiée avec sa mère. La jeune fille en sortit bientôt pâle encore, mais calme, sereine.

Elle rencontra le regard alarmé de Léonce ; et au doigt, se posant doucement sur son sein, montra à Stern y la plaque d'or qu'elle venait de suspendre à son cou, et ce geste voulait dire :

Ce qu'on veut on le peut.

Le sourire qui accompagna ce mouvement était doux, si résigné, qu'il toucha Léonce.

Cette enfant avait souffert, beaucoup souffert, et pour lui sans doute, à cause de lui.

Stern y eût voulu lui demander pardon, mais le cœur à genoux, pour lui bien faire comprendre qu'il était honteux et triste de l'avoir blessée.

Lise s'était replacée près de sa mère, et ne devait plus danser, et Léonce n'avait plus le moyen de s'approcher d'elle pour elle seule. Il était malade ; cette foule lui pesait non pas comme un assemblage de caricatures ridicules, ainsi qu'il eût pu la considérer la veille, mais comme exprimant son cœur. A ce moment, il eût voulu mourir, il eût presque voulu pleurer.

Ce sentiment le gagna si puissamment qu'il fut au point de partir.

Mais partir sans apporter ses excuses et son repentir à cette faible et douce créature qu'il avait tant souffert, il ne le voulait pas ; et s'étant approché de M^{me} Laloine, il lui dit d'un air grave :

— Si j'avais été un simple invité à cette fête, madame, j'aurais cru pouvoir me retirer sans vous présenter mes devoirs ; mais j'ai été le témoin de Prosper, et je vous prie d'agréer mes remerciements d'avoir admis dans votre famille un brave homme qui est presque de la mienne.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit M^{me} Laloine d'un ton amer, tandis que Lise regardait Léonce avec un doux saisissement, je vous remercie ; car ce n'est que votre affection pour Pros-

per qui peut vous inspirer des paroles si flatteuses pour des petites gens comme nous.

— C'est ce que j'ai vu, madame, dit Léonce, et je vous conjure de croire au respect sincère et véritable que j'emporte pour vous et pour toutes les personnes de votre famille.

En disant ces paroles, il se tourna vers Lise et la salua profondément sans lever les yeux sur elle. Il ne put donc voir le regard radieux dont s'était illuminé le visage de Lise ; mais il vit sa main faire un mouvement involontaire comme pour prendre la sienne et le remercier.

Puis il s'éloigna sans vouloir regarder Lise ; ce ne fut qu'à l'autre extrémité du salon qu'il se retourna ; elle avait la main appuyée sur son sein et le regardait ; il attachait ses yeux sur elle ; Lise ne détournait pas les siens ; ils se regardèrent longtemps ainsi, tous deux oubliant où ils étaient, tous deux se sentant lire dans le cœur l'un de l'autre. M^{me} Laloine parla à sa fille : elle sembla s'éveiller d'un rêve ; mais avant de se retourner vers sa mère, un doux mouvement de tête avait dit à Léonce :

Adieu et merci !

Le lion partit ; il était fou, bouleversé, stupide, il voulait se railler et ne pouvait pas.

Cette image de Lise lui apparaissait sans cesse si candide, si pure, lui disant :

— Malheureux ! pourquoi me traiter comme tu m'as traitée ? Pourquoi insulter à ce que tu as senti de bon, de saint, de délicieux, comme tu as insulté à ma joie?...

• VI.

Jamais homme ne fut plus embarrassé que Stern y pour trouver un moyen convenable de revoir Lise. Dans les paroles qu'il avait dites à M^{me} Laloine, il avait pris, pour ainsi dire, un congé définitif de cette famille qui n'était pas de son monde, et avec laquelle il ne pouvait continuer d'avoir des relations sans qu'elle s'en étonnât. A la rigueur il devait faire une visite de politesse ; mais c'est tout ce qu'il avait à prétendre. Il pensa bien à rencontrer Lise à l'église ; mais dans notre siècle si peu dévot il n'est pas rare de voir un homme comme Léonce répugner à une telle profanation.

Il pouvait bien rencontrer Lise chez Prosper ; mais aller chez Prosper était aussi peu convenable que d'aller chez M. Laloine.

Cependant, durant quelques jours, et sans trop se rendre compte de ses espérances, Léonce rompit toutes ses habitudes. Il alla se promener aux Tuileries.

C'est, se disait-il, la promenade du bourgeois parisien, peut-être y pourrait-il trouver Lise.

Il alla, dans la même soirée, à trois ou quatre petits théâtres qui, selon lui, devaient être le spectacle favori du marchand de la rue St-Denis; il en fut pour l'ennui qu'il y éprouva : c'était l'époque de l'exposition des tableaux, il y trouva tout le monde, excepté Lise.

— Vraiment, se dit-il alors, c'est une folie; quelle est mon espérance? je n'en ai point, je n'en veux pas avoir.

Il se répétait cela tous les jours, et tous les jours il éprouvait un plus ardent désir de revoir Lise; lorsqu'un matin (il était à peine dix heures, et il était déjà levé, habillé; car, ce jour-là, il devait assister à Marly à un déjeuner formidable, suivi de l'exécution d'un pari des plus excentriques, et terminé par un souper foudroyant et un jeu furieux), son valet de chambre lui remit une carte; c'était celle de Prosper.

— Prosper! s'écria Stern, qu'il entre, faites entrer....

— Mais, monsieur le comte, ... je lui ai dit que vous étiez sorti.

Sorti! s'écria Stern furieux; d'où vous vient cette impertinence envers mes amis? qui vous a dit de dire que j'étais sorti?...

— Mais, monsieur le comte, ... j'ai cru....

Stern était furieux.

— Sot! animal! s'écriait-il.

— Mais ce monsieur doit être à peine au bas de l'escalier.

— Allez donc le chercher, priez-le de remonter, ... allez donc, ... allez donc....

A peine le domestique fut-il parti, que Stern s'aperçut de son emportement. En effet, ses mains tremblaient et il se sentait comme suffoqué. Il eut le temps de se remettre pendant que le valet de chambre courait après Prosper et le forçait, pour ainsi dire, à remonter, de façon que Léonce put l'aborder avec un calme parfait.

— Pardon, mon cher Prosper, lui dit Stern, si je vous ai fait remonter; mais j'ai voulu que vous sachiez que, si on vous a refusé ma porte, ce n'est pas d'après mes ordres.

— Ah! monsieur le marquis, c'est moi qui suis fâché de vous avoir dérangé.

— Vous m'eussiez dérangé, Prosper, que vous l'aurais dit sans façon; mais peut-être vous voyant refuser ma porte vous auriez cru que je ne voulais pas vous recevoir; c'est ce qui n'est pas.

Puis il ajouta en riant :

— Nous ne sommes pas si impertinents que vous veut bien le dire, que nous le paraissions, en venant à messieurs nos domestiques.... Mais assez de vous donc, Prosper.

— Merci, monsieur le marquis; c'est un grand malheur, ma faute, je n'ai pas beaucoup insisté; je suis allé voir ma femme en visite de noce, elle m'attend en voiture avec ma belle-mère et Lise, et il faut que j'aie fini à temps. Nous avons rendez-vous à une heure, au chemin de fer de St-Germain, où nous faisons une partie.

— Ah! dit Stern, ces dames sont en bas; elles auraient été bien aimables de me faire l'honneur de monter chez moi.

— Ah! monsieur le marquis, fit Prosper.

Cette exclamation voulait dire à la fois : elle n'eussent pas osé, parce que vous êtes un grand seigneur, et ce n'eût pas été convenable, parce que vous êtes un garçon d'une réputation hasardeuse.

— Allons donc, lui dit Stern, et veuillez leur présenter mes respects. Mais, au fait, dit-il, j'ai dû leur en laisser sortir; ... j'irai jusqu'à leur voiture. Venez!

Et sans attendre la réponse de Prosper, il prit son chapeau et descendit. Sa voiture était sous la voûte, et à son aspect le cocher cria au remis de Prosper, qui barrait la porte cochère, de s'arrêter et fit caracolier ses chevaux. Une tête d'ange, penchée à la portière du remis, regardait cette belle voiture. En voyant Stern qui venait de son côté, suivi de Prosper, elle se remua vivement. C'était Lise. Léonce s'avança, et fit ouvrir la portière, et, monté sur le marche-pied, il salua M^{me} Laloine, la femme de Prosper et Lise qui occupaient le fond de la voiture, puis dit que M. Laloine et M. Tirlot, le garçon d'honneur, occupaient le devant. La présence de ce jeune homme au milieu de la famille Prosper irrita Stern; c'était un prétendu, sans doute. Cependant il se fit aussi calme que possible et dit à madame Laloine :

— Je n'ai pas voulu, madame, perdre l'occa-

don de vous renouveler mes remerciements pour Prosper, et, si je n'avais pas craint de vous paraître importun, j'aurais été moi-même vous porter ceux de mon père.

— De votre père ? dit M. Laloine.

— Oui, monsieur, dit Stern, c'est lui que je représentais au mariage de Prosper, et j'ai dû lui rendre compte de la mission dont il m'avait chargé. Je lui ai dit, monsieur, à quelle alliance honorable son filleul Prosper avait été admis, et il m'a répondu en me priant de vous offrir ses remerciements.

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce petit récit; mais il fut débité avec une telle bonne grâce, que M. et M^{me} Laloine en furent confus de vanité. Cependant Léonce avait à peine osé regarder Lise, et il n'eut pas la force de lui parler; il n'avait plus rien à dire, et il se retira en disant :

— Je sais que vous avez beaucoup de visites à faire, je vous laisse.

— Oh ! ce n'est pas nous, c'est Prosper et sa femme, et nous l'avons accompagné, parce qu'il eût perdu trop de temps s'il lui eût fallu venir nous reprendre rue Saint-Denis.

— Et vous allez ainsi rester pendant deux heures en voiture, gênés comme vous l'êtes, dit Stern, frappé d'une idée lumineuse. Ah ! Prosper n'est pas galant pour ces dames. En vérité, si j'osais, je proposerais à M. et à M^{me} Laloine de monter chez moi : il viendrait vous y reprendre, c'est à cinq minutes du chemin de fer.

M. Laloine et sa femme refusèrent d'abord, mais avec un embarras qui semblait montrer qu'ils eussent volontiers accepté la proposition d'un autre que d'un marquis comme Stern. Heureusement que M^{me} Laloine avait encore, malgré ses quarante-quatre ans, sa part de curiosité féminine, et ce fut elle qui accepta la première. M. Laloine descendit, M^{me} Laloine descendit; mais Lise ni M. Tirlot ne bougèrent. Ce n'était pas là le compte de Stern.

— Et mademoiselle Lise ?

— Oh ! reprit celle-ci avec un petit sourire malicieux, maintenant nous sommes à notre aise.

— Et vous, monsieur, dit M^{me} Laloine en s'adressant au garçon d'honneur.

— Moi ? répondit celui-ci d'un air refrigné, on ne m'a pas invité.

La mauvaise humeur de celui-ci servit Stern mieux que toute son adresse n'eût pu le faire.

M^{me} Laloine pensa que, lorsque Prosper et sa femme monteraient faire une visite, Lise et M. Tirlot se trouveraient seuls dans la voiture. Certes, elle connaissait assez sa fille et le garçon d'honneur pour être sûre qu'il n'y avait pas le moindre inconvénient; mais elle s'imagina qu'il avait pu penser à cette circonstance, et, en mère prudente, elle ne voulut pas qu'il eût l'air d'avoir pris cet avantage sans sa permission, et elle dit à Lise, d'un ton dont la sécheresse s'adressait plutôt à M. Tirlot qu'à sa fille :

— Descendez, Lise.

Lise obéit avec une petite moue triste en apparence et un ravissement dans le cœur; car, bien plus que sa mère, elle désirait entrer dans la maison de ce beau marquis, dans la redoutable tanière du fer lion.

Comme ils montaient, M. Laloine se rappela tout-à-coup la voiture de Stern.

— Mais vous allez sortir, monsieur ?

— Oh ! reprit Léonce, j'ai le temps... J'allais visiter une maison de campagne aux environs de Saint-Germain, et que j'y arrive à midi ou à deux heures, cela m'est fort indifférent.

— Ah ! dit M. Laloine, Prosper nous a dit que vous en possédiez une fort belle à Seine-Port.

— Aussi n'est-ce pas pour moi. C'est pour mon oncle, le général R..., qui aime beaucoup la campagne, mais qui, ayant affaire tous les jours au ministère de la guerre, désire acheter quelque chose à Saint-Germain, de manière à pouvoir arriver le lendemain et partir le soir.

M. Laloine n'en demanda pas davantage; mais Lise jeta un regard à la dérobée sur Léonce, qui mentait assez adroitement pour tromper un père, trop gauchement pour ne pas être deviné par une jeune fille. Une petite circonstance vint presque aussitôt confirmer Lise dans le soupçon qu'elle avait éprouvé. Léonce avait fait entrer M. et M^{me} Laloine, ainsi que Lise, dans un salon, et, oubliant qu'une simple portière le séparait d'elle, il avait dit tout bas à son valet de chambre, avant de les suivre :

— Va dans un cabinet de lecture, et tâche de me procurer toutes les Petites-Affiches que tu trouveras.

Lise l'entendit, et lorsque Stern rentra, elle le regarda d'un air si moqueur, qu'il vit qu'il avait été deviné. Mais il n'y avait pas de colère dans

ce regard, et c'était presque une approbation de sa ruse.

Lise était entrée avec une curiosité d'enfant dans l'appartement de Stern; mais, dès qu'elle y fut, ce sentiment devint plus sérieux et presque timide; il lui sembla être dans un endroit dangereux. Sous ces tentures magnifiques, parmi ces trophées d'armes damasquinées, près de ces étagères couvertes d'objets d'or et d'un goût exquis; dans cette demeure où il n'y avait rien qui fût à l'usage d'une femme, elle se sentit mal à l'aise comme si elle eût été seule dans un cercle d'hommes; il lui sembla qu'on y respirait un air moins chaste que celui de sa blanche chambre, que celui qui venait à travers les fleurs de sa fenêtre.

Quant à M. et M^{me} Laloine, ils étaient tout curieux pour les belles choses étalées autour d'eux. M^{me} Laloine surtout examinait les étagères avec une foule d'étonnements; mais elle n'osait toucher à aucun des charmants objets qui les ornaient, et à chaque instant elle appelait Lise pour les admirer avec elle. Lise obéissait, mais elle regardait à peine; un singulier sentiment d'effroi s'était emparé d'elle, et elle répondait seulement d'une voix altérée :

— Oui, oui, cela est très beau.

Au moment où M^{me} Laloine montrait à Lise, non comme un objet précieux, mais au moins comme une singularité, une petite pantoufle placée parmi tous ces objets d'art et de bronze, Lise fronça le sourcil et répondit d'une voix plus altérée encore :

— Oui, c'est très joli...

M^{me} Laloine s'en aperçut et lui dit d'un ton alarmé :

— Est-ce que tu souffres ?

— Un peu, dit Lise en appuyant la main sur son cœur; mais ce n'est rien.

— Ah ! s'écria Stern... on étouffe ici...

— Un verre d'eau sucrée et un peu de fleur d'orange, s'il vous plaît, dit M^{me} Laloine avec inquiétude... Pardon, monsieur le marquis.

Léonce ne sonna point, il ouvrit une porte, entra lui-même dans sa chambre, prit sur sa commode un petit plateau où se trouvait ce qu'on appelle un verre d'eau sucrée, et l'apporta lui-même dans le salon.

— Oh ! pardon... pardon, lui dit M^{me} Laloine, cette enfant est un véritable embarras.

M^{me} Laloine arrangea le verre d'eau et Lise le

prit; sa main tremblait. Elle le but; mais avant de le poser sur la table, elle regarda deux lettres incrustées dans ce verre à la façon des verres de Bohême; ces lettres se trouvaient sur toutes les pièces de cristal de ce plateau. C'étaient un A et un C. Il n'appartenait donc pas à Léonce. Il vit cette attention, et prenant le verre des mains de Lise, il lui dit d'un air triste et avec un accent dont l'émotion la fit tressaillir.

— C'est le chiffre de ma mère, mademoiselle.

Elle leva les yeux sur lui; il était attendri sans doute par ce souvenir, car il posa le verre sur le plateau et se dit tout bas :

— C'est étrange !

— Quoi donc ? lui dit M^{me} Laloine.

— Tenez, lui dit-il, pardonnez-moi cette émotion. Il y a quatre ans, étant à Nuremberg, je fis faire ce verre pour ma mère; j'arrivai en France le cœur joyeux, car je savais que cette bien pauvre attention lui ferait plaisir. Elle était morte la veille de mon arrivée, frappée comme par la foudre. Je gardai ce verre comme un souvenir d'elle... Personne ne s'en était servi jusqu'à ce jour. Je ne puis vous dire, mais cela m'a rappelé un si triste moment !

M^{me} Laloine se taisait; mais Lise regardait Stern avec un doux saisissement de joie.

— Madame votre mère est morte bien jeune, lui dit M^{me} Laloine.

— Trop jeune pour moi, madame; elle était si noble, si bonne, si belle. Je veux vous montrer son portrait; il est là dans ma chambre. Venez, madame, venez; vous aussi, mademoiselle, je vous en prie. Je veux que vous connaissiez ma mère.

Ils entrèrent dans cette chambre et regardèrent ce portrait. C'était un chef-d'œuvre de peinture, représentant un chef-d'œuvre de beauté.

— N'est-ce pas, dit Stern, qu'elle était belle ?

— Ah ! oui, dit Lise avec un doux accent et les mains jointes devant ce portrait, comme si elle eût été en face de la Vierge.

— Voici le portrait de mon père, dit Stern à M. Laloine.

Le mari et la femme s'en approchèrent pour le regarder; mais Lise resta devant celui de madame Stern; ce portrait était animé d'un sourire doux et bienveillant, et un profond soupir s'échappa de la poitrine de Lise. Il lui sembla qu'une femme d'un si céleste visage avait dû donner à son

de quelque chose de l'âme charmante et chaste qui respirait dans ses traits. Ils quittèrent cette chambre, et Lise revint au salon le cœur soulagé et presque heureuse.

L'inspection recommença, et Lise retrouva la pantoufle : la pantoufle l'intriguait ; mais il était difficile de s'enquérir de son origine. Cependant l'occasion vint d'elle-même. Arrivé à une certaine table, Stern y eut à expliquer la valeur des objets qui s'y trouvaient : cette clé avait été faite par Louis XVI, cette cassolette avait appartenu à la reine Anne d'Autriche, ce livre de messe à madame de Maintenon.

— Et cette pantoufle ?

— Cette pantoufle est à moi, dit Stern en riant.

— Comment à vous ? dit madame Laloine.

— Oui ! reprit Stern, c'est une des folies de ma jeunesse.

— Ah ! dit madame Laloine d'un ton grave, même si elle eût craint que cette folie ne fût d'une nature équivoque.

Mais Lise n'éprouva pas cette crainte : quelque chose l'assurait que si c'eût été un souvenir peu séant, Léonce ne lui eût pas répondu avec cet air de franchise joyeuse.

— C'est peut-être la pantoufle de Cendrillon ? dit Lise en riant.

— Oh ! c'est bien extraordinaire, dit Stern, elle a fait tourner la tête à un vrai prince, et c'était moi qui la portais.

— Comment cela ? dit M. Laloine.

— Ah ! c'est assez difficile à dire ; mais il y a une dizaine d'années, j'avais une petite figure de femme et je ressemblais beaucoup à ma sœur ; M. d'Auterres la recherchait alors en mariage, et se montrait jaloux de sa gaîté. Mon beau-frère, car il l'est devenu, est bien certainement un homme d'honneur, mais un rien offensait sa sévérité et sa manie de l'étiquette, et une fois il avait gravement fait observer à ma mère que ma sœur était en pantoufles un jour où se trouvaient, dans le salon, deux ou trois jeunes gens. Les pantoufles avaient frappé M. d'Auterres comme une inconvenance.

La soir de carnaval qu'il nous avait quittés en nous disant qu'il allait au bal de l'Opéra, je ne pus quelle folle idée me prit de le tourmenter ; je me habillai en femme, et, en souvenir de son amour et de l'étiquette, je mis, au lieu de souliers, les pantoufles de ma sœur.

— Vous avez mis ces pantoufles ? lui dit Lise d'un air incrédule et oubliant à qui elle parlait.

— Mais je pouvais les mettre dans ce temps-là, mademoiselle, dit Stern en souriant.

Malgré elle, Lise avait jeté ses regards sur les pieds de Léonce, et ces pieds étaient charmants.

— Que vous dirai-je ? reprit celui-ci presque aussi embarrassé qu'elle, j'arrive à l'Opéra, et m'étant fait poursuivre par quelques amis, je me précipite tout-à-coup au bras de M. d'Auterres en lui disant :

— Protégez mon honneur !...

D'Auterres se retourne, et alors je lui avoue d'une voix tremblante que je suis une jeune fille qui, poussée par une curiosité invincible, s'était échappée de l'hôtel de sa mère pour voir le bal de l'Opéra, que j'étais tremblante, égarée, perdue. Eh disant cela, j'avais entraîné M. d'Auterres dans un coin isolé ; je m'étais laissé tomber sur un siège, et tandis qu'il me moralisait en me demandant qui j'étais et en me jurant de me protéger, j'avance le pied ; il ne voit rien ; je me démené si bien que quelqu'un me hurte et que je m'écrie :

— Ah ! on vient de m'écraser le pied.

Je l'avance de nouveau ; il n'y avait pas moyen de ne pas regarder. M. d'Auterres voit la pantoufle ; il devient pâle comme un mort et se tourne vers moi en s'écriant :

— C'est impossible !

Alors je feins d'éclater en sanglots, et je lui dis :

— Hélas ! oui, c'est moi ! reconduisez-moi chez ma mère !

Il était si stupéfait, que ce fut moi qui le fis sortir de la salle plutôt qu'il ne me conduisit ; nous montâmes dans sa voiture, et alors il sembla reprendre ses sens, pour s'écrier de nouveau : c'est impossible ! A ce moment, certain que la lumière des lanternes éclairait assez mon visage pour qu'il pût apercevoir mes traits, sans pouvoir cependant les reconnaître, j'arrache mon masque, et il s'écrie :

— C'est vous... oui, c'est vous, mademoiselle.

Un second regard pouvait cependant me trahir : je cachai ma confusion et mes larmes dans mon mouchoir, et nous arrivâmes ainsi à l'hôtel. Ma mère recevait, et il y avait encore du monde. M. d'Auterres la fait appeler mystérieusement dans sa chambre, où je m'étais jeté sans rien dire sur un divan, la tête sur un coussin pour me ca-

cher. Ce fut alors que M. d'Auterres, d'un air profondément lugubre et solennel, chercha à expliquer à ma mère les terribles nouvelles qu'il avait à lui apprendre.

— Ce secret, s'écria-t-il d'abord, mourra dans mon sein ; mais vous comprenez que mes projets, mes espérances, sont à jamais anéantis.

— Mais que voulez-vous dire ?

— Hélas ! reprit-il en me montrant, la voilà.... c'est une imprudence, une grande imprudence ; mais vos conseils, l'exemple de votre vertu...

— En effet, dit ma mère, quel est ce domino ?

Ah ! madame, dit M. d'Auterres, ne l'accablez pas de votre colère. Je n'ose vous dire.

— Mais qui êtes-vous donc ? me dit la marquise.

— C'est moi, ma mère, lui dis-je en gressissant ma voix.

— Toi, Léonce, dit ma mère en riant. Ah ! reprit-elle, je ne suis pas si sévère que d'en vouloir à mon fils d'avoir été au bal de l'Opéra.

— Léonce ! s'écria M. d'Auterres, votre fils !... Mais mademoiselle votre fille ?

— Elle est au salon.

M. d'Auterres éprouva un moment d'hésitation qui lui fit garder le silence. Il eut envie de se fâcher, et le premier regard qu'il jeta sur moi fut terrible ; mais j'avais un air si modeste et ma mère un air si ébahi, qu'il prit le parti de rire et de raconter la mystification à ma mère.

Elle fut sur le point de se fâcher de ce que M. d'Auterres avait pu croire ma sœur capable de cette inconséquence ; mais le pauvre prétendu répétait toujours :

— Ce sont les pantoufles... cette pantoufle, disait-il, si petite...

— Mais, ma fille, monsieur...

— Qui diable eût pu penser, reprenait-il, qu'un homme eût pu chausser ces maudites pantoufles ? Je pris un air tragique et je lui dis gravement :

— Eh bien ! monsieur, la voici, cette pantoufle, prenez-la, et si jamais il vous venait un soupçon sur ma sœur, qu'elle vous rappelle vos injustes défiances.

Je l'accepte, dit M. d'Auterres.

— Et moi je prends l'autre, lui dis-je. Je vous la rendrai le jour où ma sœur me la demandera.

Voilà dix ans qu'ils sont mariés, et M. d'Auterres n'a pas encore osé raconter à sa femme ce dont il a pu la soupçonner ; aussi l'ai-je gardée. Voilà l'histoire de cette pantoufle.

Cependant le temps se passait, et Lise, tout-à-fait remise, furetait partout comme un enfant curieux. A ce moment, un domestique entra et déposa un énorme paquet de Petites-Affiches sur la table.

— Voilà ce qu'a demandé monsieur le marquis.

— Bien, fit celui-ci en les jetant dans l'encolure d'un meuble et en revenant à monsieur et madame Laloine pour les empêcher de voir ce que ce pouvait être, et il leur dit en même temps :

— Est-ce que vous êtes curieux de ces petites choses ? J'en ai une collection dans ce cabinet ; veuillez y passer.

Il entra avec monsieur et madame Laloine ; mais Lise ne les suivit pas.

Léonce était sur les épines ; heureusement, M. Laloine ayant aperçu quelques objets soigneusement placés sous un verre, demanda ce que c'était.

— Oh ! ceci est très précieux, dit Léonce, ceci a appartenu à l'Empereur.

A ce nom, M. Laloine se redressa.

— A l'Empereur ! répéta-t-il. Ah ! vous êtes bien heureux !

— Cette tabatière lui a appartenu et il s'en est servi.

— Permettez que je la voie, dit M. Laloine d'un ton presque ému.

Léonce la tira de dessous le globe, et une idée heureuse lui vint tout-à-coup.

— Vous avez été militaire, monsieur Laloine ?

— Oui, monsieur, reprit Laloine avec un gros soupir, de 1808 à 1814.

— Eh bien ! monsieur, un pareil objet, qui n'est pas une curiosité pour moi, vous serait peut-être bien précieux ; permettez que je vous offre cette tabatière.

— Ah ! monsieur, jamais... je ne voudrais pas. Je vous en supplie.

Cela dura cinq minutes, mais M. Laloine accepta.

— Lise ! Lise ! s'écria-t-il en allant vers le salon, viens donc voir ce que m'a donné M. de Stern.

Lise entra ; elle était agitée et tremblante comme si elle eût fait une mauvaise action. Stern profita de ce moment pour sortir. Le paquet de Petites-Affiches était dispersé, et l'un des cahiers était resté ouvert sur un fauteuil... Il le prit et le regarda. A la dixième ligne de la page, il y avait :

Maison de campagne à vendre à Saint-Germain... Il resta comme frappé de bonheur, et, comme il entendait revenir monsieur et madame Laloine, il prit le cabier et le cacha sous son habit.

Quand Lise reparut, elle était triomphante ; elle fit sur Stern y un regard si gai, qu'il ne sut que penser.

Était-ce un hasard, une curiosité d'enfant qui avait poussé Lise à lire ces Petites-Affiches ? Était-ce pour se mettre d'intelligence avec lui qu'elle avait fait cela ? ou plutôt n'était-ce pas une leçon qu'elle avait voulu lui donner ?... Il retomba dans une cruelle incertitude.

Cependant il voulut profiter de son avantage, et s'avançant vers madame Laloine, il lui dit d'un air gracieux :

— Mais vous, madame, ne pourrais-je pas vous prier d'emporter un petit souvenir de votre bonne visite ?

Madame Laloine hésita ; mais ce que Stern y lui offrait était si peu de chose, qu'elle aurait eu mauvaise grâce à le lui refuser.

— Et, répéta-t-il d'un air dégagé, mademoiselle Lise voudra bien aussi...

Lise l'interrompit vivement.

— Oh ! merci, monsieur ; je ne veux rien.... moi.

Ce moi avait quelque chose de significatif qui semblait dire qu'elle ne voulait rien accepter au titre auquel on voulait le lui offrir.

— Oh ! dit M. Laloine, c'est trop de bonté ; nous avons l'air de vouloir vous dépouiller.

— Merci pour ma fille, dit madame Laloine ; ce serait abuser.

— D'ailleurs, dit Lise d'un ton dégagé, toutes ces choses sont si bien à leur place qu'il faut les y laisser.

— Il y en a, dit Stern y en la regardant avec intention et en lui montrant les Petites-Affiches, qui prennent un prix inestimable à être déplacées.

— Oui, dit Lise avec un effort de gaieté ; mais c'est comme la pantoufle, on croit y voir ce qui n'y est pas.

La figure de Stern y laissa échapper un mouvement de dépit ; il se tut, et tirant de son sein les Petites-Affiches, il les froissa dans ses mains et les porta loin de lui. Monsieur et madame Laloine, occupés à regarder la tabatière impériale, ne virent point ce mouvement ; mais Lise l'aperçut et en fut

heureuse ; puis sa gaieté s'envola et elle suivit attentivement les mouvements de Stern y. Léonce redevint maître de lui, se montra aussi empressé, aussi bienveillant qu'avant cet incident avec monsieur et madame Laloine, mais avec une nuance imperceptible de grand seigneur qui s'étudia à une exquise politesse. Lise le regardait, l'écoutait, il lui plaisait ainsi ; il était si élégant, si gracieux ; de cette façon, il ne lui faisait plus peur ; elle le trouvait naturel.

Enfin, monsieur Laloine parut attendre l'heure avec impatience et dit à Stern y :

— Nous vous avons dérangé : l'heure se passe et vous arriverez trop tard à Saint-Germain.

— Je n'irai pas sans doute aujourd'hui, dit Stern y.

— C'est nous qui en sommes cause.

— Non, Madame, non, dit Léonce, d'ailleurs, j'ai oublié que je devais aller trouver quelqu'un à Saint-Germain pour me donner l'adresse de cette maison, et on se sera ennuyé de m'attendre : j'irais inutilement.

— Oh ! dit Lise en hésitant, je croyais qu'on trouvait toutes les adresses des maisons à louer dans les Petites-Affiches.

Stern y la regarda ; celle-ci baissa les yeux. Il y avait dans son âme quelque chose qui l'emportait malgré sa volonté, et quelque chose qui la faisait rougir presque aussitôt. Mais Stern y l'avait comprise, et il s'écria :

— Mais c'est vrai ; j'ai là précisément le numéro où se trouve cette adresse.

Il le reprit et on parla maison de campagne.

Cependant Prosper n'arrivait pas. Monsieur et madame Laloine, impatientés, ouvrirent une fenêtre, comme si en le regardant arriver de loin cela dût le faire venir plus tôt. Ce fut en ce moment que Stern y s'approcha de Lise et lui dit tout bas :

— Vous avez été bien cruelle de refuser un petit souvenir.

Elle se tut et parut très émue.

— Maintenant que vous m'avez pardonné, reprit-il, acceptez quelque chose.

Elle n'eut pas le temps de refuser, car son père se mit à crier :

— Voici Prosper !

Il n'y avait plus à espérer.... mais au moment où M. Laloine prenait son chapeau, Lise cria :

— Bon ! j'ai perdu l'épingle qui attachait mon châle.

Sterny courut à sa chambre, arracha une pelote pendue à la cheminée, et revint; mais déjà le châle était épinglé.

Pardon, dit M^{me} Laloine, je viens d'en donner une à cette petite étourdie.

Sterny jeta la pelote sur la table avec chagrin. Mais Lise s'en approcha doucement et sans regarder, elle chercha la pelote de la main, y prit une épingle et l'attacha à son châle. Sterny la vit, il se serait mis à genoux devant elle s'il avait osé. Il était si heureux qu'il n'eut plus peur et dit alors :

— Mais au fait, j'y pense, si au lieu d'aller à Saint-Germain dans ma voiture, j'y allais en chemin de fer, je rattraperais le temps perdu.

— C'est vrai, dit M. Laloine.

— Eh bien ! je vous demande la permission de vous conduire jusqu'au chemin de fer. Prosper nous suivra et nous partirons tous ensemble.

La proposition fut acceptée, et M. et M^{me} Laloine montèrent avec Lise et Sterny dans la calèche qui attendait, tandis que le remise de Prosper suivait à grand'peine le fringant équipage du lion. Jamais Sterny n'avait été si heureux de sa vie.

VII.

L'arrivée au chemin de fer fut moins gracieuse que Sterny ne se l'imaginait. Quand les amis et surtout les amies de la famille Laloine virent entrer dans la grande salle d'attente le beau Léonce avec les marchands, on chuchotta et l'on se dit tout bas :

— Ah ça ! est-ce qu'on nous amène ce grand monsieur ? — Les Laloine sont fous. — Il n'est pas invité, nous ne le connaissons pas.

Sterny devina au premier coup d'œil la réprobation qu'il frappait, et Lise s'en aperçut aussi. Elle en devint triste, car ce fut pour elle un avertissement de la distance qui la séparait du beau Léonce. A ce moment elle lui eût presque demandé pardon de lui avoir attiré cet accueil désobligeant. Mais Sterny n'était pas homme ni à s'en laisser intimider ni à s'en fâcher. Il salua le monsieur à la question des sucres d'un air charmé de le rencontrer, et sans humeur, sans affectation, il lui raconta qu'il allait à Saint-Germain, voir une maison de campagne. Du moment qu'on sut qu'il n'était pas de la partie, on ne fit plus attention à lui; mais ce n'était pas le compte de Sterny, il voulait être de la partie et se dit que le sucrier l'inviterait d'une façon ou d'une autre.

Là dessus il revint par un détour assez bien ménagé et entama, avec une attention extrême, une discussion d'économie politique du premier ordre. L'heure du départ arriva. Sterny descendit la rampe du débarcadère, toujours discutant et argumentant contre M. Guraufiot (c'était le nom du sucrier), et la discussion tenant, il monta à côté de lui dans un wagon sans que celui-ci s'imaginât que le marquis avait d'autre intention que d'écouter ses savantes dissertations.

Cependant M. Guraufiot ne tarissait pas, et comme le voyage est rapide, Sterny, qui avait besoin de changer le sujet de l'entretien, commençait à s'impatienter, lorsque tout-à-coup il tira sa montre en s'écriant :

— Bon, je manquerai mon rendez-vous.

— Hein ! fit le sucrier si brusquement interrompu.

— Pardon, dit Sterny, j'avais donné rendez-vous à un architecte pour visiter cette maison avec moi, et il ne m'aura pas attendu.

Sterny profitait, en habile faiseur de contes, des personnages imaginaires qu'il avait déjà inventés pour M. Laloine.

— C'est donc une acquisition bien importante que vous allez faire ?

— Je ne sais ce que c'est, dit Sterny; les renseignements qu'on prend dans les *Petites-Affiches* sont si vagues : maison de campagne à vendre, dit-il, cela varie de 10,000 francs à 100,000, de façon que je vais un peu à l'aventure.

— Pardon, lui dit M. Guraufiot, je connais un peu Saint-Germain : où est la maison que vous allez voir ?

— Voyez, lui dit Sterny en lui montrant les *Petites-Affiches*.

— Mais c'est une charmante maison, je la connais, elle ouvre sur la forêt; c'est très considérable, et l'on dit que l'intérieur est fort beau.

— Ah ! tant mieux !

— Vous ne la connaissez donc pas.

— Je n'y suis jamais entré. Ce que je voudrais surtout savoir, c'est si la maison est d'une construction solide, et j'avoue que je n'y entends rien.

— Ce n'est pas une chose si difficile que vous pouvez le croire.

— Pour une personne comme vous, monsieur qui me paraissez avoir les connaissances pratiques en toutes choses; mais moi !

— Il est vrai qu'au besoin je ne me laisserais pas tromper, reprit M. Guraufflot d'un air superbe.

— Vous êtes bien heureux ; mais quand on est ignorant et qu'on a la maladresse de ne pas se faire accompagner par un homme de l'art, on a tort, quoique à vrai dire, monsieur, je ne me fie guère à la bonne foi des architectes.

— Je le crois bien, monsieur.

— Et que je préférasse prendre les avis d'un connaisseur désintéressé, comme vous, par exemple.

— Ah ! monsieur,...

Il est inutile de pousser plus loin ce dialogue : on n'était pas arrivé à St-Germain qu'on était convenu que M. Guraufflot accompagnerait Stern y dans la maison. Le sucrier annonça cette importante nouvelle à sa femme et à ses filles, et il fut convenu qu'il rejoindrait la société dans la forêt. Stern y avait espéré qu'on lui demanderait ce qu'il comptait faire en sortant de la maison, et qu'il aurait occasion de répondre qu'il avait toute sa journée libre ; mais M^{me} Laloine lui fit des adieux très formels et des remerciements empreints, et il n'y eut pas l'ombre d'invitation.

A ce moment, Stern y fut si désappointé, qu'il se prit de colère contre lui-même, et fut sur le point d'abandonner le sot rôle qu'il jouait ; mais il regarda Lise. Lise regardait sa mère comme si elle eût pu lui inspirer, par la puissance des yeux, la pensée qui la dominait. Stern y crut la deviner, il se résolut à tenter la fortune jusqu'au bout. Mais rien ne lui réussit de ce qu'il avait tenté, et il se sépara de la compagnie, monta à pied les rudes escaliers, gagna ladite maison qui était vendue de la veille, et se sépara de M. Guraufflot, qui crut pouvoir atteindre la société et prit une allée de la forêt qui menait aux Loges. Quant à Stern y, triste, désolé et dépité surtout, il revint du côté de la terrasse, et au moment où il sortait de la forêt par la porte qui ouvre de ce côté, il se trouva au milieu de la compagnie riant, se disputant et se faisant harnacher ânes et chevaux pour courir à travers bois.

— Déjà de retour, monsieur ! lui dit M. Laloine.

— Et mon mari, monsieur, qu'avez-vous fait de mon mari ? s'écria M^{me} Guraufflot.

— Mon Dieu, madame, lui dit-il, nous avons trouvé la maison vendue, et alors il a pris le plus court chemin pour aller aux Loges, croyant que vous deviez y être déjà.

— Ah ! bien oui, dit M. Laloine, voilà une heure que ces petites filles nous font enrager : elles veulent toutes des chevaux, on est allé en chercher et nous attendons là depuis une heure.

— J'en suis fâché pour monsieur votre mari, dit Stern y à M^{me} Guraufflot, c'est ma faute, j'ai été plus qu'indiscret en acceptant son offre amicale. Veuillez, madame, lui en faire mes excuses.

Comme il allait se retirer en voyant que personne ne l'engageait à rester, il entendit M^{me} Laloine, s'écrier avec peur.

— Lise, Lise, ne va pas si vite ! Lise, ... Lise ! ...

Mais Lise venait de sortir de la cour du manège sur un petit cheval et le faisait galoper tant qu'il pouvait ; elle fit ainsi une centaine de pas et revint du même train jusque auprès du groupe où elle aperçut Stern y qui la salua avec un sourire courtois. Elle devint rouge comme une cerise, puis elle sembla le remercier de ce qu'il était revenu. A ce moment Stern y se prit à crier tout à coup :

— Eh ! groom !

Un rustre de paysan eut l'effronterie de se présenter à cet appel, et Stern y lui dit :

— Comment, butor, vous laissez monter une femme sur une selle qui n'est pas mieux sanglée que ça ! il y a de quoi la tuer... Vous ne savez donc pas votre métier, imbécile ! Et sans attendre la réponse, il passa à la droite du cheval et serra les sangles lui-même avec une adresse et une vigueur qui stupéfièrent le loueur de chevaux.

— Merci, lui dit Lise si bas que ce merci n'était que pour lui et pour autre chose sans doute que ce qu'il venait de faire.

Il allait peut-être lui parler ; mais M^{me} Guraufflot vint pour ainsi dire le prendre au collet et lui dit :

— Ah ! monsieur, soyez donc assez bon pour voir si les selles de mes filles sont bien arrangées.

— Avec grand plaisir, lui dit Léonce.

Et le voilà faisant le palefrenier pour toutes ces dames et demoiselles avec une bonne grâce, un empressement si franc, que M^{me} Guraufflot se mit à dire à M. Laloine :

— Je suis sûr que s'il venait avec nous, il nous montrerait les beaux endroits de la forêt ; vous qui le connaissez, vous devriez l'inviter.

— Ah ! fit M. Laloine, voulez-vous que je me fasse moquer de moi, ce serait une drôle de partie de plaisir à proposer à un homme comme lui.

— Bah ! laissez donc, dit M^{me} Guraufflot, je

vais lui demander s'il veut être du piquenique.

M. Laloine arrêta M^{me} Guraufлот, avec des yeux courroucés ; mais celle-ci ne se tint pas pour battue, et alla au moins lui demander le chemin le plus court pour arriver aux Loges.

— C'est assez difficile à vous expliquer, madame, lui répondit-il ; mais une fois dans la forêt je pourrai vous le montrer.

— Ah ! je vous en prie, monsieur le marquis, ne vous dérangez pas, s'écria M. Laloine... Vraiment, madame Guraufлот, vous abusez...

— Pas le moins du monde, répondit Sterny, c'est l'affaire de vingt minutes, et je n'ai rien qui me presse.

M. Laloine prit un air de désolation, très contrarié de l'indiscrétion de M^{me} Guraufлот.

— Je lui paie la dette que j'ai contractée avec son mari, lui dit Sterny, c'est justice.

On partit : les jeunes filles et les jeunes gens à cheval, les grands parents et Sterny à pied.

On alla d'abord doucement, les mamans criaient sans cesse qu'on allait se blesser. Mais peu à peu et lorsque les indications de Sterny eurent assuré le chemin, on s'éloigna, on s'emporta, allant, revenant, et riant des fichus qui s'envolaient, des chapeaux qui se détachaient. Sterny causait gravement, suivant Lise des yeux, Lise qui paraissait l'avoir oublié et qui n'était pas la moins folle de cette volée de jeunes filles.

Pauvre Sterny, que de soins pour obtenir une invitation à un mauvais dîner ! que de sottises accomplies en un jour ! A quel métier était-il descendu peu à peu : il avait sanglé l'âne de M^{me} Guraufлот, et encore n'était-il pas arrivé à son but. Une fois encore il trouva qu'il devenait dupe. Lise courait joyeuse et indifférente sans s'occuper de lui, il prit donc le parti définitif de se retirer : il était furieux contre elle.

A ce moment un cri perçant partit d'une allée détournée.

— C'est Lise, cria M^{me} Laloine.

Elle n'avait pas achevé de parler que Sterny s'était élancé vers l'allée à travers le bois.

Il arriva près de Lise qui était très paisiblement sur son cheval, tandis que M. Tirlot s'époussait et redressait les bosses de son chapeau ; Lise avait eu peur : voilà tout. Sterny, rassuré sur son compte, ne la regarda même pas, et retournant vers M^{me} Laloine, il cria de loin :

— Ce n'est rien, madame, c'est M. Tirlot qui est tombé.

M^{me} Laloine arriva presque au même instant et tout effrayée de cet accident, elle dit à Lise :

— Voyons, ma fille, descends de cheval, ce qui est arrivé à M. Tirlot peut t'arriver.

— Mais, maman... dit Lise d'un air boudeur.

— Allons, sois raisonnable, lui dit son père, puisque ta mère a peur.

Lise dit avec humeur :

— Ah ! monsieur Tirlot, vous êtes d'une gâcherie ;... c'est moi qu'on punit de votre maladresse.

— De ma maladresse, mademoiselle ! je voudrais bien vous voir sur cette bête enragée. Voilà deux fois qu'il me jette par terre, car je suis déjà tombé là-bas sans rien dire.

— C'est bien fait, dit Lise.

— Vrai, dit Tirlot... Eh bien ! je conseille à monsieur d'en goûter, il verra.

— Volontiers, dit Sterny.

— Je donnerais cent sous, dit Tirlot à M^{me} Laloine, pour que votre marquis descendit la garde.

Le cheval était rétif ; mais il ne fallait pas un cavalier si exercé que Léonce pour le réduire, et M. Tirlot eut toute la honte de sa chute et toute la rage du succès de Léonce.

On n'avait pas encore félicité Sterny, que Lise, s'élançant dans l'allée où ils se trouvaient, se mit à galoper.

— Ah ! mon Dieu, suivez-la, monsieur de Sterny, s'écria M^{me} Laloine.

Léonce ne se le fit pas répéter, quoiqu'il eût contre Lise une colère qu'il se promettait bien de lui témoigner par sa froideur. Mais il semblait que cette jeune fille eût sur lui un empire dont il ne pouvait se rendre compte, ne l'ayant jamais éprouvé de la part d'une autre ; d'ailleurs, elle avait de ces regards, de ces mots, de ces silences qui bouleversaient Sterny. A l'instant où l'on pouvait la croire à mille lieues de soi, emportée par la jeunesse et la folle gaité, un mot venait qu'elle vous disait qu'elle était demeurée à vos côtés. Ce fut ce qui arriva à Sterny,

Cependant ils cheminaient l'un près de l'autre, et Léonce voulut enfin donner un sens positif à tout ce qu'il avait fait, c'est-à-dire faire comprendre à Lise que c'était par amour pour elle qu'il avait fait tout ce qu'elle avait vu. Mais il ne savait

comment aborder ce sujet avec cette âme curieuse et timide comme une biche qui montre sa jolie tête au bord d'un sentier, et qui s'enfuit en bondissant dans les bois au premier bruit des pas d'un chasseur.

Ainsi ces deux jeunes gens, qui s'étaient réunis sans doute pour se dire mille choses, gardaient tous deux le silence, et tous deux devenaient pensifs et restaient silencieux. Ce fut Léonce qui remarqua le premier la tristesse de Lise, et comme il voulait toujours s'informer du secret de cette âme envers lui, il lui fit une question où l'on se met en jeu.

— Vous êtes triste, lui dit-il, est-ce moi qui vous ai déplu ?

— Ah ! non, lui répondit-elle avec un gros soupir, j'ai du chagrin.

— Quel chagrin ?

— Voulez-vous que je vous le dise franchement ?

— Oui, certes.

— Eh bien ! monsieur Léonce (c'était la seconde fois qu'elle l'appelait Léonce), ce n'est pas convenable ce que vous faites.

La fierté de Sterny s'irrita de ce mot qui, pour un homme comme lui, était la plus cruelle injure qu'une femme pût lui faire ; il répondit d'une voix altérée :

— Je ne croyais avoir manqué à aucune convenance, du moins vis-à-vis de vous, Mademoiselle.

Lise tourna vers lui son doux visage, et de la voix la plus triste et la plus soumise, elle reprit :

— Ah ! comme vous entendez mal les choses ; je ne dis pas que vous ayez manqué de convenance vis-à-vis de personne.

— Mais alors que voulez-vous dire ?

— Oh ! ne vous fâchez pas ; mais c'est pour vous que ce n'est pas convenable ce que vous faites et ce que je vous ai laissé faire.

— Pour moi ? dit Sterny dont cette voix d'enfant remuait le cœur avec une violence inouïe.

— Oui, pour vous : vous ne connaissez pas les gens avec qui vous êtes ; ils sentent aussi bien que vous que vous n'êtes pas ici à votre place ; ils ont peur tant que vous êtes là, et ils ne diront rien. Mais demain, après-demain, voyez-vous, on en rira, on en parlera.

— Eh ! que m'importe ?...

— Oh ! ne dites pas cela..

— Mais que fais-je donc autrement que les autres ?

— Les autres font ce qu'ils font tous les jours, reprit Lise avec un léger mouvement d'impatience, au lieu que vous... ils voient bien que ça ne vous va pas... Vous êtes bon, ah ! oui, je le crois ; depuis ce matin vous êtes bon, vous faites tout ce que vous pouvez... mais tenez... moi... moi... je n'aime pas à vous voir comme ça...

— C'est pourtant...

— Pour moi que vous l'avez fait, dit Lise qui s'arrêta aussitôt confuse d'avoir, pour ainsi dire, fait elle-même l'aveu de l'amour de Léonce.

— Oh ! oui, Lise, lui dit-il, c'est pour vous, je vous le jure.

Elle ne répondit pas encore, elle était troublée, agitée et devenait pâle, car toutes les vives émotions se peignaient ainsi sur le visage de cette jeune fille. Enfin elle reprit courage et se mit à dire :

— Monsieur Léonce, il faut vous en aller.

— Ah ! je ne puis, lui dit-il.

Elle sourit de son angélique sourire, et lui montra sa devise : *Ce qu'on veut, on le peut.*

— C'est bien, lui dit-il avec passion, et si j'avais ce talisman qui porte ce précepte du courage, je voudrais tout ce qui est possible.

— Ce n'est pas bien ce que vous me demandez là, lui dit Lise en souriant, car si je vous le donnais, il faudrait dire à maman que je l'ai perdu, il faudrait mentir.

C'était à la fois le donner et le refuser : Léonce ne sut que répondre ; elle était si simple que toute la science du cœur des femmes lui manquait près de cette enfant.

Cependant leur pas s'était tellement ralenti qu'ils furent rejoints par M. et M^{me} Laloine, qui dit à sa fille :

— A la bonne heure, Lise, tu vas bien sagement avec M. de Sterny.

A ce moment, et comme on parlait de se reposer un instant, voilà un grand fracas qui se fait entendre dans la forêt, et presque au même instant une masse de cavaliers et d'amazones débouchent d'une allée latérale ; c'était le fameux parti des trotteurs partis de Marly et arrivés jusque là. Presque tous passèrent comme la foudre ; mais Lingart et sa lionne, qui ne suivaient que de loin, eurent le temps de reconnaître Sterny. Tous deux furent si stupéfaits, qu'ils arrêterent leurs che-

vaut et s'entre-regardèrent comme s'ils ne pouvaient le croire: Sterny sur un *cerisier* (1), Sterny en compagnie d'une grosse dame à *âne*, car M^{me} Guraufiot était près deux. Ils étaient si confondus qu'ils n'en revenaient pas encore. Sterny vit leur surprise et pâlit à la fois de colère et de honte. Mais comme dans leur stupéfaction Lingart ni sa lionne ne continuaient leur chemin, il s'avança vers eux, bien décidé à couper le visage à Lingart, quand celui-ci lui dit :

— C'est bien vous; pardon, je ne vous reconnaissais pas... Vous avez gagné vos cent louis, Albigesch a gagné contre Montereau... Nous vous avons attendu... Vous ne viendrez pas au dîner, sans doute... Mille bonjours.

Et il piqua son cheval et s'éloigna, tandis que sa lionne, un lorgnon appliqué sur l'œil, examinait Lise de loin, comme un marchand fait d'un tableau. Elle mit tant d'action à cette impertinence qu'elle ne vit pas Lingart partir, et resta quelques secondes après lui.

Sterny était si furieux qu'il frappa le cheval de l'amaçone, qui, surprise à l'improviste, fut presque renversée. Elle devina l'action de Sterny, et, tout en maîtrisant son cheval, elle lui dit :

— Vous êtes un butor, Sterny, vous m'en rendrez raison.

Et elle s'éloigna au galop.

Les Laloine n'avaient rien vu de cette scène, tout cela leur avait paru très simple; mais lorsque Sterny retourna près de Lise qui était partie en avant, il la trouva en larmes.

— Je vous le disais bien, monsieur, dit-elle aussitôt. Comme cette femme m'a regardée... Laissez-moi, monsieur, laissez-moi... retournez vers vos amis... je vous en prie... je le veux.

Et comme Sterny voulait répondre, elle mit son cheval au galop pour s'éloigner de lui. Sterny la suivit d'abord; mais comme à mesure qu'il s'approchait d'elle, elle le lançait plus vivement, il eut peur qu'elle ne finit par se blesser et s'arrêta.

Lise disparut à ses yeux, et il resta au milieu de la route. Il était hors de vue de tout le monde; mais il entendait la voix de M. et M^{me} Laloine qui appelaient Lise en criant :

— Il va pleuvoir, retournons.

(1) Nom qu'on donne à ces petits chevaux de louage, parce qu'ils portent ordinairement les cerises de Montmorency aux marchés de Paris.

Il imagina l'alarme de M^{me} Laloine si elle le trouvait ainsi tout seul, et voulut à tout prix rejoindre Lise; il courut à toute bride pendant cinq minutes; enfin, au coin d'une allée, il vit le cheval de Lise libre; il s'élança en criant à son tour :

— Mademoiselle Lise! mademoiselle Lise!

Elle sortit du bois en lui disant :

— Eh bien! monsieur, me voilà.

— Oh! reprit-il, que vous m'avez fait peur!

Il y avait tant de vérité dans son émotion que Lise en fut presque touchée; mais son parti était pris et elle répondit :

« De quel côté est ma mère ?

— Par ici, mais bien loin.

— J'y vais.

— Ne montez-vous pas à cheval ?

— Non, dit-elle, non... d'une voix entrecoupée;... cette course m'a brisé le cœur.

Et Sterny remarqua seulement alors que sa poitrine haletait, et qu'une pâleur effrayante couvrait son visage.

Il sauta à bas de son cheval, et courut à elle :

— Oh! mon Dieu!... c'est moi qui ai fait ce mal, s'écria-t-il; oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi, Lise!...

— Non, ce n'est pas vous... J'ai eu tort... j'ai...

Et en prononçant ces paroles elle défaillit, eût été tombée par terre, si Léonce ne l'eût prise dans ses bras.

A ce moment l'orage éclata avec violence et Lise tressaillit comme frappée par la foudre, mais son évanouissement n'était qu'une faiblesse passagère, elle se remit et entendit la voix de sa mère qui l'appelait,

— Allons la rejoindre.

— Mais vous pouvez à peine marcher.

— Oh! allons, allons! lui dit-elle tandis que ses dents claquaient... je peux marcher, je le peux, je le veux.

Et elle prit un sentier en répondant avec une voix éclatante :

— Me voici, maman, me voici.

Mais avant qu'ils fussent arrivés elle dit à Sterny :

— Vous nous quitterez, n'est-ce pas?... je le veux...

— Je vous obéirai, dit Sterny.

Cela dit, il n'y eut plus un mot de prononcé, et lorsqu'ils arrivèrent près des grands parents, elle était calme et remise en apparence. Mais durant leur absence la grande résolution d'inviter

terny avait été prise, et elle lui fut solennellement adressée par M. Laloine. Il s'y refusa d'abord, mais avec un embarras triste comme celui de l'enfant qui a peur. Il chercha vainement un couragement dans un regard de Lise; elle déclinait la tête.

— Ah! je comprends, dit M. Laloine, ces messieurs et ces dames qui viennent de passer vous tendent.

— Non... non, monsieur, dit vivement Sterny, j'ai rien à faire avec ces gens-là.

Ces gens-là! sa société habituelle. Oh! pauvre Sterny!

— Mais alors pourquoi ne pas accepter? dit M. Guraufot qui s'était éprise du beau Léonce.

— Ma présence ne plairait peut-être pas à tout le monde, madame, reprit Sterny en s'inclinant; permettez que je me retire.

— Mais, voilà la pluie qui va tomber, dit M. Guraufot, vous accepterez au moins un parapluie?

— Merci, madame, merci, dit Sterny d'une voix douloureuse. Adieu, monsieur Laloine, adieu, madame; j'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle, dit-il enfin en se tournant vers Lise.

Elle le laissa partir; mais il n'était pas à vingt pas, que feignant de se retirer à l'écart, elle pleurait à chaudes larmes. Quant à Sterny, il s'éloignait avec rapidité, gagna le chemin de fer et retourna à Paris. Il courut s'enfermer chez lui. Il était désespéré, il était en colère, il s'en voulait, et en voulait à Lise; et cependant il ne pouvait penser à elle sans se sentir pris d'un frisson d'amour qui le tuait.

VII.

Cependant, quand quelques heures de repos eurent calmé cette agitation inaccoutumée, Léonce réfléchit plus sérieusement qu'il ne l'avait peut-être fait de sa vie.

Il était amoureux, il le sentait, il n'en avait pas honte; mais il avait peur.

Séduire Lise! ce serait un crime honteux et blâmé.

— Car, se disait-il, elle m'aimerait si je voulais; elle m'aimerait, j'en suis sûr, et elle donnerait à cet amour qui l'emporte en aveugle tout ce qu'il y a de si facile à briser; et que pourrais-je faire autre chose que de le briser? car l'épouser, fût-ce impossible! Eh bien! ajouta-t-il, je me souviens

que, quand j'étais enfant, un jour que j'étais malade, ma mère m'emporta dans l'église, et me mettant à genoux sur ses genoux, elle me tourna vers une Vierge, et me fit répéter après elle:

« Sainte-Vierge Marie, qui avez vu mourir votre fils, sauvez-moi pour ma mère! »

Cette image que j'implorai m'est restée dans le souvenir comme quelque chose de sacré et d'ineffable, et dont jamais je n'ai dit le secret à personne de peur qu'une plaisanterie ne vint l'insulter. Eh bien! Lise sera pour moi un souvenir pareil, une image céleste un moment entrevue, et que je garderai dans le sanctuaire de mon âme pour l'abriter contre ma vie; car je ne mêle pas mon cœur à ma vie.

Eh! non! Je donne à la dissipation, à la débâcle, au ridicule, cette jeunesse, cette force pour laquelle notre siècle n'a plus de but qui puisse la tenter; mais si j'avais vécu en d'autres temps; je ne serais pas ainsi; car c'est honteux d'être ce que je suis. Ah! si Lise n'était pas ce qu'elle est, si elle était une reine, je tenterais tout pour la mériter; je l'oserais en pensant à ces mots qu'elle porte sur le cœur:

Ce qu'on veut on le peut.

Mais elle n'est rien, je ne pourrais que descendre jusqu'à elle. N'y pensons plus, n'y pensons plus!

Pour arriver à ce but, Sterny chercha à occuper à la fois ce qu'il croyait encore son esprit et son cœur.

Le lendemain, quand il reparut au club, il s'attendait à quelque allusion de la part de ses amis; mais une conspiration s'était organisée contre lui, on ne lui adressa pas une parole à ce sujet, seulement Eugène lui dit d'un air grave:

— Je parie vingt sous contre vous, Sterny.

Les dames de ces messieurs le saluèrent, en le recevant dans les coulisses de l'Opéra, avec des révérences de rosières et des yeux baissés. Sterny comprit la plaisanterie et voulut y répondre victorieusement; il joua comme un furieux et fit presque peur à Lingart dont son audace dérangea tous les calculs.

Il poursuivit cette belle fille de l'Opéra, qu'on disait si parfaite et qui venait de débiter avec un succès énorme. Ni Lingart, ni Eugène, ni les autres n'en purent approcher, tant il y mit d'ardeur désespérée.

Au bout d'une semaine elle appartenait à Sterny

qui l'avait traitée avec l'insolence la plus cavalière.

Mais, quinze jours après la partie de Saint-Germain, un soir qu'il était avec sa lionne dans une loge des Français, il reconnut en face de lui deux femmes qui le regardaient avec attention.

L'une était la femme de Prosper, l'autre était Lise.

— Comme on vous regarde de cette loge, lui dit la danseuse, est-ce qu'on vous y connaît ?

— Non, dit Stern, qui rougit malgré lui de son mensonge.

— Pourquoi donc vous retirer au fond de la loge ? On dirait que vous avez peur !

— Ah ! trève de jalousies auxquelles je ne crois pas, dit Stern.

— Mais si on ne vous connaît pas, il n'y a pas de jalousie à avoir.

— Elle se pencha hors de sa loge, et vit Lise et deux jeunes gens qui paraissaient parler.

Tout-à-coup Lise releva vivement la tête et regarda Stern avec un effroi indicible, comme si on venait de lui dire :

« Cet homme est le bourreau. »

Léonce se retira sans oser la saluer, pour ne pas l'exposer aux regards insultants de sa maîtresse ; mais il voulut sortir.

— Si vous quittez ma loge, lui dit celle-ci, je fais une esclandre... Vous connaissez cette femme ?

Par un instinct particulier, Stern avait deviné ce qui venait de se passer à quelques pas de lui.

— Avec qui est donc mademoiselle N... ? avait dit l'un des jeunes gens.

— Eh bien ! avec son amant, le marquis de Stern.

— Y a-t-il longtemps qu'il l'est ?

— Il y a huit jours tout au plus.

Stern n'avait pas entendu un seul mot de tout cela ; mais il l'avait lu dans le regard que Lise avait jeté sur lui.

Il eût voulu pouvoir aller près d'elle ; mais on le tenait par une chaîne infâme. Il voulut encore sortir.

— Si vous entrez dans la loge de cette femme, lui dit sa maîtresse, je vais la souffleter devant vous. Puis elle reprit d'un air de dédain : ce doit être la grisette de Saint-Germain.

Stern eût poignardé la danseuse en ce moment ; mais il fallait céder ; il ne put qu'emmen-

sa lionne, et dans un accès de rage insensé, il brisa tout chez elle, glaces, porcelaines, meubles comme il ne pouvait battre la femme. Il lui faisait tout le mal possible en lui arrachant tout ce qu'il tenait de lui.

Léonce entra chez lui furieux.

Le lendemain, il alla chez M. Laloine ; on lui dit qu'il était à la campagne avec toute sa famille.

« Allons, se dit Stern, je suis un sot ; il y a encore eu une scène de palpitations, et la belle aura été se promener le lendemain, tandis que moi... En vérité je deviens brute... »

Ceci dit, il pensa qu'il n'en avait pas assez fait pour oublier cette petite fille, avec laquelle il s'était bêtement compromis.

Quinze jours après, à force de folies plus vives que jamais, grâce à une course au clocher où il se blessa, et dont parurent les journaux, un pari de mille louis qu'il perdit, à une suite d'orgies avec les courtisanes les plus impudiques, il était parvenu à ne plus penser à Lise, et cependant plusieurs fois cette douce et blanche figure semblait lui apparaître, mais pâle, mourante, désolée, le regardant avec désespoir, comme elle lui reprochait de se perdre et de l'avoir perdue.

Cette image lui revint même dans son sommeil et comme il y rêvait encore le matin, tout éveillé on lui annonça Prosper Gobillou, qui entra d'un air triste et chagrin.

— Mais, lui dit Léonce, vous avez l'air bien triste, Prosper, pour un nouveau marié ?

— Oh ! c'est qu'il y a du chagrin à la maison, lui dit Gobillou ; vous savez bien cette pauvre Lise ?

— Eh bien ! Lise ?... s'écria Léonce épouvanté. Prosper lui montra le crêpe de son chapeau.

— Morte ! dit Léonce avec un cri terrible.

— Morte ! dit Prosper ; morte comme une sainte !

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! fit Léonce avec un désespoir qui épouvanta Prosper ; ce n'est pas possible... Morte ! sans que je l'aie revue ! morte.

— Hélas ! oui, dit Prosper. Je viens de son enterrement, et je viens vous apporter sa dernière volonté.

— Sa dernière volonté ! dit Léonce.

— Écoutez-moi, monsieur le marquis, il faut pas en vouloir à cette pauvre enfant, c'est

une tête de feu et un cœur trop exalté. Mais voici ce qui s'est passé.

La nuit où elle est morte, je veillais près d'elle avec ma femme; elle l'a appelée et lui a dit de dénouer le petit cordon de cheveux qu'elle portait au cou, puis elle m'a fait signe d'approcher :

« Prosper, m'a-t-elle dit, vous remettrez cela à M. de Stern; dites-lui de ne pas être léger et cruel pour d'autres, comme il l'a été pour moi; je lui envoie cette devise, qu'elle devienne la sienne, et ce sera un jour un homme distingué et bon, j'en suis sûre... »

Alors elle m'a remis ce médaillon, ces cheveux et cette épingle, et une heure après, elle a expiré, en murmurant tout bas :

— « Ce qu'on veut, on le peut... excepté être

aimée..... Aimée! aimée! » a-t-elle dit encore, puis tout a été fini.

Léonce tomba à genoux, et reçut à genoux ce gage d'amour si pur, si inoui. Pendant deux heures, ses larmes coulèrent avec abondance; quand il fut plus calme, Prosper le quitta.

A partir de ce jour, Léonce s'enferma chez lui et ne parut plus nulle part.

Tout le monde fut très étonné de cette retraite, bien plus étonné de savoir qu'il se disposait à quitter pour longtemps la France, et peut-être ses amis l'eussent déclaré fou et idiot, s'ils l'avaient vu, la veille de son départ, priant à genoux près d'une tombe!

FRÉDÉRIC SOULIÉ.



Le Pont du Diable.

La Reuss, qui coule dans un lit creusé à 60 pieds de profondeur, entre des rochers coupés à pic, interceptait toute communication entre les habitants du val de Cornara et ceux de la vallée de Goschenen, c'est-à-dire entre les Grisons et les gens d'Uri. Cette solution de continuité causait un tel dommage aux deux cantons limitrophes, qu'ils rassemblèrent leurs plus habiles architectes, et qu'à frais communs plusieurs ponts furent bâtis d'une rive à l'autre, mais jamais assez solides pour qu'ils résistassent plus d'un an à la tempête, à la crue des eaux ou à la chute des avalanches. Une dernière tentative en ce genre avait été faite vers la fin du xv^e siècle, et l'hiver, presque fini, donnait l'espoir que cette fois le pont résisterait à toutes ces attaques, lorsqu'un matin on vint dire au bailli de Goschenen que le passage était de nouveau intercepté.

— « Il n'y aura que le diable, s'écria le bailli, qui puisse nous en bâtir un. » Il n'avait pas achevé ces paroles, qu'un domestique annonça messire Satan.

— « Faites entrer, dit le bailli. » Le domestique se retira, et fit place à un homme de trente-cinq à trente-six ans, vêtu à la manière allemande, portant un pantalon collant de couleur rouge, un justaucorps noir, fendu aux articulations des bras, dont les crevées laissaient voir une doublure couleur de feu. Sa tête était couverte d'une toque noire, coiffure à laquelle une grande plume rouge donnait, par ses ondulations, une grâce toute particulière.

Après les compliments d'usage, le bailli s'assied dans un fauteuil et le diable dans un autre; le bailli mit ses pieds sur les chenets, le diable posa tout bonnement les siens sur la braise,

— Eh bien, mon pauvre ami, dit Satan, vous avez donc besoin de moi ?

— J'avoue, monseigneur, répondit le bailli, que votre aide ne nous serait pas inutile.

— Pour ce maudit pont, n'est-ce pas ? Eh bien ! Il vous est donc bien nécessaire ? — Nous ne pouvons nous en passer. — Ah ! ah ! fit Satan.

— Tenez, soyez bon diable, reprit le bailli, après un moment de silence, faites-nous-en un.

— Je venais vous le proposer.

— Eh bien, il ne s'agit donc plus que de s'entendre... sur... » Le bailli hésita.

— Sur le prix, continua Satan, en regardant son interlocuteur avec une singulière expression de malice. — Oui, répondit le bailli, sentant que c'était là que l'affaire allait s'embrouiller.

— Oh ! d'abord, continua Satan, en se balançant sur les pieds de derrière de son fauteuil, et en afilant ses griffes avec le canif du bailli, je serai de bonne composition sur ce point.

— Eh bien, cela me rassure, dit le bailli ; le dernier nous a coûté soixante marcs d'or. Nous doublerons cette somme pour le nouveau, mais c'est tout ce que nous pouvons faire.

— Eh ! quel besoin ai-je de votre or ? reprit Satan ; j'en fais quand je veux. Tenez. »

Il prit un charbon tout rouge au milieu du feu, comme il eût pris une praline dans une bonbonnière. — « Tendez la main, » dit-il au bailli.

Le bailli hésitait. — N'ayez pas peur, continua Satan.

Et il lui mit entre les doigts un lingot de l'or le plus pur, et aussi froid que s'il fût sorti de la mine. Le bailli le tourna et le retourna en tous sens ; puis il voulut le lui rendre.

— Non, non, gardez, reprit Satan, en passant d'un air suffisant une de ses jambes sur l'autre, c'est un cadeau que je vous fais.

— Je comprends, dit le bailli, en mettant le lingot d'or dans son escarcelle, que si l'or ne vous coûte pas plus de peine à faire, vous aimez autant qu'on vous paie avec une autre monnaie ; mais comme je ne sais pas celle qui vous peut être agréable, je vous prierai de faire vos conditions vous-même.

Satan réfléchit un instant.

— Je désire que l'âme du premier individu qui passera sur ce pont m'appartienne, dit-il. — Soit, dit le bailli. — Rédigeons l'acte, dit Satan. — Dicter vous-même.

Le bailli prit une plume, de l'encre et du papier, et se prépara à écrire. Cinq minutes après, un sous-seing en forme, fait double et de bonne foi, était signé par Satan, en son propre nom, et par le bailli, au nom et comme fondé de pouvoirs de ses paroissiens.

Le diable s'engageait formellement, par cet acte, à bâtir, dans la nuit, un pont assez solide pour durer cinq cents ans, et le magistrat, de son côté, concédait, en paiement de ce pont, l'âme du premier individu que le hasard ou la nécessité forcerait de traverser la Reuss, sur ce passage diabolique que Satan devait improviser.

Le lendemain, au point du jour, le pont était bâti.

Bientôt le bailli parut sur le chemin de Goschenen ; il venait vérifier si le diable avait accompli sa promesse.

— Vous voyez que je suis homme de parole, dit Satan. — Et moi aussi, répondit le bailli. — Comment, mon cher Curtius, reprit le diable stupéfait, vous devoueriez-vous pour le salut de vos administrés ? — Pas précisément, continua le bailli, en déposant à l'entrée du pont un sac qu'il avait apporté sur son épaule, et dont il se mit incontinent à dénouer les cordons. — Qu'est-ce ? dit Satan, essayant de deviner ce qui allait se passer. — Prrrrroou, fit le bailli.

Et un chien, traînant une poêle à sa queue, sortit tout épouvanté du sac, et, traversant le pont, alla passer en hurlant aux pieds de Satan.

— Eh ! lui dit le bailli, voilà votre âme qui se sauve ; courez donc après, monseigneur.

Satan était furieux : il avait compté sur l'âme d'un homme, et il était forcé de se contenter de l'âme d'un chien. Il y aurait eu de quoi se damner, si la chose n'eût pas été faite. Cependant comme il était de bonne compagnie, il eut l'air de trouver le tour très drôle, et fit semblant de rire tant que le bailli fut là. Mais à peine le magistrat eut-il le dos tourné, que Satan commença à s'escrimer des pieds et des mains pour démolir le pont qu'il avait bâti ; il avait fait la chose tellement en conscience, qu'il se retourna les ongles et se déchaussa les dents avant d'avoir pu arracher le plus petit caillou.

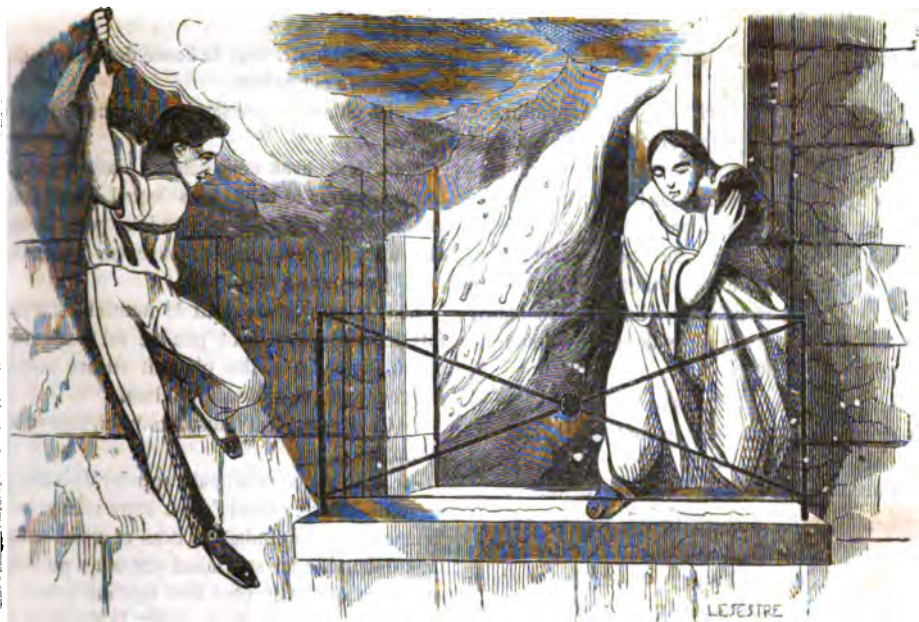
Tout-à-coup, il crut distinguer un grand concours de populace. Il grimpa sur un rocher, et aperçut distinctement le clergé de Goschenen, croix en tête et bannière déployée, qui venait bénir le pont-du-diable. Satan vit bien qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui. Il descendit tristement, et rencontrant une pauvre vache qui n'en pouvait plus, il la tira par la queue et la fit tomber dans un précipice.

Quant au bailli de Goschenen, il n'entendit jamais repartir de l'architecte infernal. Seulement, la première fois qu'il fouilla à son escarcelle, il se brûla vigoureusement les doigts : c'était le lingot qui était redevenu charbon.

Le pont subsista cinq cents ans, comme l'avait promis le diable. Un pont nouveau est venu lui voler son nom, mais l'ancien existe tout à côté.

ALEXANDRE DUMAS.

(Revue des deux Mondes.)



LE BON ANGE.

I.

ÉTAIT au milieu de la nuit ; les cris lugubres : au feu ! au secours ! venaient de mettre en émoi tout un quartier de la cité à Londres. Le pavé retentissait sous les roues des

pompes que traînaient les pompiers en courant ; les portes cochères s'ébranlaient sous les coups redoublés de leurs lourds marteaux ; partout on demandait de l'eau et des hommes.

La maison incendiée était un hôtel garni d'où partaient d'horribles cris qui allaient saisir au cœur chacun des travailleurs ; mais le vent qui soufflait avec violence, combattait victorieusement l'activité des pompes ; déjà même on renouait à agir sur le foyer principal ; tous les efforts se bornaient à préserver du contact des flammes les maisons voisines dont les habitants effrayés s'empressaient de déménager, faisant voler par les fenêtres tout ce qu'ils pouvaient de meubles et de paquets : empressement d'égoïstes qui venaient ajouter encore au désordre de cette scène de déolation.

T. IV.

Les portes et les fenêtres de l'hôtel paraissent autant de bouches vomissant la flamme et la fumée ; les plus intrépides n'osent dépasser le cercle formé à distance de la façade vacillante, derrière laquelle se faisait entendre par intervalle l'effroyable craquement de quelque plancher qui s'abîmait.

Tout-à-coup, à l'un des angles de la maison, s'ouvre au quatrième étage, une fenêtre, la seule que le feu n'ait pas encore complètement envahie ; une femme échevelée, à demi nue, y paraît, tenant d'une main un paquet, de l'autre agitant un mouchoir ; un cri général s'élève ; elle y répond en criant à son tour :

— Mon enfant ! sauvez mon enfant !

— Une couverture, vite une couverture ! dit-on de toute part.

Mais il est impossible d'approcher, tant la flamme qui dévore les étages inférieurs, chasse en avant et avec violence.

— Suivez-moi, mes amis, s'écrie un jeune homme qui paraît avoir une vingtaine d'années, suivez-moi ; nous pouvons la sauver.

Sa voix a encouragé quelques jeunes gens qui

l'accompagnent; il s'élançe dans la maison qui touche à l'hôtel garni.

Quelques instants après, une corde est attachée à une croisée du cinquième étage de cette maison; le jeune homme fait avec cette même corde plusieurs tours autour de son corps, par dessous les aisselles, puis il descend par la fenêtre. Arrivé à la hauteur du quatrième de l'hôtel garni, d'un coup de pied oblique sur le mur, il se donne un élan, et va saisir le balcon où l'attend l'inconnue qui fixe sur lui des regards dont l'expression ne saurait être décrite.

Dans la rue tous les bras ont cessé d'agir, tous les yeux sont dirigés sur le jeune homme; on l'encourage du geste et de la voix; chacun attend avec anxiété l'issue de cette hardie tentative.

Bientôt après, la corde tirée lentement et avec précaution, remontait le jeune homme qui portait la mère suspendue à son cou, tandis que d'une main vigoureuse il tenait les quatre coins du drap où l'enfant était enveloppé. La foule inquiète et tremblante suivait silencieusement du regard l'ascension de la corde qui déjà touchait au terme de ce dangereux voyage; toute la rue retentit soudain d'un cri douloureux.

La pauvre mère épuisée par un moment d'énergie surnaturelle, s'était sentie défaillir; ses bras avaient glissé, et son corps, détaché de celui de son libérateur, se brisait avec un bruit sourd sur le pavé.

Le jeune homme que ses amis avaient fait rentrer par la fenêtre, accourut auprès du cadavre, tenant toujours le drap dans lequel s'agitait et criait l'enfant comme s'il eût pressenti le malheur qui venait de lui arriver.

— Pauvre petit! tu n'as plus de mère,... mais Dieu qui a permis que je te sauve m'inspirera, et tu ne seras pas abandonné.

Puis il s'éloigna rapidement avec son précieux fardeau.

Arrivé à un hôtel de belle apparence, il s'arrête et frappe à coups pressés à la porte.

— Monsieur Burler, dit-il au concierge, je voudrais parler à l'instant à sir William.

— Vous vous y prenez un peu matin, mon cher M. Henri,... cependant monsieur est levé; il s'occupe en ce moment à suivre de sa fenêtre, les progrès de l'incendie, et je ne vois pas d'inconvenient...

— C'est bien... ayez la bonté de donner quelques soins à cet enfant.

— Un enfant!.. que signifie?.. vous allez m'expliquer...

Mais Henri avait déjà disparu dans l'escalier. Burler dénoua le drap dans lequel l'enfant était enveloppé, et il aperçut une jolie petite fille de cinq à six ans qui se mit à pleurer en disant:

— Maman! où est maman?..

Et comme Burler, dont le naturel n'était pas fort tendre, s'inquiétait peu de lui donner des consolations, la petite pleurait encore lorsque Henri reparut suivi de sir William.

— Comment, Henri, disait celui-ci, tu as eu ce courage?

— Je ne sais si cela peut s'appeler du courage, répondit Henri; quand j'ai vu cette malheureuse femme qui nous tendait les bras et criait: sauvez mon enfant! je me suis laissé entraîner par je ne sais quoi qui était plus fort que ma volonté... J'aurais voulu rester là tranquille, que cela m'aurait été impossible.

— Et voilà l'enfant que tu as sauvé?.. quelle figure intéressante!.. comment te nommes-tu, petite?

— Maman! je veux maman!

— Hélas! reprit Henri, je n'ai pu la sauver, sa pauvre mère... qu'elle soit heureuse dans le ciel!.. mais je voudrais que la petite orpheline fût heureuse aussi sur la terre, et pour cela...

Henri s'arrêta; il semblait qu'il n'eût plus la hardiesse de mettre à exécution l'idée qui l'avait fait accourir si vite.

— Pour cela, reprit-il en hésitant, j'ai cru... pouvoir compter sur la générosité de mon frère de lait.

— Tu as eu raison, répondit William, que le récit de Henri avait électrisé.

Il y a des cœurs froids et secs qu'un enthousiasme communiqué réchauffe et attendrit soudainement; incapables d'aller au-devant d'une bonne action, mais se laissant entraîner à y prendre part, et faisant alors par ostentation au-delà de ce qu'on a espéré d'eux.

— Certainement, continua William, je prendrai soin de cette enfant, d'autant mieux qu'elle est jolie et que plus tard... mais la nuit est trop avancée pour que nous nous couchions; remoutons chez moi; nous causerons, en attendant le jour, sur ce qu'il sera convenable de faire.

Ils montèrent, enmeuant avec eux la petite cybeline. L'enfant n'avait pas discontinué de pleurer et de demander sa mère; cependant, comme à son âge la douleur est de courte durée, et que, pour l'apaiser, il suffit de la plus légère distraction, les larmes cessèrent bientôt de couler à la vue de quelques sucreries offertes par sir William. Celui-ci jugea le moment favorable pour l'interroger, bien qu'il n'espérât pas obtenir de grands éclaircissements.

— Quel est ton nom, mon petit amour ?

— Maman m'appelle mademoiselle quand elle est fâchée, et Lucy quand j'ai été gentille.

— Dis-moi, Lucy, y avait-il longtemps que tu étais dans la maison où l'on t'a trouvée.

— Oh non ! je n'y ai encore dormi qu'une fois.

— Où étais-tu auparavant ?

— Dans une voiture avec maman et puis beaucoup de monde.

— Et avant d'entrer dans cette voiture ?

— Nous avons été longtemps dans une grande maison qui marchait sur l'eau.

— Comment appelles-tu ta maman ?

— Je l'appelle maman.

— Tu ne sais donc pas son autre nom ?

— Papa l'appelait Lucy comme moi.

— Où est ton papa ?

— Il est venu un jour de grands messieurs tout noirs qui l'ont emporté de chez nous; maman m'a dit qu'il était parti pour bien loin, bien loin, et qu'il ne reviendrait plus.

Une larme coula sur la joue de Henri.

— Maman ne vient point, reprit Lucy qui avait fini de manger les bonbons que William lui avait donnés.

— Pauvre petite, lui répondit Henry, maman est partie aussi; elle est avec papa, elle ne reviendra plus.

Lucy se remit à pleurer; Henri essaya de la consoler en l'embrassant.

— Je me sens tout ému, s'écria William; tu as bien fait de m'amener cette enfant; elle m'intéresse à un point que je ne saurais dire. Je veux lui tenir lieu du père et de la mère qu'elle a perdus....

— Je savais bien que mon idée était bonne, interrompit Henri en se frottant joyeusement les mains; je me suis dit: il est riche lui; il sera enchanté que je lui fournisse l'occasion de faire du bien. Et là dessus je ne me suis pas donné le

temps de la réflexion; je me suis mis à courir de toute la vitesse de mes jambes.... Ah! bien oui!.. mais voilà une réflexion qui me vient... Diable! je n'avais pas songé à cela, moi!

— A quoi donc? demanda William.

— Vous qui êtes garçon et qui n'avez que des hommes à votre service, comment ferez-vous pour vous charger d'une petite fille.

— Ce n'est que cela qui t'embarrasse! Il y a mille moyens... écoute; j'ai trouvé, je crois, ce qu'il y a de mieux à faire. Demain matin nous conduirons Lucy à Edmonton, chez ta mère à qui je confierai le soin de l'élever suivant les instructions que je lui donnerai; nous irons ensuite chez mon notaire que je chargerai de servir à la petite une pension qui la mettra pour toujours à l'abri du besoin.

Henri n'osa pas sauter au cou de William, mais il serra cordialement la main que celui-ci lui tendait.

— Avant tout, reprit William, il faudrait s'assurer s'il n'est plus possible d'obtenir quelque renseignement qui soit utile à Lucy.

— C'est juste, dit Henri..

Et après avoir baisé doucement au front la pauvre orpheline qui venait de s'endormir sur un fauteuil, il se hâta de descendre et de retourner au lieu de l'incendie.

Le feu n'avait rien respecté; de toute la maison, il n'était resté debout qu'un fragment de la façade; le reste était amoncelé derrière en cendres et en débris noirs et fumants; les recherches de Henri furent complètement inutiles.

Mais si nous pénétrons dans la loge de Burler, nous verrons que le hasard favorisait bien autrement un homme qui ne cherchait rien. En repliant le drap dans lequel Henri avait apporté Lucy, Burler sentit glisser quelque chose qui tomba à terre; c'était un portefeuille.

— Ah! ah! il paraît que la chère dame, en songeant à son enfant, n'avait pas oublié sa fortune.... Femme d'ordre et de prévoyance, ma foi!... comme c'est gonflé!... Je gage que c'est tout plein de billets de banque.

La cupidité avait enflammé le regard de Burler et ses mains tremblaient de joie, lorsque son doigt se posa sur le ressort du portefeuille, car ce trésor que le hasard faisait tomber entre ses mains, nul maître ne pouvait le réclamer désormais, et il ne tenait qu'à lui de se l'approprier.

Il se mit donc à tirer et à examiner l'un après l'autre les papiers contenus dans le portefeuille.. O désappointement! pas une seule valeur! mais des actes de naissance, un acte de mariage, des lettres d'amour et des lettres d'affaires... que fera-t-il de tous ces chiffons?...

Ce qu'il en fera?.. quelque chose d'équivalent à des billets de banque sans doute, car voici que tout-à-coup son front s'éclaircit et ses yeux deviennent riants.

— Au diable la porte et le cordon! s'écria-t-il en sautant, demain je ne serai plus ici.

Il avait à peine serré dans sa poche le précieux portefeuille, que Henri entra dans sa loge.

— Monsieur Burler, où est le drap dans lequel j'ai apporté l'enfant?

— Le voici.

— Rien!.. absolument rien!.. dit Henri après l'avoir secoué et retourné dans tous les sens; allons, Dieu a voulu jeter entre nos mains l'orpheline détachée de tous ses liens de famille et nue comme au jour de la création; c'est à nous de faire en sorte qu'elle n'ait rien à regretter.

Le lendemain, après avoir rempli les formalités qui lui donnaient le droit de disposer du sort de l'orpheline, William monta en voiture avec Henri et la petite Lucy, et tous trois prirent le chemin d'Edmonton.

Une petite maisornette bien modeste, mais dans laquelle étaient réunis tous les objets composant ce qu'on nomme les commodités de la vie; un jardinet dessiné sans art, sans prétention, où croissaient indistinctement fleurs, légumes et fruits, mais si soigneusement entretenu, qu'un œil scrutateur pouvait parcourir toutes les allées, l'une après l'autre, sans y voir pointer le moindre brin d'herbe; une basse-cour suffisamment peuplée, une petite cour ombragée par des tilleuls et des persiennes vertes aux fenêtres; telle était l'habitation occupée par John Richard et son épouse, les parents de Henri.

J. Richard pouvait avoir cinquante ans; d'abord simple soldat, puis arrivé au grade de lieutenant, il s'était vu forcé, par ses blessures, de prendre sa retraite avant l'âge, et il se consolait de ne plus pouvoir servir son pays, en inculquant à son fils Henri les sentiments de loyauté, d'honneur et de courage qui lui avaient autrefois valu l'estime et le regret de ses chefs.

Toute franche, toute ronde, ayant, comme on

dit, le cœur sur la main, M^{me} Richard avait conservé, malgré ses quarante-cinq ans, une fraîcheur à exciter l'envie de toutes les jeunes filles d'Edmonton; c'était le fruit d'une bonne conscience et du bonheur sans mélange qu'elle goûta dans son petit ménage.

Ce digne couple, rassuré désormais sur l'avenir de Henri qui venait d'entrer dans un des premiers ateliers d'imprimerie de Londres, vivait tranquillement d'une modique pension dont M^{me} Richard savait doubler la valeur par son esprit d'ordre et son activité.

Le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte de sa maison fit accourir la bonne dame qui, en apercevant sir William, s'écria joyeusement:

— Mon fils William!

— Bonjour, nourrice, dit celui-ci en lui présentant une joue sur laquelle elle aimait à appuyer un de ces bons gros baisers dont le nom est devenu proverbial.

— Et toi aussi, Henri!... ce n'est pourtant pas fête aujourd'hui... est-ce qu'il te serait arrivé quelque malheur, mon garçon?.. mais non, votre figure est trop joyeuse à tous deux... Tiens! qu'est-ce que c'est que ce petit ange que vous amenez avec vous?... Oh! la gentille enfant!

Et M^{me} Richard prenait Lucy dans ses bras pour la faire descendre de voiture.

— Ce n'est pas maman, dit l'enfant; vous m'aviez dit que je verrais maman.

— Mais non pas la maman qui est partie, dit Henri, c'en est une autre qui t'aimera bien aussi...

— A déjeuner d'abord, M^{me} Richard, interrompit William, et pendant que nous mangerons, nous vous mettrons au courant de ce qui est arrivé.

Et comme il n'y avait rien de trop bon pour son fils William, M^{me} Richard, pendant que son mari mettait le couvert, s'empressa d'aller dans son poulailler, dénicher des œufs pondus le matin même; puis elle se hâta de cueillir ses plus beaux fruits et de traire sa belle chèvre blanche.

— Pauvre petite, s'écria l'excellente femme en essuyant une larme, lorsque Henri eut achevé de lui conter l'histoire de Lucy.

— Tu es un brave garçon, dit M. Richard en pressant la main de son fils.

— Et vous, mon William, reprit M^{me} Richard, que vous êtes bon d'avoir pensé à moi! Certainement, je lui servirai de mère à cette chère en-

fant. Grâce au ciel, je sais conduire une maison et nous ne sommes pas si pauvres que nous ne puissions à l'occasion faire un peu de bien.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, interrompit William ; riche comme je le suis, je n'ai pu avoir l'intention de vous créer une nouvelle charge. Je désire d'ailleurs que Lucy soit élevée avec soin.

— Doubteriez-vous de ma bonne volonté ?

— Ce n'est pas cela que je veux dire. M^{me} Richard ; mais voyez-vous, il m'a été facile de reconnaître, au linge que portait Lucy, qu'elle appartenait à une famille aisée, qu'elle était destinée à recevoir une bonne éducation, et il ne sera pas dit qu'entre nos mains elle aura un sort moins heureux que celui qui lui était réservé.

Alors William communiqua toutes ses intentions à M^{me} Richard, et lui traça le plan de conduite auquel il désirait qu'elle se conformât. Puis, ayant embrassé Lucy, il remonta dans sa voiture avec Henri, et se rendit chez son notaire qui dressa par son ordre un acte assurant à sa protégée une pension de douze cents francs.

Henri regagna ensuite son atelier ; William se rendit à un dîner projeté la veille avec une maîtresse et quelques amis.

Encore sous l'impression du bien qu'il venait de faire, il ne prit pas même le temps d'attendre le dernier service pour entamer un récit long et circonstancié de tous les faits qui s'étaient passés la veille. Le courage et le sang-froid de Henri furent admirés sans restriction ; mais quand on en vint à discuter sur la conduite de sir William lui-même, ce fut à qui le plaisanterait davantage sur sa sensiblerie et sur l'exagération de sa générosité.

— Cette petite fille se trouvait adoptée forcément par la charité publique, et c'était au lord-maire que revenait le soin de pourvoir à son sort, fit judicieusement observer un jeune homme dont le père était membre d'une association de charité.

— Une rente de douze cents francs ! mais cela représente un capital de mille livres sterling, dit un agent d'affaires.

— Et l'on regarde à un cachemire de cent livres, ajouta une troisième personne qu'il est inutile de désigner.

Le pauvre William était doué d'une cervelle si malheureusement organisée qu'avant la fin du dîner il était parvenu à se trouver lui-même parfaitement ridicule.

Le soir, en reprenant le chemin de son hôtel, il était d'une humeur massacrant qui redoubla lorsque, après avoir frappé plusieurs coups, il se vit, contre l'ordinaire, obligé d'attendre au moins cinq minutes avant qu'on vint lui ouvrir la porte.

— Que fait donc cet ivrogne de Burler ? demanda-t-il au domestique qui l'introduisait ; pourquoi n'est-il pas à son poste ? Vous lui direz que je le chasse.

— Burler ? il est parti tantôt en me laissant cette lettre pour vous, et depuis je ne l'ai pas revu.

William arracha la lettre plutôt qu'il ne la prit des mains du domestique. Il n'y trouva rien qui motivât l'absence du concierge ; mais elle excita vivement sa curiosité. Burler l'invitait à venir, aussitôt qu'il serait rentré, le trouver dans une maison qu'il lui indiquait ; il avait, disait-il, à lui communiquer des choses de la plus haute importance.

D'où vient que, à l'approche de certaines circonstances de la vie, lorsqu'il nous est impossible d'avoir le moindre soupçon de ce qui va se passer, lors même que rien ne nous indique qu'il doive se passer quelque chose d'extraordinaire, nous éprouvons un trouble dont nous ne sommes pas maîtres, une absence totale de volonté qui fait que nous restons ou que nous allons machinalement, comme soumis à une irrésistible fatalité ?

Il n'avait existé jusqu'alors entre sir William et Burler d'autres relations que celles qui existent journellement entre le propriétaire ou le locataire qui demande le cordon et le concierge qui le tire. Nulle apparence que les communications annoncées par Burler fussent être fort intéressantes pour William ; et pourtant celui-ci, sans se donner le temps de la réflexion, courait à l'adresse indiquée, et il se sentait oppressé par de violents battements de cœur en franchissant les cinq étages qui conduisaient à la chambre de Burler.

Celui-ci l'attendait avec l'assurance et le calme d'un homme dont la conscience est depuis longtemps réduite au mutisme et qui a la certitude du succès.

— Cinq étages à monter, c'est bien haut ! dit-il en souriant à William, qui se jetait tout essoufflé sur une chaise ; que le ciel me soit en aide, et

J'espère à l'avenir vous occasioner moins de fatigue quand vous me ferez l'honneur de me rendre visite.

— Voyons, Burler, qu'avez-vous à me dire ? hâtez-vous, j'ai peu de temps à vous donner.

— Tant pis, car nous avons à causer de choses qui ne sont point des bagatelles... Mais il faudra bien que vous preniez tout le temps qui nous est nécessaire.

— Il faudra !.. M. Burler, voilà un ton !..

— Qui n'a rien de déplacé, M. William, et je ne tarderai pas à vous en fournir la preuve... veuillez me prêter la plus grande attention.

— Encore une fois, je ne puis souffrir...

— Je ne suis plus à vos gages, partant nous sommes égaux, et remarquez que c'est une concession que je veux bien vous faire ; car si quelqu'un a le droit de parler haut ici, c'est moi, monsieur... oui, moi qui tiens votre sort entre mes mains.

— M. Burler !..

— Point de colère, ni de gestes, s'il vous plaît... cela vous échaufferait et nous avons besoin de calme. Rasseyez-vous donc paisiblement pour m'écouter ; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

William se rassit et écouta.

— N'est-il pas vrai, reprit Burler, en appuyant sur chacune de ses paroles lentement articulées, n'est-il pas vrai que, pour un homme habitué aux douceurs de l'opulence, c'est un bien hideux visage à considérer que celui de la misère ? Être pauvre après avoir été riche ! Lorsqu'on a vécu au milieu des splendeurs et des adulations du premier étage, se voir contraint de monter au cinquième et d'y cacher sa nudité et son isolement ! c'est un affreux malheur, n'est-ce pas, et qui ne laisse d'autre ressource que d'ouvrir la fenêtre de ce cinquième, pour s'aller briser le crâne sur le pavé ? Allons, répondez franchement ; je désire connaître votre façon de penser à cet égard.

— Je conviens qu'il doit être difficile de survivre à une ruine complète.

— Et vous avez raison ; j'en ai su quelque chose ; cependant il y a des hommes bien trempés qui résistent et se bornent à inscrire leurs pertes au débit de la société avec laquelle ils attendent patiemment l'occasion de régler... Encore une question : Lorsque à celui que la fortune a durement traité se présente une bienheureuse occa-

sion ; n'est-il pas vrai qu'en la repoussant par une sottise condescendance pour le préjugé qu'on nomme honneur, il jouerait le rôle d'un être bien ridicule et bien stupide ?

— Arrivez au fait ! interrompit William avec une impatience mêlée d'inquiétude ; où voulez-vous en venir ?

— Où j'en veux venir, M. William, vous êtes riche, je suis pauvre.

— Misérable ! quel est votre dessein ?

Et le jeune homme effrayé s'élança brusquement vers la porte. Burler se leva avec non moins de vivacité, le saisit par le bras, le ramena tranquillement à sa place, puis se mit à rire aux éclats.

— Par le diable ! vous êtes d'une susceptibilité un peu prompte !.. Eh ! là, là, calmez-vous... sur quelle herbe avez-vous donc marché ?.. Ah ! si ! vous avez conçu de moi une opinion que mes intentions présentes sont loin de justifier.

— Vous expliquerez-vous enfin ? reprit William en rougissant de sa frayeur, et en essayant de se donner un air d'assurance.

— Comment m'expliquerai-je, si vous voulez plaisez à couper sans cesse le fil de mes idées ?.. Lorsqu'on a envie de connaître la pensée des gens, on leur permet au moins d'aller jusqu'au bout... Je vous disais donc que vous êtes riche et que je suis pauvre... ce qui ne signifie nullement que j'en veuille à vos jours, comme le bond que vous venez de faire m'a donné lieu de croire que vous le présumiez ; non ; mon intention est au contraire de vous rendre un service signalé, un service dont dépendent à la fois et la continuation de votre richesse, à vous, et la fin de ma pauvreté à moi ; voilà tout.

— Quel est donc ce service ?

— C'est ce que je vais essayer de vous faire comprendre : si M. Thomas, le riche banquier, n'avait pas eu un fils aux passions fougueuses, à la jeunesse désordonnée ; si ce fils n'avait pas disparu tout-à-coup avec une jeune personne qu'il avait séduite sans qu'on ait pu savoir depuis ce qu'il était devenu, il est certain que vous, le fils d'une pauvre sœur de M. Thomas, qui ne viviez avec votre mère que des dons de ce généreux parent, vous ne seriez pas venu tenir auprès de lui la place du fils qu'il avait perdu, et vous n'auriez pas à sa mort hérité d'une fortune de quatre millions.

— Je sais tout cela ; eh bien ?

— Il est certain encore que M. Thomas étant mort sans avoir fait de testament, si le hasard voulait que son fils se représentât, vous seriez obligé de lui tout restituer, et de sortir du magnifique hôtel que vous occupez, aussi nu que vous y êtes entré, à moins qu'il ne prît fantaisie à votre cousin de vous jeter quelques aumônes, ce qui ne rendrait pas votre position beaucoup plus belle.

— Que dites-vous ?.. mais cela ne se peut pas,.. ce fils n'existe plus ; toutes les recherches qu'on a faites pour le découvrir ont été infructueuses.

— Il paraît qu'on n'a cherché ni bien ni partout, car moi, j'ai de ses nouvelles.

— Vous ?

— Oui,.. il est mort.

— Ah !

— Ne vous réjouissez pas si vite ; il a laissé un enfant, et un enfant légitime.

— Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ?

Burler se leva, ouvrit une armoire, y prit un portefeuille et en tira plusieurs papiers qu'il se mit à lire successivement et à haute voix. William écoutait avec stupéfaction.

D'abord l'acte de naissance de James Thomas, fils de M. Thomas, banquier.

Ensuite l'acte de mariage de James Thomas et de miss Lucy Shapmann.

L'acte de naissance de Lucy, fille de James Thomas et de Lucy Shapmann.

L'acte de décès de James Thomas.

Enfin plusieurs lettres écrites à diverses époques et jetant un grand jour sur la position de ces différents personnages.

— Que pensez-vous de toutes ces pièces ? reprit Burler, pendant qu'il resserait avec le plus grand soin les papiers dans le portefeuille, et le portefeuille dans l'armoire dont il retirait prudemment la clé.

— Ce que je pense ?.. Mais avant tout, dites-moi comment de tels papiers se trouvent entre vos mains ?

— Comment ? par un de ces bienheureux hasards dont je vous disais tout-à-l'heure qu'il serait stupide ou ridicule de ne pas savoir profiter.

— Je suis bien bon de m'inquiéter ; qui m'assure que cette enfant existe ?

— C'est juste ; et je me hâte de vous tirer d'incertitude à ce sujet. L'enfant, c'est cette petite fille que vous avez recueillie chez vous sur

la recommandation de M. Henri, le portefeuille se trouvait dans le drap qui enveloppait Lucy ; et ce drap qui porte la marque de l'hôtel garni, je l'ai conservé comme un moyen de conviction, bien que ce soit une précaution superflue.

— Cette réunion de circonstances si extraordinaires me confond !

— Je ne vous cacherai pas qu'elle produit sur moi un effet tout différent ; car enfin me voici maître de faire restituer à l'orpheline un héritage considérable, et j'aime à croire que, si je fais cela, je lui aurai rendu un de ces services qu'on ne saurait trop magnifiquement récompenser.

— Mais cette restitution, Burler, c'est ma ruine !

— Rien de plus vrai, et j'avoue que c'est fâcheux ; Lucy, à son âge, ne peut sentir la privation d'une fortune dont elle n'a pas encore joui ; d'ailleurs dans un moment de générosité que certainement j'admire, vous l'avez mise tout-à-fait à l'abri du besoin... au lieu que vous, c'est une terrible chute que vous allez faire !

— Si pourtant le feu avait anéanti ces pièces, je serais tranquille à jamais... car sans elles, plus de preuves possibles.

— Oh ! mon Dieu, non ; rien qui puisse faire soupçonner le nom ni l'origine de l'enfant... c'est vrai, au moins, que votre position serait plus belle encore qu'auparavant... vous aviez toujours à redouter le retour du cousin, tandis qu'à présent plus d'inquiétude... quel dommage pour vous que la mère de Lucy ait pensé à ce portefeuille !

— Burler !

— M. William ?

— Si vous voulez ?.....

— Allons donc !.. on a bien de la peine à vous faire parler !.. Eh ! bien, si je voulais ?..

— Ce serait absolument comme si le portefeuille eût été consumé dans l'incendie.

— Parfaitement raisonné.

— Je compte donc sur votre affection...

— Mon affection....

Il prit à Burler un rire fou qui déconcerta entièrement William.

— Mon affection !.. c'est ma foi jolii, très jolii... Et vous me paierez en reconnaissance, n'est-ce pas ? Monnaie qui n'a pas cours à la taverne, mon cher monsieur... Et ma conscience dont vous ne parlez pas ?

— Votre conscience !

— Elle est chienne à japper si haut qu'il faudra faire rouler diablement d'écus avant que leur ennemi parvienne à dominer ses cris.

— Enfin, que vous faut-il ?.. car je vois qu'avec vous il faut aborder franchement la question.

— C'est cela ; nous nous en trouverons plus à l'aise.

— Combien voulez-vous me vendre votre silence ?

— Vous me compterez demain cent mille francs.

— Cent mille francs !... mais c'est une somme exorbitante.

— Pour conserver quatre millions !... vous voulez rire... et puis...

— Ce n'est pas tout ?

— Je conviens que cent mille francs sont un joli denier ; cela suffira pour couvrir mes frais de premier établissement ; mais j'ai dû, en homme prudent, réfléchir aux moyens de m'assurer une honnête existence ; j'ai donc résolu de placer chez vous ma discrétion à rente viagère.

— Vous vous plaisez cruellement à me faire languir !

— Patience, j'arrive ; dans une affaire aussi grave on ne saurait être trop circonspect. Vous vous engagerez en outre à me servir une pension de mille francs par mois, ce qui est peu pour vous et me suffira à moi pour mener une vie modeste.

William se leva furieux.

— Est-ce que par hasard mes conditions vous contrarieraient ? reprit Burler ; n'en parlons plus... demain, je prendrai mes mesures pour que la petite Lucy soit immédiatement envoyée en possession de ses biens.

— Vous ne ferez pas cela !

— Donc vous acceptez ?

— Il faut bien en finir.... remettez-moi les titres.

— Non pas ; à d'autres vraiment ! Je prends l'engagement de me taire, voilà tout ; mais je garde entre mes mains les pièces que vous savez, afin de pouvoir à l'occasion, vous empêcher de commettre l'impolitesse de me jeter à la porte... autrement, rien de fait.

William ne trouva rien à répliquer ; la force était du côté de Burler ; celui-ci, le regardant avec un air de supériorité, répondait par son

dédaigneux sourire à un mouvement de colère mal comprimé.

— Voilà une affaire conclue, reprit-il, et maintenant, au revoir, M. William ; j'ai demain à votre hôtel toucher mes cent mille francs et le premier terme de ma pension.

II.

Quand on a vingt et un ans et deux cent mille francs de rente, qu'au lieu d'être sous la direction de sages conseillers, on n'est entouré que d'un essaim de jeunes étourdis toujours prêts à échanger leurs complaisances contre des plaisirs qui ne leur coûtent rien et que surtout on vit au dix-neuvième siècle, il est aisé de deviner l'emploi qu'on fait du temps, cette chose si précieuse dont on ne devient avare que lorsqu'il n'en reste plus guère à dépenser. Ajoutons que William avait besoin d'étourdir sa conscience et que dans la conviction où il était que les plus adroits sophismes ne parviendraient pas à excuser le crime qu'il venait de commettre, il prenait grand soin de ne pas se laisser un moment pour réfléchir. Cependant, malgré cette précaution, il n'était pas heureux ; tant d'autres, dans sa position, ne le sont pas davantage sans avoir pourtant de crime à se reprocher ! Le plaisir fatigue, surtout celui qui n'éprouva jamais de contradiction ; c'est le désir qui fait la véritable jouissance, et on ne laissait pas à William le temps de se former des désirs. Blasé sur tout en quelques années, il était devenu vraiment à plaindre, et pour endormir ses réflexions sur la désespérante nullité que lui présentait la vie, il en était réduit à deux dernières ressources : l'orgie et le lit. Ses seuls moments de réveil étaient ceux où Burler venait réclamer le prix mensuel de son silence.

Sur une échelle inférieure, Burler était la fidèle reproduction de William. Il n'y avait entre eux d'autre différence que celle qui existe entre le café anglais, et un estaminet de la rue de la Bibliothèque ; tous deux adonnés aux mêmes excès, mais l'un en débauché de bas étage, l'autre en libertin de bonne société ; l'un jouant aux dés sur une table crasseuse, à la lueur d'un quinquet fétide, l'autre à la bouillotte, sur de riches tapis, au milieu des scintillements de cent bougies parfumées.

Ils avaient ainsi atteint : William sa trente et unième année, Burler sa quarante-cinquième.

Henri, ouvrier laborieux et rangé, avait aussi

rien d'une manière assez uniforme pendant les dix années sur lesquelles nous passons si rapidement. Six jours de travail sur sept ; et le septième, il le consacrait à ces jouissances intérieures de famille, dont le charme le plus doux est de ne jamais laisser de regrets dans le cœur ni de vide dans l'esprit. Chaque samedi soir, à peine avait sonné l'heure du repos, qu'il montait à sa petite mansarde où la chemise blanche à plis symétriquement rangés, l'habit bleu soigneusement brossé, remplaçaient la chemise de couleur et la blouse de travail ; puis, sans perdre une minute, il se mettait en marche pour Edmonton où l'attendaient régulièrement un bon souper et d'agréables causeries, au coin du feu pendant l'hiver, et le reste de l'année sur un banc de gazon dans le jardin ou sous les tilleuls de la petite cour. Ce genre de vie n'était ruineux ni pour la bourse, ni pour l'âme ; aussi Henri était-il à trente ans possesseur d'une somme assez ronde provenant de ses économies, et riche de toutes les illusions de la jeunesse.

Lucy, caressée, choyée, chérie comme une fille par M. Richard et sa femme, prévenue dans tous ses desirs par Henri qui, à mesure qu'elle grandissait, mettait dans son amitié plus d'empressement et de chaleur en même temps que de respect ; Lucy oublia bien vite les impressions si fugitives de la première enfance, et elle atteignit l'âge de seize ans sans avoir une seule fois trouvée l'occasion de s'apercevoir qu'elle était orpheline. Quant à l'ordre qu'en avait donné William, elle avait été mise dans un pensionnat qu'elle quittait quelquefois chaque semaine, depuis le samedi soir jusqu'au lundi matin ; cette condition avait été expressément stipulée par Henri.

Malheureusement avec toutes ses excellentes qualités, M^{me} Richard avait l'esprit imbu de certaines préjugés ; s'imaginant par exemple que Lucy, lorsque son éducation serait terminée, devait être traitée comme une grande dame, elle aurait cru manquer à son devoir en lui permettant de descendre aux détails intérieurs du ménage, et chaque, à son exemple, avait insensiblement contracté l'habitude de servir Lucy, d'aller au-devant de ses vœux, ce qui constituait pour celle-ci dans la maison une sorte de souveraineté. Mais Lucy était douce et si aimable ; elle exprimait avec tant de grâce et de sentiment sa reconnaissance pour les services qu'on lui rendait ; elle savait si à propos

presser contre son cœur sa mère adoptive, donner un baiser à M. Richard, et serrer affectueusement la main de Henri, que tous trois se seraient trouvés malheureux d'être obligés de tenir une autre conduite.

Cependant il en pouvait résulter pour la jeune fille de bien funestes conséquences ; avec une imagination vive et un penchant prononcé pour les rêveries poétiques, il était presque impossible que l'exagération ne se glissât pas dans son esprit ; parfois il arrivait en effet que son langage trahissait l'exaltation de sa pensée, exaltation perfide qui crée des biens et des maux imaginaires, qui nous entoure d'illusions et rend nos déceptions terribles ; maladie dont le seul remède est dans les occupations matérielles qui rompent avec tant de bonheur le fil de nos divagations, pour nous ramener aux choses positives de la vie.

Dix années s'étaient donc écoulées, lorsqu'un matin, il se manifesta dans la maisonnette d'Edmonton une agitation extraordinaire ; chacun de ses habitants avait monté et descendu vingt fois au moins l'escalier ; dans les chambres tout était sens dessus dessous. M. Richard avait défait et refait trois fois le nœud de sa cravate ; M^{me} Richard courait du grenier à la basse-cour, et pourvoyait celle-ci d'abondantes provisions, comme si elle allait faire une absence de huit jours ; Lucy, entourée d'un monceau de fleurs cueillies par Henri, choisissait les plus coquettes et les plus odorantes et en composait un bouquet délicieux. Il s'agissait d'aller, comme tous les ans, souhaiter la fête de William et faire chez lui ce que M^{me} Richard appelait le dîner de famille.

Mais William qui, après s'être fait un bonheur de ces réunions, y avait trouvé peu à peu moins de charmes et n'en voyait plus approcher le moment qu'avec un profond sentiment d'ennui, avait cette fois jugé à propos de s'y soustraire, en désertant dès le matin son hôtel. Le concierge eut ordre de l'excuser auprès des visiteurs en donnant pour prétexte à son absence des affaires importantes qu'il lui avait été impossible de remettre.

Ce fut un grand désappointement pour la famille Richard et d'autant plus vif, que depuis longtemps William semblait avoir oublié tout-à-fait le chemin d'Edmonton ; c'était dans l'existence de ces bonnes gens un vide dont ils avaient compté se dédommager amplement ce jour-là.

Rien de mieux à faire que de retourner à la

maisonnette ; mais on s'achemina dans une disposition d'esprit tout autre que celle qui avait présidé au départ. Lucy et Henri marchaient lentement la tête baissée, sans trouver une parole à dire, et M^{me} Richard, évidemment froissée dans son amour-propre, ne se gênait pas pour laisser un libre cours à sa mauvaise humeur que partageait cordialement son mari.

Rentrer chez soi pour s'y renfermer, lorsqu'on est sorti avec l'espoir de s'amuser au dehors, c'est bien triste ! Cette réflexion vint à l'esprit de Henri au moment où ses regards tombaient sur la porte bariolée d'un jardin public ; et comme M. Richard avait pour principe que les bonnes idées doivent être aussitôt exécutées que conçues, la petite famille s'était installée en moins de deux minutes sous un des bosquets les plus touffus du jardin.

Vers la fin du dîner, Lucy entendant la musique donner le signal de la danse, quitta étourdiment le bosquet pour satisfaire une curiosité bien pardonnable ; c'était la première fois qu'elle se trouvait dans un jardin public. On sait d'ailleurs quelle liberté les mœurs anglaises laissent aux jeunes filles. Henri allait pourtant la suivre lorsqu'une interpellation de son père le contraignit à se rasseoir.

— Il ne faut pas, mon fils, que le plaisir nous fasse oublier les affaires sérieuses ; pendant que notre Lucy va voir la danse, je ne serai pas fâché de causer un moment avec toi.

— Je vous écoute, mon père.

— Henri, tu as trente ans ; tu es économe et rangé ; grâce à ta bonne conduite, tu as aujourd'hui en réserve une somme assez ronde ; j'ai moi-même amassé quelques épargnes, en vue de ton avenir ; ne serait-il pas temps que tu songeasses à te former un établissement ?

— Je ne demande pas mieux, et je me disposais, mon père, à vous en dire un mot un de ces jours. Dieu merci, je suis bon ouvrier ; j'ai de la force, de la santé, du courage ; avec cela on peut aller loin ;...

— C'est-à-dire que cela y aide, interrompit M^{me} Richard, mais cela ne suffit pas.

— Que faut-il donc encore ?

— Ce qu'il faut !... voilà bien la jeunesse !... Eh ! pendant que tu travailleras, qui aura soin de ton ménage ?

— C'est juste ; mais j'ai aussi pensé à cela, ma mère.

— Ah ! ah ! reprit M. Richard, est-ce que tu aurais fait un choix, par hasard ?

— Un choix... Je ne dis pas... mais...

— Ne vas-tu pas rougir comme une jeune fille ? Il n'y a pas de mal à aimer quelqu'un, mon garçon, et il n'y a pas de honte à confier son amour à son père.

— C'est que vous me prenez là à l'improviste, et il me revient une foule d'idées... Tenez, je vais vous ouvrir mon cœur, et vous me donnerez des conseils.

— Parle, Henri, parle-nous avec confiance.

— Depuis douze ans que je travaille dans le même atelier, vous savez bien que j'ai toujours repoussé les liaisons qui auraient pu me tenir éloigné de toutes nos petites réunions de famille...

— C'est vrai, et quoique au fond je sois loin de te blâmer, je te ferai remarquer pourtant que cette conduite de la part d'un jeune homme ne m'a pas toujours paru naturelle.

— Eh ! mon père, comment chercherais-je d'autres maisons que la vôtre où je suis si heureux ?.. Où trouverais-je ailleurs une mère aussi bonne, aussi indulgente que la mienne ?.. Qui me tiendrait lieu de Lucy ?.. de Lucy, que j'aime comme...

Le regard pénétrant de M^{me} Richard fit baisser les yeux au pauvre Henri.

— Et comme quoi aimes-tu Lucy ? demanda-t-elle avec vivacité.

— Voi ! à pourtant, répondit Henri, ce dont j'avais résolu de vous parler depuis bien longtemps... Je ne me serais jamais imaginé que cela fût si difficile à dire.

— Et moi, je craignais de l'avoir deviné... Je vois malheureusement que je ne me suis pas trompée.

— Pourquoi malheureusement ?

— Pourquoi ? dit M. Richard : parce que tu es un ouvrier, que Lucy a reçu l'éducation d'une grande dame, et que par conséquent vous n'êtes pas faits pour vivre dans le même monde.

Cette réflexion, brusquement jetée à l'esprit de Henri, le frappa vivement ; il ne trouva rien à répondre, et de son côté, M. Richard jugea propos de s'en tenir, en homme prudent, à ce qu'il venait de dire. Il ne voulut pas heurter trop fort un sentiment dans lequel il voyait le malheur futur de son fils ; son expérience lui avait appris qu'on arrive plus facilement au but en employant les voies de la douceur et de la persuasion.

Pendant ce temps que faisait Lucy ? Bientôt rassasiée du plaisir de contempler la danse, elle s'était mise à parcourir le jardin ; vive et folâtre, elle aversait en courant une allée, s'asseyait sur un banc de gazon, se levait pour courir encore, errait en extase devant une fleur, et faisait sur une robe ou un chapeau ses remarques de jeune fille.

Elle venait de s'asseoir tout près d'un bosquet, au fond du jardin, lorsqu'une voix bien connue vint frapper son oreille :

— Je vous remercie, mes amis, de vous être venus que c'était aujourd'hui ma fête.

— A la santé de William, répondirent plusieurs autres voix dont l'éclat paraissait devoir être attribué à de nombreuses libations et parmi lesquelles retentissaient deux ou trois timbres clairs qui ne pouvaient appartenir qu'à des femmes.

Lucy ne put retenir un cri de surprise qui fut entendu dans l'intérieur du bosquet. Un jeune homme en sortit aussitôt et s'emparant du bras de Lucy :

— Ah ! ah ! la belle enfant, dit-il, je te tiens, et moi, puisque tu sembles désireuse de voir ce qui se passe là dedans, tu vas m'y suivre... Allons, jeune curieuse, laisse-toi faire ; viens avec moi de ta grâce ; ta résistance serait inutile.

Et en parlant ainsi, il inclina la tête pour débiter un baiser à sa prisonnière ; Lucy poussa un cri qui retentit à l'autre extrémité du jardin. Ce cri tira Henri de la méditation où il était plongé ; il se leva précipitamment, et courut à l'endroit d'où il était parti. Le jeune homme qui avait Lucy redoublait d'efforts pour l'entraîner ; un soufflet vigoureusement appliqué lui fit lâcher prise ; William et le reste de sa société sortirent du bosquet.

Revenu du premier moment de surprise, le jeune homme avait saisi de nouveau le bras de Lucy, et brandissait sa canne sur la tête de Henri. William se jeta entre eux :

— Burton, arrêtez ; vous avez eu le premier tort.

— Faites-moi le plaisir de vous mêler de vos affaires, sir William.

— C'est aussi ce que je fais, monsieur, et vous m'obligerez en persistant à regarder comme une affaire personnelle votre conduite à l'égard de ma sœur.

— Libre à vous ; ce ne sera certes pas une

considération aussi insignifiante qui m'empêchera de poursuivre si bon me semble.

— Vous êtes un insolent !

Et le visage rouge de colère, William se jeta entre Lucy et Burton, saisissant celui-ci par le revers de son habit et le secouant rudement pendant qu'il lui répétait :

— Entendez-vous, monsieur ? Vous êtes un insolent.

Lucy délivrée courut dans les bras de M^{me} Richard qui arrivait effrayée ; M. Richard s'empara de Henri dont il essayait de calmer la fureur ; autour d'eux s'était formé un cercle de curieux.

— Fort bien, dit froidement Burton en réparant le désordre de sa toilette ; sir William, vous me rendrez raison de cette insulte.

— Quand vous voudrez ; votre jour

— Demain.

— Votre heure ?

— Au lever du soleil.

— Votre arme ?

— Le pistolet.

— Le lieu ?

— Le bois d'Edmonton.

Tout ceci fut dit à voix basse et de manière que pas un mot n'en put être saisi par les spectateurs.

Les amis de William rentrèrent dans le bosquet à l'exception de Burton qui sortit immédiatement du jardin ; les curieux allèrent, chacun de leur côté, reprendre place à leurs tables. M^{me} Richard, encore tout émue, ne put s'empêcher de dire à William :

— Ah ! monsieur, rien de tout cela ne serait arrivé, si vous vous étiez souvenu que, chaque année, nous avons l'habitude de dîner ensemble, le jour de votre fête.

— C'est vrai, bonne nourrice, j'ai eu tort, répondit William.

Et tirant Henri à l'écart :

— Mon ami, lui dit-il, tiens-toi prêt demain matin, avant cinq heures ; je viendrai te prendre.

Le lendemain avant le jour, Henri, William et un des amis de ce dernier, qui devait lui servir de second témoin, se promenaient près du bois d'Edmonton.

— Nous avons encore, dit William, quelques moments à notre disposition ; Henri, je désire m'entretenir seul avec toi.... En parlant ainsi William prit le bras de Henri, et ils gagnèrent

tous deux un sentier voisin du lieu fixé pour le combat.

— Décidément, vous voulez vous battre? dit Henri.

— Tu dois comprendre toi-même que je ne puis faire autrement.

— Oh! pour cela, je ne comprends pas du tout, au contraire; M. Burton a insulté Lucy et vous l'avez appelé insolent; il était dans son tort et vous étiez dans votre droit; cela devait finir là... mais venir aujourd'hui, après que le moment de la colère est passé, jouer votre vie à pile ou face! Vous aurez beau dire, cela n'a pas le sens commun.

— Peut-être... mais ainsi le veut l'usage, et en attendant qu'il soit réformé, il faut bien y obéir. Ainsi ne perdons pas de temps en discussions, j'ai à te faire une recommandation très importante. Ecoute-moi bien, si le hasard veut que je sois tué...

— Pour Dieu! ne parlez pas ainsi... vous, tué pour vous être déclaré le défenseur de Lucy!... mais c'était moi que cela devait regarder; je ne puis souffrir...

— Tu te battrais que cela ne changerait rien pour moi; je dois une réparation à Burton.

— Mais tout cela est d'une barbarie qui révolte!... vous, tué pour avoir pris le faible sous votre protection! Est-ce que le ciel permettrait une pareille injustice?

— Le grand malheur quand cela arriverait! Va, mon cher Henri, la vie n'a plus d'illusions pour moi; je n'y trouve que monotonie, ennui, dégoût; j'ai usé de tout, j'ai joui de tout, et j'en suis encore à connaître le bonheur!... Peut-être, ajouta William d'une voix plus basse, peut-être cela tient-il à ce que, dans mon cerveau, il s'est formé une pensée que n'en peuvent bannir ni le jeu, ni les femmes, ni les spectacles, ni même l'ivresse; une pensée qui me harcèle et me torture, qu'à chaque instant de mon existence, je sens retomber comme du plomb sur mon cœur.... c'est qu'après notre mort il se pourrait bien que tout ne fût pas fini...

— Que dites-vous donc, sir William? mais elle est consolante, au contraire, cette pensée-là.

— Oui, pour toi, Henri, pour toi dont la conscience est tranquille, mais pour moi!... je n'ai d'espoir que dans l'expiation, et je ne m'y résoudrai qu'à l'instant de la mort.

William se tut; Henri le regarda avec surprise; et ce ne fut pas sans hésitation qu'il se hasarda

à lui dire après quelques moments de silence.

— Je n'ai certainement pas bien compris; de quoi, mon Dieu, pourriez-vous être coupable?

— Coupable! qui a dit que je fusse coupable s'écria William dans une agitation extrême. Ecoute-moi, Henri, et ne m'interroge pas davantage, prit-il d'un ton plus calme; si le hasard veut que succombe, comme je te le disais tout-à-l'heure, prendras le portefeuille que voici dans la poche de mon habit; il renferme une lettre pour cette lettre t'indiquera les moyens de réparer une mauvaise action; tu feras, mon ami, ce que j'ai le soin de t'y prescrire, et peut-être y aura-t-il un peu de repos pour mon âme... si toutefois il en est un autre monde, ajouta-t-il avec un sourire amer.

L'horloge d'Edmonton sonna cinq heures.

— Hâtons-nous, Henri, je ne dois pas me faire attendre.

Burton et ses témoins étaient arrivés.

— Dépêchons-nous, dit Burton, j'ai un second rendez-vous à six heures.

Les témoins essayèrent de rapprocher les deux adversaires; ce fut peine perdue; William, de son bon droit était évident, ne pouvait céder; Burton, qui allait avoir une seconde affaire et se savait clair peu que la première fût arrangée, refusa obstinément de se prêter même à l'accord, ce qui fut le plus honorable; il fallut charger les armes et mesurer la distance.

Au signal donné, les deux coups partirent à la même temps; Henri jeta un cri déchirant...

Il avait vu William chanceler et tomber.

— Ce monsieur n'a pas l'habitude de se trouver dans de semblables affaires, dit Burton en ricanant.

Heureusement Henri ne l'entendit pas; il était déjà auprès de William.

La balle s'était enfoncée dans le côté droit de la poitrine. Un chirurgien amené par les témoins de Burton s'approcha du blessé et l'examina.

— Il n'y a rien de fracturé, dit-il après avoir palpé les côtes et sondé la plaie, la balle a glissé sur une côte, mais elle n'est pas sortie; c'est tout ce qu'il y a de grave dans la blessure; consultez tout on quelque endroit voisin où l'on puisse transporter le malade?

— Chez ma mère, à Edmonton, dit vivement Henri, il y sera soigné comme si c'était moi-même.

Pendant qu'on faisait les préparatifs du transport, Burton, suivi de ses témoins, courait à son second rendez-vous. Une heure après il n'existait

la balle de son adversaire lui avait fait sauter l'oreille.

Les habitans de la maisonnette d'Edmonton ne pouvaient en loin de s'attendre à la visite qui leur arriva ; l'empressement succéda bientôt au premier mouvement de douleur et de stupéfaction ; le médecin, couché dans le meilleur lit, se vit entouré de soins les plus tendres. La balle qui l'avait blessé fut extraite après une opération douloureuse, et le chirurgien, en se retirant, donna l'assurance qu'il n'y avait à craindre aucun danger pour la vie de William.

III.

La convalescence de William fut longue ; mais en regardant de bien près, il eût été facile de percevoir qu'il n'en était pas trop contrarié ; et peut-être même il s'arrangerait de manière à signer le plus possible le terme d'une complète guérison. Soit feinte d'une faiblesse qu'il n'éprouvait pas, soit oubli de quelque prescription, qu'il fit le soin de couvrir des apparences d'une négligence involontaire, chaque jour il savait trouver un prétexte pour reculer le moment de son retour à Londres.

Que M^{lle} Richard et Lucy employassent tous les moyens qui leur venaient à l'esprit, afin de prolonger le séjour de William, cela s'expliquait facilement ; il était un bienfaiteur pour celle-ci ; il avait été le nourrisson de celle-là ; rien de plus naturel que de prendre dans l'attachement que toutes deux lui vouaient ; mais que William habitué à un genre de vie tout autre que celui auquel le conduisait sa nouvelle résidence, ne s'occupât que de moyens de prolonger son séjour dans la famille Richard, voilà ce qui était moins facile à comprendre ou plutôt ce qui serait très bien compris, en admettant l'impulsion d'un autre sentiment ne dérivant plus des causes dont nous venons de parler. William, parmi toutes ces femmes et lesquelles il avait jusqu'alors mené joyeuse vie, n'en avait point rencontré qui ressemblât à Lucy ; c'était un mets tout-à-fait nouveau pour lui, et son appétit blasé se réveilla.

Quant à Lucy, il faut bien le dire, sa conduite n'était pas dictée uniquement par la reconnaissance. — William et Henri étaient les deux seuls hommes qu'elle connût intimement. Son amitié pour Henri était sans doute aussi vive que sincère ; mais elle ne s'étendait pas au-delà du sentiment

que peut éprouver une sœur pour son frère ; c'était fait sans trouble, sans hésitation, qu'elle lui disait en l'embrassant et avec la plus franche effusion de cœur : — Que je vous aime, mon bon Henri ! — Et puis à part la bonté du caractère, qu'aurait-elle trouvé en lui qui pût la séduire ?

Avec de l'éducation, Henri eût probablement brillé comme un autre dans un salon ; mais cette éducation il ne la possédait point ; ses gestes, sa tenue, son langage, sans être grossiers, n'avaient rien de distingué, de choisi ; des reparties fines et spirituelles, il ne fallait pas lui en demander ; de bonne et franche gaîté, tant qu'on en aurait voulu ; il y avait dans cette tête-là pourtant une foule de sentiments élevés, et même d'idées poétiques ; mais ils y demeuraient enfouis faute d'expressions pour les rendre. C'était le bloc de marbre auquel il ne manque que le travail du ciseau pour devenir une magnifique statue.

William possédait au contraire le talent de faire valoir ce qu'il avait de bien ; il montrait dans toutes les circonstances, ces manières aimables et polies qu'on acquiert en fréquentant le monde, et il savait se souvenir parfois et sans affectation de la brillante éducation qu'il avait reçue.

Lucy tomba dans l'erreur de la plupart des curieux qui vont visiter un musée de peinture ; elle méconnut la bonté d'un tableau sans vernis, et se laissa prendre au vernis éclatant d'un mauvais tableau.

Pauvre Lucy ! que sont devenus ce calme et cette paix de l'âme qui avaient jusqu'alors rendu le cours de sa vie si doux et si uniforme ? Pourquoi se montre-t-elle à présent d'une humeur inégale ? Pourquoi morne et silencieuse en présence de William ? Pourquoi soupirant et versant des larmes, lorsqu'elle est un moment seule dans sa chambre ? Ce fut un jour vraiment fatal que celui qui amena près d'elle pour y demeurer tout un mois, l'homme qui devait ainsi porter le trouble dans son existence et qu'elle ne devait pas espérer d'épouser, car elle ne se faisait point illusion ; elle comprenait la barrière que le monde élevait entre l'orpheline recueillie par charité et le possesseur d'une fortune immense ; aussi employait-elle toutes les forces de son raisonnement à combattre une passion qui ne lui présageait que des malheurs ; ses efforts étaient vains ; si du moins elle avait pu la tenir cachée aux yeux de celui qui l'avait fait naître.

Cependant il n'y avait en apparence rien de changé dans l'humeur et dans les habitudes de nos personnages. Henri seul avait parfois des moments de tristesse et de pénible méditation. Il n'avait pas oublié l'entretien qui avait précédé le duel de William, et cet entretien lui pesait sur le cœur. Certainement la vie n'était pas heureuse pour celui qu'il aimait à l'égal d'un frère, car il avait vu son trouble, son agitation; il l'avait entendu s'accuser d'une action mauvaise... Quelle était cette action? N'existait-il aucun moyen de rendre le repos à l'esprit du coupable? Voilà ce qui tourmentait le bon Henri, ce qui le rendait rêveur et taciturne.

Un jour qu'il se trouva seul avec William, il résolut de mettre fin à une incertitude qui troublait sa tranquillité; ramenant donc la conversation sur les dernières volontés que celui-ci lui avait exprimées au moment de s'aller battre, il lui adressa quelques questions directes et nettement posées; mais William lui répondit en souriant et d'un air dégagé :

— De quoi vas-tu t'inquiéter, mon pauvre Henri?... une vraie peccadille déjà réparée et oubliée... Tu comprends que dans des circonstances aussi solennelles que celles-là, les plus petites fautes nous reviennent à la mémoire et nous désolent comme s'il s'agissait des plus gros péchés.

— Allons, pensa Henri, je vois que je ne saurais rien, si ce n'est qu'il me trompe.

Mais William s'éloigna précipitamment; un souvenir était revenu soudain à son esprit; l'imprudent n'avait pas anéanti la lettre dont Henri devait faire usage, dans le cas où il aurait succombé, et le portefeuille qui la renfermait se trouvait dans le tiroir d'un petit bureau qu'on avait ôté de la chambre de Lucy pour la mettre dans celle qu'il occupait.

Il regagnait donc la maison avec l'intention de réparer son oubli, lorsque, dans une allée du jardin, il rencontra Lucy qui se promenait triste, rêveuse, et les yeux humides de larmes. L'entretien qu'ils eurent ensemble absorba tellement l'attention et les pensées de William que l'incident qui venait de le mettre en émoi, s'effaça complètement de sa mémoire.

Des yeux plus observateurs que ceux de M. et de M^{me} Richard, auraient pu remarquer que, depuis ce moment, les promenades de Lucy et de William devenaient plus fréquentes, et que, soit

hasard, soit intention, elles n'étaient jamais dérangées par la présence d'un tiers. Peut-être cette circonstance ne leur avait-elle pas échappé, mais si elle donna lieu à quelques suppositions de leur part, ils ne tardèrent pas à les repousser comme dénuées de tout fondement. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que William rentre à Londres, laissant un vide immense dans la maisonnette et dans le cœur de ses habitants.

Six mois se passèrent après la guérison et le départ de William sans qu'il se présentât aucun incident capable de troubler la vie uniforme et paisible de la famille Richard. Seulement la maison si animée, si riante, séjour du bonheur et de la gaieté, est devenue triste et silencieuse; on n'y retrouve plus ces journées employées d'une manière si active, ces douces soirées si remplies par des lectures intéressantes, des conversations enjouées, d'innocentes familiarités. Lucy s'enferme pour pleurer librement, ou elle descend au jardin, c'est lorsqu'elle a l'habitude de s'y trouver seule; et alors ce ne sont plus des fleurs qui l'occupent, mais les sombres pensées d'une mélancolie qui éteint son regard, pâlit son visage; ses joues ne se colorent plus, rarement et cela n'arrive qu'à de certains jours, par exemple où William vient faire, comme par grâce, une bien courte visite.

Henri lui-même n'est plus ce qu'il était autrefois; il se consacre encore tous ses dimanches à sa famille, mais il a cessé d'y apporter ce joyeux humeur, cette gaieté turbulente qui avait déridé les fronts les plus soucieux. Son maintien est plus réservé, plus grave; il parle peu et se sent presque toujours préoccupé. Enfin il s'est donné dans ses manières et dans sa personne un tel changement que M^{me} Richard crut devoir lui en adresser l'explication. — Ou mon amour de moi-même m'a aveuglé, lui dit-elle un jour, ou il faut que se soit passé en toi quelque chose que je ne comprends pas; te dire au juste le changement que me fait ta personne, j'en serais, ma foi, très embarrassé, mais, vrai, tu n'es plus le même.... Dieu me garde de t'en faire un reproche! au contraire; j'en trouve bien mieux qu'auparavant... cependant j'en voudrais savoir....

— Bonne mère, je ne veux rien vous cacher, interrompit Henri en souriant; promettez-moi seulement de me garder le secret jusqu'au jour de la fête de Lucy.

— Je te le promets.

— Vous rappelez-vous les paroles que vous me dites il y a six mois : Lucy a reçu l'éducation d'une grande dame ; tu n'es qu'un ouvrier ; vous n'êtes pas faits pour vivre dans le même monde.

— Oui ; eh bien ?

— Eh bien ! ces paroles furent un trait de lumière qui soudain me fit ouvrir les yeux ; mon regard se porta sur Lucy, puis sur moi ; je vis l'effet une distance effrayante nous séparait, et dont je ne m'étais pas aperçu jusqu'alors dans mon aveuglement, je compris que nos esprits ne pouvant s'entendre, il était impossible que nos cœurs se missent d'accord, et je me dis : la distance sera effacée, nos esprits s'entendront. Alors je cherchai des professeurs, je consacrai toutes mes soirées à l'étude ; chaque matin je me levai deux heures avant celle du travail, afin de repasser la leçon de la veille et de faire des lectures instructives. Si je n'ai pu vous cacher entièrement ce que mon nouveau genre de vie a apporté de changement dans mon langage et dans mes manières, je suis heureux, oh ! bien heureux de cette circonstance ; elle me prouve que tous mes efforts n'ont pas été perdus.... merci donc, merci, ma mère, pour avoir fait luire à mon âme un rayon de douce espérance !

— En vérité, mon cher enfant, tu m'étonnes bien plus que je ne saurais te dire.... Il y a pourtant au milieu de tout cela quelque chose que je vois très bien ; c'est que ton amour pour Lucy t'a décidément tourné la tête. Puisse ton dévouement être récompensé comme il le mérite !

Le jour de la fête de Lucy arriva. Ce jour que Henri s'était figuré si beau dans son imagination, parce qu'il se le représentait comme une des solennités de sa vie, s'annonça triste et nuageux, et jusqu'à l'heure du dîner, pas un incident ne vint rompre l'habituelle monotonie de l'existence des habitants de la maisonnette, comme pas un rayon de soleil ne dérida la sombre physionomie du ciel.

Henri, malgré tous les rêves de bonheur dont il s'était bercé, se sentit surpris par d'involontaires atteintes de mélancolie ; il éprouvait par moments des serremments de cœur et, bientôt après, une agitation extraordinaire ; il allait et venait de la maison au jardin, du jardin à la maison, tantôt lentement et se soutenant à peine sur ses jambes qui fléchissaient, tantôt courant avec précipi-

itation, aspirant l'air avec force ; et, pour rafraîchir sa tête brûlante, l'appuyant sur le banc de pierre encore humecté par la rosée du matin.

Le moment vint enfin de se mettre à table ; M^{me} Richard retira en soupirant l'un des cinq couverts qu'elle avait préparés. Ce mouvement fit pâlir Lucy ; si elle n'eût pas craint de paraître absurde, elle aurait demandé qu'on laissât figurer sur la table ce couvert comme une espérance. William que depuis le matin elle avait attendu à chaque minute, à chaque seconde, pour qui elle avait vingt fois ouvert sa fenêtre, et tenu son oreille au guet ; il était donc décidé qu'il ne viendrait pas !

— Seriez-vous malade, Lucy ? s'écria Henri, en remarquant l'altération subite du visage de la jeune fille.

— Non, répondit-elle d'une voix douce, mais faible, non, Henri, je vous remercie.

— C'est le mauvais temps qui l'a indisposée, dit M^{me} Richard ; cela va se passer ; allons, mon enfant, un peu de gâté ; tu ne sais donc pas que c'est aujourd'hui ta fête ?

— Je le sais ; j'avais même espéré que cette circonstance nous réunirait tous.

— Ah ! et moi aussi... Que veux-tu ? on n'est pas toujours maître de disposer de son temps... M. William a probablement eu d'autres affaires...

— D'autres affaires !.. Oh ! sans doute ; interrompit Lucy avec amertume, pourquoi d'ailleurs se dérangerait-il ? que suis-je pour qu'il s'occupe de ma fête ?.. Je crois en vérité que je suis folle !

— Puisse notre affection, Lucy, vous suffire aujourd'hui ! dit Henri en se levant, et d'une voix qui trahissait son émotion.

Il ne put continuer ; Lucy crut à son mouvement qu'il réclamait le baiser d'usage ; elle lui tendit machinalement sa joue froide et décolorée ; Henri en approcha ses lèvres brûlantes ; ce fut une étincelle de feu tombant sur du marbre.⁶⁾

Dépendant Lucy, par un prompt retour sur elle-même, comprit qu'elle ne devait pas imposer sa tristesse à trois personnes dont l'intention avait été de lui faire plaisir. Elle fit un effort pour surmonter le chagrin qui lui serrait le cœur ; et son esprit, isolé des affections de l'âme, lui fournait encore assez de ressources pour paraître aimable. Henri se sentant plus à l'aise à mesure que la conversation prenait un tour plus vif et plus gai, ne conserva bientôt, de toute cette fièvre qui l'a-

vait violemment agité dans la matinée, qu'une inquiétude vague, ce mélange de crainte et d'espoir, prélude des actions importantes de notre vie, qui n'est pas sans charmes et qui nous encourage plutôt qu'il ne nous abat.

M^{me} Richard venait de raconter l'histoire d'une jeune fille du voisinage qui avait quitté sa famille pour suivre à l'armée son amant que le sort avait fait conscrit ; de nombreuses et diffuses réflexions sur le danger des passions avaient entremêlé son récit que termina cette péroraison de M. Richard :

— Au diable les amoureux et l'amour !

— Oh ! mon père, ne dites pas de mal de l'amour, s'écria Henri avec feu, car moi, je me ferai son défenseur. Est-il un sentiment plus pur et plus noble ? Comme il élève l'âme et révèle en nous une énergie morale dont, sans lui, nous n'aurions jamais soupçonné la puissance !... L'amour, c'est l'élan de tout notre être vers ce qu'il y a de beau et de parfait, c'est ce que Dieu a donné à l'homme pour le distinguer des autres créatures, et le placer immédiatement après lui à la tête de l'échelle.

Lucy regarda Henri avec surprise ; M. Richard ouvrit ses yeux de toute leur grandeur ; M^{me} Richard se mit à sourire d'un air d'intelligence. Henri continua :

— Jusqu'au moment où l'amour vient réveiller l'âme, n'est-ce pas une vie de machine que la nôtre ? Point de douleurs ni de plaisirs qui ne soient matériels ; point d'attachement qui ne soit la récompense d'un service. Mais aussitôt que, réchauffée par le feu sacré, l'âme fait preuve d'existence, se développe et asservit à son bat toutes les facultés du corps ou de l'esprit ; oh ! quelle métamorphose alors ! Tout ce qui faisait notre joie et notre orgueil nous paraît puénil ou ridicule ; les souffrances physiques se taisent ; l'être aimé devient le centre de toutes les sensations ; on vit de sa vie ; on souffre de ses douleurs ; on est heureux de ses jouissances ; partout c'est lui que vous voyez, c'est pour lui que vous agissez ; il est dans votre cœur, dans votre pensée, sous vos regards, jusque dans vos rêves, et d'ignorant que vous étiez, vous pouvez devenir un génie, de lâche un brave, d'égoïste un modèle de dévouement ; car pour nous sourire d'approbation, c'est une palme dans le ciel ; son mépris, c'est la mort ; c'est le néant.

Lucy ne cessait point de regarder Henri, et Richard s'écria :

— Est-ce que ta tête serait dérangée, mon pauvre garçon ?

— Oh ! non, mon père, depuis longtemps sentais tout cela, j'éprouvais le besoin de le dire et maintenant mon cœur est soulagé.

— Mais cet amour que vous venez de nous peindre avec des couleurs si vives, dit Lucy avec un sourire mêlé d'ironie et de douleur, si implacable destinée voulait qu'on l'éprouvât par un être dont on ne peut attendre que froideur et dédain ; dites, Henri, ne serait-ce pas aussi la mort, le néant ?

Ce fut alors Henri qui, à son tour, fixa sur Lucy un regard étonné.

— Aimer ainsi et n'être pas aimé ! vous avez raison, Lucy, il faudrait mourir.

La conversation tomba.

Après le dîner, M^{me} Richard, que ce silence n'avait pas égayée, proposa de chanter chacun à son tour, parce que, disait-elle, rien ne met du noir dans l'âme, et ne porte malheur comme une fête sans chanson. Et pour encourager ses taciturnes convives, elle s'empressa de prendre l'initiative. Lucy vint après, et il fut aisé de voir qu'elle chantait par complaisance ; enfin Henri chanta un couplet ; nouveau sujet d'étonnement pour Lucy qui n'avait jamais entendu de voix plus pure, plus flexible, ni mieux conduite.

— Henri, je ne vous connaissais pas ce talent.

— Oh ! tu n'es pas au bout, interrompit M. Richard, qui voyait l'occasion belle pour raviver une conversation languissante ; il te montrera bien d'autres talents encore dont tu ne te doutes pas présent, vois-tu, c'est un savant que mon Henri ! il faut convenir aussi qu'il s'est donné terriblement de mal, jusqu'à passer la plus grande partie de ses nuits à étudier au lieu de dormir.

M. Richard serra tendrement la main de son fils.

— Il serait vrai, Henri ? dit Lucy ; vous avez déjà les qualités du cœur ; c'est bien d'avoir voulu joindre celles de l'esprit, vous possédez maintenant tout ce qui donne à un homme le droit d'être estimé ou aimé.

Ces paroles dont il poussa l'interprétation très loin, allèrent jusqu'au cœur de Henri ; elles semblèrent une récompense au-dessus de toutes les efforts qu'il avait faits.

— Et tout ce grand savoir, reprit M^{me} Richard, je gage, Lucy, que tu ne devinerais jamais à quelle intention.

— Ma mère ! interrompit Henri en lui faisant signe de garder le silence.

— C'est bien ! c'est bien !... fais-moi des signes tant que tu voudras ; hier, je n'aurais pas soufflé le plus petit mot, je t'avais promis de me taire ; mais aujourd'hui que j'ai la langue déliée, j'en profite. Si bien donc, Lucy, que cette métamorphose qui paraît t'avoir surprise autant que moi, c'est l'amour qui l'a opérée.

— L'amour !

— Oui, ma chère enfant.... et l'objet de cet amour, as-tu besoin que je te le dise ? ne le devines-tu pas ?

— Encore une fois, ma mère !

— Si tu voulais bien ne pas me serrer le genou si fort !... Est-ce que tu crois par hasard que Lucy n'a pas des yeux ? qu'elle n'a pas compris tes soupirs en la regardant ? qu'elle ne devine pas en ce moment que, pour te mettre à sa portée, tu es voulu devenir un garçon instruit et beau parleur ? Va, ce sont des choses sur lesquelles les jeunes filles ne sont point aveugles, et quand un jeune homme se décide à ouvrir la bouche pour leur faire une déclaration, il y a déjà longtemps qu'elles savent tout ce qu'il va leur dire.

Mais Lucy avait été aveugle, et les paroles de M^{me} Richard la frappèrent de stupefaction. Henri dont les joues étaient rouges et brûlantes, pendant l'indiscrète sortie de sa mère, devint pâle en voyant l'effet qu'elle avait produit.

— Henri, dit Lucy, après quelques minutes d'un combat intérieur, une explication est devenue nécessaire entre nous ; voulez-vous faire un tour dans le jardin avec moi ?

— Allez, allez, mes enfans, dit en riant M^{me} Richard ; il y a des choses, nous le savons par expérience, qu'on se dit beaucoup mieux entre deux qu'entre trois.

Le cœur de Henri battait avec violence ; mais lui qui s'était imaginé avoir tant de choses à dire, se vit à peine seul avec Lucy dans le jardin, qu'il ne trouva plus une parole. Lucy au contraire ayant demandé l'explication qui allait suivre, sentait bien qu'il n'était plus possible de reculer ; réprimant donc son émotion, et usant de précautions afin d'adoucir le coup qu'elle allait porter, mais

résolue à dévoiler entièrement l'état de son âme, elle commença ainsi :

— Henri, il y a pour vous dans mon cœur, une affection vraie, profonde, en dehors de la reconnaissance que je vous dois ; une affection qui s'est accrue chaque jour depuis celui où je vous ai dû le salut de ma vie, dont notre conversation de tout à l'heure m'a fait plus vivement que jamais sentir toute la force ; et qui désormais ne pourra s'éteindre qu'avec moi....

— Oh ! Lucy, que ces douces paroles me font de bien !

— Ne m'interrompez pas, mon ami, mon plus grand regret serait que vous vous méprisiez sur mes sentiments.

— Je vous écoute et ne vous interromprai plus. Sa physionomie, rayonnante aux premières paroles de Lucy, s'assombrissait de nouveau.

— Oui, Henri, je vous aime.... mais comme une sœur aime son frère ; mes pensées, quand vous en êtes l'objet, sont douces et calmes ; il n'y a dans mes sentiments pour vous rien de cette passion dont vous-même venez de nous retracer le tableau avec tant de chaleur.... nos âmes étant si peu d'accord, comment pourrais-je devenir votre femme ?

— Serait-il vrai, Lucy, que vous n'avez point d'autres raisons à opposer à mon bonheur ? Mais lorsque entraîné par la force d'une passion qui me transporte et m'exalte, je vous ai décrit avec feu ce qu'elle a mis en moi de dévouement et d'adoration, me suis-je donc montré si exigeant que votre amour de sœur ne puisse me suffire ? N'avez-vous à redouter de vous ni mépris, ni dédain, voilà quelle a été toute mon ambition.... je vous adorerai, Lucy, comme la créature adore Dieu, et comme Dieu, vous tendrez seulement la main à mon amour.... je n'ai jamais osé rêver d'autre félicité.

— Non, mon ami, non, cela est impossible.

— Impossible !

Henri demeura atterré ; Lucy marchait avec agitation.

— Impossible ! répéta Henri d'une voix douloureuse, et pourquoi ?

— Pourquoi ?... vous me le demandez !... vous n'avez pas assez de pitié pour me deviner !

Lucy parut faire un violent effort sur elle-même :

— Eh ! bien, qu'elle vous soit donc connue.

toute ma honte?... Pourquoi, Henri ? parce que cet amour qui subjugué, cet amour qui fait qu'on s'oublie pour vivre tout entier dans un autre, cet amour qui brûle, dévore et tue la raison, il est en moi tel que vous l'avez dépeint... et c'est pour un homme qui m'oublie et me délaisse, après avoir juré de me consacrer jusqu'à son dernier jour !

— Oh ! que dites-vous, Lucy ?

— Vous ne l'avez pas deviné à mes yeux sans cesse baignés de larmes ? Vous ne vous êtes donc pas aperçu que tout me pèse et m'ennuie, même les occupations qui m'étaient les plus chères ? Mes livres, je ne les ouvre plus ; mes crayons, je ne saurais où les trouver ; mon piano est muet comme mes espérances !... ma pensée seule travaille, et c'est lui, toujours lui qui l'occupe ; j'ai essayé de combattre ; ma raison a été sans force... aimer ainsi, et n'être plus aimée !... oh ! vous l'avez dit. Henri, il ne reste plus qu'à mourir !

Lucy s'assit sur un banc de gazon ; elle laissa retomber sa tête sur ses deux mains et de ses yeux coulèrent des larmes abondantes ; Henri était debout près d'elle, immobile comme si la foudre l'avait frappé.

— William ! s'écria-t-il tout-à-coup.

Lucy releva la tête.

— William, c'est lui, n'est-ce pas ?

— Était-il nécessaire de vous le nommer ? répondit Lucy d'une voix affaiblie.

Henri se mit à parcourir l'allée avec une agitation toujours croissante ; de sa poitrine s'échappaient de longs soupirs et des sons entrecoupés ; à des gestes de fureur et de désespoir, succédait l'abattement ; puis il s'arrêtait et levait les yeux au ciel comme pour faire appel à l'aide de Dieu.

Plus calme enfin, il se rapprocha de Lucy, et lui prenant doucement la main :

— Je ne vous importunerai plus de mon amour ; je le tiendrai renfermé là dans mon cœur, de manière à vous en faire perdre jusqu'au souvenir... il en sera pour moi ce que le ciel voudra !... mais vous, Lucy, il ne peut se faire que vous soyez ainsi malheureuse.... être aimé de vous et ne pas vous aimer, c'est cela qui est impossible... Peut-être même vous êtes-vous alarmée à tort...

— Non, Henri, car sir William n'est point venu ici aujourd'hui... et pourtant je lui écrivis hier... et ma lettre lui apprenait que j'allais être forcée de quitter cette maison, ce pays... que

lui seul était désormais mon appui, mon espoir :

— Pauvre Lucy ! reprenez confiance dans l'avenir ; il ne dépendra pas de Henri que cet avenir soit meilleur que vous ne l'avez espéré.

Lucy lui serra la main et ne répondit que par un regard ; mais ce regard était éloquent de reconnaissance. Tout-à-coup elle poussa un cri de joie ; elle venait d'apercevoir, à l'extrémité de l'allée, William qui accourait vers elle, suivi de M. et M^{me} Richard. Non seulement William avait reçu la lettre de Lucy, mais il avait, en la lisant, senti renaître avec force dans son cœur un amour que l'inconstance naturelle de son caractère, ou plutôt la satiété, si prompte et si facile dans sa position, semblait avoir complètement effacé. Ce n'était donc pas, au manque d'empressement qu'il fallait attribuer le retard de sa visite ; il n'avait pas voulu venir à Edmonton, avant d'avoir assuré une retraite à Lucy.

Deux résolutions brusquement annoncées terminèrent tristement, pour M. et M^{me} Richard, une journée dans laquelle il y avait eu déjà si peu de bonheur. William, sous prétexte qu'il avait en province une parente qui lui avait témoigné le désir de s'occuper de Lucy, invita celle-ci à faire pour le lendemain ses préparatifs de départ.

Henri déclara que cédant à une vocation longtemps combattue, mais devenue enfin irrésistible, il allait se rendre dans les Indes pour y chercher fortune dans la carrière des armes.

IV.

Quatre années s'étaient écoulées ; dans une de ces rues étroites et sombres qui sont, à Londres comme à Paris, le refuge de l'indigence, un sous-lieutenant venait de franchir le cinquième étage d'une maison délabrée, et frappait à une petite porte que l'on ne se pressait pas d'ouvrir. Enfin une femme se présenta les cheveux épars, le visage pâle et défait, le regard sombre et fixe ; en apercevant l'officier, elle jeta un cri et tomba presque défaillante sur la seule chaise qui meublait sa chambre.

— Est-ce bien vous, Lucy, que je retrouve dans un pareil dénûment ?

— Ah ! Henri, je ne vous attendais plus !

— Après la réception de votre lettre jeme suis hâté de solliciter un congé ; mais les formalités que j'ai dû remplir, m'ont causé un long retard.

— Et pendant ces longs jours, Dieu sait, Henri, ce que mes enfants et moi nous avons souffert !... une heure encore, et vous n'auriez trouvé ici que le silence de la mort.

Henri jeta un regard autour de lui ; la fenêtre était calfeutrée ; un réchaud rempli de charbon s'allumait au milieu de la chambre ; deux petites filles, l'une de trois ans et demi, l'autre de deux ans, reposaient tranquillement sur un peu de paille, le sourire sur les lèvres, au milieu de ce tableau de misère et de destruction. Henri s'empressa de porter le réchaud hors de la chambre, et d'ouvrir la fenêtre ; mais tout ce qu'il voyait lui serrait si fort le cœur qu'il resta quelques instants sans pouvoir adresser une seule parole à Lucy. Ce fut elle qui la première rompit le silence :

— Ne m'accusez pas, mon ami ; il a fallu, pour me porter à cet acte de désespoir, que mes souffrances fussent devenues intolérables. Depuis deux mois surtout elles ont été au-dessus de tout ce que pourrait supposer votre imagination. Devenue la maîtresse d'un homme qui avait juré de me donner son nom, et ne tenait aucun compte de son serment, j'avais espéré que ma résignation et l'amour de ces deux anges toucheraient enfin son cœur ; effrayée de voir les années s'écouler sans apporter aucun changement dans mon sort, je résolus de faire une dernière tentative ; je réclamai l'accomplissement d'une promesse sacrée, en lui annonçant que, pour la troisième fois, j'allais devenir mère... Oh ! je ne vous dirai point, Henri, quelle fut sa réponse ; non, la femme la plus avilie, il n'aurait osé la traiter comme il me traita. Le même jour, j'abandonnai la maison qu'il avait louée pour moi, n'emmenant que mes enfants ; je serais morte plutôt que de rien devoir à sa pitié. Mais, hélas ! la douleur avait épuisé mes forces ; mes mains se refusèrent au travail, et après une lutte qui devenait de jour en jour plus impossible, découragée par votre silence, j'allais mettre fin d'un seul coup à mes souffrances et à celles de ces êtres innocents pour qui je ne voyais d'autre perspective en ce monde que la misère et la honte.

— Vous aviez donc oublié ma mère ?

— Non, Henri, mais vos parents ignoraient tout ; et leur porter le spectacle de mon déshonneur, c'était un sacrifice au-dessus de mon courage.

— Pauvre Eucy !

— Devant vous seul, mon ami, je n'ai pas craint de m'humilier ; vous connaissiez ma faute, et j'avais pu apprécier la noblesse de votre cœur, la grandeur de votre dévouement. A présent, je suis tranquille, Henri, mes pauvres enfants auront au moins un soutien !

Henri ne pouvait disposer que de quelques jours ; il n'avait pas de temps à perdre pour assurer une position à Lucy ; après bien des exhortations, il parvint à vaincre sa répugnance, et il fut résolu qu'elle rentrerait le lendemain dans la famille Richard.

Joyeux de la promesse de Lucy, Henri courut à Edmonton où l'on juge aisément quelle surprise durent causer sa présence et la nouvelle qu'il apportait. Toute la soirée fut employée à mettre en ordre la chambre de l'enfant prodigue ; Henri, en visitant le petit bureau qui avait servi à William, pendant sa convalescence, y trouva le portefeuille que celui-ci avait oublié. La lettre destinée à Henri y était encore ; il n'hésita pas à en prendre connaissance.

« Je n'ai pas voulu, mon cher ami, mourir » avec la pensée que Lucy victime de ma cupidité, demeurerait privée de son nom et de sa fortune ; aussitôt que j'aurai cessé d'exister, tu iras trouver mon ancien concierge, Burler, n° 40, Panton-Square : tu lui montreras cette lettre ; il ne se refusera pas, surtout si tu lui offres l'impunité et de l'argent, à te remettre des pièces qui, après ma mort, ne pourraient lui être d'aucune utilité. »

Henri, en lisant cette lettre, se rappela l'entretien qui avait précédé le duel de William.

— Il y a là, s'écria-t-il, un mystère qu'il faut éclaircir à tout prix ; puisse-t-il être encore temps !

Quelle ville mieux que Londres, peut offrir à l'étude du philosophe le vice dans ses divers degrés, avec ses différentes formes, sous les haillons de la misère, et sous le costume du fashionable.

Non loin de la cité, se trouve un quartier où vit, enfouie dans d'ignobles maisons, une population plus ignoble encore, et dont le pavé continuellement fangeux, exhale une odeur fétide de boue et de sale débauche. Leur aspect est si caractérisé, que si vous vous y hasardez sans les connaître, la rougeur de la honte vous monte instinctivement au visage après quelques pas, et vous

vous hâtez dans la crainte d'y être rencontré. Mais vous n'y pouvez être aperçu que par des hommes à figure sinistre qui y rôdent du matin au soir, et par des femmes, au teint couperosé, postées à la porte de quelque allée obscure et profonde.

Dans une de ces ruelles, se trouve, nous ne dirons pas un cabaret, une tabagie, une taverne, bien qu'on y boive, qu'on y fume et qu'on y joue : ces noms ne rendraient point tout ce qu'il y a de hideux dans l'établissement dont nous voulons parler. C'est une salle basse, mal éclairée par deux ou trois quinquets appendus à la muraille, comme pour en faire ressortir la nudité et les soulures ; la lumière projetée par ces quinquets aux verres crasseux, parvient tout au plus à former une pâle auréole au milieu d'une épaisse atmosphère de fumée de tabac. Une vingtaine de tables disposées le long des murs sont entourées par une centaine de personnes que vous ne rencontrerez jamais ailleurs en plein jour ; des hommes à favoris épais, au regard sinistre, des femmes débraillées, horribles d'impudeur ; cent bouches riant, chantant et parlant un langage bizarre, incompréhensible ; enfin, dans toutes les veines de cet infernal cloaque, une abondante circulation d'ale frélatée, d'eau-de-vie rude et brûlante, de porter épais et noir dont la moitié répandue à terre, forme avec les débris des pipes et des cigares une boue grasse et glissante.

A l'une de ces tables, accoudé depuis le matin, et laissant vaciller sa tête au milieu d'une douzaine de bouteilles vides, se trouve un homme que vous connaissez. Burler a déjà donné la poignée de main à tant d'anciens amis et choqué son verre contre celui de tant de femmes, ses vieilles connaissances, que le sangfroid a tout-à-fait démenagé de sa cervelle, et que son verre n'arrive plus à sa bouche sans avoir remplacé la courbe légère décrite ordinairement dans cette circonstance, par une foule de zigzags plus ou moins saccadés. Seul en ce moment, il va laisser retomber sur la table sa tête appesantie, lorsque son nom, prononcé devant le comptoir, vient frapper son oreille et le réveiller en sursaut.

— M. Burler est-il ici ? a demandé un jeune homme à la maîtresse du lieu.

Ce jeune homme est Henri qui, à la vue d'un tel repaire, a été sur le point de reculer.

— Mais Lucy ! Lucy ! a-t-il pensé ; ne puis-je

donc braver pour elle quelques instants de souffrance ?

Et surmontant la honte et le dégoût, il s'est décidé à entrer.

— Me reconnaissez-vous ? dit-il à Burler en l'abordant.

— Non... mais attendez donc... il me semble, non vraiment... il faut que nous ne nous soyons pas vus depuis longtemps, camarade.

Cette épithète amicale, dans un pareil endroit, fit soulever le cœur de Henri ; cependant il se contenta.

— Ne vous rappelez-vous pas Henri Richard ?

— Le frère de lait de sir William ?... si pardieu !... Enchanté de vous revoir, mon jeune ami... pardon ; c'est qu'il y a tout-à-l'heure quatorze ans d'interruption dans notre fréquentation réciproque et ça vous change joliment un homme. Garçon ! un pot de porter !

— Non, je vous remercie, dit Henri qui restait debout.

— Vous préférez l'ale ? Garçon, un cruchon d'ale !

— Non !... je vous remercie.

— Alors c'est l'eau-de-vie qui est votre tisane ?... Garçon !...

— Je n'accepterai rien, je vous le répète.

— Allons, allons, ne nous fâchons pas ; mais je boirai, moi, si nous avons à jaser... Je n'arroserais pas mon gosier, voyez-vous, qu'il me serait impossible d'y faire glisser une parole.

— J'ai, en effet, à causer avec vous, M. Burler, mais je désirerais que ce fût autre part... chez vous, par exemple.

— Désolé pour le quart d'heure, mon brave ; c'est ici mon cabinet d'affaires, et j'ai encore à donner quelques consultations ; dans une petite heure j'aurai l'avantage de vous conduire à mon domicile... avez-vous le temps de m'attendre ?

— Il le faut bien.

Henri obligé de rester dans cet impur égout, se sentait mal à l'aise ; cependant il prit son parti, et s'assit vis-à-vis de Burler dans l'angle que formait la table avec le mur, se faisant le plus petit possible et rougissant dix fois par minute. L'excercierge, malgré son commencement d'ivresse, s'aperçut de l'embarras de Henri.

— Jeune homme, lui dit-il, vous me paraissez un tant soit peu contrarié de vous trouver ici... c'est pourtant, je vous le certifie, une maison

et respectable... Huit jours plus tôt, j'aurais pu vous recevoir dans quelque lieu de plus belle apparence; mais nous arrivons à la fin du mois; il y a éclipse de fonds pour moi qui touche une note le 1^{er}, et je n'ai de crédit que dans l'endroit à nous sommes; ainsi donc, un moment de patience.

— C'est bien, j'attendrai.

— Triste chose, mon cher Henri, que de se trouver sans argent! au reste, j'en puis dire *med up!*... Si, dans un certain marché que j'ai fait il y a quelques années, je n'eusse pas été d'une modération inouïe, je ne me verrais pas, la moitié le temps, gœux comme un donneur d'eau bête.... Il faut bien que je trouve un moyen de mettre ordre à cela, et malgré mes cinquante ans, j'ai parfois encore des envies de me lancer dans les affaires.

Burier commençait à devenir indiscret; heureusement pour lui, Henri n'avait pas la moindre teinture de la néologie qui a enfanté l'argot, et ne pouvait rien comprendre au langage figuré de son interlocuteur.

Henri, en attendant avec impatience que Burier eût terminé ce qu'il appelait ses consultations, se hasardait, de temps à autre, à jeter un coup d'œil sur l'étrange spectacle auquel il assistait pour la première fois.

Tout-à-coup à l'une des tables, se font entendre d'horribles vociférations; des hommes se lèvent et se précipitent aux cheveux; des femmes se jettent entre les combattants, et ne font qu'accroître leur fureur; les coups de poings résonnent sur les têtes et sur les poitrines; les chaises et les tables sont renversées; la mêlée devient générale; les quinquets brisés s'éteignent; les bouilles vides ou pleines deviennent autant d'armes; elles sont lancées en l'air où elles se heurtent, et retombent en éclats avec une pluie d'aile et de papier, sur ceux qui luttent comme sur ceux qui veulent mettre le holà: c'est une confusion indescriptible.

Henri, qui a toute sa raison à lui, saisit Burier par son bras vigoureux, le traîne à travers cette mêlée qu'il écarte à grands coups de coude et parvient à s'échapper de ce lieu maudit.

Il était temps; à peine avait-il atteint le milieu de la salle, tenant toujours Burier qui regrettait de ne pas parler, dans un si beau moment, que les portes s'ouvrirent, attirées par le bruit, et cernant

les issues de cet antre de la débauche et du vice.

Henri s'éloigna aussi rapidement que le lui permit l'ivresse de Burier; celui-ci avait toutefois une si grande habitude de l'état dans lequel il se trouvait, que, grâce au bras de son compagnon, il atteignit, après un certain nombre de trébuchements, la maison dans laquelle il demeurait, et monta sans trop de difficulté l'escalier qui conduisait à son appartement.

— A notre affaire, maintenant, dit Henri lorsqu'ils furent arrivés.

— A notre affaire, répéta Burier en se laissant tomber comme une masse dans un fauteuil.

— Mais êtes-vous bien en état de m'entendre?

— Toujours.

La réflexion vint à Henri qu'il ne pouvait, en effet, choisir une circonstance plus favorable.

— M. Burier, j'arriverai droit au but: vous avez commis un crime...

— Hein?

— Et je viens vous en éviter le châtement.

— Je ne comprends pas.

— Vous me comprenez parfaitement.

— Je vous trouve charmant, parole d'honneur!... garçon un pot!...

— Allons, revenez à vous; nous ne sommes plus à la taverne; écoutez-moi avec attention... si vous pouvez.

— Si je peux!... parlez, jeune homme, je vous écoute.

— Je viens ici, au nom d'une orpheline que vous et sir William avez indignement dépouillée de sa fortune... comprenez-vous à présent?

— Plait-il?

— Point de détours; il n'y a qu'un aveu franc qui puisse vous sauver.

— Vous perdez l'esprit, M. Henri.

— Nous verrons demain si le juge d'instruction vous fera retrouver le vôtre.

— Le juge d'instruction!... diable! un moment mon garçon.... Je le prise infiniment, cet estimable magistrat... mais pour ce qu'il y a d'amusant dans sa conversation, je préfère la vôtre... le tout est de s'entendre; vous dites donc?...

— Je dis que vous avez en votre pouvoir des pièces qui sont pour miss Lucy de la plus grande importance, et que vous allez me les remettre de gré ou de force.

— Des pièces!... je ne connais pas

— Écoutez cette lettre.

Henri lut la lettre de William ; cette lecture parut dégriser un peu Burler.

— Sir William est mort !

— Non ; cette lettre , il me l'avait écrite par précaution dans une circonstance où il pouvait perdre la vie... Vous voyez bien qu'il est inutile de feindre plus longtemps.

— Après tout , que m'importe ?... qu'est-ce qu'elle prouve , cette lettre ? Rien , absolument rien , mon cher ami ; il y est dit que j'ai des pièces : supposons que cela soit ; ces pièces-là c'est du papier ,... Je les brûle cette nuit , et demain pas plus de preuves que sur la main.

En parlant ainsi Burler avait dirigé son regard sur une armoire ; ce mouvement n'échappa point à Henri qui se leva , courut à l'armoire et s'écria en la désignant du doigt :

— Les papiers que je réclame sont là , M. Burler :

— C'est possible.

— La clé ? Donnez-moi la clé.

— C'est autre chose ; vous mettriez du désordre dans mon linge.

— Je vous ai dit que j'aurais ces papiers de gré ou de force , je ne sortirai d'ici qu'en les emportant.

— Une violation de domicile !

— Que m'importe avec un misérable tel que vous ?

Burler était complètement dégrisé ; il se leva , saisit un pistolet sur la cheminée et fit mine d'ajuster Henri qui le regarda faire avec un rire de pitié.

— Vous me prenez donc pour un enfant , M. Burler ?... allons tirez et tuez-moi... les voisins accourront , on vous arrêtera ; les preuves de votre vol iront immédiatement entre les mains de la justice , et vous y aurez joint celles d'un assassinat... vous connaissez trop bien votre métier pour faire une semblable maladresse.

Burler rejeta son arme avec dépit et marcha sur Henri le poing levé ; mais il avait cinquante ans et le corps usé ; son adversaire joignait au contraire la vigueur à la jeunesse.

Henri se contenta de saisir Burler par les deux bras et de le rasseoir assez doucement sur son fauteuil.

— Point de lutte , monsieur ; vous n'êtes ni de taille , ni de force , vous le voyez.... Comme je ne veux point la mort du pécheur , bornez-vous à

m'entendre et à peser mûrement ce que je vais vous dire.

Burler fit une grimace aussi hideuse que son âme.

— Il y a pour vous trois manières de sortir de cette affaire ; choisissez : si je me contente des voies légales , demain , je vais porter au juge d'instruction la lettre de sir William ; on vous arrête avec votre complice ; celui-ci ne peut nier son écriture ; vous serez convaincu , condamné , et vous savez probablement à quelles peines.

Si je me décide à employer la force , vous venez de voir que vous n'êtes pas en état de me résister. A défaut de clé , j'enfoncerai cette armoire , je m'emparerai des papiers , et vous resterez à ma discrétion.

Mais au lieu de tout cela , si , repentant de votre faute , ou plutôt cédant à la voix de votre intérêt bien entendu , vous me remettez de votre propre mouvement ce que je vous demande , nous pouvons en finir ce soir même , sans bruit , sans scandale... je prendrai l'engagement formel de ne jamais vous inquiéter ; je puis aller jusqu'à vous promettre une assez large récompense pour votre bonne volonté.

Étourdi par ce raisonnement dont il sentait la force , Burler cependant ne répondit pas avant d'avoir cherché si , à côté des trois perspectives que venait de lui présenter Henri , il ne s'en trouverait pas une quatrième qui lui convint mieux.

— Décidez-vous promptement , reprit Henri avec impatience , je n'ai pas l'intention de passer ici la nuit.

— On donne aux gens le temps de réfléchir ; c'est bien le moins.

— Il me semble que le choix n'est pas difficile à faire.

— Quel sera le prix de ma complaisance ?

— Quelle est la fortune qui doit revenir à miss Lucy ?

— Mettez un capital de quatre millions.

— Quatre millions ! s'écria Henri ; mais c'est tout ce que possède sir William.

— C'est vrai , et pourtant il n'y avait pas d'excès dans sa générosité à mon égard.

— Combien vous donnait-il ?

— Une bagatelle... mille francs par mois.

— Mille francs par mois !... n'espérez pas cela , M. Burler , ce serait une trop belle prime pour le vice !... vous aurez dix mille francs une fois payés.

— Vous voulez rire !

— Je parle sérieusement..... peut-être même est-ce mal à moi de faire une telle promesse à un homme tel que vous... mais avec cette somme, vous pourrez quitter Londres, aller vivre dans quelque village, et réparer par une bonne fin, les erreurs de votre vie passée.

— Jour de Dieu ! vous auriez fait un excellent prédicateur, M. Henri; mais au diable votre éloquence !... il me faut à moi des paroles plus nourries....

— Trêve de propos ! acceptez les dix mille francs ou j'agis.

Henri se leva ; Burler effrayé le retint à son tour.

— Quel salpêtre ! on n'a pas le temps de discuter avec vous.

— Je suis pressé ; acceptez-vous, oui ou non ?

Burler vit bien qu'il fallait céder ; il se leva, alla lentement ouvrir l'armoire, en tira le portefeuille où étaient renfermés les papiers de Lucy, puis il plaça sur une table du papier blanc, une plume et un encrier :

— Donnant, donnant, M. Henri, c'est la règle.

Henri écrivit un billet à ordre de dix mille francs. Burler ne lâcha le portefeuille qu'au moment où de l'autre main il saisissait déjà l'effet que lui présentait Henri.

— Vous êtes heureux, lui dit-il d'une voix tremblante de colère, vous êtes heureux d'avoir entre les mains une lettre de sir William et d'être le plus fort !

V.

Tout était en mouvement dans l'hôtel de sir William. De nombreux domestiques montaient et descendaient de l'office à la salle à manger, de la salle à manger à l'office.

Dans une salle vaste et richement décorée, au milieu d'une atmosphère qu'embaumaient les odeurs variées de vingt corbeilles de fleurs et de cent bougies parfumées, sur un magnifique tapis tissé comme une prairie, se dressait une longue table étincelante comme un diamant, tant les lumières scintillaient, réfléchies par le cristal et l'argent poli ; autour de cette table, assises alternativement entre dix hommes, dix femmes jeunes et belles, rehaussant l'éclat de leurs charmes par celui de leur parure, qu'on aurait pu croire des anges si la hardiesse de leurs regards et la vo-

lupté de leur sourire n'avaient révélé une nature d'odalisques ou de danseuses de l'Opéra.

Après un repas des plus excentriques, d'étourdissantes acclamations saluèrent l'entrée d'un énorme bol de punch d'où jaillissait la flamme en une bleue et tortueuse pyramide ; tous les convives se levèrent à moitié chancelants, et cherchant à se donner une attitude d'inspirés, ils tendirent leurs coupes de cristal au-devant de la cuiller que sir William promenait d'une main mal assurée.

En ce moment un domestique dit à haute voix :

— Un ami de sir William qui arrive de voyage demande à être introduit.

— Qu'il entre, dit William.

Qu'il entre et soit le bien venu, dirent tous les convives.

Un homme parut, qui jeta sur cette cohue de fous un regard à la fois étonné et méprisant. C'était Henri.

— Henri ! s'écria William avec un ton de mécontentement et de dédain que rendait encore plus marqué l'état dans lequel il se trouvait ; on nous avait annoncé un ami !

— Et je ne suis pas le vôtre, répliqua vivement Henri ; soyez tranquille ; c'est un titre que je ne réclamerai point : quand je fais des amis, ce n'est pas dans la fange que je vais les chercher.

— Insolent ! si je me donne la peine d'appeler mes valets.....

— Vos valets ! Je vous conseille d'en user ce soir, sir William ; demain il pourrait bien n'être plus temps.

— Mais êtes-vous donc venu ici dans l'intention de m'insulter ?

— Il faut le faire sauter par la fenêtre, crièrent quatre ou cinq des convives.

— Il faut rester tranquille, dit froidement Henri, car dans l'état où vous êtes, j'aurais pitié d'employer ma force contre vous.... M. William, une explication avec vous m'est nécessaire ; comme ce lieu ne me paraît pas convenable, et que d'ailleurs je veux laisser à votre raison le temps de revenir, vous allez me suivre.

Un éclat de rire fut la seule réponse à cette injonction.

— Vous allez me suivre, répéta Henri d'une voix ferme et en s'approchant de William, à moins, ajouta-t-il en baissant la voix que vous ne préférerez m'entendre révéler devant tout ce monde le crime qui vous lie à Burler.

— Que voulez-vous dire?... comment savez-vous?... il serait possible !...

William stupéfait pâlisait et rougissait tour à tour ; un mot avait suffi pour dissiper à peu près les fumées de l'ivresse et rappeler dans son cerveau une sorte de raisonnement ; cependant il demeurait comme cloué sur son siège, et ne manifestait par aucun mouvement son intention de se rendre à l'invitation de Henri.

Celui-ci éleva de nouveau la voix :

— Voulez-vous, M. William, que je commence le récit de cette histoire ?

— Silence, Henri, au nom du ciel, silence et fais de moi ce que tu voudras.

— Suivez-moi donc !

— Mais en ce moment... je ne puis... demain..

— Pour continuer cette orgie, n'est-ce pas ? et demain vous seriez hors d'état de m'entendre... non, monsieur ; c'est à l'instant que vous allez m'accompagner.

Prenant donc congé de ses amis, qui, on peut le croire, n'étaient pas en position de s'apercevoir longtemps de son absence ni de s'en affecter bien vivement, William suivit Henri qui le conduisit aussitôt à Edmonton.

Le lendemain, au moment du déjeuner, Henri dit à sa mère :

— Il nous faut un couvert de plus ce matin.

— Qui donc déjeûne avec nous ? demanda M. Richard surpris.

— Un convive que vous n'attendez certainement pas et que je vais vous présenter tout à l'heure.

Henri retourna dans sa chambre et revint peu de temps après attirant par le bras William qui faisait difficulté d'entrer.

— Pourquoi tant d'hésitation, dit Henri, est-ce la honte qui vous retient ? vous n'en avez pas eu en commettant la faute ; vous n'en éprouverez pas davantage à la réparer, sans doute ?

William avait de la rage plein le cœur ; c'était facile à lire sur sa physionomie ; mais la résistance n'était pas possible ; il lui fallut obéir.

— Henri, qu'avez-vous fait ? s'écria Lucy.

— Ayez confiance en moi, répondit Henri, j'espère qu'avant une heure, il y aura satisfaction pour tous... même pour vous, M. William, si vous voulez prendre la peine de comparer ce que je vais me contenter d'exiger, avec ce qu'il serait en mon pouvoir de faire.

— Je pense, interrompit William, que vous n'abuserez pas plus longtemps de ma patience ; qu'une prompte explication....

— Vous allez être satisfait ; hier au soir j'ai agi et parlé en pure perte ; le repos de cette nuit a dû vous mettre en état de m'entendre ; j'arrivai au fait....

Le regard de Lucy se portait avec anxiété tantôt sur Henri, tantôt sur William ; M^{me} Richar faisait des signes à son fils, comme pour l'inviter à l'indulgence ; mais Henri tirant de sa poche le portefeuille que lui avait remis Burler, et lisant seulement le titre de chacune des pièces qu'il contenait. — Maintenant, continua-t-il, examine bien ce qu'il vous reste à faire... d'un côté, les papiers de Lucy entre mes mains ; de l'autre Burler qui parlera, si cela devient indispensable vous voyez que j'ai mis toutes mes preuves et règle... Point de bruit donc ni de scandale ; nous voulons bien taire un crime qui vous conduirait aux galères ; nous consentons même à vous donner de quoi vivre... mais repentez-vous et soyez humble.

La fertté de William reprit un moment le dessus ; il se redressa, lança sur Henri un regard hautain et voulut sortir.

Mais Henri courut à lui, l'arrêta, et lui appuyant sur l'épaule un vigoureux poignet, le fit tomber à genoux devant Lucy :

— Bien ! reprit-il ; voilà la seule posture qui te convienne devant l'orpheline que tu as dépouillée de son nom et de sa fortune ; devant la pauvre fille sans expérience que tu as outragée, déshonorée et que tu as placée trop bas pour mériter une réparation !.. Voler et séduire, puis passer une vie toute de festins et de bals, de jouissances et d'oisiveté, te pavaner au milieu de femmes à diamants pour maîtresses, et d'hommes à la mode pour courtisans, briller au premier rang par tes équipages, tes villas, et le luxe de tes ameublements, et tomber à l'état de dégradation où tu voilà !.. Homme du monde, homme de salon, tu me fais pitié... relève-toi ; l'homme du peuple te fait grâce.

William se leva et balbutia quelques paroles.

— Assez, dit Henri en l'interrompant ; nous ne voulons point de tes excuses ; elles ne te sont arrachées que par la force et par la crainte de la justice.

Lucy est compassion de l'abaissement du coupable.

— Qu'ai-je besoin de tant de richesses ? dit-elle ; nous partagerons , M. William.

— Non , interrompit vivement Henri , cela ne sera point tant que je vivrai ; il faut que justice soit faite ; ne me forcez point à en poursuivre l'accomplissement devant le tribunal des hommes. Ecoutez encore , M. William , je n'ai pas tout dit. Vous avez abusé de la jeunesse et de l'inexpérience de Lucy ; la société , qui n'est pas toujours juste , imprime un sceau d'infamie sur la mère qui n'est pas épouse , sur l'enfant qui n'est pas reconnu par son père ; cette tache que vous avez faite à la vie de votre victime , il faut qu'elle soit lavée et que ses enfants aient un nom....

— Henri , s'écria Lucy , qu'allez-vous faire ? Pensez-vous que l'amour puisse exister encore quand l'estime a cessé ? Non , non , jamais je ne consentirai à devenir l'épouse de M. William.

— Il s'agit de l'honneur de vos enfants , Lucy ; vous n'êtes pas maîtresse de refuser... Et puis , rassurez-vous , votre mariage terminé , vous redeviendrez libre comme auparavant ; à Dieu ne plaise que je veuille vous forcer à vivre avec un homme que vous ne pouvez plus aimer ! Ainsi , M. William , dans quinze jours vous vous éloignerez avec ce que vous aura accordé la générosité de Lucy ; votre lettre demeurera entre mes mains comme garantie de votre soumission... Cependant , si plus tard , éclairé par l'âge et corrigé par cette leçon , vous reveniez à des sentiments meilleurs , à une vie plus honorable...

— Assez , M. Henri ! interrompit William avec impatience ; dictiez-moi vos volontés , c'est bien , vous êtes le plus fort ; mais dispensez-moi de vos exhortations dont je n'ai que faire...

Jusqu'à l'expiration de son congé , Henri déploya une activité sans exemple ; il répara même , dans la fortune de Lucy , une partie des désordres qu'y avait apportés la mauvaise gestion de William. Celui-ci , après un mariage célébré sans bruit , sans éclat , partit assuré d'une rente de douze cents francs ; Henri n'avait pas permis qu'elle fût plus considérable.

— C'est , disait-il à Lucy , tout ce que M. William , en vous dépouillant , avait jugé convenable de vous laisser ; il ne faut pas que l'aumône jetée au criminel dépasse l'indemnité accordée à la vic-

William , avant de quitter Londres , avait été voir Barler.

— Je n'ai plus que dix mille francs devant moi , avait dit celui-ci.

— Je n'ai plus que douze cents francs de rente , avait répondu celui-là.

— Vous allez faire une triste figure , et moi aussi.

— Je ne souffrirai pas longtemps de la misère.

— Que ferez-vous ?

— Le jour où elle me serrera trop fort à la gorge , il ne m'en coûtera qu'une balle et quelques grains de poudre pour lui faire lâcher prise.

— C'est parler comme un enfant... ah ! si vous étiez un homme , on pourrait vous faire des propositions , et la fortune nous sourirait encore.

— Parlez , parlez ; je m'accrocherais à un brin de paille !

— J'ai conçu un plan magnifique ; mais pour l'exécuter il faut du cœur et de la résolution.

— J'en aurai.

— Eh bien ! venez me trouver ce soir ; je vous présenterai à quelques amis , que vous n'auriez peut-être pas reçus dans vos salons , et qui n'en sont pas moins estimables... Je ne doute pas de votre réception ; nous partirons aussitôt après pour une mission importante.

Lorsque William quitta Londres , il avait Barler pour compagnon de voyage.

Lucy , devenue riche , n'eut pas d'autre ambition que de revenir à son existence de jeune fille ; elle sollicita la faveur de demeurer avec ses enfants à la maisonnette d'Edmonton ; le jour où elle fit cette demande fut un jour de fête pour M. et M^{me} Richard. Elle-même , en reprenant possession de la chambre où elle avait coulé de si heureuses années , ne put retenir de douces larmes de joie. Cependant un regret amer commençait à se glisser au fond de son cœur. Plus d'uné fois , il lui arriva de soupirer en regardant Henri , et lorsqu'il vint lui faire ses adieux au moment de partir pour rejoindre son régiment , il lui fut à peine possible de commander à son émotion.

— Hélas ! s'écria-t-elle en le suivant du regard pendant qu'il s'éloignait , pourquoi n'est-ce pas lui que j'ai aimé ?

VI.

C'était deux ans après le départ de Henri ; M. Richard venait d'allumer le poêle de sa serre afin de combattre l'influence d'une froide nuit d'oc-

tobre, et tranquille sur le sort de ses orangers, il traversait le jardin pour regagner la maison, lorsque tout près de lui se fit entendre comme un bruit produit par la chute d'un corps. Un homme venait, en effet, de se laisser tomber du mur à terre.

— Qui est-là ? cria M. Richard.

— Oh ! de grâce, point de bruit, répondit à voix basse l'inconnu, pitié, pitié pour un malheureux !

— Que voulez-vous ?

— Ne comprenez-vous pas ? on me poursuit, et je demande un asile.

— Mais au moins faut-il que je sache qui vous êtes.

— Silence !... au nom du ciel ! Entendez-vous ?... le pas des chevaux !... ce sont des gendarmes.... ils se demandent par où je suis disparu.... silence !... j'entends sa voix, à lui, le misérable ! O merci, mon Dieu, merci, les voilà qui s'éloignent.

L'inconnu était resté dans l'ombre que projetait le mur ; cependant sa voix avait fait tressaillir M. Richard, mais quand celui-ci le prenant par le bras, l'eut amené en face des rayons de la lune, ils demeurèrent tous les deux stupéfaits.

— M. William !

— M. Richard !

William se cacha la tête des deux mains et tomba à genoux ; il semblait qu'un coup de foudre l'eût anéanti.

— Vous ici ! reprit M. Richard, après un moment de silence, et dans quel état !

— Je suis perdu ! murmura William.

— Suivez-moi ; vous n'avez rien à craindre.

M. Richard conduisit William dans une petite chambre au-dessous du comble.

— Vous passerez la nuit ici ; demain nous verons ce qu'il sera possible de faire.

William voulut prendre la main de M. Richard qui, dans un premier mouvement dont il ne fut pas maître, retira vivement la sienne.

— C'est juste, dit William avec amertume, il y a trop de distance à présent entre nous... et pourtant, je ne veux pas que vous puissiez me croire plus criminel que je ne le suis ; car si j'étais pris, voyez-vous, on m'accuserait, on me condamnerait comme meurtrier....

— Malheureux !

— Mais je ne le suis pas ; j'atteste le ciel que le

sang n'a point encore souillé mes mains.... c'est Burler seul....

— Burler !

— J'étais sur le bord de l'abîme, c'est lui qui m'y a précipité ; entraîné par l'ascendant que ce misérable a su prendre sur moi, je suis tombé aussi bas que peut tomber un homme.... Mais quand j'ai vu résister le voyageur que nous suivions depuis Londres, quand j'ai vu Burler tirer son poignard, une affreuse lumière a soudain dessillé mes yeux ; j'ai compris tout ce qu'il y avait d'horrible dans mon existence ; j'ai fui,.... non, j'étais pas né pour cet infâme métier d'assassin !... et cependant, je serai puni comme si j'avais tué ; car les gendarmes l'ont arrêté lui, Burler, et il me dénoncera comme son complice.

— Nous chercherons un moyen de vous soustraire aux poursuites ; le nom de Lucy et de ses enfants ne doit point être déshonoré.

— Lucy !... mes enfants !... car ce sont aussi les miens. M. Richard, s'écria William dans un trouble inexprimable ; ah ! dans l'état où je suis, j'aimerais mieux mourir que de reparaitre devant leur mère... mais eux ! que ne puis-je les embrasser ! il me semble que cela calmerait le feu qui me brûle la poitrine.

— Ma femme a emmené ce soir Lucy et les deux aînés de ses enfants ; il n'y a ici que le plus jeune....

William se jeta à genoux :

— Oh ! permettez que je le voie une fois... une seule fois !... vous n'aurez point la barbarie de me refuser... une seule fois, entendez-vous ? et faites ensuite de moi ce que vous voudrez.

M. Richard se sentit attendri.

— Venez donc, dit-il, avant que personne soit rentré.

William suivit M. Richard, qui le conduisit dans l'appartement de Lucy. L'enfant dormait dans son berceau ; William resta debout quelques minutes, le contemplant à la lueur d'une lampe ; sa physionomie semblait s'inspirer de l'innocence de cette tête angélique dont la bouche souriait, dont les yeux étaient gracieusement fermés et sans contraction, par un paisible sommeil ; tout-à-coup il se baissa, déposa doucement un baiser sur le front de l'enfant, le regarda encore, essuya une larme, et tournant vers M. Richard sa figure devenue calme :

— Je puis maintenant, dit-il, faire mon devoir avec fermeté.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



Le Bon Ange

Alors, comme s'il craignait de voir faiblir le | près de nous des gendarmes qui arrêterent mon
agresseur. Nous nous mîmes alors à la recherche



Alors, comme s'il craignait de voir faiblir le courage qu'il venait de puiser dans cette courte contemplation; il remonta brusquement à la chambre qui devait lui servir de refuge.

Une heure après cette scène qui avait profondément ému M. Richard, les habitants de la maisonnette étaient, selon leur habitude, réunis dans une salle basse autour d'une table sur laquelle M. Richard avait ouvert une Bible. M^{me} Richard, une main appuyée sur l'épaule de son mari, écoutait attentivement la lecture qu'il faisait. Lucy tenait sur ses genoux son dernier enfant qu'elle allaitait encore, tandis que ses deux autres enfants, deux petites filles charmantes, jouaient à ses pieds. Tout-à-coup, la porte s'ouvre, un homme paraît, et M^{me} Richard relevant aussitôt la tête, s'écrie : mon fils ! (1).

L'aînée des petites filles courut vers Henri pour l'embrasser ; un éclair de joie brilla dans les yeux de Lucy, mais il fut bientôt remolacé par une expression d'inquiétude et de douleur.

— Henri, dit-elle, vous êtes blessé.

Henri avait, en effet, le bras soutenu par une écharpe ; M^{me} Richard jeta un cri, M. Richard se leva et courut à son fils ; mais il se hâta de les rassurer et leur affirma en souriant que sa blessure n'avait rien de grave.

— Ce n'est qu'un léger coup de poignard ; dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

— Un coup de poignard ! s'écria son père ; ce n'est donc pas à l'armée ?...

— Non, mon père, c'est ici, à cent pas de votre maison...

— Tu as été attaqué ?

— Par deux misérables dont l'avidité n'avait pourtant pas dû être bien vivement excitée par mon modeste uniforme. Arrivé ce matin à Londres avec mon régiment qui doit y rester en garnison, je n'avais pas voulu vous en prévenir afin de vous causer une surprise. Ce soir, ayant obtenu une permission de mon colonel, je m'étais donc mis joyeusement en route, et je reconnais déjà les deux peupliers de votre jardin, lorsque je me sentis saisir brusquement par derrière ; je parvins à me dégager ; l'un des deux bandits qui m'avaient surpris s'enfuit aussitôt ; l'autre se jeta sur moi comme un furieux, le poignard à la main, et je ne sais ce qui serait arrivé, si, au plus fort de cette lutte, la Providence n'eût amené

près de nous des gendarmes qui arrêterent mon agresseur. Nous nous mîmes alors à la recherche de son complice ; il avait disparu ; tous nos efforts pour retrouver ses traces ont été infructueux. Et maintenant devineriez-vous, mon père, quel est le voleur arrêté ?

— Moi ? comment veux-tu ?....

— Eh bien ! c'est Burler.

— Burler !

— L'ancien concierge de M. William ; quant à l'autre....

Henri s'arrêta, sur un signe que lui fit vivement son père.

Quand fut venu le moment de se séparer, Henri prit à part M. Richard et lui dit :

— Pourquoi donc, mon père, lorsque je parlais ce soir du misérable qui nous avait échappé, m'avez-vous fait signe de garder le silence ?

— J'ai craint de l'entendre prononcer son nom.

— Mais je ne le connais pas.

— Eh bien ! je le connais, moi.

— Que dites-vous ?

— C'est dans cette maison qu'il s'est réfugié et notre premier devoir est de le soustraire aux recherches de la justice.

— Vous me surprenez étrangement, mon père ; quel est donc cet homme ?

— Tu vas le savoir.

M. Richard conduisit Henri à la chambre de William ; la porte était ouverte.... Personne ! Et le lit n'avait même pas été défait !

On trouva seulement sur la cheminée une lettre adressée à Lucy ; la voici :

« Je n'ai que le choix entre la justice des hommes et celle de Dieu ; les hommes, en me punissant, graveraient la tache du déshonneur sur le front de mes enfants.... C'est à la justice de Dieu que je me livre.

» Adieu, Lucy ; amour pour nos enfants, oublie et pardon pour moi ! »

Le lendemain on retirait de la Tamise un cadavre qui fut reconnu pour être celui de William.

Le même jour, Burler fut trouvé étranglé dans sa prison.

Quant à la famille Richard, elle habite encore aujourd'hui Edmonton ; Henri s'est retiré du service ; et Lucy, devenue sa femme, s'étonne chaque jour davantage que son premier amour n'ait pas été pour lui.

(1) Voyez la gravure sur acier.



LE BACHELIER DE GOETTINGUE.



Le soleil dorait de ses derniers rayons la flèche aiguë de la principale église de Goettingue, lorsque le docteur Fornarius, après avoir congédié la foule de ses disciples, rentra dans son cabinet. Un poêle en fonte, placé au milieu, entretenait dans la chambre une chaleur douce. On était au mois de décembre, et la vie sédentaire du bon docteur l'avait rendu fort frileux. Une épaisse couche de neige couvrait les rues qui commençaient à devenir désertes, et la bise sifflait avec force aux vitraux des maisons gothiques.

L'habitation du docteur Fornarius était située à l'extrémité d'un faubourg et complètement isolée des maisons voisines. La haute muraille qui l'entourait servait d'enceinte à un petit jardin tout ombragé d'arbres verts. Ses fenêtres, d'ailleurs, constamment fermées, défendaient aux regards profanes de pénétrer dans l'intérieur de la demeure du sage, et la porte s'ouvrait bien rarement pour un petit nombre d'élus. Cette existence mys-

térieuse, jointe à l'austérité extrême de ses mœurs, n'avait pas moins contribué que la diversité et la profondeur réelle de ses connaissances, à étendre au loin la réputation du savant Fornarius. On le disait surtout versé dans les sciences occultes et initié à toutes les arcanes de la cabale.

A peine, ce jour-là, venait-il de s'installer, non sans un vif sentiment de plaisir, dans son grand fauteuil de cuir usé, tenant ouvert sur ses genoux son livre favori, qu'un léger coup fut frappé à la porte de son cabinet.

Entrez, s'écria Fornarius visiblement contrarié. — Ah ! c'est vous, Frank, ajouta-t-il aussitôt d'une voix plus douce, à la vue du jeune homme qui s'avancait timidement. Asseyez-vous là d'abord et réchauffez vos mains gourdes. — Vous me direz ensuite ce qui vous amène.

En parlant ainsi, Fornarius indiquait à l'étranger un siège placé près de son fauteuil.

Le jeune homme, après s'être débarrassé de son chapeau et de son manteau blanchis par la neige, s'assit d'un air embarrassé à la place qui lui était désignée. Fornarius fixa quelque temps

sur lui un regard scrutateur tempéré par la bienveillance.

C'était un tout jeune homme, dont la physionomie candide, encadrée dans les mèches tombantes de sa chevelure blonde, était relevée par un front haut où respirait l'intelligence. Ses yeux habituellement rêveurs, s'illuminaient parfois d'une pensée ardente. Fornarius l'affectionnait entre tous ses disciples, à cause de son aptitude merveilleuse et de son zèle pour l'étude.

— Maître, dit-il tout-à-coup en levant vers le docteur un regard mal assuré. — Votre leçon d'aujourd'hui m'a vivement intéressé. Vos savantes recherches sur les effets et sur les causes accablent un esprit supérieur et subtil à qui rien n'échappe, qui sait également remonter au principe caché de toutes les choses et distinguer le lien invisible qui les enchaîne les unes aux autres....

— Mon fils, interrompit Fornarius avec une gravité modeste, il y a sans doute au fond de ces investigations de la philosophie, un puissant attrait et un but digne d'une noble ambition. Oui, je crois qu'il existe sous l'enveloppe superficielle de chaque chose une parcelle de la vérité éternelle et un rayon détaché de la science suprême. Mais ils sont infiniment rares, ceux à qui il a été donné de les recueillir. Dieu me préserve, quant à moi, du fol orgueil de me croire du nombre de ces esprits fortunés !...

— Oh ! maître, s'écria Frank avec enthousiasme, vous l'avez dit ; c'est un noble but que la vérité ! *Cherchez*, voilà la vie ; *connaitre*, voilà la fin ! Et moi aussi je brûle de savoir... Cher maître, ajouta-t-il en baissant tout-à-coup la voix comme pour une confidence importante, laissez-moi vous ouvrir mon cœur...

— Parlez, mon ami, dit Fornarius avec empressement, parlez en toute confiance.

— Je vous l'avouerai, répondit Frank en hésitant, de tous les avantages que vous devez à vos profondes études, le plus admirable, le plus précieux à mes yeux, c'est de pouvoir prédire et expliquer l'avenir.

— Il est vrai, mon fils, que j'ai réussi quelquefois à lire dans le livre de la destinée ; mais, croyez-moi, l'ignorance vaut mieux souvent que le savoir, et il y a de terribles compensations à la satisfaction de ce désir téméraire.

— Quelles que soient ces compensations, mon père, puisque vous daignez m'autoriser à vous

donner ce nom, je les accepte et je m'y soumetts d'avance, si vous voulez bien, en m'initiant aux mystères de la Nécromancie, me révéler les chances diverses que le sort me réserve. Croyez que ma reconnaissance...

A ces paroles, Fornarius attachait ses deux petits yeux perçants sur Frank qui ne put s'empêcher de rougir. Un sourire imperceptible effleura les lèvres du docteur.

— J'aurais voulu vous faire renoncer à ce projet, reprit-il ; mais, puisque je ne puis y parvenir, je dois vous prévenir que ma science n'agit que sur les événements et sur les faits, et non sur les sentiments et les pensées. Ainsi, la Nécromancie me dit bien que vous arriverez par mes soins à une haute fortune, mais si, arrivé là, vous vous souviendrez du pauvre Fornarius, voilà ce que je ne puis prévoir.

Oh ! mon bon, mon excellent maître ! s'écria Frank ; pouvez-vous croire que j'oublie jamais le service que vous m'aurez rendu ?

— Allons, vous le voulez, reprit Fornarius. Eh bien ! j'y consens... Mais il se fait tard... nos opérations et nos recherches pourront se prolonger fort avant dans la nuit, et je ne consentirais pour rien au monde à vous exposer au danger de rentrer seul à votre domicile au milieu de la nuit, dans cette saison... Acceptez l'hospitalité que je vous offre de bien bon cœur. Demain matin, vous serez libre d'aller reprendre vos occupations journalières.

— J'accepte volontiers, mon cher maître, votre proposition obligeante. Si vous le permettez, j'attendrai le jour dans cette chambre...

— Non pas, s'il vous plaît ; vous êtes jeune, vous avez besoin de repos. Une nuit tout entière sans sommeil ne convient ni à votre âge, ni à votre organisation. Quant à moi, qui suis habitué aux veilles, celle-ci ne changera rien ni à mon régime ni à ma santé. Avec votre permission, c'est dans ma chambre à coucher que vous irez achever votre nuit, tandis que j'attendrai ici le retour de la lumière...

Sans laisser à son hôte le temps de répondre, Fornarius agita le cordon d'une sonnette qui fit accourir sa vieille gouvernante.

— Marthe, dit le docteur, faites un bon feu dans ma chambre à coucher, et mettez des draps blancs dans mon lit. Frank y prendra ma place

pour cette nuit... Mais allez auparavant me chercher dans l'armoire dont voici la clé, une de ces bouteilles au long col, cachetées de rouge, qui sont sur le second rayon.

Après que Marthe lui eut apporté ce qu'il avait demandé : C'est bien, dit le docteur; maintenant, laissez-nous et tenez-vous prête à revenir dès que je vous appellerai.

— Ceci, poursuivit-il, en présentant un verre à Frank, et faisant sauter les liens qui retenaient le bouchon de la bouteille, tiendra notre esprit éveillé et fortifiera notre estomac contre la fatigue. Je bois à vos succès, mon cher néophyte, et souhaite que pour vos débuts dans la carrière des honneurs, vous obteniez bientôt le bonnet de docteur, objet de votre ambition....

Les verres se choquèrent.... Frank, pour faire honneur au vin de Fornarius, autant qu'à sa cordiale hospitalité, avala d'un seul trait le liquide doré qu'on venait de lui verser....

En ce moment un coup violent frappé à la porte du cabinet fit tressaillir Frank sur sa chaise.

— Qu'est-ce donc ? dit Fornarius d'un ton colère. Marthe aurait-elle oublié la consigne que je lui ai donnée ! Que peut-on me vouloir à une pareille heure ?

Un vieillard que Frank reconnut d'abord pour le serviteur de confiance de son oncle, entra brusquement. Meinherr Frank, dit-il tout hors de lui, hâtez-vous de revenir à la maison : votre oncle se meurt...

— Se pourrait-il ? s'écria Frank.

— Hélas ! meinherr, la goutte dont il souffrait si cruellement depuis plusieurs jours, lui est montée, dit-on, dans la poitrine, et son médecin assure qu'il n'a plus que quelques heures à vivre...

— Un si digne homme et un si bon parent ! murmura Fornarius vivement ému. Je regrette sans doute, mon cher Frank, l'interruption de notre entretien, mais partez ; vous n'avez pas un instant à perdre...

— Allez donc, dit Frank se tournant vers le messager, je vous suis aussitôt.

Puis, se rasseyant et regardant Fornarius interdit : Je vois ce que c'est, dit-il ; c'est une de ces paniques auxquelles la santé de mon oncle, un peu altérée par les excès, nous a habitués. L'accès aura été plus violent cette fois ; mais il n'y a aucun danger sérieux.... Continuons, je

vous prie, notre entretien ; car je suis impatient de savoir....

Fornarius, de plus en plus surpris, allait commencer, lorsqu'un second messager entra en poussant des gémissements... Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! Mon bon maître, mon excellent maître....

— Eh bien ? demanda Frank avec vivacité.

— Il est mort.

— Mort, dis-tu ? En es-tu bien sûr ?

— Hélas ! meinherr, il a rendu l'âme entre mes bras, après vous avoir vainement demandé plusieurs fois....

— Mon oncle ! mon cher oncle ! s'écria Frank en cachant sa figure dans ses mains, que je le voie encore ! courons....

— Arrêtez, mon ami, dit Fornarius, la douleur vous égare. Après avoir négligé d'assister aux derniers moments d'un parent qui vous chérissait et dont l'héritage vous était assuré, ne craignez-vous point que cet empressement tardif ne soit attribué aux basses suggestions de l'intérêt personnel ?

— Eh ! voulez-vous, Fornarius, que j'abandonne la maison de mon oncle à la rapacité des gens à gages et au pillage des étrangers ? Qui donc, si ce n'est moi, se chargera de faire rendre les honneurs funèbres à celui qui fut mon second père ? Non, non, n'essayez pas de me retenir ; rien ne saurait m'empêcher d'accomplir un devoir sacré.

— Partez donc, répliqua Fornarius, et que le ciel protège un si digne fils !

Quelques jours après, Frank, dans l'appareil du deuil le plus sévère, entra dans le cabinet de Fornarius. Mon oncle, dit-il, au docteur, m'a institué son légataire universel. Je suis riche et je ne veux me priver ni des leçons que vous m'avez promises ni des conseils de votre expérience. J'ai conçu de vastes projets dont je vous ferai part ultérieurement. En attendant, suivez-moi, si vous m'êtes véritablement attaché. Nous ne nous quitterons plus. Abandonnez cette maison et renoncez à votre place. Nous demeurerons ensemble, ma fortune sera à votre disposition.

— Il m'en coûtera sans doute de rompre mes habitudes, et je ne suis plus d'âge à commencer un nouveau genre de vie. Mais n'importe ; il ne sera pas dit que Fornarius aura refusé quelque

chose à son ami Frank. Je vais m'occuper immédiatement de la vente de ma maison.

— Je vous l'achète, mon brave Fornarius, et dès ce moment, si vous le voulez, vous pouvez me regarder comme votre débiteur de la somme de *vingt-cinq mille florins*.

— Soit; voilà qui est convenu. Avec cela, il me sera permis, au moyen d'une petite rente, de récompenser les longs services de ma vieille gouvernante.

— Comme il vous plaira.

Fornarius suivit son élève. Bientôt, grâce à ses leçons et aussi au crédit dont il jouissait auprès des membres influents du conseil de l'Université, Frank obtint, à la suite d'un examen public, le diplôme de docteur. Ce titre, qui le faisait l'égal de son maître, pour le rang, sinon pour le mérite, altéra bien un peu, à la vérité, les marques de déférence et de respect qu'il se plaisait à lui accorder auparavant. Mais Fornarius qui n'attachait d'importance qu'à la réalité des sentiments, s'aperçut peu de ce changement.

Frank était assez riche pour se passer du secours des emplois publics. Mais son ambition avait augmenté avec sa fortune. La mort de son oncle laissait vacante une place de professeur dans l'une des facultés de Göttingue, Frank convoitait ce second héritage, et après un *interim* d'un an, confié à un pauvre savant, pour laisser au jeune postulant le temps de prendre au moins l'apparence d'un homme, Fornarius parvint encore, en invoquant la mémoire de l'oncle, à faire nommer le neveu pour son successeur.

Le désir de se distinguer stimula le goût naturel de Frank pour le travail. Fornarius lui servait à la fois de guide dans ses études et comme d'un répertoire vivant des connaissances humaines. Son mérite brillait d'autant plus qu'il était moins en rapport avec son âge. Ses leçons étaient suivies par un auditoire nombreux et choisi. Son nom commençait à se répandre dans le monde savant.

Cependant Fornarius était passé, par une transition rapide du rôle de maître à celui d'émule et d'ami, puis enfin de ce dernier à celui de conseiller privé. Frank, dans l'ivresse de ses succès, ne se souvenait guère de son ancien maître que pour utiliser à son profit son savoir et son crédit.

Les préoccupations de la science et de l'ambition lui avaient enlevé jusqu'au souvenir des *vingt-*

cinq mille florins promis en échange de la maison de Fornarius, et pour lesquels l'honnête docteur n'avait d'autre garantie que la parole de l'acquéreur. Un jour cependant Fornarius se hasarda, après bien des combats avec lui-même, à présenter à ce sujet une humble requête au nouveau docteur. Meinherr Frank, lui dit-il timidement (car depuis longtemps Fornarius avait contracté l'habitude de faire précéder le nom de son ancien élève de cette appellation respectueuse), il y a cinq ans aujourd'hui que j'ai l'honneur de vous aider de mes conseils, et je puis me rendre à moi-même ce témoignage qu'ils ne vous ont pas été tout-à-fait inutiles.

— Est-ce à dire que j'ai manqué à ce que je vous devais? répliqua Frank avec hauteur.

— Je ne dis pas cela précisément, meinherr.

— N'êtes-vous pas traité chez moi comme mon égal?

— Je ressens comme je le dois, l'honneur d'une telle condition.

— De quoi vous plaignez-vous donc enfin? Et pourquoi rappeler la date et l'importance des services que vous m'avez rendus?

— C'est que, meinherr, il y a précisément cinq ans que j'ai quitté ma petite maison.

— Et qu'importe?

— C'est que, ajouta Fornarius avec embarras, c'est que la pauvre Marthe attend encore le premier quartier de la pension que je devais lui payer sur les *vingt-cinq mille florins* que vous m'aviez promis....

— Me croyez-vous capable de manquer à ma parole, et n'est-ce que l'intérêt personnel qui vous a déterminé à me suivre? Il est bien temps, vraiment, de songer à une telle bagatelle, quand je suis moi-même tout occupé de votre avenir et de notre commune fortune. Écoutez-moi, Fornarius. Il y a en ce moment une chaire vacante à Vienne. C'est un poste important et qui peut porter bien haut un homme habile. Vous êtes bien dans l'esprit du ministre de qui dépend cet emploi. Demandez pour moi cette faveur; elle me sera accordée, à votre recommandation, j'en suis certain. Alors nous partons ensemble, et je pourrai enfin m'acquitter envers vous avec quelque noblesse.

La réputation de Frank était parvenue jusqu'à la capitale de l'Autriche. Sa nomination à la chaire qu'il sollicitait ne se fit pas attendre, et bientôt,

ainsi qu'il l'avait annoncé, il partit pour Vienne en compagnie de Fornarius. Les connaissances qu'il déploya dans cette sphère élevée du professorat, donnèrent un nouveau degré de célébrité à son mérite, et, en peu de temps, toute l'Allemagne citait avec admiration le savoir immense et l'éloquence du docteur Frank. Sa fortune grandit avec sa renommée. Il fut nommé successivement à plusieurs sinécures rétribuées, qui n'étaient en quelque sorte que des témoignages de l'estime particulière du gouvernement. Enfin, le doyen du conseil universitaire s'étant retiré à cause de son grand âge, Frank fut nommé à sa place. Fornarius jugeant alors que l'ambition de son ancien élève devait être satisfaite et que ses conseils lui devenaient désormais inutiles, songea d'autant plus sérieusement à prendre congé du nouveau dignitaire, que depuis longtemps il gémissait en secret de l'indifférence croissante et des manières de plus en plus hautaines de Frank à son égard. Meinherr, balbutia Fornarius tremblant d'émotion et peut-être de regrets, vous voilà riche et comblé d'honneurs.... Pour moi, je me fais vieux, mon dévouement ne vous servirait à rien. Il est temps que je pense à me retirer....

— Je ne le permettrai pas assurément. Pour rien au monde, je ne voudrais consentir à me priver de votre expérience et de vos services, honnête Fornarius...

— Mais, meinherr, je ne puis à mon âge rester dans la position précaire....

— Ingrat, osez-vous appeler précaire la position indépendante et honorable que vous occupez dans ma maison !

— Si seulement — ajouta Fornarius d'un air suppliant — vous daigniez vous souvenir des *vingt-cinq mille florins* ?

— Quoi donc ? Faudra-t-il que je ne trouve jamais en vous qu'un créancier acharné, et me croyez-vous un débiteur insolvable ? Je n'aurai garde aujourd'hui de remettre entre vos mains une somme qui vous confirmerait peut-être dans la folle pensée de vous séparer de moi...

— Mais, meinherr, répliqua Fornarius les larmes aux yeux — vous ne refuserez pas, du moins, pour la vieille Marthe....

-- Encore cette femme ! En vérité, c'est quelque chose d'étrange que l'obstination de certains gens à mêler les choses futiles aux intérêts les plus importants, et à vouloir contraindre les per-

sonnes haut placées à partager leurs préoccupations mesquines... Je suis fâché, mon brave Fornarius, de voir que vous me rendiez si peu de justice.... Encore un peu de patience, encore un effort, et je touche au but, et je monte le dernier échelon de la puissance.... Entendez-vous cela, mon vénérable savant ? Le premier ministre — ajouta-t-il en baissant la voix — est bien usé par l'âge et les fatigues ; il a de l'estime pour vous, docteur ; il faut lui conseiller le repos. Il m'a pris moi-même en affection. L'empereur, dit-on, fait quelque cas de mes talents. Agissons chacun de notre côté sur votre ami pour le déterminer, quand le moment sera venu, à faire auprès de sa majesté une démarche en ma faveur...

— Dès ce jour, Fornarius rendit de fréquentes visites à son illustre ami, qui aimait son caractère simple et honnête, autant qu'il estimait son prodigieux savoir. Le ministre le consultait souvent sur ses affaires privées aussi bien que sur les questions d'intérêt public, et Fornarius servant à la fois l'ambition de Frank et la santé du ministre, détermina ce dernier à faire agréer à l'empereur sa démission et la nomination de son protégé.

Le dernier vœu de Frank était enfin accompli. La fortune l'avait conduit comme par la main au faite des honneurs. Il dit pour toujours adieu au professorat, et quitta sa demeure bourgeoise pour aller habiter un des plus magnifiques palais de Vienne,

La foule de courtisans, de solliciteurs et de personnages de tout rang qui encombraient les antichambres, dans les premiers jours de son installation, rendit inutiles les efforts de Fornarius pour arriver jusqu'au nouveau ministre. Enfin les portes s'ouvrirent à ses instantes supplications, et ce fut avec une crainte respectueuse que le bon docteur monta le riche escalier de ce séjour de la grandeur dont il avait lui-même facilité l'entrée à Frank.

Au moment où l'huissier de service auprès du ministre annonça le docteur Fornarius, son excellence fit signe à deux secrétaires, qui écrivaient sous sa dictée, de se retirer.

— Ah ! monseigneur, s'écria Fornarius dès qu'ils furent sortis ; ayez pitié de votre vieux professeur..., ne puis-je pas dire votre ami ?

— Que voulez-vous de moi ? demanda froidement le ministre.

— Que vous me donniez l'hospitalité.... Depuis que vous m'avez laissé seul dans votre dernière maison, elle a été vendue par vos ordres, et je me trouve absolument sans asile et sans ressources...

— Vos exigences ont lassé ma générosité, mein herr Fornarius, mes bontés ont seules encouragé la nouvelle incartade dont vous vous rendez coupable en ce moment. Je croyais que vous auriez du moins compris les devoirs que m'imposent les hautes fonctions dont je suis investi et la distance qu'elles ont mises pour toujours entre vous et moi..

— Le ciel me préserve de manquer au respect que je dois à votre dignité. Mais que Votre Excellence daigne remarquer que je suis étranger en cette ville...

— Et qui songe à vous y retenir ?

Fornarius, à cette observation cruelle, essaya vainement de cacher une larme qui, descendant entre les rides profondes de sa joue, alla se perdre dans les touffes grisâtres de sa longue barbe.

— Monseigneur, reprit-il, en tombant aux genoux du ministre, j'ai tout quitté pour vous suivre. J'ai renoncé, sur votre demande, à ma place de professeur et aux occupations qui étaient ma seule ressource et mes seuls plaisirs. Il ne me reste pas même aujourd'hui de quoi me rendre jusqu'à Gœttingue.... Je n'ai d'espoir qu'en vous...

— Sais-je donc votre caissier ?

— Cependant, monseigneur, les vingt-cinq

mille florins pour lesquels vous m'avez donné votre parole...

— Insolent ! si j'ai eu la faiblesse de faire cette promesse à un misérable nécromancien, avez-vous pu vous flatter que le ministre ratifierait les engagements arrachés à l'inexpérience de la jeunesse ? Sortez, malheureux, et retournez à votre maison et à vos occupations diaboliques...

— Monseigneur, pitié pour ma vieillesse ! il se fait tard, la nuit est noire, la neige couvre les chemins....

— Sortez, vous dis-je, ou j'appelle mes gens.

— C'est inutile, répliqua Fornarius, se relevant fièrement et attachant sur le ministre ses deux petits yeux perçants; et puisque Votre Excellence me refuse un abri dans son palais de Vienne, je ferai bien, je le vois, de rester désormais dans ma petite maison de Gœttingue....

En achevant ces paroles, Fornarius agita le cordon d'une sonnette; Frank promena autour de lui un regard interdit et reconnut bientôt qu'il se trouvait encore à la même place dans le cabinet du docteur Fornarius....

Marthe ! cria le docteur à la vieille gouvernante qui venait d'entrer, reconduisez herr Frank jusqu'à la porte de la rue; je ne suis pas assez sot pour céder ma chambre et mon lit à un simple Bachelier de Gœttingue.

Auguste DE LACROLL





LE PRINCE FORMOSE.

PROLOGUE.

Sur la limite des deux royaumes de France et d'Espagne, tout auprès de ce célèbre flot des Faïences, on ne dispute plus que quelques touffes de joncs aux continuel atterrissements du fleuve, se penche sur le versant d'une colline, aux flancs de laquelle sont échelonnés, comme autant d'avant-postes, des mamelons, tantôt arides, tantôt verdoyants, la charmante ville d'Irun. Irun, c'est encore la vieille Espagne avec ses bâtisses à pignons et à tourelles, ses larges façades de pierre jaune, percées de meurtrières, avec ses balcons aux balustres écussonnés et rouillés, ses rues tortueuses et ses grands couvents endormis à l'ombre.

Vers la fin de 1821, une chaise de poste, attelée de quatre mules, venant de Madrid, traversait au grand trot la petite ville d'Irun, et s'arrêtait à la *posada de la Trinidad*, peu habitée à de telles aubaines. Maîtres et valets étaient sur

pied pour recevoir dignement les hôtes que la Providence leur envoyait. La voiture ne contenait que deux personnes, un homme et une femme. L'homme, que ses gens appelaient Monsieur le Duc, avait cinquante ans ; il portait sur toute sa personne les indices d'une vieillesse anticipée. La femme était belle et jeune ; elle paraissait souffrir. A peine descendue de sa chaise, elle monta dans sa chambre, et, sur ses instances de l'inconnu, qui semblait être son mari, elle consentit à se coucher. Autant la jeune femme avait l'air calme et tranquille, autant l'homme qui l'accompagnait était agité ; il se promenait à grands pas abîmé dans des pensées peu souriantes. Au bout de quelques minutes de silence, il prit la parole et s'adressant à la jeune femme :

— Il faut absolument que ce que j'ai résolu s'accomplisse.... Je vous engage à y réfléchir, Héléne.

— J'ai fait toutes mes réflexions, répondit la jeune femme. Jamais je ne consentirai à ce que vous me proposez.

— Quoi de plus simple pourtant, reprit l'inconnu.

connu à voix basse, il y a un an que nous avons quitté Paris. Pendant cette année, vous pouvez être devenue mère.

— Dieu ne l'a pas permis, dit la jeune femme avec un soupir.

— Je le sais parbleu bien ; mais on peut corriger les arrêts du sort... Tenez, Hélène, ajoutez-il en pressant la main de la jeune femme, accordez-moi ce que je demande. Nous irons dans un hospice d'enfants trouvés ; nous choisirons un enfant qui sera beau et qui passera pour notre fils. Au moins mon nom ne mourra pas, ce nom illustre qui remonte aux premiers siècles de la monarchie, et notre fortune ne sera pas une proie convoitée par des collatéraux.

— Je ne prêterai jamais la main à une spoliation, interrompit la jeune femme.

— Je vous avoue que je ne comprends rien à un pareil entêtement, dit l'inconnu en recommençant sa promenade à travers la chambre.

La jeune femme ne répondit pas. Un sourire amer glissa seulement sur ses lèvres.

Après un quart d'heure d'évolutions en tous sens, l'inconnu s'était arrêté devant la fenêtre qui donnait sur la cour de l'auberge ; il promenait avec violence ses doigts crispés sur la vitre, et exécutait une mélodie assez peu récréative, lorsqu'il vit entrer dans la cour, au grand galop de son cheval, un jeune cavalier de seize à dix-sept ans, d'une tournure élégante et d'une figure douce et fière. Le jeune homme remit son quadrupède, couvert de sueur, entre les mains du garçon d'écurie, et ordonna, en mauvais castillan, qu'on lui servît à déjeuner. Cette recommandation avait été prononcée sur le ton d'un homme peu familiarisé avec les habitudes du pays. On voyait, d'après cette prétention exagérée de satisfaire son estomac, qu'il ignorait l'état ordinaire des hôtelleries espagnoles, qui ont été, de tout temps, des temples consacrés à la famine.

A l'aspect du jeune cavalier, le front de l'inconnu s'était déridé ; il quitta la fenêtre, et dit en s'approchant de la jeune femme :

— Vous êtes malade, Hélène, tâchez de dormir. Le sommeil vous fera du bien, et nous pourrions nous remettre en route pour Paris ce soir même.

— Vous ne me parlerez plus de toutes ces vaines choses, n'est-ce pas, mon ami ? dit doucement la jeune femme.

— Je vous le promets, répondit l'inconnu ; et il fit boire à la malade un verre d'eau sucrée qu'il venait de préparer.

Au bout de quelques minutes, la jeune femme s'assoupit comme par enchantement et tomba dans un sommeil profond.

Alors l'inconnu sortit de la chambre à pas de loup, et descendit dans la salle basse de l'hôtellerie.

Le jeune cavalier attendait patiemment devant une table vide l'apparition d'une omelette promise, et faisait, par manière de passe-temps, une brèche assez large dans un énorme morceau de pain. L'inconnu s'assit à la même table ; seulement il se fit apporter par un domestique des comestibles prudemment placés en réserve dans le coffre de la voiture. Ces comestibles se composaient de pâtés, de viandes froides et de deux bouteilles de vin de Bordeaux. Le jeune homme jeta quelques regards de convoitise sur les apprêts de ce festin dont la réalité réveillait son appétit peu apaisé par la lointaine espérance d'une omelette problématique. L'inconnu commença à manger du bout des dents ; puis il offrit au jeune homme de prendre part à son déjeuner. Celui-ci fit quelque résistance d'abord, mais enfin, vaincu par les prières de son nouveau compagnon, il s'exécuta de bonne grâce et joua bravement de la fourchette. Nos deux personnages causèrent de choses et d'autres ; pendant le dialogue, l'inconnu versait à son convive des rasades de vin de Bordeaux, que ce dernier dégustait sans trop se faire prier. Peu à peu la tête de ce jeune homme, qui hier encore n'était qu'un enfant, s'échauffa si bien, qu'au sortir de table, il était d'une gaîté étourdissante.

Alors l'inconnu l'engagea à monter chez lui pour prendre du punch.

Le jeune homme accepta l'invitation, et ils s'installèrent dans une chambre contiguë à celle où était endormie la jeune femme.

L'inconnu fit ensuite passer le jeune homme, sous un prétexte quelconque, dans la chambre de la femme endormie ; puis il se retira en fermant la porte. A la vue de cet ange, au visage pâle et tranquille, et dont le bras lisse et blanc pendait hors du lit, le jeune homme se sentit tressaillir.

D'abord il crut rêver, puis, excité par cette

image enivrante, il fit quelques pas, et s'avança sur la pointe des pieds.

Nous ne dirons point ce qui se passa dans cette scène. Seulement, au moment où le jeune homme allait s'éloigner, la jeune femme, qui avait été endormie à l'aide d'un narcotique, se réveillant tout-à-coup, comprit, au désordre qui l'environnait et à la présence d'un étranger dans sa chambre, l'horrible drame qui venait de se jouer ; elle jeta un cri terrible et s'évanouit.

Le jeune homme avait disparu. Dans sa précipitation à prendre la fuite, il avait oublié un médaillon qu'il portait suspendu à son cou, et qui s'était détaché.

Deux heures après, l'inconnu faisait transporter dans sa voiture la jeune femme pâle et tremblante ; il jeta dix louis à l'hôtelier de *la Trinidad*, et se dirigea vers la France.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

Vers la fin de l'hiver de 1840, un homme se promenait sur cette partie du boulevard qui cotoie le passage de l'Opéra ; cet homme, vêtu avec une élégance de fort bon goût, avait l'aspect soucieux. Il marchait à grands pas, en murmurant entre ses lèvres quelques paroles sans suite qui trahissaient une assez grave préoccupation. L'inconnu dont il s'agit était grand, mince et d'une figure agréable ; l'aspect pâle et calme de son visage offrait un mélange assez singulier de douceur et d'énergie, de mollesse et de force ; ses yeux avaient surtout une expression indéfinissable. A la première vue son regard semblait éteint, tant il était incertain et vague ; on aurait dit des yeux de falence ; mais en examinant attentivement cet homme, on voyait aussitôt percer du fond de son orbite une petite lentille noire dont l'attraction magnétique vous fascinait. Du reste, toute sa personne portait le cachet de la plus sévère distinction. Il était distingué dans sa mise, dans ses manières, dans sa démarche et dans sa tournure. Un certain parfum d'aristocratie se trahissait dans le moindre de ses gestes. C'était, en un mot, ce qu'on nomme dans le langage du monde un beau cavalier. Quant à son âge, il était difficile de le dire sur ses traits ; on pouvait lui donner aussi hardiment vingt-six ans que trente-six.

Il y avait à peu près une demi-heure que l'inconnu se promenait en tous sens sur le boulevard,

lorsqu'il fut accosté par un jeune homme, qui lui dit d'un air étonné :

— Tu n'es pas encore au rendez-vous ? Moi qui pensais être en retard ; les autres doivent nous attendre.

— Ils attendront, répondit tranquillement l'inconnu.

— Est-ce que tu n'as pas l'intention de te rendre à la réunion des six ?... Tu sais bien qu'on ne peut rien décider sans toi.

— J'irai plus tard.

— Qu'attends-tu donc ?

— J'attends.... j'attends.... dit l'inconnu d'un air impatient, une lettre importante....

— Pour nous tous ?

— Non, pour moi. Je te dirai cela dans un autre moment.

Il avait à peine fini de parler, qu'un domestique en riche livrée lui remit un billet dont il rompit aussitôt le cachet. Le billet contenait ce qui suit :

« Mon cher prince,

« Madame la marquise de Veyle a été enchantée de l'honneur que vous avez bien voulu lui faire en sollicitant vos petites entrées chez elle ; elle m'a chargé de vous dire qu'elle vous recevrait toujours avec plaisir, et elle vous attend ce soir. Vous trouverez à votre hôtel une lettre d'invitation.

« Tout à vous, « A. DE POMMEREUX. »

Aussitôt après la rapide lecture de ce billet, la figure du jeune homme prit une expression joyeuse ; il mit la lettre dans la poche de sa redingote, et s'adressant à son domestique :

— Angelo, vous ferez atteler ce soir à onze heures.

Puis, prenant le bras de son ami, ils montèrent le boulevard, et se rendirent au café de Foy.

Ils pénétrèrent dans une salle séparée, au milieu de laquelle se dressait une table de sept couverts. Quatre jeunes gens, couchés sur des divans circulaires, se levèrent à leur arrivée, et vinrent leur donner des poignées de main.

— Messieurs, dit le principal personnage, qui était le prince Formose, je suis désolé de vous avoir fait attendre ; une affaire importante ne m'a pas permis d'être exact au rendez-vous. Puis il ajouta aussitôt d'un ton bref : — Ah çà ! Messieurs, êtes-vous bien surs de M. de Lorry, que vous voulez admettre dans notre association ?

— J'en réponds sur ma tête, dit l'un des interlocuteurs.

— Quels sont, demanda négligemment le prince en se couchant sur le divan, les antécédents de ce jeune homme ?

— Il a commencé, dit celui qui s'était porté caution, par être ce que les gens de province appellent un franc mauvais sujet.

— Ah ! fit le prince en signe d'approbation.

— Il avait, continua le jeune homme, vingt mille livres de rentes, qu'il a absorbées en trois ans.

— Très bien.

— Bref, il a fait de tout temps le désespoir de sa famille.

— Décidément, dit le prince, ce jeune homme a tous les droits exigibles pour faire partie de notre cénacle. En outre des avantages que vous venez d'énumérer, possède-t-il aussi quelques petits talents particuliers ?

— Il manie l'épée mieux que personne, il tire le pistolet comme un maître, et il a une force athlétique. On assure qu'à l'âge de dix-huit ans il assomma d'un coup de poing un honnête bourgeois dont il avait enlevé la fille.

— Que ne me disiez-vous cela tout de suite ! s'écria Formose. Et où est-il maintenant ?

— Il attend dans le passage de l'Opéra la décision des six membres.

— Qu'un de la fosse venir sur-le-champ. Berthold, ajouta-t-il en s'adressant au personnage qui l'avait abordé sur le boulevard, tu lui serviras d'introduit.

Berthold sortit.

— Eh bien, Messieurs, dit le prince d'un air dégagé aux quatre jeunes gens qui restaient, êtes-vous contents ? Il y a quatre mois que nous ne vous sommes vus ; il est bien juste que nous parlions un peu de nos affaires. Comment s'est passé votre séjour à Londres, Chau lieu ?

Celui auquel s'adressait cette interrogation s'occupait depuis un quart d'heure à remuer un jeu de cartes sur le bout de la table ; il ne jouait pas, mais il était tellement absorbé par l'étude de quelque combinaison, qu'il n'entendit pas.

— Toujours le même, dit l'un des jeunes gens ; les cartes ne le quittent plus ; il en a dans toutes les poches de ses habits, et jusque dans ses bottes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Chau lieu, sortant de sa méditation. Ne savez-vous pas que je

cherche depuis trois ans le moyen d'avoir brelan à tout coup ? Mais cela me paraît bien difficile. Décidément la bouillotte n'est pas un jeu sûr ; j'aime mieux l'écarté.

— Et vous, Croissy, interrompit le prince, qu'avez-vous fait à Vienne dans votre hiver

— Ma foi, peu de chose, quarante mille francs tout au plus ; j'ai été malheureux au creps, et puis les Allemands ont moins de bonhomie qu'on ne le suppose.

— Pour moi, dit un tout jeune homme de vingt-deux ans, je me suis fort amusé à Florence, où j'ai mené le train d'un prince russe. De là j'ai été retrouver Chau lieu à Londres, et j'ai enlevé quatre-vingt mille francs aux *sportsmen* de Newmarket.

— Tu as parié ? demanda Croissy.

— Non pas, j'ai fait courir. Il s'agissait d'un grand nombre de paris, dont la somme totale montait à cent dix mille francs ; j'en ai promis trente mille à mon jockey s'il arrivait le premier, le reste le regardait ; il a offert dix mille francs à chacun des deux autres jockeys, ses concurrents, pour qu'ils se laissassent distancer. Tu comprends...

— Parfaitement, répondit Croissy.

— L'année dernière, dit à son tour Chau lieu, j'avais employé à Bruxelles un moyen analogue et non moins infallible. La veille de la course je gagnai un palefrenier, qui fit boire le lendemain matin à son cheval de l'ambre distillé dans de l'eau. C'est une potion dont je vous recommande l'emploi lorsque vous voudrez modérer la fougue d'un coureur.

En ce moment, Berthold et M. de Lorry, qui entraient dans la salle, interrompirent cette intéressante conversation. Un siège fut présenté au récipiendaire, qui prit place en face de ses futurs compagnons.

— Vous connaissez, Monsieur, lui dit Formose, le but de notre association ?

— M. de Berthold vient de me donner à ce sujet les plus grands détails.

— Vous promettez, continua le prince, d'être fidèle aux statuts de la société ?

— Je le promets.

— De vous conformer en tous points aux ordres qui vous seront donnés ?

— Je le promets.

— De ne jamais trahir ni les intérêts ni les membres de l'association

— Je le promets.

— Très bien. Je n'exige pas le serment, parce que, entre nous, ce mot n'a aucune signification sérieuse. Seulement je vous préviens, dans le cas où la fantaisie vous prendrait de faire quelques révélations, touchant la société ou l'un de ses membres, de ne point vous étonner si vous vous réveillez un beau matin avec un poignard planté dans la poitrine.

En prononçant ces derniers mots, les yeux pâles de Formose prirent une expression froide et sombre.

Un léger sourire de dédain glissa sur les lèvres du récipiendaire, qui dit au prince :

— Le serment me semble aussi inutile qu'à vous. Dès que je fais partie de l'association, j'ai intérêt à me taire, et je me tairai.

— Vous êtes reçu, dit Formose, dont le regard était redevenu terne et éteint. — Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à ses amis, nous n'étions que six, nous sommes sept. C'est un chiffre plus convenable. Rien ne nous empêche maintenant de représenter avec avantage les sept péchés capitaux.

— C'est ma foi vrai ! s'écria Berthold.

— Toi, Berthold, tu représenteras la gourmandise ; vous Croissy, la luxure ; Chauvieu la paresse ; Mersan, la colère ; quant à l'orgueil....

— Cela te regarde, dit Berthold.

— Allons, soit, répondit Formose. Je ne vois guère que l'envie et l'avarice qui n'aient pas de députés à ce congrès, à moins que M. de Lorry ne choisisse l'une des deux.

— Si vous le voulez, dit Lorry, je me réserve l'envie... surtout l'envie d'avoir de l'argent.

— C'est juste, reprit le prince : Berthold, tu compteras demain dix mille francs à notre nouvel ami ; cela lui servira à ne pas payer ses dettes. Allons, Messieurs, sonnons les garçons et à table.

— A table ! répéta la bande en chœur.

Chacun prit place, en effet. Alors la scène changea ; la présence des garçons de service ne permettant plus les confidences compromettantes, la conversation prit un cours plus ordinaire. Il fut question de chevaux, de chiens, de femmes, et de ces mille riens importants qui tiennent tant de place dans l'existence d'un dandy.

— Le dîner fini, les cigares rallumés, Formose prit la parole : — Messieurs, dit-il, vous n'avez plus que dix jours à passer à Paris ; profitez-en et amusez-vous. Il faut qu'à la fin du mois tout le monde se trouve à Blumster. Je n'y serai proba-

blement pas en même temps que vous, parce que j'ai encore beaucoup à faire ici, et que je mûris un plan de la réussite duquel dépend notre fortune à tous. Berthold recevra mes ordres et me remplacera pendant quelques jours. Je vous recommande la plus grande prudence et la plus grande modération. Nous avons un coup hardi à tenter, ne l'oubliez pas.

— On s'en souviendra, interrompit Croissy.

— Les recommandations sont-elles terminées ? demanda Chauvieu.

— A peu près, répondit Formose.

— Alors, dit Chauvieu, permettez-moi de me retirer. Je crois que j'ai résolu le problème de ma combinaison ; je cours sur-le-champ en faire l'application.

— Et moi, je vais à l'Opéra, dit l'un.

— Et moi au Cirque, dit l'autre.

— Allez au diable ! s'écria Formose, et que le bonheur soit avec vous.

— Ainsi soit-il, répondit Lorry, en prenant congé du prince.

Au bout de quelques minutes, Formose et Berthold se trouvèrent seuls dans la salle.

LES SUPPOSITIONS.

Après quelques instants de silence, Formose dit à son compagnon :

— Est-ce que tu persistes à trouver beaucoup d'attraits dans la vie que nous menons ?

— J'aimerais mieux, répondit Berthold, cent mille livres de rentes sur le grand livre ; mais puisque je ne les ai pas...

— Pour ma part, interrompit le prince, je commence à être fatigué de ce métier un peu trop excentrique. Il y a assez longtemps que cela dure.

— Sur quel bourgeois as-tu marché aujourd'hui ? tu es triste comme un as percé.

— Écoute, reprit Formose, nous sommes de vieux amis, ce devrait être une raison pour ne pas te parler franchement ; pourtant je vais te dire toute ma pensée.

— Explique-toi.

— Mon intention n'a jamais été de faire de notre association un but, mais un moyen. Il faut qu'à un moment donné, et ce moment ne saurait être éloigné, notre société soit dissoute.

— Diable ! s'écria Berthold, ceci est sérieux.

— Très sérieux. Avais-tu, par hasard, l'étrange

idée que nous étions rivés les uns aux autres à perpétuité !

— Non, mais je croyais que tout ceci finirait par un grand coup heureux ou malheureux !

— Aussi, ai-je bien la volonté d'accomplir une grande chose avant notre dissolution. J'ai toujours su à quoi je m'engageais en m'associant avec six gentilshommes de votre nature ; je ne peux me séparer de vous et détruire la bande que lorsque je vous aurai faits tous riches.

— Bien dit ! cria Berthold ; et toi, tu seras pair et ministre constitutionnel ?

— Moi, répliqua Formose avec un sourire de dédain, je serai mieux que cela ; je serai le roi de l'aristocratie, le Brummel de la France !

— Peut-on te demander par quel moyen tu comptes toucher le but de cette ambition formidable ?

— D'abord je t'ai déjà dit que j'ai là (il montra son front) un plan dont l'exécution prochaine fera de moi l'un des premiers capitalistes de l'Europe. Ensuite il faut que je me marie, il faut que je m'appuie sur une famille considérable par sa fortune, son rang et sa noblesse. J'ai arrêté dans ma pensée celle qui sera ma femme.

— Et tu épouseras ?...

— Tout simplement la fille du feu duc d'Orion.

— M^{lle} d'Orion ! s'écria Berthold, la plus riche et la plus noble héritière de France !... Tu es fou, mon cher.

— Pourquoi cela ? répliqua froidement Formose.

— Tu es fou, trois fois fou ! te dis-je... Voyons, continua Berthold en se levant et en marchant à grands pas, pousses-tu l'illusion au point de croire qu'il ne circule pas dans le monde de certains bruits désagréables sur notre compte ? Où la verras-tu, d'ailleurs, cette jeune fille ? Sera-ce aux Bouffes ou à l'Opéra que tu iras jouer de la prunelle comme un collégien ?

— Je la verrai ce soir chez son amie, la marquise de Veyle, à laquelle je dois être présenté par le comte de Pommereux.

— M^{lle} d'Orion, dit Berthold, a pour tuteur un oncle qui veille sur elle avec une sollicitude paternelle.

— Je le sais.

— On assure qu'elle doit épouser le fils de ce tuteur, M. Eugène de Larcy, attaché à l'ambassade de Vienne.

— Je le sais aussi ; mais tout cela ne me fera pas reculer d'un pas. Plus sera grande la difficulté, plus je ferai d'efforts pour réussir. Il n'est pas de succès sans bataille sérieuse.

— A quand le mariage ? demanda Berthold en riant.

— A trois mois, répondit Formose.

— On dirait qu'il ne s'agit que d'une lettre de change, ajouta Berthold. Quatre-vingt-dix jours de date, ni plus ni moins !... A ton succès, prince ! Et prenant un verre de vin de Champagne, il le vida d'un seul trait.

— Adieu donc, dit Formose en se levant, je vais me préparer à aller chez la marquise de Veyle.

Et il sortit en fredonnant le final de la *Lucia*.

M^{lle} la marquise de Veyle était une jeune femme de vingt-quatre ans au plus, et qui, à cet âge charmant, jouissait de l'inappréciable avantage d'agir à sa guise et selon sa fantaisie ; elle avait eu le malheur ou le bonheur d'être veuve après deux années de mariage.

Elle prétendait qu'elle avait connu du mariage juste ce qu'il fallait pour en conserver le plus tendre souvenir ; elle avait tant aimé son mari, qu'elle désirait le regretter toute sa vie.

C'est pourquoi elle donnait des fêtes de fort bon goût, improvisait des soirées pleines de galté et d'entrain, courait les bals, les concerts, les promenades, mettait la grâce la plus délicate à jouer de l'éventail et du regard, et faisait tant et si bien, que tous les jeunes papillons parisiens venaient l'un après l'autre se brûler aux beaux yeux de la ravissante Artémise.

Parmi ses adorateurs, un surtout se faisait remarquer, c'était M. le comte de Larcy, d'un âge déjà mûr et d'un embonpoint respectable ; le comte, en soupirant courageux, affrontait tous les dédains, bravait toutes les épiques, et apportait dans la poursuite de son amour moins de constance peut-être que d'obstination.

M. de Larcy, oncle de M^{lle} d'Orion, avait un fils de vingt-deux ans, lequel aspirait de son côté à la main de sa cousine.

M^{lle} de Veyle n'avait pas été fâchée de recevoir dans son petit comité le prince Formose, malgré le mystère qui entourait la vie de ce dernier. On racontait tant de choses sur cet homme

extraordinaire, qu'elle désirait même le voir de près. La marquise aimait les monstruosité, surtout lorsqu'elles étaient élégantes, et qu'elles s'offraient sous l'apparence d'un beau jeune homme qui passait pour avoir été le héros de maintes aventures chevaleresques.

Vers onze heures du soir, vingt-cinq personnes à peu près étaient rassemblées dans le petit salon de la marquise, une sorte de boudoir vaste et coquet, tabernacle ouvert aux initiés.

Des conversations particulières s'étaient établies entre les jeunes gens et les femmes qui travaillaient à des ouvrages d'aiguille et de tapisserie pour se donner une contenance, lorsque la marquise, prenant la parole, dit d'une manière générale :

— Je vous donne à deviner en dix qui nous reverrons ce soir ?

Ce défi servit de thème à mille conjectures.

— La sentimentale M^{me} de Blangy ? dit une jeune femme.

— Non.

— Le schak de Perse ?

— Vous n'y êtes pas.

— Abd-el-Kader peut-être ?

— Ce n'est pas cela.

— L'éléphant Kiouny ? dit une autre.

— Mais non, interrompit une petite voix flûtée; vous savez bien que M^{me} d'Heilly ne sort jamais le soir.

— Pourquoi cela ? demanda-t-on.

— Je l'ignore; elle craint peut-être les ravisseurs. •

— Méchante ! dit le comte de Larcy, qui donc aurait la force de commettre ce crime ?

— Vous ne devinez pas ? reprit la marquise. Eh bien, c'est le prince Formose.

— Bah ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Lui-même ! c'est M. de Pommereux qui m'a demandé la permission de vous le présenter.

— Pour moi, dit une jeune fille blonde et riense qui brodait et qui n'était autre que M^{lle} d'Orion, je serais ravi de le voir ; mon cousin m'en a dit tant de mal...

— Mais je n'ai dit sur lui, interrompit M. le vicomte de Larcy, que ce que tout le monde sait.

— Et que sait-on ? demanda quelqu'un.

— On sait, reprit M. de Larcy, vivement embarrassé, on sait... Dame ! je ne sais trop ce qu'on

sait au juste... On prétend d'abord que c'est un *jettatore*.

— Oh ! quelle ravissante horreur ! s'écria une femme un peu mûre, il va nous jeter des sorts, ce sera charmant ! •

— Voici ce qu'on m'a raconté sur lui, dit un jeune homme. Un soir qu'il venait d'entrer au théâtre de la *Fenice* à Venise, le teu prit immédiatement à la salle. Aussitôt chacun de fuir; mais lui, installé commodément dans sa loge, dit aux spectateurs effrayés, en jouant sur le nom du théâtre : « Que craignez-vous ? le phénix n'est-il pas immortel ? Il saura bien renaître de ses cendres. »

— Au fait, il avait raison, répliqua un auditeur.

— Il y eut, continua le narrateur, des sinistres terribles ; des gens furent tués ou blessés, d'autres furent dévalisés dans la bagarre. Le prince Formose, calme et tranquille, se contenta de dire en allumant son cigare aux flammes de l'incendie : « Ma foi, j'aime mieux le Vésuve, » et il s'en alla.

— Jusque-là je ne vois rien de bien extraordinaire, répliqua la marquise.

— Une autre fois, il entra dans un bal, lorsque le lustre, se détachant tout-à-coup du plafond, se brisa en mille pièces sur le parquet. On attribua encore ce malheur à sa présence.

— Pour ma part, je lui fais les cornes toutes les fois que je le rencontre, dit le vicomte de Larcy, afin de détourner ses maléfices.

— Vous êtes des enfants, reprit la marquise ; on assure qu'il est aimable et spirituel autant que qui que ce soit.

— C'est vrai, répliqua le comte de Pommereux, qui n'avait pas encore parlé. Je me suis trouvé très souvent avec lui, et je dois avouer que je n'ai jamais entendu de causeur plus agréable, de chroniqueur plus mordant et plus brillant ; il sait tout, il a tout vu.

— C'est le solitaire, interrompit le jeune de Larcy.

— A coup sûr, c'est le comte de Saint-Germain, répliqua M. de Pommereux. Depuis six ans que je le connais, sa figure n'a pas changé.

— Il se teint peut-être la barbe ? demanda M^{lle} d'Orion en jetant sur son cousin un regard épigrammatique.

— Non, répliqua l'interlocuteur, le prince Formose a trouvé le secret de ne pas vieillir. C'est un éternel printemps.

— Quel homme heureux ! dit la marquise.

— Ah ! reprit M. de Larcy le père, qui voyait jour à un compliment, vous n'avez pas encore le droit d'envier son bonheur.

— On lui prête beaucoup d'aventures étranges qui se contredisent plus ou moins. Ce qu'il y a de certain, c'est que si l'on peut estimer la valeur de sa fortune par ses dépenses, il doit être riche à millions.

— Est-il fat ? demanda la marquise.

— Il ne passe pas pour tel. Cependant il a chez lui quatre volumes de lettres qui lui ont été adressées par des femmes ; il a fait relier ces lettres qu'il appelle sa collection d'autographes.

— Quel don Juan ! s'écria M. de Larcy.

— Croyez-vous, continua le narrateur, que cet homme qui, au premier abord, n'a l'air de croire à rien, porte toujours sur lui un scapulaire, et qu'il a au bras gauche, sous la manche de son habit, un bracelet en cheveux qu'il ne quitte jamais ?

— Comédie d'Italien, répondit un jeune homme.

— Cela sera ce que vous voudrez, mais cela est. En tout cas, c'est un homme extraordinaire que l'on juge sur de fausses apparences. Ce qui prête à la médisance, c'est sa vie excentrique et mystérieuse ; ce sont ses boutades et ses théories quelquefois risquées, mais auxquelles il ne croit pas. Il n'agit que par caprice et selon la disposition du moment. Un jour, sur le boulevard, une vieille femme lui demandait un sou. Il lui répondit avec le plus grand flegme : « Ma brave femme, je ne donne jamais aux malheureux. » Puis deux minutes après, il laissait tomber deux louis dans le chapeau d'un pauvre infirme.

— Avez-vous quelquefois été chez lui ? demanda M. de Larcy.

— Oui, pourquoi cela ?

— Que doit-on croire de l'intérieur étrange qu'on lui suppose ?

— Ah ! je sais ce que voulez dire. On a parlé, en effet, d'une chambre mystérieuse, sans issue apparente, sans portes ni fenêtres, et où il se livrerait, avec ses amis, à des orgies bruyantes ; on a même été jusqu'à inventer des trappes, des portes invisibles, des fauteuils mécaniques, semblables à ceux d'un illustre misérable. On a fait une description pittoresque et mélodramatique d'une salle basse, une espèce d'étouffoir monstrueux, dans le genre du cachot de la *Tour de Nesle*, et qui éteint les cris, comprime la voix,

et absorbe les sanglots. Mais tout cela est faux, archifaux ; ses appartements ressemblent à tous les appartements qui sont élégants et riches. Voilà tout. Quant à ses orgies, il ne boit jamais que de l'eau.

— Ceci est péremptoire, dit le marquis en riant. Décidément ce pauvre prince a été calomnié comme tous les hommes supérieurs.

— Mais, demanda quelqu'un, ce nom de Formose, qui a toute l'apparence d'un nom de conte des fées, est-il bien le sien ?

— Pourquoi pas ? les Formose sont très connus en Italie. En tout cas, personne n'a jamais été mieux nommé. Je ne sais pas au monde un gentilhomme plus beau, mieux tourné et plus magnifique que le prince.

— Mon cher comte, interrompit M^{me} de Veyle, vous défendez parfaitement vos amis. Le prince a en vous un avocat chaleureux. Pour ma part, je vous avoue que je crois sa cause gagnée.

— Tout ce que je dis, reprit M. de Pomme-reux, est l'expression la plus stricte de ma pensée. Puis, il ajouta après quelques instants de silence :

Cet homme sur lequel s'exerce la médisance du public, est adoré de ses gens, et a le talent de se concilier la bienveillance et l'amitié de tous ceux qui l'approchent. Je ne connais personne de plus séduisant que le prince. On ne parle jamais dans le monde que des anecdotes qui, par leur singularité, peuvent fournir matière aux interprétations malveillantes, et l'on se tait sur ce que l'on sait d'honorable, et même de magnanime. Je ne citerai qu'un exemple.

Un soir, je revenais avec le prince de ses chasses de Picardie. A quatre ou cinq lieues de Paris, nous aperçûmes assise sur le bord de la route une jeune paysanne d'une beauté vraiment rare. La jeune fille esfeuillait une marguerite ; elle était si absorbée, que le trot de nos chevaux ne lui fit pas même lever la tête. Séduit, moitié par la poétique préoccupation de la paysanne, moitié par sa gentillesse, le prince s'arrêta et lui demanda, en donnant à sa voix l'inflexion la plus tendre, ce que la fleur lui avait répondu. La jeune fille devint rouge comme une pomme d'api, et garda le silence. Interrogée de nouveau, elle finit par dire qu'elle avait voulu savoir si elle épouserait Julien. « Qu'est-ce que Julien ? avait demandé le prince. — C'est mon amoureux qui est tombé au sort, et qui va partir bientôt, répondit la jeune fille avec

une perle dans les yeux. — Il ne peut donc pas s'acheter un homme ? reprit Formose. — Hélas ! Monsieur, un homme, ça coûte cher, et nous n'avons d'argent ni l'un ni l'autre. » En ce moment je regardais le prince, il était ému. « Eh bien, mon enfant, continua-t-il, dis à Julien de venir me voir à Paris. J'ai des protections; je parviendrai peut-être à le faire rester. — Est-ce bien vrai, Monsieur ? s'écria la paysanne. — Sans doute, dit le prince ; » et, descendant de cheval, il lui donna son nom et son adresse; puis nous repartîmes. Le lendemain, Julien se présentait à l'hôtel du prince qui lui remit dix mille francs pour la dot de sa fiancée.

M. de Pommereux en était là de son récit, lorsqu'un domestique annonça le prince Formose.

Aussitôt tous les visages, animés par la curiosité, se tournèrent vers la porte du salon.

UN PACTE.

Formose comprit immédiatement, à l'aspect plus avide qu'étonné des physionomies, qu'il venait d'être question de lui; il passa bravement sous la terrible artillerie des regards, vint présenter ses hommages à la marquise, fit un salut général, et, donnant la main à M. de Pommereux, il s'entretint un instant avec lui, en se plaçant en face de M^{lle} d'Orion qui causait à voix basse avec M^{lle} de Veyle.

— Comment le trouves-tu ? demandait M^{lle} d'Orion à la marquise.

— Très-bien; j'adore les figures pâles.

— Pour ma part, il me produit l'effet de Bertram au cinquième acte de *Robert*; il me semble que le plancher va s'ouvrir, et qu'il va disparaître.

— Folle, est-ce qu'il te fait peur?... Alors prends garde.

— Pourquoi ?

— Ma chère enfant, nous autres femmes, rien ne nous séduit comme la crainte qu'on nous inspire.

— Vois donc comme l'expression de ses yeux est étrange.

— Il y a dans son regard de la douceur et de la tristesse.

— L'une de nous deux paraît l'occuper beaucoup.

— Mais c'est toi qu'il regarde ainsi, dit la marquise avec un sourire malin.

— Moi ! répondit M^{lle} d'Orion, quelle plaisanterie ! Et elle baissa la tête en rougissant.

Depuis l'entrée de Formose dans le salon, on ne causait plus que par groupes et en manière d'aparté. Il y avait de la gêne. La marquise, pour rompre la glace, se mit au piano et joua un morceau avec tant de grâce et un désir si apparent de ranimer la gaieté de ses invités, qu'en moins de cinq minutes la physionomie de l'assemblée se transforma tout-à-fait.

— A votre tour, cher diplomate, dit la marquise en s'adressant au jeune de Larey.

— Moi, fit le vicomte, je ne chante plus.

— Ah ! c'est vrai, répliqua M^{lle} de Veyle en souriant; vous êtes trop grave maintenant. L'homme d'État a tué le ténor. Alors, ajouta-t-elle, à M. de Pommereux.

— Je suis enrôlé comme un choriste des Italiens, répondit celui-ci; mais le prince, qui n'a pas d'aussi bonnes raisons à donner, paiera sa bienvenue, si vous l'en priez.

— Allons, prince, dit la marquise en montrant le piano.

Et comme Formose alléguait un prétexte

— Dites-nous, reprit M. de Pommereux, cette sicilienne que vous m'avez chantée l'autre soir.

Formose fit encore quelques difficultés; mais, vaincu par les sollicitations générales, il s'exécuta de bonne grâce.

Il se mit au piano comme un simple mortel, et chanta un morceau bouffe emprunté à un opéra italien. Le timbre pur et vibrant de sa voix aurait fait envie à plus d'un chanteur en renom: les notes hautes surtout avaient un charme inexprimable. Le silence religieux de l'assemblée prouvait assez l'étonnement et le plaisir que causait la révélation de ce grand talent inconnu. Le rythme simple et harmonieux se perdait dans des fioritures sans fin, qu'il exécutait avec une intention évidemment satirique, à l'adresse des roucouleurs de théâtre. Vers la fin du morceau l'air prenait des proportions si étrangement bouffonnes, et était chanté avec tant d'esprit, d'entrain et de verve, que les dernières notes, interrompues par les applaudissements, se perdirent dans un éclat de rire universel.

— Ma chère amie, dit tout bas la marquise à M^{lle} d'Orion, voilà un *jettatore* qui ne fera pas fortune parmi nous. Les gens qui entretiennent

des intelligences avec le diable ne sont pas aussi piques que cela.

— Je trouve, répondit celle-ci, qu'il y a encore de la tristesse dans sa gaité; il conserve, même dans sa joie, son masque pâle et impassible.

Cependant le but de M^{me} de Veyle n'était pas atteint. Personne ne se souciait plus de se faire entendre après le terrible rival qui venait de soulever tant de joyeuses émotions. La marquise se vit donc dans la nécessité de faire encore une fois appel à la bonne volonté de Formose.

— Prince, lui dit-elle, vous devez savoir quelques-unes des ballades de votre pays?

— Elles vous effraieraient peut-être, répondit Formose.

— Tant mieux, reprit en riant la marquise; nous vous supplions de nous en chanter une.

— Vous le voulez absolument? demanda Formose.

— Oh! oui, laissa échapper M^{lle} d'Orion.

— Alors je me rends, dit le prince en s'inclinant du côté de la jeune fille.

— C'est cela, s'écria la marquise, faites-nous peur; nous voulons être effrayés. Et elle fit mettre des abat-jours sur les bougies, de façon à n'être éclairé que par une lueur incertaine et crépusculaire.

— La ballade que je vais raconter, dit Formose, ne se chante pas sur les paroles italiennes. Les hommes du peuple la disent le soir au coin du feu; cependant je peux accompagner mon récit, ce sera une espèce de mélopée.

Il se remit au piano, et préluda par une sorte d'introduction d'un style sombre et triste. C'était d'abord une mélodie plaintive qui allait se perdre dans un déluge de notes aiguës, et, redescendant tout-à-coup, semblait s'éteindre comme un murmure vague et confus; c'était, comme l'a dit un vrai poète (1):

Un air maladevivement tendre,
A la fois charmant et fatal,
Qui vous fait mal,
Et qu'on voudrait toujours entendre.

Puis peu à peu le rythme, s'élargissant, prenait une allure infernale et terrible qui semblait rendre, par l'entre-choquement de sons étranges et fantastiques, les cris des damnés et les souffrances des maudits. Formose était superbe se débattant sur les touches d'ivoire, avec une fureur nerveuse,

d) H. Théophile Gautier.

les traits altérés et les yeux animés d'une excitation sauvage. A la dernière note qui éclata comme un coup de tonnerre, il commença en continuant à promener ses doigts sur le clavier:

« Il y avait à Gisone un homme du nom de Foscolo Foscoli, qui ne croyait ni à Dieu ni au diable.

« Or, Foscolo avait épousé Beneditta, la plus belle fille de la Calabre, et l'avait, disait-on, étranglée le soir même de ses noces.

« — Je te parie, dit un jour Géronimo à Foscolo, que tu n'iras pas tout seul au monastère de Santa-Marina?

« — J'irai, dit Foscolo.

« Et il partit.

« Il était tard lorsqu'il arriva sous les voûtes sombres du monastère abandonné. Il vit treize statues blanches qui le saluèrent à son entrée. Parmi les treize statues, une avait au doigt un anneau d'or; Foscolo alla droit à elle, et voulut s'emparer de l'anneau, mais le doigt de pierre se referma.

« — Par les cornes du diable! dit Foscolo, cette statue ressemble à Beneditta.

« Et pénétrant dans la salle, il vit un lit et résolut de se coucher.

« Il posa son poignard et son pistolet chargé à ses côtés, et s'endormit.

« Au bout d'une heure de sommeil, il fut réveillé par un bruit étrange; les treize statues avaient quitté les niches de la galerie, et elles s'avavançaient lentement vers le lit de Foscolo en portant un cercueil. Beneditta était en tête.

« Foscolo se leva, et allant à Beneditta, il lui donna un coup de poignard; mais la lame se brisa sans effleurer la pierre.

« Il déchargea son pistolet sur la statue; mais la statue lui rendit la balle.

« Alors Foscolo, pâle, égaré, voulut fuir; mais la statue le prit dans ses bras, et, l'entraînant vers le lit: — Tu me dois ma nuit de noces! et elle l'étouffa dans ses embrassements.»

Cette complainte avait été récitée avec toute l'habileté d'un improvisateur; l'accompagnement sombre et sinistre qui dominait les paroles et résonnait douloureusement, au milieu de ce salon à peine éclairé, le prestige diabolique qui entourait Formose, tout cela avait violemment agi sur les nerfs des spectateurs, et surtout sur l'esprit des femmes, plus faciles à émouvoir et toujours disposées aux impressions merveilleuses.

La marquise se hâta de faire enlever les abat-jours.

Formose se leva, passa son mouchoir sur son visage et reparut calme et impassible. M^{lle} d'Orion, sur laquelle la musique exerçait une action nerveuse, était en proie à une violente agitation. La tapisserie qu'elle tenait à la main était tombée sur le tapis ; Formose la ramassa et la lui rendit ; mais soit effet du hasard, soit préméditation, le prince effleura de sa main la main de la jeune fille qui ne put retenir, à ce contact, une sorte de commotion magnétique ; leurs yeux se rencontrèrent dans un regard rapide comme l'éclair, et comme l'éclair brillant et mystérieux.

Formose s'entretint encore un instant avec M. de Pommereux, et se retira.

— Je ne connais, dit le vicomte de Larcy, lorsque Formose fut parti, que deux mots pour dépeindre cet homme, ce sont les paroles de Pie VII à Napoléon : *comediante, tragediante.*

Formose revint à pied à son hôtel ; la nuit était superbe, il avait renvoyé ses gens et sa voiture, il sentait le besoin de respirer à l'aise en marchant ; il récapitulait les scènes de cette soirée si vite écoulée, et où il avait vu face à face, pour la première fois, cette noble et belle héritière à la main de laquelle il aspirait, lui, étranger, qui devait passer aux yeux du monde pour un être au moins énigmatique ; il l'avait vue, il avait essayé sur elle l'effet de ce regard dominateur qui faisait toute sa force et toute sa puissance, mais ce n'était pas assez. D'ailleurs, la saison allait finir, le printemps déjà commencé, allait disperser dans les champs la société parisienne et fermer la porte des salons ; il fallait arriver de plain-pied jusque chez M. de Larcy et chez la mère de M^{lle} d'Orion ; il fallait surmonter les obstacles, niveler les montagnes et aplanir les vallées ; toutes les conceptions de ce génie fertile, qui avait conçu de si vastes desseins, se brisaient contre les difficultés élémentaires (les plus insurmontables, il est vrai) ; il ne demandait que l'occasion, mais l'occasion est sœur de la fortune, c'est-à-dire inconstante et fugitive.

Quand il arriva à son hôtel, l'un des plus élégants du faubourg Saint-Honoré, Formose trouva deux lettres qu'il lut sur-le-champ.

La première contenait ce qui suit :

« Cher prince,

« Si vous avez oublié vos amis d'un autre temps, ne vous étonnez pas cependant qu'une femme que vous avez aimée, et qui vous aime toujours, se rappelle à votre souvenir. Je ne suis à Paris que depuis quelques jours, aurai-je l'honneur de vous voir ?

« Signé ZANETTA CORADINI,
« Hôtel des Princes. »

Quelle est cette femme ? se demanda Formose en cherchant dans ses souvenirs ; où l'ai-je connue ? Ah ! j'y suis, dit-il, c'est à Naples ; c'était, si je m'en souviens bien, l'une des plus belles créatures que j'aie jamais vues.

Et laissant tomber la lettre sur la table, il cacheta le second billet.

Ce billet ne contenait pas une ligne d'écriture. C'était à la première vue, une simple feuille de papier blanc. Formose l'approcha de la bougie, et l'écriture sympathique se manifestant tout-à-coup, il lut cette phrase laconique :

« Prince,

« Il y a un grand coup à faire, un coup à peu près sûr ; seulement il faudrait peut-être en venir aux dernières extrémités. Faut-il agir ?

« Signé L'UN DES SEPT. »

Formose prit aussitôt une plume et écrivit en marge de cette lettre en forme de memorandum.

— Ne rien faire, absolument rien.

Puis il jeta les papiers sur une table de travail, et marcha à grands pas.

Après quelques instants de réflexion, il sonna son valet de chambre.

— Angelo, dit le prince, tu partiras demain pour la Normandie.

— Oui, Monseigneur, répondit le domestique.

— A quelques lieues au delà de Caen, il y a un château qu'on appelle Blenneville ; tu m'informeras, tu demanderas...

— Oui, Monseigneur.

— Écoute ceci. Tu verras si tout auprès de ce château il n'existe pas de propriété à vendre ; s'il y en a une, tu l'achèteras.

— Oui, Monseigneur.

— Il faut partir le plus tôt possible.

— A six heures du matin, je serai sur la route de Caen ; demain soir, je serai arrivé ; après-demain, la commission de Monseigneur sera remplie.

— Très bien, dit le prince ; et il passa dans sa chambre à coucher.

Le lendemain, pendant qu'Angelo galopait vers Normandie, voici ce qui se passait à l'hôtel Formose.

Le prince était dans son cabinet de travail, près de laboratoire secret, où nul étranger ne pénétrait, et dont il avait toujours soin de garder le clé sur lui ; il réfléchissait à son plan de conduite, et sondait toutes les difficultés de son entreprise. Une chose l'inquiétait surtout, il aurait voulu connaître les sentiments de M^{lle} d'Orion pour son cousin, M. Eugène de Larcy, dont la réussite, dans cette grande affaire, pouvait être un obstacle aux projets du prince. M. de Larcy, à sa qualité de parent de la jeune personne, avait toutes les chances en sa faveur, il était bien placé dans le monde, il voyait s'ouvrir devant lui une carrière brillante ; il n'était pas mal, au contraire, et ses assiduités auprès de sa cousine le désignaient depuis longtemps comme le futur époux de M^{lle} d'Orion : heureusement qu'il n'avait que vingt-deux ans, c'est dire qu'il manquait de cette expérience, et disons le mot, de cette rouerie que Formose possédait à un si haut degré, mais il lui restait tant d'autres avantages. Il fallait donc que Formose, d'une façon ou d'une autre, se rendit maître indirectement de la conduite de ce jeune homme pour dominer plus facilement le cœur de M^{lle} d'Orion. Il cherchait un moyen ; là était la difficulté, lorsque tout-à-coup il se frappa le front et en fit jaillir une étincelle satanique.

Il se mit à songer à cette femme qui lui avait écrit la veille au soir : il se rappela sa beauté, son adresse, et toutes les qualités précieuses de cette jeune italienne. Dirigée par lui, elle pouvait devenir un instrument terrible ; il ne s'agissait que de s'emparer d'elle avant qu'elle fût connue à Paris. A Naples, la Zanetta avait fait fureur ; elle devait être belle encore, et l'éclat de sa beauté ne pouvait manquer de soulever autant d'enthousiasme à Paris qu'en Italie. Cette femme l'avait aimé éperdument, et l'aimait peut-être encore assez pour obéir servilement à ses ordres. D'ailleurs, personne mieux que Formose ne savait exercer une domination calme et soutenue sur cette classe de femmes faciles, toujours prêtes à recevoir un autre.

— Tentons l'aventure, se dit-il.

Il sortit à pied de son hôtel, et, se jetant dans

une voiture de place, il se fit conduire à l'adresse de la Zanetta Coradini. Arrivé à l'hôtel des Princes, il fut introduit dans un salon, où il resta seul pendant quelques minutes. — Si elle allait être laide maintenant ! pensait-il ; elle est peut-être vieillie ! bah ! elle avait dix-sept ans quand je l'ai connue, et il y a quatre ans tout au plus. Il en était là de ses réflexions, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et livra passage à une jeune femme de la plus éclatante beauté ; la splendeur de la jeunesse et la grâce brillaient sur son visage pur et régulier comme un camée antique. A l'aspect de cette ravissante créature, le prince ne put retenir un sentiment de joie qui se refléta sur ses traits.

— Cher prince, lui dit la Zanetta, en le faisant asseoir auprès d'elle sur une causeuse, vous ne m'avez donc pas oubliée ?

— Vous oublier ! moi ! dit Formose d'un air dégagé, allons donc, ma chère, vous ne le pensez pas. Et pourquoi avons-nous quitté Naples, s'il vous plaît ? Est-ce qu'il n'y a plus de fils de famille à dévorer dans ce fortuné pays ? La curée est-elle finie au-delà des Alpes ?

— Ah, bah ! répondit l'Italienne, c'est toute une histoire. Après votre départ de Naples, affreux ingrat ! j'étais inconsolable ; si j'avais su où vous trouver, je crois que je me serais mise à votre poursuite, eussiez-vous été au bout du monde.

— Ma foi, tu as bien fait de venir, car tu peux me rendre un grand service.

— Parle, dit l'Italienne, je suis à toi corps et âme.

Formose reprit :

— C'est une haute mission politique que j'ai à te confier ; il faut que tu sois une grande dame, une très-grande dame ; tu auras équipage, domestiques, maison montée, et c'est moi qui serai ton caissier.

— Je ne comprends pas du tout, dit la Coradini, en allumant elle-même une cigarette.

— Tu me comprendras tout à l'heure. Te voilà donc une grande dame tout nouvellement débarquée à Paris ; tu vas aux spectacles, aux promenades, aux concerts ; tu te montres partout ; en quinze jours, tu deviens la lionne la plus renommée ; quarante jeunes gens sont à ta poursuite ; tu reçois trente déclarations par jour ; en un mot, tu fais un ravage effrayant.

— C'est ravissant ! s'écria la Zanetta transportée.

— Oui, mais voici le revers de la médaille : tu

n'écoutes aucun propos galant, du moins ouvertement ; tu vis en Lucrèce, toujours en apparence ; tu passes presque pour une vertu inexpugnable. Cependant, parmi tous ces jeunes gens attachés à tes pas, il y en a un que tu remarques plus particulièrement ; tu lui envoies tes œillades les plus assassines ; tu joues de la prunelle comme tu sais si bien le faire ; tu l'attires à toi peu à peu, et tu fais tant et si bien, qu'il finit par t'aimer comme on t'aime quand tu le veux absolument.

— Quel singulier rôle vous voulez me faire jouer, mon prince !

— Tu as des scrupules, interrompit Formose, toi qui as laissé tant de morts sur le champ de bataille de ton cœur.

— Et quel est cet homme ? demanda l'Italienne.

— Il est jeune, il est bien, il est noble et il a vingt-deux ans ; on le nomme M. de Larcy, c'est un vrai cadeau que je te fais.

— Sainte Vierge ! s'écria la Coradini ; pardonnez-moi, voilà un malheureux qui sera fou de moi avant dix jours, et qui sera ruiné dans six mois.

— Je te l'abandonne corps et biens. Ainsi, c'est entendu ; tu l'attires à toi, tu le subjugues, tu le fascines par le feu de ces regards qui ont déjà fait tant de victimes. Mais pas de précipitation ! De la coquetterie, des promesses d'abord, et puis des espérances jusqu'à ce qu'il n'y ait plus moyen de reculer. Enfin sois même cruelle, si c'est possible.

— Insolent ! fit la Zanetta en embrassant Formose.

— Il faut conduire cette affaire comme une passion de cœur. N'oublie pas de te faire écrire des lettres.

— Comme ce sera ennuyeux !

— Tu ne seras pas forcée de les lire ; tu me les remettras, voilà tout ; et si tu mènes les choses convenablement, demande-moi tout ce que tu voudras, je te le donnerai.

— Prends garde, beau prince, dit la Coradini en se penchant vers Formose, si j'allais te demander ton amour ?

— Ma foi ! si tu me regardes ainsi pendant deux minutes, je ne réponds plus de rien.

Le soir même de ce jour, la Coradini était installée dans un superbe appartement de la rue du Helder.

LA FAMILLE D'ORION.

La famille d'Orion était l'une des familles les

mieux établies et les plus considérées de la noblesse de France. Le duc d'Orion possédait au commencement de la révolution, du chef de son père, d'immenses propriétés dans le Périgord. Émigré en 1791, avait pris part aux tentatives infructueuses de la première expédition de Quiberon, qui fut l'une des dernières luttes de la Vendée royaliste. Il n'était rentré en France que vers 1810. Ce fut à cette époque qu'il épousa une riche héritière de la maison de Larcy. Le duc d'Orion, créé pair par Louis XVIII, était mort en 1824, c'est-à-dire trois années après la naissance de sa fille.

M^{lle} Henriette Adolphine d'Orion s'était trouvée, à l'âge de trois ans, à peu près orpheline ; car il ne lui restait que sa mère, et cette mère était folle. On n'avait jamais su à la suite de quel événement la raison de la duchesse, qui était une femme d'une grande piété et d'un caractère doux et tranquille s'était troublée tout-à-coup.

M. le comte de Larcy, frère de la duchesse, et par conséquent oncle maternel de M^{lle} d'Orion avait été nommé tuteur de sa nièce. C'est lui qui depuis la mort du duc, avait la gestion et l'administration des biens de la famille. C'est lui qui avait été chargé de l'éducation de M^{lle} d'Orion et, depuis seize ans, il n'avait pas cessé un instant de remplir ses devoirs d'oncle et de tuteur avec la fidélité et la scrupuleuse exactitude d'un honnête homme.

M^{lle} d'Orion, élevée jusqu'à l'âge de dix ans au fond d'un château de la Normandie, à côté d'une mère folle, qui reconnaissait à peine sa fille et d'un oncle honnête, prévoyant, mais d'un caractère peu affectueux, et même légèrement égoïste, avait grandi dans cette solitude, comme une plante sauvage qui n'a jamais reçu les rayons du soleil. Habitée dès son enfance à courir les champs avec les enfants des fermiers et des maitriers ; abandonnée à ses caprices et à ses fantaisies bruyantes, elle avait gagné à ses exercices une constitution forte et une santé de fer ; mais elle avait respiré à pleine poitrine le grand air de l'indépendance et de la liberté.

Enfin cette vie allait changer. Un jour son oncle lui dit qu'elle quittait le château pour aller dans une pension à Paris. A ce mot de pension qui résonne toujours si tristement aux oreilles des fantômes, Henriette ne put se défendre d'un sentiment de joie : elle allait sortir du cercle monotone

Jeune où elle était enfermée depuis si longtemps. Elle attendait avec impatience l'heure du départ, et cependant, au moment de se séparer de la folle, la pauvre petite pensa que cette folle était sa mère. Elle se mit à pleurer. A la vue de ces larmes, la duchesse, qui avait assisté jusque-là à tous les préparatifs avec un œil indifférent, se sentit pourtant réveillée de sa torpeur; elle s'approcha de la jeune fille, et lui dit en lui prenant la main : — Tu pleures, Henriette ? qui t'a fait du mal ? — Personne, maman, répondit-elle, mais je vais m'en aller bien loin, et je ne vous verrai plus. — M'arracher mon enfant ! s'écria la mère en embrassant sa fille pour la première fois. Et comme si cet effort eût épuisé toutes ses forces, elle retomba sur elle-même, reprit son air égaré, et chanta une psalmodie qui revenait sans cesse sur ses lèvres et qui était le refrain d'une chanson étrangère.

Cette chanson avait-elle pour la duchesse un sens mystérieux qui fit allusion à un événement important de sa vie, où n'étaient-ce que des mots vides comme son cerveau ? on ne le savait pas.

En arrivant à sa pension, la jeune Henriette y apporta ses tristes souvenirs et ce caractère fier et indépendant qui s'était développé dans la solitude; là encore elle vit qu'elle était une exception à la loi commune. Ses compagnes avaient leurs jours de sortie chez leurs parents, jours désirés et impatiemment attendus; elle ne sortait jamais, et l'approche des vacances, qui soulevait dans le cœur de ses amies un si doux émoi, était pour elle une nouvelle douleur.

A quinze ans, elle sortit de pension et revint prendre sa place au triste foyer. Rien n'était changé; seulement sa mère la reconnaissait un peu moins qu'autrefois. Pendant l'hiver, la duchesse, confiée aux soins de domestiques dévoués, continua d'habiter le château de la Normandie; mais M^{lle} d'Orion fut amenée à Paris par M. de Larcy, qui ne semblait pas, du reste, très-empressé à conduire dans les salons sa belle pupille. Si nous n'avons encore rien dit de la beauté de M^{lle} Henriette d'Orion, qu'on nous pardonne cet oubli, elle était remarquablement jolie, et passait déjà dans le monde, à l'époque où commence cette histoire, pour l'une des jeunes personnes les plus belles et les plus accomplies de la société parisienne.

En un mot, M^{lle} Henriette était, sous le triple

rapport de la beauté, des biens et de la noblesse, une des héritières les plus en vue et les plus convoitées de France; elle avait été, à son entrée dans le monde, le point de mire de bien des ambitions, qui toutes avaient battu en retraite devant les légitimes et redoutables prétentions de M. de Larcy fils. Le rêve de M. de Larcy le père avait été de tout temps d'unir le cousin et la cousine, et il ne considérait déjà l'immense fortune de sa pupille que comme la fortune de son fils.

M^{lle} Henriette n'avait aperçu son cousin que deux ou trois fois avant son entrée dans le monde; le jeune de Larcy faisait lui-même ses études pendant les premières années de pension de sa cousine, et préludait, par des voyages, au sortir du collège, à son éducation diplomatique. Son père l'avait bercé depuis si longtemps de cette idée : que M^{lle} Henriette lui était destinée, en quelque sorte officiellement, et qu'il n'avait qu'à attendre l'époque de la majorité de sa cousine pour l'épouser; que le jeune homme regardait déjà cette union comme une chose faite, comme un contrat tacitement passé entre les deux parties.

M^{lle} d'Orion, de son côté, avait été élevée dans les mêmes idées; elle ne trouvait rien de plus naturel que le désir de son oncle; et souvent dans ses heures de rêveries, au milieu de sa tristesse et de sa solitude, alors qu'elle s'élançait par la pensée vers des jours meilleurs, elle songeait à ce cousin absent qui devait la dédommager de toutes les souffrances ressenties, et elle encadrait dans ses rêves de jeune fille le portrait de l'époux qui l'initierait un jour à une vie nouvelle. Mais quand il revint de ses voyages, et qu'il fut présenté à sa cousine, celle-ci demeura étonnée en voyant combien le caractère aimable et suffisant du vicomte répondait peu au modèle sorti du nuage de ses rêves.

M. le comte de Larcy père, qui ne nous est encore apparu que comme un homme honnête, un peu triste, jouant assez bien, malgré ses cinquante-cinq ans, le rôle de Céladon auprès de la marquise de Veyle, M. de Larcy était poursuivi depuis bien longtemps par un souvenir qui se dressait dans ses rêves. M. de Larcy avait été marié deux fois. Sa première femme était morte en couches en lui donnant un fils. Au bout d'un an de veuvage, le comte qui s'ennuyait de vivre seul, convola à des noces nouvelles, mais il eut le malheur de rencontrer dans sa nouvelle compagne

une femme acariâtre et impérieuse qui le séduisit par l'attrait de sa beauté, et sut faire de son époux un esclave. Cette femme, qui devait être plus tard la mère du vicomte de Larcy, ne pouvait souffrir l'enfant de son mari, et ne voulait pas même voir ce petit malheureux. Le comte, au lieu de lutter courageusement contre les prétentions de cette marâtre, tint, pour lui plaire, son enfant sous un toit étranger, et le laissa en nourrice au delà du temps ordinaire. Un jour, qu'il était en voyage, il reçut de sa femme une lettre qui lui apprenait la mort de son enfant. Le comte fut frappé de cette nouvelle, mais il ne lui vint aucun soupçon. Au bout de quelques années, sa seconde femme lui donna un fils qui lui fit oublier le premier. Seize années se passèrent. Sa femme tomba dangereusement malade, et torturée sans doute par la crainte et les remords, elle avoua au comte, en mourant, que son premier fils n'était pas mort; qu'elle l'avait fait déposer, comme un enfant trouvé, chez un prêtre d'É....., petite ville d'un département méridional, et qu'elle avait eu soin de faire parvenir à ce prêtre mille francs chaque année pour subvenir aux besoins et à l'éducation de cet infortuné. La foudre serait tombée aux pieds du comte qu'elle ne l'aurait pas plus épouvané que le terrible secret de cette confession. Aussitôt qu'il eut fait rendre les derniers devoirs à cette femme, qui l'avait si indignement trompé, il prit immédiatement la route d'É....., arriva chez le prêtre que la comtesse lui avait désigné, et lui demanda où était l'enfant confié à ses soins dix-sept ans auparavant. Le comte eut la douleur d'apprendre que cet enfant, devenu jeune homme, n'avait supporté qu'avec peine l'idée de rester dans un village, et qu'il était parti un beau jour sans rien dire, il y avait tout au plus six mois. M. de Larcy, écrasé sous le coup de ce nouveau malheur, revint à Paris, fit quelques démarches détournées, et eut encore la faiblesse de ne pas le pousser plus loin dans la crainte que l'on ne vint à connaître le crime de sa femme. Il pensa que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de cacher à jamais ce crime horrible, auquel il avait en quelque sorte prêté la main par son incurie et sa coupable faiblesse. Il voulut oublier ce pauvre malheureux si cruellement frappé. Mais malgré lui, le souvenir de ce fils, dont il possédait les biens (car la première femme du comte était riche), et qui traînait peut-être dans quelque coin

de l'univers une vie misérable et honteuse, venait le torturer au milieu de sa joie apparente. Quelquefois le remords qu'il éprouvait le rendait si triste, qu'il eût voulu que sa femme eût emporté cet horrible secret dans la tombe.

C'était avec cet homme, poursuivi par ces tristes pensées, et une mère folle que M^{lle} Henriette d'Orion avait passé les années de son enfance....

LA ZANETTA,

Ce que Formose avait prévu était arrivé. La Coradini commençait à faire fureur; depuis dix jours, elle occupait Paris de sa beauté, de sa grâce, du luxe de ses gens et de la magnificence de ses équipages; elle jouait à merveille le rôle qui lui avait été confié.

Tous les jours elle sortait, vers trois heures, dans une de ces voitures basses découvertes, désignées sous le nom peu poétique de *colimaçons*; elle suivait au pas la ligne des boulevards et la grande avenue des Champs-Élysées, entretenant avec les habitués des promenades ce langage du regard et du sourire qui ne dit rien, parce qu'il dit tout, et qui, habilement ménagé, fait tour à tour passer les malheureux qui s'y laissent prendre de l'espérance au doute, du doute au découragement; elle devenait pour tous une énigme inexplicable. Cependant un seul cavalier attirait particulièrement son attention; quand le jeune de Larcy passait auprès d'elle, elle fixait sur lui un regard long et tendre qui éveillait dans le sein de ce jeune homme, encore novice, des pensées tumultueuses; elle se retournait même lorsqu'il était passé, bien certaine qu'il en ferait autant de son côté, et, sans mettre trop de précipitation ou de persistance dans ses agaceries, elle lui montrait, par le jeu étudié de son visage, qu'il ne lui était pas indifférent.

Peu à peu on finit par remarquer la préférence accordée par la Coradini au jeune de Larcy; ses yeux lui adressèrent leurs compliments et le félicitèrent de son bonheur. M. de Larcy, violemment troublé depuis quinze jours par les agaceries de la belle signora, était plus épris encore de la beauté de cette femme que flatté des avances dont il était l'objet; déjà il ne s'en rapportait plus au hasard, ce dieu des indifférents; il ne se contentait plus de recevoir les brûlantes oeilades de la Coradini, mais encore il les provoquait par une poursuite obstinée; chaque jour il était sur



son passage, aux promenades, aux concerts et aux spectacles, en un mot il s'était tout-à-fait binié prendre au piège qu'on lui avait tendu : le papillon tournait autour de la flamme et ne demandait qu'à se brûler les ailes.

Un soir, elle se trouvait au Cirque; M. de Larcy, qui l'avait suivie, s'était senti le courage de prendre une place, restée vacante, auprès d'elle; tout à côté de cette femme qui le subjuguait, il n'avait des yeux que pour l'admirer, sa langue restait glacée à son palais; en vain la Coradini laissait tomber deux ou trois fois son mouchoir par distraction, le jeune homme se hâta de le ramasser et le rendit avec la respectueuse politesse d'un gentleman. Cette retenue impatientait l'Italienne, peu habituée à ces lenteurs; cependant elle dissimula son dépit, car elle ne pouvait douter, à la pâleur répandue sur le visage du vicomte, du vaif combat que se livraient son amour et sa timidité.

Tout à coup elle aperçut à quelques pas Formose qui avait depuis une demi-heure, avec un intérêt croissant, les scènes de cette petite comédie de salon. Le prince venait de comprendre l'em-

barras de la Coradini, il lui porta immédiatement secours; il s'approcha d'elle avec les marques la plus grande déférence et lui présenta ses hommages les plus respectueux; tout cela fut et de la façon la plus simple, après quoi il sa de Larcy, entra en conversation avec lui, demanda la permission de le présenter à comtesse Coradini, qu'il avait eu l'avant connaître à Naples, du vivant de son mari; l'homme accepta avec joie. La Coradini, pour riter le titre dont l'avait gratuitement gratifié Formose, eut soin de rougir avec assez de rel aux premiers mots que lui adressa M. de la conversation, entamée d'abord par le prince fut soutenue avec esprit et enjouement par comte, qui avait eu le temps de se remettre trouva même moyen de tirer en l'honneur Zanetta un feu d'artifice de compliments agréé avec une candeur parfaitement joué le milieu de la soirée, la Coradini ayant festé l'intention de se retirer, Formose eut bras à la prétendue mère de l'Italienne, et à M. de Larcy le soin de conduire la jeune La Zanetta s'appuya avec une grâce cha-

sur le bras de son cavalier, ivre de bonheur et d'amour, et lorsqu'il lui offrit la main pour monter en voiture, il sentit une pression significative qui lui fit refluer tout le sang vers le cœur.

Quand les deux jeunes gens se trouvèrent seuls, Formose comprit tout de suite l'avantage qu'il pouvait tirer de sa situation. Spéculant sur l'amour et l'inexpérience de M. de Larcy, il lui dit, en manière de plaisanterie, aussitôt que la Coradini se fut éloignée :

— Combien voulez-vous parier, Monsieur, que vous êtes amoureux de cette belle Napolitaine ?

Cette brusque interrogation ne déconcerta pas le vicomte ; il était tellement heureux d'avoir senti la petite main de l'Italienne frémir dans la sienne, que son cœur débordait, il aurait fait part au premier venu de l'ivresse de ses impressions, il aimait cette femme avec la fougue d'une âme qui s'exalte pour la première fois, et le prince, contre lequel il nourrissait depuis longtemps des préventions défavorables, ne lui apparut plus que comme un sauveur et un ami ; bien loin de trouver mauvais qu'un homme qu'il connaissait à peine eût deviné ses sentiments, il répondit d'un ton joyeux :

— Si je tenais le pari, vous gagneriez, Prince.

— Alors, reprit Formose, soyez heureux, car je suis sûr qu'elle vous aime : c'est une belle victoire, Monsieur de Larcy, ajouta-t-il, vous réussirez là où tous les autres ont échoué....

Que de jaloux vous allez faire ! Pour ma part, dit-il avec une modestie qui semblait révéler des prétentions abandonnées devant le récent triomphe du vicomte, je ne vous en veux pas ; je pense, comme les anciens, que le bonheur est la vertu des forts, et je m'incline devant les gens heureux.

Après ce compliment ironique, débité d'un ton calme et posé, Formose salua et prit congé de M. de Larcy.

LES PLANS DE BATAILLE.

Formose n'avait pas perdu de temps dans la poursuite de sa grande affaire : depuis quinze jours à peu près qu'il avait rencontré M^{lle} d'Orion chez la marquise de Veyle, il était déjà arrivé à quelques résultats ; M. de Larcy était pris pour longtemps dans la toile que lui avait tendue l'araignée italienne. En outre, sans connaître en rien les sentiments de M^{lle} d'Orion à laquelle Formose faisait une sorte de cour de regards et d'atten-

tions non équivoques, il avait une trop grande pratique des choses de la vie, pour ne pas être persuadé qu'il occupait un peu l'esprit de la jeune Henriette.

Aussitôt que Formose eut quitté M. de Larcy qu'il avait laissé plongé dans l'ivresse de son nouvel amour, il se fit conduire sur le boulevard, fit stationner sa voiture devant Tortoni ; et, preant à pied la rue Taitbout, il arriva chez la Coradini qui venait de rentrer. Dès que l'Italienne l'aperçut, elle lui dit d'un ton d'orgueil satisfait :

— Eh bien, mon prince, êtes-vous content de moi ?

— Tout va bien, répondit Formose ; je quitte à l'instant le vicomte, il vous aime à la folie ; vous pouvez faire de lui tout ce que vous voudrez, un héros ou un misais.

— Et que faut-il qu'il soit ? demanda la Coradini en fixant sur le prince son regard de chatte.

— Une dupe ! pas autre chose.

— C'est déjà fait, mon prince.

— Rien n'est fait encore, reprit Formose, mais tout est préparé.

Vous accepterez l'hommage de sa passion, vous jouerez avec lui, aussi longtemps que vous le pourrez, les tendresses platoniques ; vous le maintiendrez dans les sphères les plus élevées du sentimentalisme, de manière à exciter en lui un amour violent, terrible, indomptable.

— Et si, en jouant ce jeu-là, j'allais me laisser aller à aimer le vicomte ?

— Ne plaisantons pas, dit froidement Formose, et pour le moment, songeons au plus pressé. Sous aucun prétexte il ne faut que M. de Larcy quitte Paris ; si d'ici à quelques jours il manifestait l'intention d'aller à la campagne, retenez-le par tous les moyens possibles, mettez en œuvre toutes les ressources dont vous disposez pour le retenir, exécutez une scène de jalousie terrible, cela vous ira très bien, en votre qualité d'Italienne.

— Il ne me quittera pas.

— C'est convenu ?

— Je le promets.

— C'est bien, dit Formose en embrassant la Coradini, je compte sur toi, chère signora.

Le prince remonta immédiatement en voiture et rentra à son hôtel.

Il trouva réunis dans son salon les jeunes gens que nous n'avons fait qu'entrevoir au commen-

ment de cette histoire. A son aspect, les six péchés se levèrent et virent au-devant du septième qui les résumait tous. Formose, heureux et souriant, fit le plus aimable accueil à chacun. Après quelques phrases banales, Formose prit la parole.

— Quel est celui de vous qui m'a fait l'honneur de m'écrire ce matin pour me parler d'une affaire? n'est-ce pas vous, Chaulieu?

— Oui, prince, répondit celui-ci.

— De quoi s'agissait-il?

— De cinquante mille francs à prêter à M. le marquis de Falvy, contre une lettre de change de soixante-quinze mille.

— Qui se chargerait ostensiblement de traiter l'affaire?

— Le juif Génins.

— Berthold, dit Formose, confie la somme à Chaulieu pour qu'il la fasse passer à l'intermédiaire; mais de la prudence, Chaulieu!

— Soyez tranquille.

— Pour moi, dit un autre, il me faut trente mille francs pour demain; je fais une opération de bourse à coup sûr.

— Comment cela?

— Je m'entends de compte à demi avec l'homme de confiance du banquier Rosmalen, qui recevra demain matin, par ses courriers, des nouvelles importantes d'Espagne et d'Alexandrie.

— Va pour la somme demandée, répondit Formose.

— J'ai gagné hier dix mille francs au bal donné par les comités de bienfaisance, ajouta un troisième.

— Diable! interrompit Formose, vous battez les philanthropes; quel talent!

Au bout de quelques minutes, le prince reprit:

— Vous savez, Messieurs, que votre départ pour Blumster était fixé à la fin de ce mois; je séjourne jusqu'à la fin du mois prochain: vous savez bientôt ce qui a fait changer ma résolution.

Courez donc encore l'Europe pendant un mois, et quittez Paris, où il n'y a rien à faire dans ce moment; mais, au 1^{er} juillet, que tout le monde soit à son poste. S'il vous faut de l'argent pour entre quelques opérations dans vos voyages, adressez-vous au caissier, dit-il en montrant Berthold. Vous, Chaulieu, vous irez à Baden; vous, Croissy, à Vienne; Mersan, à Londres; Lorry, à Bruxelles; Berthold restera à Paris. Tout est-il bien entendu?

— Oui! répondit-on de toutes parts.

— Alors, Messieurs, je ne vous retiens plus; songez seulement qu'au 1^{er} de juillet nous devons tous être à notre rendez-vous!

— Eh bien, demanda Berthold en se penchant à l'oreille du prince, où en est l'intrigue?

— Tout va bien, répondit brièvement celui-ci. Puis il ajouta: Veille à ce qu'ils partent tous demain, ou après-demain au plus tard; dans un pareil moment, la moindre imprudence me perdrait.

Formose, resté seul, passa dans son cabinet mystérieux, et travailla jusqu'à trois heures du matin. Après quoi il sonna son valet de chambre.

Angelo parut.

Cet Angelo, que nous avons laissé sur la route de la basse Normandie, et qui était revenu le surlendemain de son départ, après avoir rempli la commission du prince, était pour Formose un homme précieux. Le valet était digne du maître. Souple, adroit, entreprenant, audacieux, il pouvait passer pour le descendant légitime de cette lignée de sacripants que le théâtre de tous les pays à rendus à jamais illustres.

— Sais-tu quelque chose de nouveau? demanda Formose.

— Les ordres de Monseigneur ont été exécutés.

— Raconte-moi cela.

— Cette après-midi, pendant que la voiture de M^{lle} d'Orion stationnait au bois, j'ai lié conversation avec le cocher; nous avons bu ensemble, et je l'ai fait causer. M. de Larcy et sa nièce partent pour la campagne dans une huitaine de jours; lundi prochain, selon toutes les apparences. M^{lle} d'Orion a l'habitude de voyager la nuit pour éviter la chaleur; elle quittera Paris à trois heures et sera à Blenneville le lendemain matin.

— Très bien, répondit Formose qui paraissait réfléchir. Puis il reprit aussitôt: — Y a-t-il des bois sur la route?

— Une forêt ravissante, Monseigneur, dit le valet qui croyait deviner la pensée de son maître, un amour de bois, sombre, mélancolique et planté tout exprès pour faciliter l'enlèvement des jeunes filles.

— Et où se trouve cette forêt?

— A dix lieues en deçà du château... Ma foi, en la traversant, j'avais, je crois, devancé la pensée de monseigneur.

— Voilà ce que tu feras: quand tu reverras les

gens de la maison de Larcy, tu commenceras par leur apprendre la nouvelle acquisition que je viens de faire auprès de Blenneville. Tu diras que nous ne tarderons pas à partir pour la campagne.

— Mais, Monseigneur, on se doutera alors...

— Laisse-moi parler. Tu feras ce que je te dis... De cette façon, M. de Larcy et sa nièce ne manqueront pas de savoir que je vais être cette année leur voisin de campagne.

— Et l'affaire de la forêt, il n'y faut plus penser.

— Assure-toi, poursuivait Formose, de trois hommes que tu posteras dans la forêt, la nuit du passage de M^{lle} d'Orion; ils seront armés jusqu'aux dents... de pistolets vides.

— Je comprends, des brigands d'opéra-comique.

— Précisément; ils arrêteront la chaise du comte. Au moment où ils simuleront de la dévaliser, toi et moi nous arriverons au grand galop de nos chevaux, et mettant les brigands en fuite, nous jouerons le rôle de la Providence.

— J'étais un triple sot, s'écria Angelo. Je vois clair maintenant... une petite comédie honnête, un proverbe à votre bénéfice. Les brigands attaquent, ils vont mettre tout à feu et à sang. Le comte va être assassiné, la nièce enlevée; nous arrivons à la dernière scène, nous sauvons tout le monde, et vous entrez de plain-pied au château de Blenneville avec le titre de libérateur.

— Allons, dit Formose en riant, tu m'as compris.

— Auprès de vous, je ne sais qu'un enfant, monseigneur.

EN NORMANDIE.

Pendant que Formose dressait ses plans, voici maintenant ce qui se passait à l'hôtel d'Orion.

M^{lle} Henriette n'avait pas été sans s'apercevoir du singulier hasard qui faisait qu'elle rencontrait partout le prince Formose. Depuis qu'elle avait éprouvé, pour la première fois chez la marquise de Veyle, la fascination de son regard triste et dominateur, elle ressentait une émotion, une sorte de trouble intérieur à la vue, ou même au souvenir du prince : elle se laissait glisser, sans s'en douter peut-être, sur la pente d'un sentiment

confus et indéfini; elle se demandait pourquoi la pensée de cet homme, qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, la plongeait pendant des heures entières dans le vague des rêveries à perte de vue.

La veille du départ de M^{lle} Henriette pour la Normandie, M^{me} de Veyle était venue lui faire sa visite d'adieu. Les deux jeunes femmes brodaient dans le salon en causant de choses indifférentes. M^{lle} d'Orion semblait distraite; elle ne répondait qu'avec une sorte de contrainte mal déguisée aux interrogations de la marquise. Celle-ci lui avait demandé sans résultat, à plusieurs reprises, la cause de sa tristesse, lorsqu'enfin vaincue par les sollicitations de son amie, M^{lle} Henriette rompit le silence.

— Puisque tu exiges que je te parle franchement, dit-elle à la marquise, je t'avouerai que je ne vois pas approcher sans trouble l'époque de mon mariage avec mon cousin. Ce pauvre Eugène, je l'aime bien, sans doute; mais il me semble que je ne l'aime pas assez pour enchaîner à jamais ma destinée à la sienne.

— Oui, tu l'aimes comme un frère.

— Justement, dit M^{lle} Henriette; je serais ravie de son bonheur, et pourtant je ne sens pas pour lui cet entraînement involontaire de la pensée vers l'élu de nos espérances. Je reconnais à mon cousin des qualités et les meilleures intentions de m'être agréable; mais jamais il n'a éveillé en moi cette ivresse de l'âme qui nous crie à chaque instant : C'est lui que tu dois aimer ! Enfin, faut-il te le dire, on m'apprendrait qu'il en aime une autre, que cette nouvelle me trouverait indifférente.

— Mais il me semble, reprit bientôt M^{me} de Veyle, que toutes ces idées te sont venues bien à l'improviste. Pensais-tu ainsi il y a vingt jours ?

— Que veux-tu dire ? demanda M^{lle} Henriette.

— Qu'il y a quelqu'un qui est pour quelque chose dans ces sombres réflexions.

— Quand cela serait ainsi ? dit M^{lle} d'Orion en rougissant.

— Oh ! je ne trouverais pas le moindre mot à redire, chère petite, reprit la marquise en embrassant la jeune fille, et comme ravie de cette confidence. Chacun est libre de son cœur, et si le prince a su te charmer, ajouta-t-elle avec malice, il est jeune, il est beau, il est noble, rien ne semble s'opposer à la réalisation de ton rêve ?

— Tu es folle, répondit la jeune fille; le prince

dont tu me parles sans cesse m'inspire un sentiment étrange qui est presque de l'effroi. Son regard ne me charme pas, il me fait frissonner; je ne sais quoi m'attire à lui et m'en éloigne en même temps. J'ai appris hier avec une sorte de terreur qu'il serait cette année notre voisin de campagne.

— Quoi ! s'écria la marquise, il a un château près de Blenneville ?

— Tout à côté ; un chemin sépare sa propriété de celle de ma mère.

— Mais ce sera charmant ; tu ne te plaindras plus de la solitude et de l'ennui de la campagne.

— Il n'y a décidément pas moyen de parler raisonnablement avec toi.

— Quel joli roman vous allez faire à vous deux ! continua M^{me} de Veyle.

— Mais qu'as-tu donc aujourd'hui ? as-tu décidément perdu la tête ?

— Oh ! je sais ce que je dis, ma chère amie ; avant un mois d'ici tu auras opéré un miracle, si le miracle n'est pas déjà fait. Rends-le bien malheureux, fais-lui souffrir tous les tourments ; rien n'est facile et divertissant comme de torturer ces superbes vainqueurs, qui ne croient à rien, et qui se laissent prendre aux beaux yeux d'une enfant de seize ans. Dans quelque temps je serai à Blenneville, et, si tu le veux, je t'aiderai dans cette petite guerre.

La marquise continua pendant quelques minutes sur ce ton de plaisanterie ; puis, prenant congé de M^{lle} Henriette, elle lui dit en l'embrassant :

— Surtout écris-moi de longues pages dans lesquelles tu me parleras de ton héros, sinon je ne vais pas te rejoindre.

Le lendemain, deux chaises de poste se suivirent à une heure de distance sur la route de Caen. Dans la première, se trouvaient M. le comte de Larcy et M^{lle} d'Orion, dans la seconde Formose et son valet de chambre.

Quatre jours après le départ de M^{lle} d'Orion, M^{me} de Veyle recevait la lettre suivante :

MADMOISELLE D'ORION A MADAME LA MARQUISE DE VEYLE.

« Ma chère amie,

« Je ne pensais pas, lorsque je causais avec toi, la veille de mon départ pour Blenneville, que je

t'écrirais si promptement ; mais l'aventure qui nous est arrivée dans le trajet est trop extraordinaire pour ne pas être racontée tout de suite. En traversant la petite forêt de Chauny, vers trois heures du matin, notre chaise de poste a été arrêtée par une troupe de voleurs qui ont menacé le postillon de le tuer s'il faisait un pas de plus. Nous n'avions pas d'armes ; mon oncle, qui dormait dans un coin de la chaise, réveillé en sursaut, se voit à la merci de trois ou quatre brigands, qui avaient bien la plus affreuse figure que l'on puisse imaginer. Moi, malgré mon amour des aventures, je tremblais comme la feuille, et j'étais sur le point de m'évanouir. Mon oncle se dépêcha de leur jeter sa bourse par la portière ; mais juge de mon effroi, lorsque j'entends l'un de ces bandits dire à M. de Larcy, avec un jurement horrible : — Cela ne nous suffit pas ; vous avez avec vous une femme, il faut nous la livrer sur-le-champ... J'étais plus morte que vive ; être à la merci de ces hommes ignobles, comprends-tu... Déjà l'un d'eux m'avait pris par la main, et se disposait à m'arracher de force des bras de mon oncle, lorsque tout-à-coup nous entendons le roulement d'une chaise de poste à quelques pas derrière nous. Deux hommes en descendent aussitôt, se précipitent sur les voleurs surpris à l'improviste, et les mettent en fuite. Mon oncle s'élança dans les bras de notre libérateur, le remercie les larmes aux yeux du service important qu'il vient de nous rendre, et me présente l'homme qui nous a sauvés de ce péril imminent. C'était... mais au premier abord cela va te sembler une histoire faite à plaisir ; ma chère amie, c'était le prince Formose en personne, qui se rendait par hasard, le même jour ou plutôt la même nuit que nous, à son domaine de Normandie... Mon oncle ne pouvait trouver de termes assez forts pour lui témoigner sa gratitude, et lui semblait avoir fait la chose du monde la plus simple. Je n'ai jamais vu l'exemple de tant de courage uni à plus de modestie. Tout le reste de la route, il nous parla avec la grâce la plus charmante de choses tout-à-fait étrangères à notre aventure, et employa tous ses efforts pour dissiper nos craintes et nous remettre de cette terrible secousse.

« Car, il faut que je te le dise, le prince a voyagé avec nous dans notre chaise. Mon oncle était si effrayé, qu'il l'a supplié de ne pas nous abandonner. Le prince s'est rendu, avec la plus aimable

courtoisie, aux sollicitations du comte, et a pris place juste en face de moi.

« Dans le trajet des dix lieues qui nous restaient à faire avant d'arriver au château, le prince s'est montré rempli d'égards pour mon oncle et de prévenances pour moi. Il a été d'une galanterie et d'un chevaleresque achevé. Quand le matin est venu, j'ai rencontré deux ou trois fois son regard tendre et triste, et je ne sais pourquoi, en le regardant, j'ai ressenti, comme le soir où je l'ai vu chez toi, une sorte de commotion électrique qui m'a toute bouleversée.

« Nous sommes arrivés à Blenneville à dix heures du matin. Il a pris congé de nous, en demandant à mon oncle la permission de venir quelquefois nous présenter ses hommages.

« Le jour même de notre arrivée, il a envoyé son domestique pour avoir de nos nouvelles.

« Deux jours après, il est venu nous faire sa première visite. M. de Larcy l'a présenté à ma mère, en faisant part au prince du triste état dans lequel elle se trouve depuis dix-huit ans. Mais alors il s'est passé un fait singulier : la duchesse, si calme et si indifférente à l'aspect de tout ce qui l'environne, a éprouvé, à la vue du prince, une secousse nerveuse à la suite de laquelle elle est tombée dans une sorte d'attaque épileptique. On a été obligé de l'emporter dans sa chambre et d'appeler le médecin.

Le prince était désolé de cette scène ; M. de Larcy le rassura en lui disant que la pauvre duchesse avait déjà eu autrefois des attaques semblables, et qu'à la suite de ces crises elle se trouvait beaucoup mieux qu'auparavant. Le médecin descendit au salon, et déclara que ce ne serait rien ; il attribuait cette attaque à l'atmosphère lourde et orageuse qui nous accable depuis quelques jours.

Voilà, ma chère amie, les principaux événements de mon voyage et de mon séjour. Si tu trouves encore quelques incrédules à l'endroit des voleurs de grand chemin, qui arrêtent les voitures et enlèvent les jeunes filles, tu n'as qu'à leur raconter mon aventure.

« Maintenant, n'oublie pas que je t'attends à la fin du mois.

« Adieu, je t'embrasse.

« HENRIETTE. »

Ainsi, le plan de Formose avait complètement réussi. L'aventure de la forêt, ce proverbe en action, comme l'avait appelé Angelo, avait ouvert à Formose les portes du château de Blenneville. Grâce à ces expédients ingénieux, il ne s'était pas vu forcé de passer par la filière des obligations préliminaires pour lier connaissance avec le comte et voir sa nièce. M. de Larcy, reconnaissant du service qu'il avait reçu, séduit, comme tout le monde, par l'attrait aimable du prince, par son esprit et ses manières, avait été au-devant des desirs de Formose en l'invitant à venir le voir souvent. Le comte était grand chasseur, comme tous les gentilshommes habitués à vivre six mois dans leurs terres ; Formose, pour entrer plus avant dans l'intimité de M. de Larcy, parla vénerie avec lui, et se donna pour un Nemrod enthousiaste. Alors des parties furent projetées : Formose organisa une vénerie complète ; il eut un garde chargé de veiller à ce qu'on ne braconnât pas sur les deux propriétés limitrophes, il fit venir de Paris une meute et des piqueurs. M. de Larcy, flatté dans une de ses plus chères passions, se mit à courir les champs avec le prince. Celui-ci, pour donner le change au comte, affectait pour cet exercice une véritable fureur ; il lassait M. de Larcy, qui jusque-là avait toujours lassé les autres, de sorte que lorsque le comte revenait le soir au château, harassé par la fatigue, et qu'il voyait le prince prêt à recommencer, il ne tarissait pas d'éloges sur son adresse et son activité.

Si Formose consacrait quelques journées à la passion de M. de Larcy, il employait parfaitement les autres. Il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour connaître à fond le caractère de M^{lle} d'Orion. Après quelques conversations, il avait compris tout de suite l'esprit aventureux, romanesque et poétique de la jeune fille ; il voyait clair dans ce cœur sans défense ; déjà à moitié vaincu ; il savait qu'il arriverait à elle par une route détournée, mais certaine : il ne fallait pas à M^{lle} d'Orion un amant vulgaire, un homme tranquille, doux, honnête comme était le vicomte son prétendu. La jeune fille, enthousiaste et tendre, caressait secrètement des chimères trop idéales pour remarquer ces qualités bourgeoises qui lui semblaient d'ailleurs si naturelles et si communes. Les héros de sa jeunesse et de ses lectures, René, Manfred, Childe-Harold, Saint-

Preux, et tous les fils de la fantaisie poétique, défilèrent en silence devant elle, et venaient se confondre et s'incarner, pour ainsi dire, dans l'homme dont le premier regard l'avait tant émue.

LES TRIOMPHEs.

Il y avait au bout du parc de Blenneville un kiosque fermé, dans lequel M^{lle} Henriette avait l'habitude d'aller travailler. C'était dans ce kiosque qu'elle avait passé les plus doux moments de sa vie, les heures les plus tranquilles de son enfance. Ce kiosque dominait la propriété de Formose, séparée, ainsi que nous l'avons dit, du château de M^{lle} d'Orion par un sentier qui conduisait dans les bois. Le prince s'était aperçu de la présence de M^{lle} Henriette dans ce kiosque à une certaine heure de la journée. Il passait à cheval dans ce sentier perdu, au moment où M^{lle} d'Orion brodait derrière la jalousie baissée. Le prince, en grand calculateur, en profond connaisseur de la théorie de la séduction, ne négligeait pas les moindres détails. Cet esprit fertile et infatigable apportait autant de soin dans le choix d'une certaine mise en harmonie avec le caractère de son rôle que dans l'exécution de l'affaire la plus sérieuse. Quand il passait à cheval sous les fenêtres de la jeune fille, qu'il feignait de ne point voir, il était toujours vêtu de la même façon : une redingote noire, boutonnée, une cravate noire, la tête inclinée en avant dans une attitude rêveuse et méditative. M^{lle} d'Orion, le cœur battant, le sein agité, se penchait aussitôt qu'il était passé, et le suivait du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu au tournant du sentier, attendant en silence l'heure de son retour.

La mère de M^{lle} Henriette s'était peu à peu habituée à la vue de Formose, elle le voyait venir au château avec son indifférence habituelle et sans même remarquer sa présence. Lorsque le prince pénétrait dans le salon, la duchesse, couchée sur un canapé, levait seulement son œil fixe et hagard et reprenait ensuite son immobilité de statue. Aussi le prince causait avec M^{lle} d'Orion absolument comme s'il eût été seul avec elle. La folle ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle; elle n'interrompait quelquefois la conversation de sa fille et de Formose que par son refrain triste et monotone, psalmodie lugubre qui ressemblait au cri de l'orfraie au milieu de ce bruit d'azouillement de paroles amoureuses.

Un soir, après une partie de chasse, Formose avait été retenu à dîner au château par le comte, qui, fatigué plus que d'habitude, ne fut pas plus tôt passé au salon et installé dans son fauteuil, qu'il tomba dans un profond assoupissement. Formose et M^{lle} d'Orion parlèrent de magnétisme. Le prince proposa à la jeune fille de la magnétiser, et il commença à faire quelques passes par manière de jeu. M^{lle} Henriette, frémissant sous le regard du prince, sentait son cœur battre avec violence, le sang circulait actif dans ses veines. Elle était en proie à une inquiétude et à un charme inexprimable. Formose, excité lui-même par le trouble de la jeune fille, se pencha vers elle, la fascinant de son œil de serpent, et leurs lèvres s'épanouirent dans un baiser.

Aussitôt la jeune fille se releva pâle, épouvantée, et honteuse de ce qui venait de se passer, elle se dirigea vers son piano, et fit courir ses doigts sur le clavier pour réveiller M. de Larcy.

Plusieurs jours après cette scène, M^{lle} Henriette écrivait la lettre suivante à M^{me} de Veyle :

MADemoiselle d'ORION A MADAME LA MARQUISE DE VEYLE.

« Tu avais deviné, ma chère amie; oui, je l'aime. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour combattre cet amour; mais il y a une force irrésistible, implacable, qui me pousse vers cet homme. A chaque instant de la nuit et du jour, il vit dans ma pensée. Je le vois partout; je ne vois que lui. O ma chère Lucile ! qu'est-ce donc que l'amour ? un tourment de toutes les heures, une inquiétude de tous les instants. Quand il n'est pas là auprès de moi, je souffre, je l'attends, je l'appelle tout bas. S'il tarde à venir, je le maudis et l'adore en même temps ! Lorsque je suis auprès de lui, épiant ses moindres mouvements, suivant sur son front l'ombre de ses pensées, je tremble, j'ai peur, je voudrais le fuir, et pourtant je me sens cloué par une puissance inconnue plus forte que ma volonté. Mon Dieu ! mon Dieu ! je te demande ce que c'est que l'amour ! Le sais-tu, toi-même, chère Lucile ? Qui a jamais pu résoudre ce problème ? Tous les grands sentiments ont une source inconnue; l'idée de l'amour échappe à l'analyse comme l'idée de Dieu.

« Ce qui est bien certain, vois-tu, mon amie,

c'est que jamais un autre ne sera mon époux, mon parti est pris irrévocablement. Ce n'est pas ce que tu m'as dit sur mon cousin qui a déterminé ma résolution. Ce pauvre Eugène ! moi qui croyais l'aimer ; insensée que j'étais ! avais-je jamais ressenti pour lui cet enivrement, cette douleur céleste qui m'accompagnent partout aujourd'hui ? Mon cœur avait-il jamais parlé ? Qu'il soit heureux, et il le sera, car lui aussi s'était trompé. S'il faut sacrifier pour lui toute ma fortune, je le ferai avec joie ; mais mon cœur ne sera jamais qu'à Formose.

« Tu n'es pas venue nous voir à la fin du mois comme tu nous l'avais promis ; j'en suis fâchée, ma chère Lucile, j'aurais voulu que tu visses le prince, comme il est beau quand il se promène, triste et mélancolique, dans les allées de son parc. De mon kiosque je vois toutes ses démarches ; j'assiste à toutes ses actions. Viens donc, ou plutôt non, ne viens pas, car s'il allait t'aimer ! et je mourrais s'il en aimait une autre.

« J'aurai peut-être bientôt besoin du secours de ton amitié, ma chère amie, lorsque le moment de faire connaître mon amour à mon oncle sera arrivé ; je compte sur toi, sur l'influence que tu exerce sur M. de Larcy, pour qu'il se rende à mes prières et permette mon bonheur.

« Adieu, je t'embrasse comme je t'aime.

« HENRIETTE. »

Formose avait réussi, M^{lle} d'Orion l'aimait. Elle l'aimait avec d'autant plus de force, ainsi qu'elle le disait dans sa lettre à M^{me} de Veyle, que son amour, longtemps refoulé, s'échappait, source vivifiante, de son cœur brisé comme l'eau à travers les fissures d'un vase. Toute cette jeune énergie, qui fermentait dans cette âme de dix-huit ans, avait besoin de se répandre au dehors. Elle n'avait jamais été aimée ; son amant d'adoption devait remplacer l'amour dont l'avaient sevrée une mère folle et un oncle soucieux. Il devait être tout pour elle ; c'était son refuge, son bonheur, sa vie, son univers. Il fallait qu'il pût lui dire ces deux vers d'un grand poète :

..... Je veux être et ton père et ta mère :
Ton père, j'ai mon bras ; ta mère, j'ai mon cœur.

Quelques jours après la scène du magnétisme,

Formose et M^{lle} Henriette s'étaient avoué leur amour, et s'étaient juré d'être à jamais l'un à l'autre.

Depuis plus d'un mois qu'il vivait presque côte à côte avec cette enfant naïve et enthousiaste, qu'il assistait au développement de cet amour qu'il avait fait éclore, une grande métamorphose s'était opérée dans l'esprit du prince. Il n'avait poursuivi d'abord M^{lle} d'Orion que par calcul, pour être uni à une grande famille et jouir du crédit que donnent une belle alliance et une grande fortune. Il voulait se réfugier dans le mariage comme dans une retraite assurée où il passerait le reste de ses jours à l'abri du soupçon, au milieu de la richesse et des honneurs. Mais à force de suivre pas à pas tous les incidents de cette intrigue, il s'était aperçu un jour, pour la première fois de sa vie peut-être, qu'il était amoureux.

Pendant que Formose subissait le joug de ses nouveaux sentiments, M. de Larcy recevait une lettre qui lui apprenait les débordements de son fils. Le comte frappé de stupeur à cette nouvelle, prit immédiatement la route de Paris, ramenant avec lui M^{lle} d'Orion, dont il ne se séparerait jamais.

Nous allons dire en quelques mots ce qui s'était passé à Paris depuis le départ de Formose.

La Coradini avait suivi de point en point les instructions du prince. Elle avait mis tout en œuvre pour séduire le vicomte ; elle avait décroché de l'arsenal de sa coquetterie les armes les plus sûres et les mieux effilées. Le jeune homme s'était laissé fasciner par les charmes de l'enchanteuse, comme une allouette par la réverbération du miroir. La Coradini, en voyant l' inexpérience du vicomte, avait allumé dans l'âme de celui-ci une passion furieuse, excitée par le prolongement de la lutte. Dans cet intervalle, M. de Larcy avait timidement risqué un cadeau d'un grand prix, puis deux, puis trois, et l'Italienne, qui comprenait tout le parti qu'elle pouvait tirer d'un tel amant, ne combattait déjà plus pour le compte d'un autre, elle faisait la guerre à son profit.

Formose, en quittant Paris, avait laissé à son confident Berthold le soin de le remplacer, et de veiller à ce que les conditions stipulées entre lui et la Coradini fussent fidèlement exécutées. Berthold s'était acquitté de sa tâche en com-

dence. Il stimulait la voracité de l'oiseau de proie, indiquait la marche à suivre, et préparait de longue main la débâcle et même le déshonneur de sa victime.

Le vicomte de Larcy n'avait jamais songé à réclamer la possession de la fortune qui lui revenait de sa mère. Il se contentait d'une assez forte pension que lui faisait le comte, et qui avait satisfait jusque-là à ses besoins et à ses fantaisies de jeune homme. Mais pour subvenir à l'entretien de sa passion ruineuse, le chiffre de l'allocation paternelle était beaucoup plus qu'insuffisant. Le jeune de Larcy ne voulait pas que son père eût le moindre soupçon; il contracta des emprunts onéreux pour payer les bracelets, les colliers en diamants, les chevaux et les voitures qu'il offrait avec tant de bonheur à sa maîtresse. Plus le jeune homme donnait, plus la Coradini devenait insatiable, c'est la règle. L'exigence rapace de cette femme n'était plus un calcul, mais un instinct. Elle absorbait comme un boa; seulement son appétit ne s'endormait jamais.

Un jour elle avait demandé au vicomte une magnifique parure exposée à l'étalage d'un joaillier. Celui-ci qui se trouvait sans argent, avait résisté; la Coradini ne se regardait pas comme vaincue; elle appela à son secours l'artifice de ses larmes, elle dit qu'elle n'était plus aimée, parla de sa réputation et de sa jeunesse sacrifiées au vicomte, et insinua adroitement que bien d'autres, si elle le voulait, s'estimeraient trop heureux de pouvoir lui offrir cette bagatelle, qui valait tout au plus vingt mille francs. M. de Larcy s'était senti ému et bouleversé à la vue de ces perles d'argent qui tombaient des beaux yeux de la sirène; mais les derniers mots le firent bondir; la jalousie s'éveilla furieuse dans son cœur; il tomba aux genoux de l'Italienne, lui demanda pardon pour les larmes qu'il lui avait fait répandre, et lui promit la parure pour le soir.

M. le vicomte de Larcy avait été chez le juif Génins, le même dont nous avons parlé dans une autre histoire, et qui venait encore à cette époque au secours des fils de famille dans l'embarras. Malheureusement le vicomte devait déjà des sommes assez fortes à cet homme, qui refusa tout net de prêter les vingt mille francs. M. de Larcy se désolait. Le juif, le voyant disposé à tout, lui proposa un terme moyen. Ce terme

moyen consistait en ceci : le jeune homme ferait une lettre de change, et mettrait au bas, comme simple garantie, l'acceptation de M. de Larcy le père. Le vicomte se récria, c'était un faux qu'on lui proposait; jamais il ne consentirait à une telle infamie. Mais le Génins, qui réservait toute son éloquence pour ces moments difficiles, lui présenta la chose sous un aspect si différent, que le vicomte avait fait la lettre de change à six mois avec l'acceptation au bas, bien certain, du reste, qu'il retirerait avant le terme ce billet des mains de l'usurier, dût-il pour cela demander à son père la jouissance de la fortune maternelle.

Le soir, la Coradini se montrait à l'Opéra avec sa parure nouvelle, et soulevait par sa beauté et le luxe de sa toilette l'admiration de la salle.

Aussitôt l'affaire conclue, Génins avait livré, moyennant trente mille francs, la lettre de M. de Larcy à Berthold. Celui-ci l'avait immédiatement envoyée à Formose, qui se voyait plus que jamais maître de la situation.

Le comte de Larcy revint à Paris sur ces entrefaites.

Il se rendit, au débotté, au ministère des affaires étrangères, où il sollicita et obtint le rappel de son fils à son poste diplomatique.

Après quoi, il tomba chez le vicomte comme la foudre, et lui jeta ces terribles paroles : « Je sais tout, » alors qu'il ne savait que le quart de la vérité.

Le comte annonça à son fils qu'il allait retourner à Vienne; cette nouvelle fit pâlir le jeune homme, qui essaya pourtant de faire bonne contenance, et finit par se soumettre.

M. le comte de Larcy revint à l'hôtel d'Orion, enchanté du succès de son intervention. Il croyait que M^{lle} Henriette ignorait l'amour du vicomte pour la Coradini, et comme il ne voyait dans cette intrigue qu'une folie passagère, dont l'absence ferait perdre le souvenir à son fils, il ne lui restait aucune inquiétude sur l'avenir de ses projets matrimoniaux. Hélas! il fut bien dé trompé : le soir de ce même jour, M^{me} de Veyle lui avoua qu'Henriette connaissait tous les détails de la conduite de son fils, et lui apprit en outre que la jeune fille aimait Formose, et que Formose l'aimait.

Le tonnerre serait tombé en éclats aux pieds

du comte, qu'il ne l'aurait pas frappé d'une pareille stupeur.

M. de Larcy demeura quelques instants hébété, étourdi, ne sachant pas s'il devait ajouter foi à ce qu'il entendait. Puis baissant la tête sur sa poitrine, il ne put que s'écrier : — O mon Dieu !

La marquise laissa passer le premier moment de la douleur ; alors elle s'approcha de M. de Larcy, et lui dit :

— Allons, mon cher comte, calmez-vous. Ce que je vous dis là n'est pourtant pas bien terrible. En définitive, vous ne pouviez pas avoir la prétention d'aller contre les sentiments de votre nièce ; Henriette est bien libre, il me semble, de faire un choix.

— Sans doute, balbutia le comte, sans doute. Je suis bien de cet avis ; mais enfin le choix était fait.

— Comment ! reprit en souriant M^{me} de Veyle, vous voulez dire que vous aviez choisi votre fils. A la bonne heure. Cependant Henriette avait bien aussi un peu le droit d'être consultée.

— Mais, s'écria le comte, c'est Eugène qui est cause de tout cela ; c'est par son indigne passion pour cette aventurière qu'il s'est aliéné l'amour de sa cousine, car Henriette l'aimait, j'en suis sûr.

— Vous vous trompez, elle ne l'aimait pas.

— Elle ne l'aimait pas ! répéta M. de Larcy.

— Pas le moins du monde ; elle n'avait et elle n'a encore pour le vicomte que de l'amitié ; elle me l'a dit elle-même, il y a tout au plus deux mois. Elle ne reculait pas, il est vrai, à cette époque, devant l'accomplissement de son mariage avec le vicomte, parce qu'elle n'aimait personne, et que votre fils lui était encore moins indifférent que les jeunes gens rencontrés dans le monde ; mais aujourd'hui que son cœur a parlé et qu'elle aime le prince, c'est bien différent.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit M. de Larcy, tous les projets sur lesquels reposait le bonheur de ma vie vont donc s'écrouter !

— Quel grand malheur voyez-vous dans tout ceci ? n'êtes-vous pas riche ? votre fils n'aura-t-il pas une belle fortune ? est-il nécessaire de capitaliser d'énormes revenus ? Le vicomte trouvera une autre héritière que sa cousine, et il sera tout aussi heureux que s'il eût épousé Henriette ; plus heureux, car il aura la chance d'aimer sa femme

et d'en être aimé, tandis que votre fils et votre nièce ne s'aimeraient ni l'un ni l'autre ; ils se seraient mariés par raison, comme on dit.

— Eh bien, oui, fit le comte.

— Mon cher comte, poursuivit la marquise, vous me permettez de n'avoir qu'une médiocre compassion pour ce que vous appelez la ruine de vos projets. Sans doute, il eût été plus agréable pour vous que l'immense fortune d'Henriette ne sortît pas de la famille, mais comme votre fils est destiné à avoir une cinquantaine de mille livres de rente, je ne le trouve pas trop à plaindre, et je ne vois pas pourquoi votre mece immolerait son bonheur à des calculs d'intérêt.

M. de Larcy demeura un instant à réfléchir ; puis il s'écria tout-à-coup d'une voix brève et entrecoupée :

— Sans doute, je ne veux pas faire le malheur de ma nièce ; je ne veux pas lui imposer mon fils, si elle ne l'aime pas, quoique pourtant j'eusse lieu de croire.... Enfin n'en parlons plus ; mais je dois veiller à ce qu'elle ne fasse pas un choix indigne d'elle.

— Pour cela, vous ferez fort bien, dit la marquise d'un ton moqueur. Cependant, comme l'homme qu'elle aime est riche, comme il est bien, et qu'il fera de sa femme une princesse, je ne vois pas trop ce que vous trouverez à redire.

— Oui, mais le prince Fornose ne jouit pas d'une réputation bien assurée ; des bruits....

— Ah ! voilà le grand mot lâché, interrompit la marquise en riant ; vous avez trouvé le prince fort bon pour en faire votre compagnon de chasse et de plaisirs ; vous avez été très honoré de le recevoir et d'aller chez lui. Les bruits ridicules débités sur son compte ne vous faisaient pas peur ; mais du moment qu'il dérange vos projets, c'est une autre affaire, n'est-ce pas ?

M. de Larcy, qui ne trouvait rien à répondre, se promenait à grands pas dans la chambre.

— Tenez, mon cher comte, reprit la marquise, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous exécuter franchement et convenablement, pour ne pas avoir l'air de jouer, en face du public, le rôle peu agréable d'un tuteur de mélodrame, d'autant plus, qu'à vous parler franchement, vous n'y gagneriez rien. Je connais le caractère fier et indomptable d'Henriette ; quand elle a dit une chose, elle y tient, et elle ne consentira jamais à un mariage imposé. Elle attendra sa majorité

si le faut absolument, et comme elle sera libre alors, elle agira à sa guise; seulement elle vous en voudra toute sa vie, et vous n'aurez rien empêché.

— Je sais bien tout cela, murmura le comte de l'air d'un homme à moitié rendu.

— A la bonne heure, dit la marquise en prenant la main de M. de Larcy, vous voilà revenu à des idées raisonnables. Suivez mes conseils, vous ferez bien, et si vous êtes sage, ajouta-t-elle en faisant allusion aux vieilles prétentions du comte, nous verrons.

— Oh! pour cela, répliqua M. de Larcy en regardant la marquise, c'est autre chose, il y a longtemps que je ne crois plus à vos promesses.

— Qui sait? fit M^{me} de Veyle avec un sourire charmant.

Malgré sa conversation avec la marquise, le comte ne se regardait pas tout-à-fait comme bête; cependant il ne pouvait se dissimuler la gravité des circonstances. Il envoya chercher son fils, au moment où celui-ci venait de recevoir la lettre qui lui enjoignait de partir pour Vienne sur-le-champ. Le jeune homme, à la vue de cet ordre qui le séparait de sa maîtresse, avait senti son cœur se briser.

Le comte lui expliqua alors les conséquences de sa folle passion, sa cousine détachée de lui et prise d'un autre. Le vicomte, à cette nouvelle, éprouva une stupéfaction sans égale; il n'avait pas encore calculé les suites que pourrait avoir son amour pour la Coradini. Il s'était si bien habitué à l'idée d'épouser sa cousine, qu'il demeura ébahi sous le coup des paroles de son père.

— Et qui aime-t-elle? demanda-t-il.

— Le prince Formose.

— Le prince Form... Il n'acheva pas; il se rapela alors les félicitations légèrement ironiques que le prince lui adressait un soir, à la sortie du Cirque, au sujet de sa nouvelle conquête, et sans soupçonner le piège dans lequel il était tombé, il sentit renaître contre cet homme une haine violente et implacable.

— Mais vous ne permettrez pas que ma cousine épouse cet aventurier, cet italien tombé on nesait quoi, dit le vicomte.

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour empêcher ce mariage; pourtant, si ta cousine insiste à vouloir l'épouser, je ne peux pas m'y opposer.

— Que faire alors?

— Il faut que tu quittes Paris sur-le-champ, que tu retournes à ton poste, je tâcherai de ramener Henriette. Je ferai, en un mot, tout ce que je pourrai pour son bonheur et le tien. Mais aussi, s'être amouraché de cette Italienne!... ajouta le comte.

— Mon père, elle est si belle!

— Eh parbleu, tu paieras assez chèrement sa beauté. Deux cent mille livres de rentes pour un enfantillage! Enfin tout n'est pas perdu. Pars ce soir, Henriette te saura à Vienne et verra par là que ton amour n'était qu'une folie, un passe-temps, un caprice de quelques jours; elle te pardonnera peut-être.

Le vicomte aurait bien voulu résister et demeurer à Paris, mais l'ordre était formel. Il consentit donc à partir, mais avec l'intention de revenir aussitôt; il ne ferait que toucher barre à Vienne et serait de retour à Paris au plus tard dans quinze jours.

Avant de quitter Paris, il alla prendre congé de la Coradini, qui, à la nouvelle de ce départ précipité, donna les signes d'une douleur échevelée. Après quoi, le vicomte, en proie aux sentiments les plus contradictoires et aux plus sombres idées, se dirigea vers la capitale de l'Autriche,

.....
.....
Aussitôt que Formose avait connu le départ de M. de Larcy et de sa nièce, il avait pris lui-même la route de Paris, disant adieu, non sans un triste serrement de cœur, à l'allée du kiosque, au château de Blenneville, à ce grand parc, qui avaient été témoins des scènes de son amour, et où, pour la première fois, s'étaient assouplis cette nature rebelle, ce cœur jusqu'alors indompté; il sut à son arrivée tout ce qui s'était passé. Fort de l'amour de M^{lle} Henriette, de son serment solennellement juré, et de la bienveillante protection de la marquise de Veyle, le prince résolut de tenter toutes les démarches auprès de M. de Lorry pour lui demander la main de sa pupille.

Le comte avait en quelque sorte été préparé à cette inévitable visite par sa conversation avec la marquise, laquelle n'agissait, en cette circonstance, que d'après les prières de son amie M^{lle} d'Orion. C'est pourquoi il s'était à l'avance dressé un plan, une espèce de route, de conduite étudiée

et apprise par cœur. Toute sa politique en cette affaire consisterait à temporiser, espérant lasser l'une des deux parties; il ne voulait pas rompre en visière et refuser net, mais il alléguerait des prétextes, des considérations spécieuses; et enfin, s'il était poussé à bout, il déclarerait que sa qualité d'oncle et de tuteur faisant peser sur lui une lourde responsabilité, le prince, quelle que fût la haute considération dont il jouissait, devrait préalablement dresser une sorte de bilan de sa position de famille et de fortune,

Formose, de son côté, avait deviné la stratégie de M. de Larcy et son plan de réserve. Aussi résolut-il d'aller droit au-devant des considérations restrictives du comte, et de le combattre avec ses armes.

La bataille s'engagea sur ce terrain d'observation. Le prince commença par déclarer qu'il ne songeait à épouser M^{lle} d'Orion que lorsqu'il aurait réalisé en valeurs les immenses propriétés qu'il possédait en Italie, et dont la somme s'élevait à plusieurs millions; il demandait trois semaines pour faire le voyage, et à son retour il justifierait de sa fortune et de ses titres.

Le comte n'avait rien à répondre à de pareils arguments; il s'inclina en signe d'assentiment, et Formose prit congé de lui et de M^{lle} d'Orion en leur annonçant qu'il partait pour l'Italie.

LE CHATEAU DE BLUMSTER.

Trois jours après le départ du vicomte de Larcy, une chaise de poste venant de France traversait le Schwarzwald. Cette chaise contenait deux voyageurs; ils semblaient absorbés l'un et l'autre dans la contemplation des objets extérieurs et des sites pittoresques qui s'offraient à leur vue. A un quart de lieue au-dessus de la route, à mi-côte d'un coteau verdoyant, on apercevait, par une échappée de la futaie séculaire, un château assez bien conservé, dont la gothique physionomie rappelait les vieux *burgs* féodaux, et qui montrait sa tête grise ceinte d'une double couronne de créneaux et de tourelles. Le Danube, déjà rapide et profond, quoique peu éloigné de sa source, baignait les pieds du géant oublié. Il pouvait être dix heures du soir. La lune, qui venait de se lever, laissait flotter sur ce paysage incertain une lueur triste et mourante. Nos deux voyageurs, tout entiers à ce spectacle, suivaient

en silence la pente de leur rêverie contemplative, lorsque tout-à-coup le postillon, descendant de cheval, se mit à examiner une roue de la voiture, et déclara qu'il ne pouvait aller plus loin.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda l'un des voyageurs qui n'était autre que le vicomte de Larcy.

— L'écrou de la roue de derrière s'est dévini et perdu, dit le postillon. Je voyais bien au vacillement de la voiture qu'il y avait quelque chose de dérangé. Si je n'avais pas arrêté mes chevaux, nous versions.

— N'y a-t-il pas moyen, reprit le compagnon du vicomte, de faire mettre un nouvel écrou?

— Oui, il y a bien moyen, dit le postillon d'un air malin; mais il faudrait un charron qui connût le mécanisme de ces nouvelles inventions de roues à patentes, et il n'y en a pas dans le forêt.

— Combien y a-t-il d'ici à la première poste?

— Quatre bonnes lieues, ni plus ni moins.

— Alors comment faire?

— Ma foi! je ne sais pas, répondit le postillon.

— Il faut donc que nous allions à pied, dit M. de Larcy.

— Ça ne sera pas commode, répliqua le postillon.

— Il n'y a pas même une auberge sur la route!

— Pas l'ombre d'une. Il n'y a que ce château que vous voyez là-bas, à six portées de fusil.

— Qu'irons-nous faire à ce château?

— Dame! vous y passeriez la nuit; on ne vous refusera pas l'hospitalité, il appartient à des gens riches.

— Et notre voiture restera là?

— Ah! dit le postillon, en allant au pas et en maintenant la roue dans l'essieu, je pourrai bien encore conduire votre chaise de poste jusque-là. Demain matin, au petit jour, je vous enverrai un charron qui remettra la voiture en état de service.

— Ce plan-là ne me sourit guère. Si vous voulez, dit M. de Larcy à son compagnon de route, l'un de nous se dévouera et ira chercher un charron ce soir même.

— Comme vous voudrez, répondit celui-ci. Cependant, reprit-il aussitôt, cela demandera du temps. Si nous suivions plutôt les conseils de ce brave homme.

— Au fait, répondit M. de Larcy, je le veux

rien. Allons frapper à la porte de cette forte-
 nesse, nous y trouverons peut-être quelque châte-
 laine hospitalière.

Et les deux voyageurs, descendant de voiture,
 prirent à pied le sentier qui conduisait au châ-
 teau.

Leur chaise les suivait au pas, et, comme il l'a-
 vait dit, le postillon maintenait la roue veeve de
 sa écrou protecteur.

Pendant que les deux voyageurs cheminent, le
 ctueur nous permettra de lui apprendre qu'ar-
 rivé à Strasbourg, M. de Larcy y avait rencontré
 un brave Allemand retournant en Allemagne par
 la voie démocratique de la diligence. Le vicomte,
 qui avait connu cet homme à Vienne, lui avait
 offert une place dans sa chaise de poste.

Au bout d'un quart d'heure de marche, les
 deux voyageurs arrivèrent à la porte du château.
 Le postillon sonna : un homme d'une trentaine
 d'années environ vint les recevoir avec la plus
 grande politesse, et leur déclara qu'ils étaient
 les bienvenus.

La voiture fut placée sous un hangar, le postil-
 lon partit en sifflant une tyrolienne du Ranelach,
 et la porte du château se referma.

L'homme qui avait reçu les deux voyageurs les
 pria de vouloir bien le suivre ; il leur fit traverser
 deux grandes cours, et les introduisit dans une
 salle basse, éclairée par deux bougies placées sur
 une vaste cheminée.

— On va vous servir à souper tout à l'heure,
 Messieurs, dit l'inconnu ; après quoi l'on vous in-
 diquera vos chambres. Rien ne vous empêchera
 de repartir demain de très bonne heure. A cinq
 heures du matin le charron sera au château.

Les deux voyageurs se confondirent en remer-
 cements, et l'homme sortit.

M. de Larcy, resté seul avec son compagnon,
 se mit à examiner la salle où ils se trouvaient. —
 C'était une pièce simple, mais assez belle, qui
 n'avait pour tout ornement que quatre portraits
 de famille, de grandeur naturelle, attachés aux
 panneaux des murs ; deux bahuts symétriquement
 placés en face l'un de l'autre, une table, et huit
 chaises, complétaient l'ameublement de cette
 salle, qui, faiblement éclairée par les deux bou-
 gies, n'offrait pas un aspect très réjouissant à
 l'œil.

— Savez-vous, dit M. de Larcy à son compa-

gnon, que nous avons peut-être commis une im-
 prudence en venant ici ?

— Pourquoi cela ? demanda l'Allemand ?

— Nous ignorons chez qui nous sommes. Si
 les gens de ce château avaient de mauvais des-
 seins ?

— Diable ! fit l'Allemand, moi qui ai cent mille
 francs de valeurs dans mon portefeuille ! Mais,
 bah ! ajouta-t-il, le postillon ne sait-il pas que
 nous sommes ici ? Il enverra demain le charron ;
 s'il nous était arrivé quelque chose, l'éveil serait
 donné aussitôt. Chassez vos idées noires, Mon-
 sieur le vicomte, l'Allemagne est la terre de l'hos-
 pitalité. L'hospitalité est la première vertu des
 fils de la vieille Teutonia !

— J'ai probablement tort, continua le vicomte.
 D'ailleurs l'homme qui nous a reçus et qui semble
 le propriétaire de ce château, a un air de cour-
 toisie fort avenant.

— Nous allons souper, dit l'Allemand ; je vous
 avoue que je n'en suis pas fâché : j'ai un appétit.

— Vous n'avez pas d'armes sur vous ? Inter-
 rompt M. de Larcy.

— Des armes ! Pourquoi faire ?

— Je ne sais pas. Je vous demande cela pour
 le cas où nous ne serions pas en sûreté.

— Ah ça, Monsieur le vicomte, dit l'Allemand,
 vous êtes donc toujours poursuivi par votre idée.
 S'il en est ainsi, partons sur-le-champ ; gagnons
 à pied la première auberge que nous rencontre-
 rons ; nous enverrons demain chercher votre
 voiture.

— Je n'ai pas le sens commun, répondit M. de
 Larcy, un peu rassuré par les paroles de son
 compagnon.

— Sans doute, reprit celui-ci. Que voulez-
 vous de mieux ? Nous nous présentons, on nous
 reçoit fort bien. On nous offre la table et le lit,
 et vous concevez des soupçons. Ah ! Je le vois,
 dit l'Allemand avec un gros rire germanique, la
 châtelaine vous manque.

En ce moment un domestique entra et dressa
 une table de deux couverts.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de
 donner quelques explications sur ce château où
 nos deux voyageurs venaient d'être accueillis
 avec une hospitalité véritablement patriarcale.

On n'a pas oublié qu'à deux reprises différen-
 tes, au souper du café de Foy d'abord et à la réu-
 nion des *Sept Péchés* dans son hôtel, Formose

avait assigné à ses amis un rendez-vous au château de Blumster. D'après les ordres du prince, ils devaient s'y trouver vers les premiers jours de juillet. Tous s'étaient rendus au poste assigné, à l'exception de Formose, qu'ils attendaient d'un jour à l'autre.

Maintenant voici quelle était l'occupation et le genre de vie de ces jeunes gens dont Formose était le chef. On a déjà pu comprendre par ce qui a précédé que la délicatesse sur le choix des moyens ne constituait pas la base fondamentale de leur code sociétaire; ainsi, pendant l'hiver, ces dandys élégants, en gants paille et en bottes vernies, se dispersaient dans les capitales, couraient les cercles, les bals de souscription où tout le monde est admis pour son argent, et se faufilaient même jusque dans les salons de la bonne société. Là, comme ils possédaient des talents de premier ordre, et qu'ils étaient passés maîtres dans l'art de filer les cartes et de sauter la coupe, ils faisaient des rafles énormes et vivaient sur le produit de leur *habileté*; ils travaillaient en grand et opéraient sur une vaste échelle. Cette association, despotiquement organisée, sous la conduite d'un chef habile qui prévoyait tout et paraît à tout, avait amassé d'immenses capitaux qui fructifiaient encore par des moyens illicites et infâmes, par des prêts usuraires opérés à l'aide d'escompteurs, agents intermédiaires qui ne connaissaient qu'un seul membre de l'association, Berthold, lequel, à leurs yeux, paraissait agir pour son propre compte. Puis chacun des associés entretenait des relations particulières qui profitaient à tous; ils faisaient des affaires de bourse, pariaient à coup sûr, et exerçaient, en un mot, par leur ruse et leur industrie, une sorte de filibusterie universelle.

Pendant l'été, alors que tout le beau monde court les champs et se disperse en province ou à l'étranger, les pirates élégants jetaient bas leur costume de dandys et se transformaient en écumeurs de grandes routes. Retirés à Blumster, ils attendaient les victimes sans sortir de leur repaire, ils les dépouillaient, les égorgaient, et tout était dit; car les choses étaient établies d'après un plan merveilleusement combiné. Ces hommes, enfermés dans leur château dont Berthold était le propriétaire nominal et apparent, ne se montraient jamais en dehors de l'enceinte de la propriété. On ne les connaissait même pas; seu-

lement ils étaient parvenus à placer aux deux relais de poste correspondants deux affidés subalternes en qualité de postillons. De cette façon, le postillon de l'une ou l'autre station jugeait sur la mine des voyageurs s'il devait ou non les verser au pied du château, ou briser leur voiture, et les forcer, par un moyen de cette nature, à chercher un refuge chez les hôtes de Blumster éloigné de toute habitation. A chaque nouvelle proie, l'affidé recevait en manière de prime une forte somme; les voyageurs entraient, et l'on n'en entendait plus parler. De là peut-être le secret de toutes ces disparitions dont on n'a jamais pu se rendre compte; de là toutes ces nouvelles de suicides supposés répandues à profusion dans le troisième page des journaux. Quand un homme, parti pour un voyage, ne revenait pas, on s'inquiétait d'abord de la prolongation de son absence, on faisait des recherches vaines, et l'on accusait quelque glacier suisse ou quelque crevasse des Alpes d'avoir englouti son cadavre.

Or, ce château de Blumster était précisément celui dans lequel venaient d'entrer M. le vicomte de Larcy et son compagnon de route.

Le domestique qui avait dressé la table n'était autre que le personnage que nous connaissons sous le nom de Chaulieu.

Il avait eu soin de revêtir un costume en rapport avec sa profession momentanée. Il portait une livrée étourdissante et une perruque poudrée.

Quand la symétrie des plats ne laissa plus rien à désirer, il fit un salut et se retira.

— Le diable m'emporte! s'écria M. de Larcy resté seul avec l'Allemand, si je n'ai pas vu quel que part ce grand coquin-là!

— Quoi d'étonnant? répliqua l'interlocuteur avec son flegme germanique.

— Il me semble que j'ai aperçu la figure de ce laquais... je ne sais où; mais, à coup sûr, c'est dans un salon de Paris.

— Il annonçait les invités, dit l'Allemand, et se servant une cuisse de poulet froid.

— Pas du tout! pas du tout! s'écria le vicomte: il jouait à la même table que moi, et gagnait des monceaux d'or.

— Monsieur le vicomte, dit l'Allemand, que les craintes et les suppositions de M. de Larcy trouvaient calme et indifférent, permettez-mo-

le vous verser un verre de ce vin de France, du vrai Château-Margaux, ma parole !

Et il vida lui-même son verre d'un trait.

M. de Larcy restait rêveur. Pourtant, il parut se remettre et mangea un peu. Pour l'Allemand, l'engouïssait les comestibles et se versait des rades démesurées.

— Allons, pensa M. de Larcy, il va se griser maintenant.

Il voulut faire quelques remontrances à son compagnon, et l'engager à se modérer un peu sur le chapitre de la boisson; mais celui-ci n'entendait pas raison, il trouvait le vin bon et en usait comme s'il eût été président de quelque société de tempérance.

— Ah bah ! Monsieur de Larcy, disait l'Allemand, vous vous faites des fantômes de tout. Pour moi, je demande que ma captivité se prolonge le plus longtemps possible, si le propriétaire de l'établissement... du château, veux-je dire, consent à ne me servir que du vin pareil à celui-ci. A votre santé, Monsieur le vicomte; et une nouvelle rade suivit ce toast.

M. de Larcy voulut encore revenir sur ses craintes et ses appréhensions; mais l'Allemand lui répondit par un si franc éclat de rire, que le vicomte, prenant pour une lubie de son esprit la ressemblance frappante qu'il croyait avoir remarquée entre le domestique et le joueur contre lequel il avait perdu naguère, eut honte un instant de ses soupçons.

— Je suis si sûr de l'honnête propriétaire de ce château, criait l'Allemand à tue-tête, que je hésiterais pas à lui confier pour cette nuit les cent mille francs que j'ai dans mon portefeuille !

En ce moment le vicomte pâlit; il lui semblait avoir vu des yeux humains le regarder à travers les yeux vides d'un portrait en pied de chevalier suspendu devant lui à la muraille.

Pour cette fois, le vicomte allait déclarer à son compagnon qu'il ne consentirait jamais à passer la nuit dans ce château, lorsque l'homme qui les avait introduits dans la salle, et qui était Berthold (M. de Larcy ne le connaissait pas, bien que Berthold connût parfaitement le vicomte), vint leur annoncer que leurs chambres étaient prêtes.

Il n'y avait plus à reculer, il fallait payer d'audace et accepter la situation.

Berthold causa avec les deux voyageurs pendant quelques instants; après quoi il leur souhaita

une bonne nuit, et ordonna à Chau lieu de les conduire à leurs chambres.

Celui-ci les fit passer par un assez long corridor, et les mena chacun dans une chambre séparée, mais contiguë l'une à l'autre.

L'Allemand ne fit que deux choses, il se déshabilla et s'endormit.

Quant au vicomte, son premier soin fut de s'assurer s'il était enfermé; la porte était libre: il regarda dans le corridor, et se dirigea vers la chambre de son compagnon pour lui révéler ce qu'il avait vu, et l'engager à se tenir sur ses gardes. L'Allemand ronflait comme une toupie d'Allemagne, et ne voulait rien entendre.

M. de Larcy revint dans sa chambre avec la résolution de ne pas dormir.

Une heure, deux heures, trois heures se passèrent sans qu'il entendît rien.

Il jugea alors que ses craintes étaient vaines et puérides; cependant le souvenir des deux yeux flamboyants l'inquiétait toujours.

Il était depuis longtemps plongé dans ses réflexions et se disposait à se coucher, lorsqu'il crut entendre des pas dans le corridor. Il se plaça derrière la porte et attendit. En ce moment on entra chez son compagnon.

Le vicomte sortit tout doucement de sa chambre, se glissa dans le corridor, et se blottit dans une niche de statue.

Un cri, parti de l'appartement occupé par l'Allemand, lui apprit le sort de son compagnon. Aussitôt trois hommes pénétrèrent dans la chambre du vicomte, et demeurèrent frappés de stupeur en voyant qu'elle était vide.

Ils cherchèrent sous le lit, dans les armoires, ce fut en vain.

— Il faut s'en saisir à tout prix ! s'écria Chau lieu, sinon nous sommes perdus.

Le vicomte écoutait ce propos peu rassurant, mais il resta foudroyé lorsqu'il entendit une voix s'écrier :

— Jamais Formose ne nous pardonnerait une telle maladresse. Ce M. de Larcy était son rival. Ainsi moins de quartier que jamais. Le château est bien fermé, il ne peut nous échapper; répandons-nous partout, et qu'il n'en soit plus question. Chau lieu va avertir les autres.

Ils allaient s'éloigner, lorsque Berthold continua :

— Surtout pas de coup de pistolet ; jouez de l'arme blanche.

Le vicomte, resté seul, se traîna le long du corridor, s'arrêtant à chaque pas pour saisir le moindre bruit. Ce qu'il venait d'apprendre sur Formose réveillait son énergie paralysée par la peur ; il voulait démasquer cet homme, arracher sa cousine au danger qui la menaçait. Il fallait qu'il se sauvât.

Il parvint ainsi au bout de la galerie, mais il n'y avait plus d'issue. Une porte s'offrait devant lui, il tenta de l'ouvrir, elle résista ; tout-à-coup il aperçut des lumières dans le fond du corridor. Alors, se voyant perdu, il poussa la porte avec une telle violence, qu'elle céda ; il se trouva dans une chambre à peu près semblable à celle qu'il avait occupée. Le bruit qu'il venait de faire avait donné l'éveil. Un homme accourait. Le vicomte alla droit à la fenêtre, l'ouvrit, et vit que le Danube coulait à vingt pieds au-dessous ; il se précipita aussitôt dans le fleuve.

Au moment où le vicomte exécutait ce plongeon, Chau lieu arrivait sur lui le poignard levé. Quand il vit sa victime lui échapper, il fit un bond de panthère, et sauta lui-même dans le Danube à la poursuite du fugitif.

M. de Larcy n'avait qu'une petite avance de dix brasses tout au plus : il allait être atteint ; mais voyant qu'il n'était poursuivi que par un seul bandit, il se retourna aussitôt, se précipita sur Chau lieu et le saisit par le cou.

Alors une lutte atroce s'engagea entre ces deux hommes. Chau lieu avait été pris à l'improviste, son poignard lui avait échappé des mains en sautant, et il avait affaire à un adversaire robuste, dont la force était décuplée par l'imminence du danger. Il sentait les doigts de fer de Larcy presser sa gorge, et il serait inévitablement mort étouffé si, par un vigoureux coup de poing appliqué dans l'estomac du vicomte, il n'eût fait lâcher prise à ce dernier.

Les deux ennemis se retrouvèrent donc en présence, se débattant au milieu de l'eau avec une fureur désespérée, chacun tâchant de saisir son adversaire pour le noyer ou l'étrangler. Tous les deux étaient forts nageurs, ils se tiraient, se choquaient, et prolongeaient depuis cinq minutes ce duel à coups de poing. Chau lieu, épuisé, commençait à faiblir, et déjà il pensait à échapper, par une retraite forcée, aux coups terribles du

vicomte. Celui-ci voyant la défaite de son ennemi, rassembla toutes ses forces et se jeta de nouveau sur lui, quand Chau lieu, se souvenant tout-à-coup qu'il avait un pistolet à sa ceinture, s'en saisit comme d'une massue et asséna de toute sa force la crosse de ce pistolet sur le crâne du vicomte.

M. de Larcy tomba en arrière et disparut sous l'eau.

Chau lieu parvint à gagner le rivage, non sans peine, et rentra au château.

Lorsqu'il arriva, ses compagnons étaient en proie à la plus vive anxiété. On croyait le vicomte échappé, et Berthold parlait d'abandonner Blumenter au plus vite.

Chau lieu leur apprit alors son duel au milieu du fleuve et la mort de M. de Larcy.

On répondit à cette nouvelle par un hurlement unanime.

La prise avait rapporté cent dix mille francs nets : cent mille francs contenus dans le porte-feuille de l'Allemand et dix mille francs trouvés dans le portemanteau du vicomte.

— Maintenant, dit Berthold, allons nous coucher ; nous avons bien gagné notre nuit, toi sur tout, mon pauvre Chau lieu. Pourvu que le fleuve charrie le cadavre du vicomte assez loin du château.

— Oh ! le courant est rapide, on retrouvera le corps à trois ou à quatre lieues d'ici, et l'on peut être sûr que c'est un suicide.

— En tout cas, interrompit Berthold, nous avons rendu ce soir un fameux service à Formose qui ne s'en doute certes pas.

— Quel homme heureux ! répliqua M. de Lortz, il avait un rival, et ce rival vient se livrer lui-même pieds et poings liés.

— Pas si liés que tu veux bien dire, répondit Chau lieu, qui souffrait encore des rudes coups du vicomte, puis il ajouta : — C'est égal, il s'est bien défendu ; j'ai vu l'instant où j'allais prendre la place qu'il occupe pour le quart d'heure. C'est un lutteur solide, je vous assure.

— Tu dois être satisfait, dit de Mersan, un du à la nage en plein Danube, ça ne se voit pas tous les jours ; tu as un beau fait de plus à inscrire sur tes états de service.

En ce moment un violent coup de sonnette retentit à la grande porte du château.

Les six péchés se regardèrent avec effroi.

— Qui peut venir à cette heure de la nuit ? dit Berthold.

— Quelqu'un aurait-il assisté au spectacle de la lutte ? demanda Chaulieu.

— Ce sont peut-être de nouvelles pratiques, murmura Mersan.

— Ma foi, en voilà assez pour un jour, Messieurs, dit Berthold ; si nous n'ouvrons pas ?

Un nouveau coup de sonnette plus aigu et plus prolongé se fit entendre.

— Il faut pourtant prendre un parti, dit Lorry.

— Je vais voir ce que c'est, reprit Berthold.

Il traversa la cour, et, arrivé à la porte, il ouvrit une sorte de meurtrière par laquelle il pût reconnaître à qui il avait affaire.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Dépêche-toi d'ouvrir ! répondit une voix bien connue.

Berthold exécuta immédiatement cet ordre et fit passage à la chaise du nouvel arrivant, lequel était le prince Formose.

Le premier soin de Berthold fut d'apprendre à Formose ce qui venait de se passer, l'arrivée de M. de Larcy et sa mort dans le Danube. Ce récit, auquel il était loin de s'attendre, produisit sur Formose, déshabitué du meurtre, une impression affreuse ; il manifesta tout son mécontentement, et regretta de n'être pas arrivé à temps pour sauver le vicomte.

— Ne dis pas cela devant les autres, lui dit Berthold, car on commence déjà à murmurer contre toi.

Formose ne répondit que par un léger mouvement d'épaules et un sourire dédaigneux.

— Je pensais te rendre le plus grand service en te débarrassant de ce redoutable rival.

— Je le tenais par la lettre de change, c'était assez ; ce double meurtre peut éveiller les soupçons dans un moment où nous avons bien autre chose à faire que de dévaliser et de tuer des voyageurs.

Formose se rendit ensuite auprès de ses compagnons, pour leur expliquer le motif de son arrivée.

Depuis longtemps Formose voulait rompre cette association qui lui pesait, mais comme il l'avait dit dans une conversation avec Berthold, il lui fallait, pour arriver à ce but, faire à ses compagnons une position de fortune assez forte pour qu'ils pussent vivre en honnêtes gens. Il lui fallait, pour lui-même, des sommes énormes qui

lui permissent de continuer le train de vie qu'il menait depuis dix ans.—Voici donc le plan qu'avait conçu cette imagination terrible, illuminée par un génie infernal.

On se rappelle que Formose passait à Paris des heures entières enfermé dans un cabinet où nul autre que lui ne pénétrait ; ce cabinet, laboratoire mystérieux, était le centre d'où s'échappait la pensée de cet homme, immédiatement réalisée par ses six compagnons. Formose avait résolu d'enlever d'un seul coup vingt millions aux banquiers européens ; il s'était procuré du papier des principales maisons de banque et de commerce, et il était parvenu à contrefaire, à force de patience et d'habileté, les signatures des princes de la finance.—Les détails les plus minutieux, les signes particuliers et microscopiques, tout le grimoire, inaperçu et conventionnel, avaient été calqués avec une si complète exactitude, que l'œil le plus exercé s'y serait laissé prendre. Formose avait passé six mois dans l'accomplissement de cette tâche effrayante, de ce travail de castor, et il put se convaincre lui-même combien il avait réussi au delà de toute espérance, lorsque, après avoir fait part de son projet à ses amis, il jeta sur une table des billets vrais pêle-mêle avec des papiers contrefaits, sans qu'aucun de ces habiles praticiens sût indiquer, malgré un examen lent et approfondi, la plus légère différence entre les diverses lettres de crédit étalées sous leurs yeux.

Le développement de la proposition de Formose avait été écouté en silence ; lorsqu'il eut terminé l'exposition de ce projet, les cris d'enthousiasme de ses compagnons lui apprirent qu'il n'avait pas en vain compté sur eux, et qu'il avait toujours au service de son audace des instruments dociles et dévoués.

— Nous n'étions que des écoliers, dit Croissy ; amusez-vous donc à tuer les gens, ce qui est toujours pénible, pour gagner quelques bagatelles, pendant que par ce moyen, aussi simple qu'ingénieux, nous faisons une rafle qui nous rendra tous millionnaires.

— Honneur au prince ! s'écria Berthold.

— Pour moi, interrompit Chaulieu, je jure de ne plus toucher à un jeu de cartes ; avec ces malheureuses combinaisons on se creuse le cerveau et l'on ne fait pas ses frais.

— Messieurs, reprit Formose qui voulait mettre à profit les bonnes dispositions de sa bande, je

vous répéterai ici le mot d'un illustre diplomate : « Pas de zèle, mais des faits. » — Agissons sur-le-champ ; que chacun de vous, muni de ses lettres de crédit, parte immédiatement pour sa destination. Il faut s'abattre en même temps, à la même minute, pour ainsi dire, sur cinq grands centres, Londres, Vienne, Bruxelles, Naples et La Haye ; le succès de cette vaste affaire est dans l'accord de l'opération, le moindre tâtonnement ferait tout manquer ; pas d'hésitation, pas de retard, pas de faiblesse, mais de l'habileté, du sang-froid, de l'assurance et de l'audace, tout est là. Frappez du même coup au ventre des plus grosses caisses de l'Europe, et qu'il s'en échappe des flots de pièces d'or. Si un banquier conçoit quelque doute sur l'authenticité du papier, ne vous décontenancez pas ; menacez-le d'une demande en dommages-intérêts pour le temps qu'il vous fait perdre, la victoire est à ce prix. Dans quinze jours tout doit être terminé ; vous avez dans vos mains toute votre destinée, une richesse sans limites, ou l'opprobre éternel.

— Je suis tranquille ! s'écria Chaulieu en prenant son paquet de billets, je porte la fortune de Formose.

— Et la nôtre, ajouta de Lorry.

— Bien dit, répliqua le prince ; et il donna à chacun les instructions spéciales. Il fut aussi convenu que l'argent touché serait envoyé en billets de banque, à Paris, à une adresse pseudonyme.

Quand toutes les recommandations furent terminées, que tout fut bien expliqué et bien compris, les cinq aventuriers désignés quittèrent le château et se rendirent à leur poste respectif.

Formose demeura seul avec Berthold.

CONFESSION.

Le plan infernal de Formose avait tellement étonné Berthold, que celui-ci demeurerait muet, dans une sorte de contemplation admirative, devant son compagnon ; Formose, surpris de la prolongation de ce silence rêveur, dit, en le regardant à son tour :

— Eh bien, à quoi penses-tu ?

— Je voudrais savoir, répondit Berthold, si tu n'es pas Satan en personne !

— Tu es bien curieux, dit Formose en se promenant dans la chambre.

— Au fait, qui es-tu ? demanda Berthold ; tu

ne m'as jamais parlé ni de ton pays ni de ta famille ! je ne sais pas même ton nom.

— Mon nom, je ne le connais pas ; ma famille, je n'en ai pas ; mon pays, je l'ignore.

— Triple mystère ! dit Berthold en riant, cela devait être ; tu es né du hasard...

— Et de la fatalité ! interrompit Formose devenu rêveur.

Puis il se promena encore quelques instants de long en large, tout-à-fait absorbé dans des pensées soucieuses, et dit à son compagnon :

— J'ai fait le mal, j'ai poussé aussi loin que possible l'exagération du crime ; tandis que j'aurais pu faire servir au bien mon activité et ma volonté, si j'eusse été placé dans des conditions normales. J'ai descendu pas à pas le sentier du vice, parce qu'une fois sur cette pente je ne pouvais plus m'arrêter. Écoute cette histoire, et tu jugeras si j'ai tort de parler ainsi.

— Sois bref, si tu peux, dit Berthold en allumant un cigare.

— Un enfant, tombé on ne sait d'où, commença Formose, fut élevé chez un prêtre d'une petite ville du Midi jusqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans. Un jour cet enfant devenu jeune homme, quitta le presbytère et disparut. Il alla en Espagne avec l'espoir de combattre, on se baignait à cette époque au delà des Pyrénées. Une aventure étrange, qui lui arriva dans ce pays, déranger ses projets ; il rebroussa chemin, prit la route de Paris, et se mit à la poursuite d'une femme, jeune et belle inconnue, qu'il n'avait vue qu'un instant ; son premier soin fut de chercher cette femme partout, aux concerts, aux théâtres, dans les promenades, ce fut en vain. Après un an de tentatives inutiles, il voulut reprendre la route du presbytère délaissé ; mais l'homme qui l'avait élevé était mort.

Seul, sans soutiens, sans parents, ne connaissant personne au monde, le jeune homme vécut au jour le jour comme les oiseaux du bon Dieu ; il errait des journées entières dans les rues de cette grande capitale, ébloui par le luxe insolent qui frappait ses regards. Ainsi livré à lui-même, le jeune homme sentit se développer en lui une passion terrible, opiniâtre. Il voulut être riche, lui aussi, pour satisfaire à tous ses goûts, à toutes ses volontés, pour être, en un mot, l'un des élus du siècle. Le désir de l'or le tourmentait à chaque heure, à chaque minute ; il lui fallait des

trésors fabuleux pour réaliser ses chimères et ses rêves; la poésie jouait bien aussi son rôle dans ces monstrueuses fantaisies. Autrefois, dans ses heures de désœuvrement, il avait parcouru des livres oubliés derrière les rayons de la bibliothèque du presbytère, et où il était question de ces audacieux Titans du moyen âge, qui tentaient d'escalader le monde, à l'aide de leurs cornues et de leurs alambics; la pensée de résoudre l'impossible problème de la transmutation des métaux ne le sollicitait pas précisément, il ne croyait pas sans doute à la pierre philosophale et à toutes les subtilités du grand œuvre, il savait ce qu'il devait penser des bouquins cabalistiques et de l'art conjectural de l'alchimie, mais il croyait fermement que si l'or est l'œuvre de Dieu, le diamant pouvait être l'œuvre de l'homme; il résolut de faire du diamant.

Oh! que de fois à cette époque il se crut sur le point de toucher le but tant désiré; il avait loué un petit appartement dans le quartier désert de l'Arsenal. Toutes ses chambres étaient transformées en laboratoire, les alambics, les cornues, les ballons, les cucurbites et tous les appareils diaboliques couraient épars le long des murailles. Il demeurait des jours entiers l'œil tendu vers le creuset, la figure sur le fourneau, pâle, tremblant, passant tour à tour de l'espoir au découragement, de la joie à la tristesse. Souvent il voyait tout éveillé, dans ses rêves, les diamants se répandre dans sa chambre, et monter, monter comme une mer étincelante, roulant en guise de sable, des millions de pierres précieuses. Les plus bizarres hallucinations dansaient dans son cerveau; il vivait dans un monde infernal, il ne sortait plus, prenait à peine le temps de manger, et ne connaissait d'autre chemin que celui qui conduisait de ses fourneaux à ses *bahuts* et à ses ballons. Il serait mort à la peine, si un ami, rencontré par hasard, ne fût venu arracher à cette vie satanique ce désireur de l'impossible, et ne l'eût emmené en Italie.

Il partit donc, après avoir semé de l'or pour récolter de la poussière.

Au bout de deux années passées à Florence, à Naples, en Sicile, son ami mourut en lui léguant un secret plus précieux et plus fatal que celui que le jeune homme avait en vain poursuivi à Paris; il lui apprit que de nos jours la pierre philosophale réside tout entière dans l'adresse, l'audace et la

subtilité du coup de main. L'inconnu demeura près de douze ans en Italie, après avoir successivement revêtu, selon les besoins et les circonstances, les costumes de cardina, de grand seigneur et de gondolier, après avoir été tour à tour noble vénitien à Florence, gentilhomme florentin à Venise, et prince romain à Naples. Durant ce long pèlerinage, il absorba dix fortunes, eut quinze duels, trente aventures galantes, et sut toujours glisser à travers les mailles de la justice. Alors il songea à rentrer en France; mais comme il avait depuis longtemps perdu le souvenir de son nom et de son origine, il se procura de parchemins authentiques en traversant la frontière. L'Italie l'avait reçu roturier, elle le rendit gentilhomme; il était parti simple citoyen français, et il revint prince romain; l'inconnu jeté dans l'alambic produisit le prince Formose! j'ai dit!

— Incline-toi, Berthold! s'écria celui-ci, exalté par la parole rapide de Formose.

Tu ne vois dans tout ceci, reprit le prince, que le fait brutal du crime, et tu ne comprends pas que l'enfant du hasard a obéi à la fatalité, cette marâtre sans entrailles dont j'ai sucé, aux premiers jours de ma vie, les mamelles de bronze. Mais si j'avais eu, comme vous tous, une mère pour m'aimer, un père pour diriger ma conduite, sans doute ce caractère indépendant et sauvage, toujours en lutte contre les lois de la société, se fût façonné aux exigences du devoir, et, quelque ridicule que puisse te paraître ce mot nouveau dans ma bouche, je serais peut-être aujourd'hui un honnête homme.

Berthold garda le silence.

Formose reprit au bout de quelques instants. — Tu ne sais pas encore ce que c'est que la torture du remords, mais tu la ressentiras tôt ou tard, sois-en sûr; alors tu me maudiras et tu feras bien, car c'est moi qui l'ai jeté dans cette voie, où chaque pas est marqué par un crime. De la bande des six, je ne plains que toi, fanfaron du vice, qui es venu te perdre dans mon ombre. Quant à tes cinq compagnons, je les laisse tels que je les ai pris. Sans moi, peut-être, quelques-uns d'entre eux n'auraient été que des enfants perdus de police correctionnelle. Je les ai élevés jusqu'au crime; s'ils tombent, ils tomberont de plus haut.

Formose sortit alors de la chambre et se rendit à son appartement, laissant Berthold sous le poids de ses dernières paroles.

RETOUR A PARIS.

Formose était à Blumster depuis une quinzaine de jours environ, attendant avec Berthold l'issue de l'opération des fausses lettres. Cette retraite était en quelque sorte une retraite forcée, puisqu'il avait annoncé son départ à M. de Larcy le père et à M^{lle} d'Orion, qui croyaient le prince en Italie occupé d'affaires de famille et de la vente de ses propriétés transalpines. Formose et Berthold n'étaient pas sans inquiétude sur le résultat du coup audacieux exécuté par les cinq associés : la moindre hésitation de l'un d'eux pouvait tout compromettre, et alors, en admettant dans cette hypothèse les chances les plus favorables, il faudrait continuer le même genre de vie et reprendre cette longue série de forfaits dont le souvenir commençait à les importuner l'un et l'autre.

Tout-à-coup ils apprirent par les journaux que l'opération avait fait long feu. Cette tentative, qui accusait chez son auteur une audace inouïe et une sorte de génie diabolique, avait causé la plus vive émotion sur les différentes places, et jeté la perturbation dans les opérations de banque et les effets de commerce. Formose avait voulu enlever aux principaux coffres-forts de l'Europe la somme énorme de vingt millions (1). Ses compagnons étaient parvenus à soustraire trois millions qui, suivant les conventions auraient été expédiés au fur et à mesure à Paris à une adresse pseudonyme. C'était à Bruxelles que la mèche avait été éteinte. Lorry, encore inexpérimenté et moins confiant que ses compagnons, s'était troublé chez un banquier qui avait conçu quelque doute sur la réalité du papier. Arrêté sur-le-champ, le jeune homme s'était fait sauter la cervelle, et l'on n'avait rien trouvé sur lui qui pût constater son nom et son identité.

A cette nouvelle, Formose et Berthold restèrent anéantis. Le premier moment de vertige et d'effroi passé, Berthold proposa de fuir et de quitter l'Europe. Mais Formose résolut de payer d'audace, il monta avec Berthold dans une chaise de poste, et ils revinrent immédiatement à Paris.

Bientôt les nouvelles de l'affaire des fausses trai-

les arrivèrent de toutes parts, elles étaient de nature à rassurer Formose; voici ce qui s'était passé. L'éveil donné, l'ordre était parti d'arrêter les aventuriers qui avaient déjà escompté pour trois millions de valeurs fabriquées. Chauvieu, auquel était échue l'Italie, dans la distribution des grands centres, s'était fait passer, dans toutes les villes, pour un spéculateur en tableaux et en objets d'art, et avait fait une rafle complète. Il se trouvait à Civita-Vecchia, lorsqu'il apprit la catastrophe de Lorry, alors il était monté sur un navire faisant voile pour Alexandrie. Mersan, arrêté à Londres, était parvenu à échapper à l'infamie par une mort volontaire, en se précipitant dans la Tamise. Les deux autres s'étaient sauvés en Amérique, en sorte que cette opération avait en définitive entièrement tourné à l'avantage de Formose qui, par le fait, se voyait débarrassé de ses compagnons, et, de plus, restait propriétaire, avec Berthold, des trois millions expédiés sur Paris. Quant à la police de tous les pays exploités, elle était sur les dents pour saisir les coupables, qu'elle croyait très-nombreux; mais il ne lui était resté entre les mains que deux cadavres inconnus, les cinq industriels ayant eu soin de prendre des noms d'emprunt, et des titres et des qualités de contrebande.

Au bout de quelques jours, la sensation produite par cette affaire des traites s'apaisa peu à peu sans que l'on pût connaître ni même soupçonner les coupables. Formose jugea qu'il était sauvé, et Berthold s'applaudit de n'avoir pas exécuté son projet de départ. Sur les trois millions adressés à Paris, un million fut abandonné à Berthold avec les valeurs courantes appartenant à l'association; Formose se réserva les deux autres, qui devaient représenter, aux yeux de M. de Larcy, le produit de la vente des propriétés d'Italie.

Alors Formose, débarrassé de ses criminels complices, n'ayant plus rien à redouter, et pouvant désormais continuer à mener un train princier, sans courir le risque d'être compromis, vit que la fortune se déclarait ouvertement pour lui. Rien ne s'opposait plus à son mariage avec M^{lle} d'Orion, il prouverait d'une manière irréfutable que sa fortune lui permettait d'aspirer à la main de la riche héritière. Une idée l'inquiétait pourtant c'était la disparition subite du vicomte de Larcy dont on ne connaissait probablement pas encore la mort, puisque M^{me} de Veyle ne lui en avait pa-

(1) Les détails de cette affaire des fausses traites sont vrais. — On se rappelle qu'en 1811 une société d'élegants industriels conçut le projet d'enlever aux principaux banquiers de l'Europe une somme énorme. — Voir la *Gazette des Tribunaux* de 1848.

parlé, mais qu'on pouvait apprendre d'un jour à l'autre. Si M. de Larcy le père concevait quelques doutes?... mais sur quelle base se fonderaient ses soupçons?... D'ailleurs Formose se regardait comme innocent de ce crime, commis en dehors de sa participation et de sa volonté.

Formose, tout-à-fait rassuré, résolut d'aller dans sa propriété de Normandie pour voir M^{lle} d'Orion; avant de partir, il alla prendre congé de M^{me} de Veyle.

En arrivant chez la marquise, qui donnait ce soir-là sa dernière petite réception, Formose y rencontra, à quelques exceptions près, la même société qu'il y avait vue trois mois auparavant. Quand il entra dans le salon, la conversation roulait précisément sur l'affaire des fausses traites; et chacun disait son mot sur cette histoire; les uns assuraient qu'on était à l'affût d'une bande de malfaiteurs, qui fabriquaient depuis quelque temps de la fausse monnaie et des valeurs illusoires; d'autres prétendaient que le coup avait été conçu et exécuté par des étrangers. Formose, interrogé à son tour sur ce qu'il savait à cet égard, répondit qu'il ne connaissait de l'affaire que ce qu'il en avait lu dans les journaux, mais qu'il ajoutait volontiers foi à l'opinion du *Morning-Herald*, lequel assurait que cette audacieuse machination était l'œuvre d'aventuriers américains.

Ce sujet de causerie abandonné, on parla du voyage du prince en Italie. Formose fit une description très pittoresque de ce voyage prétendu, raconta quelques particularités gaies et spirituelles, puis faisant allusion, par une adroite transition, à ses nouveaux projets, il termina par une phrase sentimentale, sur le déchirement qu'il avait éprouvé en disant un éternel adieu à cette terre où il était né, et qu'il sacrifiait à sa patrie d'adoption.

Lorsqu'il eut exécuté ses tours de voltige sur la corde raide de la sensibilité, M. de Pomme-reux s'approcha de lui et ils causèrent un instant à l'écart. M. de Pomme-reux, qui n'avait pas vu le prince depuis le départ de ce dernier pour la Normandie, lui adressa des compliments sur son futur mariage avec M^{lle} d'Orion, mariage qui, assurait-il, n'était plus un secret pour personne.

— Je vous félicite d'autant plus de votre bonheur, ajouta-t-il, que vous avez supplanté ce petit de Larcy que je n'ai jamais pu souffrir.

Formose s'inclina en signe de remerciement.

— Concevez-vous, continua M. de Pomme-reux, la folie de ce jeune homme? il pouvait épouser l'une des plus belles et des plus riches héritières de France, et il va s'amuser à filer le parfait amour avec une femme de rien qui, depuis trois semaines que le vicomte est parti, a déjà deux fois changé d'amant.

— Ce n'est après tout qu'un écart de jeunesse, répondit Formose qui ne risquait pas beaucoup à faire de la générosité.

Il avait à peine fini de parler, que la porte du salon s'ouvrit à deux battants, et qu'un nouveau personnage entra sans se faire annoncer. A la vue de cet homme, Formose sentit une sueur froide inonder son visage, et il resta comme pétrifié.

Le nouvel arrivant était le vicomte de Larcy..

M. Eugène de Larcy, que nous avons laissé dans le Danube, n'avait été qu'étourdi par le coup que lui avait donné Chaulieu. Le fleuve avait rejeté sur la rive le corps du jeune homme qui, revenu à lui après une heure d'évanouissement, s'était traîné vers la grande route et avait gagné avec beaucoup de peine une mauvaise auberge où il était resté pendant trois ou quatre jours entre la vie et la mort. Peu à peu la nature avait repris le dessus, et le vicomte, échappé miraculeusement, n'avait plus songé qu'à revenir à Paris au plus vite pour tirer une vengeance éclatante de Formose, le déshonorer publiquement et sauver M^{lle} d'Orion. Tout entier à son idée de terrasser cet homme dont il connaissait enfin la vie, il n'avait pas même pensé à dénoncer les meurtriers de Blumster; il voulait se réserver le plaisir de frapper lui-même Formose et de le démasquer aux yeux de tous.

L'entrée de M. Eugène de Larcy avait produit une impression d'étonnement général; on le croyait à Vienne. La marquise pensait que le vicomte, tourmenté par l'idée du mariage de sa cousine avec le prince, n'était revenu que pour s'opposer de toutes ses forces à cette union. Elle attribuait la pâleur répandue sur le visage de Formose et de M. de Larcy à l'espèce de haine que devait exciter entre ces deux hommes leur rivalité. A l'aspect de M. de Larcy, elle s'empressa de prendre une figure souriante, et lui dit, en forme de plaisanterie, pour détourner l'orage :

— Eh bien, cher diplomate, nous avons donc abandonné notre poste? Depuis quand êtes-vous ici?

— J'arrive, Madame; ma première visite a été pour vous.

— C'est charmant, dit la marquise; on n'est pas plus aimable et plus empressé. Nous apportez-vous des nouvelles de votre voyage?

— Oui, quelques-unes, répondit le vicomte en regardant le prince.

A la vue de M. de Larcy, Formose avait été saisi d'une sorte de tremblement nerveux; mais rappelant aussitôt à lui tout son sang-froid, il reprit son visage calme et impassible. L'impression qu'il éprouvait ne se manifestait que par un léger mouvement des lèvres presque imperceptible. La manière dont le vicomte venait de le regarder ne lui laissait plus aucun doute; M. de Larcy devait connaître sa complicité avec les hôtes de Blumster.

— Et quelles sont ces nouvelles? avait demandé la marquise.

— Monsieur, dit le vicomte en montrant Formose, et en s'accoudant sur le marbre de la cheminée juste en face du prince, nous a fait, il y a quelques mois, le récit d'une ballade fantastique en s'accompagnant au piano; s'il veut être assez bon pour me servir d'accompagnateur, je vais vous en raconter une qui aura le double mérite du merveilleux et de la vérité.

— Je ne me sens pas disposé ce soir, répondit Formose en tirant de sa poche un petit portefeuille en nacre qu'il fit tourner entre ses doigts.

— C'est fâcheux, reprit M. de Larcy avec un sourire amer. Puisqu'il en est ainsi, je serai forcé de raconter ma ballade tout simplement. Il est vrai, ajouta-t-il, qu'elle est assez intéressante par elle-même pour pouvoir se passer du secours de l'art et de la mise en scène.

— Ne nous faites donc pas languir, dit la marquise.

— Je commence, madame.

Il y a aux portes de France un vieux château de l'aspect le plus romantique,

— Ah! ceci promet, dit M^{me} de Veyle.

— Ce château, poursuivit le vicomte, sert de retraite à quelques jeunes gens dégoûtés du monde.

— Un couvent de trappistes, interrompit la marquise.

Formose oppressé pouvait à peine respirer.

— Ce n'est pas cela, continua le vicomte lentement et comme pour savourer plus longtemps la

vengeance de ses paroles dont chacune perçait, comme un fer rouge, la poitrine de Formose. Ces jeunes gens, amants de la solitude, occupent leurs loisirs à... assassiner les voyageurs.

— Ah! mon Dieu, s'écria la marquise.

— Ce sont peut-être les auteurs des fausses traites? dit M. de Pommereux.

— Cela pourrait bien être, répondit le vicomte.

Formose étouffait; ses yeux, ordinairement pâles, semblaient en ce moment injectés de sang.

— Je continue, reprit M. de Larcy:

Ces jeunes gens ne sont pas des misérables vulgaires; ils sont d'autant plus criminels, que tous semblent avoir reçu une certaine éducation, et qu'ils mettent leur intelligence au service du meurtre et de l'assassinat.

Ici le vicomte fit une pause et laissa tomber sur Formose un regard accablant et plein de mépris.

— Ces misérables assassins, continua-t-il, vous les avez peut-être rencontrés sur votre route, vous tous, Messieurs; ils vous ont peut-être parlé à vous, Mesdames, car ils sont élégants, ont dans le monde d'excellentes manières, et peuvent lutter, par la fortune que leur a faite le crime, avec les gens les plus riches et les mieux placés.

— Mais ce que vous nous racontez là est horrible, dit la marquise.

— Oui, Madame, c'est horrible, c'est épouvantable; mais cela est ainsi. Et qui vous dit que vous-même vous n'avez pas été exposée à recevoir chez vous, dans votre salon, l'un de ces criminels? s'écria le vicomte d'une voix stridente.

Formose fit un mouvement.

— Allons, vous êtes fou, mon cher vicomte, dit la marquise, je connais parfaitement toutes les personnes qui me font l'honneur de venir chez moi.

M. de Larcy sourit et continua: — Ces jeunes gens ont un chef. Ce chef, dit-il en élevant la voix et en dirigeant son bras vers le prince...

En ce moment, Formose laissa tomber à terre le portefeuille qu'il tenait à la main depuis quelques minutes, plusieurs papiers en sortirent et s'éparpillèrent sur le tapis; le prince prit un de ces papiers, puis il s'approcha de M. de Larcy et lui dit avec un sang-froid sublime:

— A propos, M. le vicomte, pouvez-vous me dire si vous connaissez cette écriture? je vous demande pardon de vous interrompre au milieu de votre intéressante histoire; mais si je différais,

l'oublierais peut-être de vous faire cette interrogation... Et il montrait au jeune homme, de manière à ce que personne autre que le vicomte ne pût s'apercevoir de quoi il s'agissait, la lettre de change fautive souscrite au juif Génius deux mois auparavant.

A cette vue, M. de Larcy devint pâle comme un mort ; il resta immobile, sa langue se sécha à son palais ; il se demandait comment cette terrible pièce, qu'il avait en quelque sorte oubliée, était tombée entre les mains de Formose.

Formose replia le papier, regagna sa place et dit au jeune homme avec un air tranquille et dégoûté :

— Maintenant, Monsieur le vicomte, veuillez être assez bon pour achever votre histoire ; pour ma part je prends à votre récit le plus vif intérêt.

M. de Larcy venait de comprendre à l'instant que le nom de son père était déshonoré, que lui-même était perdu s'il disait un mot de plus. Les rôles étaient changés, d'accusateur il devenait accusé, de juge il était criminel.

Il resta anéanti, on ne savait à quoi attribuer cette subite métamorphose ; l'extrême pâleur répandue sur ses traits frappa M^{me} de Veyle, qui lui demanda aussitôt s'il se trouvait mal.

— Oui, répondit-il, je me sens faible, la fatigue du voyage, la chaleur qu'il fait ici ; tout cela me rend malade ; et il s'assit sur un fauteuil.

L'émotion du vicomte, produite par la vue de la lettre présentée par Formose, avait en effet été telle, qu'il perdit réellement connaissance.

La marquise lui fit respirer des sels, on le transporta dans une chambre voisine, et quand il fut sorti, Formose dit à demi-voix, à deux ou trois personnes placées auprès de lui :

— Je ne sais si vous pensez comme moi ; mais il me semble que le cerveau de M. de Larcy a reçu une légère atteinte ; cette histoire étrange, racontée d'une façon plus étrange encore, n'indique pas un esprit très sain.

— C'est ce que je pensais en ce moment, répondit quelqu'un.

— Je suis aussi tout-à-fait de cet avis, dit M. de Pommeaux ; avez-vous remarqué l'air égaré qu'il avait en entrant ?

— Et puis, quel singulier regard ? dit Formose.

En ce moment la marquise revint au salon, M. de Larcy allait mieux, et avait chargé la mar-

quise d'exprimer à l'assemblée tout le regret qu'il éprouvait pour le trouble qu'avait causé son accident subit. — Cela ne sera rien, ajouta M^{me} de Veyle, une faiblesse causée par la fatigue d'une longue route, voilà tout.

— Pauvre jeune homme, murmura Formose avec un air de componction, tant mieux s'il n'a que le corps malade.

— Que voulez-vous dire ? demanda M^{me} de Veyle ; croiriez-vous que sa raison soit menacée ?

— Je ne sais, mais cette histoire, ces fables incohérentes, ce débit lent et pénible qui ne lui est pas naturel, tout cela indique quelque chose de sinistre.

— O mon Dieu ! s'écria la marquise, vous me faites peur.

Après quelques phrases sur ce sujet, chacun prit congé de M^{me} de Veyle.

Formose revenait à pied à son hôtel, sous l'impression de cette horrible soirée qui lui avait paru d'une longueur mortelle. Il était encore sous le poids du supplice que lui avait fait éprouver le récit du vicomte, et il se demandait comment M. de Larcy, qu'il croyait à tout jamais englouti dans les flots, lui était apparu tout-à-coup comme un fantôme accusateur, lorsqu'en traversant la place de la Concorde, il fut accosté par un jeune homme, c'était encore M. de Larcy.

Formose, craignant une attaque nocturne, se mit aussitôt sur la défensive.

— Ne craignez rien, Monsieur, lui dit le jeune homme, je ne suis ni un assassin ni un lâche, moi.

Formose, honteux d'avoir manifesté un mouvement de crainte, reprit aussitôt son assurance ordinaire et dit au vicomte :

— Que voulez-vous de moi, Monsieur ?

— Comment, reprit le vicomte, vous êtes-vous procuré le papier que j'ai vu ce soir entre vos mains ?

— Il est inutile de vous le dire, l'important est que vous sachiez qu'il est en mon pouvoir, et qu'au premier mot sorti de votre bouche...

— Infâme ! interrompit le vicomte.

— Où tendent cette démarche et ces injures, Monsieur ? interrompit superbement Formose.

— Ne savez-vous pas, répondit le vicomte, que je suis maître de vous, que je n'ai qu'un mot à dire pour qu'on ne voie en vous qu'un miséra-

ble? vos compagnons n'ont-ils pas voulu m'assassiner ?

— De quels compagnons voulez-vous parler ?

— De vos amis d'Allemagne, Monsieur; j'ai tout su, j'ai entendu leur conversation pendant qu'ils étaient à ma poursuite; votre nom, plusieurs fois prononcé, m'a prouvé que vous étiez le chef d'une bande d'assassins.

— Que m'importe, répondit Formose avec un magnifique dédain, que des misérables se servent de mon nom pour cacher le leur; tout ce que vous dites là sort d'un cerveau malade, vous avez fait un mauvais rêve. Prouvez que je vous ai personnellement causé le moindre dommage, comme je peux prouver, moi, pièces en main, que vous avez déshonoré votre nom et votre famille.

Tant d'assurance, d'effronterie et de perversité confondait le vicomte; il ne savait plus en effet s'il n'était pas le jouet de quelque hallucination.

— Rendez-moi ce papier contre tout l'argent que vous voudrez, reprit le vicomte après quelques instants de silence, renoncez à vos projets sur ma cousine, et je vous promets de ne jamais prononcer un mot qui ait rapport à vous et à l'événement qui m'est arrivé.

— Le grand mot est lâché, répondit imperturbablement Formose, qui prenait de plus en plus d'assurance. Ainsi, vous avez voulu bâtir je ne sais quelle histoire ridicule, dans l'espérance de me faire renoncer à des prétentions légitimes; vous vous êtes grossièrement trompé, Monsieur, et je vous prouverai que j'ai plus de force de caractère que vous ne l'avez pensé.

— Puisqu'il en est ainsi, s'écria le jeune de Larcy pâle de fureur, je m'en rapporte au jugement de Dieu. Je consens à me battre avec vous, avec vous, infâme et assassin.

— Assassin et faussaire, répondit Formose, ne sont pas déplacés sur le même terrain.

— Demain, Monsieur, à six heures du matin, au bois de Vincennes, dit M. de Larcy les dents serrées et le visage contracté par la colère. Au rond-point de la grande allée, j'aurai mes témoins; amenez les vôtres, et tâchez de m'épargner la vue de vos amis, de mes assassins.

— J'y serai, Monsieur, dit Formose en s'inclinant. Quant au motif du duel, ajouta-t-il, comme vous ne seriez sans doute pas bien aise qu'on le connût, choisissez celui qui vous conviendra, et

croyez que je serai assez galant homme pour ne vous contredire en rien.

— Oh ! mon Dieu, s'écria le vicomte avec l'accent du plus violent désespoir, être à la merci de cet homme !... quelle honte !

— C'est vous qui l'avez voulu, répondit doucement Formose, qui croyait voir jour à un accommodement.

— Qu'importe, reprit M. de Larcy avec feu, j'ai le bon droit pour moi ; Dieu jugera du reste. Et il s'éloigna rapidement.

.....
 Le lendemain, à six heures du matin, une calèche traversait la grande avenue de Saint-Mandé, entré dans le bois de Vincennes et s'arrêtait au rond-point désigné. Trois hommes en descendent; c'étaient Formose, M. de Pommereux et un Italien de distinction.

— Il paraît, dit Formose, que nous sommes les premiers au rendez-vous.

— Ainsi, demanda M. de Pommereux, il n'y a pas de raison apparente qui justifie votre duel ?

— Pas la moindre que je sache, répondit Formose; M. de Larcy m'a insulté sans motif : voilà tout.

— Mais alors ce combat ne peut pas avoir lieu.

— Y pensez-vous ? dit Formose, il n'y a que les affaires vraiment sérieuses qui se dénouent d'une manière pacifique. M. de Larcy sait que j'aime sa cousine; nous nous la disputons l'un et l'autre. Jamais il ne voudra entendre parler d'un accommodement; tout prétexte lui sera bon. Ce ne serait qu'une partie remise.

— Quelles armes choisissez-vous

— Je me mets entièrement à la discrétion du vicomte à cet égard.

En ce moment une seconde voiture pénétrait dans l'allée.

— Les voilà, dit Formose.

M. de Larcy et ses deux témoins, dont l'un était un attaché d'ambassade et l'autre un capitaine d'état-major, descendirent et saluèrent les témoins de Formose, qui se tenait à l'écart.

M. de Larcy était d'une pâleur de marbre. Les tortures affreuses que ce jeune homme éprouvait depuis douze heures avaient imprimé leurs traces sur ses traits amaigris. Ses yeux, animés par le désir de la vengeance, lançaient par intervalles des éclairs de fureur. Formose, calme, im-

passable, avait sur son adversaire l'avantage du sang-froid, de la force et de l'habitude. Aussi les quatre témoins commencèrent par convenir que, dans le cas où le duel aurait lieu, l'épée serait abandonnée comme n'offrant pas des chances égales pour les deux adversaires. Ensuite ils tâchèrent d'arranger l'affaire pacifiquement ; mais, à la première proposition d'accommodement, le vicomte se récria, et déclara tout d'abord qu'il ne voulait se battre qu'à trois pas avec un seul pistolet chargé.

Toutes les remontrances de ses amis furent inutiles, il demeura inébranlable dans sa résolution.

— Quand les témoins virent qu'il fallait renoncer à toute proposition raisonnable, ils commencèrent leur œuvre de dévouement, et réglèrent toutes les dispositions du combat.

Les sinistres apprêts du duel se firent en face des deux adversaires : on chargea un seul pistolet, puis on le plaça dans un chapeau avec un pistolet vide.

Formose et le vicomte prirent chacun son arme au hasard.

Ils se mirent à trois pas en face l'un de l'autre.

Ils tendirent les bras et croisèrent leurs pistolets.

— Il est encore temps, Monsieur, dit Formose au vicomte ; C'est vous qui voulez ce duel.

— Misérable ! s'écria M. de Larcy, et il lâcha la détente.

La capsule seule brûla ; il avait le pistolet vide.

Formose ne sourcilla pas.

— Tuez-moi, Monsieur ! s'écria le vicomte.

— Jamais, répondit Formose ; allez, je vous donne la vie. Puis il ajouta plus bas : — Vous ne direz plus maintenant que je suis un assassin. Et il jeta son pistolet à terre.

— Infamie et malheur ! cria le jeune homme, emporté par un accès de rage, et que la fureur avait rendu pourpre ; je vous dois déjà la honte, je ne veux pas de votre grâce. Et se précipitant sur le pistolet du prince : — Cet homme, dit-il en montrant Formose, est mon assassin. Dieu me vengera un jour. Et il se fit sauter la cervelle.

Les témoins s'élançèrent vers lui pour arrêter son bras ; mais il était trop tard, il ne restait plus qu'un cadavre.

LA FOLLY

Aussitôt après le double départ de M. Eugène

de Larcy et de Formose, M. de Larcy le père et M^{lle} d'Orion étaient retournés en Normandie, au château de Blenneville. En revoyant ces lieux, désormais consacrés par sa douleur et son amour, M^{lle} d'Orion ressentit ce vide et cette vague lassitude que l'on éprouve le lendemain d'une fête : elle avait été si heureuse pendant ce mois où elle s'était abandonnée à la pente de son rêve, qu'elle n'osait croire à la prolongation de cette calme félicité ; à la vue de ce kiosque où son cœur avait tant de fois battu, de ce sentier perdu qui lui rappelait de si chers souvenirs, elle demeura rêveuse, et une larme glissa le long de ses joues ; il lui semblait qu'avec l'élu de son cœur, se fût envolé l'essaim joyeux de ses espérances, ingrates hirondelles qui souvent ne reviennent plus visiter le nid délaissé.

M. le comte de Larcy suivait d'un œil inquiet les progrès de cet amour : il avait cru que, lorsqu'il se trouverait seul avec sa pupille, il pourrait facilement battre en brèche cette passion de quelques jours, et faire revenir la jeune Henriette à des idées plus raisonnables, il avait trop présumé de sa volonté. Quand il vit M^{lle} d'Orion reprendre le cours de sa vie habituelle, sans lui parler de rien, sans faire aucune allusion aux prétentions du prince, il ne sut plus de quel côté aborder ce sujet épineux de conversation, et il se trouva désarmé par le silence et l'apparente résignation de la jeune fille. Quelquefois il voulait se faire illusion et prendre pour de l'indifférence et de l'oubli cette attitude froide et réservée ; mais une circonstance inattendue, un mouvement de tête, un regard, un geste imperceptible surpris à de certaines paroles prononcées, venaient bientôt lui démontrer son erreur. L'intention évidente de M^{lle} d'Orion d'échapper à toute interrogation officieuse, sa vie contemplative, les endroits solitaires recherchés par elle comme un refuge ouvert à ses pensées, ne prouvaient que trop que l'amour avait jeté dans cette âme fière et enthousiaste des racines profondes et durables.

A force d'étudier les sentiments secrets de sa pupille, et de suivre pas à pas le développement de sa passion pour le prince, M. de Larcy, qui connaissait d'ailleurs l'inébranlable volonté et le caractère indomptable de la jeune fille, s'habitua tout doucement à ne plus considérer que comme une chimère l'ambition de toute sa vie.

le mariage de son fils avec M^{lle} d'Orion.

Un matin, les hôtes du château, c'est-à-dire la duchesse, sa fille et M. de Larcy, déjeunaient silencieusement, M^{lle} Henriette était plus triste encore que de coutume, lorsque le comte, qui venait de décacheter une lettre timbrée de Paris, dit à sa pupille avec une indifférence affectée :

— C'est une lettre de la marquise.

— Ah ! fit M^{lle} Henriette, qu'annonce-t-elle de nouveau ?

— Peu de chose, répliqua le comte, en fixant son regard sur la jeune fille ; pourtant, ajouta-t-il, elle m'apprend le retour du prince Formose.

A cette nouvelle inattendue, M^{lle} d'Orion, bouleversée jusqu'au fond de l'âme, baissa la tête pour cacher la rougeur qui couvrait son front.

M. de Larcy lui prit paternellement la main, et lui dit en souriant avec amertume :

— Eh bien ! Henriette, vous n'avez donc pas entendu ?

La jeune fille, faisant un violent effort sur elle-même, releva ses beaux yeux rayonnants vers son oncle et sortit de table presque aussitôt, dominée par une émotion qu'elle ne pouvait parvenir à maîtriser.

— Allons, pensa M. de Larcy, le mal est incurable, il n'y a plus à résister.

Quelques jours après cette petite scène, dont l'issue semblait donner la victoire à M^{lle} d'Orion, M^{me} de Veyle en personne tombait à Blenneville, jetant au milieu de la famille consternée l'affreuse nouvelle du suicide de M. Eugène de Larcy.

D'abord le comte crut rêver ; il fallut que la marquise, qui venait de prendre tous les ménagements de circonstance, recommençât son triste récit. M^{lle} Henriette fondait en larmes ; quant au comte, il demeurait immobile comme une statue, l'œil stupide, la figure bouleversée ; on aurait dit d'un homme frappé de la foudre.

Il voulut parler, sa voix s'arrêta dans son gosier, le sang se porta à la tête avec violence, et il fut pris d'une attaque d'apoplexie.

Il fut saigné sur-le-champ ; pendant deux jours et deux nuits il resta entre la vie et la mort ; lorsqu'il reprit connaissance, on trouva aux pieds de son lit, comme deux anges consolateurs, la marquise et M^{lle} d'Orion.

Le premier mot qu'il prononça fut le nom de

son fils. M^{me} de Veyle le conjura d'être calme et de vivre pour sa nièce, qui avait plus que jamais besoin de ses soins et de son amitié ; le comte voulait que la marquise reprît dans ses plus grands détails le récit de la mort d'Eugène, mais elle s'y refusa et mit tous ses soins à le distraire de sa douleur.

Ce ne fut qu'au bout de quelques jours, lorsque M. de Larcy fut remis de cette violente secousse, qu'elle lui apprit comment avait eu lieu ce fatal duel, à la suite duquel le vicomte, emporté sans doute par la fureur de la jalousie, s'était fait sauter la cervelle. La marquise ne faisait que répéter ce qu'elle avait entendu dire à Paris, par les témoins de Formose et du vicomte, lesquels, malgré la terrible issue de cette affaire, n'avaient pu s'empêcher de louer la conduite magnanime tenue par le prince dans cette funeste circonstance.

Le fait de ce jeune homme se tuant par un excès d'honneur, et dans un instant de rage et de folie, pour ne pas devoir la vie à un être dégradé qu'il regardait comme son assassin, avait été interprété dans le même sens par tout le monde ; on pensait que la jalousie et la douleur de voir Formose préféré par M^{lle} d'Orion avaient poussé le jeune de Larcy à cet acte de désespoir.

Le comte ne pouvait croire que les choses se fussent passées ainsi ; il était convaincu que la marquise lui cachait une partie de la vérité ; M. de Larcy, mu par un sentiment d'égoïsme paternel, souffrait de la prétendue magnanimité de Formose ; il eût voulu le savoir coupable pour élever entre le prince et sa nièce des barrières insurmontables. Aussitôt qu'il fut entré en convalescence, il prit la route de Paris, malgré les remontrances de la marquise, à qui il confia M^{lle} d'Orion.

A Paris, il entendit partout le même cantique en l'honneur de Formose. Aux compliments de condoléance donnés à la douleur du père, venaient tout naturellement se mêler des éloges sur la conduite loyale et généreuse du prince.

M. de Larcy revint à Blenneville plus triste et plus abattu encore qu'à son départ pour Paris. Le cruel événement qui venait de le frapper était tellement extraordinaire, qu'il le regardait comme une punition du ciel ; il ne voyait quelquefois dans cette catastrophe épouvantable qu'une expiation, et il songeait alors à cet autre fils perdu dans le

monde, à cet enfant abandonné à l'âge de deux ans, qu'il avait en vain cherché, et qui, lui aussi manquerait au lit de mort de son père.

En arrivant au château, le comte avait trouvé une lettre de Formose; elle était ainsi conçue :

« Monsieur le comte,

« L'horrible malheur qui vous accable, et auquel, j'en atteste le ciel, je n'ai pris aucune part, même involontaire, me frappe aussi dans mes plus chères espérances; je ne me dissimule pas que je serai toujours pour vous l'homme qui a causé la mort de votre fils. Je sais les obligations que m'impose cette fatale position; je me mets donc tout entier à votre discrétion, Monsieur le comte, et je renonce, si vous l'exigez, à la main de M^{lle} d'Orion. Je ne parle pas de ma douleur, vous la comprendrez par la grandeur du sacrifice.

« Agrérez, Monsieur le comte, etc.

« Prince Formose. »

Comme on le pense bien, cette affliction n'était rien moins que sincère; malgré le prétendu chevaleresque dévouement du prince, la mort de M. Eugène de Larcy pouvait ajourner les projets de mariage de Formose, mais elle le délivrait en même temps d'un rival et d'un juge.

Il avait joué son avenir sur une balle de pistolet, et la chance l'avait d'autant plus favorisé, qu'il avait tué son adversaire par l'infamie et le déshonneur, en conservant aux yeux de tous l'apparence de la grandeur et de la générosité.

Dans les jours qui suivirent ce duel Formose affecta une sorte de tenue austère, un extérieur triste, qui répondaient, du reste, à la sourde agitation de cette âme inquiète poursuivie incessamment par le fantôme de ses crimes. Cependant, comme son amour pour M^{lle} d'Orion le dominait tout entier, et que ce caractère de fer ne savait pas plier sous le joug d'une volonté non satisfaite, et encore moins d'une passion profonde, il poursuivait dans le silence de sa pensée ses projets d'hymen avec la jeune fille de Blenneville, et s'occupait à effacer peu à peu les vestiges de sa vie passée. Il avait renouvelé sa maison après avoir fait une pension à ses anciens domestiques. La Coradini, cet importun complice, cet épervier lâché sur le jeune de Larcy, avait consenti,

moyennant une forte somme, à repasser les Alpes. Quant à ses anciens compagnons échappés au naufrage de la dernière tentative, et signalés à toutes les polices de l'Europe, ils devaient être perdus à tout jamais dans quelque fabuleuse contrée de l'une ou l'autre Amérique, ce rendez-vous de la fibusterie européenne. Berthold seul, retiré dans une campagne des environs de Paris, réalisait dans le *far niente* d'une fortune honnête le *hoc erat in votis*, exprimé par lui au premier chapitre de cette histoire.

A Blenneville, le château présentait l'aspect le plus lugubre. La marquise était revenue à Paris; M^{lle} d'Orion, par respect pour la douleur de son oncle, par un dernier sentiment de compassion accordé à la mémoire de son cousin, avait, dans un sublime sacrifice, refusé tout au fond de son cœur les espérances de son amour, elle luttait à chaque heure contre l'image toujours présente de Formose.

M^{lle} d'Orion avait trop compté sur ses forces; le feu de son amour la consumait lentement. Quelquefois M. de Larcy la surprenait rêveuse dans quelque allée solitaire du parc, essayant à son approche une larme furtive, ou bien se sauvant, biche effarouchée, vers une nouvelle solitude.

Lorsqu'il eut reconnu chez sa nièce, à des symptômes qui ne trompent jamais les yeux les moins exercés, la persistance opiniâtre de cette sourde maladie, M. de Larcy, imposant silence à ses répugnances personnelles, pensa que l'heure du dévouement avait sonné et qu'il devait consommer un douloureux sacrifice. Il écrivit à M^{me} de Veyle qu'il ne s'opposait plus au mariage de sa nièce avec le prince, et qu'il attendait au contraire la célébration de cette union avec impatience, afin de se retirer pour toujours loin du monde et de vivre tout entier au souvenir de son fils.

Le premier soin de M^{me} de Veyle, après la réception de la lettre du comte, fut de prévenir Formose des nouvelles dispositions de M. de Larcy. Le prince, au comble de ses vœux, partit le soir même de ce jour pour son domaine de Normandie.

M^{lle} d'Orion fut prévenue de l'arrivée de Formose par une lettre de la marquise.

La première entrevue de Formose et du comte fut glaciale de part et d'autre; M. de Larcy avait éprouvé à l'aspect du prince une émotion pénible qui ravivait sa douleur

Pourtant il ne revint pas sur sa détermination;

Il avait acquis la certitude que la vie de sa pupille était menacée s'il ne donnait pas son consentement à cette union contre son gré ; et , dans la crainte d'un nouveau malheur , il s'était résolu à cet immense sacrifice.

Une fois dans cette disposition d'esprit , M. de Larcy n'eut plus qu'une idée , hâter les préparatifs de ce fatal mariage , afin de pouvoir aller ensuite ensevelir dans le silence de l'oubli une vieillisse solitaire et sombre.

M^{lle} Henriette avait compris la pensée et la souffrance de son oncle, et malgré le bonheur que lui causaient la vue de Formose et la perspective de son rêve enfin réalisé , elle se sentait inquiète et n'osait croire à la félicité d'une union inaugurée sous de si tristes auspices.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis l'arrivée du prince. Chaque jour il avait vu M^{lle} d'Orion , et chaque jour ils s'étaient dit ces charmantes paroles que le cœur sait trouver quand il aime. Ils allaient enfin être heureux, rien ne s'opposait plus à ce bonheur conquis malgré d'insurmontables obstacles.

Un soir, Formose était assis sur un banc de pierre , dans une allée du parc ; la tête penchée sur sa poitrine , il recommençait ce long et triste pèlerinage de la pensée à travers les accidents de sa vie ; à la veille d'unir pour toujours sa destinée à celle de M^{lle} d'Orion , il se sentait déchiré par le remords de sa conscience ; le souvenir de ses crimes se dressait devant ses yeux , spectre terrible et menaçant ; il songeait à l'opprobre réservé à cette jeune fille si pure , si digne d'être heureuse , qui venait à lui avec la candeur de son amour et la confiance de ses dix-sept ans , si un jour on découvrait , sous le prince brillant et splendide , le vil aventurier voué au mépris de tous les hommes. Cette idée l'obsédait ; il se voyait insulté publiquement par quelque ancien compagnon rencontré par hasard , qui lui jetait à la face la boue de ses antécédents criminels. Dans ce moment , il eût voulu fuir Blenneville , et échapper à cette infernale vision , mais il était retenu par la force même de son amour. Il se débattait ainsi sous le poids de ses pensées contradictoires , maudissant Dieu , maudissant son amour et se maudissant lui-même. Des larmes brûlantes glissaient lentement le long de ses joues enflammées.

Tout-à-coup , en relevant la tête , il vit à quelques pas la duchesse d'Orion.... la folle , qui le

regardait avec ce rire lugubre qui n'appartient qu'à la folie.

Formose surpris la contempla un instant avec effroi , comme s'il eût craint que le regard de cette femme n'eût pénétré les secrets de sa méditation.

La duchesse , s'asseyant auprès du prince , lui dit presque bas , en répétant deux ou trois fois les mêmes mots , et en regardant autour d'elle pour s'assurer que personne autre que Formose ne pouvait l'entendre

— Vous ne savez pas... vous ne savez pas... Henriette va se marier.

— Ah ! répondit Formose ; qui vous a dit cela ?

— J'ai vu , reprit froidement la folle , des robes de noces dans le salon , une corbeille de mariée , des fleurs d'oranger. Moi aussi , dit-elle en donnant à sa voix une inflexion mélancolique , j'ai posé autrefois sur ma tête une belle couronne , mais cela m'a porté malheur.

— Que vous est-il arrivé ? demanda Formose , curieux de connaître la cause de cette incurable maladie.

— Ah ! j'étais belle aussi , continua la duchesse ; j'avais une robe blanche et un long voile. Pauvre voile , pauvre robe , où êtes-vous ? Et elle se mit à fredonner les notes plaintives de sa chanson accoutumée.

Formose contemplait avec compassion cette femme qui avait dû être belle , et qui maintenant semblait le spectre de la douleur.

— Écoutez-moi , reprit la pauvre folle ; il ne faut pas qu'Henriette se marie. Oh ! non , dit-elle ; le mariage , c'est la mort ! Et elle demeura rêveuse pendant quelques instants.

— Vous avez donc été bien malheureuse ?

— Oui , répliqua la duchesse. Et elle se prit à rire en faisant claquer ses dents les unes contre les autres.

— Voyons , dit Formose , en pressant les mains de la folle , dites-moi ce qui vous a tant fait souffrir.

— Vous êtes donc un ami , vous ? répliqua la duchesse , en fixant son regard morne sur Formose.

— Oui , je suis votre ami , vous le savez bien.

— Alors promettez-moi de vous opposer au mariage d'Henriette.

— Allons , je vous le promets , répondit le prince en souriant.

— Jurez-le moi sur cette image, dit la folle en raillant un médaillon de son sein.

Formose regarda ce médaillon machinalement, puis il l'examina avec plus d'attention. Tout-à-coup son visage devint blême, il se leva tremblant, les yeux hagards, et il dit à la duchesse. Ce médaillon, comment l'avez-vous eu ?

Mais la folle ne l'écoutait plus; elle répétait, en jouant avec le médaillon : — Robes de noces ! fleurs d'oranger ! crêpes de deuil ! couronne de mort !

— Mon Dieu ! s'écria Formose, comment savoir ? comment l'interroger ? Ce médaillon, lui dit-elle, n'est-ce pas en Espagne...

— L'Espagne ? répéta la duchesse en devenant émue, et comme si ce mot eût éveillé en elle les souvenirs confus.

— Oui, continua Formose, vous avez trouvé ce médaillon à Irun ?

— Irun... interrompit-elle, en regardant fixement le prince.

— Un jour, continua Formose, vous dormiez dans une chambre, un homme entra tout doucement...

— Oui, oui, dit la duchesse, en passant ses mains sur son front... Je dormais... un homme... mais n'en parlez pas... Henriette, la fille d'un inconnu... Je dormais... L'Espagne... Irun... Et elle poussa un grand cri. Puis elle se remit à rire d'un rire féroce, et recommença à psalmodier sa complainte.

Formose était retombé anéanti sur le banc. Cet inconnu, qu'un homme avait poussé vers l'alcôve où reposait une femme endormie, c'était lui; le médaillon lui avait été donné par le prêtre qui l'avait élevé; M^{lle} d'Orion, qu'il allait épouser, était sa fille !

La découverte de cet horrible mystère l'avait plongé dans une stupeur muette; il se croyait sous l'influence d'un rêve affreux; il se palpait pour savoir s'il était bien éveillé. Un bruit étrange bourdonnait à ses oreilles; il ne voyait plus qu'à travers un nuage. Il resta ainsi immobile et affaibli dans la léthargie du désespoir.

La douce voix de M^{lle} d'Orion, qui accourait vers lui en l'appelant, le réveilla de cette insensibilité de statue. A l'aspect de la jeune fille, ses yeux, affreusement dilatés, s'arrêtèrent sur elle. Il se leva machinalement, et obéissant tout-à-coup à un sentiment inconnu, il la prit violem-

ment dans ses bras, déposa un baiser et une larme sur le front de la jeune fille, et se sauva comme un fou.

Le lendemain de cette scène affreuse, qui lui révélait le secret de son horrible amour, Formose fit prévenir M. de Larcy qu'il désirait lui parler en particulier. Il le suppliait de se rendre auprès de lui au plus tôt. Le prince ajoutait qu'une indisposition subite ne lui permettait pas de quitter sa chambre.

Une heure après la réception du message, M. le comte de Larcy était auprès de Formose.

La révélation de la duchesse avait produit une telle impression sur Formose, que cet homme, hier encore beau et jeune, était devenu vieux tout d'un coup. Ses cheveux noirs avaient blanchi en une nuit; il ne semblait plus que l'ombre de ce qu'il était naguère. La stupeur causée par la connaissance de cet infernal mystère avait contracté ses traits et chassé de son visage abattu le prestige de la dernière jeunesse. A la première vue, le comte demeura étonné, et put à peine le reconnaître.

— Monsieur, dit Formose, en faisant un violent effort sur lui-même, ce que j'ai à vous annoncer est grave.

— J'écoute, Monsieur, interrompit froidement le comte.

— Je n'ignore pas, continua Formose, que vous ne voyez qu'avec chagrin s'avancer l'instant qui doit faire de moi le mari de votre pupille.

— C'est vrai, répondit M. de Larcy.

— Eh bien, soyez heureux, je renonce à la main de M^{lle} d'Orion.

— Il n'est plus temps, reprit le comte; ma nièce vous aime; de cette union maudite dépend peut-être le salut de sa vie, et, quelles que soient mes répugnances personnelles, j'ai dû les faire taire en face des obligations du devoir. Je ne vous rends pas votre parole; demain la cérémonie aura lieu.

— C'est impossible.

— Impossible ! murmura le comte qui, aux premiers mots de cette confidence, avait pensé que Formose jouait une comédie de générosité.

— Oui, Monsieur le comte, c'est impossible.

— Ainsi, dit M. de Larcy qui ne voyait plus dans cette rétractation tardive qu'une offense

préméditée, vous aurez causé le désespoir d'une famille; vous aurez allumé la passion dans le cœur d'une jeune fille; vous l'aurez compromise, en un mot, pour lui faire la plus sanglante injure, pour la dédaigner au dernier moment, après avoir employé toutes les ruses pour arriver jusqu'à elle!... Si telle a été votre pensée, vous n'avez pas espéré sans doute que ma nièce serait sans vengeur. Je suis vieux, ajouta le comte en s'animant; mais mon bras a encore la force de soutenir une épée, et je saisirai cette occasion de venger l'honneur de ma famille et la mort de mon fils.

— Vous ne pouvez croire à une pareille infamie! s'écria Formose.

— Je crois tout, Monsieur. Ce refus, à la veille de votre mariage, lorsque les bans sont publiés, lorsque tout Paris sait que vous devez épouser ma nièce, me démontre clairement que vous avez voulu vous jouer de nous, et que, pour arriver à votre but infâme, vous n'avez reculé ni devant le désespoir d'un père, ni devant la mort d'un rival honnête et sincère. Il sera si doux et si glorieux pour vous en effet de dire à vos amis: « On me refusait cette jeune fille, j'ai montré que je pouvais l'avoir, et je l'ai tuée... pour me divertir! »

— Horreur! s'écria Formose en cachant son visage dans ses mains.

— Quelle autre explication me donnerez-vous de votre conduite?

— Regardez-moi comme un misérable, mais ne me prêtez pas cette horrible pensée.

— Un misérable! répéta le comte en laissant tomber sur Formose un regard sombre et dédaigneux.

— Oui, dit Formose, poussé à bout par les interprétations de M. de Larcy, je suis criminel, je suis infâme! J'ai abusé de ce qu'il y a au monde de plus saint et de plus sacré; je me suis introduit comme un malfaiteur au sein d'une famille honnête et heureuse, j'y ai porté le trouble et la désolation; maudissez-moi, insultez-moi, je supporterai tout sans me plaindre.

— Ainsi, dit gravement le comte, je ne m'étais donc pas trompé.

— Monsieur le comte, vous avez cru, comme tout le monde, que j'étais gentilhomme, que j'étais prince, que je portais un nom honorable...

— Eh bien? interrompit le comte.

— Je ne suis rien de tout cela; vous voyez bien que je ne puis épouser votre pupille.

— Qui donc êtes-vous, infâme, qui avez abusé de notre bonne foi à tous, assassin de mon fils, car c'est la douleur de vous voir préféré par Henriette qui l'a poussé au suicide? Par quel crime vous êtes-vous haussé jusqu'à cette audace?

Formose baissa silencieusement la tête.

— Mais maintenant, reprit le comte, le regard rayonnant, vous n'êtes plus dangereux. Quand M^{lle} d'Orion saura qui vous êtes, elle rougira de cet indigne amour; elle le rejettera loin d'elle avec mépris, et elle n'aura pas même un souvenir de dédain pour le lâche et l'imposteur.

— Oh! non, non, jamais! ne lui dites jamais cela! dit Formose avec une sorte de fureur concentrée.

— Ne rien dire? continua lentement le comte; mais c'est ma vengeance! Je ne cédaï à ce mariage que parce que je craignais que la pauvre enfant ne succombât sous le poids de son amour; mais aujourd'hui que je peux la guérir d'un mot qui sera votre éternel déshonneur, vous voulez que je me taise? vous n'y pensez pas, Monsieur.

Cette dernière phrase avait été articulée avec le profond dédain d'un supérieur parlant à un subalterne.

— Écoutez-moi, Monsieur le comte, reprit Formose en proie à la plus violente agitation.

— Je n'écoute plus rien, dit M. de Larcy en se levant pour sortir.

— Vous resterez, vous m'entendrez jusqu'au bout! s'écria Formose en barrant le passage au comte; vous verrez alors que vous ne pouvez me déshonorer aux yeux de M^{lle} d'Orion.

Le comte s'arrêta, subjugué par le geste et le regard étrange de Formose.

Celui-ci reprit aussitôt:

— Je vous ai dit tout à l'heure que Formose n'était pas mon nom, que je n'étais pas prince italien; cela est vrai, je n'ai ni nom ni patrie, je suis un enfant trouvé.

— Un enfant trouvé! répéta le comte avec mépris, le fils de quelque bohémienne!

— Qu'importe, je puis être aussi le fils d'un grand seigneur.

— Oh! tendent tous ces détails, Monsieur?

— A vous révéler le secret qui m'a forcé de refuser la main de votre nièce.

— J'écoute.

Formose poursuivit : Un jour, il y a bien longtemps de cela, je venais d'abandonner le presbytere où j'avais vécu pendant quatorze ans.

— Vous avez été élevé par un prêtre ? interrompit vivement M. de Larcy.

— Oui, monsieur, par un prêtre qui ne connaissait ni mon père ni ma mère.

— Et c'est en France que vous avez passé vos premières années ?

— Oui, en France, dans le Languedoc.

— Dans le Languedoc ? répéta le comte dont l'étonnement croissait à chaque parole de Formose.

— Dans le village d'E..., à quelques lieues d'Agen. Mais, ajouta Formose, si vous m'interrompez ainsi, Monsieur le comte, il me sera impossible...

— Non, non, s'écria M. de Larcy qui s'était penché vers son interlocuteur, répondez-moi, dites-moi le nom de l'homme qui vous a élevé ?

— Son nom ? répliqua Formose en fouillant dans ses souvenirs.

— Oui, son nom, dit le comte en proie à la plus vive agitation.

— Il s'appelait... attendez... il s'appelait... Savin.

— L'abbé Savin ! êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ?

— Sans doute, répondit Formose ; vous le connaissiez ?

— Oh ! tout cela n'est qu'un songe, se disait le comte suffoqué. Savin, le prêtre que j'ai vu il y a dix-sept ans... Mais alors, s'écriait-il en regardant fixement Formose, alors je suis... malheureux !... je suis votre père !

Formose immobile arrêta son regard terne sur M. de Larcy sans pouvoir prononcer une parole.

— Le voilà donc ce fils que j'ai tant pleuré ! répétait lugubrement le comte. Et de grosses larmes s'échappaient de ses yeux.

Formose n'était pas encore revenu de son étonnement ; il se croyait le jouet d'une hallucination ; il doutait de sa raison.

Tout-à-coup il sembla se réveiller, et rompant enfin le silence : — Vous êtes mon père ! dit-il au comte ; c'est vous qui êtes mon père ?... Eh bien, soyez maudit !

— Quoi ! s'écria le vieillard.

— Oui, reprit Formose, soyez maudit, vous qui m'avez éloigné du foyer de la famille, vous

qui m'avez privé des conseils de votre amour, cette manne que le père doit à l'enfant ! C'est votre abandon qui fait que, depuis seize ans, je marche, le front levé, dans le sentier de l'infamie. J'aurais pu être honnête, vous avez voulu que je fusse criminel. Vous êtes mon père, vous ! c'est-à-dire mon plus cruel ennemi ; c'est vous qui rendez compte à Dieu du mal que j'ai fait aux hommes !

— Malheur ! malheur ! dit M. de Larcy en joignant les mains.

— Ah ! que n'ai-je été en effet, continua Formose, le fils de la bohémienne dont vous parliez tout à l'heure ! Que ne suis-je né dans quelque crevasse des Alpes, dans quelque grotte des Pyrénées, au milieu d'une troupe de gitanos ! La bohémienne ne laisse pas son enfant sur le chemin ; elle ne l'abandonne pas à des mains étrangères ; mais elle emporte partout avec elle le petit malheureux qui, à défaut du pain qu'il n'a pas toujours, trouve au moins un baiser de sa mère et une caresse de ses frères et de ses amis.

— Mon Dieu ! s'écria le comte, mon Dieu ! ne suis-je donc pas assez puni d'un crime involontaire ?

Et il raconta alors comment sa seconde femme avait éloigné l'enfant du premier lit de la maison paternelle en le faisant passer pour mort.

A mesure qu'il parlait, la figure de Formose perdait peu à peu de son expression farouche. Aux derniers mots du comte, il lui prit la main, et, s'abandonnant à l'attendrissement provoqué par ce récit, il baissa la tête pour cacher ses larmes.

— Vous pleurez, dit le comte non moins ému que Formose.

— Oui, répondit celui-ci, je pleure sur la honte de ma vie passée.

— Oublions le passé, s'écria tout-à-coup M. de Larcy, subjugué par la force du sentiment paternel, oublions tout. Pardonnez-moi comme je vous pardonne. Pour moi, ajouta-t-il, tu ne fais que de naître. Formose est mort, il me reste mon fils, mon Henri, l'enfant dont j'ai pleuré la perte pendant trente années !

Et il se précipita dans les bras de Formose.

— Mon fils, mon enfant !... disait le vieillard. Je l'ai appelé bien souvent ; mais enfin il m'est rendu ! Que le ciel soit béni !

Maintenant, reprit-il d'un air souriant, rien

ne s'oppose plus au mariage projeté. Ah ! oui, vous deviez être le fils d'un gentilhomme, vous ! Je ne savais pas ce que je disais tout à l'heure.... Merci, mon Dieu ! car c'est toujours mon fils qui épousera Henriette.

Formose était redevenu sombre et pensif.

— Vous ne me répondez pas, Henri ?

— Ne parlons jamais de ce mariage, dit Formose en étouffant un soupir.

— Comment, demanda le comte étonné, vous ne l'aimiez donc pas ? vous voulez donc causer la mort de votre cousine ?

— Ma cousine ! s'écria Formose avec rage ; ma cousine.... Henriette est ma fille !!!

— Sa fille ! répéta le comte atterré.

— Oui, j'ai appris hier cet horrible mystère ! Et il dévoila à M. de Larcy la scène de l'hôtelierie de la *Trinidad* à Irun, et la révélation involontaire de la duchesse.

Lorsque Formose eut cessé de parler, le vieillard, qui l'écoutait tremblant et oppressé, poussa un cri et tomba sans connaissance.

M. de Larcy ne reprit ses sens qu'au bout de quelques heures. Quand il revint à lui, il était dans la grande salle du château de Blenneville. M^{lle} d'Orion était à ses côtés, pâle et inquiète, et ne sachant rien de ce qui venait de se passer.

Le comte rassembla ses idées comme s'il sortait d'un pénible sommeil ; il resta longtemps immobile, l'œil fixe et hagard, sans répondre aux interrogations de sa pupille. Puis, se souvenant tout-à-coup du mystère dévoilé par Formose, il laissa retomber sa tête dans ses mains, refusant de croire à tant d'horreurs. Il trouva sur une table, auprès de lui, une lettre cachetée de cire noire, à son adresse ; il l'ouvrit aussitôt, et reconnut l'écriture de Formose. Cette lettre contenait les lignes suivantes :

« Lorsque vous lirez ces lignes, j'aurai quitté Blenneville pour toujours.

« Je pars, car je ne me sens pas la force d'affronter, même une dernière fois, la vue de votre nièce, de cette chère Henriette qui est ma fille (*ce mot presque effacé par une larme*), et, — fatal amour ! — que j'aimé comme un amant.

« Tâchez qu'elle soit heureuse ; de loin je veillerai sur elle.

• Surtout, qu'elle ne soupçonne jamais l'hor-

rible secret dévoilé par sa mère. Dites-lui que j suis mort, que je suis allé on ne sait où ; mais je vous en conjure, faites qu'elle ne me haïss pas.

« Je m'éloigne avec le nom impur que j'ai porté jusqu'à ce jour ; je ne dois pas déshonorer votre qui est sans tache.

« Adieu, monsieur, adieu, mon père ; permettez-moi de vous appeler ainsi pour la première et la dernière fois.

« Je signe ce billet du prénom que m'a donné ma mère.

« HENRI. »

Après la lecture de cette lettre, le comte regarda à travers ses larmes M^{lle} d'Orion qui attendait, en tremblant, l'explication de tout ce qu'elle voyait depuis une heure.

— Mon enfant, lui dit M. de Larcy en la pressant dans ses bras, il te faut du courage.

— Quoi ! mon oncle, dit la jeune fille qui craignait de comprendre.

— Le prince, poursuivit le comte, a reçu ce matin une lettre qui lui annonçait la perte de sa fortune.

— N'est-ce que cela ? interrompit M^{lle} d'Orion avec un sublime sourire.

— Et... continua M. de Larcy qui n'osait achever.

— Parlez, parlez.

— Il a douté de nous, il est parti sans dire où il allait.

— Peut-être s'est-il tué ? s'écria la jeune fille.

— Peut-être ! répondit lugubrement le comte en comprimant ses sanglots.

M^{lle} d'Orion devint pâle comme une morte ; ses jambes fléchirent, elle s'évanouit dans les bras du comte.

En ce moment, la folle entra dans le salon et chantant son refrain.

— Robes de nocces !... fleurs d'oranger !... crêpes de deuil !... couronne de mort !...

Cinq mois après ce qui vient de se passer, une jeune fille était mourante dans une chambre de ce sombre et lugubre château de Blenneville ; c'était M^{lle} Henriette d'Orion.

La fuite subite de Formose avait plongé M^{lle} d'Orion dans une douleur muette et résignée. Sans soupçonner le vrai motif de ce brusque départ, elle pensait bien qu'il devait se rattacher à

quelque profond mystère dont elle ne voulait pas soulever le voile; elle ne fit aucune interrogation, ne laissa pas échapper une plainte et courba la tête sous sa destinée; elle se savait frappée au cœur.

M. de Larcy voulut la distraire; il lui proposa les voyages, ce remède des légères afflictions. Mais la jeune fille opposa une résistance opiniâtre à toutes les instances du comte et de la marquise de Veyle; elle resta à Blenneville tout entière à sa douleur et à la torture des anciens souvenirs.

Elle vécut ainsi seule avec ses pensées, comparant le bonheur rêvé à la triste destinée qui lui était échue en partage; son esprit ne parcourait plus l'idéal horizon de ses naïves espérances; il était en quelque sorte rivé au souvenir de Formose par la double chaîne de la souffrance et de l'amour.

Chaque jour elle allait se promener sur cette limite du parc qui lui rappelait les premiers battements de son cœur; elle contemplait d'un œil triste et voilé l'allée où elle l'avait vu tant de fois au premier éveil de son amour; elle restait ainsi rêveuse et immobile jusqu'à ce que la voix de son oncle vint l'arracher à cette vision de son bonheur passé.

Après cinq mois de cette vie stérile, elle tomba mortellement malade. L'heure de la délivrance était arrivée.

M. de Larcy, courbé sous sa propre souffrance, M^{lle} de Veyle, pâle par des veilles, étaient au-

pres du lit de la jeune fille dont le visage portait déjà l'empreinte de la mort; elle venait de recevoir les derniers sacrements.

La marquise se tenait agenouillée; le comte comprima les sanglots qui débordaient de son cœur oppressé. Le délire s'était emparé de M^{lle} d'Orion; elle appelait Formose.

En ce moment, un homme entra dans la chambre, et se précipita vers le lit de la mourante qu'il tenait embrassée.

La jeune fille le regarda longtemps en silence, puis elle s'écria, la figure illuminée d'un reflet céleste et en se relevant par un dernier effort convulsif :

— Formose !... c'est lui !... Ah ! je savais bien que nous nous reverrions dans le ciel !

Elle expira avec un sourire d'ange sur les lèvres.

Formose, car c'était lui, ne pouvait s'arracher du cadavre de sa fille.

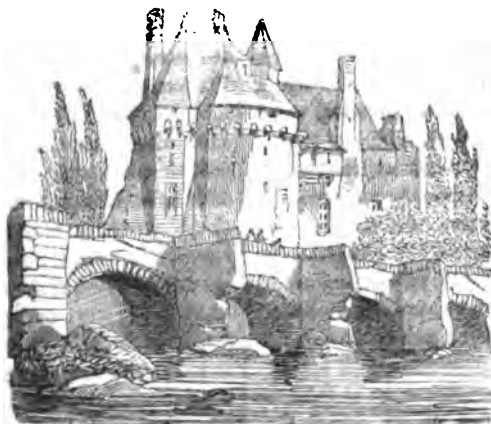
Lorsqu'il détourna les yeux de ce lit de douleur, il se précipita dans les bras de M. de Larcy.

Après la mort de son amie, la marquise reprit la route de Paris, tourmentée elle-même par une secrète amertume.

Il ne reste plus à Blenneville que le comte et la duchesse, une ruine en face d'une autre ruine.

Quant à Formose, le jour même de la mort de M^{lle} d'Orion, il avait sans doute repris le chemin de la solitude éternelle.

EDM. TEXIER D'ARNOUÏ.





LA NYMPHE DE LA FONTAINE.

LÉGENDE ALLEMANDE.



A trois lieues derrière Dunkes-
 pield, en Suabe, s'élevait jadis
 un antique château apparten-
 ant à un vaillant chevalier,
 nommé Wackermann Uhlfin-
 ger, la terreur des villes con-
 fédérées de la Suabe ainsi que
 de tous les voyageurs, qui, en payant, n'avaient
 pas obtenu de lui un *laisser-passer*. Lorsque
 Wackermann avait endossé sa cuirasse, s'était
 couvert de son casque, avait ceint son épée et
 chaussé ses éperons d'or, c'était un homme sans
 pitié, qui, se fiant à la trempe de son épée, ne
 reconnaissait d'autre loi que celle du plus fort.
 Au cri : *Wackermann arrive!* la terreur se répandait
 dans toute la Suabe; les gardiens placés
 en haut des tours donnaient, avec leur cornet,
 le signal de la détresse. Le peuple se réfugiait
 dans les villes fortifiées. Il vengeait de la manière
 la plus cruelle une légère offense, et avait fait un
 mauvais parti à plus d'un de ses compagnons
 d'armes.

Mais cet homme si redouté, lorsqu'il avait le
 casque en tête et la dague au côté, était, dans son
 castel, doux comme un agneau, hospitalier comme
 un arabe, tendre mari et bon père. Son épouse
 était bienfaisante, honnête envers tout le monde,
 vertueuse et sans pruderie; elle aimait sincère-
 ment son mari et lui était fidèle; elle donnait tous
 ses soins à bien conduire sa maison; lorsque
 Wackermann était en course, on ne la voyait pas
 à la grille jeter çà et là ses regards curieux; mais
 alors elle garnissait sa quenouille d'un lin plus
 brillant que la soie, et la faisait tourner d'une
 main agile. Elle était mère de deux filles qu'elle
 élevait avec soin. Si quelque chose troublait son
 repos, c'était l'idée que Wackermann s'enrichis-
 sait par des biens mal acquis. Elle désapprouvait,
 au fond du cœur, un brigandage sanctionné par
 l'esprit du siècle, et ne ressentait aucun plaisir à
 voir étaler devant elle les plus riches étoffes rele-
 vées d'or et d'argent. A quoi me servent, disait-
 elle souvent, toutes ces parures trémpées des
 larmes des malheureux? Remplie de compassion

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

SCULPTURE

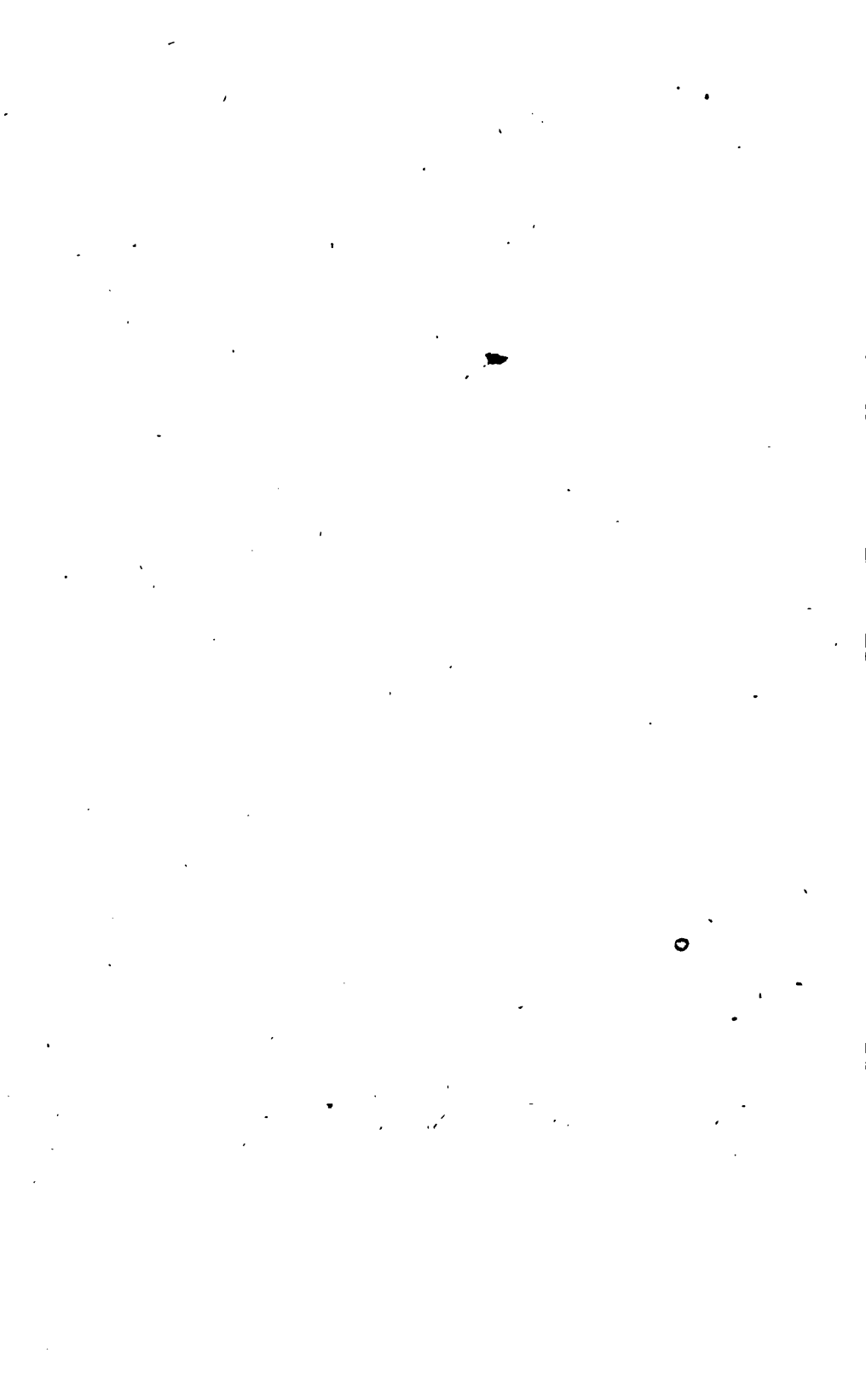


Designé par S. S. Goussier S. A.

Imp. de L'Estampe, 27, Avenue de la République, Paris.

Exposé à la R. Exposition

La Nymphé de la Fontaine



pour ceux qui avaient été dépouillés de leur bien, elle jetait dans ses coffres tous ces présents pour ne plus les en retirer. Les infortunés qui tombaient entre les mains de Wackermann étaient l'objet de sa pitié; souvent, par ses prières elle obtenait leur liberté et leur donnait les moyens de continuer leur route.

Au pied de la colline sur laquelle s'élevait le château, était une grotte où coulait une abondante fontaine. Suivant la tradition, cette grotte était habitée par une naïade qui, dans des circonstances graves, apparaissait dans le château. En l'absence de son mari, soit qu'elle quittât les sombres murs du château pour respirer un air plus frais, soit qu'elle en sortît pour faire en cachette quelque acte de bienfaisance, la châtelaine dirigeait sa promenade solitaire vers cette fontaine; c'est là qu'elle accueillait les pauvres; à certains jours fixés, non seulement elle y faisait aux malheureux la distribution de sa desserte, mais elle poussait même l'humilité et la charité chrétienne aussi loin que la sainte landgrave Élisabeth, qui lavait de ses royales mains le linge des mendiants près de la fontaine qui aujourd'hui porte son nom.

Un jour, Wackermann s'était mis en campagne avec ses cavaliers, pour attendre, dans une embuscade, les marchands qui revenaient de la foire d'Augsbourg, et il tardait à rentrer plus qu'à l'ordinaire. Sa tendre épouse s'imagina qu'il était arrivé quelque accident funeste à son mari; elle le voyait mort ou au pouvoir de ses ennemis. Depuis plusieurs jours elle se consumait dans la douleur, le repos fuyait loin d'elle, de temps en temps elle criait au nain commis à la garde de la tourelle: Petit-Jean, entends-tu quelque bruit dans la forêt? Vois-tu la poussière s'élever en tourbillons? Wackermann arrive-t-il? Mais Petit-Jean répondait avec tristesse: Je n'entends aucun bruit dans la forêt, aucun tourbillon de poussière ne s'élève, je ne vois pas flotter un seul panache. La châtelaine apercevant l'étoile du soir briller au firmament et la pleine lune verser sa lumière argentée sur les montagnes de l'ouest, se couvrit de sa mante, sortit du château par la poterne qui donnait sur le bois de hêtres, et dirigea ses pas vers sa fontaine favorite, afin de s'y livrer, dans le silence de la nuit, à ses tristes pensées. Ses yeux étaient inondés de larmes, et sa bouche exhala des plaintes qui se mêlaient au murmure des ondes.

Lorsque Mathilde s'approcha de la grotte, il lui sembla qu'une ombre légère voltigeait à son entrée; mais comme son cœur était oppressé, elle fit peu d'attention à cet objet; elle crut qu'un reflet des rayons de la lune avait abusé ses yeux. Mais lorsqu'elle s'approcha davantage, le fantôme blanc parut se mouvoir et lui fit signe de la main. Elle frissonna, mais ne prit pas la fuite, et s'arrêta pour le contempler. Elle pensa que la femme blanche était la nymphe de la fontaine; cette apparition annonçait quelque événement important dans sa famille. Songeant aussitôt à son époux, elle arracha les boucles de ses cheveux plus noirs que l'ébène. O jour de malheur! s'écria-t-elle. Wackermann! tu as péri sous les coups de tes ennemis! les ombres de la mort t'environnent! je suis veuve! nos enfants sont orphelins! Pendant qu'elle se tordait les mains avec douleur, elle entendit une voix harmonieuse qui sortait de la grotte: Mathilde, sois sans appréhension, je ne t'annonce aucun malheur, approche-toi avec confiance: je suis ton amie et je désire m'entretenir avec toi. La noble châtelaine trouva les discours de la nymphe si peu faits pour inspirer la crainte, qu'elle ne balança pas à se rendre à son invitation; elle entra dans la grotte, la nymphe lui présenta cordialement la main, l'embrassa sur le front, s'assit avec elle, et lui parla ainsi: Chère mortelle, sois la bienvenue dans ma demeure, ton cœur est pur comme l'onde de ma fontaine, et c'est pour cela que les puissances invisibles te sont favorables. Je vais t'informer des événements de ta vie, c'est la seule faveur que je puisse t'accorder. Ton époux n'est pas mort, et avant que le coq ait salué l'aurore par ses chants, tu le seras dans tes bras. Ne crains pas de pleurer sur son cercueil, le flambeau de ta vie doit s'éteindre avant le sien; mais auparavant tu prodigueras tes caresses maternelles à une fille, qui, née à une heure notée dans le livre des destins, aura en partage la bonne et la mauvaise fortune, selon que la balance qui règle son sort s'inclinera à droite ou à gauche. Les constellations ne lui sont pas contraires, mais une opposition ennemie privera cette orpheline du bonheur de recevoir les soins de sa mère.

Lorsque la noble châtelaine apprit que la fille qu'elle devait mettre au monde serait privée des soins maternels, elle se livra à une profonde tristesse et versa des larmes amères. La Nymphe fut

touchée de sa douleur. Ne pleure pas, lui dit-elle, je servirai de mère à ton enfant, je lui prodiguerai les soins que le destin t'empêche de lui donner, mais sous la condition que tu me nommeras marraine, afin que j'aie part à elle. Souviens-toi que si tu veux me confier ta fille, elle doit me rapporter le présent que je lui ferai le jour de son baptême. Mathilde accéda à cette demande; la nymphe ramassa un petit caillou rond et poli, et le donna à la châtelaine, lui enjoignant de le faire jeter dans la fontaine par une servante fidèle afin de l'inviter au baptême. Mathilde promit d'observer fidèlement tout ce que lui ordonnait la nymphe. Elle retourna au château; la nésade rentra dans la fontaine et disparut.

Peu d'instants après le retour de Mathilde, le nain fit retentir son cornet au haut de la tourelle, et Wackermann entra dans la cour du château plein de vie et de santé et suivi de ses cavaliers chargés de butin. Une année après la noble châtelaine s'aperçut qu'elle était grosse; elle en informa son mari, qui reçut cette nouvelle avec la joie la plus vive espérant avoir un héritier. Cependant Mathilde était fort embarrassée de savoir comment elle s'y prendrait pour avoir la nésade pour marraine; car elle ne voulait pas faire part à son époux de l'aventure de la fontaine.

Sur ces entrefaites un chevalier, que Wackermann avait offensé, lui envoya un cartel. Wackermann se prépara au combat; lorsque, sur le point de partir, il fit, selon son habitude, ses adieux à Mathilde, celle-ci lui demanda où il allait; elle insista même, contre son ordinaire, pour apprendre quel ennemi il avait à combattre; et lorsque Wackermann lui fit avec douceur des reproches de sa curiosité, elle se couvrit le visage, et se mit à pleurer amèrement. Le chevalier fut touché de la douleur de sa femme; mais il monta à cheval sans dire un seul mot, courut au lieu du rendez-vous, tua son adversaire après un combat opiniâtre, et rentra triomphant dans son château.

Mathilde lui fit les plus tendres caresses, mais elle l'accabla aussi de questions, et négligea aucune de ces petites ruses si familières aux femmes, pour apprendre quelle aventure il venait de mettre à fin. Wackermann fit la sourde oreille et s'écria d'un ton railleur: O Ève! tes filles ne sont pas dégénérées. Il n'en est pas une qui ne soit disposée à cueillir le fruit défendu. Excusez, cher époux, répondit Mathilde, je crois que les

hommes sont leur bonne part dans l'héritage d'Ève. Toute la différence que j'y vois c'est qu'une femme fidèle à ses devoirs n'a, ni ne doit avoir rien de secret pour son mari. Je parie que, si j'étais capable de vous cacher quelque chose, je n'aurai ni paix ni trêve que vous ne sussiez mon secret. Et moi, répondit Wackermann, je vous donne ma parole que vos secrets me sont absolument indifférents; il ne tient qu'à vous de me mettre à l'épreuve. C'est là que Mathilde voulait l'amener. Eh bien! lui dit-elle, vous savez que je suis au point d'accoucher; si je mets au monde un enfant bien portant, je me réserve de choisir l'un de ses marraines. Je porte une affection toute particulière à une amie que vous ne connaissez pas; je demande que vous ne m'interrogiez jamais pour apprendre qui elle est, d'où elle vient, ou quels lieux elle habite. Si vous me promettez votre honneur de chevalier de consentir à ce que je propose, et si vous tenez parole, j'avouerai que j'ai perdu ma gageure et je confesserai hautement que l'esprit de l'homme est infiniment élevé au-dessus de la faiblesse de la femme. Wackermann fit à Mathilde la promesse qu'elle lui avait demandée, et celle-ci s'applaudit du succès de sa ruse.

Peu de jours après, elle accoucha d'une fille et, quoique le père eût beaucoup mieux aimé qu'il fût un garçon, il monta à cheval sans témoigner la moindre humeur, et alla inviter au baptême ses voisins et ses amis. Ils se rendirent tous au château le jour indiqué. Lorsque l'accouchée entendit le roulement des voitures et le hennissement des chevaux, elle appela sa suivante et lui parla ainsi: Prends ce caillou, jette-le, sans dire un mot, par-dessus ta tête dans la fontaine. La suivante remplit l'ordre de sa maîtresse; et avant qu'elle fût rentrée, une inconnue parut dans le salon, et salua, avec autant de modestie que de grâce, les chevaliers et les dames qui y étaient rassemblés. Lorsque l'enfant fut présenté et que le prêtre s'avança près du bassin, elle prit la première place parmi les parrains. Chacun se rangea avec cette condescendance que l'on a pour un étrangère, l'inconnue prit l'enfant dans ses bras et le présenta sur les fonts. Tous les yeux étaient fixés sur elle; sa beauté égalait sa modestie et la richesse de sa mise: elle était vêtue d'une robe de soie bleu d'eau, à manches tailladées, doublée de satin blanc, et couverte de plus de perles et de

pierres précieuses que la vierge de Lorette ne l'est le jour de sa fête. Un saphir retenait dans ses cheveux arrangés avec art son voile transparent, qui, en retombant du sommet de sa tête jusque sur ses pieds, semblait envelopper toute sa personne d'un nuage léger : le coin de ce voile était aussi humide que s'il venait d'être trempé dans l'eau.

L'apparition inattendue de l'étrangère causa tant de distraction à tous les parrains, qu'ils oublièrent de donner un nom à l'enfant ; le prêtre l'appela *Mathilde* du nom de sa mère. Le baptême fini, on rapporta l'enfant à l'accouchée, et tous les parrains le suivirent pour faire leurs félicitations à la mère, et le cadeau d'usage au nouveau-né. Mathilde parut un peu trappée à l'aspect de l'inconnue : probablement que l'exactitude de la nymphe lui causait de l'étonnement. Elle jeta à la dérobée un coup d'œil sur son époux, qui lui répondit par un sourire inexplicable, sans avoir l'air de faire la moindre attention à l'étrangère. Une pluie d'or versée par les mains libérales des parrains se répandit sur le berceau. L'inconnue s'approcha la dernière et trompa l'attente de tous les assistants. Chacun s'attendait à ce qu'une marraine aussi brillante donnerait un bijou d'un grand prix ou une médaille extrêmement rare, surtout lorsqu'on lui vit déployer avec beaucoup de précaution un mouchoir de soie ; mais elle n'en tira qu'une petite boîte en bois, en forme de pomme ; elle mit avec une grande solennité ce cadeau sur le berceau de l'enfant, embrassa sa mère sur le front d'un air fort amical et sortit de l'appartement.

Le mesquin présent de l'inconnue fit naître dans l'assemblée un chuchotement qui bientôt dégénéra en un rire ironique. Mais comme le chevalier et son épouse gardaient le silence, les mauvaises langues furent forcées de se taire. L'étrangère ne reparut plus, et personne ne put dire ce qu'elle était devenue. Nous avouerons que Wackermann, sans en convenir, fut très curieux de savoir quelle était cette mystérieuse marraine qu'à tout hasard on appelait la dame au voile humide, vu que personne ne savait son nom. Mais montrer la faiblesse d'une femme curieuse, violer la parole de chevalier qu'il avait donnée à Mathilde ! telles étaient les considérations qui lui liaient la langue toutes les fois qu'il était tenté d'adresser quelques questions à sa moitié. Il se flattait cepen-

dant de la connaître un jour, et en cela il comptait sur le caractère féminin. L'événement prouva qu'il s'était bien trompé, car Mathilde garda son secret au fond de son cœur avec autant de soin qu'elle tenait serrée dans sa cassette la boîte de bois, présent de la mystérieuse marraine.

La prophétie de la naïade s'accomplit avant que l'enfant pût se passer de ses lisières. Mathilde tomba malade et mourut sans avoir le temps de disposer, selon les intentions de la nymphe, de la petite boîte de bois en faveur de sa fille. Au moment de sa mort, Wackermann se trouvait à Augshourg à un tournoi, dont il revint rapportant un prix décerné par l'empereur Frédéric. Lorsque le naïf, commis à la garde de la tournelle, vit son maître s'approcher du château, il fit retentir son cornet, suivant l'usage ; mais il n'en tira pas, comme à l'ordinaire, des sons propres à ranimer la gaité, et il ne fit entendre que des accents lugubres. Wackermann se sentit le cœur serré et dit en se retournant vers ses cavaliers : Petit-Jean ne nous annonce rien de bon ; il me semble entendre les cris du funèbre hibou. Les cavaliers furent saisis de crainte, ils jetèrent sur leur maître des regards où se peignait la tristesse, et l'un d'eux répondit : J'entends des sons funèbres ; Dieu nous préserve de malheur, quelqu'un est mort dans le château. Wackermann enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et les étincelles jaillirent sous les pas du rapide coursier. Le pont-levis s'abaissa ; les regards inquiets que le chevalier promenait dans la cour du château, furent frappés par des signes de deuil : une lanterne allumée recouverte d'un long crêpe et toutes les croisées fermées.

Les sanglots des domestiques parvinrent à son oreille ; car dans le moment même on venait de placer dans la bière les restes inanimés de Mathilde. A la tête du cercueil étaient assises les deux filles aînées de la châtelaine, vêtues d'habits de deuil et enveloppées de crêpes ; au pied on voyait la filleule de la nymphe. Incapable encore de sentir la perte qu'elle venait de faire, ses innocentes mains effeuillaient quelques-unes des fleurs dont on avait orné le corps de sa mère.

Ce triste spectacle accabla Wackermann ; il se précipita sur le corps de Mathilde, l'arrosa de ses larmes, colla ses lèvres tremblantes sur les lèvres inanimées de celle que son cœur adorait,

et s'abandonna à la douleur dont son âme était dévorée. Il suspendit son armure dans la salle d'armes; la tête couverte d'un crapeau à bords rabattus, enveloppé dans un manteau de deuil, il s'assit près du cercueil, plongé dans la plus morne tristesse.

Mais le temps fit son effet : cette grande tristesse se dissipa et Wackermann songea à donner sa main à une seconde épouse. Son choix tomba sur une jeune femme dont la pétulance formait un contraste parfait avec la douceur de la modeste Mathilde. Le train de la maison éprouva une métamorphose complète; la nouvelle châtelaine aimait le luxe et la dépense, elle traitait les domestiques avec hauteur; tous les jours il y avait des festins au château, et elle donna à Wackermann de nombreux enfants; les filles du premier lit étaient totalement négligées. Lorsque les deux aînées furent grandes on les mit en pension dans un couvent de Dunkespiel : la petite Mathilde, abandonnée aux soins d'une nourrice, se trouva reléguée dans une chambre éloignée de l'appartement de la châtelaine, afin que cette femme frivole, à laquelle les soins du ménage étaient odieux, ne fût point incommodée par sa vue. Les dépenses allaient tellement en croissant, que les brigandages de Wackermann ne suffirent bientôt plus pour défrayer la maison. La nouvelle châtelaine en était souvent réduite à faire main basse sur la succession de sa devancière; elle vendait ou engageait à des juifs les riches étoffes dont elle avait trouvé les coffres de Mathilde remplis.

Un jour elle trouva dans la toilette de la défunte un écrin bien garni. Des bagues, des bracelets, des agrafes, éblouirent ses regards. Elle examinait cette riche trouvaille et calculait combien elle pourrait lui rapporter. Au milieu de tous ces bijoux, la boîte de bois, don de la Naïade, frappa sa vue. Elle l'examina pendant longtemps sans deviner ce que ce pouvait être; en vain elle essaya de l'ouvrir, l'humidité avait gonflé le bois. Elle la pesa dans sa main et la trouva aussi légère qu'une noix creuse : elle crut donc que c'était un étui de bague vide, et comme elle ne savait qu'en faire, elle la jeta par la fenêtre.

La petite Mathilde était dans ce moment assise dans le jardin où elle jouait avec sa poupée. Lorsqu'elle vit rouler la pomme de bois sur le sable, elle courut prendre le nouveau jouet, et en le

saisissant elle sentit une joie aussi vive que celle qu'avait éprouvée sa belle-mère en découvrant les diamants.

Quelque temps après, la nourrice eut la fantaisie de prendre le frais près de la fontaine. Vers l'heure des vêpres, l'enfant demanda son goûter que la bonne avait oublié d'emporter. Ne voulant pas retourner au château pour l'aller chercher, elle entra dans le bois pour cueillir quelques poignées de fraises. Pendant ce temps la petite Mathilde, en jouant avec sa pomme de bois, la lançait de côté et d'autre, et finit par la jeter dans la fontaine. A l'instant parut une jeune dame belle comme un ange. L'enfant effrayé par cette apparition, crut voir sa belle-mère, qui, toutes les fois qu'elle la trouvait sur son chemin, ne manquait jamais de la gronder. Mais la nymphe lui adressa au contraire des paroles flatteuses. Ne crains rien, mon enfant, lui dit-elle; je suis ta marraine; viens dans mes bras. Voici ton jouet qui est tombé dans la fontaine. La petite s'approcha d'elle, elle la serra contre son sein, la couvrit de baisers et l'arrosa de ses larmes. Pauvre orpheline, s'écria-t-elle, j'ai promis de te servir de mère, je tiendrai ma parole. Viens me voir souvent, tu me trouveras toujours près de la grotte; pour m'y appeler, tu n'as qu'à jeter un caillou dans la fontaine. Conserve soigneusement ta pomme de bois et n'en fais plus un jouet, de crainte de la perdre; un jour elle te procurera l'accomplissement de trois souhaits. La nymphe donna encore à l'enfant quelques instructions à portée de son âge; la nourrice revint, et la naïade disparut.

La petite ne dit pas un mot à sa nourrice de l'apparition de sa marraine. A peine rentrée elle demanda une aiguille et du fil, et se mit à coudre sa pomme de bois dans la doublure de sa robe. Elle ne pensait qu'à la nymphe de la fontaine, et toutes les fois que le temps le permettait, elle demandait à se promener du côté de la grotte. La nourrice ne savait rien refuser au ton caressant dont l'enfant lui faisait ses demandes; et comme la fontaine avait été le lieu favori de sa mère, elle crut que cette prédilection était héréditaire. Lorsque la petite Mathilde se trouvait près de la grotte, elle ne manquait jamais de prétextes pour écartier sa bonne, et à peine celle-ci était-elle éloignée, que la pierre tombait dans la fontaine, et que la belle naïade se trouvait près de sa filleule.

Au bout de quelques années, les charmes de la jeune orpheline se développèrent, mais ses attraits étaient ensevelis dans la solitude. Mathilde ne vivait qu'au milieu des domestiques; pendant que la belle-mère brillait à un splendide festin, elle était confinée dans son étroite cellule, où elle s'occupait d'utiles travaux; mais le soir venu, elle trouvait dans la société de la naïade un ample dédommagement de l'uniformité de la journée. La Nymphé était non seulement son amie et sa compagne, mais aussi son institutrice; elle lui donna mille talents, et la forma en tout sur le modèle de sa vertueuse mère.

Un jour elle parut redoubler de tendresse pour l'aimable Mathilde. Elle la serra dans ses bras, pencha sa tête sur son épaule, et parut si affligée, que sa tristesse gagna Mathilde qui laissa tomber quelques larmes sur la main de sa nourrice. Cette sympathie augmenta encore la mélancolie de la Nymphé : Mon enfant, dit-elle avec l'accent de la douleur, tu pleures et tu ignores pourquoi; mais tes larmes sont un pressentiment des malheurs qui t'attendent. Le château de la montagne est à la veille d'éprouver un grand changement : avant que le moissonneur aigüise sa faux, et que le vent passe sur l'éteule, il ne sera plus qu'une ruine inhabitée. Le soir où les servantes se rendront à ma fontaine pour puiser de l'eau, et rentreront avec leurs cruches vides, tu dois l'attendre à quelque grand malheur. Conserve soigneusement ta pomme de bois qui doit te procurer l'accomplissement de trois vœux, et forme-les avec sagesse ! Nous ne nous reverrons plus à cette place. La Naïade informa encore Mathilde de quelques propriétés magiques de sa pomme afin qu'elle pût en tirer parti au besoin; les sanglots étouffaient sa vue, et elle disparut pour ne plus se montrer.

Un jour, pendant la moisson du froment, les servantes du château rentrèrent avec leurs cruches vides : elles étaient pâles et tremblaient de tous leurs membres, comme si une violente fièvre les eût agitées; elles rapportèrent que la femme blanche était assise près de la fontaine, se tortillant les mains et proférant des lamentations. ce qui, ajoutèrent-elles, était le présage de quelque malheur. Les cavaliers et les écuyers se moquèrent de la frayeur des servantes. Quelques-uns d'entre eux sortirent du château pour s'assurer du fait, ils virent la femme blanche; mais pour

ne pas encourir le reproche d'avoir cédé à la peur, ils s'approchèrent de la fontaine : lorsqu'ils y arrivèrent la Nymphé avait disparu; cette apparition fournit le sujet de bien des commentaires, mais personne n'en devina le pronostic, qui était seulement connu de Mathilde : elle garda un profond silence; car la Nymphé lui avait recommandé le secret. Plongée dans l'affliction, elle était assise seule dans sa chambre, attendant avec anxiété les événements qui se préparaient.

Wackermann ne possédait son château qu'à titre de fief; les courses qu'il faisait ne pouvaient suffire aux folles dépenses de sa femme; les jours où il ne montait pas à cheval pour battre la campagne, elle avait soin de préparer quelque festin auquel elle invitait les camarades et les amis de son mari; elle l'étourdissait ainsi par les plaisirs. Lorsqu'on manquait au château de vivres ou d'argent, les voitures de Jacques Fugger ou les riches transports des Vénitiens étaient la proie que Wackermann allait enlever sur les routes. Le congrès général de la Suabe, les enfin de faire au chevalier d'inutiles remontrances sur ses brigandages, résolut sa perte. Avant qu'il fût persuadé que les menaces qu'on lui faisait étaient sérieuses, les bannières des villes fédérées flottèrent autour de son château. Les bombardes ébranlèrent ses bastions, les arbalétriers firent pleuvoir une grêle de flèches sur ses murs. Une flèche pénétra à travers la visière du casque de Wackermann et s'enfonça si avant dans son cerveau qu'il tomba à l'instant environné des ombres de la mort. La chute du châtelain répandit la consternation parmi ses soldats; les assiégeants montèrent à l'assaut, escaladèrent les murs, se rendirent maîtres de la porte, baissèrent le pont et firent passer au fil de l'épée tous ceux qui s'offrirent à leur fureur. La femme prodigue, cause de tous ces maux, fut égorgée avec ses enfants. Les vainqueurs pillèrent complètement le château, y mirent le feu et le rasèrent.

Pendant le tumulte, Mathilde s'était tenue tranquille dans sa chambre dont elle avait fermé la porte au verrou; mais lorsqu'elle s'aperçut qu'une aussi faible barrière ne pouvait plus la garantir, elle se couvrit de son voile, tourna trois fois sa pomme de bois dans sa main et sortit de sa chambre après avoir prononcé les paroles suivantes que la naïade lui avait enseignées : Nui

derrière moi, jour devant moi, afin que personne ne puisse me voir.

Elle franchit hardiment la porte, passa, sans être vue, au milieu des ennemis, et sortit du château de ses pères, plongée dans la douleur, et ne sachant de quel côté se diriger. Tant que ses pieds délicats purent la porter elle précipita sa marche pour s'éloigner de ce lieu d'horreur; enfin, l'obscurité la surprit accablée de fatigue; elle résolut de passer la nuit sous un poirier sauvage. Assise sur le gazon, elle laissa un libre cours à ses larmes; elle porta encore une fois ses regards vers la contrée où elle avait passé les années de son enfance, elle vit le ciel plus rouge que du sang; ce qui lui fit juger que le château de ses aïeux était la proie des flammes. Mathilde détourna les yeux d'un spectacle aussi horrible, désirant avec ardeur voir les étoiles pâlir et l'aurore paraître à l'Orient. Avant que le premier rayon du soleil dissipât l'obscurité, elle continua sa course et atteignit bientôt un village, où une paysanne charitable lui offrit une jatte de lait et un morceau de pain. Après avoir réparé ses forces par ce frugal repas, elle échangea ses habits contre ceux de la paysanne, et se joignit à une caravane de rouliers qui allaient à Augsburg. Dans l'état déplorable où elle se trouvait réduite, il ne lui restait d'autre parti à prendre que de se mettre servante.

Conrad, comte de Schwaback, chevalier teutonique, grand châtelain et trésorier de l'évêché d'Augsbourg, possédait dans cette ville une commanderie où il avait coutume de passer l'hiver. En son absence, la surveillance de ce château était confiée à dame Gertrude. Cette femme était citée dans tout Augsburg comme une mégère; les servantes étaient effrayées du seul bruit de ses pas; à la moindre négligence, ou même sans autre motif que sa mauvaise humeur, elle les frappait.

Un jour elle avait été tellement méchante que toutes les servantes s'étaient enfuies. Le lendemain la douce Mathilde se présenta chez elle pour lui offrir ses services. Afin de cacher l'élégance de sa taille, elle s'était fait une bosse sur le dos; un ample mouchoir cachait entièrement ses beaux cheveux blonds; sa figure et ses mains étaient barbouillées de suie. Lorsqu'elle tira la sonnette de la porte, dame Gertrude mit la tête à la croisée, et apercevant le singulier cos-

tume de Mathilde, elle la prit pour une mendicante et lui cria : Va-t'en à l'hospice de Fugger; c'est là qu'on distribue des deniers; puis elle ferma la fenêtre. La pauvre Mathilde ne se laissa pas rebuter; elle sonna jusqu'à ce que dame Gertrude reparût à la fenêtre pour lui dire des injures. Mais avant que la vieille eût le temps d'ouvrir la bouche; la fille de Wackermann lui expliqua le sujet de sa visite. Que sais-tu faire? dit alors Gertrude. Et Mathilde répondit : Je suis orpheline; Mathilde est mon nom; je sais faire le ménage et même la cuisine.

Gertrude ouvrit la porte, et voulut essayer de cette nouvelle servante. Mathilde s'acquitta si bien de tous ses devoirs que Gertrude se montra un peu moins acariâtre qu'auparavant.

Lorsque la première neige commença à tomber, le majordome femelle fit balayer tout le château, laver les fenêtres, placer les rideaux; en un mot dame Gertrude fit tout mettre en état pour recevoir le commandeur, qui ne tarda pas à arriver suivi d'un cortège de domestiques, de beaucoup de chevaux et d'une nombreuse meute. Mathilde s'inquiéta peu de l'arrivée du comte; ses occupations à la cuisine ne lui laissaient pas même le temps de mettre la tête à la fenêtre. Cependant un matin, qu'elle allait puiser de l'eau, elle rencontra le commandeur, et son aspect fit naître dans son cœur des sentiments qui jusque là lui étaient entièrement inconnus. Le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu était devant ses yeux; son œil plein de feu, l'expression de contentement que donnait l'opulence, répandue sur tous ses traits, ses beaux cheveux dont les boucles s'échappaient sous les plumes qui ombrageaient son chapeau, sa démarche assurée, sa noble contenance, troublèrent Mathilde, et son sang circula avec une rapidité nouvelle. Pour la première fois elle sentit la rigueur de son sort. Elle rentra dans sa cuisine en proie à une sombre mélancolie, et manqua toutes les sauces, ce qui lui attira de durs reproches de la part de Gertrude. Jour et nuit, l'image du beau chevalier était présente à Mathilde; toutes les fois qu'elle entendait retentir ses éperons dans la cour, elle courait à la fontaine avec son seau, quoique jamais le commandeur ne daignât jeter un regard sur elle.

Conrad ne semblait vivre que pour le plaisir; il ne manquait aucune occasion de se divertir; assistait à tous les festins et à toutes les fêtes qu'

se succédaient dans une ville où le commerce avait amené le luxe et l'opulence. On y donnait à chaque instant des carrousels, des tournois, des bals même sur les places publiques ; et là les nobles faisaient cadeau aux filles des bourgeois d'anneaux d'or et de fichus de soie. A l'entrée du carnaval les mascarades vinrent donner une vie nouvelle aux amusements d'Augsbourg. Mathilde ne prenait aucune part à l'ivresse générale. Assise au coin de sa cuisine, enfermée, elle versait des larmes amères ; elle accusait la fortune ; elle ignorait que l'amour se fût rendu maître de son cœur. Cet hôte, qui ne manque jamais de porter le trouble où il se loge, lui suggérait tout le long du jour mille pensées, et la berçait la nuit de rêves bizarres : tantôt soutenue par le bras du commandeur, elle se promenait dans un bois délicieux ; tantôt elle se voyait récluse dans les murs d'un couvent ; souvent ces songes étaient interrompus par le bruit du trousseau de clés de dame Gertrude ; son imagination, qui la nuit l'enchantait par des rêves séducteurs, lui rappelait encore le comte pendant la journée entière.

L'amour ne craint pas le danger ; les flots courroucés ne sont pas un obstacle qui l'arrête. L'amoureuse Mathilde forma mille projets, et finit par en concevoir un capable de réaliser le plus beau de ses rêves. Elle possédait encore cette pomme de bois, don de la Naïade, au moyen de laquelle trois de ses souhaits devaient s'accomplir : l'idée lui vint d'en faire le premier essai. Les habitants d'Augsbourg se proposaient de donner, à l'occasion de la naissance du prince Maximilien, une fête splendide qui devait durer trois jours ; nombre de prélats, de comtes et de nobles y furent invités ; un tournoi, où un riche prix attendait le vainqueur, devait avoir lieu chacun de ces trois jours ; et le soir les plus belles demoiselles de la ville devaient danser avec les chevaliers. Conrad ne manqua pas d'assister à ces fêtes et au bal ; il fut comme de coutume le danseur favori des dames. Quoiqu'en sa qualité de chevalier teutonique il ne dût pas parler d'amour, on l'aimait, car il était très bel homme et dansait à ravir.

Mathilde, après qu'elle eut pourvu à tout dans la cuisine, monta dans sa chambre, se débarrassa, et fit disparaître la couche de suie qui couvrait son visage ; puis elle prit sa pomme de bois, et forma le désir de posséder un magnifique

habillement. Elle ouvrit la pomme ; il en sortit des flots d'étoffes de soie qui, se répandant sur ses genoux, finirent par offrir à ses yeux une robe de bal aussi riche qu'élégante, et qui allait à sa taille comme si la plus fameuse couturière lui eût pris mesure : la pomme fournit en outre tous les objets indispensables pour compléter un costume de bal. A cet aspect, Mathilde sentit son cœur battre de plaisir, et tournant trois fois dans sa main la magique pomme, elle prononça ces mots : Fermez les yeux, tenez-vous tous coi.

A l'instant un profond sommeil se répandit sur les paupières de tous les domestiques de la maison, depuis la vigilante femme de charge jusqu'au flegmatique portier. Plus agile qu'un daim, Mathilde s'élança à travers la porte, invisible à tous les yeux, elle gagna le bout de la rue à pas précipités, et entra dans la salle du bal avec la légèreté d'une grâce. Tous les assistants furent frappés des charmes et de l'air noble de Mathilde ; les uns admiraient sa taille svelte, d'autres, le goût et l'élégance de sa mise, et chacun demandait à son voisin : Qui est-elle ?

Le chevalier teutonique ne fut pas le dernier à fixer des regards curieux sur la nouvelle venue ; il lui sembla qu'il n'avait jamais vu de visage plus gracieux, de taille mieux prise. Il s'approcha de Mathilde et s'offrit pour son danseur : elle lui abandonna sa main avec modestie et dansa à ravir ; son petit pied effleurait à peine le parquet ; chacun de ses mouvements avait autant de grâce que de noblesse ; tous les yeux étaient fixés sur elle. Conrad paya cette contredanse de sa liberté ; il s'enflamma d'un violent amour pour la belle danseuse, ne la quitta plus de la soirée, et lui tint tous les propos qu'inspire une passion naissante. Mathilde fut aussi peu maîtresse de son cœur que le commandeur, qui vit bien qu'il ne déplaisait pas. Tout ce qui le tourmentait c'était de ne pas savoir qui elle était ; mais Mathilde éluda toutes les questions les plus adroites, et tout ce qu'il put obtenir fut la promesse qu'elle se rendrait encore au bal le lendemain. L'amoureux chevalier mit sur pied tous ses domestiques, afin d'apprendre sa demeure, car il la prenait pour une demoiselle d'Augsbourg. Les assistants, au contraire, frappés des soins assidus que lui rendait le comte, s'imaginaient que c'était une de ses parentes.

Le jour commença à paraître avant que Ma

thilde trouvât moyen d'échapper au commandeur. Lorsqu'elle fut enfin sortie de la salle du bal, elle tourna trois fois dans sa main la pomme de bois, et dit ces mots : Nuit derrière moi, jour devant moi, afin que personne ne puisse me voir.

Elle arriva dans sa chambre sans être aperçue par les valets que le comte avait apostés dans toutes les rues. En rentrant, elle renferma sa robe de soie dans son coffre, remit ses sales habits, retourna à ses occupations, et se trouvant ainsi sur pied avant tous les autres domestiques de la maison, elle recueillit un léger éloge de la bouche de l'acariâtre femme de charge.

Jamais le commandeur n'avait trouvé de journée plus longue que celle qui suivit le bal. Chaque heure lui semblait une année. Le désir de revoir sa danseuse, et l'appréhension que cette mystérieuse belle ne trompât son attente, le tourmentaient sans cesse; car la méfiance marche sur les pas de l'amour. Après vêpres il s'apprêta pour le bal, se para avec plus de recherche que la veille; les trois anneaux, ancienne marque distinctive des nobles, qui ornaient le bout de sa fraise, étaient cette fois enrichis de diamants. Il fut le premier dans la salle; son œil se portait sur tous ceux qui y entraient et attendait avec impatience l'inconnue. L'étoile du soir brillait déjà au haut du firmament avant que Mathilde eût trouvé le loisir de réfléchir au parti qu'elle allait prendre : demandera-t-elle un nouveau don à sa pomme, ou réservera-t-elle sa vertu pour une circonstance plus importante. La raison, cette sage et fidèle conseillère, la sollicitait à prendre le dernier parti; mais l'amour parlait si haut en faveur du premier, que la raison se tut.

Mathilde demanda un habit neuf de satin rose, et une parure de diamants aussi riche que les filles des rois ont coutume d'en porter. La complaisante pomme fournit ce qu'il était en son pouvoir de donner, et le nouveau costume de bal dont Mathilde se vit en possession surpassa son attente. Elle fit sa toilette, et, à l'aide du talisman, elle arriva dans la salle où elle était attendue avec tant d'impatience. Elle était plus ravissante que la veille, et lorsque le commandeur l'aperçut le cœur lui battit de joie, il sourut à elle, et lui exprima, en balbutiant, les sentiments auxquels son cœur était en proie. Pour cacher son trouble et pour se donner le temps de se recueillir, il lui proposa aussitôt de valser; tous les danseurs se retirèrent

pour laisser la salle libre à ce beau couple, qui fit naître l'admiration générale.

Lorsque la valse fut finie, Conrad offrit son bras à Mathilde et lui dit mille choses flatteuses; mais peu à peu le langage du courtisan prit toute la chaleur de celui d'un amant sincère, et il finit par lui offrir sa main. En écoutant les discours du comte, Mathilde sentait son cœur battre de plaisir; cependant cette modestie naturelle à son sexe ne se démentit point, et elle répondit à Conrad :

Noble chevalier, ce que vous me dites aujourd'hui de l'amour que vous ressentez pour moi ne m'offense pas, car je vous crois incapable de me tromper par des discours mensongers; mais comment puis-je devenir votre épouse, puisque vous êtes chevalier teutonique, et qu'en cette qualité vous avez fait vœu de passer votre vie dans le célibat. Expliquez-moi donc quels moyens vous pensez employer pour que nous puissions être unis par des liens durables devant Dieu et devant les hommes. Le chevalier répondit avec franchise :

Vos discours sont inspirés par la prudence et la vertu; je vais répondre à votre question. Lorsque j'entrai dans l'ordre teutonique, mon frère Guillaume, l'héritier de notre maison, était encore au monde; mais depuis qu'il est mort j'ai obtenu, comme dernier rejeton de notre famille, la permission de quitter l'ordre et de me marier; jusqu'au jour où je vous ai vue, jamais aucune femme n'avait fixé mon choix. Mais un grand changement s'est opéré dans mon cœur; je suis convaincu que vous êtes destinée par le ciel à devenir mon épouse. Si vous m'accordez votre main, la mort seule rompra notre union.

Réfléchissez mûrement à ce que vous me proposez, répondit Mathilde, pour qu'un jour vous ne vous repentiez pas de ce que vous faites maintenant. Je vous suis inconnue; vous ignorez si ma naissance et mon rang me rendent votre égale, ou si j'abuse vos yeux par un éclat emprunté. Un homme comme vous doit tenir ses promesses avec toute la loyauté des anciens chevaliers. Conrad saisit la main de Mathilde, la serra contre son cœur, et s'écria : Oui, je tiendrai mes promesses. seriez-vous née dans la condition la plus obscure, vous serez mon épouse et je vous honorerai comme telle.

Il tira de son doigt une bague de diamants d'un

grand prix, et la présenta à Mathilde comme gage de sa fidélité, cueillit le premier baiser sur sa bouche vierge encore, et lui dit : Pour que vous n'ayez aucune méfiance dans mes promesses, je vous invite à vous rendre dans trois jours dans ma maison ; j'y rassemblerai tout ce que j'ai d'amis dans l'ordre des chevaliers, ainsi que d'autres hommes respectables, pour être témoins de nos fiançailles. Mathilde ne voulait pas accepter cette invitation ; car il lui semblait que l'amour du comte était trop pressant, et elle avait l'intention de mettre sa constance à l'épreuve. Comme la veille, la société se sépara au point du jour ; alors Mathilde disparut, et le comte, qui ne put fermer l'œil de toute la nuit, fit appeler de grand matin la vigilante femme de charge, et lui ordonna de préparer un splendide festin.

La veille du festin, dame Gertrude, armée de son couteau de cuisine, parcourait les poulaillers, dont les pacifiques habitants tombaient par douzaines frappés du redoutable acier. Mathilde eut tant de volailles à plumer qu'elle ne put goûter un instant de repos ; mais elle ne trouva pas ce surcroît d'occupation pénible, parce qu'elle savait bien que c'était en son intention que se donnait le repas. L'heure du festin était venue ; Conrad se précipitait au devant de chaque convive qui arrivait, espérant que l'inconnue allait paraître. Les convives étaient assemblés et le maître d'hôtel tardait encore à faire servir. Conrad attendait toujours sa belle fiancée ; enfin, ne la voyant point paraître, il fit signe que l'on servit. Lorsque les convives eurent pris place, il se trouva un couvert de trop ; mais personne ne put deviner qui avait dédaigné de se rendre à l'invitation du commandeur ; la gâté du maître de la maison diminuait visiblement ; bientôt quelques efforts qu'il fit pour entretenir celle des convives, il ne lui plus en son pouvoir de bannir la tristesse de son front. Son air sérieux gagna la compagnie. Les musiciens, qui avaient été demandés pour le bal, furent renvoyés, et cette fois la fête de la commanderie, ordinairement si bruyante, finit sans qu'on y entendit un seul coup d'archet.

Les convives s'éloignèrent de meilleure heure que de coutume ; et il tardait au chevalier de se trouver seul pour se livrer sans contrainte à ses idées mélancoliques et rêver à son amour. Le soleil se leva avant qu'il eût fermé l'œil ; les domestiques en entrant trouvèrent leur maître en proie

à une fièvre violente ; toute la maison fut bientôt sur pied ; les médecins accoururent auprès du chevalier ; mais la médecine ne connaît pas de remède contre l'amour ; aussi le malade refusa-t-il leur secours, les suppliant de laisser éteindre une vie qui n'était plus pour lui qu'un fardeau.

Pendant neuf jours le comte s'était tellement livré au chagrin, que le feu de ses yeux s'éteignit, et que le souffle de la vie n'était plus chez lui qu'un léger brouillard du matin, que le moindre zéphir doit dissiper entièrement.

Mathilde était exactement informée de tout ce qui se passait ; sa raison avait soutenu un violent combat ; elle voulait éprouver la constance d'une passion née si brusquement ; elle était prête à demander à sa pomme son dernier don, car pour se présenter comme fiancée, il lui fallait un costume neuf, et sa marraine lui avait recommandé d'être économe de ses demandes. Cependant le jour du festin elle se sentit le cœur violemment serré ; elle pleura amèrement. La maladie du chevalier, dont elle devinait la cause, l'inquiétait beaucoup ; et lorsqu'elle apprit que sa vie était en danger, elle se désola ; le septième jour devait décider de la vie ou de la mort du commandeur. Mathilde, selon toutes les apparences, avait la faculté d'opérer sa guérison ; mais elle était fort embarrassée de savoir comment elle devait s'y prendre. Elle se rendit de grand matin auprès de Gertrude ; la femme de charge était tellement désolée, qu'il lui était impossible de rien ordonner ; de grosses larmes inondaient ses joues. Hélas ! Mathilde ! s'écria-t-elle en sanglotant, bientôt nous ne ferons plus rien ici ; notre bon maître ne passera pas la journée.

Mathilde frémit ; mais bientôt ayant repris courage, elle dit : Notre maître ne mourra pas, j'ai fait un bon rêve cette nuit. La vieille avait une grande confiance dans les songes. Raconte-moi ton rêve, dit-elle, afin que je l'explique. Il me semblait, dit Mathilde, que j'étais encore auprès de ma mère ; elle m'enseignait à faire, avec neuf sortes d'herbes, un potage qui guérit toutes les maladies, pour peu qu'on en mange seulement trois cuillerées, et me dit : prépare ce potage pour ton maître et il recouvrera la santé.

Ton songe est singulier, dit Gertrude, il faut essayer ton potage ; je vais voir si je puis engager notre maître à en goûter. Conrad était plongé

dans une profonde apathie ; il attendait la mort lorsque Gertrude entra : pour se débarrasser de ses importunités, il lui promit tout ce qu'elle voulut. Mathilde avait préparé un excellent consommé dans lequel elle avait mis toutes sortes d'herbes ; lorsqu'il fut prêt, elle mit au fond du bol ou elle le versa, la bague de diamants que Conrad lui avait donnée comme gage de sa foi, et ordonna à un domestique de le servir à son maître.

Le malade craignait à tel point l'éloquence de sa femme de charge, qu'il consentit à prendre une cuillerée du potage. En touchant le fond du bol, il sentit un corps étranger, il le retira, et, à son grand étonnement, il reconnut la bague. A l'instant le feu de la santé reparut dans ses yeux, il vida tout le bol au grand plaisir de dame Gertrude et des domestiques ; tous attribuèrent une vertu extraordinaire au potage, car le comte n'avait laissé voir la bague à qui que ce fût ; si s'informa de la personne qui avait préparé ce consommé qui le rappelait à la vie.

Noble chevalier, dit Gertrude, il y a dans vos cuisines une jeune fille que nous appelons la *Bohémienne*, et qui connaît les vertus de toutes les herbes : c'est elle qui a préparé le potage qui vous a fait tant de bien. Amenez-la moi à l'instant, reprit le comte, afin que je lui fasse mes remerciements. Excusez, reprit la femme de charge, son aspect ne pourrait que vous causer du dégoût ; elle est bossue et a l'air d'un hibou ; ses habits sont sales et son visage et ses mains noirs comme de la suie. Faites ce que je vous ordonne, s'écria le comte. Gertrude obéit ; elle appela Mathilde, jeta sur elle à la hâte une mante et la conduisit ainsi parée devant le lit du malade.

Lorsque Conrad eut fait retirer tout le monde, il dit : Ma fille, avoue-moi franchement comment tu as eu la bague que j'ai trouvée dans ce que tu m'as préparé ? Noble chevalier, reprit Mathilde avec modestie, je tiens cette bague de vous ; vous me l'avez donnée dans la seconde soirée du bal où vous me jurâtes que vous m'aimiez, voyez maintenant si ma beauté et ma condition méritent que vous vous soyez livré à un chagrin tel qu'il a manqué de vous conduire au tombeau. Sachant l'état où vous étiez réduit, je n'ai pas dû tarder plus longtemps à vous tirer de votre erreur.

L'étonnement rendit Conrad muet pendant

quelques instants. Mais bientôt l'image de la belle danseuse se présenta de nouveau à son imagination ; il pensa qu'on avait deviné sa passion, et qu'on voulait l'en guérir par une excusable supercherie ; cependant la véritable bague qui était revenue en ses mains, lui fit présumer que la belle inconnue n'était pas étrangère à ce complot. Si vous êtes, dit-il à Mathilde, celle qui a charmé mon cœur, et à laquelle j'ai promis ma main, ne doutez nullement que je ne remplisse mes promesses ; mais gardez-vous de me tromper. Si vous pouvez reprendre la forme sous laquelle vous m'avez abusé au bal deux nuits de suite, la paroi que j'ai donnée lorsque cette bague est sortie de ma main, sera sacrée pour moi. Mais si vous ne pouvez remplir ces conditions, je vous ferai fusiller jusqu'à ce que vous ayez avoué comment cette bague se trouve en votre possession. Mathilde poussa un profond soupir. Hélas ! noble chevalier, dit-elle, le vain éclat de la beauté est-il donc capable de fasciner vos yeux ? Malheur à moi lorsque le temps ou quelque accident aura létré mes charmes, lorsque l'âge aura courbé ma taille et fané les roses de mon teint ; lorsque cette forme empruntée sous laquelle je parais en ce moment devant vos yeux sera ma véritable forme, que deviendra cette fidélité que vous avez jurée ?

Conrad fut saisi d'étonnement à ce discours qui lui semblait au-dessus de l'intelligence d'une servante. Sachez, répondit-il, que la beauté captive le cœur des hommes, mais qu'il n'appartient qu'à la vertu de le fixer. Eh bien ! répliqua Mathilde, je vais remplir les conditions que vous m'avez imposées. Je m'en remets à votre cœur pour décider de mon sort.

Le commandeur flottait encore entre l'espérance de voir ses vœux accomplis et la crainte de devenir le jouet de quelque nouvelle illusion ; il sonna la femme de charge. Accompagnez, lui dit-il, cette fille dans sa chambre, afin qu'elle s'habille plus convenablement ; puis conduisez-la dans le salon où je l'attendrai. Gertrude dit à Mathilde en la suivant : Si tu as des habits pour te parer, pourquoi m'en avoir fait un mystère ? Si tu en manques, suis-moi dans ma chambre, jete prétera ce qu'il te faut. Mathilde ne demanda qu'un morceau de savon et une poignée de son, et s'enferma dans sa chambre que Gertrude garda soigneusement en dehors, selon l'ordre qu'elle en avait reçu. Le commandeur, impatient d'apprendre

que le serait l'issue de son aventure amoureuse, se leva, s'habilla avec recherche, et se rendit dans son salon ; au moment où l'aiguille de l'horloge italienne d'Augsbourg marquait dix-huit heures, les deux battants s'ouvrirent et Mathilde entra d'un air noble, parée comme une fiancée, et belle comme la mère des amours. Déesse ou mortelle, s'écria Conrad dans l'ivresse, qui que vous soyez ! vous me voyez à vos pieds, j'y renouvelle, par les serments les plus solennels, les promesses que je vous ai faites, si toutefois vous daignez accepter ma main et mon cœur. Mathilde releva le comte avec autant de grâce que de dignité. Chevalier, lui dit-elle, ne prononcez pas vos serments avec précipitation ; vous me voyez ici sous une forme naturelle, mais du reste je vous suis inconnue ; la bague est encore entre vos mains. Conrad la mit au doigt de Mathilde. Vous êtes l'homme que mon cœur a choisi, lui dit-elle, je ne veux plus vous le cacher davantage. Quant à moi, je suis la fille de Wackermann Uhlfinger, de ce noble chevalier dont les malheurs ne peuvent vous être inconnus. J'ai échappé avec peine au pillage du château de mon père, j'ai été accueillie dans votre maison sous une forme, il est vrai, bien misérable, mais j'y ai trouvé protection.

Mathilde conta toutes ses mésaventures à son amant et ne lui cacha pas la vertu de sa pomme de bois ; Conrad ne se souvenant déjà plus de sa maladie, ordonna une grande fête, et le lendemain célébra solennellement ses fiançailles avec Mathilde. Le commandeur sortit de l'ordre, quitta l'hôtel de la commanderie et célébra ses noces avec une magnificence digne de sa fortune.

Les nouveaux époux passèrent la première année de leur mariage à Augsbourg. Souvent penchée sur le sein de Conrad, Mathilde lui disait combien elle se sentait heureuse de posséder son cœur sans partage. Mon doux ami, s'écria-t-elle ce jour avec l'accent du sentiment le plus tendre, puisque vous m'aimez, il ne me reste plus aucun vœu à former, et je dispense ma pomme magique de m'accorder son troisième don. Mais si vous-même formiez quelque vœu secret, veuillez m'en faire confidence. ce sera le mien propre, et à l'instant même, il sera accompli. Conrad serra Mathilde dans ses bras et lui jura qu'il n'avait pas d'autre désir à former que celui de voir durer toujours le bonheur dont les combait l'un et l'autre leur tendresse réciproque. La pomme mysté-

rieuse perdit donc tout son prix aux yeux de Mathilde, et si elle la conserva, ce ne fut que pour honorer la mémoire de sa marraine.

Conrad avait encore sa mère ; celle-ci habitait son douaire de Schwabeck, et Mathilde désirait ardemment de baiser avec respect la main de celle qui avait mis au monde l'homme auquel elle était redevable du bonheur de sa vie ; mais le comte trouvait des prétextes pour ne point se rendre près de sa mère, et il proposa à Mathilde de visiter un domaine dont il venait d'hériter et qui était situé non loin des décombres du château de Wackermann. Mathilde consentit avec plaisir à retourner dans un canton où elle avait passé son enfance et les premières années de sa jeunesse. Elle parcourut les ruines de la demeure de ses ancêtres, pûra sur les cendres de ses parents, se rendit auprès de la fontaine de la Nymphé, espérant que sa présence engagerait la naïade à se montrer à ses yeux. Elle fit tomber dans le bassin plus d'un caillou, mais vain espoir, la pomme de bois même nageait sur l'eau limpide. La Nymphé ne parut point, quoique le temps ne fût pas éloigné où elle eût pu servir de marraine à un nouvel enfant ; car Mathilde était sur le point de mettre le comble au bonheur de son mari. Elle accoucha d'un fils. Mathilde le tenait constamment dans ses bras ; elle semblait épier chaque pulsation de son cœur. Mais la troisième nuit, lorsqu'à la suite d'une fête tout le monde dans le château était plongé dans un profond sommeil, Mathilde elle-même s'assoupit. Lorsqu'elle se réveilla, son fils avait disparu. Les recherches les plus exactes furent faites ; mais on ne trouva que quelques gouttes de sang répandues sur le parquet. Lorsque la nourrice vit ces gouttes de sang, elle poussa des gémissements, et s'écria : Que Dieu et tous les saints prennent pitié de nous ! le loup-garou est entré ici et a emporté l'enfant. La perte de son premier-né affligea tellement la pauvre mère, que ses joues se décolorent et qu'elle se sentit mourir. Conrad était inconsolable et ne pouvait comprendre la disparition de l'enfant.

Le temps dont l'action bienfaisante finit par émousser toutes les souffrances, calma enfin la douleur de Mathilde. Elle mit au monde un second fils. La naissance de cet héritier causa une joie extrême dans le château du comte. Dans son allégresse, Conrad tenait table ouverte et voulait

que chacun prit part à son bonheur. Maitres et valets buvaient à la santé du nouveau-né. La tendre mère ne quittait pas un instant son enfant ; elle combattait le sommeil autant que ses forces le lui permettaient ; mais sentant un jour qu'elle allait céder au besoin impérieux du repos , elle détacha une chaîne d'or de son cou , en enlaça l'enfant , passa l'autre bout de la chaîne autour de son bras , fit le signe de la croix sur elle-même ainsi que sur son fils , afin que le loup-garou n'eût aucun pouvoir sur lui , puis tomba dans un profond sommeil. Lorsque le premier rayon de l'aurore vint l'éclairer , quel fut son désespoir en s'apercevant que l'enfant avait disparu comme son fils aîné. Elle examina la chaîne d'or qui était enlacée entre ses bras , et vit que l'un des chaînons était coupé par le milieu ; elle tomba sur le lit sans connaissance. Tous les domestiques accoururent épouvantés ; lorsque Conrad apprit ce qui venait d'arriver , il tira son sabre pour fendre la tête à la nourrice qui devait veiller sans cesse près de Mathilde.

— Maudite femme , s'écria-t-il , ne t'ai-je pas donné l'ordre de te tenir éveillée toute la nuit , de ne pas quitter des yeux l'enfant , afin qu'au moment où le monstre s'approcherait de la mère assoupie , tu réveillasses toute la maison par tes cris. Dors maintenant du long sommeil de la mort.

La nourrice se jeta aux pieds de Conrad , et lui dit en sanglotant : O mon maître ! je vous en conjure au nom de Dieu , tuez-moi à l'instant même , afin que j'emporte dans la tombe le crime affreux que j'ai vu de mes yeux ; il n'est point de menaces , point de promesses capables de me le faire révéler , mais peut-être la torture m'en arrachera-t-elle l'aveu.

— Quel est ce crime que tes yeux ont vu , ce crime tellement noir que ta langue se refuse à en faire le récit ? Parle , je te l'ordonne.

— Seigneur , dit la nourrice en poussant un profond soupir , pourquoi voulez-vous être informé de votre malheur. La curiosité qu'avait le comte d'apprendre ce secret fut augmentée encore par ce discours ; il renvoya tout le monde , et la nourrice , pressée par ses menaces , encouragée par ses promesses , lui dit enfin : Sachez , seigneur , que votre épouse est une infâme sorcière ; mais elle vous aime avec une passion telle , qu'elle n'épargne pas même les enfants qu'elle a portés dans son sein pour en préparer un filtre

capable de rendre sa beauté impérissable et de lui assurer votre amour. La nuit dernière pendant que tout le monde dormait , je feignis aussi d'être assoupie. Comme elle me crut profondément endormie , elle se mit sur son séant , prit l'enfant , le serra contre son sein , et dit à voix basse ces mots que j'entendis pourtant distinctement : Fils de l'amour , deviens un moyen de me conserver l'amour de ton père , va rejoindre ton frère , afin qu'avec neuf sortes d'herbes et tes os je prépare une potion capable de conserver ma beauté et de m'assurer la tendresse de mon époux. Après avoir ainsi parlé , elle tira de ses cheveux une aiguille de diamant et en perça le cœur de l'enfant. Lorsqu'il ne fit plus aucun mouvement , elle le plaça devant elle , prit sa pomme de bois et prononça quelques paroles : lorsqu'elle ouvrit la pomme , il en sortit une grande flamme qui consuma le cadavre en peu d'instants ; elle recueillit les cendres dans une boîte qu'elle poussa sous le lit ; puis elle s'écria d'une voix plaintive , comme si elle se fût réveillée en sursaut ; Nourrice ! nourrice ! où avez-vous mis l'enfant ? Et moi , craignant ses sortilèges , je répondis : Noble dame , l'enfant est dans vos bras. Alors elle commença à feindre toutes les marques du désespoir , et moi je sortis de la chambre sous prétexte de chercher du secours. Tel est , seigneur , le crime atroce que vous m'avez forcé de vous révéler ; je suis prête à confirmer la vérité de mon récit , en faisant trois fois le tour de la cour du château une barre de fer rouge à la main.

Conrad resta longtemps comme pétrifié ; enfin il s'écria : A quoi bon l'épreuve du feu ? vos paroles portent le cachet de la vérité ; renfermez fidèlement cet horrible secret dans votre cœur. Je vais aller retrouver la vipère ; en l'abordant je composerai mon visage , tenez-vous à portée pour retirer la boîte de dessous le lit , pendant que je l'embrasserai et que je lui prodiguerai des consolations.

Le comte entra dans la chambre de sa femme ; Mathilde reçut son époux sans prononcer une seule parole ; ses traits portaient l'empreinte de la plus profonde douleur ; mais ses yeux avaient l'expression de l'innocence. Son visage semblait celui d'un ange , et son aspect calma le comte ; la pitié succéda dans son cœur à la fureur , et il se hâta de quitter ces lieux d'horreur.

Cependant la nourrice s'était acquittée de sa commission ; elle remit en cachette à Conrad la

oolte fatale. Un combat cruel eut lieu dans le cœur du comte; enfin il quitta la ville pour se rendre à Augsbourg; mais avant de partir il dit à sa majordome : Lorsque, après neuf jours, la comtesse sortira de sa chambre pour prendre un bain, vous le ferez bien chauffer, et dès qu'elle y sera entrée vous fermerez la porte en dehors, afin qu'elle y trouve la mort. Le maître d'hôtel reçut cet ordre avec la plus profonde douleur; car tous les domestiques aimaient Mathilde qui était une maîtresse douce et bienveillante; cependant il n'osa pas faire d'objection au comte. Le neuvième jour, Mathilde ordonna de chauffer le bain. Lorsqu'elle entra dans la salle, elle en trouva la chaleur excessive et voulut reculer; mais un bras rigoureux la repoussa, et elle entendit fermer la porte au dehors. Elle appela vainement du secours; au lieu de cela, on attisait le feu de plus en plus.

La comtesse se résigna à la mort. Elle profita des derniers moments où elle était encore maîtresse de ses sens, tira de ses cheveux une aiguille d'argent et écrivit sur le mur : *Adieu, Conrad; je meurs par ton ordre, mais innocente;* puis elle se coucha sur le lit de repos pour attendre le trépas. Dans les angoisses que lui faisait éprouver la chaleur excessive, l'infortunée se tourmentait avec violence : ses mouvements firent tomber sur le parquet la pomme de bois qu'elle portait toujours sur elle. A l'instant Mathilde la saisit en s'écriant : O Nymphé, ma marraine, si cela est en ton pouvoir, délivre-moi d'une mort renommée, et prouve mon innocence ! En disant ces mots, elle ouvrit la pomme. A l'instant, il s'en éleva un brouillard qui remplit toute la salle et dissipa la chaleur. Le nuage se condensa et Mathilde, qui ne pensait plus à la mort, vit avec une joie inexprimable la Nymphé qui portait sur son bras son nourrisson et tenait par la main son fils aîné.

Je te salue, chère Mathilde, dit-elle, félicite-toi de n'avoir pas fait le dernier vœu, dont la pomme devait t'accorder l'accomplissement, avec autant de légèreté que les deux premiers : voici deux témoins vivants de ton innocence, ils te feront triompher sans peine de la noire calomnie dont tu as manqué d'être la victime. Ta mauvaise étoile se couche : à l'avenir, ta pomme ne t'accordera plus l'accomplissement d'aucun vœu, car tu n'en as plus à former. Apprends que la mère de ton mari est la cause de tous tes malheurs. Le mariage de son fils fut un coup de poignard pour cette

femme altière; on lui avait dit que Conrad déshonorait sa famille en admettant une servante de cuisine dans sa couche nuptiale; elle proféra contre lui mille malédictions; jour et nuit elle ne rêvait qu'aux moyens de te perdre; la vigilance seule de ton mari a pu retarder l'exécution de ses perfides projets; mais elle l'a déjouée en gagnant une nourrice par de magnifiques promesses; elle a engagé cette femme à enlever ton fils aîné de tes bras pendant ton sommeil et à le jeter dans l'eau. Heureusement qu'elle choisit ma fontaine pour l'exécution de ce crime; je reçus l'enfant dans mes bras avec amour et je lui tins lieu de mère. Elle me confia de même le second enfant; cette perfide nourrice devint ton accusatrice; elle dit au comte que tu étais une sorcière, qu'une flamme magique, sortie de la pomme de bois, dont tu aurais dû cacher le mystère avec plus de soin, avait dévoré les deux enfants et que de leurs cendres tu avais préparé un filtre; ton époux donna l'ordre de ta mort. Mais en proie aux remords, voulant révoquer, s'il en est temps encore, son ordre cruel, Conrad accourt à bride abattue; dans quelques heures, il serrera dans ses bras son épouse entièrement justifiée. Après avoir ainsi parlé, la Nymphé se pencha sur Mathilde, l'embrassa sur le front, et, sans attendre sa réponse, s'enveloppa d'un nuage de vapeur et disparut.

Cependant les domestiques s'occupaient à attiser le feu du bain; mais tous leurs soins étaient infructueux, le bois ne s'enflammait plus. Conrad arriva au galop et demanda avec anxiété des nouvelles de la comtesse. Les domestiques lui apprirent que le feu s'était éteint tout-à-coup, et que, selon toutes les apparences, leur maîtresse n'était pas morte; Conrad courut appeler Mathilde. La comtesse entendit la voix de son mari et lui répondit : Cher Conrad, je vis encore et mes enfants sont avec moi. Le comte se précipita aux pieds de Mathilde, arrosa de ses larmes les mains de son innocente épouse, et apprit de sa bouche l'infâme trahison de la nourrice, et les détails de l'enlèvement de ses enfants; Conrad donna l'ordre d'enfermer cette indigne créature dans le bain; à l'instant le feu se ranima de lui-même, les flammes s'élevèrent en gros tourbillons, et la perfide nourrice exala son âme criminelle au milieu des tourmentes.

Trad. de l'allemand (DE MÜLLER).

UN DUEL IMPOSSIBLE.

ANECDOTE.

On raconte en ce moment l'histoire d'un duel qui n'a pas eu de suite à cause de l'obstination d'un des adversaires à se retrancher dans une position acquise.

M... fait demander raison à M. de C... d'une insulte peu grave ; il espérait que le duel serait refusé ; mais M. de C... accepte ; les témoins alors, de part et d'autre, pensent n'avoir plus qu'à arrêter quelques conditions pour régler le combat.

— Il me semble, messieurs, répond un témoin adverse, que la chose n'est pas assez grave et que nos amis ne sont pas assez maladroits pour qu'on doive tellement rapprocher la distance ; vingt-cinq pas seront une distance plus convenable.

On discute, on s'accorde à vingt pas. Les témoins de M... reviennent le trouver.

- Eh bien !
- Eh bien ! c'est arrangé.
- Je le pensais bien.
- Vous vous battez demain matin.
- Hein ?
- A neuf heures.
- Comment ?
- Au bois de Vincennes.
- Diable !
- A vingt pas.

M... parut un moment embarrassé ; mais bientôt se ravisant :

— Vous dites qu'on se battra à vingt pas, j'eusse autant aimé à quinze et même à dix pas.

— Nous demandions quinze pas, mais les témoins de C... ont insisté pour vingt.

— Vous leur avez fait cette concession.

— Oui.

— Très-bien ; je ne compte pas leur en faire davantage.

— Mais il n'y a plus à en faire.

— Il peut s'en présenter, je maintiendrai mes droits.

— Personne ne les attaque.

— Je suis l'offensé...

— Oui, puisque c'est vous qui demandez réparation.

— Donc, j'ai le choix des armes.

— Mais il n'y a pas de...

— J'ai le choix des armes, et je choisis l'épée.

— Comment l'épée, mais vous avez dit vingt

fois devant nous que vous tireriez le pistolet et fois, plutôt qu'une fois l'épée.

— Est-ce à propos de cette affaire-ci que j'ai parlé de la sorte ?

— Non, mais...

— Il n'y a pas de mais ; je suis insulté, j'ai le choix des armes, je prends l'épée.

— Il faut que nous revoyions les témoins.

— Pourquoi ?

— Pour faire de nouvelles dispositions.

— Il n'en est pas besoin, vous êtes convenus qu'on se battra à vingt pas.

— Oui.

— Eh bien ? je ne veux pas vous démentir, je me battra à vingt pas.

— A la bonne heure.

— Mais je répète que j'aurais autant aimé quinze pas ou à dix.

Après un moment de silence, les témoins reprennent :

— Avez-vous des pistolets ?

— Non, répondit M..., pourquoi faire ?

— Comment, pourquoi faire ?... belle question, mais pour vous battre.

— Pour me battre ! mais je ne me bats pas au pistolet.

— Ah ça, nous ne nous entendons plus...

Vous venez de nous dire encore que vous acceptiez les vingt pas.

— Eh bien, oui, j'accepte les vingt pas...

Après ?

— Comment... après ?

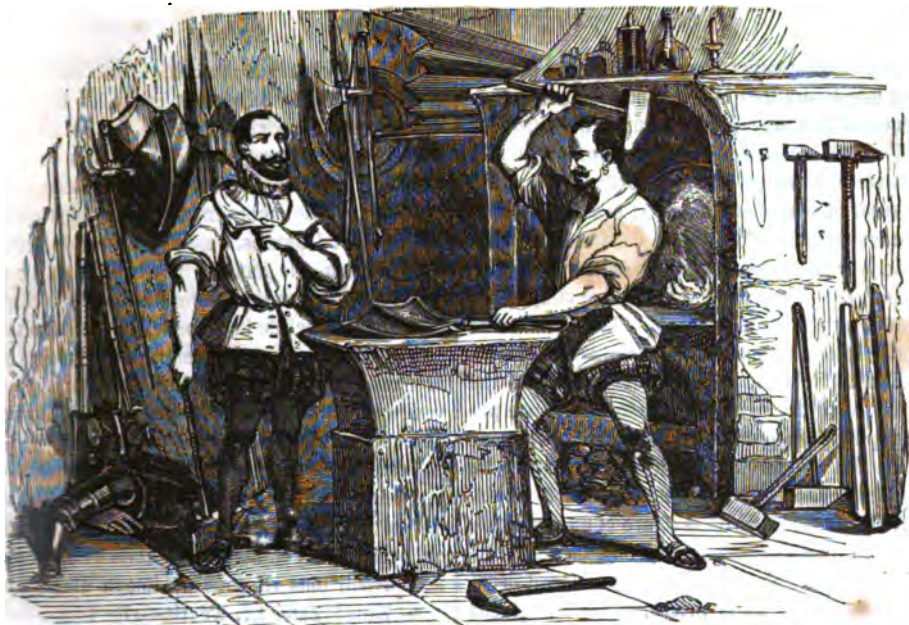
— J'accepte les vingt pas, mais je n'accepte pas le pistolet, je ne suis pas aux ordres de monsieur. J'ai fait une concession, je ne reviens pas dessus, vingt pas si l'on veut, je le veux bien ; et maintenant que je l'ai accordé, je ne reviendrai pas là-dessus. On se battra à vingt pas pas un de plus, pas un de moins. Ce n'est pas moi qui l'ai demandé, on me l'a demandé, ce sera comme on a voulu ; j'ai fait une concession, mais je n'en ferai pas deux. Vingt pas, soit, mais l'épée.

Il fut impossible de persuader à M... de changer sa résolution.

— Il appelait son obstination « maintiendrai mes droits. » Le duel n'eut pas lieu.

Alphonse KARR.

(Extrait des Guêpes)



MARTEL

DAYELLE ⁽¹⁾.

L.

LA PETITE REINE DE CHYPRE.

Le soleil dardait ses premiers rayons sur les vitraux gothiques du vieux Louvre. Le nouveau palais construit par les ordres de Catherine de Médicis se dressait morne et silencieux au bord de la Seine. Déjà l'épais brouillard, amassé autour du massif édifice par les vapeurs de la nuit et le voisinage du fleuve, s'élevait par degré, comme un long rideau de gaze, laissant à découvert les frises inachevées, les élégantes corniches et les merveilleuses guirlandes de pierre dont le seigneur Jean Goujon avait décoré la façade du manoir royal. Le calme le plus profond paraissait régner dans l'intérieur, tandis qu'on n'entendait, au dehors, que le pas monotone de la sentinelle

passant et repassant sous les fenêtres de l'appartement du roi ou le cliquetis des armes d'un halberdier placé à l'entrée du guichet qui regarde la Seine. On entraît à peine en automne, et le ciel, qui s'éclaircissait de moment en moment, promettait une magnifique journée. Catherine de Médicis était arrivée la veille, de sa terre de Monceaux, où elle avait passé une partie de la belle saison à chevaucher et à courir le cerf, avec ce troupeau de jolies femmes qui formait son cortège habituel et qu'on appelait alors *la petite bande* des dames de la cour. Les embarras de la politique et les intrigues du parti des Huguenots avaient forcé la reine-mère à revenir en toute hâte à Paris où le roi Charles IX l'attendait impatiemment, bien qu'il eût tenté plus d'une fois, mais toujours en vain, de s'affranchir d'une tutelle qui se prolongeait bien au delà du terme fixé par la loi.

Au moment où l'horloge de la tour sonna la sixième heure, une jeune femme sortit avec précaution d'une chambre voisine de l'appartement de Catherine, passa devant la sentinelle qui la laissa sortir sans l'interroger, et gagna l'extrémité d'une longue galerie, au bout de laquelle elle

(1) Ce nom est historique, quoique peu connu, et les faits sur lesquels repose cette nouvelle, ont du moins le mérite d'être vrais, tout invraisemblables et romanesques qu'ils puissent paraître.

descendit un escalier assez étroit et mal éclairé, avec une assurance qui semblait indiquer qu'une fréquente habitude lui avait rendu ce passage familier. Arrivée au bas, elle poussa une porte entr'ouverte, s'avança avec une sorte de crainte religieuse, fit le signe de la croix, et s'agenouilla... Elle était dans la chapelle du Louvre.

Le jour qui commençait à pénétrer dans l'intérieur, faisait pâlir la lumière d'une lampe suspendue au milieu de la voûte.... La jeune femme priait, le front penché, dans un recueillement profond. Elle était d'une beauté singulière qui faisait ressortir merveilleusement l'élégance pittoresque de son costume. Une riche toque bleue ornée d'un gland d'or, telle qu'en portent les femmes grecques, laissait entièrement à découvert l'ovale gracieux de sa figure et une partie de son front blanc et poli. Son profil, d'une pureté et d'une finesse presque divine, l'aurait fait prendre pour l'ange de la prière, si les voluptueux contours de sa taille cambrée et les mouvements tumultueux de son sein emprisonné dans un corsage de velours, n'avaient trahi une créature faite pour inspirer et ressentir les passions terrestres. Une tunique blanche et courte tombait autour d'elle en plis serrés et laissait voir un pied mignon chaussé d'un brodequin rouge brodé d'or. Ses cheveux noirs, descendant en deux longues tresses sur ses épaules, voilaient à demi les élégantes proportions du cou blanc qui soutenait sa jolie tête. Son visage un peu pâle et habituellement mélancolique, s'animait parfois d'une soudaine expression de fierté sauvage; un éclair jaillissait d'entre ses paupières bordées de longs cils recourbés et l'extrémité de la ligne déliée de ses sourcils se rapprochait par un mouvement imperceptible.... Puis, tous ces signes d'un orgueil ou d'une colère comprimés s'effaçaient, et sa figure reprenait aussitôt son expression accoutumée de rêverie passionnée... En ce moment son âme paraissait entièrement plongée dans les extases de la méditation et de la prière. Ses pensées étaient-elles, en effet, pour le ciel, ou son esprit restait-il attaché à la terre? Songeait-elle à la patrie absente! Priait-elle pour ses frères, ses parents, pour quelque être chéri, ou seulement pour elle-même!

Parfois, son front chargé d'une mélancolie touchante, s'inclinait plus bas vers la terre, et sa tête se penchait curieusement, comme pour écouter

les bruits mystérieux apportés à son oreille par la brise matinale frémissant entre les branches des arbres qui bordaient la Seine. On eût dit qu'ils lui rappelaient quelqu'un de ces aïeux du pays natal, qui s'envolent du vallon, de la plaine ou du bois, et qui résonnent encore, longtemps après, dans le cœur des exilés. Dans sa poétique douleur, lui semblait que le génie de la Grèce venait la consoler, qu'il lui souriait dans les rayons du soleil qui inondaient la nef de la chapelle, et que sa voix lui parlait dans le sourd murmure du vent sous les arceaux. Bien qu'elle ne priât que du cœur, souvent un nom se mêlait à sa prière et les larmes descendaient de ses joues.

Peu à peu, cependant, son front s'éclaircit, et un sourire presque imperceptible erra sur ses lèvres. En dépit d'elle-même, les tristes pensées qui occupaient son âme venaient de s'effacer sous un souvenir plus vif, sous une image plus riante.

— Zané! Zané!... s'écria-t-elle tout-à-coup, comme invoquant le prestige d'un nom chéri au secours d'un sentiment près de s'éteindre.

Un bruit léger qui se fit entendre à la porte de la chapelle l'arracha brusquement à sa méditation. Elle tressaillit, releva la tête, et s'apercevant que le jour était dans tout son éclat et la matinée déjà avancée, elle se hâta de faire le signe de la croix et de quitter la chapelle pour regagner son appartement.

Comme elle traversait la grande salle qui précédait la chapelle, elle se trouva tout-à-coup en face d'un jeune homme vêtu d'un riche costume de satin broché, selon la mode de la cour, dans ce temps-là, et portant, suspendue à son col, la croix du Saint-Esprit. Sa tête était couverte d'un chapeau à bords relevés et surmonté d'une plume blanche; il avait la taille élancée, le front haut, la physionomie ouverte et imposante. C'était le prince de Bourbon, actuellement roi de Navarre, époux de Marguerite de Valois, et âgé alors de vingt ans environ. Sa vue causa un trouble extrême à la jeune grecque qui n'osait plus avancer ni reculer.

— Hé, Madame, s'écria Henri avec cette vivacité cavalière qui était le trait dominant de son caractère. Ne me faites pas, je vous prie, l'injure de trembler devant moi, moi qui me sentirais, bien plutôt capable de tout entreprendre pour vous protéger et pour vous plaire....

— Sire, répondit Dayelle sans lever les yeux.

— Dayelle était le nom de la jeune femme, — je prie seulement votre majesté de ne pas s'opposer à mon passage et de me laisser rentrer promptement chez moi.

— Me préserve le ciel de désobéir à la plus belle et la plus aimable dame qui soit en ce palais !...

— Sire, répliqua la jeune grecque d'un ton moitié sérieux et moitié ironique, vous oubliez madame la reine Marguerite, sans compter beaucoup d'autres illustres dames de cette cour...

Le roi se mordit les lèvres de dépit, et reprit avec quelque embarras :

— J'oublie tout, quand je vous vois, ou plutôt j'assigne à chacune son rang et son mérite, en vous reconnaissant, charmante Dayelle, la première entre les plus belles.

Dayelle ne répondit pas à ce compliment et fit un mouvement pour s'avancer vers l'escalier par où elle était descendue, mais le jeune prince la retint en la saisissant par le bras.

— Au moins, dit-il étourdiment, aurai-je l'honneur de vous servir d'escorte jusqu'à votre appartement.

— Ah ! sire, n'en faites rien, je vous prie, s'écria Dayelle effrayée ; que penseraient la cour et sa majesté la reine Catherine, si l'on voyait une pauvre fille étrangère en compagnie d'un si grand prince et d'un...

— Et d'un si vert galant ! ajouta Henri en éclatant de rire ; vous avez raison, et il sera fait selon votre désir, quelque regret que j'en éprouve. Mais, par l'amour qui brille dans vos yeux, il ne sera pas dit que j'aurai tenu en ma disposition une si merveilleuse beauté, sans en avoir obtenu la moindre faveur.

En disant cela, le jeune prince Béarnais essaya de ravir un baiser sur les joues empourprées de la belle grecque. Mais celle-ci, se dégageant par un brusque mouvement, recula de quelques pas, en tirant, d'un air résolu, un petit poignard caché sous son corsage. La colère et l'indignation éclataient sur tous ses traits ; elle était devenue subitement pâle, et il y avait dans sa pause et sur son front tant d'orgueil et de détermination que Henri en fut un instant comme intimidé et saisi de stupeur. Il eut honte de ce qu'il venait d'entreprendre, et vit qu'il n'obtiendrait rien par la violence, d'une aussi courageuse fille.

— Ventre saint-gris ! s'écria-t-il, je n'ai pas ac-

coutumé de m'escrimer de l'épée contre les dames ; j'aime mieux m'avouer vaincu, pour cette fois, et demander merci à si noble et si gentille ennemie. Passez donc sans crainte, belle dame, sur la foi de ma parole royale, ajouta Henri en posant un genou sur le dernier degré de l'escalier, et m'octroyez seulement, de votre plein consentement, en témoignage de pardon et d'oubli, votre blanche main à baiser.

Rassurée par ces paroles, Dayelle remit son poignard dans son corsage, et s'avança hardiment vers le jeune roi à qui elle présenta sa main avec grâce :

— Voilà, dit Henri en la portant à ses lèvres avec une vive tendresse, voilà une main faite pour commander à un roi, et, vive Dieu, madame, avec votre permission, je saurai la rendre si respectable que nul dorénavant n'osera y toucher.

Dayelle arrêta quelque temps sur Henri un regard où se peignaient la joie du triomphe et l'orgueil satisfait.

— Sire, répondit-elle d'une voix profondément émue, la pauvre fille exilée accepte la protection de votre majesté, et n'hésitera pas, l'occasion venue, à se confier à votre parole.

A ces mots, Dayelle s'élança dans l'escalier, en adressant au monarque agenouillé un sourire qui acheva de troubler l'imagination du Béarnais. Il se mit à parcourir la salle à grands pas, soit pour se calmer, soit pour donner le temps à Dayelle de regagner son appartement. Après quoi, il gravit lui-même l'escalier et entra dans la galerie après s'être assuré qu'il n'était remarqué par personne.

Cependant, malgré la sérénité qui avait reparu tout-à-coup sur son front, Dayelle n'était guère moins agitée qu'Henri ; elle avait maintenant un secret à garder : c'était l'amour que le roi de Navarre lui avait témoigné. Déjà elle avait cru reconnaître l'existence de ce sentiment dans le cœur d'Henri ; mais à présent, le doute à cet égard ne lui était plus permis. Elle était aimée par un grand prince, aimée, comme elle désirait l'être, avec soumission et dévouement ; car il l'avait respectée et avait juré de veiller sur elle. Jusqu'alors et malgré la protection de Catherine, elle s'était regardée comme étrangère à la cour. Elle y avait presque vécu dans l'isolement, dévorant ses larmes et cachant ses ennuis aux regards de sa protectrice

et à l'indiscrète curiosité des courtisans. Mais aujourd'hui c'était son bonheur qu'il faudrait cacher plus soigneusement encore. Et pourtant ce secret pesait plus à son cœur que n'avait fait son chagrin ; il le débordait, en quelque sorte, et semblait vouloir s'en échapper, car ce cœur était plein depuis longtemps de l'image du jeune prince. L'admiration qu'il lui témoignait, en toute rencontre, par ses regards et par ses paroles, les grâces de sa personne, la loyauté qui respirait sur ses traits et dans ses discours, tout, jusqu'à la légèreté de son esprit et à la pétulance de son caractère, l'avait séduite... Elle l'aimait, et elle sentait, sans oser encore porter ses regards vers l'avenir, que cet amour devait remplir sa vie.

Une seule personne avait été initiée à ses chagrins,.... l'admettrait-elle aussi à la confiance de son bonheur ? c'était la marquise de Dreux, dame d'honneur de Catherine et en possession de toute sa faveur. Sur la recommandation de Catherine elle témoignait la plus vive affection à la jeune grecque et l'assistait, en toute occasion, des conseils de son expérience. Initiée aux usages et à tous les secrets de la cour, d'un esprit délié et pénétrant, elle avait facilement gagné la confiance de Dayelle, et son amitié éclairée eût pu, dans cette circonstance, exercer une salutaire influence sur l'âme troublée de la jeune grecque.

L'arrivée d'une des femmes de Catherine l'arracha tout-à-coup à ses préoccupations, Catherine réclamait sa présence ; car elle avait conçu une affection toute particulière pour sa jeune fille d'honneur, et elle ne manquait jamais de l'appeler dans sa chambre ou dans son cabinet, dès que les affaires de l'État lui laissaient quelques loisirs.

L'étrangeté des manières de Dayelle et son costume qu'elle avait conservé par ordre de la reine-mère, rendaient sa beauté plus piquante et plaisaient fort à Catherine. Elle montrait d'ailleurs, jusque dans l'accomplissement des devoirs de sa charge, je ne sais quelle fertilité naturelle et quelle indépendance qui trahissait une noble origine. Bien que Dayelle parût d'une retenue et d'une modestie extrême, tout décelait en elle une nature ardente et passionnée. A peine âgée de vingt-deux ans, elle pouvait passer déjà pour une beauté accomplie : elle était de taille moyenne,

mais souple, élégante, et si noble, si gracieux de visage et de toute sa personne que Catherine qui la traitait presque comme son propre enfant l'appelait en riant, *la petite reine de Chypre* ; ce qui déplaît fort à sa véritable fille Marguerite de Valois, et fit dire, un jour, à un courisier qui avait alors les bonnes grâces de Catherine *que tant était grande la beauté de la reine mère, qu'il ne lui fallait rien moins que la reine de Cythérée pour fille d'honneur et sui vant.*

Dayelle trouva la reine-mère entourée de ses femmes, occupées du soin de sa toilette. Catherine encore dans tout l'éclat de sa beauté, était assise en face d'une haute glace de Venise, livrant ses cheveux d'un noir brillant aux mains industrieuses chargées d'en composer, selon la mode du temps l'élégant édifice ; tandis qu'une femme, assise à ses pieds, sur un escabeau, lui lisait des papiers de différentes dépêches arrivées pendant son absence.... Cette femme était la marquise de Dreux que Catherine avait aussi envoyé quérir avant l'heure où elle avait accoutumé de venir faire sa cour.

— Approchez donc, ma mie, et embrassez-moi fit Catherine en baissant au front la jeune Grecque qui s'agenouilla, et baisa à son tour la main de Catherine, de cet air à la fois humble et familier d'un jeune chien qui reçoit, en les lui rendant les caresses de son maître. Nous avons aujourd'hui des nouvelles qui vous intéressent... Vos ennemis qui sont aussi les nôtres, viennent d'être entièrement battus par les armées du Saint-Père et de la république Vénitienne, commandées par notre brave cousin don Juan d'Autriche. Le Turc a chèrement payé à Léphant le sac de votre beau pays de Chypre... Ses vaisseaux ont été détruits au nombre de plus de soixante, et le voilà, je pense, hors d'état de recommencer ses brigandages, d'ici à long temps (1). Quant à votre chère ville de Nicosie ma toute belle, vous pouvez la revoir encore avec l'aide des troupes et des gens de guerre que j'ai envoyés ; mais vous devez aller vite, car le roi, mon fils, approuvent mon dessein.

Au souvenir de sa patrie, des larmes de joie et de regret avaient coulé des yeux de la belle C.

(1) Il y a bien ici un petit anachronisme : la bataille de Léphants eut lieu un an avant le Saint-Barthélemy, et nous verrons bientôt que la scène de cette nouvelle se passe après le Saint-Barthélemy ; mais les romanciers n'y regardent pas de si près. *Pictoribus atque poëtis...*

riote qui répondit, en portant à son cœur une les mains de Catherine :

— Madame, votre majesté m'a déjà comblée de tant de faveurs et de biens, que mon cœur ne mérit plus à contenir sa reconnaissance, et ma bouche à l'exprimer.

— Eh bien ! ma nia, répondit la reine de l'air le plus aimable, je veux faire plus encore pour vous montrer l'amitié profonde que je vous porte ; et si votre bouche ne peut suffire à le répéter, je ne consentirai que votre cœur le sente bien. Mais, ajouta Catherine en donnant tout-à-coup à sa figure une expression sévère, m'est avis que vous n'avez pas tant de hâte aujourd'hui de quitter notre hôtel du Louvre pour votre ville de Nicosie.

— Vos bienfaits, Madame, répondit Dayelle en rougissant, m'ont rendu chers ce pays et les lieux où j'habite près de votre Majesté.

— Je souhaite que nul autre secret sentiment ne vous y retienne.... Mais allez maintenant, et vous aussi, Mesdames, ajouta-t-elle en s'adressant à ses femmes, j'ai de plus importantes affaires à régler à cette heure.

Les dames se retirèrent après avoir salué la reine tour à tour. Dayelle entraîna la marquise de Breux dans son appartement. Les dernières paroles de la reine l'avaient jetée dans une mortelle inquiétude, et elle tremblait d'en deviner la véritable signification.

— Ah ! madame, s'écria-t-elle, lorsqu'elle se fut enfermée dans sa chambre avec la marquise, apprenez-moi, je vous prie, de quelle disgrâce je suis menacée et ce qui a pu fâcher la reine contre moi ; car elle est fâchée, je n'en suis que trop certaine. Mais, par pitié ! madame, vous qui ignorez rien des sentiments de sa majesté, dites-moi ce que je dois craindre. Qu'a-t-elle appris enfin qui pût l'offenser ou lui déplaire en ma conduite ?

— Rien autre chose, en vérité, que ce qui est connu de tous depuis une heure, et de vous la première, je suppose : à savoir qu'on vous a vue sortir de la chapelle ce matin, et le roi de Navarre après vous. Et chacun dit que ce n'était ni pour voir la messe, apparemment, le chapelain n'étant pas encore levé, ni pour quelque autre œuvre pie que vous vous trouviez si matin en pareil lieu, en compagnie du plus jeune et du plus gaillard prince qui soit en France.

A ces mots, Dayelle cacha sa tête dans ses mains et se mit à fondre en larmes.

— Imprudente enfant ! reprit la marquise, vous croyez-vous donc encore dans votre voluptueuse île de Chypre, où selon le dire de M. de Guise qui y a séjourné, l'an passé, les femmes et les filles ont accoutumé de ne se gêner aucunement dans leurs amours?... Mais, pour Dieu, ma belle, quelle folie fut la vôtre d'accorder rendez-vous dans cette chapelle à ce jeune étourdi de Béarnais, afin qu'un chacun pût vous en voir sortir. l'un après l'autre, le jour étant déjà venu !

— Madame, répondit vivement Dayelle en relevant la tête avec fierté, je suis allée dans la chapelle à seule fin de prier Dieu, et n'y ai rencontré, je vous prie, le roi de Navarre que par aventure et contre ma volonté.

La marquise fut frappée de l'accent de vérité avec lequel ces paroles furent prononcées. Voulant néanmoins s'assurer jusqu'à quel point Dayelle était engagée dans les secrètes intelligences qu'elle soupçonnait entre la belle Cyprioise et le roi de Navarre, elle ajouta avec une feinte colère :

— Ce jeune roi est homme à nous compromettre toutes les unes après les autres, si nous n'y prenons plus de garde. A peine les épousailles faites, il délaisse outrageusement la reine Marguerite, sa femme, qui est bien vraiment la plus belle de nous toutes et la plus aimable et avenante princesse qui fût jamais. Il y a quelques jours encore, il a été surpris nuitamment dans la chambre d'une des filles de la reine Élisabeth.

— Oh ! cela n'est pas, madame, cela ne peut pas être,... s'écria Dayelle en pâlisant.

La marquise sourit, et se penchant vers Dayelle en la regardant curieusement dans les yeux :

— Vous l'aimez donc bien ? lui dit-elle.

Dayelle ne répondit pas, et appuyant sa tête sur la poitrine de la marquise, elle se remit à pleurer.

— Pourquoi pleurer ? reprit la marquise, il n'y a pas lieu à se désoler ni rougir d'être aimée d'un si grand et si aimable prince. J'en connais plus d'une en France, et des plus illustres, et des plus vertueuses, qui tiraient de cela grande vanité.

— Ah ! c'est fait de moi, murmura Dayelle, pense que la reine, qui m'aimait tant et que je vénère plus que ma mère, connaît mon indignité... Je n'oserais plus paraître devant ses yeux... Et j'en

mourrai de honte et de regret... Mais qu'a dit enfin sa majesté en apprenant tout ce scandale?... Ah! madame, assurez-la bien, au moins, que je suis innocente...

— Je n'y manquerai pas, ma mie; fiez-vous en mon amitié. Déjà j'avais commencé, avant votre arrivée; mais sa majesté était fort en colère en apprenant le motif des rires de toutes ses dames, et m'a commandé tout aussitôt de me taire et de vous chapitrer comme il faut à la première occasion. Ce que je fais, comme vous voyez, et maintenant que j'ai accompli les volontés de la reine en vous remontrant en son nom, je vais vous parler sans apprêt ni détour, comme votre bonne amie, afin de voir à concilier votre intérêt et votre amour. Et d'abord, dites-moi franchement ce qui est de tout ceci et si vous aimez véritablement Henri.

— Oui, répondit timidement Dayelle.

— Et vous le préférez à tout autre?... ajouta la marquise avec hésitation.

— Quel autre aimerais-je désormais, puisque aussi bien celui que mon père m'avait destiné pour époux a été enmené par le turc, et vraisemblablement, à cette heure, je n'ai plus qu'à prier pour lui?...

— Il n'est que trop vrai, en effet, puisque les recherches commandées par la reine-mère et le roi lui-même ont été inutiles, aussi n'est-ce pas de lui que je veux parler, mais bien de quelque autre seigneur ou prince de cette cour.

— Ah! madame, s'écria Dayelle, je ne sais de qui vous voulez parler, mais mon cœur est tout à Henri...

A cette déclaration la marquise ne put dissimuler sa joie.

Eh bien! donc, dit-elle, je vous crois malgré certaines apparences. Or, maintenant, puisque, je le vois bien, l'amour d'Henri de Bourbon est aussi nécessaire à votre repos et bonheur que la protection de Catherine, je vous conseille d'agir désormais de telle sorte que vous conserviez l'un et l'autre; votre fortune en dépend. Recommandez à Henri la discrétion et la prudence. Il est jeune, emporté et amoureux. Madame Marguerite lui déplait fort, et déjà, dit-on, il a annoncé tout haut l'intention d'envoyer à Rome un agent sûr et habile, pour faire casser son mariage. Qui sait, après cet éclat, de quelle autre folie un pareil cerveau peut être capable? Il suffira, pour

l'y pousser, d'une fille belle, spirituelle et qui le résiste, surtout si Catherine entreprend, comme déjà elle le fit maintes fois, de le morigéner outre mesure; j'y donnerai mes soins dans votre intérêt, et il ne tiendra pas à moi que vous n'tiriez avantage de tout ceci. Je ne vous demande pour récompense, que de m'aimer comme je vous aime, et de me bien garder le secret.

Dayelle embrassa la marquise avec effusion.

— Ah! monseigneur le duc d'Anjou, murmura tout bas la marquise en se retirant, vous avez compté sans votre cousin, le roi de Navarre, qui vous l'a donnée belle, à ce que je vois... Et j'ferai, quant à moi, si bonne garde autour de votre personne, que force vous sera bien de me rester fidèle, encore que votre cœur me fasse déjà défaut.

II.

GENTILSHOMMES ET TIRELAINES.

Charles IX aimait tous les exercices violents. Outre le plaisir de la chasse dont il abusait jusqu'à altérer sa santé, il se plaisait singulièrement aux travaux les plus rudes et les plus grossiers. Il excellait, disent les historiens, à fabriquer des ouvrages en fer, tels que casques, armures et ustensiles de guerre. Son habileté à imiter les monnaies d'or et d'argent avait excité plus d'une fois l'étonnement et l'admiration de ses plus intimes confidents. Il avait fait construire une forge dans une des cours du Louvre, et souvent, le matin, avant que personne fût levé au palais, il se rendait à son atelier pour s'y livrer à ses occupations favorites.

Cette forge communiquait à son appartement par un escalier dérobé dont l'accès était interdit à tout le monde. C'était, du reste, un réduit noir, enfumé et de tout point semblable à la forge d'un brave serrurier, avec la lourde enclume au milieu, l'établi dans un angle et tout l'attirail obligé de tenailles, de limes, de marteaux et de toutes sortes d'instruments de fer et d'acier appendus aux murailles. Une pièce très simplement meublée, mais dont la propreté extrême contrastait bizarrement avec l'intérieur de la forge, servait comme d'antichambre à celle-ci. C'était, à proprement parler, le cabinet de toilette de Charles IX. C'est là qu'il changeait de vêtements avant

de pénétrer dans la forge. et qu'il faisait disparaître, en sortant, les traces laissées par le travail et la fumée sur sa royale personne.

Un jour que Charles IX allait se rendre, plus tard qu'à l'ordinaire, à son noir atelier, on vint lui annoncer que le jeune roi de Navarre réclamait l'honneur de faire sa cour à sa majesté. Après que Charles eut ordonné de l'introduire :

— Pour cette fois, mon cousin, lui dit-il, ce ne sera ni dans cette chambre ni même dans ce palais que nous vous donnerons audience. Suivez-moi, je vous prie.

En disant cela, le roi ouvrit une porte cachée dans l'épaisseur de la muraille, et la referma avec soin après qu'Henri l'eut suivi. Arrivé dans la pièce qui précédait la forge, Charles quitta, à la grande surprise de son compagnon, son pourpoint de velours vert à crevés de satin blanc, endossa par-dessus sa chemise de fine toile de Courtray, une casaque de toile grossière, releva ses manches jusqu'au coude et engagea Henri à l'imiter. Ce que celui-ci fit en riant et demandant au roi s'ils allaient courir sous ce déguisement, à quelque aventure galante avec la fille d'un honnête artisan ou marchand du quartier des Lombards.

— Oh ! nous n'irons pas si loin, s'il vous plaît, répondit Charles en riant à son tour de l'erreur du Béarnais ; mais, par la messe ! mon cousin, que l'aventure soit de guerre ou d'amour, l'affaire sera chaude, je vous l'assure, et si vous ne craignez le feu et le bruit, comme je le crois, vous aurez lieu d'être content.

A ces mots Charles poussa la porte de communication et introduisit Henri dans la forge. Puis, sans paraître s'occuper davantage de la surprise toujours croissante du roi de Navarre, il se mit à faire mouvoir, au moyen d'une corde, un énorme soufflet, tout en atisant, de temps en temps, les fragments de houille qui commençaient à rougir sur le fourneau. Après quoi, il présenta à la flamme un morceau de fer qu'il fit chauffer à blanc. Saisissant alors un lourd marteau et en mettant un semblable aux mains de Henri, il plaça le métal incandescent sur l'enclume, et commença à battre le fer à coups précipités. Henri, se prêtant de bonne grâce à la fantaisie de son cousin, se mit à frapper en cadence, tandis que celui-ci tournait sans s'interrompre et façonnait le morceau de

fer à son gré. Ses coups retentissaient fortement, et une pluie de feu illuminait la forge.

Eh bien ! Henri, dit Charles, n'avais-je pas raison de vous dire que l'affaire serait chaude, et qu'il y aurait du feu et du bruit ?

Henri ne répondit rien. Quoique robuste et ardent, ce travail, auquel il n'était pas accoutumé, dépassait ses forces ; sa poitrine haletait et la sueur tombait de son front, comme de larges gouttes de pluie. Charles, sans cesser de frapper, le regardait à la dérobée et souriait malignement. Après qu'il eut joui assez longtemps de la fatigue et des efforts d'Henri pour sortir honorablement de l'épreuve à laquelle il avait été soumis, Charles lui-même commanda de s'arrêter, et le premier ralentit peu à peu ses coups.

— Par la messe ! mon cousin, dit-il en achevant de donner la dernière main au métal qui prenait, de moment en moment, une forme plus élégante et plus prononcée, vous voyez ici d'étranges choses et un roi occupé...

— A créer des chefs-d'œuvre, par passe-temps vraiment royal, interrompit poliment Henri, tout en examinant quelques pièces d'armure accrochées à la muraille, voilà, sire, un ceinturon et une cuirasse merveilleusement travaillés.

— Prenez-les donc, répondit Charles, dont ces éloges flattaient la vanité dans ce qui lui était le plus sensible, puisqu'ils sont à votre guise et portez-les pour l'amour de moi. Mais n'en dites rien à mon frère d'Anjou ; cela exciterait son envie... Aussi bien a-t-il déjà assez de fiel contre vous à l'endroit de cette fille de Chypre... Contez-moi donc, mon cousin, le point où vous en êtes avec cette belle, afin que je me réjouisse avec vous de la mésaventure de mon frère... Sa colère contre vous me divertit fort à cause de l'intérêt que madame ma mère prend à cette affaire, quoiqu'elle tâche aussi de dissimuler le dépit qu'elle en ressent.

Ces paroles de Charles IX furent prononcées dans l'antichambre de la forge, où les deux rois venaient de rentrer pour refaire leur toilette et reprendre les vêtements qu'ils y avaient laissés.

— Sire, répondit Henri, les beaux yeux de Dayelle parlent plus volontiers que sa langue. Cependant j'ai lieu de me féliciter.

— Quoi ! elle ne vous a pas encore avoué pour son vainqueur ?

— Pas précisément, sire, mais une amie, une

confidante apparemment s'est chargée de m'apprendre mon bonheur. Voyez bien ce qu'ou m'écrit.

Henri, qui achevait de s'habiller, tira de la poche de son pourpoint un petit billet parfumé et le présenta à Charles IX qui se hâta de le lire :

« Une petite reine languit en secret pour un grand prince. Elle désire et tremble à la fois de laisser éclater sa passion ; mais une humble mortelle , entièrement dévouée au service de votre majesté, vous fait cet aveu afin que vous en profitiez. Ce soir, avant la fin du bal, Cypris se retirera dans son appartement avec une de ses compagnes. Mais bientôt celle-ci sortira, en ayant soin de laisser la porte ouverte. »

— Cela est des plus galants et des plus ingénieux, dit Charles IX ; il n'y a que Ronsard ou M^{me} Marguerite qui soient capables de tourner si gentiment un pareil avis.

— Madame Marguerite ! ma femme ! s'écria Henri frappé de cette réflexion.

— A vrai dire, mon cousin, ajouta Charles, je trouve à votre poulet une certaine odeur de trahison. La main qui a tracé ces lignes, n'est amie ni de vous ni de la belle grecque, Gardez-vous de donner dans un piège.

— Par Saint-Henri, mon patron ! il ferait beau voir que je manque à un rendez-vous d'une belle par crainte d'une ruse de femme ! j'irai quoi qu'il puisse arriver... Vive l'amour, le vin et le jeu ! Peste soit de la poltronnerie et de la défiance !

— Au moins, reprit Charles, promettez-moi de ne point quitter le bal avant d'avoir assisté au divertissement que je vous ai préparé. François Le Poulchre et Jamia, mon secrétaire sont parvenus à découvrir trente de ces hardis coupeurs de bourses et tirelaines qui s'en vont chaque jour par les rues, après le couvre-feu, détoussent et rançonnent les bourgeois de notre bonne ville ; j'ai voulu juger par moi-même de leur adresse.

— J'y serai, sire, auprès de votre majesté.

— A la bonne heure, nous rirons bien ensemble apparemment de plus d'un bon tour, sans en rien dire à personne.

En disant cela, les deux souverains regagnèrent l'appartement royal et Henri prit congé du roi.

— Au revoir, beau cousin, fit Charles en riant ;

mais prenez bien garde, au moins, à votre bourse et à votre manteau.

Le soir il y avait grand bal au Louvre. La foule des dames et des seigneurs était nombreuse et brillante. Les pierreries ruisselaient sur les manteaux et les pourpoints de velours et sur les robes lamées d'or. Bien que la plupart des figures fussent couvertes d'un masque, la joie éclatait dans tous les regards. On devisait tout haut de la guerre avec le Turc et des récentes entreprises des Huguenots, et l'on échangeait tout bas des paroles d'amour ou de méchantes confidences sur quelque récente aventure galante. Charles IX était assis sous un dais de velours cramoisi orné d'abeilles d'or, ayant à ses côtés la reine-mère, madame Élisabeth sa femme, madame Claude et Marguerite, sa sœur, femme d'Henri de Bourbon, roi de Navarre. Celui-ci, de même que les deux frères du roi, le duc d'Anjou et Monsieur, duc d'Alençon, se tenaient à la droite et à la gauche des princesses derrière lesquelles se voyait la suite accoutumée des dames et des filles d'honneur. Parmi ces dernières, tout près du fauteuil de Catherine, on remarquait Dayelle dont la beauté attirait tous les regards même auprès de la charmante reine de Navarre, dont les grâces naturelles étaient rehaussées par une parure d'un éclat et d'une richesse extraordinaires. Outre les pierreries qui ornaient son front et scintillaient autour de ses bras et de son cou, elle portait une robe de drap d'or frisé, donnée par le Grand-Seigneur à l'ambassadeur français, M. de Grand-Champ. Cette robe était fort pesante ; car elle n'avait pas moins de quinze aunes et avait coûté cent écus l'aune. C'était une merveille, autant pour la perfection du travail que pour la richesse de l'étoffe. Marguerite la portait ce soir-là pour la première fois, et elle était l'objet de l'admiration générale et de l'envie même des autres princesses. Comme elle était fort longue, deux filles d'honneur en soutenaient l'extrémité, quand Marguerite voulait marcher. Aussi ne l'avait-elle mise dans cette occasion que pour en faire, en quelque sorte, l'exhibition aux yeux de toute la cour, et dès que le signal du bal eut été donné par le roi, elle se hâta de rentrer dans ses appartements pour revêtir un costume moins embarrassant, et qui lui permit de se livrer à son aise au plaisir de la danse.

Quand Marguerite reparut, les danses étaient

formées; la multitude brillante se croisait en tous sens dans un pêle-mêle harmonieux. Le plaisir confondait tous les rangs. Les princesses elles-mêmes avaient donné l'exemple. Le roi de Navarre, le duc d'Anjou et le duc d'Alençon, se faisaient remarquer parmi les danseurs. La famille royale seule ainsi que les personnes de leur suite avaient la figure découverte. Aussi se livrait-on de toutes parts à des intrigues et des commentaires réciproques. Un groupe nombreux d'hommes et de femmes s'était formé autour de la reine-mère, restée simple spectatrice de la fête. On paraissait s'y abandonner, avec une ardeur et une incertitude croissantes, aux plus étranges conjectures à l'égard de certains personnages dont l'extérieur et les allures particulières déjouaient les regards les plus pénétrants.

A en juger par la vivacité de leur démarche et la richesse de leurs costumes, ils devaient être jeunes et appartenir aux premières familles de la cour. C'était bien la désinvoiture cavalière, les poses assurées et les gestes à la fois élégants et hardis des jeunes *roués* de ce temps-là. Ils portaient, comme ces derniers, avec une insouciance affectée, leur pourpoint brodé et leurs hauts-de-chausses de satin blanc semés de paillettes d'or; seulement leurs regards avaient quelque chose de plus pénétrant et leurs mouvements plus de prestesse et de rapidité.

Un groupe exclusivement composé d'hommes se pressait autour de Charles IX. La plupart appartenaient principalement à ce petit nombre d'individus qui avaient le privilège d'exciter à un haut degré la curiosité du cercle particulier de Catherine. Ils semblaient faire le guet pour éloigner les indiscrets, tandis que l'un d'eux, pour lequel ils affectaient quelque déférence, s'entretenait à voix basse avec le roi. C'était un homme de haute stature, vêtu d'un costume dont la richesse et le bon goût le disputaient à celui des plus magnifiques seigneurs.

— A la bonne heure, messire Coupe-Jarret, fit le roi par mesure d'assentiment à ce que venait de lui dire le mystérieux personnage, voilà qui est bien entendu. Vous ferez bravement votre métier, vous et vos compagnons et n'épargnerez personne, quels que soient le rang et le nom, ... seulement, vous aurez soin de m'avertir par un signe toutes les fois que vous ferez quelque bon coup.

La soirée fut très animée. Les jeunes aventuriers qu'une fantaisie royale avait introduits à la cour, semaient la joie autour d'eux et recueillaient en revanche force bourses, colliers et bracelets. Chaque fois qu'ils s'approchaient de quelqu'un pour le dépouiller, ils avertissaient Charles d'un regard, et, avec une prestesse et un bonheur incomparables, ils s'emparaient de l'objet convoité. Le roi riait de bon cœur et était émerveillé de tant d'audace et d'habileté.

Les galanteries et l'amour allaient de compagnie avec la fraude et la rapine, sans se gêner et se nuire aucunement. La langue mielleuse et la bonne apparence des hardis compagnons faisaient merveille, aussi bien que leurs mains. Plus d'une noble dame y laissa son cœur avec l'anneau qui brillait à son doigt, ou le bracelet précieux qui entourait son joli bras. Un seul, celui-là même qui paraissait commander aux autres n'avait point pris part à leurs galants exploits, non plus qu'à leurs larcins. Tantôt errant à travers le bal, en proie à un trouble qu'il s'efforçait de surmonter, tantôt immobile et muet dans un angle de la salle, et comme étranger à ce qui se passait autour de lui, il restait plongé dans une sorte de contemplation extatique. Ses yeux semblaient fixés par une force surnaturelle sur un point unique, et n'apercevoir qu'une seule femme dans cette foule de jeunes dames et de princesses qui passaient et repassaient incessamment... Cette femme était la fille d'honneur de Catherine, la belle cypriole. Elle-même paraissait subir une influence mystérieuse et non moins irrésistible que celle qu'elle exerçait; car chaque fois que son regard rencontrait celui de l'étranger, elle frémissait involontairement comme si une main invisible l'eût touchée.

De son côté, le roi de Navarre avait essayé vainement de faire comprendre à Dayelle combien il souffrait des lois insupportables de l'étiquette qui le tenaient éloigné d'elle. Chaque fois qu'il passait près de la jeune Grecque, dans l'espoir de lui adresser une parole à la dérobee, il rencontrait la figure masquée de l'inconnu qui se dressait devant lui, comme une apparition. Henri, qui avait été initié par le roi à son bizarre projet, et qui craignait de découvrir le secret de sa majesté, en laissant éclater son mécontentement de l'insolence de l'aventurier, à son égard, se contentait de maudire entre ses dents le caprice de son cousin.

Une partie de chasse qui devait avoir lieu le lendemain au matin, fut cause que le roi donna de bonne heure le signal du départ. Ce moment devait être le plus plaisant pour lui. Chacun alors s'aperçut qu'il avait perdu quelque chose. Plusieurs furent réduits à s'en aller en pourpoint comme de simples valets, et Charles qui les regardait d'une fenêtre ouverte, s'amusa singulièrement de leur air embarrassé. Il fit estimer la valeur de tous les objets dérobés dans la soirée, et qui avaient été déposés dans une pièce voisine. Il s'en trouva pour plus de quatre-vingt mille livres. On remarquait entre autres un collier d'émeraudes enlevé à Marguerite de Valois pendant qu'elle dansait, une épingle de rubis à Élisabeth, femme du roi, une cordelière à huit rangs de perles fines à Catherine de Médicis, les plumes du chapeau du duc d'Anjou. Les voleurs n'avaient respecté que le roi, agissant ainsi en vrais courtisans. Charles leur fit aussitôt compter l'argent en échange des divers objets et leur dit d'un ton sévère :

— Vous pouvez vous retirer, comme vous êtes venus, sur la foi de ma parole royale. Mais que ce soit aujourd'hui votre dernière expédition, ou, par la sainte Messe ! je jure de vous faire tous pendre, avant qu'il soit peu. Songez bien plutôt à faire de bons soldats, et à vous bien battre pour moi.

Puis il les congédia.

Comme le roi de Navarre, après avoir pris congé de Charles IX, se dirigeait secrètement vers l'appartement de Dayelle, il en vit sortir tout à point, ainsi que le lui avait annoncé le billet anonyme reçu la veille, une dame qu'il ne reconnut point ; la porte était entr'ouverte, et Henri allait s'élançer, à la faveur de l'obscurité qui régnait déjà dans la galerie, lorsqu'il se sentit heurté violemment. Il tomba à la renverse en jurant, et eut à peine le temps d'apercevoir comme une ombre qui disparut dans l'espace laissé vide par la porte entr'ouverte... Henri se releva le plus promptement qu'il put ;... mais il était trop tard, ... la porte s'était refermée.

III.

LE FIANCÉ.

Celui qui venait de s'introduire, d'une si étrange façon, dans l'appartement de Dayelle, avait

eu la précaution, sans doute par crainte de surprise, après avoir refermé la porte derrière lui, d'en cacher la clé sous son pourpoint. Au moment où il pénétrait dans la chambre où se trouvait la jeune fille, celle-ci commençait à peine à se dépouiller de sa parure de fête. Elle venait de déposer sur une tablette de marbre la couronne de perles et de fleurs qui ceignait son front, lorsque se retournant vivement au bruit des pas sur le parquet, elle aperçut un homme masqué qui s'avançait vers elle. Dayelle reconnut aussitôt le mystérieux personnage dont les regards obstinés lui avaient causé, pendant toute la soirée, un malaise indéfinissable. Cette circonstance, bien loin de la rassurer, la glaça de terreur, au point qu'elle essaya vainement de crier, pour appeler à son secours. L'inconnu la regardait, en silence, les bras croisés sur sa large poitrine comme s'il eût voulu se convaincre, par un examen prolongé, qu'il n'était point le jouet d'une vision ou d'une méprise. Malgré la froideur de son maintien, il était évidemment dominé par une grande agitation intérieure. Sa poitrine était oppressée et tout son corps tremblait. A la fin, il parut faire un effort sur lui-même.

— Dayelle ! murmura-t-il.

Au son de cette voix qui prononçait son nom, ce fut au tour de Dayelle à trembler.

— Qui êtes-vous ? s'écria-t-elle.

Pour toute réponse l'inconnu ôta son masque.

— Zané ! s'écria Dayelle en reculant et pâlisant à la fois de surprise et d'effroi.

Zané souriait affreusement, tout en promenant sur la jeune Grecque un regard où se peignait un sombre désespoir.

— Zané ! reprit-elle, est ce bien vous que je revois !...

— Plût à Dieu que ce ne fût que mon spectre, et que je ne fusse point sorti vivant de la tombe où vous m'avez cru couché pour toujours !

— Zané ! pourquoi ce langage et ces regards menaçants ? Si je vous ai pleuré alors que je n'espérais plus vous revoir en ce monde, pourquoi m'est-il interdit de me réjouir de votre retour ? De quel crime involontaire me suis-je rendue coupable envers vous ? Me croyez-vous capable d'ingratitude envers l'ami de mon enfance, envers celui qui s'est courageusement voué à la mort pour me défendre ? O Zané ! j'ai passé bien des nuits à prier pour vous et je vous ai bien pleuré.

—Et maintenant, interrompit Zané avec amertume, votre cœur est épuisé ainsi que vos larmes ; la douleur l'a desséché et y a éteint mon souvenir peu à peu. Votre âme s'est déshabituée de ses affections, comme on quitte sans regret un vêtement usé.

—Zané ! mon ami ! mon frère ! dit Dayelle d'une voix suppliante.

—Perfide ! s'écria Zané avec rage, que ne dis-tu aussi ton fiancé ?

Dayelle frémit, et, couvrant sa figure de ses mains, elle se laissa tomber sur une ottomane, sans répondre à la question qui lui était adressée. Dans le désordre qui s'était emparé de son esprit, à la vue de Zané, la question indirecte qui venait de lui être posée, lui montrait tout le danger et le malheur de sa situation. Elle se rappelait la foi jurée à Zané, les serments solennels faits à son père mourant, l'amour et le dévouement de son fiancé, et puis elle songeait à Henri de Bourbon. Et son cœur se déchirait dans un combat cruel et elle demandait en vain à sa conscience d'étouffer la passion qui l'avait égarée.

Zané, qui l'observait dans un silence farouche, semblait lire ce qui se passait dans son âme. De temps en temps, un éclair jaillissait de ses noires prunelles et son front haut se plissait, comme celui d'un lion en fureur. Il eut, un instant, la pensée de s'élançer sur cette frêle créature, et de l'écraser sous ses pieds... Puis, sa colère parut faire place à la pitié ou à une douleur plus profonde et plus contenue. Il s'assit frémissant à côté de Dayelle, et comme il entendait le bruit de ses sanglots et qu'il voyait ses larmes couler entre ses doigts sur son sein découvert, il eut comme une lueur d'espérance, et se précipitant à ses genoux et écartant doucement les mains dont elle voilait son visage :

—Dayelle, m'aimes-tu ? s'écria-t-il dans une anxiété inexprimable ; et comme Dayelle paraissait hésiter à répondre :

—Attends, reprit-il vivement, ne me réponds pas encore. Tu ne sais peut-être pas combien je t'aime. Tu ne sais pas ce que j'ai souffert pour toi et ce que m'a coûté cet instant qui va décider de mon sort. Écoute :-. Je t'ai aimée, tu t'en souviens peut-être, bien longtemps avant que mes regards pussent se réjouir de la beauté de la femme, avant que mon cœur pût comprendre l'amour. Mes yeux ne connaissent pas encore les larmes, et

déjà je pleurais loin de toi ; mon sein était calme, et déjà je tremblais devant toi, et jamais, dans nos jeux, mes mains ne rencontraient tes mains enfantines sans frémir de plaisir. Mon amour était en moi comme un instinct, comme le souffle dans ma poitrine, comme la lumière dans mes yeux. Oh ! dis-moi que tu n'as pas oublié notre enfance, mes joies en me voyant près de toi, mes chagrins en ton absence, et les jalousies innocentes dont ta naïve coquetterie prenait déjà plaisir à me tourmenter. Oh ! n'as-tu donc jamais regretté nos jeux dans la montagne, nos courses folles sur le rivage, tes puérides terreurs à la vue des périls que j'affrontais pour aller te chercher, sur un rocher à fleur d'eau, les algues vertes laissées par la mer et les petits coquillages roses dont je te composais des colliers?... Plus tard, n'est-ce pas moi encore qui avais seul le privilège de me montrer à tes côtés quand tu allais par la ville, toi la plus belle et la plus coquette des jeunes filles de Nicosie, recueillant partout sur ton passage l'admiration de la multitude et les regards passionnés des jeunes hommes ? N'est-ce pas moi que tu choisis parmi tous les autres, pour ton fiancé ? As-tu donc oublié les serments et le vœu de ton père mourant?... Ah ! maudit soit le jour où je l'ai perdu ! Maudit soit le jour où l'étranger envahit nos murailles, où mon bras fut impuissant pour te défendre !... Que ne suis-je resté sans vie à la place où je succombai à mes blessures en te voyant emmenée par nos ennemis ?...

Quand je revins à moi, la ville avait été saccagée, tous les habitants passés au fil de l'épée ou faits prisonniers. J'étais du nombre de ces derniers. D'abord, je voulais mourir, te regardant comme perdue pour moi ; mais l'espoir de te retrouver peut-être un jour parmi nos ennemis, me fit soudain changer de résolution. Je me laissai emmener par eux avec une docilité qu'ils prirent pour du découragement, et je fus entassé au fond d'un vaisseau avec une cargaison de captifs destinés, comme moi, à servir de bêtes de somme aux musulmans. Il y avait parmi nous un prêtre chrétien qui administrait les mourants et nous exhortait par son exemple à la fermeté. Ce fut lui qui m'apprit qu'un officier français, dont il ignorait le nom, après vous avoir arrachée des mains des turcs avait réussi à regagner avec vous un des navires vénitiens accourus trop tard au

secours de Nicosie. Bien que cette nouvelle renversât toutes mes espérances, je remerciai le ciel de vous avoir soustraite à la brutalité de nos ennemis, en vous confiant à la loyauté d'un allié. Dès ce moment, je n'eus plus qu'une pensée, celle de rompre mes liens pour voler à Venise. De trois cents que nous avions été embarqués à Nicosie, nous arrivâmes à Constantinople au nombre de quatre-vingts. Le reste avait succombé dans la traversée, ou avait été jeté dans la mer, encore vivant, comme un bétail inutile, à cause des blessures ou des maladies qui les rendaient incapables de travail. Pour moi, l'espérance avait soutenu mes forces ; ma jeunesse et ma vigueur plaidèrent pour moi dans l'âme intéressée des soldats du sultan.

A peine débarqué, je fus vendu, avec six de mes compagnons, à un riche musulman qui nous envoya aussitôt à l'un de ses intendants qui exploitait, à quelques milles de Gallipoli, une mine considérable de cuivre. Là nous vécûmes de la vie des plus vils animaux soumis à l'empire tyrannique des hommes. Là, pendant un an tout entier, ensevelis vivants à deux cents pieds sous terre, privés d'air, livrés à des travaux au-dessus de nos forces, frappés sans pitié et presque sans relâche, soutenus par une nourriture insuffisante, exténués par les maladies et les souffrances, nous éprouvâmes toutes les tortures de l'âme et du corps. Mes compagnons succombèrent un à un ; moi seul, je restai ; votre souvenir me soutenait, ô Dayelle, et je sentais dans mon cœur, où votre image était gravée, comme une force et une vitalité surnaturelle. Combien de fois, quand mes bourreaux m'avaient permis de me reposer un instant, assis sur la terre humide, ma pensée, s'élançant des entrailles de la terre où j'étais plongé, s'envola vers la contrée où je supposais que vous aviez été transportée !... Combien de fois, à la clarté douteuse de la lampe suspendue à la paroi d'un rocher, mes yeux affaiblis ont cru voir votre ombre voltiger autour de moi pour me consoler !... La fièvre alors troublait mon cerveau ; le désespoir et la fureur s'emparaient de moi ; je me roulais sur la terre en vous appelant avec des cris de rage, et je ne recouvrais l'usage de ma raison et le sentiment de la réalité, que sous l'aiguillon de la douleur, et sous les coups de mes bourreaux.

Enfin, l'heure de ma délivrance arriva. Un jour

que je travaillais seul, à une assez grande distance des autres mineurs, l'homme préposé à la garde de l'entrée du souterrain, s'était endormi. Une pensée du ciel ou de l'enfer, une pensée de salut se présenta tout-à-coup à mon imagination. Je m'approchai de cet homme avec précaution. J'étais hors de la vue des autres surveillants, et l'instrument dont je me servais pour creuser la terre pouvait donner la mort d'un seul coup. Je frappai, et mon gardien tomba sans mouvement. Je le dépouillai aussitôt de ses vêtements que je substituai à ceux que je portais... Oh ! par pitié ! Dayelle, ne détournez pas ainsi vos regards avec horreur. Le ciel m'est témoin que ce n'était pas tant le désir de ma délivrance qui m'a porté à ce crime, que l'espoir de vous retrouver. Non, les tortures perpétuelles de cette existence de damné, non, cette agonie lente et cruelle n'étaient rien pour moi, en comparaison de la pensée d'être pour toujours séparé de vous.

Dès que je me crus suffisamment travesti, je donnai à ceux des gardes préposés à l'entrée extérieure le signal par lequel les surveillants avaient l'habitude de faire savoir qu'ils voulaient sortir du souterrain. Un siège de bois suspendu au bout de deux longues cordes descendit aussitôt par l'ouverture qui servait d'issue au souterrain ; je m'y installai vivement, et je ne tardai pas à atteindre la surface extérieure de la terre. La nuit qui commençait à tomber favorisa mon projet. L'obscurité empêcha de distinguer mes traits et d'apercevoir les taches de sang qui couvraient mes habits. Je m'éloignai promptement en gagnant le bord de la mer, résolu à me faire tuer, plutôt que de me laisser prendre vivant par les soldats qu'on ne tarderait pas à mettre à ma poursuite, dès que mon évasion serait connue. Au point du jour, j'aperçus une chaloupe de pêcheurs à l'ancre à peu de distance du rivage. Je leur fis des signaux auxquels ils ne répondirent point ; alors je n'hésitai pas à me jeter à la nage, pour aller implorer leur assistance. Par bonheur pour moi, je reconnus, en approchant, que c'étaient des pêcheurs grecs. Ils me reçurent, en effet, dans leur chaloupe et m'offrirent, dès qu'ils connurent mon aventure, de me conduire à un navire français qui se trouvait alors dans le port, et devait bientôt mettre à la voile. Tout réussit au gré de mes désirs. Après être demeuré quatre jours, caché à bord du navire français, je m'éloi-

qui enfin des côtes de la Turquie, sous la protection de mes généreux hôtes.

Inconnu, sans appui, j'errai longtemps dans Paris, en proie à la plus profonde pauvreté. Mais le malheur n'existait plus pour moi, dès l'instant que j'avais l'espérance de vous revoir. Je ne doute pas que votre libérateur, après avoir séjourné quelque temps à Venise, ne vous eût amenée à Paris. Malheureusement, comme j'ignorais son nom, je ne pouvais me livrer à aucune recherche utile, et je perdis peu à peu l'espoir de vous retrouver.

Un soir, je tombai par hasard au milieu d'une troupe de tirelaines, auxquels, dans mon désespoir, je n'essayai même pas de résister. Frappés néanmoins de ma vigueur apparente et de mon sang-froid, autant que de l'aspect misérable de mes vêtements, ils m'emmenèrent dans un cabaret qui leur servait habituellement de lieu de rendez-vous, et m'engagèrent à boire et à manger avec eux. J'acceptai; car j'étais mourant de faim. Ils m'adressèrent ensuite quelques questions auxquelles je répondis par le récit de mes aventures et l'aveu sincère de ma fâcheuse position. A peine eus-je prononcé votre nom que l'un d'eux me permit de m'indiquer votre demeure et de m'aider efficacement à vous voir et peut-être à vous entretenir, si je voulais consentir à m'associer avec eux. Transporté de joie, je promis tout ce qu'ils voulurent. Celui qui avait pris la parole, m'annonça alors qu'il avait été récemment au service du comte de Miremont, votre libérateur, qui venait de mourir après vous avoir établie à la cour, où vous jouissiez de la protection de la reine-mère.

Aidé de mes compagnons je fis bien des tentatives inutiles pour arriver jusqu'à vous, ou seulement pour vous faire parvenir de mes nouvelles. Enfin, un caprice du roi est venu récemment combler tous mes vœux, en m'appelant pour quelques instants, avec trente de nos compagnons, à figurer à la cour, sous un déguisement, pour récréer sa majesté par le spectacle de notre habileté et de notre audace dans le métier honteux où la destinée m'a jeté. Je vous ai revue enfin, Dayelle. Ah! comment vous peindre ce qui se passa alors au dedans de moi-même? J'ai béni et j'ai maudit tour à tour ce costume somptueux qui me rendait méconnaissable à vos yeux, et ce masque qui vous dérobaient mes traits. Vingt fois je fus sur le point de me précipiter à vos

pieds, au risque de vous perdre une seconde fois, par cette imprudence. Vingt fois, j'ai voulu vous parler, au moins pour vous dire : C'est moi! Je suis Zané,... Zané qui t'aime toujours et que tu regrettes peut-être! D'autres fois, je voulais aller me jeter aux genoux du roi, de la reine, de Catherine. Que sais-je moi! j'étais fou, Dayelle. Ta vue m'enivrait et j'avais soif d'entendre le son de ta voix. Mais, toi, âme de ma vie, n'as-tu donc rien deviné, rien ressenti, quand je passais près de toi, si près que mes mains ont effleuré ta robe et que mon haleine brûlante devait courir sur tes épaules nues? Ah! s'il ne m'en eût coûté que la vie, avec quel transport j'aurais baisé seulement le bas de ta robe! Quand j'arrêtais sur ton visage mes regards que tu semblais éviter, dis, toi par qui seule j'existe, ne sentais-tu rien passer en toi de la joie insensée qui inondait ma poitrine? Ah! j'ai connu dans ces instants toutes les délices et tous les tourments de l'amour! car je connus la jalousie pour la première fois... Oui, j'ai surpris dans les regards enflammés de Henri de Bourbon, le secret de son amour pour vous. Tout à l'heure encore, une femme, en sortant d'ici, a laissé votre porte entr'ouverte... et le roi de Navarre était là! Il allait entrer, à la faveur de l'obscurité et de cette lâche complaisance, quand la fureur m'a égaré. Je me suis précipité sur lui, je l'ai renversé et je suis entré à sa place. Vous pâlissez, Dayelle! Ah! vous aimez cet homme!... malheur à lui donc! malheur à vous et à moi!

En disant cela, Zané se roula aux pieds de Dayelle, en se tordant les bras avec des cris de rage. Dayelle, épouvantée par la violence de ce désespoir, autant que par la pensée de la trahison infâme de la marquise, essayait en vain de se disculper, en ranimant le courage de Zané.

— Non, non, dit Zané, lui ou moi, nous mourons.

— Oh! ne dis pas cela, par pitié pour moi, s'écria Dayelle.

— Ah! tu trembles pour lui, perfide!

— Non, insensé, mais bien pour toi. Ouvre les yeux. Ta haine est impuissante contre un roi. Tu succomberais mille fois avant que la pointe de ton poignard pût seulement effleurer sa cuirasse...

— Rassure-toi, fit Zané avec un affreux sourire, si mon poignard n'est pas assez long ni assez fort, j'y joindrai ceux de mes compagnons; trente poi-

gnards bien affilés et sûrs valent mieux que la cotte de mailles, l'escorte formidable et même la puissante épée d'un roi!..

Ecoute, ajouta Zané après avoir joui quelque temps de la terreur et des angoisses de Dayelle, je n'ai plus que faire de la vie si tu me repousses. Je ne la garderai désormais que pour me venger. Eh bien! tu peux arrêter d'un mot ma vengeance. Jure-moi que tu n'aimes pas cet homme.

Dayelle promena autour d'elle des yeux égarés, comme pour chercher une issue par où elle pût échapper à l'abîme ouvert sous ses pieds. Son front pâle et ses traits altérés semblaient réfléchir les combats qui se livraient dans son âme. Zané attendait sa réponse, comme un accusé attendant son arrêt aux pieds de son juge.

— Je jure, dit-elle enfin d'une voix dont l'émotion profonde trahissait la fermeté qu'elle cherchait à donner à sa physionomie, je jure de rester éternellement fidèle à la foi que je vous ai donnée et de n'appartenir jamais qu'à vous.

En disant ces mots, la force factice qui l'avait soutenue jusqu'alors l'abandonna tout-à-coup, comme si ce dernier effort eût achevé de l'épuiser. Elle s'affaissa sur elle-même, et glissa froide et inanimée sur le tapis de la chambre. Zané la prit dans ses bras et la reposa doucement sur l'ottomane. En ce moment des pas se firent entendre dans la galerie. Le jour commençait à briller à travers les rideaux de soie qui cachaient la fenêtre. Zané tressaillit, comme rappelé subitement au sentiment de sa position et du danger auquel sa présence exposait Dayelle. Se penchant sur elle avec précaution, il colla ses lèvres sur les joues décolorées de la jeune fille. Puis s'arrachant brusquement d'auprès d'elle, il s'élança hors de la chambre, après s'être assuré qu'il n'était aperçu de personne. Parvenu, non sans peine, dans la cour du Louvre, il présenta à la sentinelle le sauf-conduit qui lui avait été donné par Charles IX, ainsi qu'à ses compagnons, et franchit sans obstacle la porte du manoir royal.

IV.

L'É FANTÔME.

Quand Dayelle eut recouvré l'usage de ses sens, le jour avait paru depuis longtemps. Un

mouvement extraordinaire régnait dans l'intérieur du Louvre. Les valets, à la livrée royale, circulaient, affairés, à travers les galeries et les escaliers qui conduisaient aux appartements du roi et des princes, tandis que déjà, dans les cours, les écuyers avaient peine à contenir l'ardeur des chevaux richement caparaçonnés. Dayelle se hâta de se rendre auprès de Catherine de Médicis, où son service l'appelaît plutôt qu'à l'ordinaire. Catherine la reçut avec sa bienveillance accoutumée et lui ordonna de se tenir prête à l'accompagner à la chasse.

— Je veux vous avoir à mes côtés aujourd'hui, ma toute belle, ajouta la reine-mère en la regardant d'un air soupçonneux, et ne vous point perdre de vue, un seul instant. Car, outre le cerf et le sanglier, je sais que vous pourriez courir plus d'un danger et que vous êtes, dit-on, gibier de roi.

Dayelle pâlit en entendant ces paroles. Catherine, qui s'en aperçut, se hâta d'ajouter d'un air de bonhomie :

— Oh ! pour ce qui est de moi, du moins, je n'en crois rien. Ce sont là de méchants propos auxquels nous sommes toutes exposées.

— Votre majesté, balbutia Dayelle, est supérieure à la calomnie, par sa vertu, comme elle l'est à toutes les femmes, par sa beauté.

— Vous le croyez, ma mie ? fit Catherine rendue par ce compliment à sa gâté naturelle et adressant à sa glace un coup d'œil de satisfaction; dans ce cas, m'est avis que nous ne devons aller, ni vous, ni moi, courir les bois aujourd'hui, puisque, dit-on,

L'amour est le larron des bois.

Madame de Mercœur, ajouta Catherine en s'adressant à une petite femme blonde à l'air mutin et coquet, chantez-nous donc, je vous prie, ce refrain de votre pays que vous m'avez dit l'autre jour.

A ces mots, la dame interpellée s'avança en rougissant légèrement et chanta d'une voix un peu tremblante :

L'amour est le larron des bois
Qu'il hante de préférence,
C'est là qu'il surprend maintes fois
La beauté, l'innocence,
Fille qui a gentil mine

Et fin corsage,
Et qui veut être sage,
Onques ne doit aller au bois.

Vous voyez, dit Catherine s'adressant à la jeune Grecque en souriant, les bois ne sont pas sûrs pour vous, ma charmante, si je ne vous ai tout près de moi.

— Mais il y a encore un couplet, fit observer la jolie chanteuse.

La chanteuse continua avec toutes sortes de petites minauderies :

Mais, las ! n'est pas toujours au bois
Qu'amour exerce maléfices ;
Aussi bien à ses exploits
Villes et palais sont propices.
Fille qui a gentil minois
Et fin corsage,
Pour cesser d'être sage
Pas n'a besoin d'aller au bois.

Eh bien ! Mesdames, puisqu'il en est ainsi, s'écria gaiement Catherine, et puisque nous ne sommes pas plus en sûreté ici que dans les bois, nous irons donc toutes à Saint-Germain. Aussi bien pourrait-il se rencontrer quelque larron au Louvre, depuis qu'il a plu au roi notre fils d'y introduire, cette nuit, une compagnie de coupeurs de bourses... A propos, Mesdames, et vous, ma mie, ajouta-t-elle en s'adressant à Dayelle ; quelqu'un de ces maudits larrons ne vous aura-t-il rien pris?... Mais qu'avez-vous, chère belle ? vous voilà toute pâle et défaite. Votre sommeil aurait-il été agité par quelque fâcheuse vision ?

Dayelle, en effet, interdite et troublée par les dernières paroles de la reine, paraissait près de défaillir. Elle songeait à la rencontre nocturne de Zané et du roi de Navarre et craignait un nouveau scandale.

— Allons, ma mie, reprit la reine, cela ne sera rien. Le grand air et la promenade vous remettront, j'en suis sûre ; allez vous habiller pour la chasse et ne tardez à revenir me joindre ici pour m'accompagner.

Dès que Dayelle fut sortie, plusieurs dames se regardèrent en échangeant un sourire méchant.

Notre petite reine est souvent incommodée, fit observer madame de Candole avec une apparente ingénuité.

— M'est avis que l'air de cette chambre ne lui

est plus bon, ajouta M^{me} de Bresme en se penchant à l'oreille de sa voisine.

En ce moment le son du cor, qui se fit entendre dans la cour, annonça que le roi se disposait à partir. Dayelle ne tarda pas à reparaitre dans la chambre de la reine-mère. Catherine ayant achevé sa toilette, quitta son appartement et arriva, par le grand escalier, suivie de ses dames d'honneur, dans la cour où l'attendait un superbe genet d'Espagne qu'elle monta lestement. Dayelle, placée sur une haquenée blanche, se tenait immédiatement derrière la reine. Bientôt arrivèrent les princesses avec toute leur suite et enfin le roi accompagné du roi de Navarre et des ducs d'Alençon et d'Anjou. A un signal donné par le roi, le son du cor retentit pour la dernière fois, et le cortège royal se mit en marche en suivant la rue Saint-Honoré.

Le roi et les princes ouvraient la marche, précédés par une compagnie d'archers. Après eux venaient les princesses suivies par une troupe de cheval-légers, dont une partie formait la haie de chaque côté du cortège. Les pages, les écuyers et les valets suivaient à quelque distance. Quand on eut traversé la ville où l'affluence des curieux forçait les cavaliers de retenir leurs chevaux pour ne point écraser le peuple, le roi, impatient de ce retard, lâcha la bride, et toute la troupe, y compris les dames, suivit son exemple et partit au grand trot.

En moins de deux heures on arriva à l'entrée de la forêt de Saint-Germain où les équipages de chasse du roi l'attendaient depuis le matin. Le roi, les princes et les gentilshommes de leur suite, ayant pris leurs armes et changé de chevaux, les chiens furent découplés et lancés dans toutes les directions, et la troupe des chasseurs, le roi à leur tête, se précipita, à fond de train, dans les allées latérales. Bientôt toute la forêt retentit des sons du cor et des aboiements des chiens.

Catherine de Médicis, qui n'aimait pas moins que le roi son fils la chasse et l'exercice du cheval, s'était armée, comme lui, d'un mousquet, et galoppait dans une allée parallèle, en suivant la direction indiquée par le son des cors. Trois dames d'honneur, parmi lesquelles se trouvait Dayelle, avaient peine à se maintenir à ses côtés. Marguerite de Valois, la reine Élisabeth, la princesse Claude, et un grand nombre de dames formaient, à une certaine distance, en arrière, un

escadron brillant, qu'à la richesse et à l'élégance des costumes on aurait pu prendre pour l'état-major de l'armée de Catherine. C'étaient, en général, les dames de la *petite bande*. Leurs chevaux allaient au pas, et elles devisaient, sans plus s'inquiéter de la chasse que si elles étaient au Louvre, de divers sujets légers et galants.

De son côté, Charles IX, emporté par l'ardeur de la chasse, avait devancé presque toute son escorte. Cinq ou six gentilshommes, galoppaient seuls sur ses traces. Le roi de Navarre était à leur tête, et, à en juger par l'allure de son cheval, il était évident qu'il ne devait cet avantage qu'au respect et à la courtoisie des gentilshommes qui l'accompagnaient. Henri semblait distrait et rêveur, et il était facile de voir que le plaisir de la chasse auquel il se livrait, d'ordinaire avec beaucoup d'emportement, n'avait aucun charme pour lui dans ce moment. Le souvenir de sa mésaventure l'obsédait sans cesse et l'avait tenu éveillé toute la nuit. Dans le premier moment de trouble causé par cet étrange accident, il avait vainement cherché à se rendre compte des sensations et des idées qui l'assaillirent. Il ne sut d'abord si le choc violent qu'il venait d'éprouver et la chute qui en était résultée devaient être attribués au hasard ou à la malveillance. Dans ce dernier cas, le billet anonyme reçu la veille était un piège et ses soupçons ne pouvaient tomber que sur le duc d'Anjou ou la reine de Navarre, ou peut-être sur tous les deux à la fois; car la prédilection de Marguerite pour son jeune frère n'était que trop connue et rien n'empêchait de supposer qu'ils eussent conspiré ensemble pour jouer quelque mauvais tour, l'un à son rival, l'autre à son époux infidèle. Peut-être aussi la reine-mère, qui n'aimait pas le roi de Navarre, n'était-elle point étrangère à cette mystification. Cependant, tout, à l'exclusion du dénouement, avait eu lieu exactement de la manière qu'il avait été annoncé. Une femme était sortie de l'appartement de Dayelle, et la porte était restée entr'ouverte. Si cette femme était dans le complot, comment avait-elle osé s'exposer à être reconnue par le roi de Navarre et à devenir l'objet de sa colère? Comment d'ailleurs admettre un seul instant la participation de Dayelle à un pareil complot? Quant à une infidélité flagrante, cette supposition ne se présentait pas même à l'esprit d'Henri. Et pourtant la déplorable issue de son entreprise n'était que trop

réelle, et l'ombre qu'il avait aperçue se glissant à sa place par la porte entr'ouverte n'était point un rêve de son imagination. Le jour naissant avait surpris Henri livré à toutes ces incertitudes, et ces tristes pensées le préoccupaient encore pendant la chasse. Vingt fois, au moment où le cortège était réuni dans la cour du Louvre, en attendant le signal du départ, soit pendant le trajet, soit à l'instant où l'on arriva au bois, il avait essayé de s'approcher de Dayelle pour lui adresser un mot à la dérobée, ou, au moins, pour chercher à lire sur sa figure le secret de l'aventure fatale de la nuit; mais il ne put s'approcher d'assez près pour lui parler, et ce fut en vain qu'il l'interrogea du regard et s'efforça de deviner sa pensée. La belle Cypriste fut impénétrable. La candeur siégeait, comme à l'ordinaire, sur son front blanc; ses grands yeux noirs rencontraient ceux d'Henri sans se troubler, et sa figure, un peu pâle au moment du départ, mais ranimée et rafraîchie par une longue course, n'exprimait plus que cette émotion légère que donne l'attente du plaisir.

• La chasse était dans toute son ardeur. Le cerf était lancé; le cor avait sonné l'hallali. Les hennissements des chevaux, les cris des chasseurs et les aboiements redoublés des chiens avaient répondu à cet appel joyeux. Le roi Charles, haletant et couvert de sueur, venait d'arriver seul à l'entrée d'un carrefour, lorsqu'il vit tout-à-coup sortir d'une allée étroite et s'avancer vers lui, un fantôme d'une stature colossale dont les yeux ressemblaient à deux charbons ardents, quoiqu'il portât sur sa poitrine une large blessure encore saignante. Charles, naturellement superstitieux quoique brave, se sentit saisi d'une terreur insurmontable, en croyant reconnaître, sur la figure du fantôme, les traits de l'amiral de Coligny... Son premier mouvement fut de fuir.... Une sorte de honte le retint cependant, et ayant réussi, malgré les efforts de son cheval qui se cabrait et bondissait de frayeur, à ajuster le fantôme, il déchargea sur lui son mousquet presque à bout portant. Mais la balle amortie retomba à ses pieds. A cette vue, Charles perdit toute présence d'esprit et tournant bride aussitôt, il s'enfuit en appelant à son aide. Les gentilshommes qui le suivaient de plus près eurent à peine le temps de se ranger pour lui livrer passage, et le voyant pâle et tout effaré, se mirent à sa poursuite, en criant à la trahison. Effrayé de plus en plus par le tumulte et les cla-

eurs, le cheval du roi avait pris le mors aux dents, et nul n'osait, soit par crainte du danger, soit par ignorance de ce qui s'était passé, se jeter à la traverse pour l'arrêter.

Plus curieux ou plus téméraire que les autres, le jeune roi de Navarre fut le seul qui, en voyant ainsi fuir Charles IX, osât poursuivre son chemin, afin de vérifier, au moins, la cause de sa frayeur. Arrivé au carrefour, presque à l'instant où Charles venait de s'en éloigner, il ne vit plus le roi; mais en regardant autour de lui, il aperçut en plusieurs endroits de la lisière de la forêt, des figures masquées, et l'extrémité de plusieurs mousquets qui se retirèrent à sa vue... Henri, effrayé à son tour, s'enfuit en criant à la dérobée.

Bientôt ce cri, répété de proche en proche, remplit de tous côtés. L'épouvante devint générale. Ceux qui n'avaient rien vu et qui ignoraient la véritable cause du tumulte, disaient qu'on avait voulu tuer le roi; d'autres assuraient qu'il était mort; d'autres enfin, qu'il était devenu subitement sourd et frappait tout ce qui l'approchait. Un petit nombre répandait le bruit que la forêt entière était cernée par les huguenots qui allaient exercer sur le roi et toute sa cour de sanglantes représailles de la Saint-Barthélemy. A la première nouvelle, Catherine de Médicis, Madame Claude, Marguerite de Valois rebroussèrent chemin afin de connaître la vérité par elles-mêmes. La reine Elizabeth s'évanouit. Le désordre se mit alors parmi l'escorte des princesses. Quelques dames poussèrent de grands cris, tandis que d'autres, perdant entièrement la raison, se jetaient à l'aventure dans des chemins de traverse pour tâcher d'échapper, disaient-elles, au massacre qui allait avoir lieu. La plupart des dames d'honneur n'osèrent suivre les princesses, soit par crainte des ennemis, soit pour éviter le rençêtre terrible du roi.

Cependant Charles, serré de près par le roi de Navarre, les ducs d'Anjou et d'Alençon, ainsi que MM. de Guise, Matignon, Cossé, Montmorency, Buihy, Guित्रy et de la Rochefoucault, qui cherchaient à le rassurer en l'appelant à haute voix et que, dans son égarement, il prenait pour des huguenots acharnés à sa poursuite, retournait fréquemment la tête vers eux avec tous les signes d'une terreur indomptable, en leur criant :

— A quartier! Messieurs, à quartier!.. Je

suis gentilhomme... Faites-moi merci! sur le salut de mon âme, vous aurez la liberté de conscience...

Arrivé à quelque distance des groupes des princesses, le cheval du roi s'abattit... On trembla pour les jours de sa majesté, et l'on se précipita sur elle pour la dégager et la secourir... Le hasard voulut que ceux qui arrivèrent les premiers fussent MM. de Guित्रy et Buihy, dont Charles IX connaissait le zèle ardent pour la religion réformée. Tous deux, dans la première alerte, avaient tiré leur épée. M. de Guित्रy saisit vivement d'une main la bride du cheval, tandis que M. de Buihy se penchait vers le roi pour l'aider à se relever.

— Monsieur de Guित्रy, s'écria le roi renversé, tout en cherchant à se couvrir avec le couteau de chasse qu'il avait tiré de sa ceinture, ne me tuez pas ici, je vous prie! Foi de roi, je vous rétablirai dans les biens et dignités de votre père, à qui Dieu fasse miséricorde à cause de vous...

On eut beaucoup de peine à désarmer l'infortuné monarque dont la raison était entièrement égarée. On fit aussitôt avancer une voiture dans laquelle il fut placé entre ceux des gentilshommes de sa maison qu'il aimait le plus, et l'ordre fut donné de gagner au plus vite le château de St-Germain. Les princesses le suivirent dans une autre voiture. Le reste de l'escorte était à cheval, et une compagnie de cheval-légers et de gardes-du-corps ouvraient et fermaient la marche comme à la sortie de Paris. Au moment de partir, Catherine de Médicis, s'étant retournée pour parler à une de ses dames d'honneur, fut étonnée de ne point apercevoir Dayelle parmi elles. On l'appela vainement et l'on acquit promptement la certitude que la jeune Grecque n'était point avec la suite des dames et n'avait été vue par personne depuis l'événement de la forêt. Malgré la vive préoccupation que lui causait l'accident arrivé au roi, Catherine ordonna à M. de Pardaillon de prendre avec lui six cavaliers, de retourner en toute hâte à la forêt, et de n'en revenir qu'en ramenant la jeune Cyprilote, ou, pour le moins, qu'après avoir appris d'une manière certaine ce qui lui était advenu.

La disparition de Dayelle fut bientôt connue de toutes les personnes qui formaient la suite du roi. Le premier mouvement du roi de Navarre, en apprenant cette triste nouvelle, fut de retour-

ner seul à la rencontre de Dayelle. La crainte du scandale, le respect qu'il devait à sa femme et au roi de France, le déterminèrent à différer l'exécution de son projet, malgré l'impatience et la vive inquiétude qu'il éprouvait. Assuré que l'accident arrivé à Charles IX était le résultat d'un complot formé par les huguenots, il ne pouvait expliquer la disparition de Dayelle que par une cause fortuite. Il n'eût point été éloigné de croire à un enlèvement, si quelqu'un des gentilshommes admis à la chasse du roi n'avait point reparu après l'événement. Mais aucun ne manquait à son poste, et nul ne paraissait, à cette heure, se soucier d'autre chose que de l'étrange aventure et de la situation d'esprit de Charles IX. Le duc d'Anjou, lui-même, sur qui Henri arrêta d'abord ses soupçons, paraissait entièrement livré aux réflexions que suscitait dans son esprit l'événement imprévu qui venait de mettre en péril tout à la fois la vie et la raison de son frère. Néanmoins, comme il n'y avait que deux explications possibles à la disparition de Dayelle, savoir, son enlèvement ou un malheur encore plus grand, Henri préféra de ces deux maux celui qui n'excluait pas tout espoir.

Cependant l'agitation du roi s'était calmée peu à peu durant le trajet de la forêt à Saint-Germain. Arrivé au château, il fut mis au lit et saigné abondamment par ses médecins, ce qui lui procura aussitôt un sommeil profond. A son réveil, ses idées s'étaient éclaircies, et il était redevenu entièrement maître de sa raison. Il raconta, avec assez de tranquillité, ce qu'il avait vu dans la forêt, et conclut, ainsi que toutes les personnes présentes, à l'existence d'un complot formé par les religionnaires, soit pour le frapper de terreur et le déterminer à rétracter ou modifier les édits sur la religion réformée, soit même pour l'enlever et le garder en otage. Les renseignements ajoutés par le roi de Navarre sur ce qu'il avait aperçu lui-même au carrefour, après la fuite du roi, firent prévaloir ce dernier avis. On résolut, en conséquence, de faire, au plus tôt, cerner toute la forêt et d'envoyer à Paris quêrir de nouvelles troupes, pour se mettre en campagne, s'il en était besoin. Ces dispositions cadraient trop bien avec les desseins secrets du roi de Navarre pour qu'il ne s'y associât pas avec enthousiasme. C'est pourquoi il n'hésita pas à réclamer l'honneur de diriger lui-même les recherches, fondant pré-

ciement ses prétentions sur les sympathies qu'il lui supposait naturellement pour ceux de son ancienne religion, et sur les soupçons qui, dans cette circonstance, ne manqueraient pas de s'élever contre lui. Charles lui accorda sa demande pour lui donner une marque éclatante de sa confiance, et Henri se retira tout aussitôt pour aller prendre le commandement des soldats qui devaient l'accompagner. Comme il passait près du duc d'Anjou qui se tenait à l'écart dans la chambre du roi :

Et vous, Monseigneur, lui dit-il à voix basse en attachant sur lui un regard soupçonneux, n'avez-vous rien perdu dans cette équipée? et si vous le voulez point vous joindre à moi pour battre la forêt?

— Je le veux assurément, répliqua le duc d'Anjou avec embarras, et ne laisserai point échapper cette occasion de prouver au roi mon frère mon zèle pour le bien de l'Etat et la défense de sa personne.

V.

LES DEUX HENRI.

En associant le duc d'Anjou à son entreprise Henri espérait tout à la fois réussir plus sûrement dans ses recherches et arracher peut-être à son rival quelques renseignements sur l'aventure mystérieuse où il avait joué lui-même un si triste rôle. De son côté, le duc d'Anjou n'était pas moins préoccupé, au fond, de la disparition de la belle Cypriote que de la nouvelle conspiration des huguenots. Quoique remplis de défiance l'un pour l'autre, ils étaient possédés d'un égal besoin de se communiquer leurs doutes et leurs espérances et de s'observer réciproquement. Mais comme la dissimulation et la contrainte pesaient davantage au cœur d'Henri, ce fut lui qui rompit le premier le silence en abordant le sujet de leurs préoccupations avec sa franchise ordinaire.

Les deux princes chevauchaient à quelque distance en avant de leur troupe, comme d'un accord tacite, s'observant à la dérobée et échangeant de loin en loin quelques paroles sur l'incident de la journée.

— Avouez, mon cousin, dit tout-à-coup Henri serrant son cheval contre celui du duc, que, non-

stant le bien de l'État et le service du roi, ce n'est pas seulement aux huguenots que vous en avez dans cette recherche, et que vous laisseriez volontiers tous les hérétiques pour l'espoir de retrouver notre belle petite reine de Chypre...

— *Votre et non pas notre*, s'il vous plaît, sire, expliqua le duc sans se laisser émouvoir par cette rusque attaque; car pour moi, je n'y eus jamais aucune prétention. Quelle apparence, ajouta-t-il d'ornement, que je voulusse entrer en lice avec un si galant et si puissant prince?

— Là! là! ne vous piquez point, mon cousin, pour ce que j'ai dit, cela n'étant, je vous jure, à aucune mauvaise intention à votre égard... Entendons-nous bien plutôt pour arriver loyalement à nos fins, comme il convient entre gens de notre sorte... Quant à moi, vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais je donnerais volontiers au fléau tous ces enragés Huguenots, dont Dieu me pardonne! pour cette petite Cypriote qu'ils auront peut-être mise à malemort, après avoir mis son honneur à néant!...

— Pour ce qui est de cette mort, je n'en ai aucune crainte. Je croirais bien plutôt à quelque rapt commis par l'un de ces mécréants, à la faveur du tumulte, en dédommagement du roi, mon frère, qu'ils n'ont pu prendre...

— Eh! mon cousin, à quoi leur servirait, je vous le demande, un pareil otage, et qui songerait à le réclamer, excepté vous et moi, peut-être?...

— Et la reine, ma mère, pour le sûr; car, vous le savez, elle aime cette jeune fille, ni plus ni moins que mes sœurs Marguerite et Claude. D'ailleurs, ajouta le duc d'un air soupçonneux, quel autre à la cour pourrait-on accuser de ce rapt?

— Ma foi! mon cousin, répliqua Henri avec vivacité, j'avouerai que ma jalousie vous avait gratifié de ce fait, vous, ou du moins quelques affidés apostés par vous...

— Moi! sire, s'écria le duc; sur mon âme, votre jalousie vous a trompé. Ce serait à moi bien plutôt d'être jaloux, vous en conviendrez. Votre victoire a fait du bruit et l'on sait maintenant quelle sainte vous allâtes invoquer, l'autre jour, dès le matin, dans la chapelle du roi.

— Par saint Henri, notre patron à tous deux! répliqua le roi de Navarre, visiblement décontenancé, je hante peu souvent les églises, quoique

je sois peut-être aujourd'hui aussi bon catholique que le Pape. Je ne sais vraiment de quel victoire vous voulez parler, et Dieu veuille que je sois un jour plus victorieux en guerre que je ne le suis en amour! Mais, puisque vous me mettez sur ce chapitre, permettez-moi de vous demander si vous n'auriez point, par hasard, quelque connaissance d'un certain esprit ou démon, — car, pour sûr, nul homme n'aurait été assez hardi pour cela, — qui a osé entrer, en ma présence, cette nuit passée, par la porte entr'ouverte de la chambre de Dayelle! Par l'enfer, mon cousin, si celui-là a une âme, je la lui ferai rendre un jour, avec la pointe de cette épée!... Et si quelqu'un de cette cour, fût-ce le roi en personne, a voulu seulement se jouer de moi, je vous le dis, mon cousin, il y aura maille à partir entre lui et moi.

En disant cela, Henri serrait avec force le bras du jeune duc, tout en le regardant entre les yeux d'un air menaçant.

— Tout beau! sire, s'écria le duc d'Anjou dégageant son bras avec peine, quelle mouche vous pique? A d'autres, je vous prie; je ne suis point celui que vous cherchez. Si c'est à moi que vous en avez, expliquez-vous d'autre façon. Je ne suis pour rien dans cette affaire...

— Eh bien donc, je vous crois, répliqua Henri, mais alors vous sommes joués tous les deux...

Et tout aussitôt il raconta sa mésaventure de la nuit, moins la chute qu'il avait faite, et l'avis perfide qu'il avait reçu auparavant.

— Et afin que vous n'en doutiez, poursuivit-il, tenez, jugez-en vous-même...

Et il lui présenta en même temps le billet anonyme reçu la veille. Le duc d'Anjou rougit et pâlit plusieurs fois en le parcourant, car il avait reconnu d'abord l'écriture de la marquise de Dreux. Le dépit, la colère et la honte l'agitaient tour à tour. Le roi de Navarre, qui l'observait pendant cette lecture, attribua son émotion à un mouvement de jalousie irrésistible.

— Eh! mon cousin, lui dit-il, vous n'avez rien à regretter, et rien à craindre en ceci. Si vous n'avez pas triomphé, au moins vous n'avez pas été berné comme moi. Votre saint-gris! Pour qui donc et par qui a été jouée cette comédie?... Ah! madame Marguerite, ajouta-t-il tout bas, Charles avait raison. Le tour est de vous, je le vois bien... Mais, par la barbe du diable! mada-

même femme, votre malice et votre trahison auront menti.

— Ah! madame de Dreux, murmura de son côté le duc d'Anjou, sa jalousie ou l'ambition vous ont mal conseillée. Vous ouvrez à mes ennemis la porte par où je voulais entrer! Mais, sur ma foi! vous apprendrez à vos dépens que je ne veux point d'espion auprès de ma personne. Ainsi, reprit-il tout haut en s'adressant au roi de Navarre, votre majesté est d'avis que la belle Grecque nous en donne à garder à tous deux...

— Non pas, non pas, s'écria Henri avec vivacité, Dieu me préserve d'avoir dit cela!

— Mais enfin, cet esprit, ce démon que vous avez aperçu?...

— Cet esprit, répéta Henri avec embarras, n'était sans doute qu'une ombre, une vision de mon cerveau troublé... Et pourtant, ajouta-t-il en lui-même, ce que j'ai senti alors n'était pas certainement le contact d'un esprit, et ma chute ne fut que trop réelle.

— Eh bien! sire reprit le duc d'Anjou un peu rassuré par la mésaventure du roi de Navarre, et cherchant à surprendre sa bonne foi au moyen de la découverte qu'il venait de faire, mettez là votre main, je vous prie, et puisque nous ne sommes guère plus favorisés l'un que l'autre dans tout ce mystère, faisons en sorte de découvrir, vous, celui qui a pris notre place à tous deux, et moi, celle qui a écrit cette lettre;... et que celui de nous qui aura le premier réussi dans sa recherche, reste seul maître du champ de bataille.

— L'honneur de la dame étant gardé, répondit Henri, et à la condition qu'aucune violence ne lui sera faite et aucune indiscretion commise qui lui serait préjudiciable.

— Et aussi à la condition, ajouta le duc, que le service du roi passera le premier et que nous ferons d'abord ce qui nous a été commandé à cet égard.

— Je le jure, fit Henri sans hésiter.

— Et moi aussi, dit le duc, et maintenant, sire, songeons à nous bien acquitter de notre commission et à fouiller la forêt de telle sorte qu'aucun des hérétiques qui s'y trouvent à cette heure ne nous échappe.

En ce moment, les deux princes étaient arrivés en longeant la lisière de la forêt, à l'extrémité opposée au château, par laquelle ils supposaient que les courtisans, s'ils n'étaient pas encore échap-

pés, opéreraient leur retraite. La troupe fut divisée en trois parties; l'une, composée uniquement de fantassins, pénétra dans la forêt. en ayant ordre de la sonder dans toutes les directions. Elle devait aussi servir à faire communiquer ensemble les deux compagnies à cheval, commandées, l'une par le roi de Navarre et l'autre par le duc d'Anjou, qui côtoyaient la forêt tout en explorant la campagne. Les deux princes se séparèrent en se promettant de se rejoindre au premier signal donné par l'un d'eux. Le rendez-vous était à l'entrée du château où la jonction devait avoir lieu avant la nuit.

Le jour commençait à baisser, et déjà les deux troupes de cavaliers avaient parcouru, en suivant parallèlement la forêt, les deux tiers environ de sa longueur, sans qu'aucun signal eût été donné par les fantassins. Aucun bruit ne troublait plus les mystérieuses profondeurs du bois. Un silence universel avait succédé au tumulte de la chasse royale. Les arbres frémissaient plus doucement et l'on eût dit que la brise craignait de respirer. Les oiseaux voltigeaient mystérieusement d'arbre en arbre ou se cachaient effrayés dans les plus épais buissons. C'est à peine si l'on entendait le bruit étouffé des pas des fantassins furetant, tout en marchant, au plus épais des fourrés, sondant les buissons, et frappant quelquefois, du bout de leurs mousquets les troncs creux des vieux arbres.

Henri marchait seul et pensif en avant de sa petite armée, projetant au loin ses regards sur la campagne que le brouillard commençait à envahir. De moment en moment la forêt devenait plus sombre et les cimes élevées des ormes et des grands chênes se balançaient plus tristement sous le ciel obscurci. A voir défilier le long d'un bois, à cette heure douteuse du jour, cette troupe de cavaliers silencieux, dont les chevaux glissaient sans bruit sur le gazon des prés, on eût dit un noir escadron d'ombres guerrières partant pour quelque ténébreuse expédition. De tristes pensées en harmonie avec le tableau qu'il avait devant les yeux avaient envahi l'esprit, ordinairement insouciant et léger, du jeune roi de Navarre. Malgré lui, le souvenir de la disparition de Dayelle l'obsédait, et il était plus occupé du désir de la retrouver que du soin de découvrir les huguenots et de venger l'affront fait au roi Charles IX.

Tout-à-coup Henri s'arrêta et se retournant vers l'officier qui se tenait derrière lui :

— Capitaine Michaud, lui dit-il, ne sauriez-vous point m'apprendre, d'aveu ture, à qui appartient cette maison isolée au milieu de la campagne?...

— Sire, répondit le capitaine, elle appartient à M. le baron de Ferneuil.

— Le plus entêté et le plus fou des calvinistes, murmura Henri; cette fois du moins, il a pris ses précautions, et s'est bâti, à tout événement, une véritable forteresse. Tours, créneaux et fossés, rien n'y manque. Le coup est hardi, vraiment, pour un ennemi juré de M^{me} Catherine, d'oser élever une pareille citadelle en face du château de Saint-Germain... Eh! mais, — si je ne me trompe. — le baron n'était point aujourd'hui parmi la suite de moi. Cela est étrange, par ma foi! car j'ai vu de ses yeux le nom du baron sur la liste dressée par Jamin, d'après les ordres du roi...

— Capitaine Michaud, reprit tout haut le roi de Navarre, il me prend envie d'aller faire visite aux habitants de ce château avec six de vos soldats. Vous, cependant, vous resterez ici avec votre troupe en attendant mon retour, à moins que je ne vous fasse quelque signe de venir à moi.

En disant cela, Henri choisit six cavaliers pour l'accompagner dans son excursion et s'éloigna avec eux au grand trot, dans la direction du château. Il n'en était plus qu'à une faible distance, lorsqu'il aperçut, à travers la demi-obscurité formée par le brouillard, un homme se dirigeant vers le château, et suivant une ligne perpendiculaire à celle des cavaliers. Il marchait à grands pas et presque courbé jusqu'à terre, comme cherchant à se dérober aux regards. A cette vue, Henri fondit sur lui avec sa suite, mais l'inconnu avait sur eux une avance considérable et atteignit le premier le bord du fossé. Henri arriva presque en même temps sur le même point, regarda en vain tout autour de lui. L'inconnu avait disparu. En un instant on fit le tour des fossés, espérant qu'il se serait caché subitement parmi les roseaux ou les buissons dont ils étaient bordés. Mais cette recherche fut sans succès et l'on ne découvrit en aucun endroit la moindre trace de son passage.

— Ventre-saint-gris! s'écriait le roi de Navarre en faisant accomplir à son cheval sa cinquième évolution autour du château, ventre-saint-gris! sommes-nous ensorcelés tous à ce point que nous ne puissions plus distinguer un homme d'un roseau ou d'une broussaille, ou sommes-nous à

la poursuite du diable en personne, qui se sera changé subitement en rat ou en grenouille pour nous échapper et nous faire pièce?... Mes amis, ajouta-t-il en se tournant vers ses compagnons, moitié riant, moitié furieux, puisque le diable est de la partie, laissez-moi agir seul maintenant. M'est avis qu'il se brasse quelque chose dans cette maison, et qu'on ne voudrait pas y recevoir tout à la fois sept bons compères de notre sorte. Eloignez-vous donc, je vous prie, et me laissez pénétrer seul. Si vous ne m'en voyez ressortir avant une demi-heure, vous direz au capitaine de donner l'alarme à ceux de M. le duc et vous reviendrez tous ensemble faire ce qu'il vous commandera.

Les cavaliers ayant obéi à cet ordre, Henri vint se placer en face de la porte du château dont le pont était levé, et comme il avait conservé son costume de chasse, il saisit le cor qu'il portait suspendu à son côté, et donna le signal usité, en pareil cas, pour annoncer l'arrivée d'un étranger de distinction. Il avait déjà répété trois fois cet appel, sans qu'aucun être vivant se fût montré ni sur les murailles, ni au devant de la porte principale, et il allait renoncer forcément à son entreprise, lorsque le pont s'abaissa enfin. Henri le franchit sans hésiter. Après quoi, la porte de fer s'ouvrit et se referma sur lui aussitôt; un homme s'avança alors à sa rencontre, et l'invita à descendre, tandis que deux valets qui l'accompagnaient, s'emparaient de la bride de son cheval. Henri s'applaudissant intérieurement de n'être point reconnu, se donna pour un simple gentilhomme de Normandie, porteur d'un message important pour le baron de Ferneuil. Celui qui était venu le recevoir s'étant offert de le conduire auprès du baron, Henri le suivit dans une salle d'attente, se flattant en secret de surprendre le baron et ses complices en flagrant délit de conjuration. A sa grande surprise, il vit bientôt reparaitre le même personnage accompagné de plusieurs hommes armés qui se rangèrent, sur son ordre, en travers de la porte, comme pour en défendre le passage.

— Sire, dit alors l'inconnu s'avançant vers Henri d'un air résolu, il n'y a point ici de baron de Ferneuil; il n'y a de maître et seigneur en ce château que moi, Zané, le chef d'une compagnie de tire-laines et de coupe-bourses, qui vous fait son prisonnier.

VI.

LE REFUS D'UN TRÔNE.

Henri resta quelques instants muet de surprise. Cependant, malgré l'assertion de celui qui avait osé s'emparer de sa personne, il n'en persista pas moins à accuser les calvinistes de tout ce complot et à se regarder lui-même comme prisonnier du baron de Verneuil. Le premier de ces soupçons était seul fondé. Quelques calvinistes, le baron à leur tête, étaient à la vérité les acteurs de la tentative faite sur le roi Charles IX, mais la détention d'Henri était l'ouvrage de Zané :

Afin de mieux assurer l'exécution de leur entreprise, les conjurés avaient pratiqué un passage souterrain faisant communiquer le château du baron avec la forêt. Le tronc d'un grand chêne creusé par le temps lui servait d'entrée. C'est par cet endroit que les conjurés s'étaient sauvés, et avaient disparu tout-à-coup après leur ridicule échappatoire. Le baron et les autres calvinistes avaient pris la fuite, se dirigeant sur le Havre où se tenaient alors réunies les forces des religieux. Zané et sa bande, associés à l'exécution du complot, étaient alors restés maîtres du château où ils résolurent de s'enfermer pour résister jusqu'à la dernière extrémité, certains d'être tous pendus s'ils ne se faisaient tuer en se défendant. C'était là toute leur espérance, car bien que le château fût assez fort pour résister à un coup de main, ils ne pouvaient se flatter de s'y maintenir longtemps contre les troupes qu'on ne manquerait pas d'envoyer pour les châtier, aussitôt que la disparition et la captivité du roi de Navarre auraient fait connaître leur retraite.

Le premier sentiment de Zané, en se voyant maître de la vie du roi de Navarre, avait été de se venger d'un rival qu'il savait lui être préféré. L'intérêt des hommes qu'il commandait lui fit bientôt envisager la possession du roi de Navarre, comme pouvant être utile au salut général. Il ne se sentait plus le courage de mourir, depuis que Dayelle lui avait juré de rester fidèle à ses serments, depuis, surtout, qu'elle était devenue, elle aussi, sa prisonnière, qu'il la voyait et lui parlait à toute heure. Car c'était lui qui, profitant du désordre survenu dans la suite de la reine mère, pendant la chasse, avait enlevé Dayelle pour la conduire au château du baron de Verneuil par le passage secret.

En y arrivant, Dayelle, en proie au plus sombre désespoir, conjura Zané de s'éloigner et de la laisser seule. Zané obéit. Mille pensées tumultueuses se pressaient dans le cœur de Dayelle. Elle ne doutait pas que Zané n'eût deviné sa passion pour Henri de Navarre, et elle ne savait ce qu'elle devait craindre le plus, sa vengeance ou son amour. Que penserait Henri de Navarre de sa disparition ? L'aimait-il assez pour se mettre à sa recherche et braver à la fois la reine mère et la reine Marguerite ? Elle n'osait l'espérer. Cependant, quelque chose qui ressemblait à un heureux présage lui disait qu'Henri se souviendrait d'elle.

Son premier mouvement fut de chercher à s'enfuir. Elle parcourut le château remarquant les issues et les portes secrètes, décidée à saisir toutes les occasions de s'échapper. Puis, songeant à la nuit et au voisinage de la forêt, elle sentit s'éteindre ses espérances et ses désirs d'évasion, tremblante comme un enfant, elle se réfugia au hasard dans une salle donnant sur la cour d'honneur. Elle y était depuis quelques instants à peine, lorsque attirée vers la fenêtre par le bruit des pas d'un cheval entrant au galop dans la cour, elle aperçut le roi de Navarre qui, après avoir mis pied à terre, suivait Zané sans défiance. Dayelle pâlit et ne vit d'abord que le danger affreux qui menaçait Henri tombé, sans le savoir, entre les mains de son rival, et sa première pensée fut de l'en avertir ; mais elle comprit aussitôt que cet avertissement tardif ne servirait peut-être qu'à précipiter la perte de celui qu'elle voulait sauver. Résolue d'épier l'occasion d'agir plus efficacement, elle remarqua dans quelle partie du château Zané conduisait son royal prisonnier. Se hâtant alors de sortir pour ôter tout soupçon de l'esprit de Zané, elle se rendit secrètement dans une autre salle située sur une autre face du château, d'où l'on apercevait par dessus le mur intérieur la cime de la forêt.

Zané lui-même ne tarda pas à y venir après avoir cherché inutilement Dayelle dans la pièce où il l'avait laissée. Sa mise était assez recherchée et ressemblait à celle des seigneurs de la cour. Il jeta sur Dayelle un regard soupçonneux ; mais elle soutint cet examen sans rien laisser percer de la découverte qu'elle venait de faire et des pensées confuses qui agitaient son cœur. La figure de Zané trahissait la joie qu'il éprouvait. La

certitude de la vengeance avait dissipé jusqu'au moindre vestige des sombres préoccupations qui gégeaient sur son front quelques instants auparavant. Il s'étendit, vaincu par la fatigue et les émotions de la journée, sur un lit de repos placé à l'un des angles de la salle, le dos appuyé à l'une des colonnes de marbre blanc qui régnaient dans toute la longueur. Sa tête, en partie cachée par l'une de ses mains, reposait sur un coussin de velours cramoisi orné de glands d'or, pareil à la riche couverture qui décorait le lit. Il avait déposé à ses pieds son chapeau garni de plumes blanches, ainsi que le poignard qu'il portait à sa ceinture. Son chien, compagnon inséparable et dévoué de sa vie de bohémien, s'était couché près de lui, sur le tapis de la salle, comme pour protéger le repos de son maître (1). Sur l'invitation de Zané, Dayelle s'était assise au bord du lit. Zané semblait retenir avec peine, dans sa poitrine, le secret, de sa joie ou de ses espérances. On eût dit qu'il lutait contre deux sentiments contraires, son esprit flottant entre le désir de triompher de son rival aux yeux de sa maîtresse et le besoin d'assurer sa vengeance en se taisant. Ses yeux erraient autour de lui dans une vague incertitude, image du doute où son âme était plongée, s'arrêtant souvent sur la pâle figure de la jeune Grecque qui s'efforçait de cacher, sous une résignation douloureuse, les pensées qui bouleversaient sa tête. Peu à peu les yeux de Zané se fermèrent et les oscillations plus régulières de sa poitrine soulevée par sa respiration, indiquèrent qu'il venait de succomber à un sommeil profond.

Dayelle regardait, immobile et pensive, cette mâle et belle figure qu'elle avait contemplée tant de fois avec fierté et ce noble front à demi voilé par les boucles éparses d'une noire chevelure et où fermentaient aujourd'hui des pensées de vengeance et de meurtre. Elle se rappelait l'ami, le compagnon et le protecteur de son enfance, l'époux promis à sa jeunesse, le courageux défenseur de la pauvre orpheline, tombé victime de son dévouement. Elle se rappelait tout ce que cet infortuné avait souffert pour la retrouver et elle se demandait en pleurant si c'était bien lui qui était là sous ses yeux, vous désormais pour elle à l'infinie et peut-être à la mort... Puis elle songeait tout-à-coup à cette existence plus précieuse, hé-

las ! et plus chère à son cœur, placée par une destinée fatale sous la main et, pour ainsi dire, sous le poignard de son ennemi... A cette pensée, Dayelle jeta les yeux sur le poignard qui était à ses pieds et fit un geste pour s'en emparer ; mais le chieu, dont les regards suivaient avec inquiétude tous les mouvements de la jeune fille, comme si un pressant danger eût plané sur la tête de son maître, fit entendre un grondement sourd et prolongé. Dayelle cacha vivement le poignard qu'elle avait ramassé et resta immobile un doigt appuyé sur ses lèvres. On eût dit la statue du silence. Elle ne faisait pas un mouvement, et cependant sa figure était bouleversée par de violentes émotions, et de temps en temps son corps frémissait sous un tressaillement douloureux... La nuit était venue. La lune éclairait seule la salle par une fenêtre ouverte. Tout-à-coup Dayelle aperçut sur le lit une clé échappée de la main de Zané. Un éclair de joie brilla dans ses yeux. Elle saisit la clé, se leva doucement et gagna avec précaution la porte de la salle... Le chien, cette fois, se contenta de la suivre des yeux.

Arrivée dans la cour du château, Dayelle, après s'être assurée qu'elle n'était remarquée par personne, se dirigea rapidement vers un escalier conduisant à un appartement où une lumière brillait à travers les vitraux. D'épais barreaux de fer protégeaient la fenêtre. Cette circonstance parut donner une nouvelle force à la détermination de la jeune fille qui gravit l'escalier. Parvenue aux derniers degrés elle aperçut une sentinelle debout devant une porte. La sentinelle avait le dos tourné à l'escalier. Dayelle s'avança avec précaution, amortissant ses pas et retenait son souffle. Sa main serrait convulsivement dans sa poitrine le manche de son poignard. La sentinelle paraissait plongée dans un engourdissement voisin du sommeil... Le bras de Dayelle se leva et frappa avec force... La sentinelle se retourna en proférant un horrible blasphème, mais au même instant elle reçut dans la gorge un second coup qui étouffa sa voix et la renversa sans vie sur les dalles. Dayelle alors s'élança vers la porte qu'elle ouvrit au moyen de la clé dont elle s'était emparée.

Un jeune homme se tenait derrière la porte, comme s'il eût entendu ce qui venait de se passer de l'autre côté et comme prêt à tout événement. C'était le roi de Navarre... A la vue de la jeune Grecque il recula saisi d'étonnement.

(1) Voyez la gravure sur acier.

— Par le ciel ! s'écria-t-il, n'est-ce pas une vision ? n'est-ce point mon bon ange qui vient me visiter ?... Quoi ! madame, ajouta-t-il en se rapprochant de Dayelle avec un reste de doute, est-ce bien vous que je retrouve et qui venez me délivrer ? Quoi ! tant de courage et de dévouement pour moi !

— Sire, je vous aime, murmura Dayelle tremblante encore de terreur, de joie et d'amour, et j'ai voulu vous sauver.. Mais hâtez-vous, car vos jours sont en danger... Fuyez!...

Voyant qu'Henri hésitait à prendre ce parti, elle ajouta : si vous m'aimez, sire, au nom de cet amour, suivez-moi.

En disant cela elle prit la main d'Henri qui se laissa conduire par elle, à travers l'obscurité. A l'un des angles de la cour Dayelle ouvrit une portière qu'elle referma à demi derrière le roi de Navarre. Ils se trouvèrent alors dans le passage souterrain qui faisait communiquer le château avec la forêt. Dayelle marchait en avant, entraînant avec rapidité le jeune roi dont la main tremblait dans la sienne d'une émotion qui n'était pas de la frayeur. L'obscurité la plus profonde régnait autour d'eux, et hormis le bruit sourd de leurs pas et la respiration entrecoupée d'Henri, rien ne troublait le silence religieux du passage souterrain. Malgré le péril qui les poursuivait, pour ainsi dire, Henri sentait son cœur battre avec force dans sa poitrine et des désirs insensés troubler son imagination, à la pensée de l'isolement où il se trouvait avec cette jeune fille si noble, si belle et si passionnée. L'accès de jaloux qu'il avait senti, à la suite d'une circonstance récente, s'était dissipé, comme par enchantement. Tous ses doutes s'étaient évanouis devant un aussi touchant dévouement. Pour la première fois peut-être l'admiration et la reconnaissance se mêlaient dans son cœur aux transports de l'amour.

Tout-à-coup Dayelle s'arrêta. Elle était arrivée à l'extrémité du passage souterrain précisément au-dessous de l'arbre qui lui servait d'issue dans la forêt. Quelques degrés pratiqués dans le sol servaient comme d'échelons pour s'élançer au dehors.

— Adieu, dit Dayelle, en lui montrant le chemin, dans quelques minutes, vous serez hors de danger.

— Eh quoi ! répliqua vivement Henri, avez-

vous pensé que j'abandonnerais ainsi celle à qui je dois mon salut ! si vous refusez de me suivre retournons, je vous prie, d'où nous venons ; j'aime mieux mourir en vous défendant que de fuir sans vous.

— Sire, reprit Dayelle avec anxiété, Henri ajouta-t-elle plus bas, le temps presse ; nos ennemis peut-être sont déjà à notre poursuite ; n'ayez craignez rien pour moi, je vous jure qu'il ne me sera fait aucun mal ; mais partez, je vous en fais jure, je vous le demande ; au nom de ce que j'ai fait pour vous, je le veux !... Nous nous reverrons bientôt.

— Adieu donc, Dayelle, dit Henri, je vous dois obéissance ; je pars, puisque vous l'ordonnez, mais c'est pour revenir bientôt ; vous m'avez sauvé la vie, mais je fais serment, si jamais je redeviens libre et maître de ma personne, de choisir et proclamer que vous pour ma femme et souveraine.

Henri, à ces mots, serra avec force la jeune Grecque entre ses bras, et déposant un ardent baiser sur son front s'élança hors du passage souterrain.

Dayelle sourit tristement et s'enfuit ivre d'amour et fortifiée dans son cœur contre les dangers qui attendaient son retour.

Au bruit qu'elle fit en rentrant dans la salle où elle avait laissé Zané, celui-ci se réveilla. La lune commençait à projeter dans la salle sa clarté mélancolique. Les yeux de Zané en s'ouvrant rencontrèrent la pâle figure de Dayelle qui, assise à la même place, le regardait en silence. Un sourire de satisfaction effleura les lèvres de Zané qui essaya de prendre la main de Dayelle. Mais celle-ci la retira vivement.

— Eh quoi ! dit Zané en s'efforçant de cacher son dépit, je vous retrouve encore à mon réveil veillant à mes côtés ! Ne voulez-vous point aussi prendre quelques repos ?

— Il n'en est point pour moi dans les lieux où vous m'avez donné pour prison.

— Une prison !.. s'écria Zané en se soulevant une prison pour ma fiancée ! Dites bien plutôt un temple pour nos amours ;... car je veux que vous soyez heureuse, Dayelle, et vous le serez. Je jure par tout ce que j'ai souffert pour vous, par tout ce que je puis souffrir encore pour la même cause. Ne suis-je pas riche et puissant aujourd'hui ?... Je commande à un peuple redoutable et



— Par le ciel ! s'écria-t-il, n'est-ce pas une vision ? n'est-ce point mon bon ange qui vient me visiter ?... Quoi ! ~~vous pensiez que j'abandonnerais ainsi celle à qui~~ vous pensé que j'abandonnerais ainsi celle à qui
je dois mon salut ! ~~si vous refusez de me croire~~



One of the most beautiful of the

Dayelle

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

soumis. Je puis braver mes ennemis derrière ces murailles.

Il ajouta plus bas en souriant ;

— Je suis roi aussi, moi !

— Malheureux ! fit Dayelle, votre criminelle imprudence nous a séparés pour jamais.

— Et quelle autre volonté que la tienne peut nous séparer ? ne te souvient-il plus que tu as juré à ton père de me suivre partout et de n'accepter que moi pour époux ?

— Je n'ai rien oublié et je saurai tenir ma parole... Mais n'exigez rien de plus.

— Qu'entends-je ? et que voulez-vous dire ? Prenez garde à vos paroles, Dayelle ! Chaque mot de votre bouche peut être un arrêt de mort !

En parlant ainsi, Zané s'était levé et cherchait à lire dans les yeux de la jeune fille.

— Je ne crains rien pour moi, répondit tranquillement Dayelle.

— Mais *tui*, ajouta Zané emporté par la colère et la jalousie, *tui*, au moins, a-t-il le privilège d'exciter la terreur de votre âme ?...

— Je crains moins encore pour lui que pour moi, répliqua Dayelle, car votre vengeance ne saurait l'atteindre.

— Imprudente ! fit Zané souriant à l'idée du coup qu'il allait porter. Eh bien ! tremble au moins pour lui ;... car il est en mon pouvoir... Depuis deux heures il est enfermé dans ce château.

— Vous vous trompez, depuis une heure il en est sorti.

— Malédiction ! s'écria Zané frappé d'une idée soudaine, la clé ? où est la clé que j'avais près de moi quand je me suis endormi ? Malheureuse ! tu m'as trahi ! tremble !... Mais non, je suis un insensé de ne pas voir que tu cherches à m'abuser ;... car, pour tirer cet homme de sa prison, il l'aurait fallu séduire d'abord le gardien que j'avais mis à sa porte.

— Je l'ai tué, répondit froidement Dayelle en jetant le poignard à terre.

Zané poussa un cri de rage.

En ce moment un grand bruit se fit entendre du côté de la forêt, dont les cimes commençaient à s'illuminer des premiers rayons du jour... Un tumulte épouvantable lui répondit de l'intérieur de la cour, où venait d'apparaître tout-à-coup une troupe de soldats sortant par la poterne qui donnait entrée dans le passage souterrain. Zané

ramassa son poignard et s'élança hors de la salle.

Les soldats ayant ouvert la porte principale et abaissé le pont-levis, un escadron de cheval-légers, commandé par le roi de Navarre, se précipita dans la cour. Des fantassins arrivèrent à la suite frappant et égorgeant sans merci tout ce qui tentait de leur résister... Bientôt ce ne fut partout que combats individuels et acharnés... Les assiégés se défendaient avec la rage du désespoir... On se battait dans les salles, dans les corridors, dans les escaliers, sur les tours et sur les remparts... Henri avait mis pied à terre, et, suivi de plusieurs officiers, courait partout en appelant Dayelle à haute voix.

Au sommet d'un escalier aboutissant à une longue galerie, un groupe d'assiégés tenait tête à un nombre bien supérieur de soldats qui s'efforçaient en vain de se faire un passage. Au milieu de ce groupe était Zané déjà blessé et combattant encore avec une force et un courage prodigieux... Henri arrivait avec son escorte par l'extrémité opposée de la galerie. A sa vue, Zané, ayant fait volte-face, se précipite sur lui en criant :

— A toi, Henri de Navarre, moi Zané, le fiancé de Dayelle...

A cet appel plusieurs gentilshommes se jetèrent au devant du jeune roi pour l'empêcher d'y répondre.

— Arrière, messieurs, arrière, s'écria Henri, celui-ci est mon homme, laissez-le moi, je vous prie. Nous avons un compte à régler, et je lui dois au moins son salaire pour l'hospitalité qu'il m'a donnée cette nuit...

Mais déjà, sans écouter cet ordre, un des compagnons de Henri avait frappé l'infortuné Zané, qui tomba en criant encore à Henri, comme pour ne pas mourir sans vengeance :

— Henri de Navarre, tu me dois encore autre chose. Souviens-toi de la nuit précédente. au Louvre, après le bal... Cette fois, du moins, ce n'est pas toi qui restas enfermé...

En ce moment une femme perçant la multitude vint tomber à genoux près du corps de Zané expirant :

— Ah ! sire, s'écria-t-elle, qu'avez vous fait ? Je vous ai sauvé la vie. Pour vous, j'ai tué un homme... Celui que vous venez d'immoler a risqué deux fois la sienne pour me défendre...

En disant cela, Davelle se penchait avec désespoir sur le corps de Zané et étanchait le sang qui coulait de ses blessures. Zané, comme ranimé par ce contact, fit un effort pour se soulever et retomba sans vie.

Comme on entraînait Dayelle pour la transporter dans une voiture qu'Henri avait fait venir à son intention, le duc d'Anjou accourait avec une compagnie de fantassins. A la vue de Dayelle, il tira vivement de la poche de son pourpoint un papier qu'il présenta à Henri. C'était un message de la marquise de Dreux, qui se reconnaissait l'auteur du billet anonyme adressé au roi de Navarre.

— Vous arrivez trop tard, mon cousin, répondit Henri, car je connais maintenant celui qui a pris notre place à tous deux. Il est vrai que le pauvre diable n'est plus à craindre, ni pour vous ni pour moi, ajouta-t-il en montrant le cadavre de Zané; mais j'ai bien peur, mon cousin, que nous n'en soyons tous deux pour les frais de la guerre.

Il ne restait plus que quelques hommes pressés hors de combat pour défendre le château. Tout le reste avait été tué. Le duc d'Anjou fit pendre autour des murs ceux qui survivent encore, et le même jour, le château fut détruit de fond en comble par les ordres du roi Charles IX. Le baron de Ferneuil et ses complices eurent, du moins, l'honneur de succomber un peu plus tard, les armes à la main, dans les rangs de l'armée des Huguenots.

Dayelle, malgré les instances de la reine mère, du roi de Navarre et du duc d'Anjou, quitta la cour, quelques jours après cet événement, et se reira au couvent de Montmartre dont elle fut bientôt nommée abbesse, à cause de sa grande piété.

Henri ne pouvait se consoler de la perte de l'amour de cette aimable et courageuse fille et ne voulait pas même se croire dégagé de la parole qu'il lui avait donnée, par la retraite volontaire

et les engagements sacrés contractés par la belle cypriole...

Plusieurs années après cette séparation, au moment où il venait de rompre son mariage avec Marguerite de Valois, il alla visiter la jeune abbesse de Montmartre et eut avec elle un entretien qui fut long et animé. Henri en revint fort triste et découragé, et le bruit se répandit que si la France n'eut pas une grecque pour souveraine, ce fut uniquement sur le refus de la belle religieuse de Montmartre.

Vers le même temps, deux femmes dont l'une paraissait plus âgée que l'autre de quelques années, visitaient un jour, ensemble, la chapelle de l'abbaye de Montmartre, et regardaient avec une curiosité profane, les noms inscrits sur les tombes qui en décoraient la nef.

— Ah ! fit l'une des deux visiteuses, voici la tombe de la dernière supérieure du couvent, appelée sœur Perpétue en religion...

— Et dans le monde, ajouta l'autre, la belle Dayelle, ou la petite reine de Chypre.

— Étrange fin pour la reine d'un pareil royaume ! observa la première d'un ton singulièrement mondain.

— Et pourtant si elle l'eût voulu, monseigneur le duc d'Anjou n'aurait peut-être jamais portés vœux aux pieds de la belle Marie de Clèves..

— Et la véritable reine de France ne s'appellerait pas aujourd'hui M^{me} la duchesse de Guiche.

L'une de ces femmes était la marquise de Dreux l'autre la duchesse de Guiche elle-même.

Longtemps avant la destruction de l'abbaye de Montmartre, nul n'allait plus visiter le tombeau de la dernière abbesse, et l'on avait entièrement oublié, à la cour, l'histoire de la belle cypriole; mais on montre encore aujourd'hui à quelques pas des ruines du monastère de Montmartre, une maison qui eut bien souvent, même du vivant de Dayelle, l'honneur de la présence d'Henri IV. C'est le *château de la belle Gabrielle*.

MARIA D'ANSFAGE.



BERGERONNETTE.

Il y a des natures choisies qui se développent d'elles-mêmes dans toutes les positions où il plaît au hasard de les faire naître.

George SAND.



POURQUOI ne vous mariez-vous point, mon-cher Frédéric ?

— Parce que je n'aime personne.

— Quelle naïveté ! Pourquoi n'aimez-vous personne ?

— Parce que je ne puis plus aimer.

— Peste ! Pourquoi ne pouvez-vous plus aimer ?

— Parce que j'ai trop aimé.

— Vous m'intéressez. Pourquoi ?...

— Allez au diable avec vos pourquoi ! Vous êtes un véritable inquisiteur.

— Eh non ! je ne suis qu'un anatomiste, mon-cher Frédéric, et vous êtes un sujet curieux que j'aimerais assez à disséquer, je ne vous le cache pas.

— Laissez là votre scalpel, je vous prie ; je consens à vous dire moi-même ce que vous désirez savoir.

Frédéric Talhouet sourit, ce qui lui arrivait rarement. Il se jeta sur son divan, cacha pendant

une minute dans ses mains son grand visage expressif et pâle, puis il reprit en ces termes :

La première fois que je vis Bergeronnette, ce fut en Bretagne, sur les grèves de Loc-Tudi, par une radieuse matinée d'été. Bergeronnette était assise sur le sable, pieds nus, cheveux au vent, elle chantait un *guero* ou ballade du pays d'une voix fraîche et gentille comme son frais et gentil visage. Elle avait douze ans. Elle tenait avec soin sur ses genoux un livre richement relié qui contrastait avec la pauvreté de son accoutrement. Je m'arrêtai pour lui adresser la parole. Elle se tut et fixa sur moi son regard humide et brillant.

— Dites-moi, ma belle enfant, lui demandai-je, en lui indiquant un parc qui côtoyait le rivage, n'est-ce pas la propriété de M. de Tyvouarten ?

A ces mots, elle se leva vivement, et me répondit d'un air gracieux et souriant :

— Oui, monsieur, mais l'entrée du château est sur le chemin de Loc-Tudi.

Elle reprit avec une légère expression d'embarras :

— Est-ce que monsieur va chez M. de Tyvonarien?

— J'irai bientôt, ma belle enfant; mais il faut que je me rende à l'île Tudi, où j'ai affaire.

— A l'île Tudi? reprit-elle. Ah! bien, vous pouvez la voir d'ici; et, si vous voulez, je vais vous y mener.

— A pied? fit-je avec une gravité comique.

— Oh! répliqua-t-elle en riant, je ne marche pas sur l'eau, comme Jésus-Christ, et je ne crois pas que vous osiez vous y hasarder comme saint Pierre. Mais j'ai un bateau amarré à deux pas d'ici, et je vous ferai passer l'eau.

— Volontiers, lui répondis-je enchanté de sa répartie, je vous aiderai à ramer.

— Je rame bien toute seule, dit-elle d'un air charmant de fierté et de confiance en elle, soyez tranquille, vous arriverez à bon port. Mais pour ma peine vous me rendrez un service.

— Je suis à votre disposition, ma petite amie, lui dis-je de plus en plus étonné de son langage et de sa gentillesse.

— Merci, monsieur, fit-elle avec une jolie révérence. Je vous prierai, quand vous irez à Loc-Tudi, chez M. le comte de Tyvonarien, de remettre ce livre à M. Robert, son fils.

Elle me montra le beau volume qu'elle tenait à la main; je le pris et l'ouvris: c'était *Paul et Virginie*.

— De quelle part lui rendrai-je ce livre?

— De la part de Bergeronnette, monsieur, et vous lui direz, s'il vous plaît, que si je ne suis pas venue hier le lui rendre et jouer avec lui sur la grève, comme nous en étions convenus, c'est que mon père m'a retenue pour raccommoder ses filets. Aujourd'hui je comptais le rencontrer, car il est presque tous les matins ici; mais voici deux heures que je l'attends; et il ne vient pas. C'est dommage: il m'aurait peut-être encore prêté un autre beau livre.

— Vous aimez donc bien les livres?

— Oh! beaucoup, monsieur, me répondit-elle d'un air expansif et passionné. Je lis toujours quand j'en ai le temps. Si vous saviez: Monsieur Robert est bien bon pour moi; grâce à lui, je connais les plus jolies histoires du monde.

En parlant ainsi de M. Robert, jeune garçon de douze ans à peine, les joues de Bergeronnette s'empourpraient légèrement, et ses belles paupières aux longs cils blonds s'abaissèrent avec

une sorte de pudeur ~~inductive~~. Je soupçonnai fort que l'amour de la lecture n'était pas le seul sentiment qui commençait à fleurir dans le cœur à peine éclos de Bergeronnette.

— Venez, me dit-elle, mon bateau est dans une petite crique du rivage.

Nous nous dirigeâmes vers l'endroit indiqué. Bergeronnette marchait à pas pressés. Je me tin derrière elle, considérant la grâce aisée de sa démarche enfantine, la perfection vraiment étonnante de sa taille que dessinait une pauvre robe de toile grise. Sa chevelure, d'un blond cendré délicieux, retombait en boucles mollement arrondies sur ses épaules rondes et blanches. Dans mes pérégrinations à travers ma Bretagne aimée, j'avais rencontré souvent, au sein des campagnes les plus ignorées, de charmantes *penneres* ou jeunes filles, qui me rappelaient un peu les villageoises de Marmontel, mais je n'avais point encore vu une enfant aussi intéressante que Bergeronnette; sous ses modestes vêtements, elle avait l'élégante simplicité de l'oiseau dont elle portait le nom. Elle en avait aussi la vivacité coquette.

Nous montâmes dans son bateau. Elle le conduisit seule avec une habileté où l'adresse se mariait à la force. J'admiraï cette organisation à la fois énergique et frêle: je la complimentai, elle sourit et me répondit avec fierté que ce n'était rien que cela, qu'elle savait déjà conduire une chaloupe à la voile, et que souvent elle allait avec son père, marinier de l'île Tudi, promener en mer la famille Tyvonarien. En parlant ainsi, elle imprimait de rapides mouvements aux avirons, et nous abordâmes à l'île, petit coin de terre avec quelques chaumes misérables et quelques brins d'une végétation rare et brûlée par le vent de mer; poétique par sa mélancolie profonde et la monotone grandeur de l'Océan qui l'environne.

Bergeronnette m'indiqua la demeure de la personne que j'allais voir, et je la quittai en lui promettant de me rendre bientôt à sa chaumière pour lui demander le livre que je devais remettre au jeune Robert. Une heure après, j'entrai sous le chaume du père de Bergeronnette, comme Coëtdro. Il me reçut avec la cordialité d'un marin breton, gravement et franchement, et fit à sa fille de mettre sur la table le pain, le beurre, le lard, le cidre et l'eau-de-vie. Tandis que Bergeronnette s'évertuait à dresser le couvert rustique, j'exprimai au père Coëtdro la surprise et le plaisir que

J'avais ressentis à la vue de sa fille si mignonne et si spirituelle. Aussitôt les lèvres du marinier éprouvèrent un rapide frémissement; ses yeux, qui avaient d'abord essayé un sourire de satisfaction et d'orgueil, se voilèrent sous un léger brouillard qui se condensa bientôt en une larme. Il se dirigea vers le seuil de sa chambre en me faisant signe de le suivre.

— Vous avez bien raison, me dit-il tout bas avec une expression touchante, Bergeronnette est bien jolie et bien bonne. C'est mon bonheur à moi, cette enfant! Quand je la vois, je suis content. Quand elle chante, et elle aime aussi chanter, ça me rend gai. Quand je l'embrasse,... j'ai encore envie de l'embrasser. Eh bien! elle a une tante qui demeure à Paris, qui est établie et riche, à ce qu'on dit, une brave femme tout de même. Bref, elle m'a demandé ma fille pour l'élever, pour lui donner un bel état, en m'assurant que c'est pour son bien, ce que tout le monde dans l'île m'assure aussi; de sorte que j'ai promis d'envoyer bientôt Bergeronnette à la capitale, de me séparer d'elle. Comprenez-vous, monsieur? Cette pauvre petite! m'en séparer! Je crois que je n'en aurai jamais le courage.

Comme il achevait ces mots, Bergeronnette nous avertit que tout était prêt sur la table. Son père se retourna brusquement et fit avec vivacité quelques pas dans l'intérieur pour que sa fille ne vît pas les larmes qui affluaient à ses yeux. J'étais ému. J'avais bien envie de conseiller au père Coëtdro de ne point envoyer sa Bergeronnette à Paris, mais je n'osai pas prendre sur moi la responsabilité de ce conseil.

Après avoir fait honneur au repas breton du marinier, je pris congé de lui. Bergeronnette me remit le beau livre du jeune de Tyvonarlen.

— Merci de votre bonté, monsieur, me dit-elle, M. Robert verra que je ne mets pas de négligence à lui rendre ses livres, c'est ce que je désire.

— Dans une heure, votre commission sera remplie, ma belle enfant.

Je serrai la main du père Coëtdro, qui regardait sa fille en souriant, et qui, reportant son regard sur moi, me dit en haussant doucement les épaules :

Elle aime beaucoup ce petit Robert :... enfantillage....

Bergeronnette m'accompagna au débarcadère. Là, elle sauta dans son bateau, j'en fis autant.

— Vous voulez donc encore que nous voguions ensemble ?

— Pourquoi pas, monsieur? Ne suis-je pas assez bonne marinière pour vous conduire ?

— Excellente! fis-je, en m'élançant près d'elle. Et dix minutes après nous atteignîmes au rivage de Loc-Tudi. Je voulus lui offrir quelque argent, elle refusa; je lui promis alors de lui adresser, à mon retour à Paris, de jolis livres instructifs et amusants. Elle frappa dans ses mains avec joie, et, présentant à mes lèvres son beau front bombé, d'une blancheur virginale :

— Les livres ne se refusent pas, dit elle d'un ton charmant, et je les lirai avec bien du plaisir, en souvenir de vous, monsieur.

Elle reprit ses rames, et je m'éloignai, non sans jeter de temps en temps un regard derrière moi sur la gentille marinière qui regagnait l'île en chantant un *sonne* plaintif comme un adieu. Je sentis, à une vague impression de regret, que j'avais laissé une parcelle de mon cœur sur le front candide et pur de cette enfant.

Arrivé chez le comte de Tyvonarlen avec lequel j'avais été en relation à Paris, et que je désirais visiter en passant, je remis *Paul et Virginie* au petit Robert, qui était bien, par parenthèse, le plus aimable et le plus beau garçon du monde.

Est-ce qu'elle est malade? me dit-il avec émotion.

— Bergeronnette? mais non, elle se porte très bien.

— Pourquoi n'est-elle donc pas venue hier jouer avec moi? Elle me l'avait promis.

— Parce que son père l'a retenue pour raccommoder des filets.

— Ah!

— Elle vous attendait aujourd'hui devant le parc lorsque je l'ai rencontrée, repris-je.

Les larmes lui vinrent aux yeux.

— J'en étais sûr! fit-il avec un accent où perçait la colère. Pendant ce temps, moi, j'étais à déjeuner avec papa dans un château voisin. Dieu sait pourtant que je ne peux pas souffrir ce château-là!

Je souris. La boutade enfantine de Robert me révélait un amour ingénu, le plus doux, le plus poétique, le plus vrai sans contredit; un jeune amour sans honte, sans orgueil, sans respect pour les convenances, un bel amour entre un

grand scigneur magnifiquement couvert et une humble enfant des grèves, aux pieds nus. « Si tu avais dix ans de plus, tu cacherais avec soin cet attachement-là, » pensai-je, en regardant Robert qui s'envola tout-à-coup du côté du parc, sans doute pour voir si Bergeronnette n'était point encore sur le rivage.

Je passai la nuit au château de Tyvonarlen. Le lendemain je dirigeai mes pérégrinations de touriste vers le nord du Finistère. Un mois après j'étais de retour à Paris. Les incidents de mon voyage avaient été fréquents, et j'en avais déjà oublié le plus grand nombre; mais la rencontre de Bergeronnette restait toujours présente à ma pensée comme une de ces fantaisies pittoresques que les poètes aiment à imaginer, sans beaucoup y croire d'ailleurs. Je tins ma promesse, et j'envoyai à ma petite marinière une quantité fort respectable de livres de science élémentaire et de récits amusants dont elle m'accusa réception en ces mots; j'ai encore sa lettre, la voici :

« Monsieur,

J'ai reçu vos livres, et j'ai pleuré un peu, c'est-à-dire j'ai pleuré beaucoup de bonheur. Ah! vous êtes vraiment bien bon, et je ne sais comment vous remercier. Je voudrai bien vous envoyer quelque chose, mais quoi? du poisson: Papa dit qu'il serait gâté avant d'arriver jusqu'à vous. Quel *domage!* Je suis bien embarrassée, car je n'ai rien autre chose à vous offrir que l'amitié pour toujours,

« de votre petite servante,

« BERGERONNETTE. »

Plus bas, en caractères grossiers, qui contrastent avec l'écriture fine et l'orthographe assez régulière de Bergeronnette, se trouve ce post-scriptum :

« Mon chair Mosieu,

« Mersi, mersi bien. La petite ai contant et moi ossi. Vené nou voire quan vou pourré, sa me fera un gran plésire. »

« Bonjour, vot serviteur,

« COETRO. »

Cette lettre rustique et touchante me charma singulièrement, je l'ai souvent relue alors, et

chaque fois, j'ai ressenti, en la lisant, un plaisir doux et pour ainsi dire rêveur, car elle éveillait en moi de mélancoliques souvenirs, elle me faisait songer à la majestueuse tristesse de l'Océan, au morne dénûment de l'île Tudi, aux pieds nus de Bergeronnette, au pauvre chaume du marinier. Une telle réminiscence, au milieu du confortable prosaïque de notre civilisation parisienne, ne manque pas d'un certain attrait maritime et piquant qui plaît aux natures comme la mienne. Du reste, l'impression que cette lettre produisait sur moi a bien changé depuis un an. Il est vrai que les souvenirs qu'elle éveille en mon cœur se sont augmentés : je ne saurais la lire aujourd'hui sans avoir envie de pleurer.

A la réception de cette lettre, je me promis d'établir une correspondance avec Bergeronnette, et de renouveler le bonheur que je lui avais procuré déjà : il est si bon de faire un heureux ! Je n'ai cependant point réalisé mon projet, distrait par l'entraînement de nouvelles affaires et de nouveaux desseins. L'existence humaine est un tissu dont presque tous les fils se composent d'espérances déçues et de résolutions avortées. Les années s'écoulerent donc sans que j'écrivisse à Bergeronnette et sans que je reçusse de ses nouvelles. Cependant, je ne songeais jamais à ce que j'appelais ambitieusement mes voyages, sans que la délicieuse image de Bergeronnette ne surgît tout-à-coup du fond de mon cœur pour s'élaner sur le bord de la mer et pour me faire passer l'eau dans la nacelle du pêcheur. Mais, tandis que mon imagination évoquait la jeune insulaire avec ses dix ans en fleur et ses grâces enfantines, je ne réfléchissais pas que le temps nous avait entraînés, que j'avais pris des étés et qu'elle avait augmenté ses printemps. Elle devait être une grande personne. Mais était-elle toujours aussi gentille, aussi spirituelle, aussi pittoresque? Probablement non. Sans doute même elle n'était plus digne de mes souvenirs. Cette supposition m'attristait, car, comme il arrive très souvent aux esprits quelque peu romanesques, je m'intéressais à Bergeronnette comme à l'héroïne d'un roman dont je n'avais encore lu que la première page.

Un matin (c'était, je crois, huit ans après mon voyage en Bretagne), j'étais à ma fenêtre qui donnait sur l'une des rues les plus tranquilles de Paris. Je humais l'air printanier, vif et pur, secouant

de son aile lutine les senteurs enlevées à un jardinet voisin. Le soleil montait radieux dans un ciel bleuâtre, les moineaux pépiaient avec acharnement. Je laissai errer nonchalamment mon regard et ma pensée sans les arrêter à rien ; j'allais même me retirer de la fenêtre, lorsque le son d'une voix s'échappant d'une mansarde située en face de ma demeure, m'émut étrangement et captura toute mon attention. Je levai la tête et je vis une belle figure blonde qui se détachait au milieu d'un cadre de capucines élégantes. Je tressaillis et je posai un cri de surprise : je venais de reconnaître Bergeronnette, qui chantait un sône breton tout en arrosant une caisse de fleurs sur l'appui de sa croisée. La jeune fille me regarda avec étonnement et sembla se souvenir ; je ne me trompais pas ; alors, sans hésiter, je m'élançai hors de chez moi, je franchis quatre étages de la maison de Bergeronnette, j'arrive : sa porte était ouverte, elle m'attendait sur le seuil, et me reçut avec un air tout à la fois de cordialité et de réserve qui m'imposa et me charma tout-à-coup. J'étais si content, que je l'eusse embrassée ; mais son maintien calme et doux comprima mon enthousiasme. Je ne tardai pas à remarquer que la pauvre petite marinière aux pieds nus s'était faite une ravissante personne mise avec une simplicité d'un goût exquis et chaussée de brodequins verts aussi petits que la pantoufle de Cendrillon.

Je vous ai reconnue tout de suite, me dit-elle avec enjouement.

— Et moi donc ! il m'a suffi de vous entendre chanter, repartis-je avec joie. Vous chantez donc toujours comme une vraie Bergeronnette que vous êtes, mademoiselle ?

— Oh ! plus que jamais, rien ne saurait m'en empêcher. Chanter est devenu pour moi une habitude, et je crois que je mourrai en chantant.

Elle me présenta une chaise près de sa fenêtre, puis elle s'assit à une table chargée de rubans, de dentelles, de mousseline, de fleurs et d'une tête de carton coiffée d'un riche bonnet, qui me parut un chef-d'œuvre de grâce et d'harmonie. Je n'eus pas de peine à deviner que Bergeronnette était lingère, car la réputation des lingères n'est pas ce qui existe de plus intact, ni de plus pur, à Paris comme ailleurs. Vain préjugé, j'en suis convaincu, mais je le partageais avec tout le monde, et je craignais de voir Bergeronnette descendre du piédestal que je lui élevais déjà dans mon

cœur. Il n'en fut rien pourtant ; je reconnus bientôt, ou plutôt je sentis d'instinct que Bergeronnette était la plus noble et la plus innocente lingère de la capitale.

— Comment votre père s'est-il décidé à vous laisser venir à Paris ? lui demandai-je.

Une larme, à ces mots, brilla sur sa prunelle veloutée.

— Il ne s'y est jamais décidé, me répondit-elle ; je n'y suis venue qu'après sa mort.

— Quoi ! votre père est mort ?

— Dans une bourrasque en mer, il y a quatre ans.

Cette nouvelle m'affecta réellement. Le bonhomme Coëtdro, que je n'avais vu qu'un instant, était cependant une des meilleures sympathies de mes souvenirs ; il était si franc, si cordial ; il aimait tant sa petite Bergeronnette ! Bergeronnette et moi, nous demeurâmes un instant silencieux ; puis elle me raconta que sa tante, lingère à Paris, l'avait fait venir et l'avait installée chez elle comme sa propre fille. Mais sur ces entrefaites, la pauvre femme s'était remariée, et elle était tombée à un homme dont les dissipations avaient dévoré ce qu'elle possédait ; elle s'était vue contrainte un jour de vendre son fonds de lingerie et de partir pour les États-Unis, où on lui offrait une place dans une maison de commerce. Bergeronnette avait été si heureuse chez sa tante, qu'elle craignait alors d'entrer chez des étrangers, et préférait louer une mansarde où elle travaillait à ses pièces.

— Je ne suis pas fâchée de ma résolution, ajouta-t-elle ; car on m'adresse plus de bonnets à confectionner que je n'en puis faire.

— Voilà ce que c'est que de composer des chefs-d'œuvre, répliquai-je galamment en lui montrant le bonnet qui couvrait la tête de carton.

Elle sourit ; je la contemplai avec admiration, et plus je la contemplais, plus je remarquais en elle une perfection de beauté aussi délicate qu'expressive. Elle s'aperçut de mon attention fixée sur elle et la détourna avec simplicité en me priant de voir sur une étagère suspendue à la muraille, si je ne retrouverais pas les livres que je lui avais envoyés jadis. Je les trouvai en effet, avec beaucoup d'autres, symétriquement rangés sur des rayons. Cette circonstance, d'ailleurs fort ordinaire, me toucha vivement, et je lui dis alors avec émotion :

— Vous me permettez, mademoiselle, de vous

en offrir de nouveaux. Je possède quelques keepsakes qui renferment de jolies histoires et de jolies gravures; je serais heureux de vous les faire agréer.

— Je vous remercie, monsieur; ma petite bibliothèque est complète, ainsi je n'ai pas besoin d'autres livres, me répondit-elle d'un ton calme et un peu froid qui équivalait à un refus.

Je vis bien que j'avais commis une étourderie, je n'insistai pas. Elle redevint enjouée. Bientôt je pris congé d'elle. Elle me permit de revenir quelquefois lui rendre visite. Je vous le déclare franchement, trois quarts d'heure d'entretien m'avaient suffi pour prendre de Bergeronnette devenue jeune fille, l'idée la plus honorable. D'ordinaire, passablement incrédule sur le chapitre de l'innocence des grisettes, je demeurai pourtant entièrement convaincu que si la vertu, cette fleur délicate que ternit le moindre souffle, s'épanouissait quelque part, ce devait être dans l'humble mansarde de Bergeronnette où il me semblait avoir respiré ce parfum virginal dont parlent les poètes. Je me complaisais dans cette idée, comme si j'avais eu intérêt à ce que cela fût.

Le matin et l'après-dînée, Bergeronnette arrosait ses fleurs en chantant. J'avais soin d'être alors à ma fenêtre pour la saluer. Le reste de la journée elle travaillait sans relâche. Le soir, j'apercevais souvent, sur les rideaux de la croisée, sa silhouette, un livre à la main. Plusieurs fois j'avais entrevu chez elle quelques jeunes filles, jamais un jeune homme, et je me croyais le seul admis dans son frais et modeste gynécée. Cette remarque me réjouissait. Je me trompais cependant, car, un jour, je vis un jeune homme d'une beauté remarquable, d'une mise recherchée, se pencher à la fenêtre de la jeune lingère et respirer le muguet qui fleurissait dans la caisse. De ma vie, je n'éprouvai de déception plus poignante. Au délabrement de cœur que je ressentis, je compris que j'aimais déjà Bergeronnette.

— Bergeronnette! Bergeronnette! murmurai-je en fermant ma croisée avec plus de douleur que de dépit: Vous n'êtes qu'une grisette ordinaire!

Cette réflexion péremptoire était ridicule, car la présence de ce jeune homme chez cette jeune fille ne prouvait pas plus contre sa vertu que ma présence même. Mais tel est le cœur humain: on ne peut souffrir chez les autres les plus insignifiantes licences que l'on s'accorde bénévo-

lement à soi-même. Il me sembla que j'étais mystifié, et dans ma dignité blessée, je restai tout un jour sans paraître à ma fenêtre, épiant, du reste, à travers mes rideaux, le moment où je pourrais voir Bergeronnette sans être vu d'elle. Elle parut, son petit arrosoir vert à la main. Elle dirigea son regard de mon côté, puis le replia sur son jardin suspendu, d'un air qui me parut parfaitement indifférent. Je fus piqué; je me promis d'aller la voir le lendemain pour me moquer d'elle; j'étais fou.

Le lendemain, en effet, je me présentai chez Bergeronnette un sourire ironique sur les lèvres. Elle me reçut comme elle l'avait fait déjà, simplement et gracieusement, sans s'apercevoir d'ailleurs du changement de mes manières. Il y avait un superbe bouquet de fleurs sur la cheminée; je ne doutais pas un seul instant que ce ne fût le galant de la veille qui le lui avait offert. J'essayai une plaisanterie à ce sujet; cette plaisanterie fut de mauvais goût. Bergeronnette parut étonnée; elle fixa sur moi des yeux si graves et si pénétrants, que je me sentis rougir et que je balbutiai une excuse. Elle sourit tristement et me dit avec une douceur ineffable:

— Vous êtes toujours prêts, vous autres messieurs, à mal penser des femmes. Vraiment, vous n'êtes pas généreux.

Puis elle pencha mélancoliquement son visage, et n'ajouta pas un mot, comme dédaignant toute explication. Son silence pensif, son mouvement attristé, son attitude sérieuse, produisit sur moi l'effet d'un rayon de soleil sur un nuage qu'il dissout en pluie; mon cœur se fendit, des larmes s'en échappèrent, et j'allais me jeter aux genoux de Bergeronnette pour lui demander pardon de mes soupçons absurdes, lorsqu'on frappa à la porte de la mansarde. La clé était à la serrure, un jeune homme entra: c'était celui-là même que j'avais aperçu la veille. Bergeronnette et moi, nous nous levâmes, et e pour recevoir le visiteur, moi pour me retirer. Je la saluai avec amertume; elle rougit, et, d'un geste doux et cependant impérieux, elle me fit signe de rester.

— Vous vous connaissez un peu, messieurs, dit-elle après nous avoir fait asseoir et avoir repris son travail. M. Frédéric Talhouet a remis autrefois de ma part à M. Robert de Tyvonarlen un beau livre intitulé *Paul et Virginie*. Vous en souvenez-vous, messieurs?

Il y avait bien longtemps que j'avais cessé tous rapports avec la famille de Tyvonarien. Je me rappelai parfaitement l'incident dont parlait Bergeronnette, mais je ne reconnus pas le jeune Robert. Je crois bien pourtant que j'y mettais un peu de mauvaise volonté; mais ce jeune homme était si charmant et si beau que son aspect me communiquait une vive impression de jalousie. Non seulement je n'aurais pas voulu le reconnaître, mais encore j'aurais bien voulu ne l'avoir jamais connu. Quant à lui, il m'avait remis dès l'abord, et me le dit avec une politesse affectueuse qui me fit honte à moi-même. Je crus voir dans sa conduite bienveillante et digne, que je ne l'inquiétais guère, et qu'il avait toute confiance en son propre mérite. Mon amour-propre en fut froissé, je devins sardonique, mais il releva mes expressions hasardées avec tant de finesse et d'aplomb que je sentis une colère sourde gronder en moi. J'eus assez de présence d'esprit pour me retirer subitement dans la crainte de ne pouvoir la cacher plus longtemps. J'avais été suffisamment ridicule, sans y ajouter encore l'inconvenance brutale de la colère.

L'amour est la pierre de touche des caractères, et j'aurais pu apprécier le mien dès-lors, si je ne l'eusse connu depuis des années : tourmenté, soupçonneux, amer et jaloux avec accompagnements d'éclats généreux et de bonté intermittente. Je ne suis pas, du reste, un être exceptionnel. Dans le cours de mon existence passée, j'ai rencontré beaucoup d'hommes qui me ressemblaient. J'en ai même rencontré de pires, c'est ce qui me console. La première pensée qui s'empara de mon esprit, après avoir quitté la mansarde, c'est que Robert de Tyvonarien était l'amant de Bergeronnette. Bizarre réaction de nos opinions fragiles : autant j'avais exalté mon idole, autant je m'étais plu à la couronner d'une auréole de pureté idéale; autant je l'abaissais par mes soupçons, autant je souillais de mon imagination pervertie son âme que je taxais d'hypocrisie et de fausseté. L'esprit le plus froid et le plus railleur, a dit avec raison ce romancier moderne, ne prête jamais à une femme toute l'infamie dont l'accuse un homme lorsque la jalousie parle en lui. Cependant ce paroxysme ne tarda pas à tomber de soi-même. Insensiblement je revins à des idées plus raisonnables, et je passai la nuit, tourmenté et souffrant, à créer mille projets tour à tour détruits et re-

construits. Enfin je m'endormis, au lever du jour, après m'être arrêté à une détermination ; c'était de déclarer à Bergeronnette que je l'aimais, et, si elle y consentait, de l'épouser. Je voulais désormais faire ma femme de celle que, la veille, je flétrissais de mes injurieuses pensées. S'il est quelque chose de plus mobile que la mer, c'est sans contredit notre cœur.

Il était environ dix heures du matin quand j'ouvris ma fenêtre. Bergeronnette avait déjà arrosé ses fleurs. Je l'aperçus près des rideaux soulevés de sa croisée; elle travaillait : il y a toujours, dans l'aspect d'une personne qui travaille, je ne sais quoi de saint et de touchant qui l'ennoblit et qui pénètre d'un sentiment de respect. Je me rendis chez Bergeronnette. Arrivé à la porte de sa mansarde, j'entendis qu'elle chantait; sa voix me sembla moins gaie que de coutume : je fus ému, et j'entrai d'un air embarrassé. Elle m'accueillit avec bonté, mais avec tristesse. Cette réception me troubla un peu; j'hésitais à lui déclarer mes sentiments et mes projets. Enfin je fis étourdiment ma déclaration avec l'offre de ma main; elle n'en parut pas étonnée, leva sur moi ses beaux yeux bleus, inondés de bienveillance, et me répondit avec une douceur infinie :

— Si vous étiez un homme ordinaire, monsieur Frédéric, je me contenterais de vous répondre que je ne veux point me marier. Mais, avec vous, je préfère être franche, et vous avouer la vérité, pour motiver le refus que j'ai le regret de vous faire ici.

Alors elle m'apprit, ce que je craignais d'ailleurs, qu'elle aimait M. Robert de Tyvonarien et qu'elle était aimée de lui. Cet amour, qui avait grandi avec eux sur les rivages de l'Océan, s'était conservé pur et vivace jusque sous le ciel de Paris, où se flétrissent pourtant bien des amours éclos loin du monde au sein des beautés pittoresques de la nature qui fait aimer. La dignité indicible dont Bergeronnette accompagna son aveu ne me permit pas un seul instant de supposer autre chose, entre elle et Robert, que les relations ingénues de l'amour le plus chaste.

Après un moment de silence, où l'élan d'une généreuse admiration combattait en moi l'aigreur de ma passion déçagée, je lui dis d'une voix altérée :

— Robert de Tyvonarien est d'une famille

noble de Bretagne : qu'espérez-vous de votre amour ?

— Rien, répondit-elle avec tristesse. M. Robert est l'idole de sa mère, et cependant sa mère, qui convoite pour lui un magnifique parti, lui a dit hier qu'elle ne consentirait jamais à notre union.

— Mais Robert peut vous épouser sans son consentement ? repris-je avec anxiété.

Bergeronnette releva avec fierté son front penché.

— Il me l'a proposé hier, dit-elle, et je l'ai refusé. Je puis l'aimer contre le vœu de sa famille, mais l'épouser, jamais !

Tandis qu'elle proférait ces mots, deux grosses larmes vinrent trembler au bord de ses paupières frangées de longs cils blonds et glissèrent lentement sur ses joues pâlies ; elle les essuya tout-à-coup, et reprit en souriant :

— Tenez, dit-elle, j'étais vraiment plus heureuse lorsque insoucieuse enfant je courais pieds nus et les cheveux en désordre sur les grèves de Loc-Tudi.

Elle se remit à l'ouvrage en hochant la tête. Ce mouvement fut adorable de mélancolie et de grâce. Il me fallut une force presque surhumaine, puisée dans un profond sentiment de respect, pour résister à mon émotion et ne point supplier en pleurant Bergeronnette de renoncer à Robert et de m'aimer, ce qui eût été souverainement inutile et insensé. Je fis mieux : je plaçai mon espérance sur les ailes du temps qui détruit bien des obstacles ; je comptai sur l'avenir : je sentis que j'aimais assez pour attendre.

Lorsque j'ouvris la porte de la mansarde pour me retirer, une dame s'y présenta. A ma grande surprise, je reconnus la comtesse de Tyvonarlen.

— Monsieur Frédéric Talhouet ! fit-elle en me saluant d'un air légèrement ironique.

Et, sans me donner le temps de répondre, elle s'adressa à Bergeronnette.

— Je désirerais parler à mademoiselle Bergeronnette Coëtdro ?

— C'est moi, madame, répondit celle-ci en se levant avec émotion.

— Madame de Tyvonarlen, dis-je, interdit, puis je fis un mouvement pour sortir.

— A ce nom, Bergeronnette pâlit ; elle s'appuya de la main sur sa table à ouvrage. Madame de Tyvonarlen jeta sur elle un regard investiga-

teur et rapide dont le résultat me parut flatteur pour Bergeronnette ; puis, se tournant vers moi, elle ajouta avec une imperceptible nuance de raillerie :

— Votre présence ici n'est pas de trop en ce moment, monsieur Talhouet, au contraire ; je désire vous avoir pour appui dans la prière que je vais adresser à mademoiselle.

J'hésitai quelques secondes ; mais je crus lire dans les yeux de Bergeronnette qu'elle désirait que je restasse ; je restai, résolu de ramener madame de Tyvonarlen dans les bornes des convenances et de la politesse si par hasard elle s'en écartait.

Nous nous assimes. Il y eût un moment de silence et d'embarras.

— Vous connaissez M. Robert de Tyvonarlen, mon fils ? dit enfin la comtesse d'une voix douce et bienveillante.

— Oui, madame, balbutia Bergeronnette.

— Vous savez qu'il... vous aime, et qu'il m'a demandé de vous épouser.

Bergeronnette ne répondit pas. La comtesse reprit avec affabilité.

— Cette demande de mon fils vous honore à mes yeux, mademoiselle, et je suis convaincue que vous en êtes digne autant par votre caractère que par votre... beauté.

Elle appuya sur ce mot avec une grâce exquise qui en excluait l'ombre même d'une impertinence. Bergeronnette rougit beaucoup. La comtesse continua :

— Oui, mademoiselle, c'est parce que j'ai bien auguré de votre caractère, d'après ce que m'en a dit Robert, que je suis venue vers vous. Voici ce que j'ai à vous demander, voici la prière que je viens vous adresser avec l'espérance de voir votre noble cœur souscrire à nos vœux et en préparer la réalisation.

Il était évident que la comtesse allait réclamer un sacrifice ; elle avait mis du miel au bord du vase d'amertume. Bergeronnette en fut visiblement touchée ; la pauvre enfant s'efforçait de dévorer une larme où brillait autant de reconnaissance affectueuse que de douloureuse prévision. Alors madame de Tyvonarlen lui expliqua longuement que son mari avait fait, de son vivant, des pertes considérables dans diverses entreprises malheureuses, et que, d'une grande fortune qu'elle avait possédée, il ne lui

restait plus à elle ainsi qu'à son fils, depuis la liquidation effectuée après la mort de M. Tyvonarien, qu'un médiocre revenu, fort insuffisant pour la représentation que Robert devait garder en sa qualité de comte et de descendant d'une des premières maisons de France. Elle eut soin de mettre en relief ces dernières paroles, probablement pour faire apprécier à Bergeronnette toute la distance qui séparait l'humble fille du pêcheur de l'illustre rejeton qu'elle aimait.

Bergeronnette courba la tête en silence avec accablement. La comtesse émue reprit :

— Mon fils peut retrouver l'opulence que nous avons perdue ; il peut redevenir riche à millions. Il suffit pour cela qu'il épouse sa cousine. Ce mariage serait brillant et convenable sous tous les rapports : il ferait le bonheur de Robert, j'en suis persuadée. Et cependant, mon fils s'y refuse depuis un an, et la cause de ce refus, vous la connaissez. — Oui, mademoiselle, vous êtes le seul obstacle aux désirs de deux familles unies, et qui veulent se lier plus étroitement encore.

La comtesse se tut un instant, et sembla scruter la pensée de Bergeronnette. Bergeronnette releva avec lenteur son visage humide et pâle, et regarda M^{me} de Tyvonarien d'un air interrogatif qui semblait lui demander ce qu'il fallait qu'elle fit. La comtesse s'approcha d'elle avec intérêt, et lui prit doucement la main.

— Il dépend de vous, dit-elle, que les choses s'arrangent. Si vous avez le courage d'un effort généreux, il faudrait vous absenter pendant un an.

Bergeronnette tressaillit.

— Il faudrait qu'il ne sût pas ce que vous êtes devenue, reprit la comtesse de sa voix la plus insinuante. Il vous croira oubliée, inconstante : et, je connais mon fils, il ne tardera pas à réaliser nos vœux, car il n'a pas d'éloignement invincible pour sa jolie cousine.

Bergeronnette fondit en larmes. Mon cœur se serrait.

— Ne pleurez pas ainsi, mon enfant, dit la comtesse avec onction. Soyez forte et magnanime et montrez-vous aussi grande en vous éloignant de mon fils qu'il s'est montré désintéressé en voulant vous épouser. Croyez-moi, votre conscience vous louera toujours d'une telle action, et deux familles vous seront éternellement reconnaissantes d'avoir noblement secondé leur projet.

Madame de Tyvonarien dit alors à Bergeronnette qu'elle pourrait choisir pour résidence telle ville éloignée qui lui conviendrait et qu'elle recevrait exactement les quartiers d'une rente viagère qu'on lui constituait désormais.

A ces mots, Bergeronnette fit un mouvement de surprise, elle essuya vivement les pleurs qui obscurcissaient son regard, et fixa avec une douce fierté ses yeux sur la comtesse.

— Dieu merci, madame, dit-elle d'une voix grave et pénétrante, mon travail a toujours suffi à mes modestes besoins. En quelque lieu que ce soit, je saurai me suffire encore, sans profiter d'aucune obligeance. Je ne puis donc accepter votre offre, et je vous prie de ne point insister pour me la faire agréer ; ce serait inutile.

Elle reprit avec effort :

Je ferai cependant ce que vous désirez, madame ; sous peu de jours, je ne serai plus à Paris, et M. Robert ne saura point où je suis au moins par ma volonté. Vous pouvez compter sur ma parole, madame.

En ce moment, Bergeronnette était admirable de noblesse et de résignation, de douleur et de fierté. La comtesse, qui s'attendait à plus de résistance et qui s'était fiée surtout à l'argument de la rente pour obtenir ce qu'elle voulait, fut sincèrement touchée en voyant ses prévisions déçues. Elle sembla même courber la tête sous un remords secret, sous une rapide irrésolution, et peut-être aussi sous le sentiment de son infériorité, en face de cette pauvre et belle enfant qui, sans hésiter, consentait à faire le sacrifice de ses espérances, de son amour, de son bonheur. L'humble Bergeronnette dominait alors la grande dame de toute la hauteur de la souffrance et du renoncement : elle était sublime ! Le plus grand poète de nos jours l'a dit : Il y a des natures choisies qui se développent d'elles-mêmes dans toutes les positions où il plait au hasard de les faire naître. La noblesse du cœur est, comme la vivacité de l'esprit, une flamme que rien ne peut étouffer et qui tend sans cesse à s'élever comme pour rejoindre le foyer de grandeur et de bonté éternelles dont elle émane.

Madame de Tyvonarien combla la jeune fille d'expressions de regrets et de reconnaissance ; puis elle lui baisa la main et se retira. Je la suivis, sentant que Bergeronnette avait besoin d'être seule après une telle secousse.

— Croyez-vous qu'elle parte, en effet ? me demanda la comtesse.

— N'en doutez pas, madame, lui répondis-je.

— Ah ! je comprends maintenant que mon fils l'aime si follement. Elle est vraiment charmante,

— Mais vous ne comprendriez pas qu'il l'épousât, répliquai-je.

Elle me salua. Je rentrai chez moi, en proie à je ne sais quel tumulte de sensations, au milieu desquelles je distinguai enfin deux choses : c'est que j'étais sincèrement affligé de sentir Bergeronnette malheureuse, et qu'en même temps j'étais heureux de voir qu'elle allait à jamais briser avec Robert. Mon espérance éveillée combattait avec force les élans de ma compassion. Je m'assis à ma fenêtre : la croisée de Bergeronnette, qui s'était refermée, ne se rouvrit point de la journée. La nuit, je me levai plusieurs fois, et je vis de la lumière dans la mansarde de la jeune fille. Son ombre passa et repassa plusieurs fois sur les rideaux. Vers neuf heures du matin, je montai chez elle ; un homme en sortait. Bergeronnette me dit que c'était un marchand auquel elle venait de vendre ses meubles : elle était extrêmement pâle ; sa voix avait une gravité poignante.

— Quand donc partez-vous ? lui demandai-je avec tristesse.

— Demain au point du jour.

— Où allez-vous ?

— A l'île Tudi. Gardez-moi le secret inviolablement.

— Je vous le jure.

— Tout est prêt pour mon départ. Quand M. Robert sera de retour de la campagne où il est allé passer deux jours, il trouvera ma mansarde vide et une lettre pour lui.

Elle prononça ces mots avec un calme héroïque. Je compris que son cœur était dévoré de douleur, sous cette tranquillité apparente. Le lendemain, au jour naissant, elle monta dans une voiture de place ; je m'élançai sur ses traces comme un fou. Je sanglotais. N'ayant pas trouvé de voiture sur mon chemin, je suivis celle de Bergeronnette, en courant toujours, et j'arrivai brisé, exténué, à L... Elle se fit descendre à une auberge, et m'aperçut alors. Je fus frappé de la profonde altération de son visage.

— Pourquoi m'avez-vous suivie ? me dit-elle avec honte.

— Pour vous voir une seconde encore, lui ré-

pondis-je d'une voix presque étouffée par la fatigue et la douleur.

Elle sourit avec une tristesse angélique. Nous entrâmes dans l'auberge où elle me dit qu'elle n'avait pas voulu prendre la diligence aux messageries de Paris dans la crainte que Robert n'y allât aux informations. Pauvre Bergeronnette ! elle avait la présence d'esprit du dévouement. Elle ajouta avec une mélancolie navrante :

— Je reverrai avec plaisir mon île Tudi, le chaume où j'ai vécu enfant et la tombe de mon père. Je n'aurais peut-être jamais dû les quitter.

— Et moi aussi j'irai bientôt les voir ! lui dis-je. Me le permettez-vous, Bergeronnette ?

Elle fixa sur moi ses grands yeux bleus endoloris et pensifs.

— Oui, venez, me dit-elle, vous m'apprendrez s'il est marié.

Robert seul l'occupait. Oh ! je sentis alors que je le détestais !

La diligence arriva. Bergeronnette y prit place, elle me tendit à la portière sa main que je baignai de pleurs. La diligence repartit, mon cœur se brisa.

Midi sonnait, quand je fus de retour chez moi. Robert de Tyvonarlen m'y attendait.

— Où est Bergeronnette ? me dit-il d'une voix vibrante et saccadée.

— Elle est partie, lui répondis-je froidement.

— Mais où est-elle allée ?

— Je n'en sais rien.

— Vous le savez !

— Non.

— Oh ! je la trouverai bien ! s'écria-t-il en éclatant en sanglots. Et il s'enfuit. Sa douleur ne m'émut pas. La jalousie rend impitoyable : elle envenime les meilleurs instincts, elle fait haïr. J'étais content. Robert souffrait plus que moi ! Huit jours après je le revis ; ses recherches avaient été vaines. Il était horriblement changé. Il fit tous ses efforts pour apprendre de moi ce qu'était devenue Bergeronnette ; il pleura, il me supplia, il me menaça : je fus inflexible. Alors il m'insulta, et le lendemain nous nous battîmes. Il me blessa légèrement d'une balle à la cuisse. J'étais assez sûr de mon sang-froid et de mon coup d'œil pour le tuer, j'en eus l'horrible envie ; mais, au moment de tirer, j'éprouvai un remords rapide, et je levai le pistolet : la balle se perdit dans l'air ; j'en eus presque du regret.

Depuis ce duel, je n'ai pas revu Robert, mais

je sais qu'il a été longtemps et gravement malade; et que, six mois après son rétablissement, il a épousé sa cousine mademoiselle Cornélie de Tyvonarien.

Quand j'appris cette nouvelle, on était en automne, je me disposais à partir pour la Bretagne; je mourais d'envie de revoir Bergeronnette. Son éloignement, loin de diminuer ma folle passion pour elle, n'avait fait qu'en augmenter l'énergie. L'absence qui dissipe tant d'affections humaines, et surtout le mariage de Robert, me firent espérer que Bergeronnette reporterait facilement sur moi son amour désormais sans espoir et sans but. Je partis, et, quatre jours après mon départ, j'étais sur la grève où, pour la première fois j'avais rencontré Bergeronnette assise et chantant. La grève était déserte cette fois. Je traversai l'eau dans une barque conduite par un vieux batelier : je songeai à la petite mariùère qui m'y avait fait voguer jadis. Nous abordâmes à l'île Tudi, elle était toujours bien morne et bien dénudée; les pâles harmonies de l'automne y ajoutaient encore leur mélancolie pénétrante. Mon batelier auquel je m'informai de Bergeronnette me dit qu'elle habitait sous le chaume qui avait appartenu à son père. Je me dirigeai vers cette demeure où je ne devais plus revoir le bonhomme Coëdro. Mon cœur battit avec force. Tout-à-coup, je m'arrêtai à l'angle d'un mur, je venais d'entendre et de distinguer la voix de Bergeronnette.

Bergeronnette chantait encore, Bergeronnette chantait toujours.

— Bravo ! m'écriai-je avec joie. Et je franchis la distance qui me séparait d'elle. Je la vis : elle filait une quenouille à la fenêtre de la chaumière; mais je fus sur le point de croire que ce n'était point Bergeronnette, tant elle me parut changée, tant elle était pâle et défaite : ce n'était plus que l'ombre d'elle-même. J'entrai vivement sous le chaume ; elle me reconnut et se leva avec émotion ; puis me tendant la main :

— Ah ! vous voici, me dit-elle, je commençais à croire que je ne vous reverrais plus.

— Oh ! je n'oublie pas si vite ! lui dis-je en m'animant. Je ne suis pas comme Robert de Tyvonarien.

Elle tressaillit.

— Il m'a donc oubliée ? reprit-elle avec effort.

Elle n'ajouta pas un mot ; elle s'assit en inclinant la tête de manière à m'empêcher de voir qu'elle dévorait une larme. Je m'en aperçus ce-

pendant, et je me repentis de ma précipitation, mais telle est la force d'un sentiment jaloux et vindicatif : je n'avais pu résister au désir d'apprendre immédiatement à Bergeronnette une nouvelle qui ne pouvait que l'affecter vivement. Elle prit bientôt un air calme, mais je remarquai que la nuance bleuâtre qui sillonnait ses paupières s'assombrît tout-à-coup : il était facile de voir que Bergeronnette concentrait une douleur aiguë. Je m'efforçai d'adoucir la violence du coup que je lui avais si brutalement porté. Elle me sut gré de cette attention, et, pour me prouver qu'elle ne m'en voulait pas, la bonne fille me prit amicalement le bras, et nous allâmes nous promener sur le rivage. Alors elle me sourit, elle prit un air enjoué, elle fut charmante de grâce et de bonne humeur. Je compris que sa bienveillance seule la faisait agir ainsi, mais j'espérais que l'amour viendrait plus tard. Quand on aime, n'espère-t-on pas toujours ?

Cette journée me parut délicieuse. Une vieille paysanne nous servit à souper. Bergeronnette ne mangea pas. Elle se plaignit d'être un peu fatiguée. Nous convînmes que, si le lendemain le temps était beau, nous ferions une promenade en mer, à la voile ; Bergeronnette se chargeait de la manœuvre. Je me retirai de bonne heure pour la laisser se reposer, je regagnai l'auberge où j'étais descendu à Loc-Tudi. J'étais presque heureux : mon âme vibrerait avec exaltation.

— Oh ! je t'aimerais tant, Bergeronnette, murmurai-je, les larmes aux yeux. Je t'aimerais tant, que tu oublieras Robert et que tu m'aimeras, mon ange !

Le lendemain, la matinée était radieuse, je me dépêchai d'aller à l'île Tudi. Le soleil souriait à la mer, le vent d'Est soufflait frais et léger, la vague ondulait mollement, les mouettes se jouaient en chantant dans l'air. Arrivé à quelques pas de la chaumière de Bergeronnette, je m'arrêtai, et je prêtai l'oreille avec enfantillage pour savoir si elle ne chantait pas, elle aussi, comme les oiseaux de mer. En ce moment, deux marinières, les avirons sur l'épaule, passèrent devant moi et s'emparèrent de mon attention.

Cette famille-là n'a pas de bonheur, disait l'une.

— Une si jolie fille ! disait l'autre.

— Mais de quoi est-elle donc morte ?

— D'un anévrisme au cœur, à ce que dit le médecin.

— Bien sûr, elle a rapporté ça de Paris.

— Voilà ce que c'est que de quitter le pays.

— Pauvre petite! elle aurait fait une bonne femme pour un de nos gars.

— Bah! elle fera encore mieux un bel ange pour le bon Dieu.

Un horrible frisson me parcourut tout le corps. D'un bond je fus dans la chaumière : deux cierges brûlaient près du lit, je poussai un cri déchirant et je tombai à la renverse.

Bergeronnette ne chantait plus!

Frédéric Talhouet se tut. Il pleurait. Après un moment de silence, il reprit :

Voilà pourquoi j'ai trop aimé! Voilà pourquoi je n'aimerai plus!

Il y eut encore une pause pendant laquelle Frédéric et moi, nous nous laissâmes aller au courant de nos impressions personnelles, sans nous les communiquer. L'histoire de Bergeronnette m'avait touché. Je considérai cette jeune fille comme la victime d'une organisation tout exceptionnelle. Mais l'expérience de la vie m'a

rendu trop sceptique pour croire à la constance inébranlable envers les morts. Aussi la conclusion de Frédéric me fit-elle sourire.

Depuis combien de temps est-elle morte? lui demandai-je.

— Depuis un an.

— Diable! votre cœur porte longtemps le deuil.

— Il le portera toujours!

— Allons donc! cela ne vous empêchera pas de vous marier.

— Je ne me marierai jamais!

— Jamais! toujours! quels mots ingénus!

Il y a peu de temps, à mon retour d'un assez long voyage, environ deux ans après la scène que nous venons de rapporter, j'ai rencontré Frédéric Talhouet sur le boulevard. Il avait au bras une jeune personne élégante et jolie. Il rougit un peu en me voyant et me présenta sa femme.

Je me mordis la lèvre pour ne pas sourire, comme Démocrite.

Et Bergeronnette! pensai-je.

Edienne ENAULT.





BERNARD,

HISTOIRE POUR LES CHASSEURS.

que je vais vous raconter n'est ni une nouvelle, ni un roman, ni un drame, c'est tout bonnement un souvenir de jeunesse, une de ces choses comme il en arrive tous les jours.

Je suis né au milieu d'une belle et giboyeuse forêt. Mon père, grand chasseur, me mit tout enfant un fusil entre les mains. A douze ans, j'étais déjà un excellent braconnier.

Si un lapin avait le malheur de s'aventurer en plaine, à vingt-cinq pas autour de moi, c'était un lapin parfaitement mort.

Si c'était par hasard un lièvre, il va sans dire que c'était exactement la même chose. Un jour il sortit un chevreuil, et, je je dis bien bas, il en fut ma foi du chevreuil comme si c'eût été un lapin ou un lièvre.

Ces différentes pièces de gibier me servaient à faire des cadeaux à des braves gens de mes amis qui, pour que ces cadeaux se renouvelassent, m'entretenaient de leur côté de poudre et de plomb.

Puis, disons-le encore, presque tous les gardes de la forêt avaient chassé avec mon père, et gardaient un grand souvenir de sa libéralité. D'autres étaient d'anciens soldats qui avaient servi sous lui, et que, par son influence, il avait fait entrer dans l'administration forestière. En somme, ces braves gens qui voyaient en moi des dispositions toutes particulières à être un jour aussi généreux que le *Général*, c'était toujours ainsi qu'ils nommaient mon père, m'avaient pris en grande amitié.

Au nombre de ces gardes, il y en avait un qu'on appelait Bernard, et comme il habitait sur la route de Soissons, à une lieue et demie de Villers-Cotterets, une petite maison que M. de Violaine avait fait bâtir pour son prédécesseur; on l'appelait Bernard de la Maison-Neuve.

C'était, à l'époque dont je parle, c'est-à-dire en 1818 ou 1819, un beau garçon de trente-deux ans à peu près, à la physionomie franche et ouverte, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux gros favoris encadrant admirablement son joyeux visage; du reste, admirablement pris dans sa taille, et devant à l'harmonie de ses membres une

force herculéenne citée à dix lieues à la ronde.

Un samedi soir que j'étais occupé à donner à souper sur le pas de notre porte à deux éperviers que je nourrissais, et que je voulais absolument dresser à la chasse de l'alouette, M. de Violaine passa :

— Eh bien, garçon, me dit-il, avons-nous bien travaillé cette semaine ?

— J'ai été le second en version.

— Bien vrai ?

Je lui montrai une petite croix d'argent que je portais fièrement à ma boutonnière, soutenue par un ruban rouge, et qui était la preuve incontestable de ce que j'avais fait.

— Alors, monsieur le second, je vous invite à venir chasser le sanglier avec nous demain.

Je bondis de joie.

— Et où cela, cousin ?

— Chez Bernard, à la Maison-Neuve.

— Oh ! tant mieux, tant mieux, nous aurons du plaisir.

— Je l'espère.

— Voilà donc comme vous le gâtes, dit ma mère en paraissant sur le pas de la porte. Au lieu de m'aider à le guérir de cette malheureuse passion de la chasse qui amène chaque jour tant d'accidents, vous lui en donnez le goût. Écoutez, je ne vous le confie qu'à la condition qu'il ne vous quittera pas.

— Soyez tranquille, je le placerai près de moi.

— Alors, à cette condition-là, c'est bien, dit ma pauvre mère, qui ne savait rien me refuser ; mais souvenez-vous que, s'il lui arrivait quelque malheur, ajouta-t-elle à voix basse, j'en mourrais de chagrin.

— N'avez donc pas peur, dit M. de Violaine, c'est un gaillard qui sait son métier sur le bout du doigt ; ainsi, c'est chose convenue, entends-tu, garçon, à demain six heures.

— Merci, cousin, merci : je ne me ferai pas attendre, allez.

Et je remis mes éperviers sur leur perchoir, pour m'occuper de la chasse du lendemain.

Ces préparatifs consistaient à laver le canon de mon fusil, à huiler les ressorts et à fondre des balles.

A six heures du matin nous partîmes : tout le long de la route nous recrutâmes les gardes qui nous attendaient sur leurs garderies respectives ; enfin nous arrivâmes au détour de la route, et

de loin nous aperçûmes Bernard, son cor de chasse à la main.

Il sonnait d'un air si joyeux et nous envoyait des notes si sonores, que nous ne doutâmes point que la chasse ne fût certaine. En effet, en arrivant à la Maison-Neuve, nous apprîmes que Bernard avait détourné vers la montagne de Dampieux, c'est-à-dire à une lieue de là à peu près, un magnifique tieram. On appelle tieram, en terme de chasse, un sanglier arrivé au tiers de son âge.

Nous partîmes donc après avoir mangé le croûton de pain et bu le verre de vin blanc, non pas en faisant les craques ordinaires, qu'on me pardonne le mot, il est consacré entre chasseurs. Chacun connaissait trop bien son voisin et était trop bien connu de lui pour oser de lui imposer par quelques-uns de ces innocents mensonges, dont les habitués de la plaine Saint-Denis rehaussent leur mérite ; mais en convenant, au contraire, avec une bonhomie parfaite, de l'adresse des plus forts. Or, les plus forts étaient Bertheim, l'oncle de Bernard ; Mona, vieux garde qui, quelque temps auparavant, s'était emporté le poignet gauche, et qui n'en tirait que mieux pour cela, et un nommé Mildet, lequel, à balle surtout, faisait des choses surprenantes.

Il va sans dire que les maladroits étaient, de leur côté, raillés avec acharnement.

Parmi ceux-ci était un brave homme nommé Niquet, et surnommé, je ne sais pourquoi, Bobino, lequel avait la réputation d'être l'homme d'esprit de l'inspection, ce qui était vrai, mais lequel joignait à cette réputation celle d'être un des plus mauvais tireurs de la troupe, ce qui était encore vrai.

Arrivés à l'endroit où le sanglier était baugé, Bernard nous fit signe de nous taire. A partir de ce moment, pas un chuchotement ne se fit entendre. Alors Bernard fit part de son plan à l'inspecteur, lequel nous donna ses ordres à voix basse, et nous allâmes prendre nos places autour de l'enceinte que Bernard, avec son limier qu'il tenait en laisse, s'appêtait à fouler.

M. de Violaine tint parole à ma mère : il me plaça entre lui et Mona, me recommanda de me tenir complètement abrité derrière un chêne, puis, si je tirais sur le sanglier et qu'il revint sur le coup, de m'accrocher à une grosse branche, de m'enlever à la force des poignets, et de laisser passer l'animal au-dessous de moi. Tout chas-

neur un peu expérimenté sait que c'est là la manœuvre généralement adoptée en pareille circonstance.

Après tout de dix minutes, tout le monde était à son poste; le signal fut aussitôt donné. Au bout d'un instant, la voix du chien de Bernard, qui était tombé sur la piste, retentit avec une plénitude et une fréquence qui prouvaient qu'il approchait de l'animal. Tout-à-coup, on entendit craquer les arbres du fourré. Je vis pour mon compte passer quelque chose; mais, avant que je n'eusse épaulé, ce quelque chose avait disparu. Mona envoya son coup de fusil au Juger; mais il secoua lui-même la tête en signe qu'il ne croyait pas avoir touché la bête. Puis, un peu plus loin, on entendit retentir un second coup de fusil, puis enfin un troisième, lequel fut immédiatement suivi du cri d'hallali, poussé du fond de ses poumons, par la voix bien connue de Bobino.

Chacun courut à l'appel, quoiqu'en reconnaissant la voix de l'appelant, chacun pensa tout bas qu'il était dupe de quelque mystification de la part du spirituel loustic.

Mais, à notre grand étonnement à tous, nous aperçûmes, en arrivant sur la grande route, Bobino assis tranquillement sur le sanglier, son brûle-gueule à la bouche, et battant le briquet pour avoir du feu.

A son coup de fusil, l'animal avait roulé comme un lapin, et n'avait pas bougé de l'endroit où il était tombé.

On devine le concert de félicitations qui s'éleva autour du vainqueur, lequel prenait son air le plus modeste et se contentait, toujours assis sur son trophée, de répondre entre ses bouffées de fumée :

— Eh ! tron de l'air, voilà comme nous carambolons ces petites bêtes, nous autres Provençaux.

En effet, il n'y avait rien à dire, le carambolage était parfait, la balle avait frappé derrière l'oreille; Mona, Berthelin ou Mildet n'auraient pas fait mieux.

Bernard arriva le dernier.

— Que diable me chante-t-on, Bobino ? cria-t-il du plus loin qu'il put être entendu; on me dit que le sanglier s'est jeté dans ton coup comme un imbécile ?...

— Qu'il se soit jeté dans le coup ou que le coup se soit jeté dans lui, dit le triomphateur, il n'est

pas moins vrai que ce pauvre Bobino va avoir des grillades pour tout son hiver, et qu'il n'y aura que ceux qui pourront lui rendre la pareille qui seront invités à en manger chez lui. A part M. l'inspecteur, dit Bobino en ôtant sa caquette, lequel fera toujours infiniment plaisir et honneur à son très humble, quand il voudra goûter de la cuisine de la mère Bobine.

C'était ainsi que Niquet appelait sa femme, attendu que selon lui Bobine était tout naturellement le féminin de Bobino.

— Merci, Niquet, merci, répondit l'inspecteur; ce n'est pas de refus.

— Pardieu, Bobino, dit Bernard, comme tu ne fais pas de ces coups-là tous les jours, il faut, avec la permission de M. de Violaine, que je te décoré.

— Décoré, mon ami, décoré; il y en a plus d'un qui l'a été décoré, et qui ne le mérite pas tant que moi.

Et Bobino continuait de fumer, avec le flegme le plus comique, tandis que Bernard, tirant son couteau de sa poche, s'approchait de la partie postérieure du sanglier, dont il prit la queue, que d'un seul coup il sépara du corps.

Le sanglier poussa un grognement sourd.

— Eh bien ! qu'est-ce donc, petit ? dit Bobino, tandis que Bernard attachait la queue de l'animal à la boutonnière de son vainqueur; il paraît que nous tenions à ce bout de ficelle.

Le sanglier poussa un second grognement et gîgota d'une patte.

— Bon, dit Bobino, bon; nous essayons donc d'en rappeler, petit; eh bien ! tron de l'air, rappelons-en, voyons, et ce sera drôle.

Bobino avait à peine achevé ces paroles, qu'il roulait à dix pas de là, le nez dans la poussière et sa pipe brisée entre ses dents.

Le sanglier, qui n'était qu'étourdi, s'était relevé, rappelé à la vie par la saignée que lui avait faite Bernard, et après s'être débarrassé du fardeau qui pesait sur lui, se tenait debout, mais chancelant encore sur ses quatre pattes.

— Ah pardieu ! dit M. de Violaine, laissez-le faire un peu; il serait curieux que celui-là en revînt.

— Tirez dessus, cria Bernard, cherchant son fusil qu'il avait posé sur le revers du fossé pour procéder plus commodément à l'amputation qu'il venait d'exécuter si heureusement, tirez dessus,

Je connais les oaroiisiens, ils ont la vie dure, tierez dessus, et plutôt deux coups qu'un, ou il nous échappe.

Mais il était déjà trop tard; les chiens, en voyant le sanglier se relever, s'étaient élancés sur lui; les uns le tenaient aux oreilles, les autres aux cuisses; tous enfin le couvraient si complètement qu'il n'y avait pas une partie du corps de l'animal où l'on pût envoyer une balle.

Pendant ce temps, le sanglier gagnait tout doucement le fossé, entraînant avec lui toute la meute; puis il entra dans le fourré, puis il disparut, poursuivi par Bobino, qui s'était relevé et qui, furieux de l'affront reçu, voulait à toute force en avoir raison.

— Arrête, arrête, criait Bernard; arrête-le par la queue, Bobino. Arrête, arrête.

Tout le monde se tordait de rire.

On entendit deux coups de fusil.

Puis, au bout d'un instant, on vit revenir Bobino, l'oreille basse; il l'avait manqué de ses deux coups, et le sanglier avait repris chasse, poursuivi par tous les chiens, dont on entendait la voix s'éloigner rapidement.

Nous le chassâmes toute la journée, il nous mena à cinq lieues de là; nous ne l'abandonnâmes que le soir, et nous n'en entendîmes jamais reparler, quoique Bernard eût fait savoir non seulement aux gardiens de la forêt de Villers-Cotterets, mais encore aux gardes des forêts voisines, que si quelqu'un d'entre eux par hasard tuait un sanglier sans queue et qu'il tût à l'avoir complet, il retrouverait cette queue à la boutonnière de Bobino.

Cependant, quoique la chasse eût été, sans contredit, plus amusante que si elle eût complètement réussi, elle n'avait aucunement rempli l'objet que se proposait l'inspecteur, puisqu'il avait reçu l'ordre de détruire les sangliers et non de les englaiser.

Aussi, en se séparant de ses gardes, l'inspecteur indiqua-t-il une chasse pour le jeudi suivant, en donnant l'ordre de détourner d'ici là le plus de sangliers que l'on pourrait.

Or, comme le jeudi est jour de congé, j'obtins de M. de Violaine d'être non seulement de la prochaine chasse, mais encore de toutes celles qui auraient lieu les jeudis et les dimanches.

Ce jour-là le rendez-vous était fixé au Regard-Saint-Hubert.

Nous y arrivâmes, M. de Violaine et moi, à l'heure militaire; tout le monde s'y trouvait, avec la ponctualité habituelle: il y avait trois bêtes de détournées: deux ragots et une laie.

Il va sans dire que pas un garde ne manqua de demander à Bobino des nouvelles de son sanglier. Mais, à part la queue qu'il avait eu le bon esprit de conserver à sa boutonnière, Bobino n'en avait reçu aucune notification.

Ce jour-là il y avait, comme nous l'avons dit, trois sangliers à attaquer: un sur la garderie de Berthelin, un sur la garderie de Bernard, un sur la garderie de Mona.

On commença par celui qui se trouvait le plus proche: c'était un des ragots détournés par Berthelin; avant qu'il ne sortît de l'enceinte, il fut tué par Mildet, qui lui passa une balle au travers du cœur.

On passa au second, qui était, comme nous l'avons dit, sur la brigade de Bernard. C'était à une petite lieue de l'endroit où avait été tué le premier. Bernard, selon son habitude, nous conduisit à la Maison-Neuve, pour y boire un coup et manger un morceau; puis nous repardâmes.

L'enceinte fut formée. M. de Violaine, selon la promesse qu'il avait faite à ma mère, n'avait placé entre lui et son garde particulier, qu'on appelait François. Après François venait Mona, puis après Mona je ne sais plus qui. Cette fois nous avions affaire à la laie.

Bernard entra dans le taillis avec son limier, un instant après le sanglier était lancé. Nous l'entendîmes venir, comme la première fois faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre. M. de Violaine, à qui il passa le premier, lui envoya ses deux coups, mais sans le toucher. Je lui envoyai le mien; mais comme c'était le premier sanglier que je tirais, je le manquai aussi. Enfin, François fit feu à son tour et l'atteignit en plein corps; aussitôt la laie fit un retour à angle droit, et avec la rapidité de la foudre, fondit sur celui qui avait tiré sur elle. François lui envoya son second coup presque à bout portant: mais au même moment François et le sanglier ne formèrent plus qu'un groupe informe. Nous entendîmes un cri de détresse; François était renversé sur le dos, et la laie, acharnée sur lui, le fouillait à grands coups de grouin. Nous nous précipitâmes tous pour courir à son secours; mais, à ce moment, une voix cria d'un accent impératif: « Ne bougez

pas ! Chacun s'arrêta, immobile à sa place. Nous vîmes Mona abaisser le canon de son fusil dans la direction du groupe terrible. Un instant le tireur demeura immobile comme une statue, puis le coup partit, et l'animal, frappé au défaut de l'épaule, alla rouler à quatre pas de celui qu'il tenait terrassé.

— Merci, vieux, dit François en se redressant sur ses jambes, et si jamais tu as besoin de moi, tu comprends, c'est à la vie, à la mort.

— Ça n'en vaut pas la peine, dit Mona.

Nous courûmes tous à François, il avait une morsure au bras, voilà tout, mais ce n'était rien en comparaison de ce qui aurait pu lui arriver ; aussi, lorsqu'on se fut assuré du peu de gravité de la blessure, toutes nos exclamations tournèrent-elles en félicitations pour Mona. Mais comme ce n'était pas la première fois que pareille chose lui arrivait, Mona reçut nos compliments en homme qui ne comprend pas qu'on trouve extraordinaire une chose si simple et, à son avis, si facile à exécuter.

Après nous être occupés des hommes, nous nous occupâmes de la bête. Elle avait reçu les deux balles de François, mais l'une s'était aplatie sur la cuisse presque sans lui entamer la peau ; l'autre avait glissé sur sa tête et lui avait fait un sillon sanglant. Quant à celle de Mona, elle était entrée, comme nous l'avons dit, au défaut de l'épaule, et l'avait tuée raide.

On fit la curée et l'on se remit en chasse, comme si rien ne s'était passé, ou comme si l'on avait pu prévoir qu'il arriverait avant la fin de la journée un événement bien autrement terrible que celui que nous venons de raconter.

La troisième attaque devait avoir lieu sur la garderie de Mona. Les mêmes précautions furent prises que dans les battues précédentes : l'enceinte fut formée. Cette fois, j'étais placé entre M. de Violaine et Berthelin ; puis, Mona, à son tour, entra dans l'enceinte pour la fouiller. Cinq minutes après, la voix du chien nous annonça que le sanglier était lancé.

Tout-à-coup on entendit un coup de carabine, en même temps je vis un grès, placé à quarante pas de moi à peu près, voler en éclats ; puis j'entendis à ma droite un cri de douleur. Je me retournai, et j'aperçus Berthelin, qui d'une main se cramponnait en chancelant à une branche d'arbre, et qui appuyait l'autre sur son côté.

Puis il s'affaissa sur lui-même, en se courbant en deux ; puis il se laissa aller à terre, en poussant un profond gémissement.

— Au secours ! criai-je ; au secours. Berthelin est blessé.

Et je courus à lui, suivi par M. de Violaine, tandis que sur toute la ligne les chasseurs se rapprochaient de nous.

Berthelin était sans connaissance ; nous le soulevâmes ; le sang coulait à flots d'une blessure qu'il avait reçue au-dessus de la hanche gauche ; la balle était restée dans le corps.

Nous étions tous autour du mourant, nous interrogeant du regard pour savoir lequel de nous avait tiré ce fatal coup de feu, quand nous vîmes sortir du fourré, Bernard, sans casquette, pâle comme un spectre, sa carabine encore fumante à la main, et criant : blessé ! blessé ! qui est-ce qui a dit que mon oncle était blessé ?

Personne de nous ne répondit ; mais nous lui montrâmes de la main le moribond, qui vomissait le sang à pleine bouche.

Bernard s'avança, les yeux hagards, la sueur au front, les cheveux dressés sur la tête ; arrivé près du blessé, il poussa une espèce de rugissement, brisa le bois de sa carabine contre un arbre, et en jeta le canon à cinquante pas de lui.

Puis il tomba à genoux, priant le mourant de lui pardonner ; mais le mourant avait déjà fermé les yeux pour ne plus les rouvrir.

On fit à l'instant même un brancard ; on posa le blessé dessus, puis on le transporta dans la maison de Mona, qui n'était qu'à trois ou quatre cents pas de l'endroit où l'accident était arrivé. Bernard marchait à côté du brancard, ne disant pas une parole, ne versant pas une larme et tenant la main de son oncle. Pendant ce temps, un des gardes était monté sur le cheval de l'inspecteur et courait ventre à terre chercher un médecin à la ville.

Le médecin arriva au bout d'une demi-heure pour annoncer ce dont chacun se doutait déjà, c'est-à-dire que la blessure était mortelle.

Il fallait transmettre cette nouvelle à la femme du blessé. L'inspecteur se chargea de ce triste message et s'appréta à sortir de la maison. Alors Bernard se leva, et s'approchant de lui :

— M. de Violaine, lui dit-il, il est bien entendu que tant que Bernard vivra, elle ne manquera de rien, pauvre chère femme, et que si elle veut ve-

nir demeurer chez moi, elle y sera reçue comme ma mère.

— Oui, Bernard, oui, dit M. de Violaine, oui, je sais que tu es un brave garçon; allons, ce n'est pas ta faute.

— Oh! oh! monsieur l'inspecteur, dites-moi encore quelques paroles comme celles que vous venez de me dire. — Ah! je crois que je vais pleurer.

— Pleure, mon pauvre garçon, pleure, dit M. de Violaine, cela te fera du bien.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu, s'écria le malheureux en éclatant enfin en sanglots, et en tombant sur un fauteuil.

Rien ne m'a jamais ému au monde comme une grande force brisée par une grande douleur. La vue de cet homme, luttant contre la mort, m'avait moins impressionné que la vue de cet homme qui pleurait.

Nous quittâmes, les uns après les autres, cette chambre mortuaire où il ne resta que le médecin, Mona et Bernard.

Dans la nuit, Berthelin expira.

Le dimanche suivant, il y avait chasse.

Le rendez-vous était à la Bruyère au Loup. L'inspecteur avait convoqué tous les gardes à l'exception de Bernard; mais, convoqué ou non, Bernard n'était pas homme à manquer à son devoir. Il arriva à la même heure que les autres, seulement il n'avait ni carabine ni fusil.

— Pourquoi es-tu venu, Bernard? demanda M. de Violaine.

— Parce que je suis chef de la brigade, mon inspecteur.

— Mais du moment où je ne t'avais pas convoqué...

— Oui, oui, je comprends et je vous remercie, mais le service avant tout. Dieu sait si je donnerais ma vie pour que ce qui est arrivé ne fût pas arrivé. Mais quand je resterais à me lamenter à la maison, il n'en aura pas moins six pieds de terre sur le corps. Pauvre cher homme! Oh! il n'y a qu'une chose qui me tourmente, tenez, monsieur de Violaine, c'est qu'il est mort sans me pardonner.

— Comment voulais-tu qu'il te pardonnât? il n'a pas su que c'était toi qui avais tiré ce malheureux coup de fusil.

— Non, non, il ne l'a pas su au moment de sa

mort. Pauvre cher homme; mais il le sait maintenant. Les morts savent tout, à ce qu'on dit.

— Allons, Bernard, allons, du courage.

— Oh! du courage, j'en ai, monsieur de Violaine. J'en ai, mais, voyez-vous, j'aurais voulu qu'il me pardonnât, puis, se penchant à l'oreille de l'inspecteur :

— Il m'arrivera malheur, vous verrez, lui dit-il. Et cela, et cela parce qu'il ne m'a point pardonné.

— Tu es fou, Bernard.

— C'est possible, mais c'est mon idée.

— C'est bien, tais-toi, ou parlons d'autre chose. Pourquoi n'as-tu pas pris un fusil ou une carabine?

— Parce que de ma vie, entendez-vous bien, de ma vie, mon inspecteur, je ne toucherai ni carabine ni fusil.

— Et avec quoi tueras-tu le sanglier, si le sanglier tient aux chiens?

— Avec quoi je le tuerais, dit Bernard, avec quoi?... Tenez, je le tuerais avec cela. Et il tira son couteau de sa poche.

M. de Violaine haussa les épaules.

— Haussez les épaules tant que vous voudrez, monsieur de Violaine, ce sera comme cela. D'ailleurs, ce sont ces brigands de sangliers qui sont cause que j'ai assassiné mon oncle. Eh bien! avec mon fusil, je ne sentais pas que je les tuais; tandis qu'avec mon couteau, ce sera autre chose. D'ailleurs, avec quoi égorge-t-on les cochons? avec un couteau. Eh bien! un sanglier, ça n'est pas autre chose qu'un cochon.

— Enfin, puisque tu ne veux entendre à rien, il faut bien te laisser faire.

— Oui, laissez-moi faire.

— En chasse, messieurs, en chasse, dit l'inspecteur.

On attaqua comme d'habitude, mais cette fois, quoique touché de trois ou quatre balles, le sanglier prit un grand parti, et ce ne fut qu'au bout de quatre ou cinq heures de poursuite qu'il se décida à faire tête aux chiens.

Tout chasseur sait comment, fût-on harassé à ne plus se tenir debout, la fatigue cesse, au moment de l'hallali; nous avions, en tours et en détours, fait plus de dix lieues, et cependant dès que nous entendîmes à la voix des chieas qu'ils étaient aux prises avec l'animal, chacun de nous retrouva

ses forces et se mit à courir vers le point de la forêt d'où venait le bruit.

C'était dans une jeune coupe de huit ou dix ans, c'est-à-dire que le taillis pouvait avoir douze pieds de haut. À mesure que nous avançons, le bruit redoublait, et de temps en temps au-dessus de la cime des arbres on apercevait un chien, enlevé par un coup de boutoir, les quatre pattes en l'air, hurlant comme un désespéré, mais ne retombant à terre que pour se rejeter de nouveau sur le sanglier. Enfin nous arrivâmes à une espèce de clairière, l'animal était acculé aux racines d'un arbre renversé, vingt-cinq ou trente chiens l'assaillaient à la fois, dix ou douze étaient blessés, quelques-uns avaient le ventre ouvert, mais ces nobles bêtes ne sentaient pas la douleur, et revenaient au combat en piétinant leurs entrailles traînantes, c'était à la fois magnifique et horrible à voir.

— Allons, allons, Mona, dit M. de Violaine, un coup de fusil à ce farceur-là, il y a assez de chiens de tués, finissons-en.

— Hein, que dites-vous, monsieur l'inspecteur ? s'écria Bernard, arrêtant le canon de l'arme qu'abaissait déjà Mona. Un coup de fusil, un coup de fusil à un pourceau ? Allons donc ! un coup de couteau, c'est bon assez pour lui. Attendez, attendez, et vous allez voir.

Bernard tira son couteau, et se rua jusqu'au sanglier, écartant les chiens, qui revinrent aussitôt, et se confondant à cette masse mobile et hurlante. Pendant deux ou trois secondes, il nous fut impossible de rien distinguer ; mais tout-à-coup le sanglier fit un violent effort pour s'élan- cer ; chacun portait déjà la main sur la gachette de son fusil, quand tout-à-coup Bernard se releva, tenant l'animal par les deux pieds de derrière, et le maintenant, malgré tous ses efforts, avec le poignet de fer que nous lui connaissions ; tandis que les chiens, se rejetant de nouveau sur lui, le recouvraient de leurs corps comme d'un tapis mouvant et bigarré.

— Allons ! Dumas, me dit M. de Violaine, c'est à toi celui-là ; va faire tes premières armes.

Je m'approchai du sanglier qui, en me voyant venir, redoubla de secousses, faisant claquer ses mâchoires, et me regardant avec des yeux ensanglantés ; mais il était pris dans un étau, et tous ses efforts ne purent le dégager.

Je lui mis le bout du canon de mon fusil dans l'oreille, et je fis feu.

La commotion fut si violente que l'animal s'arracha des mains de Bernard ; mais ce ne fut que pour aller rouler à quatre pas de là ; il était mort. Balle, bourre et feu, tout lui était entré dans la tête ; et je lui avais littéralement brûlé la cervelle.

Bernard poussa un éclat de rire.

— Allons, allons, dit-il, je vois qu'il y a encore du plaisir à prendre sur terre.

— Oui, dit l'inspecteur, mais si tu y vas de cette façon, mon brave, tu pourras bien ne pas t'amuser longtemps. Mais qu'as-tu à la main ?

— Rien, une égratignure ; le gremlin avait la peau si dure, que mon couteau s'est refermé.

— Et en se refermant, il t'a coupé le doigt, dit M. de Violaine.

— Net, mon inspecteur, net. Et Bernard étendit sa main droite à laquelle manquait la première phalange de l'index ; puis, au milieu du silence que cette vue produisit, s'approchant de l'inspecteur.

— C'est trop juste, M. de Violaine, continua-t-il, c'est le doigt avec lequel j'ai tué mon oncle.

— Mais il faut soigner cette blessure, Bernard.

— Soigner ça, ha bien ! voilà grand'chose ; s'il faisait du vent, ce serait déjà séché.

Et à ces mots, Bernard r'ouvrant son couteau, fit la curée aussi tranquillement que si rien ne lui était arrivé.

À la chasse suivante, il revint, non plus avec un couteau, mais avec un poignard en forme de balonnette, qu'il avait fait exécuter sous ses yeux par son frère, armurier à Villers-Cotterets, et qui ne pouvait ni püier, ni se briser, ni se fermer.

Cette fois, la scène que j'ai déjà décrite se renouvela ; seulement, le sanglier resta sur la place, égorgé comme un cochon domestique.

Et puis il en fut ainsi à toutes les autres chasses ; si bien que ses camarades ne l'appelaient plus que le charcutier.

Cependant, tout cela ne lui faisait pas oublier la mort de Berthelin ; il devenait de plus en plus sombre, et de temps en temps il disait à l'inspecteur :

« Voyez-vous, monsieur de Violaine, tout cela n'empêche pas qu'un jour il m'arrivera malheur ! »

Trois ou quatre ans s'étaient à peine écoulés

depuis les événements que nous venons de raconter : j'avais quitté Villers-Cotterets et je venais y passer quelques jours ; c'était au mois de décembre, et la terre était toute couverte de neige.

Après avoir embrassé ma mère, je cours chez M. de Violaine.

— Ah ! ah ! dit-il en me voyant, te voilà, garçon ; tu arrives juste pour la chasse au loup.

— S'il faut vous le dire, j'y pensais en voyant la neige, et je suis enchanté de ne pas m'être trompé dans ma prévision.

— Odi, on a connaissance de trois ou quatre de ces messieurs dans la forêt, et comme il y en a deux sur la garderie de Bernard, je lui ai donné l'ordre hier de les détourner, en le prévenant que nous serions chez lui demain matin.

— A la Maison-Neuve, toujours ? — Toujours.

— Eh bien, que devient-il, ce pauvre Bernard ? tue-t-il toujours des sangliers à coups de balonnette ?

— Oh ! les sangliers sont exterminés depuis le premier jusqu'au dernier. Je crois qu'il n'en reste plus un seul dans la forêt. Bernard les a tous passés en revue.

— Et leur mort l'a-t-elle consolé ?

— Non, le pauvre diable est plus sombre et plus triste que jamais. Tu le trouveras bien changé. J'ai pourtant fait avoir une pension à la veuve de Berthelin. Mais tout cela ne fait rien à son chagrin. Il est mordu au cœur. Avec cela, il est plus jaloux que jamais.

— Et toujours aussi injustement ?...

— C'est-à-dire que sa pauvre petite femme est un ange.

— Alors, c'est de la monomanie. Au reste, tout cela ne l'empêche pas d'être toujours un de vos bons gardes, n'est-ce pas ?

— Excellent.

— Et il ne nous fera pas faire buisson creux demain ?

— Je t'en réponds.

— C'est tout ce qu'il faut, le temps fera le reste.

— Le temps ne fera qu'empirer la chose, et je commence à croire comme lui qu'il lui arrivera malheur.

— C'est à ce point là ?

— Ma foi oui : quant à moi j'ai fait tout ce que j'ai pu, et je n'aurai rien à me reprocher.

— Et les autres, comment vont-ils ?

— A merveille.

— Mildet ?

— Coupe toujours en deux les écurieus à balles.

— Mona ?

— Nous avons chassé avant-hier ensemble, dans les marais de Coyolles, et il m'a tue dix-sept bécassines sans en manquer une.

— Et Bobino ?

— Bobino a fait faire un sifflet pour les chiens, de la queue de son sanglier, et il déclare qu'il n'aura de repos en ce monde et dans l'autre, que lorsqu'il aura remis la main sur le reste de l'animal.

— Alors, excepté Bernard, tout va bien ?

— A merveille.

— Ainsi le rendez-vous ?...

— Est à six heures du matin, au bout des grandes allées.

— Nous y serons.

Je quittai M. de Violaine pour aller serrer la main à tous les vieux amis que j'ai conservés dans mon pays. Un des bonheurs de ce monde est d'être né dans une petite ville, dont on connaît tous les habitants, et dont chaque maison garde pour nous un souvenir. Mais je sais que, lorsque je retourne par hasard dans ce pauvre pays à peu près inconnu au reste du monde, je descends de voiture une demi-heure avant d'être arrivé, puis je m'achemine à pied, reconnaissant les arbres de la route, parlant à chaque personne que je rencontre, et retrouvant une émotion jusque dans les choses insensibles et dans les objets inanimés. Je me promettais donc une grande fête de me retrouver le lendemain avec tous mes gardes.

Cette fête commença à six heures du matin. Je retrouvai toutes mes vieilles figures avec duivre aux favoris, car, ainsi que je l'ai dit, il avait neigé la veille, et il faisait horriblement froid. Nous échangeâmes force poignées de main, puis nous nous mîmes en route pour la Maison-Neuve. Il ne faisait pas encore jour.

Arrivés à l'endroit appelé le Saut-du-Cerf, parce qu'un jour que le duc d'Orléans chassait dans la forêt, un cerf s'élança par dessus la route, encaissée en cet endroit entre deux talus ; arrivés, dis-je, au Saut-du-Cerf, nous vîmes l'obscurité qui commençait à se dissiper. Au reste, le temps était excellent pour la chasse ; il n'était pas tombé de neige depuis douze heures ; rien n'avait donc

recouvert les brisées. Les loups, si on les avait pu détourner, étaient à nous.

Nous fîmes une demi-lieue encore, et nous arrivâmes en vue du tournant où Bernard avait coutume de nous attendre. Il n'y avait personne.

Cette infraction à ses habitudes dans un homme aussi exact que l'était Bernard, commença à nous inquiéter. Nous doublâmes le pas et nous arrivâmes au tournant d'où l'on voyait la Maison-Neuve, à un kilomètre à peu près.

Grâce au tapis de neige étendu sur la terre, tous les objets, même à une distance assez éloignée, étaient parfaitement distincts. Nous voyions la petite maison blanche, à moitié perdue dans les arbres, nous voyions une légère colonne de fumée qui, s'échappant de la cheminée, montait dans l'air; nous voyions un cheval sans maître, tout sellé et tout bridé, qui se promenait devant la porte; mais nous ne voyions pas Bernard.

Seulement nous entendions ses chiens qui hurlaient lamentablement.

Nous nous regardâmes les uns les autres en secouant instinctivement la tête, et nous doublâmes le pas. En approchant, rien ne changea.

Arrivés à cent pas de la maison, nous ralentîmes notre marche malgré nous. Nous sentions qu'en étendant la main, nous allions toucher un malheur.

A cinquante pas de la maison, nous avions presque fait halte.

— Cependant, dit l'inspecteur, il faut savoir à quoi s'en tenir.

Et nous nous avançâmes de nouveau, mais en silence, mais le cœur serré, mais sans dire une parole.

En nous voyant venir, le cheval tendit le cou de notre côté et se mit à hennir.

De leur côté, les chiens s'élançèrent contre les barreaux de leurs niches qu'ils mordaient à belles dents.

A dix pas de la maison, il y avait une flaque de sang et un pistolet d'arçon déchargé.

Puis de cette flaque de sang partait, en accompagnant des pas marqués sur la neige et qui rentraient à la maison, une trace sanglante.

Nous appelâmes, personne ne répondit. Entons, dit l'inspecteur.

Nous entrâmes, et nous trouvâmes Bernard, étendu à terre près de son lit, dont il tordait les couvertures entre ses mains crispées; à sa tête,

sur sa table de nuit, étaient deux bouteilles; dont l'une vide et l'autre entamée; il avait une large blessure au côté gauche, dont son chien favori léchait le sang.

Il était encore chaud, et venait d'expirer il n'y avait pas dix minutes.

Voilà ce qui s'était passé; nous le sûmes le lendemain par le facteur d'un village voisin qui avait presque assisté à l'événement.

Bernard était depuis longtemps fort jaloux de sa femme; et, quoique cette jalousie ne reposât sur rien, elle n'avait fait qu'augmenter de jour en jour. Il était parti à une heure, profitant d'un magnifique clair de lune pour détourner les deux loups qui se trouvaient dans sa brigade.

Une heure après son départ, un messager était venu annoncer à sa femme que son père avait eu une apoplexie et demandait à la voir avant de mourir. La pauvre femme s'était levée et était partie à l'instant même, sans pouvoir dire où elle allait. Ni elle ni le messager ne savaient écrire.

En rentrant à cinq heures du matin, Bernard avait trouvé la maison vide. Il avait tâté le lit, le lit était froid; il avait appelé sa femme, sa femme avait disparu.

— C'est bien, avait-il dit, elle a profité de mon absence, ne croyant pas que je rentrerais sitôt. Elle me trompe, il faut que je la tue. Il croyait savoir où elle était.

Il détacha ses pistolets d'arçon. Il mit dans l'un quatorze chevrotines, et dans l'autre dix-sept. On retrouva quatorze chevrotines dans celui qui était chargé, et les dix-sept autres dans son corps.

Puis il alla seller son cheval, le fit sortir de l'écurie et l'amena devant sa porte. Alors il prit ses pistolets, en mit un dans la fonte gauche; ce-lui-là entra parfaitement.

Mais la fonte droite étant par hasard plus étroite, le pistolet trouva quelque difficulté à y prendre sa place. Bernard voulut l'y faire entrer de force.

Il prit la fonte d'une main, la crosse du pistolet de l'autre, et poussa violemment le pistolet dans la fonte.

La secousse fit détendre le ressort, le coup partit. Pour plus de commodité, Bernard tenait la fonte appuyée contre lui, toute la charge pénétra dans son flanc gauche, lui brûlant et lui déchirant les entrailles.

Le facteur passait dans ce moment-là; il accom-

rut à la détonation. Le colosse était resté debout cramponné à la selle.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il, monsieur Bernard ? demanda-t-il.

— Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé, mon pauvre Martineau. J'ai tué mon oncle d'un coup de fusil et je viens de me tuer d'un coup de pistolet.

— Vous tuer, vous, monsieur; vous n'avez rien.

— Bernard se tourna de son côté, ses habits brûlaient encore et le sang coulait à flots.

— Oh ! mon Dieu, que puis-je faire pour vous ? Voulez-vous que j'aille vous chercher un médecin ?

— Un médecin, qu'est-ce que tu veux qu'il y fasse ? Est-ce que le médecin a sauvé mon oncle Bernard ?

— Mais enfin, ordonnez-moi quelque chose.

— Va me chercher deux bouteilles de tisane à la cave et détache-moi Rocardor.

Le facteur, qui souvent buvait le matin la goutte avec Bernard, prit la clé, descendit à la cave, tira deux bouteilles, alla détacher Rocardor et entra.

Il trouva Bernard assis devant une table et écrivant.

— Voilà, dit-il.

— C'est bien, mon ami, répondit le blessé; pose les deux bouteilles sur la table de nuit, et va à tes affaires.

— Mais, Bernard ?

— Va, te dis-je.

— Vous le voulez donc ?

— Oui.

— Au revoir.

— Adieu.

Le facteur était alors parti, tout en courant, espérant que Bernard était blessé moins dange-reusement qu'il ne l'était; car, comment, en voyant un tel sang-froid et une telle tranquillité, penser que l'homme qui les conserve est frappé à mort.

Ce qui s'est passé après le départ du facteur, personne ne le sait.

Seulement, selon toute probabilité, Bernard avait bu ce qui manquait de vin dans les deux bouteilles. Puis il avait voulu monter sur son lit; mais ses forces lui avaient fait défaut. Il était tombé à terre, et il était mort dans la position où nous venons de le retrouver.

Un papier était sur la table.

Sur ce papier, d'une main encore ferme, étaient écrites ces quelques lignes :

« Vous trouverez un des loups dans le bois Duquesnoy, l'autre a décampé.

« Adieu, monsieur de Violaine. Je vous avis bien dit qu'il m'arriverait malheur.

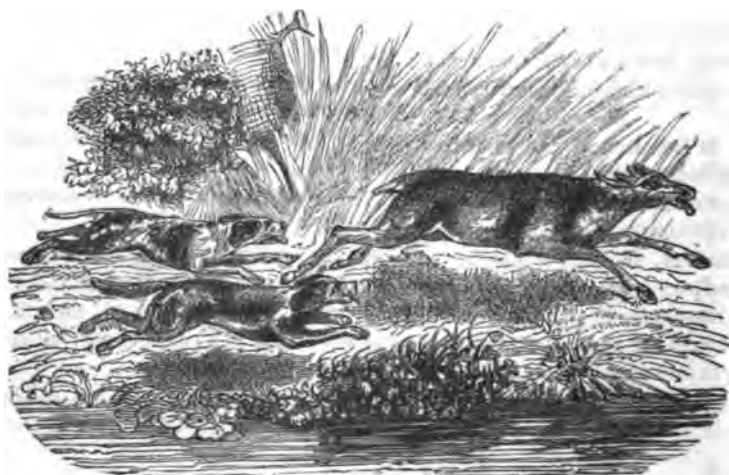
« Votre dévoué BERNARD, garde-chef.»

Je vous avis bien dit que ce n'était ni une nouvelle, ni un drame, ni un roman que j'allais vous raconter, mais une simple catastrophe.

Seulement cette catastrophe a, je vous le jure, laissé dans mon esprit un ineffable souvenir.

Alexandre DUMAS.

(Presse.)



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

ÉCHO DES FEUILLETONS.



Imp de Lathuere, rue St Jacques 77, Paris

Illustrated by W. Miller

Mont St. Michel





Une légende du Mont Saint-Michel.



Le Mont Saint-Michel est sans contredit un des plus curieux monuments que nous ayons en France. Placé au milieu d'une grève immense, sur la cime d'un rocher entre le ciel

et la terre, il frappe et étonne au premier aspect. Aux fortes impressions que vous ressentez à l'aspect d'une nature sévère, aux pensées dont vous pénètrent ces hardis travaux de l'homme, l'histoire vient mêler des souvenirs pleins de drame et de poésie; souvenirs imposants qui contrastent avec les tristes pensées qu'éveille trop souvent de nos jours la rencontre de gendarmes et de prisonniers destinés à peupler cet antique manoir (1).

Habitée d'abord par un collège de druidesses, le Mont Saint-Michel fut au cinquième siècle peuplé par des cénobites. Sous Childebert II, Saint-Aurélien éleva une petite chapelle, à l'ombre de laquelle on bâtit bientôt un grand nombre de cel-

lules, où la foi malaisante venait chercher un refuge dans ces jours difficiles. Cette chapelle, détruite vers la fin du dixième siècle, fut relevée et agrandie par Richard I^{er}, duc de Normandie, qui y établit des religieux de l'ordre de Saint-Benoît.

Le Mont Saint-Michel était à la fois un monastère et une forteresse. Il fut souvent assiégé, pris et repris pendant les guerres du moyen âge. Dans une période de cent ans il fut brûlé ou renversé jusqu'à trois fois par le feu du ciel. Mais ces ruines désastreuses ne découragèrent jamais ses pieux habitants; après chaque écroulement, après chaque incendie, le monument se relevait plus brillant et plus beau qu'il n'avait jamais été. De ces reconstructions nombreuses, il est résulté une grande confusion de styles qui déroutent un peu l'archéologue, mais qui n'ont de choquant que quelques additions modernes, comme cette façade, moitié grecque, moitié romaine, maladroitement accolée à la nef ogivale de la chapelle.

C'est au retour d'un pèlerinage qu'il y fit en 1469 que Louis XI fonda l'ordre de Saint-Michel. La devise latine (1) qu'il donna aux chevaliers de

(1) Voyez la gravure.

(1) *Immensi tremor Oceani*

Saint-Michel porte l'empreinte des sentiments profonds que fit éprouver à ce roi l'aspect triste de ce monastère, exposé à tous les vents. Cet ordre ne devait, dans le principe, être composé que de trente-six membres. Ils portaient un collier d'or fait de coquilles entrelacées d'un double lac, et posées sur une chaîne d'or d'où pendait un riche médaillon représentant l'archange terrassant le diable. Dans les jours de cérémonie, les chevaliers portaient en outre des manteaux de damas blancs, traînant jusqu'à terre, brodés d'or, chargés de coquilles et de lacs en broderie et fourrés d'hermine. La tête était recouverte d'un chaperon de velours écarlate. Le chapitre devait se rassembler ~~trois fois par an le 29 septembre, au Mont-Saint-Michel, dans la salle des chevaliers; mais bientôt la salle des chevaliers, à Paris, fut désignée pour le lieu de ces réunions. Cet ordre, où les étrangers étaient admis, ne tarda pas à décroître. Il disparut presque sous Henri III, qui en fit comme une première initiation à l'Ordre du Saint-Esprit, et Louis XIV, en voulant le réformer, fit disparaître jusqu'à la trace de l'institution première; car les insignes de cet ordre ne consistèrent plus qu'en une croix portée en sautoir et soutenue par un long ruban noir.~~

Ce n'est pas seulement de nos jours que l'on a songé au Mont Saint-Michel pour en faire une prison politique. On y montre encore dans les souterrains la place où le cardinal La Balue fut enfermé dans une cage de fer. François I^{er}, Louis XIV et Louis XV firent incarcérer, entre autres, le premier je ne sais quel syndic de la Sorbonne, l'autre un gazetier de Francfort, le troisième un poète imprudent qui l'avait attaqué par quelques épigrammes. Mais c'est à la Révolution qu'il était réservé d'employer dignement cette prison. La Terreur y entassa victimes sur victimes; on y vit à la fois jusqu'à trois cents prêtres, parmi lesquels se trouvait un évêque constitutionnel.

Mais notre intention n'est pas de donner ici l'histoire du Mont Saint-Michel; cette histoire tiendrait des volumes. La célèbre forteresse a joué un rôle important dans les guerres de la ligue et dans cette longue lutte si longtemps désastreuse pour la France, qui fut enfin terminée glorieusement par l'intervention de la vierge inspirée de Vaucouleurs. Ce que nous voulons raconter, c'est une légende dont le souvenir s'est conservé dans le pays.

vers 1423, le comte d'Escales assiégeait le Mont

Saint-Michel, ~~déjà par le sire d'Estouville et une poignée de braves chevaliers bretons et normands. La place, vivement attaquée, fut défendue avec courage et le siège dura trois ans. Ce temps des sembler long à tout le monde, mais surtout à un jeune chevalier normand appelé Robert de Beauvais, qui, la veille de son mariage, avait quitté sa belle fiancée pour voler au poste où le réclamaient l'honneur et le devoir de chevalier. Souvent, durant les heures si lentes du siège, il s'asseyait auprès d'une de ses fenêtres en ogive que l'on remarque encore sur la façade de l'abbaye, et de là, sa pensée, franchissant la distance, s'élevait sur les bords tortueux de la Vire au château d'Avenel au vieux manoir d'Avenel, où habitait Guillemine, sa future épouse. Une nuit qu'il s'occupait ainsi à son tour de bonheur et d'avenir, un messager, qui était parvenu à franchir les postes ennemis, vint tout-à-coup demander à lui parler. C'était un serviteur de la maison d'Avenel. Il apportait au chevalier de bien tristes nouvelles. Il lui apprit que Burket, un des capitaines de l'armée anglaise avait demandé la main de sa fiancée. Après avoir essayé un premier refus, l'Anglais, loin de se décourager, avait eu recours à un moyen indigne. L'armée anglaise occupait le plat pays; Burket menaçait la dame d'Avenel d'incendier la contrée et de passer la charrue sur les ruines de son manoir, si elle ne lui accordait pas la main de sa fille. Elle fut effrayée; elle était seule et sans appui; elle déclara donc à sa fille qu'il fallait consentir à ce sacrifice. Guillemine pleura, mais elle ne résista point à l'ordre de sa mère. Elle envoya seulement un fidèle serviteur avertir son ami Robert et l'assurer qu'elle n'obéissait qu'à une cruelle nécessité.~~

Le chevalier normand entra, à cette nouvelle dans une grande fureur. Il envoya à Burket un message pour lui reprocher sa conduite déloyale et félonne, et pour le provoquer à un combat mortel. Celui-ci, pour toute réponse, hâta les apprêts de son mariage, et dès le lendemain, l'acte était paré de ses plus beaux ornements par la bénédiction nuptiale des futurs époux. Mais lorsque le prêtre qui devait sceller ces liens formés par la violence, s'adressant à la jeune fille lui demanda si elle acceptait Burket pour son mari si elle lui jurait, devant Dieu, amour et fidélité on vit la jeune fille pâlir et chanceler. Le capitaine anglais s'avança pour la soutenir.

— Vous tremblez, Guillemine ! dit-il.

— Non, répondit la fidèle amie de Robert, non, meurs.

Et le lendemain, il y avait un cercueil de plus dans le caveau du manoir d'Avenel.

Robert de Beauvoir pleura amèrement sur la mort de sa fiancée, et se promit d'en tirer vengeance en loyal chevalier. Cependant, les Anglais, qui avaient fait fabriquer deux longues couleuvrines, consolidées avec des cercles de fer, résolurent un assaut général : ils voulaient essayer, par un dernier effort, de se rendre maîtres de ce poste si ardemment convoité. Les assiégés ne les attendirent pas derrière leurs murailles. Ils n'étaient pas un contre vingt, mais ils combattaient pour leurs foyers, et d'ailleurs les Français n'ont pas coutume de compter leurs ennemis. Dès la première attaque, les Anglais furent forcés de reculer, et se replièrent avec perte sur leurs retranchements de Tombelaine. Au milieu de la mêlée, le chevalier de Beauvoir se battait comme un lion et renversait tout sur son passage. Il cherchait surtout son ennemi. Tout-à-coup, il reconnaît le frère de Burket dont une masse de combattants se sépare ; il se fraye une route jusqu'à son rival ; mais au moment où il va l'atteindre, il le voit tomber sur la grève, qu'il rougit de son sang. Cependant, comme l'Anglais respirait encore, il fut ramené prisonnier dans la place, dont le siège fut levé quelques jours après.

La blessure de Burket, quoique profonde, guérit en assez peu de temps, grâce peut-être aux soins assidus dont l'entoura un jeune homme qui avait l'habit des novices, et qui ne le quitta guère. Mais à peine fut-il rétabli, que les chaînes du prisonnier commencèrent à peser au capitaine anglais, habitué à la vie en plein air et aux émotions du champ de bataille. Il songeait à payer sa rançon, dût-il acheter sa liberté de toute sa fortune, lorsque le même jeune homme, qui lui avait donné tant de soins, entra dans la cellule qui lui servait de prison.

— Burket, lui dit-il, personne ne vous retient ici ; vous êtes libre.

Le capitaine, transporté de joie, allait se précipiter au cou de Robert, car c'était le chevalier français qui avait eu recours à un déguisement pour pouvoir approcher de son ennemi et hâter sa guérison par ses soins : Robert le repoussa violemment de la main en détournant la tête.

— Messire, lui dit-il d'une voix calme, ne vous réjouissez pas si vite ; vous êtes libre, mais à condition que vous ferez serment de m'accorder une grâce que j'ai à vous demander.

— Je vous dois la vie, je vous dois la liberté, vous pouvez disposer de moi ; ma vie est à vous.

— C'est ce que nous verrons, murmura Robert. Puis, parlant à l'Anglais : Il y a au monde un infâme qui m'a fait la plus sanglante injure que l'on puisse faire à un homme. Il faut que je sois vengé.

— Son nom ? son nom ? dites-le moi, et je vous jure sur mon épée de chevalier...

— Son nom ?... Il est inutile pour le moment ; mais dans un mois, lorsque vous aurez achevé de recouvrer vos forces, trouvez-vous au point du jour dans la clairière voisine du pont d'Avenel ; il y sera. Faites-vous accompagner d'un second, et ayez vos meilleures armes, comme pour un combat à outrance, car il aura les siennes. Y serez-vous, messire, d'aujourd'hui en un mois ?

— J'y serai, foi de chevalier !

— Eh bien ! adieu ! et que le ciel protège la bonne cause et l'épée qui la soutiendra !

Le chevalier normand sortit, sans écouter les remerciements et les protestations de l'Anglais.

A un mois de là, au petit point du jour, Robert de Beauvoir et son compagnon d'armes étaient déjà au rendez-vous dans la clairière voisine du pont d'Avenel. Deux cavaliers, qui s'avançaient suivis de pages portant des armes de rechange, marchaient aussi silencieusement le long des bords de la rivière de Plaine-Leuvre, à l'endroit où elle reçoit la Vire. Ils eurent bientôt rejoint leurs adversaires. On abrégua, autant que possible, les préliminaires, et après qu'il eut été convenu que Robert et Burket combattraient seuls, le champ fut donné aux champions et la lutte s'engagea. Elle fut rude, et la victoire longtemps indécise. Après que six lances eurent été rompues, les armures faussées, les cimiers brisés, les hauberts en pièces, les cavaliers descendirent de leurs chevaux haletants de fatigue et se prirent corps à corps. Ils s'étreignaient à briser leur corselet d'acier, et s'épuisaient à chercher le défaut de la cuirasse pour y enfoncer la pointe du poignard.

Robert parvint enfin à glisser sa dague sous le gorgerin de son adversaire, et il lui enfonça toute la lame dans la gorge. L'Anglais tomba sans mou-

vement, laissant échapper son sang à gros bouillons.

Fier de son triomphe et de sa vengeance, Robert se relevait en poussant un cri de victoire, lorsqu'il s'arrêta, interdit par une apparition mystérieuse qui vint tout-à-coup frapper ses regards. L'image de sa fiancée, belle comme elle lui apparaissait encore au milieu de ses souvenirs, était devant lui, revêtue de gloire et de lumière; mais son regard était triste, et des larmes coulaient le long de ses belles joues, blanches comme le lis. Robert tomba à genoux sans pouvoir proférer une seule parole.

— Robert! Robert! dit la vision d'une voix douce et mélancolique, qu'as-tu fait, mon bien-aimé? Était-ce à toi qu'il appartenait de l'établir juge de Burket: était-ce à toi que Dieu avait confié le soin de me venger? Ne sais-tu pas qu'il est écrit: Malheur à celui qui tue! Malheur à celui qui sacrifie à la vengeance et à la haine! Dieu a donné, en mourant pour ses bourreaux, l'exemple et le précepte du pardon, et il a maudit celui qui ne l'imité pas. Robert, tu viens de commettre

un grand crime; fais pénitence et pleure, et Dieu peut-être aura pitié de toi!

La vision s'évanouit par degrés, en murmurant plusieurs fois le mot adieu de plus en plus faible, à mesure que l'apparition devenait moins sensible, et que les vagues contours échappaient aux regards.

Robert se précipita sur le corps de Burket, l'arrosant de ses armes et le soulevant dans ses bras pour le rappeler à la vie; mais tout fut inutile, l'Anglais était mort.

Le chevalier normand, après avoir rendu les derniers devoirs à son ennemi, renonça à la gloire et au monde. Il revêtit le cilice et la haire au monastère du Mont Saint-Michel, où il ne vécut pas un jour sans prier pour le repos de l'âme de Burket.

On ajoute que des voyageurs ont vu, dans l'endroit où se passa la dernière scène que nous avons racontée, des choses mystérieuses qu'ils n'ont pu décrire, mais qu'ils n'ont pu oublier.

UN GLANEUR.
(Union Catholique.)

LE TABLEAU ¹.

Dans un obscur réduit, dans l'ombre et la poussière,
Un tableau se cachait, abandonné, perdu!

Le ciel, pour ce pauvre inconnu,
N'avait ni rayons, ni lumière!
Mais par un caprice, un hasard,
Soudain au grand jour on l'expose;
L'œil puissant d'un maître de l'art
Sur lui s'arrête et se repose.

O surprise!... Est-il vrai?... Des plus savants contours
Se dessine d'abord la ligne harmonieuse:

Puis la couleur se montre ardente et radieuse,
Faisant pâlir le feu des plus beaux jours;

Ensuite apparaît enfin une toile divine,
Un chef-d'œuvre inconnu dont l'éclat ignoré
N'attendait, pour être admiré,

Que la clarté du ciel qui soudain l'illumine.

Au talent qui languit dans l'ombre et le sommeil,
Et que poursuit du sort l'injustice commune,
Que manque-t-il souvent pour trouver le réveil?

Un sourire de la fortune,
Un simple rayon de soleil.

¹ Ces deux jolies pièces sont extraites du *Recueil de Poésies* que vient de publier M. Léon Halévy.

L'ENCENS.

Les hymnes saints retentissaient

Dans l'église belle et parée;
Au loin, dans l'enceinte sacrée,
Les cent voix de l'orgue éclataient.
De l'encens le pieux hommage,
Exhalant ses parfums si doux,
Sur les fidèles à genoux
Versait son odorant nuage.

Bientôt la foule s'écoula.

Lors, quittant la main de sa mère,

Pensive au fond du sanctuaire,
Du prêtre un enfant s'approcha:

« Près de vous je viens, ô mon père!..

« Souffrez que j'emporte en ma main

« Un peu de cet encens divin

« Qui brûlait pendant la prière. »

« — Mon cher enfant, je n'en ai plus

« Car en brûlant il s'évapore,

« Et de l'encensoir, tiède encore,

« Tous ses flots se sont épanchés.

« De cette myrrhe parfumée

« Qui charme et pénètre tes sens,

« Quand l'église a fini ses chants,

« Il ne reste que la fumée. »

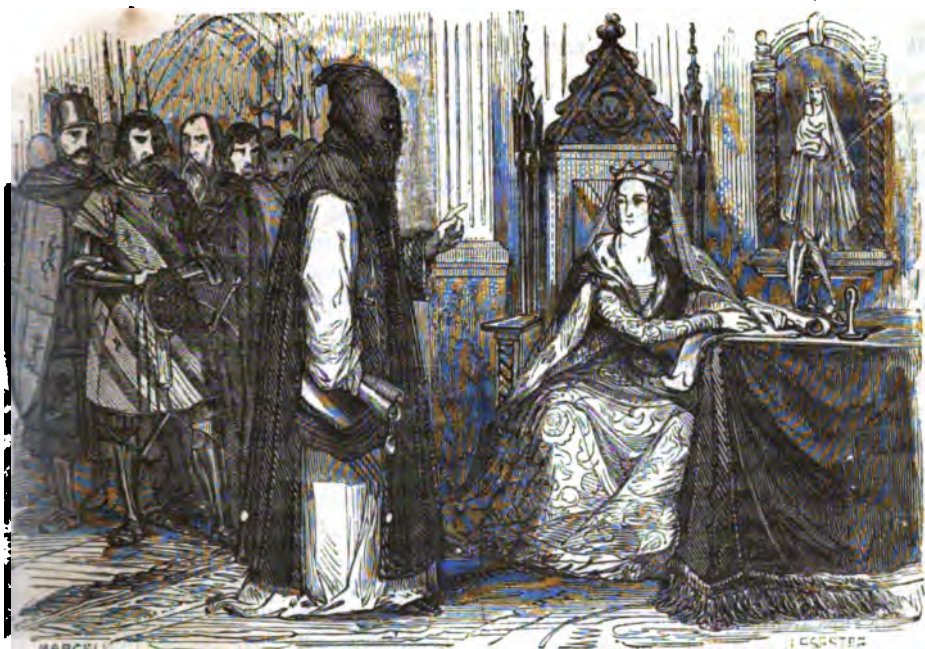
Ainsi s'éteignent languissants

Les chœurs aux divins accents,

Dont l'âme au feu du ciel s'alluma

Le poète est comme l'encens:

Il purifie et se consume.



Frère Engel.

PROLOGUE.

I.

LES DEUX COURS.



ROBERT d'Anjou était mort et le fardeau de son héritage, dépôt sacré qui eût demandé un gardien fidèle et sévère, était passé aux mains de sa petite-fille Jeanne, belle enfant de quinze ans à peine et mariée, en vertu d'une clause spéciale du testament de son aïeul, à André de Hongrie, prince d'un âge presque aussi peu avancé, et par conséquent aussi incapable qu'elle de contenir les passions turbulentes et les ambitions tumultueuses qui font ordinairement du commencement d'un règne un temps d'épreuve et de convulsion.

Aussi le royaume de Naples était-il dans un état d'agitation et de division inséparable d'un gouvernement sans force et sans unité. Jeanne et André, unis malgré eux et à leur insu, portaient le nom d'époux sans en accepter les devoirs, et

vivaient ensemble, quoique séparés par l'abîme profond que creusaient entre eux une antipathie secrète et la diversité de leurs caractères. Jeanne était vive, légère, expansive. André, calme et taciturne, renfermait en lui toutes ses émotions. Tout occupés de leurs divisions intérieures, ni l'un ni l'autre n'était à la hauteur du rang où la destinée l'avait placé, et le maniement des affaires, abandonné pour ainsi dire au hasard, était devenu le partage exclusif de quelques favoris, aussi peu d'accord entre eux d'ailleurs que les deux maîtres inhabiles dont ils usurpaient le pouvoir. On devine aisément quel pouvait être l'aspect d'une cour ainsi livrée au désordre et à la confusion. La division bien tranchée qui s'était établie entre le roi et la reine, avait déterminé tout d'abord la division de la cour en deux partis distincts. Les deux camps étaient en présence, et si les ennemis n'en étaient encore qu'à la menace, il était aisé de prévoir qu'il suffirait d'une étincelle pour allumer la guerre, et que le vainqueur ne ferait pas grâce au vaincu.

C'était par une belle et calme soirée du mois d'août 1544. Il se faisait au Château-Neuf un de ces terribles et lugubres silences pendant l'annuaire

Jeanne songeait à sa jeunesse sacrifiée, André, aux ennuis de sa dépendance, et chacun des seigneurs de la cour, aux moyens de faire triompher la cause dont il s'était constitué le champion.

Le temps était magnifique, et une brise odorante effleurait de ses baisers rapides les flots transparents de la mer de Caprée. Après le repas du soir, durant lequel pas un mot n'avait été échangé entre les deux époux, Jeanne se retira dans ses appartements, laissant au roi un soupir d'impatience pour adieu. Peu à peu les grands officiers de la maison suivirent la reine, et André demeura seul. Mais alors une voix affectueuse vint retentir à son oreille.

— Sire, dit le nouveau venu, l'air est excellent ce soir et les eaux du golfe sont aussi paisibles que celles de nos plus beaux lacs de Hongrie. Plairait-il à Votre Majesté de faire une promenade en mer ? Vous avez des chagrins, mon cher élève, et quelques instants d'entretien avec votre vieux précepteur réussiraient peut-être à ramener le sourire sur vos lèvres et le calme dans votre cœur.

L'homme qui parlait ainsi portait la robe des dominicains. Depuis qu'il était à Naples, il avait suivi au sein même du château royal la règle sévère de l'ordre dont il faisait partie, et jamais, en aucun lieu et sous quelque prétexte que ce fût, il n'avait relevé en public le capuce qui dérobaient son visage. Personne donc ne le connaissait et ne désirait le connaître : car il ne témoignait de bienveillance envers personne, si ce n'est au roi, et cela s'explique aisément. L'éducation du jeune André avait été confiée par Elisabeth de Pologne, sa mère, à cet homme qui voyait toujours dans le roi l'enfant formé par ses conseils, et s'était habitué à le considérer comme son fils selon l'esprit de Dieu.

André n'était point ingrat. Le malheur sait distinguer le vrai dévouement des vaines obsessions de la flatterie, et il se sentait plus fort quand le dominicain était près de lui. Une satisfaction bien visible vint s'épanouir sur le front du jeune prince à l'appel de cette voix aimée, et il répondit en levant lentement la tête :

— Ah ! c'est vous, frère Angel ; je vous reconnais à ce tendre empressement. Vous seul comprenez ma souffrance et avez pitié de moi. Oh ! oui, vous avez raison de le dire, j'ai besoin de distraction, car l'ennui me dévore ; j'ai besoin

d'air, car les murailles de ce château m'étouffent comme feraient les voûtes d'une prison.

Le moine prit en silence la main d'André et descendit avec lui les degrés du palais. Il avait tout disposé pour l'excursion projetée, une barque à six rames les attendait. Le roi et le dominicain prirent place l'un près de l'autre, et bientôt ils furent loin du bord.

Il y eut d'abord entre le maître et l'élève un assez long silence. Frère Angel murmura enfin :

— Sire, vous êtes malheureux !

— Oh ! dit le roi, il y a longtemps que je vous salue, frère Angel, de vous en être aperçu.

— Eh ! qui donc vous plaindrait, grand Dieu ? s'écria le moine avec une douleur inspirée ; qui oserait de vous consoler si ce n'était moi, votre précepteur, votre père spirituel, votre ami ; moi qui vous ai reçu tout enfant des mains de votre mère, Elisabeth de Pologne, et qui ne vous ai suivi dans cette cour maudite que pour vous préserver des périls sans nombre auxquels je devais que vous seriez exposé ? J'ai commencé ma mission, monseigneur, nulle force humaine ne saurait m'empêcher de la finir. Jusqu'ici, j'ai sondé le terrain, étudié le passé, interrogé l'avenir. Maintenant, l'heure de l'action est venue : tout est prêt pour l'événement que j'ai si longtemps préparé, et bientôt je compte, avec l'aide de Dieu....

— Faire de moi autre chose qu'un esclave. n'est-ce pas ?.... interrompit André, me donner enfin le titre officiel et la puissance d'un roi ! Est-ce là ce que vous voulez dire ?

— Oui, répondit tranquillement le moine. Cette reine, à laquelle une folle alliance vous livrè, ne saurait pousser jusqu'au bout son triomphe impie.... Toute sa force lui vient de l'enfer car elle a toute la beauté flamboyante de l'ang du mal : Vous, sire,.... vous tenez votre droit de Dieu lui-même, et ce serait un sacrilège que de ne pas espérer.

— Espérer ! répéta le roi avec tristesse, espérer ! Mais vous ne voyez donc pas que je suis seul dans cette cour où pas un cœur ne bat pour moi, pas une âme ne vient au-devant de la mienn ! Excepté vous, qui donc m'aime ici ! La reine n'hait, et je découvre cette haine jusque dans la douceur affectée de son sourire. Les personnages les plus hauts, les princes de Tarente, l'impératrice leur mère, les comtes de Terlizzi, de Mo

cone, Charles et Bertrand d'Artois, vont au lever de Jeanne, l'attendent pour la saluer et viennent chaque soir déposer à ses genoux leurs hommages avant l'heure du repos!..... En voyez-vous un seul qui le matin se tienne debout à ma porte, un seul qui me salue, un seul qui me rende hommage? Sait-on seulement que j'existe, à Naples? Mon nom est exclu des délibérations du conseil suprême et celui de Jeanne est seul dans la bouche du peuple! Si je sors, l'indifférence est partout sur mon passage : si je rentre, c'est pour rencontrer dans mon palais même des fronts dédaigneux, des regards insolents! Le croiriez-vous, frère Angel? cette Philippa, entre autres, qui, ramassée à Catane dans les rangs les plus bas de la populace, s'est élevée, par je ne sais quels secrets maléfiques, jusque sur les marches du trône, et est parvenue, grâce à l'inconcevable protection de la reine, à obtenir pour son fils, Robert de Cabane, misérable rejeton d'un esclave affranchi, une place au conseil et le titre de comte, cette Philippa ose passer devant moi tête haute, sans s'incliner, sans pâlir, et pourtant.....

— Et pourtant vous êtes le roi, acheva vivement frère Angel. Mais rassurez-vous, sire, continue-t-il avec mystère, le règne de l'injustice n'est jamais de longue durée, et bien plus tôt que vous ne le pensez, vous recueillerez le fruit de mes longs efforts....

— Que dites-vous?

— Je dis, monseigneur, que depuis votre arrivée dans ce pays, je n'ai eu qu'une ambition, qu'un vœu, qu'une pensée : maintenir dans vos mains le sceptre qu'on voulait vous ravir, et vous délivrer de vos oppresseurs; et pour y parvenir je n'ai reculé devant aucune nécessité.... Je ne pouvais vous trouver d'amis,.... je vous ai recruté des partisans parmi les ennemis de Jeanne. Au nombre des défections qui ont porté les plus graves atteintes à son parti. Il faut compter celle du duc Charles de Duras.

— Oh! fit le roi avec un geste d'effroi.

— Je sais que vous vous défiez de lui, reprit frère Angel; malgré les prévenances dont il vous accable, vous le craignez et vous avez raison, car il convoitait le trône de Naples et c'est vous qui l'en avez exclu. Mais en politique il faut user de tout, et les pires qualités, la lâcheté même et l'hypocrisie, peuvent être exploitées utilement. Avant d'épouser Marie, la sœur de la reine,

Charles de Duras avait aimé sa cousine et se proclamait son plus fougueux partisan. Repoussé par elle, il s'est tourné vers nous.... C'est à mon intervention qu'il est redevable d'avoir reçu du pape Clément les dispenses nécessaires à son mariage avec Marie d'Anjou. Ce service en valait un autre.... Pour gagner vos bonnes grâces et les miennes, il a quitté Naples depuis un mois....

— Pour se rendre?....

— A la cour d'Avignon.

— Auprès du pape Clément?

— Oui, sire, j'ai chargé le duc de Duras d'une mission....

— Qui a pour objet?...

— Permettez-moi, sire, de vous le cacher encore. Je me repens même d'en avoir trop dit, car je ne voudrais pas vous donner un espoir.... qui, plus tard;.. mais prenez patience, et bientôt..

En ce moment, une rumeur prolongée s'éleva dans la direction du Château-Neuf, et l'on vit une nuée de poussière tourbillonner aux abords du Pont-Louis. Le moine ordonna aux rameurs de retourner en grande hâte au palais.

— Ou je me trompe fort, dit-il, à André, ou voici le duc de Duras qui nous rapporte d'Avignon la réponse que j'attendais.

André était plongé dans une profonde rêverie et n'exigea pas de son maître une plus ample explication. En peu de temps ils eurent regagné le rivage.

Un cortège nombreux avait envahi les vastes cours du Château-Neuf, et les clairons retentissants annonçaient l'arrivée d'un haut et puissant seigneur. Le duc de Duras et Marie d'Anjou, sa femme, venaient effectivement d'arriver.

Charles de Duras exprima d'abord le désir d'avoir une conférence secrète avec frère Angel. Dans cette entrevue, qui dura tout au plus un quart d'heure, il fut convenu que, vu l'importance de la nouvelle apportée par le duc, on procéderait immédiatement à une réunion de toute la cour, afin que cette nouvelle fût proclamée devant le plus de monde et avec le plus d'éclat possible.

Aussitôt après avoir quitté Charles de Duras, le dominicain s'empressa d'organiser l'assemblée. Son habileté put se déployer encore en cette occasion. Il eut soin de ne faire avertir qu'un petit nombre de partisans de Jeanne, tandis que les amis du roi furent tous religieusement convoqués.

Au bout d'une heure environ tout fut prêt. D'un côté de la salle choisie pour cette réception se tenait Jeanne, n'ayant à ses côtés qu'un petit nombre de serviteurs fidèles; de l'autre était le roi André, entouré de tous ses courtisans. On remarqua généralement l'absence de la duchesse Marie, épouse du duc et sœur de la reine, qui pourtant était arrivée en même temps que son époux.

Ce fut alors qu'à un signal convenu, Charles de Duras entra.

Il parut affecter de n'adresser au groupe qui se pressait autour de la reine qu'un salut hautain et collectif. Puis il alla droit à André et posant un genou en terre, il dit d'un ton solennel :

— Dieu soit béni, sire, pour l'insigne faveur qu'il m'accorde aujourd'hui, en permettant que je vous apporte de la part de notre Saint-Père le pape Clément VI, la bienheureuse bulle qui vous confère le titre de roi de Sicile et de Jérusalem et fixe à huit jours l'époque de votre couronnement.

L'expression manque pour décrire l'émotion terrible et prolongée qui s'empara soudainement de l'assemblée entière. Du côté du roi, un tonnerre d'applaudissements frénétiques. De l'autre, le silence du doute et de l'étonnement.

Puis toute la foule s'écoula. Jeanne, moins émue que surprise, fit signe qu'elle voulait être seule. Mais au moment même où elle allait se retirer, une de ses camérières lui glissa dans la main un billet qu'elle ouvrit avec un frémissement dont elle ne fut point maîtresse. Alors le léger voile de tristesse qui s'était un moment répandu sur son front se dissipa; elle lut avec avidité cette lettre, dont chaque ligne répondait sans doute à un élan secret de son cœur, et rentra dans ses appartements, pressant dans sa main le talisman précieux qui, au milieu même d'un échec aussi imprévu, venait de relever son courage et de sécher ses pleurs.

Ce billet était un billet d'amour. Celui qui l'avait tracé était l'un des seigneurs les plus accomplis de la cour de Naples et se nommait Bertrand d'Artois.

Jeanne s'était placée devant sa fenêtre, d'où elle contemplait le noble spectacle d'un ciel semé de nuages et d'étoiles. Elle parcourut encore une fois le billet bienheureux, et murmura :

— Oh! que m'importent les efforts acharnés de ce roi débile et de ses impuissants conseillers. Je suis belle,... je suis aimée,... un signe de moi...

et dès demain, Naples tombe à mes genoux!

La première pensée de Jeanne fut pour Bertrand d'Artois. La seconde fut pour sa sœur. Le bruit s'était promptement répandu que Marie de Duras accompagnait le duc son époux, et elle s'étonnait qu'après l'amitié si tendre qui les avait unies, et surtout après une si longue absence, sa sœur ne mit pas plus d'empressement à la venir embrasser.

Tout-à-coup, elle entendit un léger bruit de pas et se retourna vivement.

— Marie, s'écria-t-elle en lui ouvrant ses bras.

— Oh! tais-toi, dit Marie avec un geste qui exprimait la crainte d'une surprise.

— Qu'y a-t-il? reprit la reine effrayée, et pourquoi ne t'ai-je pas vue tout à l'heure à cette réunion solennelle?...

— On m'avait défendu d'y assister, répondit la duchesse à voix basse.

— Défendu! et qui donc?

— Charles de Duras.

— Et pourquoi?

— Parce que je t'aime, et qu'il sait bien qu'en te voyant malheureuse et humiliée, je l'eusse maudit peut-être!...

— Sœur chérie!

— Oh! si tu savais, dit la duchesse de Duras, combien je désirais entendre ces deux mots témoins de ton fidèle souvenir! mais hâtons-nous de jouir de cet instant de bonheur, Jeanne, car si j'ai pu parvenir jusqu'à toi, c'est à l'insu de Charles, qui se fait une joie cruelle de me séparer de tout ce que j'aime au monde. Heureusement. Dieu n'a pas permis que je vinsse à Naples sans revoir ma sœur et m'a ménagé quelques minutes de liberté! Tout à l'heure, le duc, enveloppé d'un long manteau, est sorti mystérieusement du Château-Neuf sans me dire où il allait, ni quand il reviendrait... Aussi vais-je te quitter bientôt, car s'il me savait près de toi...

— C'est étrange! Ainsi, le duc de Duras...

— Me défend d'aimer ma sœur.

— Pourtant, il t'a ramenée ici...

— Oui... pour m'en arracher aussitôt;... dès demain, nous retournons en Provence...

— Et quel motif impérieux?...

— Je le connais. A tout prix, il veut m'éloigner de toi.

La reine regarda Marie avec anxiété et lui dit :

— Tu m'effraies, sœur. Je savais bien déjà que

mon cousin de Duras était impétueux dans sa colère et aveugle dans sa haine. Il fut même un temps où il tenta de m'envelopper dans le projet le plus affreux, le plus abominable... Oh ! alors, je te le jure, il n'était point l'ami d'André ! — Mais laissons cela. — Je savais qu'il y avait au moins imprudence à compter sur son appui et il m'avait donné la preuve de son inconstance politique, en reportant sur mon époux tout le dévouement qu'il avait d'abord mis à mes pieds... Mais j'avoue qu'aujourd'hui ses brusques changements, ses intrigues clandestines, toute sa conduite en un mot, sont autant de mystères...

— Que je commence à pénétrer, moi, interrompit la duchesse avec l'accent de la conviction. Écoute : Charles de Duras est le plus ambitieux de tous les princes à qui la mort de Robert d'Anjou, notre aïeul, ait donné des droits au royaume de Naples. Repoussé dans ses projets d'alliance avec la reine, il a tout fait pour épouser sa sœur. Trop jeunes toutes deux, nous n'avons pas compris la grandeur de ses vœux. Il te voulait, toi, pour le diadème que tu avais au front ; il m'a prise, moi, pour celui qu'un avenir inconnu peut réserver à ma naissance. Il a pris parti pour André, mais il le hait plus que toi peut-être. Il l'élève pour préparer ta ruine, sauf à le ruiner lui-même, pour jeter, sur les débris de vos deux fortunes, les premiers fondements de la sienne. Jeanne lui eût donné un sceptre... Marie le rapproche du trône. C'est dans cet espoir qu'il me surveille, m'entoure et m'isole. Il voudrait m'apprendre à te haïr, toi, ma bonne sœur, ma seule amie sur la terre. Pas un jour ne se passe sans qu'il cherche à exciter en moi, l'envie, l'ambition, la haine... Mais il aura beau faire, rien ne pourra jamais nous désunir... n'est-il pas vrai Jeanne !

— Oh ! jamais, répéta la reine.

— Mais, hélas ! dit tristement Marie, je m'oublie près de toi, ... et si Charles revenait ! adieu, Jeanne, adieu pour longtemps peut-être... car demain, dès le point du jour, le vaisseau qui nous a conduits des côtes de Provence à celles de Naples, nous attendra dans les eaux du golfe...

— Et qui commande ce vaisseau ? demanda la reine.

— L'amiral Raynaud de Baux assisté de son fils Robert, répondit Marie.

— Raynaud ! Robert ! reprit Jeanne avec un mouvement de joie. Oh ! tant mieux ; ce sont de

bons et loyaux serviteurs de la maison d'Anjou, et je suis plus tranquille de te savoir sous leur protection.

De tendres adieux se renouvelèrent entre Jeanne et Marie. Un instant après, Marie regagna par de longs corridors, l'appartement où elle devait passer la nuit. Charles de Duras, par un heureux hasard, n'était pas encore rentré.

Jeanne, ainsi qu'on a pu le voir, chérissant tendrement Marie, et cette courte entrevue avait encore contribué à répandre un baume consolateur sur les blessures qu'il, une heure auparavant, avaient dû déchirer son orgueil de reine. Plongée dans un monde entier de souvenirs, elle se prit à regretter l'heureux temps où cette amitié fraternelle, répondant à tous les besoins de son cœur, lui servait de bouclier contre les tourments d'une vie ambitieuse et agitée. Elle se livrait tout entière à ce beau rêve, quand une femme, dont les traits portaient l'empreinte d'une violente émotion, parut devant elle, le regard fixe, les bras croisés et lui dit ces mots d'une voix creuse :

— Reine de Naples, à quoi pensez-vous ?

La femme qui parlait ainsi n'était plus jeune, mais conservait encore les traces d'une beauté remarquable ; grande, brune et d'une noblesse de maintien peu ordinaire, il eût été difficile de deviner, sous cette glorieuse apparence, l'humilité de son extraction. Lors de la naissance du duc de Calabre, père de Jeanne et de Marie, on avait jeté les yeux sur elle pour nourrir et élever le royal enfant qui devait mourir avant de régner sur la Sicile.

Enlevée à sa chétive existence de village, l'heureuse élue quitta avec joie la pauvre cabane de pêcheur, de son mari, et se vit splendidement installée au Château-Neuf. Après la mort du duc de Calabre, on lui avait confié la surveillance des jeunes princesses ses filles. Devenue, grâce à son caractère insinuant, maîtresse absolue de l'esprit de Jeanne, elle ne tarda pas à obtenir d'elle, en récompense de ses services, des lettres de noblesse et la dignité de grande sénéchale du palais. On a déjà dû reconnaître à ce portrait, sans que nous ayons eu besoin de la nommer, Filippa de Trapani, si célèbre sous le nom de Philippa la Catanaise.

— Qu'as-tu donc, s'écria la reine en voyant le visage bouleversé de Filippa, te serait-il arrivé quelque grand malheur ?

— Non, pas à moi, madame, répondit la séné-
chale, mais il en est qui vous menace, et c'est de
quoi je viens vous avertir.

— Explique-toi, continua Jeanne sans s'émou-
voir. Le Château-Neuf serait-il assiégé ? mais
je ne vois d'ici ni lance ennemie, ni panache
hongrois. La vieille tour est-elle sur le point de
s'écrouler ? mais, en vérité, tout me paraît si
calme !...

— Hélas ! madame, reprit vivement la Catanaise,
j'ai peine à vous comprendre. Pouvez-vous bien
montrer cette légèreté insouciant, cette tranqui-
lité d'esprit, en face de l'événement de ce soir ?..

— Eh ! ne devais-je pas m'y attendre ? répliqua
la reine d'un ton grave. Le testament de Robert
d'Anjou ne porte-t-il pas qu'André devra être roi,
aussi bien que Jeanne sera la reine ? Jusqu'à pré-
sent, en vérité, vous avez trop conspiré pour me
donner ce titre exclusivement, sans partage, et à
l'exclusion d'André, et c'est peut-être l'excès de
votre zèle qui nous a mal servis. Crois-moi, ma
bonne Philippa, André est un esprit trop faible
pour que j'aie rien à redouter de sa puissance.
Qu'il ait le titre de roi, j'y consens : l'important
pour nous est qu'il ne le soit pas. Comment rési-
ster à la volonté de l'église dont le caprice au-
jourd'hui est de lui poser un cercle d'or au front ?
Subissons cette nécessité, Philippa. Dans huit
jours, on couronnera André ; mais Jeanne, la
reine, sera près de lui, et son front, à elle aussi,
sera ceint d'une couronne... Reste donc à savoir
à qui le peuple accordera, dans sa pensée, ce ti-
tre de royauté qu'on me dispute... Me ferais-tu
l'injure de redouter la concurrence d'André ? Va,
crois-moi, Philippa, ne nous créons pas des ter-
reurs imaginaires, et laissons s'accomplir cette
vaine formalité dont le résultat infaillible...

— Sera de vous arracher par lambeaux la part
de puissance qui vous a été léguée dans l'état,
interrompit la Catanaise avec véhémence. Oh ! ne
vous faites pas illusion, madame ! méfiez-vous de
frère Angel et croyez-en votre gouvernante qui
vous chérit, vous respecte et souffre de vous
voir ainsi traitée dans le palais même de vos
aïeux. Il y a déjà longtemps que cette conspira-
tion s'ourdît contre vous... Vos amis ont essayé
de vous ouvrir les yeux et n'y ont pas réussi...
Mon fils, Robert de Cabane, auquel vous daigniez
accorder quelque confiance, vous a offert des
services que vous avez toujours repoussés...

— Oh ! tais-toi, murmura Jeanne en pâlis-
sant.

— Bertrand d'Artois, continua la Catanaise
dont la voix s'altéra légèrement, Bertrand d'Ar-
tois, dont le dévouement pour vous est sans bor-
nes, vous a engagée plus d'une fois à braver de
vains scrupules, et, si vous l'aviez voulu... sur un
mot, sur un signe...

— Assez, fit la jeune reine épouvantée, assez,
te dis-je...

— Ils ont tous mis à vos pieds leurs épées et
leurs poignards, continua impitoyablement la Ca-
tanaise, et vous, imprudente et téméraire, trop
confiante dans le présent, vous avez aventuré l'a-
venir... enfin vous avez arrêté l'élan de tous ces
nobles courages...

— Ah ! peux-tu qualifier ainsi, Philippa, le cou-
rage des assassins ?

— Eh ! madame, ces hommes se seraient faits
vos vengeurs, non pas dans votre intérêt seul,
mais dans l'intérêt de la patrie. Qu'est-ce que la
vie d'un seul, quand parle le salut de l'état ? ne
faut-il pas savoir brûler une ville pour sauver un
royaume ? Il est parfois, sachez-le bien, des for-
faits pardonnables, des crimes nécessaires...

— Oh ! ne dis pas cela ! s'écria la reine en pres-
sant de ses mains son front couvert d'une sueur
froide, ne dis pas que la couronne puisse devenir
plus belle au reflet de l'incendie, ni que les pieds
d'un trône doivent jamais tromper dans le sang ! Ne
m'habitue pas à ces tableaux de violence et d'hor-
reur ! rassure-moi plutôt par de douces images...
Entretiens-moi plutôt dans des dispositions clé-
mentes, laisse-moi croire à la possibilité de con-
server ma grandeur sans crime et sans remords.
Oui, je le répète, je suis la véritable reine de Na-
ples, et c'est un titre que nul ici, pas même An-
dré, n'oserait me contester sérieusement ! Rap-
pelle-toi bien ce que je te dis aujourd'hui, et sois
sûre, Philippa, que ce prince, faible et lâche, dont
on veut faire un roi, n'en sera jamais que le fan-
tôme !

— Et que diriez-vous, repartit Philippa qui s'é-
tait fait violence pour écouter Jeanne jusqu'au
bout, que diriez-vous si ce fantôme agissait déjà ?

— C'est impossible !

— Lui, peut-être, ... mais son conseiller, son
maître, frère Angel.

— Eh bien !

— Deux heures lui ont suffi pour anéantir

l'ouvrage de votre règne... Plusieurs résolutions importantes ont été prises, et si vous n'engagez pas la lutte contre frère Angel et le roi, c'en est fait de vous !

— Mais encore, quelles sont ces dispositions si graves ?

— Votre nom sera désormais exclu des actes publics... André les signera lui-même...

— Mon Dieu ! Philippa, c'est m'épargner bien des ennuis...

— Ils veulent substituer aux couleurs du drapeau napolitain celles de la maison de Hongrie...

— Naples entier s'y opposera, dit la reine, dont le front s'assombrit peu à peu.

— Ils veulent renvoyer tous vos serviteurs dévoués, afin de les remplacer par les créatures que frère Angel traînait à sa suite en arrivant ici.

— Ils ne l'oseront pas.

— Ils oseront tout, puisqu'en deux heures ils ont organisé une révolution complète...

— Qui ne dépassera point, Philippa, l'enceinte du Château-Neuf.

— Ils oseront tout, car ils ont fait plus encore.

— Achève !

— Eh bien ! ils ont dressé une liste de pros crits en tête de laquelle se trouve...

— Qui donc ?

— Bertrand d'Artois !!!

Ce ne fut point de la pâleur qui couvrit alors les traits de Jeanne, mais une sorte de masque blême et livide, au milieu duquel ses yeux, tout à l'heure si doux, si affectueux, flamboyèrent soudain comme deux torches ardentes. La Catanaise vit avec joie les signes extérieurs de l'horrible émotion qui dominait la reine.

— Eh bien ! madame, reprit-elle en cherchant à pressentir sa réponse, en est-ce assez ; et, à votre tour, saurez-vous agir maintenant ?

— Peut-être, répondit Jeanne, dont le visage s'illumina d'un sinistre éclat.

II.

RÉCONCILIATION.

Dès le point du jour, un vaisseau commandé par l'amiral Raynaud de Baux, et poussé par le vent le plus favorable, s'éloigna des côtes d'Italie. Seule, assise sur le tillac, la triste

Marie de Duras regardait fuir devant elle les sombres murailles du Château-Neuf, et cet aspect, en rappelant à sa mémoire tant d'heures charmantes passées près de sa sœur et la cruelle nécessité qui les séparait, navra son cœur et tira des pleurs abondants de ses yeux. Sans doute des plaisirs variés, de grands honneurs attendaient la duchesse en Provence, et déjà Aix avait été pour elle un splendide et joyeux séjour. Mais la sympathie qui unissait les deux sœurs était telle que leur existence avait fort longtemps paru se confondre. Marie surtout, depuis son mariage avec le duc Charles, ne supportait qu'à grand-peine l'éloignement qui lui était imposé et ne vivait plus qu'à demi.

Le duc avait annoncé publiquement qu'après avoir remis au roi la bulle pontificale dont il était porteur, il remonterait avec sa femme sur le navire qui l'avait amené et regagnerait immédiatement la Provence; aussi quel ne fut pas l'étonnement de l'équipage, quand on vit Marie s'embarquer sans son époux et Raynaud donner l'ordre du départ sans l'attendre. Mille conjectures diverses circulèrent à ce sujet, mais personne n'osa demander à l'amiral une explication qui certes eût été durement refusée. Chacun connaissait la haute prudence et la discrétion à toute épreuve du vieux Raynaud. Un seul, parmi tous les marins de l'équipage, pouvait battre en brèche le silence de l'amiral et obtenir le renseignement tant désiré; c'était son fils, Robert de Baux, qui, en effet, le prit à part et le supplia de lui donner le mot de l'énigme.

— Le duc de Duras est resté à Naples, dit l'amiral à son fils, mais nul de Naples n'y doit soupçonner sa présence... Quant à nous, notre devoir est de ne pas même nous apercevoir qu'il soit absent d'ici.

Et comme Robert faisait un geste de surprise, Raynaud ouvrit le registre du vaisseau et lui montra ces mots inscrits sur le dernier feuillet.

« Aujourd'hui, le haut et puissant seigneur Charles, duc de Duras, s'est embarqué avec son épouse Marie d'Anjou dans la baie de Naples, pour se diriger de là sur Marseille. »

— Maintenant, acheva Raynaud en fermant le registre, tu en sais autant que moi. Apprends, comme moi, à bien garder un secret.

Robert promit d'être muet, car il n'eut pas de peine à comprendre qu'il s'agissait d'un mystère

politique dont il n'avait du reste aucun désir d'être instruit. Mais cet incident, si futile en apparence, fut pour Robert la cause d'une soudaine révélation, et lui fit découvrir dans son propre cœur les signes jusqu'alors confus d'un sentiment qu'il avait toujours craint de s'avouer à lui-même; en songeant que le duc resterait à Naples et que la traversée se ferait tout entière sans lui, le jeune homme frissonna d'une joie étrange. Marie allait être seule pendant tout ce temps, livrée à ses regards enthousiastes, à sa respectueuse adoration! et nul œil jaloux n'essayerait de lui disputer ce bonheur! A cette pensée Robert respira plus vite et son cœur se serra...

Mais laissons le vaisseau qui emporte Marie disparaître comme un blanc fantôme dans les brouillards de la mer de Caprée. L'importance des événements nous rappelle à Naples. Plus tard nous apprendrons les projets de Charles de Duras et le motif de son départ simulé. Plus tard aussi, nous retrouverons les divers personnages qui accompagnent Marie, et leur profil que nous ne faisons qu'indiquer ici en passant, pourra revêtir alors des proportions plus grandes et se dessiner de manière à prendre place à côté des principaux portraits de cette histoire.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'aucun fait ostensible vint traduire aux yeux du peuple la révolution de palais rapportée plus haut. Un matin cependant, on annonça, et le son des cloches en proclama la nouvelle, qu'une messe d'actions de grâces allait être célébrée à l'église de Sainte-Claire, en reconnaissance de la haute protection accordée à André de Hongrie par le pape Clément. Le roi devait s'y rendre, entouré de tous les grades officiers de sa maison, et une rumeur vague attribuait à Jeanne la résolution formelle d'assister à la cérémonie. Mais ceux-là même qui colportaient ce bruit assez peu vraisemblable, n'osaient l'affirmer contre leur propre conviction, que sur des assurances très positives, émanées, disaient-ils, de l'intérieur même du Château-Neuf. La majorité, malgré ce témoignage imposant, n'en resta pas moins aux incrédules. On connaissait surtout l'antipathie naturelle des deux époux, et véritablement on ne pouvait s'attendre à les voir se réunir au moment où la bulle du saint père paraissait plutôt devoir jeter entre eux le germe de nouvelles défiances et d'interminables divisions.

Cependant Jeanne avait réuni dans sa toilette les couleurs les plus riantes, les étoffes les plus somptueuses, les contrastes les plus brillants. Sa camériste, sur son ordre exprès, avait choisi pour l'habiller, tout ce qu'un costume de reine peut étaler de riche, de joyeux et de triomphant. André devait aller à Sainte-Claire, monté sur un cheval richement caparaçonné, couvert de pourpre et ferré d'or; elle ordonna que son cheval fût tout pareil à celui d'André.

Lorsque Jeanne, prête à se rendre à la cathédrale, passa au milieu de ses courtisans, il y eut un premier, un irrésistible mouvement de surprise orgueilleuse et d'admiration. Elle était si belle ainsi! Cette noble attitude, ce port majestueux commandaient si bien l'obéissance et le dévouement! Cette manifestation naïve fut comprise par la reine, qui y répondit par un sourire bienveillant. Mais presque aussitôt cette admiration se changea en inquiétude. Les regards effarés s'entre-croisèrent et l'on commença à se demander tout bas quelles étaient les intentions secrètes de Jeanne et quelle circonstance solennelle avait pu nécessiter un si grand appareil. Il y avait bien un soupçon au fond de tous les cœurs, et ce soupçon était le même; mais nul n'osait le formuler. La Catanaise eut du courage pour tous.

— Cette parure est admirable, madame, dit-elle en s'approchant de Jeanne, et, de plus, elle vous sied à merveille. Mais c'est une parure de fête, et votre altesse ne s'étonnera pas que, dans les tristes circonstances où nous sommes, nous ayons peine à comprendre qu'un pareil costume...

— Ait été l'objet de mes préférences, n'est-ce pas? Que voulez-vous? répondit Jeanne, je n'ai pas, comme vous, ma chère Philippa, la prescience du malheur et ne sais point lire, dans des rêves prématurés, la prophétie de ma chute ou de mon futur abaissement. Aujourd'hui comme hier, je me crois forte de mes propres ressources et de l'amour de mes sujets. Des craintes puériles ne m'empêcheront donc pas de remplir mon devoir. Une messe solennelle va être dite à Sainte-Claire en l'honneur d'André. Je m'y rends avec lui. La place de la reine est au côté du roi.

— A son côté! répéta la Catanaise dont rien ne saurait peindre l'étonnement.

Jeanne parut n'en vouloir pas dire davantage et se disposa à sortir.

— Arrêtez, s'écria la Catanaise hors d'elle-même... Oh! madame, un instant, de grâce! voulez-vous donc vous perdre aux yeux de toute la cour! Aller à Sainte-Claire où vos ennemis se disposent à célébrer la victoire d'André, c'est consacrer les prétentions du Hongrois, c'est vous abdiquer vous-même! Ne vous souvient-il plus de l'entretien qu'il y a huit jours....

— Huit jours, interrompit la reine, mais c'est tout un siècle, ma pauvre Philippa, et je ne me pique pas de tant de mémoire! Cependant je me rappelle,.... oui,.... j'avais d'abord écouté vos conseils,.... j'étais décidée à la résistance, mais depuis j'ai réfléchi, Philippa. La voix de l'église est toute puissante dans les questions qui touchent au trône, et je dois croire que l'interprétation qu'elle a faite du testament de mon aïeul est la seule vraie, la seule juste : à André le premier rang, à moi le second.

— Jeanne avait élevé la voix à ces derniers mots. Un long murmure les accueillit de toutes parts. Elle ajouta

— Ce soir, nous aurons cercle et jeu pour nos fidèles. Le roi a promis de m'honorer de sa visite. Je compte sur vous tous, mes seigneurs.

— Ainsi, reprit la grande sénéchale qui n'en pouvait croire ses oreilles, ainsi vous cédez le terrain à vos adversaires?

— Sans regret, dit froidement la reine.

— Vous renoncez à vos droits?

— Est-ce donc y renoncer que de les partager avec son époux?

— Non, non! ce que vous dites là ne peut être, répartit chaleureusement Philippa, et votre projet ne saurait être sérieux. Non! vous n'irez point à la cathédrale sanctionner par votre présence la spoliation dont vous êtes victime... Reine de Naples, vous n'irez point à la cathédrale pour en revenir sujette du roi de Hongrie...

— J'ral, interrompit Jeanne d'une voix brève.

Cette fois, le ton de Jeanne ne souffrait point de réplique. L'audacieuse Catanaise voulut néanmoins tenter un dernier effort, et, se penchant à son oreille, elle lui dit :

— Et ceux que vous aimez, madame, vous les abandonnez donc? Si les proscriptions que vous connaissez n'ont point encore été proclamées, craignez que demain, aujourd'hui peut-être....

— Sois tranquille, dit doucement la reine en regardant Bertrand d'Artois pendant tout le temps que dura sa réponse. Je n'oublie pas ceux que j'aime et je saurai pourvoir à leur sûreté. André nourrit contre certains seigneurs de ma cour des antipathies que l'on dit profondes. Rassure-toi, la persuasion sauvera certainement ce que la violence eût compromis sans doute.

Et appelant du geste Bertrand d'Artois.

— Comte, dit-elle, votre main!

Et au même instant elle sortit. Une compagnie de haliebardiens qui l'attendait à la porte l'escorta jusqu'au bas de l'escalier. Il était temps; André, de son côté, venait d'arriver dans la cour et se préparait à monter à cheval. Quelques minutes après, le cortège prenait à pas lents le chemin de Sainte-Claire

Alors les partisans de Jeanne se jetèrent simultanément le même regard pâle, inanimé, stupéfait. Était-ce bien la reine qui avait parlé ainsi? Était-ce bien la petite fille de Robert d'Anjou qui se livrait, en même temps qu'elle livrait Naples et le trône, à la merci d'un étranger?

— Quelle métamorphose! s'écria, le premier, le comte de Morcone en joignant les mains. Ne dirait-on pas que notre gracieuse souveraine s'est confessée hier à frère Angel, et qu'elle s'empresse de mettre ses leçons à profit?

— Quelle que soit la cause de ce changement, continua le comte de Terlizzi, l'effet en sera toujours le même. Une fois la reine dans le camp ennemi, que ferons-nous à Naples? Jamais le parti hongrois ne nous pardonnera d'avoir soulevé contre lui les répugnances populaires, et une prompte retraite nous sauvera seule des dangers des représailles.

— Céder la place à André! s'écria vivement la Catanaise. En vérité, comte de Terlizzi, la peur vous suggère des expédients admirables; malheureusement, je ne les crois pas opportuns. Écoutez : ou je me trompe fort, ou rien de tout ceci ne doit tourner contre nous. J'ai assez étudié le naturel de Jeanne pour le bien connaître. Elle est jeune, elle est femme, pardonnons-lui sa faiblesse, et continuons à lui faire un bouclier de notre force et de nos dévouements. Il lui plaît d'oublier aujourd'hui sa vengeance... Ayons de la mémoire pour elle et pour nous. Sauvons-la d'abord, plus tard elle nous remerciera.

Les paroles de la Catanaise eurent bientôt ral-

lié toutes les opinions. La conférence ainsi ouverte spontanément par Philippa, dura environ une heure, et il fut décidé d'un avis unanime que l'heure de la vengeance était venue.

Depuis quelques jours déjà il était question d'une partie de chasse qui devait avoir lieu le lendemain dans une immense forêt située à peu de distance de Naples. André, au retour, devait s'installer pour la nuit au monastère d'Aversa. Les conjurés n'eurent pas besoin d'en dire davantage pour se comprendre, et, bien qu'un accord tacite fût le seul engagement qui les unit entre eux, on peut dire que dans cette réunion improvisée, les conventions du crime furent définitivement arrêtées.

La délibération durait encore, lorsque les cloches, qui étaient restées muettes pendant la célébration de la messe, recommencèrent à sonner à toutes volées. C'était le signal du retour au Château-Neuf. Les partisans de Jeanne se dispersèrent immédiatement en se disant adieu jusqu'au soir.

Une population immense accompagna les deux époux, de l'église de Sainte-Claire à la résidence royale. Le peuple voyait dans la réconciliation publique d'André et de Jeanne, un gage assuré de ~~paix~~ et d'union pour l'avenir, et le peuple battait des mains.

Le soir vint et les grandes factions qui divisaient la cour se trouvèrent pour la première fois en présence. Cependant, rien au dehors ne trahit cette dissidence profonde, mais cachée, et il s'opéra même entre les Napolitains et les Hongrois ~~une sorte~~ de fusion spontanée que les observateurs naïfs interprétèrent dans un sens favorable à l'avenir d'André. Sur la proposition de Jeanne, les jeux commencèrent, et l'on introduisit une troupe de musiciens, choisis parmi les plus renommés de la ville, dont les voix admirables firent aisément diversion aux conversations partielles qui s'établissaient sur divers points de l'assemblée. Des tables de jeu avaient été dressées aux quatre angles de la salle. André voulut tenter le sort, et, s'armant d'un cornet à dés, appela, pour tenir sa partie, le comte de Rostang de Léonella, l'un des amis les plus dévoués de la reine.

Pendant ce temps, frère Angel, blotti dans une encoignure, examinait, dans l'ombre de son capuce comme du fond d'un sanctuaire impénétrable, tous ces personnages dont la contenance

était inquiète, embarrassée, et Jeanne, soit pour se distraire, soit qu'elle voulût éviter les regards obstinés du Dominicain, avait tiré d'un magnifique meuble à ouvrage, divers pelotons de soie et de fils d'or, et s'était mise à l'ouvrage avec une singulière application.

La chance fat contre André, et comme il était mauvais joueur, il jeta son cornet sur la table avec une exclamation d'impatience et laisse le comte de Léonella tout surpris de l'étrange procédé de son adversaire. Mais cet adversaire était le roi, et Rostang se contenta de s'incliner avec les marques d'un profond regret. Cependant, un nuage de tristesse se répandit sur le front d'André, et, en s'éloignant du comte, il lui lança un regard effaré, comme s'il eût craint que l'issue de sa lutte au jeu de dés ne fût d'un sinistre augure. Bientôt aussi il secoua une émotion aussi indigne de lui, et s'adressant à tous :

— Je crois, messieurs, dit-il, que nous ferons bien de nous séparer. C'est demain, vous le savez, que nous exécutons cette chasse dont le plan gigantesque nous occupe depuis plus de quinze jours. Soyez tous exacts ! Quant aux dames de la reine, j'espère que nous les rencontrerons le soir au château d'Aversa, où nous comptons passer la nuit.

— Tous ! au château d'Aversa, répéta la foule d'une même voix.

— Bien, dit André. Et vous, frère Angel, si vos devoirs pieux ne vous en empêchant, je désire que vous nous y précédiez de quelques heures... L'excursion projetée est trop grande pour que nous vous proposons d'y prendre part... A votre âge, le repos est nécessaire...

— Si vous le permettez, sire, interrompit le moine, je ne vous quitterai pas un instant.

— Quoi ! mon père, s'écria le monarque, vous auriez le courage de nous suivre à travers les monts escarpés, les précipices, les torrents ?...

— Qu'important les périls, quand le devoir commande ? Je veillerai sur vous, ajouta le Dominicain d'un ton solennel, et Dieu veillera sur moi.

André jeta au moine un regard plein de reconnaissance et d'amour. La réponse de frère Angel lui avait rendu toute sa sécurité inconsciente, toute sa confiance en l'avenir. Alors, s'approchant tout joyeux de Jeanne qui, pendant cet échange de répliques, n'avait point levé la tête, il dit, avec

un accent de courtoisie qui contrastait avec la sauvage rudesse dont ses manières étaient naturellement empreintes :

— Madame, vous verrai-je demain soir au monastère d'Aversa ?

— Comptez sur moi, sire, j'y serai la première.

Et Jeanne, dont l'aiguille s'était un instant arrêtée, reprit tranquillement son travail,

— Vous paraissez, dit le roi, impatiente de terminer cette tresse ; mais savez-vous, madame, que vous êtes fort habile et que ce cordon, merveilleusement tissé de soie et d'or, est d'un effet délicieux ! Jamais couleurs plus éclatantes ne m'ont paru mieux assorties... Mais que voulez-vous faire de ce riche et charmant cordon ? Une ceinture ? un nœud d'épée ?... A quel usage le destinez-vous ?

Jeanne garda un instant le silence : puis, regardant fixement le roi et accompagnant ses paroles d'un indéfinissable sourire, elle lui répondit :

— Ce cordon !... c'est pour vous étrangler, monseigneur.

III.

LA CHASSE ROYALE.

Plusieurs heures s'étaient déjà écoulées depuis le lever du soleil, quand les portes de Naples s'ouvrirent pour laisser passer les magnifiques équipages de chasse du roi André. Des centaines de pages et de valets maintenaient les longues meutes et tenaient par la bride les chevaux sellés, tandis que leurs cavaliers faisaient à pied la conduite au roi jusqu'au rendez-vous indiqué pour le grand départ, à l'entrée de la forêt d'Aversa. Une fois arrivé au rond point, le cortège s'arrêta, et deux barons, fendant la foule, amenèrent au roi et à la reine deux montures fraîches et richement enharnachées. André s'empressa de mettre pied à terre, et sauta légèrement sur le nouveau cheval, qui secouait sa crinière d'un air belliqueux. Déjà les traîtantes intonations des trompettes étaient allées se répercuter aux flancs des montagnes voisines, et le cri rauque des faucons chaperonnés annonçait qu'ils avaient hâte de déployer leurs ailes, et que leur impatience égalait au moins celle du souverain.

La reine, cependant, semblait ne point participer au mouvement qui se faisait autour d'elle,

et rêvait tristement. André se pencha vers elle en lui disant :

— Êtes-vous prête, ma belle Jeanne, et vous plairait-il de donner le signal du départ ?

Jeanne parut s'arracher à un songe pénible ; puis, elle sourit avec effort, et se laissa glisser de son palefroi jusqu'à terre. Son cheval de chasse était devant elle, fier et cambré sous sa housse d'écarlate et d'or. Alors, se tournant vers les courtisans qui l'entouraient :

— Comte Bertrand d'Artois, dit-elle, votre main.

Bertrand courut à elle, et un éclair d'orgueil et de bonheur se fit jour à travers les sombres nuages amoncelés sur son front. Jeanne posa le pied sur l'étrier et saisit le pommeau d'or de la selle, mais avec une lenteur si visiblement calculée, que chacun y crut voir une faveur ménagée au jeune Bertrand d'Artois. Quant à ce dernier, il ne se sentit pas seulement ivre de joie ; un frisson de surprise le parcourut de la tête aux pieds. Un billet venait de passer des doigts de Jeanne dans les siens.

En ce moment elle se tourna vers André en lui disant :

— Je suis à vos ordres, sire. Partons, messieurs.

Mais pendant cette halte, quelques gens du peuple avaient trompé la vigilance des sentinelles et s'étaient approchés du cheval de la reine. Un mendiant, surtout, affublé, malgré la saison, d'une grande cape grise, poussait la hardiesse jusqu'à frôler de son épaule l'étrier de Jeanne.

— Faites l'aumône à cet homme, dit la reine.

Bertrand d'Artois lui jeta sa bourse et le mendiant s'éloigna, en emportant précieusement son butin.

— Bientôt les sons prolongés du cor, les aboiements des lévriers et le pas des chevaux remplirent la forêt d'un bourdonnement sourd et lointain et l'écho répondit de toutes parts aux cris des piqueurs et au galop des coursiers lancés à toute bride. On eût dit une voix composée de mille voix diverses, exprimant tour à tour la crainte, l'espérance, la joie et franchissant d'un seul bond la forêt de l'une à l'autre extrémité. Le roi André chassait, et à vrai dire, c'était là son seul passe-temps, son seul bonheur. Beau, jeune et puissant, le pauvre enfant royal ne connaissait aucune des jouissances attachées à la jeunesse, à la

puissance, à la beauté. Doué d'un esprit contemplatif et d'une imagination ardente, il pensait beaucoup, parlait peu et ne se livrait parfois à quelques épanchements intimes qu'avec son bien-aimé frère Angel, dont la parole consolante et douce guérissait les blessures de son âme et savait seul lui faire supporter avec résignation son triste isolement.

Bertrand d'Artois, séparé de Jeanne par la Catalanaise, ne tarda pas, à force de serrer le frein, à se trouver au dernier rang de l'escorte et même à la perdre de vue. C'était là son souhait le plus ardent. Le billet de la reine, caché dans sa poitrine, était comme une flamme qui le brûlait, et dont le parfum concentré évoquait dans son cerveau des visions étranges et insensées. Il lui tardait d'en briser le cachet, de le lire, d'en approfondir les moindres détails, car depuis huit jours sa jalousie n'avait pas eu de trêve; depuis huit jours, regards, douces paroles, loisirs de Jeanne, tout ce qui faisait en un mot le bonheur de Bertrand, était devenu le partage d'André. Il mit lestement pied à terre, attacha son cheval à un arbre, et s'asseyant sur le tapis d'herbes épaisses qui s'épandaient à l'un des côtés du torrent, il déplia la lettre et y plongea un regard avide...

Tout-à-coup il la froissa convulsivement dans sa main, la glissa pour la seconde fois dans les plis mal ajustés de son pourpoint, et demeura sans mouvement, l'œil hagard, les cheveux mouillés d'une sueur froide, comme si la vue de quelque objet affreux fût venue le frapper d'horreur et d'anéantissement.

— C'est elle qui le veut, murmura-t-il d'une voix faible.

Et à ces mots sa tête tomba lourdement sur sa poitrine. Mais bientôt il releva le front avec énergie, et, bien qu'une souffrance aiguë se révélât sur tout son être, il ajouta d'un ton triomphant :

— Jeanne! Jeanne! te voilà vraiment reine, et je serai digne de toi.

A partir de ce moment, l'affreuse tempête qui avait bouleversé l'âme de Bertrand s'apaisa peu à peu. L'incarnat revint sur ses joues, le sourire sur ses lèvres. De temps à autre il répétait le nom de Jeanne, et cet hommage rendu à son amour semblait renouveler en lui les sources de la vie.

Assis au pied d'un arbre qui secouait sur sa tête les enivrantes émanations de ses rameaux en fleurs, il commença par passer de la rêverie à

l'extase, de l'extase à l'oubli de tout ce qui n'était pas Jeanne, de tout ce qui n'était pas son amour. La méditation ne lui donnait encore qu'un sentiment de joie mêlé d'amertume, d'épouvante et de remords; le sommeil lui donna le bonheur pur et sans mélange, le bonheur qui fait deviner le ciel. Il s'endormait.

Aussitôt, les bruissons d'une charmille, situés à quelques pas de Bertrand, s'écartèrent en cédant aux efforts d'une main vigoureuse, et le mendiant à la cape grise reparut. Il s'approcha de comte avec de grandes précautions, se pencha presque entièrement sur lui comme pour écouter sa respiration ou compter les battements de son cœur, puis d'une main s'armant d'un poignard qu'il tint suspendu droit sur sa poitrine, il se mit en devoir de dégrafer de l'autre le haut de son pourpoint, pour en arracher le précieux papier.

Tout allait être fini, lorsque Bertrand d'Artois fit un léger mouvement. La pointe du fer lui effleura le cœur. Heureusement c'était une fausse alerte; s'il se fût réveillé, il était mort. Son sommeil lui sauva la vie.

Le mendiant n'avait plus qu'à fuir. Il n'en voulait pas aux jours de Bertrand d'Artois; la lettre de Jeanne lui suffisait.

Cependant, le temps s'écoulait et Bertrand, accablé par la chaleur et bercé peut-être par les vapeurs d'un songe enivrant, était toujours assoupi, seulement il était aisé de voir, à l'agitation qui parcourait ses membres, que l'instant de son réveil approchait. En effet, une bouffée de vent, qui vint se briser sur son front, excita en lui un frisson qui dissipa son sommeil. Saisi d'une émotion qu'il comprenait à peine, effrayé de son oubli et tout troublé encore des fumées de son rêve, il se leva brusquement, chercha à classer avec ordre les idées confuses qui obstruaient sa mémoire et courut droit à son cheval. Il s'élança sur son dos avec une sorte de délire qui ne lui laissa le temps d'aucune réflexion, et, après s'être orienté tant bien que mal, il prit au grand galop le chemin du monastère. En moins d'un quart d'heure, il en aperçut la façade dont les vitres brillaient au soleil couchant.

Il était temps. Le cortège du roi et l'escorte de la reine y arrivaient au même instant que lui par deux côtés opposés.

Un festin splendide avait été préparé dans l'une des salles basses du couvent. C'est là que s'opéra

sans trop de mauvaise grâce, en apparence du moins, le rapprochement des deux cours ennemies. On ne tarda pas à se mettre à table, et comme la chasse avait été brillante et que d'une commune voix l'assistance en attribuait tout l'honneur à André, la gaité du roi devint en quelques minutes si bruyante et si communicative que la reine elle-même parut s'y associer et qu'on put croire un instant à la plus solide comme à la plus sincère des réconciliations. Après le souper, André exprima le désir de profiter des dernières lueurs du jour pour faire une promenade sous les beaux ombrages du monastère. Jeanne y consentit de grand cœur et donna à entendre qu'elle s'appuierait avec plaisir sur le bras de son époux. C'était là beaucoup de faveurs en un jour. André fit ce soir là plus de projets d'avenir qu'il n'en avait encore fait depuis son arrivée à Naples. Jamais il ne s'était senti si heureux. Jamais aussi frère Angelo n'avait été plus silencieux ni plus rêveur.

— Que pensez-vous, murmura Rostang de Leonella à l'oreille de Pietro de Morcone, de cette belle humeur de notre roi bien-aimé ?

— Il faut, dit Morcone, qu'il ait oublié la partie de dés que vous avez eu l'irrévérence de lui gagner hier.

— Ou que son confesseur invisible, reprit Rostang, lui ait accordé la remise pleine et entière de quelque énorme péché...

— Vous supposez le roi trop enfant, interrompit le comte de Terlizzi avec un haussement d'épaules fort significatif. Cette joie que vous expliquez par des motifs si futiles, est à mes yeux la conséquence toute naturelle des événements de ces derniers jours. Que peut-il souhaiter encore ? Il ne nous manque plus que de faire fondre l'or et l'airain de nos armures pour lui forger un diadème et un sceptre dignes de sa grandeur et de notre soumission.

— Et pour mettre le comble à nos généreux sacrifices, ajouta Bertrand d'Artois avec un sourire amer, nous ferions peut-être bien aussi de jeter dans la mer : fournaises nos épées et nos poignards...

— Sans aucun doute, dit le comte de Morcone, car notre dévouement serait, je crois, bien mal récompensé.

— Quoi ! s'écria vivement Rostang de Leonella, vous supposez la reine capable d'abandonner ceux qui, pour la sauver ?...

— Regardez-la en ce moment, ce sera ma meilleure réponse, dit Morcone en désignant Jeanne. Voyez son bras, comme il s'appuie sur celui d'André ! Voyez ses yeux, comme ils cherchent ceux d'André ! Saints du ciel, on dirait de l'amour dans ce regard.

— De l'amour, répéta Bertrand d'Artois en pélassant de colère. Elle, de l'amour pour André !... Oh ! je réponds du contraire.

Et en disant ces mots il avait involontairement porté la main à son cœur. Tout-à-coup un masque de pourpre enflamma son visage et il lui sembla qu'un globe de feu roulait dans son cerveau bouleversé. Il venait de s'apercevoir à la fois de la disparition de la lettre de Jeanne et du retour inexplicable de la bourse qu'il avait donnée au mendiant à l'entrée du bois.

— Et d'où vous vient cette certitude ? demanda Morcone, qui ne put comprendre les secrètes angoisses de Bertrand d'Artois.

— Silence ! interrompit la Catanaise qui avait entendu ce colloque sans y vouloir prendre part. Ne voyez-vous pas que nous sommes entourés d'espions, et que la moindre imprudence...

— Vous avez raison, dit Bertrand d'Artois en s'efforçant de cacher son trouble. Mais dans deux heures, réunissez-vous tous dans la grande salle dont vous apercevez d'ici le vieux balcon de fer, et là, je vous communiquerai un projet...

Deux heures après, tout semblait reposer dans le monastère ; mais il n'en était rien. Les conjurés veillaient et s'entretenaient à voix basse dans la salle que Bertrand leur avait indiquée. Une résolution formelle, celle de tuer le roi, animait tous les esprits. Mais les avis différaient quant à l'époque et aux moyens d'exécution. Philippa la Catanaise fit ressortir en quelques mots le péril de ces hésitations sans cesse renaissantes.

— Non, non ! s'écria-t-elle, plus de délais, plus de retards ! n'êtes-vous point las d'être esclaves ? Qu'André meure ! et aujourd'hui même nous reprenons tous nos droits.

— Qu'il meure ! répétèrent les comtes de Terlizzi, de Léonella et de Morcone.

Alors on se mit en devoir d'exécuter le plan proposé par Bertrand d'Artois. Un des conjurés se dirigea en courant vers la chambre d'André. Arrivé là, il frappa rudement à la porte ; et, comme le roi, réveillé en sursaut, demandait ce qu'on

pouvait lui vouloir à pareille heure, on lui répondit qu'un messager venant de Naples et portant des nouvelles de la plus haute importance, sollicitait la faveur de lui parler sans témoins.

André se leva, et après s'être vêtu à la hâte d'un long manteau, il vint sans défiance trouver le prétendu messager dans la salle où ses assassins l'attendaient. Il en avait à peine franchi le seuil qu'il se sentit saisir au milieu du corps et garrotter les poignets. Pendant ce temps, la Catanaise le bâillonnait pour l'empêcher de crier. Il essaya de résister et parvint même à briser le lien qui joignait ses mains ensemble. La lutte devint un instant vive et acharnée. Mais Bertrand d'Artois qui, placé derrière lui, observait tous ses mouvements, lui passa autour du cou un cordon de soie et d'or et le renversa sans connaissance sur le carreau. Alors les meurtriers se jetèrent sur ce corps palpitant comme des oiseaux de proie sur un cadavre, et, le soulevant par la tête et par les pieds le précipitèrent du haut du balcon sur le sol.

Une stupeur mortelle s'empara alors de tous ces hommes, effrayés peut-être d'avoir commis un crime aussi énorme et de s'être fourni mutuellement, l'un contre l'autre, des armes si terribles; et sans oser dire un mot, sans même jeter les yeux sur leur victime, ils se retirèrent en désordre et allèrent s'enfermer chacun dans la chambre qui lui était destinée. Tout rentra dans un silence de mort.

Le cadavre d'André demeura seul et abandonné jusqu'au lever du soleil. Seulement, à une heure environ de distance, deux apparitions mystérieuses vinrent troubler les premiers moments de son repos éternel. La première fut celle du mendiant d'Aversa. Sans doute, il avait tout vu, car il s'approcha du cadavre sans manifester aucune surprise, posa lentement la main sur ce cœur qui ne battait plus et lui ôta du cou le cordon de soie et d'or en murmurant :

— Naples est à moi !

Une heure plus tard, un blanc fantôme parut sur le balcon de fer.

C'était la reine Jeanne qui venait, tremblante, échevelée, contempler une dernière fois les restes sanglants de celui qu'elle avait appelé son époux. Il y avait de la haine dans ce regard, mais toute puissance humaine n'eût alors osé l'interpréter à coup sûr. Était-ce un lâche défi porté à l'ennemi

vaincu ? Médissait-elle en secret ses assassins d'André ? Dieu le savait.

Au point du jour, la nouvelle de la mort du roi éclata comme un coup de foudre et souleva un cri général de réprobation et d'horreur. Le peuple amenté massacra quelques innocents, pendant que Bertrand d'Artois, Philippa la Catanaise et leurs complices reconduisaient la reine en grand deuil au Château-Neuf. Les coupables se croyaient sauvés. Ils avaient oublié frère Angel.

A l'heure même où le bruit du meurtre répandait l'épouvante aux environs d'Aversa, le mendiant, qui n'avait pas interrompu sa marche un seul instant, se trouva en vue de la baie de Naples. Un vaisseau pareil à celui qui, huit jours auparavant, avait emmené la duchesse de Duras, se disposait à appareiller pour les côtes de Provence. L'équipage était complet, sauf un passager que le capitaine attendait, en proie à une vive anxiété. Ce passager arriva enfin. C'était le mendiant de la forêt. Cette fois, on inscrivit sur le registre de la traversée un nom obscur, pris sans doute au hasard pour dépister les curieux. Le capitaine savait seul qu'il avait à son bord le duc de Duras, haut et puissant seigneur qui, voulant rejoindre secrètement à Aix la duchesse Marie, sa femme, lui avait, avant de partir, largement payé sa discrétion....

Huit jours après, la reine, entourée de sa cour et accablée d'hommages, penchait languissamment la tête et semblait plier sous le fardeau pesant de quelque affreuse pensée. En effet, au milieu de ce luxe éblouissant, au sein de ces parfums enivrants que distille si habilement la flatterie, un sentiment bizarre, étrange, s'emparait peu à peu de son esprit et finissait par y régner en maître. Ces courtisans, dont elle avait fait la fortune, et qui lui avaient témoigné leur reconnaissance par un assassinat, ces courtisans excitaient sa colère, son mépris, son dégoût. Elle avait peur de la Catanaise qu'elle avait chérie jadis à l'égal d'une mère, peur de Bertrand d'Artois dont l'image ne lui apparaissait plus qu'à travers l'ombre sinistre de la nuit d'Aversa, et tout en écoutant les paroles de dévouement de ces serviteurs douteux qui, presque tous, joignaient l'insolence du maître à la bassesse et à la soumission de l'esclave, elle murmurait intérieurement :

— Mon Dieu ! suis-je donc condamnée à voir éternellement devant moi ces fronts que la honte

ne fait plus rougir et ces mains teintes de sang ?

Telle était la sombre idée qui dominait Jeanne, quand un de ses officiers vint lui annoncer que les seigneurs hongrois, qui s'étaient spontanément éloignés de la cour à la mort du roi André, venaient de rentrer au Château-Neuf et réclamaient la faveur d'être entendus. Frère Angel était à leur tête. Philippa, assise à peu de distance de Jeanne, lui lança un regard d'intelligence, et son sourire mal comprimé indiqua suffisamment qu'elle s'attendait à un refus. Mais la reine, qu'un vertige inexplicable entraînait vers un système arrêté de lutte et de contradiction, dit à l'officier :

— Introduisez frère Angel et les nobles seigneurs qui l'accompagnent.

Le dominicain avait, comme toujours, la tête entièrement cachée par son capuce. Les Hongrois, au nombre d'une vingtaine, lui accordèrent d'un consentement unanime les honneurs du pas et se rangèrent en cercle autour de lui.

— Que demandez-vous ? dit la reine avec un geste bienveillant.

— Justice, répondit le moine, justice pour André contre ceux qui l'ont trahi ; justice pour le roi contre ses meurtriers.

— Vous ne pouviez, répartit Jeanne, rien exiger de moi qui me fût plus agréable et plus doux. Mon intention, d'ailleurs, était de me concerter avec vous à ce sujet.

— Madame, reprit frère Angel d'un ton qui trahissait sa surprise, j'avoue que je ne me présentais devant vous qu'en tremblant, j'osais à peine espérer....

— C'est me dire, interrompit la reine avec l'accent du reproche, que vous avez douté de moi....

— Mes craintes se comprennent facilement, fit observer frère Angel en rappelant tout son sang-froid ; car ceux que désigne la voix publique sont honorés dans ce château d'une faveur....

— Qui ne saurait leur assurer l'impunité, acheva la reine en promenant sur ses courtisans un regard qui les fit frémir.

— Dieu soit loué ! dit le moine en tirant de sa robe un volumineux rouleau de parchemins. Votre majesté, en se joignant à nous, acquerra de nouveaux droits à l'amour de son peuple, et grâce à elle, nous aurons justice prompte et bonne. Des recherches ont été faites, des dépositions recueillies ; on est parvenu à découvrir des correspondances secrètes ; quelques obscurs conspirateurs

nous ont livré les noms de leurs chefs... Le travail que j'apporte est l'œuvre de huit jours et d'autant de nuits. Le procès peut commencer dès demain. Il ne me manquait plus, madame, que votre autorisation pour livrer les accusés à monseigneur Bertrand de Baux, grand-justicier du royaume. Votre accueil me prouve qu'elle ne se fera pas attendre.

Et frère Angel déploya les parchemins l'un après l'autre.

Le premier concernait le comte et la comtesse de Terlizzi. Les charges étaient accablantes.

La reine signa.

Le second désignait, entre autres, Robert de Cabane, le comte et la comtesse de Morcone, Rostang de Leonella et Philippa la Catanaise.

Jeanne signa encore.

Sur le troisième se trouvait le nom de Bertrand d'Artois. Et comme frère Angel, en le lui présentant, paraissait hésiter et lui adressait un regard interrogateur, elle lui dit froidement :

— Celui-là est le plus coupable de tous.

Et elle signa.

— Que cette partie du Château-Neuf, reprit-elle avec calme, leur serve de prison à tous jusqu'à demain.

Ce fut de toutes parts un silence de torpeur et d'anéantissement. Ces victimes, envoyées au bourreau par celle qui, seule au monde peut-être, les devait épargner, ne voyaient et n'entendaient plus. Le coup était si imprévu, si fatal, qu'on eût juré qu'il avait frappé des cadavres.

Jeanne profita de ce moment de stupeur pour se retirer avec ses gardes d'honneur. Frère Angel sortit en même temps, suivi des barons hongrois. Une surveillance active fut organisée sur-le-champ aux abords du palais. Les conjurés, pris au piège, se regardèrent d'un air morne. Ils comprenaient que tout était fini pour eux ; mais une fois la première émotion passée, ils donnèrent un libre essor à leurs pensées.

— Infamie ! s'écria Morcone.

— Lâcheté ! fit la Catanaise, en saisissant machinalement le bras de son fils, Robert de Cabane.

— N'est-ce pas tout simplement ingratitude ? ajouta Rostang de Leonella, avec un sourire amer.

— Je ne dirai, moi, comme aucun de vous, s'écria Bertrand d'Artois, dont l'œil brillait d'une espérance nouvelle. Ne brisons pas si vite, messeigneurs, l'idole que nos mains ont élevée. Il

me semble qu'après avoir si longtemps défendu la reine, vous l'accusez bien promptement. Qui sait si cette décision dont s'émeut votre colère ne cache pas un stratagème destiné à tromper et à perdre frère Angel ? Croyez-moi, Jeanne fait cause commune avec nous, elle attire ses ennemis dans un piège que nous ne pouvons comprendre, et je jurerai qu'elle nous sauvera tous.

— Dieu le veuille ! murmura la Catanaise en pressant son fils dans ses bras.

— En attendant, dit tristement Morcone, et de peur de nous tromper, mettons ordre à nos affaires et faisons notre paix avec le ciel.

Bertrand d'Artois se trompait ; pas un d'eux ne fut sauvé. Jamais arrêt n'avait été si promptement rendu ; jamais aussi Naples ne frémît au spectacle d'une exécution plus barbare. Les bourreaux rivalisèrent de zèle et d'habileté.

Le soir même de cette horrible exécution, Jeanne reçut les grands du royaume et les nouveaux ministres qu'elle avait investis de sa confiance. La présence des Hongrois à Naples étant désormais inutile, ils vinrent, sous la conduite de frère Angel, prendre congé de la reine avant de s'éloigner d'une terre où ils laissaient leur sang le plus noble et les espérances les plus chères.

Puisque vous retournez à Bude, dit Jeanne au dominicain lorsqu'il eut annoncé son départ, faites part à Louis de Hongrie de la vengeance terrible que j'ai tirée des meurtriers du roi son frère. Dites-lui surtout que je n'ai reculé devant aucune considération personnelle et que tous ont été punis.

— Tous ! Dieu seul pourrait le dire, répondit gravement frère Angel.

— Quoi ! vous penseriez !... .

— Reine de Naples, reprit le moine en baissant la voix, l'agonie est indiscreète, et les imprécations des mourants ne sont point inintelligibles pour les oreilles attentives... J'ai assisté les condamnés à l'heure du supplice.... J'étais près d'eux quand on brisait leurs membres, quand le sang s'échappait à flots de leurs flancs ouverts.... J'ai recueilli les murmures sourds qui tremblaient encore aux lèvres des assassins....

— Et vous avez entendu ?

— Un nom que leur arrachait la souffrance.

— Ce nom ? demanda froidement la reine.

— Je ne puis le dire, répondit le religieux.

— Quoi ! s'écria Jeanne avec un geste d'étonnement, vous connaissiez un nouveau coupable et vous le déroberiez à ma justice !...

— Oh ! soyez tranquille, reine de Naples, ce nom que je ne veux pas prononcer en ce moment, je le proclamerai plus tard dans un lieu où ma voix, moins étouffée qu'ici, aura pour échos toutes les voix de l'univers. Ce jour-là, ce jour-là seulement, madame, André de Hongrie sera vraiment vengé !

Et frère Angel se retira, longuement escorté de gentilshommes hongrois, fiers compagnons de sa retraite.

L'impassibilité de Jeanne résista aux violentes attaques du dominicain. On eût juré, à la voir si calme et si froide, qu'elle ne l'avait pas même entendu.

Cependant elle attendit que le dernier des hongrois fût sorti, et s'adressant à toute la cour, elle dit d'un ton solennel :

— Messieurs, je suis seule, puis-je compter sur vous ? J'ai des ennemis puissants, jurez-vous de me défendre contre eux ?

— Nous le jurons ! s'écrièrent les seigneurs napolitains en agitant leurs épées.

Puis tous, l'un après l'autre, vinrent rendre hommage à la reine au pied de son trône. On remarqua que le premier qui donna l'exemple de cet acte de soumission fut Louis de Tarente, cousin de Jeanne, et l'un des princes les plus braves et les plus accomplis de la cour de Naples. Or, l'amour de ce jeune homme pour la reine n'était un mystère pour personne, et bien qu'elle ne lui eût jamais témoigné qu'une indifférence marquée, on pensa généralement qu'il profiterait de la mort du roi pour renouveler d'anciennes prétentions. Jeanne devina aussi l'intention secrète de Louis de Tarente, mais elle se dit intérieurement :

— Non ! non ! plus d'esclavage ! plus de chaîne ! Donner mon cœur, ce serait aventurer ma couronne. Je suis reine avant d'être femme, et toute ma force est dans ma liberté !

Et comme cette réflexion avait amené sur ses lèvres un sourire inspiré, des cris d'enthousiasme éclatèrent de toutes parts, et peu d'instants après la grande voix populaire de Naples répondit avec fracas à l'impérieux signal du Château-Neuf.

FIN DU PROLOGUE.



PREMIÈRE PARTIE.

LE PALAIS DES PAPES.

— Par grâce, messieurs, un peu de silence, je vous prie.

A cette invitation, formulée d'un ton d'impatience que tempérait néanmoins une intention non équivoque de bienveillante courtoisie, la salle d'attente du consistoire d'Avignon, tout à l'heure si bruyante et si animée, changea soudainement d'aspect, et offrit le spectacle d'une foule immobile, muette, attentive et comme frappée de stupeur sous le coup prochain de quelque terrible événement. Profitant de ces bonnes dispositions, l'homme qui avait réclamé le silence, se dirigea d'un pas mesuré, sans dépasser toutefois une limite défendue par les sentinelles, vers la grande porte du fond, au-dessus de laquelle brillaient les insignes vénérés du pouvoir pontifical, et là, le corps en avant, l'oreille tendue, sembla recueillir, à grand'peine, quelques bruits loin-

tains qui s'élevaient de l'intérieur du consistoire intelligibles et confus.

— Eh bien! messires, s'écria un jeune seigneur, après quelques minutes d'attente, eh bien! qu'avez-vous entendu? rien, sans doute.

— Vous vous trompez, dit vivement l'écouteur, j'ai entendu un bourdonnement fort significatif, suivi d'un recueillement profond, puis, au milieu de ce silence, une voix de femme, douce et vibrante à la fois... C'est la reine Jeanne qui vient de prendre la parole, messieurs!

— Ce moment est solennel, dit un nouvel interlocuteur, qu'à son manteau noir et à la croix blanche qu'il portait au côté gauche, il était aisé de reconnaître pour un chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Et puisque la reine s'efforce de faire passer dans l'âme de ses juges la conviction de son innocence, unissons-nous à elle d'intention et de cœur pour prier le ciel d'éclairer notre Saint-Père d'un rayon de sa grâce; car, d'un seul mot, messieurs, sa Sainteté va déclarer une femme coupable d'un des plus grands crimes dont

ait jamais frémé le monde, ou rendre une reine à l'amour de ses sujets!

— Vous avez raison, seigneur chevalier, continua un diacre au visage inspiré. Nous aimons la reine, et la reine triomphera. Si elle a eu quelques torts, il ne faut les attribuer qu'à l'influence de la magie et de l'esprit malin... Et d'ailleurs, le Saint-Père peut-il se montrer impitoyable pour une femme qui vient tout récemment d'acquiescer de si grands droits à la reconnaissance de l'église. Jeanne a tendu au pape sa bonne ville d'Avignon pour 80,000 florins d'or, et cette concession doit peser dans la balance divine...

— Oui, oui, répondit-on de toutes parts.

— Et voilà justement où est le mal, interrompit une voix ferme, qui s'éleva d'un groupe assez éloigné et parut glacer de surprise tous les assistants. Il ne s'agit ici ni de l'esprit malin, ni de magie! il s'agit d'une femme qui a commis un crime odieux. Jeanne de Naples, qui a fait égorgé sous ses yeux son époux, André de Hongrie, et qui, à peine délivrée de son deuil, lui a donné un successeur, le prince Louis de Tarente, d'une reine qui, ayant le droit de châtier au moins les coupables, non seulement ne les a pas poursuivis, mais leur eût garanti, si on le lui eût permis, une scandaleuse impunité. Voilà ce dont il s'agit réellement, mes seigneurs, et c'est une honte de supposer seulement que Clément VI soit indulgent pour un pareil forfait, et de penser que la justice divine soit une denrée qu'on puisse acheter... pour quatre-vingt mille florins d'or!...

A peine l'audacieux inconnu eut-il fini de parler, qu'un tumulte effroyable éclata dans l'assemblée entière. Une grêle de défis et de provocations alla s'abattre vers le point où avait retenti le terrible anathème, et les épées s'élançèrent hors des fourreaux. Mais, soit que les gardes du consistoire eussent protégé la fuite de l'accusateur de Jeanne, soit qu'il fût entouré de témoins assez discrets pour ne pas le livrer aux ressentiments d'une majorité furieuse, il fut impossible de savoir à qui, dans toute cette foule, demander raison d'une aussi étrange témérité.

— Il n'en faut pas douter, dit à haute voix le chevalier, il y a ici, au milieu de nous, quelque partisan de Louis de Hongrie, le beau-frère et l'ennemi le plus acharné de Jeanne... Ce ne peut être qu'un complice de ce prince sans foi, qui ait osé outrager notre reine!

— Mais où est-il? demanda-t-on de toutes parts. Qu'il se montre donc et qu'il soutienne son dire avec son épée!

— Vous voyez bien que c'est un lâche, s'écria une voix dans la foule.

Ce jour là, derrière les sombres murs du palais d'Avignon, se préparait l'un des plus graves événements qui aient jamais occupé le monde. En ce moment, Jeanne I^{re}, reine de Naples et comtesse de Provence, était debout dans le consistoire, au milieu du grand collège des cardinaux, plaidant elle-même sa cause et environnée d'un auditoire tantôt calme, tantôt tumultueux, où elle eût pu compter autant d'ennemis déclarés que de partisans enthousiastes. Vis-à-vis d'elle, assis sur un trône d'or, le pape Clément VI écoutait sa justification.

La séance avait commencé vers midi, et depuis plus de deux heures, rien de ce qui s'y passait n'était encore répandu au dehors. Déjà l'impatience se formulait dans l'intérieur du palais par un murmure sourd et presque séditieux, quand l'audiencier de la cour parut.

— La reine Jeanne, dit-il assez haut pour être entendu de tout le monde, a supplié le Saint-Père de donner à sa défense le plus d'auditeurs possibles, et le Saint-Père a ordonné que les portes du consistoire fussent ouvertes à qui voudrait entrer.

— Tous! tous! répondit-on de toutes parts.

— Hâtez-vous donc, dit l'audiencier.

Les deux battants du consistoire ne tardèrent pas effectivement à s'ouvrir et à se refermer.

La salle d'attente demeura un instant vide et silencieuse; mais, tout-à-coup, un jeune homme revêtu de l'élégant costume des officiers de la marine napolitaine, entra avec toutes sortes de précautions, fureta avec soin derrière chaque pilier de marbre et promena ses regards de tous côtés pour s'assurer s'il était bien seul.

Personne ne pouvait le surprendre. Il retourna rapidement vers la porte latérale par laquelle il venait de s'introduire, et joignant le geste à la parole :

— M^{me} la duchesse, dit-il, venez... venez vite vous n'avez plus rien à craindre.

Alors une femme tremblante, appuyée sur le bras du capitaine, s'avança avec mille précautions qui trahissaient sa frayeur d'être aperçue.

Cette femme, seule, fugitive, livrée à l'unique protection d'un capitaine de vaisseau napolitain, était la petite fille de Robert d'Anjou, la sœur de la reine Jeanne, la duchesse Marie de Duras.

Elle était encore plus que tout cela : elle était belle comme les vierges que Raphaël devait peindre plus tard sur les fresques du Vatican.

L'AMOUR EN SONGE.

— Ainsi, messire Robert, dit-elle après quelques minutes consacrées à un triste retour sur sa destinée, ainsi, c'est dans ce palais que l'on juge ma pauvre sœur ?

— Oui, madame, et avant la fin du jour...

— La sentence sera rendue... Elle sera condamnée peut-être ?

— Condamnée ! reprit Robert qui ne put se défendre d'un mouvement de surprise. Condamnée ! N'avez-vous donc pas foi, madame, dans l'innocence de la reine ?

— Eh ! que peut l'innocence d'une femme, reprit la duchesse, contre la haine d'un ennemi puissant ? Jeanne n'est plus riche que de nom ! Son beau-frère, Louis de Hongrie, en la traînant comme une criminelle devant un tribunal, dont sans doute il connaît d'avance les dispositions hostiles, a détruit en elle le prestige du rang, l'éclat du diadème... On lui a bien fait subir la honte du soupçon, pourquoi lui épargnerait-on l'infamie du châtiement ?

— Rassurez-vous, madame, répondit Robert d'un ton mystérieux. Vous vous exagérez les périls de cette lutte dont j'ai lieu d'espérer que Jeanne sortira victorieuse...

— Puisse Dieu vous entendre et justifier votre espoir ! dit Marie dont le visage attristé s'éclaircit légèrement. Oh ! vous nous êtes bien dévoué, vous !

Et, en disant ces mots, la duchesse tendit la main au jeune capitaine. Celui-ci la saisit avec ferveur et s'inclinant respectueusement, osa l'effleurer de ses lèvres brûlantes. Marie ne parut pas s'émouvoir de cette témérité et elle continua avec l'accent d'une reconnaissance profondément sentie :

— Si vous saviez, messire Robert, comme cela fait du bien de trouver des amis dans le malheur.

Mais, reprit-elle après une courte rêverie, d'un instant à l'autre on peut venir... on nous surprendrait... et ma présence ici...

— Mon père a tout prévu, répondit Robert de Baux. Vous voyez cette longue galerie, madame, elle conduit à la tour du Sud. C'est là qu'une salle abandonnée a été préparée par ses soins pour vous recevoir.

— C'est bien, dit Marie redevenue pensive, je vous quitte, Robert ; mais, au nom du ciel, ne me faites pas trop attendre le résultat de cette fatale séance. Aussitôt le jugement rendu, venez m'avertir... que je sois du moins la première à la plaindre ou à la féliciter.

— Vous serez obéie, madame.

Et la duchesse Marie de Duras, lui jetant pour adieu un regard de douce intelligence, disparut sous les voûtes sonores de la sombre galerie.

En présence de la duchesse, Robert de Baux avait fait tous ses efforts pour conserver, au moins en apparence, son sang-froid et sa raison. Et si, malgré ces efforts, les émotions de son âme avaient à diverses reprises, débordé de son cœur, du moins il avait été assez maître de lui pour se renfermer dans les limites de la convenance et du respect. Mais quand elle se fut éloignée, une flamme rapide sembla parcourir tout son être, son visage rougit et pâlit tour à tour, et se dirigeant vers la porte par laquelle Marie avait disparu, il plongea son regard qui lançait du feu jusqu'au fond de la galerie de pierre comme s'il en eût voulu percer l'obscurité ; puis il prêta l'oreille en retenant son haleine, sans doute pour surprendre au loin, comme un bonheur suprême, le frôlement de sa robe ou le bruit de ses pas.

Mais Robert de Baux ne put se livrer longtemps à cette douce rêverie. Quelques barons siciliens et provençaux, qui n'avaient pu trouver place dans l'intérieur du consistoire, rentrèrent par la porte du fond.

— Je vous avais bien dit, messire, dit l'un des seigneurs au chevalier de Saint-Jean, que nous avons vu au commencement de cette scène, je vous avais bien dit que nous arriverions trop tard.

— C'est vrai, la parole même de l'évangile n'a pu nous sauver. Nous étions les derniers et nous sommes restés les derniers.

— Fatal retard ! ajouta le diacre avec un soupir, moi qui comptais entendre la voix de notre reine bien-aimée et être témoin de son triomphe.

— Vous voulez dire de sa condamnation, ajouta à voix haute un nouveau venu.

— Dieu me protège, dit le Dominicain en se signant... C'est la voix de tout à l'heure.

— Oui, mon révérend, répondit un homme de haute stature vêtu de l'uniforme hongrois. Tout à l'heure vous avez entendu la voix... maintenant, vous voyez l'homme...

— Persistez-vous à accuser Jeanne ? dit un jeune seigneur en faisant un pas vers lui.

— Plus que jamais.

— Et qui donc êtes-vous, s'écria Robert, qui, jusqu'alors, s'était tenu à l'écart, pour vous poser en champion des ennemis de la reine !

— Mon costume vous le dit assez.

— Vous êtes au service de Louis de Hongrie ?

— Capitaine de ses armées.

— Et, quand il le faut, messire capitaine, continua Robert, êtes-vous aussi hardi en actions qu'en paroles, et soutenez-vous votre dire avec votre épée ?

— A toute heure, en tout lieu !

— A l'instant même, dit Robert en tirant son épée.

Cette querelle, allumée par un mot, se fût terminée sans doute par un dénoûment tragique sans l'arrivée d'un vieillard à la chevelure grisonnante, aux traits mâles, à l'expression énergique, qui s'était avancé lentement et frappa sur l'épaule de Robert, en lui disant :

— Que fais-tu ?

— Mon père ! s'écria le jeune homme.

— Ne sais-tu pas, continua Raynaud, que cette résidence est celle du pape, et qu'il y aurait sacrilège ?...

— Eh bien ! sortons, dit Robert en s'adressant au Hongrois.

— Non point, car j'ai à te parler sur-le-champ.

— A ce soir donc, s'il vous plait, messire... derrière le couvent des Célestins.

— Désolé de vous refuser, mon gentilhomme, répondit le Hongrois. Mais je quitte tout à l'heure Avignon pour aller rejoindre le roi mon maître. Après tout, ce n'est que partie remise. Si la reine gagne sa cause devant le saint tribunal, elle peut la perdre sur le champ de bataille, et c'est là, si vous daignez accepter mon défi, que je vous donne rendez-vous.

— Soit, sur le champ de bataille, dit Robert.

— Alors, pensa le partisan du roi de Hongrie, il est probable que nous ne nous rencontrerons jamais. Puis il ajouta tout haut, en se retirant avec une lenteur affectée.

— Dieu vous garde, mes seigneurs !

Quand Raynaud de Baux jugea que personne ne pouvait plus l'entendre, il s'approcha de son fils, lui posa la main sur le bras et lui dit, en accompagnant ses paroles d'un regard où brillaient à la fois la sévérité et l'ironie.

— Tu fais des vœux pour la reine ! Tu portes donc un bien vif intérêt à sa sœur ?

— Quelle singulière demande ! répliqua vivement Robert. Mais vous-même, mon père, n'êtes-vous pas tout dévoué à Jeanne et n'espérez-vous pas son triomphe ? N'avez-vous pas arraché la belle Marie de Duras aux dangers dont Louis de Hongrie la menaçait à Naples, et ne désirez-vous pas son bonheur ?

— Je n'espère et ne désire rien, mon fils. J'observe et j'attends.

Robert regarda son père avec un étonnement mêlé d'effroi. Plusieurs fois déjà, il avait tremblé à l'accent de cette voix dure et retentissante qui ressemblait moins à un son humain qu'à la vibration d'une âme de fer. Souvent il s'était dit que cette âme était un composé de mystères étranges, et la force lui avait manqué pour chercher à les définir. Cette fois pourtant il se préparait à répondre ; mais Raynaud ne lui en laissa point le temps.

— As-tu conduit ici la duchesse de Duras ?

— Elle est là, mon père, dans l'appartement que vous m'aviez indiqué.

— C'est bien, dit Raynaud.

En ce moment une rumeur nouvelle éclata aux abords de la porte dont les battants obstrués s'ouvraient à grand'peine.

— Qui vient là ? demanda l'amiral.

— Vous le voyez, messire, répondit le chevalier de Saint-Jean, c'est l'infant de Majorque, monseigneur le prince Jacques d'Aragon, qui sort de la salle d'audience... Sans doute il pourra nous dire...

— Le prince Jacques ! murmura Robert. Que vient-il faire ici ?...

— Allons à sa rencontre, dit Raynaud en engageant son fils à le suivre.

Mais Robert ne parut pas même avoir entendu

l'invitation de Raynaud. Les genoux tremblants, la poitrine haletante, le front pâle, il dirigeait du côté de la porte un regard mal assuré, comme s'il eût craint d'y voir surgir quelque apparition terrible.

Tout-à-coup le prince Jacques entra.

— Et moi qui doutais encore ! reprit Robert d'une voix étouffée en se pressant le front de ses deux mains. C'est lui ! c'est bien lui ! — Mais pour qui vient-il, mon Dieu ! Est-ce pour Jeanne ? est-ce pour Marie ?... Oh ! je le saurai.

III.

JALOUSIE.

Une vive émotion se lisait sur les traits de l'infant de Mayorque, dont l'éclatant costume et la beauté régulière se confondaient avec un merveilleux accord. Le chevalier de Saint-Jean fut le premier à lui adresser la parole.

— O monseigneur ! lui dit-il, satisfaites à notre impatience. Où en est le jugement ? comment s'est montrée la reine ?

— Belle et calme comme l'innocence.

— Son discours ?...

— Simple et vrai comme l'expression de la vertu.

— Et vous espérez que l'issue du procès lui sera favorable ?

— J'en ai l'intime conviction, répondit le prince. Après avoir vu Jeanne comme je viens de la voir, plaidant elle-même sa cause, les mains jointes, pâle comme la Madeleine aux pieds du Christ, on ne doit plus avoir ni doute ni effroi. Pour résister à une pareille éloquence, pour ne pas se sentir ému de pitié en présence de ce front qui s'incline, de ce regard qui pénètre, de cette voix qui supplie, il faudrait que les juges ne fussent pas des hommes, il faudrait que leur âme fût fermée à toutes les séductions du malheur et de la beauté. Oser flétrir Jeanne, ce serait accuser Dieu !

— Un murmure approbateur accueillit les paroles du prince, qui, ayant aperçu l'amiral à quelque distance, se dégaya du cercle d'auditeurs qui s'était formé autour de lui, et, s'adressant directement au vieillard :

— Mes yeux ne me trompent pas, dit-il, c'est bien vous, messire Raynaud de Baux ! Ne reconnaissiez-vous pas le prince Jacques d'Aragon ?

— Pardonnez-moi, monseigneur, répondit l'amiral. Je me souviens de notre rencontre à la cour de Provence, séjour délicieux qui n'a laissé trop de souvenirs agréables pour que je ne me le rappelle pas avec joie.

— Et à moi, ajouta l'infant avec un soupir, trop de regrets amers pour que j'aie pu l'oublier.

Raynaud fit semblant de ne pas comprendre le sens de ces derniers mots, et son regard en parut solliciter l'explication. Le prince d'Aragon reprit d'un ton confidentiel :

— Vous vous rappelez, messire, sous l'empire de quels tristes événements se forma, à Aix, ma liaison avec la duchesse de Duras. Elle me confiait ses craintes au sujet de sa sœur, et, quand Louis de Hongrie reprocha publiquement à Jeanne d'avoir été la complice des assassins d'André, j'ai pleuré avec elle sur la destinée de cette femme attaquée par des rivaux ambitieux dans sa puissance et son honneur ; c'est alors que le duc de Duras, qui voulait faire de sa femme l'instrument de ses projets d'insurrection, vint la chercher à Aix pour la ramener à Naples ; c'est alors également, messire Raynaud, que Jeanne vous écrivit secrètement pour vous recommander l'objet de ses plus chères affections en ce monde, sa sœur, la belle Marie....

— Il l'aime encore ! murmura Robert.

— Pauvre femme, continua Jacques sans prendre garde à l'interruption de Robert, séparée de tout ce qu'elle aimait, entraînée à Naples par un époux qui la courbait sous un joug de fer, elle n'avait d'espoir qu'en vous. Depuis son départ, aucune nouvelle n'est venue rassurer ses amis. Serais-je indiscret, messire, en vous demandant quel a été son sort et dans quelle retraite ?...

— Excusez-moi, monseigneur, interrompit Raynaud. C'est la reine qui m'a recommandé ce précieux dépôt et c'est à elle que j'en dois rendre compte. Vous comprenez que nulle oreille avant la sienne....

— J'approuve votre silence, reprit Jacques en dissimulant de son mieux le chagrin que lui causait la discrétion de l'amiral, et j'attendrai patiemment que vous ayez instruit Jeanne....

— Votre patience, dit vivement Raynaud, ne sera point mise à une longue épreuve. L'arrivée de ces hommes d'armes nous annonce que la séance est terminée et j'ai lieu de croire que la reine, quel que soit son sort, accordera à son fi-

dèle amiral la faveur de lui être présenté le premier.

Raynaud avait dit vrai. Déjà les cloches sonnaient, une double haie de halberdiers et de lances garnissaient l'intérieur des salles et des galeries, et le bourdonnement confus qui roulait dans la foule indiquait assez que la sentence prononcée sous les voûtes du consistoire, était sur le point d'être proclamée au dehors pour aller ensuite se répandre dans tout l'univers. L'attente, l'anxiété étaient au fond de tous les cœurs.

Enfin, les phalanges du cortège, échelonnées dans l'ordre prescrit par la hiérarchie de l'église, se déroulèrent aux yeux des assistants comme les anneaux d'un serpent qui s'avance avec lenteur dans la plaine et dont les écailles reluisent diversement au soleil. La robe noire du prêtre, la chape violette des évêques et la pourpre des cardinaux formaient successivement des groupes de nuances variées.

En tête du collège sacré marchait le cardinal Aimeric de Saint-Martin des Monts, vieillard au front calme et pensif, mais dont la physionomie douce offrait cependant une légère expression de ruse et de malignité.

Le prince Jacques d'Aragon, incapable de résister plus longtemps à son incertitude, se précipita vers le cardinal Aimeric, et, s'inclinant avec les signes d'un profond respect :

— Mon père, dit-il, un seul mot : La reine... ?

— Absoute aux yeux de toute la chrétienté, répondit le cardinal.

Ces paroles étaient à peine prononcées qu'il se fit partout une explosion de cris de joie.

— Vive Jeanne ! criaient-ils de toutes parts.

Mais ce n'était rien encore. Bientôt l'huissier de la cour annonça à voix haute :

— La reine !

Alors, les acclamations redoublèrent, le bruit des pieds qui trépiétaient se mêla à celui des halberdiers qui frappaient la dalle ; tous ces retentissements réunis rappelèrent le fracas d'une tempête en pleine mer, et l'on put croire un instant que le vieux palais des papes allait crouler.

VI.

LA REINE JEANNE.

Jeanne parut. C'était une femme d'une noble et majestueuse beauté. Une robe de velours noir et

un voile rejeté en arrière prétaient à la blancheur de sa peau un éclat transparent dont le marbre seul peut donner une juste idée ; ses magnifiques yeux noirs, entourés d'une ombre pâle, respiraient à la fois l'émotion de la terreur passée et l'orgueil présent du triomphe.

Quand elle entendit tant de voix s'élever pour elle sans que pas une songeât à l'outrager, le calme ne tarda pas à rentrer dans son âme, sa figure s'épanouit comme un beau lys, et indiquant d'un geste qu'elle voulait parler :

— Merci, mes seigneurs, merci, dit-elle. Ce jour est le plus beau de ma vie. Depuis deux ans je pliais sous le fardeau d'un soupçon terrible. Louis de Hongrie, en m'accusant de la mort de son frère André, mon époux, m'avait mise au ban de la chrétienté. Privée de mes états, errante, fugitive, j'avais cru trouver dans ce riche et noble comté de Provence un asile contre sa colère. Vain espoir... Louis de Hongrie, non content de m'avoir réduite à l'exil, m'a poursuivie jusque sur cette terre, un des fiefs de l'illustre maison d'Anjou. Il a osé demander que je fusse mise en jugement ! Je l'avoue, cette dernière injure m'a blessée au cœur... humiliée dans ma gloire, attaquée dans ma liberté, je voulus, dans le premier moment, échapper par la mort à cette ignominie... mais Dieu m'a soutenue et Louis de Hongrie n'a retiré de sa machination infernale que honte et confusion. Tout est fini... un seul mot de notre Saint-Père, et le soupçon est devenu outrage, l'accusation calomnie. Dieu a prononcé. Quant à vous tous qui m'entourez, mes seigneurs, vos acclamations viennent de confirmer sa sentence... Merci, encore une fois, merci !

Les cris recommencèrent avec plus de force, et Jeanne, se tournant successivement de chaque côté de l'assemblée, paya cette grande manifestation politique d'un sourire et d'un mouvement de tête qui lui gagnèrent tous les cœurs.

Quand le silence se fut peu à peu rétabli, les grands dignitaires de l'état, les envoyés des cours étrangères et tous ceux que leurs fonctions investissaient du droit officiel de féliciter la reine s'approchèrent l'un après l'autre, s'inclinant jusqu'à terre et sollicitant comme une grâce l'honneur de toucher son gant, ou même d'attirer un regard. Jeanne, au sein même de cette ovation étourdissante, conserva son calme et son sang-froid. Son œil, directement fixé sur un vieillard

qu'elle venait d'apercevoir à quelques pas, semblait vouloir l'attirer vers elle, et comme, sans doute, il ne s'approchait pas assez vite au gré de ses vœux :

— Messire Raynaud, dit-elle, pourquoi vous dérober ainsi à notre impatience ? Ne savez-vous pas que votre hommage est un de ceux auxquels nous attachons le plus de prix ? Ne devinez-vous pas aussi que c'est de vous seul que nous attendons la fin de nos inquiétudes ? Parlez, messire, parlez ! Vous venez de Naples, ... oh ! n'oubliez rien de tout ce qui m'intéresse... Ma sœur, Louis de Tarente, mes amis, quel est leur sort à tous !

— Madame, répondit Raynaud de Baux en s'inclinant, je veux au moins que mes premières paroles portent la joie dans votre âme. Ne tremblez point pour Marie de Duras, votre sœur. Depuis deux ans, il est vrai, Louis de Hongrie ne cesse de la poursuivre, et sa haine ingénieuse ne s'est point endormie un instant. Mais, secondé par mon fils Robert, j'ai veillé sur elle, et j'ai réussi à la préserver de tout danger. Tout à l'heure elle sera dans vos bras.

Un sourire angélique erra sur les lèvres de Jeanne. Il existait, en effet, entre ces deux sœurs une affection profonde, sainte et dévouée, qu'avaient encore cimentée la conformité de leur âge et une étrange communauté de malheur.

Le prince Jacques ne put se défendre d'un léger frissonnement de bonheur en entendant prononcer le nom de Marie. Au même instant Robert lui lança un regard où sa haine se peignit tout entière. Raynaud, qui l'observait, lui dit à voix basse :

— Jeune ! toujours jeune ! A quoi songes-tu, Robert ! tu oublies donc que je t'ai réservé le plus grand honneur de cette journée. N'est-ce pas toi qui dois aller chercher la duchesse Marie pour la remettre entre les mains de sa sœur ?

Robert parut sortir d'un rêve accablant.

— Vous avez raison, mon père, et je ne sais quelle préoccupation fatale..... Dans quelques minutes, je serai ici avec elle.

Et il s'éloigna rapidement.

La reine avait gardé un instant le silence pour bénir Dieu tacitement de l'heureuse nouvelle qu'il lui transmettait par la bouche de l'amiral. Elle reprit d'une voix émue :

— Et Charles de Duras, messire Raynaud, et

Louis de Tarente, les avez-vous vus ? vous ont-ils chargé de quelque mission près de nous ?

— Votre époux, Louis de Tarente, madame, continue à défendre votre royaume pas à pas. Il proclame, l'épée à la main, les droits que vous tenez de Robert d'Anjou et que le frère d'André vous dénie... Quant à Charles de Duras, le mari de votre sœur, il a cessé d'exister.

La reine se rejeta en arrière et laissa échapper de sa poitrine une exclamation qui, d'ailleurs, exprima moins une douleur vive et sincère, que le simple émoi d'un étonnement soudain. De son côté, Jacques d'Aragon pâlit et murmura si bas qu'il ne put être entendu de personne :

— Libre ! Marie est libre ! et je vais la revoir, ô mon Dieu !

Jeanne, revenue des premières agitations d'une surprise que plus d'un assistant dut prendre pour de la douleur, reprit le cours de ses questions et demanda à Raynaud comment Charles de Duras avait péri.

— Dans un piège infâme, répondit l'amiral. Charles de Duras avait été invité à se rendre au château d'Aversa. Il y vint de confiance et là, sur un signe du roi de Hongrie, il fut garrotté, étranglé et précipité par ce balcon dont la sinistre renommée...

— Assez ! assez ! dit Jeanne, suffoquée par une émotion terrible.

— Les courtisans de Louis, reprit Raynaud sans avoir l'air de remarquer le trouble de Jeanne, prétendent que Charles de Duras, sans avoir contribué à la mort du roi André, n'avait pourtant rien fait pour l'empêcher, et que c'est justice. Nous tous qui vous sommes dévoués, madame, nous appelons cette action un meurtre, et le peuple, qui ne pardonne jamais le crime...

— Oh ! le peuple, amiral, que fait-il ?

— Il regrette sa reine, il pleure Jeanne de Naples et la redemande à grands cris.

— Est-il vrai ?

— En voici la preuve, dit l'amiral en remettant à la reine un parchemin dont elle brisa immédiatement le cachet. — Cette lettre, continuait-il, pendant que Jeanne la parcourait d'un œil avide, est de votre époux le prince de Tarente... Vous le voyez, il vous engage à seconder ses efforts, à vous joindre à lui pour frapper d'un dernier coup le pouvoir chancelant de Louis. Il attend votre réponse avec anxiété...

— J'irai la lui porter moi-même, s'écria Jeanne avec enthousiasme, et fière de l'appui de mon époux qui n'a jamais douté de mon innocence, je me présenterai à mes ennemis, non plus dans l'attitude d'une accusée, mais dans toute la force de mon droit reconnu; non plus la honte, non plus la rougeur, mais l'orgueil et la couronne sur le front ! C'est d'aujourd'hui que je comprends le bonheur d'être reine. Que dans une heure la flotte soit prête à mettre à la voile. Louis de Hongrie est encore à Naples..... Il faut que dans huit jours sa fuite soit pour le peuple étonné le signal de notre entrée victorieuse ! A Naples donc ! — Mais d'abord, continua-t-elle d'un son de voix plus doux et en s'adressant à Raynaud, ne verrai-je pas ma sœur, amiral; ne me conduirez-vous pas près de ma sœur Marie ?

— Vos vœux sont satisfaits, madame, répondit Raynaud; car j'aperçois la duchesse de Duras. La voici, c'est mon fils qui vous l'amène.

La duchesse venait effectivement d'arriver.

— Jeanne ! s'écria-t-elle en s'arrêtant tout-à-coup, comme si la force fût au moment de l'abandonner.

— Marie ! murmura la reine en tendant les bras à sa sœur.

Alors il y eut entre ces deux femmes, depuis si longtemps séparées par une inflexible fatalité, un échange touchant de paroles de cœur et d'embrassements prolongés. La foule regardait d'un oeil attendri ce spectacle étrange de deux princesses oubliant les lois sévères de l'étiquette pour se livrer tout entières à l'entraînement d'une véritable affection.

Cependant Raynaud fit un signe qui fut compris par toute l'assemblée. Un louable instinct de discrétion avait déjà averti les assistants que la reine et sa sœur avaient besoin d'être seules, et qu'il est des joies pures et délicates auxquelles il faut un entier recueillement.

Alors un ébranlement général s'opéra parmi cette multitude composée de tant d'éléments divers, et la retraite commença dans un ordre parfait. Chacun, en passant devant Jeanne et Marie, leur adressait un salut respectueux qu'elles récompensaient d'un sourire de reconnaissance ou d'un geste affectueux.

Enfin, ce fut le tour de l'infant Jacques d'Aragon et de Robert de Baux.

Marie, en apercevant Jacques, devint aussi pâle que lui et ne put retenir une légère exclamation.

— Ah ! s'écria-t-elle en s'appuyant sur le bras de sa sœur.

Personne, d'ailleurs, ne l'avait entendue; personne, excepté Jacques, qui la recueillit précieusement dans son cœur, et Robert qui, voyant sa dernière espérance lui échapper, murmura en regardant la duchesse :

— Elle aussi !

V

DEUX SŒURS.

Jeanne et Marie se retrouvaient donc seules après un éloignement de deux années,.... deux années, c'est-à-dire toute une histoire de chagrins amers et de déceptions terribles, souffrances d'autant plus vives qu'elles n'avaient pu être partagées, et que leur poids s'était appesanti sur chacune d'elles, sans qu'il leur fût permis de se soulager mutuellement par un mot de sympathie ou par l'échange d'une consolante pitié ! Certes, après une aussi longue absence, leurs cœurs devaient déborder et les confidences venir en foule sur leurs lèvres, et cependant, il n'en fut rien d'abord. Marie surtout, distraite par une préoccupation profonde, pressait les mains de sa sœur dans une douce étreinte, mais sans parler. On eût dit qu'un violent sanglot, péniblement renfermé dans sa poitrine, était prêt à éclater. Enfin une larme roula sur ses joues, et Jeanne s'écria d'une voix douloureuse :

— Miséricorde divine ! Marie serait-elle changée à ce point que ma présence lui fût devenue pénible ?... Marie, ne puis-je plus compter sur ton cœur ?

— Il est toujours le même.

— Mais alors, dis-moi donc que tu es heureuse de me voir.

— En douterais-tu ?

— Oh ! non, car ce doute me ferait trop de mal, dit Jeanne; mais que veux-tu ? plus on aime et plus on craint de n'être pas aimé,.... et la préoccupation où je te vois,.... cette tristesse qu'une larme a trahie...

— Pardonne, interrompit la duchesse de Duras, si une autre pensée que celle de ton bonheur a pu pénétrer en ce moment dans mon âme;... mais tout-à-l'heure, si tu savais...

— Achève, achève donc !

— Une rencontre si imprévue ! oh ! Je ne me suis pas trompée... c'était lui, c'était bien lui !

— Mais de qui veux-tu parler ?

— Du prince Jacques d'Aragon, dont une fatale cruauté m'avait séparée et que je viens de retrouver ici, répondit Marie en baissant les yeux.

— Jacques d'Aragon... dit la reine en recueillant ses souvenirs. Ce prince exilé dont les saheurs ont retenti dans l'Europe entière... Il n'est jamais venu à ma cour, mais j'ai souvent entendu parler de lui. Où donc l'as-tu connu ?

— En Provence, à Aix, répondit Marie, lorsque j'y accompagnai mon époux. Longtemps, nous renfermâmes notre amour au fond de nous-mêmes, car nous comprenions bien que nous étions bercés par un rêve impossible et que nous n'avions de refuge que la résignation. Mais plus tard, nos saintes résolutions s'affaiblirent et nos cœurs échangeèrent le secret de nos cœurs. J'en eus regret d'abord, car Charles de Duras était mon maître, et rien que la pensée d'un crime me paraissait aussi odieuse que le crime lui-même. Mais peu à peu je sentis se dissiper mes scrupules... La force de Jacques me préserva d'une faiblesse coupable, et le voyant si dévoué, si généreux, si loyal, je mis sans hésiter mon honneur sous la protection du sien, et je promis de l'aimer à condition qu'il ne me parlerait jamais de son amour.

— Et aujourd'hui ? dit Jeanne.

— Aujourd'hui, je suis veuve, je suis libre. Le seul de ses regards m'a dit qu'il est toujours à moi ! Comprends-tu maintenant, ma sœur, qu'au milieu des souvenirs que ta vue me rappelle, un autre sentiment ?...

— Oui, je te comprends, Marie, et bien que l'amour ait cessé dans mon âme, bien que le souvenir de ma puissance soit désormais le seul qui m'occupe, je sais toute la place que peut tenir dans la vie une passion profonde, et je te parle comme.

— Oh ! merci ; mais pourquoi me dis-tu que tu as renoncé à l'amour ? Ton exemple même ne prouve-t-il pas que l'ambition ne saurait suffire à vingt ans, et ton mariage récent avec le prince de Tarente ?...

— Que parles-tu de Louis de Tarente, interrompit Jeanne d'un air sombre. Penses-tu que je puisse l'aimer ?

— Explique-toi. dit Marie, cette union...

— Est le résultat d'une politique inflexible, acheva Jeanne dont le visage s'assombrit subitement. N'est-ce pas en vertu de ce pouvoir occulte, impitoyable, inhumain, que j'ai toujours été sacrifiée ? Est-ce qu'on n'a pas toujours disposé de ma vie sans moi, malgré moi, contre moi ? A dix ans, je fus promise à André de Hongrie, à quinze, je lui appartenais... Oh ! ce fut un triste jour que celui qui riva notre chaîne, ce fut une triste union que la nôtre ! Cependant, je n'avais que de l'indifférence pour André, mais lui !... lui me haïssait parce que j'étais vraiment la reine et qu'il n'était qu'un fantôme de roi. C'est alors que commença, entre ceux qui m'entouraient et moi, une lutte sourde et ténébreuse ; c'est alors que s'ouvrit devant mes pas, ce dédale affreux d'intrigues, d'insinuations perfides, de suggestions infernales dont je devais sortir souillée d'un crime que je désavouais, couverte d'un sang que je n'avais pas versé. Parmi les seigneurs de ma cour, c'était à qui deviendrait le successeur d'André près de sa veuve, c'était à qui me persuaderait que mon propre salut ne se pouvait acheter que par un meurtre. Je fuyais ces amis dangereux, je fermais les oreilles à ces voix de l'enfer, je détournais les yeux de cet avenir terrible, et cependant ils parvinrent, je ne sais comment, à m'envelopper dans leur pacte odieux, et à me faire partager la malédiction qu'ils avaient seuls méritée. André de Hongrie fut égorgé sous mes yeux, par mes amis, mes conseillers, mes parents, ... oui, ... sous mes yeux ! et depuis ce jour un long cri s'élève dans toute l'Italie pour appeler sur ma tête la vengeance du ciel ! Louis de Hongrie est l'instrument de cette vengeance. Seul, le prince de Tarente m'a défendue ; pouvais-je refuser d'être à lui ? as-tu cru que ses services fussent désintéressés ? qui donc m'a approchée sans un but secret, sans quelque passion à satisfaire ? La haine, l'ambition, la cupidité forment autour de moi un cercle sans issue, et comme il faut une victime à toutes ces violences, cette victime, c'est moi, toujours moi !

— Pauvre sœur ! dit Marie. Et moi qui viens aigrir tes douleurs par le récit de mes folles espérances...

— Oh ! ne dis pas cela. Ton bonheur et le mien ne sont-ils pas une seule et même chose ? Ta confiance m'a rappelé l'heureux temps où, vivant dans la même cour, nous n'avions qu'une âme, qu'une pensée, qu'une espérance à deux,

et, puisque tu as été franche, je veux l'être autant que toi. Moi aussi j'ai une confiance à te faire. Le croirais-tu ? tout à l'heure, au milieu de l'enivrement de ma victoire, une douce, une dernière émotion, animé ce cœur que je croyais à jamais éteint ; je me rappelle que, dans cette foule, parmi tous ces visages qui frissonnaient, il y en avait un, pâle, immobile, tourné vers moi, mais plein d'une expression que je ne puis te rendre ; son regard échauffait mon âme comme eût fait un rayon du ciel ; je le pris pour l'étoile qui me montrait le chemin du salut ! Était-ce l'amour, la crainte, l'enthousiasme qui brillaient sur ce front inspiré ? je ne saurais le dire ; peut-être était-ce tout cela ensemble. Au moment où j'allais cesser de parler, ce jeune homme se leva ; alors je ne sais si ce fut la justice de ma cause qui me soutint, mais je trouvai pour prononcer mes dernières paroles une force nouvelle, une éloquence inconnue ! je voyais, j'entendais sortir de ses lèvres, le mot mille fois répété : Courage ! courage ! et bien avant qu'on eût proclamé mon triomphe, Marie, j'en avais lu la prédiction dans ses yeux !

— Et ce jeune homme, dit Marie en proie à la plus vive agitation, c'était ?...

— Que sais-je ? répondit la reine avec un noble sourire, une apparition sans doute, car, un instant après, quand je cherchai à la place où j'avais cru le voir, il n'y était déjà plus.

— C'est étrange ! dit Marie à voix basse.

— Mais non, reprit Jeanne avec un geste de résignation, les rêves finissent toujours ainsi, et c'est un rêve, sœur, que je viens de te raconter.

— Un rêve !... cependant, au portrait que tu m'as tracé,... ô Jeanne, si tu le revois, promets-moi de me le dire.

— Je te le jure, dit la reine, mais en vérité, je ne l'espère pas.

Un silence de plusieurs minutes s'établit alors entre les deux sœurs. Un vague sentiment d'effroi s'était glissé dans l'âme de Marie.

En ce moment un officier vint annoncer que le prince Jacques d'Aragon sollicitait l'honneur d'être admis près de la reine Jeanne.

Un frisson glacé parcourut tous les membres de la duchesse de Duras. Elle fixa un regard scrutateur sur la reine qui répondit à l'officier avec une tranquillité parfaite :

— Le prince Jacques ! — qu'il entre.

Puis se tournant vers sa sœur, elle ajouta d'un ton le plus bienveillant.

— Tu l'entends, Marie, c'est à moi qu'il veut parler ; sans doute il vient m'entretenir de son amour pour toi et solliciter mon consentement.

Mais Marie n'entendait plus sa sœur.

— Oh ! pensait-elle, à tout prix, il faut que je sache...

Tout-à-coup, Jacques parut.

Jeanne, à sa vue, ne put retenir un cri de surprise qui alla retentir comme un glas funèbre au fond du cœur de Marie.

— Était-ce lui ? demanda-t-elle à sa sœur.

— Non, ce n'était pas lui, répondit Jeanne qui avait repris tout son sang-froid.

— Madame, dit l'infant de Majorque après avoir salué les deux sœurs et s'adressant tout d'abord à la reine, pardonnez l'impatience d'un de vos partisans les plus dévoués. Perdu tout à l'heure dans la foule, je ne pouvais exprimer tout haut la conviction profonde que Dieu me donnait de votre innocence, mais maintenant que son vicaire a prononcé, maintenant que vos peuples repentants vous appellent, j'ai pensé que vous aviez besoin de défenseurs, et le premier de tous, madame, j'ai voulu vous offrir l'appui de mon épée.

— Je l'accepte, prince, et à cette offre sincère je veux répondre par un témoignage éclatant d'estime et de faveur. Il me faut aujourd'hui même un ambassadeur habile à qui je puisse confier une mission délicate pour mon beau-frère, Louis de Hongrie. C'est vous que nous choisirons, prince, si toutefois....

— Oh ! madame, interrompit Jacques, tant de confiance en moi qui, à vrai dire, ne suis encore pour vous qu'un inconnu...

— Un inconnu, repartit Jeanne en regardant et désignant la duchesse, détrompez-vous, monseigneur, il n'y a qu'un instant on me parlait de vous.

Et la reine alla s'asseoir près d'une table voisine et traça quelques lignes à la hâte. Pendant ce temps, l'infant put se rapprocher de Marie, et lui dire d'un accent passionné.

— Est-il vrai que tout à l'heure mon nom soit sorti de votre bouche ? ah ! madame, merci de votre souvenir !

— Était-je donc seule à me rappeler le passé, monseigneur ?

— Pouvez-vous le supposer ? dit vivement Jacques, oh ! non, Marie, vous n'avez pas une telle pensée, et vous devinez déjà que l'espoir de vous retrouver ici...

— Mais le retour de Jeanne mit fin à cet échange de douces paroles.

— Prince d'Aragon, dit-elle, prenez ce parchemin avec ces lignes, expression de ma volonté royale, vous me précéderez à Naples. Là, vous irez droit à Louis de Hongrie, tenant d'une main cette lettre, de l'autre une épée, et selon sa réponse, vous négociez une paix honorable, ou vous déclarerez une guerre sans merci.

Jacques reçut le parchemin des mains de Jeanne avec les marques d'une vive reconnaissance. Depuis longtemps la cause de la jeune reine avait enflammé son courage, il prit l'engagement solennel de sacrifier jusqu'à ses jours pour en assurer le succès.

— Et fasse Dieu, ajouta Marie, que ce succès soit enfin le signal du repos ! Car, toi-même, sœur, ne te lasses-tu pas de ces luttes continuelles, de ces triomphes mêmes qui satisfont l'orgueil sans remplir jamais le cœur ?

— Tu as raison, Marie, répondit Jeanne, et je le sens bien,.... pas de pouvoir sans esclavage : au front une couronne d'or, au cœur une chaîne de fer. Ah ! si je le pouvais, je dirais comme toi : Le repos ! le repos !

— Le repos, dit Jacques, n'appartient à personne. Comment se réfugier dans la paix, quand la guerre envahit le monde ? Il faut être oppresseur ou opprimé ; le meurtre, le pillage, l'incendie, voilà les rois de l'univers ! et croyez-moi, madame, il en sera longtemps, sinon toujours, ainsi !

— Eh quoi ! monseigneur, si jeune et manquer de confiance en la justice du ciel ! remarqua doucement la reine.

— Le prince Jacques, répliqua Marie, a été si malheureux !

— En effet, reprit Jeanne avec un intérêt marqué ; c'est vous, monseigneur, qui, dépouillé de vos droits à la royauté de Majorque, avez été soumis tout enfant à une captivité....

— Qui z duré treize ans, répondit Jacques.

— Treize ans ! mon Dieu, quelle souffrance !

— Oh ! moins cruelle pourtant, interrompit Jacques, que toutes celles que j'ai éprouvées depuis ma délivrance. Mon père avait fait bien des

heureux ; pas un de leurs fils n'a songé à me défendre.... Le sang des Jacques d'Aragon avait coulé à flots sur le sol du royaume ; pas un de mes sujets, au jour du péril, n'a voulu me donner une goutte de sien. Depuis ce temps, exilé, fugitif, l'âme froissée par cette fatalité constante qui semble attachée à ma vie, j'ai traîné des jours misérables et obscurs. Moi, qui devais marcher l'égal des princes de la terre, moi qui avais hérité de mes aïeux le droit de porter une couronne, j'ai dû me soumettre à la destinée que m'avaient faite le parjure et la trahison... En temps de paix les rois m'ont refusé leur appui ; entraîné à la guerre par mon désespoir, j'ai été accablé par le nombre. Il n'est pas d'épreuves que je n'aie souffertes, d'humiliations que je n'aie subies... Et ce n'est qu'abattu par tant de revers que je suis parvenu à étouffer les nobles ambitions de mon âme, et qu'impulsant à maîtriser le sort, j'ai fini par courber la tête devant lui !

Le souvenir de ses malheurs avait répandu sur le front du jeune prince une sorte de nuage pâle à travers lequel le feu de ses prunelles était devenu plus vif et plus pénétrant.

— Pauvre jeune homme, murmura Jeanne avec un soupir, il était malheureux !

— Monseigneur, dit lentement Marie au prince d'Aragon, mais sans cesser d'observer Jeanne, la reine a daigné vous écouter avec un vif intérêt,.... efforcez-vous de mériter sa bienveillance !

— N'en doutez pas, Marie, répondit Jacques avec entraînement, me dévouer à votre sœur, c'est encore vous aimer ! Mais qu'avez-vous ? Il semble qu'une tristesse subite...

— Moi, triste ! et pourquoi ? dit Marie.

Puis elle détourna les yeux. Jeanne, devenue pensive, paraissait être sous le coup d'une stupeur dont peut-être elle ne s'avouait pas encore le vrai motif.

— Oh ! pensa Marie en regardant la reine, cette crainte est une injure pour elle, et je dois la rejeter bien loin !

— Hélas, mon Dieu ! pensa de son côté la reine en regardant le prince Jacques, que se passait-il donc en moi ?

Sur ces entrefaites, une grande affluence de hauts personnages et de grandes dames de la ville d'Avignon envahit la salle où se trouvaient Jeanne et sa sœur. A la tête de cette députation marchait l'amiral Raynaud de Baux.

— Madame, dit-il à la reine, excusez notre importunité. Mais le peuple d'Avignon demande à vous saluer de ses cris de joie. Un balcon vient d'être préparé...

— J'y prendrai place avec vous, amiral, et ce ne sera pas pour moi l'une des moindres jouissances de cette journée... Je suis prête à vous suivre ; conduisez-moi.

— Pardon, Madame dit Raynaud, mais j'ai d'abord à m'acquitter d'une mission près de vous. Monseigneur le cardinal Aimeric de Saint-Martin des Monts, qui vient d'être nommé légat de votre cour, réclame l'honneur de vous être présenté.

— Qu'il vienne ! répondit la reine d'un ton calme et solennel.

Mais sous cette apparence de froideur et de modération, un observateur judicieux eût deviné le sentiment d'amertume qui remplissait le cœur de Jeanne. Si sa réponse d'ailleurs n'avait point trahi sa colère, son visage avait été moins discret. Au seul nom du cardinal Aimeric, une sœur froide avait mouillé son front, un gémissement sourd était sorti de sa poitrine, et ses beaux sourcils noirs s'étaient convulsivement rapprochés

VI.

LE PÈRE ET LE FILS.

Le cardinal Aimeric de Saint-Martin des Monts, dont l'origine était entourée d'une obscurité presque inexplicable chez un prince de l'église, était un vieillard chez qui l'âge n'avait endormi aucune des passions dont se compose la vie politique, qui alors s'identifiait communément avec la vie religieuse. Doué d'une intelligence dont la subtilité avait souvent tiré le Saint-Siège de difficultés sérieuses, le cardinal Aimeric était surtout l'homme des voies mystérieuses, des négociations délicates et des rouages clandestins. Sa ruse lui tenait lieu de force, et la patience était tout son génie. On savait à la cour d'Avignon, pour l'avoir éprouvé, que sa persévérance était de celles qui, dans ces temps d'intrigues obscures, accomplissaient plus de résultats et triomphaient de plus d'obstacles que l'épée du plus glorieux conquérant. Nous saurons plus tard pourquoi Aimeric avait sollicité du pape la faveur de le représenter à Naples. Le fait seul de son introduction à la cour de Jeanne n'était déjà que trop significatif pour elle. La prudence eût exigé peut-être qu'elle ne laissât rien

entrevoir de sa prévention contre l'envoyé du saint-père. Mais la vérité l'emporta et elle dit d'une voix ferme :

— Eh quoi, mon père ! Vous qui, tout à l'heure encore, avez fulminé contre moi l'anathème !... comment se fait-il que Clément VI vous ait choisi ?

— Ce matin, interrompit le cardinal avec humilité, le saint-père m'a ordonné de porter l'accusation contre vous et j'ai obéi à regret ; maintenant il me confie un message de paix et d'union, et j'obéis avec joie. Voilà, madame, tout le secret de ma mission près de vous.

— Vous la justifiez en l'expliquant, mon père.

Et la reine, s'éloignant du cardinal dont on eût dit qu'elle craignait instinctivement le contact, alla se mêler aux groupes au milieu desquels sa sœur et le prince Jacques recevaient des félicitations nombreuses.

Le cardinal profita de ce que Raynaud était à l'écart, pour s'avancer vers lui et lui dire d'un ton mystérieux :

— Eh bien ! messire amiral, vous voilà donc des nôtres ?

— Comme vous voyez, monseigneur, répondit Raynaud qui, se méfiant d'Aimeric, ressemblait à un lutteur qui se tient prudemment sur la défensive.

— On dit pourtant, continua le cardinal en baissant encore la voix, que Louis de Hongrie comptait sur votre dévouement...

— Que ne dit-on pas, monseigneur ? On m'avait affirmé que Louis de Hongrie était assuré de votre.

— Il est vrai que longtemps j'ai soupçonné la culpabilité de Jeanne.

— Comme moi, monseigneur.

— Mais sa sainteté vient de l'absoudre, et tous mes doutes sont dissipés.

— Absolument comme les miens.

Le cardinal comprit aux réponses de Raynaud que cet homme était capable de lutter avec lui d'adresse et de ruse, et qu'il ne pourrait jamais lui servir d'aveugle instrument pour ses desseins. Il reprit avec un ton d'indifférence qui en eût imposé à tout autre qu'à l'amiral :

— Si bien donc que vous êtes maintenant un bon serviteur de la reine ?

— Comme vous l'êtes vous-même depuis un instant, monseigneur, répliqua Raynaud en accentuant chaque syllabe avec une intention marquée.

Les deux vieillards s'éloignèrent l'un et l'autre en se laissant pour adieu un regard de doute et de méfiance. Tous deux s'étaient sans doute délinés.

Alors, sur un signe de la reine, tout le cortège se disposa à la suivre jusqu'au balcon pavoisé. Fou elle allait se montrer au peuple enthousiasmé. Le cardinal Aimeric, jaloux d'effacer l'impression mauvaise que son rôle d'accusateur paraissait avoir gravé dans l'esprit de Jeanne, sut saisir avec tant d'adresse l'occasion de lui offrir sa main, qu'il fut impossible à cette dernière de la lui refuser. L'infant de Majorque, qui n'avait pas cessé un instant de s'entretenir avec la duchesse Marie, fut tout naturellement son cavalier. Raynaud, lui, se plaça au dernier rang, peut-être afin d'observer plus à l'aise la position respective des personnages qui figuraient dans cette mémorable journée, et de régler sa conduite sur la nature et la marche des événements.

Robert de Baux seul ne trouva point de force pour accompagner la reine. Il demeura une seconde fois immobile et pâle au milieu de cette vaste salle où le silence avait promptement succédé au tumulte de la joie populaire.

Des idées lugubres courbaient le front du jeune homme, lorsque Raynaud, revenu derrière lui sans qu'il s'en fût aperçu, posa la main sur son épaule et lui dit d'une voix grave :

— Tu souffres, Robert ?

— J'ai l'enfer dans le cœur.

— Après avoir revé le paradis, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, j'étais fou !

— Pourquoi ? dit froidement Raynaud. Est-ce parce que tu aimais Marie de Duras ?

— Oui, répondit Robert avec désespoir, parce que je l'aimais sans songer que son amour était trop haut placé pour qu'il me fût permis d'y atteindre.... Parce que j'aurais dû mesurer la distance qui nous sépare, et que je me serais épargné ainsi bien des humiliations, bien des tortures. Oh ! depuis notre arrivée dans ce palais maudit, chaque instant m'a ravi une de mes illusions. Et pourtant, tout à l'heure, en acquérant la certitude que Marie n'avait jamais eu pour moi que de l'indifférence et du mépris, j'ai voulu la haïr, l'oublier ; mais non, c'est impossible. Cet amour est mon sang ; cet amour est ma vie ! Ah ! vous le voyez, mon père, à pareille douleur il n'est

point de soulagement possible, et je n'ai plus qu'à mourir !

L'amiral fronça le sourcil et répliqua brusquement :

— Mourir ! c'est la ressource des lâches.

— Mais quand c'est le désespoir qui nous tue ?

— L'homme fort espère toujours.

— Oh ! c'est que vous ne savez pas, mon père, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai compris. Si Marie de Duras n'avait fait que repousser mon hommage, vous me verriez triste et désespéré ; mais le malheur qui me frappe est irréparable : Marie est aimée, mon père, et elle aime ! Celui qu'elle a choisi est beau, il est jeune, il est prince. Que suis-je, moi ? un simple gentilhomme, un enfant de l'épée ! Vouloir lutter serait chercher une défaite. Non, mon père, non, je ne me bercerai pas de vaines chimères ; je n'entraverai pas le bonheur de Marie. Pour son repos et le mien, pour le mien surtout, je dois la fuir. Dans un instant, je partirai.

Raynaud reste quelques minutes sans répondre. Il voulait laisser à cette naïve douleur le temps de s'exhaler. Il reprit ensuite du ton le plus froid.

— Allons, tu es un enfant. Quel est ton rival ?

— Le prince Jacques d'Aragon.

— Je l'avais deviné. Son amour pour la duchesse est-il plus vrai que le tien ?

— Personne au monde ne peut aimer Marie plus que moi.

— Alors personne au monde ne la possédera que toi.

— Que dites-vous, mon père ? Cette union....

— Réaliserait une espérance que je poursuis depuis bien des années. La veuve de Charles de Duras apporte à son époux une couronne ducale, de riches seigneuries, peut-être des droits à la couronne de Naples.

— Oh ! vous vous riez de ma douleur, s'écria Robert, est-il possible que Marie veuille jamais s'abaisser jusqu'à moi ?

— Qui t'empêche, dit Raynaud, de t'élever jusqu'à elle ?

— Ne me raillez pas ainsi, mon père ! Ne semblerait-il pas, à vous entendre, que je puisse réellement aspirer à la main de la duchesse de Duras ?

— Pourquoi non ? s'écria le vieillard, mais cette fois avec une chaleur juvénile, à qui la jeunesse, à qui la beauté ; à qui la puissance, si ce n'est à l'audace qui saura s'en emparer ? Où sont les li-

mites imposées à l'intelligence, à l'ambition, au génie? Rappelle-toi l'Angleterre conquise par Guillaume, la Sicile par Guiscard! N'as-tu pas sous les yeux Rienzi à Rome, Visconti à Milan? Chacun est le maître de sa fortune, et qui le veut la fait! Tu prétends à la duchesse de Duras, pourquoi n'est-ce pas à Jeanne, reine de Naples? Crois-tu qu'il y ait en France et en Italie un seul valeureux capitaine qui ne couve d'un regard avide leur richesse et leur royauté et qui ne se dise : tout cela, femme et couronne, peut être un jour à moi! Et tu crois qu'un Jacques d'Aragon leur ferait obstacle? Pourquoi? parce qu'il l'aime d'amour, parce qu'ils ont échangé de doux regards? Va demander aux villes réduites en cendre, aux populations massacrées, aux révolutions qui bouleversent le monde, va demander à tous les démons de la violence et du crime déchaînés sur cette terre, pour combien comptent dans la balance les vœux, les regards et les doux sourires d'amour?

— Grâce! murmura Robert, grâce, mon père! vous voulez donc me rendre fou?

— On vient,... tais-toi, dit tout bas Raynaud.

Le cortège royal venait effectivement de repaître à l'extrémité de la salle et se disposait à la traverser dans toute sa largeur. La reine était toujours conduite par le cardinal, et Jacques, dont la main n'avait pas quitté celle de Marie, semblait continuer un entretien auquel la jeune duchesse prêtait toute son attention. La foule, du reste, ne fit que passer sans s'arrêter.

— Vous l'avez vu, mon père, s'écria Robert dont les yeux suivirent l'enfant et jusqu'à ce qu'ils fussent hors de portée : toujours près d'elle!

— Eh! que t'importe, dit Raynaud en saisissant avec force le bras de Robert; tu l'as dit tout à l'heure : cet homme a la noblesse, la beauté, l'amour; eh bien! mon fils, il est une force que tu peux avoir et devant laquelle toute force plie et s'incline.

— Laquelle?

— Une puissance plus grande à elle seule que toutes ces puissances réunies....

— Laquelle, mon père

— La volonté.

VII.

NAPLES.

Six mois s'étaient écoulés.

La reine de Naples, absoute du crime de meur-

tre sur la personne du roi André, avait rejoint son second époux, Louis de Tarente, à Ville-neuve, et c'était là que des nouvelles d'Italie étaient venues lui apprendre qu'au moment même où le pape lui rendait ses droits et ses titres à la couronne de Sicile, Louis de Hongrie, effrayé par l'apparition du fléau destructeur, la peste noire, qui avait envahi tout-à-coup Naples et ses environs, s'était retiré en toute hâte dans ses états. Le ciel lui-même semblait prendre parti pour Jeanne, et aplanir la route qui se rouvrait comme par magie devant ses pas. Les Napolitains eux-mêmes, délivrés du joug de fer de Louis et de la présence des Hongrois, n'aspiraient qu'au retour de la reine. Le bruit de ces acclamations spontanées vint jusque sur la terre de Provence remuer les fibres de son cœur. Les trésors donnés par Clément VI pour l'achat d'Avignon servirent à équiper une flotte dont l'aspect brillant exprimait plutôt l'espoir d'une joyeuse traversée que la prévision de la guerre. Raynaud de Baux joignit son escadre à celle de Louis de Tarente, et en peu de temps la flotte royale fut en vue de l'antique Parthénope. Par une heureuse fatalité, à l'arrivée de la reine, comme à celle d'un ange protecteur, le fléau avait disparu. Cette coïncidence frappa l'esprit du peuple, qui ne sépara plus la cause de Jeanne de celle de son bonheur. Sa rentrée à Naples fut un triomphe.

Pendant plusieurs jours, ce ne furent que fêtes, réjouissances et tournois.

Peu à peu, cependant, la joie se calma, et des idées plus sérieuses envahirent les esprits, quand on apprit au bout de quelque temps que Louis de Hongrie n'avait point renoncé à ses prétentions et qu'il avait résolu d'en appeler à ses armes du jugement rendu par la cour d'Avignon. On remarquait aussi que la duchesse Marie de Duras n'accompagnait plus la reine. Quel motif inexplicable avait donc pu diviser deux sœurs dont l'affection mutuelle avait paru jusque-là si profonde, si inaltérable? Une jalousie de cœur, une rivalité politique avait-elle pu briser un lien qui semblait devoir être éternel? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Un jour enfin, le bruit se répandit par la ville que les troupes hongroises, enhardies par la disparition du fléau, venaient de mettre le siège devant Aversa, cette ville encore palpitante du souvenir de la mort d'André. A cette nouvelle, Louis

de Tarente se disposa à sortir de Naples, suivi d'un corps d'armée, bien décidé à choisir entre la victoire et la mort. L'attitude martiale et déterminée de ces hommes rendit même, pour quelques heures, à la population une confiance qui se manifesta par des cris de joie et des chants belliqueux. Puis, le mari de Jeanne partit, le silence recommença dans Naples, inquiet, lugubre et profond. L'espérance n'était que sur les lèvres du peuple; au fond des cœurs germaient déjà le découragement et l'effroi. Deux jours se passèrent au milieu de ces anxiétés cruelles, deux jours au bout desquels les plus tristes pressentiments se trouvèrent réalisés. Un soldat napolitain vint en courant annoncer la mort de Louis de Tarente. C'était dire en un mot qu'Aversa avait capitulé, que le roi de Hongrie était vainqueur et qu'il ne restait plus à Jeanne qu'à rallier autour d'elle ses partisans les plus dévoués, afin de soutenir dans sa capitale le dernier choc de son inexorable ennemi.

Jeanne cependant demeurait inactive dans son palais, les heures s'écoulaient et nulle résolution vigoureuse ne venait soutenir le courage défaillant de ses serviteurs. Retirée au fond de son appartement et s'obstinant à ne plus s'entourer de sa cour, elle avait chargé Raynaud de Baux et Robert son fils de pourvoir aux nécessités du moment, et surtout de veiller à ce que personne ne vint troubler sa solitude.

Robert s'était chargé d'organiser aux remparts un simulacre de défense, tandis que Raynaud s'était réservé la garde supérieure du château royal; c'est là que nous le retrouvons en ce moment à peu de distance de l'oratoire de la reine.

Raynaud se livrait à de graves pensées, lorsqu'un officier du palais vint lui dire que la duchesse de Duras était sur ses pas et allait entrer.

— As-tu donc oublié mes ordres, ceux de la reine? demanda Raynaud avec colère.

— Non, messire; mais la duchesse m'a menacé de sa disgrâce, et j'ai craint qu'en résistant à la sœur de la reine...

— Imprudent! murmura Raynaud. Mais la voici, laissez-nous.

Marie de Duras venait effectivement de paraître à l'extrémité de la galerie. L'indignation la plus vive se lisait sur ses traits bouleversés.

— Est-ce bien vrai? dit-elle en regardant fixe-

ment l'amiral; se peut-il que l'entrée de cet appartement me soit interdite?

— Pardon, madame, dit Raynaud; mais personne ne peut voir la reine.

— Personne! mais moi, amiral, moi, la duchesse Marie, moi, sa sœur!

— La reine est en prières avec son chapelain, madame, et nul ne doit troubler son pieux recueillement.

— Mais les périls qui nous menacent! reprit Marie avec véhémence, elle n'y songe donc pas? Son époux, Louis de Tarente, est mort! Naples est menacé de toutes parts... Elle sait que Louis de Hongrie a juré de ne nous faire ni grâce, ni merci! A l'heure où je vous parle, amiral, les phalanges hongroises se répandent dans nos campagnes, se pressant une seconde fois autour du même drapeau noir où se balance l'image sanglante de la tête d'André, qui déjà conduisait leurs pas lors de la première invasion. C'est une lutte à mort, dont la reine sera la principale victime... Attend-elle pour fuir que l'ennemi soit dans la ville, que le sang coule à flots!... En cet instant même, où les cris de mort retentissent si près de nous, que peut faire la reine, amiral? que fait-elle?... le savez-vous?

— Sans doute, répondit Raynaud, dont l'accent flegmatique ne se démentit pas un moment, sans doute elle prie le ciel d'écarter de la ville tant d'affreuses calamités...

— Prier! prier, quand il faudrait agir! Prier, quand c'est à la fuite seule que nous pourrions demander notre salut! Et puis, elle a donc oublié qu'aujourd'hui doit se célébrer mon mariage avec le prince d'Aragon? Avant de ceindre l'épée pour aller prendre à la tête de l'armée la place de Louis de Tarente, il devait me conduire à l'autel, me nommer son épouse! Vous voyez bien, amiral, qu'il faut rappeler tout cela à la reine!... Laissez-moi pénétrer jusqu'à elle, ou bien allez vous-même, allez la supplier, l'implorer!... Il faut la sauver d'elle-même, amiral!

Cette fois, l'amiral ne répondit pas. On eût dit que la voix de Marie de Duras n'arrivait pas même à son oreille. Désespérée, mais trop profondément émue pour songer à ce qu'une pareille insouciance avait d'insultant pour elle, la duchesse allait se retirer, quand la vue de Jacques d'Aragon vint subitement ranimer dans son cœur la vie prête à défaillir.

— Secourez-moi ! s'écria-t-elle en se précipitant vers lui.

— Revenez à vous, Marie, dit l'enfant effrayé de sa pâleur, et dites-moi, oh ! dites-moi sur-le-champ où est la reine !

— Là, dans cet oratoire, lui dit Marie ; mais elle ne veut voir personne, ... pas même sa sœur !

— Madame la duchesse oublie de vous dire, ajouta Raynaud en s'avancant, que la reine Jeanne, tout entière à sa douleur, est en prières sur le tombeau de son époux.

— Oui, je comprends, dit Jacques, la reine pleure la perte de Louis de Tarente, et son désespoir l'égaré. Mais, n'importe, Marie, nous sauverons la reine malgré elle ; nous la sauverons en même temps que nous délivrerons Naples des horreurs d'un siège qui, dans les circonstances où nous sommes, attirerait sur nous d'irréparables malheurs. Mais d'abord, continua-t-il en saisissant avec amour la main de Marie, avant d'aller offrir cette poitrine aux coups des soldats hongrois, il faut enfin que je réalise votre rêve et le mien ; ... car vous m'aimez, Marie, n'est-ce pas que vous m'aimez ?

— Si je vous aime !

— Ainsi, point de retard. J'ai promis d'être aujourd'hui votre époux et de faire triompher la cause de Jeanne... Je tiendrai ces deux serments. Venez, Marie, venez ; qu'un prêtre bénisse à la hâte notre union, et de l'autel je volerai aux remparts... Le temps presse, Marie, suivez-moi.

Mais à peine l'enfant avait-il prononcé ces paroles, qu'une voix étrangement émue retentit à la porte de l'oratoire. C'était la reine elle-même, qui n'avait dit qu'un seul mot :

— Restez !

Jacques s'inclina respectueusement, pendant que Marie, saisie d'un doublement involontaire, cherchait à deviner la pensée secrète de sa sœur. Jeanne la mesura d'un regard impérieux. Quant à Raynaud, son front s'éclaircit d'une satisfaction qu'il voulait en vain dissimuler, et malgré la froideur habituelle dont il savait masquer ses impressions les plus vives, il ne put réprimer un sourire qui glissa rapidement sur ses lèvres.

VIII.

RIVALITÉ.

— Je vous ai entendus, dit la reine, après quelques secondes d'une pantomime muette et cepen-

dant expressive. Mais, en vérité, qui donc est maître, ici ? Ne suis-je plus la reine ? et ma volonté ne compte-t-elle pour rien dans ce palais ? Eh quoi ! monseigneur, vous vous attribuez, de votre autorité privée, une mission que, seule, j'ai le droit de vous conférer ? Eh quoi ! ma sœur sans me consulter, en mon absence, vous allez contracter des liens indissolubles ! Prince d'Aragon, duchesse de Duras, vous avez méconnu vos devoirs et mes droits.

En ce moment, une clameur sourde s'éleva des faubourgs de la ville.

— Croyez-vous donc, continua Jeanne, que la reine soit seule à ne pas entendre ces sourds mugissements ? Détrompez-vous : vos yeux ne voient que le présent ; les miens pénètrent dans l'avenir. Vous nourrissez sans doute le fol espoir d'une lutte, d'une défense ! qui sait, d'une victoire, peut-être ! ... Voulez-vous que je vous dise toute la vérité ? Dans deux heures, Naples aura fait sa soumission ; Naples, envahi par les sicaires de Louis de Hongrie, ne sera plus qu'un fleuve de sang... Et c'est dans un pareil moment que vous osez songer à votre union, à vos rêves d'amour ! Renoncez à ces pensées frivoles... Il le faut... Je le veux !

Puis se tournant vers Raynaud :

— Amiral, dit-elle, la mort de mon époux, le prince de Tarente, est une catastrophe contre laquelle il nous est impossible de lutter. Vouloir nous heurter aux obstacles qui nous environnent, ce serait chercher de gaieté de cœur à nous y briser. Allez tout préparer pour notre fuite.

Raynaud se disposa aussitôt à obéir, mais Jacques voulut l'arrêter. Un geste de la reine mit fin à cette tentative. L'amiral se retira d'un pas rapide.

— Tout est-il donc désespéré ? demanda l'enfant.

— Tout, répondit Jeanne, du moins pour l'instant. Je cède cette fois la place au roi de Hongrie, parce que les secours que devait m'envoyer la France ne sont point arrivés à temps. Mais je ne fais qu'ajourner le combat. Monseigneur, courez aux remparts. Retardez de deux heures seulement la marche de l'ennemi, et comptez sur notre royale gratitude ! Monseigneur, s'écria-t-elle en s'adressant aux personnes de sa suite, n'oubliez pas qu'à compter de ce jour vous devez

béir au prince d'Aragon comme vous obéissez à
vous de Tarente. Adéf. allez tous !

— Pendant deux heures, madame, je réponds
de tout, dit Jacques.

Et il sortit, suivi de toute la cour. Marie vou-
lut aussi accompagner l'enfant, des pas et du
regard, jusqu'à sa sortie du palais ; mais elle se
sentit étreindre le bras avec force par Jeanne de
Caples, qui lui dit tout bas :

— Demeurez, duchesse de Duras, nous vous
'ordonnons !

Un silence pénible succéda à cette injonction
de Jeanne, Marie murmura à demi-voix :

— Ma sœur, ... pourquoi cette sévérité ? ... cette
olère ?

— Tu le demandes ! ... Au fond du cœur, tu le
sais, cependant.

— Non, ma sœur, je ne sais rien ; ... et à moins
d'attribuer un changement aussi étrange à la
houlere que vous cause la mort de Louis de
Tarente...

— Ah ! cessons, Marie, une feinte devenue dé-
normale inutile. Tu fais semblant de croire que
la perte de mon époux a versé en moi cette som-
bre mélancolie dans laquelle je me débats, je
souffre et je meurs. Louis de Tarente, je te l'ai
dit il y a six mois, à Avignon, était l'époux imposé
par l'intérêt de ma couronne, et non l'amant élu
de mon cœur. Je suis lasse de cette comédie que
nous jouons toutes deux depuis trop longtemps...
Je suis lasse de porter au front le calme et l'in-
différence, quand mon âme est livrée à tous les
tourments de la passion. Oui, j'ai pu dire autre-
fois, j'ai pu croire même que j'avais renoncé à l'a-
mour ; ... mais il m'est apparu, lui ! Ah ! tu avais
raison, il est supérieur à tous, et jusqu'à ce jour,
je n'avais jamais aimé !

— Je te le répète, Jeanne, dit Marie en détour-
nant la tête, je ne sais pas de qui tu veux parler.

— Si ! ... tu le sais ! reprit la reine avec vio-
lence, et comme agitée par une fièvre ardente,
tu sais que j'aime ton fiancé, Jacques d'Aragon !

— Tais-toi, tais-toi, je ne veux pas t'entendre !

— Et moi, s'écria Jeanne, je veux que tu m'en-
tendes ! Depuis six mois, tu sais que je l'aime ;
tu as deviné mes regrets, mes tortures, et tu ne
m'as rien épargné, ni le récit de tes espérances, ni
le tableau de ton bonheur. Sous mes yeux, tu lui
prodiguais les sourires, les regards... Cent fois
tu m'as peint ton ivresse, ... insensée ! Tu as même

osé être jalouse de moi... Jalouse ! toi aimée ! toi
fiancée !! C'est ton imprudence même qui m'a fait
entrevoir la possibilité d'un nouvel avenir ; c'est
en assistant au spectacle de ta joie, que j'en suis
venue à penser aussi que j'étais belle, que j'étais
jeune ; en un mot, digne aussi d'être aimée ! Tu
n'avais que du bonheur à lui promettre ; j'avais,
moi, une couronne à lui offrir ! Mais Louis de
Tarente était alors mon maître, et cette dépen-
dance cruelle m'empêchait de donner un libre
essor à ce sentiment qui me tue... Lui seul était
l'obstacle contre lequel mes souhaits venaient se
briser... Et le jour où j'apprends qu'il est mort
sur le champ de bataille, le jour où, comme toi,
je suis enfin veuve et libre, tu es assez folle pour
vouloir accomplir ton union avec Jacques ! et tu
as pu croire que j'y consentirais, que j'y serais
présente, et que je dévorerais en silence mes
larmes et ma jalousie ! ... Oh ! ne l'espère pas !

— Jeanne, quel vertige s'est emparé de vous !
Le prince d'Aragon n'a-t-il pas ma foi ? ... n'ai-je
pas la sienne ?

— Oh ! le prêtre ne vous a pas unis...

— Mais nos serments !

— Que m'importent les vôtres, s'il oublie les
siens, lui !

— Mais je l'aimais avant vous ! Pourquoi vous
jeter à la traverse de mon bonheur ?

— Pourquoi, reprit Jeanne avec force, ton
bonheur se trouve-t-il sur la route du mien ?

Marie s'arrêta, atterrée, sans souffle et sans voix.
Elle ne pouvait croire à ce qu'elle entendait, et
si elle avait déjà pénétré les intentions secrètes
de Jeanne, elle n'avait jamais supposé qu'elle pût
se résoudre à jeter le masque aussitôt.

— Ainsi, nous l'aimons toutes deux, reprit-elle
d'une voix tremblante.

— Toutes deux, dit Jeanne, et entre ces deux
amours, ce sera une lutte sans merci...

— Lutte inégale, répliqua vivement Marie, car
vous êtes la reine, et vous ordonnez.

— Tu es la belle Marie, répartit Jeanne, et
l'on t'aime !

— Lutte inégale, répéta la duchesse, car j'i-
gnore l'art des séductions, où vous excellez, vous,
ma sœur !

— Marie !

— Je n'ai pas, comme vous, compté pour es-
claves Robert de Cabane, Bertrand d'Artois,
Louis de Tarente...

— Oh ! Marie...

— Lutte inégale, vous dis-je, car pendant que je portais, sans me plaindre, la lourde chaîne de mon hymen avec Charles de Duras, vous échappiez, par l'adultère, aux ennuis de votre union avec André de Hongrie;... car pendant que je souffrais avec résignation ma destinée, vous songiez à changer la vôtre par un assassinat.

— Marie ! vous mentez !

— Ah ! que Dieu qui nous entend décide de quel côté est le mensonge !... Madame ! vous dites que je mens, ... vous me dites cela, à moi, qui ai vécu tant de jours avec Charles de Duras, votre complice d'abord, votre ennemi plus tard ; à moi, qui cent fois me suis jetée à ses genoux pour le supplier de ne pas vous perdre ; à moi qui ai arrêté sur sa bouche mourante le mot fatal qui vous eût livrée au bourreau ! Ah ! direz-vous que je mens quand je rappellerai à votre esprit oublieux la nuit sanglante du château d'Aversa ; quand je vous raconterai cette partie de chasse imaginée par vous pour attirer André de Hongrie dans un piège infâme ; quand je retracerai devant vos yeux cette horrible image des assassins réunis à votre voix, de la victime étranglée par un cordon de soie que vous aviez tressé vous-même, et de son cadavre précipité du haut de votre propre balcon !...

— Calomnie ! s'écria la reine.

— Vérité ! répliqua Marie.

— Mais il faudrait des preuves, et vous n'en avez pas !

— Peut-être ! dit lentement la duchesse de Duras. Mais, va, ce n'est pas la reine criminelle que je veux démasquer à la face du monde, ... c'est la sœur déloyale que j'accuserai aux yeux de Jacques... Tu veux que nous soyons rivales, j'y consens... Tu veux la guerre ! ah ! prends garde, Jeanne ! le cœur de Marie n'a encore connu que l'amour ;... qui sait ce que la haine pourra lui inspirer !

— Des menaces ! dit Jeanne. Duchesse de Duras, tout est rompu entre nous.

Cette scène violente fut interrompue par le retour de Raynaud, qui venait rendre compte à Jeanne de l'exécution de ses ordres. Il tenait un papier à la main et paraissait fort agité.

— Quelles nouvelles ? demanda Jeanne.

— Mauvaises, répondit l'amiral.

— Cependant, la ville....

— Est encore libre, acheva Raynaud ; mais le

message que je viens de recevoir du prince d'Aragon ne laisse plus de doutes sur l'issue funeste du combat d'aujourd'hui. L'armée hongroise est trop nombreuse pour que Naples puisse résister longtemps ;... et peut-être serait-il prudent....

— Vous avez raison. Il faut fuir, mais comment ?

— Mes vaisseaux sont dans le port, madame, et déjà l'un de mes capitaines a reçu l'ordre de vous attendre et de vous conduire à Gaète....

— C'est bien, amiral. Je reconnais là votre zèle toujours vigilant. Venez, ... une porte dérobée cachera au peuple le secret de notre sortie du palais... Madame, ajouta-t-elle en se tournant vers la duchesse de Duras, suivez-moi.

— Je demeure, répondit Marie d'un ton résolu.

— Que prétendez-vous faire ?

— Attendre ici mon fiancé.

— Votre fiancé ! répéta la reine avec une fureur étouffée. Suivez-moi, ... je le veux !

— Quittez ce ton d'autorité, madame : il n'y a point de reine ici, il n'y a point de sujette ; il n'y a plus que deux femmes égales devant la mort. Je ne vous empêche pas de chercher votre salut dans la fuite. Mais il me plaît, à moi, de ne devoir la vie qu'à Jacques d'Aragon, mon époux....

— Restez donc, dit la reine dont la colère perçait à travers la modération qu'elle s'imposait ; mais sachez que votre rébellion n'aura point le résultat que vous en espérez.... Amiral, puis-je compter sur vous ?

— Ordonnez, madame.

— Allez en toute hâte trouver le prince d'Aragon. Dites-lui que je quitte Naples à l'instant même et que je l'attends sur vos vaisseaux. Dites-lui surtout que la duchesse de Duras est avec nous. Et maintenant, si elle est victime des vengeances du vainqueur, elle ne devra s'en prendre qu'à elle. Dieu est témoin que nous lui avons offert et qu'elle a refusé son salut !

Et Jeanne s'éloigna. Raynaud, après avoir fait quelques pas derrière elle, revint rapidement vers Marie, et lui dit :

— La reine veut votre perte, madame, mais je vous préserverai des effets de sa vengeance....

— Vous, amiral ?

— Rentrez dans votre appartement, et, quoi qu'il arrive, ayez confiance dans la parole que je vous donne de vous conduire hors de Naples, saine et sauve....

— Et de me réunir à Jacques ?

— Prendre cet engagement n'est pas en mon pouvoir, répondit l'amiral avec une expression étrange. Je jure de vous sauver la vie, madame la duchesse, ... rien de moins, rien de plus.

Marie ne se rendit pas bien compte du sens caché que pouvait présenter le langage de Raynaud. Mais subjuguée par l'influence de cet homme dont la promesse était d'ailleurs de nature à la rassurer, elle se retira, selon son conseil, au fond de son appartement.

IX.

LE MARIAGE.

Raynaud, demeuré seul, parut se préparer à quelque action gigantesque. Son front large et rayonnant semblait s'épanouir sous l'aile d'une pensée hardie, et le feu de l'espérance étincela dans son regard. Il se dirigea d'abord vers la porte de l'oratoire qu'il poussa avec précaution, afin de s'assurer si le chapelain de la reine y était toujours en prières. Le prêtre, agenouillé devant l'autel, ne s'aperçut même pas qu'il fût épié par l'amiral.

Ce dernier sourit en voyant que son espoir n'était pas trompé, et ses traits brunis s'éclairèrent d'un reflet de joie encore plus visible lorsqu'une sourde rumeur, répétée par les échos de la ville, vint lui annoncer que Naples était sur le point de succomber.

— C'est bien, murmura-t-il, Jacques d'Aragon ne connaît pas l'ordre de la reine, il est brave comme doit l'être un prince de sa race, il se fera tuer sur les remparts.

Puis, allant droit à l'une des fenêtres, il continua :

— Mais Robert, Robert qui devrait être ici ! où est-il ? que fait-il ? ce retard peut tout perdre.. Ah ! ce serait une malédiction ! car jamais occasion plus belle...

— Puis, s'arrêtant tout-à-coup, comme frappé d'une réflexion subite, il reprit plus lentement :

— Et s'il hésite, s'il refuse ? Robert est jeune et sa passion, tout ardente qu'elle soit, pourrait reculer devant une résolution si hardie ;... alors, adieu toutes mes espérances, adieu tous mes efforts... Non, non ! ne livrons pas le succès de notre œuvre aux dangereux scrupules d'un jeune homme ; ne mettons pas la pureté de son amour en lutte ouverte avec l'intérêt de son avenir... Il faut qu'il soit mon complice sans le savoir, qu'il

serve mon projet sans le connaître.... oui, c'est cela... et un mensonge seul.... Le voici... ah ! enfin....

En voyant arriver son fils, l'amiral parut respirer plus librement. En moins d'une minute, il composa dans sa tête l'entretien qu'il allait avoir avec lui. Questions, surprises, hésitation, refus même, tout fut prévu d'avance, et d'avance aussi Raynaud se disposa à ne laisser sans réponse aucune objection.

— Que se passe-t-il, mon père ? demanda le jeune capitaine en entrant. Je viens de voir la reine Jeanne se diriger vers le port où l'attendent nos vaisseaux. Elle était accompagnée de ses serviteurs et de ses courtisans... mais la duchesse de Duras n'était point à ses côtés...

— En effet, elle est ici, dit Raynaud.

— Ici ! mais c'est donc pour y braver la mort, car dans quelques minutes, le meurtre et l'incendie envahiront ce palais... Ne le savez-vous pas, mon père ?

— Je le sais.

— Qui donc la sauvera ?

— Toi.

Raynaud prononçait ce dernier mot quand une rumeur lointaine, grossissant par degrés comme la voix de l'ouragan, vint retentir à son oreille. Robert, par un mouvement généreux d'épouvante, porta les yeux du côté de l'appartement de Marie. L'amiral reprit d'un ton solennel :

— Ecoute ! ce château, qui tout à l'heure sera le tombeau de la puissance de Jeanne, va devenir le berceau de la nôtre.

— Expliquez-vous.

— Aimes-tu toujours Marie ?

— Si je l'aime !...

— La veux-tu pour épouse ?

— Mon Dieu !

— Eh bien ! entre dans cet oratoire, et là, Marie viendra tout à l'heure t'apporter elle-même ce bonheur que tu n'osais rêver, et auquel, moi, je t'avais dit de prétendre.

— Mais, mon père, il faut que je la voie, que je me jette à ses pieds ; que je la persuade...

— Et pourquoi la voir ? pourquoi la supplier ? pourquoi la persuader ? Ne comprends-tu pas que pendant que tu t'épuisais en rêves stériles, je poursuivais en ton nom le but que tu n'osais toucher, et que j'ai demandé pour toi à la duchesse Marie... ?

— Achevez !

— Sa main !

— Elle vous a entendu sans colère ? elle a consenti ?...

— Sans hésiter

— Mais Jacques d'Aragon ?...

— Perdu pour elle, te dis-je ! mais silence, ... elle revient, ... pénètre au fond de cette chapelle.

— Un seul mot, mon père.

— Obéis !

— Que ferai-je ?

— Attends.

Robert entra dans l'oratoire, et, saisi d'un vertige au fond duquel il cherchait avec effort à distinguer le vrai du faux et le probable de l'impossible, alla s'agenouiller devant l'autel où brûlait une lampe funéraire en l'honneur de l'époux défunt de Jeanne, Louis de Tarente.

Le chapelain leva la tête, et voyant un homme prier comme lui, ne crut pas devoir exiger de lui l'explication de sa venue. Il reprit sans rien dire sa position première et continua de tourner silencieusement les feuillets de son missel qui était ouvert, ainsi que Robert s'en assura par un coup d'œil furtif, à l'office des morts. Ce rapprochement bizarre serra le cœur du jeune homme. Il s'imagina qu'au moment où son audace embrassait un horizon hors de sa portée et aspirait à un bonheur au-dessus de sa naissance et de ses droits, Dieu avait voulu mettre sous ses yeux l'image saisissante de la mort et du néant. La confiance de Robert fut profondément ébranlée par ce qui lui semblait un défavorable augure, et dans la prière qu'il adressa au ciel, il demanda à l'inspiration divine de descendre sur lui et de ne rien lui laisser accomplir qui ne fût conforme à l'esprit de sa religion et aux rigoureuses lois de l'honneur.

Pendant ce temps, Raynaud, caché derrière un pilier, observait, avec une attention mêlée d'inquiétude, la duchesse Marie de Duras, qui, pâle d'épouvante, s'était précipitée hors de son appartement en se retournant à plusieurs reprises comme si elle eût fui la poursuite d'un ennemi furieux. Naples venait évidemment de se rendre, et l'armée de Louis de Hongrie se ruait à travers les faubourgs, bruyante et désordonnée comme le torrent qui a rompu sa digue.

Marie, tremblante et les cheveux épars, écoutait ce long cri sauvage pareil à celui de la bête fauve altérée de sang, et le sentiment d'une pro-

fonde terreur se dessinait sur son beau visage. Des gémissements de tristesse commençaient à s'élever sous les murs même du palais, et Marie vit ses femmes échevelées passer devant elle et l'abandonner en criant :

— Les Hongrois ! madame, les Hongrois ! Tout est perdu ! Fuyons !

Et elle seule ne fuyait pas. Elle seule, blanche et froide comme une statue, les pieds cloués au sol, demeurait au sein de ce palais, qui était, à n'en pas douter, la proie sur laquelle l'ennemi allait tout d'abord se précipiter.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle enfin, que devenir ? que faire ? La ville est au pouvoir de l'ennemi !... Malheureux Jacques ! ils l'ont vaincu, ... égorgé peut-être ! et moi, seule, livrée à la colère du roi !.. Raynaud de Baux m'aurait-il donc oubliée ?

— Non, madame, répondit l'amiral en s'avancant.

Marie poussa un cri de joie, et, courant vers l'amiral avec l'empressement d'une fille qui se fût réfugiée près de son père, elle dit :

— Vous voici, amiral, oh ! je vous attendais comme le condamné attend sa grâce ; déjà même je perdais l'espérance ;... mais je vous vois et toute crainte a fui de mon cœur :... vous me sauvez, amiral, n'est-ce pas que vous allez me sauver ?

— A une condition, duchesse de Duras.

Marie recula d'un pas.

— Une condition de vous à moi ! dit-elle ; que signifie ?...

— Vous voyez cet oratoire, madame, reprit Raynaud d'une voix brève, c'est l'autel où ce matin même vous deviez être unie à un protecteur, à un homme sûr et dévoué. Eh bien ! madame, avant de partir, il faut qu'il soit fait ainsi qu'il a été résolu.... Il faut que devant cet autel vous accordiez votre main au seul homme qui puisse vous protéger.

— Vos paroles sont une énigme, votre regard est étrange. Expliquez-vous, amiral ;... je ne sais si je devine.... Oh ! mais ce serait un bonheur si grand, si imprévu ! Jacques d'Aragon serait-il ici ?

— Non, madame la duchesse, car c'est un autre que lui qui vous attend à l'autel.

— Un autre ! et qui donc ? grand Dieu !

— Robert de Baux, mon fils.

A ce nom, Marie resta d'abord étourdie, évanouie, sans voix. Il lui sembla qu'un voile épais venait de se déchirer devant elle, et elle frémit de

terreur à l'aspect de l'avenir menaçant qui surgissait à ses yeux. Mais bientôt, retrouvant l'énergie dans le sentiment de sa noblesse outragée, elle s'écria en mesurant Raynaud d'un regard dédaigneux :

— Votre fils ! amiral, prenez garde, vous m'insultez dans le palais de ma sœur.

— Il n'y a point d'insulte, madame, et ce palais n'est pas plus celui de votre sœur que le mien. Mon fils ne sera pas le premier chevalier qu'une alliance aura fait prince et je n'exige que la récompense de mes services. Avez-vous donc oublié ce que vous me devez, madame ? Deux fois déjà n'ai-je pas favorisé votre fuite ? Mon sang n'a-t-il pas coulé pour vous ?

— C'est vrai, dit Marie toute tremblante, oh ! je ne veux pas nier vos services, amiral.... Je ne suis pas ingrate.... Jeanne ne le sera pas non plus.... Voulez-vous de l'or ?

— Mes vaisseaux en regorgent.

— Voulez-vous des titres, des honneurs ?

— Les Montescaglioso n'en ont pas besoin. Ainsi, pas de retards inutiles.... Prenez un parti, mais sur-le-champ, sur l'heure ! et n'oubliez pas que c'est moi qui ordonne.

— Et de quel droit ?

— Du droit de vie et de mort que j'ai sur vous, madame !

La grande voix de Naples, voix lamentable et sombre, vint prêter une nouvelle force à celle de Raynaud. Ce n'étaient plus les murmures précurseurs de la tempête, c'était la tempête elle-même dans toute sa puissance destructive, dans tout son éclat retentissant. Les soupirs étouffés des mourants, le cliquetis des armes, les hurlements prolongés des hordes à demi barbares que conduisait Louis de Hongrie, tout cela se confondait dans une harmonie sauvage, et semblait, à l'oreille de Marie, une sorte de concert infernal présidé par l'ange de destruction. Raynaud profita de la terreur, qui déjà se peignait en traits livides sur son visage, pour la saisir par le bras avec violence et l'entraîner jusqu'à une fenêtre entrouverte d'où le regard plongeait sur la ville entière.

— Regardez, s'écria-t-il.

Marie répondit à ce mot par un gémissement sorti du fond de ses entrailles.

— Vous le voyez, continua Raynaud, l'ennemi

gagne du terrain, la flamme dévore les faubourgs, Louis de Hongrie approche....

— Grâce ! cria Marie.

— Dans un instant les soldats auront envahi le palais, et, vous le savez, ce n'est pas la captivité qui vous attend, c'est le dernier supplice ! Hâtez-vous, il en est temps encore :... un mot et vous êtes sauvée !...

— Pitié, amiral, pitié !

— Point de pitié, vous dis-je, vous ne sortirez d'ici, madame, que mariée ou morte. Choisissez !

Marie fut attérée par cette menace à laquelle l'attitude de Raynaud prêtait une apparence d'effroyable vérité. La main sur son poignard, l'œil en feu, il guettait sur les lèvres de la duchesse la parole qui allait l'absoudre ou la condamner. Cependant le tumulte augmentait, les voix se rapprochaient ; les constructions de la ville se teignaient çà et là des lueurs rougeâtres de l'incendie. Un affreux tableau, reflet de celui qu'elle avait sous les yeux, s'offrit alors à l'imagination de la duchesse-de Duras. Il lui sembla qu'elle voyait tout-à-coup surgir autour d'elle des milliers de soldats, dont l'enivrement de la victoire devait avoir fait des bourreaux ; elle crut voir au milieu d'eux Louis de Hongrie lui-même, qui, sous prétexte de venger la mort d'André, n'avait jamais manqué d'assouvir ses haines particulières, et qui saisisrait, sans aucun doute, l'occasion de la châtier de ses anciens mépris ; car Louis de Hongrie avait bonne mémoire et ne pouvait avoir oublié que jadis la belle Marie lui avait été destinée par le testament de Robert d'Anjou, et qu'il avait été sacrifié aux prétentions du duc Charles de Duras. En proie à cette hallucination terrible, elle murmura :

— Ils vont me tuer ! je vais mourir ! mourir sans avoir le temps de dire une prière.... Oh ! non, c'est trop affreux,.... Je ne veux pas mourir. Sauvez-moi, amiral, sauvez-moi !

— Vous consentez donc ? dit Raynaud d'une voix terrible.

— Non ! répondit Marie en lançant à l'amiral un regard où se dessinèrent à la fois les deux sentiments de révolte et de soumission forcée qui étaient au fond de son âme : j'obéis !

Elle avait à peine prononcé ce mot que déjà Raynaud l'avait entraînée vers l'oratoire. Il l'y précéda de quelques pas, donna au chapelain les instructions nécessaires, mais de telle sorte que

ce dernier dut croire qu'il ne faisait que se conformer aux volontés de la duchesse. Puis, ce préliminaire achevé, il retourna prendre Marie par la main, la conduisit vers l'autel où il la fit agenouiller près de son fils, et lui dit :

— Tout est disposé, madame. Ce prêtre connaît vos intentions et va nous prêter son saint ministère. Mon fils, vous le voyez, est à vos ordres, et demeurera pour vous, malgré la haute faveur dont vous l'honorez, bien moins un époux qu'un esclave.... Et maintenant ne craignez plus rien, madame, car je vais me placer à l'entrée de cette chapelle, et de là, visière baissée et l'épée au poing, je veillerai sur vous.

Et l'amiral, tirant son épée, fit un signe au chapelain, qui se mit en devoir d'accomplir sa mission. La duchesse était pâle et sans mouvement. Robert, ne pouvant deviner le vrai motif d'une émotion si poignante, l'attribua tout entière à la frayeur dont il était si naturel que Marie fût accablée.

C'est alors que le prêtre demanda à Robert s'il consentait à prendre Marie pour épouse.

— Oui, dit Robert.

Puis, ce fut au tour de la duchesse à répondre. Rien.

Le prêtre réitéra sa question.

Rien encore.

Mais soudain les alentours du palais se couvrirent d'une multitude furieuse dont les cris ébranlèrent les vitres. Au même instant Raynaud fit un double mouvement pour remettre son épée au fourreau et reprendre son poignard.

Le prêtre recommença la formule pour la troisième fois.

— Oui, murmura la duchesse d'une voix qui n'était plus de ce monde.

— Allez donc, dit le chapelain en étendant ses mains sur la tête des deux époux, vous êtes unis sur la terre et dans le ciel.

Mais quand les derniers accents du prêtre eurent frappé l'oreille de Marie, quand elle comprit que la consécration religieuse venait de sceller cette scène sacrilège et de donner force de sacrement légitime à ce simulacre d'union, quand elle parvint à démêler à travers le désordre de ses idées qu'une seule minute de faiblesse avait engagé sa vie entière, elle se leva avec une énergie bont son abattement l'eût tout à l'heure fait sup-

poser incapable, et, dégageant sa main de l'étreinte de Robert, s'échappa de l'oratoire comme une insensée et dans un état de bouleversement et de pâleur tel qu'on eût pu la prendre pour une ombre sortant de son tombeau.

Raynaud voulut l'arrêter.

— Laissez-moi, dit-elle, laissez-moi !

Puis, fixant un œil hagard sur Robert et le désignant du doigt :

— Non, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, il est impossible que cet homme soit mon maître !

— Qu'entends-je ! dit Robert en regardant son père avec indignation.

— Cet homme est votre époux, madame, répondit Raynaud las de maîtriser sa violence. Allez, il faut fuir.... Venez.

— Oui, fuyons, dit Marie, fuyons

Il était trop tard, une foule innombrable venait de se répandre en flots pressés dans le Château-Neuf. La salle où se trouvaient nos personnages fut en ce moment envahie par une troupe d'hommes armés.

Marie tourna la tête, décidée à recevoir au moins ses ennemis en face.

Mais, hélas ! ces soldats n'étaient pas des Hongrois, mais bien des serviteurs fidèles de la reine Jeanne.

Raynaud frémit de tout son corps.

Le chef qui les commandait n'était pas Louis de Hongrie : c'était le prince Jacques d'Aragon.

X.

TROP TARD.

On devine l'effet que dut produire l'apparition de Jacques sur Marie de Duras. Depuis une heure, brisée par les mille angoisses d'un songe odieux, elle était loin de s'attendre à un semblable réveil. Pauvre femme ! elle avait craint la mort, et certes la mort lui eût été cent fois moins cruelle. En effet, la présence de Jacques était pour elle la réunion de tous les supplices les plus affreux. Espérances évanouies, amour brisé, bonheur perdu, toutes ces souffrances éclatèrent à l'aspect de l'aimant chéri qu'un vertige inexplicable, qu'une terreur au-dessus de toutes les forces humaines avait pu seule lui faire oublier. Cependant, comme dans sa conscience elle n'était pas coupable envers Jacques, le premier sentiment qui se fit jour dans son âme ne fut ni le repentir ni le

remords, mais un regret poignant, infini, qui devait, s'il ne la tuait à l'instant même, peser misérablement sur le reste des jours que Dieu lui avait comptés. Mais tout en mesurant son malheur, Marie retrouva quelque énergie pour demander justice ou vengeance. Jacques ne refuserait pas d'être son défenseur. Elle courut vivement à lui, et, l'entourant de ses deux bras, elle s'écria :

— Jacques ! Jacques ! c'est Dieu qui t'envoie à mon secours !

— Oui, Marie, répondit l'infant ; mais rassure-toi : contre toute prévision la victoire a couronné nos efforts. Louis de Hongrie est en fuite.

— En fuite ! répéta Marie atterrée.

— Le peuple lui-même s'est porté à la défense de nos murs.... L'ennemi se retire en désordre... Naples est sauvé....

— Sauvé ! dit la duchesse en se parlant à elle-même. Ainsi, ces fureurs que je redoutais, cette mort que je croyais si près de moi, tous ces affreux dangers n'existent plus ?

— Tu le vois, Marie ; mais pourquoi cette émotion, cette pâleur ? Je ne vois autour de toi que des serviteurs dévoués, des amis fidèles.

— Des amis ! s'écria Marie en joignant les mains, des amis ! Jacques d'Aragon, continuait-elle d'une voix forte et en se dressant de toute sa hauteur comme l'esclave qui vient de briser ses fers, Jacques d'Aragon, je te demande justice de Raynaud et de Robert de Baux, comme coupables de haute trahison.

— Misérables ! dit l'infant ; qu'on les saisisse.

Mais avant que les soldats napolitains eussent exécuté l'ordre du prince d'Aragon, Raynaud s'était écrié :

— A moi, mes braves !

Et en un instant ses marins dévoués avaient formé autour de lui un impénétrable rempart.

La lutte devenait trop inégale. Jacques comprit qu'il était imprudent d'employer la force contre un rebelle comme l'amiral et qu'il ne fallait pas aventurer le sort de cette journée dans une collision dont les résultats pourraient être douteux. Sur un signe de leur chef, les napolitains s'arrêtèrent.

— Prince d'Aragon, dit alors Raynaud, je me retire sur mes vaisseaux en attendant que je réclame dans Marie, duchesse de Duras, la femme de mon fils, Robert de Baux, qu'elle vient d'accepter pour époux.

— Que dit-il ?

— Oh ! venge-moi, s'écria Marie, venge-moi !

— Viens, Robert, dit l'amiral à son fils.

Mais le jeune homme demeura sourd à la voix de son père. Écartant d'une main assurée les rangs de soldats qui le protégeaient, il s'approcha doucement de Marie.

— Suis-moi, reprit impatiemment l'amiral.

— Non, mon père, répondit Robert de Baux. Je me livre à la duchesse de Duras. Qu'elle me fasse mourir, ou qu'elle reconnaisse mes droits.

— Imprudent ! murmura Raynaud.

— Tes droits ! s'écria Jacques, incapable désormais de contenir sa fureur, tes droits sur Marie ! soldats, qu'on le charge de fers !

Robert ne fit aucune résistance et empêcha même l'amiral de rien tenter pour l'arracher aux gardes qui s'étaient emparés de sa personne. Raynaud commanda à sa troupe de le suivre, et dit à Jacques, avant de s'éloigner :

— Je pars, messeigneur, mais pour revenir bientôt.

— En attendant votre retour, répondit l'infant, nous garderons votre fils comme otage, et la reine décidera de son sort.

— La reine ! répéta tout bas Marie épouvantée, la reine ! Ah ! je suis perdue !



DEUXIÈME PARTIE.

XL

LE COUVENT DE SAINTE-MARTHE.

Après la dernière tentative de Louis de Hongrie, tentative qui échoua, ainsi que nous l'avons vu précédemment, il se fit une sorte de réaction d'enthousiasme et de dévouement en faveur de la reine Jeanne. Le roi, chassé de la ville, était retourné précipitamment dans ses états.

La cour de Naples, revenue d'une alerte aussi chaude, devint plus brillante et plus insoucieuse que jamais. Jeanne, dont la beauté semblait avoir doublé depuis que les derniers événements de Naples lui avaient rendu le calme et la sécurité, avait également partagé l'emploi de ses jours entre les graves intérêts de sa politique et les graves préoccupations d'un amour qui n'était plus un secret pour personne.

L'enfant de Majorque paraissait aux yeux de tous le successeur désigné de Louis de Tarente, et il faut dire que cette opinion était fort vraisemblable, car si l'Église n'avait pas encore consacré les droits du jeune prince, il n'en était pas moins l'arbitre des conseils et l'âme de toutes les réjouissances du palais.

Pendant que de mélodieux concerts retentissaient aux voûtes des galeries royales, pendant que la voix empressée des courtisans formait autour de Jeanne et de l'élu de son cœur une sorte d'harmonie divine, qui les emportait tous deux bien loin des réalités de la terre et leur ôtait jusqu'à la mémoire de leurs douleurs passées, une femme condamnée à un isolement cruel, brutalement déshéritée de toutes ces joies mondaines qui avaient été jadis l'élément de sa vie, gémissait derrière les grilles d'un couvent que la reine lui avait assigné pour asile, mais dont la règle sévère ne lui était pas rigoureusement imposée, parce qu'on avait bien compris que cette pauvre créature, frappée à la fois dans toutes ses croyances, dans tous ses amours, n'avait plus la foi nécessaire pour prier Dieu, et que c'était tout au plus s'il lui restait la force de mourir.

Cette femme, c'était Marie de Duras.

La reine, craignant de se retrouver face à face avec elle, après la scène violente qui les avait désunies, s'était soustraite à ce péril, en enjoignant à la duchesse de se rendre immédiatement au couvent de Sainte-Marthe, avec exhortation

formelle d'y attendre l'expression souveraine de sa volonté.

C'était la reine qui parlait, Marie dut obéir.

D'ailleurs elle ne comprenait pas d'abord toute la portée de cette détermination de Jeanne. Elle n'avait pu encore se déshabituer d'aimer sa sœur, et confiante à son tour dans une amitié qu'elle croyait inaltérable, elle supposa que cette mesure était commandée à la reine par la force des événements.

Cependant, le temps s'écoulait et les verroux de sa cellule ne s'ouvraient point. Étrangère à tout ce qui se passait à Naples, bien que le couvent de Sainte-Marthe fût situé dans l'intérieur de la ville, la duchesse adressait à la supérieure mille questions sur les choses de la cour; mais à chacune de ces questions répétées chaque jour, on opposait un mutisme obstiné, ou bien si l'insistance de Marie devenait telle qu'on ne pouvait se dispenser de répondre, on le faisait si vaguement, avec tant de réserve et surtout de si mauvaise grâce, qu'il lui était impossible, au milieu de toutes ces réticences et de ces hésitations, de distinguer le faux du vrai et de connaître le sort qui lui était réservé.

Elle fit porter une humble supplique aux pieds de sa sœur, et ce fut à peine si la reine y daigna jeter les yeux. Rien ne changea dans sa position, sinon que sa captivité devint plus étroite encore et qu'elle crut s'apercevoir que la surveillance occulte dont elle était l'objet avait redoublé de sévérité.

Or, déjà deux mois s'étaient passés, pendant lesquels Marie avait eu à supporter les tourments aigus d'une inquiétude pire que la mort, lorsqu'un événement vint changer tout-à-coup la face des choses et ranimer d'un jet de flamme le cœur engourdi de la duchesse de Duras.

Un nouveau pape, Urbain VI, avait pris possession du trône pontifical, et le couvent de Sainte-Marthe reçut l'ordre de se tenir prêt à recevoir la visite du légat de sa sainteté, qui devait venir, en son nom suprême, donner la bénédiction aux récluses de la sainte maison.

Le jour et l'heure de cette visite solennelle furent marqués d'avarce, et le légat tint religieusement sa parole.

Marie, en l'apercevant, jeta une exclamation de surprise et d'espoir.

Ce prêtre n'était autre que le cardinal Aimeric

de Saint-Martin-des-Monts, qui avait eu l'habileté de conserver, sous le pape Urbain, la dignité que lui avait conférée le pape Clément.

Quand la cérémonie de la bénédiction fut achevée, la duchesse alla vers le cardinal, et lui demanda, à titre de faveur, de vouloir bien entendre sa confession. C'était le seul moyen de s'entretenir avec lui sans témoins.

Le cardinal y consentit.

— Mon père, dit Marie, quand tout le monde se fut retiré de manière à ne pas troubler la communication du prêtre avec la pénitente, je vois en vous deux hommes différents; vous êtes l'interprète du ciel près de la reine, et l'interprète de la reine près du peuple. Or, pardonnez-moi si j'ai choisi ce sanctuaire inviolable pour vous entretenir d'intérêts autres que ceux de mon âme, car, en ce moment, ce n'est point la pécheresse qui s'adresse au ministre de Dieu, c'est la duchesse de Duras qui demande au conseiller de Jeanne de Naples ses bons offices et sa protection.

— Ce lieu, ma fille, est mal choisi....

— Étais-je libre d'en choisir un autre ?

— Expliquez-vous plus clairement, ma fille.

— Mon père, écoutez-moi. Jeanne, et j'ignore encore si je dois la plaindre ou la maudire, Jeanne, aveuglée par je ne sais quelle passion profane, a banni sa sœur du cercle de ses affections. Elle m'a ensevelie vivante dans cette tombe, une tombe, moins le repos et l'oubli, mon père, où mes yeux ne voient plus un rayon de soleil, où mes oreilles n'entendent plus aucun bruit de ce monde. Qu'ai-je fait pour mériter ce châtement ? Je l'ignore. Où est mon crime ? qu'on me le dise, et je ferai tout pour l'expier. Quoi qu'il en soit, je ne puis croire à l'injustice volontaire de Jeanne. Sans doute elle céderait à mes supplications, et si vous vouliez....

— Quoi ? ma fille....

— Intercéder pour l'infortunée Marie...

— Vous vous exagérez mon pouvoir.

— Ou plutôt, reprit vivement la duchesse, s'il vous était possible d'obtenir seulement que la reine daignât me recevoir....

— Il serait inutile d'y songer, répondit le cardinal. Sans connaître précisément le fond de la pensée de Jeanne à votre égard, je sais, à n'en pas douter, qu'elle vous refuserait cette faveur.

— Ainsi, ma sœur me condamne....

— Je n'ai point dit cela, interrompit le cardinal.

— Ainsi, son amour pour Jacques....

— Silence, de grâce ! dit le cardinal d'un ton d'autorité. Rappelez-vous le lieu où nous sommes, et ne me faites point repentir d'avoir consenti à vous entendre. La mission que je remplis est toute religieuse, et il est de certaines intrigues auxquelles un prêtre peut, il est vrai, se trouver mêlé par hasard, mais qu'il doit toujours dominer de toute la hauteur de son saint caractère. Les sujets de discorde qui se sont élevés entre la reine et vous, ma fille, peuvent servir de texte aux entretiens d'une cour vaniteuse et mondaine; la simple raison vous dit que des intérêts de cette nature ne sauraient occuper le cardinal Aimeric.

— Je vous comprends, mon père, dit tristement Marie. J'ai été aussi inconsidérée dans ma démarche qu'imprudente dans mes paroles, et je vois trop maintenant qu'il m'est défendu de compter sur votre appui.

— Au contraire, comtez-y, ma fille, mais pour ce qui est juste et pur aux yeux de la religion. Je ne chercherai pas à découvrir le fond de votre pensée, je n'irai pas fouiller dans votre cœur, afin d'y trouver ce qu'il peut contenir de désirs mondains et de passions terrestres. Je ne veux me rappeler que l'inaltérable affection que vous portez à Jeanne. Puis-je employer mes efforts à un plus noble but que celui que je vais poursuivre ? Réunir deux sœurs qui s'aimaient de cette amitié fraternelle dont Dieu fait une loi aux hommes ? Est-ce que ce n'est pas là, ma fille, une tâche admirable et sainte ? Est-ce que vous avez pu croire un instant que je refuserais de l'accomplir ?

— Oh ! vous me rendez la vie, mon père.... Ainsi, je pourrai me jeter aux pieds de Jeanne ! Mais par quel moyen ?... Les grilles de ce couvent ne s'ouvriront devant moi que sur l'ordre formel de la reine, et alors...

— Soyez sans crainte, lui dit-il. Ce soir, vous serez hors de ce couvent. Demain, vous verrez la reine.

— Et il vous sera possible de m'arracher de ce cloître ?

— Ce soir même.

— Oh ! ma reconnaissance....

— Oui, vous me la devrez tout entière, interrompit le cardinal, car pour vous servir, ma fille, je vais compromettre mon crédit à la cour de Naples, je vais peut-être me faire de Jeanne un irréconciliable ennemi....

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, ma fille, que sans moi, on vous eût peut-être laissée mourir dans les murs du couvent, et que par moi vous allez reprendre à la cour le rang qui vous appartient.

— Et m'expliquerez-vous au moins ?

— Rien de plus. Avant la fin de cette journée, la réalisation de ma promesse sera pour vous le gage le plus certain de ma sincérité. Adieu, ma fille, prenez confiance en l'avenir, et priez Dieu de m'assister dans l'exécution de mon projet.

Le cardinal reconduisit Marie jusqu'à sa cellule; puis, lui ayant fait ses adieux, il manda près de lui la supérieure du couvent de Sainte-Marthe, et lui dit, en la regardant fixement :

— Mère Agnès, êtes-vous dévouée à l'église de corps, d'âme et de volonté, comme il convient à la gardienne élue d'une maison de Dieu ?

— Faites-en l'épreuve, mon père, répondit l'abbesse en s'inclinant.

— Il faut que ce soir même la duchesse Marie de Duras sorte de ce couvent pour n'y plus rentrer.

— La duchesse Marie ! mon père ? Si vous saviez les défenses expresses....

— Je les connais et vous autorise à les braver.

— C'est au nom de la reine Jeanne que Marie m'a été confiée.

— C'est au nom du Saint-Père que je vous la reprends.

— Mais si la reine me reproche de lui avoir désobéi ?

— Vous lui direz que Dieu l'a voulu.

La supérieure baissa la tête en signe de soumission. Quelle que fût la puissance de Jeanne, la voix de la reine résonnait moins haut sous les saintes voûtes du couvent de Sainte-Marthe que celle du pape Urbain.

Le soir même de ce jour, quand les derniers tintements de la cloche qui sonnait la retraite se furent évanouis, une députation de moines vénérables se présenta aux grilles du couvent au nom du cardinal Aimeric, et réclama la remise immédiate de la duchesse de Duras.

Un instant après, Marie était libre.

Où la conduisait-on ? Elle-même l'ignorait, car ses libérateurs avaient reçu l'ordre de ne lui laisser entrevoir ni par un signe, ni par un mot, quelles pouvaient être les intentions du cardinal.

Mais qu'importait à Marie ce silence volontaire ou cette discrétion commandée ? Échappée aux

lourds ennuis de sa prison, elle allait désormais respirer l'air du ciel, vivre de la vie de tous, peut-être même se rapprocher de Jacques !

Que lui fallait-il de plus pour se sentir heureuse ? croire à l'avenir et remercier Dieu.

XII.

BEN-JANNAR.

Midi venait de sonner. La reine, renfermée dans la salle ordinaire de son conseil, en la seule compagnie du cardinal Aimeric, devenu depuis quel temps son conseiller intime et le ministre de toutes ses volontés, la reine, disons-nous, semblait en proie à une préoccupation visible, qui la rendait incapable de prêter une attention sérieuse à aucun travail important, à aucune question d'intérêt public. De temps en temps, un sourire errait sur sa bouche, et il n'eût tenu qu'à Aimeric d'en solliciter l'explication et d'en connaître le motif ; mais cette curiosité puérile n'entraînait point dans les plans du cardinal. Plus d'une fois il s'aperçut qu'elle brûlait d'envie de lui parler, de lui ouvrir son cœur. C'était justement ce qu'il voulait éviter à tout prix. Il avait ses raisons pour se tenir en dehors de l'intimité de Jeanne, et il n'avait nul besoin d'apprendre par une confidence le secret que son regard avait déjà pénétré.

Madame, dit le cardinal, après avoir fait signer à Jeanne plusieurs décrets d'une gravité secondaire, j'ai à vous entretenir maintenant de sujets plus sérieux. Le dernier impôt levé par votre ordre suprême sur tout le littoral de Caprée, n'a point produit ce que nous en attendions. De sourdes résistances se sont manifestées et peu s'en est fallu qu'une rébellion ouverte....

— C'est bien, interrompit la reine avec un geste d'insouciant dédain ; avant peu nous étourdirons ces bonnes gens par des fêtes ; ils oublieront dans l'ivresse leurs vellétés belliqueuses, et les coffres de l'état se rempliront encore une fois.

— A moins que les fêtes dont vous parlez, madame, n'achèvent complètement de les vider....

— Et quand cela serait, répliqua vivement la reine, n'ai-je pas des amis en France ? la maison d'Anjou est-elle au bout de ses ressources ? Ne savez-vous pas, monseigneur, que le roi d'Angleterre m'accorde une bienveillance qui, certes, ne demeurerait point stérile si jamais j'y avais recours, et que ses trésors même....

— Hâtez-vous d'y puiser à pleines mains, ma-

dame, afin d'envoyer, dans le plus court délai possible, à votre beau-frère le roi de Hongrie, les trois mille florins que le dernier traité de paix vous oblige à lui rembourser pour les frais d'une guerre soutenue contre vous.

Il y avait une légère intention d'ironie dans l'accent de ces dernières paroles. Jeanne ne s'en aperçut même pas et répondit étourdiment :

— Mon Dieu, mon père, à vous entendre au jourd'hui on dirait que les choses sont désespérées et l'on se tromperait fort.

— Mon Dieu, ma fille, dit le cardinal, à vous voir en ce moment on dirait que les choses vont le mieux du monde et l'on se tromperait également.

— Avouez au moins, monseigneur, reprit Jeanne en souriant, que vous voyez tout en mal.

— Et vous tout en bien ! C'est vrai, acheva promptement Aimeric. L'un de nous à tort. Fasse le ciel, madame, que ce soit moi !

Jeanne allait répondre ; mais le vieillard, qui redoutait les suites de cet entretien, le rompit brusquement. La reine était plus gaie que de coutume, et il ne voulut pas lui donner le temps d'être expansive. Il se hâta d'en finir et de prendre congé. Il put le faire d'autant plus facilement que Jeanne, tout entière à l'idée de la fête qui se préparait, appelait de ses vœux le moment où il lui serait permis de rêver seule à l'heureuse destinée que lui promettait son union prochaine avec le prince d'Aragon.

Revenu dans l'appartement qu'il occupait au palais de la reine de Naples, le cardinal Aimeric demeura quelques instants pensif et plongé dans une rêverie remarquable par ses alternatives de calme et d'agitation. De temps en temps, le nom de Jeanne bondissait sur ses lèvres, et alors un sombre éclair jaillissait de ses yeux.... Il avait voué toute son existence à la poursuite d'un intérêt mystérieux qui n'était pas positivement celui de Louis de Hongrie, mais qui s'y rattachait par de nombreux liens : il voulait perdre Jeanne non pas pour s'emparer de sa puissance, mais pour accomplir un acte de justice dont il se croyait l'exécuteur providentiel.

— Quel devait être le résultat de cette lutte sourde, où tous les avantages étaient restés jusqu'à présent du côté de Jeanne ? Aimeric l'ignorait. Pourtant, plus la reine paraissait confiante

en l'avenir, plus le front du cardinal resplendissait des lueurs d'espoir qu'y répandait de jour en jour l'éclat imminent de son triomphe. Déjà les cérémonies se préparaient pour le mariage de Jeanne, et une bruyante allégresse donnait le signal des fêtes qui allaient bercer Naples dans un long souffle d'ivresse et d'harmonie; mais des frémisses sinistres se mêlaient aux hymnes sacrés qui montaient sous la voûte des temples et aux chansons joyeuses qui animaient le rivage. Le ciel embrasait de ses feux les plus blancs les crêtes mouvantes de la mer, dont chaque flot étincelait au soleil comme une perle ou comme un diamant, et cependant un malaise inexplicable annonçait qu'il y avait de l'orage dans l'air. La cour, cet autre ciel terrestre, se peuplait de ses plus nobles seigneurs comme d'autant d'astres rayonnants, de ses plus belles femmes, comme d'autant d'étoiles charmantes; mais au-dessus de ce paradis enchanté planait le cardinal Aimeric, semblable à l'oiseau de proie dont la serre s'aiguise en silence et dont l'œil a déjà compté ses victimes.

Après quelques minutes de réflexion pendant lesquelles il avait passé par toutes les phases d'une méditation tumultueuse, le légat d'Urbain se dirigea vers une porte à deux battants, creusée assez profondément dans la muraille pour tromper les regards les plus curieux. Déjà il avait tiré de sa soutanelle une petite clé destinée sans doute à l'ouvrir, lorsqu'un bruit de pas l'arrêta tout à coup. Il se retourna, et, à la vue de celui qui survenait, l'expression d'un contentement soudain se dessina sur tous ses traits.

— Ben-Jannar! s'écria-t-il, c'est bien. Tu ne pouvais arriver plus à propos.

Celui auquel s'adressaient ces mots paraissait appartenir à la classe du peuple. Ses vêtements couverts de poussière, et son front inondé de sueur, indiquaient suffisamment qu'il venait de terminer une longue course à travers les laves enflammées de la route de Naples. Avec un peu d'attention, on eût reconnu dans cet homme, qui avait toute l'apparence d'un courrier, l'audacieux inconnu qui, un an auparavant, le jour du jugement de la reine à Avignon, avait osé remplir, sous un autre costume, le rôle périlleux de capitaine des armées de Louis de Hongrie.

— Où est le roi? demanda le cardinal.

— Tout près de Naples, monseigneur, au château même d'Aversa, où il est arrivé sans être re-

connu de personne, sans exciter aucun soupçon, et où il se meurt d'impatience et d'ennui attendant des nouvelles de votre excellence.

— As-tu des dépêches?

— Aucune. Le roi m'a dit de demeurer ici le moins possible, et de retourner au plus tôt vers lui. J'attends vos ordres.

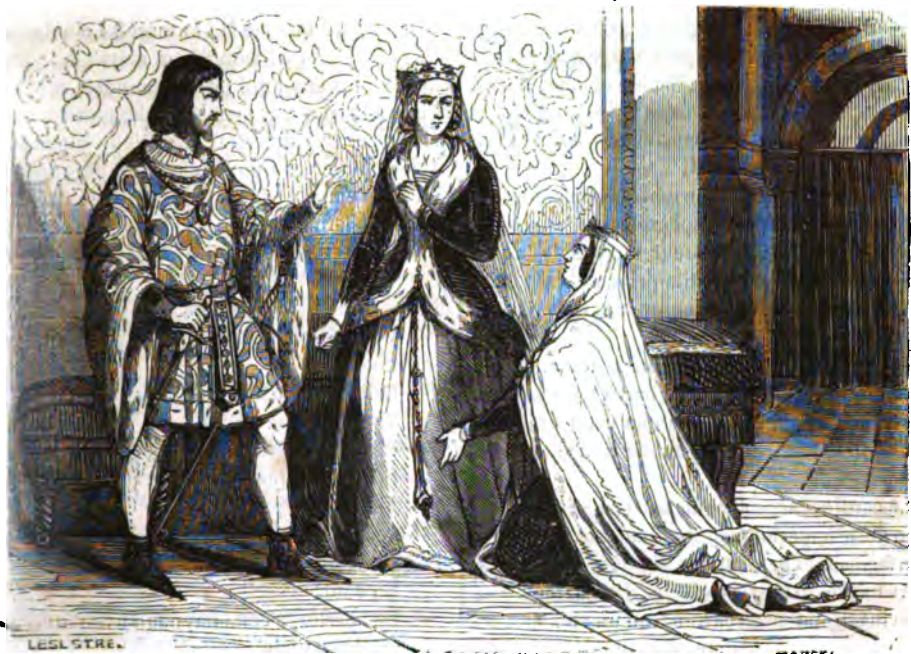
— Tu vas les recevoir. Mais tu ne peux repartir sous ce costume. Partout, à Naples, on commence à se désier de Ben-Jannar le renégat, comme ils l'appellent tous, et il est nécessaire...

— De me rendre méconnaissable, n'est-ce pas, monseigneur? Rien de plus aisé. Je suis arrivé à cheval, je repartirai à pied. Veuillez seulement prendre patience une minute ou deux; j'ai laissé ma valise ici près. Dans un instant je serai devant vous.

Et Ben-Jannar disparut. Aimeric sourit en le regardant sortir. Cet homme, dont la sinistre figure révélait une âme durement trempée, avait été élevé jusqu'à vingt ans à Smyrne dans la foi mahométane. Alors, il quitta la Natolie où il était né, pour chercher aventure en pays étranger. Étant à Bude, il se rendit coupable d'un meurtre sur un homme contre lequel il n'avait aucun motif de haine personnelle. Interrogé sur les causes de son crime, il répondit que le jeune seigneur tué par lui était le rival préféré d'un riche usurier qui lui avait payé cette mort la somme de cinq cents ducats. Aux reproches que lui faisaient ses juges, il répondait sans cesse :

— J'avais reçu de l'argent, je devais m'acquitter. Si j'ai mal agi, condamnez-moi.

Et on le condamna effectivement à mourir sous le bâton. Mais au jour marqué pour l'exécution, le cardinal Aimeric, qui, en assistant à son jugement, avait vaguement entrevu le parti qu'on pouvait tirer d'un tel homme, se transporta sur la place publique de Bude pour offrir au condamné sa grâce à condition qu'il se ferait chrétien. Le marché était trop beau pour être refusé. Ben-Jannar racheta sa vie par une abjuration. A dater de ce jour aussi, sa vie appartint tout entière au cardinal qui, peu à peu, lui laissa pénétrer les secrets de sa politique. Ben-Jannar avait même réussi, au moment où nous le retrouvons, à conquérir une place digne d'envie dans l'estime et la faveur de son maître. L'esclave était presque devenu confident.



XIII.

LA MOITIÉ DU SECRET.

Le Natolien ne se fit pas longtemps attendre. A son aspect, Aimeric ne fut point maître d'un mouvement de surprise. Il était impossible d'être plus complètement métamorphosé que ne l'était alors Ben-Jannar : une robe de bure pendait jusque sur ses pieds et une corde grossièrement nattée l'assujettissait autour de sa taille ; sandales jaunes, chapelet noir, barbe grise, rien ne manquait à l'accoutrement du moine.

— Bien trouvé, dit Aimeric en exprimant au Natolien sa satisfaction par un mouvement de tête bienveillant. Et tu es sûr qu'on ne te reconnaîtra pas sous ce froc de moine dominicain ?

— Pas plus, monseigneur, qu'on ne m'a reconnu à Avignon, lorsque, en plein palais du pape et sous le pourpoint d'un capitaine, j'ai osé, d'après vos instructions, prendre fait et cause pour monseigneur Louis de Hongrie contre la reine Jeanne de Naples.

— C'est bien. Songe que la mission dont je vais

te charger est des plus importantes, et que si l'on pouvait soupçonner...

— Soyez sans inquiétude, monseigneur, cette robe est un porte-respect qui éloignera de moi les indiscrets et les espions. Vous pouvez en toute sûreté me confier vos dépêches.

— Non, dit le cardinal, comme le roi Louis, je n'aime pas à confier au papier ce que les oreilles seules doivent recueillir. Écoute et retiens.

— Je vous écoute, monseigneur.

— Tu viens du château d'Aversa ?

— Oui, monseigneur.

— Tu vas y retourner sur-le-champ.

— Oui, monseigneur.

— Dis au roi de Hongrie que bientôt sans doute j'aurai les preuves de la culpabilité de Jeanne.

— Mais, monseigneur, hasarda Ben-Jannar, puisqu'elle a été absoute par le pape Clément?..

— Dis au roi de Hongrie, continua Aimeric sans l'écouter, que j'ai tout lieu de croire que ces preuves sont entre les mains de Marie de Duras.

— Jamais Marie de Duras n'accusera sa sœur. Elle l'aime trop pour cela.

— Dis au roi de Hongrie, reprit imperturbablement le cardinal, que je l'engage à ne pas s'éloigner des environs de Naples et que, d'ici à peu de jours, les portes de la ville, qu'il n'a pu franchir de vive force, pourraient bien s'ouvrir d'elles-mêmes devant lui.

— Le roi Louis m'a surtout recommandé, dit Ben-Jannar, après une pause assez longue, de vous interroger, monseigneur, au sujet de l'union projetée entre la reine et le prince d'Aragon.

— Dis-lui que cette union ne s'accomplira point.

— On assure pourtant, monseigneur, que ce matin même Jeanne en a fait part à toute sa cour.

— Dis au roi de Hongrie que cette union ne peut avoir lieu. Va, et n'oublie rien de tout ce que je t'ai dit.

Le cardinal accompagna ces dernières paroles d'un geste impérieux, que connaissait et comprenait facilement Ben-Jannar. Ce dernier s'éloigna.

Au même instant, un officier de la garde du palais vint annoncer au cardinal qu'un vieillard, qui refusait de dire son nom, demandait à pénétrer jusqu'à lui. Une légère sensation d'impatience agita les traits ordinairement si calmes d'Aimeric.

— Un vieillard ! dit-il. Que peut-il me vouloir ?

Mais presque aussitôt cette apparence de contrariété se dissipa, et, comme s'il eût été frappé d'un souvenir soudain, il reprit, en faisant signe à l'officier d'introduire le nouveau venu :

— Oui, ... oui, ... je sais, ... je l'avais oublié, ... faites entrer ce vieillard.

Puis se voyant seul :

— Tout marche au gré de mes désirs, continua-t-il à demi-voix. Duchesse de Duras, Raynaud de Baux, Jeanne de Naples, vous êtes des instruments dociles qui vous laissez conduire où je veux, qui ferez, tous tant que vous êtes, ce qu'il me plaira de vous ordonner... L'amiral, ... l'amiral lui-même ose reparaitre à Naples ! ... Ah ! c'est plus que je n'avais espéré !

Raynaud s'avança lentement, l'air inquiet, la visière baissée.

— Levez votre visière, lui dit d'un ton affable le cardinal, nous somme seuls.

— Monseigneur, dit l'amiral, sur votre foi, sur la foi de Louis de Hongrie aux pieds duquel je me suis jeté, j'ai osé revenir à Naples d'où je suis proscrit, j'ai osé rentrer dans ce palais au risque d'y trouver la mort. Mais que me fait la

proscription ? que me fait la mort ? Loin de Naples, j'étais loin de mon fils, et c'était là le supplice le plus cruel qui pût m'atteindre, supplice si horrible que mes mains ont désappris à tenir l'épée pour se joindre et prier Dieu, supplice si grand, si nouveau pour moi, mon père, que la peur s'est emparée de ce cœur naguère intrépide, et que des larmes brûlantes ont coulé de ces yeux qui n'avaient jamais pleuré ! Oh ! ayez pitié de mon inquiétude, de ma frayeur ! dites-moi, oh ! dites-moi quel est le sort de mon pauvre fils ?

— Votre fils languit dans un cachot où il attend son arrêt.

— Celui de sa mort, peut-être ?

— Tout le fait craindre.

— Et la duchesse ne lui pardonnera pas ?

— Elle moins que tout autre.

— Ainsi il est perdu ?

— Peut-être.

— Est-il un moyen de le sauver ?

— Un seul.

— Oh ! parlez, s'écria Raynaud avec une angoisse mêlée de joie.

— Si, par mes soins, dit le cardinal, votre fils obtient non-seulement sa grâce, mais la reconnaissance de son rang à la cour comme époux de Marie de Duras, Louis de Hongrie pourra-t-il compter sur vous ?

— Oh ! tout, monseigneur, tout pour sauver mon fils !

— Vos soldats, vos vaisseaux, ...

— Seront à la fois jour où Robert me sera rendu !

— Espérez donc... Une question encore, cependant... Il serait possible qu'en faisant grâce à votre fils, Jeanne vous pardonnerait comme à lui et vous conservât la charge de grand-amiral, le roi n'aurait-il pas lieu de s'effrayer ? ...

— Ne craignez rien, monseigneur, si cette faveur et ce pardon me sont accordés, je ne serai pas assez aveugle pour en méconnaître la source. Je me dirai que Jeanne n'aura pu être en cette occasion que l'instrument d'une volonté secrète, de la vôtre, mon père, et ma gratitude appartiendra tout entière à ceux qui l'auront vraiment méritée.

— Vous m'avez parfaitement compris, dit le cardinal en reconduisant Raynaud vers la porte. Maintenant, j'ai besoin d'être seul. Montez par cet escalier de marbre jusqu'à une chambre que vous trouverez ouverte, et où nul ne saurait pénétrer sans un ordre exprès de moi. Personne ne

vous y pourra découvrir. Seulement, quand l'heure de votre entrevue avec la reine sera venue, l'officier qui vous a introduit ira vous chercher de son part. Jusque-là, priez Dieu pour qu'il m'inspire... priez-le surtout pour que Jeanne soit démente... A bientôt !

L'amiral se conforma exactement aux instructions d'Aimeric qui, pour la deuxième fois, se retrouvant seul, alla droit à la porte dont nous avons parlé plus haut, se perdit pendant quelque temps dans les profondeurs d'une obscure galerie, et reparut un instant après tenant par la main Marie de Duras, plus pâle, plus faible et plus souffrante que jamais.

La duchesse promena involontairement autour d'elle un regard terne, inquiet, étonné. L'aspect de ces voûtes lui rappelait tant d'images oubliées ! L'air qui glissait sur elle devait en effet rouvrir tant de blessures encore vives ! Une larme brilla au bord de sa paupière, au souvenir de tous les beaux jours qu'elle avait passés dans ce palais, où elle était jadis presque reine, et où elle s'introduisait aujourd'hui d'un pas furtif, la tête inclinée, les genoux tremblants, comme une criminelle, ou tout au moins comme la mendicante que le désespoir et la faim rendent audacieuse, et qui franchit le seuil interdit au risque de recevoir le châtimeut honteux de sa témérité. Mais ces émotions se dissipèrent par degrés et s'adressant au cardinal :

— Mon père, dit-elle, il est donc vrai que mon sort vous a touché ? Hélas ! ma sortie du couvent de Sainte-Marthe est un rêve auquel je crois à peine.... Merci d'avoir tenu votre promesse.... Mais vous achèverez votre œuvre, n'est-il pas vrai ? Ici encore je suis prisonnière, puisque j'y suis venue à l'insu de tous et qu'un premier moment peut-être...

— Rassurez-vous, rien ne s'opposera plus, je l'espère, à votre séjour en ce palais.

— Ai-je bien compris ? Auriez-vous dit à Jeanne ?...

— Rien encore, Ma fille. Mais au risque d'en courir sa disgrâce, je vous ménagerai aujourd'hui une entrevue avec elle.

— Oh ! que vous êtes bon, s'écria Marie.

— Tout à l'heure elle se rendra sur la terrasse du parc pour donner le signal d'une fête à laquelle la ville tout entière doit s'associer. Vous

profiterez de ce moment pour la supplier de vous accorder justice..

— Et elle me l'accordera, n'est-ce pas, mon père ? dit Marie. Je dois y compter, car cela doit être. N'est-ce pas que l'homme qui a usurpé le nom de mon époux est coupable de haute trahison ? N'est-ce pas qu'il est impossible qu'on lui fasse grâce, et qu'à un tel outrage il n'est qu'une réparation possible : la mort ?

Marie avait parlé avec enthousiasme. Aimeric répondit du ton le plus calme :

— Duchesse de Duras, malgré l'intérêt que vous m'inspirez, je ne puis engager d'avance les intentions de la reine, et c'est à la reine seule...

Mon dieu, mon père, interrompit Marie, pardonnez-moi, mais ce nom de reine m'épouvante. Pourquoi n'appellez-vous pas Jeanne, ma sœur ? Est-ce qu'elle ne l'est plus ? Est-ce que je n'ai plus le droit de la nommer ainsi ? Pourtant, rien que cette pensée me console et me rassure. Oh ! si vous saviez, Jeanne m'a tant aimée, j'ai tant aimé Jeanne ! Nous avons grandi, pleuré, souffert ensemble ;... elle sait tous mes secrets comme je sais les siens. Jusqu'à ce jour, jamais un nuage, jamais une querelle entre nous ! J'ai vu sa beauté éclipser la mienne sans en être jalouse ; je l'ai vue monter sur le trône sans lui porter envie... Heureuse dans mon obscurité, je vivais de sa vie, je jouissais de son bonheur, je m'enivrais de ses triomphes... Et elle sait tout cela, mon père, elle sait que mon âme est un soufflé, un rayon de la sienne, et elle ne voudra pas, non, elle ne voudra pas faire grâce au bourreau de sa sœur !...

— Sans doute, reprit Aimeric avec une douceur calculée, sans doute la voix du sang parlera au cœur de Jeanne... Craignez cependant de vous livrer trop vite à un espoir.

— Expliquez-vous !

— On n'est pas sûr du présent... Qui oserait répondre de l'avenir ?...

— Eh ! quels plus grands malheurs peut-il donc me réserver ! répondit la duchesse d'un ton solennel. Eloignée de la cour par ordre de Jeanne, presque prisonnière dans la retraite qu'on m'avait choisie, je n'apprenais que par des bruits vagues ce qui se passe dans ce palais. Seule avec ma tristesse et mon désespoir, voilà que j'attends vainement mon fiancé Jacques d'Aragon. J'ai fait demander à Jeanne pourquoi il ne venait pas,

pourquoi il m'oubliait... On m'a répondu qu'il avait quitté Naples...

— On vous a trompée, dit vivement le cardinal.

— Trompée ! et pourquoi, grand Dieu !

— Ma fille, la passion est mauvaise conseillère.

— Et la passion domine Jeanne... Oui ! c'est là ce que vous avez voulu dire... Il est donc vrai ! Eh bien ! mon père... Je l'avais soupçonné, et pourtant je luttai, je résistais... Je ne voulais point croire à une trahison aussi infâme... Je savais que Jeanne aimait le prince d'Aragon, mais si je la jugeais assez emportée dans sa passion pour me déclarer guerre ouverte et combattre à armes égales, je ne la supposais pas impudente et vile à ce point de profiter de mon malheur pour me perdre, et de mon agonie pour m'achever ! Je croyais que ma retraite dans ce couvent était une obligation qu'imposait à ma sœur l'honneur outragé de notre famille, je croyais qu'il était de ces circonstances où l'on voit ceux qu'on aime si misérables, si accablés, si désespérés qu'on ne pouvait plus conserver contre eux ni rancune, ni jalousie, ni haine ! Que vous dirai-je, mon père, j'ai cru qu'après tout Jeanne était toujours ma sœur, et je me suis lâchement, je me suis honneusement trompée !... Oh ! mais je comprends tout, maintenant. En disant que Jacques était loin de Naples, elle a menti. Jacques est toujours près d'elle... Elle exerce sur lui une influence de tous les jours, de tous les instants... Elle lui a fait l'aveu de cet amour qui me tue !!! Elle me trahit, elle, ma sœur !... Mais lui, monseigneur, lui ?...

— Pauvre enfant, dit le cardinal, en observant attentivement Marie, comme s'il eût voulu suivre dans ses plus secrets frémissements l'effet qu'allaient produire sur elle ses paroles, vous êtes peut-être dans Naples la seule personne qui ignore le prochain mariage du prince d'Aragon avec la reine Jeanne.

Marie recula d'un pas. Son œil devint hagard, et elle s'écria avec violence, en étendant les bras vers Aimeric :

Cela est faux !

Mais elle se reprit aussitôt et acheva plus lentement :

— Cela est impossible.

— Ce mariage est inévitable, reprit le cardinal, dont le sang-froid ne se démentit pas un instant, rien ne saurait l'empêcher désormais.

— Rien, dites-vous, répliqua la duchesse

avec une sauvage énergie ; rien ne saurait empêcher ce mariage ! C'est-à-dire qu'il n'y aurait plus sur la terre ni loyauté, ni foi, ni honneur. Rien ne saurait l'empêcher !... C'est-à-dire que pendant que je souffre et que je pleure, ils riraient de ma douleur et de mes larmes, et qu'armée de son double titre de reine et de sœur, une femme pourrait interdire à une autre jusqu'au droit de se plaindre et de crier vengeance !... Oh ! je prouverais le contraire, monseigneur ; et alors, malheur à Jeanne, car je suivrais son exemple, et, comme elle, j'appellerais à mon aide le meurtre et la trahison.

Un rayon rapide s'élança des paupières du cardinal, comme pour envelopper Marie d'un cercle infranchissable.

— Prenez-y garde, dit-il, le pape Clément a déclaré Jeanne innocente, et sans preuves, nul n'a le droit...

— Mais si ces preuves existaient ! continua Marie d'une voix creuse.

— Mais... elles n'existent pas ! dit Aimeric.

— Et si une main vengeresse les agitait à la face du monde ! s'écria la duchesse, dont la colère allait jusqu'à la frénésie.

— Oh ! alors, répondit le cardinal, plus de fêtes, plus de bonheur, plus de mariage ! Au lieu de l'avenir d'ivresse et de joie qui lui sourit en ce moment, Jeanne n'aurait plus en perspective que la perte de sa couronne, la spoliation de ses biens, l'exil...

— Et peut-être l'échafaud ! interrompit Marie épouvantée.

Puis elle demeura sans voix, immobile, cherchant à rassembler ses pensées, et faisant d'immenses efforts pour se rappeler ce qu'elle venait de dire. Dans la confusion de ses souvenirs, elle s'exagéra la portée même de ses paroles, et se figura avoir livré le secret de sa sœur. Alors elle eut horreur d'elle-même, et, saisissant avec force la main du cardinal :

— Qu'ai-je fait ? murmura-t-elle, qu'ai-je osé dire ? Mon père, ne faites pas attention à des mots insensés que m'arrache la douleur. Vous le voyez, je suis hors de moi. La souffrance m'égare et je n'ai conscience ni de mes paroles, ni de mes actions !... Moi, menacer ma sœur ! moi, vouloir la perdre ! oh ! jamais ! Si ma bouche a proféré des injures, mon cœur les désavoue... Oh ! dites-moi que vous ne vous souvenez de

rien, dites-moi que vous ne m'avez pas entendue...

Et elle se roula à ses pieds.

— Relevez-vous, ma fille, dit le cardinal, dont le visage ne portait la trace visible d'aucune émotion; essuyez vos larmes et demandez au ciel la force nécessaire pour profiter de l'occasion qu'il vous envoie. La reine passera tout à l'heure par la grande galerie. Je ferai en sorte qu'elle s'y arrête un instant... Alors ce sera à vous de choisir le moment favorable pour l'aborder. Suivez-moi.

La duchesse se laissa conduire par le prêtre, qui l'installa dans une pièce contiguë à la grande galerie, et qui n'en était d'ailleurs séparée que par une longue portière de velours rouge orné de riches crépines d'or.

De là, en effet, il lui était facile de tout entendre et même de tout voir.

— L'heure me presse, dit Aimeric à Marie. Je vais de ce pas rejoindre la reine. En attendant le moment suprême d'où va dépendre peut-être votre destinée tout entière, ma fille, priez, fortifiez-vous par l'idée de Dieu...

— Vous ne me dites pas d'espérer, mon père, articula faiblement Marie.

— C'est que l'espérance et le désespoir, ma fille, sont aux seules mains de celui que je vous conseille d'implorer.

Et le cardinal s'éloigna.

Un prie-dieu était adossé à la fenêtre; Marie s'y précipita, tomba à deux genoux, et se mit à prier ardemment.

XIV.

L'AMOUR DE JACQUES.

Deux heures après-midi venaient de sonner. Les rayons d'un soleil brûlant enveloppaient les hautes murailles du Château-Neuf, et pas un souffle de vent n'agitait l'étendard qui flottait au-dessus de la tour Bibirella, dont les pieds se baignaient dans la mer.

Les Napolitains, avertis par le bruit public et par certains préparatifs qui ne les trompaient jamais, que la reine allait se montrer au peuple et donner elle-même le signal de la fête annoncée, se portèrent par petits groupes autour de la résidence royale. En moins d'une heure, la foule devint si épaisse et si turbulente qu'une compagnie de haliebardiens sortit d'une des cours du

château, et put seule, quoique à grand-peine, comprimer le désordre et contenir l'impatience des curieux.

Marie, agenouillée sur le prie-dieu et perdue dans les profondeurs d'une pensée, ne s'était même point aperçue de ce rassemblement de la multitude, et du bourdonnement sourd qui s'élevait le long des murs du Château-Neuf. Son oreille était comme insensible à tous ces bruits qui n'avaient, il est vrai, aucune affinité réelle avec les gémissements de son cœur. Mais quand les battants de la grande galerie roulerent en criant sur leurs gonds, quand elle eut deviné, à la gravité lente et mesurée de leur démarche, l'approche des courtisans et l'arrivée de Jeanne elle-même, elle se leva d'un bond rapide comme si on l'eût réveillée en sursaut, puis, se dirigeant vers le rideau qui devait la cacher à tous les regards, elle saisit d'une main tremblante l'un des coins de cette lourde draperie, prête à profiter d'un moment favorable pour la soulever et se présenter, suppliante ou impérieuse, selon l'inspiration qui lui viendrait d'en haut, aux yeux étonnés de sa sœur.

Jamais assemblée plus imposante n'avait entouré Jeanne, jamais costumes plus éblouissants ne s'étaient réunis pour former de plus admirables contrastes, de plus éblouissants tableaux. L'or ruisselait sur les costumes des grands officiers de la cour, les diamants et les perles serpentaient en longues rivières sur les épaules découvertes des dames d'honneur. Et cependant, brillante entre toutes, Jeanne n'avait rien à craindre de tant d'effrayantes rivalités. Plus simplement vêtue que ses femmes, elle les dominait toutes par cette sorte de prisme surhumain qu'on pourrait appeler avec justesse le rayonnement de la majesté royale.

Tout près de la reine marchait l'infant Jacques d'Aragon. Son front, jadis fier et relevé, se courbait aujourd'hui sous le nuage d'une sombre mélancolie, et une révolution profonde semblait avoir creusé des rides précoces sur son visage. Sa beauté subsistait encore vive et pénétrante, mais cette beauté était un masque qui réussissait mal à dérober les plaies cuisantes dont elle était secrètement dévorée.

— Ne trouvez-vous pas que la chaleur est accablante? dit en s'arrêtant la reine au grand sénescal du palais. On assure que Naples s'effraie

depuis deux jours des menaces du Vésuve. Je vous avoue, messire, que je ne partage pas cet effroi, et que je serais heureuse d'assister au sublime spectacle d'une éruption, fallût-il, pour la bien voir, me rendre seule au pied de la montagne.

— Nous vous y suivrons tous, répondit humblement le sénéchal.

En même temps Jacques se pencha vers l'oreille de Jeanne et y glissa ces mots :

— Un moment d'entretien, je vous en supplie.

La reine fit à Jacques un signe d'assentiment affectueux, et se tournant vers sa suite :

— Je désire demeurer seule ici un instant, dit-elle. Duchesse de Cosenza, faites les honneurs de ma cour en mon absence. Allez.

Mon père, continua-t-elle en apercevant le cardinal Aimeric, je veux que vous donniez à la célébration de mon mariage avec le prince d'Aragon, toute la grandeur, toute la solennité possibles.

Et tendant la main à Jacques, qui était tout pensif, elle ajouta en lui montrant le cardinal :

— C'est monseigneur qui demain bénira notre union.

— Pour toute réponse, le cardinal s'inclina respectueusement et sortit. Tout le monde s'empressa de l'imiter.

Toute la cour s'était à peine éloignée, lorsque Jeanne, revenant vivement vers le prince, lui dit de sa voix la plus douce :

— Tu voulais être seul avec moi. Tu avais donc deviné mon désir... Oh ! moi aussi, Jacques, je voulais te parler, je voulais t'entendre... car tu es triste... tu souffres... Oh ! tu souffres, n'est-ce pas ?

— Oui, Jeanne, et j'ai une grâce à réclamer de vous.

— Une grâce ! Que puis-je refuser au maître de ma destinée ?... Parle, parle vite... Que veux-tu ?

— Il faut d'abord, répondit Jacques avec un sourire amer, que je vous dise ce que je ne veux pas... Je ne veux pas qu'on puisse jamais dire de Jacques d'Aragon qu'il a commis une lâcheté... Je ne veux pas que la voix de l'amour m'empêche d'écouter celle de l'honneur... Je ne veux pas que le bonheur me fasse oublier ceux à qui j'ai promis aide et protection.

Marie tressaillit jusqu'au fond de l'âme. Mais il

n'était pas encore temps de se montrer. Elle tint sa respiration et étouffa ses soupirs. La reine regarda Jacques avec une expression étrange et lui dit :

— Que demandes-tu donc ?

— La mise en liberté de Robert de Baux.

— Et pourquoi ? dit Jeanne, qui ne comprit pas bien clairement l'intention qui pouvait guider l'enfant.

— Pourquoi ? s'écria ce dernier... Mais... pour que je puisse le défier au combat, pour que je délivre Marie, pour que je venge votre sœur...

— La venger ! répéta Jeanne avec une explosion terrible.

Elle en voulut dire davantage, mais les paroles vinrent mourir sur ses lèvres. On eût dit qu'une souffrance aiguë cirspait les muscles de sa poitrine et que la respiration était prête à lui manquer. Mais au bout de quelques instants, elle reprit en regardant Jacques fixement :

— Venger Marie ! La venger !... voilà ce que tu as dit, Jacques, et tu ne vois pas que dans ce mot seul il y a tout un affreux avenir ! Et par quel moyen, mon Dieu, prétends-tu venger Marie ? En abandonnant au sort des armes les chances de victoire et de défaite ? Oh ! Jacques ! tu n'y as point pensé. Un combat entre Robert et toi ! mais s'il te tue, ma vie est attachée à la tienne et je meurs. Si c'est toi qui le tues, Marie redevient libre, et peut-être diras-tu alors que l'honneur exige que tu lui rendes ta foi ! Oh ! je ne sais si je te comprends... Je n'ose pénétrer ta pensée ! Jacques, Jacques ! tes regrets se trahissent malgré toi... tu l'aimes encore... tu l'aimes toujours !

Et Jeanne tendit violemment le bras vers lui. Elle était grande et sublime dans son émoi. Jacques répondit avec un sourire amer :

— Cette pensée, Jeanne, n'est point, ne peut être dans ton cœur. Si tu m'accuses d'indifférence, c'est que tu te plais à m'entendre répéter que Marie, que j'aimais tant, n'est plus pour moi qu'un souvenir... Tu te dis jalouse, et tu sais trop qu'il n'est pas avec toi de rivalité possible... Tu me reproches d'aimer Marie, et tu sais bien que, grâce à tes efforts pour arracher de mon cœur cette affection qui le remplissait comme le sang remplit les veines, je suis devenu assez oublieux, assez ingrat, assez infâme pour m'applai-

dir du sort qui nous sépare. Enfin, Jeanne, tu montes de moi, et cependant tu sais que, hors de ta présence, la vie m'échappe, l'air me manque... Oh ! rassure-toi, Jeanne... Avec cette voix qui attire, ce regard qui fascine, c'est une irrésistible puissance que tu exerces sur moi. Qu'importe la lutte, qu'importent les remords ? Il faut te suivre où ta voix nous l'ordonne, et le cœur qui t'a une fois appartenu, Jeanne, ne bat plus, ne sent plus, n'existe plus que par toi ?

— Tu m'aimes ! soupira tendrement Jeanne.

— Ah ! quel que soit le nom de l'ivresse qui m'entraîne vers toi, tu dois être fière de ta victoire, puisque j'avais au cœur un amour qui me faisait vivre et que j'ai pu te le sacrifier... sans mourir !...

— Tes paroles me font du bien, reprit Jeanne d'un accent pénétré. Oui, je crois à ta tendresse. Mais, si tu as quelque pitié de moi, fais trêve à ces sombres pensées. Ne dirait-on pas que c'est la fatalité qui nous pousse, fatalité heureuse, Jacques, qui nous a conduits l'un vers l'autre et a renversé un à un tous les obstacles qui s'élevaient entre nous. Quant à Marie, il n'y faut plus penser. Est-elle bien à l'abri de tout reproche ?

— Que dis-tu ?

— Et ce mariage si imprudemment contracté ?..

— Oh ! Jeanne !

— Et quand tu la vengerais, l'injure serait-elle pour cela réparée ! Quelle force humaine peut l'emporter sur les décrets de la Providence ? l'Église n'a-t-elle pas sanctifié l'union de Robert et de Marie ? Et quelle main oserait délier des nœuds qu'un prêtre a consacrés ?

Ainsi qu'il arrivait chaque fois que Jacques avait un entretien particulier avec la reine, ses résolutions s'évanouirent, toutes ses nobles résistances firent place à l'entraînement de cet amour, qui, pareil à un incendie, détruisait en les brûlant les meilleurs instincts de son cœur. La voix de Jeanne finissait toujours par l'emporter sur la voix du remords. Enivré par la douce mélancolie de ce chant de syrène, attiré par la puissance inexplicable de ce regard aux reflets veulés, aux rayons de feu, Jacques perdait auprès de la reine l'usage de ses engagements passés et le sentiment de son hésitation présente. Inextinguible envers lui quand il était loin d'elle, il retrouvait à ses genoux la force de s'excuser et d'éteindre le cri douloureux de sa conscience. Cette

fois encore, Jeanne lui parut si belle, son accent surtout fut si persuasif qu'il ne songea plus à lutter et qu'il lui répondit en inclinant la tête :

— Oui, tu as raison. Il est de ces obstacles contre lesquels les efforts les plus courageux s'épuiseraient vainement. Marie est condamnée et son malheur...

— Est irréparable, acheva promptement la reine. Ainsi, plus de regrets inutiles, plus de ces retours vers le passé, Jacques, qui me feraient douter de ton cœur et nous seraient funestes à tous deux... Marie est une âme faible qui se plie à tous les jougs. A nous de la plaindre, à elle de se résigner.

— Jeanne, dit l'infant de Majorque après une courte pause, te plaindras-tu encore de n'avoir sur moi aucune influence ni pouvoir ? Tu m'appelles et je viens me prosterner à tes pieds ; tu m'ordonnes d'oublier toute la terre, d'oublier le ciel, d'oublier Marie... et aussitôt tout regret s'efface de mon âme et je ne me souviens plus que de toi !... Es-tu contente, Jeanne, es-tu certaine enfin de ton triomphe ?

— Oui ! car j'ai foi dans ton amour. Et maintenant, Jacques, soyons tout à notre bonheur. Déjà l'on sait à Naples, ou plutôt on soupçonne le grand événement qui se prépare, et dont la certitude va tromper l'attente de tant de souverains et humilier l'orgueil de tant de prétendants. Je veux te présenter ce soir à ma cour comme l'élu de mon cœur, comme mon époux bien aimé...

A ce mot les deux pans de la portière s'écartèrent doucement, et la duchesse de Duras s'introduisit dans la galerie sans être aperçue de la reine ou de l'infant. Ses yeux gonflés ne versaient point de larmes ; mais une souffrance, d'autant plus aiguë qu'elle était concentrée, avait tacheté le haut de ses joues de nuances jaunâtres et bistrées. Ses deux mains, croisées sur sa poitrine, suivaient le mouvement que leur imprimait une palpitation violente et irrégulière. A peine capable de se soutenir, elle fit quelques pas en chancelant, puis elle s'arrêta tout à coup en étonnant un cri d'angoisse. qui eût trahi sa présence, mais dont l'écho, fortement comprimé, dut certainement briser quelques fibres de son âme. Jusqu'alors ses oreilles seules avaient souffert ; maintenant, ses yeux contemplaient

un spectacle qui pouvait achever de lui donner la mort.

Jeanne venait de s'asseoir, et Jacques s'était placé devant elle sur un tabouret brodé d'or et de soie. La reine saisit avec transport la main de celui qu'elle nommait déjà son époux et continua d'un accent de plus en plus passionné :

— Ce soir, Naples répétera ton nom avec enthousiasme; demain la nouvelle de ton élévation remplira l'Italie entière, et pour appeler la bénédiction du ciel sur notre règne, Jacques, nous répandrons des bienfaits sur ceux qui souffrent et qui pleurent... En un mot, nous ferons des heureux...

Marie était à bout de résistance. Le désespoir la suffoquait. Elle s'agenouilla en s'écriant :

— Commence donc par ta sœur, Jeanne, car elle te demande justice et pitié !

Jacques et la reine se levèrent simultanément en poussant un cri dont la signification était bien loin d'être la même.

XV.

SANS PITIÉ.

La reine regarda sa sœur avec une surprise mêlée d'épouvante. L'enfant s'était éloigné d'un pas et paraissait détourner les yeux de peur de rencontrer ceux de Marie.

Pendant qu'une pitié profonde s'était emparée du cœur du jeune prince, la colère et l'indignation débordaient de celui de Jeanne.

Marie, craintive et résignée, attendait à genoux l'arrêt suprême qui allait décider de son sort et fixer son avenir.

Jacques et la reine demeurèrent un instant immobiles, anéantis. Jeanne fut la première à surmonter son émotion, et d'un ton qu'elle cherchait à raffermir :

— Duchesse de Duras, dit-elle, j'ai lieu de m'étonner de cette apparition soudaine. Je vous croyais paisible et résignée au fond du couvent de Sainte-Marthe, où l'étrangeté de votre position aussi bien que le sentiment de votre dignité vous avaient ordonné de chercher asile;.. d'ailleurs, le temps et le lieu sont mal choisis pour nous entretenir de vos réclamations... Demain nous vous accorderons audience.

— Demain ! mais il sera trop tard, dit Marie suppliante, et vous ne pouvez me refuser.

Sur ces entrefaites, la suite de Jeanne entra.

— Comtesse de Cassella, dit la reine en interpellant une de ses femmes, reconduisez la duchesse Marie jusqu'à la sainte maison qu'elle a choisie pour retraite.

La comtesse fit un pas du côté de Marie.

— Messieurs, continua Jeanne en s'adressant cette fois à toute la cour le peuple attend que la reine donne elle-même le signal des réjouissances par lesquelles Naples va célébrer l'anniversaire de notre avènement. Ne nous arrêtons pas davantage.

Et déjà elle se disposait à sortir, quand Marie l'arrêta.

— Ah ! je comprends, dit-elle. Il s'agit de réjouissances, et l'aspect du malheur vous importune. Il s'agit de fêtes et vous me renvoyez à demain... Mais il n'en peut être ainsi, madame ! Si nous ne sommes pas égales par le rang, nous le sommes par la naissance... Jeanne, au nom de ton aïeul qui fut le mien, au nom de Robert d'Anjou, je te somme de m'entendre, et tu m'entendras !

— Parlez donc, dit la reine, en dévorant sa fureur.

Un saisissement profond se dessinait sur tous les visages. Marie reprit lentement :

— Un grand crime a été commis, je demande qu'un tribunal s'assemble pour en faire justice... Un homme m'a indignement outragée et je demande sa mort.

— Y pensez-vous ? interrompit Jeanne. La mort de ce malheureux ! La mort de celui auquel un lien sacré vous engage !.. Cela ne se peut, Marie. Le vrai coupable, d'ailleurs, vous le savez, c'est l'amiral, c'est Raynaud de Baux.... et il est en fuite...

Jeanne se crut sauvée. Et en effet, l'éloignement de Raynaud rendait toute solution impossible et la justice devait demeurer impuissante en l'absence du principal accusé. Mais le cardinal Aimeric n'avait pas voulu laisser à Jeanne une issue si facile, et s'avancant avec respect, il lui dit assez haut pour être entendu de tous :

— Non, madame, l'amiral n'est pas en fuite.

— Quoi, monseigneur !

— Dans un instant il sera devant vous, prêt à subir le sort que lui réserve votre clémence... ou votre sévérité.

La reine ne trouva pas un mot à dire. Aimeric

reprit avec assurance, comme s'il eût été vaincu qu'il ne faisait qu'interpréter le silence de la reine :

— Qu'on introduise l'amiral.

Raynaud ne tarda pas à paraître. La foule entière l'enveloppa d'un immense et curieux regard. Chacun contemplant avec une sombre émotion ce vaillant et fier aventurier qui résumait en lui une des faces les plus mémorables de guerres et de confusion, où la force tenait si souvent lieu de droit, et où les plus merveilleuses conquêtes, en noblesse comme en fortune, se faisaient si souvent à la pointe de l'épée. Raynaud s'avança au milieu de cette foule attentive sans basse humilité comme sans morgue insolente, et dans une attitude qui exprimait plutôt la confiance d'un soldat que l'effroi d'un coupable. Mais quand il aperçut la reine, son assurance sembla faillir, et, s'inclinant profondément :

— Grâce, dit-il, grâce pour mon fils, madame ! S'il vous reste un souvenir de mes anciens services, ne frappez pas l'innocent pour le coupable. J'atteste Dieu que j'ai forcé sa volonté. C'est sur moi seul que doit s'appesantir votre colère !

Jeanne était prise au piège. Il fallait à tout prix franchir le cercle étroit et brûlant qu'on venait de tracer autour d'elle. C'était surtout dans les circonstances décisives qu'éclatait sa force et que rayonnait son génie. La résolution qu'elle prit sur-le-champ lui fut sans doute suggérée par l'enfer. Mais qu'importe ? cette résolution attaquait le mal dans ses racines les plus profondes et mettait son amour à l'abri de toute rivalité redoutable.

La parole fut chez elle presque aussi rapide que la pensée, et elle répondit à Raynaud :

— Reposez-vous sur notre équité, amiral ; sans doute vos services passés devront peser dans la balance, mais aussi votre faute est grande.

— Une faute ! interrompit Marie en levant ses yeux étonnés sur sa sœur. Quoi ! déjà ce n'est plus un crime ? Mais la présence même de cet homme est pour moi une nouvelle injure... Pourquoi n'est-il pas arrêté, chargé de fers, conduit au supplice ? Ah ! je vous prends tous à témoin, messeigneurs ; c'est la sœur de la reine que cet homme a outragée, et la reine ne trouve rien à dire, rien à faire pour venger et consoler sa sœur !

— Duchesse de Duras, reprit Jeanne d'un ton haïnin, cet homme prie et vous menacez. Il de-

mande pitié, vous demandez vengeance ;.. mieux que vous il a compris son rôle ;.. il n'oublie pas, lui, que ma volonté règne seule ici.

— Alors, dit Marie avec résignation, que cette volonté prononce.

L'assistance demeura tout entière immobile et muette. On épiait avec anxiété les paroles que Jeanne allait prononcer. Le cardinal, toujours armé de son flegme impitoyable, observait alternativement les deux sœurs. Marie attendait, les paupières baissées, que son sort fût enfin fixé. Quant à l'enfant, accablé par ses remords, il détournait la tête comme si le regard de ces deux femmes eût recelé la mort.

Jeanne se recueillit un instant, puis elle dit d'une voix lente et mesurée :

— Ma volonté est de faire grâce à l'amiral en faveur de son ancien dévouement. Louis de Hongrie n'a pas renoncé encore à ses prétentions insensées, et plus que jamais nous avons besoin de braves défenseurs... Voici notre main, amiral.

Raynaud se précipita sur la main de la reine qui continua avec un geste de protection :

— Songez à vous rendre digne du pardon de votre reine.

Les sanglots gonflaient la poitrine de Marie ; elle voulait parler, mais quelle expression eût rendu toute l'horrible amertume de ses pensées ? Quelle prière d'ailleurs eût été assez touchante, quel accent assez douloureux pour rasimer d'un éclair de pitié cette pâle et impassible figure de Jeanne, dont la beauté admirable, subitement transformée, avait revêtu le caractère sombre et froid d'une blanche statue de marbre. Un doute sublime se glissa cependant encore dans l'âme de Marie. Elle voulut se persuader que c'était une épreuve à laquelle la reine soumettait l'amiral. Elle attendit.

— Mais mon fils, madame ? reprit Raynaud. Vous ne me dites rien de mon fils !

— Je ne l'oublie pas, répondit Jeanne dont la voix s'altéra légèrement. Robert de Baux sera reconnu solennellement pour l'époux de notre sœur bien-aimée. Nous voulons qu'il marche d'égal à égal avec les premiers seigneurs du royaume. Portez-lui, amiral, l'assurance de notre royale faveur.

— Est-ce un rêve ? soupira douloureusement Marie.

— Cette rigueur est affreuse, dit tout bas Jacques d'Aragon à la reine.

— Cette rigueur est nécessaire, répondit Jeanne du même ton.

Puis s'adressant au cardinal :

— Mon père, faites-lui comprendre que Dieu exige ce sacrifice... Enseignez-lui la résignation.

Et la reine se retira lentement.

Jacques avait ralenti le pas de manière à laisser le cortège défilier devant lui. Quand tout le monde se fut éloigné, il revint précipitamment vers la duchesse et lui dit :

— Marie, cette vengeance qu'on vous refuse, la voulez-vous de moi ?

Marie de Duras attacha sur lui un regard qui alla fouiller jusque dans le fond de son cœur.

— Vous aimez cette femme, lui dit-elle, vous l'aimez !

— Marie... c'est votre sœur !...

— Vous l'aimez !...

— C'est la reine !...

— Vous l'aimez ! répondrez-vous enfin ? s'écria Marie avec un emportement sauvage.

— Marie !... murmura l'infant.

Puis il s'arrêta et inclina le front d'un air découragé. Ce silence n'était que trop facile à comprendre.

— Assez ! dit Marie, en faisant signe à Jacques de sortir. Plus un mot ! laissez-moi, je le veux.

— Le cardinal, qui depuis un moment s'était tenu à l'écart, s'approcha du prince d'Aragon et le reconduisit jusqu'à la porte du fond qui communiquait avec la galerie où se trouvait la reine. Pendant ce temps, Marie de Duras, plus blanche que sa robe de religieuse, les yeux hagards, la bouche béante, avait paru suivre dans les détours d'un rêve affreux une pensée de désespoir et de mort... Elle se tenait droite et sans mouvement, comme si elle eût été frappée de la foudre ; mais par degrés, cette immobilité s'anima, le sang, qui paraissait refroidi dans ses veines, circula de nouveau, et sa vie, surexcitée par la plus poignante des douleurs, se révéla dans un tremblement convulsif qui s'empara à la fois de tous ses membres ; alors elle éclata en sanglots et se couvrit la face de ses deux mains.

Aimeric laissa à cette vive douleur le temps de s'exhaler. Au bout de quelques minutes, il pressa d'une étreinte paternelle la main de la duchesse en lui disant :

— Ma fille, à celui que la terre abandonne, il reste le ciel pour refuge. De rudes épreuves vous attendent ici-bas... Mais Dieu peut vous donner la force de les supporter. Croyez-moi, n'offensez pas la reine par une trop longue résistance... Soumettez-vous...

— Me soumettre !

— C'est votre devoir... et d'ailleurs, Robert de Baux n'est-il pas un noble chevalier ?

— C'est vrai, répondit la duchesse avec un léger accent d'ironie.

— Ne peut-il, à force de repentir et d'amour, mériter l'oubli de sa faute ?...

— Vous avez raison, mon père.

— La reine est bien jeune, continua le cardinal, et le salut du royaume exige qu'elle se donne l'appui d'un époux. Voudriez-vous lui créer des embarras nouveaux en empêchant son mariage avec le prince d'Aragon ?...

— Oh ! répondit la duchesse avec une vivacité toujours mêlée d'ironie ; cette considération dernière est toute puissante... En effet, il ne m'est point permis, à moi, simple duchesse de Duras, d'entraver les intérêts de l'état ou de faire ombre au bonheur de la reine. Qu'importe ma honte, si elle doit servir à la gloire de Jeanne ! Qu'importe mon esclavage, s'il lui garantit la liberté ! Tout cela est juste, tout cela devait être ainsi, mon père ; elle use de son droit et il ne me reste qu'à remplir mon devoir. Je me soumetts.

Le cardinal chercha à démêler quelles pouvaient être les réelles intentions de Marie et lui adressa presque immédiatement cette question :

— Votre résolution, ma fille, est-elle bien sincère ?

— Elle est irrévocable, dit Marie avec fermeté, c'est Dieu qui me l'inspire !

Aimeric alla s'asseoir devant une table voisine sur laquelle se trouvaient une écriture et un parchemin. Il se disposa à prendre acte des volontés de Marie et se tournant vers elle :

— Puis-je faire part à la reine, dit-il, des dispositions où je vous vois, ma fille ?

— Sur-le-champ, mon père. Seulement, j'exige que mon union avec Robert soit de nouveau contractée par un prêtre et que cette cérémonie ait lieu demain, en même temps que celle du mariage de Jeanne avec le prince d'Aragon.

— Je me fais garant, ma fille, du consentement de la reine.

— Ce n'est pas tout, poursuit la duchesse, j'exige encore que Robert soit amené devant moi, enchaîné, entouré de tous les attributs d'un coupable et que ce soit de moi seule qu'il obtienne sa grâce.

— Vous serez satisfaite, répondit le cardinal en achevant d'écrire.

— A ces conditions, j'obéirai.

Et après avoir prononcé ces mots, Marie s'éloigna à pas irréguliers, comme si quelque pensée infernale eût porté le désordre et le bouleversement dans tout son être.

— Quel est son dessein?... murmura le cardinal en la suivant des yeux.

XVI.

LA CONFESION.

Le jour se leva radieux et brillant, on eût dit que le soleil voulût éclairer de ses plus magnifiques flots de lumière le bonheur de la reine Jeanne et la gloire du prince d'Aragon.

Déjà depuis deux heures environ, les rayons du matin se jouaient dans les vitraux de la cathédrale, que l'on avait parée de ses plus riches bannières et de ses plus beaux ornements; d'innombrables cierges formaient à chacun des arceaux des guirlandes enflammées; les parfums brûlaient dans des trépieds d'argent et mille roses éfenillées jonchaient le tapis de la nef. Du reste, les portes étaient soigneusement closes et nul n'y devait pénétrer avant l'heure solennelle qui allait unir les illustres fiancés.

Cependant l'une des chapelles de la cathédrale était demeurée obscure. Là, pas un cierge, pas une fleur; là, pas un tableau religieux ne pendait au mur humide et spongieux. La pierre était nue, et à l'un des angles les plus noirs s'ouvrait une porte de fer qui, selon toute apparence, devait conduire à des caveaux souterrains. En effet, à mesure qu'on avançait sous les voûtes de cette sombre galerie, une faible lueur, assez semblable à celle du crépuscule, en blanchissait les parois. Alors, on arrivait à une immense salle dont les piliers étaient autant de blocs de marbre admirablement travaillés, et où des ombres blanches, agenouillées ou couchées sur des tombes, paraissaient vouées à la prière incessante ou au repos éternel. Cette galerie, où brûlaient continuellement les lampes funéraires, servait depuis

longues années à la sépulture des membres de la maison de Duras.

C'est à l'entrée de ce caveau que nous retrouvons le cardinal Aimeric, au moment où, surpris de ne point recevoir de réponse, il appelle pour la cinquième ou sixième fois son fidèle Natolien Ben-Jannar.

Le cardinal allait perdre patience, lorsque enfin Ben-Jannar parut à l'entrée du caveau.

— Ne m'entends-tu pas? dit durement Aimeric.

— Pardon, monseigneur, mais la fatigue... toute une nuit passée sans sommeil...

— La duchesse de Duras n'a donc pas reposé?

— Pas un instant, répondit le renégat.

— N'as-tu rien oublié de ce que je t'ai recommandé hier?

— Non, monseigneur. Vous m'avez dit de ne pas perdre de vue la duchesse et voilà cinq minutes à peine que je me suis assoupli... Vous m'avez enjoint d'obéir à toutes ses volontés, de satisfaire à ses moindres caprices... J'ai rempli toutes ces conditions.

La voix de Ben-Jannar se troubla légèrement à ces derniers mots. Le prêtre n'y fit aucune attention et reprit :

— Comment a-t-elle passé la nuit?

— Dans la plus grande agitation, tantôt faisant retentir cette voûte du bruit de ses pas, tantôt s'asseyant triste et silencieuse sur les tombeaux.

— N'est-ce pas elle qui vient vers nous?

— Oui, monseigneur.

— Laisse-moi seul avec elle, va.

Ben-Jannar obéit. Marie s'avança d'un pas trébuchant vers le cardinal.

— Ma fille, lui dit ce dernier, vous paraissez souffrir?

— Oui, reprit gravement Marie. Cette veille a été pénible et douloureuse... Mais, dans la lutte, mon âme s'est raffermie, et vous pouvez annoncer à la reine que je suis prête...

— A recevoir Robert de Baux? dit vivement le cardinal.

— Je l'attends.

— A le reconnaître pour époux?

— Ne m'y suis-je pas engagée?

— Et sa vue, dit le cardinal, la vue de l'offenseur ne réveillera pas dans votre âme quelques hésitations?...

— Sa vue, répliqua vivement la duchesse, les fera cesser toutes.

— Ma fille, continua le cardinal d'un ton affectueux paternel, vous le voyez, à ma sollicitation, tous vos ordres ont été fidèlement exécutés, tous vos souhaits ont été prévenus. Vous avez désiré passer cette nuit sur la tombe du duc de Duras, et les portes de ce souterrain vous ont été ouvertes. Vous avez désiré être seule, et la reine a défendu que personne ne vint troubler votre pieux recueillement.

— Oh ! interrompit Marie avec un accent plein d'amertume, je sais que la reine est bonne...

— Marie, vous ne dites pas ce que vous pensez... et vos sentiments à l'égard de Jeanne.

— S'en défie-t-elle et vous a-t-elle chargé de les approfondir ?

— La reine, tout entière aux joies de son mariage, ne s'occupe que de son fiancé !...

— Ah ! cela se comprend... Et lui, mon père ?

— Jacques ? répondit le cardinal, il paraît triste, préoccupé... Ce matin même, on prétend qu'au lever de la reine, quelques larmes furtives...

— Assez ! assez ! dit Marie avec une joie qu'elle réprima aussitôt. Robert de Baux peut venir maintenant.

Aimeric observa silencieusement Marie et lui dit avec une grande douceur :

— Au moment de vous engager pour la vie, ma fille, ne voulez-vous pas vous sanctifier par la pénitence ?

— J'allais vous le demander, mon père.

Le cardinal alla s'asseoir sur un banc de chêne qui régnait tout autour des assises de la chapelle, et la duchesse prit place à ses genoux dans la posture d'une pécheresse repentante, et elle commença ainsi :

— Oh ! que mes souvenirs sont riants quand ils remontent au temps de mon enfance... On disait de moi, mon père, que j'étais une douce et bonne créature... Et pouvais-je ne pas l'être, bon Dieu ! la vie est si facile quand on est heureux.

— Encore aujourd'hui, ma fille, dit le cardinal, on vous nomme partout, la bonne, la douce Marie...

— A peine sortie de ces beaux jours, continua la duchesse, alors que je ne savais encore haïr ni aimer, un mariage, qui faisait de moi l'instrument d'une ambition personnelle, me livra au duc Charles de Duras,

— A cette époque, ma fille, tout le monde a plaint votre sort.

— Et moi, je m'y suis résignée. Cet homme était injuste, violent et cruel ; j'ai courbé la tête, décidée à tout subir et à chercher ma seule consolation dans le bien que Dieu me permettrait de faire.

— Oui, dit le cardinal, vous défendiez sans cause la cause des opprimés...

— Celle de ma sœur surtout, ajouta Marie avec force. Vingt fois j'ai retenu le bras prêt à la frapper !...

— C'était là qu'Aimeric attendait Marie. Il lui saisit vivement le bras et lui demanda d'un ton pressant :

— Charles de Duras avait donc des preuves ?

Mais Marie qui avait cédé à un instant de colère, retomba presque aussitôt dans cet état d'immobilité calme qui désespérait le cardinal et elle reprit sans paraître même s'apercevoir de son désappointement :

— Mon père, laissez-moi achever ma confession. Jamais l'amour n'avait fait battre mon cœur. Pendant mon séjour en Provence, je vis le prince d'Aragon, je l'aimai de toute la puissance de mon âme. Il m'aimait aussi, lui ! Nous nous voyions chaque jour sous un ciel brûlant, dans une atmosphère enivrante, au milieu d'une cour adonnée au luxe, aux plaisirs... tout me parlait d'amour, tout m'attirait vers lui.

— Vous avez succombé, ma fille ?

— J'ai résisté, mon père.

Le cardinal se rejeta en arrière, et son regard perçant plongea dans les yeux de Marie.

— Mais c'est la vie d'une sainte, dit-il, que vous me racontez-là.

— C'est la mienne jusqu'à ce jour.

— Et aujourd'hui, ma fille ?

— Ici, ma confession s'arrête.

— Mais vous ne m'avez dit que de belles actions, vous ne m'avez révélé que des vertus...

— Cela est vrai, mon père, et je viens vous demander humblement si une vie semblable, exempte de fautes dans le passé, ne pourrait point racheter un crime dans l'avenir.

— Etrange question ! murmura le cardinal.

— Pardonnez-moi, mon père, dit la duchesse ; mais j'ai entendu dire que l'église accordait des indulgences pour les fautes à commettre aussi bien que pour celles déjà commises...

— Non, non, interrompit sévèrement Aimeric, je n'ai pas ce pouvoir. L'Église n'accorde point de pareilles indulgences. Je ne puis même absoudre votre passé, si vous me dérobez un seul de vos sentiments.

Alors Marie se leva et dit :

— Faites donc venir Robert, monseigneur. Après cette entrevue, je me prosternerai une seconde fois devant vous pour réclamer une entière absolution.

Le cardinal, avant de s'éloigner, considéra d'un œil surpris le costume de Marie. Au même instant, des clameurs lointaines vinrent retentir aux voûtes de la cathédrale.

— Vous entendez ces rumeurs, dit Aimeric : c'est la voix du peuple qui se presse aux abords du Château-Neuf pour voir passer en grande pompe la reine et son fiancé. D'ici à quelques minutes, tous deux seront dans cette église. Ne quitterez-vous pas, ma fille, ces vêtements de deuil ? Ne craignez-vous pas que la reine s'étonne ?...

Un sourire effrayant entr'ouvrit la bouche de Marie.

— Oh ! dit-elle, la reine ne s'émeut point de mon malheur... Peut-elle s'inquiéter de ma parure ? Allez, mon père, allez ! Il me tarde de voir mon nouveau maître, Robert de Baux. Qu'on me l'amène, je l'attends.

La duchesse de Duras avait affecté, pendant tout le temps de son entrevue avec Aimeric, une tranquillité qui n'était point dans son cœur. Quand il fut parti, ses joues s'animent d'un feu inusité, une sorte d'excitation fébrile s'empara de tout son être, et elle appela d'une voix mal assurée :

— Ben-Jannar ! Ben-Jannar !

Le Natolien ne se fit pas attendre.

— Bien que tu sois attaché au service du cardinal, dit Marie, j'ai mis toute ma confiance en toi.

— Elle ne sera point trompée, répondit Ben-Jannar. La somme est touchée, continua-t-il en frappant de la main contre une sacoche qui pendait à sa ceinture et qui rendait un son métallique très prononcé, et je m'acquitterai de mon mieux. Je sers également bien tous ceux qui me paient et ne trahis jamais l'un au profit de l'autre.

— C'est bien ; ta main est ferme ?

— Voyez si je tremble.

— Tu es seul.

— Oh ! les témoins sont toujours gênants.

— Te souviens-tu du signal ?

— Parfaitement. J'aurai l'oreille au guet. Vous direz à voix haute : Jacques d'Aragon !

— Et tu entreras...

— Aussitôt. Et j'engagerai messire Robert à me suivre, sous prétexte de lui ôter ses fers et de le rendre à la liberté.

— C'est cela. Mais point de pitié sur tout !

— Soyez tranquille.

— Va-t'en !

Et Ben-Jannar rentra dans les caveaux.

Marie se retrouva donc seule sous les arceaux de la chapelle funèbre. Une sueur glacée couvrit son front, il se fit dans sa tête un de ces immenses bouleversements qui doivent précéder les grands désastres, et elle se dit à elle-même en tordant ses mains avec désespoir :

— Elle va donc sonner cette heure terrible, elle va sonner, ... et la terre ne s'entr'ouvre point sous mes pieds, et les battements de mon cœur ne luiisent point ma poitrine, et je vis encore ! Ô mon Dieu ! voilà pourtant ce qu'ils ont fait de moi ! Du désespoir ils m'ont conduite à la vengeance, au meurtre !

Dans ce cri, proféré d'une voix déchirante, il y avait encore un reste d'hésitation, l'ombre d'un remords. Mais ce mouvement fut prompt à se dissiper, et réunissant toutes ses forces, la duchesse ajouta d'une voix creuse :

— Il le faut, ... il le faut !

XVII.

LA VICTIME.

Robert parut. Le visage du prisonnier n'avait plus cette mâle fierté qui révélait jadis en lui la confiance et l'espoir. Il se sentait coupable, et il courbait la tête en signe de repentir. Il s'était follement élevé sur les ailes d'un rêve impossible, et des hauteurs immenses où il avait tenté d'atteindre, il était retombé dans les profondeurs d'une affreuse réalité. Cependant, sous les ombres pâles qui voilaient son front incliné, respirait encore la trace vivante d'une passion mal combattue. Les fers rivés à ses mains ne les empêchaient pas de trembler d'une émotion dont la source était évidemment dans son cœur, et ses yeux suppliants semblaient implorer bien moins la grâce d'un crime que le pardon d'un amour insensé.

Marie ne s'était point retournée. Robert s'approcha lentement, et étendant vers elle ses deux mains que réunissait une lourde chaîne :

— Madame, lui dit-il, vous m'avez fait demander.... Vous avez permis au coupable d'espérer son pardon... Ah ! c'est à vos genoux...

La duchesse de Duras l'arrêta d'un geste. Il reprit d'un accent pénétré :

— Oh ! je connais toute l'étendue de ma faute... En usurpant, même à mon insu, le nom de votre époux, en me rendant, sans le savoir, complice d'une indigne violence, j'étais devenu, à mes yeux comme aux vôtres, un objet d'horreur et de mépris. Si vous pouviez connaître ma douleur et mon repentir !... Vous le dirai-je ? Il me semblait que vous me traitiez avec trop d'indulgence... J'aurais voulu expier mon crime par des supplices ; je trouvais ma captivité trop douce, en un mot, je voulais mourir... quand tout-à-coup les portes de mon cachot s'ouvrent, je revois la lumière du ciel, et une voix amie vient prononcer sur ma tête ces paroles de paix : Lève-toi, Marie t'appelle ; elle a pitié de toi, elle veut te faire grâce ! Oh ! ne m'a-t-on pas trompé ? Est-il vrai que telle soit votre volonté, madame ?

— En doutez-vous, Robert ? dit la duchesse en jetant sur lui un regard plein de sévérité.

— J'en ai douté d'abord, répondit vivement le jeune homme, car mon crime était si grand, cette grâce si peu méritée, que je ne pouvais croire à tant de bonheur... Mais bientôt, madame, je me suis rappelé ce qu'était Marie de Duras, alors que réfugiée sur les vaisseaux de mon père, elle avait daigné accepter le secours de mon bras.... Je me suis rappelé qu'elle était l'appui du faible et la providence du malheureux ;... je me suis dit que la beauté de son visage était un reflet de la beauté de son âme, et j'ai pensé que s'il vous était impossible d'aimer l'homme qui vous avait si cruellement offensée, vous aviez du moins cessé de le haïr !

Une émotion croissante agitait la poitrine de Marie. La voix de cet homme vibrait étrangement dans son cœur. Elle recula d'un pas comme si elle eût redouté de sa part l'influence de quelque pouvoir surhumain, et s'appliquant surtout à détourner de lui ses yeux, elle reprit avec l'accent de l'orgueil blessé :

— Que dis-tu, Robert ? Je ne puis te haïr ni t'aimer ; tu ne m'es rien... Je ne te connais pas..

Tu me parles de tes souffrances, de tes remords, de ton repentir ! Eh ! que m'importent à moi ?... Je ne vois en toi ni un coupable ni un ennemi... je n'ai donc ni à te condamner ni à absoudre. Tu n'es pour moi, Robert, qu'une barrière qu'il faut que je renverse, qu'un obstacle que je dois fouler à mes pieds !

Une profonde horreur saisit tout-à-coup Robert, et il s'écria avec angoisse :

— Marie ! je n'ose vous comprendre... mais, si ma mort est nécessaire à votre bonheur, faites un signe, ordonnez qu'on me rende mon poignard, et là, sous vos yeux, sur-le-champ, je me frapperai moi-même, je mourrai ! Mais d'abord, Marie, laissez tomber de votre bouche, un mot, un seul mot de pardon !

— Et quand je prononcerais ce mot, répliqua la duchesse avec véhémence, crois-tu que le souvenir de ton outrage ne vivrait pas éternellement au fond de mon âme ?...

— Marie !

— Ne m'as-tu pas lâchement ravi ma liberté, mon honneur ?

— Vous m'accablez, s'écria le fils de l'amiral. Oh ! pourquoi n'ai-je pas deviné les projets de mon père ?

— Ton père ! reprit énergiquement Marie, ton père ! il fut moins coupable que toi !

— Moins coupable !

— Oui... moins coupable ! Lui, du moins, l'ambition l'aveuglait... Mais toi !... toi, tu n'as pas d'excuse....

— Oh ! j'en avais une, Marie, une bien grande. Si tu savais !

— Laquelle donc ?

Robert crut qu'il allait mourir. Un instant il hésita ; car jamais il n'avait tant osé. Il voulait parler, et il était sans voix. Enfin pourtant il fit un suprême effort, espérant peut-être que la vie s'exhalerait de sa poitrine, en même temps que ce terrible aveu, et d'une voix qui alla toucher les fibres les plus secrètes de l'âme de Marie de Duras, il lui répondit :

— Je t'aimais !

Un long silence succéda à ce cri téméraire.

— Ta m'aimais ! reprit enfin la duchesse, dont le regard, tout à l'heure si dur, s'était peu à peu transformé.

— Et je t'aime encore, dit Robert avec entraînement ; et cet amour est tel qu'il me fait cour-

prendre ta haine et deviner tes tortures.... Eh bien ! tu ne saurais croire quelle joie profonde s'empare en ce moment de mon cœur ! Cette vie que loin de toi le désespoir m'eût arrachée ; cette vie, que ta colère et ton mépris eussent fini par glacer dans mes veines, je viens te l'offrir pour garantir ton honneur, pour assurer ton repos ! Accepte-la, elle est à toi, je te la donne ! mais, en échange de cette mort, Marie, abaisse sur moi un regard moins sévère, laisse-moi toucher ta main, et dis-moi ! oh ! dis-moi que plus tard tu oublieras le crime pour ne plus te souvenir que de l'expiation !

Et Robert, exalté par la grandeur du sacrifice qu'il se sentait prêt à accomplir, avait osé prendre la main de Marie.

— Tais-toi, oh ! tais-toi, fit Marie en se dégageant de l'étreinte de Robert.

Une révolution étrange s'opérait dans la pensée de la duchesse, et ses traits bouleversés en traïssaient successivement les phases terribles. La prière de cet homme lui faisait mal... Elle s'était attendue à des rébellions, à des menaces, ou du moins à des supplications indignes d'un noble chevalier, et tout au contraire, Robert se montrait repentant sans bassesse, et suppliant sans peur. Bien plus, il était généreux ; car il lui proposait d'échanger, par un pacte loyal, son sang contre un pardon. Elle avait traitement résolu sa mort, et c'était lui,.... lui qui venait lui offrir sa vie. Cette épouvantable idée étouffa, pendant quelques minutes, la voix dans sa poitrine, et elle porta convulsivement une main sur ses yeux :

— Des larmes ! s'écria Robert enivré d'une joie céleste. Elle pleure ! elle pleure ! ah ! encore une inspiration de vous, mon Dieu, et elle va me pardonner !

Mais Marie ne l'entendait plus. Une musique religieuse, qui s'élevait doucement dans le lointain, venait d'absorber toute son attention. Les chants, d'abord imperceptibles, devinrent bientôt plus distincts, et Marie, pareille à une ombre qui est cédé à une attraction surnaturelle, se dirigea silencieusement vers une fenêtre latérale dont l'un des panneaux était entr'ouvert, et à laquelle on parvenait en montant six marches de mosaïque. De là, son regard embrassait un large horizon, et elle ne conserva pas de longs doutes sur le véritable sens de ce bruit solennel. Des étendards

flottaient à toutes les croisées de la ville, les cris des hérauts d'armes se mariaient aux vibrations des cloches, et tout le chemin qui conduisait du Château-Neuf à la cathédrale présentait l'aspect fluctueux de la mer, quand elle est soulevée par la simple brise. Marie avait presque oublié le malheur qui l'attendait ; ce souvenir se réveilla tout-à-coup menaçant et terrible ! Cette fête était celle du mariage de Jeanne ! ce cortège était celui de la reine et de l'infant, marchant à l'autel sur le tapis de fleurs dont l'enthousiasme populaire avait jonché les rues, au milieu des parfums enivrants brûlés sur leur passage, et au son des cantiques sacrés qui allaient demander pour eux au ciel l'aurole de la bénédiction.

— Oui, murmura d'une voix étouffée Marie qui ne se rappelait plus que Robert était là... oui ! voilà bien toute la royauté et le symbole certain du bonheur ! Ils sont tous heureux,.... tous, excepté moi. Fuyons,.... ou plutôt, non ! contemplons cet horrible spectacle... peut-être souffrirai-je tant, que j'en mourrai !... et pour moi, la mort en ce moment, ce serait aussi le bonheur ! Ciel ! les voix,.... ils viennent,.... je les vois,.... cet homme, c'est le cardinal,.... la reine le suit,.... Jacques d'Aragon !... ô mon Dieu ! où est donc votre justice ? où est votre pitié ? Vous permettez qu'ils s'aiment, vous permettez que leurs mains se touchent, que leurs sourires se confondent, et vous ne me tuez pas !

La duchesse de Duras demeura quelque temps dans l'attitude d'une douloureuse contemplation. Cependant au nom de Jacques d'Aragon, prononcé par elle à voix haute, la porte des caveaux souterrains s'était ouverte, et Ben-Jannar, qui avait pris cette exclamation pour le signal convenu, était allé droit à Robert en disant :

— Monseigneur, veuillez me suivre.

— Vous suivre !... et pourquoi ? demanda Robert tout surpris.

— J'ai ordre, dit Ben-Jannar, de vous ôter vos fers et de vous rendre à la liberté.

Robert n'avait aucune raison pour mettre en doute la sincérité du Natolien. Ne l'avait-on pas d'ailleurs tiré de sa prison, pour lui faire recevoir des mains de la duchesse elle-même l'insigne faveur de son pardon. Il suivit Ben-Jannar sans répliquer et un instant après les lourds battants de la porte de fer s'étaient refermés sur ses pas.

Le bruit de cette porte vint retentir comme

un glas funèbre à l'oreille de Marie. Arrachée à une affreuse hallucination, elle se retourna et devina d'un seul coup d'œil une vérité plus affreuse encore. Robert n'était plus là. Ben-Jannar allait remplir sa mission de bourreau. Plus rapide qu'une flèche elle traversa la chapelle et se cramponnant aux barreaux de la porte qui résistait à ses efforts désespérés, elle s'écria :

— Arrêtez ! Arrêtez ! pas de meurtre ! pas de crime ! moi, commettre un crime ! oh ! cela est trop horrible... Ben-Jannar ! ne le frappez point !

Mais la sombre voûte ne lui répondit que par un sourd gémissement.

— Mort ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante et en élevant vers le ciel ses deux mains jointes... Mais c'est plus qu'un meurtre, mon Dieu ! c'est une lâche trahison ! oh ! à mon tour, grâce pour moi, seigneur !

A ce moment même, le cortège pénétra dans la cathédrale. Cette entrée se fit d'abord assez régulièrement et sans trop de désordre. Mais quand la reine et le prince Jacques eurent franchi le grand portail, les hommes d'armes furent impuissants à contenir la multitude qui se répandit aux deux côtés de la nef avec l'impétuosité bruyante d'un torrent déchaîné.

XIX.

L'EXCOMMUNICATION.

Les yeux de Jeanne, du cardinal Aimeric et de Raynaud de Baux s'élançèrent tout d'abord dans la direction du grand autel. Il était désert. Alors la colère se glissa dans le cœur de la reine et la crainte dans celui de l'amiral. L'une crut deviner que les résistances de la duchesse étaient loin d'être vaincues ; l'autre, qu'un nouveau refus de Marie allait encore une fois compromettre les secrets travaux de son ambition. Le cardinal seul, qui poursuivait inexorablement son but et qui espérait faire jaillir la vérité du choc de ces passions opposées l'une à l'autre, vit avec satisfaction que Marie n'avait point tenu parole. Il ne craignait qu'une chose au monde, c'était que la duchesse se résignât ou fit grâce à la reine des rançunes et de son inimitié.

Jeanne avait déjà parcouru la moitié de la cathédrale quand elle aperçut Marie debout au milieu de l'hémicycle qui formait comme un vestibule à l'entrée de la galerie des tombeaux. Alors, elle s'arrêta, la pâleur au front et la menace

prête à s'exhaler de sa bouche. Son attitude semblait provoquer une explication prompte et décisive. Mais Marie ne paraissait ni la voir ni l'entendre. La reine, dont l'admirable costume de mariée contrastait étrangement avec les vêtements de deuil de sa sœur, ne put qu'à grand-peine demeurer maîtresse d'elle-même, et c'est en se faisant visiblement violence, qu'elle lui dit avec un calme apparent :

— Duchesse de Duras, nous pensions vous trouver ici avec votre époux, Robert de Baux, et prête à nous accompagner à l'autel. Où est Robert et pourquoi ce costume ?

— Reine de Naples, répondit Marie avec l'énergie du désespoir, ce costume est celui d'une veuve.

Veuve ! Ce mot bondit sur l'assemblée comme un projectile de mort... Veuve !... Jeanne avait bien entendu, mais elle se refusait à comprendre. Raynaud, le premier, averti par l'instinct paternel, soupçonna le crime et devina la vérité.

— Mon fils, s'écria-t-il d'une voix lamentable, où est mon fils ?

— Là, répondit, en désignant les caveaux, Marie, dont l'œil était fixe et vitreux comme celui d'une folle.

L'amiral courut à l'entrée de la voûte, poussa fortement la porte et tomba près du cadavre de son fils.

— Mort ! murmura le cardinal.

— Oh ! je me vengerai, pensa Raynaud.

La stupeur était si universelle, si accablante que toutes les bouches demeuraient muettes et tous les bras impuissants. Marie reprit en relevant la tête :

— Oui, pour la deuxième fois veuve et libre, je viens, ma sœur, te redemander mon fiancé, Jacques d'Aragon !

— N'approchez pas ! s'écria l'infant saisi d'horreur. Le sang de la victime a rejailli sur vous ! Malheureuse ! je vous avais offert mon épée... vous avez préféré un poignard !

Ces mots produisirent sur la duchesse un effet terrible, et comme si elle eût entendu une de ces voix magiques qui retentissent dans les rêves elle se demanda :

— Que dit-il ?

— Ne l'as-tu pas entendu ? dit la reine à son tour. Il te reproche ton crime, Marie !

— Mon crime !

— N'en comprends-tu pas, poursuivit Jeanne, toute l'énormité ? Attenter aux jours d'un époux ! répandre le sang sur le sol d'une église ! Tu es meurtrière et sacrilège, Marie ! repens-toi, si tu veux que le ciel...

— Meurtrière et sacrilège ! répéta Marie d'un ton lugubre.

— Oui, dit Jacques d'Aragon, en détournant les yeux, meurtrière et sacrilège !

— Et toi aussi, reprit la duchesse, tu m'appelles meurtrière et sacrilège ! Et toi aussi, tu me repousses avec horreur. Et c'est cette femme qui, la première, m'a jeté ces deux noms au visage, elle qui ose m'accuser, elle qui se réjouit au fond du cœur de m'entendre appeler meurtrière et sacrilège !

Et, guidée par sa fureur, Marie gravit les marches de l'autel et s'écria : Vous tous, ici présents, écoutez : Moi, duchesse de Duras, je dénonce et livre à la justice humaine et divine, Jeanne, reine de Naples !

Jeanne poussa un grand cri. Le cardinal, sans perdre un instant, demanda d'une voix éclatante :

— De quel crime accusez-vous la reine ?

— Du meurtre d'André, son époux, dit Marie.

— Qu'on emmène cette femme ! reprit Jeanne avec un geste d'autorité, elle oublie sans doute que mon innocence a été proclamée par le pape Clément !

— Le pape Clément n'avait point de preuves.

— Mon père, dit Jeanne à Aimeric, imposez-lui donc silence.

— Elle parlera, ... répondit froidement le cardinal.

Jeanne fut sur le point de supplier Marie, mais un regard de l'enfant l'arrêta, regard froid et sévère qui semblait contenir un soupçon et lui demander compte de son passé.

Alors, les accents de Marie retentirent de nouveau plus imposants et plus terribles.

— Jeanne, dit-elle, en agitant un papier ouvert, reconnais-tu cette lettre ? C'est celle que tu écrivais à Bertrand d'Artois, le jour même où commença ton premier veuvage !... Bertrand d'Artois t'aimait comme un insensé... Tu lui ordonnas d'assassiner son maître et le tien, et il obéit. Le malheureux ! il ne devait pas même trouver grâce près de toi, ... car tu fus la première à le dénoncer. Tu croyais alors que cette preuve était perdue... Mais non ! Charles de Duras avait su se la

procurer, ainsi que ce cordon de soie et d'or, que sa mort a fait passer dans mes mains !...

Et elle jeta le cordon aux pieds de Jeanne tandis que le cardinal se saisissait de la lettre qu'elle tenait encore à la main.

— Oh ! le sens de cette lettre est précis, continua-t-elle plus véhémement que jamais, et l'interprétation n'en saurait être douteuse. Ainsi donc, je ne suis pas seule meurtrière et sacrilège ! Jacques d'Aragon, épouse donc cette femme, si tu crois encore à son sourire, à son amour ! Et toi, Jeanne, que dis-tu de ma vengeance ? elle est affreuse, n'est-ce pas ? Et cependant, elle est moins affreuse que juste ! Ah ! je sais bien que pour te perdre je me suis perdue moi-même ; mais que m'importe de tomber dans l'abîme, pourvu que je t'y entraîne avec moi !

L'assemblée entière était glacée d'épouvante. Pas un murmure, pas un cri ne s'éleva de cette foule atterrée.

Jacques seul dit bas à la reine :

— C'était donc vrai ?

Jeanne ne répondit pas.

C'est alors que, profitant du silence qui régnait de toutes parts, le cardinal prononça les paroles suivantes en s'appliquant à leur donner, par la lenteur de son débit, un effrayant caractère de solennité :

— Après l'accusation, le châtement. Au nom du pape Urbain, dont je suis le légat : attendu que la reine Jeanne a usurpé l'absolution suprême par un odieux mensonge, je la déclare déchue de ses droits au trône et séparée de l'église. J'ordonne encore à tous les fidèles de se tenir éloignés de son contact, et de lui refuser le pain et l'eau, de ne pas lui accorder asile, et de la bannir de tous les lieux comme excommuniée et maudite.

Si l'on se reporte à l'époque où se passe cette histoire, on comprendra aisément quelle sensation immense circula parmi tous les assistants. Mil'échos affaiblis répétèrent en même temps ce cri lugubre :

— Excommuniée et maudite !

— Mon père, rétractez cet arrêt, s'écria Jeanne supplante.

Le cardinal s'éloigna.

— Jacques, ta main.

Et Jacques s'éloigna comme le cardinal.

— Et vous tous, mes fidèles serviteurs, articula faiblement la reine en s'adressant aux femmes et

aux soldats de sa suite, me fuirez-vous aussi ?

Et tous s'éloignèrent avec effroi, comme avaient fait le cardinal Aimeric et le prince d'Aragon.

Alors, ce fut un spectacle tout empreint d'une religieuse horreur. Cette femme, tout à l'heure si fière et maintenant si accablée, ces courtisans qui, dans l'espace d'une minute, avaient passé de la soumission à la révolte, le peuple entier reculant d'épouvante devant cette reine frappée, au milieu de son triomphe, de la colère céleste, et qui restait seule, abandonnée de tous, comme si son approche eût été contagieuse, comme si son regard eût donné la mort ; toute cette scène offrait un aspect à la fois si grand et si misérable, si horrible et si saisissant, que pas un de ceux qui en furent les témoins ne se retira sans être persuadé qu'une volonté humaine eût été impuissante à enfanter seule un pareil résultat, qu'un acte de justice aussi imposant ne devait être attribué qu'à une divine et providentielle intervention.

Marie, toujours debout sur les degrés de l'autel, contemplait, dans une immobilité effrayante, les incidents de cette scène affreuse, comme l'incendiaire observe, avec une muette horreur, les progrès du feu que ses mains ont allumé. Ses lèvres tremblantes s'entreouvrirent cependant bégayer ces mots que lui arrachait déjà le repentir :

— Qu'ai-je fait ! qu'ai-je fait !

Presque au même instant, la reine, dont la couronne venait de rouler à terre, comprit sans doute par l'éclair d'une révélation subite que tout était fini pour elle en ce monde. Elle sentit un voile funèbre s'étendre sur ses yeux, et, tombant à deux genoux, elle s'écria :

— Mon Dieu ! mon Dieu, prenez pitié de moi !

XX.

TRANSITION.

Pendant deux jours, Naples fut livrée à la plus effroyable anarchie ; mais les Hongrois, toujours à la piste des mouvements qui pouvaient tourner à leur avantage, ne tardèrent point à relever la tête, et les principaux représentants du parti s'emparèrent, sans beaucoup d'efforts, d'un pouvoir qui devait évidemment devenir la proie du plus audacieux.

Toute opposition de la part du peuple était matériellement impossible. L'excommunication

prononcée au nom du pape contre la reine Jeanne l'avait privée à jamais du prestige divin qui, à cette époque surtout, entourait d'une seconde auréole les fronts couronnés. On rencontrait dans les rues de Naples des gens qui se signaient dévotement en entendant le nom de celle qui avait été la reine, et une vaste solitude s'était établie spontanément aux environs de la cathédrale où l'anathème avait été fulminé.

Cependant, le lendemain de l'événement, quelques hardis visiteurs avaient osé parcourir l'église abandonnée, et leurs rapports n'avaient fait qu'augmenter les terreurs superstitieuses qui germaient au fond de tous les esprits. Jeanne s'était enfuie sans être vue de personne. Marie de Duras avait également disparu. Le cadavre même de Robert de Baux, de ce martyr innocent dont la louange était dans toutes les bouches, ce cadavre même ne gisait plus dans la galerie des tombeaux souterrains. On l'y avait cherché vainement pour lui rendre les honneurs de la sépulture.

Cette circonstance fut, parmi plusieurs autres non moins étranges, celle qui frappa le plus vivement l'imagination des Napolitains. On attribua généralement à une puissance surnaturelle l'enlèvement de ce corps, pendant la nuit qui avait suivi le crime, et l'on crut que Dieu avait voulu soustraire ainsi l'âme d'un juste à l'influence d'un lieu maudit.

Quant à Raynaud, il subissait les conséquences du serment qu'il avait prononcé entre les mains du cardinal Aimeric ; ce dernier avait tenu sa parole, car Jeanne avait bien effectivement maintenu le père dans ses charges publiques, et confirmé le titre du fils comme allié de la maison d'Anjou et mari de la duchesse de Duras. Si, plus tard, les choses avaient tourné contre toute prévision, si Robert était demeuré victime du choc de deux passions contraires, Raynaud n'en pouvait accuser le cardinal, et rien ne pouvait le délier d'une parole donnée sous des conditions qui, par le fait, s'étaient trouvées fidèlement remplies. L'amiral se vit donc obligé à une obéissance passive, quand Aimeric, au sortir de l'église, lui enjoignit de monter à cheval et d'aller porter à Louis de Hongrie, alors en observation à dix lieues environ de Naples, la nouvelle de la chute de Jeanne.



EPILOGUE.

L

LE REFUGE.

Jeanne, excommuniée, n'avait trouvé dans sa fuite ni asile ni abri. Elle suppliait, on détournait la tête; elle frappait, on n'ouvrait pas. Ne sachant où elle allait, elle arriva comme une folle à Aversa. Là, elle put entrer; car, aussitôt après la mort d'André, on avait brisé les portes du couvent qui depuis était resté abandonné. Pendant deux jours entiers elle n'aperçut pas un visage ami; elle n'entendit pas un mot de consolation. Sa misère ne lui avait laissé ni flatteurs, ni courtisans, ni aucun de ces ardents défenseurs dont la fortune est un reflet de celle du souverain, et dont l'étoile disparaît le jour où s'éteint le foyer auquel elle emprunte sa lumière. Deux femmes seulement, de celles qui n'avaient jamais franchi le seuil des appartements de la reine au Château-Neuf, s'étaient constituées les compagnes volontaires de son infortune et de son exil. Pour ces deux êtres à l'âme privilégiée, Jeanne était encore la reine, et ce leur fut un grand bonheur de pouvoir approcher de si près celle qu'elles étaient habituées à n'apercevoir que de loin, à la dérobée, les genoux

tremblants et la tête inclinée. Elles avaient admiré la reine au milieu de son entourage de pourpre et d'or; peut-être l'aimaient-elles maintenant qu'elle portait une longue robe noire, symbole éloquent de ses douleurs et de son repentir. Ces deux femmes, nées du peuple, et généreuses comme lui, ces deux femmes qui avaient osé s'attacher à l'avenir de la reine déçue et aux pas de la femme maudite, l'histoire n'a jamais dit leurs noms, Jeanne elle-même ne les a peut-être jamais sus. Hélas! la postérité distribue ainsi sa justice: aux vices éclatants, la renommée; aux vertus modestes, l'oubli.

La matinée était brumeuse et sombre, et les sifflements prolongés du vent retentissaient comme des soupirs lugubres au sein des forêts épaisses qui avoisinaient le monastère d'Aversa.

Jeanne, accoudée sur l'entablement de pierre d'une croisée dont les vitraux brisés attestaient l'abandon dans lequel on avait laissé le couvent depuis la mort du roi, Jeanne parcourait d'un minutieux élan de sa pensée les diverses phases de son existence si remplies de tristesse et d'agitations. Sa mémoire se reportait involontairement vers l'époque où le sceptre de la Sicile lui servait

de talisman pour conquérir l'admiration de tous ; puis, soudain, après ce souvenir donné au passé, le présent se dressait devant elle comme un fantôme inexorable et vengeur. En comparant ces deux époques de sa vie, en songeant à la destinée cruelle qui, de si haut, l'avait précipitée si bas, son esprit s'égarait, et sa tête devenait brûlante. La reine, au moment où nous la retrouvons, était en proie à une de ces hallucinations terribles, qui ne lui laissent, depuis le jour de sa fuite, ni trêve ni repos. Son désespoir, longtemps concentré dans sa poitrine, finit par éclater sur ses lèvres, et elle s'écria :

— Seule ! toujours seule ! Ils m'ont tous abandonnée, tous, ils ont refusé de me suivre.... et sans la pitié de deux pauvres femmes qui n'ont pas craint de me faire le sacrifice de leur âme, je serais morte.... morte de misère et de faim ! Ah ! la malédiction est comme la peste. Elle creuse un abîme sous nos pas, elle fait un vaste désert autour de nous !... Oui, oui, ils devaient tous me fuir, et je ne saurais m'en plaindre, car si la reine de Naples avait droit au respect du peuple, Jeanne la maudite ne mérite plus que le mépris.

Un accablement profond succéda à cette expression spontanée de ses souffrances. Elle s'assit. Quelques minutes se passèrent, et elle murmura dans un scapir :

— Jacques ! lui aussi !

Et elle retomba accablée. Mais tout-à-coup son œil brilla, elle se leva avec une énergie dont elle ne semblait plus capable, et, comme si elle poursuivait un précieux souvenir, elle s'écria :

— Mais elle ! mais Marie ! m'abandonner, elle, ma sœur !

Son regard demeura un instant fixe et sans larmes. Bientôt après ses cils se mouillèrent, ses mains se joignirent, et elle reprit en sanglottant :

— Ma pauvre Marie ! oh ! je l'aimais pourtant bien !...

A peine avait-elle dit ces mots, qu'elle s'arrêta, frappée sans doute d'une idée sombre. Elle promena lentement ses regards sur les murs délabrés du couvent, sur les fenêtres que le vent avait brisées, sur les vêtements de deuil qu'elle portait elle-même, en un mot sur tout ce qui lui représentait, sous une forme visible et animée, cette ruine irréparable d'un malheur sans retour, qui était l'œuvre infernale de Marie de Duras. Sa

physionomie exprima alors un indicible sentiment de terreur, de trouble et d'hésitation.

Mais ce mouvement passa plus vite et laissa moins de traces que l'éclair.

— Loin de moi, dit-elle, loin de moi, pensées de haine et de vengeance ! Que puis-je reprocher à Marie ? ses crimes ne sont-ils pas mon ouvrage ? ne les ai-je pas provoqués ? Oh ! qu'elle vienne, mon Dieu ! qu'elle vienne ! ne me laissez pas mourir sans revoir ma sœur !

Et aussitôt se précipitant vers la fenêtre, Jeanne laissa échapper un cri que répétèrent les échos d'Aversa et qui dut sortir des replis les plus secrets de son cœur. Elle essaya de parler encore, mais sa bouche était muette et n'articulait que des sons confus. Dans sa faiblesse, elle ne pouvait que regarder et sourire. Enfin, le poids qui étouffait sa poitrine parut s'alléger peu à peu, et elle continua avec tous les dehors d'une joie insensée :

— Oh ! je savais bien, moi, qu'elle ne m'avait pas oubliée ! je savais bien qu'elle viendrait !

La duchesse de Duras ne tarda pas en effet à paraître au seuil de la porte d'entrée. Mais, comme Jeanne, immobile d'émotion, ne tournait point les yeux de son côté, Marie croyant deviner que sa présence lui était importune, courba tristement le front et lui dit :

— Jeanne, je vous fais horreur, n'est-ce pas ? Oh ! écoutez-moi sans colère et pardonnez-moi d'être venue... Je ne voulais que vous voir, vous demander grâce et partir !

— Partir ! répéta Jeanne avec effroi. Oh ! non, restez, je le veux, je vous en supplie.

— Vous me suppliez de rester !

— Oui,... approchez,... plus près,... plus près encore...

— Alors, permettez donc, Jeanne, que j'embrasse vos genoux...

— Que faites-vous ? dit la reine en essayant vainement de relever sa sœur.

— Je vous demande pardon, Jeanne, de vous avoir dépouillée de votre sceptre et vouée à l'exil. Je vous demande pardon de tout le mal que je vous ai fait.

— Juste ciel ! c'est toi qui t'accuses !

— Mes crimes ne sont-ils pas assez nombreux ?

— Tes crimes ! Oh ? je les ai comparés à celui dont je me suis rendue coupable envers toi et je me suis dit qu'à lui seul il les valait tous. Tu n'as reçu

de moi qu'un seul coup, Marie, mais je t'ai frappée au cœur.

— Oh ! quoi que tu dises, reprit la duchesse, c'est moi que Dieu condamne !

— Eh bien ! répondit la reine, je prierais tant qu'il aura pitié de toi.

— De moi ! tu ne me maudis donc pas ?

— Tu le vois bien.

En même temps, Jeanne ouvrit ses bras et Marie s'y jeta en pleurant. Cette étreinte fut longue et silencieuse. Il est en effet des mouvements de l'âme que la parole étoufferait en les voulant exprimer ; il est des repentirs qui n'ont besoin pour s'épancher que d'une volonté bien sentie et d'un échange loyal accompli de cœur à cœur, sous le regard seul de Dieu.

Marie cependant avait tellement redouté cette entrevue, et l'accueil de Jeanne l'avait saisie d'une stupefaction si profonde qu'elle craignit d'avoir trop vite espéré. Aussi murmura-t-elle en tenant les deux mains de sa sœur :

— Il est donc possible que tu me pardonnes tout ce passé terrible !

— Il faut en détourner nos regards, répondit vivement la reine, car il nous effrayerait toutes deux. Dieu nous a réunies, ... jouissons sans arrière-pensée de ce moment de bonheur.

— Ainsi, j'ai retrouvé ma sœur ! dit la duchesse.

— Comme je devais retrouver Marie, reparti la reine.

L'entretien qui suivit entre les deux sœurs fut touchant et solennel. Marie, malgré toutes les épreuves qui avaient bouleversé son âme, était redevenue ce qu'elle avait été jadis, la bonne et douce Marie. Elle sentait renaitre, à la vue de cette misère infinie, la sympathie si puissante qui l'entraînait autrefois vers sa sœur bien aimée. Elle prit l'engagement à la face du ciel, puisque son amitié était l'unique ressource de Jeanne, de consacrer toute sa vie, sinon à lui rendre le bonheur, c'était désormais impossible, du moins à adoucir l'amertume de ses maux. En un mot, elle lui promit un dévouement qu'on pourrait appeler expiatoire.

A cette promesse, Jeanne répondit par un soupir.

— C'est cela, dit-elle, toujours toi qui te dévoues, qui te sacrifies... Mais, est-ce ma faute, à moi, si je suis l'esclave de mon cœur, en dépit de mes résolutions et de mes volontés !.. Tiens,

Marie, dans ce moment même, brisée par tant d'émotions à la fois, mon âme s'élance encore vers un passé que je déteste, je pense encore à ce fatal amour qui nous a désunies et je sens bondir sur mes lèvres un nom qui, pourtant, ne devrait jamais être prononcé entre nous.

— Prononce-le, ce nom, répondit Marie avec douceur, car je ne sais point pardonner à demi...

— Ah ! tu vaux mieux que moi, dit Jeanne avec tendresse.

— Ne parlons que de Jacques, reprit Marie en souriant tristement.

— Où est-il ? qu'est-il devenu ? s'écria Jeanne d'un accent altéré qui prouvait que ce nom agissait encore sur elle au point de lui faire tout oublier.

Marie hésita.

— Juste ciel ! reprit Jeanne, aurait-il quitté l'Italie ? serait-il mort ?

— Non, répondit la duchesse dont les traits exprimèrent une sorte d'inquiétude. Rassure-toi, il connaît ta retraite... il viendra plus tôt que tu ne l'espères.

— Oh ! merci, dit la reine trop préoccupée de ce nouveau bonheur pour chercher à lire dans la physionomie de la duchesse. Il viendra, et c'est par toi que j'apprends son arrivée ! Oh ! mais vois donc, Marie, quelle heureuse journée ! tu es là, nous avons échangé le pardon ; ... la haine s'est retirée de nos cœurs, ... oh ! Marie, j'allais mourir et tu m'as rendu la vie !

Marie allait répondre quand un bruit de pas retentit dans l'escalier. Jeanne alla vers la porte et revenant pâle d'effroi :

— Marie, dit-elle, il faut te cacher.

— Qui donc vient là ?

— Celui dont la haine te poursuivra désormais sans cesse, l'amiral Raynaud de Baux.

— L'amiral ! que peut-il te vouloir ?

— Je ne sais, mais au nom de notre amitié, sœur, cache-toi, cache-toi.

Et elle entraîna Marie vers une porte voisine.

La duchesse venait à peine de sortir quand l'amiral entra.

II.

DERNIERS RÊVES.

A la vue de l'amiral, Jeanne eut un sinistre pressentiment. Bien que personnellement elle n'eût rien à lui reprocher, elle ne l'avait jamais ammis-

tié complètement; et si, dans l'aveuglement d'une folle passion, elle avait paru prendre parti pour lui contre sa sœur, elle ne lui avait jamais pardonné devant sa conscience un outrage dont la souillure avait rejailli sur son blason.

— Amira!, s'écria-t-elle en étendant les mains vers lui, venez-vous ici pour m'accabler, pour me perdre?

— Je viens vous sauver, répondit Raynaud.

— Me sauver! répéta la reine avec égarement.

— Êtes-vous donc résignée à votre sort? dit l'amiral en l'examinant avec attention, et n'espérez-vous plus dans l'avenir?

— Et que puis-je prétendre, sans ressources, sans amis?

— Les amis! dit Raynaud: un revers les chassa, un succès les ramène.

— Mais l'anathème qui m'a frappée!

— On peut le frapper d'impuissance!

— Mais je ne vois nul moyen...

— Il en est un.

— Lequel?

Raynaud fit attendre quelques minutes sa réponse, puis pesant longuement sur chacune de ses paroles, et enveloppant Jeanne d'un profond regard afin d'épier l'effet que sa proposition produirait sur elle, il lui dit:

— Qui vous a détronée? le saint-père. Qui a lancé contre vous l'excommunication? le saint-père; car il a confirmé tout ce qu'a fait le cardinal Aimeric. Eh bien! contestez au saint-père ce titre, qui est toute sa puissance, et sa décision n'existe plus.

— Oh! que me conseillez-vous là? répliqua Jeanne toute tremblante. Le pape, c'est l'élu de Dieu... Le braver en face, ce serait renoncer à mon salut éternel... Non, amiral, non! Je ne le ferai pas...

— Vous vous effrayez à tort, madame, et le conseil que je vous donne...

— Est d'attenter à notre mère la sainte Eglise!

— Non, mais de lui reconnaître un autre chef. Et ce chef serait Clément VII, que treize cardinaux viennent d'élire pape au consistoire d'Aragui. Il y a lutte; profitez-en. Appuyez les prétentions de Clément contre celles d'Urbain, et, pour la seconde fois, ma flotte est à vous!

Jeanne était incrédule. Le coup qui l'avait abattue lui avait retiré toute foi dans l'avenir. Un lé-

ger mouvement de tête traduisit le sentiment de défiance qui remplissait son cœur.

Dites un mot, reprit l'amiral avec assurance, et, sur-le-champ, j'écris cette protestation; vous n'aurez plus qu'à signer.

— Mon Dieu! s'écria la reine? suis-je bien éveillée? Est-ce bien vous, amiral, qui êtes-là, qui me parlez d'espérance et d'avenir? Ah! ce sont des mots que je n'osais plus prononcer. Eh bien! peut-être suivrai-je vos conseils, peut-être trouverai-je encore la force de lutter. Allez donc, allez tracer ce manifeste qui doit me relever de ma déchéance à la face de l'Europe, et tout à l'heure...

— Vous signerez? demanda Raynaud.

— Peut-être!... une minute seulement!... le temps de me recueillir.

En finissant de parler, Jeanne conduisit l'amiral vers la porte opposée à celle par où Marie s'était retirée. Une double émotion jetait alors la reine dans une étrange perplexité. En effet, l'arrivée de Raynaud lui inspirait à la fois l'espoir le plus brillant et les appréhensions les plus tristes. Elle voulait bien croire à la sincérité de Raynaud, qui venait, contre toute prévision, d'ailleurs, lui fournir les moyens de disputer aux foudres de l'église une vie frappée par l'anathème. Mais elle craignait que l'aspect de sa sœur Marie n'excitât en lui de nouveaux et terribles ressentiments. Eblouie cependant par le langage plein d'assurance dont s'était servi l'amiral, et trop profondément accablée pour dédaigner l'appui qu'on lui offrait, quel qu'il pût être, elle résolut en elle-même de résister à un sentiment de méfiance qui pouvait être injuste, et de ne point refuser un secours que lui envoyait peut-être la pitié du ciel.

Ces diverses réflexions passèrent, du reste, rapidement dans son esprit, et s'empressant de rappeler sa sœur:

— Tu l'as entendu, lui dit-elle.

— Oui... et j'en frémis encore! répondit Marie.

— Quoi! tu redouterais?

— Tout de la part de cet homme dont l'âme est un mystère inexplicable et qui n'a jamais reculé devant la mort dans un combat, ni devant une trahison, quand elle a dû servir à ses projets de vengeance et d'ambition.

Jeanne fut un instant ébranlée. Cependant, l'avenir prédit par l'amiral était si beau, qu'elle ne put se résoudre à y renoncer.

— Eh bien ! reprit-elle avec un triste soupir, qu'importe quand je serais encore une fois trahie ! N'ai-je pas descendu jusqu'à son dernier degré l'échelle des misères et du désespoir ? Va ! je serais trop coupable de reculer devant cette tentative suprême. Humiliée et vaincue, qu'il me reste au moins la gloire de ne pas accepter ma défaite ! Raynaud est là, demeure ici, car il ne faut pas qu'il te voie, et je saurai l'éloigner sans que ta présence ait réveillé sa haine... Adieu ! Je vais le rejoindre. Il écrit une protestation contre les droits de Louis de Hongrie qui se pare de mes dépoilles.

— Prends garde, dit Marie, si c'était un piège !

— Ne crains rien. Une voix secrète me dit d'espérer et de marcher droit au but, si je veux l'atteindre. Je vais signer cette protestation, Marie, la signer d'un titre que je n'osais plus me donner, d'un nom que je croyais perdu pour toujours : Jeanne I^{re}, reine de Naples et de Jérusalem !

A la vue de cette joie impétueuse, de cet enthousiasme irrésistible, Marie fut saisie d'une pitié profonde. Cette femme, accablée en apparence, avait encore en elle toutes les exaltations secrètes attachées au titre de reine. Elle mêlait encore ses projets d'ambition à ses rêves d'amour !... Pauvre insensée !

Marie avait d'autant plus de raison de plaindre sa sœur, qu'elle venait de rencontrer, aux portes du monastère d'Aversa, le prince Jacques d'Aragon lui-même, et qu'elle avait cru découvrir que son amour pour la reine s'était subitement transformé en une insurmontable aversion. Ils n'avaient échangé que quelques mots, et cependant Marie en avait assez entendu pour comprendre que la révélation des crimes de Jeanne et de sa longue hypocrisie élevait entre elle et lui une barrière désormais infranchissable.

Cependant, pressée de pénétrer dans le monastère, elle lui avait promis de lui accorder quelques instants d'entrevue aussitôt que Jeanne l'aurait quittée.

Or, la reine s'était éloignée et la duchesse de Duras, impatiente de connaître enfin toute la pensée de Jacques, courut à la porte du fond qui donnait sur une salle basse où il attendait son retour. Elle l'appela d'une voix tremblante, et comme il hésitait à monter, elle ajouta :

— Jeanne n'est plus là ; venez, monseigneur.

Cette fois, l'enfant obéit, et, entrant non sans jeter autour de lui un regard de méfiance :

— Etes-vous bien seule, madame ? demanda-t-il.

— Mais pourquoi cette question, dit Marie en observant attentivement le prince. Craindriez-vous que la reine ?

— Oh ! je ne puis, ... Je ne veux pas la voir.

— Quel langage ! s'écria la duchesse. Avez-vous donc oublié ?...

— Non, non ! je me souviens au contraire.

— N'a-t-elle pas, dit Marie avec effort, été la fiancée de votre cœur ?...

— Dites le démon de ma vie !

— Mais alors, que venez-vous chercher dans ce monastère, où vous deviez savoir que Jeanne s'est réfugiée ?

— Ce n'est point Jeanne que j'y viens chercher, madame... Une autre femme est venue à Aversa, et c'est elle que j'y ai suivie...

— Une autre que la reine !... Eh qui donc ?

— Sa sœur !

— Jacques ! s'écria Marie qui ne pouvait plus contenir son émotion... Jacques, qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire, répondit l'enfant, que j'ai trop souffert et qu'il est temps que cette douleur éclate. Cela veut dire que je me suis tu trop longtemps et qu'il faut que je parle ! Peu d'heures nous séparent, Marie, de la scène affreuse qui fut le signal de votre départ de Naples, et pourtant que d'orages ont bouleversé l'état, que de révolutions se sont accomplies dans nos âmes !

Depuis ce jour il m'a semblé que chaque minute dissipait autour de moi le plus merveilleux comme le plus épouvantable des rêves !

A la seule image, au seul nom de Jeanne, je sentais encore mes yeux se mouiller, mon cœur battre avec violence ;... mais ces émotions, bien différentes de celles que j'éprouvais jadis, étaient pour moi-même un mystère. J'avais beau m'interroger, je ne trouvais en moi que doute et contradiction !... Je voyais la reine malheureuse, et je ne la plaignais pas ; je la croyais fugitive et je ne la suivais pas ! D'où venait ce changement ? Était-ce le meurtre de son époux ? Était-ce le châtement dont venait de la frapper l'église qui ôtait à Jeanne le prestige qui m'avait séduit ? Non, cela ne pouvait être, car qui dit amour dit en même temps miséricorde infinie ! Alors, c'est à mon cœur

que j'ai demandé le secret de cette indifférence, de cet éloignement, de cette haine, et mon cœur m'a répondu : Marie! en remettant sous mes yeux une image trop méconnue, en rappelant sur mes lèvres un nom trop oublié. Oui, Marie, c'est ton souvenir qui a perdu Jeanne dans mon esprit. J'aurais trouvé peut-être une excuse à toutes ses fautes, un pardon pour tous ses crimes!... Mais t'avoir réduite à cette profonde infortune, t'avoir conduite, toi si douce, toi si bonne, de l'innocence à l'idée du crime, du désespoir à l'assassinat!... voilà ce qui était odieux, irrémissible, infâme! Et j'ai fini par comprendre, Marie, que je ne haïssais dans la reine ni l'épouse meurtrière, ni la femme maudite, mais la cause de ma trahison, la complice de mon ingratitude envers toi!

— Jacques, s'écria douloureusement la duchesse, votre amour n'est plus à Marie!

— Mon amour! oh! je le sens maintenant, répliqua-t-il avec enthousiasme; il n'a jamais cessé de l'appartenir.

— Que dit-il? murmura Marie, dont l'œil devenait hagard.

— Marie! écoutez-moi....

— Non, répondit la duchesse dont la lutte intérieure se trahissait sur son visage; vous écoutez, ce serait me livrer une seconde fois aux tortures de la jalousie! Si j'ouvrais l'oreille au son de cette voix, je n'aurais plus le courage d'être généreuse; je reprendrais à Jeanne le pardon que je lui ai donné.... Ce serait fait de moi.... Retirez-vous, retirez-vous,.... il est trop tard.

— Trop tard pour rendre la vie à un mourant, reprit Jacques. Oh! non, Marie! cela ne peut pas être. Tu ne seras pas inflexible à mon repentir.... Marie, c'est toi, c'est toi seule que j'aime!!!

Cette fois, ce ne fut pas la duchesse qui répondit, mais une voix mâle, éclatante, terrible, qui fit résonner à l'oreille de Jacques ces deux mots :

— Vous mentez!!!

L'homme qui avait parlé ainsi était entré sans que l'enfant ni Marie s'en fussent aperçus.

C'était Robert de Baux.

III.

L'ÉPOUX DE MARIE.

L'instant qui suivit l'apparition de Robert fut effrayant de silence et d'immobilité. Cette victime arrachée à la mort, et pour ainsi dire sortie de

son tombeau, semblait personnifier Dieu lui-même, et son retour prit, aux yeux de Jacques et de Marie, une sorte de prestige providentiel.

— Robert! s'écria l'enfant blanc de colère.

— Robert vivant! ajouta Marie en se croisant les mains.

— Oui, vous mentez! continua Robert en faisant un pas vers le prince d'Aragon. Vous mentez à elle, et à vous-même!... Eh quoi! vous osez dire à cette femme, monseigneur, que vous l'aimez! Aimer! Savez-vous seulement le sens de ce mot sublime? Aimer Marie! vous! Mais vous avez toujours été son plus impitoyable, son plus cruel ennemi! vous venez lui parler d'amour, vous qui avez sacrifié l'amour à l'ambition;... vous que l'espoir d'un diadème a fait lâche et parjure.... Si vous l'eussiez aimée, est-ce que vous auriez vu la beauté de Jeanne? est-ce que vous auriez follement rêvé de dynastie à fonder, de royaume à conquérir? Si vous l'eussiez aimée, vous auriez détourné les yeux de cette belle couronne de Naples, de peur d'en être séduit; vous l'auriez brisée plutôt que de vous la laisser mettre au front, et surtout, oh! surtout, vous m'auriez tué, moi, votre audacieux rival, moi qui ne devais mourir que de votre main, moi que l'impunité a fait votre égal et à qui vous avez donné le droit de venir vous dire en face: cessez de troubler cette femme, monseigneur, car vous ne l'aimez pas!

— Misérable! s'écria le prince avec force.

— Ah! plus bas, monseigneur, reprit d'un ton d'autorité le fils de l'amiral. Vous êtes devant la duchesse de Duras, et je suis son époux!!!

— Son époux!

— L'homme qui a aimé Marie, reprit Robert, est celui qui, pendant six mois, l'a entourée de dévotion et de respect, qui, seul avec elle, maître de sa destinée, n'a point laissé échapper l'aveu qui brûlait ses lèvres, et qui, après avoir accompli, sans le savoir et contre sa volonté, l'acte de violence le plus inique et le plus hardi, a compté sur la profondeur de sa tendresse pour obtenir son pardon. L'homme qui a aimé Marie est celui qui, frappé par son ordre, a béni la main qui le frappait; celui enfin qui, jeté mourant sur les marches d'une tombe, ne s'est efforcé de retener le sang qui s'échappait de sa blessure que pour lui épargner tout un sombre avenir d'angoisses et de remords.... Car je connais ton cœur, Marie! tu as été égarée, mais non crimé

nelle.... Oublie désormais cet horrible souvenir.... ton innocence t'est rendue, j'en suis la preuve vivante, irrécusable ! relève donc la tête, duchesse de Duras, moi seul pourrais être ton juge, et ton juge vient tomber à tes genoux !

Et Robert tomba en effet aux genoux de Marie, qui, le front incliné, les bras tendus vers lui, semblait aussi lui demander grâce.

— Lui, murmura-t-elle, lui à mes genoux !

Mais le prince d'Aragon lui frappa de la main sur l'épaule en lui disant :

— Debout, messire, debout ! Avant d'implorer la clémence d'une femme, il est du devoir d'un chevalier de régler tous ses comptes d'honneur ; trêve à d'inutiles reproches ! Nous avons derrière nous tout un passé de larmes, de parjure et de désespoir.... C'est ce passé dont il faut effacer les vestiges, c'est ce passé qu'il faut noyer dans le sang !

— Un duel ! s'écria Robert. Eh ! que n'avez-vous parlé plus tôt ! A demain.

— Pourquoi remettre à demain ? dit l'enfant ; sur l'heure, à l'instant même !

— Ah ! reprit Robert avec amertume, je vous ai bien attendu vainement dans ma prison. Vous ne me refuserez pas ce délai,.... il m'est nécessaire pour sauver Marie, pour sauver Jeanne !

— La sauver ! et de quel péril ? demanda Marie.

— Du plus grand, dit Robert, qu'elle ait jamais eu à redouter. Attiré vers ce château par l'espoir de vous rencontrer, Marie, depuis le point du jour, je me suis mêlé aux hommes d'armes qui gardaient la citadelle. Je suis parvenu à leur arracher un secret terrible. Ce monastère doit devenir la tombe de Jeanne.

— Ciel ! fit Marie.

— Il faut donc qu'elle quitte aujourd'hui même l'Italie, ou elle est perdue !

— Mais pourtant, répliqua la duchesse avec un embarras visible, tout à l'heure on a fait à la reine des offres de services....

— Elle doit les repousser.

— Un homme qui se dit son ami l'a engagée à signer une protestation contre les droits du saint-siège.

— Cet ami prétendu est un traître, répondit Robert. Cette protestation est son arrêt de mort !

— Se peut-il ?

— Comment la reine n'a-t-elle pas vu le piège ? Comment n'a-t-elle pas compris que ce témoi-

gnage éclatant de sa rébellion serait porté, non pas à l'anti-pape Clément, mais à Urbain lui-même ?...

— Qui sera impitoyable cette fois, acheva la duchesse d'un ton douloureux. Juste ciel ! si vous saviez... Cet homme, instrument des vengeances de Louis de Hongrie, cet homme, envoyé sans doute par le cardinal...

— Eh bien ?

— C'est votre père !

— Mon père ! Ah ! que Dieu me pardonne, mais j'ai dit la vérité. Cependant rassurez-vous, Marie, peut-être en est-il temps encore.... Je vais courir sur les traces de mon père. Moi qui ai si souvent plié devant lui, je relèverai la tête, enfin, je trouverai une nouvelle énergie dans le sentiment de ses torts et celui de mon droit. Si Dieu est juste, le fils aujourd'hui fera trembler le père. Attendez-moi, je reviens dans un instant.... A bientôt, Marie !

— A demain, monseigneur !

Un abattement profond se peignit sur les visages de Jacques et de Marie, et la sortie de Robert les laissa seuls, livrés à une stupeur également terrible. Tous deux d'ailleurs, muets et séparés l'un de l'autre par une distance de quelques pas, paraissaient vouloir concentrer en eux les réflexions poignantes qui se pressaient en foule dans leur esprit. Cependant Marie, tournant les yeux vers le seuil que venait de franchir Robert en se retirant, s'écria avec l'accent d'une compassion ardente :

— Noble cœur !

Ce cri vint jusqu'à l'oreille de Jacques, qui reprit aussitôt :

— Qu'ai-je entendu, Marie ? ces deux mots....

— Ont trahi ma pensée.

— Vous êtes impitoyable....

— Comme vous l'avez été.

— Vous préférez cet homme, continua Jacques avec un emportement qu'il ne put maîtriser. Vous l'aimez, peut-être !

— J'ai comparé, monseigneur, répondit froidement Marie.

L'enfant demeura atterré. Puis, par degrés, l'expression de violence qui avait un moment durci ses traits, fit place à une expression plus douce de repentir et d'humilité, et il reprit avec résignation :

— Ah ! vous m'accablez, Marie, et vous avez raison. Aveuglé par un fol orgueil, égaré par une

ambition dévorante, partout j'ai semé la souffrance, partout je recueille la haine.... Il faut me soustraire à ce supplice.... Adieu, Marie, je pars.

— Partir ! répéta vivement la duchesse. Partir au moment où la vie de Jeanne est menacée, sans lui adresser une parole de consolation !.. La reine est coupable envers moi, monseigneur, mais envers vous, quels sont ses crimes ? Voulez-vous donc vous joindre à ses bourreaux ? Non ! vous ne le voudrez pas.... Je cours lui dire que vous êtes là, que vous l'attendez....

— Marie, fit Jacques en essayant de la retenir.

— Oh ! restez, reprit Marie suppliante, prouvez du moins à Jeanne qu'il lui reste un ami... Il vaut encore mieux, monseigneur, tromper une femme que la tuer.... Dans un instant elle sera près de vous.

— Attendez ! s'écria Jacques en arrêtant Marie par le bras et en proie à un effroyable délire, moi, revoir la reine ! me retrouver en face de cette femme pour qui j'ai renoncé à ton amour, Marie ! La revoir ! entendre encore une fois ces accents qui ont porté le désordre dans mon esprit et dans mon cœur !.. Non, c'est impossible : ta générosité, ton abnégation, ce conseil que tu me donnes de feindre un amour que je ne ressens pas, viennent d'arracher à Jeanne ce qu'il pouvait lui rester encore de prestige et de séduction.... Et d'ailleurs, est-ce que j'ai aimé Jeanne, moi ? Est-ce qu'il faut donner le nom d'amour à cet égarement inexplicable qui enfante le parjure et la trahison ? Non, non. L'enivrement d'une cour brillante, cette sorte de magie attachée au rang suprême, je ne sais quel vague espoir de reconquérir le trône de mes pères, voilà ce qui m'a jeté aux pieds de cette femme, voilà ce qui m'a rendu insensé. Et aujourd'hui que cette sourde colère gronde au fond de moi-même, aujourd'hui que je sens déborder de mon âme ce ressentiment implacable, je consentirais à dissimuler ma haine et à lui tendre la main !... Oh ! jamais ! ce serait une lâcheté.... Laissez-moi fuir, Marie ; car, elle que je hais, vous que j'aime, je dois vous quitter toutes deux !!

Marie avait la tête en feu, elle ne savait que répondre.

Tout-à-coup une des portes latérales s'ouvrit et Jeanne se montra. Marie courut à elle et Jacques baissa les yeux.

— J'ai tout entendu, dit lentement la reine.

— Mon Dieu ! s'écria l'enfant.

— Oui, tout ! reprit Jeanne, et je ne t'en veux pas, Jacques. Ton mépris, je le comprends, ta haine, je l'ai méritée :... le doigt de Dieu est dans tout ceci, monseigneur. J'ai trahi, je suis trahie à mon tour. J'ai brisé sans pitié le cœur des autres,.... on devait briser le mien sans pitié,.... c'est justice !

Une clameur sourde, continue, grossissante, qui s'éleva alors à l'extérieur du monastère d'Arversa, interrompit soudainement la reine. Marie se précipita vers une des fenêtres du fond pour s'informer d'où venait ce bruit. L'enfant lui-même l'y accompagna. Un coup d'œil suffit à la duchesse pour mesurer le péril, et elle revint vers Jeanne en criant :

— Nous sommes perdues !

— Que veux-tu dire ?

— Robert a trop tardé. Le cardinal Aimeric se dirige vers le monastère. Des soldats gardent déjà la plupart des issues....

— Il faut résister, dit Jacques en mettant l'épée à la main.

— Résister, fit Marie avec angoisse. Mais c'est une armée tout entière.

— Une armée ! eh bien donc ! repartit l'enfant saisi d'un saint enthousiasme, je serai seul contre tous. Jeanne, Marie, adieu, adieu pour toujours ! Puisse-je mourir en vous défendant !

Jeanne perdait visiblement ses forces. L'antithème de l'église ne pesait plus seul sur son front découronné. Le dédain de l'homme qu'elle avait aimé la trait dans son illusion dernière, dans son dernier espoir. Maintenant, que lui importaient ses titres, ses grandeurs et toutes ces vanités superbes dont elle s'était plu à se parer, tant qu'un désir vivace, tant qu'une passion active avaient entretenu dans son âme le foyer divin des grandes choses et des grandes pensées. Jeanne avait vécu par l'amour : il ne lui restait plus qu'à mourir.

— Marie, Marie ! dit-elle d'une voix défaillante. Ah ! tu es bien vengée !

Cependant, le bruit augmentait, les pas devenaient plus distincts, le bourdonnement plus intelligible. Les vieux escaliers du monastère retentissaient du son des hallebardes qui battaient les murailles et des épées qui tremblaient dans leurs fourreaux de métal. La duchesse de Duras abandonna sa sœur pour se précipiter vers la porte principale et en fermer les verroux. Mais

au même instant, cette porte céda sous l'action des coups redoublés, et Marie recula comme devant l'apparition d'un fantôme en s'écriant :

— Ciel ! l'amiral !

Raynaud de Baux, en voyant la duchesse, jeta un cri de joie

— Marie ! dit-il. Enfin, je la retrouve !

Et tirant aussitôt son poignard, il alla droit à elle.

— Oh ! messire, dit la duchesse en l'implorant, grâce pour la reine.

— Ni pour elle ni pour toi ! répondit l'amiral en la frappant, et la renversant pâle et sanglante à ses pieds.

Jeanne poussa un cri terrible, et puisant de nouvelles forces dans le spectacle des douleurs de Marie, elle s'agenouilla, la saisit dans ses bras, et parvint, après de grands efforts, à l'étendre sur un siège. Là, couvrant son front de baisers, et lui faisant un rempart de son corps, elle se tourna vers l'amiral et lui dit d'une voix déchirante :

— Infâme ! qu'as-tu fait ?

— J'ai vengé mon fils, répondit Raynaud toujours impassible et froid.

— Votre fils ! murmura la duchesse en levant faiblement la tête ; alors, vous avez commis un crime inutile,.... car Robert existe.

— Que dis-tu ? s'écria Raynaud dont les yeux purent s'enflammer.

— Je dis, continua Marie dont la voix s'éteignait, je dis que Robert était là tout à l'heure, qu'il va revenir,.. et que je lui avais pardonné.

— Pardonné ! répéta l'amiral en reculant d'horreur. Pardonné ! qu'ai-je osé faire ? Ainsi, l'avenir brillant que j'avais rêvé pour lui pouvait se réaliser !... Marie allait reconnaître ses droits !... mais non,.... tu mens,.... c'est impossible,.... mon fils est mort,.. mort assassiné... et son sang criait vengeance !

Et tout-à-coup Robert parut au bout d'une galerie latérale où plongeait l'œil de Jeanne.

— Regarde, dit celle-ci à Raynaud, tes yeux sont-ils donc obscurcis comme ta raison,.. ne reconnais-tu pas ton fils ?

— Justice de Dieu ! s'écria l'amiral en se retirant à l'écart comme s'il eût craint d'être aperçu de Robert, c'est lui, c'est bien lui !

Alors, le jeune homme entra, et sans voir d'a-

bord ni Raynaud ni Marie, il dit en grande hâte à la reine :

— Tout est perdu, madame, le prince Jacques d'Aragon est tombé frappé d'un coup mortel ; toutes les avenues sont interceptées par les troupes hongroises, et je me suis assuré que la résistance était au-dessus de tout courage humain.

Jeanne se trouvait alors devant Marie et la dérobait ainsi aux regards de Robert ; mais un léger mouvement la lui fit apercevoir.

— Marie ! cria-t-il en la contemplant d'un œil hagard ; Marie !

— Mourante, dit la reine, et voici l'assassin.

Et elle étendit le bras pour dénoncer le père à son fils. Il y eut alors un moment d'épouvante silencieuse et glacée, pendant lequel on n'entendit plus que la respiration inégale de Jeanne, de Raynaud et de Robert, mêlée au râle saccadé de la duchesse de Duras.

— Mon père ! mon père ! s'écria Robert de Baux en allant saisir une des mains de Marie et la baignant de larmes. Ah ! vous avez tué votre fils !

Bientôt ce tableau funèbre eut des témoins plus nombreux. La salle fut en peu de minutes envahie par des chevaliers hongrois armés de toutes pièces, des prélats de tous les rangs, et des soldats portant chacun à la main une torche allumée. Jeanne, à cette vue, fut saisie d'un tremblement convulsif ; mais presque en même temps elle parvint à se rendre maîtresse d'une vaine frayeur et attendit avec une grande tranquillité que l'on décidât de son sort. Elle voulait être reine jusqu'au bout.

Aimeric sortit du groupe des cardinaux et s'avança. Jeanne lui lança un regard foudroyant. Le cardinal y répondit par un sourire funèbre qui ne fut vu et compris que d'elle seule. Elle baisa les yeux.

Alors le cardinal déroula un parchemin et dit :

— Jeanne, vous aviez menti à l'église, et l'église, en mère indulgente, s'était bornée à vous punir dans votre orgueil, dans votre puissance, dans votre grandeur. Mais un nouveau crime est venu aujourd'hui terrifier le monde et consterner la religion. Non contente d'avoir offensé l'église, vous l'attaquez dans la personne de son chef suprême. Votre impunité serait désormais un outrage à Dieu. Les cardinaux l'ont ainsi pensé, et, réunis en concile extraordinaire, ils viennent de

vous condamner au dernier supplice. Préparez-vous à la mort.

— Oh ! pardon, mon Dieu ! pardon, dit la voix éteinte de Marie.

C'était son dernier soupir.

Le cardinal reprit, après une assez longue pause :

— Jeanne de Naples, à cette heure suprême, vos moindres volontés sont des ordres. Que demandez-vous ?

Elle répondit sans se troubler :

— Une heure pour prier Dieu.

IV.

LE BALCON DE FER.

Cette heure lui fut effectivement accordée.

Mais on ne lui permit point de la passer, comme elle en exprimait le désir, près du cadavre de sa sœur. Deux barons lui ordonnèrent de les suivre. Elle obéit.

On lui fit traverser de vastes et sonores galeries, des escaliers obscurs, de longs corridors. Ni elle ni ses guides ne prononcèrent un seul mot pendant ce trajet ; seulement, quand ils furent arrivés à la salle désignée par les juges, l'un des barons lui dit, en lui désignant un prie-Dieu :

— C'est là.

Cependant, avant de réciter ses prières, Jeanne se demanda tout bas où elle était et parut évoquer ses souvenirs. La chambre où l'on venait de la conduire ne lui était pas inconnue, ces murailles nues et délabrées portaient des caractères sans doute invisibles pour tous, mais qui flamboyaient à ses yeux, comme autrefois brillaient aux yeux du dernier roi de Babylone trois mots inconnus tracés avec le feu du ciel. Les colonnes vacillaient sur leurs bases, la voûte menaçait ruine, des gémissements plaintifs s'échappaient du fond des lambris ; elle crut à la fois sentir la terre trembler sous elle, un écho lamentable déchirer son oreille en allant tomber sur son cœur. Tout cela pourtant n'était encore qu'une scène inintelligible, qu'un tableau confus ; mais tout-à-coup son regard rencontra le balcon de fer...

* Alors, un éblouissement rapide passa sur son front, ses genoux plîèrent et elle tomba, pâle et brisée, sur le prie-Dieu.

L'exactitude est le devoir des bourreaux. Quand l'heure de grâce fut passée, ses deux gardiens la firent lever et la menèrent sur le balcon. Alors,

la faiblesse réelle de la femme l'emporta sur la fermeté factice de la reine. Elle leur cria :

— Pitié !

Ces hommes n'avaient sans doute ni oreilles ni cœur. Ils sourirent comme doivent faire les damnés, et, soulevant la reine de leurs bras vigoureux, la lancèrent, malgré ses efforts désespérés, du haut du balcon de fer sur le sol.

Jeanne ne mourut point sur le coup ; son chantement devait durer quelques minutes encore. Ses soupirs allaient cependant s'éteindre et ses yeux se fermer, quand elle aperçut, en soulevant péniblement sa tête ensanglantée, un moine dominicain debout tout près d'elle, immobile, les bras croisés, le front caché sous son capuce et si calme, si insensible qu'on eût dit, à voir tant d'indifférence et de dureté, que c'était l'ange du mal observant avec une joie muette une scène de douleur et de destruction.

Jeanne était mourante. Elle retrouva une fleur de vie pour se révolter contre ce spectateur barbare de ses derniers tourments.

— Qui es-tu donc ? lui dit-elle, toi qui sembles te plaire au spectacle de mes souffrances ?

— Qui je suis ? Je suis un homme de Dieu qui aimait la retraite et qu'un devoir impérieux a jeté dans le tourbillon du monde, un homme qui voulait mourir dans le silence du cloître, et que l'accomplissement d'un grand acte de justice a arraché au service de Dieu.

— Qui es-tu ? répéta la reine dont l'œil étincela comme un éclair.

— Jeanne, ne reconnais-tu pas ce costume ? dit le moine.

— Miséricorde !

— N'as-tu pas vu quelquefois surgir dans tes rêves un juge inexorable qui te demandait compte du sang versé ?

— Qui es-tu ? dit encore une fois la reine.

— Je suis frère Angel, répondit le dominicain d'une voix tonnante, en relevant son capuce.

— Ah ! fit Jeanne en se roulant dans les convulsions de l'agonie.

Elle avait reconnu le cardinal Aimeric.

— J'avais juré de venger André de Hongrie, reprit le moine avec calme. J'ai tenu mon serment.

MOLÉ-GENTILHOMME.

(La Patrie.)



MÉTELLA.

I.

L'automne jetait sur la terre le reflet de son manteau de deuil; déjà les feuilles commençaient à s'envoler sur l'aile des brises, mais le ciel du village d'Albano était toujours bleu, car le printemps a fixé son séjour en Italie.

Une jeune fille se promenait dans un petit jardin attendant à une maison d'une élégante, mais rustique apparence. En marchant, elle récitait des vers; son regard était inspiré, et si le costume villageois qu'elle portait n'eût pas fait deviner son humble origine, on l'eût prise à ses traits nobles, à sa démarche imposante, pour la descendante d'une famille patricienne.

C'est que Métella comptait au nombre des êtres privilégiés du ciel. Singulière bizarrerie de la nature qui avait accablé des dons les plus précieux une simple fille de village! Le désir de la gloire remplissait le cœur de Métella. Pauvre enfant! que demandes-tu, que désires-tu? Crois-tu donc que la gloire soit un jonet fragile et léger à porter? La gloire, c'est un coursier impétueux que tous les hommes veulent monter et qui les renverse

tous, soit dans le présent, soit dans l'avenir. Mais une voix intérieure disait à Métella: Muse inspirée, marche toujours vers ton but ambitieux, car ce qui soulève violemment ton sein, ce n'est pas un sentiment vulgaire, c'est le génie.

Un léger bruit vint troubler l'inspiration poétique de Métella. C'était le frère de la jeune fille qui, tapi derrière une charmille, avançait la tête pour regarder sa sœur, qu'il voulait surprendre. A la vue de Luigi, Métella se tut, et, comme pour expliquer sa promenade matinale, elle éleva la main vers de belles grappes de raisin, dont le cep s'enlaçait tortueusement aux oliviers.

— Pauvre Métella! dit malicieusement Luigi, en sortant de sa cachette; elle fera pourtant à elle seule nos modestes vendanges.

Métella sourit avec tristesse: Je voudrais, dit-elle, en exprimant sous ses doigts le jus d'un grain de raisin, voir les flots de ma vie s'écouler aussi vite.

— Ma sœur est donc bien malheureuse!

— Ah! Luigi, pardonne-moi la peine que je cause à ton cœur, mais l'air que je respire ici m'étouffe

et me fera mourir. Il faudrait à ma poitrine opprimée une atmosphère plus large, à mon regard ambitieux un horizon plus étendu, celui de l'avenir ! J'accepterais jusqu'au malheur, si tout mortel doit passer par l'initiation des larmes. Je préfère le désespoir et la mort à cette continuelle monotonie des jours.

— Prends garde à toi, Métella, la route qui mène à la gloire est bordée de précipices ; beaucoup meurent avant d'arriver ! Que n'as-tu mes goûts simples et paisibles ! Pourquoi le sort a-t-il voulu que notre père eût lui-même une âme et une instruction au-dessus de sa classe ? Métella, la coupe du savoir a été pour toi la coupe de l'infortune !

La jeune fille tendit la main à son frère, et, sans répondre, se dirigea vers son humble demeure, où Luigi la suivit bientôt.

Quelques mois plus tard, lorsque la nuit jetait sur le ciel son voile mystérieux, une femme enveloppée d'une large cape, sortit furtivement de la maison du vieux Geronimo ; elle se glissa dans le jardin, en ouvrit la porte qui donnait sur la campagne et fut bientôt au milieu des champs, libre comme les oiseaux qui volaient devant elle.

C'était Métella. Elle fuyait le toit paternel pour aller chercher à Rome l'accomplissement de ses rêves poétiques.

II.

Une foule brillante remplissait les rues qui avoisinent le théâtre *Valle*. Les voitures marchaient entement à la file, et venaient s'arrêter devant le péristyle du théâtre.

C'est que les Romains s'empressaient tous d'aller entendre une nouvelle improvisatrice arrivée depuis quelques jours dans la ville. On parlait avec enthousiasme de sa beauté ; l'on racontait comment une jeune fille inconnue s'était présentée à l'*Impresario*, pour en obtenir la permission d'improviser sur la scène, et déjà plus d'une femme était jalouse de cette réputation à peine éclosée, que les hommes avaient consacrée.

Enfin la toile se lève. Cette jeune fille si impatientement attendue, elle est là silencieuse, immobile, le front mélancoliquement penché vers sa harpe. Qu'elle est belle ! Comme son regard inspiré s'élève éloquent vers la foule ravie ! Ses longs cheveux noirs tombaient en boucles soyeuses sur ses épaules d'albâtre ; un cercle d'or, pure an-

réole du génie, couronnait son front radieux. Qui aurait pu reconnaître Métella, la simple fille d'Albano, sous la blanche tunique d'une nouvelle pythonisse ?

Un murmure d'admiration passa de bouche en bouche. L'improvisatrice avait déjà captivé tous les cœurs. Un sujet fut donné ; ce sujet, devenu la clé d'un génie encore ignoré, c'était l'ancienne Rome, le berceau des Marc-Aurèle et des Caligula, la ville des grandes vertus et des grands crimes. D'abord, le public s'effraie à l'idée de cette enfant, adolescente encore, qui doit accepter une tâche aussi hardie ; mais à peine l'improvisatrice a-t-elle commencé, que tous prêtent une oreille attentive à l'accent harmonieux de sa voix touchante. Elle s'indigne avec Camille, elle pleure avec Octavie, elle triomphe avec Bérénice.

Brava, bravissima, l'ornatissima, l'illustrissima ! s'écrient les spectateurs exaltés. Les mouchoirs s'agitent, et une pluie de couronnes vient tomber aux pieds de Métella, qui pose la main sur son cœur. A ce geste éloquent, les applaudissements redoublent, la foule trépigne d'enthousiasme. Métella s'avance pour remercier, mais elle s'arrête comme éblouie par l'éclat de sa gloire.... Lorsqu'elle disparaît, on la demande encore. Elle oublie qu'elle fut la fille du vieux Geronimo, pour répondre à la voix publique, qui l'appelle sa *Diva* !

III.

Un an s'était écoulé. Un an ! quel assemblage de jours heureux et de jours néfastes ! que de larmes et de joies les heures avaient emportées dans leur fuite rapide ! Jadis l'espérance s'offrait à Métella comme une fleur que l'avenir ferait éprouver et nommerait réalité ; mais, à son tour, la réalité avait donné naissance à la déception....

La nuit commençait à tomber. Une femme était seule au balcon d'une maison isolée. La brise soulevait mollement ses longs cheveux noirs, une pluie fine pénétrait d'humidité ses vêtements légers ; mais que peuvent faire le souffle du vent et le froid de la pluie à celle qu'une pensée unique absorbe complètement ?

Cette femme, c'était l'improvisatrice. Il y a un an, elle attendait la gloire, maintenant elle attendait l'amour.

Pauvre Métella ! le marquis del Fior était jeune.



et me fera mourir. ~~Il~~ ~~frappait~~ à ma poitrine oppres- | réole du génie, couronnait son front radieux.

ROSE DES ANGLETERRES.



Imp. de Lathuere et F. Jaquet, 17, Paris

Micella



il était noble, il était beau, il parlait au cœur le langage du cœur, tu l'aimas ! Combien tu te sentis heureuse, le jour où tu reparus, plus riche d'un profond amour, devant tes auditeurs attentifs ! Ta voix se faisait pleine de tendresse pour lui qui t'écoutait au milieu de la foule. Chaque parole que tu prononçais n'était plus que le masque du mot : *Je t'aime !* Et lorsque la pensée manquait à ton esprit enivré, tu tournais tes regards vers lui, et la pensée prenait une forme pour venir éclore sur tes lèvres.

Insensée ! tu ne savais pas que dans la balance du monde, les richesses et le rang l'emportent sur la puissance du génie. Il t'aimait ! non, il ne t'aimait pas, puisqu'il mit sur tes jours le sceau de la douleur ! Qu'il fut horrible l'instant où Métella vint recevoir, pâle et souffrante, les couronnes que l'on jetait à son inspiration flétrie ! sa voix était lente et triste, car il n'était plus là pour l'écouter ! Alors le public, ce renégat du malheur, méconnut celle qu'il avait aimée, ce public ingrat, il enseignait aussi comment on oublie ! et chaque jour le marquis allait dans le monde prendre des leçons d'indifférence et d'égoïsme. « Si la foule abandonne Métella, se disait-il, c'est qu'elle ne sera plus jamais ni belle, ni éloquente. Il ne songeait pas que la gloire l'avait perdue, mais que le bonheur lui rendrait la beauté, ce talisman des femmes ; l'inspiration, ce talisman des poètes ! Le marquis fit comme la foule, il méprisait le génie détroné, et le soir que Métella l'attendait, penchée à son balcon, il ne vint pas. Il ne vint pas !

Quelques jours après, la population s'était portée au théâtre Valle pour entendre la dernière improvisation de Métella. La fille d'Albano s'éloignait de Rome pour toujours. Peut-on refuser au cygne d'écouter son chant suprême ; à la fleur, de recueillir le reste de son parfum ? D'ailleurs le monde, cruel dans sa curiosité, voulait observer encore les traces de la douleur sur le visage de son improvisatrice.

— Romains, s'écria-t-elle en passant une main fiévreuse sur les cordes de sa harpe, lorsque je suis venue pour la première fois dans cette arène du génie, je croyais à la gloire, à l'amour, ces dieux pénates du cœur de l'homme abusé. L'avenir semblait se dérouler à mes yeux comme une belle échelle qui, par de longs degrés, menait aux cieux ; mais cette échelle trompeuse s'est repliée,

chaque jour, sous mes pas impatients. Aux premiers degrés, l'air que je respirais était si enivrant que je le crus émané d'une source divine.

« A mesure que j'avançais, l'atmosphère se vicia, et voici que je suis obligée de m'arrêter à peine au commencement de ma course.

« Amour et gloire, belles effigies des espérances déçues, vous ressemblez aux peintures d'Apelle, on vous admire, on vous cherche. on ne vous trouve plus !... Pauvre gloire ! le temps est passé où tu marchais couverte du palladium de la misère, le casque en main pour demander une obole, les yeux fermés comme ceux de l'amour, car les vices du monde devaient être pour vous deux une énigme à jamais indéchiffrable. Mais le fleuve des âges a submergé la civilisation des premiers jours ; vous-mêmes, gloire et amour, vous avez subi le baptême des temps modernes, vous étiez nés au ciel et vous êtes venus aborder à la rive des hommes. Ces derniers, ignorants de trop savoir, ont voulu te faire reine, ô gloire immortelle, toi qui jadis fus déesse.

« D'abord ils ont enlevé à ton front l'aurole du génie pour y poser une couronne vulgaire, plus tard en te nommant leur reine, ils t'ont dérobé ta royauté, et maintenant une courtisane sans pudeur est venue revendiquer tes droits et tes titres, et pour témoigner de sa puissance, elle prodigue à tous ses faveurs. Que te reste-t-il, ô vraie gloire ? un laurier au front pour toi, pauvre victime que l'on conduit au supplice avec l'amour ! Que te reste-t-il, pauvre amour ? une couronne de roses attachée à ton carquois en deuil ; illusion qu'on t'a jetée en arrachant ton bandeau ! Et déjà la gloire et l'amour ont un pied dans la tombe, car la fin de l'amour et de la gloire, c'est la mort ! »

— Encore, encore, ô *carina* ! criait la foule éperdue. Métella avait reconquis tout son empire sur les assistants attendris... Mais en vain lui demandèrent-ils de rester avec eux, l'improvisatrice fut inflexible. O mon Dieu ! murmura-t-elle en voyant Rome à ses pieds, donne-moi la force d'accomplir mon sacrifice ! Elle quitta précipitamment le théâtre ; on courut à sa maison pour l'y chercher, elle était partie ..

Métella retourna chez son père ; dans cette profonde solitude, elle guérit de sa passion et de son rêve poétique.... autant que l'on peut guérir d'une fièvre de gloire et d'un souvenir d'amour !

M^{me} ANNA DES ESSARTS.

Souvenir de Casimir Delavigne.

ADIEU ⁽¹⁾.

Adieu, Madeleine chérie,
Qui te réfléchis dans les eaux,
Comme une fleur de la prairie
Se mire au cristal des ruisseaux.
Ta colline, où j'ai vu paraître
Un beau jour qui s'est éclipié,
J'ai rêvé que j'en étais maître:
Adieu ! ce doux rêve est passé.

Assis sur la rive opposée,
Je te vois, lorsque le soleil
Sur les gazons boit la rosée,
Sourire encore à ton réveil,
Et, d'un brouillard pâle entourée,
Quand le jour meurt avec le bruit,
Blanchir comme une ombre adorée
Qui vous apparaît dans la nuit.

Doux trésors de ma moisson mûre,
De vos épis un autre est roi;
Tilleuls dont j'aimais le murmure,
Vous n'aurez plus d'ombre pour moi;
Ton coq peut tourner à sa guise,
Clocher, que je suis sans retour;
Ce n'est plus à moi que la brise
Lui dit d'annoncer un beau jour.

Cette fenêtre était la tienne,
Hirondelle, qui vins loger
Bien des printemps dans ma persienne,
Où je n'osais te déranger;
Dès que la feuille était fanée,
Tu partais la première, et moi,
Avant toi je pars cette année;
Mais reviendrai-je comme toi ?

Qu'ils soient l'amour d'un autre maître,
Ces pêcheurs dont j'ouvris les bras !
Leurs fruits verts, je les ai vus naître;
Rougir je ne les verrai pas.
J'ai vu des bosquets que je quitte
Sous l'été les roses mourir;
J'y vois planter la marguerite:
Je ne l'y verrai pas fleurir.

Ainsi tout passe, et l'on délaisse
Les lieux où l'on s'est réjété :

« Ici, luira sur ma vieillesse
L'azur de son dernier été. »
Heureux, quand on l'es abandonne,
Si l'on part en se comptant tous;
Si l'on part sans laisser personne
Sous l'herbe qui n'est plus à vous !

Adieu, prairie, où sur la brune,
Lorsque tout dort jusqu'aux roseaux,
J'entendais rire au clair de lune
Les lutins des bois et des eaux,
Qui, sous ses clartés taciturnes,
Du trône disputant l'honneur,
Se livraient des assauts nocturnes
Autour des meules du faneur ;

Adieu, mystérieux ombrage,
Sombre fraîcheur, calme inspirant
Mère de Dieu, de qui l'image
Consacre ce vieux tronc mourant,
Où, quand son heure est arrivée,
Le passereau, loin des larcins,
Vient cacher sa jeune couvée
Dans les plis de tes voiles saints ;

Adieu, chapelle qui protège
Le pauvre contre ses douleurs
Avenue, où foulant la neige
De mes acacias en fleurs,
Lorsque le vent l'avait semée
Du haut de leurs rameaux tremblants,
Je suivais quelque trace aimée,
Empreinte sur ses flocons blancs ;

Adieu, flots dont le courir tranquille
Couvert de berceaux verdoyants,
A ma nacelle, d'île en île,
Ouvrait mille sentiers fuyants,
Quand, rêveuse, elle allait sans guide
Me perdre, en suivant vos détours,
Dans l'ombre d'un dédale humide,
Où je me retrouvais toujours ;

Adieu, chers témoins de ma peine ;
Forêt, jardins, flots que j'aimais !
Adieu, ma fraîche Madeleine !
Madeleine, adieu pour jamais.
Je pars ; il le faut, et je cède ;
Mais le cœur me saigne en partant.
Qu'un plus riche qui te possède
Soit heureux où nous l'étions tant !

CASIMIR DELAVIGNE.

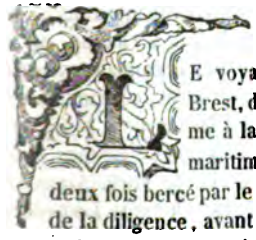
(1) Nous pensons qu'on ne nous saura pas mauvais gré de recueillir cette jolie pièce, qui est regardée comme un chef-d'œuvre de grâce et de sentiment. On sait que Casimir Delavigne l'a composée chez un de ses amis à Saint-Just, près Vernon, d'où il pouvait voir sa propriété de la Madeleine, qu'à son grand regret il avait été obligé de vendre.



Le Songe blanc.

PROLOGUE.

I. — LA FORÊT DE RENNES.



Le voyageur qui va de Paris à Brest, de la capitale du royaume à la première de nos cités maritimes, s'endort et s'éveille

deux fois bercé par le cahoteux balancement de la diligence, avant d'apercevoir les maigres moissons, les pommiers trapus et les chênes ébranchés de la pauvre Bretagne. Il s'éveille la première fois dans les fertiles plaines du Perche, tout près de la Beauce, ce paradis des négociants en farine ; il se rendort poursuivi par l'agréable parfum du cidre de l'Orne et par le patois nasillard des naturels de la Basse-Normandie. Le lendemain matin le paysage a changé : c'est Vitry, la gothique monie, qui penche ses maisons noires et les ruines chevelues de son château sur la pente raide d'une abrupte colline ; ce sont de vastes prai-

ries, plantées çà et là de saules et d'oserales où la vilaine plie et replie en mille fantasques détours son étroit ruban d'azur. Le ciel, bleu la veille, est devenu gris ; l'horizon a perdu son ampleur ; l'air a pris une saveur humide qui énerve l'appareil de la respiration. Au loin, sur la droite, derrière une série de monticules arides et couverts de genets, on aperçoit une ligne noire. C'est la forêt de Rennes.

La forêt de Rennes avait, il y a cent cinquante ans, huit bonnes lieues de tour et des tenues de futaie si haut lancées, si vastes et si bien fourrées de plant à la racine, que les gardes eux-mêmes y perdaient leur chemin. En fait d'usines, on n'y trouvait que des saboteries et aussi, dans les châtaigneraies, quelques huttes où l'on faisait des cercles pour les tonneaux. Au centre des clairières, dix à douze loges groupées et comme entassées servaient de demeures aux charbonniers. Il y en avait un nombre fort considérable, et, en somme, la population de cette forêt passait pour n'être

point au-dessous de 4 à 5,000 habitants. C'était une caste à part, un peuple à demi sauvage, ennemi né de toute innovation, et détestant par instinct et par intérêt tout régime autre que l'antique coutume, laquelle lui accordait tacitement un droit d'usage illimité sur tous les produits de la forêt, sauf le gibier. De temps immémorial, sabotiers, tonneurs, charbonniers et vachers avaient pu, non seulement ignorer jusqu'au nom d'impôt, mais encore prendre le bois nécessaire à leur industrie sans indemnité aucune. Dans leur croyance, la forêt était leur légitime patrimoine : ils y étaient nés ; ils avaient le droit imprescriptible d'y vivre et d'y mourir. Quiconque leur contestait ce droit devenait pour eux un inique oppresseur. Or, ils n'étaient point gens à se laisser opprimer sans résistance.

Louis XIV était mort, Philippe d'Orléans, au mépris du testament du monarque défunt, tenait la régence. Bien que ce prince mit volontairement en oubli la grande politique de son maître, cette politique subsistait, par sa force propre, partout où des mains malhabiles ou perfides ne prenaient point à tâche de la miner sourdement. En Bretagne, la longue et vaillante résistance des états avait pris fin. Un intendant de l'impôt avait été installé à Rennes, et le pacte d'union, violemment amendé, ne gardait plus ses fières stipulations en faveur des libertés de la province. Le parti breton était donc vaincu ; la Bretagne se faisait France en définitive : il n'y avait plus de frontière.

Mais autre chose était de consentir une mesure en assemblée parlementaire, autre chose de faire passer cette mesure dans les mœurs d'un peuple dont l'entêtement est devenu proverbial. M. de Pontchartrain, le nouvel intendant royal de l'impôt, avait l'investiture légale de ces fonctions ; il lui restait à exécuter son mandat, ce qui n'était point chose facile. Partout on accusa les états de forfaiture ; on résista partout. L'association des frères-bretons, organisée pour la défense des libertés de la province, et qui, en réalité, n'avait plus d'objet politique, continua d'exister et d'agir dans l'ombre. C'est le propre de ces assemblées secrètes, de survivre, pour ainsi dire, à elles-mêmes ; la franc-maçonnerie, qui est morte, vivra plus longtemps que nous. Les frères-bretons refusèrent d'abord l'impôt les armes à la main, puis ils cédèrent à leur tour ; mais, tout en cédant,

ils protestèrent. Vingt ans après l'époque où se passèrent les événements que nous allons raconter et qui forment le prologue de notre récit, nous retrouverons leurs traces. Le mystère est dans la nature de l'homme. Les assemblées secrètes ne meurent que de vieillesse, et Dieu sait ce que leur vieillesse dure !

En 1719, presque tous les gentilshommes s'étaient retirés de l'association, mais elle subsistait, vivace, indestructible, parmi le bas-peuple des villes et dans les campagnes. Ce qui restait de frères nobles était l'objet d'un véritable culte. Les châteaux où se retranchaient ces partisans obstinés de l'indépendance devenaient des centres autour desquels se groupaient les mécontents. Ils étaient peut-être impuissants déjà pour agir sur une grande échelle, mais leur opposition (qu'on nous passe l'anachronisme) se faisait en toute sécurité. Il eût fallu, pour les réduire, mettre le pays à feu et à sang.

D'après ce que nous avons dit de la forêt de Rennes, on doit penser qu'elle était un des plus actifs foyers de résistance. Sa population, entièrement composée de gens pauvres, ignorants et endurcis aux plus rudes travaux, était dans des conditions singulièrement favorables à cette opposition, dont le fond est un refus pur et simple, accompagné et soutenu par la force d'inertie. Assez nombreux et unis pour combattre si nulle autre ressource ne pouvait être employée, les gens de la forêt attendaient, confiants dans les retraites inaccessibles qu'offrait à chaque pas le pays, confiants surtout dans la connaissance parfaite qu'ils avaient de leur forêt, cet immense et sombre labyrinthe dont les derniers taillis touchaient à la fois la campagne de Rennes et les faubourgs de Fougères et de Vitré. Dans ces trois villes, ils avaient des adhérents. Le premier coup de mousquet tiré sous le couvert devait amener la plèbe déguenillée des basses rues de Rennes, les historiqnes bourgeois de Vitré, qui portaient encore brassarts, hauberts et salades, comme des hommes d'armes du XV^e siècle, et les habiles braconniers de Fougères. Avec tout cela, il était raisonnable d'espérer que les sergents de M. de Pontchartrain pourraient ne point avoir beau jeu.

Il y avait au monde un homme qu'ils respectaient tant, que si cet homme leur eût dit : Payer l'impôt au roi de France, ils auraient peut-être obéi. Mais cet homme n'avait garde. Il était juste

ment l'un des plus obstinés débris de l'association bretonne, et sa voix retentissait encore de temps à autre dans la salle des états, pour protester contre l'envahissement de la maison de Bourbon.

Il avait nom Nicolas Trembl de la Tremlays, seigneur du Bouëxix-en-Forêt, et possédait, à une demi-lieue du bourg de Liffré, un domaine qui le faisait suzerain de presque tout le pays. Son château de la Tremlays était l'un des plus beaux qui fût dans la Haute-Bretagne. Son manoir du Bouëxix n'était guère moins magnifique. Il fallait deux heures pour se rendre de l'un à l'autre, et durant tout le chemin on marchait sur la terre de Nicolas Trembl. C'était un vieillard de grande taille et d'austère physionomie. Ses longs cheveux blancs tombaient en mèches éparses sur le drap grossier de son pourpoint, coupé à l'ancienne mode. L'âge n'avait point modéré l'ardente fougue de son regard. A le voir droit et ferme sur la selle, lorsqu'il chevauchait sous la futaie, les gens de la forêt se sentaient le cœur gaillard et disaient : — Tant que vivra notre monsieur, il y aura un Breton dans le pays, et gare aux sangsues de France !

Ils disaient vrai. Le patriotisme de Nicolas Trembl était aussi indomptable qu'exclusif. La décadence graduelle du parti de l'indépendance, loin de lui être un enseignement, n'avait fait que grandir son obstination. D'années en années, ses collègues des états écoutaient avec moins de faveur ses rudes protestations ; mais il protestait toujours, et c'était la main sur la garde de son épée qu'il fulminait ses menaçantes diatribes contre le représentant de la couronne.

Un jour, tandis qu'il parlait, messieurs de la noblesse se prirent à rire, et plusieurs voix murmurèrent : — Décidément M. de la Tremlays a perdu la tête !

Il s'arrêta tout-à-coup : une mate pâleur monta jusqu'à son front ; son œil lança un fulgurant éclair. Il se couvrit et gagna lentement la porte de la salle. Sur le seuil, il croisa ses bras et envoya au banc de la noblesse un long regard de défi.

— Je remercie Dieu, dit-il d'une voix lente et durement accentuée qui pénétra jusqu'aux extrémités de la salle ; je remercie Dieu de n'avoir perdu que la tête, lorsque messieurs mes pairs, eux, ont perdu le cœur !

A ce sanglant outrage, vous eussiez vu bondir

sur leurs sièges tous ces fiers gentilshommes. Vingt rapières furent à l'instant dégainées. Nicolas Trembl ne bougea pas.

— Laissez là vos épées, reprit-il. Moi aussi, je fus insulté, pourtant je me retire. Ce n'est point du sang breton qu'il faut à ma colère. Adieu, messieurs. Je prie Dieu que vos enfants oublient leurs pères et se souviennent de leurs aïeux... Je me sépare de vous et je vous renie. Vous avez mis la Bretagne au tombeau ; moi je mettrai du sang sur le tombeau de la Bretagne... Quand il n'est plus temps de combattre, il est temps encore parfois de se venger !

M. de la Tremlays monta sur son bon cheval et prit la route de son domaine. Ceux qui le rencontrèrent ne purent deviner les vindicatives pensées qui se pressaient en foule dans son esprit. Robuste de cœur autant que de corps, il savait garder au-dedans de soi sa colère. Son front restait calme. Son regard errait, vague et indifférent sur le plat paysage des environs de Rennes. Lorsqu'il entra sous le couvert de la forêt, le soleil baissait à l'horizon. M. de la Tremlays contempla plus d'une fois avec convoitise les retranchements naturels et imprenables qu'offrait à chaque pas le sol vierge ; il comptait involontairement ces hommes vigoureux et vaillants qui le saluaient de loin avec une respectueuse affection.

— La guerre, pensait-il, pourrait être terrible avec ces soldats et ces retraites.

Il arrêta son cheval et devenait rêveur. Mais bientôt une idée obsédante fronçait ses sourcils grisonnants. Il se redressait et son œil brillait d'un vague et sauvage éclat.

— Point de guerre ! disait-il alors. Un duel ! Un seul coup ! Une seule mort !

Et M. de la Tremlays, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, combinait un de ces plans dont l'extravagante hardiesse amène le sourire sur les lèvres des hommes de bon sens, et que le succès peut à peine sanctionner, un plan audacieux, chevaleresque, mais impossible et fou, dont l'idée ne pouvait germer que dans un cerveau de gentilhomme campagnard, ignorant le monde, et toisant la prose du présent avec la poétique mesure du passé. Il ne saurait pourtant point se reprendre ni taxer Nicolas Trembl de démesure, parce que son entreprise dépassait les bornes du possible. Il le savait, et son enthousiasme ne lui cachait point la profondeur de l'a-

bime. Mais c'était un de ces hommes à cervelle de bronze, qui voient le précipice ouvert et ne s'arrêtent point pour si peu. Une seule circonstance eût pu se faire hésiter. La maison de la Tremlays n'avait qu'un héritier direct, Georges Tremly, petit-fils du vieux gentilhomme. Que deviendrait cet enfant de cinq ans, frappé dans la personne de son aïeul et dépourvu de protecteur naturel ? Nicolas Tremly supportait impatiemment cette objection que lui faisait sa conscience.

— Si je réussis, pensait-il, Georges aura un héritage de gloire ; si j'échoue, monsieur mon cousin de Vaunoy lui gardera son patrimoine... Vaunoy est un loyal gentilhomme.

Comme il prononçait mentalement ces paroles, une voix grêle et lointaine lui apporta le refrain d'une chanson du pays, sorte de complainte, dont l'air lent, monotone, mélancolique, accompagnait le lugubre récit du trépas d'Arthur de Bretagne, méchamment mis à mort par son oncle Jean-sans-Terre.

M. de la Tremlays tressaillit et se sentit venir au cœur un pressentiment funeste.

— Impossible ! murmura-t-il : Vaunoy est un digne parent...

La voix se rapprochait. Le chant semblait prendre une nuance d'ironie.

— D'ailleurs, poursuivait le vieux gentilhomme, Georges est Breton ; son bonheur, comme son sang, appartient à la Bretagne.

La voix se tut durant quelques secondes, puis elle éclata tout à coup, juste au-dessus de M. de la Tremlays. Celui-ci leva brusquement la tête et aperçut, au haut d'un gigantesque châtaignier dont la couronne, dominant les arbres d'alentour, était vivement éclairée par les rayons obliques du soleil couchant, un être d'apparence extraordinaire et presque diabolique. Son corps, ainsi éclairé, rayonnait une sorte de lueur blafarde. Si un voyageur l'eût rencontré dans les forêts du Nouveau-Monde, il ne lui aurait certainement point accordé le nom d'homme, et l'histoire naturelle de M. de Buffon contiendrait un article de plus : le babouin blanc. Cette créature ressemblait en effet à un énorme singe de couleur blanche : elle sautait d'une branche à l'autre avec une agilité merveilleuse, et, à chaque saut, un faisceau de menus rameaux tombait à terre. Son chant continuait.

Il est à croire que ce n'était point la première

fois que M. de la Tremlays rencontrait ce personnage étrange, car il arrêta son cheval sans manifester la moindre surprise, et siffla comme on fait pour appeler un chien. Le chant cessa aussitôt, et la créature perchée au sommet du châtaignier, dégringolant de branche en branche, tomba aux pieds du vieux seigneur en poussant un grognement amical et respectueux. C'était bien un homme, et pourtant il était plus extraordinaire encore de près que de loin. Les jambes nues, couvertes de poils incolores, supportaient gauchement un torse difforme et de beaucoup trop court. Son cou, osseux et planté en biseau sur sa creuse poitrine, était surmonté d'une face anguleuse, aux os de laquelle se collait une peau blanche et semée de duvet. Ses cheveux, ses sourcils, sa barbe naissante, tout était blanc, et c'était merveille de voir reluire son œil sanglant au milieu de ce laiteux entourage. Aucun signe certain, dans toute sa personne, ne pouvait servir à préciser son âge. Peut-être était-ce un enfant, peut-être un vieillard. L'extrême agilité qu'il venait de déployer éloignait également néanmoins ces deux suppositions. La jeunesse seule pouvait avoir caché tant de vigoureuse souplesse sous cette enveloppe chétive et misérable. Il se releva d'un bond et vint se planter au milieu du chemin, devant la tête du cheval.

— Comment va ton père, Jean Blanc ? demanda M. de la Tremlays. — Comment va ton fils, Nicolas Tremly ? répondit l'albinos en exécutant une cabriole.

Un nuage couvrit le front du vieillard. Cette brusque question correspondait mystérieusement au sujet récent de son inquiète rêverie.

— Tu deviens insolent, mon garçon, grommela-t-il. Je suis trop bon envers vous autres vilains, et cela vous donne de l'audace, ... fais-moi place et que je ne t'y prenne plus !

Au lieu d'obéir à cet ordre prononcé d'un ton sévère, Jean Blanc saisit la bride du cheval et se prit à sourire tranquillement.

— Tu te trompes, monseigneur, dit-il d'une voix douce et mélancolique. Ce n'est pas avec nous, pauvres gens, que tu es trop bon, c'est avec d'autres, que tu aimes et qui te détestent. — Paix ! fou que tu es ! voulut interrompre Nicolas Tremly.

L'albinos ne lâcha point la bride et continua :

— Le père de Jean Blanc va bien. Jean Blanc

veillait hier auprès de lui ; auprès de lui il veillera demain... Hier tu veillais sur Georges Trembl : veilleras-tu sur lui demain, mon seigneur ? — Que veux-tu dire ? — C'est une belle chanson que la chanson d'Arthur de Bretagne... Ecoute : Je sais ramper sous le couvert tout aussi bien que grimper au faite des châtaigniers. Je t'ai suivi longtemps dans la forêt ; tu causais avec ta conscience ; j'ai compris et j'ai chanté la chanson d'Arthur. — Quoi ! s'écria M. de la Tremlays, tu m'as entendu ?... tu sais tout ?... Non, pas tout, ... tu as dit trop de folies pour que j'aie pu te comprendre... Mais, crois-moi, ne laisse pas notre petit monsieur Georges à la merci d'un cousin. Si tu veux t'en aller bien loin, prends ton petit-fils en croupe ; si tu ne le peux pas, tue-le ; mais ne l'abandonne pas... Et maintenant, je vais couper des branches pour faire des cercles de barrique. Nicolas Trembl, que Dieu te bénisse !

L'albinos lâcha la bride et grimpa comme un chat sauvage le long du tronc noueux d'un châtaignier. La nuit commençait à tomber. Le costume de cet être bizarre, formé de peaux de lapins, et blanc comme sa personne, se distinguait à travers les branches qu'il franchissait avec une indescriptible prestesse. M. de la Tremlays se remit en route, tout pensif.

— C'est un pauvre insensé ! se disait-il.

Mais son cœur se serrait de plus en plus, et lorsque la voix de Jean Blanc, se faisant de nouveau entendre, lui jeta, par dessus les têtes touffues des grands chênes, les notes lugubres de la complainte d'Arthur de Bretagne, le vieux gentilhomme eut froid à l'âme et prononça en frémissant le nom de son petit-fils.

II. — LE COFFRET DE FER.

Lorsque Nicolas Trembl franchit la grand'porte de son beau château de la Tremlays, il faisait nuit noire. Il jeta sa bride à ses valets sans mot dire, monta le perron d'un air distrait et se rendit tout droit à la chambre de son petit-fils. Georges dormait. C'était un joli enfant blanc et rose, dont les cheveux blonds se bouclaient gracieusement sur les broderies de l'oreiller. Sans doute un doux songe visitait en ce moment son sommeil, car sa bouche s'entr'ouvrait en un charmant sourire, tandis que ses petites mains s'agitaient et semblaient soutenir une lutte de caresses.

Quand les enfants s'ébattaient ainsi en de joyeux

rêves, les bonnes gens du pays de Rennes disent qu'ils *rient aux anges*. Pensée charmante et poétique, à coup sûr ; mais en Bretagne, tout ce qui est poétique et charmant tourne bien vite à la mélancolie : on regarde cette joie du sommeil comme un présage de mort. L'enfant *rit aux anges*, parce que les anges de Dieu sont là, autour de son chevet, pour emporter son âme au ciel.

Nicolas Trembl se pencha sur la couche de son petit-fils. Sa lèvre barbue toucha la joue fanée de l'enfant qui ne s'éveilla point.

— Arthur de Bretagne ! murmura le vieux gentilhomme qui ne pouvait oublier les paroles de Jean Blanc ; si le dernier rejeton de ma race allait être sacrifié !... Mais non ! cet homme est un fou, et mon cousin de Vaunoy ne ressemble point à l'anglais Jean-Sans-Terre !

Il s'assit auprès du chevet de Georges et donna son esprit à de profondes méditations.

M. de la Tremlays, puissamment riche et noble comme nous l'avons dit, avait perdu son fils unique deux ans auparavant. Ce fils, qui avait nom Jacques Trembl et était père de Georges, avait été de son vivant un homme fort et brave ; Nicolas Trembl lui avait inculqué de bonne heure sa haine pour la France, son amour pour la Bretagne, deux sentiments qui chez lui affectaient tous les caractères de la passion. La mort de Jacques fut pour le vieux gentilhomme un coup bien cruel. Ce n'était pas seulement un fils, c'était l'héritier de ses croyances qui descendait dans la tombe. Il se sentait vieillir. Aurait-il le temps d'inoculer à Georges sa haine et son amour ?

Les monarques, à qui Dieu retire le fils qui devait continuer leur œuvre politique laborieusement commencée, regardent avec désespoir le berceau de l'orphelin royal. Cet enfant mettra vingt ans à se faire homme et il ne faut qu'un jour pour voir crouler une dynastie. Nicolas Trembl n'était pas roi, mais il se regardait comme le dernier représentant d'une pensée vaincue qui pouvait à son tour remporter la victoire. Jacques était son bras droit, son successeur, son *alter ego* ; Georges n'était qu'un enfant. Au lieu d'une arme à l'épreuve, Nicolas Trembl n'avait plus qu'un faible roscau dans la main.

Il y avait, de par la province de Bretagne, une famille pauvre et de noblesse doutense qui se prétendait branche de Trembl et ajoutait ce nom au sien propre. Avant la mort de Jacques, M. de la

Tremlays avait intenté à cette famille de Vaunoy un procès pour la contraindre à se désister de toute prétention au nom de Treml. Le procès était pendant, et, suivant toute apparence, le parlement de Rennes allait condamner les Vaunoy, lorsque Jacques mourut. Ce fatal événement sembla changer subitement les desseins de M. de la Tremlays. Il arrêta l'action pendant au parlement de Rennes, et invita Hervé de Vaunoy, l'aîné de la famille, à se rendre aussitôt près de lui. Celui-ci n'eut garde de refuser l'invitation.

Il traversa la forêt, monté sur son pèlere cheval de labour. Arrivé sur la lisière qui touchait le domaine de Treml et les futaies du Boëxis, il ôta respectueusement son feutre et salua toutes ces richesses, tandis qu'un triomphant sourire relevait les coins de ses rainces lèvres sous les crocs sauves de sa moustache.

Hervé de Vaunoy pouvait avoir alors quarante ans. C'était un petit homme replet, à chevelure roussâtre, dont les exubérants anneaux encadraient un visage souriant et d'expression débonnaire. Ses yeux gris disparaissaient presque sous les longs poils de ses sourcils, mais ce qu'on en voyait était fort avenant et cadrait au mieux avec la fraîcheur vermeille de ses joues. En somme, il avait l'air du meilleur vivant qui fût au monde, et il était impossible de le voir une fois sans se dire : Voilà un excellent petit homme ! La seconde fois, on ne disait rien du tout. La troisième, on pensait à part soi que le petit homme pouvait bien n'être point si bon qu'il voulait le paraître.

Chemin faisant, il inspecta le manoir du Boëxis qu'il trouva très à son gré, ses fermes, métairies et tenues, qui lui parurent bien en point, et les bois dont il admira cordialement la belle venue. Pendant cela, son sourire vainqueur ne le quittait point. On eût dit que le petit homme se voyait déjà dans l'avenir propriétaire et seigneur de toutes ces belles choses. Mais ce qui le flatta le plus, ce fut le château de la Tremlays lui-même. A la vue de ce fier édifice qui ouvrait sur une immense avenue sa grande porte écussonnée, Hervé de Vaunoy arrêta son cheval de charrette et ne put retenir un cri d'allégresse.

— Saint-Dieu ! murmura-t-il tout ému, notre maison de Vaunoy tiendrait avec ses étables, écuries et pigeonniers sous le portail de ce noble château... Il faudrait que monsieur Nicolas Treml, mon cousin, eût l'âme bien dure pour ne point

me donner un gîte en quelque coin, et quand on a pied dans un coin et bonne volonté, le diable fait le reste.

Il souleva le lourd marteau de la porte, et mit de côté son sourire pour prendre un air humble et déceint réservé.

M. de la Tremlays était assis sous le manteau de la haute cheminée de sa salle à manger. A son côté, un grand et beau chien de race sommeillait indolemment. Dans un coin, le petit Georges, âgé de quatre ans alors, jouait sur les genoux de sa nourrice. On annonça Hervé de Vaunoy.

Le vieux seigneur se tourna lentement vers le nouveau venu, et le chien, se dressant sur ses quatre pattes, poussa un sourd grognement.

— Paix, Job ! dit M. de la Tremlays.

Le chien se recoucha sans quitter des yeux le seuil où Hervé se tenait découvert et respectueusement incliné. M. de la Tremlays continuait d'examiner ce dernier en silence. Au bout de quelques minutes, il parut prendre tout-à-coup une résolution et se leva.

— Approchez, monsieur mon cousin, dit-il avec une brusque courtoisie ; vous êtes le bienvenu au château de nos communs ancêtres.

Hervé ne put retenir un tressaillement de joie, en voyant sa parenté, à laquelle il ne croyait guère lui-même, sitôt et si aisément reconnu. Sur un geste du vieux seigneur, il prit place sous le manteau de la cheminée. L'entrevue fut courte et décisive.

— J'espère, monsieur de Vaunoy, dit Nicolas Treml, que vous êtes un vrai Breton ? — Oui, Saint-Dieu ! mon cousin, répondit Hervé, un vrai Breton. — Déterminé à donner sa vie pour le bien de la duché ? — Sa vie et son sang, monsieur de la Tremlays !... Ses os et sa chair ! — Détestant la France !... — Saint-Dieu ! abhorrant la France, monsieur mon digne parent ! — A la bonne heure ! s'écria Nicolas Treml enchanté. Touchez là, Vaunoy, mon ami. Nous nous entendrons à merveille, et mon petit-fils Georges aura un père en cas de malheur.

Hervé fut installé le soir même au château de la Tremlays, et, depuis lors, il ne le quitta plus, Georges lui était spécialement confié et nous devons reconnaître qu'il affectait en toute occasion pour l'enfant une tendresse extraordinaire.

Les choses restèrent ainsi durant dix-huit mois.

M. de la Tremlays prenait Hervé en confiance, il le regardait comme un excellent et loyal parent. Les commensaux du château faisaient comme le maître et Vaunoy avait l'estime de tout le monde, il n'y avait que deux personnages auprès desquels il n'avait point su trouver grâce : le premier et le plus considérable était Job, le chien favori de Nicolas Treml ; le second n'était autre que Jean Blanc, l'Albinos. Chaque fois que Vaunoy entraît au salon, Job fixait sur lui ses deux rondes prunelles et grognait dans ses soies jusqu'à ce que M. de la Tremlays lui eût imposé péremptoirement silence. Vaunoy avait beau le flatter, il perdait sa peine ; Job, en bon Breton qu'il était, avait la tête dure et ne changeait point volontiers de sentiment. M. de la Tremlays s'étonnait souvent de l'aversion que Job montrait à son cousin ; cela lui donnait même parfois à réfléchir, car il tenait Job pour un chien perspicace, prudent et de bon conseil. Mais Vaunoy, d'autre part, était si humble, si serviable, si dévoué ! Et puis, Saint-Dieu ! il détestait si cordialement la France ! Le moyen de concevoir des soupçons sérieux contre un homme qui abhorrait M. le régent ?

Quant à Jean Blanc, sa haine était beaucoup moins redoutable. Jean Blanc, en effet, occupait, dans l'échelle sociale, une position infiniment plus humble que celle de Job. Il était, de son métier, tailleur de cercles, passait pour idiot, et n'eût point pu soutenir son vieux père sans l'aide charitable de M. de la Tremlays. Il était reçu dans les cuisines du château, parce que l'hospitalité bretonne accueillait hommes, mendiants et animaux avec une égale religion ; mais c'était à grand-peine qu'il conquérait sa place au feu, et il lui fallait exécuter bien des cabrioles pour désarmer le mauvais vouloir du maître d'hôtel lors de la distribution des vivres.

— Arrière, méchant lapin blanc ! disait ce chef des valets de Treml. N'as-tu pas honte, gibier de rebut, de demander la pitance d'un chrétien ?

Jean, suivant son humeur, hochait la tête en éclatant de rire, ou baissait ses yeux pleins de larmes. Parfois un éclair de raison ou de fierté semblait traverser sa cervelle. Alors, la bordure enflammée de ses paupières devenait livide, tandis qu'une tache écarlate se dessinait sur sa joue. C'était l'affaire d'un instant. L'écuier Jude prenait le parti du pauvre Albinos dont l'apathie naturelle avait déjà triomphé de sa fugitive colère.

— Un peu plus de charité, maître Alain, disait l'écuier Jude au majordome. Jean Blanc est le fils de son père, qui était un digne serviteur de Treml. Notre monsieur n'entend pas qu'on traite ainsi les bonnes gens de la forêt.

Jude ne mentait point, Nicolas Treml était doux envers ses vassaux ; mais, si accompli que soit le maître, l'insolence, cette gangrène de la valetaille, sait toujours se faire place en quelque coin de l'office.

Alain, le maître d'hôtel, grommelait un juron armoricain et coupait à Jean Blanc un morceau de pain de mauvaise grâce. Celui-ci trempait aussitôt sa soupe, sans rancune apparente, et dévorait avec la plus parfaite égalité d'âme. Quand il avait fini, on lui donnait une seconde écuelle de bouillon bien chaud qu'il portait à son père, Mathieu Blanc, le vieux vannier de la Fosse-aux-Loups.

Cette tranquillité de Jean Blanc, était-elle feinte ou réelle ? nous ne saurions trancher cette question d'une manière précise, et parmi ceux qui le connaissaient, les avis étaient partagés. On s'accordait à reconnaître que sa cervelle ne contenait point la somme d'idées raisonnables que comporte l'intelligence de l'homme ; mais était-il sérieusement idiot ? Tant que durait le jour, il chantait de bizarres refrains sur les couronnes des hauts châtaigniers ; il gambadait le long des chemins ; à vêpres, son blême visage grimaçait à faire pâmer de rire chantres, marguilliers et bedeau. Et pourtant Jean soignait son vieux père avec l'attention délicate d'une fille dévouée ; quand Mathieu avait besoin de remèdes, Jean travaillait le double, et plus d'un paysan affirmait l'avoir vu, le soir, agenouillé et priant au chevet du vieillard endormi. En outre, on le savait capable d'une reconnaissance sans bornes. Il s'était jeté, sans armes, au devant d'un sanglier qui menaçait l'écuier Jude, son protecteur, et il avait escaladé plus d'une fois les hautes murailles du jardin de la Tremlays, rien que pour baiser en pleurant de joie les mains du petit monsieur Georges, le fils de son bienfaiteur. Sa tendresse pour l'enfant était poussée jusqu'à une sorte de passion, et ceux qui ne croyaient point à l'idiotisme de Jean disaient que sa haine pour M. de Vaunoy venait de ce qu'il le regardait comme un intrus, destiné à frustrer le petit Georges de son héritage.

Ils disaient cela quand ils n'avaient point à dire

autre chose de plus intéressant, car, bien entendu, Jean Blanc était un sujet de conversation fort secondaire. A part Vaunoy, qui le craignait vaguement et d'instinct, Jude et M. de la Tremlays, qui ne dédaignait point de causer parfois familièrement avec lui, personne ne s'occupait beaucoup du pauvre albinos. On admirait sa merveilleuse adresse à tous les exercices du corps, comme on eût admiré l'agilité d'un chevreuil de la forêt; sa douteuse folie ne l'entourait pas même de ce mystérieux prestige qui s'attache, dans les contrées demi sauvages, aux êtres privés de raison. Les gens de la forêt se défiaient de sa démenche et ne la trouvaient point de franc aloi. Quant aux femmes, Jean était pour elles un objet de dégoût ou de moquerie. Elles riaient en apercevant de loin sa face enfarinée que nous ne saurions comparer qu'au masque populaire de nos pierrots; elles frissonnaient lorsque le soir elles voyaient briller, sous le neigeux linceul de sa chevelure, l'éclat phosphorescent de ses yeux rouges.

Revenons à Nicolas Tremi que nous avons laissé méditant au chevet de son petit-fils Georges. Sans doute, le sujet de ses réflexions le captivait bien puissamment; car, durant de longues heures il demeura immobile et si profondément absorbé qu'on eût pu le prendre pour l'un de ces vieillards de pierre qui dorment autour des antiques tombeaux. L'horloge du château avait sonné minuit depuis longtemps lorsqu'il secoua sa préoccupation. Il se leva, son visage était sombre, mais résolu. Il saisit la lampe qui brûlait auprès de lui et traversa doucement la salle, assourdissant le sonore cliquetis de ses éperons pour ne point troubler le sommeil de Georges.

— Vaunoy est incapable de me trahir, murmurerait-il; je le crois,.. sur mon salut, je le crois !... Mais loyauté n'exclut pas prudence, et il n'y a que Dieu pour sonder jusqu'au fond le cœur des hommes. Je veux prendre mes précautions.

Le vent des nuits courait dans les longs corridors de la Tremlays. Nicolas Tremi, abritant de la main la flamme de sa lampe, descendit le grand escalier et se rendit à la salle d'armes où Jude Leker, son écuyer veillait équipé et armé. Il lui fit signe de le suivre. Jude obéit aussitôt en silence.

M. de la Tremlays remonta d'un pas rapide les escaliers du château, traversa de nouveau les longs corridors et introduisit Jude dans une petite

pièce qu'il avait choisie pour sa retraite habituelle. Lorsque Jude fut entré, M. de la Tremlays lui indiqua de la main un siège pour qu'il s'assît, et ferma la porte à double tour.

L'honnête écuyer n'avait point coutume de provoquer la confiance de son maître. Quand Nicolas Tremi parlait, Jude écoutait avec respect, mais il ne faisait point de question. Cette fois pourtant, la conduite du vieux seigneur était si étrange, sa physionomie portait le cachet d'une résolution si solennelle que l'écuyer ne put réprimer sa curiosité.

— Mon respecté seigneur,.. commença-t-il.

Nicolas Tremi lui imposa silence d'un geste, et fit jouer la serrure d'une armoire scellée dans le mur. De cette armoire il tira un coffret de fer vide qu'il plaça à terre. Ensuite, prenant au fond d'un compartiment secret de pleines poignées d'or, il les empila méthodiquement dans le coffret, comptant les pièces une à une. Cela dura longtemps, car il compta cent mille livres tournois. Jude n'en pouvait croire ses yeux, et se creusait la tête pour deviner le motif de cette conduite extraordinaire. Quand il y eut dans le coffret cent mille livres bien comptées, Nicolas Tremi le ferma d'un double cadenas, puis venant s'asseoir en face de Jude : (1)

— Demain, dit-il d'une voix basse et calme, tu chargeras cette cassette sur un cheval,.. sur ton meilleur cheval,.. et tu iras m'attendre, avant le lever du soleil, à la Fosse-aux-Loups.

Jude s'inclina.

— Avant de partir, reprit M. de la Tremlays, tu prieras monsieur mon cousin de Vaunoy de se rendre auprès de moi sur-le-champ,.. va !

Jude se dirigea vers la porte.

— Attends ! poursuivit encore Nicolas Tremi ; tu emporteras tout ce dont on a besoin lorsqu'on ne doit point revenir au logis de longtemps... Tu choisiras ta meilleure armure et ta plus longue épée, comme pour une bataille où il faut mourir; tu diras adieu à ceux que tu aimes... As-tu fait tout testament ? — Non, répondit Jude. — Tu le feras, continua M. de la Tremlays.

Jude fit un signe d'obéissance passive et emporta la cassette.

(1) Voy. la gravure sur acier.



autre chose de plus intéressant, car, bien entendu, Jean Blanc était un sujet de conversation fort secondaire. A part Vaunoy, qui le craignait vaguement et d'instinct, Jude et M. de la Trem-

pièce qu'il avait choisie pour sa retraite habituelle. Lorsque Jude fut entré, M. de la Tremlays lui indiqua de la main un siège pour qu'il s'assît, et ferma la porte à double tour.



Illustration of a woman sitting on a chair, holding a long pipe, with a man standing behind her.

Illustration of a woman sitting on a chair, holding a long pipe, with a man standing behind her.

Illustration of a woman sitting on a chair, holding a long pipe, with a man standing behind her.

Illustration of a woman sitting on a chair, holding a long pipe, with a man standing behind her.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX & TILDEN
FOUNDATIONS

III. — LE DÉPÔT.

Nicolas Trembl ne dormit point cette nuit-là. Le lendemain, avant le jour, il entendit dans la cour le pas du cheval de Jude. Presque au même instant, la porte de sa chambre s'ouvrit, et Hervé de Vaunoy parut sur le seuil. Il n'avait plus cet air humble et craintif dont nous l'avons vu s'affubler en entrant au château pour la première fois. Son sourire s'épanouissait maintenant joyeux sur sa lèvre. Il portait le front haut et affectait les dehors d'une franchise brusque, à peine tempérée par un affectueux respect.

— Saint-Dieu ! dit-il en arrivant, vous êtes matinal, monsieur mon très cher cousin. J'étais encore à mon premier somme, lorsque...

Il s'arrêta tout-à-coup en apercevant le sévère et grave visage de Nicolas Trembl, dont l'œil perçant tombait d'aplomb sur son œil et semblait vouloir descendre jusqu'au fond de sa conscience.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-il avec un involontaire effroi.

Nicolas Trembl lui montra du doigt un siège ; il s'assit.

— Hervé, dit le vieux gentilhomme d'une voix lente et tristement accentuée, lorsque Dieu m'a repris mon fils, vous étiez un pauvre homme ; faible, vous souteniez une lutte inégale contre moi qui suis fort. Vous alliez être écrasé.... — Vous avez été généreux, mon noble cousin, interrompit Vaunoy qui se sentit venir une vague inquiétude. — Serez-vous reconnaissant ? reprit le vieillard.

Vaunoy se leva et saisit sa main qu'il porta à ses lèvres.

— Saint-Dieu ! monsieur, s'écria-t-il, je suis à vous, à vous, corps et âme !

Nicolas Trembl fut quelque temps avant de reprendre la parole. Son regard ne se détachait point de Vaunoy.

— Je vous crois, dit-il enfin ; je veux vous croire.... Aussi bien il n'est plus temps d'hésiter ; ma résolution est prise. Écoutez.

M. de la Tremblays s'assit auprès de Vaunoy et poursuivit :

— Je vais partir, pour ne point revenir, peut-être.... Ne m'interrompez pas.... Ma route sera longue, et au bout de la route je trouverai un abîme. La Providence peut me faire surmonter ce danger certain et redoutable ; mais la Providence protégée-t-elle encore le pays breton?...

Mon espoir est faible, et ma ferme croyance est que je vais à la mort. — A la mort ! répéta Vaunoy sans comprendre. — A la mort ! s'écria le vieillard, dont un subit enthousiasme illumina le visage ; n'avez-vous jamais désiré mourir pour la Bretagne, monsieur de Vaunoy ? — Saint-Dieu ! mon cousin, il est à croire que cette idée a pu me venir une fois ou l'autre, répondit Hervé à tout hasard. — Mourir pour la Bretagne !... mourir pour sa mère opprimée, monsieur, n'est-ce pas le devoir d'un gentilhomme ? — Si fait, mais...

— Le temps presse et mon projet n'est point d'entrer dans d'inutiles explications. Quand je ne serai plus là, Georges aura besoin d'un appui.... — Je lui en servirai. — D'un père.... — Ne vous dois-je pas la reconnaissance d'un fils ! déclama pathétiquement Vaunoy. — Vous l'aimerez bien, n'est-ce pas, Hervé, ce pauvre garçon que je vous lègue ? Vous lui apprendrez à aimer la Bretagne, à détester l'étranger :... vous me remplacerez.

Vaunoy fit le geste d'essuyer une larme.

— Oui, reprit le vieillard, en refoulant son émotion au dedans de soi, vous êtes bon, bon et loyal. J'ai confiance en vous, et ma dernière heure sera tranquille.

Il se leva, traversa la salle d'un pas ferme et ouvrit un meuble d'où il sortit un parchemin scellé à ses armes.

— Voici un acte, continua-t-il, que j'ai rédigé cette nuit, et qui vous confère la pleine propriété de tous les domaines de Trembl.

Vaunoy tressauta sur son siège. Ses yeux éblouis virent des millions d'étincelles. Tout son sang se précipita vers sa joue. M. de la Tremblays, occupé à déplier le parchemin, ne prit point garde à ce mouvement de joie délirante. Il continua

— Sans vous mettre dans mon secret, qui appartient à la Bretagne, je puis vous dire que mon entreprise m'expose à une accusation de lèse-majesté. Ce crime, car ils nomment cela un crime, entraîne non seulement la mort mais la confiscation de tous les biens de l'accusé. Il faut que l'héritage de Georges Trembl soit à l'abri de cette chance, et je vous ai choisi pour dépositaire de la fortune de mon petit-fils.

Vaunoy n'eut point la force de répondre, tant sa cervelle était bouleversée par ce événement inattendu. Il mit seulement la main sur son cœur et darda au plafond son regard hypocrite.

— Acceptez-vous ? demanda Nicolas Trembl.

— Si j'accepte ! s'écria Vaunoy, retrouvant à propos la parole ; Ah ! mon cousin, voici donc venue l'occasion de vous témoigner ma gratitude ! Si j'accepte !.. Saint-Dieu ! vous me le demandez !

Il prit à deux mains celles du vieillard.

— Merci, merci, mon noble cousin ! continuait-il avec effusion ; je prends le ciel à témoin que votre confiance est bien placée.

Job, le chien favori de M. de la Tremlays, interrompit à ce moment Vaunoy par un grognement sourd et prolongé. Ensuite, il quitta le cousin où il avait passé la nuit, et vint se placer entre son maître et Hervé, sur lequel il fixa ses yeux fauves. Vaunoy tressaillit et recula instinctivement.

— Le chien et l'idiot ! pensa le vieillard, qui n'était pas pour rien Breton de bonne race et gardait au fond de son cœur cette corde qui vibre si aisément dans les poitrines armoricaines, la substitution.

Il hésita durant une seconde, et fut tenté peut-être de serrer le parchemin ; mais la voix de ce qu'il appelait son devoir le poussait en avant. Il écarta du pied Job avec rudesse et remit l'acte entre les mains de Vaunoy.

— Dieu vous voit, dit-il, et Dieu punit les traîtres. Vous voici souverain maître de la destinée de Trembl.

Le chien, comme s'il eût compris ce que ces paroles avaient de solennel, s'affaissa sur son cousin en hurlant plaintivement.

— Et maintenant, monsieur de Vaunoy, reprit Nicolas Trembl, non par défiance de vous, mais parce que tout homme est mortel et que vous pourriez quitter ce monde sans avoir le temps de vous reconnaître, je vous demande une garantie.

— Tout ce que vous voudrez, mon cousin. — Écrivez donc, dit le vieillard en lui désignant la table où l'attendaient encre, plume et parchemins.

Vaunoy s'assit, Nicolas Trembl dicta :

« Moi, Hervé de Vaunoy, je m'engage à remettre le domaine de la Tremlays, celui du Boffexis-en-Forêt et leurs dépendances à tout descendant direct de Nicolas Trembl qui me représentera cet écrit... »

— Monsieur mon cousin, interrompit Vaunoy, ceci pourrait donner des armes au fisc. Si vous êtes condamné comme coupable de lèse-majesté, cet acte sera naturellement suspect....

- Continuez toujours : « Cet écrit, accom-

pagné de la somme de cent mille livres, prix de la vente desdits domaines et dépendances. » Comme cela, monsieur, le fisc n'aura rien à reprendre. Cent mille livres forment un prix sérieux, quoique bien au-dessous de la valeur des domaines.

Vaunoy demeura pensif. Au bout de quelques secondes, il déplaça le parchemin que lui avait remis d'abord M. de la Tremlays. C'était un acte de vente en due forme. La ligne de ses sourcils qui s'était légèrement plissée, se détendit tout-à-coup à cette vue.

— Allons, dit-il, tout est pour le mieux, puisque telle est votre volonté.... Dieu m'est témoin que je souhaite du fond du cœur que ces papiers deviennent bientôt inutiles par votre heureux retour. — Souhaitez-le, mon cousin, dit le vieillard en hochant la tête, mais ne l'espérez pas. Veuillez signer et parapher votre engagement.

Vaunoy signa et parapha. Puis chacun des deux cousins mit son parchemin dans sa poche.

— Je pense, reprit Vaunoy après un long silence pendant lequel Nicolas Trembl s'était plongé dans sa rêverie ; je pense que ces préparatifs n'annoncent point un départ subit.

Il pensait tout le contraire et ne se trompait point. Sa voix éveilla en sursaut M. de la Tremlays qui se leva et repoussa violemment son siège. Il passa la main sur son front avec une sorte d'égarrement.

— Il est temps ! murmura-t-il d'une voix étouffée. Vous m'avez rappelé mon devoir. Je vais partir. — Déjà ?... — On m'attend, et je suis en retard... Allez, Vaunoy ; faites seller mon cheval. Je vais dire adieu à la maison de mon père et embrasser, pour la dernière fois, l'enfant de mon fils.

Vaunoy baissa la tête avec toutes les marques extérieures d'une sincère affliction et gagna les écuries. Nicolas Trembl ceignit la grande épée de ses aïeux, vaillant acier, damassé par la rouille, et qui avait fendu plus d'un crâne anglais au temps des guerres nationales. Il couvrit ses épaules d'un manteau et posa son feutre sur les mèches éparses de ses cheveux blancs.

Entre sa chambre et la retraite où reposait Georges, son petit-fils, se trouvait le grand salon d'apparat. C'était une vaste salle aux lambris de chêne noir sculptés, dont les panneaux étaient séparés par des colonnettes en demi-reliefs à corniches dorées. Entre chaque panneau pendait un

portrait de famille au-dessus duquel était peint un écusson à quartiers. Nicolas Trembl traversa cette salle d'un pas lent et pénible. Son visage portait l'empreinte d'une austère et profonde douleur. Il s'arrêta devant les derniers portraits qui étaient ceux de son père et de sa mère défunts et se mit à genoux.

— Adieu, madame, murmura-t-il; adieu, mon père. Je vais mourir comme vous avez vécu : pour la Bretagne !

Comme il se levait, un oblique rayon de soleil levant perça les vitraux de la salle, fit scintiller les dorures et mit un reflet de vie sur tous ces raides visages de suzerains et de chevaliers. On eût dit que les nobles dames souriaient et respiraient le séculaire parfum de leur inévitable bouquet de roses; on eût dit que les fiers seigneurs mettaient, plus superbes, leurs poings gantés de buffle sur leurs hanches bardées de fer, en écoutant la voix de ce dernier Breton qui parlait de mourir pour la Bretagne. Avant de quitter la salle, Nicolas Trembl se découvrit et salua les vingt générations d'aïeux qui applaudissaient à son sacrifice.

Le petit Georges dormait encore, mais ce sommeil matinal était léger. Le contact de la bouche de son aïeul suffit pour clore son rêve. Il s'éveilla dans un charmant sourire et jeta ses bras roses autour du cou du vieillard.

M. de la Tremblays avait dit adieu sans faiblir aux images vénérées de ses ancêtres, mais il resta sans force à la vue de cet enfant, seul espoir de sa race, qui allait être orphelin et qui souriait doucement à l'aurore d'un jour de bonheur.

— Que Dieu te protège, mon fils ! murmura-t-il, tandis qu'une larme péniblement contenue mouillait le bord de sa paupière blanchie; qu'il fasse de toi un gentilhomme et un breton!... Puisse-tu ressembler à tes pères, qui étaient vaillants.... et libres!

Il déposa un dernier baiser sur le front de l'enfant et s'enfuit, parce que l'émotion brait son courage.

Dans la cour, Hervé de Vaunoy tenait son cheval par la bride. Ce modèle des consins voulut à toute force faire la conduite à M. de la Tremblays jusqu'au bout de son avenue. Quant à Job, on fut obligé de le mettre à la chaîne pour l'empêcher de suivre son maître. Au bout de l'avenue, M. de la Tremblays arrêta son cheval et tendit la main à Vaunoy.

— Retournez au château, dit-il; nul ne doit savoir où se dirigent mes pas. — Adieu donc, monsieur mon excellent ami ! sanglota Vaunoy; mon cœur se fend à prononcer ces tristes paroles. — Adieu, dit brusquement le vieillard. Souvenez-vous de vos promesses et priez pour moi.

Il piqua des deux et le galop de son cheval s'éleva bientôt sur l'épaisse mousse de la forêt. Hervé Vaunoy garda pendant quelques secondes son visage contristé, puis il frappa bruyamment ses mains l'une contre l'autre en éclatant de rire.

— Saint-Dieu ! dit-il, on m'a donné place en un petit coin, et le diable a fait le reste... Bon voyage, monsieur mon digne parent ! soyez tranquille ! nous accomplirons pour le mieux nos promesses, et vos domaines passeront en bonnes mains !

Il rentra au château la tête haute et le feutre sur l'oreille. En passant près de Job, il frappa rudement le pauvre chien du pommeau de son épée en disant :

— Ainsi traiterai-je quiconque ne pliera point.

Ce jour-là, les serviteurs de Trembl oublièrent de chanter leurs joyeux Noël à la veillée. Il y avait autour du château comme une atmosphère de malheur et chacun présentait un événement funeste.

Nicolas Trembl enfila au galop les sentiers tortueux de la forêt. Au lieu de suivre les routes tracées, il s'enfonçait comme à plaisir dans les plus épais fourrés. A mesure qu'il avançait, l'aspect du paysage devenait plus sombre, la nature plus sauvage. De gigantesques ronces s'élevaient d'arbre en arbre comme les lianes des forêts vierges du Nouveau-Monde. Ça et là, au milieu de quelque clairière où croissaient l'ajonc et l'aride genêt, une misérable cabane fumait et animait le tableau d'une vie mélancolique. Après une demi-lieue faite à franc étrier, le vieux gentilhomme fut obligé de ralentir sa course. La forêt devenait réellement impraticable. Il attacha son cheval au tronc d'un chêne près duquel passait déjà la monture de son écuyer Jude, qui ne devait pas être fort loin, et se fraya un passage dans le taillis. Quelques minutes après, il rejoignait son fidèle serviteur, qui l'attendait, assis sur le coffret de fer.

IV. LA FOSSE-AUX-LOUIS.

A une demi-heure de chemin de la lisière orientale de la forêt de Rennes, loin de tout village et au centre des plus épais fourrés, se trouve un

ravin profond dont la pente raide et rocheuse est plantée d'arbres qui s'étagent, mêlés, çà et là, d'épais buissons de houx et de touffes d'ajoncs qui atteignent une hauteur extraordinaire. Un mince filet d'eau coule, durant la saison pluvieuse, au fond du ravin ; l'été, toute trace d'humidité disparaît et le lit du ruisseau est marqué seulement par la ligne verte que trace l'herbe croissant au milieu de la mousse jaunâtre et desséchée. Ce ravin court du nord au sud. L'un de ses bords, celui qui regarde le midi, est occupé par une futaie de chênes ; l'autre s'élève presque à pic, boisé vers sa base, puis ras et nu comme une lande, jusqu'à une hauteur considérable. La tête chauve du roc y perce à chaque pas entre les touffes de bruyère. De larges crevasses s'ouvrent çà et là, bordées de cyprès nains et d'ifs au noir feuillage.

En 1719, l'aspect de ce paysage était plus sombre encore, s'il est possible. Au sommet de la rampe que nous venons de décrire, deux tours en maçonnerie, qui avaient dû servir autrefois de moulin à vent, élevaient leurs murailles lézardées qui menaçaient ruine complète depuis un temps immémorial. Tout à l'entour, l'herbe disparaissait sous les décombres.

A quelques pas, sur la droite, le sol se montrait tourmenté et gardait les traces d'antiques travaux. Çà et là, on découvrait des tranchées profondes, dont les lèvres, arrondies par le temps, avaient dû être coupées à pic autrefois et correspondre à quelque puits de carrière ou de mine. De l'autre côté de la montée, des pans de muraille annonçaient que des constructions considérables avaient existé en ce lieu. Mais tous ces restes d'anciens édifices étaient de beaucoup antérieurs aux moulins à vent, qui pourtant, eux aussi, s'affaissaient de vieillesse. Pour remonter à leur origine et se rendre raison de leur destination évidemment industrielle, il eût fallu, traversant le moyen âge entier, se guinder jusqu'aux temps plus civilisés de la domination romaine. Or, nous pouvons affirmer que, dans la forêt de Rennes, au commencement du dix-huitième siècle, le nombre des savants, archéologues ou antiquaires, était extraordinairement limité.

Précisément en face et au-dessous des moulins à vent en ruines, le ravin se rétrécissait tout-à-coup, de telle façon que les grands arbres penchés sur les deux rampes rejoignaient leurs épais

branchages et formaient une voûte impénétrable. Cet immense berceau, noir, lugubre, solitaire, avait nom dans le pays la Fosse-aux-Loups. Point n'est besoin de dire au lecteur l'origine probable de ce nom.

Le voyageur égaré qui traversait par hasard ce site sauvage, dont les lugubres teintes transportées sur la toile par un pinceau de mérite formeraient une décoration merveilleusement assortie pour certains de nos drames de boulevards, le voyageur, dis-je, n'apercevait, de prime aspect, nulle trace du voisinage ou de la présence des hommes. Partout la solitude, partout le silence, rompu seulement par ces mille bruits qui s'entendent là où la nature est livrée à elle-même. On aurait pu se croire au milieu d'un désert. Néanmoins, un examen plus attentif eût fait découvrir, demi-cachée par un bouquet de frênes, une petite loge de terre battue, couverte en chaume, et dont l'unique ouverture était garnie de lambeaux de serpillière faisant l'office de carreaux. Cette loge s'appuyait à l'une des deux tours. Son apparence misérable, loin d'égayer le paysage, jetait sur tout ce qui l'entourait un reflet de détresse et d'abandon.

C'était, comme nous l'avons vu, à la Fosse-aux-Loups que Nicolas Treml avait donné rendez-vous à Jude, son écuyer. Le bon serviteur était à son poste avant le jour. Tandis qu'il attend patiemment son maître assis, sur les cent mille livres qui représentent à l'heure qu'il est l'opulent domaine de Treml, nous soulèverons le lambeau de toile qui ferme la pauvre loge couverte en chaume, et nous introduirons à l'intérieur un regard curieux.

La loge était composée d'une seule chambre. Ses meubles consistaient en un grabat et deux escabelles. Au lieu de plancher, le sol nu et humide, au lieu de plafond, le revers de la couverture, c'est-à-dire le chaume, supporté par des gaulles qui servaient de solives. Dans un coin un peu de paille, et sur la paille un homme endormi. Sur le grabat un autre homme veillait : c'était un vieillard que l'âge et la maladie avait réduit à une extrême faiblesse. Il souffrait, et ses deux mains qui serraient sa poitrine semblaient vouloir étouffer une plainte.

L'homme qui gisait sur le grabat et celui qui dormait sur la paille avaient entre eux une ressemblance frappante. Leurs traits étaient égale-

ment pâles et comme effacés ; tous deux avaient des chevelures de neige. C'étaient évidemment le père et le fils : mais l'âge avait blanchi la chevelure du vieillard, tandis que le jeune homme, créature monstrueuse et exceptionnelle, avait apporté en naissant ce signe ordinaire de la décrépitude. C'était Jean Blanc l'Albinos.

Une douleur plus aiguë arracha au vieillard un cri plaintif. Jean bondit sur la paille froissée de sa couche et fut sur pied en un instant. Il s'approcha du grabat et prit la main de son père qu'il pressa silencieusement contre son cœur.

— J'ai soif, dit Mathieu Blanc.

Jean saisit une écuelle fêlée où restaient quelques gouttes de breuvage et la tendit à son père qui but avec avidité.

— J'ai encore soif, murmura le vieillard après avoir bu, bien soif.

Jean parcourut des yeux la cabane. Il n'y avait rien.

— Je vais travailler, père, s'écria-t-il en s'élançant vers sa cognée : j'ai dormi trop longtemps. J'apporterai du remède.

Le vieux Mathieu se retourna péniblement sur sa couche, mais au moment où Jean allait franchir le seuil, il le rappela.

— Reste, dit-il ; je souffre trop quand je suis seul.

Jean déposa aussitôt sa cognée et revint vers le lit.

— Je resterai, père, répondit-il. Quand vous aurez sommeil, je courrai jusqu'au château et je demanderai ce qu'il faut à Nicolas Treml, qui ne refuse jamais. — Jamais ! prononça lentement Mathieu. Celui-là est un gentilhomme : il n'oublie point son serviteur qui n'a plus de bras pour travailler ou se battre... Il ne méprise point l'enfant parce qu'il a les cheveux d'une autre couleur que ceux des hommes. Que Dieu le bénisse ! — Que Dieu le sauve ! dit l'albinos.

Mathieu se souleva sur son séant et regarda son fils en face.

— Jean, reprit-il vivement, ma mémoire est faible, parce que je suis bien vieux. Mais pourtant je crois me souvenir... Ne m'as-tu pas dit que le fils de Nicolas Treml est en grave péril ? — Voici deux ans qu'il est trépassé, mon père. — C'est vrai. Ma mémoire est faible... Le fils de son fils alors ? le dernier rejeton de Treml ?... — Je vous l'ai dit, mon père. — Quel danger, enfant ; quel

danger ? s'écria le vieillard avec une fiévreuse exaltation. Ne puis-je point le secourir ?

Jean laissa tomber un triste regard sur le corps épuisé de son père.

— Priez, dit-il, moi j'agirai.. Hier, du haut d'un arbre dont j'ébranchais la couronne, j'ai aperçu au loin Nicolas Treml qui revenait de Rennes, où sont assemblés les états... — C'est une noble et vaillante assemblée, Jean ! — Elle était ainsi autrefois, mon père... Je descendis sur la route afin de saluer notre monsieur, suivant ma coutume ; mais sa préoccupation était si grande, qu'il passa près de moi sans me voir. Je le suivis. Il causait avec lui-même et j'entendis ses paroles. — Que disait-il ?

Les traits de l'albinos se contractèrent tout à coup, et une irrésistible convulsion fit jouer tous les muscles de sa face. Il éclata de rire.

— Que disait-il ? répéta le vieillard.

Jean, au lieu de répondre, se prit à gambader par la chambre, en chantant un monotone refrain du pays. Son père fit un geste de muette douleur et se retourna vers la muraille, comme s'il eût été habitué à ces tristes scènes de folie.

Il en était ainsi : Jean, sans être idiot, comme le croyaient les bonnes gens de la forêt, avait de fréquents dérangements d'esprit, qui lui laissaient une lassitude morale et une mélancolie habituelles. Sa laideur physique et l'incertaine faiblesse de ses facultés faisaient de lui un être à part ; il le savait, et, se sentant inférieur à ses grossiers compagnons, que son intelligence dominait pourtant à ses heures lucides, il cachait soigneusement cette intelligence, se tenait à l'écart et affectait d'étranges manies qu'il plaçait comme une barrière entre lui et la foule. Moitié maniaque, moitié misanthrope, il était tantôt bouffon volontaire, tantôt réellement insensé. A son père seulement, pauvre vieillard qui s'éteignait dans sa misère, Jean Blanc se montrait sans voile et découvrait les trésors de tendresse filiale qui étaient au fond de son cœur.

Quant à Nicolas Treml, l'albinos avait pour lui un dévouement sans bornes. Mais Jean Blanc, le tailleur de cercles, le malheureux à qui Dieu avait refusé jusqu'à l'apparence humaine, portait en son âme une indomptable fierté. Il bornait lui-même les bienfaits du châtelain et n'acceptait que le strict nécessaire. M. de la Tremblays, d'ailleurs, exclusivement occupé de ses idées de résistance

aux empiétements de la couronne, ignorait jusqu'à quel point son vieux serviteur Mathieu était dénué de ressources. Il avait dit, une fois pour toutes, à son maître d'hôtel de ne jamais rien refuser au fils de Mathieu, et se reposait du reste sur cet homme. Alain, le maître d'hôtel, détestait Jean Blanc et remplissait mal à son égard les généreuses intentions de son maître; mais Jean Blanc n'avait garde de se plaindre. Quand il rencontra par hasard M. de la Tremlays dans les sentiers de la forêt, il lui parlait de Georges qu'il aimait avec passion, et enveloppait de mystérieuses paraboles l'expression des soupçons qu'il avait conçus contre Hervé de Vaunoy.

Ces entrevues avaient un caractère étrange. Le seigneur et le vilain se traitaient d'égal à égal, parce que le premier prenait en pitié sincère le second et que celui-ci, dévoué mais orgueilleux outre mesure, trouvait un bizarre plaisir à s'envelopper de sa folie comme d'un manteau qui lui permit de jeter bas tout cérémonial.

Jean Blanc resta une demi-heure à peu près en proie à son accès de délire. Il sautait et grommelait entre ses dents :

— Je suis le lapin blanc, le lapin !...

Et il riait un rire amer et plein de sarcastique souffrance.

Au plus fort de son accès, il s'arrêta tout-à-coup et son œil rouge perdit son expression de févreux transport. Il passa vivement sa tête à la fenêtre et jeta son regard avide dans la direction de la Fosse-aux-Loups. A ce moment, Nicolas Tremi et son écuyer Jude sortaient du ravin et remontaient la rampe opposée. Jean se précipita au dehors, mais pendant qu'il gagnait la porte, le maître et le serviteur avaient disparu derrière les grands arbres.

Voici ce qui s'était passé entre eux :

V. — LE CREUX D'UN CHÊNE.

Au centre de la Fosse-aux-Loups s'élevait un tronc de chêne de dimensions colossales. Il étagait ses hautes et noueuses racines sur le plan incliné de la rampe; ses branches, grosses comme des arbres ordinaires, radiaient en tous sens et formaient en quelque sorte la clé de la voûte de verdure qui recouvrait cette partie du ravin.

Il courait dans le pays sur cet arbre géant et sur les deux tours qui couronnaient la rampe mé-

ridionale du ravin divers bruits traditionnels. On disait, entre autres choses, que l'arbre s'élevait directement au-dessus d'un vaste souterrain dont l'entrée devait se trouver dans les fondations de l'une des deux tours, ou bien encore sur le versant opposé de la montée, au milieu des tranchées et pans de murailles dont nous avons parlé. Personne, et c'est bien là le caractère propre de l'apathie bretonne, personne n'avait songé jamais à vérifier cet on dit; à cause de cela, tout le monde était persuadé de son exactitude. Les opinions étaient seulement partagées sur l'origine de ces souterrains, que, de mémoire d'homme, nul n'avait explorés. Les uns prétendaient que c'étaient tout simplement d'anciens puits d'où l'on retirait autrefois du minerai de fer; les autres, repoussant cette bourgeoise hypothèse, affirmaient que ces caves sans limites couraient en tous sens sous la forêt et rejoignaient celles du manoir de Boüexis, où la tradition plaçait un des centres de résistance au contrat d'union, du temps de la bonne duchesse Anne, cette princesse si populaire, dont les actes sont maudits et dont la mémoire est adorée. Dans cette seconde hypothèse, le souterrain aurait été un refuge ou un lieu d'assemblée pour les premiers conjurés qui, dans la Haute-Bretagne, portèrent le nom de Frères-Bretons. Quoi qu'il en soit, quiconque eût douté de l'existence de ces caves aurait été regardé comme un ignorant ou un insensé.

Aucune trace n'accusait néanmoins leur voisinage, et il fallait qu'elles fussent situées à une grande profondeur, car le chêne atteignait presque le fond du ravin et ses racines devaient percer au loin le sol. Sa circonférence était énorme, et bien que nul signe de décrépitude ne se montrât dans son vivace feuillage, le tronc, complètement dépourvu de moelle, ne se soutenait plus que par la couche ligneuse extérieure et l'écorce. Deux larges trous donnaient passage à l'intérieur qui formait une véritable salle où dix hommes auraient pu s'asseoir à l'aise. Ce fut au pied de ce chêne que M. de la Tremlays rejoignit son écuyer.

Le vieux gentilhomme était pâle. Les amères pensées qui se pressaient dans son cœur se reflétaient sur son austère visage. Jude était vêtu et armé comme pour un long voyage. A l'approche de son maître, il se leva et montra du doigt le cofret de fer.

— C'est bien ! dit Nicolas Tremi

Il se mit à genoux près du coffret dont il fit jouer la serrure. Puis, tirant de son sein le parchemin signé par Hervé de Vaunoy, il le cacha sous les pièces d'or.

— Comme cela, murmurait-il en refermant le coffre, pauvres ou riches, les Tremly pourront réclamer leur héritage et la trahison sera vaincue, si trahison il y a.

Jude ne comprenait point et demeurait immobile, prêt à exécuter un ordre, quel qu'il fût, mais ne se souciant point de le devancer.

Jude était un homme de robuste taille et de visage durement accentué. Ses pommettes anguleuses saillaient brusquement hors du contour de sa joue et donnaient à ses traits ce caractère de rudesse que présente d'ordinaire le type breton. Il portait les cheveux longs et sa barbe grisonnante s'enroulait en épais collier autour de son cou. Son costume, de même que celui de Nicolas Tremly, eût été fort à la mode cent ans auparavant, et, à la longueur démesurée de sa rapière à garde de fer, on pouvait croire que le temps des chevaliers errants et des hauberts d'acier n'était point passé depuis des siècles. C'est que, en Bretagne, le temps ne vole point, il marche; ses ailes se détrempe et s'alourdissent au brumeux contact de l'atmosphère armoricaine. Les coutumes enchérissent sur le temps; elles se traînent ou restent immobiles.

Au moral, Jude était une de ces honnêtes natures façonnées à la soumission passive, et qui ont, dès l'enfance, inféodé leur vouloir à une volonté suzeraine. Jude obéissait; c'était son rôle et sa vocation, mais son obéissance était dévouement et non point servilisme. On ne conçoit plus guère de nos jours ces contrats tacites et irrévocables qui faisaient du maître et du serviteur un seul tout qui possédait deux forces d'homme au service d'une volonté unique. Domesticité emporte l'idée d'abjection, et, juste ou non, cette idée pèse sur toute une classe de notre société; mais, à ces époques où le vasselage organisé remontait du serf au souverain par tous les échelons d'un système complet et sans lacunes, le valet était à son seigneur ce que son seigneur était au roi. Les valets étaient des vassaux.

On ne doit donc point s'étonner si nous faisons une différence entre Jude et un serviteur à gages, nous restons dans la vérité. Jude, tout disposé

qu'il fût à obéir passivement et sans discussion, gardait entière sa dignité d'homme. Son obéissance avait la même source, sinon la même portée, que le dévouement d'un haut baron à la personne du roi.

Lorsque M. de la Tremlays eut refermé le coffret à double tour, il jeta autour de soi un regard plein d'inquiétude.

— Sommes-nous seuls? demanda-t-il à voix basse, bien seuls?

Jude fit une minutieuse battue dans les buissons environnants. — Nous sommes seuls, répondit-il. — C'est que, poursuivit le vieux gentilhomme en plaçant sa main étendue sur le coffret de fer, c'est que la vie et la fortune de Tremly sont là-dedans, mon homme; c'est que voici mon secret, l'espoir de ma race, la compensation de mon sacrifice, et que mon plus cher ami courrait danger de mort s'il me surprenait ici à l'heure qu'il est. — Dois-je me retirer? demanda Jude. — Non. Tu es à moi, je sais que tu mourrais avant de trahir.

Jude mit la main sur son cœur.

— Vous êtes seul, répéta-t-il.

M. de la Tremlays jeta un second regard aux taillis d'alentour. Puis il leva les yeux.

— Qu'est cela? dit-il en apercevant, derrière les tours ruinées, la loge de Mathieu Blanc.

— Ce n'est rien, répondit Jude. Le lapin blanc dort et son père se meurt.

Un nuage passa sur le front du vieux gentilhomme.

— Jean Blanc! murmura-t-il.

Le souvenir de la scène de la veille traversa son esprit comme une menace ou un mauvais présage.

— Le pauvre gars, dit Jude, n'est point aimé de maître Alain. Dieu sait ce qu'il deviendra durant notre absence!

Nicolas Tremly tendit sa bourse de soie à Jude qui comprit et la lança comme une fronde pardessus les arbres. La bourse, adroitement dirigée, alla tomber juste au seuil de la loge.

— Et maintenant, à l'ouvrage! dit le vieux gentilhomme.

Avec l'aide de Jude, il porta le coffret de fer dans le creux du chêne. Ce lieu servait de magasin à Jean Blanc et contenait ses outils en même temps que plusieurs fagots de branches de châ-

taignier. Jude prit un pic et commença à creuser. Après une heure d'un travail qui fut rude à cause de la nature du sol, tout voisin de racines, le coffret fut enfoui et recouvert de terre. Jude rétablit si adroitement les choses dans leur état primitif, qu'il eût fallu trahison préalable pour soupçonner que la terre eût été remuée. Le soleil montait et jetait déjà ses rayons pardessus les cimes des arbres.

— En route ! dit Nicolas Trembl. Le chemin est long et j'ai grande hâte d'en finir.

Le maître et le serviteur remontèrent la rampe à pas précipités. Ce fut à ce moment que Jean sortit de la loge et les aperçut. Doué comme il l'était d'une agilité merveilleuse, il bondit le long de la descente et atteignit bientôt l'endroit du fourré où M. de la Tremblays avait disparu. Mais il tâtonna dans les taillis, et lorsqu'il arriva dans la route frayée, il entendit au loin le galop de deux chevaux. Il s'élança de nouveau. Les chevaux allaient comme le vent ; quoi qu'il pût faire, il ne gagnait point de terrain. Alors, par une inspiration soudaine, il gravit un chêne avec la prestesse d'un écureuil et gagna le sommet en quelques secondes. Il vit deux chevaux qui couraient dans la direction de Fougères.

— Nicolas Trembl ! cria-t-il d'une voix désespérée.

Le vieux gentilhomme se retourna et continua sa course. Jean Blanc se fit un porte-voix de ses deux mains et entonna le chant d'Arthur de Bretagne. Un instant, il put croire que ce naïf expédient produirait l'effet qu'il en attendait. Nicolas Trembl s'arrêta indécis, mais bientôt, passant la main sur son front comme pour chasser d'importunes pensées, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval. Jean Blanc descendit et regagna silencieusement la Fosse-aux-Loups. Auprès du seuil de la loge, il vit briller un objet entre les décombres, aux rayons du soleil. C'était la bourse du vieux seigneur. Une larme vint dans les yeux de Jean Blanc.

— Dieu le conduise ! murmura-t-il. Il est bon : il croit bien faire.

Il s'assit sur le seuil et demeura pensif.

— Pauvre petit monsieur Georges ! dit-il après un long silence ; seul, aux mains de cet homme... Mais le lapin peut mordre comme le loup pour

défendre ou venger ceux qu'il aime, ajouta-t-il après une pause, ... je tâcherai !

La dernière voix que Nicolas Trembl entendit sur ses domaines fut celle de Jean Blanc, dont le chant mélancolique et menaçant le saluait au départ comme un mauvais présage. Il fallut au vieux gentilhomme toute sa force d'âme et cette obstination entêtée qui est le propre du caractère breton pour vaincre les tristes pensées qui vinrent assaillir son cœur. Il repoussa loin de lui l'image de Georges et continua sa route. Il ne voulait point sans doute que l'on connût son itinéraire, car, après avoir fait deux lieues dans la direction du Cotésnon et de la mer, il revint brusquement sur ses pas, tourna Vitré, dont la noire citadelle absorbait les rayons du soleil de midi, et gagna le chemin de Laval, en laissant sur sa droite les belles prairies où serpente la Vilaine.

Entre Laval et Vitré, un peu au-dessous du gros bourg d'Ernée, qui joua quatre-vingts ans plus tard un grand rôle dans les guerres de la chouannerie, s'élevaient, sur un petit tertre, deux tronçons de poteaux, dont les têtes avaient été coupées. Ces deux poteaux se dressaient à six pieds l'un de l'autre, séparés par deux tranchées, entre lesquelles on voyait encore les débris vermoulus d'une barrière.

Nicolas Trembl arrêta son cheval et se découvrit. Jude Leker l'imita.

— Quelques pas encore, dit M. de la Tremblays, et nous serons sur la terre ennemie : la terre de France ! Pendant que nos pieds touchent encore le sol de la patrie, il nous faut dire un Ave à Notre-Dame de Mi-Forêt.

Tous deux récitèrent dévotement l'oraison latine.

— Autrefois, reprit le vieux gentilhomme, ces poteaux avaient une tête. Celui-ci, le nôtre, portait l'écusson d'hermines, surmonté d'une couronne ducal. L'autre portait d'azur à trois fleurs de lis d'or. De ce côté-ci de la barrière, il y avait un homme d'armes breton ; de l'autre, un homme d'armes français... Les soldats se regardaient en face ; les emblèmes se dressaient fièrement à longueur de lance l'un de l'autre : Dreux et Valois étaient égaux.

— C'était un glorieux temps ! soupira Jude.

— Dreux n'est plus. Bourbon a volé son héritage, et la Bretagne est une province.... Mais Dieu est juste ; il rendra mon bras fort... Viens !



VI. — LE VOYAGE.

Ils franchirent l'ancienne limite des deux états et continuèrent leur route en silence. Le voyage fut long. Ils virent d'abord Laval, ancien fief de La Trémoille, Mayenne qui donna son nom au plus gros des Guise, Alençon qui fut l'apanage de plusieurs fils de France. Dans chacune de ces villes ils s'arrêtaient le temps de faire reposer leurs chevaux. Puis ils repartaient en hâte.

— Où allons-nous ? se demandait parfois Jude Leker.

Mais il ne faisait point cette question tout haut. S'il plaisait à Nicolas Trembl de taire le but du voyage, ce n'était point à lui, Jude, qu'il appartenait de surprendre ce secret. Son incertitude ne devait pas durer longtemps désormais. Ils traversèrent Mortagne, puis Verneuil, puis Dreux, et, le matin du sixième jour, ils franchirent la grille dorée du parc de Versailles.

Versailles était abandonné déjà, mais ses blancs perrons de marbre avaient encore ce brillant éclat des jours de sa gloire. Statues, colonnades, urnes antiques et riches frontons gardaient leur splendeur du dernier règne. Il y avait si peu de temps que darait le veuvage de la cité royale ! Le

sable des allées ne conservait-il pas encore les traces des mules de satin et des hauts talons, vermillonnés comme les joues d'une coquette ? N'y avait-il pas encore des fleurs dans les vases, des chiffres amoureux sur l'écorce des arbres, des jets de cristal dans la bouche souriante des naldes de bronze ? Hélas ! le veuvage a continué trop longtemps ; les fleurs se sont flétries ; bronzes et marbres ont pris l'austère beauté des œuvres d'un autre âge ; il n'y a plus ni chants, ni joies, ni ondoyants panaches de courtisanes, ni petits souliers de duchesses. C'est au passé qu'il faut dire avec le poète :

Oh ! que Versailles était superbe
 Dans ces jours purs de tout affront,
 Où les prospérités en gerbe
 S'épanouissaient sur son front :
 Là tout faste était sans mesure,
 Là chaque arbre avait sa parure,
 Là chaque homme avait sa dorure
 Tout de maître suivait la loi.
 Comme au même but vont cent routes,
 Là les grandeurs abondaient toutes ;
 L'Olympe ne pendait aux voûtes
 Que pour compléter le grand roi.

Nicolas Trembl et son écuyer n'étaient point gens, il faut le dire, à s'occuper beaucoup de

sculpture ou de jets d'eau. Ils jetèrent chemin faisant un regard distrait sur tous ces dieux du paganisme qui souriaient, jouaient de la flûte ou dansaient couronnés de raisins, puis ils passèrent. Après avoir marché quelques heures encore, ils trouveraient la Seine.

— Paris est-il encore bien loin ? demanda Nicolas Tremblay à un bourgeois qui, monté sur son bidet, tenait le bas de la chaussée.

Le bourgeois se retourna et tendit son bras vers l'est. M. de la Tremblays, suivant ce geste, aperçut à l'horizon un point lumineux. C'était le dôme des Invalides qui lui renvoyait les rayons du soleil levant.

— Courage, ami, dit-il à Jude ; voici le terme de notre pèlerinage.

Jude répondit : — C'est bien.

Si les chevaux avaient pu parler, ils auraient sans doute manifesté leur satisfaction d'une manière plus explicite.

En entrant dans la ville, Nicolas Tremblay se fit indiquer le palais du régent et piqua des deux pour y arriver plus vite. Une sorte de fièvre semblait s'être emparée de lui. Jude le suivait pas à pas. La figure du bon serviteur trahissait cette fois une curiosité puissante. Par le fait, que pouvait vouloir au régent M. de la Tremblays ? Ce dernier descendit de cheval à la porte du Palais-Royal. Il voulut entrer ; les valets lui barrèrent le passage.

— Allez dire à monsieur Philippe d'Orléans, dit-il, que Nicolas Tremblay veut l'entretenir.

Les valets regardèrent le gothique costume du vieux gentilhomme qui disparaissait littéralement sous une épaisse couche de poussière, et tournèrent le dos en éclatant de rire. Le plus courtois d'entre eux répondit du bout des lèvres : — Monseigneur est à son château de Villers-Cotterets.

M. de la Tremblays se remit en selle.

— Quelqu'un de vous, dit-il, veut-il me conduire à ce château ?

La livrée du régent redoubla ses rires dédaigneux.

— Mon brave homme, s'écria-t-on, les gens de votre sorte ne sont point admis au château de Villers-Cotterets. — C'est quelque paysan du Danube dont monseigneur aura séduit la fille, chuchotait un valet de pied. — C'est plutôt, répliquait un coureur, l'époux picard de quelque gen-

tille donzelle.... — C'est Virginie ! — C'est Ménélas !

Jude mit la main sur la garde de sa grande épée, mais son maître le retint d'un geste et tourna bride : l'insulte qui vient de trop bas s'arrête en chemin et n'est point entendue. M. de la Tremblays fit halte dans une hôtellerie qui portait pour enseigne les armes de la Bretagne. Sans prendre le temps de se débarrasser il manda le maître et lui donna de trouver un guide qui le conduisit sur-le-champ à Villers-Cotterets. L'étonnement de Jude était au comble. Sa curiosité, refoulée et étouffée, enfin n'y pouvant plus tenir, il prit la parole.

— Monsieur dit-il timidement, vous avez dû grand désir de voir Philippe d'Orléans ? — Tu me le demandais s'écria Nicolas Tremblay avec énergie.

Ce brave homme porta la surprise de Jude au-delà de toutes bornes.

— Que je meure ! murmura-t-il étreint par son bras à lui-même, si je sais ce que monsieur peut vouloir au régent !

Nicolas Tremblay entendit, saisit le bras de son écuyer et dit : — Je veux le tuer !

Jude se reprocha de n'avoir point deviné une chose si naturelle.

— A la bonne heure ! dit-il.

Et il reprit sa tranquillité d'âme habituelle.

A ce moment, l'hôte reparut avec un guide.

VII. — LA FORÊT DE VILLERS-COTTERETS.

La magnifique maison de plaisance du régent Philippe d'Orléans avait ce jour-là un aspect plus joyeux encore que d'habitude. On voyait les palefreniers s'empressez dans les cours autour des carrosses attelés. Les chevaux de selle piaffaient et se démenaient comme pour appeler leurs maîtres, et toute une armée de pages, coureurs et laquais à galantes livrées encombraient les abords du perron. Le régent était encore à table. Ce prince, dont l'interrègne a fourni tant de sujets de vaudevilles grivois et de romans de bas lieu, n'avait point les royales mœurs de ses aïeux de Bourbon. Entre les goûts fastueux de Louis XIV il avait fait un mesquin triage, et bornait ses passions à deux : la table et le boudoir. Sa cour sentait l'orgie ; il y avait des taches de vin sur les dentelles de ses favoris, et c'est peut-être de seul prince qui soit réellement à sa place sur les planches mal fréquentées de nos petits théâtres. Louis XV est

les défauts que chacun sait ; mais du moins l'ivresse ne le fit jamais trébucher et choir dans le ruisseau.

La régence fut un bon temps pour le gibier des forêts de la couronne. Philippe d'Orléans ne chassait guère et préférait de beaucoup, pour cause, le moelleux coussin d'un carrosse au crin et au cuir de la selle. Ses promenades avaient lieu d'ordinaire après boire, et dans ces occasions il avait, le plus souvent, grand besoin d'un dossier. Il faut que toute chose finisse. Le repas eut un terme. Courtisans et belles dames descendirent, à flots de velours et de satin, le grand perron du château. Tous étaient, comme on peut le croire, en merveilleuse humeur. Il n'y avait pas une bouche rose qui ne s'épanouît dans un provoquant sourire, pas une perruque poudrée qui n'oscillât complaisamment, tandis que son propriétaire grassyait un bon mot ou décochait une déclaration érotique en baisant un gant parfumé. C'était un délicieux caquetage, un pêle-mêle adorable de marquises entre deux vins et de vicomtes sautés au madère. Les collerettes étaient bien quelque peu fripées, les jabots froissés, les coiffures dérangées, mais la morale restait sauve néanmoins, puisque le révérend Guillaume Dubois, abbé d'une foule d'abbayes et qu'on proclamait déjà cardinal en expectative, sanctifiait par sa présence cette aimable cérémonie.

Madame de Carnavalet, qui avait l'honneur d'être distinguée par le régent depuis trois fois vingt-quatre heures, monta la première en carrosse. Ce fut le signal. Les équipages s'émaillèrent de charmants visages ; les chevaux de selle dansèrent sous leurs cavaliers, et la grande porte de la cour s'ouvrit. Par extraordinaire, Philippe d'Orléans n'avait point pris place dans son carrosse. Il essayait un magnifique cheval que lui avait envoyé la reine Anne d'Angleterre, présent qu'il appréciait surtout à cause de son origine britannique, car le régent était Anglais de cœur.

Tous les historiens s'accordent à dire que Philippe d'Orléans avait un fort beau visage ; ses portraits d'ailleurs en font foi. Lorsqu'il voulait bien mettre de côté ses allures abandonnées et ses façons de roué en goguette, on reconnaissait en lui le descendant des rois, et il pouvait faire figure de prince. Ce jour-là, se trouvant d'humeur gaillarde, il se mit en selle avec aisance, et tout aussitôt la cavalcade s'ébranla.

Entre la sauvage forêt de Rennes et les massifs artistement percés de Villers-Cotterets, il y avait plein contraste. C'étaient bien encore ici de grands bois à l'opaque ombrage, des chênes haut lancés, des convertis à égarer une armée ; mais la main de l'homme se faisait partout sentir. Il fait bon pour une terre être domaine de prince. Lorsque la main du maître peut ne point ménager l'or, la nature se façonne et s'embellit sans rien perdre de son agreste splendeur. Tantôt les larges allées se déroulaient en méandres capricieux et ménagés comme à plaisir, tantôt elles alignaient à perte de vue leurs doubles rangées de troncs sveltes et semblaient une immense colonnade supportant une voûte de verdure. Entre les deux paysages, il faut le dire, l'avantage ne restait point à la Bretagne. La forêt de Rets fourmille de sites admirables. En descendant les ombreux sentiers qui mènent à la vallée, on songe au paradis terrestre ; lorsqu'on regagne les hauteurs, l'horizon s'étend et acquiert cette largeur qui manque presque toujours aux paysages bretons. Et d'ailleurs, la pauvre forêt de Rennes ne saurait opposer que quelques gentilhommières inconnues ou le clocher ignoré d'une église de village au royal château bâti par les Valois et à la noble abbaye de Prémontré.

Il y avait une heure que la cavalcade avait quitté l'avenue de Villers-Cotterets ; elle avançait lentement : les gentilshommes caracolaient aux portières des carrosses qui roulaient sans bruit sur le gazon des allées. Philippe d'Orléans causait avec madame de Carnavalet qui regardait le beau M. de Nancre par l'autre portière. Tout-à-coup, à un détour de la route, deux cavaliers apparurent et se posèrent au milieu du chemin, de manière à barrer le passage. C'étaient deux hommes de haute taille et d'athlétique carrure. Leur costume, qui ne ressemblait en rien à celui de l'époque, était gris de poussière. Le plus vieux de ces deux inconnus se tourna vers un paysan monté sur un bidet qui lui servait de guide, et se tenait à distance respectueuse, et demanda tout haut : — Lequel de ces gens est Philippe d'Orléans ?

Le paysan montra du doigt le prince et s'enfuit. L'inconnu poussa droit au régent qui recula instinctivement et porta la main à son épée. Les courtisans, un instant paralysés par la surprise, se jetèrent au devant de leur maître. M^{me} de Car-

na valet, qui avait d'abord songé à s'évanouir, reprit ses sens afin de bien voir.

— Qui êtes-vous ? demanda le régent après le premier moment de silence. — Je suis Nicolas Trembl de la Tremblays, seigneur du Bolexis-en-Forêt, répondit le nouveau venu. — Et que voulez-vous ? — Me battre en combat singulier contre le régent de France.

Ces étranges paroles furent prononcées d'un ton grave et ferme, exempt de toute fanfaronnade. Les courtisans se regardèrent. Un muet sourire vint à leurs lèvres. Les dames étaient puissamment intéressées ; elles contemplaient cela comme on suit une péripétie dramatique. Tout est spectacle pour les femmes. C'était en effet un spectacle singulier et fait pour étonner que ces deux hommes, débris d'un autre siècle, mais débris vigoureux, menaçants, intrépides, au milieu de ces mignons à visages efféminés, que ces longues épées à garde de fer parmi ces rapières de parade, que ces pourpoints de gros draps ans rubans ni broderies au milieu de tout cet or et de tout ce velours. On eût dit que la Bretagne du xv^e siècle sortait du tombeau et venait demander raison de la conquête aux arrière-neveux des conquérants.

Philippe d'Orléans avait senti d'abord un mouvement d'inquiétude ; mais dix gentilshommes le séparaient maintenant du vieux Breton. Il oublia sa passagère frayeur. — Cet homme est fou, dit-il en riant, il fera peur à nos dames. Qu'on le chasse !

L'ordre était explicite, mais la rapière de Nicolas Trembl était longue. Les gentilshommes ne se pressaient point d'attaquer. Le vieux Breton ôta lentement son gant de peau de buffle qui pouvait bien peser une livre.

— Il faut en finir ! murmura le régent avec impatience. — Il faut en finir ! répéta gravement Nicolas Trembl. On m'avait dit que le sang de Bourbon était un sang héroïque, mais la renommée est menteuse, je le vois... Philippe d'Orléans, régent de France, pour la seconde fois, je te provoque au combat !

Ce disant, M. de la Tremblays dégaina. Les gentilshommes en firent autant. Les dames trouvèrent que la comédie marchait à souhait.

— Soyez témoins ! reprit Nicolas Trembl d'une voix haute et solennelle ; ne pouvant accuser le roi qui est un enfant, j'accuse le régent de France de tenir en servage la province de Bretagne, la-

quelle est libre de droit. Pour prouver la vérité de mon dire, j'offre le combat à outrance et sans merci. Si Dieu permet que je succombe, la Bretagne n'aura perdu qu'un de ses enfants ; si je suis vainqueur, elle recouvrera ses légitimes privilèges.

— Un combat en champ clos ! murmuraient les courtisans qui n'étaient point fort éloignés de s'amuser de l'aventure, un combat entre Son Altesse Royale et M. Nicolas ! l'idée vaut quelque chose...

Le régent ne riait plus. Quant aux dames, saisies par le côté romanesque de l'aventure, elles admiraient maintenant l'austère visage du vieillard, et prenaient parti pour sa barbe blanche.

— Eh bien ! reprit encore Nicolas Trembl, dont l'œil s'allumait d'indignation, régent de France, vous ne répondez pas ?

Un silence profond suivit ces paroles. Chacun eut le pressentiment d'un événement extraordinaire. Au moment où le régent ouvrait la bouche pour ordonner définitivement à ses gentilshommes d'écarter le vieux Breton, celui-ci le prévint et se tourna vers son écuyer. — Fais ranger ces hommes ! dit-il froidement.

Jude poussa son robuste cheval au milieu du flot des courtisans qui, refoulés avec une irrésistible vigueur, se rejetèrent à droite et à gauche.

Durant une seconde, une seule, Philippe d'Orléans et Nicolas Trembl se trouvèrent face à face. Ce court espace de temps suffit au vieillard qui, levant son massif gant de buffle, en frappant le régent de France en plein visage, et cria d'une voix retentissante : — Pour la Bretagne !

Trente épées menacèrent au même instant sa poitrine. Les dames purent s'évanouir. Le dénoûment surpassait toute attente. En recevant ce sanglant outrage, Philippe d'Orléans avait pâli. Il mit l'épée à la main comme le dernier de ses gentilshommes et se précipita vers l'agresseur. Mais il s'arrêta en chemin. La colère avait peu de prise sur cette nature où la tête dominait complètement le cœur. Il revint vers M^{me} de Carnavalet, qui faisait semblant d'être morte, et fit semblant de la secourir.

Pendant cela, un combat inégal et dont l'issue ne pouvait rester douteuse s'était engagé entre les deux Bretons et la suite de S. A. R. Les gentilshommes français, qui, pour être fort dissolus, avaient néanmoins gardé leur générosité native, essayaient de désarmer leurs adversaires et non

point de les tuer. Au bout de quelques minutes, Nicolas Trembl, renversé de cheval, fut pris et lié à un arbre. Il ne prononça plus une parole et resta, tête haute, devant son vainqueur. Jude avait encore son épée ; il était entouré de tous côtés, mais non pas vaincu. M. de la Tremblays, jugeant inutile de prolonger la bataille, lui fit de loin un signe. Aussitôt Jude jeta son arme aux pieds de ses adversaires, qui s'emparèrent de lui sur-le-champ.

A ce moment une douleur amère et soudaine se refléta sur les traits du vieux gentilhomme qui, jusqu'alors, avait gardé l'apparence d'un calme stoïque. Un souvenir venait de traverser son âme : il avait vu Georges qui souriait dans son berceau.

Jusqu'à cette heure, son extravagant espoir l'avait soutenu. Il avait cru forcer le régent à descendre dans l'arène et à jouer contre lui, l'épée à la main, les destinées de la Bretagne. Il avait compté sur l'insulte suprême, pensant que les princes, gentilshommes avant tout, ne savaient point venger un outrage autrement que par le jugement de Dieu. Maintenant il comprenait. La fièvre était passée. Comme il arrive toujours après une défaite, mille pensées sinistres se pressaient dans son cerveau. Il sentait naître en son cœur un doute touchant la loyauté de son parent, Hervé de Vaunoy ; et ce doute, à peine conçu, grandissait, grandissait jusqu'à devenir terrible comme une certitude. Il croyait entendre la voix menaçante et lointaine du pauvre albinos, et cette voix lui disait la ruine de sa race. Il jeta un regard découragé vers Jude, et se repentit de lui avoir fait rendre son épée. — Reprends ton arme, mon homme ! cria-t-il. Passe sur le corps de ces murguets et va-t'en veiller sur l'enfant.

Jude obéit comme toujours. Un puissant effort le dégagait des mains qui le retenaient, mais la foule s'était augmentée ; les valets et palefreniers avaient rejoint la cour. Jude fut terrassé. En tombant, il tourna vers son maître ses yeux pleins d'une respectueuse tristesse. — Je n'ai pas pu ! murmura-t-il, comme s'il eût voulu excuser une désobéissance.

Nicolas Trembl courba la tête. — Pauvre Georges ! dit-il, que Dieu me punisse et le prenne en pitié.

M^{lle} de Carnavalet, jugeant que son évanouissement avait été suffisamment prolongé, reprit ses sens ; le régent donna le signal du retour. Tout le long de la route il se montra d'une fort aimable

gaité. Seulement, en montant le perron du château, il se pencha à l'oreille de l'abbé Dubois et prononça le nom de la Bastille. Dubois s'inclina en signe d'obéissance. C'était l'arrêt de Nicolas Trembl et de l'honnête Jude, son écuyer.

VIII. — TUTELLE.

Quelques heures après l'étrange bataille que nous avons rapportée, M. de la Tremblays et son écuyer furent enfermés à la Bastille. Il est permis de croire que le vieux Breton fit des réflexions assez tristes lorsqu'il franchit le seuil de la néfaste forteresse. Quant à Jude, on peut affirmer qu'il ne réfléchit pas du tout. Quelles que fussent ses angoisses secrètes, Nicolas Trembl était trop fier et trop fort pour les laisser paraître sur son visage. Il monta en silence les noirs escaliers de la Bastille, et entra dans son cachot comme il entra jadis au grand salon du château de la Tremblays, le front haut et le regard calme. Mais le diable n'y perdit rien. Une fois seul, le vieux gentilhomme donna cours à son désespoir. Il s'accusa d'avoir abandonné Georges, et maudit presque son patriotisme inutile. Son entreprise lui apparaissait maintenant sous son véritable jour. La vue de la cour avait changé ses idées. Il comprenait, mais trop tard, que sa tentative, qui eût été téméraire au temps de la chevalerie, devenait, au XVIII^e siècle, un véritable acte de démenace.

— C'était pour la Bretagne ! se répétait-il en manière de consolation.

Mais cela ne le consolait point. Sa douleur et ses regrets eussent été bien plus amers encore s'il eût pu voir ce qui se passait à cette heure dans son château de la Tremblays.

Hervé de Vaunoy, en effet, ne faisait point les choses à demi. Quelques mots échappés à Nicolas Trembl dans la dernière conversation qu'ils avaient eue ensemble avaient mis Hervé sur la voie, et il devinait à peu près le but du voyage de son vieux parent. Ce lui en était assez pour conjecturer le reste. Il laissa passer une semaine. Au bout de ce terme il regarda le retour de Nicolas Trembl comme étant pour le moins fort problématique, et agit en conséquence. La majeure partie des vieux serviteurs du château fut congédiée. Vaunoy ne garda que ceux qu'il avait su se concilier dès longtemps, et Alain, le maître d'hôtel, qui était un peu son confident.

Vaunoy avait totalement changé de caractère. Depuis deux ans, il rêvait nuit et jour la possession du riche domaine de Tremblay, et voilà que tout-à-coup ce rêve s'était accompli. Pauvre hier et ne possédant que son manteau rapé de gentilhomme, il s'éveillait aujourd'hui plus opulent que pas un membre de la haute noblesse bretonne. Il y avait de quoi mettre une cervelle d'ambitieux à l'envers, et celle de Vaunoy fit la culbute. Il est vrai que, à bien prendre, cette opulence n'avait rien de réel. Entre les mains d'Hervé, le château avec ses dépendances n'était qu'un dépôt et son rôle celui d'un fidéicommissaire. Mais, pour qui sait conduire sa barque, ce rôle de fidéicommissaire peut mener loin. Tout homme est mortel ; le pupille est soumis à cette foule de hasards déplorables qui menacent notre pauvre humanité : on meurt de la fièvre, du croup ; on meurt pour ne point manger assez ou pour manger trop ; on est croqué par le loup même ailleurs que dans les contes de Perrault ; on se noie : que sais-je ? Plus tard, il y a les duels, les chutes de cheval, et l'amour... qui perdit Troie. A cause de tout cela, le pupille d'un fidéicommissaire bien appris atteint rarement sa majorité lorsque l'héritage mérite considération.

Or, M. de Vaunoy était un homme fort capable. Seulement, comme il était impatient outre mesure de jouir sans contrôle, il ne fit point grand fond sur ces éventualités que nous venons d'énumérer. Le petit Georges, à la rigueur, pouvait sortir victorieux de toutes ces épreuves, et M. de Vaunoy entendait ne point courir les chances de ce jeu périlleux. Le Breton est bon et généreux d'ordinaire ; mais quand il se met à être mauvais, les traîtres du boulevard sont des anges auprès de lui : rien ne lui coûte, et les moyens qu'il emploie alors sont d'une brutalité diabolique. Le lecteur en pourra juger sous peu.

Vaunoy continua de traiter Georges comme le fils chéri et respecté de son seigneur. Il voulait se faire un appui de l'affection de l'enfant pour le cas redoutable où M. de la Tremblays fût revenu inopinément quelque jour. Un mois, deux mois se passèrent : Hervé avait fait maison nette de tout ce qui portait amour au vieux sang de Tremblay. Néanmoins, il y avait un fidèle serviteur qu'il n'avait point pu chasser. C'était Job, le chien favori de Nicolas Tremblay. En vain les valets armés de fûnets avaient poursuivi Job jusqu'à une grande distance dans la forêt ; il revenait

toujours. Au moment où Hervé le croyait bien loin, il le retrouvait, le soir, assis auprès du berceau de Georges endormi. Le chien veillait, et nous ne pouvons point affirmer que, sans la présence de ce vaillant gardien, l'héritier de Tremblay eût passé ses nuits sans péril, car M. de Vaunoy jetait souvent d'étranges regards sur la couche où reposait son jeune cousin.

Job n'était pas seul à veiller sur le petit Georges : un autre protecteur couvrait l'enfant de sa mystérieuse vigilance. Avec l'or de Nicolas Tremblay, Jean Blanc avait soulagé les souffrances de son père. Il ne travaillait plus : le jour il dormait ou rôdait autour du château ; la nuit, il montait dans l'un des arbres du parc, dont les longues branches venaient frôler les fenêtres de la chambre où dormait Georges, et là il faisait sentinelle jusqu'au matin. Hervé l'avait bien menacé parfois du fusil de son veneur, mais Jean Blanc savait courir sur la verte couronne des arbres comme un matelot dans les agrès de son navire. Il ne craignait point les balles, et d'ailleurs il avait dit : *Je t'achèrerai !*

IX. — L'ÉTANG DE LA TREMBLAY.

Il y avait six mois que Nicolas Tremblay était parti. Personne ne savait en Bretagne ce qu'il était devenu. Les gens de la forêt le regrettaient parce qu'il était bon maître, et priaient Dieu pour le repos de son âme.

Un soir d'automne, Hervé de Vaunoy jeta sa canardière sur son épaule, et prit le petit Georges par la main. En cet équipage il se dirigea vers l'étang de la Tremblays. Job marchait sur ses talons ; il suivait Georges. De temps en temps, Hervé regardait du coin de l'œil le fidèle animal, et ce regard annonçait des dispositions qui n'étaient rien moins que bienveillantes. Georges courait dans l'herbe ou cueillait les fleurs d'or des genêts. Ses cheveux blonds bouclés flottaient au vent du soir. Il était gracieux et charmant comme la joie de l'enfance.

L'étang de la Tremblays est situé à l'ouest et à un quart de lieue du château. Sa forme est celle d'un vaste trapèze dont trois côtés appuient leurs bordures d'aulnes à de grands taillis, tandis que le quatrième, coupé en talus escarpé, porte à son sommet un bouquet de futaie. Du point central de ce talus qui surplombe par suite d'éboulements anciens, s'élançait presque horizontalement

Le tronc robuste et rabougré d'un chêne noir dont les longues branches pendent au-dessus de l'eau et couvrent le quart de la largeur de l'étang. C'est vis-à-vis de ce chêne et à quelques toises de ses branches que la pièce d'eau atteint sa plus grande profondeur. Le reste est fond de vase où croissent des mousses de joncs et de roseaux que peuplent vers le commencement de l'hiver des myriades d'oiseaux aquatiques.

Sur la rive occidentale de l'étang de la Tremblay s'assied maintenant une petite bourgade avec chapelle et moulin ; mais à l'époque où se passe notre histoire ce lieu était complètement désert, et il était bien rare qu'un passant vint troubler les silencieux ébats de ses sarcelles ou de ses tanches.

M. de Vaunoy ouvrit le cadenas d'un petit bateau, plaça Georges sur l'un des bancs et quitta la rive. Job, sans y être invité, franchit d'un bond la distance et s'installa aux pieds de l'enfant. Après quelques coups de rame qui le portèrent au milieu de l'étang, M. de Vaunoy arma sa canardière et jeta autour de lui un regard de chasseur novice. Un plongeon montra sa tête noire entre les roseaux ; Hervé fit feu. Le bruit du coup fit tressaillir Job, l'odeur de la poudre dilata ses narines. Il se dressa sur ses quatre pattes et darda son regard dans la direction des roseaux.

— Cherche là... cherche ! dit doucement M. de Vaunoy.

Vous savez l'histoire de la chatte métamorphosée en femme. Une souris se montre, et minette de courir à quatre pattes. Job, excité dans son instinct, bondit hors du bateau, laissant Georges, effrayé du bruit, sur son banc.

— Cherche là... cherche ! répéta M. de Vaunoy qui rechargeait vivement sa canardière.

Le chien cherchait, mais il n'avait garde de trouver le plongeon dont la santé n'avait aucunement souffert. M. de Vaunoy épaula de nouveau sa canardière.

— Regarde donc ce grand chêne, Georges, dit-il.

Pendant que l'enfant était retourné, le coup partit. Job poussa un hurlement plaintif, et se coucha, mort, dans les roseaux.

— J'ai vu derrière les feuilles du chêne, dit l'enfant, une grande figure blanche qui nous regardait.

Vaunoy jeta vivement les yeux vers l'arbre mais il n'aperçut rien.

— Regarde encore, dit-il d'une voix pateline. Puis il grommela entre ses dents :

— Cette fois, le maudit chien ne reviendra pas.

— Tiens ! s'écria Georges, voilà encore la figure blanche.

Vaunoy était dans l'un de ces instants où l'homme a peur de son ombre. La nuit tombait rapidement. Il compta du regard les feuilles du chêne noir et n'aperçut rien encore. L'enfant s'était sans doute trompé. La main d'Hervé tremblait néanmoins tandis qu'il déposait sa canardière au fond du bateau pour prendre les rames. Il se dirigea lentement vers le point de l'étang qui fait face au chêne. En cet endroit l'eau tranquille et plus sombre annonçait une grande profondeur. Vaunoy cessa de ramer. Il appuya sa tête sur sa main. Sa respiration était oppressée ; des gouttes de sueur coulaient de son front. Quand il se redressa, la nuit était tout-à-fait venue. A deux ou trois reprises il étendit sa main vers Georges, et chaque fois sa main retomba. Enfin il fit sur lui-même un violent effort :

— Eh bien ! dit-il d'une voix étouffée, ne vois-tu plus la grande figure blanche ?

L'enfant tourna la tête.

— Si, répondit-il, la voilà !

Tandis qu'il parlait encore, Vaunoy le saisit par derrière et le précipita dans l'étang... Au même instant, une longue forme blanche se montra en effet dans le feuillage du chêne, mais Vaunoy ne put la voir, occupé qu'il était à fuir vers le bord à force de rames. La lune qui se levait jeta ses premiers rayons par-dessus les taillis et vint éclairer le pâle visage de Jean Blanc. Au moment où Vaunoy atteignait la rive, l'albinos se laissa glisser le long d'une branche flexible qui pliait sous son poids et retombait au ras de l'eau. A l'aide de ses pieds, il imprima un mouvement de fronde à ce balancier, puis, ouvrant les mains tout-à-coup, il se trouva lancé tout près de l'endroit où Georges avait disparu. Vaunoy entendit sans doute le bruit de sa chute, mais plein de cette supersticieuse terreur qui suit le crime, il se boucha les oreilles et s'enfuit éperdu. Quelques secondes après, Jean Blanc revint à la surface, ramenant l'enfant évanoui. Le blafard visage de l'albinos avait une expression d'allé-

gresse délirante lorsqu'il toucha le bord. Il prit sa course, serrant convulsivement l'enfant dans ses bras, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut mis une large distance entre lui et le château de la Trem-lays.

— J'étais là, disait-il en riant ; je savais qu'on ferait du mal au petit monsieur... Maintenant il est à moi ; je l'ai gagné... J'étais là pour que le fort ne tuât point le faible, comme dans la chanson d'Arthur de Bretagne.

Ceux qui connaissaient le pauvre Jean Blanc eussent vu dans ces paroles entrecoupées le symptôme précurseur de l'un de ses accès. Lui-même sentait vaguement l'approche d'une tempête intellectuelle, car sa joie tomba tout-à-coup. Il fit halte au milieu de l'une des routes de la forêt et déposa Georges sur le gazon du talus.

L'atmosphère était froide. Une abondante rosée descendait du faite des arbres à demi dépouillés de leurs feuilles. Georges restait sans mouvement : ses membres étaient raides et glacés. Une livide pâleur couvrait son joli visage.

— Il faut qu'il s'éveille ! grommelait Jean Blanc en tâchant de le réchauffer sur son sein : il le faut ! Sainte-Vierge, réveillez-le !

Ce disant, il se dépouillait de son juste-au-corps de peaux de lapins cousues, et s'en servait pour envelopper le corps transi de l'enfant. Sa poitrine haletait, ses yeux devenaient hagards. Il lut-
tait contre l'accès de folie qui envahissait ses chancelantes facultés.

— Sainte-Vierge ! cria-t-il enfin avec désespoir, donnez-moi le temps de l'éveiller. Je fais vœu...

Un irrésistible rire interrompit cette ardente invocation. Par un dernier éclair d'intelligence, il ôta de sa poitrine une médaille de cuivre qui portait l'empreinte vénérée de Notre-Dame-de-Forêt, et la passa au cou de l'enfant toujours inanimé. Aussitôt après, emporté par sa fièvre folle, il se jeta, tête baissée, gambadant, riant et chantant, au plus épais du fourré. L'enfant évanoui resta à la garde de Notre-Dame. L'accès de Jean Blanc fut long, parce que l'émotion qui l'avait provoqué avait été puissante : pendant plus d'une heure, il courut les taillis en répétant son étrange refrain :

— Je suis le lapin blanc... le lapin !

Au bout de ce temps, sa fièvre se calma. L'albinos sentit revenir ses idées, et le souvenir de

Georges emplît tout-à-coup son cœur. Il s'élança, renversant tout obstacle sur son passage et retrouvant sa route par une sorte d'instinct. En quelques minutes, il atteignit l'allée. Son cœur battit de joie, car un rayon de lune, passant au travers des branches, éclairait un objet blanc sur le talus.

— Georges ! cria-t-il.

Georges ne répondit point. Jean Blanc franchit en deux bonds la distance qui le séparait du talus et tomba sur ses genoux.

— Georges ! dit-il encore.

Et comme l'objet blanc restait immobile, Jean le toucha. C'était son juste-au-corps de peau. L'enfant avait disparu.

FIN DU PROLOGUE.

X.—LA VEILLÉE.

Vingt ans écoulés ont rendu méconnaissables les personnages de notre récit. L'enfant s'est fait homme ; l'homme est devenu vieillard ; le vieillard a cessé de vivre. Mais le bon château de la Trem-lays s'élève toujours, droit et robuste, au bout de son avenue de grands chênes. Si quelques arbres sont morts dans la forêt, d'autres jaillissent du sol, et s'élancent, pleins de sève, vers le beau soleil qui chauffe la voûte de feuillage. La Fosse-aux-Loups a gardé ses sombres ombrages, et le chêne creux soutient vaillamment le pesant fardeau de ses branches colossales. Les deux moulins chancelent et menacent ruine, comme autrefois, et c'est à peine si l'on s'aperçoit que la pauvre loge de Mathieu Blanc s'est affaissée au ras du sol tant le détail est mince et peu digne d'attention. Quant à l'étang de la Trem-lays, ce sont toujours les mêmes eaux dormantes et la même moisson de roseaux sous lesquels blanchissent dans la vase les ossements de Job, le fidèle chien de Nicolas Trem-l.

Nous sommes à l'automne de l'année 1740, et il y a veillée dans les cuisines de M. Hervé de Vaunoy de la Trem-lays, seigneur du Boüëxis-en-Forêt.

La cuisine est une grande pièce carrée, percée de quatre fenêtres hautes. Une large porte de chêne, garnie de fer ouvre ses deux battants vis-à-vis la vaste cheminée, dont le manteau en forme de toiture peut abriter une compagnie raisonnablement nombreuse. Cinq ou six troncs d'arbres

brûlent dans l'âtre et mêlent leur rouge lumière à la lueur crépitante de deux résines. Sur la table massive qui occupe le milieu de la pièce, une rangée de *pichets* (cruches) méthodiquement alignés, exhalent une bonne odeur de cidre mousseux. Il y a des pommes de terre qui rôtissent sous les cendres, et une demi-douzaine de quartiers de lard montrent, des deux côtés de la crémaillère, leur couenne recouverte de suie. Nous faisons grâce au lecteur des fourneaux, casseroles, cuillères à pot, marmite, écumoirs, etc.

Il y a vingt personnes assises sous le manteau de la cheminée. La plupart sont serviteurs ou servantes de Vaunoy ; deux ou trois sont étrangères et reçoivent l'hospitalité.

Afin de ne point faire défaut à la galanterie française, nous parlerons d'abord des femmes : sur cette escabelle à trois pieds et si près du feu que la pointe de ses sabots se charbonne, est assise la dame Goton Réhou, femme de charge de la Tremlays. Elle eut, si l'on en croit la chronique de la forêt, une jeunesse joyeuse ; mais cela date de quarante ans, et, à l'heure qu'il est, elle fume une pipe courte, noircie par un long usage, avec toute la gravité qui convient à une matrone de son importance. Auprès d'elle et s'éloignant graduellement du foyer, siègent les servantes du château : la fille de basse-cour, la pigeonnière, la trayeuse des vaches, et même la femme-de-chambre de M^{lle} Alix de Vaunoy. Cette dernière déroge sans nul doute en semblable compagnie ; mais il faut tuer le temps, et Yvon, le valet des chiens, est ce qu'on appelle un bel homme.

De l'autre côté de la cheminée sont rangés les garçons. C'est d'abord André, le garde ; Simonnet, le maître du pressoir ; Corentin, l'homme de la charrue, et beaucoup d'autres encore dont l'énumération serait longue et superflue.

Sous le manteau de la cheminée et juste en face de la dame Goton Réhou, est assis un homme de la forêt, hôte de la Tremlays pour quelques heures. Cet homme mérite une description particulière. Il est charbonnier, cela se voit. Une couche épaisse de noir couvre son visage et s'éclaircit seulement quelque peu aux angles saillants de la face, comme il arrive aux masques de bronze. Ses yeux, dont la paupière est enflammée, semblent craindre l'éclat ardent du foyer et s'abritent derrière sa large main noircie. Il est du reste vêtu

comme les gens de la forêt : bonnet de laine mêlée, veste longue en forme de paletot échancré, culottes courtes, bas bleus et souliers à boucles de fer. Il est de taille problématique. Assis, il semble petit, mais lorsqu'il se lève pour saisir un pichet et boire à même, ses longues jambes l'exhaussent tout-à-coup. Dans l'habitude de son corps il y a plus de souplesse que de force. Quant à son âge, nul ne saurait le dire. Depuis quinze ans, le charbonnier Pelo Rouan court la forêt. Tel on l'a vu la première fois, tel on le voit encore.

Nos personnages ainsi posés, nous écouterons leur conversation, car nous sommes fort dépayés dans ce château où nous n'avons point mis le pied depuis vingt ans.

Renée, la fille de chambre de M^{lle} Alix de Vaunoy, cause tout bas avec le bel Yvon, lequel raccommode son fouet et tresse une *coutisse* (mèche) que Mirault, Gerfault, Renault, etc., sentiront plus d'une fois sur leurs flancs savamment amaigris. André, le garde, frotte d'huile le ressort de son fusil à pierre. Corentin taille galamment un battoir pour Anne, la surintendante des vaches. L'entretien n'a rien encore de général.

Mais six heures ont sonné à la cloche fêlée du beffroi. Le vieux Simonnet, maître du pressoir, a écorché dévotement les versets de l'*Angelus*. Un silence de quelques minutes s'est fait, pendant lequel les uns ont prié, les autres ont fait semblant. Quand ce silence eut duré suffisamment à son gré, dame Goton fit un signe de croix final et secoua les cendres de sa pipe avec précaution.

— Les jours s'en vont, dit-elle.

Chacun reconnut implicitement la justesse infinie de cette observation.

— Vienne la fin du mois, poursuit la vieille femme de charge, et nous aurons la résine allumée en récitant l'*Angelus* du soir.

— Ça, c'est la vérité, appuya Simonnet.

Et tous répétèrent avec conviction :

— Les jours s'en vont ; ça c'est la vérité !

Dame Goton savoura un instant l'approbation générale.

— Maître Simonnet, reprit-elle ensuite, si c'est un effet de votre complaisance, passez-moi le pichet ; ma pauvre langue brûle.

Au lieu d'un pichet on en passa dix, et tout le monde s'abreuva copieusement.

— Fameux et droit en goût ! s'écria la vieille femme en promenant voluptueusement sa langue sur ses lèvres après avoir bu ; tout ce qu'on peut demander, c'est que le cidre de l'automne qui vient vaillle celui de cette année,... pas vrai ?

C'était là encore une de ces propositions dont le succès n'est point douteux. Tout le monde répondit affirmativement, et le maître du pressoir but un second coup pour prouver la sincérité de son opinion.

— Quant à ce qui est de l'an prochain, dit-il, on ne sait pas ce qu'on ne sait pas. Il eherra bien du bois mort dans la forêt d'ici l'autre automne, et notre monsieur dit que le temps qui court est un temps de péril.

Renée cessa de causer avec Yvon et releva la tête avec inquiétude.

— Est-ce qu'on craint une attaque des *Loups*? murmura-t-elle.

A cette question, on eût put voir le charbonnier fermer à demi les yeux et jeter à la ronde un furtif regard.

— Les loups ! répéta Simonnet en frappant son poing sur la table ; si j'étais seulement dans la peau de monsieur le lieutenant de roi, on ne les craindrait pas longtemps, les maudits brigands !.. Dire qu'ils ont brûlé mon beau pressoir du Bouëxis-~~en~~Forêt !— Volé mes vaches !... ajouta la trayeuse. — Dévasté mon chenil ! dit Yvon. — Braconné plus de gibier que n'en chasse en trois ans notre monsieur ! clama le garde. — Tué mes poules ! foulé mes guérêts ! brisé mes espaliers ! crièrent en chœur les divers fonctionnaires de la Tremlays.

La dame Goton bourrait gravement sa pipe et ne disait rien. Pelo Rouan, le charbonnier, semblait dormir, adossé contre la paroi de la cheminée.

— Oh ! les maudits brigands ! reprit le chœur, au milieu duquel on distinguait la voix flûtée et sur-aiguë de la fille de chambre.

Goton alluma sa pipe et lança trois redoutables bouffées.

— Il y a vingt ans, murmura-t-elle, le maître de la Tremlays s'appelait Nicolas Tremi. Ceux que vous nommez les *Loups* étaient des agneaux alors. C'est la misère qui a aiguisé leurs dents.

Un murmure d'approbateur suivit ces paroles.

— Les Tremi étaient de bons maîtres, dit Simonnet avec le même embarras qu'aurait un vicux

courtisan parlant d'un roi déchu au sein d'une cour nouvelle, on ne peut pas dire le contraire ; mais les loups sont des bandits, et il n'y a que vous, dame Goton, pour prendre leur défense.

Un imperceptible sourire plissa la lèvre de Pelo Rouan. La vieille releva sa tête chienne avec dignité.

— Maître Simonnet, répondit-elle, je ne défends point les Loups qui savent bien se défendre eux-mêmes. Je dis que ce sont des Bretons, voilà tout, et que certaines gens sont plus vaillants au coin du feu que sous le couvert.

Le sourire du charbonnier se renforça, et les serviteurs du château restèrent penauds sous cette accusation de couardise faite ainsi à brûle-pour point.

— Patience ! patience ! dit enfin Simonnet. Il doit nous arriver de Paris un brave officier du roi pour prendre le commandement des sergents de Rennes et protéger le passage des deniers de l'impôt à travers la forêt. Ces loups damnés ont tué le dernier capitaine.... — Gare au nouveau ! interrompit dame Goton. — On dirait que vous souhaitez un malheur ! s'écria aigrement Renée, la fille de chambre. — Ma mie, répondit Goton avec ironie, je suis vieille et je regrette l'ancien temps. Causez avec Yvon, croyez-moi, et rappelez-lui qu'avant de courir deux à deux par les taillis, il est bon de prononcer quelques mots devant M. le Recteur, dans l'église paroissiale de Litré.

Renée devint rouge et ne répondit point. La conversation allait mourir ou changer d'objet, lorsque Pelo Rouan, qui avait sans doute des raisons pour cela, frotta ses yeux comme un homme qui s'éveille et dit :

— Ai-je rêvé, maître Simonnet ?... N'avez-vous point dit que nous allons avoir un nouveau capitaine pour mettre à la raison les Loups,... que le ciel confonde ! — J'ai dit cela, mon homme, et c'est la vérité. Tant que les loups n'ont fait que piller M. de Vaunoy, la cour de Paris n'y a point vu de mal ; mais les hardis brigands sont allés, comme chacun sait, jusqu'à Rennes, attaquer en plein jour l'hôtel de M. l'intendant. Ils interceptent l'impôt.... — Quel dommage ! interrompit l'incorrigible Goton avec un sarcastique sourire. — Ce sont de fiers gueux ! dit Pelo Rouan avec simplicité ; mais savez-vous quand arrivera cet officier du roi dont vous parlez ? — On l'attend, mon homme.

Pelo Rouan se leva, prit un pichet qu'il porta à ses lèvres et dit avec une bonhomie où la vieille Goton seule crut découvrir une pointe de raillerie :

— A la santé du nouveau capitaine. — A sa santé ! répondirent les serviteurs de la Tremlays.

XI. — FLEUR DES GENÈTS.

Pelo Rouan, avant de poser son pichet sur la table, ajouta, comme complément de son toast :

— Et à la confusion du Loup Blanc et de ses louveteaux ! — A la bonne heure ! dit la vieille Goton, lorsque chacun eut applaudi à ce souhait charitable ; Pelo Rouan est un pauvre homme de la forêt. Il y a pour lui courage à maudire tout haut le Loup Blanc, qui est fort et puissant et dont mille bras exécutent les ordres ; car tout à l'heure il va prendre son bâton de houx et affronter la nuit le domaine des loups : à la bonne heure ! Je ne veux point de mal à Pelo Rouan. — Merci, dame, prononça lentement le charbonnier ; moi je vous vœux du bien.

C'était un homme étrange que ce Pelo Rouan. Pendant qu'il parlait ainsi, son regard fixe couvrait Goton, tandis que la ligne rouge de ses paupières clignotait à la lumière du feu. Il y avait dans ce regard une gratitude plus grande que ne le méritait à coup sûr l'observation de la vieille femme de charge. Du reste, et nous devons le dire tout d'abord, la plupart des actions de cet homme étaient difficiles à expliquer. On croyait deviner chez lui parfois une marche lente et systématique vers un but mystérieux ; mais on ne tardait pas à perdre sa trace, et l'espionnage le plus fin comme le plus obstiné eût été dérouter par sa conduite. Nul ne songeait d'ailleurs à l'espionner. A quoi bon l'eût-on fait ? Ses fréquentes visites à la maison de M. de Vaunoy, ennemi personnel et acharné des Loups, éloignaient toute idée de connivence avec ces derniers, et cette connivence seule aurait pu donner quelque force à un homme si bas placé dans l'échelle sociale.

Il y avait quinze ou seize ans que Pelo (Pierre) Rouan était venu s'établir dans la forêt de Rennes.

Il avait amené avec lui une petite fille au berceau. Solitaire d'habitude et paraissant fuir la société de ses pareils, il s'était bâti une étroite loge à l'endroit le plus désert de la forêt, avait creusé un four souterrain et faisait depuis lors ce qu'il

fallait de charbon pour soutenir son existence et celle de sa fille.

Marie avait pris la taille d'une femme. En grandissant, elle était devenue bien belle, mais elle l'ignorait. Beaucoup prétendront que ces derniers mots renferment une impossibilité flagrante ; nous soutenons néanmoins notre dire. Marie, enfant de la solitude, n'avait de hardiesse que contre le danger. La vue de l'homme la troublait et l'effrayait. Lorsque la trompe de chasse criait dans les grandes allées, Marie faisait comme les biches, elle se cachait dans les buissons. Jamais un des galants gentilshommes du pays n'avait pu l'approcher d'assez près pour l'appeler *mignonne* en lui prenant le menton, comme font tous les gentilshommes depuis l'antiquité la plus reculée ; jamais elle ne mettait de fromages dans un panier verni pour les porter au château, avec des pommes, des œufs et de la crème, comme cela se pratique encore de nos jours, au théâtre royal de l'Opéra-Comique ; elle ne dansait ni *sur la fougère*, ni même *sous la coudrette* ; en un mot, ce n'était en aucune façon une rosière de M^{lle} de Genlis, mirant ses pudiques attraits dans le cristal des fontaines, ni une ingénue de M. de Marmontel, raisonnant sur Dieu, la nature et le reste. C'était une fille de la forêt, simple, pure, demi-sauvage, mais portant en soi le germe de tout ce qui est noble, gracieux, poétique et bon. L'expression générale de son visage était un mélange d'exquise gentillesse et de sensibilité exaltée. Elle avait de grands yeux bleus pensifs et doux dont le sourire échauffait l'âme comme un rayon de soleil. Sa joue pâle s'encadrerait d'un double flot de boucles dorées, molles, flexibles, élastiques, qui ondoyaient à chaque mouvement de sa tête, et se jouaient sur ses épaules modestement couvertes. La nuance de cette chevelure eût embarrassé un peintre, parce que les couleurs dont peut disposer l'art humain sont parfois impuissantes à rendre la merveilleuse délicatesse de l'œuvre de Dieu. Cette nuance, dans un tableau, semblerait terne ; ses candides reflets affaibliraient le regard ; elle ne repousserait point assez la blancheur de la peau, mais cela prouve seulement que l'homme n'a su dérober que la moitié de la palette céleste. Chez Marie, c'était un charme de plus ; ses traits fins, mais hardiment modelés, apparaissaient suaves et comme voilés sous cette indécise auréole. Cela faisait l'effet de ce nuage mystique, aux rayons naivement

adoucis que les peintres du moyen âge donnaient pour ornement au front divin de la mère de Dieu.

Marie était comme son père, elle aimait la solitude. Lorsqu'elle ne restait point dans la loge, occupée à tresser des paniers de chèvrefeuille que Pelo Rouan vendait aux foires de Saint-Aubin-du-Cormier, Marie errait, seule et rêveuse, dans les sentiers perdus de la forêt. Souvent le voyageur s'arrêtait pour écouter une voix pure et semblable à la voix des anges, qui chantait la complainte d'Arthur de Bretagne dont nous avons parlé dans la première partie de ce récit. Ceux qui se souvenaient du pauvre Jean Blanc songeaient à lui en entendant sa romance favorite; la plupart savouraient la musique sans évoquer la mémoire de l'albinos, car bien d'autres que lui répétaient ce refrain qui berce les enfants dans toutes les loges du pays de Rennes. Du reste, on entendait presque toujours Marie comme on écoute le rossignol, sans la voir. Dès qu'elle apercevait un étranger, son instinct de timidité sauvage la portait à fuir. On voyait le taillis s'agiter comme au passage d'un faon, puis plus rien. Marie était alerte et vive. On eût couru longtemps avant de l'atteindre. Quelques-uns cependant l'avaient vue, et le bruit de sa beauté sans rivale s'était répandu dans le pays. On ne savait point son nom, car Pelo Rouan ne souffrait guère de questions, surtout lorsqu'il s'agissait de sa fille, et Marie devenait muette dès qu'un homme lui adressait la parole. A cause de cette ignorance, et par un reste de cette chevaleresque poésie qui a flori si longtemps sur la terre de Bretagne, on choisissait, pour désigner Marie, les noms des plus charmantes fleurs. Les jeunes gens de la forêt parlaient d'elle d'autant plus souvent que son existence était plus mystérieuse. A la longue, la coutume effeuilla cette guirlande de jolis sobriquets. Un seul resta qui faisait allusion à la couleur des cheveux de Marie: on l'appela *Fleur-des-Genêts*.

Pelo Rouan laissait à sa fille une liberté entière, dont celle-ci usait tout naturellement et comme on respire, sans savoir qu'il en pût être autrement. D'ailleurs, le charbonnier, quand même il l'aurait voulu, n'aurait point pu surveiller fort attentivement la jeune fille, car il faisait de longues et fréquentes absences. Le motif de ces absences était un secret, même pour Marie. Parfois, durant des semaines, le four de Pelo

Rouan restait froid, mais quand il revenait il travaillait double et réparait le temps perdu. Personne n'était admis dans la loge. On venait chercher Pelo Rouan de temps en temps la nuit. Dans ces circonstances, ceux qui avaient besoin du charbonnier, pour des causes que nous ne saurions dire, frappaient à la porte d'une certaine façon. Pelo sortait. Marie, habituée à ce manège, ne prenait pas garde.

Un jour pourtant, en l'absence de Pelo Rouan, un étranger avait franchi le seuil de la loge inhospitalière: c'était un beau jeune homme, et Fleur-des-Genêts n'eut pas peur. Son cœur battit bien fort; un rouge brûlant remplaça le délicat coloris de sa joue; mais la loge paternelle lui sembla tout d'un coup moins enfumée, les arbres plus verts, le ciel plus brillant au travers des éclaircies du feuillage. Elle se sentit vivre davantage et mieux. Depuis ce jour, ces vagabondes promenades eurent un but: elle rencontrait le bel étranger qui lui mettait un baiser sur la joue et s'asseyait près d'elle au pied d'un chêne. Les chevreuils seuls ou quelque renard espionneur auraient pu dire le sujet de leurs longs entretiens; mais le bonhomme La Fontaine était mort, et les bêtes ne savaient déjà plus parler. Cela dura quelques mois, puis l'étranger partit, laissant son souvenir au fond du cœur de Marie. qu'il avait gardée pure comme s'il eût été son frère.

Une fois l'étranger parti, les gens de la forêt revirent Fleur-des-Genêts dans les taillis. Elle allait au hasard, la tête penchée, l'œil rêveur, et chantait bien mélancoliquement la complainte d'Arthur de Bretagne.

Pelo Rouan ne lui demandait point la cause de sa tristesse, parce qu'il l'avait devinée.

Cependant la veillée continuait dans la cuisine du château de la Tremlays. Après avoir porté le toast qui ouvre ce chapitre, Pelo prit son bâton comme l'avait annoncé la vieille femme de charge; mais, au lieu de partir, il secoua lentement sa pipe, et se planta, le dos au feu, en face de maître Simonnet.

— Et... sait-on son nom? dit-il en jouant l'indifférence. — Le nom de qui? — Du nouveau capitaine. — Notre monsieur le sait peut-être, répondit Simonnet. — Au fait, ce doit être un bon serviteur du roi, c'est le principal... Il logera au château? — Ou chez M. l'intendant royal.

Pelo Rouan sembla hésiter au moment de faire une nouvelle question. — C'est juste, dit-il enfin, c'est à qui recevra ce brave officier et les bons soldats de la maréchaussée.

A ces mots, il se dirigea vers la porte. En passant auprès d'Yvon, il lui serra furtivement la main et adressa à Corentin un regard d'intelligence. — Bon soir, maître Simonnet et toute la maisonnée ! dit-il.

Comme il mettait la main sur le loquet, un fort coup de marteau retentit, frappé à la porte extérieure. Pelo resta.

Quelques minutes après, deux hommes enveloppés de manteaux furent introduits. Les larges bords de leurs feutres cachaient presque entièrement leurs visages. Cependant, à un mouvement que fit l'un d'eux, la lumière du foyer vint éclairer partiellement ses traits. Pelo Rouan tressaillit à son aspect, et au lieu de sortir il se glissa prestement dans une embrasure.

XII. — DANS LA FORÊT.

Les nouveaux venus étaient tous deux de haute taille et d'apparence robuste. Celui dont Pelo Rouan avait aperçu le visage était dans toute la force de la jeunesse, beau visage et merveilleusement tourné. L'autre avait sous son feutre une chevelure grise et plus de soixante ans sur les épaules.

— Qui que vous soyez, dit Simonnet, employant la digne formule armoricaine ; vous êtes les bien-venus. Que demandez-vous ?

Le plus jeune des deux étrangers rejeta son manteau sur le coude et montra l'uniforme de capitaine des soldats de la maréchaussée.

— Je veux parler à M. Hervé de Vaunoy, répondit-il.

— Le nouveau capitaine ! chuchotèrent les serviteurs de la Tremlays.

Renée, la servante de M^{lle} Alix, arrangea aussitôt les plis de sa robe ; les autres femmes moins bien apprises se bornèrent à rougir immodérément. Quant à Pelo Rouan, il gagna la porte sans bruit, après avoir échangé un second regard d'intelligence avec Yvon et Corentin.

— Ah ! c'est lui qui est le nouveau capitaine ! murmura-t-il lentement et d'un air pensif.

Puis il s'enfonça dans les sentiers de la forêt, Maître Simonnet prit un maintien grave et so-

lennel afin de remplir convenablement son office d'introduit au lieu et place de maître Alain le majordome, qui se faisait vieux et dormait d'ordinaire à cette heure, ivre d'eau-de-vie. Il mit le bonnet à la main, et précéda les nouveaux venus dans le salon de réception où se tenait Hervé de Vaunoy et sa famille.

Pendant qu'il traverse le vestibule et la grande-salle, nous rétrograderons de quelques heures et nous prendrons nos deux étrangers au moment où ils quittent la bonne ville de Vitré pour rentrer dans la forêt. Outre que c'est un moyen fort simple de faire leur connaissance, nous assisterons ainsi avec eux à quelques petits incidents qu'il nous importe de ne point passer sous silence.

Comme le lecteur a pu le conjecturer, le vieillard à barbe grise remplissait auprès du jeune capitaine l'office de valet. C'était un homme à visage honnête et austère ; sa taille légèrement voûtée annonçait seule la fatigue ou la souffrance ; car son front restait sans rides et son regard serein exprimait la tranquillité d'âme la plus parfaite. Quant au capitaine, il y avait sous sa fine moustache noire retroussée un sourire insouciant et spirituel ; dans ses yeux, une hardiesse indomptable, une gaieté franche et comme un reflet de cordiale loyauté. On eût trouvé difficilement une taille plus élégante que la sienne, une pose plus gallarde sur son beau cheval isabelle, et une plus galante façon de porter son belliqueux uniforme. Il avait de 25 à 27 ans.

Le valet s'appelait Jude Leker ; le maître avait nom Didier tout court.

Le bon écuyer de Nicolas Tremi n'avait point changé beaucoup durant ces vingt années. La souffrance avait glissé sur son cœur comme le temps sur la dure peau de son visage. Il se tenait encore ferme sur son cheval et il n'eût point fait bon recevoir un coup de la rapière plus moderne qui avait remplacé sa longue épée à garde de fer.

Il pouvait être deux heures après midi lorsque Didier et Jude dépassèrent les premiers arbres de la forêt. Le pâle soleil d'automne se jouait dans le feuillage jaunissant, et le sabot des chevaux s'enfonçait à chaque pas dans la molle litière que novembre étend au pied des arbres. Jude semblait respirer avec délices une atmosphère connue ; il saluait chaque vieux tronc d'un regard ami et presque filial. Il y avait vingt ans que Jude n'avait vu la forêt de Rennes.

Tout en marchant, le maître et le serviteur poursuivaient une conversation commencée.

— C'était, ma foi, un vaillant vieillard que ce Nicolas Trembl : s'écria Didier, interrompant un long récit que lui faisait Jude ; j'aime son gant de buffle qui pesait une livre et j'aurais voulu voir la pauvre mine que dut faire monsieur le régent. — Le régent nous mit à la Bastille, répondit Jude avec un soupir. — C'était, en conscience, le moins qu'il pût faire, mon garçon. — Nicolas Trembl, que Dieu sauve son âme ! était déjà bien vieux. Et puis, il pensait sans cesse à l'enfant. — Quel enfant ? interrompit encore Didier. — Georges Trembl, qui doit être, à l'heure qu'il est, un hardi soldat, s'il a gardé dans ses veines une goutte du bon sang de ses pères.

L'histoire languissait. Didier bailla. Jude poursuivit : — Il pensait donc à l'enfant qui était au pays sans protecteur et sans appui. Vieillesse et chagrin, c'est trop à la fois, mon jeune monsieur : Nicolas Trembl descendit en terre et me légua le petit M. Georges... Il y a trois ans de cela. — Et qu'est devenu ce Georges ? — Dieu le sait... Moi je fus mis en liberté deux ans après la mort de mon maître. Je n'avais point d'argent, et si la Providence ne m'avait pas envoyé sur votre chemin au moment où vous cherchiez à en valet pour le voyage, je ne sais comment j'aurais regagné la Bretagne... Ma chère, ma noble Bretagne ! répéta Jude avec des larmes de joie dans les yeux.

Didier s'arrêta et lui tendit la main. — Tu es un honnête cœur, mon garçon, dit-il ; je t'aime pour ton attachement au souvenir de ton vieux maître, et pour l'amour que tu as gardé à ton pays. Si tu veux, tu ne me quitteras plus.

Jude toucha respectueusement la main que lui offrait le capitaine. — Je le voudrais, murmura-t-il en secouant la tête, sur ma parole, je le voudrais, car il y a en vous quelque chose qui me rappelle la franche loyauté de Trembl... Mais je suis à l'enfant et je suis Breton : ne m'avez-vous point dit que vous venez pour anéantir les derniers restes de la résistance bretonne. — Si fait, ... quelques centaines de fous furieux. Quand la rébellion se sent faible, vols-tu, elle tourne au brigandage : je viens pour punir des bandits.

Jude réprima un geste de colère. — De mon temps, murmura-t-il, messieurs de la Confrérie Bretonne ne méritaient point ce nom. — C'est vrai : ceux dont tu parles n'étaient que des ma-

niaques entêtés. Mais les *Frères-Bretons* sont devenus les *Loups*. — Les *Loups* ! répéta Jude sans comprendre. — Ils ont eux-mêmes choisi ce sauvage sobriquet... Ce n'est pas la Bretagne, ce sont les loups que je viens combattre de par l'ordre du roi.

Jude ne fut probablement point persuadé par cette subtile distinction, car il se borna à répondre : — Je ne sais pas ce que font les Loups, mais ils sont Bretons et vous êtes Français. — N'en parlons plus ! s'écria gaiement le capitaine. Quant à la question de savoir si je suis Français ou non, c'est plus que je ne puis dire... Bois un coup, mon garçon.

Il tendit sa gourde de voyage à Jude qui, cette fois, n'eut aucune objection à soulever.

— Et maintenant, reprit le capitaine, orientons-nous : voici un sentier qui doit mener à Saint-Aubin-du-Cormier. — C'est ma route, répondit Jude, et nous allons nous séparer ici... car vous allez à Rennes, je pense ? — Je vais au château de la Tremlays.

Jude tressaillit, puis il devint pensif.

— Vous êtes déjà venu dans le pays, dit-il après un silence, car vous le connaissez aussi bien que moi. Peut-être n'est-ce pas la première fois que vous allez au château de la Tremlays ? — Peut-être, répéta le capitaine, qui sembla vouloir éviter une réponse plus catégorique. — Si vous y êtes allé, continua Jude, dont tous les traits exprimaient une curiosité puissante, vous avez dû voir un jeune homme... un beau jeune homme !... l'héritier de ces nobles domaines... l'unique rejeton d'une race qui est vieille comme la Bretagne... — Tu le nommes ? — Georges Trembl.

Ce fut au tour du capitaine de s'étonner. Pour la première fois il rapprocha ce nom de Trembl de celui du château, et il comprit que le vieux gentilhomme dont il venait d'entendre la triste histoire était l'ancien maître de la Tremlays.

— Je n'ai jamais vu ce jeune homme, répondit-il.

XIII. — LE CAPITAINE DIDIER.

Jude demeura un instant comme atterré.

— Mon Dieu ! pensait-il, qu'ont-ils fait de notre petit monsieur ?

Le capitaine était devenu rêveur. Peut-être connaissait-il assez M. de Vannoy pour qu'un doute

s'élevât dans son esprit, touchant le sort de l'héritier de Trembl.

— Ma tâche est tracée, reprit Jude; je la remplirai... Monsieur, ajouta-t-il d'une voix que son émotion rendait solennelle, je vous adjure, par votre titre de gentilhomme, de me prêter votre aide.

Un triste sourire vint à la lèvre du capitaine.

— Gentilhomme!... dit-il. — Par votre mère!... voulut continuer Jude. — Ma mère! dit encore le capitaine. Allons, mon garçon, tu tombes mal. Que viens-tu me parler de titres et de mère?... Mais je suis officier du roi, et cela vaut noblesse: tu auras mon aide. — Merci! merci! s'écria Jude. En revanche, moi, je suis à vous, monsieur; à vous de tout cœur et tant qu'il vous plaira. Maintenant, veuillez vous détourner quelque peu de votre route; nous reviendrons ensemble au château.

Le capitaine suivit Jude aussitôt. Ils marchèrent durant un quart-d'heure sur le chemin qui mène au bourg de Saint-Aubin-du-Cormier; puis Jude, tournant à gauche, s'enfonça tout-à-coup dans un épais taillis. Au bout d'une centaine de pas, Didier arrêta son cheval.

— Où me mènes-tu? demanda-t-il. — Au lieu où Nicolas Trembl, mon maître, partant pour la cour de Paris, a enfoui l'espoir et la fortune de sa race. — Tu as donc grande confiance en moi?

Jude hésita un instant. — Je vous confierais ma vie, dit-il enfin, mais le trésor de Trembl n'est point à moi. Vous avez raison: mieux vaut que je sois seul à garder ce secret. — Et mieux vaut que je ne m'enfonce point trop avant dans ce fourré, au-delà duquel est la retraite des Loups.... Ils pourraient me mordre, mon garçon... Va, tu me retrouveras ici.

Jude descendit de cheval et s'engagea, à pied, dans l'épais taillis où nous avons vu autrefois cheminer Nicolas Trembl lorsqu'il portait en poche l'acte signé par son cousin Hervé de Vaunoy. Resté seul, le jeune capitaine mit pied à terre, s'étendit sur le gazon et donna son âme à la rêverie. Ses méditations furent douces. Officier de fortune et parvenu, son mérite aidant, à un poste que ses pareils n'atteignaient point avant d'avoir vu blanchir leur moustache et tomber leurs cheveux, il voyait désormais devant soi un avenir couleur de rose. Sa mission en Bretagne n'était pas sans importance, et il espérait ré-
duire aisément cette poignée d'hommes intrépi-

des, mais simples et grossiers, qui s'opposaient encore à la levée de l'impôt, molestaient les soumis sujets du roi, et poussaient parfois leur insolente audace jusqu'à mettre la main sur les fonds du gouvernement.

A part cet intérêt politique, son arrivée dans le pays de Rennes avait pour lui un intérêt particulier dont nous ne ferons point mystère au lecteur. Ce n'était pas la première fois que Didier venait en Bretagne. L'année précédente, il avait passé six mois à Rennes, en qualité de gentilhomme de monseigneur le comte de Toulouse, gouverneur de la province, lequel l'avait fait entrer depuis dans un régiment de mousquetaires, dont il était sorti avec son grade actuel. Beau de visage et de tournure, aimant de cœur, mais inconstant et léger, il n'avait pu manquer d'aventures dans la capitale bretonne où les dames étaient, dit-on, aussi compatissantes que belles. Cette dernière qualité leur est incontestablement restée de nos jours; quant à la première, nous ne saurions en aucune façon renseigner les curieux. Didier, durant le séjour qu'il fit à Rennes, vola donc de la brune à la blonde, comme dirait un académicien, moissonnant les bonnes fortunes, et vivant une vie qui convenait assez bien à son joyeux caractère.

Il avait eu vingt maîtresses. Un an s'était écoulé depuis lors: il lui restait deux souvenirs. De peur que nos don Juan à barbes pittoresques n'accusent Didier de fadeur classique, nous nous hâterons d'ajouter que ces deux souvenirs s'appliquaient aux deux seules femmes que sa victorieuse galanterie eût respectées. La première était M^{lle} Alix de Vaunoy de la Tremblays, noble et belle créature, dont le charmant visage était moins parfait que l'esprit, et dont l'esprit ne valait point encore le cœur. Didier l'avait vue au palais de monseigneur le gouverneur qui, pendant son séjour dans la province, tenait une véritable cour. Il l'avait aimée. Alix ne s'était point donné la peine de cacher son penchant pour lui. Leur liaison, tout en n'outrepassant jamais les bornes de la plus stricte morale, avait pris aux yeux du monde une sorte de publicité. M. de Vaunoy seul semblait ne s'en point apercevoir ou y prêter volontairement les mains, ce qui surprenait fort chacun. On savait en effet que Vaunoy avait pour l'établissement de sa fille unique des prétentions fort élevées et qu'il ne s'attaquait à rien moins

qu'à M. Béchameil, marquis de Nointel, intendant royal de l'impôt et l'un des plus opulents financiers qui fussent alors en Europe.

Nonobstant cela, Vaunoy, qui avait d'abord regardé le jeune officier de fortune avec un dédain tout particulier, l'attira bientôt chez lui et lui fit fête tout autant qu'aux héritiers des plus puissantes familles. Si ce n'eût point été là une circonstance positivement insignifiante pour le public, on aurait pu remarquer que ce changement étrange avait coïncidé avec l'acquisition que fit Vaunoy d'un nommé Lapierre, valet de messeigneur le gouverneur. Mais il n'était point probable, en vérité, que cette petite révolution d'antichambre eût pu influencer en rien sur la conduite ultérieure de M. de la Tremlays.

Quoi qu'il en soit, un soir que Didier sortait de l'hôtel de Vaunoy, le cœur tout plein d'amoureuses pensées, il fut attaqué dans la rue par trois estafiers qui le poussèrent rudement. Il n'avait que son épée de bal, mais il s'en servit comme il faut, et les trois estafiers en furent pour leurs peines et les horions qu'ils reçurent. Didier, blessé, rentra au palais; l'affaire n'eût point de suite, parce que le comte de Toulouse quitta Rennes quelques jours après.

Le second souvenir du capitaine Didier, quoique beaucoup plus humble, restait plus avant peut-être dans son cœur. C'était une blonde fille de la forêt, qu'il avait revue bien souvent en rêve : une tête d'ange sur un corps de sylphide. En ce moment encore, couché sur l'herbe humide et bercé par ses méditations, il songeait à elle. Le nom de Marie chassait de sa lèvre le nom d'Alix, et c'était la gracieuse image de Fleur-des-Genêts qui souriait au fond de sa pensée. Il revait donc, et d'amour, comme doit rêver tout beau capitaine. Les Loups, l'impôt, la bataille prochaine, rien de tout cela n'existait pour lui en ce moment. — Si elle venait! murmura-t-il en jetant son avide regard dans les sombres profondeurs des taillis.

Ce qui pouvait lui venir le plus probablement c'était la balle de quelque loup, car il avait jeté sous lui son manteau, et les broderies de son uniforme brillaient maintenant sans voile. Mais il y a un dieu pour les amours. Une voix douce et lointaine encore sembla répondre à son aspiration. Il tendit l'oreille. La voix approchait. Elle

chantait la complainte d'Arthur de Bretagne. Didier savourait délicieusement cette voix et cette mélodie connues. Son cœur s'élançait vers Marie : il écoutait de toute la force de son ouïe. Mais, par une sorte de sentimental raffinement, il attendait. Les gourmets ne se hâtent point de porter à leur bouche un friand morceau et l'attente a aussi ses joies.

A mesure que la voix approchait, les paroles devenaient plus distinctes. Fleur-des-Genêts chantait ce passage de la complainte populaire où Constance de Bretagne commence à désespérer de revoir son malheureux fils. Nous traduisons le patois des paysans d'Ille-et-Vilaine. Marie disait :

Elle attendait, car pauvre mère
Longtems espère,
Elle attendait, le cœur marri.
Son fils chéri.

Elle mettait son âme entière
Dans sa prière,
Elle disait : Dieu tout-puissant,
Mon doux enfant

Marie n'était plus qu'à quelques pas de Didier, mais ils ne se voyaient point encore, tant le taillis était épais. Le capitaine retenait son souffle. Marie poursuivait, répétant, suivant l'usage, les deux derniers vers en guise de refrain :

Elle disait : Dieu tout-puissant
Mon doux enfant !

A : thur ! Arthur ! . Hélas ! absence
Brise espérance ;
Et bien souvent son œil d'azur
Pleurait Arthur.

La caractéristique de ce chant est une mélancolie tendre et si profonde que le ménétrier qui le dit à un rustique auditoire est certain d'avance d'un succès de larmes. Il semblait que la pauvre Marie rapportât à elle-même le sens de la dernière strophe, car le chant tomba de ses lèvres comme un harmonieux gémissement.

— Fleur-des-Genêts ! murmura Didier, incapable de se contenir davantage.

Elle entendit et perça d'un bond le fourré. Elle ne vit rien d'abord, tant sa vue était troublée par l'émotion. Puis, lorsqu'elle aperçut enfin le capitaine, ses genoux fléchirent ; elle s'affaissa sur elle-même en levant ses grands yeux bleus vers le ciel.



XIV. — OU LE LOUP BLANC MONTRÉ LE BOUT
DE SON MUSEAU.

Didier prit Fleur-des-Genêts dans ses bras et la déposa sur le gazon près de lui. La pauvre enfant n'avait point de paroles parce qu'elle était trop heureuse. Elle regardait en silence le beau capitaine qui lissait doucement sur son front les anneaux de sa blonde chevelure. Leurs yeux humides se souriaient. L'épais berceau qui leur cachait le ciel les enveloppait de son ombre ; et parfois, lorsque le vent secouait les branches, un fugitif rayon de soleil s'égarait jusqu'à leur visage. C'était un tableau comme n'en font pas souvent les peintres, un de ces tableaux que caresse le poète et qu'il rêve aux heures d'élite où la poésie descend dans son cœur. Après quelques minutes de silence, Fleur-des-Genêts secoua tout-à-coup ses longs cheveux d'or et se prit à regarder avec une joie d'enfant le nouvel uniforme de Didier. — Que tu es beau ! dit-elle, que tu es beau et que je t'aime !

Didier prit sa petite main blanche qu'il éleva jusqu'à sa lèvre. — Tu as grandi, répondit-il ; tu es plus jolie encore qu'autrefois ! Marie ne cacha

point sa joie. — Tant mieux ! s'écria-t-elle ; j'ai pleuré pourtant et les larmes enlaidissent les jeunes filles. — Pourquoi pleurais-tu, Marie ? — Parce que les sentiers déserts de la forêt ne parlaient de toi et de ton absence, Didier ; parce que le gazon avait reverdi aux endroits où tu avais coutume de t'asseoir ; parce que mon père me disait que tu ne reviendrais plus. — Ton père ! répéta Didier avec étonnement : il savait donc ?... — Il sait tout ! dit la jeune fille, qui devint sérieuse ; il ne faut point essayer d'échapper aux regards de Pelo Rouan... Il sait tout.

Didier garda le silence et resta pensif. — Il nous épiait donc ? demanda-t-il enfin. — Qui peut dire ce que fait Pelo Rouan ? prononça Marie avec emphase. Il savait cela parce qu'il sait tout. Quand tu partis, il me balsa au front et me dit : Enfant, il faut l'oublier ; c'est un Français, et les Français trompent les pauvres jeunes filles. Ils sont lâches et ils sont menteurs.

Didier rougit et fronça le sourcil.

— Pelo Rouan n'a jamais menti, poursuivit Marie. J'eu peur... Mais te voilà ; mon père s'est trompé : n'est-ce pas que tu m'aimes ?

Il serait superflu de transcrire la réponse de Didier. Le temps passait. Ils restaient l'un près de l'autre, les bras enlacés, échangeant de ces mots que les amoureux savent et qui n'ont point de sens sur le papier.

Pendant cela, Jude Léker essayait de trouver son chemin dans le taillis. Il eut d'abord grande peine à s'orienter, car nul sentier ne traversait l'épaisseur du fourré; mais au bout d'une centaine de pas il vit avec surprise qu'une multitude de petites routes se croisaient en tous sens et semblaient néanmoins converger vers un centre commun. Il suivit l'un de ces sentiers et arriva bientôt au bord de ce sauvage ravin que nous connaissons déjà sous le nom de la *Fosse-aux-Loups*. A part ces routes masquées qui n'existaient point autrefois et qui annonçaient très positivement le voisinage d'une nombreuse réunion d'hommes, rien n'était changé dans le sombre aspect du paysage. La même solitude semblait régner aux alentours.

Jude descendit, en se retenant aux branches, les bords du ravin et atteignit le fond où s'élevait le chêne creux. La physionomie du bon écuyer était triste et grave. Il songeait sans doute que la dernière fois qu'il avait visité ce lieu c'était en compagnie de son maître défunt. Il songeait aussi que le creux du chêne pouvait avoir été dépositaire infidèle, et que la fortune de Trembl était entière entre ces noueuses racines qui déchiraient le sol. Avant de pénétrer dans l'intérieur de l'arbre, Jude examina soigneusement les alentours; il fouilla du regard chaque buisson, chaque touffe de bruyère, et dut se convaincre qu'il était bien seul. Cet examen lui fit découvrir, derrière l'une des tours en ruines, un monceau de décombres, à la place où s'élevait jadis la cabane de Mathieu Blanc. — C'étaient de bons serviteurs de Trembl, murmura-t-il en se découvrant; que Dieu ait leur âme!

Dans l'intérieur de l'arbre, il trouva quelques débris de cercles, et presque tous les ustensiles de Jean Blanc, mais rouillés et dans un état qui ne permettait point de croire qu'on s'en fût servi depuis peu. Jude saisit une pioche et se mit aussitôt en besogne.

Pendant qu'il travaillait, un imperceptible mouvement se fit dans les buissons et deux têtes d'hommes, masqués à l'aide d'un fragment de peau de loup, se montrèrent. Une troisième tête,

masquée de blanc, sortit au même instant d'une haute touffe d'ajoncs qui touchait presque le chêne où travaillait Jude.

Les trois hommes, porteurs de ce déguisement étrange, échangèrent rapidement un signe d'intelligence. Celui du masque blanc fut un ordre sans doute, car les deux autres rentrèrent immédiatement dans leurs cachettes.

Le masque blanc se coucha sans bruit à plat ventre et se prit à ramper vers l'arbre. Il franchit lentement la distance qui l'en séparait, puis il se dressa de manière à fourrer sa tête dans l'une des ouvertures que le temps avait pratiquées au tronc creux du vieux chêne. Son masque le gênait pour voir; il l'arracha et découvrit un visage tout noir-ci de charbon et de fumée, le visage de Pelo Rouan, le charbonnier.

Jude travaillait toujours et ne se doutait point qu'un regard curieux suivait chacun de ses mouvements. Au bout de quelques minutes, la pioche rebondit sur un corps dur et sonore. Jude se hâta de déblayer le trou et retira bientôt le coffret de fer que Nicolas Trembl avait enfoui autrefois en cet endroit. Après l'avoir examiné un instant avec inquiétude pour voir s'il n'avait point été visité en son absence, Jude sortit une clé de la poche de son pourpoint.

A ce moment, Pelo Rouan se reprit à ramper et rentra sans bruit dans sa cachette. Ce fut pour lui un coup de fortune, car Jude, sur le point d'ouvrir le coffret, se ravisa et fit le tour du chêne jetant à la ronde son anxieux regard. Il ne vit personne, regagna le creux de l'arbre et fit jouer la serrure du coffret de fer. Tout y était, intact comme au jour du dépôt, or et parchemin. Le bon Jude ne put retenir une exclamation de joie, en songeant que, avec cela, Georges Trembl, fût-il réduit à mendier sa vie, n'aurait qu'un mot à dire pour recouvrer son héritage entier. Mais une expression de tristesse remplaça bientôt son joyeux sourire: où était Georges Trembl?

Jude aurait voulu déjà être au château pour s'informer du sort de l'enfant. Il remplaça le coffret dans le trou qu'il combla de nouveau, en ayant soin d'effacer de son mieux les traces de la fouille, puis il gravit la rampe du ravin. Pelo Rouan le suivit de l'œil tandis qu'il s'éloignait.

— C'est bien Jude, murmura-t-il, l'écuyer de Trembl! Il n'emporte pas le coffret: je verrai cette nuit ce qu'il peut contenir... En attendant, il

ne faut point que nos gens soupçonnerent ce mystère, car ils pourraient me prévenir.

Jude avait disparu. Les deux hommes à masques fauves quittèrent le fourré et s'élançèrent vers le chêne. Ils remuèrent les outils, visitèrent chaque repli de l'écorce et ne trouvèrent rien. Ces deux hommes étaient des *Loups*.

— Maître, dirent-ils en soulevant leur bonnet, qu'avez-vous vu ?

Pelo Rouan haussa les épaules.

— C'est grand dommage que vous n'habitez point la bonne ville de Vitré, dit-il. Vous êtes curieux comme des vieilles femmes et vous feriez d'excellents bourgeois... J'ai vu un rustre déterrer deux douzaines de pièces de six livres qu'il avait enfouies en ce lieu.

Les deux Loups se regardèrent.

— Cela fait six louis d'or, grommela l'un d'eux, et il y en a peut-être d'autres. — Cherchez, dit Pelo Rouan avec une indifférence affectée. Moi, je vais veiller à votre place.

Les deux Loups hésitèrent un instant, mais ce ne fut pas long. Ils touchèrent de nouveau leurs bonnets et regagnèrent leurs postes.

Pelo Rouan remit son masque blanc.

— C'est bien, dit-il, mais surveillez-vous de ceci : Quand je suis là, mes yeux veillent avec les vôtres ; je puis pardonner un instant de négligence. Quand je m'éloigne, la négligence devient trahison, et vous savez comment je punis les traîtres. On a vu des soldats de la maréchaussée dans la forêt, et peut-être en ce moment même des yeux ennemis interrogent les profondeurs de ce ravin. La moindre imprudence peut livrer le secret de notre retraite... prenez garde !

Le charbonnier prononça ces mots d'une voix brève et impétieuse. Les deux Loups répondirent humblement : — Maître, nous veillerons.

Pelo Rouan ôta les deux pistolets qui pendaient à sa ceinture et les cacha sous ses vêtements. — Je vais au château, continua-t-il, afin d'apprendre ce que nous devons attendre des gens du roi. Je reviendrai cette nuit.

A ces mots il gravit la montée d'un pas rapide et disparut derrière les arbres de la forêt.

— Le Loup blanc et le diable ! murmura l'une des sentinelles : il n'y a qu'eux deux pour courir ainsi... Guyot ! cria-t-il à son compagnon. — Franche ? répondit l'autre. — J'aurais pourtant voulu voir là bas dans le creux du chêne. — Moi

aussi... Mais... Je m'entends... C'est la vérité ! Quand il a paté, ça suffit.

En conséquence de quoi les deux Loups se résignèrent à faire bonne garde.

Jude Leker traversa le taillis d'un pas plus lesté et le cœur plus content que la première fois. Une de ses inquiétudes était au moins calmée, et il avait désormais en main de quoi racheter les riches domaines de la maison de Tremi. Marie et Didier l'entendirent arriver de loin. Il y avait plus de deux heures qu'ils étaient ensemble : mais le temps leur avait semblé si court ! Ce fut à grand regret que Marie se leva.

— Au revoir, dit-elle, tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas ? — Jamais ! répondit le capitaine dans un baiser.

Le taillis s'ouvrit, Jude se montra ; Didier était seul.

— Tu n'as pas perdu de temps, mon garçon, dit gaiement ce dernier, je ne t'attendais pas si vite.

Jude prit cela pour un reproche adressé à sa lenteur et se confondit en excuses.

— Allons ! s'écria le capitaine qui sauta en selle sans toucher l'étrier ; j'aurai dormi sans doute et fait un beau rêve, car je veux mourir si j'étais pressé de te voir arriver... A propos, et le trésor de Tremi ? — Dieu l'a tenu en sa garde, répondit Jude. — Tant mieux !... Au château, maintenant ! à moins qu'il ne te reste quelque mystérieuse expédition à accomplir.

Il est rare qu'un breton de la vieille roche sympathise complètement avec cette gaieté insouciant et communicative qui est le fond du caractère français. Cette rectudescence soudaine de gaillardise mit l'honnête Jude à la gêne, d'autant plus qu'il était occupé lui-même de pensées graves. Il suivit quelque temps en silence le jeune capitaine qui fredonnait et semblait vouloir passer en revue tous les points-neufs anciens et nouveaux chantés au théâtre de la foire. Enfin, Jude poussa son cheval et prit la parole.

— Monsieur, dit-il, mon devoir est lourd et mon esprit borné. Je compte sur l'aide que vous m'avez promise. — Et tu as raison, mon garçon. Tout ce que je pourrai faire, je le ferai. Voyons. Explique-moi un peu ce que tu attends de moi. — D'abord répondit Jude, bien que vingt ans se soient écoulés depuis que j'ai mis le pied pour la dernière fois au château de la Tremlays, il pour-

rait s'y trouver quelqu'un pour m'y reconnaître, et j'ai intérêt à me cacher. Je voudrais donc n'y point entrer avant la nuit venue. — Soit. Le temps est beau; nous attendrons dans la forêt;... mais l'expédient ne me semble point efficace, par la raison qu'il y a des résines et de la bougie au château de M. de Vaunoy. — C'est vrai! murmura dolement le pauvre Jude. Je n'avais point songé à cela.

Le capitaine reprit en souriant : — Il y a moyen d'arranger la chose, mon garçon. Nous arriverons enveloppés dans nos manteaux de voyage, et je trouverai bien quelque prétexte pour te protéger contre les regards indiscrets. Après... — Après?... répéta Jude fort embarrassé. — après, je tâcherai de savoir,... de manière ou d'autre,... ce qu'est devenu le petit monsieur. — C'est cela : nous tâcherons.

La nuit vint. Nos deux voyageurs furent introduits au château, comme nous l'avons vu, et Simonnet, le maître du pressoir, se chargea de les annoncer. M. Hervé de Vaunoy et sa fille Alix étaient au salon, en compagnie de M^{lle} Olive de Vaunoy, sœur cadette d'Hervé, et de M. Béchameil, marquis de Nointel, intendant royal de l'impôt. Le capitaine était attendu depuis quelques jours déjà, bien qu'on ignorât le nom du nouveau titulaire. Dès que maître Simonnet eut prononcé le mot Capitaine, tous ces personnages se levèrent et dardèrent leurs regards vers la porte avec une curiosité plus ou moins prononcée.

Le capitaine entra, suivi de Jude, qui se tint à la porte, le nez dans le manteau. Didier s'avança le feutre sous le bras, la mine haute, et se portant comme il convenait à un homme rompu aux galantes façons de la cour. Son aspect parut étonner grandement tout le monde, ce qu'il dut déchiffrer en caractères lisibles quoique différents sur les quatre physionomies présentes. M^{lle} Olive se pinça les lèvres en jouant fébrilement de l'éventail. Alix pâlit et s'appuya au bras de son fauteuil. M. de Vaunoy laissa percer un tic nerveux sous son patelin sourire. Enfin M. Béchameil, marquis de Nointel, exécuta la plus déplorable grimace qui se puisse voir sur visage de financier désagréablement surpris.

XV. — PORTRAITS.

Didier s'inclina profondément devant les dames, salua un peu moins bas Hervé de Vaunoy

et presque point M. l'intendant royal. Hervé renforça aussitôt son benin sourire et fit trois pas au-devant du capitaine. — Saint-Dieu! mon jeune ami, s'écria-t-il du ton le plus cordial, soyez trois fois le bienvenu. Quelque chose me disait que je vous reverrais bientôt avec l'épaulette.... Touchez là, capitaine, saint-Dieu! touchez là.

Didier se prêta de fort bonne grâce à cet affectueux accueil. Quand il eut baisé la main des deux dames, savoir, celle d'Alix en silence et celle de M^{lle} Olive de Vaunoy en lui faisant quelque compliment banal, il prit place auprès du maître de la Tremlays. — L'ordre de sa majesté, dit-il, me donnait à choisir entre l'hospitalité de M. le marquis de Nointel et la vôtre. J'ai pensé qu'il ne vous déplairait point de me recevoir pendant quelques jours... — Saint-Dieu! mon jeune compagnon! ce qui m'eût déplu, c'eût été le contraire. — Je vous rends grâce... et, pour mettre à profit votre bonne volonté, je vous demande la permission de faire conduire sur-le-champ mon valet à la chambre qu'on me destine.

M^{lle} Olive agita une sonnette d'argent placée près d'elle sur la cheminée.

— Auparavant, votre valet boira le coup du soir avec maître Alain mon maître d'hôtel, dit Hervé de Vaunoy.

A ce nom d'Alain, Jude devint pâle sous son manteau.

— Mon valet est malade, répondit le capitaine. Ce qu'il lui faut, c'est un bon lit et le repos. — A votre volonté, mon jeune ami.

Un domestique entra, appelé par le coup de sonnette de M^{lle} Olive.

— Préparez un lit à ce bon garçon, dit M. de Vaunoy. et traitez-le en tout comme le serviteur d'un homme que j'honore et que j'aime.

Didier s'inclina. Jude, toujours enveloppé de son manteau, sortit sur les pas du domestique qui, malgré sa bonne envie, ne put apercevoir ses traits.

Nous connaissons M. Hervé de Vaunoy, maître actuel de la Tremlays et de Boëtis-en-l'Orêt. Ces vingt années n'avaient point assez changé son visage plein et souriant pour qu'il soit besoin de parfaire une nouvelle description de sa personne.

M^{lle} Olive de Vaunoy, sa sœur, était une longue et sèche fille, qui avait été fort laide au temps de sa jeunesse. L'âge, incapable d'embellir, efface du

moins les différences excessives qui séparent la beauté de la laideur. A cinquante ans, ce qui reste d'une femme laide est bien près de ressembler à ce qu'est resté d'une houri. L'expression du visage peut seule rétablir des catégories. Or, celui de M^{lle} Olive n'exprimait rien, si ce n'est une *préciosité* majuscule, d'obstinées prétentions à la gentillesse, et une incomparable pruderie. Elle était vêtue d'ailleurs à la dernière mode, portant corsage en cœur avec des hanches immodérément rembourrées, cheveux crépés à outrance et poudrés, éventail que nous nommerions *rococo* et mules de cuir mordoré, sans talon. Sa joue était tigrée de mouches de formes très variées, et un trait de vernis noir lui faisait des sourcils admirablement arqués. Nous passons sous silence le carmin étendu en couche épaisse sur les lèvres, le vermillon délicatement passé sur ses pommettes et l'enfantin sourire qui ajoutait à tant de séductions diverses un charme précisément extraordinaire.

Alix ne ressemblait point à son père et encore moins à sa tante. Elle était grande, et néanmoins sa taille, exquise dans ses proportions, gardait une grâce pincée de noblesse. Son front large avait, sous les noirs bandeaux de ses cheveux sans poudre, une expression de mère pudeur qu'adouçissait le suave rayon de son grand œil bleu. Son regard était sérieux et non point triste, de même que les pures lignes de sa bouche annonçaient une nature pensive plutôt que mélancolique. C'était le type parfait de la femme bretonne, vigoureuse dans sa grâce, aussi éloignée de l'inertie contemplative du Nord que de la passion dévergondée du Midi, alliant la sensibilité vraie à la fermeté digne et haute, pouvant aimer, sachant souffrir, capable de dévouement jusqu'à l'héroïsme.

Hervé de Vaunoy s'était marié un an après le départ de Nicolas Treml. Sa femme était morte au bout de dix-huit mois, Alix était le seul fruit de cette union. Elle avait dix-huit ans.

Il nous reste à parler de monsieur l'intendant royal de l'impôt.

Antinoüs Béchameil, marquis de Nointel, était un fort bel homme de quarante ans et quelque chose de plus. Il avait du ventre, mais pas trop, le teint fleuri et la joue rebondie. Son menton ne dépassait pas trois étages, et chacun s'accordait à trouver son gras de jambe irréprochable. Au

moral, il prenait du tabac dans une boîte d'écaillage si finement travaillée que toutes les marquises y inséraient leurs jolis doigts avec délices. Son habit de cour avait des boutons de diamants dont chacun valait vingt mille livres. Il avait des façons de secouer la dentelle de son jabot et de relever la pointe de sa rapière jusqu'à la hauteur de l'épaule, qui n'appartenaient qu'à lui, et sa mémoire, suffisamment cultivée, lui permettait de placer çà et là des bons mots d'occasion qui n'avaient guère cours que depuis six semaines. Il avait en outre un appétit incomparable, auquel il sacrifiait un bon tiers de son revenu, et un estomac à l'épreuve. En somme, il n'était pas beaucoup plus grotesque que la plupart des nobles financiers de son temps.

M. le marquis de Nointel avait en Bretagne de nombreuses et importantes occupations. D'abord il aimait éperdument Alix de Vaunoy, dont il voulait faire sa femme à tout prix. M. de Vaunoy ne demandait pas mieux, mais Alix semblait d'une opinion diamétralement opposée, et c'était pitié de voir M. de Béchameil perdre ses galanteries, ses madrigaux improvisés de mémoire et surtout les merveilles de sa cuisine dont l'excellence est historique, auprès de la fière Bretonne. Il ne se décourageait pas cependant et redoublait chaque jour ses efforts incessamment inutiles. Il était en outre, comme nous l'avons pu dire déjà, intendant de l'impôt. Cette charge, qu'il ne faudrait en aucune façon comparer à la banque gouvernementale de nos receveurs généraux, nécessitait, en Bretagne surtout, une terrible dépense d'activité. La province en effet manquait à la fois d'argent et de bonne volonté pour acquitter les lourdes tailles qui pesaient depuis peu sur elle.

En troisième lieu, et c'était, à coup sûr, l'emploi auquel il tenait le plus, Béchameil avait la haute main sur toutes preuves nobles dans l'étendue de la province. Ce droit d'investigation était pour ainsi dire inhérent à la charge d'intendant, puisque les gentilshommes n'étaient pas sujets à l'impôt, et qu'ainsi, sous fausse couleur de noblesse, nombre de roturiers auraient pu se soustraire aux tailles; mais Béchameil tenait ce droit à titre plus explicite encore. Il avait affirmé en effet, moyennant une somme considérable, payée annuellement à la couronne, la vérification des titres, actes et diplômes, et, en vertu de ce contrat, il profitait seul des amendes prononcées sur

son instance par le parlement breton contre tout vilain qui prenait l'état de gentilhomme.

En conséquence, il avait intérêt à trouver des usurpateurs en quantité. Aussi, il ne se faisait point faute de bouleverser les chartiers des familles et se montrait si âpre à la curée que les seigneurs ralliés au roi eux-mêmes avaient sa personne au fort mauvaise odeur. Mais on le craignait plus encore qu'on ne le détestait. Par le fait, en une province comme la Bretagne, pays de bonne loi et d'usage, où beaucoup de gentilshommes, forts de leur possession d'état impémoriale, n'avaient ni titres ni parchemins, le pouvoir de M. Béchameil avait une portée terrible. Pauvre d'esprit, avide et étroit de cœur, rompu aux façons mondaines, n'ayant d'autre bienveillance que cette courtoisie tout extérieure qui vaut à ses adeptes le nom sans signification d'excellent homme, l'intendant de l'impôt était justement assez sot pour faire un impitoyable tyran. Une seule chose pouvait le fléchir : l'argent. Quiconque lui donnait, de la main à la main, le montant de l'amende et quelques milliers de livres en sus par forme de prime, était sûr de n'être point inquiété, quelle que fût d'ailleurs la témérité de ses prétentions pour dix mille écus, il eût laissé le titre de due au bâtard d'un laquais. Mais, quand on n'avait point d'argent, par contre, il fallait, pour sortir de ses griffes, un droit bien irrécusable ; et les mémoires du temps ont relaté plusieurs exemples de gens de qualité réduits par lui à l'état de rotur.

On doit penser que M. de Vaunoy, lequel n'avait point par devers soi des papiers de famille fort en règle, avait tremblé d'abord devant un pareil homme. Les méchantes langues prétendaient qu'il avait commencé par financer de bonne grâce, ce qui était toujours un excellent moyen. Mais, dans la position de Vaunoy, cela ne suffisait pas. Substitué par une vente aux droits des Tremi, dont il portait le nom et dont il avait pris jus qu'aux armes pour en écarteler son doutoux écusson, il avait trop à redouter pour ne pas chercher tous les moyens de se concilier son juge. Un retrait de noblesse lui eût fait perdre à la fois ses titres, auxquels il tenait beaucoup, et ses biens, auxquels il tenait davantage ; car c'était son état de gentilhomme et sa parenté qui lui avaient donné qualité pour acheter le domaine de Tremi. Heureusement pour lui, Béchameil fit les trois quarts du chemin. Ce gros homme se jeta pour ainsi dire

dans ses bras en ne faisant point mystère de la passion qu'il avait conçue pour Alix. C'était un coup de fortune, et Vaunoy en sut profiter. Béchameil et lui se lièrent, et, bien que l'intendant royal fût de fait le plus fort, il se laissa vite dominer par l'adresse supérieure de son nouvel ami. Il va sans dire que Béchameil reçut promesse de la main d'Alix, ce qui n'empêcha point Vaunoy de favoriser en quelque sorte l'intimité qui s'était établie à Rennes entre la jeune fille et Didier. Vaunoy avait sans doute ses raisons pour cela.

Durant le séjour de Didier à Rennes, Béchameil n'avait point été sans s'apercevoir de sa liaison avec Alix. Ceci nous explique la grimace du financier à la vue du jeune capitaine. Quant à M^{lle} Olive, elle agita son éventail, parce qu'elle crut faire ainsi preuve d'une très jolie pudeur.

Le repas est toujours l'acte le plus important de l'hospitalité bretonne. Au bout de quelques instants, maître Alain, le majordome, décoré de sa chaîne d'argent officielle, et les yeux rouges encore de son somme bachique, ouvrit les deux battants de la porte pour annoncer la soupe.

— Demain nous parlerons d'affaires, dit galment M. de Vaunoy. Maintenant, soupçons. — Soupçons ! répéta Béchameil, à qui ce mot rendit une partie de sa sérénité.

Alix se leva et, d'instinct, tendit sa main à Didier ; ce fut M. de Béchameil qui la prit. Le capitaine, à dessein ou faute de mieux, se contenta des doigts osseux de M^{lle} Olive.

Nous ne raconterons point le souper, pressés que nous sommes d'arriver à des événements de plus haute importance. Nous dirons seulement que M. de Vaunoy, tout en portant à diverses reprises la santé de son jeune compagnon, le capitaine Didier, échangea plus d'un regard équivoque avec maître Alain, auquel même, vers la fin du repas, il donna un ordre à voix basse. Maître Alain transmit cet ordre à un valet de mine peu avenant que Vaunoy avait débauché l'année précédente à Monseigneur le gouverneur de la province et qui avait nom Lapierre.

Pendant cela, Béchameil faisait sa cour accoutumée. Alix ne l'écoutait point, et tournait de temps en temps son regard triste et surpris vers le capitaine qui causait fort assidûment avec M^{lle} Olive. Celle-ci minaudait, se pinçait les lèvres et n'omettait aucun détail du divertissant manège

d'une coquette surannée savourant des soins de hasard.

Hervé de Vaunoy conduisit lui-même le capitaine jusqu'à la porte de sa chambre à coucher et lui souhaita une bonne nuit. Jude était debout encore. Il arpenta la chambre à pas lents, plongé dans de profondes méditations.

— Hé bien ! lui dit son maître, es-tu content de moi ? t'ai-je épargné les regards indiscrets ? — Monsieur, je vous remercie, répondit Jude. — As-tu appris quelque chose ? — Rien sur l'enfant, et c'est d'un triste augure !... Mais je sais que dame Goton, qui fut la nourrice du petit monsieur, est maintenant femme de charge au château. — Elle te donnera des nouvelles. — Je sais aussi que j'aurai de la peine à me cacher longtemps, car j'ai vu la figure d'un ennemi : Alain, l'ancien maître-d'hôtel de Tremblay. — Je t'en offre autant, mon garçon ; j'ai aperçu le visage d'un drôle qui fut le valet de M. de Toulouse, gouverneur de Bretagne, mon noble protecteur, et que je soupçonne fort de n'avoir point été étranger à certaine alerte nocturne qui me valut l'an dernier un coup d'épée... Mais nous débrouillerons tout cela. En attendant, dormons. — Dormez, répondit Jude.

Le capitaine se jeta sur son lit. Jude continua de veiller.

XVI. — LE CONSEIL PRIVÉ DE M. DE VAUNOY.

Le capitaine dormait, rêvant peut-être tour à tour à la noble Alix et à l'humble fille de la forêt ; car, malgré sa froideur systématique, il n'avait pu revoir la première sans une vive émotion. Jude arpenta la chambre et demandait à son honnête et simple cervelle un moyen de retrouver le fils de Tremblay. Béchameil dégustait en songe un blanc-manger, M^{lle} Olive bâtuissait un superbe château en Espagne où elle se voyait la dame et maîtresse d'un gentil officier de sa majesté le roi Louis XV. Enfin Alix cherchait en vain le sommeil et combattait la fièvre, car la pauvre jeune fille avait bien souffert ce soir. Elle ne voulait point interroger son cœur, et son cœur parlait en dépit d'elle : elle aimait. Or, la plus forte nature fléchit au premier souffle du désenchantement. Jusque alors elle n'avait point vu d'autre obstacle entre elle et le bonheur que son devoir ou la volonté de son père. Maintenant, c'était un

obstacle qui s'ouvrait devant elle : Didier l'avait oubliée.

Dans l'appartement privé de M. de Vaunoy, dont la double porte était soigneusement fermée, trois hommes étaient réunis et tenaient une sorte de conseil. C'étaient M. de Vaunoy lui-même, Alain, son maître-d'hôtel, et le valet Lapierre.

Alain était maintenant un vieillard. Sa rude physionomie, sur laquelle une ivresse de chaque jour avait laissé d'ignobles traces, n'avait d'autre expression qu'une dureté stupide et impitoyable. Lapierre pouvait avoir de quarante-cinq à cinquante ans. Son visage n'avait point le caractère breton : ses traits pointus, son regard cauteleux et comme effarouché se rapprochaient davantage du type angevin. Il était en effet originaire de la partie méridionale de l'Anjou, terroir particulièrement fécond en vagabonds et en bateleurs. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, il avait exercé çà et là la respectable et triple profession de marchand de vulnéraire, avaleur de sabres et sauteur de corde. A cette époque, il entra comme valet de pied dans la maison de Mgr. de Toulouse, qui n'était point encore gouverneur de Bretagne. Lapierre avait alors avec lui un jeune enfant dont il se servait pour attirer le public à ses parades. L'enfant était beau ; le comte de Toulouse le prit en affection, en fit son page ; puis, au bout de quelques années, le mit au nombre des gentils-hommes de sa maison. Lapierre, resté valet, conçut une véritable rancune contre l'enfant autrefois son esclave et maintenant son supérieur. Lors du séjour à Rennes de monseigneur le gouverneur de Bretagne, il se présenta chez Vaunoy et demanda un entretien particulier. Cette conférence fut longue et Vaunoy changea plus d'une fois de couleur aux paroles de l'ancien saltimbanque. Lapierre, avant de sortir, reçut une bourse bien garnie, et, peu de jours après, Vaunoy le prit à son service. A dater de ce moment le nouveau maître de la Tremblays commença à faire grand accueil au jeune page Didier, ce qui donna de furieux accès de jalousie à Antinoüs Béchameil, marquis de Nointel. Ce fut peu de semaines après que Didier fut traitreusement attaqué de nuit dans les rues de Rennes.

Il était plus de minuit. Hervé de Vaunoy se promenait avec agitation, tandis que ses deux serviteurs se tenaient commodément assis auprès du feu. Lapierre se balançait, en équilibre sur l'un

des pieds de sa chaise, avec une adresse qui se ressentait de son ancien métier ; maître Alain caressait sous sa jaquette le ventre aimé de certaine bouteille de fer-blanc, large, carrée, toujours pleine d'eau-de-vie, à laquelle il guettait l'occasion de dire deux mots, et semblait combattre le sommeil.

— Saint-Dieu ! saint-Dieu ! saint-Dieu !!! s'écria par trois fois M. de Vaunoy qui frappa violemment du pied et s'arrêta juste en face de ses acolytes.

Maître Alain tressaillit comme on fait quand on s'éveille en sursaut. Lapierre ne perdit pas l'équilibre.

— Vous étiez trois contre un ! reprit Vaunoy dont la colère allait croissant ; c'était la nuit... Trois bonnes rapières, la nuit, contre une épée de bal ! et vous l'avez manqué ! — J'aurais voulu vous y voir ! murmura pesamment Alain ; le jeune drôle se débattait comme un diable. Je veux mourir si je ne sentis pas dix fois le vent de son arme sous ma moustache. — Moi, je sentis son arme de plus près, dit Lapierre, qui souleva le col de sa chemise et montra une cicatrice triangulaire ; et Joachim, notre pauvre compagnon, la sentit mieux encore que moi, car il resta sur la place. Je prie Dieu qu'il ait son âme ! — Ainsi soit-il ! grommela maître Alain. — Je prie le diable qu'il prenne la vôtre ! s'écria Vaunoy. Tu as eu peur, maître Alain, et toi, Lapierre, méchant salimbanque, tu l'es enfui avec ton égratignure. — Il aurait fallu faire comme Joachim, n'est-ce pas ? demanda le maître d'hôtel avec un commencement d'aigreur ; oui... je sais bien que vous nous aimeriez mieux morts que vivants, notre monsieur... — Tais-toi ! interrompit Hervé, qui haussa les épaules avec impatience.

Alain obéit de mauvaise grâce, et M. de Vaunoy reprit sa promenade solitaire, frappant du pied, serrant les poings et murmurant sur tous les tons son juron favori.

Les deux valets échangèrent un regard d'intelligence.

— Cela va lui coûter deux louis d'or, dit tout bas Lapierre.

Maître Alain saisit ce moment pour avaler une rasade, en faisant un signe de tête affirmatif, et tous deux se prirent à sourire sournoisement comme des gens sûrs de leur fait. Au bout de quelques minutes Vaunoy s'arrêta en effet subitement et mit la main à sa poche. — Saint-Dieu !

dit-il en reprenant son patelin sourire, je crois que je me suis fâché, mes dignes amis. La colère est un péché ; j'en veux faire pénitence, et voici pour boire à ma santé, mes enfants.

Il tira deux louis de sa bourse. Les deux valets prirent et la paix fut faite.

— Raisonons maintenant, poursuivit Vaunoy. Comment sortir d'embarras ? — Quand j'étais médecin ambulancier, répondit Lapierre, et qu'une dose de mon élixir ne suffisait pas, j'en donnais une seconde. — C'est cela ! s'écria le majordome, à qui la bouteille carrée donnait de l'éloquence ; il faut doubler la dose : nous étions trois ; nous nous mettrons six. — Et cette fois, je réponds de la cure, ajouta l'ex-bateleur.

Vaunoy secoua la tête. — Impossible ! dit-il. — Pourquoi cela ? — Parce qu'il se méfie... D'ailleurs les temps sont changés. Autrefois, c'était un jeune fou, courant le guilledou les nuits, et sa mort n'eût point excité de soupçon... Je n'étais pas chargé de la police des rues de Rennes... Maintenant, c'est un officier du roi ; il est mon hôte pour le bien de l'état. Son séjour à la Tremlays a quelque chose d'officiel : la sainte hospitalité, mes enfants, défend formellement de tuer un hôte... à moins qu'on ne le puisse faire en toute sécurité.

Alain et Lapierre firent à cette bonne plaisanterie un accueil très flatteur.

— Il faut trouver autre chose, continua M. de Vaunoy.

Maître Alain se creusa la cervelle ; Lapierre fit semblant de chercher.

— Hé bien ! demanda Hervé au bout de quelques minutes. — Je ne trouve rien, dit le majordome. — Rien, répéta Lapierre ; si ce n'est peut-être... mais le poison ne vous sourit pas plus que le poignard sans doute ? — Encore moins, mon enfant... Saint-Dieu ! c'est une malheureuse affaire. D'un jour à l'autre le hasard peut lui révéler ce qu'il ne faut point qu'il sache... Et qui me dit d'ailleurs qu'il ne sait rien ! Quelle chambre lui a-t-on donnée ? — La chambre de la nourrice, répondit Alain. Vous l'avez conduit jusqu'à la porte.

Vaunoy devint pâle. — La chambre de la nourrice ! répéta-t-il en tressaillant ; la chambre où était autrefois le berceau ! et je n'ai pas pris garde ! — Bah ! fit Lapierre, une chambre ressemble à une autre chambre. — C'est évident, appuya le majordome qui dormait aux trois quarts.

Ceci ne parut point rassurer M. de Vaunoy, qui reprit avec inquiétude : — Et ce valet malade ? Il semblait avoir intérêt à se cacher.... quel homme est-ce ? — Quant à cela, repartit Lapierre, c'est plus que je ne saurais dire. Il tenait son manteau sur ses yeux et je n'ai pas même pu voir le bout de son nez. — C'est étrange, murmura Vaunoy, porté comme toutes les âmes bourrelées à voir l'événement le plus ordinaire sous un menaçant aspect ; je n'aime pas cette affectation de mystère. Je voudrais savoir quel est cet homme, je le voudrais.... — Demain il fera jour, interrompit philosophiquement le saltimbanque émérite. — Cette nuit ! tout de suite ! s'écria Vaunoy d'une voix brève et comme égarée. Quelque chose me dit que la présence de cet homme est un danger ou un malheur !... Suivez-moi !

Lapierre fut tenté de répondre que, survant toute apparence, le capitaine et son valet dormaient tous deux à cette heure avancée de la nuit ; mais Vaunoy avait parlé d'un ton qui n'admettait point de réplique.... Les deux serviteurs se levèrent. Vaunoy ouvrit sans bruit la porte de son appartement, et tous trois s'engagèrent sans lumière dans le long corridor qui régnait d'une aile à l'autre. Après avoir fait quelques pas, Hervé s'arrêta et pressa fortement le bras de son majordome. — Ils ne dorment pas ! dit-il à voix basse en montrant un point lumineux qui brillait dans l'ombre à l'autre bout du corridor.

C'était en effet de la chambre occupée par le capitaine que partait cette lueur.

— Que peuvent-ils faire à cette heure ? reprit Vaunoy ; s'ils s'entretiennent, nous écouterons. Quelque mot viendra bien éteindre ou légitimer ma frayeur.... Et si j'ai raison de craindre, s'il sait tout ou seulement s'il soupçonne, saint-Dieu ! sa mission ne le sauvera pas !

Ils continuèrent de se glisser le long des murailles. Le majordome, qui s'était complètement éveillé, marchait le premier. En arrivant auprès de la porte du capitaine, il colla son œil à la serrure.

Jude était agenouillé au chevet de son lit et pria, la tête entre ses deux mains. Maître Alain ne pouvait voir son visage. Au bout de quelques secondes, le vieil écuyer termina sa prière et se redressa. La lumière tomba d'aplomb sur son visage.

Maître Alain se rejeta violemment en arrière. —

Je connais cet homme. dit-il ! Vaunoy s'élança et mit à son tour son œil à la serrure ; mais il ne vit plus que la mèche rouge et fumeuse de la résine que Jude avait éteinte avant de se jeter sur son lit.

— Saint-Dieu ! grinça-t-il en se relevant. Tu le connais, dis-tu ; qui est-ce ?

Maître Alain se pressait le front, cherchant à rappeler ses souvenirs.

— Je le connais, je l'ai vu, dit-il enfin, mais où ? Je ne sais. Mais quand ?... Il doit y avoir bien longtemps.

Vaunoy dévora un blasphème, et le philosophe Lapierre répéta :

— Demain, il fera jour !

XVII. — VISITE MATINALE.

Bien avant le jour, Jude Leker était sur pied. Il se leva sans bruit afin de ne point éveiller son maître qui dormait comme on dort à vingt-cinq ans après un long et fatigant voyage. Quoique le crépuscule n'éclairât point encore la nuit opaque des interminables corridors, Jude y trouva son chemin sans tâtonner. Il était né au château et l'avait habité durant quarante années. Laisant le grand escalier dont la double rampe desservait le premier étage, il gagna l'office et prit un couloir étroit qui conduisait aux communs. Beaucoup de choses avaient changé dans les coutumes de la Tremlays, mais les logements des serviteurs avaient gardé leur disposition primitive. Sans cette circonstance, l'excellente mémoire de Jude ne lui eût point été d'un grand secours. Il compta trois portes dans la galerie intérieure des communs et frappa à la quatrième.

Il est à croire que dame Goton Rehou, femme de charge du château, ne recevait point d'ordinaire ses visites à heure si indue. La bonne dame avait soixante ans, et, à cet âge, les femmes de charge ne craignent que les voleurs. Elle dormait ou faisait la sourde oreille : Jude ne reçut point de réponse. Il frappa de nouveau et plus fort.

— Béni Jésus ! dit la voix enrouée de la vieille dame ; le feu est-il au château ? — C'est moi, c'est Jude, murmura celui-ci en frappant toujours ; Jude Leker.

Goton n'était point une femmelette. Elle prit un gourdin et s'en fut ouvrir, bien que son oreille, rendue paresseuse par l'âge, n'eût pas saisi une syllabe des paroles de Jude.

— On y va! on y va! grommelait-elle; si ce sont les loups, hé bien! je leur parlerai du vieux Tremblé, et ils ne toucheront pas un fétu dans la maison qui fut la sienne; si ce sont des esprits....

Elle fit un signe de croix et s'arrêta.

— Ouvrez donc! dit Jude. — Si ce sont des esprits, eh bien!... j'aimerais mieux les loups.

Elle ouvrit et mit son gourdin en travers.

— Qui vive? dit-elle. — Chut! dame, silence, au nom de Dieu! — Qui vive? répéta l'intrépide vieille en levant son bâton.

Jude le saisit, entra et ferma la porte. — Un homme dont il ne faut point répéter le nom sans nécessité dans la demeure de Tremblé, répondit-il. — La demeure de Tremblé répéta Goton qui sentit tressauter son cœur à ce nom; merci, qui que vous soyez. Il y a vingt ans que je n'avais entendu donner son véritable nom à la maison qu'habite Hervé de Vaunoy.

Jude tendit sa main dans l'ombre; celle de Goton fit la moitié du chemin. Elle n'avait pas besoin de voir. Ce fut comme un salut maçonnique et mystérieux entre ces deux fidèles serviteurs.

— Mais qui donc es-tu, demanda enfin la vieille femme, toi qui te souviens de Tremblé?

Jude prononça son nom

— Jude! s'écria Goton, oubliant toute prudence; Jude Leker! l'écurier de notre monsieur! oh! que je te voie, mon homme, que je te voie!

Tremblante et empressée, elle courut à tâtons, cherchant son briquet et ne le trouvant point. Enfin sa résine s'alluma. Elle regarda Jude longtemps et comme en extase.

— Et lui? dit-elle, le reverrons-nous?

— Mort, répondit Jude.

Goton se mit à genoux, joignit ses mains et récitait un *de profundis*. De grosses larmes coulaient lentement le long de sa joue ridée. Quiconque l'aurait vue en ce moment se serait senti puissamment attendri, car rien n'émeut comme les larmes qui roulent sur un rude visage, et tel qui passe en souriant devant deux beaux yeux en pleurs, pâlit et souffre quand il voit s'humecter la paupière d'un soldat. Jude se tut tant que Goton pria. Il semblait qu'il voulût maintenant prolonger son incertitude et qu'il reculât, effrayé, devant la révélation qu'il était venu chercher. Lorsqu'il prit la parole, ce fut d'une voix péniblement accentuée.

— Et le petit monsieur? dit-il enfin avec effort.

— Georges Tremblé?... Vingt ans se sont écoulés depuis que je l'ai vu pour la dernière fois, le cher et noble enfant, sourire et me tendre ses petits bras dans son berceau. — Mort!... mort aussi! prononça Jude dont le robuste corps s'affaissa.

Il mit ses deux mains sur son visage; sa poitrine se souleva en un déchirant sanglot.

— Je n'ai pas dit cela, s'écria Goton; non, je ne l'ai pas dit.... Et Dieu me préserve de le croire!... Pourtant.... Hélas! Jude, mon ami, depuis vingt ans j'espère, et chaque année use mon espoir.

Jude attacha sur elle ses yeux fixes. Il ne comprenait point.

— Oui, reprit-elle, je voudrais espérer. Je me dis: Quelque jour, je verrai revenir notre petit monsieur, grand et fort, la tête haute, la mine fière, l'épée au flanc.... Hélas! hélas! il y a si longtemps que je me dis cela! — Mais euh, dame, que savez-vous sur le sort de Georges Tremblé? — Je sais... je ne sais rien, mon homme. Un soir, approche ici, car il ne faut point dire cela tout haut, un soir, Hervé de Vaunoy revint tout pâle et l'œil hagard, il nous dit que l'enfant s'était noyé dans l'étang de la Tremblays. On courut, on sonda le fond de l'eau; mais on ne trouva point le corps de Georges....

Jude écoutait, la poitrine haletante, l'œil grand ouvert. — Et c'est sur cela, interrompit-il, que se fonde votre espoir? — Non... Te souvient-il d'un pauvre idiot de la forêt que l'on nommait le lapin blanc? — Je me souviens de Jean Blanc, dame.

— Pauvre créature! Il aimait Tremblé presque autant que nous l'aimions.... — Mais Georges, Georges! interrompit encore Jude. — Eh bien, mon homme, Jean Blanc racontait d'étranges choses dans la forêt. Il disait qu'Hervé de Vaunoy avait jeté à l'eau le petit monsieur de ses propres mains.... — Il disait cela! s'écria Jude dont l'œil étincela de colère. — Il disait cela, oui... et quoiqu'il passât pour un pauvre fou, je crois qu'il disait vrai toutes les fois qu'il parlait de Tremblé. Mais ce n'est pas tout. Jean Blanc ajoutait qu'il avait plongé au fond de l'étang et ramené M. Georges évanoui.... Ah!... fit le bon écurier avec un long soupire de bien-être. — Puis, poursuivit Goton, il fut pris d'un de ses accès, et le pauvre enfant resta tout seul sur l'herbe.... Et, quand le lapin blanc revint, il n'y avait plus d'en-

mi. — Ah ! fit encore Jude. — Et il y a vingt ans de cela, mon homme !

Jude demeura un instant comme attiré.

— Où est Jean Blanc ? dit-il ensuite ; je veux le voir.

Goton secoua lentement sa tête chaque,

— Pauvre créature ! dit-elle encore ; il ne fait pas bon, pour un pauvre homme, affronter la colère d'un homme puissant, Hervé de Vaunoy apporta les bruits qui couraient dans la forêt. On tourmenta Mathieu Blanc et son fils par rapport à l'impôt. Le vieillard mourut ; le fils disparut... Quelques-uns disent qu'il s'est fait loup. — J'ai entendu déjà prononcer ce mot. Quels sont donc ces gens, dame ? — Ce sont des Bretons, mon homme, qui se défendent et qui se vengent. On leur a donné ce nom, parce que leur retraite avoisine la fosse-aux-Loups. Chacun sait cela, mais nul ne pourrait trouver son issue. Eux-mêmes semblent prendre à tâche d'accréditer ce sobriquet qui fait peur aux poltrons. Leurs masques sont en peaux de loups ; il n'y a que leur chef qui porte un masque blanc. — J'ai trouvé les Loups, dit Jude.

La vieille dame réfléchit un instant. — Ecoutez, reprit-elle ensuite. Il est un homme dans la forêt qui pourrait te dire peut-être si Jean Blanc existe encore. Cet homme est un Breton, quoiqu'il seigne souvent de parler comme s'il avait le cœur d'un Français. Il me souvient qu'un temps où il vint s'établir de ce côté de la forêt, les saboteurs disaient que sa fille, qui était alors un enfant, avait tous les traits de la fille de Jean Blanc, le pauvre feu. Certains même affirmaient la reconnaître. — Où trouver cet homme ? — Sa loge est tout près de Notre-Dame-de-Mi-Forêt. — Il se nomme ? — Pelo Rouan, le charbonnier.

Le jour commençait à poindre. La résine pâlisait aux premiers rayons du crépuscule.

— Au revoir et merci, dame, dit Jude ; Je verrai Pelo Rouan avant qu'il soit une heure.

Il serra la main de Goton et sortit.

— Que Dieu soit avec toi, mon homme ! murmura la vieille femme de charge en le suivant du regard tandis qu'il traversait les longs corridors ; il y avait longtemps que mon pauvre cœur n'avait ressenti pareille joie. Que Dieu soit avec toi, et puisse-tu ramener en ses domaines l'héritier de Tremblé !

Goton avait plus de désir que d'espérance, car

elle secoua tristement la tête en prononçant ses dernières paroles.

XVIII. — RÊVES.

Lorsque Jude, après avoir traversé les longs corridors, revint à la chambre où il avait passé la nuit, le capitaine dormait encore. Son visage, calme et souriant, annonçait ce bonheur complet que l'on goûte parfois en rêve et non pas ailleurs. Jude le contempla durant un instant.

— C'est un loyal jeune homme ! pensa-t-il ; ses traits hardis et fiers me rappellent le vieux Tremblé au temps où sa moustache était noire... Il est heureux, lui ! Oh ! que je donnerais de bon cœur tout mon sang pour voir M. Georges à sa place !

Jude reprit son grand manteau de voyage, afin de pouvoir cacher ses traits en cas de rencontre suspecte. Le jour était venu. Les premiers rayons du soleil levant se jouaient dans la soie des rideaux. Au moment où Jude ceignait son épée pour partir, Didier s'agita sur sa couche.

— Alix ! murmura-t-il.

— Voici dans la cour tous les serviteurs du château, se dit Jude, j'aurai de la peine à passer inaperçu.

— Marie ! murmura encore Didier,

Jude le regarda en souriant.

— Bravo ! mon jeune maître, pensa-t-il ; ne réverez-vous point à quelque autre, maintenant ?

— Fleur-des-Genêts ! cria le capitaine, comme s'il eût voulu relever le défi.

En même temps il se dressa, éveillé, sur son séant.

— C'est toi, ami Jude, reprit-il après avoir jeté ses regards tout autour de la chambre, comme s'il se fût attendu à voir un autre visage ; je crois que je rêvais. — Vous pouvez l'affirmer, monsieur, et joyeusement, répondit Jude.

L'œil de Didier s'arrêta par hasard sur les antiques rideaux que perçaient les rayons du soleil. Son sourire, qui ne l'avait point abandonné, s'épanouit davantage.

— Les poètes ont bien raison, dit-il, comme s'il se fût parlé à lui-même, de vanter les joies du retour au toit paternel. Moi qui n'ai point de famille, je ressens ici comme un avant-goût de ce bonheur... Et tiens, Jude, mon garçon, l'illusion s'accroît : il me semble qu'enfant, j'ai vu jouer le soleil d'automne sur des rideaux de soie comme ceux-ci... Sentiment étrange, Jude ! enfant sans

père, j'éprouve ici comme un souvenir lointain de baisers, de soins chers et de douces paroles... — Monsieur, interrompit le vieil écuyer, je vais prendre congé de vous, afin de commencer ma tâche. — Reste, Jude, quelques minutes, un instant, je t'en prie !... Mon cœur s'amollit au contact de pensées nouvelles.... Je ne sais ; mes yeux ont besoin de pleurer, Jude ! — Souffrez-vous donc ? dit celui-ci en s'approchant aussitôt.

Didier laissa tomber sa main dans celle du vieillard et renversa sa tête sur l'oreiller. — Non, répondit-il, je ne souffre pas. Au contraire. Je ne voudrais point ne pas éprouver ce que j'éprouve : car cette angoisse inconnue est pleine de douceur. Qu'ils sont heureux, Jude, ceux qui ont de vrais souvenirs ! — Ceux-là, répliqua l'écuyer avec tristesse, ne revoient parfois jamais la maison des ancêtres. Ce doit être une amère douleur, n'est-ce pas, que celle de l'enfant qui se souvient à demi et qui meurt avant d'avoir retrouvé la demeure de son père ? — Tu penses à Georges Trembl, mon pauvre Jude ! — Je pense à Georges Trembl, monsieur. — Toujours !... Dieu t'aidera, mon garçon, car ton dévouement est œuvre chrétienne.... Allez ! voici un nuage qui couvre le soleil. Le charme s'évanouit. Je redeviens le capitaine Didier et je suis prêt à jurer maintenant que j'ai vu, enfant, plus de rideaux de bure que de tentures de soie.... Va, mon garçon, je ne te retiens plus.

Didier, secouant un reste de langueur rêveuse, avait sauté hors de son lit. Jude, avant de partir, jeta un regard dans la cour et reconnut maître Alain qui s'entretenait avec Lapièrre.

— Il est bien tard, maintenant, dit-il, pour m'esquiver inaperçu. Je vois là-bas un homme dont j'aurai de la peine à éviter les regards. — Lequel ? demanda Didier en s'approchant de la fenêtre. — Je ne sais s'il a changé de nom, mais on l'appelait de mon temps maître Alain. C'est le plus vieux des deux. — A la bonne heure. Et c'est celui-là que tu nommais hier ton ennemi ? — Celui-là même. — Eh bien ! mon garçon, l'autre est le mien. — Un valet, votre ennemi ? — Cela t'étonne ? Faut-il donc te répéter que je ne suis point gentilhomme ? Ce valet est le seul être au monde qui sache qui je suis. Il ne veut point le dire et c'est son droit. Autrefois, il prétend m'avoir servi de père.... Tu vois bien ceci :

Didier qui n'était point encore vêtu, écarta sa

chemise et montra par derrière, à la naissance de l'épaule, une cicatrice encore récente.

— C'est une blessure faite traitreusement et par la main d'un misérable, dit Jude en fronçant le sourcil. — Tu t'y connais, mon garçon. J'ai tout lieu de croire que le misérable est cet homme, mais, si je ne suis pas noble, je suis soldat et ma main ne s'abaissera point volontiers jusqu'à lui. — Moi, je suis un valet, dit Jude avec froideur ; prononcez un mot et je le châtie. — Voilà que tu oublies Georges Trembl ! s'écria Didier en souriant. Sur mon honneur ! il y a de la fine fleur de chevalerie dans ces vieux cœurs bretons. Pensons à ton jeune monsieur, mon brave ami. Je ne sais pas ce que tu peux tenter pour son service ; c'est ton secret. Mais j'ai promis de t'aider et je l'aiderai. Descendons ensemble : M. de Vaunoy est un trop soumis et dévoué sujet de sa majesté, pour que sa livrée ose regarder de plus près qu'il ne convient le serviteur d'un capitaine de la maréchaussée.

Jude mit son manteau sur sa figure et descendit, suivi du capitaine.

Alain et Lapièrre étaient toujours dans la cour. Ils s'inclinèrent avec respect devant Didier, qui toucha négligemment son feutre. — Qu'on selle le cheval de mon serviteur, dit-il.

Lapièrre se hâta d'obéir. Le majordome resta. — Mon camarade, dit-il à Jude, votre maladie exige-t-elle donc que vous ayez toujours le nez dans le manteau ? Les gens de la Tremblays n'ont point pu encore vous souhaiter la bienvenue. — Que dit-on des loups dans le pays, maître ? demanda Didier pour éviter à Jude l'embarras de répondre. — On dit que ce sont de méchantes bêtes, M. le capitaine... N'accepteriez-vous point un verre de cidre, mon camarade ? — Que font les gens de la forêt ? demanda encore Didier. — Monsieur le capitaine, répondit Alain de mauvaise grâce, ils font du cercle, du charbon et des sabots... Eh bien, mon camarade ? ajouta-t-il en exhibant son *vade mecum*, c'est-à-dire sa bouteille de ferblanc ; aimez-vous mieux une goutte d'eau-de-vie ?

Maître Alain fut interrompu par Lapièrre qui amenait le cheval de Jude. Celui-ci se mit aussitôt en selle. Dans le mouvement qu'il fit pour cela, son manteau s'écarta quelque peu. Le majordome, qui était aux aguets, put voir une partie de son visage.

— Du diable, si je connais autre chose que cette figure-là! grommela-t-il; où donc l'ai-je vue?... Je me fais vieux!...

— Tu me rejoindras ce soir à Rennes, mon garçon, s'écria Didier. En route, maintenant, et bonne chance!

Jude ne se fit point répéter cet ordre; il piqua ses deux et partit au galop.

Quand il eut franchi la porte de la cour, le capitaine se retourna vers les deux valets de Vaunoy. — Vous êtes curieux, maître, dit-il à Alain; c'est un fâcheux défaut et qui ne porte point bonheur. Quant à toi, ajouta-t-il en s'adressant à Lapierre, prends garde!

Il s'éloigna. Les deux valets le suivirent des yeux.

— Prends garde! répéta ironiquement Lapierre; ne dites-vous de cela, maître Alain? — Le jeune homme chante haut; on dirait qu'il se sent de race... Pour ce qui est de prendre garde, c'est toujours un bon conseil.

Didier avait pris, sans savoir, la direction du jardin. Il se trouva bientôt au milieu de hautes charmilles taillées à pic et formant l'inévitable et classique labyrinthe des jardins du XVIII^e siècle. De temps en temps quelques statues de marbre blanc s'apercevaient à travers les branches qui se restaient déjà des approches de l'hiver. Didier était sur tout cela un regard distrait. Involontairement, son esprit était revenu aux pensées qui avaient préoccupé son réveil. Comme il arrive souvent aux esprits vifs et poétiques, il lui suffit, pour ainsi dire, d'évoquer l'illusion pour qu'elle revînt. Ces grandes murailles de verdure devenaient pour lui de vieilles connaissances. Il se retrouva dans ces dédales, et quoique leur artifice lui parût assez innocent pour que la chose pût sembler naturelle, il crut ou tâcha de croire que le souvenir était pour lui le fil d'Ariadne. — Voyons! se disait-il d'un ton moitié enjoué, moitié sérieux; voyons si je me trompe!... si je me souviens ou si je divague! Ma mémoire, ou mon imagination ne dit qu'au bout de cette allée, à droite, il y a un berceau et dans ce berceau une statue d'une nymphe antique.... Voyons!

Il prit sa course, impatient et inquiet; car l'illusion avait grandi et il en était déjà à craindre une déception. A quelques pas de l'endroit où la charmille faisait un coude, il s'arrêta et glissa son regard à travers les branches. Il devint pâle, mit la

main sur son cœur et laissa échapper un cri. Berceau et statue étaient là devant ses yeux. Seulement, au cri qu'il poussa, la statue, charmante nymphe vêtue de blanc, tressaillit vivement et se retourna.

XIX. — SOUS LA CHARMILLE.

L'illusion s'enfuit tambour battant. Dans cette gageure qu'il avait engagée contre lui-même, Didier avait parié pour un berceau et une statue. Le berceau existait, mais ce qu'il venait de prendre pour une statue était une ravissante jeune fille en chair et en os, mademoiselle Alix de Vaunoy de la Tremlays. La méprise était au reste fort excusable. Au moment où Didier l'avait aperçue, M^{lle} de Vaunoy lui tournait le dos. Elle était debout et immobile au centre du berceau, lisant une lettre froissée et sans doute bien souvent relue qu'elle venait de tirer de son sein. Ses beaux cheveux noirs avaient, ce matin, de la poudre, et une robe de mousseline blanche formait toute sa toilette.

Au cri poussé par Didier, elle se retourna, comme nous l'avons dit, et le papier qu'elle lisait s'échappa de sa main tremblante. Son premier mouvement fut de fuir, mais la réflexion la retint. Elle fit même un pas vers le coude de la charmille, où, suivant toute apparence, Didier allait se montrer. Elle avait reconnu sa voix. M^{lle} de Vaunoy avait sur le visage cette pâleur que donne une nuit sans sommeil. Son regard, ordinairement hardi dans sa douceur, était triste, timide et grave. Didier s'avança vers elle d'un air embarrassé. Pour prendre contenance, il se baissa et releva la lettre qu'Alix avait laissée tomber. Cette lettre était de lui. Il la reconnut et son malaise augmenta en même temps qu'il se communiquait à sa compagne dont une vive rougeur colora les joues.

— C'est la lettre que vous crûtes devoir m'écarter pour m'annoncer votre départ, murmura-t-elle si bas que Didier eut peine à l'entendre. Je suis heureuse qu'elle soit tombée entre vos mains, car vous la garderez, monsieur,

Ces paroles peuvent sembler bien simples, bien insignifiantes; mais qui ne sait que, entre gens qui s'aiment ou qui se sont aimés, les paroles ne veulent rien dire? En parlant ainsi, Alix avait les yeux baissés; sa belle bouche se fronçait comme pour retenir une plainte. Il y avait

dans sa voix un amour vainqueur, combattit par une résignation forte, mais impuissante. Didier la contemplait avec respect, regret et tendresse : car la douleur fièrement supportée inspire le respect. car on regrette souvent de ne plus aimer quand l'amour a fui par inconstance et non par lassitude, car il est un sentiment affectueux, délicat, dévoué, qui survit en toute âme noble à la passion éteinte. Et d'ailleurs, Didier savait-il bien ce qui était au fond de son propre cœur ? En présence de cette femme si belle, pouvait-il être certain de n'aimer plus ? En ce siècle, la morale était peu chevaleresque. Aimer deux femmes semblait péché véniel, sinon acte méritoire. Certes, Didier n'était point en cela de son siècle. Son caractère franc et loyal repoussait toute idée de tromperie, mais il avait vingt-cinq ans, et le cœur est si large à cet âge ! Il prit la main d'Alix qu'il porta galamment à ses lèvres. — Ce que j'écrivais alors, dit-il, je le ressens toujours. Est-ce donc que vous auriez changé, Alix ? — Moi ! répondit-elle avec une naïve surprise. Non... ce n'est pas moi qui ai changé, monsieur.

Ce fut Didier qui baissa les yeux à son tour.

— Écoutez, reprit M^{lle} de Vaunoy dont un mélancolique sourire éclaira le front pâle : il vaut mieux que cela soit ainsi. C'étaient de folles amours que les nôtres, Didier. Quand je vous ai retrouvé hier froid, indifférent, oublieux, j'ai remercié Dieu, car votre oubli est un bonheur pour tous deux. — Je ne vous comprends pas, balbutia le capitaine ; cet oubli prétendu... — Il est réel, ... bien réel ! Je le veux, je l'espère. — Vous l'espérez, Alix ! dit amèrement le jeune homme. — Oui, répéta M^{lle} de Vaunoy dont le cœur se brisait, mais qui garda son sourire ; je l'espère.

Si elle eût parlé ainsi à dessein et dans un but de coquetterie, nous devrions lui décerner un brevet de suprême habileté. Ce mot, en effet, descendit jusqu'au fond du cœur de Didier et y alla remuer ce qui restait des cendres d'un amour presque éteint. Il releva ses yeux brillants d'impatience et interrogea la jeune fille du regard. Ce regard était plein de dépit, de désappointement et d'espoir. C'était un regard d'amant. Mais M^{lle} de Vaunoy, qui pouvait bien être coquette à l'occasion comme l'est toute fille d'Ève, ne songeait guère à jouer un rôle en ce moment.

— Ce papier renferme bien des folies, reprit-elle en montrant du doigt la lettre que Didier te-

naît encore à la main ; nous étions deux enfants... Le temps a passé sur tout cela, et le temps en porte tout, jusqu'au souvenir.... Ne m'interrompez plus, Didier. Je sais ce que vous allez dire. Ma vue a fait vibrer en vous une corde qui se taisait depuis bien longtemps. Vous êtes ému et, prenant votre émotion pour de l'amour, vous êtes prêt à renouveler vos serments d'autrefois. Moi je ne puis ni ne veux les écouter. — Mais, Alix, au nom de Dieu, croyez-moi ! s'écria le capitaine ; mon cœur n'a point changé.... — C'est une belle jeune fille ! interrompit M^{lle} de Vaunoy dont la voix trembla légèrement. Son regard est pur comme le regard d'un ange. Elle a seize ans ; eût-elle vous aimé ;... si vous ne l'aimiez pas, Didier, la pauvre enfant serait bien malheureuse !

Alix s'arrêta pour respirer avec effort. Le capitaine froissait la lettre avec un dépit distraît et boudeur. — Mais vous l'aimez, poursuivit Alix, vous l'aimez, n'est-ce pas ? — Qui ? prononça faiblement Didier qui commençait à comprendre. — Son nom est sur votre lèvres comme il est dans votre cœur... Tant mieux ! je suis contente. — Je me suis d'où vient ce soupçon.... — Ce n'est pas un soupçon... Il y a, voyez-vous, une sorte de fraternité entre nous autres filles de la forêt. Je suis noble et riche, elle est paysanne et pauvre ; mais enfants, nous nous sommes rencontrées souvent dans les bruyères. Nous avons joué autrefois comme deux sœurs sous les grands chênes qui protègent Notre-Dame-de-Mi-Forêt... Je l'avais apprivoisée, la petite sauvage ! Depuis, tandis qu'elle restait dans sa solitude, je faisais, moi, connaissance avec le monde ; tandis qu'elle courait, libre sous le couvert, j'apprenais mes devoirs de fille noble, ... j'apprenais à porter le velours et la soie à parler, à me taire, à sourire... Étrange destinée ! elle, dans sa solitude, moi, au milieu de somptueuses fêtes de Rennes, nous avons subi toutes deux le même sort... elle a donné son cœur à l'homme que je... que je croyais aimer ! — Vous ne m'aimez donc pas, Alix ? — Qu'importe ? nous ne parlons plus de moi... Un jour, il y avait deux mois que vous étiez parti, Didier ; je me promène seule dans la forêt, songeant aux belles fêtes de monseigneur le comte de Toulouse, songeant à vous peut-être, lorsque j'entendis une voix, sonne nue qui chantait sous le couvert la complainte d'Arthur de Bretagne... — Fleur-des-Genêts ! balbutia le capitaine.

Alix tressaillit douloureusement.

— Fleur-des-Genêts, répéta-t-elle. Vous savez enfin de qui je parle, Didier... Il y avait bien longtemps que je ne l'avais vue. Que je la trouvais belle ! Elle me reconnut tout de suite et vint à moi les bras ouverts. Puis elle prit dans son panier de chèvrefeuille un beau bouquet de primevères qu'elle attacha sur mon sein. Puis encore elle me parla de vous. — De moi ! prononça automatiquement Didier. — Elle ne vous homma point, mais je vous reconnus... J'étais folle encore alors, monsieur ; je sentis mon cœur se serrer...

Le capitaine avança timidement sa main pour prendre celle d'Alix. — Hélas ! mademoiselle, dit-il, je suis bien coupable envers vous... envers toutes deux peut-être... — Envers elle seulement, monsieur, si vous dites un mot de plus... N'oubliez pas que vous l'aimez ; n'oubliez pas qu'elle vous aime... — Mais vous, Alix ?

Il n'y avait point de fatuité dans cette interrogation qui partit du cœur.

— Moi?... oh ! je vais vous dire tout à l'heure la brillante destinée qu'on me propose... Un mot encore sur elle. Comptez-vous l'épouser ?

Didier ne s'était, à coup sûr, jamais fait cette question. Il ne sut point y répondre. M^{lle} de Vaunoy fronça légèrement ses noirs et délicats sourcils.

— Vous comptez l'épouser, reprit-elle d'une voix grave. Ce doit être votre désir et c'est votre devoir... Elle est pauvre, mais vous avez votre épée, et vous n'êtes point de ceux que leur naissance enchaîne.

En prononçant ces derniers mots, Alix avait réussi à dépouiller toute mélancolique expression. Elle parlait d'un ton ferme et convaincu.

— Je ne sais pas gentilhomme, répondit le capitaine ; je le sais... Peut-être n'était-il pas besoin de me rappeler la distance qui nous sépare... Vous avez oublié ; je tâcherai d'avoir le courage de vous imiter en cela... Mais ne plaidez plus la cause de Marie, Alix, car mon cœur est faible, et, en vous voyant si noble, si généreuse !... — Puisque j'ai oublié ! interrompit Alix qui reprit son sourire.

Le capitaine se mordit la lèvre. Son rôle devenait de plus en plus embarrassant. Il entrevoyait l'amour, un amour puissant et vivace, à travers la froideur de M^{lle} de Vaunoy ; mais elle mit cet

amour et semblait vouloir se retrancher derrière la différence de leurs positions sociales. Trop forte et trop fière pour permettre la pitié, elle prenait les devants, et c'était elle qui prononçait des mots de rupture. D'un autre côté, le souvenir évoqué de Marie plaidait éloquemment. Didier voyait son suave sourire derrière le sourire hautain d'Alix. Peut-être fût-il resté froid devant Alix explorée ; mais Alix lui demandait grâce pour Marie. L'âme humaine est faible contre les surprises.

— Non, dit-il après un silence, vous n'avez pas oublié, Alix... C'est impossible !

Ce mot était trop vrai pour ne point aller au cœur de M^{lle} de Vaunoy. Mais il y avait loin de son cœur à son visage, parce que son visage obéissait à sa vigoureuse volonté.

— Vous faut-il des preuves ? demanda-t-elle en refoulant par un puissant effort l'émotion qui amenait des larmes au seuil de sa paupière ; Didier, si je vous aimais encore, je ne serais pas auprès de vous... Puisqu'il faut vous le dire clairement, monsieur, j'ai les faiblesses et les préjugés de ma caste. Je suis Vaunoy de la Tremlays ; il ne faut point que mon époux, si jamais je me marie, m'impose un nom qui ne vaille pas le nom de mon père. — Dites-vous donc vrai ! s'écria Didier. — Je dis vrai ;... mais laissons cela. — Oh ! oui, laissons cela, mademoiselle. Plût à Dieu que nous n'eussions jamais abordé ce sujet. J'aurais gardé mon admiration entière... Je vous croyais si supérieure aux autres femmes.

Alix ne put retenir un soupir, mais ce fut l'affaire d'une seconde, et elle reprit d'un ton enjoué.

— Causons comme de vieux amis qui se revoient après une longue absence. Vous ne savez pas ? mon père veut me marier. — Ah ! fit Didier avec soupçon. Puis il ajouta en imposant à sa voix un accent de raillerie : — C'est sans doute là le motif?... — Non, l'homme qu'on veut me donner pour époux ne pourrait vous faire ombrage si vous étiez pour moi autre chose qu'un ami... Je ne serai jamais sa femme... — N'a-t-il pas un nom qui soit au niveau du vôtre ? demanda Didier raillant toujours. — C'est monsieur Béchameil, marquis de Nointel, intendant royal de l'impôt.

Didier éclata de rire. Comme s'il y avait eu de l'écho sous la charmillie, un autre rire, épais et bruyant, retentit à une vingtaine de pas.

— Ce sont eux ! s'écria Alix. Mon Dieu ! je ne

vous ai pas dit tout ce que j'avais à vous dire... Nous nous reverrons, Didier.

Elle s'enfuit précipitamment, laissant le capitaine étourdi de cette brusque disparition.

— M'aime-t-elle encore? se dit-il.

Quant à M.^o de Vaunoy, dès qu'elle fut seule, des larmes jaillirent de ses yeux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, l'aimerai-je donc toujours !

L'éclat de rire se répéta sous la charmillle. Un bruit de voix s'y joignit, et bientôt, au tournant de l'allée, débouchèrent MM. de Vaunoy et de Béchameil.

Vaunoy et l'intendant royal semblaient de fort heureuse humeur. Ils s'avancèrent avec empressement vers Didier qui avait peine à se remettre et gardait une contenance embarrassée.

— Nous arrivons ici, mon cher hôte, dit Vaunoy, guidés par vos éclats de rire... La promenade solitaire vous rend-elle donc si joyeux? — Ai-je ri? demanda machinalement Didier. — Oui, saint-Dieu ! vous avez ri. — Le fait est que vous avez ri, dit Béchameil. J'ai l'honneur de vous présenter le bonjour. — Je ne me souviens pas... commença Didier. — Eh ! dit Vaunoy, avisant le papier que celui-ci tenait encore à la main. C'est sans doute cette lettre qui causait votre hilarité matinale. — Je ne serais pas éloigné de le croire, appuya Béchameil ; veuillez me donner, je vous prie, des nouvelles de votre santé.

Didier froissa la lettre et la déchira en tout petits morceaux. Cela fait, il salua l'intendant royal et lui répondit par quelque banale politesse. M. de Béchameil avait complètement mis bas ses fâcheuses dispositions de la veille. Vaunoy venait de lui faire entendre qu'il n'avait rien à craindre d'un semblable rival et que la main d'Alix lui était assurée. Aussi se sentait-il porté vers Didier d'une bienveillance inaccoutumée. Quant à Vaunoy, il n'avait point dépouillé son masque de bonhomie. On eût dit un brave oncle abordant son neveu chéri.

— Messieurs, dit le capitaine, dont la froideur contrastait fort avec la cordialité de ses hôtes, vous plaît-il que nous parlions maintenant de ce qui concerne le service de sa majesté? — Assurément ! répondit Vaunoy.

Et Béchameil répéta : — Assurément !... Pourant, ajouta-t-il après réflexions, je pense, sauf

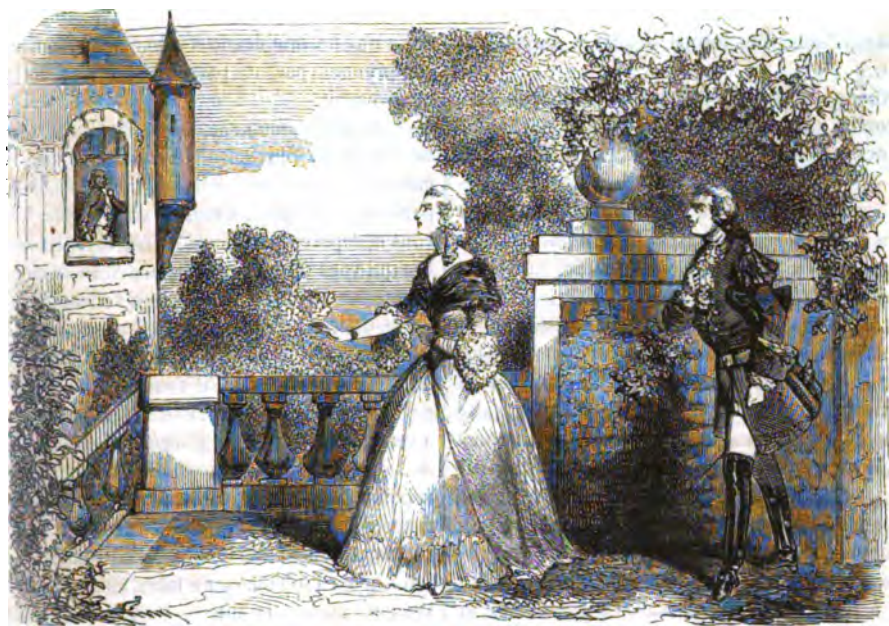
avis meilleur, qu'il serait convenable de déjeuner d'abord. — Fil monsieur Béchameil ! dit Vaunoy en souriant. — Mettez, monsieur mon ami, que je n'ai point parlé.... Je préfère évidemment le service du roi au déjeuner... et même au dîner.. Mais ceci n'empêche point qu'un déjeuner refroidi ne soit une triste chose.... Nous écoutons M. le capitaine.

Didier tira de son portefeuille un parchemin sur lequel Vaunoy jeta les yeux pour la forme. Béchameil en lisant le seing royal crut devoir ôter son feutre et prier Dieu qu'il bénît sa majesté.

— Sur la proposition de S. A. S., monseigneur le comte de Toulouse, gouverneur de Bretagne, dit le capitaine, le roi m'a conféré mission d'escorter les fonds provenant de l'impôt, à travers cette contrée qui passe pour dangereuse... — Et qui l'est ! interrompit Vaunoy. — Qui l'est énormément ! ajouta Béchameil. — Le roi m'a chargé en outre, reprit Didier, de veiller à la perception des tailles, et son altesse sérénissime m'a donné mission particulière de poursuivre et détruire par tous moyens cette poignée de rebelles qui portent le nom de *Loups*. — Que Dieu vous aide ! dit Vaunoy. C'est là, mon jeune ami, une noble mission. — Une mission que je ne vous envie en aucune façon, mon jeune maître ! pensa tout bas Béchameil... Dieu vous assiste ! prononça-t-il à haute voix. — Je vous rends grâces, messieurs. Dieu protège la France et son aide ne nous manquera point... Je pense que la vôtre ne me fera pas défaut davantage ?

A cette question faite d'un ton de brusque franchise Vaunoy répondit par une inclination de tête accompagnée d'un diplomatique sourire. Béchameil, malgré sa bonne envie, ne put imiter que l'inclination. Ce gastronome n'était point diplomate. Didier crut devoir insister. — Je puis compter sur votre aide ? demanda-t-il une seconde fois. — A plus d'un titre, mon jeune ami : pour vous-même et pour sa majesté. — Je m'en réfère aux paroles de M. de Vaunoy, dit Béchameil.

— Merci, messieurs. Je n'attends pas moins de deux loyaux sujets du roi. Je fais grand fonds sur votre secours, et vous préviens à l'avance que je ne ménagerai point votre bonne volonté... Veuillez me prêter attention.



XXI. — AVANT ET APRÈS DÉJEUNER.

Béchameil tira sa montre et constata avec douleur que l'heure normale du déjeuner était passée depuis dix minutes. Il poussa un profond soupir, n'osant point manifester plus clairement son chagrin.

— Je ne suis point arrivé jusqu'ici, reprit Didier, sans avoir arrêté mon plan de campagne. Toutes mes mesures sont prises. La maréchaussée de Rennes est prévenue; celle de Laval marche sur la Bretagne à l'heure où je vous parle. Les sergenteries de Vitré, de Fougères et de Louvigné-du-Désert me seconderont au besoin. — A la bonne heure! s'écria Béchameil. Tout cela formera une armée respectable. — Trois cents hommes environ, monsieur. — Ce n'est pas assez, dit Vaunoy. Les Loups sont en nombre quadruple.

Béchameil modéra sa joie.

— J'avais cru qu'ils étaient plus nombreux que cela, répartit froidement le capitaine. Nous serons un contre quatre... C'est beaucoup! — Je ne saisis pas bien, dit Béchameil. — C'est beaucoup, répéta Didier, parce que nous aurons de

notre côté tous les avantages... Vous ne pensez pas, je suppose, que je veuille les attaquer à la Fosse-aux-Loups?... Ne vous étonnez point, monsieur de Vaunoy, si je sais le nom de leur retraite.... Grâce à des circonstances que je ne juge point à propos de vous détailler ici, je connais la forêt de Rennes comme si j'y étais né

A ce dernier mot, Hervé de Vaunoy tressaillit violemment et devint si pâle que Béchameil crut devoir le soutenir dans ses bras.

— Qu'avez-vous, monsieur mon ami? demanda l'intendant. — Rien,.. je n'ai rien, balbutia Vaunoy. — Si fait! je parie que c'est le besoin de prendre quelque chose qui vous travaille,.. et, par le fait, l'heure du déjeuner est passée depuis trente-cinq minutes et une fraction.

Vaunoy, par un brusque effort, s'était remis tant bien que mal. Il repoussa Béchameil. — Capitaine, dit-il, je vous prie de m'excuser... Un éblouissement subit;.. je suis sujet à cette infirmité;.. vous plaît-il de poursuivre? — Dans votre intérêt, monsieur mon ami, insista héroïquement Béchameil, je vous engage à prendre quelque

chose... Nous vous ferons raison, le capitaine et moi...

Vaunoy fit un geste d'impatience, et Béchameil reconnut avec une profonde douleur que le déjeuner était désormais indéfiniment retardé.

— Je vous disais, reprit Didier qui n'avait prêté à cette scène qu'une attention médiocre, je vous disais que la forêt est pour moi pays de connaissance; je sais que la position des Loups est inexpugnable et ne prétends point courir les chances d'une attaque, ... au moins tant que les deniers de sa majesté ne seront point à couvert. Il me faut, à moi aussi, des positions dans la forêt, et je vous demande, à vous, M. de Vaunoy, votre château de la Tremlays, à vous, M. l'intendant royal, votre maison de plaisance de la Cour-Rose... — Ma Folie! s'écria Béchameil; et qu'en prétendez-vous faire, monsieur? — Je ne sais... peut-être une place d'armes. — Mais il y a des tapis dans toutes les chambres, monsieur; il y en a pour vingt mille écus. — Fi, monsieur de Béchameil, si l voulut interrompre Vaunoy.

Mais cette fois le financier se montra rétif. — Il y a, continua-t-il, des meubles sculptés, incrustés, dorés... Il y en a pour trente mille écus, monsieur! — Fi, monsieur de Béchameil, si l répéta Vaunoy. — Il y a des porcelaines du Japon, de la faïence d'Italie, des grès de Suisse, des cristaux de Suède... La batterie de cuisine seule vaut quatorze mille cinq cents livres, monsieur! ... Et vous voulez mettre tout cela au pillage! vos soldats dévaliseraient mon garde-manger; ils boiront ma cave, ... ma cave qui est la plus riche de France et de Navarre... Ils fouleraient aux pieds mes tapis, briseraient mes cristaux... Que sais-je! ... une place d'armes! ... Morbleu, monsieur, pensez-vous que j'aie fait bâtir ma Folie pour héberger vos soudards? — Fi, monsieur de Béchameil, répéta Vaunoy pour la troisième fois: Saint-Dieu! si l vous dis-je.

Le financier s'arrêta enfin essoufflé, Didier, comme s'il eût regardé l'interruption pour non avenue, reprit avec le plus grand calme:

— Peut-être une place d'armes... En tous cas je puis vous faire promesse, messieurs, de vous prévenir deux heures à l'avance. — Cela suffira, dit Vaunoy, qui semblait résolu à tout approuver. — Monsieur mon ami, s'écria Béchameil exaspéré, je ne vous comprends pas!

Vaunoy lui serra fortement la main. C'est là un

signe que les intelligences même les plus épaisses comprennent par tous pays. Le financier se tut instantivement.

— Je pense, mon cher hôte, demanda Vaunoy du ton de la plus cordiale courtoisie, que ces mesures dont vous parlez forment la dernière partie de votre plan. Avant de vous fortifier, vous vous occuperez sans doute de convoier les espèces qui vous attendent à Rennes, car on dit que la cassette du roi est vide ou peu s'en faut. — Tel est en effet mon projet, monsieur. — Donc, en attendant que la Tremlays devienne place d'armes, nous en ferons, s'il vous plaît, une auberge où se reposera l'escorte de l'impôt. — Quant à cela, dit Béchameil, j'offre également ma Folie... Une auberge, passe encore! — L'impôt, répondit le capitaine, reste sous la garantie et responsabilité de M. l'intendant royal, tant qu'il n'a point franchi les frontières de Bretagne. C'est donc à M. l'intendant de faire choix du lieu où l'escorte passera la nuit.

Une expression de singulière inquiétude se répandit sur le visage du maître de la Tremlays. Il fallait que cette inquiétude fût bien puissante pour que Vaunoy, habitué comme il l'était à dompter souverainement sa physionomie n'en pût point réprimer les traces. Didier et l'intendant le remarquèrent. Le premier n'y fit pas grande attention. Il croyait connaître Vaunoy qu'il méprisait sans le soupçonner de trahison. Sa hauteaine insouciance ne daigna point se préoccuper de ce mince incident. Quant à Béchameil, il interpréta à sa manière l'angoisse évidente du maître de la Tremlays. Il pensa que Vaunoy, voyant que le choix de la halte restait entre ses mains, à lui, Béchameil, redoutait sa décision pour l'office et les provisions du château.

— Monsieur mon ami, dit-il en conséquence, je dois vous prévenir tout d'abord que les frais de convoi me regardent...

Vaunoy pâlit et fronça le sourcil.

— Je paierai tout, poursuivit l'intendant, l'hospitalité pour moi est un devoir. — Vous prétendez donc recevoir les gens du roi dans votre maison de la Cour Rose? demanda Vaunoy dont l'anxiété augmentait visiblement. — Non pas, monsieur mon ami, non pas! s'écria vivement Béchameil.

Vaunoy respira longuement. Ses couleurs vermeilles reparurent aux rondes pommelettes de ses joues. Ce mouvement fut tellement irrésistible et

marqué que Didier ne put s'empêcher d'y prendre garde... Ce fut, au reste, l'affaire d'un instant, et, à mesure que le calme revenait sur le visage de Vaunoy, les doutes du jeune capitaine se dissipaient. Mais, pour un spectateur attentif et désintéressé de cette scène, il eût été évident qu'un harili dessein venait de surgir dans le cerveau de Vaunoy, dessein que favorisait grandement l'option de M. de Béchameil, désignant la Tremlays pour lieu de repos de l'escorte des deniers du roi. Béchameil, qui était à cent lieues de penser que sa décision pût faire plaisir à Hervé de Vaunoy, prit à tâche de s'excuser et de la motiver, ce qu'il fit à sa manière. — Je vous répète, monsieur mon ami, dit-il, que vous n'aurez rien, absolument rien à déboursier... — Laissons cela, interrompit Vaunoy. — Permettez. Je suis (vous me faites, j'espère, l'honneur d'en être persuadé) un sujet fidèle et dévoué de sa majesté. Ma pauvre maison est fort à son service, depuis les fondements jusqu'aux combles... y compris, bien entendu, les étages intermédiaires... Mais il s'agit de cinq cent mille livres tournois. — Cinq cent mille livres tournois ! répéta lentement le maître de la Tremlays. — Tout autant, monsieur mon ami... il y a même quelques écus de plus... Si cette somme était enlevée, mon alsance, qui est honnête, serait terriblement réduite... Or, suivez bien, ma Folie n'est point propre à soutenir un siège, et si les Loups...

Vaunoy haussa les épaules avec affectation.

— Monsieur l'intendant a raison, dit le capitaine qui, depuis dix minutes n'apportait plus à la discussion qu'une attention fort médiocre. — Permettez, dit encore Béchameil, répondant au geste de Vaunoy ; je serais mortifié que vous pussiez croire... — Allons déjeuner, interrompit en souriant le maître de la Tremlays.

Le coup était d'un effet sûr : il porta. Béchameil ne put que répéter ces mots qui éveillaient les plus tendres échos de son cœur : — Allons déjeuner.

Vaunoy s'appuya familièrement sur le bras de Didier. Béchameil, les narines gonflées et saisissant au vol parmi les effluves épanchues dans l'air locales celles qui venaient de l'office, ouvrit la marche. En chemin, il fut décidé que le convoi d'argent partirait de Rennes le lendemain. De la ville au château l'étape était courte, mais les routes de Bretagne en l'an 1740 étaient tracées de manière à quadrupler la distance.

Béchameil, malgré la prééminence suffisamment notable de son abdomen, monta le perron en trois sauts. Une minute après, il nouait sa serviette autour de son menton, et dégustait savamment un salmis d'ailerons de bécasse qu'il déclara sans pareil et fêta en conscience.

Hervé de Vaunoy ne resta point oisif durant cette matinée. Le déjeuner était à peine fini, et M. de Béchameil venait de s'étendre sur un lit de jour pour se livrer à cet important devoir que les gourmets ne doivent négliger jamais, la sieste, lorsque M. de Vaunoy, quittant Didier sous un prétexte d'autant plus facile à trouver que le jeune capitaine ne tenait point extraordinairement à sa compagnie, se dirigea d'un air soucieux et affairé vers son appartement.

— Qu'on m'envoie sur-le-champ Lapierre et maître Alain, dit-il à un valet qu'il rencontra sur son chemin.

Le valet se hâta d'obéir, et Vaunoy poursuivit sa route ; mais, ayant jeté par hasard un regard distrait à travers les carreaux de l'une des croisées du corridor, il aperçut Alix qui, réveuse et la tête penchée, suivait à pas lents l'allée principale du jardin.

— Toujours triste ! se dit Vaunoy d'un ton où perçait un atôme de sensibilité ; ma pauvre fille !.. Mais, après tout, elle n'est pas raisonnable ! Béchameil ferait la perle des maris.

Il allait passer outre, lorsque, dans une autre allée dont la direction formait l'angle avec celle de la première, il vit le capitaine Didier, lequel, par impossible, semblait rêver aussi. Vaunoy fit un geste de mauvaise humeur.

— Elle était sur le point de l'oublier ! murmura-t-il ; je m'y connais : un mois encore, et ce fol amour passait à l'état de souvenir, de l'un de ces mélancoliques souvenirs qui amusent les femmes, mais ne font point obstacle à un bon et solide mariage... Et le voilà revenu ! Sa seule approche déjoue fatalement tous mes plans... Et puis, si quelqu'un de ces hasards que l'enfer suscite allait lui apprendre !..

Vaunoy s'interrompit. Comme nous l'avons dit, les deux allées que suivaient Alix et Didier se croisaient. Chaque pas fait par les deux jeunes gens les rapprochait ; ils allaient se rencontrer dans quelques secondes.

— Eh ! qu'a-t-il besoin de savoir ? reprit Vaunoy avec emportement. Son étoile le pousse à

me nuire. Qu'il sache ou non, il me perdra si je ne le perds...

Alix et Didier arrivaient en même temps au point de convergence des allées ; au moment où ils allaient se trouver face à face, Vaunoy porta son sifflet de chasse à ses lèvres. Le bruit fit lever la tête aux deux jeunes gens. Alix se tourna du côté du château et dut obéir au geste d'appel que lui envoyait de loin son père. Didier la salua et poursuivit sa route.

— C'était comme un rendez-vous ! pensa Vaunoy. Saint-Dieu ! je l'ai manqué deux fois déjà ; mais on dit que le nombre 3 porte bonheur....

Il entra dans son appartement, où ne tardèrent pas à le rejoindre ses deux féaux serviteurs, maître Alain et Lapierre. Presque au même instant, Alix entr'ouvrit la porte.

— Vous m'avez appelée, mon père ? dit-elle.

Vaunoy qui ouvrait la bouche pour donner des ordres à ses deux acolytes, hésita quelque peu, et fut sur le point de renvoyer sa fille, mais il se ravisa.

— Restez ici, dit-il aux valets. J'aurai besoin de vous dans un instant.

— Puis il passa le bras d'Alix sous le sien et l'entraîna doucement dans la galerie.

Maître Alain et Lapierre demeurèrent seuls. Le premier, dont l'intelligence avait considérablement fléchi sous le poids de l'âge et aussi par l'effet de l'ivrognerie, tira de sa poche son flacon carré de fer-blanc et but une ample rasade d'eau-de-vie.

— En veux-tu ? demanda-t-il à Lapierre. — Il y a temps pour tout, répondit l'ex-saltimbanque ; je ne bois jamais quand je dois causer avec monsieur. — Moi, je bois double... — Et tu vois de même... hier tu n'as pas su seulement reconnaître ce drôle de valet... — Je me fais vieux, dit Alain en buvant une seconde gorgée. Le fait est que ma pauvre mémoire s'en va... Mais si je le vois, encore une fois, je le reconnaitrai peut-être. — Et s'il ne revient pas ?

Alain, au lieu de répondre, but une troisième rasade et s'arrangea pour dormir, en attendant son maître. Lapierre haussa les épaules, et, pour ne point perdre son temps, il fit le tour de la chambre, donnant généreusement l'hospitalité, dans les vastes poches de son pourpoint, à toutes les pièces de monnaie égarées qu'il trouva sur les meubles. Les tiroirs étaient fermés. Quand il eut achevé sa tournée, il s'accouda sur l'appui de la

fenêtre. Au loin, dans le jardin, il aperçut Didier qui continuait solitairement sa promenade. La pierre se prit à réfléchir. — Peuh ! fit-il enfin en enflant ses joues ; je croyais le détester davantage. C'est un joli garçon. Vaunoy paie mal et demande beaucoup... Hé ! hé !... il faudra voir. — En veux-tu ? grommela maître Alain qui trinqua en rêv.

Lapierre laissa tomber sur le vieillard un long regard de mépris.

— Voilà ce qu'on devient au service de Vaunoy ! dit-il ensuite. Jamais de tiroirs ouverts, ... quelques pièces d'or pour beaucoup de travail... C'est pitoyable de se damner ainsi au rabais... il faudra voir.

XXII. — MADEMOISELLE DE VAUNOY.

Pendant que maître Alain et Lapierre attendaient, Hervé de Vaunoy arpenta à pas lents le corridor, avec sa fille, qui s'appuyait à son bras et dont il caressait paternellement la blanche main.

— J'ai à vous gronder, Alix, disait-il de sa voix douceuse. Vous avez été, vis-à-vis de notre hôte, le capitaine Didier, d'une froideur !...

Il appuya sur ce mot et regarda sa fille en dessous. Aucune émotion ne parut sur le calme et beau visage d'Alix.

— Il ne faut point outrepasser le but, reprit le maître de la Tremlays. Le capitaine est un brave officier du roi qui a droit à tous nos égards, et, quand on n'aime point un homme, il est bon de se contraindre un peu.

Alix releva sur Vaunoy son regard tranquille. — Et quand on l'aime ? demanda-t-elle tout bas.

Vaunoy tressaillit et ne put retenir une grimace de malaise, mais il se remit aussitôt. — Quelle folie ! s'écria-t-il en se forçant à rire. Il y a un an, s'il m'en souvient, nous edmes un entretien sur cet enfantillage, et vous me promîtes... — Je vous promis de tâcher de l'oublier, mon père. J'ai tâché : je n'ai pu. — Vous me promîtes davantage, Alix. — En effet, dit lentement Alix ; je vous promis de mettre de côté tout espoir d'être jamais à lui... Monsieur, ajouta-t-elle après un court silence et d'une voix profondément triste, j'ai tenu ma promesse : je n'ai plus d'espoir.

Vaunoy baisa la main de sa fille, toussa et se reprit à un sujet de conversation banal, mais les derniers mots d'Alix glaçaient sa gaieté d'emprunt. Il aimait sa fille ; c'était le seul sentiment louable

qui fût resté debout en son cœur parmi les ravages de l'égoïsme et de la cupidité. Il eût voulu la faire heureuse, mais les événements le pressaient. Il n'avait point le choix. Un mot de Béchameil pouvait mettre en question sa fortune, sa noblesse, sa vie : à quelque prix que ce fût, il lui fallait acheter l'appui de Béchameil.

En ce moment Vaunoy était à la gêne. Alix le dominait de toute la hauteur de sa franchise. Pour la millième fois, peut-être, il se repentit d'avoir usé de ruse avec elle, reconnaissant trop tard que la ruse s'émousse contre la candeur. Trop vil pour ressentir dans toute sa force l'angoisse qui serre le cœur d'un père, surpris par son enfant en flagrant délit de tromperie, il était néanmoins humilié de son rôle et fit effort pour jeter son masque loin de lui. — Alix, dit-il tout-à-coup en jouant passablement la rondeur, j'ai tort d'en user ainsi avec vous. Pardonnez-moi. Vous méritez ma confiance entière, et je veux dépouiller tout subterfuge... Vous savez ce que je veux ; vous devinez peut-être pourquoi je le veux, ... trompez-vous mes espérances ? — Je ferai ce que j'ai promis, monsieur ; rien de plus, rien de moins.

Vaunoy respira. — Cela suffit, dit-il. Le temps est un puissant remède aux répugnances capricieuses des jeunes filles... Pour le moment, je vous demande seulement de ne point voir le capitaine Didier. — Je l'ai vu déjà, monsieur, répondit Alix... — Ah !... Et vous lui avez parlé ? — Je lui ai parlé. — De sorte que cette froideur affectée était un rôle appris, un mensonge !

Alix ne se redressa point pour prendre cette posture de maître en fait d'armes, à l'aide de laquelle les comédiennes croient exprimer l'indignation de la vertu offensée ; elle ne leva point au ciel ces prodigieux regards que les mêmes comédiennes dardent vers le cintre, lorsqu'elles veulent prendre le lustre à témoin de leur innocence.

— Mes actions ne mentent pas plus que mes paroles, dit-elle avec simplicité. Rassurez-vous, monsieur, j'ai la volonté de tenir ma promesse, et, dussé-je mourir, je la tiendrai.... D'ailleurs, ajouta-t-elle plus bas et avec une légère rougeur sur la joue, ma volonté n'est pas votre seule garantie : le capitaine Didier ne m'aime pas. — En vérité ! s'écria Vaunoy avec une joie brutale.

Puis, sans prendre souci du mal que ses paroles pouvaient faire à sa fille, il poursuivit presque aussitôt : — Voilà une heureuse nouvelle ! Alix ;

que ne le disiez-vous tout de suite, ma chère enfant ?... Ah ! le capitaine !... cet impertinent soldat de fortune !

Il prononça ces derniers mots d'un ton de pitié ironique qui eût profondément blessé un cœur vulgaire ; mais Alix était au-dessus de cette grossière atteinte. Son front resta serein, et ce fut avec un sourire mélancolique mais tranquille qu'elle reprit la parole. — Je suis de votre avis, mon père, dit-elle ; je crois que tout est pour le mieux.

Vaunoy connaissait sa fille, et, si peu fait qu'il fût pour la comprendre, il avait pour elle une sorte de respect. Néanmoins cette résignation lui sembla si extraordinaire qu'il eut peine à y croire. Involontairement et suivant la pente de sa vieille habitude, il reprit son espionnage moral. — Saint-Dieu ! dit-il après un silence, vous êtes le paragon des filles, Alix, et je veux parier qu'on irait de Rennes à Nantes sans trouver votre pareille. Pas un regret ! pas une plainte ! Saint-Dieu ! c'est à n'y pas croire, et cela me donne bonne espérance pour ce pauvre M. de Béchameil qui se meurt d'amour à votre intention.

Alix ne répondit point.

— Mais ne parlons pas de cela, poursuivit le maître de la Tremlays. Voici déjà un point de gagné ; il ne faut pas trop demander à la fois..... Saint-Dieu ! moi qui étais dans des transes !... Maintenant, je n'ai garde de craindre. Je vous sais trop fière pour approcher de lui désormais... Vit-on jamais semblable outrecuidance !... et, certes, je suis prêt à faire serment que cette entrevue dont nous parlions tout à l'heure sera la dernière et n'aura point de pendant.

Cette phrase était la partie importante du discours d'Hervé de Vaunoy. Tout le reste n'était qu'une préparation. Aussi en suivit-il l'effet avec inquiétude, attendant une réponse et épiant la signification du moindre geste. Il oubliait encore une fois que ces soins étaient superflus. Les paroles d'Alix défiaient les interprétations et n'avaient pas besoin de commentaires. Elle quitta l'appui de la fenêtre sur lequel son bras s'était posé, et montra de son doigt étendu Didier qui, franchissant la couverture barrière du parc, s'enfonçait sous le dervier. — Il me faudra attendre son retour, dit-elle.

Vaunoy crut avoir mal compris. — Son retour ?.. répéta-t-il machinalement. — Oui, monsieur. J'ai

promis au capitaine Didier de le revoir. Il le faut, je le dois, et je vous demande comme une grâce de vouloir bien n'y point mettre obstacle. — Mais.. commença Vaunoy surpris et intrigué. — Ne me refusez pas ! dit Alix avec une chaleur soudaine. Je ne vous ai jamais désobéi, et Dieu m'est témoin que je souffrirais à le faire. — De sorte que, mademoiselle, si je vous déniais mon consentement, vous m'e désobéiriez ?

Alix courba la tête en silence.

— A merveille ! reprit Vaunoy dont le dépit hargneux ne ressemblait en rien à la dignité d'un père offensé ; je suis au moins prévenu d'avance !.. Et m'est-il permis de vous demander quelle communication si importante peut exiger le rapprochement de M^{lle} de Vaunoy et du capitaine Didier ? — Je ne saurais vous le dire, monsieur. — De mieux en mieux !.. Mais, Saint-Dieu ! c'est à n'y pas croire ! Vous oubliez, Alix, que je pourrais vous contraindre, vous confiner dans votre appartement. — J'espère que vous ne le ferez point. — Et si je le faisais, Saint-Dieu ! s'écria Vaunoy véritablement en colère. — Monsieur, dit Alix en retenant sa voix qui voulait éclater, je vous respecte et je vous aime ;.. mais il y a longtemps que mon silence trompe monsieur de Béchameil, et c'est à cause de vous que je me tais... Si je parlais !..

Elle s'arrêta, honteuse d'avoir été sur le point de menacer ; mais Vaunoy avait compris, et sa colère était tombée comme par enchantement. Il appela sur son visage, fait à ces brusques changements, une expression de grosse gâté. — Vous êtes une méchante enfant, Alix, dit-il en la baisant bruyamment au front. Vous savez que je n'ai rien à vous refuser et vous abusez de votre pouvoir, qui marche à grands pas vers la tyrannie... Petite folle ! ce que j'en disais était curiosité pure. Je voulais surprendre ce grand secret, mais vous m'avez vaincu et je n'engagerai plus avec vous de combats de parole, ... je lancerai contre vous, en guise d'avant-garde, si le cas se représente, M^{lle} Olive de Vaunoy, ma digne sœur, ... et alors tenez-vous bien, je vous conseille !

Alix ne se méprit point à cette gâté soudaine. Vaunoy avait raison de le dire : malgré sa vieille expérience d'intrigant, il n'était point de force à lutter contre la hautaine droiture de sa fille. C'était de la part du maître de la Tremlays de la diplomatie prodiguée en pure perte,

— Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, mon père, dit seulement Alix. — Heureuse?... Alors, soyez clémente et prenez un peu compassion de ce pauvre M. de Béchameil... Mais cela viendra, et il sera temps d'en parler plus tard.

Il tira sa montre. — Onze heures déjà ! murmura-t-il... Allons, ma fille, je vous laisse et vous donne carte blanche, sûr que ma confiance est bien placée... Au revoir !

Il fit un geste familier et caressant auquel Alix répondit par une respectueuse révérence, et se hâta de regagner son appartement, où ses deux ministres l'attendaient, l'un en philosophant comme peut faire un saltimbanque émérite, l'autre en rouslant à la manière des justes et des ivrognes.

Lorsque Alix fut seule, son beau visage perdit son expression de calme fierté. Un morne découragement se peignit dans son regard. — Le revoir, murmura-t-elle ; subir encore cette galanterie banale qu'il me jette comme une consolation ; lire la pitié dans son sourire, et ne pouvoir me relever à mes propres yeux qu'en plaidant la cause d'une rivale !..

Elle avait descendu, sans savoir, les escaliers intérieurs et les degrés de granit du perron. Elle se laissa tomber sur un banc de gazon à l'entrée du jardin, et mit sa tête pâlie entre ses mains. Elle demeura longtemps ainsi. Lorsqu'elle releva la tête, ses yeux secs semblaient faire effort pour pleurer. Au bout de quelques minutes, elle retira de son sein une petite médaille de cuivre, informe et rustiquement historiée, qu'un cordon de soie suspendait à son cou sous ses habits. Elle la baisa passionnément, et une larme jaillit enfin de son œil. — Que je l'aime ! mon Dieu ! que je l'aime ! dit-elle.

Puis un rayon d'enthousiasme scintilla sous ses larmes, et, pressant avec force la médaille de cuivre contre son cœur, elle ajouta : — Le revoir !.. oui, .. souffrir, mais le sauver !

XXIII. — DEUX BONS SERVITEURS.

Vaunoy avait souvent avec sa fille des entretiens semblables à celui que nous venons de rapporter. Alix savait à peu de chose près de quel intérêt étaient pour son père les bonnes grâces de M. de Béchameil ; elle avait même deviné que Vaunoy n'avait sur les immenses domaines de Tremlays qu'un droit de possession douteux et précaire. Il

va sans dire qu'elle n'abusait jamais de cette connaissance. Le caractère de son père qu'elle eût sincèrement voulu ne point juger, mais dont la bassesse lui sautoit aux yeux, pour employer une expression vulgaire, avait été, dès sa première jeunesse, une cause perpétuelle de chagrin. Son esprit sérieux, loyal et fort, s'était habitué à la tristesse, et ses courtes amours avec Didier avaient été les seuls instants de joie pure qu'elle eût goûtés en sa vie. Elle ne voyait, au reste, dans l'usurpation de Vaunoy qu'un danger et non point un crime, parce qu'elle ignorait que cette usurpation préjudiciât au légitime propriétaire. Et, par le fait, personne n'aurait pu soutenir l'opinion opposée, Tremblant n'ayant point laissé d'héritier. Peut-être, si elle n'eût point connu le capitaine Didier, se serait-elle sacrifiée au repos et à la sûreté de son père; car sa nature choisie était susceptible d'un dévouement sans limites; mais, entre Didier et Béchameil, le contraste était trop grand. L'intendant royal, ridicule et méprisable à la fois, lui inspira une invincible répulsion, et il fallut la patiente obsession de son père pour la porter à ne point rejeter ouvertement et tout d'abord ses prétentions de Béchameil. Vaunoy ne se lassait pas. Il croyait connaître les femmes, et attaquait le cœur d'Alix par tous les côtés où les filles d'Ève passent, à raison ou à tort, pour être vulnérables. Il ne faisait point de progrès, mais il gagnait du temps. Ce jour-là, il n'aurait certes point trouvé le loisir d'engager avec Alix sa lutte ordinaire, s'il n'eût voulu parer à un péril imminent. L'arrivée de Didier menaçait tous ses projets; il essaya de mettre sa volonté comme une barrière matérielle entre sa fille et le capitaine. Nous avons vu le résultat de sa tentative: le hasard devait le servir mieux que son éloquence...

A peine débarrassé de cet entretien, il songea à préparer l'exécution d'un projet dont la première idée lui était venue sous la charmillie, en compagnie de Didier et de Béchameil. Ce projet, depuis lors, le préoccupait très vivement. Il en avait avidement balancé les chances durant le déjeuner, et s'était déterminé à jouer ce périlleux coup de dé. Il y avait une demi-heure que M. de Vaunoy avait rejoint ses deux acolytes. Maître Alain avait secoué tant bien que mal sa somnolence, et Lapierre s'était installé, attentif, dans un excellent fauteuil. Vaunoy avait parlé long-

temps et sans s'interrompre. Lorsqu'il se tut enfin, il interrogea ses deux serviteurs du regard. Maître Alain répondit par un geste équivoque, et Lapierre se balança fort adroitement sur un seul des quatre pieds de son siège.

— Ne m'avez-vous pas entendu? demanda Vaunoy. — Si fait, dit Lapierre; pour ma part, j'ai entendu. — Moi aussi, ajouta maître Alain. — Et qu'en dites-vous?

Le vieux majordome eut grand désir d'atteindre sa bouteille carrée, mais il n'osa pas. Il eut tentation de répondre; mais, suivant sa prudente habitude, il attendit, pensant qu'il serait temps de parler lorsque Lapierre aurait donné son avis. Lapierre se balançait toujours.

— Qu'en dites-vous? répéta Vaunoy en fronçant le sourcil. — Hé, hé! fit Lapierre d'un air capable. — Voilà! prononça emphatiquement maître Alain. — Comment! s'écria Vaunoy avec colère, vous ne comprenez pas que sa mort devient un cas fortuit dont je ne puis être responsable; que les soupçons se détournent naturellement de moi, et qu'il faudrait folie ou mauvaise foi insigne pour m'accuser d'un pareil malheur? — Si fait, dit Lapierre; pour ma part, je comprends cela.

Maître Alain exécuta un grave signe d'approbation.

— Hé bien! reprit Hervé de Vaunoy.

— Hé, hé!... fit encore Lapierre.

Vaunoy, dont le front devenait pourpre, blasphéma entre ses dents.

— Oui, reprit l'ex-saltimbanque sans s'émouvoir le moins du monde; évidemment il ne pourrait échapper... Si nous en étions là, je ne donnerais pas six deniers de sa vie... Mais... — Mais quoi? — Nous n'en sommes pas là — Penses-tu donc que l'appât des cinq cent mille livres ne soit pas assez fort? Ils viendraient pour la dixième partie de cette somme. — Pour la vingtième, dit maître Alain en à part, je donnerais mon âme au diable, moi qui suis un homme d'âge et un fidèle sujet du roi. — Alors, que veux-tu dire? demanda Vaunoy à Lapierre.

Maître Alain tendit l'oreille, afin de s'approprier au besoin l'opinion de son collègue. Celui-ci, sans paraître prendre garde à l'impatience toujours croissante de Vaunoy, se dandina un instant et jeta ses paroles avec suffisance.

— Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler

des apologues de La Fontaine, je suppose.... Si vous vous fâchez, je deviens muet... Ce La Fontaine, est poète de fort bon conseil, ce qui est rare. Il me souvient d'une de ses fables...—Saint-Dieu ! interrompit Vaunoy, je donnerais dix louis pour bâtonner ce drôle ! — Donnez et bâtonnez, répondit imperturbablement Lapierre. Quant à la fable dont je parle, vous ne pouvez la juger avant de l'avoir entendue, et, ne la sachant point par cœur, je ne vous la réciterai pas. — Mais, Saint-Dieu ! détestable maraud, où en veux-tu venir ? — Je vous prie d'excuser mon peu de mémoire, poursuivit Lapierre ; à défaut de texte, le conte suffira. Voilà ce que c'est.... Les rats tiennent conseil et cherchent un moyen de mettre à mort un chat fort redoutable... — Je te comprends ! s'écria violemment Vaunoy, qui se leva et parcourut la chambre à grandes enjambées. — Pas moi, pensa maître Alain. — Je te comprends !.. répéta Vaunoy ; tu as peur ! — Vous vous trompez. Il vaudrait mieux pour votre projet que j'eusse peur. Mais comme je suis parfaitement déterminé à faire comme les rats de la fable, je n'ai pas peur. — Tu braverais mes ordres, misérable ! — Attacher le grelot est une niaiserie tout-à-fait en dehors de mes principes et de mes habitudes.... Qu'un autre l'attache, et, pour le reste, je suis votre soumis serviteur. — De quel diable de grelot parle-t-il ? se demandait laborieusement maître Alain, et à quel propos est-il ici question de rats ?

Vaunoy garda un instant le silence et activa sa promenade. Deux ou trois fois il mit la main sur la garde de son épée. Son front, si riant d'ordinaire, était sombre comme un ciel de tempête. Sa face passait alternativement du pourpre au livide, et un convulsif tremblement agitait ses lèvres pâlies.

— L'orage sera rude, dit tout bas Lapierre. Attention, maître Alain. — Par grâce, de quoi s'agit-il ? murmura celui-ci qui trembla de confiance.

Lapierre se pencha à son oreille et prononça quelques mots. Un frissonnement général agita les membres du vieillard. — Notre-Dame-de-Mi-Forêt ! balbutia-t-il, j'aimerais mieux aller en enfer. — Tu n'as pas le choix, mon vieux compagnon, attendu que le diable te garde depuis longtemps une place au lieu que tu viens de nommer... Mais si tu veux n'en jouir que le plus tard possible,

comme je le crois, tiens-toi ferme et fais comme moi. — Notre-Dame ! saint Sauveur ! Jésus Dieu ! murmura maître Alain bouleversé. — Allons, bois un coup ; l'attaque va commencer.

Le vieillard n'était point homme à mépriser ce conseil. Il jeta un regard du côté de Vaunoy, qui ne songeait guère à l'épée, tira son flacon de fer-blanc de sa poche et but tant que son haleine ne fit point défaut.

— Il va faire rage, reprit Lapierre, car c'est pour lui un coup de partie ; mais, après tout, il ne peut que nous faire pendre et, là bas, nous serions brûlés vifs. — Pour le moins ! soupira maître Alain avec conviction. Je voudrais être hors d'ici, dussé-je, après, ne point boire pendant un jour entier.

Vaunoy s'arrêta tout-à-coup, les sourcils froncés, le regard brillant et résolu. Ce n'était plus le même homme. Toute expression cauteleuse avait disparu de sa physionomie. Maître Alain se rapetissa et ferma les yeux comme font les enfants craintifs devant la férule du pédagogue. Lapierre, au contraire, assura son fauteuil sur ses quatre pieds, croisa ses jambes et se renversa dans l'attitude du calme le plus parfait. La terreur de l'un et la provoquante intrépidité de l'autre passèrent également inaperçues. Vaunoy n'y prit point garde. Au lieu d'éclater en invectives pour retomber ensuite jusqu'à une sorte de flatterie pateline, comme c'était assez sa coutume vis-à-vis de ses deux acolytes, il reprit froidement son siège et les regarda tour à tour d'un air qui fit réfléchir Lapierre lui-même. — Dans une heure, prononça-t-il lentement et en appuyant sur chaque mot, il faut que l'un de nous monte à cheval. — Pourvu que ce ne soit pas moi, répondit Lapierre, je n'y mets nul empêchement. — Taisez-vous ! dit le maître de la Tremlays sans élever la voix ; je le répète : l'un de nous doit partir dans une heure. Il le faut... Je pourrais essayer de la force, je suis le maître ; mais la force pourrait échouer contre votre apathie, Alain, contre votre entêtement, Lapierre, et le temps est trop précieux pour que je le dépense à sévir contre vous. J'aime mieux mettre votre obéissance à l'enchère. Voyons, lequel de vous deux veut gagner mille livres tournois ?

Un éclair d'avidité s'alluma dans l'œil éteint du majordome.

— Mille livres ! répéta-t-il machinalement Vaunoy suivit l'effet de sa proposition avec une

anxiété véritable. Il crut un instant que le vieillard était ébloui de la munificence de l'offre, mais il avait compté sans Lapierre.

— Mille livres ! répéta ce dernier à son tour. Les morts ne reviennent point pour toucher leurs créances, et vous avez beau jeu, monsieur... Mille livres !... Encore si j'avais des héritiers !

Maître Alain se gratta l'oreille et reprit son apparence de momie.

— Deux mille livres ! s'écria Vaunoy ; je donnerai deux mille livres d'avance, sur-le-champ, à celui qui m'obéira.

Lapierre haussa les épaules, et maître Alain, se modelant sur lui, fit un geste de refus. Le front de Vaunoy se couvrait de gouttelettes de sueur.

— Mais, Saint-Dieu ! que vous faut-il donc ? s'écria-t-il d'un ton de détresse. Je vous dis qu'il le faut !... Cet homme, de quelque côté que je me tourne, me barre fatalement le chemin. Il me fait obstacle partout. Une fois débarrassé de lui, tous mes embarras disparaissent ; tant qu'il vivra, au contraire, je l'aurai toujours devant moi comme une menace vivante. — Comme qui dirait l'épée de Damoclès, fit observer Lapierre qui avait de la littérature. Tout cela est l'exacte vérité. — Sa présence ici, poursuivait Vaunoy en s'échauffant, attaque non seulement mes projets sur ma fille, elle menace encore ma fortune, mon nom, ma vie ! — C'est encore vrai, dit Lapierre. — Et vous me refusez votre aide au moment où, d'un seul coup, je pourrais l'écraser... Dites, faut-il doubler la somme, la tripler, la quadrupler ?... — Huit mille livres, supputa le vieil Alain à voix basse. — Huit mille livres, mon bon, mon vieux serviteur, s'écria Vaunoy ; dix mille, si tu veux, et ma reconnaissance, et... — Un bûcher de bois vert dans quelque coin de la forêt, interrompit Lapierre. C'est tentant.

Vaunoy lui serra le bras avec violence. — Au moins, dit-il tout bas, ne parle que pour toi et n'influence pas cet homme... Je paierai jusqu'à ton silence. — A la bonne heure ! répondit Lapierre. Il ne s'agit que de s'expliquer... Combien me donnerez-vous ? — Dix louis.

L'ancien tnanambule devint muet ; mais il était trop tard. Le coup avait porté. Le vieux major-dome, ébloui d'abord par les dix mille livres, regardait maintenant devant la pensée de la mort. Vaunoy eut beau recommencer la tentation, à

toutes les offres, maître Alain ne répondit plus que par un morne silence.

— Ainsi, vous refusez tous deux ! s'écria enfin le maître de la Tremlays en se levant de nouveau. — Pour ma part, je refuse, dit hardiment Lapierre.

Maître Alain ne répondit point.

— C'est bien ! murmura Vaunoy. Je devais m'y attendre. Souvent, au moment décisif, l'arme se brise dans la main du soldat. Il lui faut alors lutter corps à corps et payer de sa personne... Maître Alain, ajouta-t-il d'une voix brève et impérieuse, préparez mes habits de voyage et mes pistolets... Lapierre, fais seller mon cheval...

Maître Alain se hâta d'obéir. Lapierre resta et regarda Vaunoy en face avec un étonnement inexplicable. — Ai-je bien compris ? dit-il après un instant de silence ; songeriez-vous à risquer vous-même cette démarche ?

— Fais seller mon cheval, te dis-je ! — A votre place, je serais moins pressé... Allons, au demeurant, cela vous regarde, et si par hasard vous revenez avec votre tête sur vos épaules, je conviens que le capitaine est un homme mort.

Il fit mine de sortir ; mais arrivé au seuil il se retourna. — Vous êtes plus brave que je ne croyais, dit-il encore. Le diable vous doit protection, et peut-être... C'est égal ! le jeu est chanceux, et j'aime mieux qu'il soit à vous qu'à moi.

Vaunoy, resté seul, se laissa tomber sur un siège. Lorsque ses deux acolytes revinrent lui annoncer que tout était prêt pour son départ, il se leva et prit automatiquement le chemin de la cour. Il se mit en selle sans mot dire. Les rubis de sa joue avaient fait place à une effrayante pâleur. Il partit.

Quand son cheval eut passé le seuil de la grand'porte, Lapierre hocha la tête, et dit avec ironie : Bon voyage ?

— En veux-tu ? lui demanda maître Alain en lui présentant sa bouteille carrée.

— Volontiers, répondit Lapierre ; il est permis de boire après la bataille... J'ai la tête faible, vois-tu, et si j'avais embrassé trop tendrement ton flacon ce matin, peut-être serais-je, à l'heure qu'il est, au lieu et place de M. de Vaunoy, sur le grand chemin du cimetière... A sa santé !

— *Requiescat in pace !* prononça gravement le majordome.

XXIV. — VOYAGE DE JUDE LEKÉR.

Hervé de Vaunoy n'était point, tant s'en fallait, un homme téméraire. La démarche qu'il tentait et qui l'exposait en réalité à un danger terrible, était, pour nous servir de l'expression de Lapierre, un coup de partie. C'était une manière de duel à mort où il jouait sa vie contre celle de Didier. Peut-être, aveuglé par son désir passionné de se défaire ou jeune homme, se dissimulait-il une partie du péril ; peut-être comptait-il sur des moyens de réussite dont il avait fait mystère à ses aides. Quoi qu'il en soit, sa terreur restait grande, et quiconque l'eût rencontré, tremblant et blême sur son cheval, n'aurait eu garde de le prendre pour un coureur d'aventures.

Bien avant l'heure de son départ, l'ancien écuyer de Nicolas Treml, Jude Leker, avait, comme nous l'avons dit, quitté le château pour se rendre à la demeure de Pelo Rouan, le charbonnier. Jude était arrivé la veille en Bretagne, inquiet, mais plein d'espoir. Au pis aller, Georges Treml, le petit-fils de son seigneur, avait été dépouillé peut-être de son héritage, et Jude avait en main ce qu'il fallait pour le lui rendre.

Maintenant l'inquiétude s'était faite angoisse, et l'espoir chancelait. Mieux eût valu mille fois retrouver l'enfant et perdre le coffret depositaire de la fortune de Treml. Georges, vivant, jeune, fort, vaillant, aurait eu son épée pour soutenir sa querelle ; Georges mort ou absent, il ne restait plus qu'un vain droit. Le coffret, c'est-à-dire l'immense domaine de Treml était sans maître légitime, et le dévouement de Jude, cet amour soumis, patient, plein d'abnégation, que vingt années d'exil n'avaient pu entamer, était désormais sans but. Il y avait bien encore la vengeance, ce suprême mobile des gens qui n'espèrent plus. Mais Jude était vieux. Sa loyale nature comportait plus d'amour que de haine. La vengeance, qui a tant d'attraits pour certaines âmes, lui apparaissait comme une inutile et triste compensation.

— Je chercherai, se disait-il en retrouvant son chemin dans les sentiers connus de la forêt ; je chercherai longtemps, toujours. Si j'acquies la preuve de sa mort, et je prie Dieu d'épargner cette douleur à ma vieillesse, j'irai vers son assassin et je le tuerai au nom de Nicolas Treml.

Il ne pouvait faire un pas dans ces routes or-tueuses et sombres, tant de fois parcourues jadis, sans rencontrer un souvenir. C'était par ce sen-

tier que le vieux maître de la Tremlays avait coutume de chevaucher lorsqu'il se rendait avec son petit-fils à son beau manoir du Bouëxis ; à ce détour, Job, le magnifique et fidèle animal, avait forcé un loup affamé après un combat héroïque ; ce chemin percé dans le fourré, et si étroit qu'un chevreuil semblait y pouvoir passer à peine, menait droit à l'étang de la Tremlays, ... l'étang de la Tremlays, qui peut-être était le tombeau du dernier Treml.

Le cœur de Jude se fendait, ses yeux secs le brûlaient, sollicités par ses larmes contenues.

Autrefois, Jude s'en souvenait, on voyait fumer sous le couvert les toits des sabotiers et des charbonniers. Maintenant, plus rien. Les cabanes étaient là, les unes debout encore, les autres à demi ruinées, mais la plupart semblaient désertes. Au lieu du bruit incessant du ciseau et de la doléine, qu'accompagnaient les chants joyeux des ouvriers, le silence, un silence uniforme, universel. Quel fléau avait donc passé sur la forêt de Rennes ? Quelle peste avait dépeuplé ses clairières et mis cette apparence de mort en ces lieux jadis si pleins de mouvement et de vie ?

Jude poursuivait sa route, plus triste et plus morne que ces alentours si mornes et si tristes. Il se signalait par habitude aux croix des carrefours auxquelles ne pendaient plus les dévotes offrandes des fidèles. Il prononçait des noms connus en passant auprès de certaines loges abandonnées, et nulle voix ne lui répondait. Parfois, une forme humaine se montrait à un coude de la route ; mais elle disparaissait aussitôt comme un éclair, et Jude, vieux chasseur habitué aux êtres de la forêt, devinait à l'imperceptible agitation des basses branches du taillis que la solitude n'était pas aussi complète en réalité qu'en apparence et que plus d'un regard était ouvert derrière ces épaisses murailles de verdure. Lorsqu'il approcha de la croix de Mi-Forêt, qui, comme l'indique son nom, marque à peu près le centre des bois, le paysage changea et devint plus désolé encore, s'il est possible. En ce lieu, toutes les routes de grande communication qui traversent la forêt se croisent. Les clairières y sont plus abondantes que partout ailleurs, et le voisinage des chemins avait rassemblé dans les environs une multitude d'industries forestières. Tout le long des larges et belles allées qui se coupaient en étoile au pied de la croix, on voyait jadis une bordure de loges con-

vertes en chaume où travaillaient des tonneliers, des vanniers et des sabotiers. Jude trouva ces loges incendiées pour la plupart; celles qui, çà et là, restaient debout étaient dévastées et gardaient des traces non équivoques de ravages opérés par la main de l'homme. Jude s'arrêtait devant ces ruines rustiques et rappelait à soi les souvenirs du passé. Au temps où Trembl était seigneur du pays, toutes ces loges étaient habitées et tous leurs habitants étaient heureux.

— Les gens de France ont passé par là ! se disait le vieil écuyer. Sous prétexte d'impôts ils ont demandé la bourse ou la vie, et les hommes de la forêt n'ont pas de bourse.

Jude devinait juste. Ces ruines étaient l'œuvre des agents du fisc, secondés, il faut le dire, par quelques gentilshommes du pays rennais, parmi lesquels Hervé de Vaunoy se distinguait au premier rang.

M. de Pontchartrain, premier intendant royal et après lui M. de Béchameil, marquis de Nointel, ayant pris, suivant la coutume, à forfait la levée de l'impôt breton, avaient un intérêt évident à ne laisser aucune partie de la province se prévaloir d'une exemption uniquement fondée sur l'usage. Ils voulurent forcer les gens de la forêt à solder leur part des tailles, et ne reculèrent devant aucune extrémité pour en venir à leurs fins. C'était ce que Jude appelait demander la bourse ou la vie.

Quant aux gentilshommes, leur intérêt était autre, mais également évident. Les hommes de la forêt, disséminés sur divers domaines qui formaient la majeure partie de cette énorme tenue, prétendaient droit d'usage gratuit et grevaient par le fait ces domaines d'une véritable et lourde servitude. Tant que Nicolas Trembl avait vécu, comme il possédait, lui seul, autant et plus de biens que tous les autres gentilshommes ensemble, ces derniers s'étaient modelés sur lui. Or, Trembl était un vrai seigneur, doux au faible, rude au fort, et plus disposé à faire l'aumône à ses pauvres voisins qu'à leur disputer le chétif soutien de leur existence. Lorsqu'il abandonna le pays, Vaunoy prit sa place et mit sa lésinerie de gentilâtre dans toutes les affaires que son cousin avait traitées en gentilhomme. Les propriétaires des alentours, autorisés par ce nouvel exemple, firent de même, et ce fut bientôt de toutes parts un système d'attaque et de compression contre les malheureux habitants de la forêt.

D'un côté le fisc, de l'autre les propriétaires. Celui-là leur arrachait leurs faibles épargnes, ceux-ci leur enlevaient tout moyen de vivre. Les gens de la forêt, nous croyons l'avoir dit déjà, ressemblaient plus au sanglier qu'au lièvre; néanmoins, dans le premier moment, traqués, poursuivis de toutes parts, ils ne cherchèrent leur salut que dans la fuite et se cachèrent au fond des retraites ignorées qui pullulaient alors dans le pays. Mais leur naturel farouche et belliqueux supportait impatiemment cette tactique pusillanime; pour combattre, ils n'avaient besoin que de se concerter. Au premier appel ils se levèrent. Les épais fourrés de la forêt vomirent inopinément cette population sauvage, et mal en prit aux agents du fisc aussi bien qu'aux avars propriétaires qui avaient suscité cette tempête. Bien des cadavres jonchèrent la mousse des futaies, bien des ossements blanchirent sous le couvert, et, par les nuits noires, plus d'une gentilhommière, attaquée à l'improviste, porta la peine de la cupidité de son maître.

On fit venir des soldats de Rennes et de toutes les villes environnantes; mais, à mesure que l'attaque s'opiniâtrait, la résistance s'organisait, plus puissante. Il devint évident que les insurgés (car leur nombre et leurs griefs défendaient qu'on les appelât bandits) avaient un chef habile et résolu, dont les ordres, quels qu'ils fussent, étaient suivis avec une aveugle soumission. Le moment vint où la défense, conduite avec un ensemble merveilleux, déborda l'attaque. Les rôles changèrent. Les opprimés devinrent agresseurs, et, un beau jour, cinq mille paysans en sabots, le visage couvert de masques bizarres, firent irruption jusqu'à Rennes et pillèrent l'hôtel de M. le lieutenant du roi.

Dès ce moment, la terreur se mit de la partie. L'insurrection acquit ce prestige qui est à toute entreprise comme un premier gage de succès. On entourait le chef des révoltés d'une mystérieuse auréole et chacun eut à raconter sur son compte quelque miraculeux exploit. Les gens de la forêt devinrent populaires à vingt lieues à la ronde. Ils eurent leurs généalogistes et les savants du cru prirent la peine de rattacher leur association, par des liens historiques et d'ailleurs incontestables, à la fameuse société politique, les *Frères Bretons*, qui, au milieu du siècle précédent,

avait failli enlever la Bretagne à la domination française.

Dès l'origine du soulèvement, les principaux conjurés s'étaient réunis en société secrète, sous les ordres de ce chef qui devait bientôt se rendre si redoutable. En ce temps déjà, les hommes de la forêt étaient les partisans naturels de cette association; mais rien n'était organisé, et les membres, affiliés de prime abord, avaient tout à craindre. Ce fut sans doute ce danger qui leur inspira la pensée d'entourer leurs actions d'un mystère absolu et de ne jamais quitter leurs retraites sans avoir le visage couvert d'un masque. Ce masque était tout simplement un fragment de peau de loup. De là le surnom qu'on leur donna d'abord comme un méprisant sobriquet, et qui, peu de mois après, était prononcé avec terreur dans tout le pays de Rennes.

Les choses subsistèrent ainsi pendant quinze ans, avec diverses chances de succès et de revers par les loups, mais sans que jamais les troupes du gouvernement pussent entamer le centre de leurs opérations. Pendant un temps assez long, les gentilshommes du voisinage avaient conclu avec la forêt une sorte de trêve tacite, et l'intendant royal, découragé, avait, durant le même temps, discontinué ses efforts. Mais Béchameil, six mois avant l'époque où commence notre histoire, eut la malencontreuse idée de recommencer les hostilités. L'explosion fut terrible. Presque toutes les loges devinrent désertes le même jour. Charbonniers, tonneliers, vanniers, etc., se rassemblèrent et coururent à la retraite permanente du noyau de l'affiliation. Là, ils trouvèrent, comme toujours, des chefs et des armes; le lendemain, la révolte était de nouveau aux portes de Rennes; le surlendemain, l'hôtel de l'intendant royal était au pillage. En conséquence, il fallait bien que les gens de la forêt trouvassent leur vie quelque part. On leur défendait de manger paisiblement le fruit de leur labeur; ils ne travaillèrent plus, et ce fut tant pis pour leurs voisins. Les soldats du roi, par représailles, démolirent ou incendièrent les loges qui bordaient les grandes allées; mais c'était là peine perdue. Les Loups savaient où trouver ailleurs un asile; ils apprenaient en outre à s'indemniser largement des pertes qu'on leur faisait subir.

Après l'intendant royal, ce fut Hervé de Vaunoy qui reçut les plus rudes atteintes de leur mé-

chante humeur. Hervé de Vaunoy avait beau faire mystère de sa rancune profonde contre les Loups, qui, à diverses reprises, avaient cruellement maltraité ses domaines; il avait beau se cacher pour conseiller la rigueur au pacifique Béchameil, chaque fois que, derrière le rideau, il suggérait quelque mesure préjudiciable aux Loups, ceux-ci se vengeaient immédiatement. On eût dit, tant le châtiement suivait de près l'offense, que le chef des Loups avait au château de la Tremlays des intelligences ou des espions. Tout récemment, Vaunoy ayant ouvert l'avis que, pour détruire l'insurrection dans sa racine, il fallait attaquer la Fosse-aux-Loups et sonder le ravin, son manoir du Bodiexis fut, vingt-quatre heures après, dévasté de fond en comble.

En somme, les Loups n'avaient point d'ennemi plus mortel qu'Hervé de Vaunoy, et ils lui rendaient depuis longtemps haine pour haine.

Jude savait une partie de ces choses et devait sous peu apprendre le reste. Dans cette querelle, son choix ne pouvait être douteux. Le souvenir de son maître et ses sympathies le portaient vers les Loups, qui étaient des Bretons, comme disait dame Goton avec emphase; mais Jude n'avait ni la volonté ni le loisir de prêter l'appui de son bras aux gens de la forêt. Sa soumission était déniée; les dernières paroles de Tremi mourant retentissaient encore à son oreille, et il eût regardé comme un crime de s'arrêter sur la voie tracée par le suprême commandement de son maître, ou même de s'écarter un instant du droit chemin.

Il était huit heures du matin, à peu près, lorsque Jude arriva en vue de la croix de Mi-forêt. Ce lieu était en grande vénération dans tout le pays, et les bonnes gens des alentours avaient sur tout une dévotion en quelque sorte patriotique pour une petite madone dont la niche était pratiquée dans le bois même de la croix. C'était à cette vierge, connue, comme la croix, sous le nom de Notre-Dame-de-Mi-Forêt, que Nicolas Tremi avait dit son dernier ave en quittant la terre de Bretagne, qu'il ne devait plus revoir. Jude mit pied à terre devant le monument rustique, s'agenouilla et pria. Quelques minutes après, il apercevait, à travers l'épais branchage d'un oûquet de hêtres, la fumée du toit de Pelo Rouan, le charbonnier.

La loge de Pelo se cachait au centre du bouquet et s'élevait, adossée à un petit mamelon couvert de bruyères, où il avait pratiqué ses fours à

charbon. L'aspect de ce lieu était agreste, mais riant, et un petit jardin, tout rempli de fleurs comme une corbeille, donnait à la cabane un air de calme et de bien-être. Ce jardin était le domaine de Marie. C'était elle qui plantait et arrosait ces fleurs. Au moment où Jude dépassait les derniers arbres, Marie, assise sur le pas de sa porte, tressait avec distraction un panier de chèvre-feuille. Son esprit n'était pour rien dans son travail, mais ses petits doigts, blancs et roses et filés, pliaient si dextrement les branches flexibles et parfumées, que le travail ne se ressentait point de sa distraction. En tressant, elle chantait, mais ce n'était pas non plus son chant qui captivait sa pensée. Sa voix pure et fraîche s'échappait par bouffées; la mélodie s'interrompait brusquement, puis reprenait tout-à-coup, tantôt mélancolique et lente, tantôt vive et joyeuse, toujours charmante.

Ce qui occupait Fleur-des-Genêts, tandis qu'elle travaillait ainsi, seule, sur le pas de la porte, c'était Didier, le beau capitaine. Elle songeait à son bonheur de la veille. Elle l'avait revu, lui qu'elle attendait depuis si longtemps; elle l'avait revu, plus beau qu'autrefois, plus tendre que jamais, si tendre et si beau que les rêves de l'attente et de l'absence étaient dépassés. Elle était heureuse et savourait avidement sa joie; elle n'en voulait rien perdre, et chassait soigneusement toute pensée de doute et de crainte. Pourquoi douter? pourquoi craindre? n'était-il pas aussi fier et noble de cœur que de mine? avait-il jamais menti? Et il avait dit: Je t'aime! il l'avait dit avec sa bouche, avec ses yeux, avec son âme. Aussi son chant était une sorte de prière, hymne d'actions de grâces qui s'exhalait de son cœur pour monter, suave et doux, vers le ciel.

Elle avait mis, ce matin, une sorte de coquetterie dans sa parure. Les corolles d'azur de quelques bluets d'automne se montraient çà et là parmi l'or pâle et ruisselant de sa chevelure. Elle avait serré, à l'aide de rubans de soie, le corsage éclatant des filles de la forêt, et ses petits sabots, comparables aux mules de cristal des contes de fées, rendaient plus remarquable la mignonne délicatesse de son pied; mais sa parure n'était pas tant dans ses ornements champêtres que dans l'allégresse angélique qui rayonnait à son front. Les regards de ses grands yeux bleus, reconnaissants et dévots, allaient vers Dieu avec son chant. Elle était belle ainsi et digne du gracieux nom

qu'avait trouvé pour elle la poésie des chaumières, car elle avait de la fleur l'éclat, la fraîcheur et les parfums.

Jude l'aperçut, et un sourire paternel vint à sa lèvre de vieux soldat. Lorsque Marie le vit à son tour, elle rougit, effrayée, et voulut s'enfuir; mais le loyal visage de Jude la rassura. Elle se leva et fit la révérence avec le respect qu'on doit à un vieillard.

— Ma jolie fille, dit l'écuyer en s'avançant, je cherche la demeure de Pelo Rouan. — C'est mon père, répondit Fleur-des-Genêts. — Dieu lui a donné une douce et belle enfant, ma fille.... Puisque c'est ici sa demeure, je vais entrer afin de l'entretenir.

Jude joignit l'action à la parole et mit le pied sur le seuil: mais Fleur-des-Genêts lui barra vivement le passage.

— On n'entre pas ainsi, dit-elle doucement, dans la maison de Pelo Rouan. Je voudrais vous dire: Arrêtez-vous ici et reposez-vous.... Mais nul ne passe le seuil de notre pauvre demeure; tel est l'ordre de mon père. — Cependant.... Voulez-vous insister? — Tel est l'ordre de mon père, répéta résolument Marie.

L'honnête écuyer avait des motifs trop sérieux de vouloir interroger Pelo Rouan pour se payer d'un refus. De son côté, Fleur-des-Genêts, quand il ne s'agissait point du beau capitaine, exécutait à la lettre la consigne de son père et fermait la porte à tout venant. En cette circonstance, elle avait tout l'air de vouloir défendre opiniâtrement la brèche. Heureusement les choses n'en devaient point venir à cette héroïque extrémité. A ce moment, en effet, une voix se fit entendre tout au fond de la loge.

— Enfant, dit-elle, regarde la figure de cet homme, afin de ne lui refuser jamais l'entrée de la demeure de ton père.... Fais place!

Fleur-des-Genêts se rangea aussitôt. Jude, étonné, restait immobile et hésitait à avancer.

— Approche, Jude Leker, reprit la voix.. Sois le bienvenu, bon serviteur de Trenil... Je t'attendais.

XXV. — LA LOGE.

Nul obstacle n'empêchait plus Jude Leker de franchir le seuil de la loge. Fleur-des-Genêts, en effet, obéissant à la voix de son père, s'était mise à l'écart. Néanmoins, le vieil écuyer ne se pres-

sait point de profiter de la permission donnée. Il demeurait immobile, à la même place, craignant un piège et se demandant quel pouvait être cet homme qui affectait de prononcer le nom de Tremblé avec amour, et qui lui disait :

— Je t'attendais !

Était-ce un ami ou un ennemi ? et cette cabane inhospitalière qui s'ouvrait pour lui seul ne cachait-elle point une embûche ?

Jude était brave jusqu'à la témérité ; mais il se devait à la volonté dernière de son maître : il avait frayeur de mourir avant d'avoir obéi. Néanmoins, son hésitation ne fut point de longue durée.

Jude entra dans la cabane. Ses yeux, habitués au grand jour, ne distinguèrent rien d'abord.

— Par ici, dit la voix.

Le bon écuyer tourna aussitôt ses regards de ce côté et aperçut dans l'ombre épaisse qui emplissait le fond de la loge deux points ronds et lumineux comme les yeux d'un chat sauvage. Il s'avança résolument ; une main saisit la sienne et l'attira vers un banc de bois.

Dans cette position, Jude se trouva assis, tournant le flanc au vif rayon de jour qui pénétrait par l'ouverture. Sa vue, qui s'accoutumait graduellement aux ténèbres, lui permit de distinguer la forme de la cabane et son ameublement. C'était une grande chambre carrée, sans fenêtres, ou dont les fenêtres étaient hermétiquement bouchées. Le plafond était si bas, que l'écuyer s'étonna de ne l'avoir point touché du front tandis qu'il était debout. Dans l'un des angles opposés à la porte, une planche inclinée, recouverte de paille, servait sans doute de lit à l'un des habitants de cette pauvre retraite. Le reste de l'ameublement consistait en deux bancs et quelques escabelles qui entouraient une table de bois simplement dégrossi. Rien dans tout cela qui pût servir au sommeil d'une jeune fille. Marie devait avoir une autre retraite.

Entre Jude et le jour il y avait la silhouette entièrement noire d'un homme assis comme lui sur le banc. Les deux points ronds et lumineux que Jude avait aperçus dans l'obscurité se trouvaient maintenant entre lui et le jour : c'étaient les yeux de cet homme.

— C'est vous qui êtes le charbonnier Rouan ? lui demanda Jude. — Je suis en effet celui qu'on nomme ainsi, mon compagnon ; et je te répète : sois le bienvenu dans ma maison ; je t'attendais.

— Vous me connaissez donc ? — Peut-être bien, mon homme. — Moi, je ne puis dire si je vous connais, car je ne vois point votre visage.

Pelo Rouan se leva en silence, prit la main de Jude et le conduisit au seuil. Là, il exposa en plein sa face noircie aux rayons du jour.

— Je ne vous connais pas ! dit Jude après l'avoir attentivement examiné.

Pelo Rouan regagna sa place première, et Jude le suivit.

— Tu as raison, dit lentement le charbonnier ; tu ne me connais pas. Cette loge a été bâtie longtemps après le départ de Nicolas Tremblé ; mais ce n'est pas pour me parler de toi ou de moi que tu as quitté le château ? — C'est vrai. Je suis venu vers vous... — Tu as bien fait, interrompit Pelo Rouan, et tu fais toujours bien, Jude Leker, parce que ton cœur est fidèle et loyal... Quant au motif de ta visite, point n'est besoin de l'apprendre ; je le sais. — Vous le savez ! répéta Jude avec surprise. — Je le sais... Tu viens me demander des nouvelles d'un malheureux idiot qu'on appelait Jean Blanc... — Serait-il mort ? s'écria Jude. — Non... Et tu veux savoir de ses nouvelles, afin d'apprendre de lui le sort de l'héritier de Tremblé ? — C'est vrai ! c'est encore vrai ! murmura Jude, dont l'honnête, mais lourde nature était violemment secouée par ce qu'il y avait de bizarre dans cet incident imprévu. Vous qui connaissez l'unique but de ma vie, qui êtes-vous, au nom de Dieu, qui êtes-vous ? — Je suis le charbonnier Rouan, répondit Pelo avec simplicité ; un pauvre homme dont la vie obscure fut cruellement éprouvée, un homme qui a quelques bienfaits à payer et bien des outrages à venger. — Et savez-vous quelque chose du petit monsieur Georges ?

La voix de Pelo se fit profondément triste pendant qu'il répondait : — Je ne sais rien, rien que ce que vous savez vous-même. Pût au ciel que le château de la Tremlays eût gardé son dépôt aussi fidèlement que le chêne de la Fosse-aux-Loups !

Ces derniers mots firent tressaouter Jude sur son banc.

— Le chêne de la Fosse-aux-Loups ! balbutia-t-il. — Le creux du chêne de la Fosse-aux-Loups.

Si l'obscurité eût été moins épaisse, on eût pu voir Jude changer deux ou trois fois de couleur dans l'espace d'une seconde. Il prit entre ses doigts de bronze le bras du charbonnier et le serra convulsivement.

— Qui que tu sois, tu en sais trop long, dit-il d'une voix basse et menaçante.

Le bras de Rouan était bien frère pour appartenir à un homme de sa taille. La force de Jude était si évidemment supérieure qu'il semblait que le bon écuyer n'eût qu'un geste à faire pour renverser son hôte sous ses pieds. Néanmoins, celui-ci garda une contenance tranquille et se renferma dans un hautain silence.

— Qui t'a dit cela ? poursuivit Jude avec une exaltation terrible. Sur mon salut il faut que tu donnes ton âme à Dieu, car tu as surpris le secret de Trembl, et c'est moi qui suis le gardien de ce secret.

Et Jude, sans lâcher le bras de Rouan, porta vivement la main à son épée. Mais, pendant que le bon écuyer dégalnait, le maigre bras de Pelo Rouan tourna entre ses doigts robustes ; les muscles de ce bras se tendaient et devinrent d'acier. Jude voulut serrer plus fort, et ses doigts choquèrent la paume de sa main, qui était vide. D'un bond, Pelo avait franchi toute la longueur de la loge. Jude n'apercevait plus que le rouge éclat de ses yeux qui brillaient de loin dans l'ombre. Il se précipita impétueusement de ce côté ; le bruit de deux pistolets qu'on armait ne l'arrêta point ; mais, dans sa course, il heurta du pied une escabelle renversée et tomba lourdement sur le sol. A l'instant même, le genou de Pelo Rouan s'appuya sur sa gorge.

— Si tu te relèves, tu me tueras, mon homme, dit le charbonnier avec calme ; c'est pourquoi, si tu essaies de te relever, je te tue.

Jude sentit sur sa tempe le froid de la bouche d'un pistolet.

— La vieillesse ne t'a point changé, reprit Pelo ; brave cœur et cervelle bornée... Que veux-tu que je fasse de ton secret?... et si les cent mille livres m'eussent tenté, seraient-elles encore au creux du chêne ? — C'est vrai, dit pour la troisième fois le pauvre Jude ; mais je ne sais pas qui vous êtes... — Peut-être ne le sauras-tu jamais... que t'importe ? Je t'ai laissé voir que je suis l'ami de Trembl, et Trembl, vivant ou mort, a-t-il trop d'amis pour que deux d'entre eux ne daignent point s'expliquer avant de s'entrégorger, lorsque la providence les rassemble ? — Je suis à votre merci, murmura Jude. Puisse Dieu permettre que vous soyez en effet un ami de Trembl !

Pelo Rouan ôta son genou et Jude se releva.

— Ramasse ton épée, dit le charbonnier ; j'ai confiance en toi, bien que tu te sois fait le valet d'un Français... — Un brave jeune homme... — Un ennemi de la Bretagne, poursuivit Rouan avec amertume, et mon ennemi à moi... Mais il ne s'agit point de lui, et son compte ne sera pas long à régler désormais... Revenons à Trembl.

Jude remit son épée dans le fourreau, et tous deux s'assirent de nouveau sans défiance l'un près de l'autre.

— Vous avez été généreux, dit Jude, car je vous avais rudement attaqué. Aussi, je ne vous demanderai point qui vous a rendu maître du secret de notre monsieur. Entre vos mains il est en sûreté ; je me fie à vous, comme vous à moi... Touchez là, s'il vous plaît. — De grand cœur, mon homme. Jean Blanc, qui est, je puis le dire, un autre moi-même, m'a souvent parlé de vous. Vous étiez miséricordieux et bon pour le pauvre insensé... Merci pour lui, qui s'en souvient, ami Jude, et qui pourra peut-être vous rendre quelque jour le bien que vous lui avez fait. — Qu'il le rende à Trembl, le pauvre garçon ! — Il a fait ce qu'il a pu pour Trembl, dit Pelo Rouan avec tristesse et solennité. — Sans doute... mais ce qu'il pouvait être, par malheur, peu de chose. — Autrefois, il en était ainsi, parce que Jean Blanc ne savait rendre que le bien pour le bien... Depuis, il a appris à rendre le mal pour le mal, et il est devenu fort. — N'est-il donc plus fou ? demanda Jude. — Dieu nous envoie parfois des épreuves si violentes que les gens sains en perdent l'esprit, répondit Pelo Rouan ; ces seconds rendent la raison aux insensés... Jean Blanc n'est plus fou. — Et a-t-il conservé la mémoire des faits depuis longtemps passés ? — Il se souvient de tout. — Il faut que je le voie ! s'écria Jude.

Un imperceptible tremblement agita la paupière de Pelo Rouan. — Voir Jean Blanc ! dit-il d'une voix étrange ; il y a bien longtemps que personne n'a pu se vanter de l'avoir rencontré face à face sous le couvert... Croyez-moi, mon homme ; contentez-vous de m'interroger moi-même et ne cherchez pas à joindre Jean Blanc. — Mais il pourrait me dire peut-être... — Rien que je ne puisse vous apprendre. — Pourtant... — Il m'a tant de fois ouvert son cœur et ses souvenirs !... Ecoutez. Voulez-vous que je vous raconte le lâche assassinat de l'étang de la Tremblays ?... J'en sais les

moindres circonstances... Il me semble voir l'infâme Hervé de Vaunoy... — Contez ! contez ! interrompit Jude évidemment ; je ne hais point encore assez cet homme !

Pelo Rouan raconta dans le plus minutieux détail le meurtre horrible dont Vaunoy s'était rendu coupable sur la personne d'un enfant de cinq ans, petit-fils de son bienfaiteur. Il parla longtemps, et Jude l'écouta constamment avec une religieuse attention. La mort de Job arracha une larme au vieil écuyer, et l'arrivée de l'albinos, sautant au milieu de l'étang pour sauver le petit Georges, lui fit pousser un cri d'enthousiasme.

— Après ! après ! dit-il en retenant son souffle ; que Dieu récompense le pauvre fou !... Après !

Pelo reprit son récit. En arrivant à l'accès de délire qui saisit Jean Blanc dans la forêt, sa voix faiblit et chevrotta comme la voix d'un homme qui se retient de pleurer. — Il abandonna l'enfant, dit-il. Quand il revint, il n'y avait plus sur le fossé que la veste de peau de lapin qui était en ce temps-là le vêtement ordinaire du pauvre albinos... Il tomba sur ses genoux, ... il pria Dieu, ... Notre-Dame, ... il pleura...

Jude haussa les épaules avec colère.

— Il pleura des larmes de sang ! reprit Pelo Rouan dont un sanglot souleva la poitrine, et, quand il parle de cette affreuse soirée, il pleure encore, car le souvenir de Tremi vit au fond de son cœur. — Mais pourquoi ne pas courir, chercher ?... — Son esprit, en ce temps, était bien faible... Il demeura jusqu'au lendemain matin affaissé sur le sol humide, sans force et sans pensée... Le lendemain, il courut, il chercha, mais il ne trouva point. — Et nulle trace ? Rien qui puisse faire reconnaître ?... — Rien.

Pelo Rouan prononça ce mot d'un ton morne et découragé. Jude, qui jusqu'alors avait dévoré chacune de ses paroles avec une fiévreuse ardeur, laissa retomber ses bras le long de son corps, et courba la tête. — Rien, répéta-t-il ; mais alors il n'y a donc plus d'espoir ! — Il y a bien longtemps que Jean Blanc a perdu tout espoir, répondit le charbonnier ; mais Dieu est bon et la race de Tremi ne produisit jamais que des justes et des chrétiens. Peut-être le petit Georges a-t-il été recueilli. En ce cas, la providence aidant, nous pourrions le reconnaître — Comment cela ? demanda vivement Jude Leker. — Jean Blanc avait une de ces médailles de cuivre qu'on frappait au-

trefois à Vitré en l'honneur de Notre-Dame-de-Mi-Forêt. C'était le seul héritage que lui eût laissé sa mère. Lorsque sa folie reprit, dans cette horrible soirée, il la sentit venir, et, dévot à la sainte mère de Dieu, il passa la médaille au cou de l'enfant qu'il mit ainsi sous la garde de Notre-Dame. — Mais il y a tant de ces médailles ! — Celle de Jean Blanc avait, sur le revers, une croix gravée au couteau, et Mathieu Blanc, son père, en possédait seul une semblable, qui est maintenant au cou de Marie. — Cette belle enfant que je viens de voir ?... — La fille de Jean Blanc, l'albinos.

Marie, qui continuait sa corbeille de chèvrefeuille en chantant à voix basse au dehors sa complainte favorite, entendit prononcer son nom et montra sa blonde tête à la porte.

— La fille de... commença Jude. — Silence ! interrompit le charbonnier ; elle se croit ma fille. Approche, Marie.

Fleur-des-Genêts obéit aussitôt, et Pelo Rouan, prenant la médaille qui pendait à son cou, la mit entre les mains du vieil écuyer. Celui-ci la tourna et retourna dans tous les sens.

— Puisse Dieu me faire rencontrer sa pareille ! murmura-t-il. Je la reconnaltrais maintenant entre mille ; .. mais c'est un pauvre indice.

Marie s'éloigna sur un signe du charbonnier, et bientôt on entendit au dehors la suave mélodie du chant d'Arthur.

— Elle chante, en effet, la chanson de Jean Blanc, dit Jude. Le pauvre garçon n'était pas beau pour avoir donné le jour à une si jolie fille ! — Il était laid, répondit le charbonnier avec mélancolie ; il était repoussant à voir, n'est-ce pas ? Et pourtant Dieu permit qu'un ange pût le voir sans horreur ni dégoût. Marie est le portrait vivant de sa mère... Mais je ne vous ai pas tout dit, mon compagnon, ajouta-t-il en changeant de ton subitement. Il est encore une chance de retrouver l'héritier de Tremi ; cette chance, bien précaire, il est vrai, peut amener un résultat avec l'aide de Jean Blanc...

— Jean Blanc ! murmura Jude d'un air de doute ; vous me parlez toujours de Jean Blanc... Que peut le pauvre diable, lorsque des hommes ne peuvent pas ? — Vous ne savez pas ce que c'est que Jean Blanc, dit le charbonnier avec une légère emphase dans la voix... Je vais vous dire où est sa force et ce qu'il peut pour le fils de Tremi



XXVI. — HUIT HOMMES ET UN COLLECTEUR.

Les derniers mots de Pelo Rouan avaient galvanisé le vieil écuyer de Treml. Quand on désire ardemment, l'espoir perdu revient vite, et la simple possibilité dont parlait le charbonnier remit du courage au cœur de Jude. Il s'approcha pour ne pas perdre une parole et attendit impatiemment la confidence de Rouan.

Mais celui-ci était tombé dans la rêverie et gardait le silence.

— Eh bien ! dit Jude, le moyen de retrouver notre jeune monsieur ?

Pelo Rouan tressaillit légèrement.

— Le moyen, répéta-t-il ; j'ai parlé d'une chance faible et précaire.... Crois-tu donc que s'il y avait eu un moyen, Jean Blanc ne l'aurait pas employé ?

— Toujours Jean Blanc ! pensa Jude.

Et la curiosité se joignit au puissant intérêt du dévouement pour stimuler son impatience. Quel miracle avait donc grandi le malheureux albinos jusqu'à en faire l'arc-boutant sur lequel pût s'appuyer la destinée de Treml ?

— Il y a vingt ans de cela, reprit Pelo Rouan

avec lenteur et comme s'il se fût parlé à lui-même ; mais ce sont des choses dont le souvenir ne se perd qu'avec la vie.... Écoute, mon homme : quand j'aurai dit, tu connaîtras Jean Blanc comme il se connaît lui-même... C'était quelques mois après la disparition de l'enfant. Pontchartrain, que Dieu confonde ! était encore intendant de l'impôt, et ses agents n'avaient jamais osé jusque-là pénétrer dans les retraites écartées des pauvres gens de la forêt. Un matin que Jean coupait du cercle dans un haut châtaignier, sur la partie des bois du Boüëxis qui borde la route de Rennes, il vit une nombreuse cavalcade s'enfoncer dans la forêt... Il y avait des soldats armés en guerre ; il y avait aussi de ces sangsues couvertes de drap noir, dont nous devons apprendre bientôt les attributions et le métier... Au-devant de la troupe marchaient deux gentilshommes. Ce pouvait être une compagnie de bourgeois, de nobles et de soldats, faisant route vers la France ; mais Jean Blanc avait cru reconnaître, dans l'un des gentilshommes qui chevauchaient en tête, le lâche Hervé de Vaunoy. Or, depuis l'aventure de l'enfant, Vaunoy haïssait terriblement Jean Blanc, qui n'avait point su retenir sa langue....

— Il avait bien fait ! interrompit Jude. Son devoir était de publier partout le crime....

— Il ne faut pas parler de trop bas, quand on dit certaines choses, ami Jude.... Jean Blanc était alors une créature un peu moins considérée que Job, le fidèle chien de Nicolas Tremi. Job voulut aboyer ; on le tua : Jean Blanc aurait mieux fait de se taire... Quoi qu'il en soit, il avait parlé, et Vaunoy n'était pas homme à lui pardonner les bruits sinistres qui commençaient à courir dans le pays. En voyant ce misérable suivi de soldats, Jean Blanc eut une vague frayeur. Il songea à son père, qui gisait seul dans la loge de la Fosse-aux-Loups, et se laissa glisser le long du tronc du châtaignier pour éclairer la marche de la cavalcade.... La cavalcade s'arrêta non loin d'ici, à la croix de Mi-Forêt. Les soldats s'étendirent sur l'herbe ; la gourde circula de main en main. Quant aux gens vêtus de noir, ils entourèrent les deux jeunes gentilshommes et il se tint une manière de conseil.... Jean s'approcha tant qu'il put. On parlait : il n'entendait pas. Pourtant, il voulait savoir, car il voyait maintenant, comme je te verrais s'il faisait clair en ma loge, l'hypocrite visage d'Hervé de Vaunoy. Il s'approcha si près que les soudards du roi auraient pu apercevoir au ras des dernières feuilles les poils blanchâtres de sa joue. Mais on causait tout bas, et Jean Blanc ne put saisir qu'un seul mot... Ce mot, c'était le nom de son père.... Jean Blanc se sentit au cœur une angoisse poignante. Le nom de Mathieu Blanc dans la bouche de Vaunoy, en un pareil lieu, c'était la plus terrible des menaces. Jean se jeta sur le ventre et coula entre les tiges de bruyères comme un serpent. Nul ne l'aperçut. Il put entendre.... Il entendit que les gens vêtus de noir venaient dans la forêt pour dépouiller les loges au nom du roi de France. Les soldats étaient là pour assassiner ceux qui résisteraient. Les gens vêtus de noir se partagèrent la besogne : c'étaient les suppôts de l'intendant royal... Le nom du père de Jean avait été prononcé, parce que les collecteurs ne voulaient point se déranger pour un si pauvre homme, mais Vaunoy les avait excités. — Il a de l'or, disait-il ; je le sais ; c'est un faux indigent ; sa misère est menteuse. Saint-Dieu ! s'il le faut, je vous accompagnerai dans son bouge. Mais, retenez bien ceci : il a de l'or et quelques coups de plat d'épée lui feront dire où est caché son pécule... Les autres répondirent : allons chez Ma-

thieu Blanc.... Alors Jean se coula de nouveau, inaperçu, entre les tiges de bruyères. Une fois sous le convert, il bondit et s'élança vers la Fosse-aux-Loups.... Par hasard, Vaunoy ne mentait pas. Il y avait de l'or dans la pauvre loge de Mathieu Blanc : quelques pièces d'or, reste de la saignée aumône de Nicolas Tremi, qui tant pour jamais la Bretagne.

— Oui, oui, murmura Jude ; en partant, il n'oublia pas son vieux serviteur. Ce fut moi qui jetai la bourse au sens de la loge.

Pelo Bouan parut ne point prendre garde à cette interruption.

— Lorsque Jean arriva dans la cabane, pour saisir-il, ses forces défaillirent, tout son émotion était navrante. Il avait le pressentiment d'un cruel malheur... Vous connaissez Mathieu Blanc ; c'était été un homme vaillant et fort, mais le vieillissement et la souffrance pesaient un poids trop lourd sur ses derniers jours de sa vie. Ce n'était plus, au temps dont je parle, qu'un pauvre vieillard, incessamment couché sur son grabat, miné par la maladie et stupéfié par les progrès lents et sûrs d'une mort trop longtemps attendue. En entrant, Jean, lui mit au front un baiser, suivant sa coutume, et le vieillard lui dit : — Je souffre moins Jean, mon fils... Une autre fois, Jean se serait réjoui, car il aimait son père avec ardeur et dévouement, mais il songea aux cavaliers qui sans doute en ce moment galopèrent vers la loge, et il frémit de rage et de peur. La bourse où se trouvait le reste des pièces d'or de Tremi était sur la table. Jean n'eut pas l'idée de la cacher. Ce qu'il cacha, ce fut le vieux mousquet dont se servait son père au temps où il était soldat, une bonne arme, mon homme, portant loin et juste. Jean la jeta dans les broussailles, au dehors, avec sa poire à poudre et des balles. Puis il revint s'asseoir au chevet de son père.... Quelques minutes se passèrent. Un bruit sourd retentit au loin sur la mousse des sentiers de la forêt. Jean comprit que les cavaliers avaient mis pied à terre au-delà des fourrés et qu'ils s'avançaient vers le ravin. Il se précipita vers le trou qui servait de croisée, et souleva la serpillière afin de voir au dehors. Il n'attendit pas longtemps. Bientôt le taillis s'agitait de l'autre côté du ravin et des hommes parurent. Jean les compta. Il y avait un collecteur, huit soldats et Hervé de Vaunoy. Jean les vit gravir péniblement la lèvre du ravin. Puis on frappa ru-

dement à la porte, dont les planches verrouillées craquèrent. Jean fut ouïr, avant même que l'homme vêtu de noir eût crié son : de par le Roi!... Les soldats entrèrent en tumulte, suivis de Vaunoy, qui resta prudemment près du seuil. Le collecteur tira de son pourpoint une pancarte et lut des mots que Jean ne sut point comprendre. Puis il dit : Mathieu Blanc, je vous somme de payer cent livres tournois pour tailles présentes et arriérées depuis dix ans... Mathieu Blanc s'était retourné sur son grabat, et regardait tous ces hommes armés avec des yeux hagards. Le collecteur répéta sa sommation, et les soldats l'appuyèrent en frappant la table du poignet de leurs épées. — J'ai soif, Jean, dit faiblement le vieillard... Le cœur de Jean se brisait, car l'agonie se montrait sur les traits flétris de son vieux père. Il voulut prendre le remède qui était sur la table, mais l'un des soldats leva son épée et fit voler le vase en éclats. — Qu'il paie d'abord, dit le soldat; après, il boira... Vaunoy qui était sur le seuil, se prit à rire. Les dents de Jean étaient serrées à se briser. Il ne pouvait parler, mais il montra du geste la bourse, et le collecteur s'en empara. — Je vous disais bien qu'ils avaient de l'or! grommela Hervé de Vaunoy qui riait toujours... Le collecteur compta quatre louis et demanda les quatre livres qui manquaient. — J'ai soif! murmura Mathieu Blanc, que prenait le rôle de la mort... Pas une goutte de liquide dans la cabane! Jean se mit à genoux devant un soldat qui portait une gourde. Le soldat comprit et eut compassion; mais Vaunoy s'avança et repoussant l'albino avec haine : — Qu'il paie! dit-il... — Je n'ai plus rien! sanglota Jean; plus rien, sur mon salut; tuez-moi et prenez pitié de mon père... Mathieu Blanc fit effort pour se lever; il étouffait; c'était horrible... — J'ai soif! râla-t-il une dernière fois... Puis il retomba, mort, sur la paille du grabat...

En arrivant à cette partie de son récit, la voix de Pelo Rouan était graduellement devenue haletante et étranglée. Elle s'éteignit tout-à-coup lorsqu'il prononça ces derniers mots, et Jude sentit sa main mouillée, comme par une goutte de sueur ou une larme. Le bon écuyer, du reste, n'était guère moins ému que Pelo Rouan lui-même.

— Le pauvre garçon! murmura-t-il en serrant convulsivement ses gros poings; le pauvre garçon! voir ainsi assassiner son père!... et ce misérable

Vaunoy!... Pour Dieu, mon homme, que fit Jean Blanc après cela?

Pelo Rouan respira avec effort.

— Jean Blanc, répondit-il, lorsqu'il mourra, n'éprouvera point une angoisse comparable à celle de cet affreux moment. Il voila le visage de son père mort et s'agenouilla auprès du lit, sans plus savoir qu'il y avait là dix misérables pour railler sa douleur. Mais ils ne lui laissèrent pas oublier longtemps leur présence. — Eh bien! maintenant, dit le collecteur, les quatre livres que tu dois au roi!... Jean Blanc se leva et se retrouva face à face avec ces hommes qui venaient de tuer son père. Un instant il crut que son débile cerveau allait éclater; sa folie le pressait; il sentit les approches du délire; mais une force inconnue et nouvelle le grandit tout-à-coup. Son esprit vacillant s'affermait. Il se reconnut homme après sa longue enfance, et ce fut comme une goutte de joie au milieu de son immense douleur. — Arrière! cria-t-il d'une voix qui ne gardait rien de sa faiblesse passée... Les soldats se mirent entre lui et la porte, mais Jean Blanc avait du moins conservé son agilité prodigieuse; il bondit, et son corps, lancé comme la balle d'un mousquet, passa au travers de la serrure qui fermait la croisée. Dehors, Jean Blanc retomba sur ses pieds. Lorsque les soldats sortirent en criant et menaçant, il avait déjà disparu dans les broussailles. — Tirez! cria Vaunoy; tuez-le comme un animal nuisible, ou il prendra sa revanche... Quelques coups de feu se firent entendre, mais l'albino ne fut point atteint, quoique vingt pas le séparassent à peine de la loge. Il ne bougea pas et demeura coi dans les broussailles. Alors commença une œuvre sans nom. Furieux d'avoir vu l'une de ses victimes lui échapper, Vaunoy, cet homme au visage doux et souriant, qui assassinait sans froncer les sourcils, Vaunoy ordonna aux soldats d'incendier la loge. On alluma des fascines à l'aide d'une batterie de fusil, et bientôt une flamme épaisse entourait le lit de mort du vieux serviteur de Trembl.

— Les misérables! s'écria Jude; et que fit Jean Blanc?

— Attends donc! dit Pelo Rouan dont les dents serrées semblaient vouloir retenir sa voix; Jean ne bougea pas tant que les assassins restèrent autour de la loge, riant comme des sauvages, et blasphémant comme des démons. Quand ils se re-

tirèrent, Jean s'élança hors de sa cachette, pénétra dans la loge en feu, et prit le cadavre de son père qu'il emporta au dehors, afin de lui donner plus tard une sépulture chrétienne. Il ne fit point en ce moment de prière; à peine mit-il un court baiser sur le front du vieillard, desséché déjà par le vent brûlant de l'incendie. Jean Blanc n'avait pas le temps. Il saisit le fusil qu'il avait caché sous les ronces, le chargea et descendit en trois bonds le ravin, dont il remonta de même la rampe opposée. Puis il se lança, tête première, dans le fourré. Les assassins avaient de l'avance; mais le vent d'équinoxe ne va pas aussi vite qu'allait Jean Blanc poursuivant les meurtriers de son père.

— Bien cela! s'écria encore Jude; bien, Jean Blanc, mon garçon!

— Attends donc!... Avant qu'ils eussent atteint la lisière du fourré où étaient attachés leurs chevaux, un coup de fusil retentit sous le couvert. Le collecteur tomba pour ne plus se relever.

Jude battit des mains avec enthousiasme. — Et Vaunoy? dit-il, et Vaunoy?

— Vaunoy devint plus pâle que le corps mort du vieux Mathieu. Il tremblait; ses dents s'entrechoquaient. — Hâtons-nous, hâtons-nous! disaient-ils.... Ils se hâtèrent; mais, au moment où ils atteignaient leurs chevaux on entendit encore un coup de fusil. Le soldat qui avait brisé, sur la table, le vase qui contenait le remède de Mathieu Blanc, poussa un cri, et se laissa choir dans la mousse....

— Mais Vaunoy? mais Vaunoy? interrompit Jude.

— Attends donc!... Ils montèrent à cheval. La terreur était peinte sur tous les visages naguère si barbaquement insolents. Ils prirent le galop, croyant se mettre à l'abri... Insensés!... Jean Blanc allait toujours tout droit. Point de taillis assez épais pour arrêter sa course, point de ravin si large qu'il ne pût franchir d'un bond... Aussi, à chaque coude du chemin, le vieux mousquet faisait son devoir. C'était une bonne arme, je te l'ai déjà dit, et Jean Blanc tirait juste. A chaque détonation qui ébranlait la voûte du feuillage, un homme chancelait sur son cheval et tombait. Jean Blanc les chassait au bois, et pas une seule fois il ne brûla sa poudre en vain. De temps en temps, ceux qui restaient essayaient de battre le fourré pour détruire cet invisible ennemi qui leur faisait

une guerre si acharnée. Plus d'une balle siffla aux oreilles de Jean Blanc tandis qu'il rechargeait son arme derrière quelque souche de châtaigner; mais ces efforts n'aboutissaient qu'à retarder la marche des soldats. Aussitôt qu'ils avaient regagné la route, un coup partait, un homme mourait.

— Par le nom de Trem! s'écria Jude qui s'exaltait de plus en plus au récit de cette sauvage vengeance; je n'aurais jamais cru le pauvre Lapin-Blanc capable de tout cela... Sur ma foi! c'est un vaillant garçon, après tout... Mais Vaunoy? n'essaya-t-il point de tuer ce mécréant de Vaunoy?

— Attends donc!... Jean Blanc n'oubliait point Vaunoy, mon homme; il faisait comme ces gourmands qui gardent le plus gros morceau pour la dernière bouchée; il gardait Vaunoy pour la bonne bouche. Le moment vint où le dernier soldat vida la selle et se coucha par terre comme ses compagnons. Jean Blanc avait tué huit hommes et un collecteur des tailles. Il ne restait plus que Vaunoy. Celui-ci, plus mort que vif, poussait furieusement son cheval, rendu de fatigue. Jean Blanc mit deux balles dans son fusil et s'en alla l'attendre au dernier détour de la route, sur la lisière de la forêt.

— A la bonne heure! interrompit Jude Leker en frappant ses deux mains l'une contre l'autre.

Le bon écuyer faisait comme ces gens du peuple qui se passionnent tout de bon pour les péripéties fabuleuses d'une pièce de théâtre. Il avait vu Vaunoy la veille, et pourtant il espérait sérieusement que Vaunoy allait être tué dans le récit de Pelo Rouan.

Celui-ci secoua la tête.

— Lorsque le nouveau maître de la Tremlays parut, poursuivit-il, Jean Blanc visa. Son âme passa dans ses yeux: rien au monde désormais ne pouvait sauver Hervé de Vaunoy...

— Hé bien! dit Jude, voyant que le charbonnier hésitait.

— Vaunoy regagna son château sain et sauf, répondit Pelo Rouan.

— Pourquoi?... Jean Blanc le manqua-t-il?

— Jean Blanc ne tira pas.

Jude laissa échapper une exclamation énergique de désappointement.

— Jean Blanc ne tira pas, reprit lentement le charbonnier, parce que le souvenir de Trem traversa son esprit à ce moment, et qu'il ne voulut pas

anéantir, même pour venger son père, la dernière chance de connaître le sort du petit M Georges.

XXVII. UN ACCÈS DE HAUT-MAL.

La voix de Pelo Rouan avait été rauque et rudement accentuée, tandis qu'il racontait la terrible chasse de Jean Blanc dans la forêt. Sa respiration soulevait péniblement sa poitrine, et ses yeux rouges brillaient d'un effrayant éclat. Quand il vint à parler de Trembl, sa voix se fit grave, et perdit la sauvage emphase qui avait mis jusqu'alors tant d'émotion dans son récit.

— Si c'est dans l'intérêt du petit Monsieur que Jean épargna Hervé de Vaunoy, personne ne peut le blâmer, dit Jude; mais du diable si je comprends comment ce triple traître pourra jamais venir en aide à la race de Trembl! — Quand il aura sous la gorge un pistolet armé tenu par une main ferme, mon homme, et qu'il saura bien que ses suppôts ordinaires sont trop loin pour lui porter secours.

Jude se gratta le front d'un air pensif.

— Il y a du vrai là dedans, dit-il; mais Vaunoy lui-même en sait-il plus que nous? — Peut-être... En tous cas l'heure approche où quelqu'un l'interrogera en forme là-dessus.... Jean Blanc fit comme je t'ai dit : il épargna l'assassin de son père; mais ce bon sentiment qui mettait la gratitude avant la vengeance, devait être passager : les cendres de la loge étaient trop chaudes encore pour que la vengeance ne reprit pas bientôt le dessus. Jean Blanc se repentit d'avoir oublié son père pour le fils d'un étranger... — D'un étranger! répéta Jude scandalisé, le fils de son maître, voulez-vous dire? — Jean Blanc n'eut jamais de maître, mon homme, répondit Pelo Rouan avec hauteur, même au temps où il était fou... Il se repentit donc et voulut recommencer la chasse; mais Vaunoy avait dépassé la lisière de la forêt et galopait maintenant dans la grande avenue du château... Il était trop tard. — Je ne saurais trop dire, murmura Jude, si c'est tant mieux ou tant pis. — Il sera toujours temps de reprendre cette besogne. Le difficile n'est pas d'avoir un homme au bout de son fusil dans la forêt, et Dieu sait que Jean Blanc, depuis cette époque, aurait pu bien souvent envoyer la mort à Hervé de Vaunoy, au milieu de ses serviteurs. Le difficile est de l'avoir vivant, seul, sans défense, et de lui dire : Parle

ou meurs!... Jean Blanc y tâchera. — Et je l'y aiderai.

Pelo Rouan prit la main de Jude et la secoua brusquement.

— Et le service du capitaine Didier? demanda-t-il. — Après le service de Trembl : c'est convenu entre nous. — Prends garde! dit Pelo Rouan avec sévérité, prends garde de confier à un Français le secret d'un Breton! — Il est bon, il est noble : je réponds de lui. — Il est noble et bon à la façon des gens de France, repartit amèrement le charbonnier; juste assez noble et assez bon pour n'avoir point honte de tromper lâchement une pauvre fille... Mais, encore une fois, la guerre qui existe entre cet homme et moi ne te regarde pas.. Je continue :

Quand Jean Blanc revint à la Fosse-aux-Loups, il oublia Trembl et tout le reste pour s'abîmer en sa douleur. Pendant deux jours, il coupa du cercle sans relâche, et le vieux Mathieu eut une tombe chrétienne. Ce devoir accompli, Jean Blanc ne voulut point retourner à la loge, dont les ruines lui rappelaient de si navrants souvenirs. Il traversa toute la forêt et alla se cacher sur la lisière opposée, de l'autre côté de Saint-Aubin-du-Cormier. Il allait, seul, par les futaies, toujours triste, et plus que jamais frappé par la main de Dieu, car sa folie, en se retirant, avait laissé des traces cruelles. Jean Blanc était atteint de cet horrible mal qui effraie la foule et repousse jusqu'à la pitié : il était épileptique. Ce fut au milieu de cette souffrance morne et sans espoir que vint le chercher le bonheur, un bonheur si grand qu'on n'en peut point espérer de plus complet au ciel même, mais un bonheur bien court, hélas! et qui, éclipsé, le replongea dans sa nuit profonde, plus désespéré que jamais. Il se trouva une femme, plus belle que les autres femmes, qu'il prit de pitié pour ce malheureux rebut de l'humanité. C'était une jeune fille, bonne, douce, aimée. Elle avait nom Sainte et méritait son nom. Elle ne s'enfuit point la première fois que Jean Blanc lui parla; elle lui permit de s'asseoir au feu de sa loge, et, quand Jean Blanc eut soif, elle lui donna le lait de sa chèvre... Cela l'étonna, ami Jude, dit brusquement Pelo Rouan; et pourtant elle fit plus que cela. Jean Blanc est un homme, sous le masque hideux que le sort lui a infligé. Anprès de cette belle jeune fille, l'amour le brûlait, et un jour il osa lui dire : Je t'aime...

— Eh bien ! dit Jude d'un son légitime goguenard. — Un an après, Marie vint au monde, Marie qui est le gracieux portrait de sa mère et que les gens de la forêt nomment Fleur-des-Genêts, puis ce que cette fleur est la plus jolie qui croisse dans nos sauvages campagnes... Marie est la fille de Jean Blanc et de Sainte. — C'était une brave fille que cette Sainte, murmura Jude que l'histoire amusait désormais médiocrement. — C'était une angélique et méridionale enfant. Les deux années que Jean Blanc passa près d'elle furent comme une riante oasis au milieu de l'aride désert de sa vie. Il s'enivrait à sa félicité présente ; il oubliait les blessures cicatrisées de son cœur, il n'avait ni désir, ni crainte, ni espoir : il vivait en elle comme les élus vivent en Dieu....

Pelo Rouan s'arrêta et passa lentement sa main sur son front.

— Cela dura deux ans, reprit-il après un silence et d'une voix tremblante ; au bout de deux ans, Jean Blanc revit des soldats de France et des gens de l'impôt. Vaunoy avait découvert sa retraite : sa pauvre cabane fut de nouveau envahie. Une première fois il les chassa ; ils revinrent en son absence, et un lâche, un soldat du roi ! outragea Sainte qui n'avait pour défense que le berceau de sa fille endormie... Je ne te conterai point ce qui suivit ; je ne te pourrais pas, mon homme, car mon sang bouillonne, et, au moment où je te parle, il me fait mes deux mains pour contenir les battements de son cœur. Sainte mourut en priant Dieu pour Jean et pour sa fille..

Pelo Rouan s'interrompit encore. Sa voix défailait.

— Sur ma foi, grommela Jude, il est de fait que le bon garçon ne doit pas aimer beaucoup les gens du roi de France. Il les hait ! s'écria Pelo avec explosion, et moi, tant que qu'il hait, je le déteste... Ah ! l'am d'eux voudrait faire à ta fille ce qu'un autre fit à la mère... ta pauvre Sainte !... Mais, sur mon Dieu, ami Jude, il y a un vieux mousquet qui veille autour de Fleur-des-Genêts, une bonne arme, portant loin et juste... Puisque tu sors le capitaine Délier, conseille-lui, ordis-moi, de borner ses désirs à la fille de son hôte et d'oublier le chemin des sentiers perdus que fréquente Marie. — J'ignore les secrets du capitaine, répondit Jude avec froideur ; je sais seulement qu'il est généreux et loyal. Si quelqu'un l'attaque, trahissement ou en face, sauf le service de

Trembl, mon aïe ne lui fera point défaut. — A ta volonté, mon homme... Jean Blanc chargea sa fille sur ses épaules et traversa de nouveau la forêt. Il avait la mort dans le cœur, et sa tête roulait cette fois des projets de vengeance. La vue du lieu où avait été assassiné son père raviva d'anciens souvenirs. Le passé et le présent se combinèrent : une haine immense, implacable fermenta dans son âme... Il se trouva que, vers cette époque, les pauvres gens de la forêt, traqués à la fois par l'intendant royal et les seigneurs de terres, qui, à l'instigation de Vaunoy, avaient fait dessein de les chasser de leurs domaines, relèveront la tête et tentèrent d'opposer la force à la force. Ils continuèrent d'habiter le jour leurs loges ; mais la nuit ils se rassemblèrent dans les grands souterrains de la Fosse-aux-Loups, dont, au moment du besoin, un homme leur enseigna le secret. Cet homme était Jean Blanc, qui avait découvert autrefois la bouche de la caverne, à quinze pas de son ancienne loge, derrière les deux moulins-à-vent ruinés... Un jour, au temps où Jean Blanc était faible, il avait dit : le lapin se fait loup pour protéger ceux qu'il aime. Jean Blanc avait vu mourir ou disparaître tous ceux qu'il aimait ; il ne pouvait plus protéger, ce fut pour venger que le lapin se fit loup. — On n'avait dit quelque chose comme cela, interrompit Jude. — Ce fut vers le même temps, reprit le charbonnier, que je vins m'établir dans cette loge. Pour des motifs que tu n'as pas besoin de connaître, je pris avec moi la fille de Jean Blanc et je t'élevai. Dans son enfance, elle avait les beaux traits de sa mère, elle avait les blancs cheveux du pauvre albinos, mais l'âge a mis un voile d'or aux boucles brillantes qui encadrent le front gracieux de la fleur de la forêt : elle n'a plus rien de son père ; elle est belle... Que te dirai-je parure ? tu es dans le pays depuis hier ; tu as dû entendre parler des loups. C'est le premier mot qui frappe l'oreille du voyageur à son arrivée dans la forêt ; c'est le dernier qu'il entend à son départ. Les capides toberaux qui, pour gagner quelques cordes de bois, ont voulu arracher le pain à cinq cents familles, tremblent maintenant derrière les murailles égarées de leurs gentilhommières. Non seulement les gens du roi ne se risquent plus guère dans la forêt, mais cet épais gourmez qui tient maintenant la ferme de l'impôt, Bérchaud regarde à deux fois avant d'envoyer à Paris le pro-

duit de ses recettes, parce que la forêt est entre Rennes et Paris. — C'est fort bien, dit Jude, les Loups sont de redoutables soldats, mais ne pourrions-nous parler un peu de Trembl et revenir à ce moyen?... — Ami, interrompit Pelo Rouan, les Loups et Trembl ont plus de rapports que tu ne penses. M. Nicolas, dont Dieu ait l'âme, fut le dernier gentilhomme breton : les Loups sont les derniers Bretons... Quant au moyen, si honnête, bon et brave serviteur que tu puisses être, on n'a pas attendu ton retour pour le tenter.... Jean Blanc a autant et plus de hâte que toi d'en finir avec Vaunoy, car Mathieu et Sainte ne sont pas encore vengés. Or, le jour où Vaunoy aura dit son dernier mot sur Trembl, Jean Blanc chargera son vieux mousquet et recommencera la chasse interrompue, il y a dix-huit ans, sur la lisière de la forêt; mais, jusqu'ici ce misérable meurtrier a toujours échappé. Dernièrement encore, le manoir du Bouëxis a été attaqué dans le seul but de s'emparer de sa personne : il l'avait quitté cette nuit même, et les assaillants n'ont trouvé que les débris, tièdes encore, de son repas du soir. — Vaunoy est un madré gibier, dit Jude en secouant la tête. — Jean Blanc est un chasseur patient, répondit Pelo Rouan, et sa meute se compose de deux mille Loups. — Est-ce ainsi? s'écria Jude dont la lente intelligence fut enfin frappée; Jean serait-il ce mystérieux et terrible Loup blanc?... — Mon compagnon, interrompit le charbonnier avec une légère ironie, Jean est Loup et il est blanc; mais je ne sais si c'est de lui que parlent, aux veillées des manoirs voisins, les vieilles femmes de charge et les valets peureux... Jean Blanc peut beaucoup; mais c'est toujours le malheureux sur qui pèse incessamment le doigt de Dieu. Les accès de son terrible mal deviennent de jour en jour plus fréquents... Et, certes, ajouta Pelo Rouan, dont la voix s'étrangla tout-à-coup, il n'eût pas pu faire le récit que vous venez d'entendre sans porter la peine de sa temerité : Jean n'affronte jamais en vain ses souvenirs.

Après avoir prononcé péiblement ces derniers mots, Pelo Rouan garda le silence et Jude le vit s'agiter convulsivement sur son banc.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il. — Va t'en! dit avec effort le charbonnier; tu sais tout ce que je pouvais t'apprendre. — Mais que dois-je faire? ne puis-je aider Jean Blanc? — Va-t'en! répéta

impérieusement Pelo; au nom de Dieu, va-t'en!... Quand l'heure sera venue, Jean Blanc saura te trouver.

Jude étonné se leva et se dirigea vers la porte de la loge. Avant qu'il eût passé le seuil, Pelo glissa du banc et tomba sur le sol où il se roula en poussant des gémissements étouffés. Jude se retourna, mais le jour baissait. La loge était de plus en plus sombre; il aperçut seulement une masse noire qui se mouvant désordonnément dans les ténèbres.

— Qu'avez-vous? mon compagnon, demanda-t-il encore en adoucissant sa rude voix.

Un cri d'angoisse lui répondit; puis la voix de Pelo Rouan s'éleva, brisée, méconnaissable, et dit pour la troisième fois :

— Va-t'en.

Jude obéit, et, comme il n'avait point coutume de s'occuper longtemps des choses qu'il ne comprenait pas, à peine monté à cheval, il oublia Pelo pour songer uniquement à Jean Blanc, aux Loups et aux moyens de prendre au piège Hervé de Vaunoy vivant. En songeant ainsi, il éperonna son cheval et prit la route de Rennes où son nouveau maître lui avait donné rendez-vous. On entendait encore le bruit des pas de son cheval sous le couvert, que déjà la porte de la loge se refermait. Fleur-des-Genêts était rentrée; elle alluma une lampe. Pelo Rouan gisait à terre, en proie à une furieuse attaque d'épilepsie.

La jolie fille était sans doute familière avec ces effrayants accès, car elle s'empressa aussitôt autour de son père, et le soigna, sans manifester d'autre émotion que celle de sa douleur. A la lueur de la lampe, la loge semblait moins misérable et plus habitable. On apercevait dans un coin une petite porte qui donnait issue dans la retraite de Marie. Au-dessus du manteau de la cheminée pendaient une paire de pistolets et un lourd mousquet de forme ancienne. Vis-à-vis et auprès de la porte se trouvait une de ces horloges à poids comme on en voit encore dans presque toutes les fermes bretonnes.

Au moment où l'attaque du charbonnier sévissait dans toute sa force, on frappa d'une façon particulière à la porte extérieure, et Fleur-des-Genêts ouvrit sans hésiter. L'homme qui entra était revêtu du costume des paysans de la forêt et portait sur son visage le masque fauve dont il

a été déjà plus d'une fois question dans ces récits. Il passa vivement le seuil.

— Où est le maître? dit-il d'une voix brève.

Fleur-des-Genêts lui montra pelo Rouan, qui, l'écume à la bouche, se tordait convulsivement sur la terre humide de la loge.

Le nouveau venu laisse échapper un juron de colère, et s'assit en murmurant sur un banc. L'accès dura longtemps. De minute et minute, le nouveau venu, qui était un Loup, regardait l'horloge avec impatience. Lorsque l'aiguille eut fait le tour du cadran, il se leva et frappa violemment du pied.

— Voilà une malencontreuse attaque, ma fille! dit-il. Tu diras à ton père que Yaumi est venu, qu'il l'a attendu, ... et que Pelo Rouan regrettera toute sa vie de n'avoir pas pu profiter de l'heure qui vient de s'écouler.

Comme le Loup finissait de parler, Pelo poussa un long soupir et détendit ses membres crispés.

— Il revient à lui! s'écria Marie qui approcha des lèvres du malade une fiole dont il but avidement le contenu.

Après avoir bu, il passa la main sur son front dégouttant de sueur, et se leva avec l'aide du bras de la jolie fille. En apercevant le Loup, il tressaillit.

— Laisse-nous, dit-il à Marie.

Celle-ci obéit, mais lentement. Elle quitta à regret son père en un moment pareil. Avant qu'elle eût franchi la porte de sa retraite, Pelo Rouan et le Loup avaient entamé déjà leur entretien.

— Qu'y a-t-il? demanda le charbonnier.

Yaumi jeta un regard de défiance vers Marie et prononça quelques mots à voix basse.

— Dis-tu vrai? s'écria Pelo qui se dressa de toute sa hauteur : le ciel aurait-il enfin condamné cet homme!

En même temps, il fit mine de s'élançer vers la porte, Yaumi le retint.

— Je me doutais bien, maître, dit-il, que ce serait pour vous un grand crève-cœur... Le ciel l'avait condamné peut-être; vous l'avez absous... L'heure d'agir est depuis longtemps passée!

Yaumi étendit la main vers l'horloge à poids.

— On m'avait donné deux heures, ajouta-t-il? J'en ai perdu une à vous voir souffrir.

Pelo Rouan serra les poings avec violence et s'assit sur le banc.

— Qu'a-t-on fait là-bas? demanda-t-il.

Yaumi prononçait les premiers mots de sa réponse, toujours à voix basse, au moment où Marie tirait à soi la porte de sa retraite. Par hasard, un de ces mots arriva jusqu'à elle. La jolie fille changea de couleur, laissa la porte entrebâillée, et mit son oreille à l'ouverture.

Le mot qu'elle avait entendu était le nom du beau capitaine.

XXVIII. — LA PREMIÈRE BÉCHAMELLE.

Ce jour-là, Antinoüs Béchameil, marquis de Nointel, avait résolu de frapper un coup décisif sur le cœur de sa belle inhumaine : c'était ainsi qu'il appelait M^{lle} de Vaunoy. Il ne dormit guère que deux heures après son déjeuner et gagna ensuite en toute hâte les cuisines du château de la Tremlays, où il demanda le chef à grands cris.

Béchameil se trouvait chez M. de Vaunoy en voisin et sans cérémonie. Ce fut réel dommage pour lui en cette circonstance importante, car, privé des précieux conseils du juif Salomon Bador, son cuisinier, dont les mémoires du temps parlent avec estime, il dut faire ressource uniquement sur les inspirations de son propre génie. Heureusement, son génie était particulièrement fertile en tout ce qui concerne la cuisine, et ses ennemis les plus acharnés ne peuvent méconnaître cette vérité : que la nature l'avait doué de dispositions fort éclatantes, et que cet intendant royal possédait moralement tout ce qu'il faut pour faire un marmiton de choix.

Il n'est personne qui ne désire se montrer avec tous ses avantages aux yeux de celle qu'il aime. Béchameil n'avait point de rayons pour incendier ses maîtresses à l'instar de Jupiter; son plumage, fort ordinaire, ne lui permettait point de faire la roue, et il se rendait d'assez bonne foi justice à l'égard de son éloquence. A ces causes, quittant les routes battues de la galanterie vulgaire, il résolut de séduire M^{lle} de Vaunoy définitivement et d'un seul coup, à l'aide d'un blanc-manger du plus parfait mérite, blanc-manger exquis, original, nouveau, dont Alix goûterait la première et qui garderait le nom de cette belle personne afin de l'immortaliser dans les siècles futurs.

Ovide, Raphaël, Pétrarque, Titien, Léonard de Vinci, sans parler d'une foule d'autres amants célèbres, rendirent le même service à leurs maîtresses respectives.

Il ne faut pas croire que M. le marquis de Nointel fût descendu aux cuisines de la Tremlays avec un projet vague et mal arrêté. Son blanc-manger était dans sa tête, complet et tout d'un bloc. Il n'y manquait ni un scrupule de muscade, ni une pointe de girofle, ni un atôme de cannelle. Les poètes dramatiques, nous parlons des moins sifflés, ne coordonnèrent jamais avec tant d'art le plan d'un chef-d'œuvre que M. de Béchameil le plan de son suprême. Aussi, disons-le tout de suite, le plat de l'intendant royal devait vivre plus d'années que les comédies ne vivent de jours, que les tragédies n'agonisent de minutes. Ce devait être un blanc-manger immortel, glorieux, universel, un blanc-manger que les restaurateurs des cinq parties du monde inscriront avec fierté sur leur carte jusqu'à la consommation des âges !

Le cuisinier de la Tremlays mit à la disposition de son illustre confrère ses épices et ses fourneaux. Béchameil se recueillit dix minutes ; puis, avec la précision nécessaire à toutes les grandes entreprises, il se mit résolument à l'œuvre. La vieille Goton Rehou, femme de charge du château, qui fumait sa pipe dans un coin de la cheminée, tandis que l'intendant royal opérait, répéta souvent depuis qu'elle n'avait, de sa vie, vu un mitron si ardent à la besogne. L'intendant royal n'avait garde de faire attention à la vieille. Il avait retroussé les manches de son habit à la française, rentré la dentelle de son jabot et rejeté sa perruque en arrière. Son rouge visage atteignait les nuances les plus vives de la pourpre, cette royale couleur que l'antiquité ne nous a point léguée. Ses yeux étaient vifs, brillants, pleins de pensée. Ses mains blanches et chargées de diamants agitaient la queue de la casserole avec une grâce indescriptible. Tout observateur impartial eût déclaré qu'il était là, plus que partout ailleurs, à sa place.

— Divine Alix ! murmurait-il plus tendrement à mesure que la fumée s'élevait, plus savoureuse, vers la voûte noircie ; vous qui possédez toutes les perfections, vous devez être douée du plus délicat de tous les goûts... si vous résistez à ce turbot, je n'aurai plus... une idée de gingembre ne peut que faire du bien... je n'aurai plus qu'à mourir !

C'était la phrase consacrée en ce siècle où les amants parlaient en déplorables madrigaux et non point autrement.

Béchameil mettait une pincée de gingembre et ouvrait convulsivement ses narines pour en saisir l'effet.

— Délicieux ! céleste ! disait-il ; Alix, vous êtes à moi, ma belle inhumaine ! il faudrait être une sauvage pour résister à un pareil arôme ! — C'est vrai que ça sent bon ! grommela Goton dans son coin.

Béchameil mit son binocle à l'œil et regarda du côté de la cheminée d'un air modeste et satisfait.

— N'est-ce pas, excellente vieille ? s'écria-t-il. C'est un manger d'impératrice ! — Ça doit faire un fier ragôût, c'est la vérité, répondit Goton en rallumant sa pipe avec gravité, mais, sauf respect de vous, si j'étais homme et marquis, m'est avis que j'aimerais mieux manier une épée que la queue d'une casserole.

Béchameil laissa retomber son binocle et, se détournant de dame Goton avec mépris, il rendit son âme tout entière à la pensée de la belle Alix. Celle-ci, par contre, ne songeait en aucune façon à l'intendant royal ; elle était assise auprès de sa tante, M^{lle} Olive de Vaunoy, dans le petit salon de la Tremlays, et travaillait avec distraction à un ouvrage de broderie. M^{lle} Olive faisait de même ; mais cette recommandable personne avait eu soin de se placer entre trois glaces, de sorte que, de quelque côté qu'elle voulût bien tourner la tête, elle était sûre de se sourire à soi-même et d'apercevoir dans toute son ambitieuse majesté l'édifice imposant de sa coiffure. Chaque fois qu'elle tirait son aiguille, elle jetait à l'un des trois miroirs une œillade pleine de coquetterie que le miroir lui rendait fort exactement. Ce jeu innocent paraissait satisfaire on ne peut davantage M^{lle} Olive de Vaunoy ; mais c'était un jeu muet, et la langue de M^{lle} Olive était pour le moins aussi exigeante que ses yeux.

A plusieurs reprises, elle avait essayé déjà d'entamer une conversation avec sa nièce sur ses sujets favoris, savoir : les défauts du prochain, le plus ou moins de mérite des chiffons récemment arrivés de Rennes, et surtout les romans de M^{lle} de Scudéry, qui étaient encore à la mode en Bretagne. Alix avait répondu par des monosyllabes et à contre-propos. Non seulement elle ne donnait pas la réplique, mais elle n'écoutait pas, chose cruellement mortifiante en soi pour tout interlocuteur, mais qui devient accablante pour

une demoiselle d'un certain âge, prise du besoin de causer.

— Mon Dieu ! mon enfant, dit enfin la tante après avoir fait effort pour garder un silence profond durant la majeure partie d'une minute, ceci est intolérable ;... je vous conjure de me dire où vous avez l'esprit depuis une heure.

Alix releva lentement sur sa tante ses grands yeux fixes et distraits.

— Je pense comme vous, répondit-elle au hasard. — Encore !... mais c'est la rêverie, mon enfant !... auriez-vous donc ?...

M^{lle} Olive avait lu la veille dans Clélie que la rêverie, doux et charmant symptôme, annonce l'amour. Elle fut sur le point de faire à ce sujet une question directe à sa nièce, mais elle n'osa pas. Le caractère ferme et digne d'Alix imposait quelque peu à la vieille demoiselle.

— Ma mignonne, reprit cette dernière avec une attention diplomatique bien marquée, ne trouvez-vous pas comme moi que c'est un charmant jeune homme ? — Il faut que je le voie ! répondit résolument Alix. — Le voir, mon amour, le voir ! Comment l'entendez-vous, je vous prie ? Il y a plusieurs sortes d'entrevues : la simple conversation, plaisir décent et que chacun se peut permettre ; l'entretien particulier, où deux âmes s'isolent au milieu de la foule ;... prenez garde, ma mignonne !... enfin le tête à tête qui ne s'accorde qu'avec la plus extrême réserve et qu'une jeune fille ne doit point... Lui auriez-vous accordé un tête à tête, mon amour ?

Lorsque M^{lle} Olive parlait, sa nièce l'écoutait quelquefois avec une patience héroïque. Mais, ce jour-là, une invincible préoccupation absorbait Alix et la longue tirade de sa tante passa par son ouïe sans produire d'autre effet qu'un vain bourdonnement.

— Je vous demande, mon amour, si vous avez eu l'impardonnable imprudence d'accorder un tête à tête, répéta M^{lle} Olive avec un commencement d'aigreur.

Alix sembla se réveiller en sursaut et regarda sa tante avec étonnement.

— Je pense, mon enfant, reprit encore Olive en contenant son humeur, que vous allez me faire la grâce de me répondre, ne fût-ce que par oui ou non. — Sans doute, ma tante... — Hé bien ?... — Oui, ma tante. M^{lle} Olive s'agita fébrilement sur son siège. Alix se leva, la salua et sortit.

— Allons ! s'écria Olive en regardant par habitude la glace qui, cette fois, au lieu d'un sourire, lui renvoya une fort laide grimace ; elle a du moins le mérite de la franchise... Oui, ma tante... Et pas la moindre émotion ! pas le plus petit soupir ! Oui, ma tante.... Ne dirait-on pas qu'il s'agit de la chose du monde la plus simple ?... Oui, ma tante... Un rendez-vous, une intrigue dans les formes... et pas de mystère... en plein jour... Oui, ma tante !... Ah ! si jamais l'amour m'avait blessée, moi, de ses traits brûlants, de quel voile charmant j'aurais enveloppé ma faiblesse ! J'aurais été soupireur le nom du bien-aimé à la brise des soirs ; j'aurais erré à minuit sous la charnille ; j'aurais passé des heures délicieuses à contempler la lune.

M^{lle} Olive de Vauvoay dit encore une multitude de ravissantes choses, que nous passons à regret sous silence.

Alix ne se doutait guère de l'orage qu'elle venait de soulever. A vrai dire, elle avait autre chose en tête. Elle traversa rapidement le corridor et gagna sa chambre où elle se prit à marcher à grands pas.

— Je veux le voir ! dit-elle encore après quelques minutes d'un silence agité.

Elle prit dans sa cassette une bourse de soie et agita vivement une petite sonnette d'argent posée à son chevet. Ce coup de sonnette était un appel à l'adresse de M^{lle} Renée, fille de chambre d'Alix. Renée se hâta de mettre fin à un entretien rempli d'intérêt qu'elle avait dans le vestibule avec le bel Yvon, valet des chiens de la Tremlays, rajusta sa coiffe, lissa, d'un revers de main, ses cheveux légèrement ébouriffés, et monta les escaliers quatre à quatre.

— Prévenez Lapierre, dit Alix, que je veux lui parler sur-le-champ.

Renée sortit, et l'instant d'après Lapierre était introduit dans l'appartement de M^{lle} de Vauvoay. A sa vue, Alix ne put retenir un geste de violent dégoût. Lapierre entra chapeau bas, mais gardant sur son visage l'expression d'indifférente effronterie qui lui était naturelle.

— Mademoiselle m'a fait appeler ? dit-il.

Alix s'assit et fit signe à Renée de s'éloigner. Pendant un instant elle garda le silence et baissa les yeux comme si elle eût hésité à prendre la parole.

— Tenez-vous beaucoup à rester au service

de M. de Vannoy ; demanda-t-elle enfin avec une sorte de brusquerie.

Un autre se fût peut-être étonné de cette question mais Lapierre était à l'épreuve.

— Infinitement, mademoiselle, répondit-il. — C'est fâcheux, reprit Alix qui surmontait son trouble et regagnait sa fermeté accoutumée ; c'est fâcheux, car j'ai résolu de vous éloigner. — Vous, mademoiselle ? — Moi. — Et m'est-il permis de vous demander ?... — Non.

Lapierre baissa la tête et sourit dans sa barbe. Alix aperçut ce mouvement, et une rougeur épaisse couvrit son beau front.

— Vous quitterez la Tremlays, poursuivit-elle en refoulant une exclamation de colère méprisante ; il le faut, je le veux... — Peste !... murmura ironiquement Lapierre. — Vous quitterez la Tremlays aujourd'hui, à l'instant ! — Sitôt que cela !... — Silence !... Si vous vous retirez de bon gré, je paierai votre obéissance. (Alix fit sonner les pièces d'or que contenait la bourse de soie). Si vous résistez, je vous ferai chasser par mon père. — Ah !... fit Lapierre avec insouciance. — Voulez-vous cet or ? — Oui... mais je veux rester... à moins pourtant que mademoiselle ne daigne me dire, ajouta-t-il d'un ton d'ironie pendable, comment un pauvre diable comme moi a pu s'attirer la haine d'une fille de noble maison... Je suis très curieux de savoir cela. — De la haine ! répéta Alix, dont tous les traits exprimèrent le plus profond mépris ; vous perdez le respect... Mais je veux bien vous dire pourquoi votre séjour au château est désormais impossible... Vous êtes un assassin, Lapierre. — Ah !... fit encore celui-ci, sans s'émouvoir le moins du monde. — Je ne sais pas, poursuivit Alix, ce qu'il put jamais y avoir de commun entre un homme comme vous et le capitaine Didier... — Nous y voilà ! interrompit Lapierre assez haut pour être entendu. — Paix, vous dis-je, ou je ferai châtier votre insolence !... Ignore ce qui a pu vous porter à ce crime ; mais c'est vous qui avez attaqué nuitamment, l'année dernière, le capitaine Didier, dans les rues de Rennes. — Vous vous trompez, mademoiselle.

Alix tira de son sein la médaille de cuivre que le lecteur connaît déjà.

— Le mensonge est inutile, continua-t-elle, c'est moi qui pensai votre blessure quand on vous ramena à l'hôtel, et je trouvai sur vous cette médaille que je savais appartenir au capitaine Di-

dier... Vous la balayiez volée, croyant sans doute qu'elle était en or. — Et vous, mademoiselle, reparti Lapierre en souriant, vous l'avez gardée précieusement depuis ce temps, quoiqu'elle ne soit que de cuivre. — Niez-vous encore ? demanda Alix sans daigner répondre. — A quoi bon ? — Alors, vous me vous refuserez plus à quitter le château... ? — Si fait ! — Mais, misérable ! s'écria M^{lle} de Vannoy, votre insolence atteint au délire ; ne craignez-vous pas que je vous dénonce à mon père ?

Lapierre éclata de rire. Alix se leva indignée.

— C'en est trop, dit elle ; dès que mon père sera de retour... — Qui sait quand votre père reviendra, mademoiselle ? prononça Lapierre à voix basse. — Que voulez-vous dire ? demanda vivement la jeune fille saisie d'une vague inquiétude.

Lapierre ouvrit la bouche pour parler, mais il se retint et rappela sur sa lèvre son sourire d'insouciance ironie.

— Nous sommes tous mortels, dit-il en s'inclinant, et chaque homme est exposé sept fois à périr en un seul jour... voilà tout ce que je voulais vous dire, mademoiselle... Quant à votre menace, elle est faite, n'en parlons plus, mais gardez, je vous conjure, celles que vous pourriez être tentée de m'adresser à l'avenir... Il est humiliant et pénible de menacer en vain un valet. — Mais, sur le nom de ma mère ! s'écria Alix que cette longue provocation jetait hors d'elle-même, je te menace pas en vain. M. de Vannoy saura tout... — Changez le temps... Je sais un peu de grammaire... Au lieu du futur mettez le présent, et vous aurez dit la vérité, mademoiselle. — Je ne vous comprends pas ! balbutia Alix qui devint pâle et chancela. — Si fait, mademoiselle, vous me comprenez, et parfaitement. Croyez-moi, ne me forcez point à mettre les points sur les i. — Expliquez vous ! expliquez-vous ! dit Alix avec effort. — A votre volonté... Le bon sens exquis qui vous distingue vous avait fait deviner tout d'abord qu'une haine ne pouvait exister entre un honnête garçon tel que moi et un enfant sans père, comme est le capitaine Didier.. Cette haine, en effet, n'existe pas... Mais le sort a été injuste à mon égard : je ne suis qu'un valet ; la haine d'autrui peut devenir ma haine, et, pour gagner mes gages, je puis avoir à tirer l'épée comme si je n'étais réellement... — Tu mens !... interrompit la

jeune fille attérée. — Vous savez bien que non... J'ai tué parce qu'on m'a dit : tue... — Oses-tu bien accuser mon père, infâme!... — Moi!... Je ne pense pas avoir prononcé le nom respectable de M. Hervé de Vaunoy... Mais à bon entendeur, salut! — Tu mens! tu mens! répétait Alix dont la tête se perdait. — Mettons que je mente, mademoiselle, pour peu que cela puisse vous être agréable;.. mais, que je mente ou non, si, comme je le crois, vous portez quelque intérêt au capitaine Didier, ne perdez pas votre temps à menacer un homme qui ne peut pas vous craindre... Cet homme, d'ailleurs, n'est que l'instrument : arrêtez le bras ou fléchissez le cœur...

Il fit une pause et ajouta plus bas :

— Et quand votre père reviendra, s'il vous est donné de revoir votre père! agissez sans perdre une minute.

A ces mots, Lapierre salua profondément et prit congé avec toute l'apparence du calme le plus parfait. Alix n'entendit point ses dernières paroles; mais elle en avait assez entendu. Dès que le valet fut parti, elle s'affaissa sur son siège et mit sa tête entre ses mains. Un monde de pensées navrantes fit irruption dans son cerveau.

— Mon père! mon père!... murmurait-elle au travers de ses déchirants sanglots; je ne veux pas le croire;.. ce misérable ment...

Elle avait beau faire, une horrible conviction s'implantait dans son âme : c'était son père qui avait ordonné l'assassinat de Didier... Pourquoi? Elle se leva, chancelante, et agita sa sonnette. Elle voulait joindre Didier, lui conseiller de fuir une maison où sa vie devait être en danger, lui dire... Que lui dire sans accuser son père?

Lorsque Renée se rendit à l'appel de la sonnette, elle trouva sa jeune maîtresse évanouie sur le plancher. Alix avait succombé à sa poignante émotion. A la suite de son évanouissement une fièvre terrible s'empara d'elle; le délire la prit et ceux qui l'approchèrent crurent reconnaître en elle les symptômes d'une maladie grave, sinon mortelle.

L'heure du dîner vint, cependant, comme si de rien n'était, et M. de Béchameil, quittant la cuisine, fit son entrée dans le salon, suivi de son incomparable blanc-manger. Le digne financier avait un air à la fois modeste et conscient de sa valeur. Il semblait savourer par avance les unanimes éloges qui allaient accueillir ce chef-d'œuvre

de l'art culinaire, et préparait déjà une phrase en forme de madrigal, à l'aide de laquelle il comptait offrir à M^{lle} de Vaunoy l'honneur d'attacher son nom au plat nouveau-né. Certes, ce n'était point là une mince aubaine pour la belle Alix. Il y allait de l'immortalité, car le plat n'était rien moins qu'un turbot à la Béchameil (les cuisiniers ont faussé l'orthographe de ce nom célèbre). C'était, en un mot, la première de toutes les béchamelles.

Hélas! le hasard a des voies inconnues et les desseins des hommes sont étrangement caducs! La virginité de ce précieux aliment devait tomber en partage aux palais malappris de deux ignobles valets!

En entrant dans le salon, Béchameil orna sa lèvres de son plus avenant sourire, afin de saluer ses hôtes. Ce fut en pure perte : il n'y avait point de convives. Hervé de Vaunoy n'avait pas reparu. Alix était en proie à d'atroces souffrances; M^{lle} Olive la soignait. Didier était on ne savait où. Ce que voyant, Béchameil, ordinairement si paisible, entra dans une violente fureur. Désolé de n'avoir personne pour apprécier les mérites de son blanc-manger, il demanda son carrosse séance tenante, et partit au galop pour sa Folie de la Cour-Rose. Le blanc-manger resta sur la table.

Une heure après le majordome et Lapierre entrèrent par hasard dans le salon.

— Il ne reviendra pas, dit Lapierre. — Tu es un oiseau de mauvais augure, répondit le vieil Alain : il reviendra.

Les deux valets avisèrent le blanc-manger. Ils s'attablèrent sans cérémonie. Nous devons croire que la béchameil se trouva être de leur goût, car, au bout de dix minutes, il n'en restait plus traces.

— Il ne reviendra pas! répéta Lapierre en se renversant sur son siège comme un homme qui a bien dîné. — Il reviendra! répéta de son côté maître Alain, qui introduisit dans sa large bouche le goulot de sa bouteille carrée; en veux-tu? — Volontiers... S'il ne revient pas, nous pourrions bien n'y rien perdre. Ce petit soldat de Didier a le cœur généreux et la main toujours ouverte,.. il achètera notre marchandise un bon prix. — Et s'il nous fait pendre?... — Allons donc!...

On frappa trois rudes coups à la porte extérieure. Les deux valets tressautèrent sur leurs sièges.

— C'est Vaunoy! dit le vieux majordome. — Ou Didier! repartit Lapierre. Une idée!... Si c'est

Didier, veux-tu que nous parlions?... Vaunoy est avare... Nous pourrions à son service.

Alain hésita et but. Quand il eut bu, il n'hésita plus.

— Tope, s'écria-t-il gaillardement; si c'est Didier, nous parlerons... Vaunoy, s'il revient ensuite, reviendra trop tard... Mais, si c'est Vaunoy? — Alors, il deviendra pour moi incontestable que Satan le protège, et... que Dieu ait l'âme du capitaine! — Amen! répondit maître Alain.

On entendit des pas dans l'antichambre. Les deux valets se levèrent et clouèrent leurs regards à la porte.

— Quelque chose me dit que c'est le capitaine, murmura Lapierre. — Moi, je parierais que c'est Vaunoy, riposta le majordome. — Eh bien! parions! — Parions! — Un écu pour le capitaine! — Un écu pour Vaunoy...

XXIX. — CHEZ LES LOUPS.

A l'heure où Pelo Rouan faisait à Jude le récit que nous avons rapporté plus haut, un homme enveloppé d'un vaste manteau, descendait avec précaution la rampe abrupte du ravin de la Fosse-aux-Loups. Il jetait furtivement autour de soi des regards d'inquiétude et semblait avoir la conscience d'un inévitable danger. Néanmoins, il avançait toujours. Lorsqu'il parvint au fond du ravin, devant le grand chêne creux où Nicolas Trembl avait enfoui jadis son coffret de fer, il s'arrêta pour reprendre haleine.

— Ne m'auraient-ils donc pas aperçu! murmura-t-il, tandis que ses dents claquaient de frayeur.

Sa vue était troublée probablement par la fiévreuse émotion qui faisait trembler chacun de ses membres sous son manteau; sans cela il n'eût point exprimé ce doute, car, de plusieurs côtés, des têtes fauves, écartant les dernières branches du taillis, commençaient à se montrer. Au moment où l'étranger allait reprendre sa route, en se dirigeant vers l'emplacement de la loge de Mathieu Blanc, trois ou quatre hommes, masqués de fourrures, bondirent hors des broussailles, tombèrent sur lui et le terrassèrent en un clin d'œil.

— Qui diable avons-nous là? demanda l'un d'eux en mettant son pied sur la poitrine de l'homme au manteau.

Celui-ci, malgré son épouvante, ne parut nul-

lement surpris de l'attaque et tâcha de cacher son visage.

— Mes bons amis, dit-il d'une voix qui, malgré ses efforts, n'était rien moins qu'assurée, ne me maltraitez pas. Je ne viens point ici par hasard... — Un espion du maltôtier! s'écrièrent en chœur les Loups; il faut le pendre! — Saint-Dieu! mes excellents amis, ne commettez pas une énormité semblable, reprit le patient dont les dents claquèrent de rechef et plus fort. Je viens vers vous dans votre intérêt... — A d'autres!... — Sur mon salut, je ne vous mens point. Bandez-moi les yeux, afin que je ne voie rien des choses que vous avez intérêt à cacher, et introduisez-moi auprès de votre chef.

Les Loups se consultèrent.

— Il sera toujours temps de le pendre, dit l'un d'eux, robuste sabotier nommé Simon Lion.

Les autres approuvèrent du geste.

— Pourtant, reprit un vannier du nom de Livaudré, faudrait au moins voir sa figure.

Simon Lion arracha brusquement le manteau du rôdeur, qui pencha sur sa poitrine un visage rond et plein, mais plus blême qu'un linceul.

Les quatre Loups reculèrent, frappés d'une commune et inexprimable surprise.

— Le maître de la Tremlays! s'écrièrent-ils en même temps.

Vaunoy, c'était bien lui, en effet, essaya de sourire, et parvint seulement à produire un convulsif clignement d'yeux.

— Le maître de la Tremlays, en personne, mes bons amis. — Nous ne sommes pas tes amis, murmura Livaudré d'une voix basse et menaçante; ignores-tu si complètement les sentiers de la forêt que tu aies pu prendre au hasard une route qui te conduisait droit à la mort? — Allons donc! allons donc! balbutia Vaunoy, vous raillez, mon joyeux camarade; on ne tue pas ainsi un homme qui apporte une fortune avec soi.

Les Loups échangèrent un regard significatif, et Simon, d'un geste rapide, tâta les poches de Vaunoy.

— Tu mens, dit-il après examen fait, aujourd'hui comme toujours;... mais du diable si tu nous échappes cette fois!

La terreur de Vaunoy atteignait son comble et augmentait son danger, car il perdait le sens et la parole. Livaudré détacha une corde roulée autour de sa ceinture et lança l'extrémité, formant

nœud coulant, de manière à accrocher une des basses branches du chêne creux. La corde se noua du premier coup, et se balança tout auprès du visage de Vaunoy. On ne peut dire que celui-ci se fût engagé à la légère dans sa périlleuse entreprise. Au contraire, il en avait laborieusement calculé toutes les chances; mais il avait compté sans sa poltronnerie, et sa poltronnerie allait le tuer.

Il était parti de la Tremlays dans l'un de ces moments de résolution désespérée où le plus lâche devient en quelque sorte le plus téméraire. Sa haine pour Didier, ou, pour parler mieux, l'envie passionnée qu'il avait de jeter hors de sa route cette pierre d'achoppement qui lui faisait incessamment obstacle, lui avait caché une partie du danger, en lui montrant plus certaines qu'elles n'étaient les chances de réussite. Il ne pouvait rien par lui-même contre Didier, officier du roi et son hôte officiel, et pourtant il fallait que Didier disparût. Il le fallait. C'était une question de fortune qui pouvait devenir question de vie et de mort. Par une étrange destinée, ce jeune soldat se trouvait fatalement en contact avec Vaunoy sur tous les points à la fois. L'amour d'Alix pour lui et son éloignement croissant pour Béchameil, qui était une conséquence naturelle de cet amour, eussent constitué, seuls, une cause d'inimitié bien suffisante; car, à cette époque où le parlement s'occupait journellement de recherches de noblesse, il fallait que Vaunoy conquît à tout prix l'appui de l'intendant royal, d'où dépendait absolument la conservation de l'opulent héritage de Tremli. Mais, à part ce motif, Vaunoy en avait un autre, plus impérieux encore, et nous ne dirions pas trop en affirmant que Didier et lui ne pouvaient exister ensemble sous le ciel. Au reste, si nous n'avons pas complètement échoué dans la peinture de son caractère, on doit penser, à part même cette explication, qu'il avait fallu à Vaunoy un bien puissant motif pour braver ainsi la vengeance des Loups, lui qui avait été leur plus actif et implacable persécuteur.

Ce motif une fois accepté, restait, pour un homme véritablement résolu, à combiner un plan et à n'engager la bataille qu'avec le plein exercice de son sang-froid. Le maître de la Tremlays était dans de tout autres conditions. En traversant la forêt, il avait subi tour à tour les influences de la frayeur la plus exagérée et du plus fol espoir.

Maintenant qu'il fallait agir, sous peine de mort, il demeurait, vaincu par l'épouvante, incapable, insensible, idiot, mort d'avance, comme ces malheureux qu'on précipite du haut d'une tour élevée et qui expirent, dit-on, avant de toucher le sol.

Simon Lion le saisit à bras-le-corps, et Livaudré fit un nœud coulant à l'extrémité de la corde. Vaunoy ne bougea pas; il se laissa passer la corde autour du cou sans faire résistance aucune. Seulement, lorsque la hant lui blessa la gorge, il roula autour de soi de gros yeux affolés et poussa une plainte étouffée.

— Hôte! cria Livaudré.

Les pieds du malheureux Vaunoy quittèrent le sol.

Comme on voit, les pressentiments de Lapierre n'étaient pas sans fondement. Mais au moment où la face du patient passait du violet au noir, par l'effet de la strangulation, un cinquième personnage bondit hors des broussailles. C'était encore un Loup.

— Arrive donc! petit Yaumi, lui dirent ses camarades; viens voir la dernière grimace d'une de tes connaissances.

Le petit Yaumi, que nous avons rencontré une fois déjà dans la loge de Pelo Rouau, était un énorme guillard, haut de près de six pieds et membré en proportion. Il jeta un coup d'œil sur Vaunoy et le reconnut malgré la contraction hideuse de ses traits.

— Méchants blaireaux! murmura-t-il. Ils allaient le tuer!

Et, d'un revers de son grand couteau de chasse, il coupa la corde. Vaunoy tomba comme une masse et s'affaissa sur le gazon.

— Vous faisiez là de la belle besogne, reprit le petit Yaumi. Et qu'aurait dit le maître?... Ne savez-vous pas qu'il y a quelque chose entre lui et ce vil coquin pour qui la corde était une mort trop douce? Le maître est-il dans la mine? — Le diable sait où est le maître, répondit Livaudré d'un ton bourru; quant à ce qui est de ce vieux drôle, il peut se vanter de l'avoir échappé belle;... mais il n'est pas au bout, et il faudra savoir si nos anciens ne lui remettront pas la corde au cou.

Vaunoy, cependant, avait repris ses sens et s'agitait sur l'herbe.

— Debout! cria Simon Lion en le poussant du pied. — Nos anciens obéissent au maître tout comme toi et moi, mon homme, dit Yaumi d'un

ton sentencieux ; ils feront ce que le maître voudra.

Vaunoy, qui avait eu plus de peur que de mal, obéit sans trop de peine. Par une sorte de réaction explicable, ce premier danger, miraculeusement évité, lui avait remis quelque force au cœur.

— Empêchez vos gens de me maltraiter, dit-il à Yaumi d'une voix plus ferme ; ce bout de corde a failli vous faire perdre cinq cent mille livres.

Yaumi ne s'émut point, mais il n'en fut pas de même des quatre loups.

— Cinq cent mille livres ! répétèrent-ils ébahis.

Vaunoy respira. L'effet était produit.

— Conduisez-moi à vos chefs ! dit-il d'un ton d'autorité. — Maintenant, murmura le petit Yaumi en haussant ses larges épaules, ils vont le laisser échapper..... Je donnerais un écu pour que le maître fût ici.

Simon Lion noua le mouchoir à carreaux qui lui servait de ceinture sur les yeux de Vaunoy, et, tout aussitôt, les quatre Loups le poussèrent vers la rampe occidentale du ravin, au sommet de laquelle se voyaient les ruines des deux moulins à vent. Vaunoy sentit bientôt un air froid et humide frapper sa joue ; en même temps, la vague lueur qui, malgré le bandeau, parvenait jusqu'à ses yeux, disparut tout-à-coup. Tantôt, il descendait les marches d'une sorte d'escalier taillé presque à pic ; tantôt ses conducteurs le soulevaient à force de bras, le portaient durant quelques secondes avec précaution et le déposaient ensuite sur le sol. Cela dura dix minutes environ. Au bout de ce temps, Vaunoy entendit un bruit de voix confuses, et une forte odeur de tabac et d'eau-de-vie le saisit à la gorge. On lui arracha son bandeau.

Il était chez les Loups, dans leur réfectoire, et arrivait au dessert. La rouge clarté d'une demi-douzaine de torches qui brûlaient autour de lui, éblouit d'abord ses yeux habitués aux ténèbres. En outre, les cris assourdissants qu'un millier de larynx récemment abreuvés poussèrent à sa vue, faillirent de nouveau lui faire perdre la tête. Il y avait de quoi : c'étaient, de tous côtés, énergi-ques menaces et clameurs de mort. Mais bientôt un silence comparatif se fit. Simon Lion avait prononcé trois mots qui produisirent un effet réellement magique. Les clameurs devinrent tout-à-coup murmures, et ces trois mots répétés avec

componction, passèrent en un instant de bouche en bouche :

— Cinq cent mille livres ! disait-on de toutes parts.

Ce chuchotement d'excellent augure raviva Hervé de Vaunoy mieux que n'eût fait le plus méritant de tous les hommes. Il se sentit revivre et devint brave de toute la grande peur qu'il avait eue. Le spectacle qu'il entrevoyait, à mesure que ses yeux s'aguerrissaient au sombre éclat des torches, n'était pas fait cependant pour porter au comble sa sécurité. Il était précisément au centre d'une nombreuse assemblée dont les groupes, jetés çà et là, sans ordre, autour des planches, souteues par des pieux fichés en terre, buvaient, mangeaient ou fumaient. Cela ressemblait à une immense taverne ou à quelque chose de pire. La lumière, réunie en faisceau et partant d'un seul centre, s'affaiblissait en radiant, de telle sorte que la majeure partie de la foule, fantastiquement plongée dans un vacillant demi-jour, prenait de loin physionomie étrange et presque diabolique. On ne pouvait calculer, même approximativement, le nombre des assistants, et l'aspect de cette cohue faisait naître l'idée de l'indéfini. Les derniers rangs, en effet, disparaissaient à demi dans l'ombre, semblaient se prolonger jusqu'à perte de vue et, lorsqu'un mouvement fortuit ou l'étincellement d'une torche agrandissait le cercle de lumière, on voyait surgir de tous côtés de nouvelles figures de buveurs ou de fumeurs.

Or, tous ces buveurs et fumeurs étaient des Loups, honnêtes artisans de la forêt, qui, nous en sommes certains, possédaient au grand jour de fort débonnaires physionomies ; mais la lueur sanglante des torches mettait à leurs traits une expression de férocité sauvage. S'ils étaient bons, ils n'en avaient pas l'air, et leur réunion eût fourni un merveilleux sujet de tableau aux jeunes bacheliers qui ont l'oyé le noir des toiles mélodramatiques de notre soi-disant musée espagnol du Louvre.

Ça et là, dans la foule, Vaunoy reconnaissait quelque visage de vannier ou de sabotier, rencontré souvent dans la forêt. Deux ou trois Loups avaient gardé leurs masques de fourrure, et, nonobstant le flux perpétuel de la lumière et de l'ombre, Vaunoy crut pouvoir affirmer, depuis que ces Loups, obstinément masqués, avaient leurs

raisons pour ce faire, en sa présence : ils portaient la livrée de la Tremlays.

Au milieu de la salle, de la grotte ou de la caverne (Vaunoy n'apercevant ni les parois, ni la voûte, ne pouvait assigner à ce lieu un nom fort précis), se trouvait une table mieux équarrie que les autres; autour de cette table siégeaient neuf vieux loups de grande expérience, qui sans doute étaient les sénateurs de cette bizarre république. Quant au dictateur, ce fameux Loup Blanc, dont parlait tant la renommée, Vaunoy eut beau chercher, il ne put le découvrir à aucun signe extérieur, et conclut qu'il était absent.

Au bout de quelques minutes, l'un des vieillards réclama le silence d'un geste, et se tourna vers Vaunoy qui mettait tous ses efforts à ressaisir son sang-froid ébranlé.

— Qu'es-tu venu faire à la Fosse-aux-Loups? demanda le vieillard.

Vaunoy prit, comme on dit vulgairement, son courage à deux mains.

— J'y suis venu chercher ce que j'y ai trouvé, répondit-il d'un ton dégagé; je voulais voir les Loups. — C'est une vue qui peut coûter cher, Hervé de Vaunoy.... As-tu donc oublié tout le mal que tu nous as fait? — Non;... mais j'ai compté sur votre bon sens et aussi sur votre misère.... que je croyais, je dois le dire, ajouta-t-il moins haut, plus grande qu'elle ne me paraît l'être en réalité. — Nous vivons du mieux que nous pouvons, reprit le vieillard. On a voulu nous voler notre pain noir et notre petit cidre; nous volons nos voleurs, ce qui nous met à même de manger du pain blanc et de boire de l'eau-de-vie.

Un joyeux et bruyant éclat de rire accueillit ces dernières paroles.

— Bien dit, notre père Toussaint! cria-t-on de toutes parts.—La paix, mes enfants, la paix!... Quant à notre bon sens, nous te savons gré du compliment... Mais, en définitive, qu'as-tu à faire de notre bon sens qui nous conseille de te pendre et de notre misère que tu as tâché de rendre si complète? — Je veux me venger, dit Vaunoy. — N'as-tu pas, à la Tremlays, tes assassins ordinaires? — Trêve! interrompit Vaunoy dans un mouvement d'impatience qui le servit à merveille; expliquons-nous comme des hommes, et venons-en au fait... Voulez-vous gagner cinq cent mille livres? — Cinq cent mille livres! répétèrent encore les Loups qui avaient l'eau à la bouche.—

Cinq cents millions de tromperies! s'écria une rude voix, dont le propriétaire, le petit Yaumi, perça la foule et vint dresser sa haute taille devant la table occupée par le sénat de la Fosse-aux-Loups. Notre père Toussaint et les autres, ajouta-t-il, ne faites pas attention à ce que vous dit ce misérable... Vous le connaissez... Et d'ailleurs, en l'absence du maître, vous ne pouvez rien décider.

Vaunoy dressa l'oreille à ce mot de maître. C'était là une nouvelle difficulté qu'il n'avait pu mettre en ligne de compte. Le père Toussaint secoua la tête d'un air mécontent.

— Ami Yaumi, dit-il, le maître est le maître; mais nous sommes bien quelque chose, et cinq cent mille livres ne se trouvent pas tous les jours sous le couvert... Cela mérite réflexion. — Mais il ment...

Les Loups poussèrent en chœur un murmure de désapprobation. Ces bonnes gens tenaient aux cinq cent mille livres annoncées plus que nous ne saurions dire.

— Yaumi, mon garçon, reprit Toussaint avec d'autant plus d'assurance qu'il se sentait soutenu; laissez-nous faire nos affaires : le maître sera content. — Et s'il ne l'est pas! demanda Yaumi.

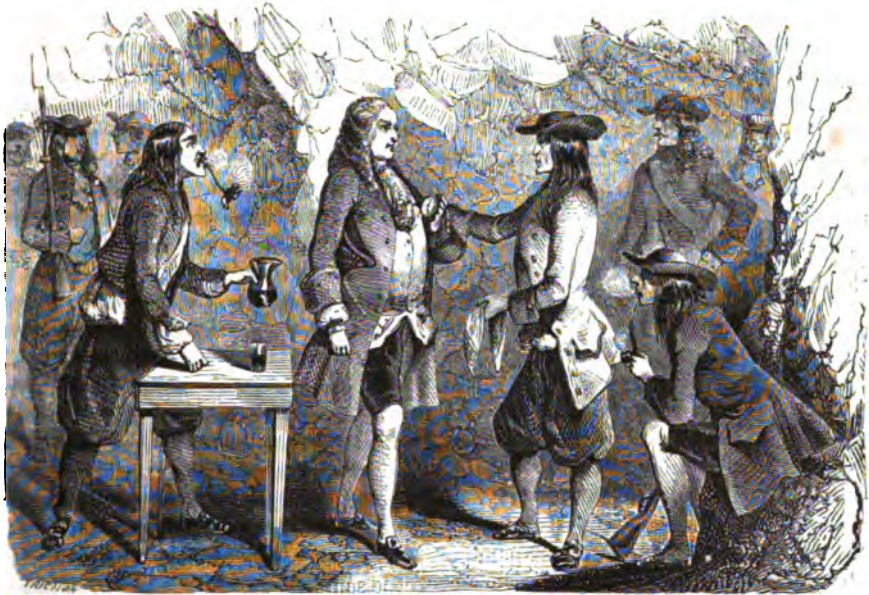
Personne ne dit mot dans la foule. Le vieillard parut visiblement déconcerté.

— Il le sera, reprit-il encore après un silence; personne plus que moi n'est disposé à obéir au maître... Mais... — Mais vous voulez braver la chance de lui désobéir... Ecoutez! Je sais, moi, que le maître donnerait le plus clair de son sang pour voir cet homme face à face, en notre pouvoir...

Vaunoy tressaillit de la tête aux pieds.

— Je sais, poursuivit Yaumi, que cet homme et lui ont à régler ensemble un compte long et embrouillé... Je veux aller chercher le maître. — Qui sait où on le trouvera? — Je tâcherai; vous m'attendrez. — C'est impossible! s'écria Vaunoy, mettant désormais son va-tout sur une seule chance; tout est manqué, si dans deux heures je ne suis pas de retour à la Tremlays. — Deux heures me suffiront, dit Yaumi.

Les vieillards se consultèrent. Il faut croire que l'autorité de celui qu'on appelait le maître et qui n'était autre que le Loup Blanc avait des proportions fort absolues, car, malgré sa violente envie de conquérir les cinq cent mille livres, la foule des Loups vint en aide à Yaumi.



N'y a pas à dire, murmurait-on de tous côtés; faut que le maître soit averti.—Va donc, dit Toussaint à Yaumi: mais si dans deux heures tu n'es pas revenu, nous ferons à notre idée.

Yaumi ne s'ébranla point.

—Il faut auparavant, dit-il, que je sache tout ce que veut cet homme. — C'est juste, répartit Toussaint; expliquez-vous, Hervé de Vaunoy.— Les cinq cent mille livres dont il s'agit, dit le maître de la Tremlays, sont le produit des tailles de l'évêché de Dol que M. l'intendant royal expédie à Paris. Ces cinq cent mille livres resteront une nuit au château. Cela suffira.—Je crois bien! s'écria Toussaint. — Je crois bien répéteront les Loups.—Quant à l'homme que je veux tuer, il est votre ennemi aussi bien que le mien: c'est le nouveau capitaine de la maréchaussée.—Fût-il pis que cela, Hervé de Vaunoy, dit Toussaint d'un ton grave, mais non sans quelques regrets, n'espère pas l'aide de nos bras... Les Loups n'assassinent pas.—Les Loups attaqueront la caisse; les Loups prendront les cinq cent mille livres; les Loups auront tout le profit... Moi, je ferai le reste.

T. IV.

Le vieux Toussaint secoua la tête d'un air de satisfaction non équivoque.

—Cela peut s'accepter, dit-il; en conscience cela peut s'accepter... Eh bien! Yaumi, en sais-tu assez long?—Je pars, répondit ce dernier.

Il mit en effet son masque sur son visage et disparut dans l'ombre.

Vaunoy s'assit. On plaça devant lui un verre d'eau-de-vie qu'il toucha de ses lèvres.

— Deux heures! pensait-il avec angoisse; deux heures!.. Et, si cet homme vient, quel sera mon sort?

Les Loups s'étaient remis à fumer et à boire; car ces pauvres gens, naguère artisans honnêtes et laborieux, une fois jetés violemment hors de leur voie, avaient pris, à peu de chose près, tous les vices qu'amène avec soi la fainéantise soutenue par la rapine.

Vaunoy, lui, avait posé sa montre devant lui et comptait les minutes. De temps en temps, la voix du vieux Toussaint qui demandait quelques explications sur le mode d'attaque, sur le moment du coup de main, etc., interrompait sa laborieuse rêverie. Ce fut heureux pour le maître

de la Tremlays, car, si on ne l'eût point distrait de sa peur, sa peur l'aurait tué.

Une heure se passa, puis une heure et demie, puis l'aiguille de sa montre indiqua les deux heures révolues. Vaunoy ouvrit sa poitrine à une longue et vigoureuse aspiration. Il se leva.

— Ma foi, dit Toussaint, Hervé de Vaunoy est dans son droit. Un honnête homme n'a que sa parole; nous avons donné la nôtre, et nous sommes des honnêtes gens. — C'est clair! appuya l'assistance. — Donc tu peux te retirer... Ton intérêt nous répond de ton exactitude... Demain, une heure après le coucher du soleil, nous serons au lieu désigné. — A demain donc, dit Vaunoy, qui avançait ses guides vers l'entrée du souterrain.

On lui banda de nouveau les yeux. Un quart d'heure après, il sentait joyeusement sur son chef si qui l'attendait au-delà du seuil.

— Saint-Dieu! saint-Dieu! saint-Dieu! cria-t-il follement tout le long de la route, en pressant à grands coups d'éperons le galop de sa monture.

Comme on le pensa, le vieux majordome gagna son pari, car, c'était Vaunoy qui avait frappé ces rudes coups à la porte extérieure de la Tremlays, et ce fut lui qui, au moment de la gageure, entra dans le salon, au grand étonnement de Lapierre. En entrant, il se jeta, haletant, sur un fauteuil.

— Il est à nous! s'écria-t-il avec une joie délirante. J'ai joué ma vie; j'ai gagné; mais je salue Dieu qu'on ne m'y prendra plus!

— J'en reviens à ce que je disais, murmura Lapierre; que Dieu ait l'âme du capitaine!... Maître Alain, voici votre écu.

XXX. — AVANT LA LUTTE.

Le lendemain, le convoi des deniers de l'impôt partit de Rennes dans la matinée. Il était escorté par la maréchaussée, à la tête de laquelle chevauchait le capitaine Didier, et par une compagnie de sergents à pied.

Le trajet de Rennes à la Tremlays se fit sans encombre aucun. Tandis que les lourdes charrettes, chargées d'écus de six livres, s'embourbaient dans les fondrières de la forêt, l'attaque aurait été bien facile; mais nulle figure hostile ou suspecte ne se montra sur la route, et c'est à peine si Jude, qui suivait le capitaine, put con-

jecturer deux ou trois fois au mouvement des branches qu'il y avait un être vivant, homme ou gibier, caché sous le couvert. Les Loups dormaient ou ne se souciaient pas d'affronter les bons mousquets de la maréchaussée, à moins qu'ils n'eussent encore un autre motif de ne se montrer point.

On marchait bien lentement, et le soleil se couchait, au moment où le convoi atteignait les premiers arbres de l'avenue de la Tremlays.

— Monsieur, dit Jude, en se penchant à l'oreille du capitaine, il ne fait point bon pour moi au château. Ce que je cherche n'y est pas, et j'y pourrais trouver en revanche ce que je n'ai garde de chercher. — Fil mon brave garçon, répondit le capitaine avec un sourire, tu ne rêves plus que tu m'as raconté de ce Vaunoy est vrai, c'est un scélérat infâme et sans vergogne, mais je ne puis croire... et, après tout, qui te dit que ce charbonnier n'ait point menti? — Pelo Rouan! Il ne mentait pas, monsieur, car sa voix tremblait et je sentais la sueur de son front tomber sur ma main... Oh! il ne mentait pas!... Et dame Gotton?.. et l'absence de notre petit monsieur?.. — Tu as peut-être raison, dit le capitaine; en tous cas, tu es libre, mon garçon, et si tu as quelque ami dans la forêt, je te permets de lui demander l'hospitalité... Demain, tu nous rejoindras à Vitré. — A demain donc! répondit Jude.

Sur le point de s'éloigner, il s'approcha davantage et ajouta à voix basse :

— N'oubliez pas ce qui vous regarde, mon jeune monsieur. Ce Pelo Rouan a parlé de vengeance, et il a l'air d'un terrible homme!

Didier sourit encore et fit un geste d'insoucieuse bravade.

— A demain, mon brave garçon! dit-il au lieu de répondre.

Jude prit un sentier de traverse et perdit bientôt de vue le convoi. Le soleil était couché depuis quelques minutes à peine, mais il faisait nuit déjà sous les sombres voûtes de la forêt. Les clairières seules montraient leurs ajoncs, illuminés par cette lueur chatoyante que le crépuscule du soir laisse au zénith. Jude s'en allait à pas lent, la tête tristement baissée. Il avait donné son cheval à un soldat. Le bon écuier sentait son courage l'abandonner en même temps que l'espoir. Pour

quoi chercher encore lorsqu'on est sûr de ne point trouver. Jude avait besoin d'évoquer le souvenir vénéré de son maître pour garder quelque énergie à sa volonté chancelante. Un péril à braver l'eût trouvé fort ; s'il n'eût fallu que mourir, il serait mort avec joie ; mais il n'y avait rien, ni péril à braver, ni mort à affronter. Tremi n'aurait point le bénéfice des efforts tentés : à quoi bon combattre ?

Jude, après avoir cheminé quelque temps sans but, prit la route de la loge du charbonnier Belo Rouan. — Nous causerons de Tremi, se disait-il en soupirant ; peut-être aura-t-il appris quelque chose depuis hier.

Jude n'avait pas fait vingt pas dans cette direction nouvelle lorsqu'un bruit sourd, lointain encore, mais familier à son oreille de vieux soldat, arriva jusqu'à lui. C'était évidemment le bruit produit par la marche d'une nombreuse foule, dont les pas étouffaient sur la mousse de la forêt. Jude s'arrêta. Ce ne pouvait être l'escouade des sergents de Rennes, car les pas venaient du côté opposé à la ville, et avançaient plus rapidement que ne fait d'ordinaire une troupe soumise aux règles de la discipline. Jude devinait rarement ; il en était encore à s'interroger, lorsque l'agitation des branches des taillis lui annonça l'approche de cette mystérieuse armée. Il n'eut que le temps de se jeter de côté sous le couvert.

Au même instant, une cohue pressée, courant sans ordre, mais à bas bruit, fit irruption dans le sentier que Jude venait de quitter. A la douteuse clarté qui régnait encore, le vieil écuyer tâcha de compter, mais il ne put. Des hommes passaient par centaines et incessamment d'autres hommes sortaient du fourré. C'était un spectacle étrange et fait pour inspirer l'effroi, car aucun de ces hommes ne montrait son visage aux derniers rayons du crépuscule. Tous avaient la figure couverte d'un masque de couleur sombre, tous, hormis un seul qui portait au contraire un masque blanc comme la neige, au milieu duquel reluisaient deux yeux ronds et incandescents, comme les yeux d'un chat-pard.

Ce homme, qui était de grande taille, mais de bizarre tournure, marchait le dernier. Lorsqu'il passa devant Jude, il se trouvait en arrière d'une cinquantaine de pas sur ses compagnons, et le vieil écuyer le vit avec étonnement faire, sans effort apparent, deux ou trois bonds réelle-

ment extraordinaires, qui le portèrent en quelques secondes à l'arrière-garde de la fantastique armée.

Jude demeura plusieurs minutes comme ébahi. Au bout de ce temps, sa lente intelligence ayant accompli le travail qu'une autre aurait fait de prime saut, il conjectura que ces sauvages soldats étaient les Loups. — Mais où allaient-ils en si grand nombre et armés jusqu'aux dents ? Jude se fit cette question, mais il n'y répondit point tout de suite, bien que les Loups, chuchotant entre eux, eussent prononcé en passant près de lui plus d'un mot qui aurait pu le mettre sur la voie.

Il poursuivit sa route, tout pensif et fort intrigué, vers la demeure de Belo Rouan. Tandis qu'il marchait par les sentiers redevenus déserts de la forêt, son esprit travaillait, et les vagues paroles surprises çà et là aux Loups qui passaient, lui revenaient comme autant de menaces.

La loge de Belo Rouan était fermée. Jude frappa de toute sa force à la porte close ; personne ne répondit.

— C'est étonnant, pensa-t-il, entremêlant sans le savoir le désappointement présent et l'objet de sa récente préoccupation. Ce singulier personnage, masqué de blanc qui marchait le dernier, avait des yeux semblables à ceux que je vis briller hier dans les ténèbres de cette loge... Ouvrez, mon compagnon, ouvrez à l'écuyer de Tremi !

Point de réponse. Seulement, de l'autre côté de la loge, d'autres coups se firent entendre, comme pour raitter ou imiter ceux qu'il distribuait libéralement à la porte. Jude fit le tour de la cabane. Un rayon de lune, égaré à travers les branches des arbres, lui montra une petite fenêtre, fermée de forts volets qui s'agitaient sous l'effort d'une main cherchant à les ébranler à l'intérieur. Au moment où Jude ouvrait la bouche pour répéter sa requête, l'un des volets, violemment arraché, tomba auprès de lui. En même temps, une forme de jeune fille, dont la lune éclairait vaguement les exquises proportions, monta sur l'appui de la fenêtre, sauta aux pieds de Jude avec une légèreté de sylphide, et demeura un instant à genoux, les bras tendus vers le ciel.

— Sainte Vierge de Mi-Forêt, je vous remercie ! murmura la jeune fille avec une ardente dévotion. Protégez-le, protégez-le !.. Si je le sauve,

Notre-Dame, je vous donnerai un cierge... et une couronne... et ma croix d'or... et tout ce que j'ai, bonne Vierge!

Elle se signa, baisa une petite médaille suspendue à son cou, se releva d'un bond et disparut comme une biche sous le taillis.

Elle n'avait point aperçu Jude.

—Fleur-des-Genêts ! dit le bon écuyer que ces diverses et inexplicables péripéties jetaient dans un complet abasourdissement. Qui veut-elle sauver?... Et les autres... qui veulent-ils attaquer ?

La lumière jaillit presque toujours de l'extrême confusion. Jude se pressa le front de ses deux mains, comme pour en faire sortir une pensée vague, obscure, dont il sentait instinctivement l'importance et qu'il ne pouvait formuler. Au bout de quelques minutes, il se redressa brusquement et laissa tomber ses bras le long de son corps. La pensée avait jailli ; la lumière s'était faite dans les ténèbres de sa cervelle : il comprenait.

—Didier ! s'écria-t-il d'une voix brève et coupée ; elle l'aime ; Pelo Rouan le déteste ; elle veut le sauver ; il veut le tuer... Et les Loups... Par le nom de Trem ! il y aura quelqu'un pour le défendre !

Et il se prit à marcher à pas de géant dans la direction de la Tremlays. Il semblait avoir retrouvé l'agilité de ses jeunes années, et perceait droit devant soi, au milieu des plus épais fourrés comme un sanglier au lancer. En ce moment, pour la première fois, il sentait quelle puissance avait prise au fond de son cœur son attachement pour le jeune capitaine, son nouveau maître. A cette honnête et fidèle nature il fallait un homme à qui se dévouer, et le souvenir de Trem ! ne suffisait pas à satisfaire l'éternel besoin d'obéir et d'aimer qui constituait, chez Jude, presque tout l'homme moral.

En arrivant à la grille du parc de la Tremlays, Jude était plus inquiet encore qu'au départ, car son flair de fils de la forêt lui révélait la présence d'une immense embuscade. Il sentait, d'instinct, que le château était entouré de mystérieux ennemis. Tout était tranquille encore néanmoins, et Jude demeura indécis, n'osant peser sur la corde qui mettait en mouvement la cloche de la grille. Qu'il entrât par là ou par la maîtresse porte, donnant sur la cour du château, il y avait pour lui danger pareil d'être reconnu ; or, Jude ne s'appartenait point, et son zèle pour le capitaine

ne pouvait lui faire oublier entièrement et si vite qu'il avait juré de donner sa vie à Trem !. Heureusement, tandis qu'il hésitait, il vit briller la lumière d'une lanterne à travers les arbres, et bientôt il distingua l'imposante tournure de dame Goton, qui, la pipe à la bouche, et à la main, un énorme trousseau de clés, s'en venait voir, suivant sa coutume, si toutes les portes étaient bien closes.

Dame Goton et Jude étaient trop bons amis pour que le lecteur conserve la moindre inquiétude touchant le terme de l'embarras du vieil écuyer. Nous laisserons la femme de charge l'introduire avec tout le mystère désirable, et nous réclamerons place à table dans le salon à manger de M. Hervé de Vaunoy.

Le souper était copieux et bien ordonné. Béchameil, qui avait dormi sur sa rancune et n'était point fâché d'ailleurs de veiller personnellement au salut de ses cinq cent mille livres, faisait grand honneur à une seconde édition de son fameux blanc-manger, qu'il avait revu et corrigé pour la circonstance. Le vin était excellent ; l'officier du roi qui commandait les sergents de Rennes se trouvait être un joyeux vivant ; Didier lui-même accueillait avec plus de bienveillance l'hospitalité empressée de Vaunoy. Une seule chose manquait au festin, c'était la présence d'Alix, retenue en son appartement par la fièvre délirante qui ne l'avait point quittée depuis la veille. Mais Alix, il faut le dire, était merveilleusement remplacée par sa tante, M^{lle} Olive de Vaunoy, laquelle tenait le centre de la table et faisait les honneurs avec une grâce qu'il ne nous est point donné de savoir décrire.

Parmi les valets qui servaient à table, nous citerons maître Alain et Lapière, Vaunoy ne les perdait pas de vue, et, tout en faisant mille caresses au jeune capitaine, il paraissait accuser ses deux suppôts de lenteur, et contenait difficilement son impatience.

Le premier service avait été enlevé pour faire place aux rôtis et à la pâtisserie, qui, placée au centre de la table, s'entourait d'un double cordon de plats de dessert. On versait les vins du Midi, ce qui semblait causer à Béchameil et à l'officier rennais une fort notable satisfaction.

Didier tendit son verre par-dessus son épaule. Ce fut Lapière qui versa. Vaunoy et lui échangeèrent un rapide coup d'œil. Mais au moment de porter le verre à ses lèvres, Didier se tourna

brusquement et regarda Lapierre en face. Le saltimbanque émérite soutint parfaitement ce regard, et demeura, sans sourciller, à la position du laquais derrière la chaise de son maître. Didier répandit ostensiblement le contenu de son verre sur le parquet, et fit à Lapierre un signe impérieux de s'éloigner, ce que celui-ci exécuta aussitôt en s'inclinant avec un feint respect.

Vaunoy était devenu pâle.

— Notre vin de Guyenne ne plait pas au capitaine Didier ? demanda-t-il en s'efforçant de sourire. — Ne parlez pas ainsi, monsieur mon ami, interrompit Béchameil qui cherchait un bon mot depuis le potage, ou M. le capitaine vous actionnera en calomnie devant notre parlement.

Cela dit, Béchameil crut devoir éclater de rire.

— Monsieur de Vaunoy, répondit le capitaine avec une froide politesse, veuillez m'excuser, s'il vous plait... Veuillez surtout faire en sorte que cet homme ne m'approche jamais... J'ai mes raisons pour parler ainsi, monsieur de Vaunoy. — Sortez, Lapierre ! dit le maître de la Tremlays ; mon jeune ami, ajouta-t-il, choisissez, je vous supplie, entre tous mes valets. Vous plait-il être servi par mon majordome en personne ?

C'était littéralement tomber de Charybde en Sylla, car Lapierre, en sortant, avait remis au majordome le flacon qu'il tenait à la main. Didier salua légèrement, en signe d'acquiescement, et tendit son verre à maître Alain, qui l'emplit jusques aux bords.

— A la santé du roi ! dit le maître de la Tremlays en se levant.

Tous les convives l'imitèrent, excepté M^{lle} Olive, que sa qualité de dame dispensait de ce mouvement.

— A la santé du roi ! répéta Didier, qui but son verre d'un trait.

Un imperceptible sourire vint à la lèvre d'Hervé de Vaunoy. Il fit un signe à maître Alain, qui lança par la fenêtre le flacon qui avait servi à remplir le verre de Didier. Nul ne remarqua cet incident, et le souper se poursuivit comme si de rien n'était.

Au bout de quelques minutes, Didier cessa tout à coup de répondre aux gracieuses prévenances dont l'accablait M^{lle} Olive. Sa tête oscilla lourdement sur ses épaules ; ses paupières battirent comme pour chasser un irrésistible sommeil. Olive, scandalisée, rentra en un digne silence ;

ce qui permit au capitaine de s'endormir tout à fait

— Saint-Dieu ! dit Vaunoy, notre jeune ami n'est pas aimable ce soir. Il jette notre vin et s'endort à notre barbe... Lui auriez-vous conté une histoire, mademoiselle ma sœur ?

Olive se pinça les lèvres et foudroya son frère du regard.

— Cela n'expliquerait pas pourquoi il a répandu son vin de Guyenne, dit Béchameil avec son habituelle naïveté. — Nous lui passerons tout cela en faveur de son titre d'officier du roi, reprit joyeusement le maître de la Tremlays, et nous pousserons l'attention jusqu'à le faire emporter dans son fauteuil, afin de ne point troubler son sommeil.

Deux valets, en effet, soulevèrent le siège de Didier et l'emportèrent, toujours dormant, à sa chambre. Cela réjouit fort M. de Béchameil et l'officier rennais, qui jura sur son honneur que M. de Vaunoy savait exercer l'hospitalité dans les formes. Didier ne s'éveilla point durant le trajet. Les deux valets le déposèrent, endormi, sur son lit, et se retirèrent.

Une heure après, environ, un bruit terrible se fit autour du château. Les portes furent attaquées toutes à la fois et brisées d'autant plus facilement qu'il ne se présenta personne pour les défendre. Par une fatalité singulière, sergents et soldats de la maréchaussée se trouvaient casernés dans une grange qu'on avait fermée en dehors. Une seule personne fit résistance ; ce fut la vieille Goton qui, après avoir inutilement essayé de relever le courage de maître Simonnet et des autres valets de Vaunoy, saisit bravement un mousquet, et fit le coup de feu par la fenêtre de la cuisine.

Au moment où l'on entendit les premiers bruits de cette attaque inopinée et furieuse, Vaunoy était dans son appartement, avec maître Alain, Lapierre et deux autres valets armés.

— Voici l'instant ! dit-il avec un certain trouble dans la voix ; il dort et vous êtes quatre... Saint-Dieu ! ne me le manquez pas cette fois. — Je m'en chargerai tout seul reprit Lapierre, et, en vérité, ce jeune fou prend à tâche de me donner envie de le tuer... Voilà deux fois qu'il me foule aux pieds depuis hier... La vengeance m'importe peu, mais j'aurai un certain plaisir... — Trêve de paroles ! interrompit Vaunoy ; à vous le capitaine ; à moi les Loups !...

Les quatre estafiers s'engagèrent dans le long corridor qui conduisait à la chambre de Didier. Lapierre marchait le premier, épée nue dans la main droite, poignard dans la gauche. Maître Alain venait le dernier, ce qui lui donna occasion de dire, sans être aperçu, un mot à sa boutteille carrée.

— Attention ! dit Lapierre en arrivant à la porte ; je vais frapper. S'il s'éveille, par le plus grand de tous les hasards, vous me soutiendrez.

Il entra. Une obscurité profonde régnait dans la chambre de Didier. Lapierre s'avança doucement, et, lorsqu'il se crut à portée du lit, il leva son épée... Une autre épée arrêta la sienne dans l'ombre. Lapierre recula étonné.

— Lève ta lanterne, Jacques ! dit-il à l'un des estafiers.

Celui-ci obéit et ses quatre assassins aperçurent, debout, devant le lit de Didier endormi, un homme de grande taille, qui, droit et ferme sur la hanche, présentait la pointe de son épée nue. Le vieux majordome poussa un cri de surprise.

— Saint-Jésus ! dit-il, garde à nous !.. Je le reconnais, cette fois... nous ne sommes pas trop de quatre... c'est Jude Leker, l'ancien écuyer de Nicolas Tremblé.

XXXI. — QUATRE CONTRE UN.

Jude avait été introduit, comme nous l'avons dit, par la vieille femme de charge, et avait attendu son maître sur son lit de camp qui se trouvait en un coin de la chambre. Il s'était fort étonné lorsqu'il avait vu Didier, endormi, apporté par deux valets, et son inquiétude avait redoublé ; mais il était resté coi, afin de n'être point aperçu. A plusieurs reprises, quand les valets furent partis, il appela son maître à voix basse. Celui-ci, plongé dans un sommeil de plomb, n'eut garde de lui répondre. Le breuvage que lui avait versé maître Alain durant le souper était un narcotique puissant, mélangé à forte dose au vin de Guyenne, si bien apprécié par M. de Béchameuil.

Ce silence obscur mit une lugubre appréhension dans l'esprit de Jude. — C'est étrange ! pensa-t-il. Serait-ce un cadavre que ces hommes viennent d'apporter ?

Il se leva doucement et posa sa main sur le cœur du jeune homme qui battait fort tranquillement. — Il dort ! se dit Jude avec un soupir de

soulagement. Que Dieu lui donne un long et tranquille sommeil.

Ce souhait devait être rempli outre mesure. Au moment où Jude regagnait sa couche, le fracas de l'attaque éclata de toutes parts. Le vieil écuyer prit son épée, et se tint prêt à tout événement. Au bout de quelques minutes, il entendit un bruit de pas dans le corridor et saisit quelques mots de la conversation des quatre assassins. — Il faut pourtant l'éveiller, se dit-il ; capitaine ! capitaine !

Ce disant, il secoua rudement Didier, qui demeura inerte et comme mort. Le brave écuyer, de guerre lasse, prit son parti et se plaça devant le lit. — Si c'est Pelo Rouan, pensa-t-il, je l'adjurerai au nom de Tremblé ; et d'ailleurs, Pelo Rouan ne frappera pas un homme endormi... Mais si ne n'est pas Pelo Rouan ?...

En guise de réponse à cette embarrassante question, Jude tira son épée et se mit en garde. Au même instant, la porte fut ouverte et donna passage aux estafiers de Vaunoy. Pour être plus vieux de vingt ans, Jude Leker n'avait point perdu cette robuste et martiale apparence qu'il avait donné jadis à réfléchir aux roués de la suite du régent. Dans la position qu'il avait prise devant le lit du capitaine, sa grande taille se développait dans toute sa hauteur et montrait à la vacillante clarté de la lanterne, le vigoureux dessin de ses formes athlétiques. Sur son visage régnait ce calme profond qui, lorsqu'un homme est en face du péril, annonce une détermination indomptable. Son regard restait lourd, presque apathique, et chacun de ses muscles gardait une immobilité parfaite.

Au seul nom de Jude, Lapierre avait cru deviner une alarmante complication. La présence de l'ancien écuyer de Tremblé auprès du capitaine rendait plus irrévocable, s'il est possible, l'arrêt de mort qui pesait sur ce dernier, car cette réunion avait quelque chose de providentiel et donnait une force nouvelle aux motifs que Vaunoy avait le redouter Didier. Le premier mouvement de Lapierre fut donc d'ordonner l'attaque, mais un coup d'œil jeté sur la ferme et menaçante attitude du vieil écuyer retint cet ordre sur sa langue. Il connaissait de réputation Jude, qui avait passé autrefois pour le plus vaillant homme d'armes du pays rennais, et ce qu'il voyait de lui n'était point fait pour démentir sa renommée. Jude était seul ; mais, des quatre estafiers, deux étaient des valets

pris pour faire nombre, le troisième, maître Alain, vicillard débile et usé par une ivrognerie de chaque jour, chancelait déjà sous le poids d'une ivresse fort avancée; le quatrième enfin qui était Lapière en personne, pouvait, poussé à bout, ne pas être un adversaire à dédaigner; mais la guerre n'était point son fait en définitive, et il ne combattait jamais qu'au pis aller.

De sorte que les forces ennemies, sans se balancer exactement, n'étaient pas non plus trop inégales. Maître Alain était sur le flanc de Jude, à bonne distance, il est vrai; Lapière faisait face, et les deux valets se trouvaient entre ce dernier et le majordome. Lapière baissa son épée, et remit son poignard à sa ceinture, après avoir hésité quelques instants. Tandis qu'il hésitait, ses sourcils s'étaient légèrement froncés, mais il reprit bientôt son air d'insouciance. — Mon compagnon, dit-il à Jude d'un ton délibéré, le vénérable maître-d'hôtel de la Tremlays prétend vous reconnaître pour un ancien serviteur de la maison. A ce titre, je me déclare fort joyeux de faire votre connaissance... Voulez-vous, s'il vous plaît, nous livrer passage, afin que nous puissions accomplir notre tâche?

Jude ne répondit point et demeura immobile.

— Mon compagnon, reprit Lapière, nous sommes quatre et vous êtes seul... En outre, si vous voulez prendre la peine d'ouvrir vos oreilles, vous ne douterez point que nous n'ayons dans le château de nombreux auxiliaires.

Le fracas redoublait en effet. Les Loups avaient fait irruption à l'intérieur. C'était un vacarme assourdissant, qui eût réveillé la mort. Pourtant le capitaine dormait toujours.

— Mon compagnon, dit pour la troisième fois Lapière, qui prit un ton caressant et envoya un rapide coup d'œil à ses gens, je serais fâché d'esser envers vous de violence, mais...

Il n'acheva pas. Les cinq épées lancèrent à la fois cinq gerbes d'étincelles. Il y eut un court cliquetis. Maître Alain tomba sur ses genoux en poussant un gémissement sourd, et l'un des valets mesura le sol au milieu d'une mare de sang. Jude, qui s'était fendu deux fois coup sur coup, se remit en garde. Lapière recula ainsi que le second valet. Le mauvais succès de la traîtreuse attaque qu'il avait tentée au moment même où il semblait vouloir parlementer, le déconcerta quelque peu et il jeta un piteux regard sur ses compagnons

hors de combat. — Vertueuse ! grommela-t-il, ce n'est pas trop de quatre, en effet... Lève ta lanterne, Jacques.

La lumière tomba d'aplomb sur le fruste-ar-corps de Jude, et Lapière poussa un cri de joie. Le vieil écuyer restait droit et ferme; mais son sang coulait abondamment par trois blessures. L'assaut n'était pas aussi mauvais que Lapière l'avait cru d'abord.

— Il ne s'agit que d'attendre, reprit celui-ci, qui recouvra aussitôt sa froide insouciance; du diable s'il reste un quart d'heure debout avec ces trois saignées... Attention, Jacques? il est à nous. Fais comme moi; accule-toi au mur et reste en garde... Quand ce brave garçon tombera, nous achèverons notre besogne.

Jacques obéit. Lapière et lui s'accablèrent au mur. Maître Alain et l'autre valet gisaient à terre sans mouvement et morts, seivant toute apparence. Jude envisagea sa situation avec tout le calme de son stoïque courage: sa situation était désespérée; il se sentait faiblir de minute en minute; ses forces s'en allaient avec son sang. Une fois, le bruit que faisaient les Loups s'approcha dans la direction de la chambre; Jude eut une lueur d'espoir.

— Pêlo Rouan ! cria-t-il : au secours!

Il aimait mieux un ennemi loyal que ces misérables, soudoyés pour assassiner. Mais le bruit s'éloigna, et Pêlo Rouan ne vint pas.

— Ho! dit Lapière, le charbonnier se mêle-t-il aussi de protéger l'orphelin !.. Heureusement il est à trop bonne distance pour entendre... et, puisque ce brave garçon appelle ainsi les absents, c'est signe que sa cervelle déluge... il a chancelé, sur ma foi!

Jude se redressa vivement, mais Lapière ne s'était point trompé, il avait chancelé.

— Ah ça ! murmura l'ancien saltimbanque, c'est un taureau que cet écuyer ! il a déjà perdu plus de sang qu'il n'y en a dans mes veines, et il est encore debout. Si l'autre allait finir son somme, nous serions ici à terrible fête.

Jude pâlassait et baletait.

— Éveillez-vous, monsieur le capitaine ! cria-t-il d'une voix affaiblie déjà. Éveillez-vous !

— Pourquoi ne pas lui donner le nom de son père, mon compagnon ? demanda Lapière avec ironie. Allons ! ne te gêne pas... Ce nom

prononcé en ce lieu, aurait peut-être une vertu magique...

Jude ne comprenait point. Il mit la main sur l'une de ses blessures afin d'arrêter le sang ; mais Lapierre, impitoyable et pressé d'en finir, simula une attaque qui le força de se remettre en garde. Le sang coula de nouveau.

— Éveillez-vous, monsieur, éveillez-vous ! cria encore Jude, qu' s'appuya, épuisé, aux colonnes du lit.

Didier dormait toujours. Jude, à bout de forces, lâcha son épée, glissa le long du lit et tomba dans son sang.

— Dieu n'a pas voulu que je mourusse pour Trem ! murmura-t-il avec un douloureux regret.

— Et pour qui donc, mon brave garçon ? s'écria Lapierre en éclatant de rire. Est-ce que que, par hasard, tu ne saurais pas ?.. Ce serait une excellente plaisanterie !

Un méchant sourire crispa la lèvre du saltimbanque tandis qu'il parlait ainsi. Il s'approcha de Jude qui respirait avec effort et ne bougeait plus.

— Mon compagnon, dit-il en lui tâtant le pouls, tu as encore trois minutes à vivre pour le moins. Veux-tu que je te conte une histoire ?.. Bien, bien ! qui ne dit mot consent, et je suis sûr que tu as très-grand désir d'entendre mon histoire... Retiens-toi de mourir, cela va t'amuser... Un soir, figure-toi, je passais par la forêt de Rennes. J'étais charlatan de mon métier et j'avais besoin d'un enfant... Ton pouls a l'air de vouloir s'éteindre : un peu de patience, que diable !... sur le revers d'un fossé, j'aperçus une jolie petite créature emmaillotée de peaux de lapins. Je laissai les peaux de lapins, mais j'emportai l'enfant qui faisait justement mon affaire. Une fois à Paris... Aurais-tu dessein de me fausser compagnie ? j'abrège... Cet enfant grandit ; le hasard le fit échapper à ma tutelle ; il devint page de M. le comte de Toulouse, puis gentilhomme de sa chambre, puis... A la bonne heure, voici ton pouls qui recommence à battre comme il faut... Puis capitaine de la maréchaussée... Devines-tu ?

Une légère et fugitive rougeur monta au visage de Jude, qui néanmoins demeura immobile et garda ses yeux fermés.

— Tu ne devines pas ? reprit Lapierre. Hé bien ! je vais te mettre les points sur les i, afin que tu t'en ailles content dans l'autre monde. Cela t'expliquera en même temps pourquoi nous

sommes ici de la part d'Hervé de Vaunoy... L'enfant que je trouvai dans la forêt avait nom Georges Trem !.

A peine Lapierre avait-il prononcé ce nom qu'il poussa un cri de rage et de douleur. Un mouvement d'incommensurable joie venait d'emplir le cœur de Jude et galvanisait son agonie. Le bon écuyer, retrouvant vie pour un instant au nom adoré du fils de son maître, avait étreint, par un suprême effort, la gorge du saltimbanque qu'il tenait renversé sous lui.

— Au secours, Jacques ! râla celui-ci.

Jacques s'avança, mais pas assez vite. Jude avait ramassé son épée et la plongea de toute sa force dans la poitrine de Lapierre. Puis s'appuyant d'une main aux colonnes du lit, il reçut le choc du dernier valet.

C'était encore un champion redoutable que Jude Leker à sa dernière heure. Le valet, grièvement blessé dès les premières passes, jeta son arme et s'enfuit. Jude se traîna jusqu'à la lanterne qui, éteinte à demi et oubliée par terre, éclairait d'une lueur faible et intermittente les résultats de cette scène de carnage. Il la prit, ranima sa flamme, et, s'aidant de ses mains, il regagna le lit où Didier, subissant toujours l'effet du narcotique, dormait son léthargique sommeil. Ce fut avec une peine infinie que le bon écuyer, rassemblant tout ce qui lui restait de force, parvint à se relever. Il s'appuya d'une main sur les matelas, de l'autre il dirigea l'âme de la lanterne vers le visage de Didier.

Le capitaine était couché sur le dos, dans la position où l'avaient placé les valets de Vaunoy. Il n'avait point bougé depuis lors. La lumière de la lanterne tomba d'aplomb sur ses traits hardis et réguliers.

Jude se mourait, mais sa joie atteignait au délire. Il contempla un instant Didier endormi. Une extatique allégresse illumina sa simple et honnête physionomie, tandis que deux larmes brûlantes sillonnaient lentement le hâle de ses joues.

— C'est lui, murmura-t-il enfin ; que Dieu le sauve et le bénisse ! Voilà bien le beau front de Trem ! et ces yeux fermés, je m'en souviens maintenant, sont bien les yeux d'un Breton... bardis et hautains !.. Oh ! c'est un beau soldat que le dernier fils de Trem ! C'est un digne rejeton du vieil arbre... Si je l'avais reconnu plus tôt !..

Il prit la main de Didier et se pencha sur elle, ne pouvant la soulever jusqu'à sa lèvre.— Monseigneur!... mon fils! poursuivit-il avec une passion si ardente que les dernières gouttes de son sang loyal remontèrent à sa joue; éveillez-vous afin que je vous salue du vaillant nom de vos pères! éveillez-vous, enfant de Trem!... votre vie sera belle et glorieuse, désormais, monsieur Georges...

Il s'arrêta; son regard exprima une profonde terreur. — Mon Dieu! mon Dieu! cria-t-il d'une voix sourde; il dort et je vais mourir! Je vais mourir, emportant son secret, son bonheur... tout ce que Dieu vient de lui rendre!

Un amer désespoir avait remplacé l'allégresse de Jude. Il regardait son jeune maître avec des yeux découragés. La vie l'abandonnait; il le sentait, et c'était pour lui une accablante angoisse que de faire défaut pour ainsi dire au dernier Trem!, que de l'abandonner en ce moment suprême où un seul mot, prononcé et entendu, lui rendait fortune et noblesse. — Je ne veux pas mourir! reprit-il avec effort; ce serait trahison! Il faut que je vive pour le servir et pour l'aimer... Arrête-toi donc, mon sang: tu es à lui, tout à lui... Je deviens fou! Notre-Dame de Mi-Forêt, sainte mère du Christ, ayez pitié! Qu'il s'éveille ou que je vive un jour encore!.. Sainte Vierge! la mort est sur moi... j'ai peur!..

Le malheureux vieillard tremblait son agonie et avait besoin de ses deux mains pour se retenir aux couvertures du lit. Une minute se passa, durant laquelle il souffrit un martyre que nous n'essaierons pas de dépeindre. Puis ses mains glissèrent lentement le long des couvertures. — Éveille-toi! éveille-toi! râla-t-il... Écoutez!.. Écoutez-moi, mon aimé seigneur! Oh! vous m'entendez bien, n'est-ce pas?.. Il y a dans le creux du chêne de la Fosse-aux-Loups un parchemin et de l'or... Tout cela est à vous, Georges Trem!, à vous, moi, je suis un mauvais serviteur, je meurs quand vous auriez besoin que je vive... Pardonnez-moi!.. Pardonnez-moi!

Ses jambes fléchirent; il tomba pesamment à la renverse en prononçant une dernière fois le nom idolâtré de son jeune maître. Didier dormait toujours. Un silence de mort régna dans la chambre, durant quelques minutes. La lanterne, demeurée sur le lit, jetait encore, par intervalle, de tristes lueurs sur cette scène de

désolation. Tout à coup on entendit un long et retentissant bâillement. L'un des cadavres s'agita et se mit à étirer ses membres, comme on fait après un lourd sommeil. Ce cadavre était celui de maître Alain, le majordome, lequel n'avait d'autre blessure qu'un large trou fait à son pourpoint. Le vieux buveur était tombé au choc de Jude, et, moitié par frayeur, moitié par ivresse, il ne s'était point relevé. Or, on sait qu'un homme ivre, si poltron qu'il puisse être, s'endormirait à dix pas de la roue d'une locomotive. Maître Alain s'était endormi. En s'éveillant, son premier soin fut de donner une marque d'affection à sa bouteille carrée. Il ne se souvenait de rien. Après avoir avalé une ample rasade, il se leva, chancelant, et plus ivre que jamais. — Pourquoi diable suis-je hors de mon lit? se demanda-t-il.

Un coup d'œil jeté autour de soi lui rendit la mémoire. — Ho! ho! dit-il; la bataille est finie... Voici mon vieux compagnon Jude dans l'état où je le désirais... Et ce jeune coquin de Georges Trem!.. Il dort comme un bienheureux... Ma foi! je vais achever la besogne.

Il prit son poignard et s'avança laborieusement vers le lit, non sans dire un mot en chemin à sa bouteille, afin de se donner du courage. Au milieu de la chambre il trébucha contre le corps de Lapierre. — Tiens! gronda-t-il; le voilà qui dort aussi!.. Lapierre! viens m'aider, mon garçon!

Lapierre n'avait garde de répondre. Maître Alain se pencha sur lui et lui mit le goulot de son flacon carré dans la bouche. — En veux-tu? demanda-t-il suivant sa coutume.

L'eau-de-vie se répandit à terre. Maître Alain se releva. Il ne hoira plus! dit-il avec solennité.

Au moment où il arrivait à portée du lit, il s'arrêta pour écouter une voix douce, mais éplorée, qui chantait dans la cour, sous la fenêtre, un couplet de la romance d'Arthur de Bretagne. Joli moment pour chanter! murmura-t-il.

La voix s'interrompit et prononça tout bas, avec un accent désolé: — Didier! mon Didier! — Présent! dit en riant le majordome. Allons! un autre couplet!

La douce voix de jeune fille, comme si elle eût voulu obéir à cet ordre ironique, reprit cette partie de la complainte qui raconte les douleurs de la duchesse Constance de Bretagne, et chanta d'une voix pleine de larmes:

Elle cherchait, dans sa détresse,

La Spécresse

Où l'Anglais tenait enfermé

Son bien-aimé.

Puis elle dit encore :

— Didier! mon Didier!.. où es-tu P

Le vieux majordome, réduit à l'état d'enfant par son ivresse, s'approcha curieusement de la fenêtre pour voir la chanteuse; mais au même instant, la porte s'ouvrit, et une vive lumière inonda la chambre. Maître Alain se retourna. Il vit Alix de Vaunoy, pâle, l'œil égaré, tenant à la main un flambeau. Elle aussi prononça d'une voix étouffée les mêmes mots que la chanteuse : — Didier!.. mon Didier!

XXXII. — ALIX ET MARIE.

Alix de Vaunoy entra. Elle était pâle; son beau visage gardait les traces d'une cruelle souffrance. Ses yeux avaient ce regard morne et fixe que laisse après elle la brûlante exaltation de la fièvre. Au moment où le maître de la Tremlays avait donné le signal à ses quatre estafiers, Alix était couchée sur son lit et sommeillait péniblement. Autour d'elle étaient M^{lle} Olive, sa tante, la fille de chambre Renée et une autre servante. Le fracas de l'attaque des Loups vint réveiller Alix en sursaut et frapper d'épouvante les trois femmes qui la gardaient. M^{lle} Olive s'évanouit au premier coup de fusil et les deux servantes s'enfuirent, affolées par la frayeur. Alix demeura seule.

Son sommeil, si court et agité qu'il eût été, l'avait un peu calmée. Le bruit de l'attaque, en ébranlant son cerveau affaibli, fit surgir quelques vagues pensées, à peu près comme la secousse imprimée à un bassin d'eau trouble fait remonter les corps submergés à la surface. Elle eut souvenir de son entretien avec Lapierre et de la mortelle douleur qui avait torturé son âme. Elle prononça le nom de son père, puis le nom de Didier. Puis encore elle se leva lentement, jeta sur ses épaules un peignoir blanc, prit un flambeau et quitta sa chambre.

Il n'y avait personne pour la retenir. Dans le corridor elle rencontra plusieurs Loups, qui, maîtres du château, le traitaient en pays conquis; mais les Loups s'enfuirent à l'aspect de cette pâle figure, qui semblait de loin entourée d'un linceul. Ils la prirent pour un fantôme et

n'eurent garde de lui barrer le passage. Elle prit le chemin de la chambre de Didier.

On ne peut dire qu'Alix fût en état de somnambulisme. Elle était bien réellement éveillée; mais son intelligence flottait dans un milieu obscur : elle pensait comme on rêve. Lorsqu'elle ouvrit la porte du capitaine, seule, au milieu de la nuit, l'idée ne lui vint même pas que ce pût être un acte condamnable ou simplement es dehors des lois de la décence féminine. Malgré les demi-ténèbres où son esprit était plongé, elle savait qu'entre elle et Didier il existait un obstacle infranchissable, un abîme, rendu plus profond par les accablantes insinuations de Lapierre. Elle venait au secours d'un homme qu'elle aimait de passion grave, incurable, mais dépourvue d'espoir, nous dirions presque exempt de désirs. Par une tendresse instinctivement prévoyante, plutôt que par l'enchaînement logique de ses souvenirs et des affreux soupçons qui avaient précédé et amené sa fièvre, elle sentait que Didier était menacé, et elle venait.

La scène que nous avons mis si longtemps à raconter, dans le chapitre qui précède, n'avait réellement duré que quelques minutes, et lorsque Alix arriva au seuil de la chambre de Didier, le combat avait déjà pris fin. Elle entra, comme nous l'avons dit, en prononçant involontairement et sans le savoir peut-être le nom qui était incessamment au fond de son cœur. Le vieux majordome, stupéfait de cette apparition étrange, demeura immobile, et n'eut pas même la force de demander conseil à sa bouteille carrée. Alix, qui avait fait quelques pas sans le voir, l'aperçut enfin, et, de sa main étendue, lui désigna la porte. Le vieillard sortit aussi vite que put le lui permettre le saéchant état de ses jambes avinées.

Alix posa son flambeau sur la table et s'assit au pied du lit. Ses regards s'égarèrent dans l'obscurité du corridor, à travers la porte entrebâillée. La fièvre revenait et mettait un voile plus épais sur son esprit. — Quelle étrange odeur! dit-elle après quelques secondes de silence, pendant lesquelles son œil n'avait point cherché Didier. Il règne ici une atmosphère qui suffoque... Pourquoi ces hommes dorment-ils sur le carreau?.. Ils sont heureux de pouvoir dormir!.. Moi, je souffre, jusque dans mes rêves!..

Elle mit sa main sur son front et ses lèvres pâlies se prirent à sourire. — Didier, murmura-t-elle,

vous souvient-il des merveilleux bals de monseigneur le comte de Toulouse? nous dansions ensemble... toujours.... Et cet autre bal,... vous n'avez pu l'oublier,... chez mon père?...

Elle s'interrompit et frissonna de la tête aux pieds. — Toute la nuit reprit-elle, nous donnâmes nos cœurs à une folle joie... Mais le matin,... en sortant.... Ils mentent, Didier, ils mentent! Ce ne fut pas mon père qui dirigea le bras de l'assassin!

— Didier! mon Didier! cria dans la cour, sous la fenêtre, la voix de jeune fille que nous avons entendue déjà.

— Didier! répéta M^{lle} de Vaunoy en faisant effort pour ressaisir sa pensée fugitive; oui,... je suis venue pour lui;... où est-il?

Elle jeta son regard autour de la chambre, et aperçut le capitaine dormant auprès d'elle. Cette vue sembla éclairer soudainement son intelligence. — Je me souviens, dit-elle, je me souviens!.. Il y avait dans les paroles de ce misérable valet une terrible menace. Les assassins vont venir peut-être....

Elle tourna les yeux avec effroi vers la porte, et ses yeux rencontrèrent en chemin, sur le carreau, les trois prétendus dormeurs. En même temps l'odeur du sang vint de nouveau blesser son odorat. — Ils sont venus! s'écria-t-elle; est-il blessé?... Dieu soit loué! son sommeil est tranquille.... Mais qui donc a pu le défendre?

Elle prit le flambeau et l'approcha successivement des trois cadavres. Elle reconnut Lapierre, lequel gardait, mort, son cynique et insouciant sourire. Elle reconnut aussi l'autre valet. Le troisième visage, celui de Jude, était étranger à M^{lle} de Vaunoy. Elle le considéra un instant en silence; puis, se penchant tout-à-coup, elle mit un baiser à son front. — Que Dieu ait son âme! murmura-t-elle avec une passionnée gratitude; il est mort pour le défendre.... Chaque matin et chaque soir, dussé-je vivre cent ans, je dirai une prière en vue de son salut... Ils étaient trois contre lui,... davantage peut-être.... C'était un vaillant s-rviteur!

Elle se releva et revint vers Didier. — Je veux rester là, reprit-elle, jusqu'à son réveil;... ou n'osera pas le tuer devant moi.

Les Loups, cependant, continuaient de parcourir le château; les uns buvaient, les autres dévastaient. Le bruit du pillage et de l'orgie arrivait,

comme par bouffées, le long des corridors. Lorsque ce fracas se calmait, Alix entendait, sans trop y prendre garde, des sanglots de femme dans la cour. Parmi ces sanglots, elle crut saisir une seconde fois le nom de Didier, et son oreille s'ouvrit avidement.

— Il ne m'entend pas! disait la voix avec découragement; il ne reconnaît plus mon chant... Didier!.. c'est moi!..

Puis elle chantait parmi ses larmes :

Elle cherchait, dans sa détresse,
La forteresse
Où l'Anglais avait enfermé
Son bien-aimé.

Alix se précipita vers la fenêtre. La voix continua :

La nuit elle venait dans l'ombre
De la tour sombre.
Elle disait sous le grand murs
Arthur! Arthur!

— Marie! c'est Marie! dit Alix dont le cœur battit avec force; c'est Marie, qui l'aime aussi, et qui est aimée... c'est Marie, qui aurait le droit d'être ici à ma place et qui va me chasser!

— Didier!.. mon Didier! cria la voix épuisée.

— Son Didier, répéta M^{lle} de Vaunoy avec amertume; c'est vrai... Il est à elle... et moi... n'ai-je donc plus de force pour souffrir?

Elle ouvrit la fenêtre. — Marie! cria-t-elle.

La pauvre Fleur-des-Genêts s'était laissée tomber sur une pierre. Elle se releva vivement et reconut à la fenêtre éclairée les traits pâlis de M^{lle} de Vaunoy.

— L'avez-vous vu? demanda-t-elle.

— Il est là, répondit Alix en se tournant vers le lit.

La chambre de Didier était au premier étage. La fenêtre qui s'ouvrait sur la cour se trouvait entourée de vigoureuses pousses de vignes dont les branches bossues descendaient tortueusement jusqu'au sol. Fleur-des-Genêts s'élança, légère comme un oiseau. La vigne lui servit d'échelle. L'instant d'après elle sautait dans la chambre du capitaine.

— Où est-il? où est-il? s'écria-t-elle.

Alix lui montra le lit. Fleur-des-Genêts se mit à genoux au chevet de Didier.

— Comme je souffrais! dit-elle en essayant une larme qui n'avait pas eu le temps de sécher et qui

brillait au milieu de son sourire, il y avait bien longtemps que je criais et que je chantais, afin qu'il me reconnût; je tremblais d'être arrivée trop tard... Merci, Alix!.. merci, ma bonne demoiselle... Il dort... il ne sait pas que sa vie est en danger... — Et comment le sais-tu, toi, Marie? demanda M^{lle} de Vaunoy qui songeait à son père et avait peur. — Comment je le sais, Alix?.. Ne sais-je pas tout ce qui le regarde?.. Mais comme il est beau, voyez, Mademoiselle!

Les yeux des deux jeunes filles caressèrent en même temps le visage du capitaine.

— Oui, dit Alix tristement, tu es bien heureuse, Marie!.. Mais le danger qui le menaçait est-il donc connu dans la forêt? — C'est de la forêt que vient ce danger, Mademoiselle. Ils sont partis ce soir de la Fosse-aux-Loups pour tuer mon beau capitaine... C'est Dieu qui a permis que les Loups n'aient point trouvé encore la chambre où il repose, et il faut l'éveiller bien vite. — Les Loups! répéta M^{lle} de Vaunoy avec terreur; les Loups veulent-ils donc aussi l'assassiner? — Non, pas eux, mais un misérable dont l'ignore le nom, et qui leur a ouvert les portes de la Tremlays.. Mon père déteste le capitaine, parce qu'il est Français et que je l'aime... Mon père a dit : Je ne frapperai pas, mais je laisserai frapper... C'était dans notre loge qu'il disait cela hier, et moi j'écoutais derrière la porte de ma chambre. Je me suis jetée aux genoux de mon père; je l'ai prié en pleurant de me laisser sauver Didier : mon père m'a enfermée dans ma chambrette... J'ai bien pleuré!.. puis j'ai repris courage. Regardez mes mains, Alix, elles saignent encore. J'ai brisé les volets de ma fenêtre; j'ai sauté dehors et je suis accourue à travers les taillis... Mais les murs du parc sont bien hauts, ma chère demoiselle. J'ai donné mon âme à Dieu avant de les franchir, car je croyais que l'heure de ma mort était venue. Notre-Dame de Mi-Forêt a eu pitié de moi; mon beau Didier est sain et sauf, et je vous trouve veillant sur lui comme un bon ange...

Elle s'interrompit tout à coup en cet endroit. Un nuage passa sur son front. — Mais pourquoi veillez-vous sur lui, Alix? demanda-t-elle.

L'âme de Marie venait d'apprendre la jalousie. Ce fut un mouvement passager. Alix n'eut pas même besoin de répondre. Fleur-des-Genêts en effet, pour la première fois depuis qu'elle était

entrée, détourna son regard des traits chéris de Didier. Elle aperçut les trois cadavres et poussa un cri d'horreur.

— Notre-Dame de Mi-Forêt a eu pitié de toi, ma fille, répéta M^{lle} de Vaunoy d'un ton lent et grave. Deux de ces hommes qui sont maintenant devant Dieu étaient des assassins... je les connais... L'autre, que je ne connais pas, avait un cœur généreux et un bras vaillant... Plût au ciel qu'il vécût encore! car Didier n'est pas hors de péril... Ce sommeil étrange m'effraie, et je sais que les ennemis du capitaine sont capables de tout.

Marie prit la main de Didier et la secoua. — Éveillez-vous! dit-elle; éveille-toi! Il reste... immobile...

— J'ai lu par hasard, dans ces livres frivoles et mensongers dont ma pauvre tante fait ses délices, murmura Alix en se parlant à elle-même, que le lâche endort parfois le brave qu'il veut frapper à coup sûr... Pendant le souper... je n'étais pas là! Peut-être a-t-on versé au capitaine... Sans cela, tant de bruits divers ne l'eussent-ils pas réveillé? Mais voyez donc, Alix! criait Marie. Il ne bouge pas!

Elle devint pâle et frissonna de la tête aux pieds. — Ce sommeil ressemble à la mort! ajouta-t-elle. — Ce sommeil y pourrait mener, ma fille, répondit Alix dont les beaux traits avaient perdu leur jeune caractère et qui semblait avoir mûri de dix ans depuis la veille; es-tu forte? — Je ne sais... Au nom de Dieu! aidez-moi plutôt à l'éveiller. — Il ne s'éveillera pas; aide-moi à le sauver.

Fleur-des-Genêts, soumettant son esprit à l'intelligence supérieure de sa compagne, vint vers elle et l'implora du regard, attendant d'elle seule le salut de Didier. Alix souffrait cruellement et n'avait point le loisir de se reposer en sa souffrance. La vue de cette enfant dont l'amour heureux tuait son espoir, à elle, et qui ne s'en doutait pas seulement, torturait son âme sans y pouvoir jeter la haine ou l'envie, c'était une noble fille qui eût mérité un père meilleur. Elle se pencha sur Fleur-des-Genêts et mit à sa joue un baiser de mère. — Quand il t'aura faite sa femme, dit-elle, tu seras bonne et douce, n'est-ce pas? Pour son amour, tu lui donneras tout ton cœur... Oui... cela est mieux ainsi... Tu le rendras heureux. — Je ne vous comprends pas, Alix, répondit Marie; vous parliez de le sauver...

Mademoiselle de Vaunoy tressaillit. — Tu as

raison, dit-elle; hâtons-nous et appelle à toi ton courage, ma fille.

Elle passa rapidement le poignard de Jude à sa ceinture et donna celui de Lapière à Marie, qui ouvrait de grands yeux et ne devinait point le projet de sa compagne.—Tu es fille de la forêt, reprit Alix; tu sais monter à cheval; tu simes: tu dois être forte... Il nous faut agir en hommes, cette nuit, ma fille. Fais comme moi, et si dans les corridors une arme se lève sur Didier, fais comme moi encore, et meurs en le défendant.

Un feu héroïque brillait dans les yeux d'Alix tandis qu'elle parlait ainsi. Fleur-des-Genêts la contempla un instant, puis baissa la tête en silence.—As-tu peur? demanda mademoiselle de Vaunoy avec pitié.—Non, répondit Marie; mais je crois que vous l'aimez, Alix.

L'enthousiasme de celle-ci tomba comme par magie. — Tu crois que je l'aime! répéta-t-elle d'une voix étouffée; mais tu penses donc à toi, ma fille, en ce moment où peut-être il va mourir!... Tu crois que je l'aime!.. Mais je sais que tu l'aimes, toi, je sais qu'il t'aime, et je ne songe qu'à le sauver!... Écoute, Marie, depuis un an je suis bien malheureuse; mais je souffrirais trop si je te voyais indigne de lui... Je l'aimais! ajouta-t-elle avec une soudaine violence; je l'aimais avant toi, plus que toi... que t'importe? — Oh! vous êtes si belle! murmura la pauvre Fleur-des-Genêts en pleurant.

Alix avait l'œil sec. Elle appela sur sa lèvre un de ces sourires tout imprégnés de courageuse souffrance qui font aux faibles frayeur et compassion, tant ils accusent de douleur et de force. — Donne-moi la main, enfant, dit-elle. Il est à toi... je ne l'aime plus! — Mais lui?... — Il ne m'a jamais aimée!... Tiens! je te sacrifie mon dernier souvenir.

A ces mots, elle passa au cou de Didier endormi la médaille de cuivre qu'elle avait prise à Lapière la nuit où celui-ci avait tenté d'assassiner le jeune capitaine dans les rues de Rennes. Marie n'eut point le temps de voir en quoi consistait cette offrande, car Alix reprit aussitôt avec énergie:—À l'œuvre, maintenant, ma fille. Il faut que Didier s'éveille hors de la maison de mon père.

Alix, avec une vigueur dont nul n'aurait pu la croire capable, surtout en ce moment où elle venait de quitter le lit où la clouait la fièvre, souleva

les épaules de Didier et fit signe à Marie de prendre le capitaine par les pieds. Marie obéit passivement, comme un enfant qui suit, sans les discuter, les ordres de son maître. La couverture fut passée sous le corps de Didier, et les deux jeunes filles la prenant par les quatre coins, comme une civière, enlevèrent leur vivant fardeau. Elles fléchissaient sous le poids. Néanmoins, elles s'engagèrent résolument dans les longs corridors de la Tremlays. De toutes parts, on entendait les rires et les chants des Loups qui, par bonheur, sérieusement occupés à boire, ne troublèrent point la retraite de nos deux jeunes filles. Elles traversèrent sans obstacle les sombres galeries du château et arrivèrent au seuil de la cour, où elles déposèrent le capitaine, afin de reprendre haleine.

Fleur-des-Genêts haletait et tremblait, Alix respirait doucement et ne semblait point lasse. Sa compagne la contemplait avec une admiration mêlée d'effroi. Alix et Fleur-des-Genêts s'étaient connues dès l'enfance. Leur liaison ne se ressentait point de la différence de leur position sociale. Il y avait bien dans l'affection de Marie un peu de respect, mais ce respect était tout instinctif et n'avait rien à faire avec la fortune ou le rang de M^{lle} de Vaunoy. Quant à celle-ci, elle aimait réellement Marie, et comme son âme était noble entre toutes, un homme venant à se placer entre elle et sa pauvre compagne, ne put point changer son cœur. Peut-être, si le devoir n'eût point commandé, eût-elle défendu son bonheur, comme c'est le droit de toute femme; mais son sacrifice était fait dès longtemps, et il ne lui avait point fallu d'effort pour chérir sa rivale. Et pourtant elle aimait; elle aimait d'amour sérieux, profond et qui devait durer toujours. Fleur-des-Genêts, au contraire, n'avait jamais eu soupçon de la liaison passagère de Didier avec Alix. Si elle l'avait su, peut-être eût-elle repoussé bien loin les avances de la riche héritière de la Tremlays; car Marie avait l'ombrageuse fierté des élèves de la nature, et sa vie entière, d'ailleurs, se concentrait dans l'exclusive tendresse qu'elle portait à Didier. Or, depuis quelques minutes, le voile venait de se déchirer. Alix avait été sa rivale, et Marie sentait qu'Alix était supérieure aux autres femmes. N'avait-elle pas raison de craindre?

Les deux jeunes filles restèrent un instant immobiles, séparées par la longueur de la taille du

capitaine. Alix réfléchissait. Fleur-des-Genêts la regardait timidement aux rayons de la lune qui brillait de tout son éclat au ciel. — Qu'est cela ? demanda M^{lle} de Vaunoy en désignant un objet qui se mouvait dans l'ombre du mur. — C'est un cheval, répondit Marie. Pendant que j'étais dans la cour, un valet du maître de la Tremlays, votre père, est venu l'attacher auprès de la porte. — Nous n'aurons pas besoin de la clé des écuries, alors... Quant à celle de la porte extérieure, les gens de la forêt ont fait en sorte sans doute que nous puissions nous en passer... Encore un effort, ma fille !

Elles respirèrent leur fardeau, et, après bien des tentatives inutiles, elles parvinrent à placer le capitaine sur le cheval, et Marie, qui se mit en selle, le soutint dans ses bras. — Va, ma fille, dit Alix, tu l'aimes, tu sauras bien lui trouver un asile.

En ce moment de la séparation, Fleur-des-Genêts eut honte et regret de ses soupçons. Elle se pencha ; M^{lle} de Vaunoy la baisa au front. — Vous êtes bonne et généreuse, Mademoiselle, murmura Marie. Merci pour lui et pour moi.

Les Loups, avaient laissé, en effet, la porte ouverte. Alix frappa de la main la croupe du cheval, qui partit aussitôt.

— Que Dieu veuille sur lui ! dit-elle.

Puis elle s'assit, accablée, sur le banc de pierre qui est l'accessoire obligé de toute porte bretonne. Son bat était atteint ; sa force, toute facile et résultat d'une héroïque volonte, tomba comme par magie. Elle redevint ce qu'elle était une heure auparavant : une pauvre enfant, brisée par la fièvre et incapable de se mouvoir.

Maître Alain, cependant, quelque peu dégrisé par l'apparition de la fille de son maître, était allé rendre compte à M. de Vaunoy du résultat négatif de l'attaque nocturne tentée contre la personne de Didier. Le vieux majordome eut de la peine à trouver son maître. Celui-ci avait quitté son appartement aux premiers bruits de l'attaque, avait fait seller son cheval, le cheval sur lequel Fleur-des-Genêts et Didier galopent à l'heure qu'il est dans les allées de la forêt ; puis, confiant dans les perfides mesures prises pour réduire les gens de roi à l'impuissance, il s'était rendu au-devant des Loups, qu'il avait conduits de sa personne, au hangar où les voitures chargées d'argent se trouvaient à couvert.

Cela fait, il comptait enfoncer son cheval et courir d'une traite jusqu'à Rennes.

Son plan, pour être extrêmement simple, n'en était que plus adroit. Didier, assassiné pendant l'attaque par ses propres estafiers, passerait naturellement pour avoir succombé en défendant les fonds du fisc qui étaient à sa garde. Les Loups seuls, seraient, à coup sûr, accusés de ce meurtre, et lui, Vaunoy, arrivant le premier à Rennes pour porter cette nouvelle, ne serait pas le moins désolé de cette catastrophe qui enlevait ainsi, à la fleur de l'âge, un jeune officier de si grande espérance. Il n'y avait pas jusqu'à l'intrepidité connue de Didier qui ne dût ajouter une probabilité nouvelle à la version du maître de la Tremlays. Aussi ce dernier était-il parfaitement sûr de son fait. Sa seule inquiétude ou plutôt son seul désir était désormais de mettre une coupole de liesses entre lui et ses récents amis les Loups, dont il avait de fortes raisons de suspecter les intentions à son égard.

Après avoir fait pendant deux heures de vains efforts pour échapper à la surveillance de ces dangereux compagnons, il s'était enfin esquivé et gagnait à tâtons la porte de la cour pour trouver son cheval, lorsque maître Alain et lui se heurtèrent dans l'ombre. Aux premiers mots du majordome, Vaunoy fut frappé comme d'un coup de massue. Didier vivait. Tout le reste était peine perdue.

— Comment ! misérables lâches ! s'écria Vaunoy en blasphémant, vous n'avez pas pu ? Je jure Dieu que ce coquin de Lapiere... — Il est mort, interrompit Alain. — Mort ?.. Mais ce démon de capitaine s'est donc éveillé ? — Non... mais son valet que je n'avais pu reconnaître hier, était Jude Leker, l'ancien écuyer de Trem. — Jude Leker ! répéta Vaunoy qui fit le même raisonnement que Lapiere et en demeura écrasé, mais alors Georges Trem sait tout... et il vit ! — Ce n'est pas de ma faute, reprit maître Alain ; Jude Leker a été tué par les nôtres, je suis resté seul en face de ce Didier ou de ce Georges qui dormait comme une souche... — Hé bien ! Saint-Dieu ! Hé bien... — Au moment où j'allais faire l'affaire, j'ai vu une personne... — Qui ? interrompit encore Vaunoy en secouant la tête et brisant l'épaule du vieillard, Saint-Dieu ! qui a pu l'empêcher ?.. — M^{lle} Alix de Vaunoy, votre fille, répondit le majordome.

Hervé chancela comme un homme ivre.

— Ma fille ! balbutia-t-il, Alix !

Puis se redressant tout à coup :

— Tu mens ! s'écria-t-il avec fureur ; tu mens ou tu te trompes... Ma fille est sur son lit... Mais, Saint-Dieu ! dussé-je le frapper moi-même, je ne perdrai pas cette occasion, achetée au péril de ma vie !

Il écarta violemment le vieil Alain, qui resta collé à la muraille de la galerie, et s'élança vers la chambre de Didier. Il y avait cinq minutes à peu près qu'Alix et Fleur-des-Genêts l'avaient quittée. Le flambeau de M^{lle} de Vaunoy brûlait encore sur la table. Hervé, dont la cauteleuse et prudente nature était en ce moment exaltée jusqu'au transport, enjamba les trois cadavres, et se précipita sur le lit. Le lit était vide. — Échappé ! murmura Vaunoy d'une voix étranglée : et ma fille est venue !

Il arracha follement les draps du lit et les foula aux pieds dans sa délirante fureur. Puis il s'élança, tête baissée, vers la porte. Mais il ne passa point le seuil. Un bras de fer le saisit et le repoussa au dedans avec une irrésistible vigueur. Vaunoy releva la tête et vit, debout devant lui, cet étrange personnage masqué de blanc qui fermait la marche des Loups dans la forêt et dont le malheureux Jude avait admiré la merveilleuse souplesse. Vaunoy voulut parler, le Loup Blanc lui ferma la bouche d'un geste impérieux et s'avança dans la chambre à pas lents. — Toujours du sang là où tu passes, monsieur de Vaunoy ! dit-il d'une voix basse et menaçante.

Il prit le flambeau et examina successivement les trois cadavres. Lorsqu'il reconnut Jude, un douloureux tressaillement agita les muscles de son visage, sous la blanche fourrure qui le recouvrait. — Il avait promis de le défendre, murmura-t-il, c'était un Breton.

Puis il ajouta d'un ton lent et mélancolique :

— Il n'y a plus que moi pour servir Tremal vivant, ou chérir le souvenir de Tremal mort.

— Saint-Dieu ! dit à ce moment Vaunoy qui avait réussi à recouvrer quelque calme, je vous ai donné ce soir cinq cent mille livres en beaux écus, c'est bien le moins que vous me laissiez vaquer à mes affaires... livrez-moi passage, s'il vous plaît, mon compagnon.

Le Loup Blanc secoua sa préoccupation et regarda Hervé en face, à travers les trous de son

masque. Puis il se tourna vers la porte ouverte et fit un signe. Cinq ou six hommes armés se précipitèrent dans la chambre.

— A la Fosse ! dit le Loup Blanc.

Vaunoy se sentit enlever de terre et une large main s'appuya sur sa bouche pour l'empêcher de crier. Quelques minutes après, étendu sur un brancard, que portaient quatre hommes, au nombre desquels il crut reconnaître deux de ses propres valets, Yvon et Corentin, marqués de fourrures, Vaunoy faisait route vers la Fosse-aux-Loups.

XXXIII. — LA CHAMBRETTE.

Fleur-des-Genêts soutenait de son mieux le capitaine endormi sur la selle. Elle ne voulait point s'avouer à elle-même que la fatigue l'accablait ; mais elle n'était qu'une jeune fille, et ses forces défailaient rapidement. Par bonheur, si violent que fût le narcotique administré par maître Alain, son effet ne put résister longtemps au mouvement du cheval. Au bout de quelques minutes, les membres de Didier se raidirent et son corps entier éprouva de légères convulsions. — Mon Didier ! s'écria joyeusement Marie. Éveille-toi ! je t'ai sauvé.

C'était une de ces rares nuits où l'automne breton déride son sévère aspect et oublie d'agrafer son éternel manteau de brouillards. La lune pendait, brillante, au centre d'un ciel limpide. Une fraîche brise courait entre les troncs centenaires de l'avenue, et venait à l'odorat, tout imprégnée des âpres parfums de la glandée. Les hautes cimes des chênes se balançaient avec lenteur et harmonie, secouant çà et là sur les bruyères leurs couronnes humides de rosée. Certes, on pourrait difficilement se figurer un réveil à la fois plus fantastique et plus délicieux que celui qui attendait Didier. Pendant quelques secondes, le jeune capitaine crut poursuivre un rêve étrange. Il se sentait emporter par le galop d'un cheval et entendait vaguement à son oreille les sons d'une voix aimée. Ses yeux voulaient s'ouvrir ; mais il les tenait obstinément fermés pour garder son illusion.

Mais la brise de la forêt arrivait de plus en plus froide à son front, et chassait les dernières brumes de l'opium. Il se leva enfin sa paupière lourde, et aperçut le charmant visage de Fleur-des-Genêts penché sur le sien, et si proche que les

blonds cheveux de la jeune fille caressaient doucement sa joue. Il porta ses mains à ses yeux, étonné de la persistance de ce songe bizarre. Fleur-des-Genêts écarta sa main en se jouant, et il fut forcé de la voir encore.

— Est-ce donc bien toi ? murmura-t-il en se redressant sur la selle par instinct de cavalier, toi, ici, à cheval, à cette heure... avec moi ?

La voix du capitaine exprimait une stupéfaction si profonde que Marie ne put retenir un sourire.

— C'est bien moi, dit-elle ; je t'expliquerai ce mystère... N'éprouves-tu point quelque souffrance, Didier ?

Elle ne répéta point ce mot qu'un premier mouvement de triomphe lui avait arraché : je t'aisuvé. Ce sens si sûr, ce tact si exquis, que la nature donne aux filles de la solitude comme aux grandes coquettes de nos villes, lui enseignait la discrétion. Elle devinait ce que pour un soldat le péril a d'attrait, le devoir de puissance, et n'avait garde de révéler en ce moment ce qui venait de se passer au château. Didier aspirait fortement l'air de la nuit. La fraîcheur vivifiante de l'atmosphère et la force de sa constitution combattaient le malaise que laissait à tous ses membres l'énergivante action du narcotique. Néanmoins, il souffrait ; son crâne pesait à son cerveau comme un casque de plomb.

— Allons ! dit-il en essayant de secouer la torpeur pénible où il restait plongé en dépit de lui-même ; ceci m'a tout l'air d'un enlèvement ; mais je n'y joue pas le rôle ordinaire des officiers de sa majesté... Mettons pied à terre, Marie... Je ne sais... j'ai besoin de repos.

Ils avaient passé les derniers arbres de l'avenue, et le dôme de la forêt était sur leurs têtes. Marie se laissa glisser de la croupe du cheval et toucha le gazon.

— A merveille ! murmura Didier ; c'est toi qui me sers d'écuyer... Mais où donc ai-je mis mon esprit et ma force ?.. Soutiens-moi.

Il fit quelques pas en chancelant et s'affaissa au pied d'un arbre où il s'endormit aussitôt. Marie attira le cheval dans le taillis, mit la tête de Didier sur ses genoux et demeura immobile. Il était sauvé ; elle était heureuse et veillait avec délices sur son sommeil. Un quart d'heure à peine s'était écoulé, lorsqu'elle entendit un bruit de pas dans le sentier. Elle retint son souffle et vit d'a-

bord quatre hommes dont chacun portait le bras d'une civière où un cinquième individu était étendu garrotté. Ces quatre hommes marchaient en silence. Ils passèrent. Puis un sourd fracas retentit dans la direction de la Tremlaya, augmentant sans cesse et approchant avec rapidité. Marie, effrayée, traîna le capitaine au plus épais des buissons. Presque au même instant, la cohue des Loups envahit le sentier. Ils n'allaient plus en silence et tâchant d'étouffer le bruit de leurs pas, comme lorsque le pauvre Jude les avait rencontrés quelques heures auparavant. C'était un désordre, une joie, un vacarme délirants. Ils couraient, chantant ou devisant bruyamment. Sur leurs épaules, sonnaient galement de grossacs de toile tout pleins des pièces de six livres de M. l'intendant royal. La prise était bonne ; la nuit s'était passée en pillage et en orgie : c'était fête complète pour les bonnes gens de la forêt.

Les Loups étaient ivres et contents d'eux-mêmes autant que s'ils eussent fait œuvre pie. L'argent qu'ils emportaient doublait de prix à leurs yeux, pour avoir été volé au fisc, leur mortel ennemi, et nous pouvons affirmer qu'aucun remords ne troublait leur conscience.

Fleur-des-Genêts tremblait. Dans cette course folle, un soubressaut pouvait jeter quelqu'un des Loups hors de la route et lui faire découvrir le capitaine endormi ; or, d'après la conversation qu'elle avait entendue dans la loge entre Pelo Rouan et Yaumi l'envoyé des Loups, elle devait croire que ces derniers en voulaient à la vie de Didier. Tous passèrent sans encombre. A la suite de la cohue marchait encore ce personnage bizarre qu'on nommait le Loup Blanc dans la forêt. Loin de partager la joie de ses compagnons, il semblait triste, et courbait son visage masqué de blanc sur sa poitrine. Lorsqu'il passa devant Fleur-des-Genêts, la jeune fille tressaillit et tendit le cou en avant. — Serait-ce lui ? murmura-t-elle avec émotion et frayeur.

Le Loup Blanc disparut commes loupveteaux derrière un coude de la route.. Tout rentra bientôt dans le silence, et l'on n'entendit plus que la mystérieuse et fugitive harmonie qui descend, par une belle nuit, de la cime balancée des grands arbres d'une forêt. Les heures s'écoulaient. Ce fut seulement lorsque la brise, plus piquante, annonça le prochain lever du jour, que Didier vainquit sa léthargie. Il était perclus et



glacé. Ses membres raidis refusaient de se mouvoir. En s'éveillant, il s'étonna comme la première fois, et fit questions sur questions.

— Tu es avec moi, répondit Marie; voudrais-tu être ailleurs?... Viens. J'ai une chambrette bien close dans la loge de mon père. Je veux t'y donner asile. — Mais pourquoi ne pas aller au château? demanda Didier. Il y a en tout ceci un singulier mystère que je m'efforce en vain de comprendre... Mes idées sont confuses... Je me souviens vaguement qu'un irrésistible sommeil s'est emparé de moi hier à la table de M. de Vaunoy... Que s'est-il passé, Marie? je veux le savoir! — Tu sauras tout, répondit Fleur-des-Genêts en souriant; mais tes membres sont glacés, mon beau capitaine... Je ne veux pas te voir trembler ainsi; cela me donne froid jusqu'au fond du cœur... Viens, te dis-je. Je te coucherai dans mon lit et je veillerai sur toi... — Veiller sur moi! répéta Didier. — Comme on veille sur le chevet de ceux qu'on aime, s'empressa d'ajouter Marie; comme une mère veille auprès de son enfant. Mais, viens donc!

Elle entraîna Didier qui, vaincu par son engourdissement morbide, n'avait plus ni force ni

volonté. Tous deux se remirent en selle et le cheval galopa dans la direction du carrefour de Mi-Forêt. A une centaine de pas de la loge, Marie mit pied à terre. Reste là, dit-elle à voix basse; il ne faut pas que mon père te voie.

Elle s'avança doucement vers la loge. La porte était ouverte. — Mon père! dit Fleur-des-Genêts en allongeant sa jolie tête à l'intérieur. Personne ne répondit.

— Il n'est pas là! pensa la jeune fille avec joie. Dieu soit loué! Didier aura un abri!

Elle s'élança à la rencontre du capitaine qu'elle prit par la main. Tous deux gagnèrent la loge.

— Chut! murmura Marie; marche doucement...

Ils franchirent la sombre salle basse où nous avons assisté à l'entrevue de Jude et de Pelou Rouan, puis Marie ouvrit la porte de sa chambrette et poussa Didier à l'intérieur. — Maintenant, dit-elle en fermant la porte en dedans, nous sommes en sûreté!.. Tu es sous ma garde, et jamais mon père ne vient ici.

Fleur-des-Genêts n'avait pas aperçu, en traversant la loge, deux yeux rouges et flamboyants briller derrière le tas de paille qui servait de

couche à Pelo Rouan. Tandis qu'elle passait, ces yeux rayonnèrent un plus sanglant éclat. Quand elle fut passée, ils changèrent brusquement de position et s'élevèrent de plusieurs pieds. C'est que Pelo Rouan, qui était étendu sur la paille, venait de se dresser sur ses genoux.

— Je remercie Dieu, murmura-t-il avec haine, de m'avoir donné des prunelles de bête fauve, des yeux qui voient dans la nuit... Je l'ai bien reconnu, le Français maudit !.. Il est là !.. Marie !.. pauvre fille !

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton de tendresse profonde et de paternelle pitié, ce qui n'empêcha point Pelo Rouan de décrocher le vieux mousquet suspendu au mur et d'y couler deux balles sur une copieuse charge de poudre. Cela fait, il visita soigneusement la batterie, sortit au dehors, et grimpa sans bruit aucun et presque sans efforts apparents le long du tronc droit et lisse d'un bouleau, planté devant la fenêtre de Marie et dont les branches passaient par-dessus la loge. Il s'assit sur l'une de ces branches, de telle façon que, caché par le tronc, il pouvait plonger son regard dans l'intérieur de la chambre de Marie.

En ce moment, la fenêtre était fermée. Pelo Rouan attendit immobile. Une demi-heure après, le ciel de l'orient prit une teinte rosée ; les ténèbres s'éclaircirent peu à peu et les oiseaux se prirent à chanter leur joyeuse chanson dans le feuillage. Fleur-des-Genêts vint ouvrir sa fenêtre. L'âme de Pelo Rouan passa dans ses yeux. Avant de rentrer dans l'intérieur de sa chambrette, Marie fit ce qu'elle faisait chaque matin. Elle s'agenouilla, joignit ses petites mains blanches sur l'appui de la croisée et dit sa prière à Notre-Dame-de-Mi-Forêt. Ensuite elle revint auprès du lit en chantant un couplet de la romance d'Arthur, et présenta un vase plein de lait au capitaine.

La chambrette de Fleur-des-Genêts était une sorte de petit nid, tout frais et tout gracieux, pris sur la largeur de la sombre pièce où couchait le charbonnier. Les murs étaient blancs et parsemés de bouquets de fumeterre, jolie fleur qui, suivant l'antique croyance des hommes de la forêt, a la propriété de chasser la fièvre. Vis-à-vis de la fenêtre, un petit lit de chêne noir, sans pied ni rideaux, donnait à la cellule un aspect de virginales austérité. Au-dessus du lit,

il y avait un pieux trophée, formé d'un bénitier de verre, d'une statuette de Notre-Dame et d'une branche de laurier-fleur, bénie le saint dimanche des Rameaux, à la paroisse de Liffré. Le reste du mobilier se composait d'une chaise et d'une demi-douzaine de paniers de chèvrefeuille, affectant diverses formes et que Fleur-des-Genêts avait appropriés à ses besoins, de manière à remplacer cartons, armoires et commodes.

Didier était couché dans le lit. Marie s'approcha sans crainte ni honte et se remit à genoux. Elle ignorait le mal et restait au-dessus de la pudeur, cette vertu que n'avait point la première femme lorsqu'elle sortit immaculée et presque divine des mains du Créateur. Didier la contemplait avec tendresse et respect. Tous deux se souriaient et goûtaient avec plaisir ce bonheur infini de deux jeunes amours, que les poètes sentent et qu'ils ne savent pas peindre, parce que l'homme n'a point pris souci d'inventer des mots pour de si rares et fugitives félicités.

Le jour venait. Jusqu'alors Pelo Rouan n'avait rien pu distinguer dans la chambrette. Il aperçut enfin les lignes mâles du profil de Didier, se détachant sur l'oreiller blanc. Il eut un tressaillement de rage et serra convulsivement son mousquet.

— Qu'on est bien ainsi ! murmura Marie avec recueillement.

Didier prit sa blonde tête à deux mains et tira le front de la jeune fille jusqu'à sa lèvre. Pelo Rouan entendit le bruit d'un baiser.

Il arma son mousquet.

— Qu'est-ce cela ? dit tout à coup Marie en s'emparant de la médaille que M^{re} de Vaunoy avait passée au cou du capitaine.

Didier prit la médaille et ses traits exprimèrent un léger étonnement.

— Ce que c'est ? répondit-il avec lenteur ; ce sont mes titres et parchemins, Marie. C'est, je l'ai toujours pensé, le signe qu'une pauvre femme, ma mère, mit à mon cou en m'exposant à la charité des passants... Mais ne parlons pas de cela, ma fille... Je croyais l'avoir perdue : je la cherchais en vain depuis un an... Il y a de la magie dans qui s'est passé cette nuit !

Marie regardait toujours la médaille.

— C'est étrange ! dit-elle enfin ; j'en ai une toute pareille.

Elle enleva rapidement le cordon qui retenait

la médaille au cou de Didier, et, tirant en même temps la sienne de son sein, elle s'élança vers la croisée afin de comparer.

Pelo Rouan, qui, depuis cinq minutes, guettait le moment où Marie cesserait de se trouver entre lui et le capitaine, poussa un soupir de soulagement et mit en joue.

— Elles sont pareilles! s'écria Marie avec une joie d'enfant; toutes pareilles!

Pelo Rouan tenait la poitrine du capitaine au bout de son mousquet; il allait tirer. Le cri de Marie détourna son attention, et son regard tomba involontairement sur les deux médailles. Il jeta son fusil, qui, de branche en branche, dégingola bruyamment jusqu'à terre; une exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres. Marie leva la tête, aperçut son père et demeura terrifiée.

Par un premier mouvement tout instinctif, elle voulut se rejeter en arrière et fermer la croisée, mais Pelo Rouan l'arrêta d'un geste impérieux et mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence. Didier avait fermé les yeux et donné son esprit à quelque douce rêverie d'amant heureux. Pelo Rouan se laissa glisser le long de l'une des branches du bouleau et atteignit la toiture de chaume de la loge, d'où il s'élança sur l'appui de la croisée. Marie n'osait bouger et le capitaine ne voyait rien. Pelo prit les deux médailles et mit une grande attention à les examiner. Puis, il écarta sa fille afin de s'avancer vers le lit.

— Ne le tuez pas, mon père! Oh! ne le tuez pas! s'écria Marie en pleurant.

Didier se dressa d'un bond sur son séant à ce cri; mais Pelo Rouan l'avait prévenu et faisait peser déjà sa lourde main sur l'épaule nue du capitaine.

— Mon père! mon père! cria encore Marie avec désespoir. — Chut! dit le charbonnier à voix basse.

Durant plusieurs minutes, il contempla le capitaine en silence. Pendant qu'il le regardait, une émotion extraordinaire et croissante se peignait sur ses traits noircis; deux larmes contenues jaillirent enfin de ses yeux. Il se laissa tomber à genoux et baises la main de Didier avec un respect plein d'amour.

— Que veut dire cela, mon brave homme? demanda le capitaine étonné.

— Sa voix aussi! murmura Pelo Rouan, plongé dans une sorte d'extase; sa voix comme ses traits... et je ne l'avais pas reconnu!

Didier le crut fou. Fleur-des-Genêts pensa rêver.

— Je comprends maintenant, reprit Pelo, se parlant toujours à lui-même; je comprends pourquoi Vaunoy voulait l'assassiner... Et moi qui le laissais faire!.. Qui donc l'a sauvé à ma place? — Moi, prononça faiblement Marie. — Toi, répéta Pelo Rouan, qui serra la jeune fille sur son cœur avec exaltation; toi, enfant? Merci! merci du fond du cœur!.. Tu as fait tout ce que j'aurais dû faire... Tu l'as aimé, lorsque moi je le haïssais aveuglément;... tu l'as deviné, lorsque je le méconnaissais;... tu lui as donné ta couche, et moi, je voulais le tuer!.. Pardon, ajouta-t-il en revenant vers Didier, qui restait ébahi et n'avait garde de comprendre; pardon, notre jeune monsieur Georges... — Georges?... balbutia le capitaine; vous vous trompez. — Non! non! je ne me trompe pas... Cette médaille que la Providence me fait retrouver, c'est moi qui la mis à votre cou il y a vingt ans par une nuit terrible où Vaunoy tenta encore de vous assassiner;... car il y a bien longtemps qu'il vous poursuit, notre jeune monsieur... Et moi qui avais peur... grand'peur!.. lorsque je vous voyais errer sous le couvert, tout seul avec Marie! comme si un Treml pouvait tromper une pauvre fille! comme si tout ce qu'il y a de bon, de noble, de généreux, de loyal, ne se trouvait pas toujours réuni à coup sûr dans le cœur d'un Treml. — Mais, voulut encore objecter Didier, qui restait incrédule; dans tout ce que vous venez de dire, je ne vois point de preuve. — Point de preuve!.. Votre œil n'est-il pas celui du vieux Nicolas Treml, un saint vieillard, dont l'âme est chez le bon Dieu? Votre voix, votre âge, la médaille, la haine de Vaunoy, qui vous a volé votre immense héritage... Écoutez! ajouta tout à coup le charbonnier en se dressant sur ses pieds; vous aviez près de six ans alors, et Dieu m'a donné un visage qu'on ne peut oublier quand on l'a vu une fois... — Je ne vous reconnais pas, interrompit Didier.

Pelo Rouan s'élança hors de la chambre. On entendit, dans la pièce voisine, un bruit d'eau agitée et ruisselant sur le sol; puis, il se fit un silence; puis, encore, un homme de grande

taille, vêtu de peaux de lapins blancs et dont la face blafarde était mouillée comme s'il se fût abondamment aspergé, s'élança dans la chambre et atteignit d'un bond le lit où Didier était toujours étendu. A la vue de cet homme, dont les cheveux blancs tombaient épars sur les épaules, Didier éprouva une commotion étrange. Il passa la main sur son front à plusieurs reprises, comme pour saisir un souvenir rebelle.

L'homme était là, devant lui, immobile, en proie à une visible et violente anxiété.

Enfin, Didier parut voir clair en sa mémoire. Une rougeur épaisse couvrit sa joue, et sa bouche s'ouvrit presque involontairement pour prononcer ce nom : — Jean Blanc !

Pelo Rouan frappa ses mains l'une contre l'autre avec une joie délirante : — Il se souvient de mon nom ! s'écria-t-il les larmes aux yeux ; de mon vrai nom ! Pauvre petit monsieur !... Il se souvient de moi ! — Oui, dit le capitaine, je me souviens de vous... et de bien d'autres choses encore... Un monde de souvenirs envahit mon cerveau... Je ne me trompais pas, hier, lorsque j'ai cru reconnaître les tentures de cette chambre... — C'était la vôtre autrefois. Oh ! que Dieu soit béni, pour n'avoir point permis que le vaillant tronc perdît jusqu'à sa dernière branche ! Que Dieu et Notre-Dame soient bénis pour la joie qui déborde de mon pauvre cœur !

Il se fit un instant de silence. Le capitaine se recueillait en ses souvenirs. Fleur-des-Genêts riait, pleurait et remerciait Notre-Dame-de-Mi-Forêt. Pelo Rouan ou Jean Blanc, penché sur la main de son jeune maître, savourait l'allégresse infinie qui remplissait son âme. Au bout de quelques minutes, Jean Blanc se redressa. Ses sourcils étaient légèrement froncés, et tous ses traits exprimaient une grave résolution : — Et maintenant, dit-il, Georges Trembl, vous êtes Breton et noble ; il vous faut regagner l'héritage de votre père tout entier : noblesse et fortune.

XXXV. — LE TRIBUNAL DES LOUPS.

Jean Blanc n'eut pas besoin de donner de longues explications à son jeune maître, qui savait en grande partie son histoire, l'ayant entendue de la bouche du pauvre écuyer Jude, sans se douter qu'il pût y avoir le moindre rap-

port entre lui, Didier, officier de fortune et Georges Trembl, le représentant d'une famille puissante.

Les circonstances, dit-on, font les hommes. Ce proverbe est vrai en un sens et nous semble fort à la louange de l'humanité. Qui peut nier qu'un fils de grande maison, dépouillé par une fraude infâme, et patron naturel de toute une population souffrante, ne doive autrement se comporter qu'un soldat sans souci, n'ayant ici-bas d'autre mission que de se bien battre toujours et de se divertir à l'occasion ? Didier, en devenant Georges Trembl, se sentit maître au cœur une gravité inconnue. Il comprit ce qu'exigeaient de lui son nom et la mémoire de ses pères. De brave qu'il était, il devint fort. — Je vais me rendre à la Tremlays, dit-il ; j'aurai raison de M. de Vaunoy. — Je l'espère, répondit Jean Blanc avec un sourire dont le capitaine ne put saisir la signification ; allez à la Tremlays, monsieur Georges, et attendez-y M. de Vaunoy.

Avant de se séparer de Jean Blanc, le capitaine lui serra la main.

— Ce doit être en effet une noble race que celle de Trembl, dit-il, et je suis fier d'avoir un peu de ce bon sang dans les veines. Ce n'est pas une famille vulgaire qui peut avoir des serviteurs tels que vous... Jean Blanc, je vous remercie. — Jude a fait mieux que moi, répondit l'albinos avec modestie ; Jude est mort pour vous, le bon garçon... Il méritait cela, monsieur Georges : il vous aimait tant. — Pauvre Jude ! murmura Didier ; c'était un cœur fidèle et pur... — C'était un Breton ! interrompit Jean Blanc. A propos, notre monsieur, il faudra oublier que vous avez porté l'uniforme de France. Les os de votre aïeul blanchissent là-bas et s'élèveraient contre vous si votre épée restait au roi de Paris.

Le capitaine ne répondit point. Il boucla son ceinturon, remit son feutre et se disposa à partir. Sur le seuil était Marie qui s'appuyait au mur et avait perdu son joyeux sourire. Une triste pensée était venue parmi son allégresse. Elle s'était demandé ce que pouvait être la fille du charbonnier pour l'héritier de Trembl. En passant auprès d'elle le capitaine la pressa sur son cœur.

— Jean, mon ami, dit-il en souriant, vous auriez eu grand tort de me tuer, car, moi qui ai traité autrefois plus d'une noble dame en fillette, j'ai traité Marie en noble dame... et, si

Dieu me donne vie, il faudra désormais que tout le monde le traite ainsi.

Marie redevint joyeuse. Le capitaine partit. Pelo Rouan s'approcha de sa fille et la baisa au front. — *Enfant, dit-il d'une voix grave et triste, tu es ma seule joie en ce monde et je t'aime comme le souvenir de ta mère... Mais il ne faut pas espérer. Trembl ne se mésallia jamais, et, tant que je vivrai, ma fille ne sera point sa femme.*

Fleur-des-Genêts pâlit et pencha sa blonde tête sur son sein. — *Il faudra donc mourir ! murmura-t-elle.*

— *Dieu te fera la grâce de l'oublier, répondit Pelo Rouan, et d'ailleurs notre vie est à Trembl.*

Il remit son costume de charbonnier, et, baissant une dernière fois la joue décolorée de Marie, il quitta la loge à son tour. Marie s'agenouilla devant l'image de Notre-Dame ; puis, vaincue par ses larmes et les fatigues de la nuit, elle s'endormit.

Deux heures après, les souterrains de la Fosse-aux-Loups présentaient un aspect étrange, presque solennel. Ce n'était plus ce désordre que nous avons trouvé la première fois que nous avons pénétré dans la caverne : les Loups, rangés avec méthode, masqués et armés comme pour un combat, formaient cercle, debout, autour de la table des vieillards. Ceux-ci étaient sans armes et flanquaient, quatre d'un côté, quatre de l'autre, un siège élevé de deux gradins au-dessus des leurs, où trônait le Loup Blanc. Un profond silence régnait dans le souterrain.

Au bout de quelques minutes les rangs s'ouvrirent et donnèrent passage à un homme pâle et tremblant, dont le visage exprimait une mortelle terreur. Cet homme était Hervé de Vaunoy. Deux Loups l'escortèrent jusqu'à la table où siégeaient les huit vieillards, présidés par le roi des Loups, le Loup Blanc.

— *Maitre, dit l'un des vieillards en s'adressant respectueusement à ce dernier, il a été fait suivant votre volonté. Voici l'assassin au pied de notre tribunal. — Vous plait-il qu'on l'interroge ? — Cela me plait, répondit le Loup Blanc.*

Le père Toussaint se leva.

— *Hervé de Vaunoy, dit-il, vingt de nos frères ont morts par ton fait ; leur sang pèse sur toi, et tu vas mourir si tu ne peux nous prouver ton innocence. — Nous avons fait un pacte,*

balbutia Vaunoy ; j'ai rempli mes engagements, vous avez les cinq cent mille livres. Pourquoi ne tenez-vous pas votre parole ? — Notre parole n'est rien, répondit le père Toussaint ; celle du maitre est tout, et tu n'avais pas la parole du maitre... Défends-toi autrement, et dépêche ! Yaumi, ajouta le vieux Loup sans s'émouvoir le moins du monde, prépare une corde, mon petit.

Une sueur glacée inondait le visage de Vaunoy.

— *Mes bons amis, s'écria-t-il, ayez pitié de moi !. On m'a calomnié près de vous ; j'ai toujours aimé tendrement mes pauvres vassaux de la forêt... A l'avenir, je ferai pour eux davantage encore ; je... — Tais-toi ! interrompit la voix sévère du Loup Blanc, tu mens ! — La corde est-elle prête, Yaumi ? demanda le père Toussaint avec une très-grande bonhomie.*

Yaumi répondit affirmativement, et Vaunoy, tournant les yeux de son côté, vit en effet une corde se balancer dans les demi-ténèbres qui régnaient derrière les rangs serrés des Loups. Tout son corps trembla convulsivement.

— *Misérables ! râla-t-il avec la rage que donne la frayeur portée à l'excès ; de quel droit me jugez-vous, moi, gentilhomme et votre maitre ?.. Je serai vengé ; votre repaire sera détruit ; vous serez !.. Mais non, mes excellents amis, ma tête s'égaré ! miséricorde ! miséricorde au nom de Dieu !.. Je ne vous ai jamais fait de mal... On vous a menti. Si vous aviez pu voir de près ma conduite... — C'est justement là ce qui te perd, dit le vieux Toussaint. Pour ton malheur, nous ne te connaissons que trop. — Vous vous trompez, reprit Vaunoy ; sur mon salut, vous méconnaissez mes sentiments pour vous. Si vous pouviez interroger M. de Béchameil... ou mon majordome... ou mes gens... Un sursis, mes amis ! accordez-moi un sursis afin que je puisse me justifier ! — Tu veux qu'on interroge tes gens ? demanda ironiquement Toussaint. — Je le veux ! s'écria Vaunoy, se reprenant à cette frêle espérance et désirant d'ailleurs gagner du temps ; tous, ils vous diront ma tendre sollicitude pour les gens de la forêt... — Soit ! interrompit le père Toussaint. On ne peut te refuser cela.*

Vaunoy respira.

— *Approchez ! reprit Toussaint en s'adressant aux deux Loups qui étaient à droite et à gauche de Vaunoy.*

Les deux Loups s'ébranlèrent, et, sur un signe du vieillard, firent tomber leurs masques de fourrures. Vaunoy poussa un cri d'agonie.

— Yvon ! murmura-t-il ensuite ; Corentin !

— Eh bien ! reprit encore Toussaint, tes gens vont nous dire la tendre sollicitude...

— Miséricorde ! interrompit Vaunoy en tombant à genoux.

Le tribunal se consulta durant une minute. Le Loup Blanc ne prit point part à la délibération.

— Hervé de Vaunoy, dit ensuite le vieux Toussaint avec lenteur ; les Loups te condamnent à mourir par la corde, et tu vas être pendu, sauf avis autre et meilleur du maître.

Le Loup Blanc se leva.

— C'est bien, dit-il. Que Yaumi reste auprès de la corde... Vous autres, retirez-vous.

Cet ordre s'exécuta comme par enchantement.

La caverne s'illumina au loin, laissant voir d'immenses galeries souterraines et d'interminables voûtes. Les Loups s'éloignèrent de divers côtés, et bientôt leurs torches parurent comme des points lumineux, tandis qu'eux-mêmes, amoindris par la perspective et bizarrement éclairés au milieu de la nuit, semblaient des êtres de forme humaine, mais d'une fantastique petitesse, des lutins, par exemple, ou de ces étranges démons qui mènent le bal au clair de la lune, sur la lande, autour des croix solitaires et que les bonnes gens du pays de Rennes apprennent à redouter dès l'enfance sous le noms de *chats courtauds*.

Vaunoy était toujours à genoux. Le Loup Blanc descendit les marches de son trône et s'approcha de lui. — Lève-toi, dit-il, en le touchant du pied.

Vaunoy se leva.

— Tu es un homme mort, reprit le Loup Blanc, si je ne mets mon autorité souveraine entre toi et la potence. — A quel prix faut-il acheter la vie ? — La vie ? répéta le Loup avec une expression étrange : à aucun prix je ne te vendrai la vie, Hervé de Vaunoy, assassin de mon père et de ma femme... — Moi !.. moi !.. mais je ne vous connais pas !

Le Loup Blanc souleva son masque.

— Vous ! s'écria Vaunoy stupéfait : Jean Blanc ! — Tu me croyais depuis longtemps en terre, n'est-ce pas ? demanda le roi des Loups ; tu ne t'attendais point à rencontrer dans

l'homme fort et puissant le vermisseau que ton pied écrasa si impitoyablement autrefois... Dieu m'a tenu en sa garde, non point pour moi, je pense, mais pour le fils des Trem, race de chevaliers et de chrétiens ! — Le fils des Trem ! répéta Vaunoy dont la terreur se nuança d'un peu de curiosité. — Encore un que tu as voulu assassiner... par deux fois !

Vaunoy pensa que le roi des Loups en oubliait une.

— Par deux fois ! reprit Jean Blanc. Insensé ! tu ne savais pas que cet enfant était ton bouclier ! Tu ne savais pas que, lui mort, il n'y aurait plus rien entre ta poitrine déloyale et le plomb du vieux mousquet de mon père !.. Que de fois je t'ai tenu en joue sous le couvert, Hervé de Vaunoy ! — Celui-ci frissonna. — Que de fois, lorsque tu passais par les grandes allées de la forêt, seul ou avec des valets impuissants à te protéger contre une balle bien dirigée, j'ai appuyé mon fusil contre mon épaule et mis le point de mire sur toi... Mais une voix secrète me retenait toujours. Je pensais que j'aurais besoin de toi pour le petit monsieur Georges et je t'épargnais. J'ai bien fait d'agir ainsi. Louée soit Notre Dame ! Le moment est venu où ta vie et ton témoignage deviennent nécessaires au légitime héritier de Trem. — Savez-vous donc où il est ? demanda Vaunoy à voix basse. — Il est chez lui ; dans la maison de son père, au château de la Tremlays. — Ah !.. fit Vaunoy qui devint pensif. — Oui, reprit le Loup Blanc ; mais cette fois, tu ne l'assassineras pas... Abrégeons. Veux-tu sortir d'ici sain et sauf ? — A tout prix ! répondit Hervé qui, par extraordinaire, disait à sa pensée entière. — Expliquons-nous... Je ne te rends pas la vie. Tu restes à moi, pour le sang de mon père, pour l'honneur et le sang de ma femme. Seulement je te donne un répit et une chance de m'échapper. Pour cela, voici ce que je te demande.

Jean Blanc montra du doigt un coin de la table où se trouvait ce qu'il faut pour écrire, et reprit :

— Je vais dicter ; écris : — « Moi, Hervé de Vaunoy, je déclare reconnaître, dans la personne du sieur Didier, capitaine au service de S. M. le roi de France et de Navarre Georges, petit-fils et légitime héritier de Nicolas Trem de

ta Tremlays, seigneur de Bouëxis-en-Forêt, feu mon vénéré parent; en foi de quoi, je signe. »

Vaunoy n'hésita pas un instant. Il écrivit et signa couramment sans omettre une seule syllabe.

— Et maintenant, dit-il, suis-je libre ?

Jean Blanc épela laborieusement la déclaration et la mit dans son sein.

— Tu es libre, répondit-il; mais songes-y et prends garde! Désormais, je n'ai plus besoin de toi. Cache bien ta poitrine, qui n'est plus protégée contre ma vengeance... Va-t'en!

Vaunoy ne se le fit point répéter. Il se dirigea au hasard vers l'un des centres de la lumière.

— Pas par là! dit Jean Blanc. Yaumi, bande les yeux de cet homme, et conduis-le au delà du ravin... Encore un mot, M. de Vaunoy; vous allez trouver à la Tremlays Georges Treml, le fils de votre bienfaiteur, le chef de votre famille; si tant est que vous ayez dans les veines une goutte de ce noble sang, ce dont je doute;... reconnaissez-le tout de suite, croyez-moi, et traitez-le comme il convient.

Vaunoy donna sa tête à Yaumi qui lui banda les yeux et le prit par le bras. Ils remontèrent ainsi tous deux les escaliers humides et glissants qui descendaient dans le souterrain. Puis Vaunoy sentit une bouffée d'air pur et aperçut une lueur rouge à travers son bandeau. Il respira avec délices et ne put retenir une joyeuse exclamation.

— Vous avez raison de vous réjouir, dit Yaumi. Je crois que le diable vous protège, car, où vous avez passé, un honnête homme eût laissé ses os... C'est égal: vous l'avez échappé deux fois; à votre place je m'en tiendrais là.

— Tu es de bon conseil mon garçon, répondit Vaunoy qui commençait à se remettre; je ferai mieux: je vendrai mon château de la Tremlays; je vendrai mon manoir de Bouëxis-en-Forêt, et je m'en irai si loin que, je l'espère, je n'entendrai plus parler des Loups... Adieu!

Yaumi le suivit de l'œil tandis qu'il s'enfonçait hâtivement sous le fourré. — Du diable si je n'aurais pas mieux fait de le laisser pendre la première fois qu'on a noué une corde à son intention, grommela-t-il; mais le maître a son idée et il est plus fin que nous.

Vaunoy traversa le fourré au pas de course et s'engagea, sans ralentir sa marche, sous les allées de la forêt. Il ne se retourna pas une seule fois durant toute la route, et bien souvent il eut

un frisson de frayeur en voyant s'agiter les branches de quelque buisson. Aucun accident ne lui arriva en chemin. Lorsqu'il se trouva enfin entre la double rangée des beaux chênes de la Tremlays, il ôta son feutre et tamponna son front ruisselant de sueur en aspirant l'air à pleine poitrine.

— Saint-Dieu! murmura-t-il: deux fois la corde au cou en quarante-huit heures! c'est une rude vie!... Je le ferai comme je l'ai dit: je quitterai la Bretagne... Avec le prix du domaine de Treml, je serai partout un grand seigneur... Mais qui eût cru que ce misérable fou de Jean Blanc vécut encore? Saint-Dieu! que je le tienne une fois en non pouvoir, et il ne me mettra plus jamais en joue ni sous le couvert ni dans la plaine.

Il continua de marcher durant quelques minutes en silence, puis il s'arrêta tout à coup et un sourire de satisfaction entr'ouvrit ses minces lèvres. — A tout prendre, dit-il, je m'en suis tiré à bon marché! ma déclaration pourra donner un nom à ce petit Georges Treml, si M. de Béchaumeil et le parlement ne trouvent pas moyen de rabattre ses prétentions, ce qui est fort à désirer mais, en tout cas, ce griffonnage ne peut m'enlever mon domaine. J'ai un acte de vente et bonne et due forme, Saint-Dieu! j'ai des amis au parlement, et une possession de vingt années est bien quelque chose... Certes, j'aimerais mieux M. le capitaine mort que vivant, mais puisque le hasard le protège, qu'il vive: je m'en lave les mains et fais serment de ne lui jamais rendre un denier de son héritage...

M. de Vaunoy, tout en soutenant avec soi-même cet intéressant entretien, était arrivé à la porte du château. Il entra.

Jean Blanc, lui, après le départ de son prisonnier, demeura quelques instants plongé dans ses réflexions; puis avec l'aide de Yaumi qui était de retour, il se noircit le visage et reprit son costume de charbonnier. Cela fait, il quitta le souterrain, descendit au fond du ravin et entra dans le creux du grand chêne. Il s'était muni d'un outil pour creuser la terre.

XXXVI. — JEAN BLANC.

Lorsque Didier arriva au château de la Tremlays, Hervé de Vaunoy était absent. Le château gardait l'apparence d'une place prise d'assaut et le jeune capitaine fut fort étonné d'apprendre ce

qui s'était passé la nuit précédente. Jean Blanc et Marie ne lui avaient raconté en effet que ce qui se rapportait immédiatement à lui; savoir, l'attaque nocturne, la mort de Jude et l'enlèvement de lui, Didier, effectué par les deux jeunes filles. Il ne savait rien du vol des cinq cent mille livres, presque rien de l'attaque des Loups. La première personne qu'il rencontra sous le vestibule fut monsieur l'intendant royal. Le pauvre Béchameil avait perdu les roses éclatantes de son teint. Il était pâle, et sa physionomie abattue exprimait un profond chagrin. Ce fut lui qui raconta au capitaine les événements de la nuit. Il s'en acquitta fort longuement et d'une voix lamentable.

— Il y a eu trahison, dit-il en finissant; les sergents et les soldats de la maréchaussée ont été traitreusement empêchés de faire leur devoir;... et cela me coûte cinq cent mille livres, monsieur. — Il y a eu trahison, en effet, répondit le capitaine; n'avez-vous nul soupçon?... Ne savez-vous quel peut être le coupable?

Béchameil mit ses doigts dans sa tabatière d'écaïlle et regarda le capitaine en dessous.

— Des soupçons, répéta-t-il, je ne sais trop. J'ai perdu cinq cent mille livres, voilà ce qui est cruellement certain... Monsieur le capitaine, je donnerais six mois de ma vie pour vous voir possesseur d'un bon et opulent domaine.—Pourquoi cela? demanda Didier étonné. — Parce que j'ai perdu cinq cent mille livres, et que, pauvre comme vous êtes, le parlement ne pourrait que vous faire pendre ou décapiter... Soit dit, monsieur le capitaine, sans offense aucune et avec toute la considération qui est due à votre titre d'officier du roi.—Oserait-on m'accuser? s'écria Didier. — Qui donc? répondit Béchameil avec mélancolie; qui donc prendrait ce soin, monsieur, si ce n'est moi? Je suis seul victime et ne me plains point,... parce qu'il vous faudrait bien longtemps, monsieur le capitaine, pour me solder mes cinq cent mille livres avec les émoluments de votre grade.

Didier était dans l'un de ces instants où le cœur est pour ainsi dire inaccessible à la colère. Sa vie venait de subir une crise trop grave pour qu'il songeât à dépenser son courroux contre un personnage comme M. de Béchameil. Au contraire, porté à compatir à ce chagrin qui, en définitive, avait une source sérieuse, et tout plein encore des révélations de Jean Blanc, il répondit à l'in-

tendant à peu près comme il l'eût fait à une personne raisonnable, et lui laissa entendre que sa fortune allait subir un complet changement.

Béchameil haussa les épaules.

— Quelque héritage de vilain! grommela-t-il; deux cents écus de rente! C'est égal, s'il est possible de les saisir, je les saisirai... Mais, puissiez-vous me rendre mes cinq cent mille livres jusqu'au dernier sou, monsieur, nous ne serions pas quittes encore. — Comment cela? demanda Didier qui ne prit même pas la peine de répondre à ce qui regardait le vol de la nuit précédente. — Comment cela? s'écria Béchameil enhardi par le calme de son interlocuteur; vous me le demandez, monsieur!... J'étais le fiancé de M^{me} Alix de Vaunoy.—Eh bien?—Ce matin, je l'ai trouvée, demi-vêtue, dans la chambre que vous occupiez. Elle priait auprès du cadavre de votre domestique... Ne me demandez pas d'explication sur ce meurtre. Cette maison est un coupe-gorge et je n'y coucherais pas une nuit de plus quand il s'agirait de recouvrer mes cinq cent mille livres... Alix priait. Usant des droits que je croyais avoir, je l'ai engagée à regagner sa chambre. Elle m'a parlé de vous... je suppose qu'elle avait le transport... en termes qui ne me permettent pas de douter de mon malheur.—Pauvre Alix! murmura le capitaine; ne supposez rien qui puisse blesser l'honneur de M^{me} de Vaunoy, monsieur! ajouta-t-il avec sévérité.—J'ai assez de certitudes sans me prendre aux suppositions! répondit Béchameil. Cinq cent mille livres et ma fiancée!... Car elle m'a dit, monsieur, qu'elle entrerait en religion plutôt que de m'épouser!

A ces derniers mots, prononcés d'une voix plaintive, M. l'intendant royal tira sa montre de son gousset et leva les yeux au ciel.—Onze heures! murmura-t-il. Vous verrez qu'au milieu de cette bagarre personne ne se sera occupé du déjeuner!

Il salua Didier à la hâte et se dirigea vers les cuisines. Didier demeura pensif. Évidemment M. de Béchameil ne serait pas le seul à l'accuser. Les deniers de l'impôt étaient à sa garde. Pour se disculper, un moyen unique se présentait, c'était de mettre au jour l'infâme conduite d'Hervé de Vaunoy. Mais Alix! Alix qui venait de le sauver! Alix qui l'aimait et qu'il faisait déjà si malheureuse!... Didier repoussa bien loin cette idée et n'en attendit que plus impatientement le retour du maître de la Tremlays.

Sans y songer, il prit la route de sa chambre. En traversant la cour, une foule d'objets qu'il n'avait point remarqués d'abord frappèrent ses yeux et réveillèrent des souvenirs depuis bien longtemps assoupis. Il croyait reconnaître les sculptures de la façade et les nobles émaux des écussons. La porte de sa chambre était grand'ouverte. Il entra.

Sur son lit, le corps du brave écuyer Jude était étendu. Une femme, agenouillée au chevet, pria à voix haute, récitant avec lenteur les versets du *De Profundis*. C'était la dame Goton Rehou qui rendait les derniers devoirs à son vieil ami. Didier se découvrit et s'avança. En entendant sur les carreaux le bruit des éperons, la femme de charge tourna la tête. Elle n'avait point encore aperçu le capitaine, et sa vue lui causa une émotion dont la cause restait pour elle un mystère. Didier s'arrêta près du lit et considéra longtemps en silence les traits de Jude auquel la mort n'avait point pu enlever leur expression de fermeté calme et intrépide. — Pauvre Jude! pensa-t-il tout haut au bout de quelques minutes, Dieu n'a point permis qu'il arrivât au but si ardemment souhaité... Il est mort avant d'avoir retrouvé le fils de son maître... Il est mort un jour trop tôt!

La vieille Goton Rehou se prit à trembler. — Monsieur, monsieur! dit-elle; mes yeux sont chargés de vieillesse et il y a vingt ans que je n'ai vu Georges Trem!; mais, ... au nom de Dieu, qui êtes-vous?

On entendit le cri des gonds rouillés de la porte extérieure. Didier courut à la fenêtre et aperçut Vaunoy qui entra dans la cour. — Qui êtes-vous? répéta Goton en joignant les mains. — Vous vous souvenez donc aussi de Trem!? dit le capitaine. — Si je m'ensouviens, béni Jésus!... — Eh bien, dame, suivez-moi; vous entendrez le maître de la Tremlays me donner le nom qui m'appartient.

Didier quitta la chambre, traversa le corridor à grands pas et se rendit au salon où M. de Vaunoy venait d'entrer, la vieille Goton le suivit de loin. Au salon se trouvaient M^{lle} Olive de Vaunoy, M. de Béchameil et l'officier des sergents de Rennes. Celui-ci aborda brusquement Didier:

— Capitaine, dit-il, hier au soir, pendant le souper, vous vous êtes endormi. Ce n'est pas naturel. Durant votre sommeil on a pillé le château. Je me suis trouvé enfermé dans ma chambre: nos gens se sont vus parqués dans une grange

close... Que pensez-vous de cela? — Je vous répondrai ce soir, répliqua Didier en s'avançant vers M. de Vaunoy.

Celui-ci se munit de son plus douxereux sourire. — Saint-Dieu! mon jeune ami, s'écria-t-il en ouvrant les bras et faisant la moitié du chemin, je viens d'apprendre des choses qui me transportent de joie... La Bretagne retrouve en vous un de ses vieux noms et moi le fils d'un excellent cousin... Embrassons-nous, mon jeune parent. Monsieur de Béchameil, mademoiselle ma sœur, et vous tous ici présents, je vous informe que le vrai nom de ce cher capitaine est Georges Trem! — De la Tremlays, seigneur du Bouëxis-en-Forêt, ajouta Georges lui-même.

La vieille Goton qui arrivait au seuil s'appuya contre la muraille. Ses jambes, coupées, comme on dit vulgairement mais énergiquement, par l'émotion, lui refusaient le service. — Je l'avais deviné! murmura-t-elle en essayant une larme du revers de sa main ridée. Oh! que c'est bien ainsi que j'espérais le revoir!... beau, fort, l'épée au côté, la mine haute et fière, comme il convient à un Breton de bon sang...

M^{lle} Olive joua de l'éventail. Cette belle personne excellait à cet exercice estimable. M. de Béchameil ouvrit de grands yeux. Peste! pensa-t-il, ce n'est pas un mendiant, après tout.

— Tels étaient les noms et titre de Nicolas Trem!, votre aïeul vénéré, mon jeune ami, reprit Vaunoy, répondant aux derniers mots du capitaine. — Et tels seront aussi les miens, monsieur, prononça Georges avec fermeté. — Bien dit, pensa Goton Rehou, qui admirait chaque mot, chaque geste de son jeune maître. — Monsieur mon cousin, repartit Vaunoy en mettant de côté son patelin sourire; je crois que vous vous faites une idée fausse et singulièrement exagérée de votre position nouvelle... — Ne suis-je pas l'héritier de mon aïeul? — Si fait, Saint-Dieu!... Mais... — Mais quoi? demanda Georges avec impatience. — Mais quoi? répéta en *à parte* la vieille Goton triomphante. — Il n'y eut pas jusqu'à M. l'intendant royal qui, persuadé du bon droit du capitaine, ne se dit *in petto*: — Mais quoi?

Hervé de Vaunoy reprit son sourire. — Mon jeune ami, dit-il, l'emportement nuit parfois et ne sert jamais. A mon âge, on ne parle point à la légère... Croyez-moi, l'héritage de Nicolas Trem!, dont Dieu puisse avoir l'âme loyale

en son paradis! ne vous fera pas bien riche.

Le capitaine sentit le rouge de l'indignation lui monter au visage. Il s'approcha de manière à n'être entendu que de Vaunoy. — Il y a sous votre toit, dit-il d'une voix contenue et que la colère faisait trembler, une personne que je respecte autant que je vous méprise, que j'aime autant que je vous hais... Rendez grâce à Dieu de posséder une pareille égide, monsieur ; car je vous connais. Je porte les traces de vos traitements attaques ; je sais combien de fois vous avez tenté de m'assassiner ; je sais que cette nuit encore... — Que ne parlez-vous haut, monsieur mon cousin ? demanda Vaunoy, qui fit appel à toute son effronterie. — Misérable ! poursuivit Georges sans élever la voix ; tu sais bien que ta fille est entre nous... Ta fille, qui est aussi sainte que tu es, toi, impur et souillé. Je ne dirai rien ; mais tu es ici chez moi, et, à tout le moins, je puis te faire chasser par les soldats sous mes ordres.

Vaunoy fit un salut ironique. — Mademoiselle ma sœur, dit-il, et vous monsieur l'intendant, veuillez excuser notre entretien secret. Je vais, du reste vous mettre au fait... Mon jeune cousin, pour premier acte de bonne parenté, me menace de me faire chasser de chez moi par les soldats de Sa Majesté. — En vérité ! répliqua Béchameil pour dire quelque chose. — Est-il possible ? déclama Mlle Olive, qui voulait avoir l'air de comprendre. — Il n'y a point entre nous de bonne parenté, monsieur, reprit Didier en faisant effort pour concentrer sa colère au dedans de soi ; je vous menace, en effet, de vous chasser, mais non pas de votre maison, car ce château est ma propriété. — Pour ça, tu peux en faire serment, mon enfant chéri ! murmura la dame Goton Rehou. — Oui dà ! s'écria Vaunoy en ricanant ; vous croyez cela P... Eh bien ! mon jeune cousin, vous êtes dans l'erreur... Permettez que je m'absente une minute, ... le temps d'aller jusqu'à mon cabinet... et je reviendrai vous apprendre une foule de choses que vous paraissez ignorer.

Il salua et sortit. Le capitaine demeura indécis et ne sachant plus trop sur quoi compter. Béchameil, l'officier rennais et Mlle Olive se formèrent en groupe afin de gloser à leur aise sur cet événement étrange. Pendant que chacun était ainsi diversement occupé, la figure noircie

du charbonnier Pelo Rouan se montra sur le seuil. Il tenait sous son bras un petit coffre de fer tout rongé par la rouille. La vieille Goton seule l'aperçut et fit un mouvement de surprise ; mais Pelo Rouan mit un doigt sur sa bouche. La vieille se tut et lui livra passage. Pelo se glissa dans l'ombre projetée par l'un des hauts battants de la porte ouverte.

Presque au même instant, M. de Vaunoy reparut, suivi de maître Alain. Il avait à la main un parchemin déplié. — Mon jeune ami, dit-il d'un air d'insolent triomphe, à peine tempéré par son habitude d'hypocrite courtoisie, je vous prie humblement de m'excuser si je vous ai fait attendre... Veuillez prendre connaissance de cet écrit.

Le capitaine prit le parchemin et lut. C'était l'acte de vente écrit tout entier de la main de Nicolas Tréml et confié par ce dernier à Hervé de Vaunoy. En lisant, Georges devint pâle.

— Il parait murmura Béchameil, que cet écrit ne fait point plaisir au jeune homme ;... mais comment diable ressaisir mes cinq cent mille livres ? — Chut ! fit Mlle Olive avec beaucoup d'importance. — Monsieur, dit le capitaine après un silence, il y a en tout ceci quelque odieuse machination que je ne comprends pas... Comment vous, pauvre et nourri des bienfaits de mon aïeul, avez-vous pu acheter et payer son domaine ! — L'économie ! mon jeune ami, répondit Vaunoy en raillant ; avec de l'économie et quelque triture des affaires, on accomplit des choses réellement surprenantes... Mais là n'est pas la question, et j'espère qu'il ne vous prendra plus fantaisie de me menacer... Voulez-vous que nous fassions la paix ? — Jamais ! s'écria Georges, en repoussant la main que Vaunoy lui tendait. Je puis vous épargner, pour l'amour de votre fille ; je puis mettre un voile sur vos infamies... — Monsieur mon cousin, dit Vaunoy en se redressant toute patience à un terme. — Vos infamies ! répéta Georges avec éclat. Mais il y a guerre entre nous désormais, monsieur ! — La guerre soit... Mademoiselle ma sœur et vous, monsieur l'intendant, vous êtes témoins que j'ai poussé la modération jusqu'à ses plus extrêmes limites... Je crois donc, à mon tour, pouvoir dire au capitaine qui m'a outragé devant tous : Sortez de chez moi, monsieur.

— Béni Jésus ! murmura la dame Goton, il va chasser mon pauvre petit Georges !

Le capitaine se couvrit, lança au maître de la Tremlays un regard de provoquant dédain et se dirigea vers la porte. A moitié route, il se trouva face à face avec Pelo Rouan, qui le prit par la main et le ramena au milieu du salon.

— Jean Blanc! dit le capitaine étonné.

— Jean Blanc! répéta mentalement Vaunoy qui regarda attentivement le nouveau venu; Saint-Dieu! c'est lui en effet.

Il se pencha et dit un mot à l'oreille du majordome qui sortit aussitôt.

— Que venez-vous faire ici? ajouta-t-il en s'adressant au charbonnier. — Je viens faire justice, répondit Jean Blanc d'une voix grave; je viens, Hervé de Vaunoy, t'enlever le prix de vingt ans de fraude et de crimes.

Vaunoy regarda du côté de la porte. Maître Alain ne revenait point encore.

— Tu t'es prévalu d'un parchemin signé par Nicolas Trem!; notre jeune seigneur va te répondre par un parchemin signé de toi... — Que veux-tu dire? interrompit Vaunoy avec inquiétude.

Jean Blanc posa le coffret de fer sur le plancher, s'agenouilla auprès, et introduisit son couteau dans la fente de la charnière. La rouille avait rongé le métal et le couvercle sauta presque sans efforts. Le coffret contenait de l'or et un parchemin que Vaunoy reconnut sans doute; car il se précipita pour le saisir. Georges Trem! le repoussa rudement. Ce fut lui qui prit l'acte des mains de Jean Blanc.

— Je le savais bien! s'écria-t-il après avoir lu; je savais bien qu'il y avait fraude et mensonge... Voici une déclaration signée de vous qui porte que tout descendant de Trem! pourra racheter le domaine, moyennant cent mille livres tournois... — Et voici les cent mille livres! ajouta Jean Blanc en frappant sur le coffre.

Vaunoy frémit de rage; ses lèvres écumaient et tremblaient; ses yeux sortaient de leurs orbites. L'officier rennais, M^{lle} Olive et Béchameil s'étonnaient grandement, et ce dernier concevait un vague espoir de recouvrer ses cinq cent mille livres. Quant à la vieille femme de charge, elle s'émerveillait et promettait en son cœur une neuvaine à Notre-Dame de Mi-Forêt.

A ce moment maître Alain reparut à la porte du salon. Il était suivi des domestiques du château, armés jusqu'aux dents et des sergents de

Rennes. L'œil d'Hervé de Vaunoy étincela sous ses épais sourcils.

— Gardez toutes les issues! s'écria-t-il. Je promets dix louis d'or à qui mettra le premier la main sur ce brigand!..

Il désignait Jean Blanc du doigt.

— Cet acte est contre moi, reprit-il en faisant effort pour contenir sa rage; je suis dépoüllé, pillé... Mais, Saint-Dieu! je serai vengé!.. Regardez bien cet homme, monsieur de Béchameil. Cette nuit, cinq cent mille livres vous ont été enlevées; le capitaine n'a pas su les défendre, ou plutôt il les a livrées, et sans doute cet argent que voici, il montrait le coffre, est le prix de sa trahison!

— Infâme! infâme! balbutia Georges, mis hors de garde par cette incroyable audace.

M. de Béchameil était tout oreilles et l'officier rennais semblait à demi convaincu.

— As-tu bien le courage de nier, Georges Trem! poursuivit Vaunoy; cet homme qui vient à ton secours n'est-il pas le même qui, cette nuit, a dirigé l'attaque?..

— Si j'avais su cela, grommela Goton, du diable si j'aurais fait le coup de fusil!

— Cet homme qui t'apporte de l'or, reprit encore Vaunoy, n'est-il pas de ceux dont le nom seul est une condamnation... En avant, bons serviteurs du roi! emparez-vous du chef des Loups!

— Le Loup Blanc! s'écrièrent ensemble Béchameil, M^{lle} Olive, les soldats et les domestiques.

Ces derniers, en même temps, firent prudemment un mouvement de retraite. Les soldats s'élançèrent et entourèrent Jean Blanc.

— Saisissez-le! s'écria Béchameil. Ah! brigand détestable! tu vas me rendre mes cinq cent mille livres.

M^{lle} Olive, au seul nom du Loup Blanc, était tombée en pamoison. Georges Trem! avait tiré son épée, résolu à défendre l'homme qui l'avait servi si puissamment et qui était le père de Marie. Mais il n'eut pas besoin de faire usage de son arme. Au moment où les sergents, rétrécissant leur cercle, allaient mettre la main sur le roi des Loups, celui-ci ramassa sous soi ses longues jambes et fit un bond extraordinaire qui le porta, par-dessus la ligne des assaillants, jusqu'à l'une des fenêtres du salon. Les soldats

demeurèrent stupéfaits. Jean Blanc se mit debout sur l'appui de la fenêtre. — Quoi que tu fasses, Hervé de Vaunoy, dit-il, tu es vaincu... Tu n'auras pas même la vengeance !

— Feu ! feu !.. Mais tirez donc ! hurla Vaunoy, qui arracha le mousquet de l'un des soldats et mit Jean Blanc en joue.

Georges, d'un coup de son épée, détourna le canon, et la balle fut se loger dans le lambris.

— Nous nous rencontrerons encore une fois, Hervé de Vaunoy, reprit l'albinos sans s'émouvoir ; ce sera la dernière, et tous nos comptes seront réglés !

Il sauta dans la cour à ces mots ; puis, on le vit franchir la muraille extérieure avec la prodigieuse agilité qui lui était propre.

— Feu ! feu ! répéta Vaunoy, qui tomba épuisé sur un siège.

Les soldats firent une décharge. Ce fut du bruit et de la fumée.

L'accusation dirigée contre le jeune héritier de Tremi ne pouvait se soutenir. Vaunoy lui-même, une fois que le premier mouvement de son exaltation furibonde fut apaisé, n'osa point la renouveler. Il est permis de croire d'ailleurs que, même au milieu de sa plus grande colère, il y avait eu calcul de sa part, et qu'il avait espéré profiter de la tumultueuse mêlée qui n'edt pas manqué de s'engager sans la fuite inopinée de Jean Blanc, pour ressaisir d'un seul coup la fortune qui lui échappait, en assassinant le capitaine. Ce dernier espoir anéanti, Vaunoy n'essaya plus de combattre. Il avait joué ; il avait perdu. Il se résigna, au moins en apparence.

M. de Béchameil, marquis de Nointel, supporta la perte des cinq cent mille livres, ce dont le lecteur ne doit point s'affliger outre mesure, attendu que cet intendant royal en avait très-probablement volé trois fois autant en sa vie.

Georges Tremi, en devenant Breton, ne put perdre les sentiments d'affection et de respect qu'il croyait devoir à son souverain. Il ne fit point d'opposition à la cour de Paris ; mais il s'interposa entre les pauvres gens de la forêt et leurs mille petits tyrans. Ainsi, Georges fit rendre aux sabotiers, vanniers, tonneliers et charbonniers ce droit d'usage qu'une prescription immémoriale avait fait leur légitime propriété. Il les aida à payer l'impôt et les secourut de

toutes manières possibles. Deux ou trois ans s'étaient à peine écoulés depuis les événements qui précèdent, qu'il n'y avait plus traces de *Loups* sous le couvert. En revanche, on voyait souvent des troupes de bonnes gens agenouillées au pied de la croix de Mi-Forêt. Ces bonnes gens remerciaient Notre-Dame, qui leur avait rendu un fils de Tremi, c'est-à-dire un protecteur puissant et un bienfaiteur infatigable.

Georges Tremi de la Tremlays n'oublia pas qu'il avait été, durant vingt ans, Didier tout court. En prenant les nobles façons qui convenaient désormais à sa naissance, il ne prit point ces idées exclusives et inflexibles dans leur rigidité qui font, en quelque sorte, partie de l'héritage des vieilles races, et qu'il faut respecter même lorsqu'on ne les peut point partager. Grand seigneur par le sang, mais soldat de fortune par l'éducation, il n'était pas homme à se faire scrupule de consulter uniquement son cœur dans le choix d'une compagne. Or, son cœur avait fait choix de Fleur-des-Genêts. Certes, il lui était permis de croire que cette union ne souffrirait point d'obstacles. Néanmoins, il s'en rencontra un, et des plus sérieux : Jean Blanc refusa péremptoirement la main de sa fille à son jeune seigneur.

Et ce n'était point un jeu. Jamais millionnaire refusant de prendre pour gendre un indigent, jamais duc et pair déclinant l'alliance d'un poète ne furent plus difficiles à fléchir que le pauvre albinos. Il avait, lui aussi, ses idées d'honneur, inflexibles, rigides et plus fières à coup sûr que les préjugés réunis de toute la noblesse de Bretagne. Didier ordonna et pria tour à tour et longtemps en vain ; mais, un jour, il eut la bonne inspiration de jurer sur sa foi de gentilhomme breton qu'il n'aurait point d'autre femme que Marie. Jean Blanc céda : il fallait bien que Tremi eût des héritiers.

Ce fut un jour de bonheur pur et sans mélange que celui où Marie passa le seuil du bon château de la Tremlays. Le calme et la joie y entrèrent avec elle pour n'en plus sortir. Elle n'apportait pas d'écusson pour écarteler celui de Tremi ; mais, à tout prendre, il y avait assez d'armoiries diverses sous les austères portraits des vieux maîtres de la Tremlays ; aucune pièce héraldique n'y faisait défaut. En revanche, d'ailleurs, parmi toutes les châtelaines qui respi-

raient sur la toile, depuis des siècles, le parfum de leurs bouquets toujours frais, pas une n'aurait pu disputer le prix de la beauté à la pauvre fille de la forêt. A raison ou à tort, le capitaine comptait cela pour quelque chose.

Bien longtemps après, lorsque les enfants de Georges et de Marie couraient déjà par les taillis, guidés par la vieille Goton Rehou, il y avait au couvent de Saint-Aubin-du-Cormier une religieuse du nom de sœur Alix qui les guettait souvent au passage et les embrassait en pleurant. Sœur Alix était belle, maîtres grands yeux bleus ne savaient plus sourire, et les gens de la forêt interrompaient leur chanson lorsqu'elle passait près d'eux, tant son front pâle et son regard éteint respiraient de tristesse.

Quant à Hervé de Vaunoy, voici ce qui advint six mois après la rentrée de Georges en l'héritage de ses pères. Il avait quitté la Tremlays pour se retirer à Rennes. Au bout de ce temps, il fit demander à Georges la permission de prendre, dans le cabinet qu'il avait occupé au château, quelques objets à son usage. Georges s'empressa de faire droit à cette demande.

Vaunoy vint escorté de plusieurs hommes. Son cabinet était celui qui avait servi de retraite à Nicolas Trembl et renfermait cette armoire où le vieux Breton, partant pour son dernier

voyage, avait puisé les cent mille livres dont il a été si souvent question dans ce récit. Cette armoire contenait encore de fortes sommes, laissées par Nicolas Trembl, et d'autres, fruit des épargnes de Vaunoy. C'était cet opulent pécule que celui-ci venait chercher.

Il n'éprouva nul obstacle de la part de Georges et reprit, vers le soir, le chemin de Rennes. Mais ses valets arrivèrent à la ville sans lui, et racontèrent, effrayés, que, sur la lisière de la forêt, un coup de fusil était parti au-dessus de leurs têtes, et qu'Hervé de Vaunoy, frappé d'une balle en pleine poitrine, avait vidé les arçons pour rester mort sur la mousse du chemin.

— Nous avons dirigé nos regards vers l'endroit d'où était parti le coup, ajoutèrent les valets; la nuit se faisait; pourtant nous avons vu une forme blanche sauter de branche en branche, comme il n'est point raisonnable de penser qu'un être humain puisse le faire, puis disparaître au-dessus des plus hautes cimes des châtaigniers.

Le lendemain on trouva sur la mousse le cadavre d'Hervé de Vaunoy. Auprès de lui était à terre le vieux mousquet que Jean Blanc tenait de son père.

Paul FÉVAL.



L'ÉPAVE DE LA TREMBLADE.

I. — BLANCHE.

La Tremblade est un pauvre village de Bretagne, perché comme l'aire des oiseaux de proie, sur le flanc d'un rocher isolé au bord de l'Océan. Au-dessous s'allonge une grève aride et désolée dont le sable rougeâtre ne laisse percer que ça et là de maigres touffes de genêts et quelques pins rabougris. Les habitants n'ont point de ressources à tirer de ce sol infécond, et malheureusement la mer est si perfide dans ces parages, l'écume qui bouillonne à sa surface cache tant de récifs et de bancs de sable que les pauvres riverains se hasardent rarement à monter dans leurs barques de pêche et les laissent quelquefois dormir à moitié enchâssés dans le sable pendant des mois entiers. Ces hommes, qui ont gardé les cruelles superstitions des temps druidiques, sont défiants, rudes, sauvages; ils vivent presque entièrement en dehors de la société, comme une caste maudite,

et n'entretiennent de relations qu'avec un petit nombre de colporteurs juifs ou bohémiens, assez hardis pour gravir pendant les nuits orageuses leurs mauvais sentiers, creusés dans le roc. Jamais une fille de la Tremblade ne s'est mariée hors du pays, et le pays pour ces farouches parias, c'est la grève, que le village domine comme une sentinelle immobile.

Le soir où commence ce récit, trois personnes se trouvaient réunies dans la salle commune d'une maison qui, vue du rivage, semblait collée au rocher comme une écaille d'huitre et toujours prête à tomber dans la mer. L'ameublement de cette salle était étrange. La nudité humide des murs était voilée par d'énormes pans de satin damassé, de cachemire bleu et de mérinos cramoisi, grossièrement retenus par des clous, et qui faisaient ressembler cette chambre misérable à une magnifique tente de guerre, dressée pour un général vainqueur, sur la place d'une ville prise d'assaut et mise au pillage. Un sabre d'honneur accroché en sautoir avec une longue pipe d'écume de mer

dénonçait un vieux soldat de la république dans le maître du logis, tandis que des filets, des rames et des crocs, groupés à l'angle de la cheminée, justifiaient de son métier actuel. Dans l'âtre pétillait un feu ardent, alimenté par un singulier mélange de débris de caisses, de tonneaux et même de meubles en bois précieux ; cette flamme réjouissait d'autant plus le regard que l'on entendait la pluie grincer avec violence contre les carreaux de papier huilé qui servaient de vitres.

Le vieux soldat était nonchalamment couché dans un de ces fauteuils que la mode impériale avait idylliquement nommés *bergères*. C'était un homme robuste, dont le visage naturellement jovial semblait avoir été ridé et plombé moins par l'âge et les fatigues de la guerre que par de cruels chagrins, sourdement comprimés au fond du cœur. Un beau griffon, les pattes de devant appuyées sur les genoux de son maître, fixait sur lui ses yeux verts, dans l'attente d'une caresse ; mais le vieillard restait absorbé, regardant avec une expression triste et inquiète tantôt sa femme qui tricotait silencieusement devant une table de noyer, à la lueur d'une petite lampe de fer, et tantôt sa fille Blanche, agenouillée devant les tiroirs ouverts d'un babut rustique : c'était un enfant d'une rare beauté ; seulement son visage était pâle de cette blancheur mate assez ordinaire aux recluses, pour qui la vie n'est qu'une prison ou un sépulcre anticipé. Le feu de ses douleurs secrètes jaillissait dans un regard doux et fier à la fois, mais dénué de cette transparence humide qui voile avec tant de grâce le regard des enfants et des jeunes filles. Le sourire indécis qui errait sur ses lèvres eût surtout attesté, aux yeux d'un observateur, les ravages d'un ennui profond et désespéré. La jeune fille était simplement vêtue à la mode du pays : un corsage de velours noir emprisonnait sa taille fine, et une jupe de serge brune à larges plis cachait ses pieds mignons. Elle se retourna tout à coup vers le vieillard et lui dit timidement : — Voici vos gants de peau de daim, mon père, mais je pense que vous ne vous en servirez point ce soir, et que vous ne comptez pas aller vous promener en mer par cet horrible temps !

Le père ne répondit pas, mais il cria avec humeur : — A bas, Tom ! à bas ! et repoussa rudement le pauvre chien, qui vint se réfugier en gémissant près de sa jeune maîtresse.

— En effet, dit Marianne, sans oser regarder son mari, le grain a augmenté. Il y aura ce soir un orage épouvantable. — Un orage, Marianne ! tant mieux ! n'est-ce pas ce qu'il faut, Marianne ? n'est-ce pas ce qu'il faut ? s'écria le père en se levant et marchant à grands pas dans la chambre, comme si quelque pensée funeste eût égaré son esprit. — Que dites-vous, mon père ? demanda avec surprise la jeune fille. — Rien ! rien ! fit brusquement le pauvre homme, qui avait oublié que Blanche entendait ses paroles insensées et qui, sur un regard suppliant de sa femme, venait de se calmer. Je dis que l'orage en mer est un beau spectacle. — Un beau spectacle, grand Dieu ! horrible plutôt, s'écria douloureusement Blanche, quand on pense à tous ces malheureux pour qui chaque coup de vent est un arrêt de mort, chaque vague une tombe ; quand on pense aux pleurs de ceux qui les attendent et qui ne doivent plus les revoir... Mais souffrez-vous, mon père ? vous êtes bien pâle ! — Mon rhumatisme tient à ne pas être oublié ! Que veux-tu, Blanche ? on ne couche pas impunément, le corps entortillé d'un manteau à jour, au fond d'un trou creusé dans la neige des steppes. — Pauvre père ! dit la jeune fille.

Un furieux coup de vent fit alors craquer la frêle charpente de la maison. Blanche poussa un petit cri de frayeur. — Au premier jour, murmura-t-elle, vous verrez qu'un orage jettera notre maison dans la mer comme un château de cartes. O le vilain pays ! et puis, il me semble toujours entendre des cris de détresse dans ces mugissements du vent. — Enfant, tu devrais aller dormir et l'orage passera comme un rêve pendant ton sommeil. — Non ! non ! dit la jeune fille en secouant la tête avec une coquetterie mutine. Je ne veux pas. Pourrais-je dormir en pensant à ceux qui souffrent ? reprit-elle d'une voix plus douce.

Et elle saisit les mains de son père dans les siennes par un geste de câlinerie naïve. — Pauvres gens ! continua-t-elle, qui attendent la mort à tout instant, qui la voient venir dans les nuages noirs du ciel, dans l'éclair qui déchire ces nuages de sa raie de feu, dans le flot qui gronde et se gonfle comme une montagne autour du vaisseau, dans les écueils qui déchirent ses flancs. Oh ! je prierai toute la nuit pour eux.

— Tu parles comme un livre, dit Yvon ; mais tes prières ne les sauveront pas. — O ! vous autres hommes, vous avez des cœurs d'acier, reprit

Blanche ; vous regardez sans pâlir l'agonie de vos frères. Mais pensez donc, mon père, qu'il y a là des vieillards, des femmes, des enfants. Rien ne remuerait-il donc dans votre cœur si vous aviez votre petite Blanche à bord au milieu de la tempête, et que vous la vissiez, à la lueur d'un éclair, vous tendant les bras, vous appelant comme Dieu à son aide, tandis que des lames monstrueuses se briseraient contre le vaisseau ! — Mauvaise ! Et Yvon la pressa dans ses bras comme s'il eût craint qu'on ne voulût lui arracher sa fille. Où vas-tu chercher de si tristes idées ? — Puis-je donc être gaie, bon père, au milieu de ces brouillards éternels, en face de cette mer houleuse ? Le soleil lui-même devient blafard en s'égarant sur ce roc et sur ces bruyères. Puis les paysans de la contrée sont si méchants, si durs... Nous vivons ici comme des proscrits. Dernièrement encore, quand j'ai été entendre la messe du recteur Kerkabec, tous les bancs sont restés vides autour de moi ; on eût dit qu'une malédiction secrète pesait sur votre fille. Et pourtant qu'ai-je fait à tous ces gens qui semblent me mépriser et avoir horreur de moi ? Oh ! pourquoi ne quittons-nous pas la Tremblade ? — Pourquoi ! pourquoi ! parce que ailleurs nous serions sans amis, sans ressources ! s'écria Yvon avec un mouvement de rage. La Tremblade, c'est mon pays, après tout. Où est le temps où nous autres, vieux soldats, nous vivions de l'empereur ? Peu importaient les blessures et les infirmités. Les victoires du petit caporal avaient le droit de se promener dans Paris en jambes de bois et en chapeaux tricornes. Mais après Waterloo, ç'a été fini pour les vieilles moustaches. On les a appelés les brigands de la Loire, entends-tu, les brigands, les brigands d'Austerlitz et d'Iéna ! Mais bah ! on nommait l'autre, devinez un peu... l'ogre de Corse ! S'ils lui mettaient en ligne de compte, dans ses états de service, les tas de Russes et de Prussiens qu'il a démolis, le sobriquet était bien gagné. C'est alors qu'on nous a licenciés ; c'était leur fureur de licencié, à ces nouveaux venus. Ils avaient licencié les trois couleurs, les tableaux du Louvre, la statue de l'empereur, la caisse publique et le pont d'Iéna. S'ils avaient pu licencier Wagram, Marengo, toutes nos batailles, ils l'eussent fait. Moi, je portais l'épaulette quand le duc de F..., le ministre de la guerre, me dit d'un air goguenard que j'étais licencié. Ma foi, ça me donne un coup

de marteau sur la tête. La colère me grisa. Je tirai mon sabre. Le duc n'eut que le temps de tourner le dos et de fermer la porte sur lui. Mon sabre traversa la porte. Tous les officiers présents, de vieux lapins du bon temps, m'entraînèrent et me poussèrent dans la rue. La chose fut assoupie, mais que devenir après cela... On me conseillait d'aller en Égypte ;... mais j'étais marié. Ta mère serait morte dans ce pays de crocodiles. Je suis revenu à la Tremblade. J'ai voulu mourir dans mon berceau. — Et vous vous y trouvez heureux, mon père ? dit Blanche en fixant son regard sur lui. — Je m'y trouve heureux, répliqua Yvon en hésitant. Je fais sauter sur mes genoux les fils de mes amis d'enfance ; je leur apprend l'histoire de celui qui est à Sainte-Hélène. Mais il est tard, Blanche, il est tard, et je me sens fatigué. — A demain donc, mon père. — Oui, à demain ; mais avant de nous séparer, buvons une goutte de ce vin qui raffermir le cœur les jours de tempête. Verse toi-même, Blanche

La jeune fille ne parut pas surprise de cette proposition, et remplit en souriant son verre ; mais au moment où elle allait y tremper ses lèvres roses, elle surprit dans le miroir fêlé qui ornait la chambre un singulier regard d'intelligence entre Pierre et Marianne. Alors un de ces mouvements vifs et instinctifs que rien n'explique éclaira son esprit d'un souvenir vague. Elle se rappela confusément avoir senti souvent sa tête s'alourdir quand le temps menaçait et ne s'être réveillée que très-tard le lendemain d'horribles tempêtes dont le fracas n'avait pu troubler son sommeil. Elle crut deviner un mystère. Un soupçon passa dans son esprit, et elle rejeta adroitement le vin contenu dans le verre comme si c'eût été un poison dangereux. Puis elle embrassa Yvon et Marianne et remonta dans sa chambre.

II. — LA GAFFE.

Lorsque Blanche entra dans sa chambre, le vent éteignit la flamme vacillante de la petite lampe de fer qu'elle tenait à la main. Elle avait oublié de fermer sa fenêtre, et le plancher était humide de gouttes de pluie. Elle resta un moment, immobile et troublée, sur le seuil, tressaillit en entendant comme des cris lointains et plaintifs s'élever de la mer, puis se dirigea résolument vers la fenêtre pour la fermer et tirer les rideaux. Mais en ce moment un éclair illumina d'une clarté

blafarde et sinistro la chambre, le ciel et la mer irrités. La jeune fille ne put contempler sans émotion cet horizon noir, soudainement teint d'une pourpre sanglante et retombant aussitôt dans l'horreur des ténèbres. Prise par une de ces torpours inexplicables où nous plongent les grands et mystérieux spectacles de la nature, et qui ne sont précisément ni de l'effroi ni de l'admiration, mais peut-être un mélange confus de ces deux sentiments, elle resta accoudée sur l'appui de la fenêtre, oubliant la pluie qui ruisselait sur son front et ses cheveux, et regardant ce ciel obscur ou sillonné par les éclairs.

Cependant la grève et le villager restaient silencieux. Blanche finit par avoir peur de ce calme des hommes au milieu des convulsions d'une nature furieuse. Son exaltation tomba ; elle sentit ses membres se glacer, et elle attribua à une erreur de son imagination les cris qu'elle avait cru entendre. Déjà sa fenêtre était fermée, déjà ses cheveux, que ne retenaient plus les dents d'écaillage du peigne, s'éparpillaient en longues tresses sur ses épaules, quand le murmure de deux voix, au bas de l'escalier qui menait à sa chambre, la frappa d'étonnement. Elle s'approcha de la porte à pas furtifs et écouta.

— Es-tu sûre qu'elle soit endormie, Marianne ? disait le pêcheur. — Voilà bien une heure qu'elle nous a quittés, Ivon, et la potion agit au bout de dix minutes.

La potion ! ce mot épouvanta Blanche. — Ils parlent de moi, pensa-t-elle ; mais que peut signifier...

— J'ai envie de monter, Marianne, dit Ivon. Machinalement Blanche détacha les agrafes de son spencer de velours.

— Folie ! répliqua la mère ; elle n'a qu'à se réveiller et te voir ainsi équipé ; la pauvre enfant en mourrait de peur ; puis ce seraient des explications à n'en plus finir ; la nuit serait perdue.

— La nuit serait perdue ! répéta distraitemment Blanche, qui ne savait quel sens attacher à ces mystérieuses paroles.

— C'est donc bien mal, ce que nous faisons là, reprit Ivon d'une voix sourde, puisqu'il faut nous cacher de notre enfant ou rougir devant elle. — Il faut que notre Blanche vive heureuse, dit Marianne, qu'elle vive de nos veilles, de nos angoisses, et qu'elle ne sache jamais de combien de larmes nous payons son bonheur. Vienne pour

nous la mort ou la maladie, quel serait son sort ? voudrais-tu la voir mendier sur les grandes routes son pain et celui de ses parents, supporter le froid, la faim, les outrages ! — Oh ! tais-toi, Marianne, tais-toi ! à tout prix, j'amasserai à Blanche une dot, une fortune ; mais avant d'aller à la grève, il faut que je voie dormir cette enfant. Cela me donnera du courage.

La jeune fille laissa tomber à ses pieds sa jupe de serge brune. Les marches de l'escalier gémissaient sous le pas lourd du pêcheur. Froide d'horreur, mais peut-être secrètement éprise du mystère que trahissait une si étrange conversation, Blanche n'eut que le temps de se glisser sous les blancs rideaux de son lit. Ivon et Marianne entrèrent. La tête calme de la jeune fille se détachait gracieusement sur l'oreiller, encadrée de ses longs cheveux noirs : ses lèvres souriaient. Qui eût mis la main sur son cœur l'eût senti battre avec violence, mais sa respiration était lente et douce.

— Qu'elle est donc belle ainsi ! que son sommeil est paisible ! dit Ivon à demi-voix. Peut-être elle rêve de moi, maintenant, elle me voit passer dans ses songes... et je vais... mais c'est pour elle, pour elle. Il le faut, n'est-ce pas, Marianne ? O misérable ! misérable que je suis !

La mère pleurait. — C'est une sainte, Ivon, lui dit-elle en se penchant sur le front de Blanche et en l'effleurant d'un baiser. Elle priera pour nous. Elle nous réconciliera avec Dieu.

Ivon fit un effort de courage, et se frappant la tête avec une sorte de rage désespérée : — Le temps se passe, et on nous attend, fit-il d'une voix rude.

En ce moment un coup de canon expira sourdement dans le fracas des vagues qui fouettaient la base du rocher et se déroulaient sur la grève.

— As-tu entendu ? demanda Ivon à sa femme avec l'accent d'une joie farouche. On nous a dit vrai. Le *Trident* est en vue. Bonne aubaine ! Prends la gaffe allume la lanterne, et chasse devant toi la vache et le mulet. Ah çà, le bruit n'a pas réveillé Blanche, au moins ?

Tous deux jetèrent un dernier regard sur la jeune fille. Elle souriait toujours à son rêve, sans doute. Ivon et Marianne s'éloignèrent. Si le premier s'était retourné lorsqu'il fut à la porte de la chambre, il eût vu les paupières de la jolie curieuse se soulever légèrement et un regard rapide

interroger, à travers une frange de cils noirs, son costume de pêcheur. Mais Blanche referma aussitôt les yeux avec effroi en apercevant le caban rouge et les bas rouges de son père. Un contrebandier d'Ouessant, qu'elle avait vu une fois ainsi vêtu et qui avait remarqué son aversion pour cette couleur, ne lui avait-il pas dit en ricanant : — Le sang ne tache pas cet habit-là !

Le visage d'Ivon était voilé d'un crêpe noir, autre emblème sinistre.

A peine furent-ils sortis que Blanche se précipita hors du lit et colla son oreille à la porte. Elle entendit pendant quelques minutes le bruit de leurs pas, qu'ils faisaient légers, et des apprêts qu'ils terminaient silencieusement. Puis la porte d'entrée se referma sur eux. Blanche courut à la fenêtre et vit son père descendre, accompagné de Tom, le sentier taillé dans le roc qui conduisait à la grève. Suivait Marianne, montée à dos de mulet. En voyant cette petite caravane se glisser ainsi, sous la pluie et le vent, dans l'ombre épaisse du brouillard et aller chercher la tempête, Blanche se demanda avec terreur quel horrible secret enveloppait l'existence de sa famille, si calme, si monotone même jusqu'alors. Elle avait donc vécu des baisers de ses parents, sans savoir ce que sa vie pouvait coûter à leur cœur ; mais aussi elle pouvait tout savoir cette nuit même. Elle n'hésita pas.

Un second coup de canon résonna comme le râle d'un mourant. Blanche se couvrit d'une vieille mante qui lui servait dans ses courses du matin, lorsqu'elle allait chercher du varech flottant dont on engraisse les champs stériles du pays, et poussée par une irrésistible curiosité, elle sortit de la maison à son tour, et suivit de loin la marche de ses parents. Alors seulement elle chercha à s'expliquer leurs paroles étranges qui, sans qu'elle pût les comprendre, avaient glacé son âme d'une frayeur instinctive. Tout-à-coup, elle poussa un petit cri de joie. Folle qu'elle était ! Comment ne pas avoir pensé à l'idée la plus simple, la plus noble et qui expliquait le plus naturellement du monde les phrases entrecoupées, les sanglots comprimés de son père : sans aucun doute il était pilote côtier ; il vivait de cette noble et périlleuse profession : chaque jour il exposait sa vie pour des inconnus, il est vrai, mais pour des inconnus qui allaient mourir. Pour lui, le dévouement était un métier ; et s'il tremblait, chaque nuit d'orage

en donnant à sa fille le baiser du soir, c'est qu'il allait, un instant après, soustraire une proie aux écueils de la crique de la Tremblade, et que ce baiser pouvait être le dernier. Folle enfant ! N'avait-elle pas vaguement soupçonné le bon Ivon ? Alors elle le bénit. Mais effrayée des dangers qu'il allait courir, elle voulut le suivre de ses prières et de son regard jusqu'au bord de la mer.

L'entreprise était difficile : ses pieds s'enfonçaient à tout instant dans le sable. La grève est bien la sœur jumelle de la mer ; elle a aussi ses vagues mouvantes, onduleuses, que le vent tasse en montagnes ou creuse en abîmes. A chaque pas Blanche voyait comme un sépulcre de sable ouvert devant elle, déjà elle commençait à se repentir de sa tentative, lorsque tout-à-coup des clartés mystérieuses percèrent de loin en loin, comme des étoiles, le voile de brume qui couvrait la plage, sans que le silence fût troublé. Blanche se sentit aussitôt émue d'une crainte superstitieuse, elle se rappela les contes bizarres des veillées sur les spunkies, ces pâles démons des eaux qui se vengent si cruellement des mortels assez hardis pour venir épier le mystère de leurs fêtes nocturnes. Elle prit pour les rayons de leurs yeux sans paupières ces lueurs surnaturelles, isolées, immobiles, qui illuminaient la grève, et se glissa, éperdue, derrière des touffes de genêts et de hautes bruyères, croyant déjà sentir son épaule meurtrie de l'empreinte d'une main glacée. De là elle put voir, sans être vue, tous les détails d'une scène horrible qui demanderait le pinceau d'un grand peintre pour être comprise dans toute sa sauvage grandeur.

La grève s'anima soudainement ; cette plage déserte, qui dormait, se réveilla peuplée d'une foule hideuse, comme, au coup de sifflet du machiniste, vous voyez se lever de leurs tombes violées les blanches nonnes de *Robert-le-Diable*. On avait entendu retentir les derniers coups de canon du vaisseau, signal d'agonie suprême qui conviait à la curée tous ces fils de la nuit. Les flammes bleuâtres coururent, se dispersèrent et finirent par se rapprocher du bouquet de genêts où Blanche se tenait cachée, plus morte que vive. Le bruit mat des pas dans le sable devint régulier, quelques voix rauques échangèrent des mots d'ordre, des ombres glissèrent le long des genêts ; enfin un robuste jeune homme, couvert d'une saie rouge et les jambes emprisonnées

dans un étroit caleçon de même couleur, s'arrêta brusquement et dit à un de ses compagnons :

— Les mulets sont-ils prêts ?

Blanche osait à peine respirer. C'était la voix de Mathurin Brindejone, le pêcheur, qui voulait la prendre pour femme et devant les prétentions de tous les autres jeunes gens du pays avaient abdiqué les leurs ; du reste, un véritable enfant de la Tremblade, qui devait faire porter à sa femme ses crocs et ses filets, et la laisser marcher pieds nus. Comme tous les hommes soumis à une vie dure et sauvage, il aimait Blanche avec fureur parce qu'elle était belle ; il se fût fait tuer pour la sauver d'un péril, sans hésiter, parce qu'il la regardait comme son bien ; mais il s'occupait fort peu de savoir si elle lui donnerait son cœur. Il l'aimait pour lui, non pour elle. Selon lui, c'était pour Blanche un honneur que de devenir la femme du plus riche et du plus beau garçon du pays ; et une fois marié, tout en aimant sa femme, il l'édût battue sans scrupule à la première occasion. On comprendra maintenant l'effroi de la jeune fille lorsqu'elle reconnut la voix de Mathurin.

— Allons, répondit le compagnon, la mer se conduit ce soir en bonne voisine. Quelle pêche nous allons faire ! On n'attend plus que le vieil Ivon et sa femme. Quant à sa mijaurée de fille...

— Mijaurée ! as-tu dit ? s'écria Mathurin. Et un coup de poing, qui jeta par terre l'autre pêcheur, lui fit justice de cette injure. — Allons, du calme, dit le compagnon en se relevant : Je ne croyais pas te fâcher... Que diable ! entre amis... — Je t'ai traité en ami, dit froidement Mathurin ; tu as pu te relever... Tu disais donc que la pêche... — Sera peut-être une pêche d'hommes, dit une nouvelle voix avec un rire lugubre qui glaça le sang de Blanche.

Le nouveau venu était Ivon, une hache courte sur l'épaule, un paquet de cordes sous le bras. Derrière lui se tenait Marianne, immobile et s'appuyant contre une longue perche armée d'un croc en fer à trois dents recourbées. C'est là ce que les pêcheurs de la côte appellent une *gaffe*.

— Allons, troupière, dit l'ami de Mathurin, en affaires il ne faut pas être triste comme la Passion de Notre-Seigneur. — La mer nous doit la récolte, c'est notre vigne et notre champ à nous, ajouta Brindejone. — Les uns la fouillent pour y trouver des perles, nous y cherchons, nous, des débris. —

Faut-il donc mourir de faim, de misère et de soif devant des tonnes de rhum, des ballots d'étoffe et le reste... — Ne jouons pas sur les mots, répliqua Ivon d'une voix amère et si basse que Blanche ne put entendre sa réponse. Nous sommes des voleurs, voilà tout.

Mathurin et son ami Courils haussèrent les épaules. — Tom, ici ! ici, Tom ! cri Ivon, qui vit que son chien venait de le quitter et s'était jeté dans les genêts. Mais Tom, ordinairement si docile à l'appel de son maître, ne revenait pas. — C'est étrange ! dit le pêcheur. Tom ! Tom !

Blanche frémit. Le chien l'avait trouvée cachée dans les hautes touffes comme un oiseau dans son nid ; il sautait de joie autour d'elle et lui léchait les mains tandis qu'elle s'efforçait vainement de le repousser.

— Tom a peut-être découvert quelque espion dans les genêts, dit Mathurin. — Impossible, répliqua vivement Ivon, il aurait aboyé.

Mathurin fit quelques pas vers l'endroit où était la pauvre fille, et elle se prit à trembler plus fort que les bruyères roses au souffle du vent. Mais Tom sauta aussitôt hors des genêts et montra à Brindejone une rangée formidable de dents blanches et aiguës. Mathurin recula et dit : — Ce n'était rien ;... un caprice de ce bon Tom. Mais les vagues sont hautes, ... le brouillard épais ;... le Trident ne passera jamais le *Bris-d'Acier*. À l'œuvre !

Qu'allaient-ils faire ? Quel espoir sauvage animait ces hommes farouches ? C'est ce que Blanche ne comprenait pas encore. Ils descendirent le sentier qui serpentait sur le revers de la dune. Elle les suivit jusqu'à l'endroit où le sable humide était veuf de sa stérile parure de bruyères et de genêts. Là étaient rangés en cercle des mulets enveloppés de couvertures noires. Leurs têtes étaient bizarrement harnachées de courroies qui soutenaient de longues croix de bois, solidement maintenues par des linges tordus et enchevêtrés à l'entour d'une façon inextricable. Au milieu du cercle, Blanche reconnut la vieille vache de son père, cette bonne *Vendéenne*, qui connaissait si bien sa voix, qui la suivait comme Tom, et sur le dos de qui elle avait tant de fois chevauché tout enfant. Cela lui fit mal. Elle souffrait de voir ainsi tout ce qu'elle aimait, tous les compagnons de sa vie paisible et pure mêlés à cette vi-

sion monstrueuse, au fond de laquelle se laissait pressentir quelque chose d'horrible.

Les paysans étaient tous munis de lanternes : c'étaient leurs clartés blafardes que Blanche avait prises pour les yeux des *spunkies*. Un dernier coup de canon s'éteignit dans le rugissement des lames.

— Hissez les lanternes, et à plat ventre, mes gars ! cria la voix forte de Mathurin.

En un clin d'œil, les lanternes flamboyèrent au haut des croix de bois ; la vache porta à ses cornes un fanal mouvant, les paysans se couchèrent sur le sable, et les mulets se mirent en marche, à la suite de la Vendéenne, dans la direction du *Bris-d'Acier*.

La marche naturelle de ces animaux est lente, grave, mesurée : ils allaient, ils allaient, et cependant leurs mouvements étaient si lents, si calculés que le feu des lanternes semblait fixe, immobile, comme si elles n'eussent pas changé de place. Grâce aux couvertures noires et au brouillard, on ne voyait ni la vache ni les mulets. Les croix de bois semblaient fichées en terre. Blanche commença à comprendre.

Le *Trident* se traînait à la remorque de ces phares funestes tout droit vers le *Bris-d'Acier*, comme poussé par la main d'un mauvais génie. Elle se souvint alors d'avoir lu dans l'histoire que le vicomte de Léon, sire de La Tremblade, disait en parlant de cet écueil : « J'ai là une pierre plus précieuse que celles qui ornent la couronne des rois. » — Ainsi donc, dit-elle, les hommes préparent les naufrages.

Et elle ferma les yeux, comme pour ne pas voir ce qui allait arriver. Mais elle entendit tout-à-coup un de ces bruits que ne saurait exprimer aucune parole humaine, un craquement sourd, un bouillonnement de vagues, un seul cri poussé par cent voix. Mathurin se releva et répondit par un cri de joie. — Le vaisseau s'est accroché au *Bris-d'Acier*, dit-il. Vive la Vendéenne du père Ivon ! Maintenant, gare aux chaloupes et aux nageurs ! La hache aux dents, mes gars, debout ! car la lame nous apporte de la besogne sur son dos !

En effet, la grève est inondée ; le flot meurt à peine aux pieds de Blanche et les pêcheurs ont de l'eau jusqu'au genou. Mais ces flots rejettent des caisses, des tonneaux, des barriques, toute une cargaison, et des cadavres. Les pillards

chargent le butin sur les mulets ; les femmes traînent les morts dans un trou creusé sous un roc.

— J'entends un bruit de rames, interrompit vivement Mathurin en ordonnant le silence. C'est une chaloupe ; elle vient droit à nous, elle a passé le brisant, et si nous n'éteignons nos fanaux, les gaillards seront ici avant dix minutes. Cachez les lanternes, et plus un mouvement, plus un mot.

On obéit. Il y eut un moment de silence et de terreur. Mais Blanche a puisé une héroïque résolution dans les paroles de Mathurin. Elle sera l'ange sauveur des gens de la chaloupe. Elle rampe doucement sur ses genoux, retenant son haleine, les mains convulsivement tendues en avant pour saisir la lanterne cachée sous la couverture dont la Vendéenne était couverte. On entend le bruit sourd des rames qui luttent au hasard et sans régularité contre la vague écumante. Blanche touche la lanterne ; mais, en même temps, elle pense que les hommes de la chaloupe, une fois à terre, voudront se venger des *naufrageurs* ; que ce sera un combat sans pitié, que son père et sa mère seront peut-être frappés. . . Elle hésite un instant. Cet instant a suffi pour l'accomplissement du crime. Le flanc de la chaloupe s'ouvre sur les dents de granit du roc. Vainement les malheureux crient : « Au secours ! » avec l'accent déchirant du désespoir. Ils sont engloutis dans l'abîme. La tempête soulevée par Dieu pouvait s'apaiser, mais le cœur des *naufrageurs* était inexorable.

— Tout est fini, dit Ivon.

— Aux ballots maintenant ! cria Mathurin. Tête-de-Loup, tu battras les genêts avec tes frères, tandis que nous autres nous achèverons de charger les mulets, fût-ce sous le feu de la gendarmerie !

Tête-de-Loup prit sa hache en main et, d'un regard oblique, sonda la nappe mouvante des genêts, qui pouvait cacher toute une escouade. Blanche se crut perdue.

En ce moment Tom se mit à aboyer avec fureur et, à trois reprises, plongea dans la vague, qui le repoussa toujours sur la grève.

— Sst ! fit Mathurin. Tom a flairé quelque chose ; quel est ce clapotement ? Je ne me trompe pas, un gaillard qui nage encore ! Le camarade a du jarret !

En effet, les naufrageurs aperçoivent bientôt une tête qui glisse à la surface de l'eau. Du reste pas un gémissement, pas un cri de détresse. On devine dans ce nageur héroïque l'homme hardi de cœur et robuste de corps qui n'espère son salut que de lui-même.

— Que faut-il faire? demanda Ivon.—Prends la gaffe, répond Mathurin d'une voix brève et sinistre.

— Dieu soit loué, pensa Blanche; ils vont sauver ce malheureux, lui tendre la gaffe! Ils ne sont bourreaux qu'à moitié. Leurs mains ne versent pas le sang.

Ivon avait arraché l'arme terrible des mains de Marianne et regardait la mer d'un œil morne.

— Entre dans l'eau ajouta, Courils, et donne-lui le coup sur les reins. Eût-il la peau dure comme un requin, tu ne tireras à terre qu'un cadavre.

Ivon passa sa main sur ses yeux, fit un geste désespéré et s'avança, les jambes tremblantes, la tête tombant sur la poitrine, tandis que ses lèvres pâles et froides murmuraient : — Blanche! ma fille! ma petite Blanche!

Blanche ne put résister à cette scène horrible. Elle voulut se lever, courir vers son père, se jeter entre lui et sa victime; mais elle ne put que tendre les bras et pousser un cri d'épouvante qui sembla pétrifier Ivon.

— D'où vient ce cri? dit Mathurin. — Nous sommes trahis! cria Courils.—Mort aux espions! hurla Tête-de-Loup, qui s'élança dans les genêts, précédé de Tom.

Mais Ivon s'était arrêté, et le flot avait jeté le jeune nageur, inanimé, mort ou évanoui, sur le sable... Quelques joncs marins retenaient encore ses pieds. Mathurin promena la lueur d'une lanterne sur ce corps glacé et le contempla avec une curiosité cruelle. Tous ses membres avaient été lacérés par les écueils, et leur frêle apparence ne révélait pas l'incroyable énergie par laquelle ce jeune homme avait dompté la tempête. Ses dents serraient le manche de cuir d'un court poignard malais à lame tordue en flamme. Ses cheveux blonds, plaqués sur son front, n'en cachaient pas la fargeur intelligente; un réseau de cils bruns frangeait ses paupières, grosses comme celles d'une femme, et promettait ce regard de velours si séduisant chez les Espagnols et les créoles. Le léger gonflement de ses narines et

la contraction nerveuse de ses lèvres trahissaient un esprit sceptique et dédaigneux. Du reste, à la force peu commune dont il avait fait preuve, il devait allier une grâce et une adresse extrêmes.

— Est-il mort, le beau damoiseau? dit Mathurin. Si ses oreilles pouvaient entendre, si ses yeux pouvaient se rouvrir;... malheur à nous!

Courils se pencha sur le corps du jeune homme et mit la main sur sa poitrine. — Son cœur bat encore, dit-il.

— C'est à nous à finir l'œuvre de Dieu, murmura Mathurin. Et il leva sa hache.

Avant Tête-de-Loup, avant Tom, une femme avait découvert Blanche. C'était Marianne, qui avait senti son cœur bondir au cri de sa fille. La pauvre mère eut à peine le temps d'embrasser son enfant, de la couvrir de son corps et de lui crier : — Malheureuse! tu te perds! tu es perdue! et de dire toute frémissante, d'une voix rauque et altérée, à Tête-de-Loup : — Silence! silence! pas un mot! Vous n'avez rien entendu, rien vu. Eh bien! oui! c'est Blanche, ma chère petite fille. Ayez pitié! je sais la coutume. On la tuerait parce qu'elle est venue à la grève avant d'être mariée. Mais elle ne nous trahira pas. Si elle est venue, c'est un caprice d'enfant. Vilaine curieuse! Écoutez, Tête-de-Loup. Vous n'êtes pas méchant. Vous m'avez aimée autrefois, vous savez, quand Ivon était là-bas, en Russie, que sais-je? Vous n'avez pas oublié cela. Et je n'ai rien dit à Ivon, et vous êtes devenu son ami. Eh bien! ne nous trahissez pas! Sauvez Blanche.

Mais, tandis que Tête-de-Loup écoutait cette mère éplorée, Blanche vit la hache de Mathurin se lever sur le pauvre naufragé. Elle tenta un effort suprême, secoua l'engourdissement de ses membres, et, prompt comme l'éclair, repoussant le pêcheur et sa mère, vint tomber aux pieds de mathurin en criant : — Grâce pour celui-ci, au moins! Ne prenez pas la vie de cet homme!

Tous reculèrent de surprise.

— Blanche!... Malheureuse fille! que fais-tu? dit Ivon. Et il voulut la prendre dans ses bras; mais elle lui dit froidement : — Ne m'approchez pas;... ne me touchez pas... Il y a sur vos mains des taches de sang, mon père... — Est-ce toi, Ivon? demanda, le premier, Mathurin; est-ce toi qui as amené ta fille? Est-ce son apprentis-

sage? A-t-elle choisi l'un de nous pour fiancé, et vient-elle lui porter sa gaffe en signe d'obéissance et de servage? — Malheureuse! murmura sourdement le père en pressant son front de ses mains. — Malheureuse en effet, dit Blanche avec une sorte d'égarément, d'avoir vécu d'une telle vie, d'avoir mangé le pain que vous m'avez donné sans voir qu'il était trempé dans le sang, de m'être habillée de vols.... Car cette robe, ce manteau qui me couvrent, cet anneau à mon doigt, c'est le sang qui a payé tout cela, n'est-ce pas? ajouta-t-elle d'une voix déchirante. Il y a des parfums de mort sur tout ce que j'ai aimé en ce monde. L'œuvre de vos mains, c'est le meurtre, le meurtre des victimes que la tempête vous jette nues, déjà raides, livides, presque mortes. La main qui vole doit savoir tuer.

Et ses mains tordaient et déchiraient convulsivement la mante dont elle était enveloppée.

— Enfant, dit Courils, le maître d'école, le savant de La Tremblade, tu condamnes les coutumes de tes pères. Nous devons vivre de la mer; le bris est un droit d'alluvion. Avant la Révolution, le seigneur du pays en jouissait au su de tout le monde; c'était le privilège féodal le plus lucratif. Dieu ne nous a pas donné de champs; c'est sa main qui pousse les vaisseaux à la côte et sème sur la grève cette moisson. Il ne nous a pas mis en vigie sur un roc nu pour y mourir de faim, et tous ceux dont il jette les corps aux écueils, il les a condamnés dans sa colère. — Ne calomniez pas Dieu, Courils, répliqua la pauvre fille; votre féroce cupidité, voilà tout le crime de ces malheureux. Volez, mais ne tuez pas! Et, sentant que ses forces l'abandonnaient, elle essaya de saisir les mains de Mathurin, et lui dit d'une voix éteinte : — Epargnez la vie de cet homme! — Impossible, répondit-il. Les morts seuls ne parlent pas. Le sort de toutes nos familles dépend d'une indiscretion. — Nous ne sommes que les instruments de Dieu, reprit Courils. Le bourreau est-il responsable du sang qu'il verse? C'est la loi qui pousse le criminel sous sa hache. Le chasseur abat le gibier sans remords, le soldat... — Silence! lui dit rudement Mathurin, dont le cœur s'élevait aux sanglots de la pauvre enfant, qui embrassait ses genoux. Tout ce que je puis vous promettre, continua-t-il en s'adressant à Blanche, c'est que, moi, je ne le frapperai pas. — Sera-ce vous, mon père, s'écria alors

Blanche; vous, un vieux soldat de l'empereur! Rien ne remue-t-il plus dans votre âme? Eh bien! écoutez! Si vous arrachez cette proie à ces bouchers, j'oublierai tout, mon père; je vous sourirai encore, je vous aimerai encore! — Que vous fait la vie de ce misérable? dit Brindejonc. Il nous vendra. Le sort de vos parents et de nos amis sera à sa merci. Je ne parle pas de moi. — S'il meurt devant moi de votre consentement, répondit la jeune fille en regardant fixement Ivon et Mathurin, jamais je ne repasserai le seuil de la maison de mon père.

Et elle contempla avec une intention profonde le visage pâle et noble du naufragé, comme si déjà cet homme eût été son bien.

— Il ne mourra pas, dit Ivon; je renonce à ma part et je le prends pour *épave*, je réponds de lui sur ma tête. Il est évanoui, il n'a rien entendu, il ne saura rien. — C'est bien, dit hypocritement Courils. La coutume vous donne ce droit; mais votre fille a vu et entendu, elle, et aucun de nous n'est son fiancé. — Son fiancé, c'est moi! dit fièrement Mathurin. Me contredirez-vous, Blanche?

La pauvre enfant crut qu'elle allait mourir. Courils la regardait en souriant méchamment. Alors elle ressembla tout son courage et dit : — Je serai votre femme, Mathurin.

Et, levant les yeux vers le ciel, elle tomba agenouillée devant le naufragé.

III. — LES CRYPTES.

Quelques jours s'étaient passés depuis l'événement que nous avons raconté. Le naufragé avait été recueilli dans la maison du vieux soldat. Blanche était assise au coin du foyer entre Mathurin et le jeune homme. Le premier était vêtu du grosier caban avec lequel il bravait toutes les brumes de l'Océan. Le second était presque aussi élégamment habillé qu'un dandy. Il avait l'air d'être assez satisfait de tout son équipement, à l'exception de sa coiffure, qu'il examinait souvent dans le miroir en hochant la tête. Enfin il ne put contenir plus longtemps son impatience et murmura : — Quel pays barbare! on n'y trouve pas même un coiffeur!

Mathurin laissa échapper un sourire de mépris à cette marque d'afféterie chez un homme qui avait cependant donné tout récemment des preuves d'un caractère déterminé. Blanche, au con-

traire, regardait avec une sorte d'extase l'élégant Épave qui, après avoir vainement cherché à dissimuler un bâillement prolongé, lui dit du bout des lèvres :—Voulez-vous, ma chère enfant, me chanter cette complainte du pays que vous répétiez hier matin avec votre mère ? Elle a quelque chose de parfaitement sauvage qui me plaît fort. Je vous accompagnerai sur ce violon que le naufrage a heureusement épargné avec ma toilette de ville. — Bien volontiers, monsieur Julien, répondit Blanche. — Allons ! maître Mathurin, ajouta l'Épave d'un ton léger et en montrant au pêcheur le violon accroché à la muraille, donnez-moi l'instrument.

Mathurin ne bougea pas. Puis, sur un geste suppliant de la jeune fille, il se leva, saisit brusquement le violon de ses grosses mains rugueuses et le laissa tomber : le bois craqua et deux cordes se brisèrent.

— Maladroit ! s'écria le jeune homme en colère — Dam ! je ne suis pas habitué à manier ces instruments-là, dit Mathurin d'un air niais sous lequel on pouvait reconnaître l'expression d'une joie maligne.

La vibration stridente des cordes fit tressaillir Blanche. Elle laissa tomber à terre une touffe de genêts que ses mains serraient sur son cœur. Elle se baissa d'un mouvement vif et inquiet pour la reprendre. Mais Mathurin, l'avait déjà ramassée, et au lieu de la lui rendre :—Depuis quand le genêt est-il si rare ici, dit-il d'un ton goguenard, qu'on en offre des bouquets aux jeunes filles ?

Elle tendit sa main tremblante vers Mathurin pour ressaisir cette touffe de fleurs jaunes que le pêcheur soupçonnait être un gage d'amour de l'Épave. Mais il lui dit sans pitié :— Vous y tenez beaucoup, à ce qu'il paraît, Blanche ! Qui donc vous a fait ce précieux cadeau ?

Elle ne répondit pas.

— Mon Dieu ! pourquoi mettre du mystère là où il n'y en a point ? dit insouciamment Julien. Nous avons cueilli cette touffe de genêts ensemble, à l'endroit où les flots m'ont jeté dernièrement.

Blanche éprouva un secret mouvement de dépit ; le jeune homme profanant par son indiscretion ce qu'elle croyait être un secret à deux. Mathurin lança un regard haineux à l'Épave, et éparpilla froidement les fleurs dans les cendres rouges du foyer. Puis se penchant vers Blanche,

il lui dit à voix basse :—N'oubliez pas que vous êtes ma fiancée ; ne me préférez point ce freluquet parce qu'il a les mains blanches et un habit de drap fin. Si vous l'aimez, malheur à lui !... Et il dit à voix haute en se levant : Bonne nuit ! Ivon ; bonne nuit, Blanche, et à vous pareillement, monsieur Julien. Je vais rejoindre les amis chez maître Kergouët, car nous avons à causer ensemble, ajouta-t-il en regardant Julien.

Ces derniers mots furent prononcés avec une expression qui agita l'esprit de la jeune fille d'une vague inquiétude.

— Que vous a donc conté M. Mathurin, lui demanda en souriant l'Épave, pour que ses paroles vous aient ainsi rendue toute rêveuse ?

En ce moment Ivon se rapprochait d'eux.

— Ce qu'il m'a dit, vous le saurez, monsieur Julien, répondit Blanche d'une voix basse et précipitée. Cette nuit même il faut que je vous parle, à vous seul, en secret ! Il le faut !

Le jeune homme retint le geste de surprise qui allait lui échapper, et, après avoir échangé avec Ivon quelques phrases insignifiantes, remonta dans sa chambre.

Quelle cause secrète avait donc pu engager la jeune fille à prendre une telle résolution ? Depuis la scène du naufrage, Blanche avait senti un intérêt dans sa vie. De la pitié qu'elle avait éprouvée pour celui qu'elle avait sauvé, elle était passée bien vite à une sorte d'admiration pour un être qui lui paraissait si supérieur aux habitants de la Tremblade. Elle se dévoua à le protéger. Jusqu'à ce jour, néanmoins, elle n'avait aimé l'Épave que dans le secret de son âme et sans se l'avouer à elle-même. Seule, enfermée dans sa chambre, elle rêvait à lui sans remords, elle épiait le bruit de ses pas, le son de sa voix. Elle se composait un bonheur de toutes ces petites joies ignorées ; elle improvisait avec lui des conversations imaginaires, mais devant lui elle souffrait, elle baissait les yeux, et à peine osait-elle lui répondre. Les menaces de Mathurin exaltaient tout à fait une passion naissante.

Quant à l'Épave, héros très-secondaire de ce récit malheureusement véridique, ce n'était, il faut bien l'avouer, ni un bâlard, ni un prêtre, ni un poitrinaire, ni même un fils de bourreau ; en un mot, aucun de ces types exceptionnels créés depuis quelques années à l'usage de beaucoup de nos confrères les romanciers. C'était

simplement un de ces beaux fils destinés par la Providence à descendre le perron de Tortoni un cure-dent à la bouche, à faire sonner sur l'asphalte des boulevards des éperons fantastiques, à renouveler la scène de M. Dimanche avec tous les tapissiers de Paris, et à vivre enfin des habits qu'ils ne paient pas plus qu'ils ne les portent. Il se faisait nommer Julien de Verneuil.

Vers trois heures du matin; Julien entendit frapper timidement à sa porte. Il l'entr'ouvrit et murmura d'une voix tendre : — Blanche! c'est vous?

Elle ne répondit pas, et demeura immobile sur le seuil, s'appuyant d'une main à la muraille, n'osant respirer, manquant également de volonté pour avancer ou fuir. Seulement elle leva vers lui ses grands yeux bleus, animés à cette heure d'un éclat singulier qui faisait pressentir la mâle et héroïque résolution de son cœur.

Julien prit sa main glacée dans les siennes, et l'attirant doucement dans la chambre, lui dit : — Malgré votre promesse, je doutais encore de tant de bonheur! — De bonheur! répliqua Blanche. Vous parlez de bonheur au moment où votre vie est en danger! — Que voulez-vous dire? interrompit-il en souriant. — Je veux dire, reprit-elle avec force, que Mathurin Brindejonc est mon fiancé, qu'il est jaloux de vous, qu'il vous hait, qu'il vous tuera. — Ah! maître Mathurin est jaloux? dit encore Julien du même ton léger. — Silence! silence! répliqua Blanche avec angoisse.

Dans le premier moment elle n'avait pas réfléchi aux conséquences de sa résolution; elle n'avait vu qu'un crime à empêcher et qu'un innocent à sauver. Ce dévouement ne lui paraissait être qu'un devoir sacré; mais elle pensa tout-à-coup que révéler l'infamie de sa famille, c'était se perdre elle-même dans le cœur de l'Épave. Néanmoins cette pensée ne l'arrêta pas, et elle continua avec force : — Vous ignorez où vous êtes! Vous ne savez pas à qui vous parlez, monsieur. Ah! dans un instant je serai méprisante à vos yeux. — C'est impossible, Blanche, murmura l'Épave, car je vous aime, et rien au monde.... — Ne l'espérez pas, monsieur Julien, car je vais vous livrer un secret terrible! — Je vous écoute, Blanche! — N'avez-vous jamais entendu parler de ces habitants des côtes qui vivent des naufrages? Eh bien! c'est là l'industrie des pêcheurs

de la Tremblade, Julien! — Des naufrageurs! s'écria l'Épave, dont une pâleur subite couvrit le visage. — Oui, des naufrageurs! reprit Blanche avec exaltation. Et maintenant, dites encore que vous ne me méprisez point, que je ne vous fais pas horreur! Cependant, je vous le jure, j'ai ignoré ce funeste mystère jusqu'à cette nuit de tempête où je vous ai sauvé de la mort! — Quoi! c'est vous? dit Julien en se rapprochant. Eh bien! depuis ce moment, continua-t-elle, tout ce qui m'entoure m'est odieux; je veux fuir ce pays maudit. Écoutez! Mathurin vous a menacé ce soir même, et Mathurin ne menace pas deux fois. Moi, je serais condamnée à être sa femme, la complice de ses crimes! C'est impossible! Tous deux nous partirons cette nuit. — Mais quels moyens? demanda l'Épave. — Il en est un, répondit-elle, c'est de gagner à l'instant la baie où nos pêcheurs cachent leurs barques, d'en prendre une et de faire force de rames vers Kerkabec. Le recteur ne me refusera pas l'asile que j'implorerai de lui. — Mais la crainte des gardes côtes ne force-t-elle pas les hommes, à veiller la nuit aux environs du village? — Oui, mais le chemin qui mène aux cryptes n'est pas gardé. Voyez-vous, Julien, les naufrages ne sont pas leur seule industrie. Leur métier apparent, outre la pêche, c'est d'extraire des blocs de granit des immenses carrières qu'on appelle les cryptes dans le pays, et qui se prolongent même sous la mer. Tout l'été, les habitants fuient la lumière du soleil et s'enterrent dans ces profondeurs, C'est là aussi sans doute qu'ils cachent les dépouilles des naufragés, et c'est par ces souterrains que nous échapperons à leur poursuite. Dussé-je y laisser ma vie, vous serez sauvé, Julien. Venez! venez! il faut qu'avant le jour nous soyons descendus dans les cryptes.

Julien se couvrit d'un caban et suivit la jeune fille. Blanche avait laissé dans sa chambre ces mots écrits à la hâte et baignés de ses larmes, adressés au vieux soldat : « — Mon père, la vie de M. Julien est menacée. Je ne puis le laisser périr. Je ne puis non plus devenir la femme d'un meurtrier. Adieu, mon père, et ne m'adissez pas votre fille. »

L'entrée des cryptes de la Tremblade est un gouffre. Des bords noirs et arides de l'abîme pendent de minces filets d'eau qui naissent sous des racines rampantes et vont rejoindre par des rou-



tes souterrains la mer dont les flots d'écume se brisent contre les rochers à un quart de lieue. L'intérieur du gouffre est tapissé de maigres bruyères, et quelques bouquets d'arbustes s'accrochent aux saillies du granit. La brume du matin enveloppait encore toute la côte quand Blanche et l'Épave se glissèrent dans l'abîme avec l'inquiète adresse des maraudeurs.

Blanche la première descendit sans pâlir dans cette tombe béante. Cette hardiesse eût fait peur à un marin. L'Épave la suivit. Ils descendirent avec une horrible lenteur et d'une manière insensible. Tantôt ils se laissaient glisser sur les bruyères humides jusqu'à ce que leurs pieds eussent touché une large arête de la roche, tantôt ils se balançaient au-dessus des sombres profondeurs, cherchant le ciel du regard, les mains scellées à des branches pliantes ou aux pointes aiguës dont l'ancre était hérissée. Tout-à-coup ils disparurent sous un immense bloc qui s'avavançait en saillie à cinquante pieds de profondeur. Une grotte basse mais vaste était creusée dans ce bloc de pierre. Ils y entrèrent en se courbant un peu, et alors ils respirèrent librement, en gens qui viennent de risquer leur vie et à qui Dieu ne l'a pas reprise.

— Maintenant il nous faut plus de courage

encore, dit alors Blanche, car nous ne verrons plus le ciel luire sur notre tête. La nuit, pendant plusieurs heures, va remplacer pour nous la lumière du jour. Nous n'aurons d'autre soleil que ce flambeau que je vais allumer. Avez-vous peur, Julien? ajouta-t-elle en essayant de sourire et de dissimuler la terreur secrète qu'elle éprouvait en passant de l'air vif et pénétrant de la côte à l'atmosphère lourde et humide des cryptes. — Peur avec vous! s'écria l'Épave; peur de dangers que vous partagez et que vous bravez pour moi! Oh! vous ne le pensez pas? — Bien! reprit la jeune fille d'une voix douce et calme. Depuis ce jour où je vous vis pour la première fois, luttant contre la mort au milieu des flots irrités, je savais que vous aviez du courage; mais ici, voyez-vous, Julien, il s'agit d'une bien autre fermeté; ce qu'il faut ici, en cas de péril, ce ne sont point des bras nerveux capables de dompter la tempête, c'est du sang-froid. On peut lutter contre les vagues furieuses de la mer sur une planche vermoulue qu'elles font tourbillonner comme une plume; mais quand par malheur on se perd dans un dédale comme celui-ci, c'est contre son propre désespoir seulement qu'il faut savoir lutter, car une

fois égaré, tout est dit, et Dieu seul peut vous sauver. — Vous voulez m'effrayer, Blanche! — Non, non! ayez bon courage, Julien. Je connais la partie de ce labyrinthe qui conduit à la crique où sont les barques de nos pêcheurs, ils ne gardent pas la mer, et nous aurons le temps de gagner Kerkabeo.

La grotte s'élargissait à un endroit où deux énormes piliers semblaient en supporter la voûte, et de là partaient neuf larges galeries coupées de traverses transversales, sombres, vides, muettes, qu'un éboulement pouvait fermer comme la porte d'une prison sur les imprudents assez téméraires pour s'engager dans le labyrinthe. Le néant semblait s'ouvrir devant eux, mais Blanche n'hésita pas. Elle commença à dérouler un peloton de fil cordulé, en fixa l'extrémité à un anneau de fer scellé dans un des piliers, alluma son flambeau et dit à son compagnon d'une voix grave : — Maintenant plus de paroles inutiles et marchons rapidement.

Ils s'avancèrent dans de longues routes froides, noires, sans sonorité, qui semblaient avoir été calcinées par les feux d'un volcan éteint depuis des siècles. Rien ne germait sur les parois visqueuses des murailles; pas une fleur pâle et étiolée, pas un brin d'herbe parasite. L'oreille ne pouvait entendre la voix d'aucun être animé, ni le bourdonnement du moindre insecte, ni le souffle de la moindre brise. Le regard ne pouvait aller au delà du cercle rougâtre et fixe que projetait le flambeau. Cette lumière n'éclairait pas, elle formait une tache pourprée sur le brouillard des ténèbres, voilà tout. Et plus les deux fugitifs allaient, plus ils semblaient marcher sans relâche dans le même espace, tant ces rues se coupant toutes à angle droit et se prolongeant à l'infini, dans l'ombre et le silence, paraissaient ne former qu'une seule galerie sans terme.

Peu à peu l'assurance de l'Épave diminua. En voyant cet espace noir s'étendre comme le chaos devant lui il se prenait à fermer les yeux en frissonnant et cherchait à se rappeler les rayons du soleil, les feuilles vertes des arbres, la senteur des ajoncs, tous les bruissements de la nature animée. Ce souvenir lui rendait du courage. Enfin, au bout de trois heures de marche, il demanda à Blanche s'ils approchaient de la crique.

— Jetez une pierre droit devant vous, Julien,

Narracha des cailloux incrustés dans les parois du souterrain, et les lança avec force; puis, se penchant précipitamment à terre, il écouta avec cette attention subite qui fait deviner aux Indiens l'approche de leurs ennemis à d'incroyables distances; mais ce fut en vain : la chute de la pierre ne produisit aucun bruit; on eût dit qu'elle avait été absorbée par les ténèbres.

— C'est étrange! dit Julien en se relevant. — C'est un effet bien simple, répliqua Blanche, et qui signifie que les galeries se prolongent encore dans cette direction bien plus loin que je ne pensais. — Oh! ce silence est vraiment affreux, s'écria Julien. Votre voix ne m'arrive que lugubre et sépulchrée. Le son de nos pas semble même s'amortir, comme si nous n'étions que des ombres. — Ayons du courage, au nom du ciel! murmura Blanche d'une voix que l'émotion fit trembler. Au milieu de ce néant Dieu nous tient dans sa main, je vous l'ai dit. C'est ici que l'on apprend à espérer, à croire en lui. La voix s'éteint contre ces murs sourds et inexorables. Le regard ne peut percer la nuit. La force, le courage et l'adresse, tous les moyens humains sont impuissants. Nous sommes à la merci de ce fil que je tiens dans ma main et que le moindre accident peut briser. Prions Dieu, Julien. Il y a des hommes qui ne sont pas sortis d'ici. Il y a des mères qui y sont mortes, seules, dans les angoisses de la faim, loin de leurs enfants.

L'Épave pâlit et se tut, Blanche leva son flambeau et l'approcha de la muraille, essayant d'y déchiffrer d'imperceptibles signes gravés par les carriers; car, grâce à l'égalité de la température et à l'absence des courants d'air dans les cryptes, les moindres traits charbonnés contre les murs ne s'effacent jamais. Mais elle ne découvrit que d'insignifiantes empreintes. La flamme de la torche commença à blanchir et à trembloter.

— Nous marchons depuis longtemps, dit Julien avec un geste d'accablement profond; n'êtes-vous point fatiguée, Blanche? — Fatiguée! répéta la jeune fille en regardant la torche presque consumée avec un tressaillement de surprise. Nous ne pouvons rester ici un instant, une minute, entendez-vous, Julien; car ce serait vouloir notre perte.

Mais tout en disant ces paroles d'une voix impatiente, saccadée, elle s'arrêta et resta immo-

bile comme une statue, les yeux attachés à la voûte.

— Blanche, qu'avez-vous? s'écria l'Épave : souffrez-vous? répondez-moi, je vous en supplie. C'est moi qui vous parle, moi, Julien.

Elle le regarda fixement, et passant sa main sur son front comme pour en chasser une pensée pénible : — Eh bien! faut-il vous dire la vérité, Julien? — Parlez, Blanche, parlez! — Depuis une heure nous devrions être arrivés à la crique de la Tremblade. — Eh bien! demanda vivement l'Épave en remarquant l'effroi peint sur les traits de la jeune fille. — Eh bien! la vérité que vous voulez savoir, la vérité terrible, répliqua-t-elle avec un son de voix déchirant, c'est que je ne reconnais plus ces galeries. Mais vous êtes un homme, vous, vous avez du courage, n'est-ce pas? Eh! puisqu'il faut prononcer ce mot affreux, je crois que nous sommes... égarés! — Égarés? répéta Julien; égarés! oh! vous voulez m'éprouver, Blanche! Égarés, ce n'est pas possible. — Écoutez, Julien, sous ces voûtes impitoyables, dans cette nuit solennelle, mes paroles ne sont point un jeu. Pour tous deux, il s'agit de la vie. Voyez! remarquez ici le rétrécissement de la voûte. C'est là le signe auquel j'ai reconnu mon erreur, car si je me souviens bien des conseils du seul homme qui connaisse tous les détours de ces cryptes, Mathurin Brindejonc, cette galerie conduit à une impasse sans issue. Il est presque impossible maintenant de retrouver le chemin qui aboutit aux barques. Ici, nous pouvons mourir; mais du moins nous mourrons ensemble, ajouta-t-elle avec un commencement de cette exaltation que les grandes crises produisent chez les femmes, et qui relève souvent leur courage là où celui des hommes s'affaisse et s'anéantit. — Mais nous avons encore de l'espoir, dit Julien; cette torche peut nous guider encore. — Cette torche, interrompit Blanche avec un sourire amer; ne voyez-vous pas qu'elles s'éteignent entre mes doigts.

Et elle tendit vers lui sa main. L'Épave jeta un cri d'horreur : la torche mourait collée à la main de la jeune fille; cette main blanche et délicate était devenue noire, elle était brûlée. Et Blanche n'avait pas laissé échapper une seule plainte, tandis que Julien se plaignait de sa fatigue!

— C'est moi qui vous ai perdu, malheureuse que je suis! dit-elle alors, et une larme trembla au bord de ses cils.

Elle attendait de Julien un mot qui l'eût consolée, qui eût soutenu ses forces; mais l'Épave ne répondit pas, absorbé qu'il était par la pensée du danger.

— Que faire? dit-il enfin d'une voix sourde. Retournons sur nos pas! retournons! avec ce fil, notre dernier espoir, nous pourrions peut-être... — A quoi bon? interrompit Blanche, il nous faudra trois heures de marche, et à l'entrée de la grotte nous retrouverons les pêcheurs, nous retrouverons Mathurin, et mon père qui me maudira!... — Mais ici, reprit Julien avec une sorte d'emportement, plus je marche, plus je m'éloigne de toute issue. Ce ruban de galeries qui se déroule devant moi, c'est une déception! Peut-être ne fais-je depuis une heure que revenir sans cesse sur mes pas. — O mon Dieu! pensa la pauvre Blanche, qui oubliait le danger même devant l'égoïsme de cet homme, il ne s'inquiète seulement pas de moi! Mais non : je me trompe sans doute; c'est pour moi qu'il tremble, car il est brave, lui. Si je feins d'espérer, il espérera; si j'ai du courage, il en aura, lui aussi.

Et saisissant la main glacée de l'Épave, elle lui dit d'une voix ferme : — Est-ce pour moi que vous frémissez ainsi, Julien? rassurez-vous. Je saurai mourir. Je serai heureuse de mourir ici, sans que mon agonie soit un spectacle et un déshonneur, de mourir avec celui que j'ai aimé, d'une mort à jamais ignorée au fond de ces cryptes désertes. — Mourir! non, vous ne mourrez pas, Blanche. Moi, je ne veux pas mourir! s'écria Julien dans un transport fébrile.

La torche s'affaissait toute charbonnée dans la main de Blanche. Les dernières flammes vacillaient déjà rouges, près de s'évaporer en fumée.

— Oh! de l'air! de la lumière! continua Julien avec un accent convulsif. Cette nuit affreuse s'épaissit autour de nous; elle absorbe les débris de cette misérable torche.

Blanche rassembla dans sa main les flammèches expirantes avec un héroïque sourire.

— Et, reprit Julien, quand ces cendres enflammées, notre dernier phare, seront éteintes, la nuit nous enveloppera comme un linçoul, alors il faudra donc mourir. — Taisez-vous! interrompit Blanche d'une voix impérieuse. Quel est ce bruit?

Ils écoutèrent, Blanche, le cœur glacé, une sueur froide sur tous les membres; Julien, avec

un visage rayonnant d'espoir. Mais ce n'était point là un bruit humain. On eût dit que la terre s'ébranlait, se déchirait dans une convulsion sourde et sinistre. Pour bien comprendre cette effroyable secousse, il faudrait avoir vu une avalanche s'érouler sur une vallée et une trombe crever sur la mer. Tout retomba ensuite dans le silence.

— C'est un éboulement, dit Blanche. — Un éboulement devant ou derrière nous? demanda l'Épave avec épouvante. — Devant nous, répondit froidement la jeune fille. C'est un rempart infranchissable, une porte qui nous ferme le chemin. Maintenant, nous n'avons d'autre parti à prendre que de retourner sur nos pas. — Il le faut, oui, certes, il le faut! s'écria Julien avec une joie égôïste et farouche.

La dernière flamme de la torche s'éteignit. Ils marchèrent, guidés uniquement par le peloton de fil, jusqu'au moment où Blanche crut entendre dans le lointain le son de voix humaines : — Ce sont les pêcheurs, dit-elle en s'arrêtant aussitôt. Ils nous poursuivent. Ce fil leur sert de trace. Nous sommes perdus. Oh! il vaut mieux mourir ici ensemble.... — Mais la mort dans ces cryptes, c'est un suicide, c'est une agonie lente, atroce, désespérée! s'écria Julien. — Mais là-bas, reprit Blanche, avec des sanglots, c'est le déshonneur, la honte! Mais je serai la risée de ces hommes; mais je ne pourrai implorer le pardon de mon père! Lui, si bon pour moi, il faudra qu'il me maudisse, qu'il me repousse, qu'il me renie! Cent pas encore et je serai devant Mathurin, devant mon père, devant tous ces hommes de sang. Oh! jamais, jamais! — Que dites-vous? malheureuse enfant! s'écria Julien en saisissant d'une main que la joie rendait tremblante le peloton de fil que Blanche allait abandonner. Nous sommes sauvés si nous arrivons jusqu'à eux! — Ce fil leur sert de trace, murmura sourdement la fille d'Ivon. C'est bien.

Alors, éclairée d'une pensée subite, elle devança Julien de dix pas, saisit dans ses mains le fil fatal, le brisa avec ses dents et le repousse au hasard dans l'obscurité de la galerie, tandis que Julien s'écrie : — Oui, tu ne t'es pas trompée, Blanche. Ce sont eux. Je n'étoufferai pas dans ce tombeau. Grâce à ce fil, qui se tend sous ma main, je suis sûr...

Tout à coup il tressaille, il frissonne.

— Oh! je suis fou; ce n'est pas possible. Mais

pourtant je ne me trompe pas, ce fil revient sur nous, il se pelotonne, il est brisé! Ah! je ne suis plus sûr que de mourir. ! — Oui, nous sommes sûrs de mourir cette fois, reprit Blanche avec exaltation, car les pêcheurs n'osent s'avancer plus loin dans cette direction sans guide, sans signal. Restons ici, Julien. — Non, non, s'écria l'Épave avec cette obstination que donne le délire de la peur. Leurs voix s'éloignent. Je veux aller à eux; je ne veux point rester seul ici à attendre la mort. — Seul! murmura Blanche, et pas un mot, pas une pensée pour moi! O mon Dieu! mais, répliqua-t-elle avec effort, le seul homme qui connaisse bien les cryptes set dont vous puissiez attendre secours, c'est Mathurin! — Qu'importe son nom, pourvu qu'il m'ôte de ce gouffre. — Votre rival! — Ce sera mon sauveur. — Mon fiancé! ajouta Blanche d'une voix éteinte par l'indignation. — Et que me fait cela, s'écria durement Julien, pourvu qu'il me donne la vie, pourvu qu'il fasse encore briller à mes yeux la clarté d'une torche?

Blanche avait résisté à toutes les angoisses de la terreur. Mais à ce mot cruel son courage se brisa. Le rêve de sa vie s'évanouissait devant la réalité. Cet homme lui fit horreur. Ce n'était plus là cet Épave noble et malheureux qu'une minute auparavant elle aimait encore. Il était lâche. Elle aurait eu honte de mourir avec lui. Le grossier Mathurin, lui, s'il n'eût pu la sauver, aurait su du moins mourir résigné plutôt que de l'abandonner.

Et comme une femme n'aime jamais un être à qui elle ne peut attribuer une supériorité quelconque, qu'elle ne peut aimer qu'un être grandi à ses yeux par la gloire ou le martyre, le succès ou le malheur, la force ou le courage, Blanche méprisa Julien dès qu'il fut tombé de son piédestal, dès qu'il ne fut plus pour elle qu'un homme ordinaire.

En ce moment ils crurent voir poindre dans la masse épaisse des ténèbres un vague crépuscule rougeâtre. Julien alors éprouva un moment de joie délirante; cette lueur incertaine fit battre son cœur avec plus de violence que n'avait jamais fait l'amour. Ses genoux tremblèrent sous lui. Il fut heureux comme un homme arraché de la tombe dans laquelle on l'a enseveli vivant. C'est qu'en effet, la mort dans ces cryptes silencieux, cette mort lente, solennelle, loin du ciel, de la lumière, est plus que la mort: c'est le plus effroyable des supplices.

Blanche avait pris, en voyant la joie de l'Épave, une résolution terrible. — Oui, dit-elle, ce sont eux, ils approchent; ils n'ont pas perdu la trace. En ne bougeant pas de cette place, vous pouvez espérer...

La lueur grandit; les voix s'entendaient plus distinctement.

— Oh! nous sommes sauvés! s'écria Julien avec exaltation. — Oui, vous êtes sauvés! répliqua Blanche avec un amer sourire. — Que voulez-vous dire? dit Julien, qui remarqua dans le son de sa voix une expression étrange. La vie nous est rendue à tous deux. — Vous n'y pensez pas, Julien, répondit-elle d'une voix douce mais résolue. Je vais vous quitter, car si ces hommes me rencontraient ici, seule avec vous, je serais déshonorée. Ils ne doivent pas savoir que j'ai fui avec vous. Adieu, Julien. — Vous ne vous éloignez pas, Blanche, s'écria l'Épave, qui regardait comme une folie cette décision dont il ne pouvait comprendre l'héroïsme. Si vous me quittez, vous êtes perdue.

Elle ne répondit pas, mais elle lâcha la main du jeune homme.

— Blanche! Blanche! dit-il en étendant les bras pour la retenir, mais sans oser faire un pas en arrière. — Adieu, Julien! répéta-t-elle d'une voix éteinte.

Elle était à dix pas de lui déjà. Elle entra dans une galerie transversale. Peut-être hésita-t-il un instant dans la pensée qu'il chercherait à la rejoindre, mais les torches se rapprochaient. Deux fois encore il cria : Blanche! Blanche! mais en restant immobile. C'en était fait.

Une minute encore sécoula, et les pêcheurs l'entourèrent.

— L'Épave! s'écria Mathurin. J'en étais sûr. Mais où est Blanche? qu'as-tu fait de Blanche, misérable? répéta-t-il en secouant violemment le bras de Julien. — Blanche! murmura ce dernier, qui se souvint bien alors que Mathurin était le fiancé de la jeune fille et qu'il se perdait en lui avouant la vérité. M^{lle} Blanche! se serait-elle égarée commemoi dans ces cryptes? Moi, je suis seul! Sauvez-moi. Ne m'abandonnez pas. — Seul, en effet, dit Mathurin après avoir jeté autour de lui des regards inquiets et surpris. Ah! je respire! Tu as peur! ajouta-t-il avec un sourire de mépris en s'adressant à l'Épave. Eh bien! écoute. Comme tu sais le secret de nos retraites, je ne

puis te sauver cette fois qu'à une condition. — Je consens à tout, interrompit Julien. — Nous ne pouvons nous fier à ta parole, dit Mathurin sèchement. — Mais nous pouvons nous fier à celle d'un complice, ajouta Courils avec un sourire sardonique; en se penchant à l'oreille de Mathurin, il lui dit quelques mots à voix basse. — Écoute, reprit Mathurin. Ce soir nous avons une cargaison de contrebande à recevoir dans la crique de la Tremblade, et les habits verts nous donneront probablement la chasse. Il faut que tu restes là-bas en vigie jusqu'à l'heure du débarquement, et que tu nous avertisses par un coup de sifflet si les gardes-côtes paraissent. — Je jure de vous avertir fidèlement, dit Julien. — Viens donc avec nous, compagnon, s'écria Courils en lui serrant la main. — Et songe que si tu nous trahis, tu es mort! ajouta brusquement Tête-de-Loup.

Ils se mirent en marche et ne s'arrêtèrent que dans une grotte merveilleuse, par laquelle les cryptes s'ouvraient sur la mer. C'était comme un palais idéal. Les chariots des fées semblaient seuls dignes de courir le long de ces parois de rochers, dans lesquelles les cristaux et les plus belles stalactites brillaient enchâssées. A la clarté des torches, des gerbes de lumière étincelaient de toutes parts, diamantées de toutes les couleurs du prisme. L'Épave ne put retenir un cri de surprise et d'admiration.

— C'est ici que vous veillerez pour nous, lui dit Mathurin. — Ah! je respire librement dans cette grotte, répliqua Julien. Ce ne sont plus les affreuses ténèbres des cryptes; j'aperçois la voûte azurée du ciel, le rivage de la mer!

Mathurin sourit, tandis que l'Épave contemplait la mer dont les vagues scintillaient encore sous les rayons du soleil et venaient mourir sur le sable rougeâtre de la crique. Cette petite baie qui s'étendait devant la grotte était entourée de tous côtés d'énormes rochers, dans lesquels les pêcheurs avaient creusé un petit sentier à pic, presque impraticable pour des pieds moins sûrs que les leurs. Ce fut par ce sentier qu'ils s'éloignèrent après l'avoir indiqué à Julien, pour que ce dernier pût les rejoindre et les avertir si les gardes-côtes arrivaient par mer à la crique.

Ce qui avait mis les pêcheurs sur la trace des fugitifs, c'est que Courils, chargé de veiller au dehors tandis que Mathurin haranguait ses amis

chez maître Kergouët et excitait leurs craintes de trahison de la part de l'Épave, avait cru voir comme deux ombres sortir de la maison du vieux soldat et prendre la direction des cryptes.

Pendant Mathurin, que les réponses de l'Épave n'avaient pas pleinement rassuré au sujet de Blanche, pressa le pas pour revenir à la Tremblade et laissa derrière lui les autres pêcheurs. Déjà il approchait de l'entrée du village quand il vit venir droit à lui un homme et une femme. C'était Ivon et Marianne. Le père avait le visage calme, mais pâle comme la mort. Quant aux traits de la mère. Ils étaient décomposés par une douleur profonde, et elle semblait avoir peine à se soutenir. Mathurin, cet homme si rude, ne put s'empêcher de tressaillir en les voyant.

— Mathurin ! me ramenez-vous ma fille ? telle fut la première parole d'Ivon, et sa voix, qu'il essayait de rendre ferme, tremblait. — Mathurin ! avez-vous retrouvé Blanche ? murmura la mère avec effort, et ses yeux, attachés avec une expression désespérée sur le pêcheur, restèrent secs. — Blanche ! répéta Mathurin, qui craignait de comprendre. — Eh bien ! oui, Blanche, répliqua Ivon brusquement, Blanche, qui a disparu de la maison aujourd'hui. Femme, ne pleure pas ! Oui, Mathurin, elle a disparu. — Seule ? demanda le pêcheur en regardant fixement Ivon. — Ah ! vous savez donc tout ? s'écria le vieux soldat, tandis que le rouge de l'indignation couvrait sa figure altérée. Vous savez que cette enfant ingrate que nous avons trop aimée nous a abandonnés sans pitié ; vous savez que ce lâche, à qui nous avons laissé la vie et qui a mangé notre pain, s'est cruellement vengé en ravissant à notre affliction la malheureuse qui l'avait sauvé. Qu'il ne croie pas m'échapper ! Je le poursuivrai partout et sans relâche, tant que la mort n'aura pas glacé mes membres. — Ce n'est pas nécessaire, Ivon, dit froidement Mathurin, car l'Épave est encore dans nos mains. — Où est-il ? où est-il ? s'écria Ivon avec une effrayante expression de joie. — Et Blanche ? demanda Marianne, qui venait de sentir l'espoir renaitre dans son cœur.

Mais le pêcheur n'osant répondre à cette question douloureuse murmura seulement : — Le damoiseau a menti, il nous a trompés. Il a cru me jouer, mais je vais prendre une revanche terrible. Venez avec moi, Ivon, Marianne. Venez.

Et les entraînant avec lui, il retourna sur ses pas, et quand ils furent arrivés au rocher qui dominait la crique, il s'écria, en leur montrant l'ouverture de la grotte et avec un accent de triomphe : — L'Épave est là ! — Ah ! je vais le revoir face à face ! dit le vieux soldat, qui voulait descendre aussitôt le sentier conduisant à la crique. — Vous n'irez pas, Ivon, répliqua Mathurin en le retenant de son bras de fer. — Qui donc pourrait m'en empêcher ! dit Ivon, en cherchant à repousser le pêcheur. — Moi ! reprit Mathurin d'une voix ferme. Croyez-vous donc que moi aussi je n'aie pas à me venger de cet homme et que je puisse lui pardonner ? Mais il n'est pas digne de mourir de votre main ni de la mienne, Ivon. C'est un lâche, et, puisqu'il a abandonné Blanche, il mourra de la mort à laquelle il a échappé une fois, grâce à elle ! — Que voulez-vous dire, Mathurin ? — Voyez, continua le pêcheur en étendant la main vers la mer, qui commençait à monter en lames plus fortes sur le sable ; cette écume légère qui s'agite déjà au bord de la crique va se changer en vague bouillonnante ; tout à l'heure la mer va couvrir toute la baie : c'est la marée haute qui nous vengera, Ivon ! — La marée ! dit en pâlisant Marianne. Mais, si elle pénètre dans les cryptes, Blanche est perdue ! — Non ! non ! reprit Mathurin ; la marée n'inonde pas ces profondeurs, et plus tard nous retrouverons, nous sauverons votre fille... Mais il faut que cet homme meure ! — Passant de m'avoir revu, s'écria Ivon en posant son pied sur le sentier à pic. — Il n'est plus temps ! dit le pêcheur avec une joie sombre.

Déjà la petite baie n'était plus qu'un lac. Flot sur flot, la marée l'avait comblée en quelques instants et les vagues frémissaient au pied des rochers.

Ce fut au moment où Julien, tout heureux de son salut, songeait à l'avenir, pensant aux moyens d'échapper aux pêcheurs, qu'il sentit tout-à-coup ses pieds baignés par l'eau qui filtrait insensiblement dans la grotte. Il regarda d'abord sans inquiétude : l'eau glissait rapidement, s'écoulait, montait, montait toujours ; cette eau, c'était la mer. Un moment il resta interdit, immobile, puis comprenant enfin l'effrayante vérité, il voulut sortir de la grotte, gagner le sentier que lui avait indiqué Mathurin ; mais déjà le flot, plus fort que lui, le repoussait, bruisant de plus en plus à ses oreilles ; enfin le vertige de la peur s'empara



chez maître Kergouët et excitait leurs craintes de | Et les entraînant avec lui, il retourna sur ses
~~schiaq de la~~



Painted by K. M. K. K.

Apex of the Falls of the Tamblado, Peru

Painted by C. H. H.

El Páramo de la Tamblado

THE
PU:
AETU
T.LEE

de lui, il fit un effort désespéré, parvint à traverser la baie et arriva au bas du rocher. Alors, levant les yeux, il entrevit le petit groupe immobile au sommet. Il s'accrocha des mains aux saillies du granit pour se soulever au-dessus des vagues; il cria : — Au secours! au secours! — Ne t'ai-je pas déjà fait grâce, misérable? répondit Ivon. Je suis le père de Blanche! — Et moi son fiancé! dit Mathurin en regardant froidement l'Épave se débattre contre la mort.

Un des bras de Julien retomba inerte le long de son corps. Une sueur froide couvrit son front. Il comprenait qu'il était perdu. Toute sa vie était suspendue au bras déjà lourd, raide, crispé qui le soutenait sur cette tombe mouvante. Enfin, jetant vers le ciel bleu et pailleté d'étoiles un regard de désespoir, il aperçut une femme à côté des deux pêcheurs inflexibles, et ranimé par une de ces dernières lueurs d'espérance qui ne s'éteignent qu'avec la vie, il lui cria encore : — Au secours! au secours!

Mais Marianne ne lui répondit que ces mots terribles : — Où est ma fille? qu'as-tu fait de ma fille?

Le malheureux était condamné; sa main sanglante glissa sur le rocher, déjà baigné par la vague. L'eau montait à ses lèvres. Il tomba dans l'abîme.

Cependant Blanche, après avoir quitté l'Épave, errait au hasard dans les galeries latérales, lorsqu'un vent frais et le bruit de la mer, mugissant à quelques pas d'elle, lui firent concevoir la pensée qu'enfin elle allait découvrir une issue : en suivant la voie qui semblait s'ouvrir pour son salut, elle atteignit une roche escarpée

contre laquelle à chaque instant les flots venaient se briser. Sans doute, Blanche ne craignait pas la mort, et cependant l'intrépide jeune fille ne pût se défendre d'un mouvement d'effroi à la vue de cette mer furieuse, rendue plus horrible encore par la profonde obscurité de la nuit; ce ne fut qu'en se cramponnant d'une main crispée au rocher contre lequel elle s'était adossée qu'elle échappa une première fois à la lame qui était venue l'enlacer (4); mais cette lutte ne pouvait durer longtemps encore, la pauvre Blanche préférant la mort au déshonneur, ne voulut pas retourner dans les cryptes où ses libérateurs l'attendaient : une seconde lame l'enleva sans efforts de cette roche nue sur laquelle elle venait de tomber froide et inanimée.

Deux jours après son cadavre fut retrouvé sur la grève par Mathurin, qui cherchait toujours sa fiancée. Ivon et Marianne accoururent au cri de désespoir qui s'échappa de ses lèvres.

— C'est l'Épave qui l'a perdue, dit Mathurin, tandis qu'une larme brillait dans ses yeux, mais du moins elle est bien vengée!

— Non! non! répliqua Marianne d'un air sombre. Dieu nous a châtiés dans notre fille. C'est nous qui l'avons tuée, Ivon.

— Oui, répondit le père d'une voix brisée, mais Blanche sera notre dernière victime, car, je le jure ici devant Dieu, dussions-nous mourir de faim et de misère, jamais la main d'Ivon le soldat ne s'armera plus de la gaffe des naufrageurs.

Emmanuel GONZALEZ.

(4) Voyez la gravure anglaise.

Un souper chez le Cardinal de Richelieu.



Pour le monde sur la foi des historiens s'accorde à regarder le cardinal de Richelieu comme un grand ministre, et sous plus d'un rapport il justifie sa renommée. Il rendit en effet un grand service à la monarchie en achevant d'abattre les dernières têtes de l'hydre féodale, il ouvrit aux lettres un sanctuaire en formant l'Académie française. On sait que pour sa part il faisait

d'assez mauvais vers, mais qu'il payait quelquefois ceux des autres assez généreusement.

Peu content de frapper des personages illustres, il se permettait de temps en temps certaines petites vengeances particulières; voici à ce sujet une anecdote peu connue.

M. Dumont, petit fabricant de la rue Saint-Denis, reçut un jour une lettre datée de Rueil, village aux environs de Paris, où le cardinal avait

une maison de campagne. Cette lettre contenait une invitation à souper pour le lendemain chez son Eminence.

M. Dumont ne pouvant en croire ses yeux, lit deux ou trois fois la lettre, regarde la suscription, et finit pour s'assurer que la lettre lui est réellement adressée. Confondu au dernier point, il appelle sa femme et ses deux filles par leur faire part de sa bonne fortune. Qu'on juge un peu de la joie et de l'orgueil des trois mercières.

Vers les quatre heures, monté sur sa mule, il s'achemina vers Rueil. Il avait à peine passé la barrière, que des nuages s'amassèrent vers l'horizon, et qu'un tonnerre sourd annonça l'approche d'un violent orage. Le fabricant ayant négligé de se pourvoir d'un manteau, fit doubler le pas à sa mule. Mais l'orage allait plus vite que sa monture, les éclairs se succédèrent avec une effrayante rapidité, et la pluie tomba par torrent. M. Dumont assailli par la tempête, mit pour la première fois sa mule au galop. Et hors d'état de poursuivre sa route, il s'arrêta dans la première hôtellerie de Nanterre. Il mit pied à terre, fit conduire sa mule à l'écurie, et se réfugia dans une salle basse où les servantes de l'auberge allumèrent un grand feu de fagots pour sécher les vêtements du malencontreux voyageur.

Tandis qu'il procédait à cette opération en occupant un coin du foyer, la porte s'ouvrit et un second voyageur aussi trempé d'eau que le fabricant vint s'emparer de l'autre coin. Les deux voyageurs gardèrent pendant quelque temps le silence. M. Dumont le rompit le premier en s'écriant : « Quel temps détestable ! »

— Il est fort vil, », en effet, répondit l'inconnu ; mais ce n'est qu'une pluie d'orage, qui, je l'espère, aura peu de durée.

— Je le désire bien vivement, poursuivit le fabricant, car une affaire majeure m'appelle à Rueil.

Le second voyageur se tut.

— Écoutez, poursuivit Dumont, l'orage au lieu de s'apaiser, augmente ; les coups de tonnerre ébranlent la maison ; la pluie redouble, et cependant il faut que je parte.

— Monsieur, dit alors l'inconnu, pour se remettre en route, permettez-moi de vous dire qu'il faut des raisons bien graves.

— Aussi les miennes sont d'une nature... Au reste, je n'en fais point mystère, je suis attendu ce soir à souper chez le cardinal de Richelieu.

— Ah ! je conçois qu'il est difficile de ne point se rendre à une pareille invitation ; mais vous avez encore du chemin à faire, et comment pourrez-vous vous présenter chez son Eminence dans l'état où vous êtes ?

— Son Eminence me saura peut-être grece de mon empressement.

— Si je ne craignais d'être indiscret, je vous

demanderais si vous avez eu déjà quelques relations avec le cardinal.

— Aucune. J'avouerai même que rien ne pouvait me faire prévoir la faveur que je reçois.

— Le cardinal est fort jaloux de son autorité ; il n'aime point qu'on juge les actes de son ministère ; il suffit quelquefois d'un seul mot pour éveiller ses soupçons ; réfléchissez bien : n'avez-vous donné au cardinal aucun sujet de se plaindre de vous ?

— Je ne le pense pas : uniquement occupé de ma profession, je ne m'embarasse point de ce qu'ils appellent la politique ; cependant je crois, devant deux ou trois personnes seulement, avoir blâmé la mort du duc de Montmorency, et vous auriez fait comme moi, car mon grand-père était maître-d'hôtel dans cette illustre maison.

— Monsieur, vous avez la figure d'un honnête homme, vous m'inspirez de l'intérêt, voulez-vous m'en croire : n'allez point à Rueil.

— Moi ne point aller à Rueil ! je pars à l'instant en dépit de l'orage.

— Un mot encore, car votre position me touche infiniment ; vous croyez donc être attendu à Rueil pour souper avec son Eminence ? détrompez-vous ; en effet on vous attend, mais pour vous pendre !

— Ah ! mon Dieu ! que dites-vous ? c'est impossible.

— Je vous le répète, pour vous pendre.

Ici, Dumont, glacé d'épouvante, se rapprocha de l'inconnu : « Au nom du ciel, comment pouvez-vous le savoir ? »

— J'en suis certain.

— Qu'ai-je donc pu faire pour mériter un pareil sort ?

— C'est pourtant celui qu'on vous destine, et je puis vous l'assurer, car c'est moi qui suis chargé de vous pendre.

Le fabricant, le visage pâle et défait, recula de trois pas : Eh ! qui donc êtes-vous, monsieur ?

— Le bourreau de Paris, mandé par son Eminence pour vous expédier. Songez que je vous rends un grand service et que la moindre indiscretion de votre part pourrait me perdre.

Le fabricant remonta sur sa mule sans s'inquiéter cette fois de l'orage qui le monillait jusqu'aux os, et rentra dans Paris ; mais au lieu de se rendre dans sa maison, il alla demander asile à un ancien ami qu'il instruisit de son aventure. On parvint avec de l'argent à lui procurer un faux passe-port, et bien déguisé il partit pour Calais et s'embarqua pour l'Angleterre. Il y resta jusqu'à la mort du cardinal qui eut lieu deux ans après.

BAOUR-LORNIAN,
de l'Académie française.



Le Régent Murray.

LORSQUE Marie Stuart revint en Écosse, Jacques Stuart, son frère naturel, était prieur de Saint-André, au lieu de le laisser dans ce rang obscur, auquel semblait le condamner l'illégitimité de sa naissance, Marie le fit comte de Mar, l'appela à la tête de son conseil et de ses armées, et bientôt après courut les chances d'une bataille pour le mettre en possession du Comté de Murray. Cette conduite, de la part de la jeune reine, était plus généreuse que prudente; elle s'en aperçut trop tard, lorsque Murray, après avoir prouvé ses hautes capacités comme homme d'état et comme capitaine, se mit à la tête du parti protestant et battit les deux armées qu'elle voulut lui opposer. La première de ces deux défaites, celle de Carberry-Hill, lui valut la prison de Loch-Leven, et la seconde, celle de Langside, la força d'aller chercher un refuge en Angleterre, où l'attendait la mort. C'est après cette dernière bataille que s'ouvre notre histoire. Le comte de Murray gouverne l'Écosse sous le titre de régent.

I.
La nuit commençait à tomber. Debout sur un balcon de pierre, d'où la vue embrassait toute la ville, une femme regardait les édifices d'Édimbourg disparaître peu à peu sous un voile de brume, tandis qu'un jeune homme, portant le vêtement simple et uni d'un modeste page, mais dont la mine fière et hardie annonçait une condition au-dessus de son costume, l'examinait attentivement, immobile à quelques pas d'elle.

Cette femme c'était la comtesse Ulrique de Morton, épouse de James Douglas de Morton, chancelier d'Écosse; sa taille élevée, sa démarche imposante, son regard fixe et hardi, ses traits pâles où se liaient l'orgueil indomptable et l'inflexibilité farouche de la famille toute puissante à laquelle elle s'était alliée, tout respirait en elle l'éclat et la majesté d'une reine. Extrême en tout, elle possédait au plus haut point et poussait même jusqu'à la fureur ce courage du soldat dont son sexe donna tant d'exemples à cette époque de rapines et de violences. Le fait suivant prouvera de quelle trempe était l'âme de cette femme et combien il était dangereux de se jouer à elle.

Morton exerçait une grande influence sur les clans des hautes terres qui habitaient les montagnes de Badenoch. Un des plus anciens de ces clans, celui de Mac-Intosh, s'étant brouillé avec les Douglas, profita de l'absence de Morton, alors occupé à combattre sous les drapeaux de Murray, pour brûler une de ses propriétés et venir mettre le siège devant son château de Bog-de-Giech, qu'il trouva sans autres défenseurs que quelques serviteurs inhabiles et la comtesse de Douglas avec ses femmes. Cependant, grâce à l'habileté et à l'énergie naturelle de son caractère, Ulrique repoussa toutes les attaques et donna le temps à Morton de venir à son secours à la tête des autres clans.

Alors Mac-Intosh, voyant la partie perdue pour lui et voulant sauver sa tribu au péril de ses jours, demanda une entrevue à Ulrique qui la lui accorda.

— Madame, lui dit le chef révolté, Mac-Intosh Laird de Mac-Intosh vient se remettre entre vos mains et répondre pour tous les torts qu'il a causés aux Douglas; la seule grâce qu'il demande, c'est qu'on épargne son clan.

Ulrique resta quelques instants sans répondre, regardant son ennemi vaincu d'un œil morne comme le vautour contemple la proie qu'il tient dans ses serres.

— Mac-Intosh, lui dit-elle enfin, vous avez si profondément offensé la famille des Douglas, que le comte de Morton, mon époux, a juré par l'âme de son père qu'il ne vous pardonnerait pas avant que vous n'ayez placé votre tête sur le billot; à ce prix vous pouvez sauver vous et votre clan.

— Je me soumettrai même à cette humiliation, répondit Mac-Intosh.

Comme l'entrevue se passait dans la cuisine du château, Mac-Intosh défit le collet de son pourpoint et s'agenouillant devant l'immense billot qui, dans ces temps d'une sauvage hospitalité, servait à supporter la tête des moutons et des bœufs qui étaient tués pour la consommation du château, il y posa son cou, bien convaincu que la comtesse serait satisfaite de cette preuve de sa soumission; mais l'invincible Ulrique fit un signe au cuisinier qui s'avança, la hache levée, et d'un seul coup abattit la tête de Mac-Intosh.

Elle fit ensuite jeter par-dessus les murailles de son château la tête du malheureux Laird qui

tomba au milieu de son clan et y répandit l'épouvante.

Cette sanglante exécution avait jeté sur la comtesse de Morton comme un prestige de grandeur sauvage, auquel ajoutaient encore son caractère taciturne et la sombre majesté de toute sa personne; aussi l'imagination la moins impressionnable ne pouvait-elle se défendre d'un sentiment de terreur à son premier abord; et bien des gens auraient bravé le collier du plus intrépide chevalier d'Écosse, plutôt que de s'exposer à la haine d'Ulrique.

A cette vigueur de caractère, la comtesse joignait une profondeur de vues et une netteté de jugement qui, dans ses temps de réclusion, où les conditions politiques jouaient un si grand rôle, l'élevaient plus haut que les autres de son régiment, si le comte Morton, son époux, n'eût, pour ainsi dire, accaparé toutes ses qualités au bénéfice de son ambition. Mais une circonstance heureuse vint enfin donner à la comtesse l'occasion de déployer ses rares facultés.

James Stewart, de la famille d'Ochiltree, avait été placé tout enfant près du comte de Murray qui, charmé de son courage et de son esprit, lui conserva ses faveurs lorsqu'il fut enfin parvenu à la régence, et lui permit même d'assister aux plus graves délibérations, afin d'habituer sa précocité intelligente aux calculs compliqués de la politique. Cette éducation porta les fruits qu'on en devait attendre; accoutumé à voir les hommes qui l'entouraient tout sacrifier à l'intérêt personnel, imbu dès son enfance de l'esprit de ruse, d'égoïsme et de perfidie qu'engendrent les guerres civiles, James Stewart, qu'à cause de son extrême jeunesse, on n'appelait jamais autrement que le *petit James*, était, à dix-neuf ans, l'homme le plus dangereux, le plus sceptique et le plus profondément démoralisé qu'il y eût à la cour d'Écosse.

Tel était le personnage qui, seul, avait deviné la comtesse de Douglas, tel fut le confident auquel Ulrique eut enfin la joie de dérouler sans contrainte les vastes projets qu'elle nourrissait au fond de son âme. Mais James était trop habile pour se révéler avant le temps; aussi affectait-il de sacrifier à l'amour tous ses instants et toutes ses pensées, quoique ce fût peut-être l'homme d'Écosse le moins accessible à ce sentiment.

Cependant si son âge et cette apparence de

frivolité le faisaient passer aux yeux de tous pour un enfant sans conséquence, l'intimité dont il jouissait près du régent lui attirait les égards des personnages les plus importants, et parmi ceux qui s'étudiaient à lui plaire, le chancelier ne fut pas des moins empressés. James n'eut donc aucune peine à se faire admettre dans son intérieur; loin d'y apporter aucun obstacle, Morton regarda, au contraire comme une bonne fortune de recevoir les fréquentes visites du jeune favori, et bien des gens lui enviaient cette faveur.

Et maintenant dans quel but James Stewart s'était-il insinué si avant dans la confiance de la comtesse de Morton? C'est ce que la suite nous apprendra.

Cependant, après avoir longtemps considéré la ville immense dont les toits aigus disparaissaient peu à peu dans la brume du soir, la comtesse releva lentement la tête et dit à demi-voix comme poursuivant tout haut le cours de ses pensées :

— Oh! si ce royaume m'eût appartenu, à moi, je ne l'aurais pas laissé échapper.... Si j'eusse été Marie Stuart, je me serais bien gardée de combler d'honneurs et de dignités le bâtard de mon père; je n'aurais pas fait la folie de le tirer de son prieuré de Saint-André pour le mettre à la tête de mon conseil et de mes armées, lui, un Stuart, c'est-à-dire le seul homme capable de balancer mon influence sur les Écossais! mais cette femme, dans toutes les actions de sa vie, paraissait obéir à un esprit de vertige.

— Hélas! Madame, dit Stewart, plutôt à Dieu que le sort vous eût mise à cette place pour laquelle le ciel semble vous avoir fait naître en vous donnant à la fois les charmes irrésistibles qui attiraient tous les cœurs à Marie et la haute intelligence qui courbe toutes les têtes sous le sceptre d'Elisabeth!

Malgré le pouvoir qu'elle avait de dominer ses impressions, la comtesse ne put dissimuler entièrement le plaisir que lui causait ce double éloge de sa beauté et de son intelligence.

— Plus je vous vois, plus je vous entends, reprit James avec un redoublement d'enthousiasme, et plus je m'affermis dans la pensée que vous êtes destinée à occuper un jour le rang suprême.... Oui, Madame, votre avènement au pouvoir me paraît une nécessité providentielle.

Tandis que James parlait ainsi, une émotion profonde agitait les traits énergiques de la com-

tesse de Douglas; son regard s'arrêta enfin sur le jeune lord, fixe et enflammé, puis elle lui dit après un moment d'hésitation :

— Approchez, James, et écoutez-moi.

Si la nuit eût été moins sombre, la comtesse eût pu voir un sourire de triomphe passer sur les traits du jeune homme.

— James, reprit-elle presque à voix basse, vous n'êtes pas un enfant, vous avez toujours préféré aux frivolités plaisirs de votre âge, les graves entretiens d'une femme dont l'esprit mûri par la réflexion, offrait à votre inexpérience un guide éclairé au milieu des intrigues de la cour. Je puis donc compter sur votre prudence, et les secrets importants que vous avez trahis pour moi me sont garants de votre dévouement à ma personne; écoutez-moi, sachez enfin quels sont mes projets, car vous ne me connaissez pas encore tout entière... Lorsqu'on sut en Écosse la part active que Morton avait prise aux meurtres de Darnley et de David Rizzio, ces deux crimes le rendirent odieux à la nation, mais on ne vit là que le fait d'une nature brutale et sanguinaire, et cette opinion le servit près du régent qui, dans la position difficile et contestée à laquelle il venait d'atteindre, sentait tout le parti qu'il pouvait tirer d'un homme habile et déterminé comme James Douglas, et il ne craignit pas de le faire chancelier du royaume, tant il le croyait incapable de songer jamais à s'élever au-dessus de ce rôle secondaire... Mais si Murray connaissait l'âme d'Ulrique, ajouta la comtesse d'une voix plus sombre et plus basse, il verrait autre chose qu'une aveugle férocité dans la coopération de Morton aux deux actes sanglants qui ont soulevé l'Écosse contre lui... Enfin, Morton ne voit plus aujourd'hui qu'un obstacle, un seul, entre lui et la régence, et cet obstacle, si Murray voulait se rappeler l'esprit de domination qui de tout temps a distingué les Douglas, il pourrait craindre que Morton ne le laissât pas longtemps subsister... Que Morton parvienne à la régence et les deux meurtres qui lui attirent aujourd'hui la réprobation générale, ne seront plus que des coups d'état dont on discutera les conséquences aussi froidement que s'il s'agissait d'une taxe nouvelle ou d'un traité de paix. — Le projet est magnifique et digne de vous, dit James après un moment de réflexion; mais les hautes capacités de Murray, ainsi que son habileté à s'attacher l'armée et à satisfaire tous

les partis, l'entourent de difficultés presque insurmontables. — Nous trouverons le moyen d'indisposer l'armée contre lui et nous avons déjà commencé à ressusciter l'animosité des partis en décidant Murray à condamner à mort six des Hamiltons qui ont combattu pour Marie à Langside. — Je comprends maintenant, reprit James, l'ardeur que le comte Morton a déployée dans la discussion de cette terrible affaire. Puis il ajouta : Madame, vous marchez dans une voie entourée de périls, mais quoi qu'il advienne, maintenant que je connais votre but et vos moyens, je vous offre ma coopération ; voulez-vous l'accepter ? — Je vous ai dit que je comptais sur votre prudence et votre dévouement, James ; mais malgré la précocité de votre esprit, vous êtes encore un enfant, et pour agir dans une entreprise aussi grave, il faut une froideur et une circonspection que les années seules peuvent donner, il faut être loin de cet âge de folie et d'enivrement où l'on ne craint pas de cacher son rang pour le succès d'une intrigue d'amour.

L'allusion était trop directe pour que James ne la comprit pas. — Madame, répondit-il, je vous remercie de l'avis, je tâcherai d'en faire mon profit, et pour me conformer à vos principes, laissez-moi agir pendant huit jours seulement et je m'engage à vous débarrasser, dans cet espace de temps, des deux hommes qui vous font obstacle ; de Murray, qui occupe la place à laquelle vous aspirez, et de Maitland de Lethington qui seul oserait et pourrait vous la disputer avec quelque chance de succès. — Par la Vierge ! Monseigneur James, s'écria Ulrique, j'avoue que vous me surprenez étrangement, vous montrez une audace et une habileté que j'étais loin de vous supposer. — Ne suis-je pas votre élève ? répliqua James ; ainsi donc vous remettez votre cause entre mes mains pendant huit jours. — J'y consens. — Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

Il prit sa toque et l'agita à plusieurs reprises au-dessus du balcon. Au même instant un homme traversa la rue et s'avança d'un pas furtif vers l'hôtel de Morton.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Ulrique. — Vous concevez, madame, que voulant agir sans me mettre en évidence, il me faut un instrument : eh bien ! le voilà ; cet homme sera le marchepied de ma fortune... Mais je l'entends venir, retenez bien ceci, il se croit ici chez Mait-

land, et vous êtes pour lui la comtesse Maitland de Lethington ; moi, je suis votre page ; maintenant veuillez ne nous contredire en rien dans tout ce que nous pourrons dire et faire.... Le voici.

Au premier coup d'œil qu'elle jeta sur le nouveau venu, la comtesse de Morton sentit s'évanouir subitement la mauvaise opinion qu'elle en avait conçue d'abord. Sa haute taille, ses traits maigres et vigoureusement accusés, ses tempes dégarnies de cheveux, ses grands yeux noirs, pleins d'une sombre énergie, quelque chose de noble et d'impératif dans le port de la tête, tout annonçait dans ce personnage la loyauté du gentilhomme et l'intrépidité de l'homme de guerre. Il portait quarante ans environ, et à en juger par l'intrépidité de son regard et la force exubérante de sa charpente herculéenne, ce devait être un athlète terrible sur le champ de bataille ; aussi la comtesse ne put elle s'empêcher de trembler pour James Stewart en songeant que c'était là l'homme dont il voulait se servir comme d'un marchepied.

— Madame, dit Stewart d'un ton qui annonçait le calme le plus profond, voici l'homme que vous avez promis de sauver : sir Hamilton de Bothwellang, le plus brave des six Hamiltons condamnés à mort par le régent. — Eh quoi ! s'écria la comtesse, frappée de surprise. — Sir Hamilton, dit James, vous êtes en présence de ma noble maîtresse, la comtesse Maitland de Lethington ; veuillez lui répéter ce que vous m'avez dit, afin qu'elle sache bien que j'ai rempli fidèlement la mission dont elle m'avait chargé. — Madame, dit Hamilton, s'approchant de la comtesse la tête découverte, ce jeune homme m'a confié le généreux projet que vous avez conçu, vous et votre noble époux, le comte Maitland, de ramener l'infortunée Marie sur le trône de ses pères ; et il m'a proposé, à moi soldat obscur, de prendre le rôle le plus important dans cette affaire.

Il tira un papier de la poche de son pourpoint et le présentait à James : — Voici le papier que vous m'avez remis hier ; j'ai lu attentivement les clauses du contrat par lequel je m'engage à servir les desseins du comte Maitland, et j'y ai mis ma signature ; désormais il peut compter sur moi.

James s'approcha de la comtesse et lui dit à voix basse : — Cet homme est entré de nuit dans votre hôtel, il ne saurait le reconnaître ; il vous voit de nuit, il ne peut donc distinguer vos traits ;

comprenez-vous maintenant que , grâce à cet écrit, rédigé par moi, Maitland est perdu, soit que mon complot échoue, soit qu'il réussisse? — Je comprends très bien ; mais vous venez de promettre à Hamilton qu'il lui serait fait grâce de la vie? — Et je tiendrai parole. Demain le régent fera grâce aux six Hamiltons.

Puis, revenant à Bothwellang : — Sir Hamilton, ma maîtresse me charge de vous dire que demain, avant la nuit, vous recevrez la nouvelle de votre grâce.

Hamilton vint s'agenouiller en silence aux pieds de la comtesse. — Madame, lui dit-il d'une voix qui attestait la violence de son émotion, je n'ai jamais fléchi le genou que devant ma reine légitime ; mais vous, qui me rendez à ma femme, à ma chère Lisbeth, et à ma fille, que je ne croyais jamais revoir, permettez...

Il se tut, et, au bout de quelques instants, la comtesse sentit une larme brûlante tomber sur sa main, dont il s'était emparé. Cette larme fit tressaillir le cœur d'Ulrique sous la croûte de glace qui l'enveloppait ; elle voulut parler et ne put prononcer une parole.

James fit cesser brusquement cette scène muette, qui pouvait amener dans l'esprit d'Ulrique une réaction funeste à ses projets. — Maintenant, dit-il à Hamilton, si vous voulez me suivre, je vais vous reconduire à votre demeure.

Hamilton se releva, salua la comtesse et sortit, précédé du jeune lord.

II.

Le lendemain, lorsque James se présenta chez le régent, il le trouva seul, comme il l'avait espéré.

Le comte de Murray peut être placé au premier rang parmi les hommes les plus célèbres de son temps. Calme et intrépide à la guerre, habile et circonspect au conseil, il était également estimé comme capitaine et comme homme politique, et ce fut le personnage le plus populaire de l'Écosse jusqu'au jour où, profitant des malheurs et des fautes de la reine Marie Stuart, sa sœur, il employa ses talents contre celle à laquelle il devait sa fortune. Ses traits sérieux et réfléchis exprimaient la sagacité et le sang-froid dont il avait donné tant de preuves dans les graves circonstances qui avaient dominé sa vie ; mais quoiqu'il n'eût guère plus de trente ans à l'époque où se

passa cette histoire, les fatigues de la guerre, les soucis du pouvoir, l'ambition, les remords peut-être, avaient creusé sur son front quelques rides précoces.

— Ah ! c'est toi, James, dit le régent avec un demi-sourire qui mourut aussitôt sur ses traits soucieux ; qu'as-tu donc ce matin ? tu parais tout rêveur. Est-ce que tu réfléchirais, par hasard? — Sa Grâce a deviné ; Je réfléchissais à tout ce qu'il fallait de génie et de prudence pour gouverner, et je me disais qu'une place entourée de tant de périls et de difficultés n'était pas à envier. — Et qui te fait croire que cette place soit si difficile à remplir? — Une conversation que je viens d'entendre entre Maitland et Kirkaldy de Lagrange, car jusqu'alors je n'en avais nul soupçon. — Maitland est un homme habile, reprit le régent, trop habile même, s'il était moins dévoué ; je serais curieux de savoir comment il me juge. — Voici ce qu'il disait à Kirkaldy : « Le régent donne aujourd'hui la preuve la plus frappante d'un étrange aveuglement en condamnant à mort les six Hamiltons qui se sont le plus distingués à Langside. — Oui, répondit Kirkaldy, je crois, comme toi, qu'il était plus sage de laisser en paix les partisans de Marie. — Une grâce complète eût été d'un effet aussi dangereux qu'une rigueur extrême, répliqua Maitland, en ce qu'on eût pu l'attribuer à la pusillanimité. J'aurais évité les deux excès en confisquant les biens des six Hamiltons qui se sont particulièrement distingués au service de Marie par leur courage et la supériorité de leurs talents militaires. » — Ah ! c'est là l'avis de Maitland ! murmura le régent.

Il enfonça ses doigts dans les boucles épaisses de sa noire chevelure, et resta longtemps absorbé dans ses réflexions. — Mais, dit-il en relevant tout-à-coup la tête, pourquoi Maitland ne m'a-t-il pas soumis cette opinion, puisqu'il assistait au conseil quand cette question y fut discutée en ma présence? — Cela me paraît juste, répliqua James avec un ton de candeur ; et comment interpréter la réponse qu'il vient de faire à Kirkaldy? — Quelle réponse? — « Puisque cette mesure te paraît salutaire, lui dit Kirkaldy, pourquoi ne la proposes-tu pas? — Parce qu'elle est salutaire, répondit Maitland. »

Murray se retourna tout-à-coup vers James, l'œil étincelant et le feu au visage, et le regardant fixement : — Tu es bien sûr, lui dit-il, que c

sont là les propres paroles de Maitland ? — Mot par mot, répondit James, soutenant sans sourcilier le regard d'aigle du régent.

Murray se leva de son fauteuil et se mit à marcher de long en large d'un air soucieux et agité. — Ah ! comte Maitland, murmura-t-il entre ses dents, c'est là la comédie que vous jouez avec moi ! — Mon Dieu ! dit James feignant la plus grande surprise, il y a donc quelque chose de bien grave dans ces paroles ? — Il y a que Maitland est un traître. — Un traître ! — Pas un mot de tout cela a qui que ce soit, James, et en récompense du service que tu viens de me rendre, je t'accorde tout ce qu'il te plaira me demander. — Alors, monseigneur, je prendrai la liberté de vous demander deux choses : la première c'est la promesse de ne faire savoir à personne de qui vous tenez le secret que je viens de vous révéler. — Ne crains rien, je ne veux pas t'exposer à être considéré comme un espion. Ensuite que veux-tu ? — Pour vous le dire, il faudrait savoir d'abord quel parti vous prenez au sujet des Hamiltons. — Le meilleur parti est nécessairement celui que le plus habile de mes ennemis refuse de me proposer, c'est à celui-ci que je me range. C'est là un principe invariable en politique, rappelle-toi cela quand l'ambition viendra remplacer dans ton cœur les folles pensées d'amour qui l'occupent aujourd'hui. — Je tâcherai de profiter de la leçon, dit James, et il s'inclina profondément pour cacher le sourire ironique qui vint malgré lui effleurer ses lèvres. — Et maintenant exprime-moi ton désir. — Sa Grâce sait peut-être, dit James en reprenant tout-à-coup l'expression d'enjouement qui formait son masque habituel, que les premières années de ma vie se sont écoulées dans le comté d'Hamilton ? — Oui, je crois m'en souvenir. — Eh bien ! si sa Grâce voulait me donner l'un des biens qu'elle va confisquer aux six Hamiltons, celui de Bothwellang, par exemple, qui me rappelle les plus doux souvenirs de mon jeune âge, mes vœux seraient comblés ; surtout s'il m'était permis de partir dès demain pour en prendre possession. — Dès demain ? — Oh ! je serais de retour dans quelques jours. — Eh bien ! pars demain, tous tes biens de Bothwellang sont à toi. Mais j'entends venir de ce côté ; j'ai fait dire à Morton, à Maitland et à Kirkaldy de se rendre ici à cette heure, ce sont eux sans doute.

La porte s'ouvrit à deux battants et les trois

personnages que venait de nommer Murray entrèrent à la fois.

Le comte de Morton, chef temporaire de la puissante maison de Douglas, était d'une taille imposante ; son teint basané, son œil noir et profond, son large front dégarni de cheveux, sa physionomie sombre et glaciale, imprimaient à toute sa personne quelque chose de grand et de terrible. Quoique sa vie fût une suite non interrompue de trahisons, de rapines et d'assassinats, quoiqu'il eût trempé dans deux drames sanglants, les meurtres de Rizzio et de Darnley, il affectait une grande austérité de principes, colorant de l'intérêt public les actes révoltants où le portait son naturel cupide et sanguinaire. Du reste c'était un homme d'une haute capacité, comme capitaine et comme homme d'état, et c'est à lui surtout que fut dû le gain de la bataille de Langside, si décisive pour la fortune de Murray.

Il s'approcha du siège sur lequel le régent était assis, sombre et silencieux, et s'arrêta à quelques pas de lui, le chapeau à la main et dans une attitude beaucoup plus humble qu'on n'eût dû l'attendre d'un Douglas.

Maitland de Lethington et Kirkaldy de Lagraunge se retirèrent dans un coin et se mirent à causer à voix basse. Ces deux hommes étaient liés d'une étroite amitié, quoique au physique comme au moral ils formassent un contraste parfait ; le premier pâle et maladif, le second, haut en couleur et vigoureusement constitué ; l'un, cauteleux, discret, insinuant ; l'autre, plein de courage, de franchise et de loyauté.

A cette époque où le courage se montre toujours empreint de violence ou de brutalité, il y avait dans la bravoure de Kirkaldy quelque chose de chevaleresque qui le distinguait de ses compagnons d'armes ; sa réputation était si bien établie sur ce point, que Marie Stuart, forcée de se rendre à Carberry-Hill, ne fut rassurée sur le traitement qu'elle redoutait de ses farouches ennemis qu'après s'être mise sous sa sauve-garde. Kirkaldy promit de la protéger au peril de sa vie et il tint parole. Quelques soldats ayant fait entendre des huées à l'approche de la reine, il tira son épée et nul n'osa plus élever la voix contre elle jusqu'à Edimbourg.

Quant à James Stewart, il était nonchalamment accoudé dans une embrasure de fenêtre, tenant à la main sa toque de velours noir, et fixant tour

à tour sur Morton et sur le régent son œil fauve et et hardi, dont il eût été difficile de définir l'expression.

De ces cinq personnages, les plus puissants de l'Écosse, pas un ne devait trouver une fin paisible au bout de sa carrière, le régent, le chancelier, l'homme d'état, le capitaine et le favori, tous devaient mourir de mort violente, et l'un par l'autre, dans l'espace de quelques années.

— Milords, leur dit enfin Murray, depuis quelque temps nous ne méritons pas assez nos délibérations; il y a quelques jours encore, nous avons commis une faute qui pourrait ranimer dans ce malheureux pays la guerre civile qui le désole depuis dix ans; je veux parler de la condamnation des Hamiltons... Oui, milords, continua Murray, en regardant fixement Maitland, c'est avec une légèreté coupable que nous avons pris une décision aussi grave. Je suis donc décidé à révoquer l'arrêt que nous avons porté sur les Hamiltons; mais pour ne pas tomber d'un excès dans un autre, en leur faisant grâce de la vie, je confisque leurs biens. Que dites-vous de ce jugement, Comte Maitland? — Je dis, monseigneur, que cette décision me paraît pleine de sagesse. — Vous approuvez donc cette mesure, *quoiqu'elle soit salutaire*? répliqua Murray en appuyant sur chaque syllabe avec une intention marquée.

Ces mots qui, dans la pensée de Murray, devaient produire sur Maitland l'effet d'un coup de foudre, ne présentèrent à son esprit qu'un contresens, auquel il ne trouva rien à répondre; mais son étonnement parut au régent la confusion d'un coupable pris sur le fait, et le confirma dans la pensée qu'il ourdissait contre lui quelque trahison.

Le regard de James alla de Maitland à Murray avec une expression de triomphe et de mépris.

— Il est un autre objet qui appelle toute notre attention, milords; il se passe à Londres en ce moment, reprit Murray, un fait de la plus haute importance: le duc de Norfolk conspire pour rendre la liberté à Marie qu'Élisabeth retient captive, comme vous le savez. N'est-il pas à craindre que le succès de cette entreprise n'ait pour effet de rallumer en Écosse le feu de la guerre civile?... Comme simple particulier, deux motifs sacrés m'ordonnent impérieusement de favoriser ce projet: d'abord la noble confiance que me témoignent les conjurés, puis l'affection profonde que

j'ai toujours professée pour ma sœur. Mais dois-je sacrifier à des considérations personnelles, si puissantes qu'elles soient d'ailleurs, le repos et la prospérité d'un pays qui m'a choisi pour cicatriser ses plaies? voilà, milords, les graves questions que je soumets à vos lumières... Veuillez y songer, dit-il en se levant, et vous viendrez de main me faire part de vos réflexions. Quant à vous, comte Morton, je vous laisse seul, pour que vous jetiez un coup d'œil sur ces papiers.

Il sortit, suivi de Maitland, de Kirkaldy et de James Stewart.

Ce dernier rentra bientôt et aperçut Morton qui compulsait avec la plus minutieuse attention les nombreuses paperasses que lui avait désignées le régent.

— Comte Morton, lui dit-il, croyez-vous que Maitland soit de vos amis? — Je l'ai toujours cru, et je ne vois rien jusque-là qui puisse m'en faire douter. — Alors je me serai trompé. — Que voulez-vous dire? — Non, c'est moi qui aurai mal interprété des paroles sans doute fort innocentes au fond. — Enfin dis-moi toujours ce que tu as entendu. — Eh bien! j'ai entendu Maitland, qui ne me croyait pas si près, dire ces mots à Kirkaldy: « Ce pauvre Morton va se mettre à étudier consciencieusement des papiers dont le régent se soucie fort peu, sans deviner la pensée secrète de Murray qui en le laissant seul, après la discussion qui vient d'avoir lieu, compte bien que son chancelier aura assez de tact pour révéler de lui-même à Élisabeth la conspiration de Norfolk. » — Ah! Maitland a dit cela? — A la lettre; je n'y change pas un mot; je suis venu de suite vous rapporter ce que j'avais entendu, pensant vous faire plaisir. — Et je t'en remercie, James, car l'indiscrétion de Maitland me rend deux services à la fois: elle m'éclaire sur les intentions perfides d'un homme que je croyais mon ami, et me dicte la conduite que je dois tenir au sujet de Norfolk.

Il prit une plume et du papier et se mit à écrire à la hâte.

— Dans une heure, dit-il, un courrier sera en route pour Londres, et avant trois jours Élisabeth possédera tous les détails de cette affaire.

III.

Le soleil commençait à peine à percer le manteau de brouillard qui enveloppait la ville d'Édimbourg, lorsque James Stewart, dans un costume

dont la richesse faisait ressortir avec avantage l'élégance de sa taille et les grâces de sa physiologie, s'arrêta en face d'une taverne portant pour enseigne l'image populaire de Robert Bruce. Il la parcourut de l'œil avec un sourire un peu dédaigneux ; puis donnant un coup de pied dans la porte qui s'ouvrit toute grande, il entra sans plus de cérémonie.

— Holà ! s'écria de l'intérieur une voix qui ne pouvait sortir que d'une poitrine d'Hercule, quel est le gueux de papiste qui ose pénétrer de la sorte dans la respectable taverne du *grand Robert Bruce*? — Est-ce que maître Banck aurait déjà oublié son ancienne pratique? répondit James. — Ah! Milord, reprit maître Banck en changeant de ton avec une rapidité qui faisait peu d'honneur à la fermeté de ses opinions, quel honneur pour la taverne du *grand Robert Bruce*! quel....

L'éloquence de maître Banck était à bout, il ne trouva rien à ajouter à la phrase sacramentelle et invariable par laquelle il accueillait les personnages de distinction qui venaient se mêler parfois aux commensaux habituels de sa taverne.

James se mit à rire de son embarras. — Tu veux dire : quel profit ! n'est-ce pas?... Eh bien ! soit, apporte-nous quelques bouteilles de vin de France ; je ne veux pas démentir une supposition si honorable pour mon caractère.

La large face de maître Banck respira subitement la double satisfaction du tavernier qui trouve le débit de sa marchandise et de l'orateur qui se voit tiré d'un pas difficile.

— Dis-moi, ajouta James en montrant une petite porte basse qui fermait au loquet, avons-nous beaucoup de joueurs ce matin? — Ils sont là une douzaine de démons qui joueraient leur âme avec Lucifer en personne. — Lucifer est trop habile pour jouer ce qui lui appartient déjà. Quel est le plus enragé de ces joueurs? — Ah ! celui-là, vous le connaissez, c'est lord Harry. — Toujours? — Toujours lui ; toute sa fortune y a passé : il a perdu cette nuit jusqu'à son dernier shelling. Il ne lui reste plus que sa maîtresse, il hésite à la jouer ; mais il finira par céder, si ce n'est déjà fait. — C'est bien.

Et en homme qui connaissait les êtres, James se dirigea vers la petite porte qu'il venait de désigner au tavernier, souleva le loquet qui la fermait et entra dans une grande pièce mal éclairée et encore plus mal meublée. Là se trouvaient déjà

réunis une douzaine de personnages tellement absorbés par le jeu, que nul ne s'aperçut de sa présence ; il s'en alla droit à un jeune homme qui se tenait immobile dans un coin, le regard fixe et névrosé, la paupière rougie, les traits pâles et altérés.

— Harry, dit-il à voix basse en lui frappant doucement sur l'épaule, pour le tirer de la préoccupation profonde où il paraissait plongé.

Harry leva sur lui le regard morne et impassible du joueur habitué à passer vingt fois en une heure des joies du ciel aux tortures de l'enfer. — Bonjour, James, dit-il.

Et il se replongea dans le tourbillon de pensées dévorantes où se consumait son âme comme au centre d'une fournaise.

— Suis-moi, lui dit James, j'ai à te parler.

Harry se leva et le suivit en silence. James jeta une pièce d'or à maître Banck et sortit de la taverne.

— Harry, dit-il à celui-ci lorsqu'il se trouva dehors, maintenant que te voilà complètement ruiné, car ta figure et ton costume me le disent assez clairement, que vas-tu faire? — Je l'ignore. — Et si tu retrouvais ta splendeur passée? Si quelque bon génie venait à te tirer tout-à-coup de la fange où tu es tombé, pour faire de toi l'un des personnages les plus importants de la cour, quel usage ferais-tu de ta puissance et de tes richesses?... Réponds franchement. — Tu me connais, dit Harry : outre la passion du jeu, je possède une assez riche collection de vices ; si le ciel m'envoyait la fortune et les honneurs, je les ferais servir à satisfaire toutes les fantaisies qui me passeraient par l'esprit, et j'en aurais beaucoup. — Et l'opinion publique? et les malédictions de l'Écosse? dit James avec une emphase ironique. — Ce serait le moindre de mes soucis. — Décidément, dit James après un moment de réflexion, tu es l'homme qu'il me faut. Viens avec moi, tu es à peu près de ma taille, tu vas choisir dans ma garde-robe l'habit qui te conviendra le mieux, et nous allons partir ensemble pour une expédition où je mettrai tes qualités à l'épreuve. — Mais dis-moi au moins où tu veux me conduire? — A la fortune et aux honneurs, car le bon génie dont je viens de te parler, c'est moi. Mais nous n'avons pas un seul instant à perdre ; partons, je t'expliquerai tout cela en route.

Une heure après, les deux jeunes gens sor-

talent d'Édimbourg, montés chacun sur un vigoureux coursier et suivis de six cavaliers, et le soir même ils n'étaient plus qu'à deux milles d'Hamilton.

—Maintenant, dit James à Harry, après avoir mis entre eux et les cavaliers la distance d'une centaine de pas, je vais te dire par quel chemin tu arriveras au faite des grandeurs. Sache d'abord que, moi aussi, je joue.—Toi? —Oui, mais moi, je joue ma tête contre l'Écosse; l'enjeu est sérieux, comme tu vois.—Ta tête contre l'Écosse! Quel diable de conte me fais-tu là? que veux-tu dire?—Tu le sauras un jour. Mais dis-moi, que penserais-tu d'un homme qui oserait entreprendre la ruine des quatre personnages les plus puissants, les plus habiles, et les plus redoutés de l'Écosse, le régent, le chancelier Morton, le comte Maitland et la comtesse Ulrique de Morton qui joint à la sagacité de Murray l'intrépidité farouche de Douglas-le-Noir, cette femme au cœur d'acier qui fit trancher si lestement la tête du laird de Mac-Intosh?—Celui-là serait un fou auquel je ne donnerais pas quinze jours à vivre.—Eh bien! celui-là, c'est moi.—Toi! s'écria Harry.

Et il se mit à toiser James d'un air stupéfait, tant était effrayante la disproportion qu'il voyait entre le jeune lord et le moindre des quatre adversaires auxquels il osait s'attaquer à la fois.

James Stewart était petit, mince de taille et souple dans tous ses mouvements. L'extrême fraîcheur de son teint, ses cheveux blonds à demi bouclés, la légère moustache qui ombrageait sa peine sa lèvre supérieure répandaient sur ses traits irréguliers et pleins de mobilité un charme dont il était difficile de se défendre, quoiqu'ils exprimassent une impudence qui faisait mal augurer de ses qualités morales. Tel était le frère personnage qui parlait de briser comme un jouet les intelligences les plus hautes et les caractères les plus énergiques qu'il y eût à la cour d'Écosse.

Après l'avoir examiné un instant, Harry reprit avec un redoublement de surprise : — Ah ça, James, est-ce bien sérieusement que tu parles de t'exposer aux périls d'une lutte aussi insensée?—C'est très sérieusement, mon cher Harry.—Alors je ne donnerais pas dix shillings de ta tête.—Et moi qui sais ce qu'elle vaut, je ne te la céderais pas à ce prix. Maintenant il s'agit de savoir si, pour conquérir la position que je t'ai promise, tu consens à courir les mêmes chances que cette tête

si aventurée, selon toi. — Oh! de grand cœur; plutôt que de rester dans la misère, je préfère vingt fois la mort.—Et tu te sens capable d'exécuter tout ce que je jugerai convenable pour notre intérêt commun?—Tout ce qu'il te plaira.

—Écoute, mon cher Harry. Au moment où nous nous décidons à prendre une carrière, deux guides, d'un caractère bien différent, viennent nous proposer leurs services; l'un, d'une physionomie belle et sévère, tient en main une bannière où le mot : *honneur* est écrit en lettres d'or; l'autre, d'une figure commune, mais intelligente, porte écrit sur son front le mot *égoïsme*; l'un vous conduit à la misère et à l'obscurité par des chemins magnifiques; l'autre vous mène à la fortune et aux honneurs, sans s'inquiéter de la fange qu'il lui faut traverser pour y atteindre. Maintenant lequel de ces deux guides veux-tu prendre? Décide....—Parbleu! je prends le plus sûr, quoiqu'à vrai dire, il m'inspire bien quelque répugnance.—Bah! quand une fois vous aurez lié connaissance, tu le trouveras charmant. Mais nous voici arrivés, je crois, au terme de notre voyage.

Les deux jeunes lords firent halte et furent bientôt rejoints par six cavaliers qui les suivaient à distance.

Le lieu où ils s'étaient arrêtés, était une petite éminence d'où la vue embrassait un fort joli paysage. A l'extrémité d'une vaste prairie, traversée par les flots limpides d'une rivière étroite et rapide, étaient dispersées çà et là, dans le désordre le plus pittoresque, une vingtaine de maisons rustiques à moitié cachées par des groupes d'arbres fruitiers, alors en pleine floraison.

Au milieu de ce petit village, sur une place dont l'étendue laissait à découvert sa large façade en briques, s'élevait un bâtiment qui, par l'antiquité et la solidité de sa construction, tranchait vivement avec les simples habitations qui l'entouraient. L'une des fenêtres de cette maison était toute grande ouverte et permettait de voir, assise au chevet d'un lit, une jeune fille, les yeux fixés sur une bible.

C'est sur ce point que se concentra toute l'attention de James. Après être resté près de dix minutes immobile et silencieux à considérer ce spectacle, il appela un de ses cavaliers.—Brown, lui dit-il, cette maison qui occupe le centre du village est bien celle de Bothwellang, n'est-ce pas?—Oui milord.—C'est bien.

Il tira une pièce d'or de sa poche et lui montrant du doigt une mauvaise amberge qui se dressait à quelques pas d'eux : — Tu vas entrer dans cette honnête demeure avec tes camarades et vous n'en sortirez pas que cette pièce me soit dépensée. — Merci milord

Quand le sortit fut parti, James dit à Harry : — Dans le lit que tu aperçois là-bas, près de cette fenêtre, repose une femme que je n'ai jamais vue, dont j'ignorais l'existence il y a vingt-quatre heures, comme elle ignore encore la mienne en ce moment, et cependant, vois-tu la fatalité, il faut que je brise le cœur de cette femme, sa vie peut-être, pour parvenir à mon but. — Et tu ne la connais pas ? — Je sais son nom, voilà tout ; c'est la femme de Bothwellang, l'un des Hamiltons que Murray a fait condamner à mort et auxquels il vient de faire grâce.

En ce moment la jeune fille ferma sa bible, se jeta à genoux en levant les yeux vers le ciel, puis se leva brusquement et tomba dans les bras de sa mère qui la tint longtemps pressée sur son cœur.

— A vue que nous sommes tous ! dit James, ces deux femmes ont appris la grâce de Bothwellang et les voilà qui remercient le ciel au moment où le plus affreux malheur plane sur leurs têtes et les touche déjà de son aile.

— Tiens, dit Harry avec émotion, demande moi tout autre chose ; mais je sens que je ne pourrai jamais t'aider dans une action aussi atroce.

Un sourire de pitié effleura les lèvres de James. — A quoi tiennent les sentiments d'un homme ! dit-il, te voilà doux comme un mouton, et à l'aide de trois petits morceaux d'os, je vais faire de toi un tigre de férocité. N'est-ce pas quelque chose de bien respectable qu'une telle fermeté ? Allons, viens jouer ta bourse contre la mienne.

Ils s'assirent tous deux en face de l'amberge dans laquelle buvaient et chantaient les six cavaliers ; et le maître de l'endroit leur ayant apporté des dez et un pot de sa meilleure bière, ils se mirent à jouer.

— Je te prévient, dit James, en agitant les dez, qu'avant deux minutes tu seras complètement ruiné. — Vraiment ! tu as donc fait un pacte avec Satan ? — On pourrait le croire, mais j'avoue qu'il n'en est rien. Ta bourse contient cinquante guinées, j'en possède à peu près autant, veux-tu la jouer en trois coups ? — J'y consens. — Sache d'avance que la fortune ne te favorisera pas une

seule fois, elle n'est trop dévouée pour cela. — C'est ce que nous allons voir, dit Harry, inquiet malgré lui par ce ton d'assurance. — Regarde bien, dit James.

Il jeta les dez sur la table. — Ome ! à ton tour.

Harry commença à froncer le sourcil. — A moi ! sept. — Voilà une bourse qui ne fera pas un long séjour dans ta poche, mon pauvre Harry. — Tu n'as pas encore gagné, dit Harry d'un ton bref. — Non, mais je suis en bon chemin. — Allons, joue. — Quatre. — Ah ! s'écria Harry. — Tu crois triompher, eh bien ! je te prédis que tu vas amener trois. — Voyons. — Trois ! je te l'avais dit.

Harry donna un coup de poing sur la table et devint blême de fureur. — Voilà le coup de grâce, dit James toujours calme et railleur : douze !

Harry agita violemment les dez et les jeta avec rage. — Cinq ! dit James, la bourse est à moi. — Mille malédictions ! s'écria Harry, je crois qu'un génie infernal s'est attaché à moi.

Il se versa à boire et porta vivement le verre à sa bouche ; mais avant qu'il eût touché ses lèvres, il le jeta à terre et le brisa sous sa botte en lâchant une imprécation terrible. James se leva en souriant et appela ses cavaliers qui vinrent à lui avec des chants furieux, des éclats de rire frénétiques et des hurlements de bête féroce. — Mes amis, leur dit-il, que diriez-vous si l'on vous permettait de mettre au pillage la maison d'un Hamilton, d'un de ces papistes maudits que vous avez vaincus à Langside ? — A mort les Hamiltons ! à mort les papistes ! s'écrièrent les soldats, les yeux étincelants d'ivresse et de fureur. — Eh bien ! suivez-moi.

Il s'élança à cheval, à la tête de ses cavaliers.

Parmi ces hommes, deux personnages seulement avaient tout leur sang-froid, James et le soldat Brown qui, tout en affectant de partager l'ivresse de ses camarades, suivait d'un œil attentif tous les mouvements du jeune lord. Quant à Harry, la perte qu'il venait de faire au jeu l'avait mis dans un état d'exaspération qui le rendait plus redoutable qu'aucun de ces soldats ivres.

En moins d'une minute cette troupe de forcenés arriva ventre à terre à la maison de Bothwellang. Ils venaient d'y entrer à peine lorsqu'un homme couvert de poussière et brisé de fatigue, vint s'asseoir à la place même où James était resté si

ongtemps à contempler la demeure du malheureux Hamilton. Ce fut aussi vers ce point que se tournèrent les regards du voyageur, dont les traits exprimaient la plus profonde anxiété. — Tout est calme; murmura-t-il après un long silence, mes préventions me trompaient; ma pauvre Lisbeth a retrouvé la paix et la santé en apprenant ma grâce.

En effet, rien ne pouvait faire supposer l'horrible drame qui se passait dans cette maison si paisible en apparence; lutte effroyable où le sang et les larmes, les cris du désespoir et le débordement des passions les plus brutales formaient un de ces tableaux que la plume se refuse à décrire.

Tout-à-coup Bothwellang vit la porte de sa maison s'ouvrir avec fracas, une femme à moitié nue, les cheveux en désordre, les mains ensanglantées, parut sur le seuil, y resta quelque temps immobile, comme attentive à ce qui se passait en dedans, puis jeta un cri terrible et se mit à courir devant elle en se livrant à l'une de ces pantomimes violentes et heurtées qui n'appartiennent qu'à la folie. Aussitôt deux soldats se mirent à sa poursuite et l'atteignirent au milieu de la place; alors l'un d'eux lui arracha violemment les diamants qui ornaient ses oreilles, tandis que l'autre lui broyait les doigts sous ses dents pour avoir les bagues qui les garnissaient.

A cet aspect Bothwellang, un moment immobile de stupeur, tira son épée en jetant un cri sauvage et s'élança au secours de sa femme.

— Harry, dit James à celui-ci, vois-tu cet homme qui accourt là-bas avec la furie d'un ouragan? c'est Bothwellang. Rassemble tout ton monde autour de toi et préparez-vous à soutenir son choc; c'est un terrible adversaire, je t'en prévienne, et tu peux croire qu'en ce moment il est dans une disposition d'esprit à ne pas y aller de main morte. Adieu. Dans trois jours à Édimbourg; surtout que Bothwellang ignore que je suis pour quelque chose dans cette petite expédition, car de ce secret dépend toute notre fortune.

Il courut à son cheval et disparut bientôt à travers la campagne.

IV.

A quelques jours de là nous retrouvons James Stewart en conférence privée avec la comtesse de Morton.

— Eh quoi! disait Ulrique, après avoir dirigé vous-même cette horrible exécution, vous avez osé vous représenter aux regards de Bothwellang ?

— Il fallait l'oser ou renoncer au succès. Je suis allé le trouver sous ce costume de page auquel je dois déjà d'avoir pu m'insinuer près de lui, quand je l'eus reconnu, il y a huit jours, chez le tailleur d'habits où il cachait sa tête prosaïque. C'était le lendemain de la catastrophe, je le vis sombre et comme pétrifié entre sa femme folle et le cadavre de sa fille, morte de désespoir et de honte, à la suite des outrages dont elle avait été victime. Ce spectacle me fit tressaillir, je l'avoue... John, me dit-il avec un sourire que je n'oublierai de ma vie et en me montrant du doigt sa femme et son enfant, voilà la clémence de Murray.... Sir Bothwellang, lui répondis-je, le hasard m'apprit trop tard les ordres cruels que le régent avait donnés à quelques soldats, chargés d'exécuter la confiscation de vos biens, je partis aussitôt dans l'espoir de vous atteindre ou de pouvoir soustraire moi-même votre famille au malheur qui vous accable et je ne puis que pleurer avec vous.... John, me dit-il avec un accent dont le calme annonçait une détermination inflexible, j'ai pleuré, maintenant je songe à la vengeance.... Nous convinmes alors que j'allais tout préparer pour assurer cette vengeance si ardemment désirée, et que retiré pendant ce temps dans une retraite où nul que moi seul ne peut le découvrir, il resterait dans une inaction complète jusqu'à ce que j'eusse trouvé une occasion favorable. — Et cette occasion? demanda Ulrique. — Je l'ai déjà fait naître; mais me voici arrêté tout-à-coup au moment de réagir. Pour achever ce que j'ai commencé, il me faut cinq mille livres sterling et je ne les ai pas. — Comment trouver une pareille somme sans nous exposer, une fois le coup porté, à attirer les soupçons sur nous? demanda Ulrique. — J'avais cru pouvoir compter sur le chancelier. — Il n'y faut pas songer, James; Morton est d'une avarice qui passe toute croyance; même pour arriver à la régence, but de toute sa vie, il ne hasarderait pas cent livres. — La situation est embarrassante, nous n'avons pas d'argent, il nous en faut et la prudence nous défend d'en emprunter; comment sortir de là?... Mais je vous quitte pour me rendre chez Murray, car voici l'heure du conseil.

En traversant la galerie qui conduisait chez le régent, James rencontra Maitland de Lethington qui paraissait causer mystérieusement avec la sentinelle.

— Je présume que le noble comte de Maitland

se rend de ce pas chez monseigneur le régent? lui dit-il. — Vous ne vous trompez pas, milord, j'y suis attendu. — Il y a donc à traiter aujourd'hui de bien hautes questions, puisqu'on réclame les lumières du plus grand homme d'état de l'Écosse?

— Oui, milord, la question est des plus graves, car il s'agit des mesures à prendre pour réprimer une révolte. — Encore la guerre civile! s'écria James avec l'accent d'une vive douleur.

Maitland reprit en jetant sur James un regard rapide et scrutateur : — Peut-être aurons-nous à délibérer encore sur un autre objet ; mais pour celui-là, je veux vous laisser le plaisir de la surprise.

A son tour James examina à la dérobée les traits de Maitland, dans l'espoir d'y lire son secret ; mais celui-ci était sur ses gardes : autant eût valu chercher le reflet d'une pensée sur la tête d'un cadavre.

— Je ne sais si je me trompe, dit James avec insouciance, mais je crois savoir déjà ce dont vous comptez me faire une surprise. — J'en doute, dit froidement Maitland. — Eh bien, je vous offre de parier.... — Milord, nous voici arrivés.

Le régent et quelques-uns des plus hauts personnages de la cour, parmi lesquels se trouvait Morton, étaient déjà réunis dans la salle du conseil lorsque James et Maitland y furent introduits.

— Comte Maitland, dit le régent à celui-ci, vous êtes rarement des premiers à vous rendre au conseil. — Monseigneur, veuillez remarquer. — Je remarque, milord, que depuis quelques jours vous montrez peu d'empressement pour notre service ; mais puisque vous avez daigné venir, veuillez écouter et nous donner votre avis.

Après un moment de silence, Murray reprit, en jetant autour de lui un regard rapide et pénétrant. — Milords, la paix dont nous jouissons depuis près de trois ans nous donnait l'espoir que nous ne serions plus réduits à la cruelle nécessité de reprendre les armes contre nos compatriotes. Malheureusement nous nous trompions, ce calme, acquis au prix de tant de luttes et de fatigues, vient d'être troublé tout-à-coup; des cris séditieux, provoqués par quelques partisans de Marie Stuart, ont retenti dans les rues de Linlithgow et la guerre civile est sur le point de se rallumer plus terrible que jamais peut-être, si nous ne nous empressons de l'étouffer dès sa naissance. Milords, je vous ai réunis pour vous demander quel parti nous de-

vions prendre dans cette circonstance critique; tous nos efforts doivent tendre à ramener promptement la paix, et pour cela deux moyens nous sont offerts, la clémence et la sévérité; lequel des deux doit nous conduire le plus sûrement au résultat que nous désirons tous? Voilà ce qui va faire le sujet de notre délibération.

— Quant à moi, s'écria Morton, je pense qu'il n'y a qu'un exemple terrible qui puisse fixer enfin la paix en Écosse. Tel était mon avis à l'égard des Hamiltons, on l'a repoussé et voilà le fruit de la clémence dont on a usé envers eux.

Murray, que la moindre manifestation en faveur de Marie faisait trembler pour son pouvoir, parut approuver cet avis, quoiqu'il fût en opposition avec son caractère; mais ce n'était pas la première fois, depuis qu'il avait mis le pied dans la voie fatale de l'ambition, qu'il lui arrivait de se montrer vil et cruel en dépit des instincts généreux qui se révoltaient en lui.

L'approbation tacite que Murray semblait donner aux paroles du chancelier imposa un moment silence à ceux qui étaient opposés à cette mesure. Pendant ce temps, James, retiré à l'écart, affectait une insouciance qui dissimulait mal l'attention pleine d'anxiété qu'il apportait à cette discussion.

Cependant Kirkaldy opina pour que le régent usât d'indulgence envers les séditieux, et cet avis parut produire une vive impression sur l'esprit de Murray.

— Comte, dit-il à Maitland, vous venez d'entendre l'opinion de Morton et celle de Kirkaldy, laquelle des deux nous conseillez-vous d'adopter? — Ni l'une ni l'autre, répondit Maitland.

Et jetant sur James, qui en fut un moment déconcerté, un regard où rayonnèrent tout-à-coup l'orgueil et la certitude du triomphe, il ajouta : — Comme le comte de Morton, je demande qu'on fasse un exemple sévère; mais avant tout je veux que le châtiment tombe sur celui qui l'a mérité, sur le vrai coupable, et celui-là, milords, je vais vous le faire connaître.

Il lança un nouveau coup d'œil sur James, mais cette fois il le trouva calme et railleur.

— Et ce coupable, demanda Murray, nous donnerez-vous les moyens de l'atteindre? — A l'instant même, si vous voulez, car il est parmi nous.

Cette parole produisit un effet magique sur tous les lords, qui se regardèrent l'un l'autre d'un air stupéfait.

— Eh quoi ! s'écria Murray, j'aurais un traître dans mon conseil ? — Oui, milord, et ce traître c'est l'homme le plus habile, le plus déterminé et le plus profondément corrompu qu'il y ait à la cour ; son ambition est sans bornes et pour la satisfaire, il est capable de tout, même d'un meurtre.

A ce portrait tous les regards se portèrent vers Morton, qui lui-même en reconnut l'identité en se troublant tout-à-coup.

— Et cet homme qui passe en habileté l'homme d'état le plus consommé, reprit Maitland, cet homme dont la prudence et la perspicacité peuvent défier l'expérience du courtisan le plus rompu aux intrigues, cet homme, je ne sais, milords, si vous pourriez me croire, c'est cet enfant frivole que vous appelez le *petit James*, c'est James Stewart.

On se ferait difficilement une idée de la surprise que causa cette étrange révélation. James seul demeura impassible avec un sourire de dédain sur les lèvres.

— Comte de Murray, reprit Maitland, lorsqu'il y a quelques jours vous fîtes grâce de la vie aux Hamiltons, votre but était d'apaiser l'animosité des partis qu'une trop grande rigueur eût pu exaspérer et porter à la révolte ; James ne peut prétendre qu'il ignorât votre pensée à ce sujet, puisque les motifs qui vous faisaient adopter cette mesure furent développés par vous en sa présence. Eh bien ! je l'accuse d'avoir agi dans un sens directement opposé à vos intentions, je l'accuse d'avoir enivré des soldats pour les exciter à commettre les plus horribles excès sur la fille de Bothwellang, dont je viens d'apprendre la mort ; sur sa femme, dont la raison n'a pu résister au plus affreux supplice que puisse subir une mère : son enfant déshonorée sous ses propres yeux. Voilà, milord, comment vos ordres ont été exécutés ; voilà les actes que l'opinion va vous attribuer, et croyez-moi, un pareil trait vous attirera plus de haines que n'eût pu faire l'exécution des six Hamiltons. Vous comprenez maintenant, milord, la cause des cris séditieux qui ont éclaté à Linlithgow, et vous connaissez assez Bothwellang pour savoir à combien de luttes et de dangers nous expose une révolte dirigée par un tel chef.

Ces paroles opérèrent une réaction subite dans les esprits, tous les regards, ceux du régent lui-même, se fixèrent sur le jeune lord avec un sen-

timent d'horreur et de stupéfaction.

— James, lui dit Murray d'un ton sévère, qu'avez-vous à répondre ?

— Je sais trop ce que je dois à l'âge et aux talents du noble comte pour me permettre de l'interrompre, répondit James du ton le plus libre et le plus enjoué, lord Maitland n'a pas fini de parler, car il doit fournir ses preuves et nous les attendons encore.

— Vous allez être satisfait, milord, dit Maitland.

Il courut à la galerie et en revint aussitôt suivi de la sentinelle que James avait vue causant avec lui. — Lord Stewart connaît-il cet homme ? demanda-t-il à James.

James tressaillit. — Oui, dit-il enfin après un moment de silence, je le connais parfaitement, c'est Brown, l'un des soldats qui m'ont accompagné. — Il a été témoin des faits dont je vous accuse, voulez-vous qu'il les raconte ? — C'est inutile, dit James, vous pouvez renvoyer cet homme, je trouve la preuve suffisante. — Ainsi, dit Murray à James, lorsque Brown fut sorti, vous avouez tout ce qui vous est imputé par le comte de Maitland ? — Tout, excepté l'intention qu'on y attache, répondit James ; la haine profonde que je porte aux ennemis de mon bienfaiteur, de l'homme auquel je dois tout, m'a poussé trop loin, je l'avoue, voilà mon crime... Cependant, milords, continua-t-il, il est bien vrai qu'il y a un traître parmi nous, et les preuves que je possède contre lui sont telles, qu'après en avoir pris connaissance, il ne vous restera pas l'ombre d'un doute sur sa culpabilité. Cet homme, l'un des conseillers intimes du noble comte de Murray, a fait avec Hamilton de Bothwellang un pacte par lequel celui-ci s'engage expressément à le servir dans la conspiration qu'il médite contre le régent. — Vous êtes adroit, milord, dit Maitland à James ; mais vous aurez peine à nous faire prendre le change.

James regarda fixement Maitland. — Vous le voulez, comte Maitland, eh bien ! soit.

Puis s'adressant aux lords : — Milords, dit-il, l'homme qui conspire avec Bothwellang, celui dont j'ai la trahison écrite en toutes lettres, c'est le comte de Maitland de Lethington ; voilà le vrai motif de l'intérêt qu'il montre pour ce misérable. — James, s'écria vivement le comte de Murray, comprenez-vous bien la gravité de l'accusation que vous portez en ce moment ? Savez-vous que

le crime de haute trahison emporte la peine de mort? — Eh bien! dit froidement James, le comte Maitland mérite la mort, et la preuve de son crime est si palpable, que parmi ceux qui m'écoutent, pas un n'hésitera à le condamner en voyant cette pièce qui a été saisie chez lui et au bas de laquelle est la signature de Bothwellang.

En disant ces mots il présentait au régent un papier qu'il avait tenu caché jusque là. Maitland resta pétrifié de surprise. Au bout de quelques instants il était prisonnier dans la tour du château, malgré ses protestations d'innocence.

V.

Le lendemain de cet événement, James Stewart, vêtu avec une simplicité qui ne pouvait faire soupçonner sa condition, arrivait à franc étrier vers l'une des portes de Lintithgow. Il s'arrêta à cent pas de la ville, et à peine eut-il mis pied à terre, qu'à travers l'obscurité de la nuit, il vit un homme venir droit à lui.

— Est-ce vous, maître John? demanda le personnage en abordant le jeune lord. — C'est moi, maître Tom, répondit James.

Il souleva les larges bords de son chapeau et exposa ses traits à la clarté de la lune. Le nouveau venu l'imita et découvrit une de ces figures énergiques et féroces qu'on ne rencontre jamais en plein jour.

— Eh bien! John, dit-il, en pressant la main de Stewart, qui dissimula assez bien le dégoût que lui inspirait cette familiarité, vous devez être content de Tom Hokney et de ses amis; je puis dire que les intentions de votre maître ont été exécutées en conscience; nous avons fait un tel tapage dans les rues de Lintithgow, nous avons si bien crié: Vive Marie Stuart! et à bas le régent! que Murray doit en trembler à l'heure qu'il est.

— Je conviens que, grâce à vous, Hokney, tout a marché à merveille, dit James, mais le plus important reste encore à faire. — Nous sommes tout prêts. — Vous ignorez pourtant ce dont il s'agit. — Nous n'en sommes pas moins prêts à l'exécuter; mais vous savez à quelle condition: nous ne ferons pas un geste, nous ne dirons pas un mot, que nous n'ayons reçu les cinq mille livres. — C'est entendu.

Tout en parlant ainsi ils avaient pénétré dans

la ville. Après avoir marché quelque temps en silence ils se trouvèrent à l'entrée d'une rue longue et spacieuse.

— C'est sans doute la principale rue de Lintithgow? demanda James à son grossier compagnon. — Oui, maître John, c'est la plus belle sans comparaison. — C'est bien.

Il s'arrêta en face d'une maison d'assez belle apparence, située vers l'extrémité de la rue et dont le premier étage était orné d'un large balcon en bois.

— A qui appartient cette maison? dit James à Hokney. — A l'archevêque de St.-André, un Hamilton qui se ferait hacher pour Marie Stuart. — Parfait, murmura James à voix basse:

Il examina longtemps la maison, et le balcon surtout fixa vivement son attention. Puis il dit à Hokney: — Je suis venu pour vous prévenir qu'il fallait vous tenir prêts, vous et vos hommes, à exécuter les ordres que je vous apporterai moi-même avant peu... — Et les cinq mille livres? demanda Hokney. — Vous seront comptés la veille du coup de main. Et maintenant, adieu, je me rends à Edimbourg.

Il partit au galop, et quelques instants après il était déjà loin. Le jour commençait à peine à éclairer les toits d'Edimbourg lorsque James fut introduit dans la chambre de Murray, celui-ci ayant donné l'ordre qu'on le fit entrer dès qu'il arriverait au palais.

— Eh bien! dit vivement le régent au jeune lord, as-tu trouvé Bothwellang à Lintithgow? — Non, monseigneur, et ce n'est pas faute de l'avoir cherché par toute la ville; mais d'après les renseignements que j'ai recueillis, je suis convaincu qu'il n'y a pas paru depuis longtemps, que Maitland sait seul le lieu de sa retraite, mais que le noble comte est trop intéressé à n'être pas confronté avec lui pour nous mettre sur ses traces.

Murray garda quelque temps le silence, fixant sur James un regard si tenace et si pénétrant que tout autre en eût été embarrassé; mais James ne se laissa nullement déconcerter, ou, s'il éprouva quelque crainte, il eut assez d'empire sur lui-même pour n'en rien témoigner.

— Oui, dit enfin Murray, tout se réunit pour condamner Maitland, tout concourt à prouver sa trahison; mais, s'il faut l'en croire, James, tu es assez habile et assez profondément pervers pour

faire tomber la tête de l'homme le plus innocent. — Hélas ! dit James en souriant, tant de ruse et de dépravation ne se rencontre guère que chez les ambitieux. — Aussi, Maitland affirme-t-il que tu es dévoré d'ambition.

James se mit à rire aux éclats, et cet accès de gâté semblait si naturel et si irrésistible que Murray lui-même ne put s'empêcher de sourire.

— Monseigneur, dit enfin le jeune lord avec ce ton d'impudence qu'il se permettait même avec le régent, si j'étais aussi ambitieux et aussi dépravé que veut me faire le comte Maitland, savez-vous jusqu'où je porterais mes vues ?... — Jusqu'à la place de chancelier, peut-être ? — Ce ne serait pas la peine de m'y mettre pour si peu ; je voudrais être régent. — L'idée est assez bonne ; mais alors que ferais-tu de moi ? — Si vous n'aviez d'autres titres à l'affection des Écossais que les rares talents qui font de vous l'homme le plus remarquable de votre époque, je me contenterais de vous condamner à l'exil ou à une prison perpétuelle ; mais... — Mais ? dit Murray en souriant... — Mais, vu le prestige tout puissant qu'exerce sur les Écossais le nom que vous portez, chacune de ces deux mesures serait également insuffisante ; je serais donc forcé de prendre un moyen plus sévère. — Plus sévère qu'une prison perpétuelle ! Je ne vois guère que la mort. — Et moi je ne vois pas autre chose. — Diable ! monseigneur James, vous êtes expéditif. — Il n'y a que les sots et les poltrons qui fassent les choses à moitié. Une fois débarrassé du Stuart, supposons que cela se fit d'ici... à huit jours, comme je ne pourrais songer à lui succéder avant l'âge de vingt-cinq ans, je chercherais l'homme le plus corrompu, le plus cupide et le plus sanguinaire de la cour, Morton, par exemple, et je mettrais tout en œuvre pour lui faire donner la régence du royaume. — Corrompu, cupide et sanguinaire ! voilà un choix étrange. — Je le crois fort sensé. — Mais un tel homme serait à la discrétion du premier ambitieux assez habile pour profiter des fautes où l'entraîneraient ses odieux penchants. — Voilà précisément mon calcul, et vous voyez que mes prévisions ne manquent pas de justesse puisqu'elles vous viennent à l'esprit tout d'abord. Une fois arrivé à l'âge de vingt-cinq ans environ, quand l'Écosse verrait enfin en moi un personnage de quelque poids et non plus

un enfant, alors cet homme que j'aurais soutenu jusque là de tout mon pouvoir, cet homme haï, méprisé de tous, j'emploierais pour le faire tomber, toute l'adresse et toute la persévérance que j'aurais mises à le soutenir, et je serais enfin maître de l'Écosse à mon tour.

Murray semblait douter de lui-même en découvrant un tel enchaînement d'idées dans cette tête de vingt ans, qu'il avait toujours jugée incapable de soutenir autre chose que quelques frivoles pensées d'amour.

— Vous m'objecterez peut-être, reprit James, que s'il ne meurt d'ici là, le roi Jacques VI aura atteint sa majorité dans six ans. Alors il me faudrait renoncer à la régence, il est vrai ; mais le service que j'aurais rendu au nouveau roi en le débarrassant de Morton, me vaudrait le titre et les prérogatives de favori, c'est-à-dire la licence d'abuser du pouvoir sans aucun scrupule, puis-que je n'en aurais pas la responsabilité, position admirable, s'il en fût. — Mais, dit Murray, voulant voir jusqu'où pouvait s'étendre la prudence de son jeune favori, tu ne réfléchis pas qu'en l'abandonnant aux excès qui auraient perdu Morton, tu l'exposerais bientôt à tomber comme lui sous le poids de l'exécration publique. — J'ai prévu ce cas, répondit James et j'ai trouvé un expédient pour me soustraire à cette catastrophe. Dès à présent, je choisirais pour ami et pour compagnon quelque jeune lord d'un esprit médiocre, perdu de vices et en proie à l'une de ces passions capitales qui, lorsqu'elles vous possèdent, absorbent toute votre vie et toute votre intelligence, comme le jeu, par exemple. Ainsi fait, cet ami ne pouvant jamais être que l'instrument docile de mes volontés, je le pousserais dans la faveur du roi, et grâce à cette passion fatale qui ne connaît ni frein, ni bornes, il ne tarderait pas à attirer à lui la plus belle part de la haine publique.

Il y eut un moment de silence, puis James, voyant l'air surpris et soucieux de Murray, ajouta aussitôt en riant : — Je pourrais me faire honneur de cette vaste combinaison et justifier ainsi la haute opinion que le comte Maitland vous a donnée de mes talents politiques, mais j'aime mieux avouer que je ne fais que répéter les idées de Maitland lui-même. — Maitland ! — Oui, un jour qu'il voulait me sonder sans doute, il dit devant moi, à je ne sais plus quel personnage, que pour un

homme jeune et ambitieux, telle était la marche à suivre pour arriver à la régence.

Murray garda le silence, et pendant quelques instants il parut plongé dans les plus pénibles réflexions.

— Ainsi, dit-il enfin, tu n'as pu recueillir aucune indication sur le lieu où peut s'être retiré Bothwellang? — Aucune. — Allons, j'aurais voulu sauver Maitland, je vois qu'il faut y renoncer, la trahison est trop palpable; je ne puis même retarder sans danger l'exécution du jugement qui l'a déjà condamné, ce serait encourager l'audace de ceux qui peuvent être tentés de l'imiter. Mais passons au second objet de ta mission, que dois-je penser au juste des dispositions de Lintithgow? — Les partisans de Marie y sont peu nombreux et ne paraissent pas très déterminés; mais leur nombre et leur audace pourraient s'accroître rapidement si l'on ne se hâtait de leur en imposer par quelque démarche hardie. Les gens les plus dévoués à votre cause pensent que le moyen le plus sûr de confondre leurs projets, serait de vous rendre en personne à Lintithgow, et d'en parcourir les principales rues à la tête de la noblesse d'Écosse. — C'est là l'opinion générale? — C'est celle de tous les bourgeois. — Je crois qu'ils ont raison. — Mais, disent-ils, cette résolution ne produirait d'effet qu'autant qu'elle serait exécutée sans aucun retard. — Eh bien! nous partirons dans trois jours et le lendemain nous ferons notre entrée solennelle dans Lintithgow. James, tu marcheras à mes côtés avec Morton. — Certes, dit vivement James, c'est là un honneur dont je serais bien fier; mais, avant de l'accepter, je dois vous faire observer que, selon moi du moins, cette faveur peut nuire à votre considération; je crois que pour conserver aux yeux du peuple le prestige qui lui est nécessaire, le régent d'Écosse doit marcher seul en tête de tous. Quant à Morton, lui accorder en public une telle distinction, ce serait presque l'élever jusqu'à vous; je veux croire qu'il vous est tout dévoué, mais enfin c'est un Douglas, et l'histoire est là pour vous apprendre que vos ancêtres ont toujours eu à se repentir d'avoir laissé cette famille empiéter sur leurs privilèges. D'un autre côté, m'admettre à votre droite et reléguer le chancelier James Douglas de Morton à votre suite, ce serait blesser non seulement tous les membres de cette puissante famille, mais encore

toute la noblesse; je dois donc, dans l'intérêt même de votre grandeur, vous supplier de me laisser confondu dans la foule des lords qui vous suivront à distance. — En vérité, s'écria Murray, je crois que tu as plus de bon sens que moi. — Non, monseigneur, mais un dévouement sincère tient souvent lieu d'habileté.

Murray prit la main du jeune lord et la pressant vivement dans la sienne: — Oui, James, dit-il, quoi qu'en dise Maitland, aujourd'hui plus que jamais, je suis convaincu que je n'ai pas d'ami plus dévoué que toi. — Eh bien! monseigneur, dit James d'un ton enjoué, si telle est votre conviction, je demanderai une faveur en échange de celle que je viens de refuser. — Demandez, James, il n'est rien que je ne sois prêt à l'accorder. — Alors je vous prierais de me confier, mais à moi seul, le soin d'organiser la cérémonie de votre entrée dans Lintithgow, c'est-à-dire les honneurs qu'on vous rendra, l'ordre dans lequel marcheront les lords qui viendront à votre suite et les rues que vous aurez à parcourir. — Enfant! dit Murray, en souriant, les fêtes et les plaisirs tiennent toujours la première place dans ta tête de vingt ans. Allons, je m'en remets entièrement à toi de ces graves occupations. — Je pars donc et vais faire mon possible pour mériter votre approbation.

En quittant le régent, James se rendit chez son ami Harry.

— Te voilà donc enfin! lui dit celui-ci. D'où diable sors-tu? Je te cherche partout depuis hier sans pouvoir te rencontrer. — Mon cher Harry, dit James sans répondre à la question du jeune homme, tu es bien sûr que Bothwellang ne t'a pas aperçu le jour où nous avons saccagé sa maison? — J'en suis sûr, car il n'est pas venu jusqu'à nous. — Depuis le malheur qui l'a frappé, cet homme n'a plus qu'une pensée qui l'attache à la vie, il rêve à l'exécution d'un projet dont j'ai promis de lui faciliter les moyens, et c'est dans sa retraite, connue de nous seuls, qu'il attend mes instructions; tu iras le trouver... — Et que lui dirai-je? — Tu lui diras ces seuls mots: l'heure est venue, rendez-vous dans deux jours à Lintithgow et trouvez-vous vers le soir à la porte d'orient, John y sera. — Très bien. — Ce n'est pas tout; la demeure qu'habite en ce moment l'archevêque de St.-André se trouve précisément sur ton chemin; tu y entreras, tu remettras cette



retre au prélat, en disant que tu es envoyé par Maitland, dont tout le monde connaît maintenant la trahison, et tu attendras sa réponse. — A propos de Maitland, dit Harry, je viens d'apprendre que Brown, ce soldat qui lui est si attaché, a disparu depuis vingt-quatre heures et que nul ne sait ce qu'il est devenu. — Eh bien ! qu'importe ce soldat ? — Est-ce que tu ne soupçonnes pas là quelque machination de la part de Maitland ? — C'est possible, mais je m'en inquiète peu, je suis en mesure pour déjouer toutes ses ruses. — Tant mieux ! mais songes-y, Maitland est habile. — Je sais cela, exécute mes ordres, je me charge du reste. — Je suis tout à toi. Quand faut-il partir ? — De suite, passe chez moi, cache le noble sang des Harry sous le déguisement que je viens de quitter, prends le meilleur cheval de l'écurie du régent et dans une heure sois loin d'Edimbourg. Allons, bon voyage et prompt retour ; je cours chez la comtesse de Morton et peut-être partagerai-je ce soir pour Ochiltree, pour le château de mes ancêtres. — Tu éprouverais le besoin de revoir les lieux où se sont écoulées tes premières années ? dit Harry. — Oui, répondit gravement James.

Puis il sortit brusquement en poussant un éclat de rire.

VI.

La nuit était tout à fait tombée et James allait quitter la comtesse de Morton, lorsque celle-ci lui fit remarquer une foule considérable qui s'avavançait en silence, précédée d'une troupe de soldats, dont les armes étincelaient à la lueur blenâtre de quelques torches.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Ulrique. — C'est un divertissement qu'on procure au peuple, dit James. — Voilà un cortège bien lugubre pour un divertissement. — Tenez, reprit James après un moment de silence, maintenant qu'ils ne sont plus qu'à quelques pas de nous, vous devez comprendre quel est le genre de spectacle dont tous ces gens vont se régaler la vue. Voyez-vous cet homme qui marche au milieu des soldats avec une hache sur l'épaule ? — Eh ! mais c'est le bourreau. — Et celui qui le suit, la tête basse, le reconnaissez-vous ? — Sainte-Vierge ! c'est Maitland de Lithington ! — C'est lui-même. Ne trouvez-vous pas qu'il est bien pâle ? — Il est vrai, il paraît bien abattu. — Ces hommes d'état ne savent jamais prendre leur parti.

En effet, Maithand marchait lentement, la tête penchée vers la terre, les traits couverts d'une pâleur que rendait encore plus sinistre, le reflet blafard des torches qui éclairaient cette marche funèbre. — La foule passa muette et mystérieuse comme une procession de fantômes. Ulrique demeura soucieuse et sombre longtemps encore après que ce terrible tableau eut disparu à ses regards, puis se tournant vers James :

— James, lui dit-elle, avec un accent plein d'une froide énergie, vous m'avez juré ici-même, que je serais bientôt débarrassée des deux hommes qui seuls, d'après vous, pouvaient empêcher Morton d'arriver à la régence; quatre jours se sont écoulés depuis que vous m'avez fait ce serment, quatre jours, pas davantage, et déjà Maithand marche à la mort. — Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ? répondit James, si non que j'ai déjà rempli la moitié de l'engagement que j'ai pris envers vous, ce qui doit vous donner bon espoir pour le reste. — Oui, James, mais comme l'habileté profonde dont vous avez fait preuve dans cette affaire ne s'acquiert pas en quelques jours, cela prouve aussi que votre incapacité en matières politiques n'était que pure affectation de votre part, que vous nous avez pris pour dupes, moi et Morton, tout en paraissant vous faire l'instrument de notre ambition, et que vous avez poussé l'audace et l'impudence jusqu'à vouloir vous servir des Douglas comme d'un marchepied pour arriver à la fortune; mais par le Christ ! s'écria Ulrique, dont la colère déborda tout à coup avec une violence inouïe, songez à Darnley, à David Rizzio et surtout souvenez-vous de Mac-Intosh ! — Madame, répondit James avec une impassibilité qui rendit un peu de sang-froid à la comtesse, si je possède quelques talents, ce dont j'ai pu douter jusqu'à ce jour, c'est à vous que je les dois, et si je trahis Murray pour vous, qui avez pris soin de développer mon intelligence, c'est que je vous crois prédestinée à occuper un jour le rang suprême comme je vous l'ai déjà dit; de sorte qu'en vous servant je satisfais à la fois mes intérêts et mes sympathies.

Il y avait dans l'accent de James une expression de franchise qui semblait partir du cœur, aussi ses paroles opérèrent-elles une réaction subite dans l'esprit d'Ulrique, qui, comme tous les caractères violents, pouvait passer tout à coup

de la plus ex trême défiance à la confiance la plus aveugle.

— James, dit la comtesse, après un moment de silence, la colère m'égare parfois, vous venez d'en avoir un exemple; me pardonnerez-vous de vous avoir si mal jugé, vous qui ne craignez pas de risquer votre tête pour me servir? — Le ne vous ferai pas de nouvelles protestations, dit James, mais dans trois jours, vous saurez si je sais tenir mes serments.

Une heure après cette conversation, James était déjà loin d'Edimbourg. Il avait fait environ trois milles ventre à terre, lorsqu'un sentier rapide et tortueux le força tout à coup à ralentir sa course. Alors il lui sembla que l'écho répétait à quelques pas de lui le galop de son cheval. Cet écho se rapprocha lentement à la clarté de la lune, qui jeta sur la campagne une lueur rapide comme l'éclair, il aperçut à quelques pas de lui un cavalier qu'on eût pu prendre pour son ombre, car il cessa son galop en même temps que le jeune lord, et régla aussitôt son pas sur le sien. La rencontre d'un voyageur sur une route n'avait rien que de naturel, cependant l'espèce d'affectation que mettait celui-ci à le suivre pas à pas, s'arrêtant comme lui après l'avoir accompagné dans sa course effrénée, le soin qu'il paraissait prendre de cacher son visage sous les plis de son large manteau, tout semblait annoncer à James que cette rencontre n'était pas fortuite. D'un autre côté le silence qu'observait ce personnage et la distance qu'il laissait entre lui et James dénotaient que ses projets n'avaient rien de pacifique; aussi celui-ci se tint-il sur ses gardes, soupçonnant qu'il avait affaire à quelque ennemi. James n'était pas homme à se précipiter follement au-devant du danger; il possédait une intrépidité calme et froide qui lui permettait de mesurer le péril quand il venait à lui et de le combattre avec une prudence qui faisait de cet enfant un adversaire redoutable. Voulant savoir, de manière à n'en plus douter, si décidément ce mystérieux voyageur se trouvait là pour lui, il se mit à piquer des deux et atteignit en un clin d'œil l'extrémité de la montée qui semblait ne pouvoir être gravie qu'au pas. Arrivé là, il se retourna pour s'assurer si son silencieux compagnon avait pris le parti de le suivre; il le vit immobile derrière lui. C'était un ennemi, il n'y avait plus à en douter; mais quel était-il ? Après y avoir ré-

décidé un moment, James se rappela ce que Harry lui avait dit de la disparition subite de Brown et il pensa que ce personnage ne pouvait être que le soldat qui avait donné déjà à Maitland plus d'une preuve de dévouement. Après avoir balancé un instant sur le parti qu'il allait prendre, le jeune lord apercevant au bord de la route une petite auberge encore éclairée, se décida à y entrer pour y peser plus mûrement la question de savoir s'il allait attaquer son ennemi l'épée au poing ou s'il allait tenter de le vaincre par la ruse. Il mit donc pied à terre et entra dans l'auberge, où il ne trouva d'autre société qu'une vieille femme occupée à filer; mais avant qu'il eût eu le temps de s'asseoir, son obstiné compagnon pénétra brusquement dans l'unique salle de l'auberge, dit quelques mots à l'oreille de la vieille, qui disparut aussitôt, et ferma au verrou la porte par laquelle elle venait de partir ainsi que celle qui donnait sur la route. Puis se tournant vers James, il laissa tomber son manteau à ses pieds et découvrit aux yeux stupéfaits du jeune homme les traits sombres et énergiques de Bothwellang.

Malgré toute son assurance, James ne put dissimuler d'abord l'espèce de saisissement que lui fit éprouver cette apparition inattendue; cependant il se remit bientôt, s'accouda sur l'une des tables grossières qui formaient tout l'ameublement de l'endroit, et cachant sa préoccupation sous un regard insouciant et amical, il se mit à chercher avec une attention profonde quel sentiment devait dominer cet homme, dont les traits farouches annonçaient une résolution implacable. Évidemment une pensée de meurtre et de vengeance couvait au fond de cette âme, mais était-ce bien lui que menaçaient ces dispositions sanguinaires? C'est ce que James tâchait de deviner.

Quant à Bothwellang, toujours immobile, au milieu de la salle, debout et les bras croisés sur la poitrine, il considérait avec un mélange de curiosité, de haine et d'horreur, la tête blonde et le visage imberbe du jeune lord. Ce silence et cette impassibilité avaient quelque chose de si terrible que James se décida enfin à adresser la parole à Bothwellang pour se soustraire à l'émotion qui commençait à le gagner. — En vérité, sir Bothwellang, lui dit-il, si vous avez voulu me causer une surprise, je puis vous assurer que vous avez parfaitement réussi.

Bothwellang ne donna pas plus signe de vie que s'il eût été de marbre.

— Savez-vous bien, reprit James, qu'en quittant la retraite où vous étiez convenu d'attendre les ordres du comte Maitland, mon maître, vous vous exposez à perdre la vie au moment où tout est disposé pour votre vengeance?

Il y eut un moment de silence. Bothwellang étudiait toujours le visage frais et souriant de James avec ce mélange d'étonnement et de répulsion que nous fait éprouver la vue d'un monstrueux phénomène.

James, de plus en plus déconcerté, prit de nouveau la parole : — Vous ignorez sans doute deux choses qui mettent vos jours dans le plus grand péril, sir Bothwellang; la première, c'est que vous êtes accusé d'avoir trempé dans la révolte tentée, il y a deux jours, à Lintithgow, en faveur de Marie Stuart; la seconde, c'est que le comte Maitland de Lethington vient d'être décapité comme coupable de haute trahison et que votre complicité dans cette affaire se trouve suffisamment prouvée par le contrat que vous m'avez remis, il y a quelques jours, revêtu de votre signature.

Bothwellang ne fit pas un geste, ne proféra pas une parole.

James reprit au bout de quelques instants : — Risquer de perdre, faute d'un peu de patience, une vengeance si légitime et si belle serait tout au plus pardonnaible à mon âge, sir Bothwellang; je vous croyais plus de sévérité.

Cette fois un sourire sinistre efléura les lèvres de Bothwellang; puis avec un sang-froid qui annonçait un parti pris inébranlable, il tira lentement du fourreau sa large épée, la posa sur une table à portée de sa main, et s'asseyant sur un escabeau, à quelques pas de James : — Lord Stewart, lui dit-il.

James tressaillit.

— Lord Stewart, l'homme qui a fait condamner à mort le comte Maitland, sachant qu'il était innocent du crime qu'on lui imputait, l'homme auquel je dois de me trouver aujourd'hui seul au monde, le connaissez-vous?

James vit qu'il était impossible de nier, et qu'une lutte sanglante entre lui et Bothwellang était inévitable; cependant, même dans cet instant critique, oubliant sa vie en péril pour ne songer qu'aux calculs de son ambition près de s'écrouler,

Il chercha comment il pourrait sortir d'embarras sans se défaire de l'instrument précieux sur lequel reposaient tous ses rêves de grandeur.

— Eh bien ! reprit Bothwellang, vous ne répondez pas, milord ; connaissez-vous l'homme dont je vous parle ? — Je le connais, répondit James, car cet homme, c'est moi. — C'est bien, dit Bothwellang, Brown ne m'a pas trompé.

Il se leva alors et saisissant son épée : — Milord, dit-il, êtes-vous prêt à mourir ? — Pas encore, répondit James. Et tirant deux pistolets de la poche de son pourpoint : — Et vous ? demanda-t-il à son tour. — Vous ou moi, riposta Bothwellang d'un ton résolu, il faut que l'un de nous deux reste sur la place.

Il prit son épée à deux mains et fit un mouvement pour s'élançer sur James qui, de son côté, se leva brusquement et attendit son ennemi le pistolet au poing.

A cette heure suprême, une inspiration traversa comme un éclair l'esprit de James.

— Sir Bothwellang, dit-il en quittant tout-à-coup la défensive, la partie n'est pas égale entre nous ; quel que soit votre courage, il est évident que tout l'avantage est de mon côté et que votre vie est entre mes mains ; mais il y a moyen de rétablir l'équilibre.

Il réunit les deux pistolets dans sa main droite et les présenta par la crosse à Bothwellang, qui le regarda tout stupéfait. — Il ne me reste plus que cette arme, reprit James, en ôtant du fourreau un petit poignard suspendu à sa ceinture, la voici.

Il le prit par la pointe et l'offrit encore à son ennemi, qui l'accepta machinalement, sans avoir la conscience de ce qu'il faisait, tant l'action du jeune lord le frappait de surprise.

— Et maintenant que je suis à votre discrétion, dit James, veuillez m'écouter ; quand j'aurai tout dit, ce qui ne sera pas long, nous reprendrons cette lutte, dont l'issue doit vous offrir désormais quelque sécurité. — C'est vous qui avez tué ma femme et mon enfant, interrompit Bothwellang, vous venez de l'avouer, que pouvez-vous avoir à me dire maintenant ? — Je veux que vous me connaissiez, Bothwellang, je veux que vous sachiez quel est le sentiment qui, plus fort que tous les instincts d'honneur et d'humanité qu'on m'avait développés au cœur, a pu faire de moi en quelques jours un monstre de férocité. — Parlez,

mais soyez bref, répondit brusquement Bothwellang, car il m'importe peu que vous soyez plus ou moins coupable. — Vous qui avez prouvé si vaillamment votre dévouement aux intérêts de Marie, que diriez-vous si quelqu'un venait vous apprendre que, dans quelques jours peut-être, elle sera de retour parmi nous ? — Marie ! s'écria Bothwellang, dont les traits sombres rayonnèrent tout à coup du feu de l'enthousiasme, la noble Marie reviendrait en Écosse ! Mais c'est impossible, Elisabeth la garde trop bien. — Au moment où je parle, reprit James, un vaste complot s'ourdît à Londres en faveur de la cause pour laquelle vous avez combattu. L'un des plus puissants lords de l'Angleterre, le duc de Norfolk, épris de la reine d'Écosse, et n'écoutant que les conseils de sa passion, risque en ce moment sa fortune et sa vie avec plusieurs membres de la haute noblesse pour rendre la liberté à Marie Stuart, dont la main lui est promise, s'il réussit dans son projet. Tout présage le succès de cette périlleuse entreprise, malgré les difficultés qui l'entourent ; les géoliers sont gagnés, et les comtes de Westmorland et Northumberland tiennent des troupes toutes prêtes pour assurer l'exécution du complot. Enfin, avant huit jours, le sort de Marie sera décidé : ou nous la verrons sur le trône de ses pères, entourée des serviteurs dévoués qui ont répandu leur sang pour sa cause, ou là hache du bourreau aura terminé d'un seul coup sa captivité et sa vie. — Que dites-vous là ? — Ce qui arrivera inévitablement. Ou le complot réussira ou il échouera : s'il réussit, c'est pour Marie le trône et la liberté ; s'il échoue, c'est la mort. — Ne dites-vous pas que le succès est presque assuré ? — Oui, mais tout dépend d'un seul homme, et cet homme, Bothwellang, c'est vous. — Moi ! s'écria Bothwellang, étourdi par l'excès de la surprise. — Vous-même ; écoutez-moi, le seul homme dont le nom puisse exercer sur les Écossais un prestige assez puissant pour étouffer l'enthousiasme qu'exciterait en eux l'apparition subite de Marie ; le seul dont les droits et les capacités puissent inspirer quelque confiance dans la sagesse et la stabilité de son gouvernement, le seul, par conséquent, qui ait le pouvoir de faire surgir une armée prête à combattre sous ses drapeaux et de réunir autour de sa personne toute la noblesse du royaume pour s'opposer au rétablissement de Marie, c'est le comte Murray, c'est le régent. Maintenant cet homme,

aujourd'hui tout puissant, supposons que la mort l'atteigne tout à coup, rien ne s'oppose plus à ce que Marie reprenne la couronne qui lui a été ravie. — C'est vrai, mais... — Eh bien ! pour que les conjurés se décident à agir, il faut que cette supposition devienne une réalité, il faut que le seul obstacle sérieux qu'ils aient à redouter disparaisse avant huit jours ; enfin il faut que la mort frappe subitement le comte de Murray. C'est à ce prix que l'infortunée Marie peut, du même coup, échapper au bourreau et remonter sur le trône. — Pourquoi ne m'avez-vous pas fait part de ce complot le jour où vous vîntes me proposer d'assassiner Murray ! — Je ne pouvais vous le confier qu'autant que vous eussiez accepté et vous avez refusé. — Soit, mais pourquoi créer un complot imaginaire qui devait compromettre la vie de Maitland ? — Parce qu'après Murray, Marie n'avait pas d'ennemi plus acharné que Maitland ; il fallait donc le perdre à tout prix. — Tout cela me paraît assez plausible, mais il est deux choses que je ne puis concevoir et que je vous prie de m'expliquer. D'abord, comment se fait-il que les conjurés aient été confier au favori du régent un projet qui menace directement celui-ci dans sa vie et dans sa puissance ? Ensuite sur quoi basez-vous cette opinion étrange que je suis le seul homme en Écosse capable d'accomplir l'exécution terrible que vous êtes venu me proposer ? — Il m'arriva, un jour, au milieu d'une orgie, d'exprimer hautement l'indignation que m'inspirait l'ingratitude de Murray envers sa sœur, et les vœux ardents que depuis longtemps je formais au fond du cœur pour le retour de Marie ; par bonheur pour moi, ceux qui m'entouraient en ce moment travaillaient au plan que je viens de vous révéler ; convaincus dès lors de la conformité de nos sympathies, ils me le confièrent tout entier et me proposèrent le rôle que je vous ai offert ensuite. L'intimité dont je jouais auprès du régent me le rendait plus facile qu'à tout autre, et c'est avec une joie bien vive que je l'eusse accepté si le passé eût pu s'effacer de mon cœur ; mais je vous l'avoue, Bothwellang, quelque mépris que m'inspirèrent ses vices et ses trahisons, je n'ai pu trouver en moi le courage d'assassiner mon bienfaiteur...

A ces dernières paroles, les traits de Bothwellang perdirent un peu de l'expression farouche qu'il avait conservée jusque là et son œil noir

s'attachait tout à coup sur le visage de James ; il y avait encore de la haine dans son regard, mais il n'exprimait plus ni horreur ni mépris.

— Maintenant, dit James, si vous voulez savoir pourquoi vous êtes le seul homme en Écosse qui puisse porter le coup décisif qui doit décider du sort de Marie Stuart, rappelez-vous ce que vous m'avez dit, il y a quelques jours, au sujet du laird de Mac Fallhane ? — Je vous ai dit, il m'en souvient, qu'il n'y avait qu'un homme dans cette position qui fût capable de tout accomplir, parce que cet homme devait être prêt à risquer sa vie sans hésiter. — Eh bien ! cette position est la vôtre aujourd'hui ; vous savez maintenant pourquoi j'ai été féroce, impitoyable envers votre femme et votre enfant ; c'est qu'en les frappant je vous excitais à la vengeance contre Murray, c'est que plus je vous broyais le cœur, plus j'excitais votre haine ; c'est qu'une fois votre enfant déshonorée enfin, une fois votre femme folle de désespoir, vous ne deviez plus avoir ni repos, ni relâche que votre main n'eût arraché la vie au régent, auteur de tous vos maux. Alors le retour de notre reine était assuré, alors cette belle et noble Marie, pour laquelle je donnerais tout mon sang, Marie quitterait l'affreuse prison où l'attend la mort peut-être, pour remonter sur le trône de ses pères.

Il y avait dans l'accent et dans les paroles de James un enthousiasme sauvage dont le délire finit par se communiquer à Bothwellang. Le dévouement sans bornes qui, jusqu'au dernier moment, l'avait attaché à la fortune de Marie Stuart se réveilla plus puissant que jamais dans son cœur brisé et il subit encore une fois le prestige magique que cette femme exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. James vit qu'il avait produit son effet ; il reprit d'un ton plein de noblesse et de résignation. — Bothwellang, je vais mourir, mais si vous me promettez d'achever l'œuvre dont j'ai poursuivi l'exécution à travers le sang et les larmes, en attachant à mon nom l'horreur et l'infamie ; cette œuvre dont j'aurais acheté l'accomplissement au prix de ma vie et de mon âme ; si vous me promettez cela, Bothwellang, la mort me sera bien douce.

Bothwellang garda quelques instants le silence, sombre, et en proie aux plus violentes émotions. Le regard pénétrant de James sut démêler sur ses traits mobiles et énergiques les sentiments

qui l'agitaient et il savait déjà la détermination qu'elles allaient provoquer dans l'âme de Bothwellang, lorsqu'il ajouta ces paroles : — Écoutez ce qui me reste à vous dire, sir Bothwellang, ce sont les dernières paroles qui sortiront de ma bouche. Il y a loin de Londres à Hamilton ; mais, croyez-moi, si vous refusez de sauver Marie, le coup de hache qui tranchera ses jours retentira jusqu'à vous.

Puis il se leva, et remettant aux mains de Bothwellang un des deux pistolets : — Et maintenant, lui dit-il, faisons-en.

Après quelques moments d'une lutte intérieure, Bothwellang se leva brusquement, remit son épée dans le fourreau et saisissant avec énergie la main de James : — Murray d'abord, lui dit-il, et vous ensuite.

James fixa sur cet homme aux formes athlétiques un regard étincelant de joie et d'orgueil. — Mes jours sont à vous, lui dit-il, vous pouvez les terminer à l'instant même ; je n'en ai plus que faire, puisque vous vous chargez d'accomplir la grande mission qui seule m'attachait à la vie. — Après Murray, reprit Bothwellang avec une rudesse affectée, n'ai-je pas besoin de vos conseils et de votre aide dans cette circonstance ? — Soit, alors dans deux jours, vers la nuit tombante, trouvez-vous à Lintithgow, à la porte d'Orient. — J'y serai, reprit Bothwellang.

Puis il sortit de l'auberge et James entendit bientôt le galop de son cheval retentir sur la route.

— Et maintenant, dit le jeune lord, le plus difficile reste à faire, songeons aux cinq mille livres de Tom Hockney.

VII.

Le lendemain James s'éveillait au château d'Ochiltree, dans cette même chambre où il s'était endormi si souvent, le cœur plein de ces joies naïves de l'enfance dont le souvenir nous revient plus tard comme un beau songe longtemps oublié. La matinée était déjà avancée lorsqu'il se décida à se lever.

— Maxwell ! cria-t-il.

Une espèce de colosse au front bas, aux traits stupides, entra aussitôt et resta immobile et muet sur le seuil de la chambre.

— Pourquoi n'es-tu pas venu m'éveiller comme je te l'avaais recommandé ? lui dit James. — C'est

que Milord ayant passé toute la nuit à écrire...

— C'est bien, quelle heure est-il ? — Dix heures, Milord. — Le festin est-il prêt ? ajouta James en liçant les bœufs blondes de son épaisse chevelure.

Un sourire bestial passa sur les lèvres épaisses de Maxwell.

— Oui, Milord, répondit-il. — Bien, tu veilleras à ce que le feu soit toujours bien entretenu et tu auras soin surtout que l'huile ne manque pas, car c'est toi qui seras chargé d'arroser le gibier. Mais n'est-ce pas à l'heure où je puis espérer de rencontrer le commendataire ? — Oui, Milord, nous l'avons déjà vu passer ; vous le trouverez aux environs de son abbaye, en train de faire sa tournée du matin. — Alors dépêche-toi d'aller seller mon cheval.

Maxwell sortit et James acheva sa toilette.

Le temps était magnifique, le soleil étincelait au milieu d'un ciel sans nuages et la nature s'élevait sous ses rayons, brillante de jeunesse et de fraîcheur. James rencontra le commendataire qui se promenait le long d'une haie vive et paraissait jouir avec délices de cette belle journée.

— Salut à sir William Hackson, lui dit James.

William Hackson était un petit homme de quarante ans environ, frêle et replet, l'air calme et reposé, et doué d'un caractère si égal que l'aspect des plus grandes misères était incapable d'altérer aucunement la paix de son âme, ou de troubler le travail de sa digestion. Cette impassibilité philosophique, jointe à la loi qu'il s'était faite de ne jamais détourner au profit des malheureux la moindre parcelle des magnifiques revenus de son abbaye, le faisait passer dans le pays pour un égoïste sans cœur et sans entrailles.

— Savez-vous, Milord, dit Hackson à James après lui avoir rendu humblement son salut, savez-vous que vous êtes bien changé depuis que vous avez quitté le château d'Ochiltree ? Il est vrai qu'il y a de cela dix ans et que vous n'êtes plus un enfant. — Quant à l'âge, c'est possible, sir Hackson, mais pour la raison, je crains que ce ne soit pas là votre avis quand vous saurez pour quel motif je viens vous trouver. — Ah ! Milord, je suis convaincu d'avance. — Attendez avant de me juger, vous seriez probablement forcé de revenir sur votre opinion... Mais dites-moi, aimez-vous les nouvelles, sir Hackson ? —

Bonheur, Milord. — Eh bien ! j'en sais une qui va vous intéresser. Je vous dirai qu'il y a quelques jours, le comte de Morton parlait de vous au régent. — De moi, milord ? quel honneur ! — Qui sans doute, l'honneur est grand. — Et que disait de moi monseigneur le chancelier ? — Il disait que vous étiez tout dévoué à Marie Stuart et priait le comte de Murray de lui donner votre abbaye avec toutes les terres qui en dépendent.

À cette terrible nouvelle, Hackson se tenta même pas d'appeler à son aide cette précieuse philosophie qui le laissait si impassible en face des misères d'autrui : une pâleur de mort se répandit sur ses traits et il se mit à trembler sur ses jambes comme s'il eût été saisi d'une fièvre subite.

— Que me dites-vous là, milord ? balbutia-t-il, et qu'ai-je donc fait pour attirer sur ma tête la colère du redoutable comte de Morton ? — Eh mon Dieu ! vous n'avez rien fait, et je puis vous attester que Morton n'en veut qu'à votre abbaye. — Mais, milord, ce serait ma ruine. — Eh bien ! si je vous disais que, grâce à moi, vous en serez quitte pour la bagatelle de cinq mille livres sterling ? — La bagatelle est un peu forte, milord, mais enfin pour sauver mon abbaye, je pourrai trouver cette somme. — S'il en est ainsi, sir Hackson, vous n'hésitez pas, j'en suis sûr, à me prêter ces cinq mille livres, dont je me trouve avoir le plus pressant besoin, car je les ai sauvées des griffes de Morton ainsi que l'abbaye.

Le visage du commendataire exprima d'abord la joie la plus vive, puis revint subitement au calme le plus inaltérable. — Milord, dit-il après un moment de silence, vous savez sans doute quelle odieuse réputation l'on m'a faite dans ce pays ; si j'eusse considéré mon intérêt plutôt que celui des malheureux qui me calomnie, j'aurais pu faire bénir mon nom en répandant sur eux quelques bienfaits suffisants pour alléger leur misère, mais trop modiques pour assurer leur avenir. J'ai mieux aimé en courir pour quelque temps le reproche d'égoïsme, qu'ils ne m'aient pas ménagé, hélas ! que de les mettre pour toujours à l'abri du besoin. — C'est une fort belle idée que vous avez eue là, sir Hackson, mais je ne vois pas le rapport qu'elle peut avoir avec l'argent que je vous demande. — Vous allez le comprendre, milord. Je possède en effet cinq mille livres, mais cette fortune, je l'ai amassée dans l'unique but

de la répartir un jour entre chacun des infortunés qui jusqu'alors m'ont jugé impitoyable quand je ne songeais qu'à leur avenir. Cet argent ne m'appartient donc pas, milord, vous le voyez, en conscience je n'en suis réellement que le dépositaire et il ne m'est plus permis d'en disposer. — Alors n'en parlons plus, dit James, j'en serai quitte pour vendre mon château d'Ochiltree, et comme il vaut bien dix mille livres avec ses dépendances, je ne tarderai pas à trouver un acquéreur en l'abandonnant pour moitié de sa valeur. Adieu, sir Hackson.

Il fit mine de s'en aller, mais comme il l'avait prévu, le commendataire ne le laissa pas partir ainsi ; cette affaire réalisait trop complètement ses plus beaux rêves d'ambition et de cupidité pour qu'il la laissât échapper.

— Mais j'y pense, s'écria-t-il, comme frappé d'une idée, les terres d'Ochiltree touchent à mon abbaye ; il est clair qu'en les acquérant à un prix avantageux, je double mes revenus, et comme je les destine aux malheureux auxquels appartiennent déjà les cinq mille livres que j'ai pu épargner à force d'économies, il est incontestable que, dans l'intérêt même de ces pauvres gens, je ne puis faire de cette somme un meilleur usage que de la consacrer à l'acquisition d'Ochiltree. — Eh bien ! sir Hackson, répondit James, avec un ton de bonhomie qui fit croire à celui-ci que le jeune lord était complètement dupe de sa ruse, puisque vous êtes décidé à acheter Ochiltree, nous allons en finir de suite, car il faut absolument que je sois demain à Edimbourg.

Quelques instants après lord Stewart et le commendataire Hackson pénétraient sous les sombres voûtes du château d'Ochiltree.

— Maintenant, sir Hackson, dit James après avoir fait entrer celui-ci dans une vaste salle et en avoir fermé la porte, veuillez me faire l'amitié de signer les actes que vous trouverez sur cette table.

Hackson s'approcha de la table, il tremblait sans savoir pourquoi.

— Holà ! mignon de Lucifer, dit James en touchant du pied un petit monstre qui rampait le long du foyer sur lequel un gril énorme avait été disposé, de quel entre sera-tu ? quel nom portes-tu ? et que fais-tu ? je ne me rappelle pas avoir jamais vu ton horrible face. — Milord, répondit le petit bonhomme d'une voix dont le timbre discordant

s'harmonisait parfaitement avec tout son individu : je suis né dans votre château, il y a douze ans, je me nomme Jack Maxwell, comme mon honoré père, et mon ambition est de pouvoir remplir, pour le compte de Votre Grâce les nobles fonctions que tous mes ancêtres ont exercées de père en fils dans votre illustre famille.

James considéra le petit Jack d'un air stupéfait.

— Quelle est cette bête fauve ? dit-il ensuite en se retournant vers deux masses immobiles qui formaient dans l'ombre comme un groupe pétrifié. — C'est mon père, dit Jack en ricanant ; quant à celui qui a bien voulu se charger de mon éducation, en échange de quelques petits services que je ne veux pas rappeler, c'est ce digne personnage qui nous regarde d'un air si effaré, sir Hackson.

Le commendataire tressaillit en entendant prononcer son nom, puis montrant à James les papiers qu'il venait d'examiner : — Milord, lui dit-il d'une voix étranglée, ce ne sont pas là les pièces dont vous m'avez parlé, il y a erreur. — Vous croyez ? dit James d'un ton de sarcasme, qui porta au plus haut degré la terreur du digne commendataire. — Milord, reprit-il, pâle et tremblant, il vous suffira d'un coup d'œil pour vous convaincre... — C'est inutile, sir Hackson, je connais parfaitement ces pièces, ce sont les baux qui me transmettent toutes les terres de votre abbaye. Il n'y manque plus que votre signature, que vous allez mettre au bas de chaque pièce. — Jamais je ne signerai ma ruine, s'écria Hackson en jetant la plume loin de lui. — Vous êtes bien décidé ? — Tuez-moi plutôt. — J'en serais désolé, sir Hackson, je préfère vous mettre en rapport avec trois personnages dont l'éloquence vous persuadera, je l'espère. Maxwell, à l'œuvre.

Maxwell et son silencieux compagnon s'emparèrent de sir Hackson, Jack lui sauta d'un bond sur les épaules et avant qu'il eût le temps de se reconnaître, il était complètement nu.

— Eh bien, dit James au pauvre homme qui jetait de toutes parts des regards hébétés ; connaissez-vous beaucoup de valets de chambre aussi habiles que ceux-ci ?

En un clin d'œil, et avant que son esprit éperdu eût bien compris ce dont il s'agissait, Hackson était enlevé de terre et suspendu au-dessus du gril.

— Il en est encore temps, dit James, que décidez-vous ? — Je signe, s'écria Hackson, frappé d'épouvante.

Remis sur ses pieds, le malheureux commendataire s'habilla en tremblant et signa à la hâte toutes les pièces que lui présenta James.

— *Benedicite !* dit le jeune lord d'un air de componction, nous voilà donc enfin d'accord. Maintenant, sir Hackson, retournez chez vous et si demain, à cette heure, vous pouvez me faire remettre cinq mille livres sterling, je vous rendrai ces pièces en échange. Adieu, sir Hackson.

Comme James Stewart allait sortir, Jack l'aborda et le saluant humblement : — Monseigneur est-il content de moi ? lui dit-il. — Oui, je te promets de songer à ton avancement, lui répondit James, et j'ai envie de mettre aujourd'hui même ton intelligence à l'épreuve dans une entreprise assez délicate. Veux-tu quitter ce château pour me suivre ? — Jusqu'en enfer, monseigneur, s'il vous plaît d'y aller. — Nous verrons cela plus tard, pour le moment il s'agit d'un autre voyage.

Le lendemain, James quittait Ochiltree avec cinq mille livres sterling, que lui avait envoyés le commendataire, et suivi de Jack. Le soir du même jour, il était à Lintithgow, où il eut un long entretien avec Bothwellang et Tom Hockney, près desquels il laissa le digne rejeton des Maxwell ; et douze heures après cette entrevue, il sortait d'Édimbourg à la suite du régent avec le comte de Morton, Kirkaldy de Lagrange et les plus hauts personnages de l'Écosse. Murray se rendait à Lintithgow, déterminé à cette démarche par les conseils perfides et les faux rapports de son favori.

VIII.

Le jour commençait à peine et déjà une agitation extraordinaire se faisait remarquer dans la ville de Lintithgow. La populace inondait les rues, tandis que des groupes de têtes charmantes pendaient aux fenêtres vermoulues des vieilles maisons comme ces belles touffes de fleurs que la nature jette au flanc des ruines pour cacher leurs cicatrices. L'affluence était surtout considérable aux abords de cette maison qui, deux jours auparavant, avait attiré si vivement l'attention de James Stewart. La foule qui s'était portée sur ce point formait une masse assez compacte pour que le passage de la rue s'en trouvât

presque entièrement intercepté, ce qui amenait de fréquentes altercations entre les bourgeois qui voulaient passer outre et les hommes qui avaient choisi ce lieu pour y attendre l'arrivée du régent. Mais les paisibles habitants de Lintithgow s'apercevant enfin que le résultat de ces escarmouches leur était rarement favorable, se décidèrent à abandonner le terrain en litige à ceux qui paraissaient déterminés à en conserver à tout prix l'entière disposition. D'ailleurs, outre leurs façons d'agir un peu brutales, tous ces hommes portaient sur leur physionomie quelque chose de dur et de rébarbatif qui n'était pas fait pour leur gagner les sympathies de la foule; aussi les laissa-t-on bientôt seuls sur l'emplacement dont ils avaient pris possession. Ces réprouvés n'étaient autres que Tom Hockney et une bande de deux cents compagnons.

Lorsque le digne chef eut mis un peu d'ordre dans sa troupe et signifié à chacun le rôle qu'il avait à remplir dans la fête qui se préparait, ils s'approcha d'un homme aux formes robustes, à la physionomie féroce et inintelligente et lui fit signe de le suivre à l'écart.

— Frère, lui dit-il, quand il crut ne pouvoir être entendu de personne, rappelle-toi bien ce dont nous sommes convenus; le régent doit entrer dans Lintithgow à midi, à onze heures tu laisseras là toutes ces bêtes brutes et tu viendras me rejoindre. Jusque là ne les quitte pas un moment; quant à moi, je cours au devant de Murray, je lui dévoile les dangers qui menacent ses jours en fournissant les indications nécessaires pour que le coupable soit surpris au milieu de ses préparatifs, puis quand je tiendrai dans mes mains la récompense dont me gratifiera le comte de Murray pour lui avoir sauvé la vie, avec celle que m'a remise l'ami John pour la lui ravir, nous quitterons l'Ecosse pour aller vivre en paix en Angleterre. — C'est bien, Tom, compte sur moi; es-tu armé en cas de surprise? — J'ai sur moi de quoi recevoir qui voudrait m'attaquer, deux pistolets et un poignard.

En ce moment un petit être frêle et difforme, qui, grâce à l'exiguïté de son individu, avait pu entendre les paroles de Tom Hockney, caché derrière une légère anfractuosité de muraille, se retira doucement et s'éloigna à toutes jambes.

A l'heure où la ville de Lintithgow tout entière se livrait à la joie et revêtait ses habits de

fête, un cavalier s'arrêtait à l'entrée du vaste jardin qu'il fallait traverser pour pénétrer dans la maison de l'archevêque de St.-André, en venant du côté des champs; car, ainsi que c'était l'usage à cette époque, cette demeure avait deux issues. Il écouta un instant le bourdonnement de la rue qui grondait à vingt pas de lui comme un orage lointain, jeta un regard rêveur sur les champs paisibles et la solitude profonde qui l'entouraient, puis il mit pied à terre, attacha la bride de son cheval à l'un des poteaux de la porte du jardin et entra, ayant soin de laisser cette porte ouverte derrière lui.

Arrivé au corps de logis, il monta avec précaution quelques degrés, tira à lui une petite porte qu'il laissa entrebaillée après en avoir franchi le seuil, et se trouva dans une grande pièce ornée d'un large balcon en bois qui surplombait sur la grand'rue de Lintithgow.

Cet homme, c'était Hamilton de Bothwellang, sa physionomie, naturellement sombre, était empreinte en ce moment d'une détermination calme et impassible qui le rendait plus énergique encore, et il portait un costume dont l'effet ajoutait singulièrement à cette expression importante, en même temps qu'il montrait dans tout leur avantage sa haute taille et ses membres robustes: de lourdes bottes montant jusqu'au-dessus du genou, une cuirasse par-dessus son justaucorps en peau de buffle, un large chapeau de feutre, et une épée dont la poignée étincelante et le fourreau à moitié usé attestaient que l'homme qui la portait à sa ceinture en faisait autre chose qu'un objet de parade.

Ses mains étaient armées d'un mousquet, qu'il déposa dans un coin de la pièce où il venait de pénétrer, puis il sortit en marchant avec la plus extrême précaution. Il revint bientôt, apportant avec lui deux objets dont il eût été difficile de deviner la destination dans cette circonstance: un matelas et une grande draperie noire. Il étendit d'abord le matelas à terre et grâce à l'épaisseur de ce tapis, il put aller et venir sans craindre que le bruit de ses pas fût entendu des habitants du rez-de-chaussée, après quoi il déroula sa draperie et la suspendit au mur dont la couleur d'un gris blanchâtre eût pu refléter son ombre et trahir sa présence aux regards des mille curieux qui inondaient les rues de Lintithgow et passaient comme une mer orageuse au

piéd de la maison de l'archevêque. Quand Bothwellang eut fini tous ces préparatifs, il était déjà tard, car il n'y avait mis ni hâte, ni négligence; alors il porta autour de lui un regard attentif, pour voir s'il n'avait omis aucune précaution et après s'être assuré que la batterie de son message était en état, il se retira au fond de la pièce et attendit immobile.

Pendant ce temps le comte de Murray approchait rapidement, suivi des plus hauts personnages de la cour et escorté d'une nombreuse cavalerie.

— Ah ça, mon cher James, disait Harry au jeune lord, mais assez bas pour n'être entendu que de lui seul, sais-tu que je commence à craindre que tu ne perdes l'esprit? — Ah! et d'où te vient donc cette inquiétude? — Mais ta conduite la justifie assez, je crois. Tu m'envoies en mission près de Bothwellang, avec recommandation expresse de le trouver à tout prix et de lui remettre ta lettre, je t'apprends qu'il a disparu depuis trois jours de ta retraite où je devais le rencontrer et que nul ne sait ce qu'il est devenu, et tu me réponds à cela.... — Que tu l'es donné une peine inutile et que tu te mets l'esprit à la torture pour une bagatelle. Ensuite? — Ensuite, tu paraissais tout radieux quand nous sommes partis d'Édimbourg, et depuis quelques instants, depuis qu'un misérable valet t'est venu dire deux mots à l'oreille, le voilà devenu tout soucieux et tu regardes tous les piétons qui passent sur ta route comme si tu voulais les dévorer. — Alors peut-être suis-je fou en effet; les jours n'ayant pas la conscience de leur position, qui de nous peut affirmer qu'il n'est pas insensé? — Cela ne me semble pas pourquoi tu jettes des regards effarés de côté et d'autre. — Ne le devines-tu pas? C'est pour admirer les jolies filles qui viennent voir passer le régent. — C'est possible, mais je n'en crois rien.

James ne répondit pas, son regard perçant plongea au loin sur la route, et après un moment d'hésitation il quitta brusquement Harry pour se rapprocher du groupe qui entourait le comte de Murray.

— Ah! dit le régent en frappant familièrement sur l'épaule du jeune favori, voilà l'ordonnateur de la fête qui vient parmi nous pour mieux être à portée de recevoir nos félicitations. — Francement, monseigneur, j'y compte un peu et notre suffrage étant la seule récompense que j'ambi-

tionne, je serais bien malheureux, je l'avoue, si je ne pouvais l'obtenir après avoir tout fait pour cela. — Pour mon suffrage, je puis te le promettre d'avance, mais si tu as compté sur celui de Morton, je te prévins que tu seras trompé dans ton espoir. Cet excellent chancelier ne conceit que deux choses, la guerre et la politique; l'idée seule d'une fête le met dans une humeur terrible; je ne l'ai jamais vu si sombre qu'aujourd'hui. Je ne sais à quoi il rêve, mais ses réflexions doivent être bien graves, car depuis notre départ d'Édimbourg, il n'a pas proféré dix paroles. — Lord Morton médite sans doute sur le passé, dit James assez haut pour être entendu du chancelier, et rien qu'à voir l'aimable expression de sa physionomie, je parierais qu'en ce moment il est en conférence privée avec ses amis intimes, lord Darnley et David Rizzio.

Ces mots firent monter le feu au visage de Morton qui porta brusquement la main à son épée en jetant sur James un regard étincelant de fureur. Le régent lui arrêta le bras. — Allons donc, lui dit-il, allez-vous vous emporter contre un enfant qui ne connaît seulement pas la portée de ses paroles? — Hélas! comte de Morton, dit James en riant, ce n'est pas aujourd'hui que je suis digne d'exciter votre colère, mais plus tard, quand je serai comte d'Arran... Et vous n'avez pas oublié la fameuse prophétie: *Le cœur sanglant doit tomber par la bouche d'Arran.* — Nous n'en sommes pas encore là, dit Morton avec mépris. — Non, mais j'ai le pressentiment que j'y arriverai.

James prononça ces mots avec un ton d'assurance qui produisit une vive impression sur l'esprit superstitieux du chancelier.

Tout à coup un personnage de haute taille, à la barbe épaisse, aux cheveux roux et abondants, venait de s'arrêter au milieu de la route, en face du régent. Lorsqu'il n'en fut plus qu'à quelques pas, il ouvrit la bouche pour parler; mais alors, aussi rapide que la pensée, James sauta à bas de son cheval, s'élança sur cet homme et lui enfouca son poignard dans la gorge. Le malheureux tomba mort sur le coup.

— James, s'écria le régent, lorsqu'il fut revenu de la stupéfaction où l'avait jeté l'action du jeune lord, tu auras à répondre de cet assassinat. — Milord, répondit James avec le plus grand calme, demandez à cet enfant quel est l'homme

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATION

Printed and Published by...



Engraved by G. B. Booth
From the Engraving of J. J. Langley, 1784
Designed by G. C. D. C.

St. Regent & Murray



à qui je viens d'arracher la vie, et vous me jugerez ensuite.

L'enfant dont parlait James, n'était autre que Jack Maxwell qui venait de s'approcher de son maître en glissant comme une anguille au milieu des chevaux.

— Parle, lui dit Murray; tu connais donc cet homme? — Oui, milord, je le connais, répondit Jack sans se laisser déconcerter par le noble cortège qui faisait cercle autour de lui; c'est Tom Hokney, le chef de l'insurrection qui vient d'avoir lieu à Lintithgow. Depuis quelques jours je le surveille par ordre de lord Stewart, mon maître, et aujourd'hui même, ce matin, j'ai su qu'il venait à vous dans le dessein de vous assassiner. Qu'on le fasse fouiller, et l'on trouvera sur lui deux pistolets et un poignard.

On chercha dans le pourpoint de Tom Hokney et ces armes y furent trouvées. Alors Murray fixa un moment ses regards sur James, et lui pressant vivement la main: — Noble enfant! lui dit-il d'une voix émue... Allons, milords, reprit-il aussitôt, poursuivons notre route.

On s'éloigna rapidement et le cadavre de Tom Hokney resta seul étendu au milieu du chemin.

Murray fut reçu dans la ville de Lintithgow avec des acclamations qui devaient le rassurer sur les tentatives des partisans de Marie Stuart. James, voyant que l'enthousiasme de la foule réagissait sur son esprit avec une vivacité à laquelle il tentait vainement de se soustraire, s'approcha de lui et lui fit remarquer les groupes de jolies femmes qui saluaient son entrée du haut de leurs balcons.

— Eh bien! milord, lui dit-il, croyez-vous que je vous aie donné un bon conseil? — Je l'en remercie, James, car c'est maintenant surtout que je comprends combien est grave et sérieuse l'obligation que je me suis imposée envers ce peuple, qui n'espère qu'en moi. Ma conscience me reproche bien des fautes, James, je tâcherai de les effacer en consacrant tous les instants de ma vie à ramener dans ce pays la paix et la prospérité; oui, je voudrais pouvoir opposer les bénédictions de l'Écosse aux malédictions que Marie a le droit de jeter sur mon nom. — La politique ordonne parfois de cruels sacrifices. — Dis plutôt, James, que l'ambition nous pousse souvent à des actions bien criminelles. Mais la foule gros-

sit de plus en plus, je ne sais en vérité comment nous pourrions passer.

James se retira en arrière, on approchait de la maison de l'archevêque de Saint-André.

Parvint au moment de l'exécution, Bothwellang, jusques là si impassible, fut tout surpris de se sentir au cœur une émotion si violente qu'il lui sembla un moment qu'il allait étouffer tant sa poitrine était oppressée. Mais cette faiblesse dura peu, l'énergie de son caractère reprit bien vite le dessus et lui rendit tout son sang-froid. Il saisit son mousquet, jeta son chapeau à ses pieds afin de pouvoir mieux ajuster son coup, et s'approcha du balcon pour voir si le moment était propice (1).

L'esprit encore occupé des pénibles souvenirs et des graves pensées dont il venait d'entretenir James, Murray marchait seul en ayant la tête découverte et les traits empreints d'une mélancolie qui relevait encore la noblesse naturelle de ses traits mâles et sérieux. Arrêté un moment dans sa marche, il attendait qu'on eût frayé un passage au milieu des deux cents hommes de Tom Hokney, et pendant ce temps il pensait à sa sœur, jetée par lui dans les bras d'Élisabeth, son implacable ennemie; à l'Écosse, dont la puissance et la prospérité reposaient entre ses mains, et au fils de Marie Stuart, auquel un jour il faudrait laisser la première place pour obéir en serviteur après avoir si longtemps commandé en maître. En voyant ce peuple immense porter sur lui ses regards avides, il calculait le temps qui lui restait encore à disposer du pouvoir suprême, et il trouvait que huit années étaient bien peu pour opérer les grandes choses dont il avait la tête pleine....

En ce moment un coup de feu partit, une balle lui fracassa le crâne et il tomba mort sur son cheval.

Aussitôt son coup lâché, et une fois bien certain qu'il avait atteint son but, Bothwellang s'élança dehors et courut à son coursier qui partit ventre à terre, comme s'il eût compris le danger qui menaçait son maître. L'intrépide animal fit ainsi près de deux milles sans ralentir sa course; Bothwellang commençait à croire qu'on n'avait pu découvrir sa trace, lorsqu'en se retournant il vit poindre au loin un groupe de cavaliers qui

(1) Voyez la gravure anglaise.

venaient à lui avec une telle rapidité qu'en moins d'une minute, et malgré les coups d'épérons dont il ensangantait les flancs de son cheval, ils se trouvèrent assez rapprochés du fugitif pour que celui-ci pût les reconnaître. Il les reconnut en effet, mais quelle fut sa surprise lorsqu'en tête de ces ennemis, et parmi les plus acharnés, il distingua James Stewart.

— Harry, disait James à son ami, si Bothwellang est pris, il nous dénonce et nous sommes perdus; il faut donc qu'il meure. Encore quelques secondes et nous allons l'atteindre, car nous approchons d'un fossé qu'aucun cheval ne saurait franchir, alors précipitons-nous sur lui tous deux à la fois et quoi qu'on puisse dire et faire pour nous en empêcher, plongeons-lui notre poignard dans le cœur. Murray est mon bienfaiteur, sa mort doit me jeter dans le désespoir, nul ne songera à nous blâmer.

James finissait à peine sa phrase, que Bothwellang arrivait en face de ce fossé qui, suivant le calcul du jeune lord devait l'arrêter dans sa fuite et le livrer à ses coups. Mais alors, avec cette présence d'esprit qui n'abandonne jamais les hommes de résolution, même en face des plus grands périls, Bothwellang comprit tout-à-coup la seule chance de salut qui lui restait dans cette terrible extrémité; il tira son poignard du fourreau et l'enfonça dans la croupe de son cheval qui, éperdu de douleur, fit un bond furieux et se trouva de l'autre côté de la fondrière. James et les siens restèrent frappés d'épouvante et nul ne songea à tenter le même tour de force. A huit jours de là, Bothwellang était en France.

IX.

La mort du comte de Murray vint donner l'essor à l'ambition des grands et rallumer toutes les animosités que son administration ferme et prudente avait su contenir.

L'Écosse entière se divisa en deux partis dont l'un prit le titre de faction de la reine, l'autre celui de faction du roi, et la guerre civile éclata de toutes parts avec une fureur sans égale.

Deux régents passèrent en moins de deux années, dévorés par ces orages: l'un, le duc de Lennox, fut tué dans une mêlée; l'autre, le comte de Mar, mourut du chagrin de ne pouvoir apporter aucun remède aux maux de son pays.

A ce dernier succéda enfin le comte de Morton, qui, comme l'avait prévu James Stewart, aggrava encore les malheurs de sa patrie en s'abandonnant sans frein à toutes les passions. Au lieu de chercher à calmer les esprits, il continua la guerre avec cette cruauté farouche qui l'avait toujours caractérisé, et loin de chercher à rétablir l'ordre dans les finances, il profita de sa position pour s'approprier les biens des ecclésiastiques et vendre toutes les charges qui étaient à sa nomination. Son avidité devint si monstrueuse, que ses amis eux-mêmes l'abandonnèrent. Alors forcé de courber la tête devant les manifestations violentes de l'opinion publique, il se démit de ses fonctions de régent, et se retira dans son château de Dalkeith, que le peuple appela la *Caverne du lion*. Cependant cette inaction ne pouvait convenir longtemps à son caractère remuant et altier; aussi le vit-on bientôt sortir de sa sombre retraite et reparaitre à la cour, où il ne tarda pas à se mettre de nouveau à la tête des affaires publiques.

Pendant ce temps, James Stewart était devenu le favori de Jacques VI, qui ne voyait que par ses yeux et ne se condaisait que par ses conseils. Mais fidèle à son système de prudence et de dissimulation, James ne tira d'abord aucun profit de cette haute position, et continua toujours à se montrer exclusivement occupé de ses plaisirs.

Quelque temps après le retour de Morton au pouvoir, nous trouvons le nouveau favori chez la comtesse Ulrique.

— Eh bien! Madame, dit James à la comtesse de Morton, maintenant que vous voilà revenue au pouvoir, vous repentez-vous d'avoir suivi mon conseil? — Pas encore, répondit Ulrique, dont l'œil noir et profond s'arrêta un instant sur James, plus sombre que jamais. — Pas encore, dites-vous? est-ce que l'avenir vous inspirerait quelque crainte? — Peut-être. Croyez-vous que j'aurais tout à fait tort si je me laissais aller à quelques fâcheux pressentiments? — Dans la position où vous êtes, ces pressentiments seraient pour le moins déplacés. Eh! qui donc pourra se croire assuré contre les coups du sort si ce n'est vous et le comte de Morton? — Eh! mon Dieu! cette position que vous trouvez si puissante, nous l'avons occupée déjà, et elle n'a pu nous garantir de l'affront le plus sanglant; pour nous en chasser, il a suffi d'un désir du peuple. — Soit; mais

les sages précautions qu'il a prises dernièrement ne le mettent-elles pas pour toujours à l'abri des complots qu'on pourrait tenter contre sa personne? — Vous avez raison, James, et pourtant je ne sais pourquoi, depuis quelque temps tout m'apparaît sous un jour sinistre. Je crois en vérité que les craintes superstitieuses de Morton finissent par influer sur mon esprit. — Est-ce que véritablement il a pris au sérieux la fameuse prophétie de la *bouche d'Arran*? — Elle l'épouvante de plus en plus, dit la comtesse, et s'il faut vous l'avouer, c'est là le vrai motif des rigueurs qu'il a déployées contre les Hamiltons, c'est la peur, bien plus encore que la cupidité, qui l'a poussé à confisquer le comté d'Arran et les terres qui en dépendent — Peut-être est-ce un tort; celui qu'il a dépossédé était fou et incapable de nuire; qui sait quel sera le nouveau comte d'Arran?... J'ai presque envie de demander au roi l'investiture de ce comté, ne fût-ce que pour mettre fin aux angoisses de lord Morton. Ne pensez-vous pas que ce serait un bon moyen de dissiper toutes ses terreurs? — Je crois que vous avez raison, James, car peut-être êtes-vous le seul dont il ne se défie pas. — Puisqu'il en est ainsi, je cours au palais, le roi et le comte de Morton assistent au conseil en ce moment, je veux profiter de l'occasion.

Le roi Jacques était si vivement préoccupé lorsque James entra dans la chambre du conseil, qu'il ne s'aperçut pas de l'arrivée de son favori.

Le fils de Marie Stuart avait quatorze ans alors et il commençait à se sentir humilié du rôle misérable auquel le réduisait le caractère despotique de Morton; mais si blessants que fussent les procédés du comte à son égard, Jacques VI était d'un naturel trop craintif pour oser lutter contre l'énergie farouche du régent. Comme tous les êtres faibles et irrésolus, il se bornait à montrer son mécontentement par une humeur sombre et tracassière, chaque fois qu'il se trouvait en face de Morton, et celui-ci, rassuré par la pusillanimité de ces manifestations, continuait à agir en souverain, ne tenant aucun compte du jeune roi, ne lui soumettant aucune question qu'elle ne fût déjà résolue dans son esprit et quelquefois exécutée, et laissant percer son dédain jusque dans les formes respectueuses que lui imposait l'étiquette. Cependant la position de Jacques devenait tellement intolérable, qu'il eût enfin éclaté peut-être,

s'il eût vu un parti prêt à le soutenir; mais la puissance de Douglas et le caractère particulier de Morton inspiraient une terreur qui imposait silence à toutes les haines que celui-ci avait soulevées contre lui par son administration rapace et sanguinaire.

Jacques VI prit la parole au moment où James venait de se placer à quelques pas derrière lui à côté de Harry.

— Ainsi Milord, dit-il au régent : vous avez, sans notre aveu, fait incarcérer le comte d'Arran, le duc de Northumberland est dirigé sur Londres pour y être jugé, et la tête de Kirkaldy vient de tomber sanglante. — Oui, sire, répondit orgueilleusement Morton, ils étaient coupables, ne pas les punir c'eût été faiblesse : puis il se rassit avec un sang-froid dédaigneux, tandis qu'une larme roulait sur la joue du jeune roi vaincu et humilié.

Alors James vint se poser en face du comte de Morton, et fixant un regard railleur sur cet homme qui se drapait si orgueilleusement dans sa puissance : — Sire, dit-il, je partage l'avis du noble comte de Morton; non, aucun crime ne doit rester impuni, quel que soit le rang du coupable; je demande donc que l'on juge enfin les assassins de lord Darnley, votre père.

A ces mots, Morton se leva, pâle de fureur et s'élança vers James comme s'il eût voulu le broyer dans ses mains; mais en face de cet accès de rage, James demeura impassible et ironique.

— Mais, dit Jacques, tremblant à l'idée des dangers auxquels l'exposait la démarche hardie de son favori, pour juger les assassins de mon père, il faut les connaître.

Alors Morton se rapprocha de James la main sur le pommeau de son épée; l'anxiété la plus vive était peinte sur tous ses traits. James feignit de ne pas voir le mouvement du régent et reprit, en jouant machinalement avec le manche de son poignard : — Sire, demandez au premier passant quel est l'homme qui a dirigé et exécuté ce meurtre et il vous répondra : c'est lord Morton.

Après avoir hésité un moment sur le parti qu'il allait prendre, Morton renonça enfin aux projets de violence qu'il avait conçus d'abord, et se tournant vers Jacques : — Sire, lui dit-il, que pensez-vous d'une accusation aussi insensée?

James vit que le jeune roi fléchissait sous le regard imposant de Morton. — Sire, s'écria-t-il, j'implore de votre justice que cette affaire soit

éclairci sans retard. Lord Morton est coupable ou il est innocent; s'il est coupable, j'ai rempli un devoir sacré en le dénonçant; s'il est innocent, je ne suis plus qu'un calomniateur; mon honneur est donc intéressé à ce qu'un prompt jugement jette la lumière sur cette question. D'ailleurs le comte de Morton lui-même, si sa conscience est aussi pure qu'il le dit, sera le premier, je n'en doute pas, à provoquer un jugement qui doit le laver enfin du crime que toute l'Écosse lui attribue. — Eh bien! oui, dit Morton, je demande que cette accusation soit examinée, et je me constitue prisonnier jusqu'à ce que mon calomniateur soit condamné. Mais une fois rendu à la liberté, James Stewart, nous aurons un compte terrible à régler ensemble. — Sur ce point là je suis tranquille, répondit James.

Jacques se décida enfin à appeler ses gardes; Morton les vit d'un air si sombre et si hastain, que l'assemblée entière en demeura frappée de stupeur longtemps encore après qu'il eut disparu.

X.

Retiré au fond de sa prison, Morton réfléchissait aux moyens qu'il pourrait employer pour affermir son pouvoir une fois rendu à la liberté, car l'idée qu'on osât attenter à la vie d'un Douglas ne lui venait même pas à l'esprit; il se demandait lequel des deux partis était le plus sûr ou d'amoindrir peu à peu l'autorité du roi de manière à le mettre enfin sous son entière dépendance, ou de faire disparaître violemment l'obstacle qui entravait sa marche, lorsque sa porte s'ouvrit et il vit entrer le geôlier.

— Qu'est-ce? que veux-tu? lui demanda Morton. — Milord, c'est votre jugement qu'on vient vous lire. — Déjà! oh! quel est donc celui qui s'est chargé de cette mission? — Milord, c'est monseigneur le comte d'Arran. — Le comte d'Arran! s'écria Morton frappé de surprise. C'est impossible! il n'y a plus de comte d'Arran. — Vous vous trompez, milord, dit alors une voix bien connue du prisonnier, il y a un comte d'Arran et le voici devant vos yeux.

Morton pâlit tout-à-coup; il se trouvait en présence de James Stewart.

— Si vous en doutez, milord, interrogez ces messieurs, dit James en se tournant vers quelques lords qui l'accompagnaient, ils vous diront

que le roi a daigné m'accorder ce titre et que ja la porte depuis deux jours.

Morton ne répondit rien, il semblait anéanti.

— Ce n'est donc pas moi, milord, qu'il faut accuser de ce qui vous arrive aujourd'hui, mais bien le destin, qui l'a prédit il y a longtemps; il fallait que la prophétie eût enfin son accomplissement, et c'est aujourd'hui que le cœur sanglant doit tomber par la bouche d'Arran, car, c'est moi, comte d'Arran, qui viens lire à James Douglas, comte de Morton, l'arrêt qui le condamne à la peine de mort. — C'est bien, dit Morton avec calme, en vous voyant paraître, en apprenant quel titre vous portez, je me suis attendu à cette sentence. C'est vous qui m'avez jeté dans l'abîme, James; mais je vous pardonne; une fatalité plus forte que vous-même vous poussait à votre insu. Quel jour cet arrêt doit-il avoir son exécution? — Demain dans la matinée. — D'ici-là, me sera-t-il permis de voir la comtesse? — Avant une heure, milord, elle sera près de vous.

Le lendemain, Morton eut la tête tranchée sur la grande place d'Édimbourg.

Une heure après cette exécution, James vit venir à lui Jack Maxwell, dont il avait fait son domestique de confiance. Jack marchait d'un air triste et pensif, la tête penchée vers la terre et les mains croisées derrière le dos.

— Eh! grand Dieu, comme te voilà soucieux, lui dit James; que t'est-il donc arrivé, mon pauvre Jack? — Je viens de voir exécuter le comte de Morton, répondit Jack. — Et ce spectacle t'a affecté à ce point? Peste! je ne te croyais pas le cœur si sensible. — Monseigneur se trompe sur mes sentiments; ce qui m'a péniblement affecté, ça été de voir la place que j'ambitionne depuis si longtemps, occupée par un autre dans cette belle et grande cérémonie. — Eh quoi! tu persévères donc toujours dans cette incroyable folie? — Monseigneur, si vous eussiez assisté comme moi à cette exécution, si vous eussiez vu l'admirable tableau qu'offrait cette scène, le peuple couvrant la place entière comme un tapis mouvant, et dévorant des yeux l'échafaud qui le dominait de toutes parts; au sommet de cet échafaud deux hommes se détachant sur l'horizon, immobiles et imposants comme un groupe de marbre, l'un James Douglas, comte de Morton, régent d'Écosse, à genoux et la tête sur le billot; l'autre, Patrick, le bourreau, debout, la tête

couverte et la hache à la main ; si vous eussiez vu cela , alors , monseigneur , cet homme , aux pieds duquel viennent échouer souvent les plus hautes destinées ; cet homme que l'ambitieux rencontre brusquement face à face au moment où il croit toucher le but de ses rêves ; cet homme que vous méprisez de loin , vous eût donné le frisson et vous n'auriez pu vous empêcher de convenir que c'est un rôle terrible et magnifique que celui qu'il remplit ainsi de temps à autre aux yeux de tout un peuple.

James demeura un moment stupéfait. — Al-lons , dit-il enfin , je tâcherai de te procurer cet emploi , puisqu'il t'offre tant de charmes , et de plus je te procurerai une noble tête le jour de ton entrée en fonctions.

Une fois maître du pouvoir par la mort de Morton , James se jeta dans un tel débordement de vices qu'on en vint bientôt à regretter son prédécesseur. Les lois du royaume , les finances de l'Etat , l'honneur des familles , il se joua de tout avec une audace et une impudence sans exemple , montrant le plus profond dédain pour l'opinion publique , quand elle flétrissait ses excès , et réprimant les murmures de la noblesse par l'exil et la confiscation.

Il vit enfin se soulever contre lui tous les principaux lords de l'Ecosse , qui forcèrent le roi à exiler son favori dans le comté d'Ayr.

James mena pendant près de dix années une vie misérable dans ce pays aride et dévasté ; puis , toujours rongé par l'ambition , il se hasarda à se montrer dans le pays méridional de Dumfries , afin de se rapprocher de la cour , conservant l'espoir d'y pouvoir reparaitre et de retrouver les bonnes grâces de Jacques.

Un jour qu'il chevauchait à travers champs , accompagné de Maxwell , le seul de ses serviteurs qui lui fût resté fidèle dans le malheur , Maxwell cria tout-à-coup. — Alerte ! Monseigneur , l'épée au poing !

James releva la tête et vit venir ventre à terre trois cavaliers armés , qui n'étaient déjà plus qu'à cinquante pas de lui. Il voulut se mettre en garde , mais avant qu'il eût tiré son épée du fourreau l'un de ces hommes lui avait traversé le corps d'un coup de lance.

— James Stewart , lui dit cet homme , je suis James Douglas de Torthorwald.

James ne put rien répondre , le sang l'étouffait.

James Douglas donna ordre aux deux serviteurs qui l'avaient suivi , de transporter le blessé sur la tour de Torthorwald , au pied de laquelle s'était passé cet événement. — Et hâtez-vous , ajouta-t-il , car j'ai promis de le livrer vivant.

Puis s'adressant à James : — Lord Stewart , si vous eussiez voulu prendre la peine d'étudier l'histoire de l'Ecosse , vous auriez vu qu'il n'y a pas d'exemple qu'un Douglas ait reçu un affront sans que lui ou les siens en aient tiré vengeance , et vous n'auriez pas trahi le comte de Morton.

James distinguait à peine le sens des mots qui frappaient son oreille ; son sang s'échappait à flots de la large blessure que lui avait faite la lance de Torthorwald , et il commençait tout à fait à perdre connaissance , lorsqu'une voix le fit tressaillir et lui rendit subitement toute sa présence d'esprit. — James Stewart , souviens-toi de Mac-Intosh !...

James ouvrit des yeux éfarés et vit se dresser devant lui la figure imposante et sinistre d'Ulrique de Morton.

— Une fois déjà je t'ai donné cet avertissement , reprit la comtesse , tu n'en as pas tenu compte , tu n'as pas craint de te jouer d'Ulrique de Morton , pauvre insensé ! Tu vas mourir , James , mais non d'une noble mort , la fin hon-teuse du comte de Morton sera la tienne.

Elle appela Jack !

Un claquement sec et sonore répondit à cet appel , et James vit la forme hideuse de Jack Maxwell caracolier devant ses yeux troublés par l'approche de la mort , semblable à ces monstres étrangers qu'on aperçoit en rêve.

— Merci , Monseigneur , dit Jack à son ancien maître , vous m'aviez promis une noble tête pour le jour où j'entrerais en fonctions et vous tenez parole , car c'est aujourd'hui ma première exécution , et parmi les plus illustres têtes de l'Ecosse , je vous assure qu'il n'en est pas une que je prise à l'égal de la vôtre.

— Finissons-en , dit Ulrique.

James voulut jeter un dernier regard sur la nature , mais avant que sa paupière se fût ouverte , sa tête roulait à terre.

Ulrique de Morton ordonna qu'elle fût mise au bout d'une pique et plantée sur la tour de Torthorwald. « Et , dit l'histoire , son corps fut jeté aux chiens et aux pourceaux. »

C. GUYAULT.

La Goutte d'Eau.

APOLOGUE.

« Que suis-je auprès de cette immensité ? »
 S'écriait en tombant dans la mer murmurante
 Une goutte d'eau transparente.
 « Dans le nuage d'or, hélas ! que j'ai quitté !
 « Naguère je brillais, belle de pureté ;
 « Et maintenant, moi, fille de la nue,
 « On me connaîtra moins que la feuille inconnue
 « Que roule dans ses flots l'Océan agité. »

Mais Dieu qui reçoit toute plainte,
 Dieu qui soulage toute crainte,
 Alors qu'elles n'ont rien d'amer,
 Permet, dans sa bonté céleste,
 Que la goutte d'eau si modeste
 Devint perle au fond de la mer.

Marquis de FONDRAIS.

La Girouette et la Cheminée.

FABLE.

Sur le toit d'une maisonnette,
 Tout auprès d'une girouette,
 Qu'à droite, à gauche, et du matin au soir,
 Aquilon ou Zéphir, le vent faisait mouvoir,
 S'élevait une cheminée,
 Dont la masse imposante avait bravé longtemps
 Le souffle de la brise et le choc des autans.
 De sa voisine, un jour, plaignant la destinée :
 « Ma chère, lui dit-elle, à parler franchement,
 « Votre sort est bizarre et peu digne d'envie :
 « Aux caprices du vent nuit et jour asservie,
 « Votre esclavage est si complet, vraiment,
 « Que dans toute votre existence,
 « Vous ne sauriez vous faire honneur
 « D'un seul acte d'indépendance. »

La girouette avec un peu d'humeur
 Lui répondit : « Gardez votre sollicitude
 « Pour d'autres que pour moi ; d'être soumise au vent
 « Si j'ai contracté l'habitude,
 « C'est que, par un calcul prudent,
 « Dont je vous fais la confiance,
 « Je brave ainsi la violence
 « De ce tyran des airs et ne crains plus ses coups.
 « Je n'en puis dire autant de vous.

« Vieille quelque tempête effroyable, et je gage
 « Que de vos torts vous conviendrez,
 « Et qu'envers moi vous changerez
 « De manière de voir, ainsi que de langage. »
 La girouette, hélas ! n'eut que trop tôt raison.
 Un ouragan, précurseur de l'orage,
 A quelques jours de là s'élève, et, dans sa rage,
 Jusqu'en ses fondements ébranle la maison.
 Toujours docile, on voit la girouette,
 A chaque coup de vent faisant la pirouette,
 Plus fière que jamais se dresser vers les cieux,
 Lorsque la pauvre cheminée,
 Qui se raidissait de son mieux,
 Par l'aquilon tombe entraînée.

Les révolutions sont de grands coups de vent,
 Qui renversent le plus souvent
 Quiconque se hasarde à les braver en face ;
 Il est des gens qu'on voit toujours en place,
 Et qu'aucun vent ne peut déraciner ;
 Tout leur secret est de savoir tourner. (1)

P. F. MATHIEU.

(1) Cette jolie fable est extraite du volume que M. Mathieu vient de publier sous le titre de *Fables et Contes*. Paris, chez Ebrard.



ANNE DE MANTOUE.

I. — LE DÉFIL.



Le soleil se couchait dans la jolie vallée d'Odessa, située sur les bords de la Dyle, à peu de distance de Bruxelles. Mais pour remplacer la clarté du jour, des flambeaux s'allumaient derrière les vitraux peints d'un élégant petit castel, et des astres éclatants semaient le bleu foncé de l'espace. Cependant il paraissait que de ces lumières du ciel et de la terre, nulle ne pouvait servir de guide à un pauvre voyageur égaré ; car il avait peine à diriger ses pas dans le vallon. Il regardait d'un œil d'envie, la belle habitation ouverte devant lui, sans oser faire un mouvement pour en approcher, et semblait fort embarrassé de sa contenance dans cette solitude nocturne. Heureusement un panache blanc qui sortait d'un berceau de charmille, et qu'il put distinguer dans l'ombre, lui rendit l'espérance et le courage.

— Messire page, dit-il en reconnaissant pour tel celui dont la plume blanche lui avait révélé la

présence, n'est-ce pas ici le château de la comtesse de Berghes, à deux lieues de Bruxelles et sur la route de Vilvorde? — Précisément, messire voyageur. — Alors je voudrais bien vous demander mon chemin... — Vous paraissez le connaître on ne peut mieux. — Pour aller au château? — Vous êtes à la porte. — Et le moyen d'y être présenté? — Ah! peste, ceci devient plus difficile... Vous êtes étranger? — Oui. — Et vous ne connaissez personne dans la maison de la comtesse? — Personne. — De plus en plus difficile. — Mais non pas impossible, car vous semblez si obligeant, ... et puis tout ce que je possède est à vous pour ce service, et ce gage d'une amitié future commencera...

En même temps l'étranger tira de son doigt un très-gros brillant qu'il présenta au page. Celui-ci le regarda un peu à la lueur des étoiles, et dit en le rendant : — Cette étincelle me semble magnifique; mais des diamants, voyez-vous, j'en ai plus que je n'en peux porter. Mon oncle le commandeur de l'ordre de Saint-Lazare, a des factoreries à Ispahan et dans le Visapour et ne laisse pas manquer la garde-robe de bijoux. Je retournerai bien-

tôt à Naples auprès de lui. S'il m'a engagé en qualité de page à une noble dame, c'est que j'ai dix-huit ans et qu'il veut finir mon éducation et me former aux belles manières... Mais comme vous le disiez, je suis complaisant, et ce que je ne ferais pas par intérêt je puis le faire par obligeance. — Oh oui! mon joli page, vous y consentirez, car je meurs de la fatigue du voyage, et je meurs surtout de l'envie de connaître la belle comtesse que vous servez. — Ah! pour cela je conçois bien tout le désir que vous pouvez en avoir, et je vais tâcher de le satisfaire. Mais comme la comtesse de Berghees a dans ce moment chez elle une brillante assemblée, voyons un peu votre toilette; nous sommes ici, je vous l'avoue, d'une rigidité extrême sur ce point.

Comme en parlant ainsi, les deux jeunes gens s'étaient un peu rapprochés du château, l'illumination des fenêtres étendait assez de clarté jusqu'à eux pour qu'on pût distinguer les différentes parties du costume.

— Voici des bottines d'une fraîcheur parfaite, dit le page en examinant avec attention : on dirait, seigneur voyageur, que vous venez de descendre l'escalier de votre hôtel... Ce point est très bien taillé... des aiguillettes d'argent, c'est cela... Voyons comment votre barbe est coupée : ah! vous n'en avez pas, c'est un souci de moins... mais, Dieu me pardonne, voici un collet d'entoilage uni; cela ne se porte plus depuis deux mois; il faut de toute nécessité du point d'Alençon. Tenez, je vais changer de collet avec vous pour ce soir; car pour moi, peu m'importe, ma réputation est faite, et vrai Dieu, si un jour je n'étais pas à la mode, ce serait la mode qui viendrait à moi.

Le page changea de collet avec l'étranger, et arrangeant lui-même celui qu'il prêtait, il parut frappé de la blancheur du cou que sa main effleurait.

Dans le court trajet qui les séparait du château, le nouveau venu tâcha d'obtenir quelques informations sur le lieu où il se trouvait.

— Vous voyez, dit son conducteur, ces rosaces de vitraux colorés qui brillent de feux changeants entre les hauts orangers de la terrasse, c'est le salon où la comtesse Béatrice de Berghees reçoit une société peu nombreuse, mais de la plus haute distinction, et où se trouvent même des personnages illustres; par exemple, les sei-

gneurs français expatriés à la suite de la conjuration du prince de Soissons. Ils reçoivent là une hospitalité élégante et délicate, mais sans beaucoup de bruit ni de faste, car, ma maîtresse n'a pas de terres bien vastes; elle est plus riche en vertus qu'en domaines, et ses grâces, ses beautés sont plus nombreuses que ses vassaux.

Lorsqu'ils furent dans l'avenue du manoir : — Arrêtez-vous là un instant, reprit le page, je vais aller quérir notre capitaine, qui est un excellent homme et qui m'aime à la folie; je vous présenterai à lui comme un ami, et il vous présentera lui-même à la comtesse... Mais, à propos, votre nom? — Mon nom P..

L'étranger chercha un moment dans son esprit, et dit : — Henri de Longueville. — Bien : moi, je me nomme Lycio, du nom d'une île de la mer de Naples, où j'ai pris naissance et qui abonde en lys.

Un instant après, l'étranger fut introduit dans le salon de la comtesse de Berghees. Il oublia bientôt son jeune introducteur qui se perdit dans la foule, et se livra tout entier à l'examen de sa belle hôtesse.

Béatrice, mariée pendant très-peu de temps à un vieillard, avait obtenu, après son veuvage, la permission de reprendre son nom de famille, célèbre dans le Brabant, et bien cher à son cœur par le culte légitime qu'elle avait pour ses nobles ancêtres. C'était une de ces femmes qui n'ont eu qu'à naître belles pour recueillir la célébrité achetée si cher quand elle vient par d'autres voies. Béatrice réunissait la régularité des traits dont on peut définir la perfection au charme idéal qu'on adore sans savoir le peindre. Elle avait une beauté qui eût semblé princière dans quelque rang que le sort l'eût placée; un de ces nobles fronts sur lesquels la couronne de marguerites prend l'apparence d'un diadème.

Cependant le jeune étranger la regardait avec plus d'attention que d'enthousiasme, et semblait très-peu captivé par le pouvoir de ses charmes. Des qu'il eut terminé son examen, il se mit à parcourir avec empressement les salons comme s'il eût ardemment désiré trouver quelqu'un parmi les invités. Arrivé dans une petite pièce retirée, où le comte de Coligny jouait aux dés avec un noble Bruxellois, il sembla ne plus rien chercher et s'assit en attendant la fin de la partie. Lorsqu'ils joueurs allaient sortir, il laissa passer le

Bruzellois, et retenant Coligny, il lui demanda de lui accorder un moment d'entretien. Le comte regarda l'étranger avec étonnement.

— Oui, monseigneur, dit celui-ci en refermant soigneusement la portière, il est vrai que vous ne me connaissez nullement ; c'est la première fois que nous nous voyons, et cependant il nous faut causer avec mystère et intimité, comme de vieux amis. — L'un et l'autre ne peuvent qu'être agréables avec vous, répondit Coligny en examinant de nouveau l'inconnu dont la physionomie était ouverte et pleine d'expression. — Ce qui est un secret ici pour tout le monde, n'en est pas un pour nous, reprit celui-ci, en s'asseyant devant le canapé où Coligny venait de prendre place. Vous aimez la comtesse de Berghes, et vous renoncez à sa main parce qu'elle est éprise du duc de Guise, et va l'épouser secrètement, demain soir, dans la chapelle du château... (Coligny devint plus pâle à chaque mot de cette surprenante révélation, et fixa sur l'étranger des regards où la surprise se mêlait à l'effroi et à la douleur). Oui, vous l'aimez ; vous alliez être uni à elle, quand ce duc de malheur est arrivé ici. Un soir, il y a deux mois à peu près, vous rentriez au château avec la comtesse Béatrice, après une promenade sur la montagne de Grandevue, vous vous asiez tous deux sous un bouquet de peupliers planté au bord de la Dyle qui coulait à vos pieds. Le vent frais de la rivière souleva la mantille de dentelle de Béatrice, et, s'arrondissant autour de vos épaules, vous enveloppa tous deux dans son fragile réseau. — Béatrice, dites-vous, ce léger voile qui semble vouloir nous unir serait-il l'augure d'un lien plus heureux ? Aurais-je donc quelque espérance en osant vous demander de confier toute votre destinée à celui que vous regardez depuis si longtemps comme un ami?... Vous ne répondez rien ? — Je ne réponds rien, dit-elle, parce que je ne me suis pas interrogée moi-même. Accoutumée à vous aimer comme ami, comme protecteur, je ne sais pas encore si je pourrais vous aimer également à un autre titre. — Eh bien ! lui dites-vous, prenez le temps de le savoir. Attendre, c'est déjà espérer. — Alors attendez, dit-elle en vous tendant la main... — Vous l'aimez, comte ? Elle vous a dit cette parole, et vous la cédez au duc de Guise arrivé six semaines après ! Il va l'épouser sous vos yeux, et vous laissez

faire ! Et ja vous trouvez à jouer aux dés dans ce salon !

Coligny restait interdit et muet comme si un esprit infernal lui eût parlé. En effet la figure de l'étranger portait dans sa jeune beauté quelque chose de l'aspect qu'on suppose aux puissances malfaisantes ; il avait un feu particulier dans le regard, et cette couleur brune des cheveux et de la carnation qu'on attribue à ceux qui vivent continuellement dans les ombres. Cependant, reprenant sa présence d'esprit, le comte dit, en regardant profondément l'étranger : — Est-ce que vous aimez la comtesse de Berghes, jeune homme ? Je la déteste. — Qui donc êtes-vous, madame ? — Anne de Mantoue, la parente du duc de Guise, sa fiancée, ses premières amours. Notre union était décidée lorsqu'il se mêla au soulèvement du prince de Soissons contre Louis XIII, et fut forcé de s'expatrier après la bataille de Marfée, où échoua l'entreprise. J'entrai dans un convent jusqu'au moment où le duc de Guise, condamné à mort, pourrait obtenir ses lettres d'abolition et revenir en France. Et tandis que j'attendais en pleurant et priant pour lui, j'appris ce qui se passait dans ce château. Il m'oublie comme Béatrice vous oublie, il me trahit comme elle vous trahit. Je viens ici avec la ferme volonté de faire valoir mes droits, de rompre par l'amour ou la force une union odieuse, et comme je devais penser que vous étiez dans les mêmes sentiments que moi, mon premier soin a été de vous chercher pour unir mes efforts aux vôtres. — Vous vous êtes trompée, je n'en ferai aucun. — Vous laisserez celle que vous aimez se marier à un autre ! et vous viendrez peut-être encore le jour de son mariage et le lendemain jouer aux dés dans son château !

La belle tête du comte de Coligny, son large front dégarni de cheveux par de longs et pénibles services, ses yeux pleins de fierté et de douceur, sa bouche pâle et mélancolique, prirent une expression profonde de désignation, et il dit : — Je laisserai marier Béatrice parce que je n'ai aucun droit sur elle, qu'elle ne m'a rien promis, et que je ne puis justement mettre ma volonté à la place de la sienne ; parce que je ne puis, moi, vieillir par de longs travaux, moi, ruiné par les guerres contre les catholiques, soutenues sur mes domaines, lui demander de renoncer pour moi à la main du duc de Guise, jeune, beau, spirituel, chargé de titres et

de faveurs, banni passagèrement de la cour, mais prêt à y rentrer plus triomphant que jamais. Je la laisserai se marier, quoique je l'aime, et surtout parce que je l'aime, car il me semble moins cruel d'assumer tous les sacrifices sur ma tête, que de la condamner à un seul; parce que j'aime mieux toutes les souffrances pour moi qu'une larme pour elle. Je viendrai dans ses salons le jour de son mariage, et les jours suivants, parce que je ne puis vivre sans la voir, et surtout parce que je pense qu'elle peut avoir besoin de moi, et que, dans le bonheur qu'il attend, il faudra bientôt peut-être les consolations d'un ami.—Voici un bel exemple d'abnégation qu'on me donne là. Mais de tout ce que je viens d'entendre, il en résulte pour moi la résolution d'accomplir seule ce que je croyais entreprendre aidée par un homme de cœur.—En vous opposant à ce mariage, en luttant avec une aussi forte partie que le duc de Guise, vous ne parviendrez qu'à vous perdre.—N'importe, je tenterai ce que je crois devoir faire; car j'ai d'autres convictions que vous, monseigneur: je pense que le don d'un cœur est aussi sacré que le don d'un titre ou d'une fortune, que celui qui nous a promis foi et amour doit nous les apporter sous peine de déloyauté, et que ce bien-là est assez grand pour qu'il vaille la peine qu'on le réclame quand on le perd; je crois que celui qui y renonce volontairement est coupable de meurtre envers lui-même, que celui qui se le laisse ravir est un lâche indigne de le retrouver jamais.—Et quand vous aurez lutté et succombé, que vous restera-t-il, à vous qui n'avez pas eu le dévouement?—Il me restera la vengeance, et je ferai mes efforts pour la goûter dans toute sa plénitude.—Alors, madame, comptez-moi comme un ennemi de plus à y comprendre.—J'empêcherai ce mariage, dit la jeune fille, en frappant le carreau d'un pied impatient, je l'empêcherai ou, une fois formé, j'en briserai le nœud.—Et moi, dit le comte de Coligny avec une exaltation sainte, quand j'aurai perdu tout droit sur Béatrice, je garderai celui de la protéger; je défendrai son bonheur, sous quelque forme qu'il se présente, même dans son union avec le duc de Guise.—Je serai toujours près d'eux, j'épierai un moment de sommeil ou d'oubli dans leur tendresse pour l'étouffer à jamais.—Je ne les quitterai pas davantage. L'amour est plus fort que la haine, car il a une double source de vie.—C'est donc un défi

entre nous deux, monseigneur, ajouta Anne de Mantoue en riant au milieu de la rougeur que dardait sa colère, et qui tiendra solidement, car il est inscrit dans le ciel et dans l'enfer.

Puis elle sortit avec précipitation.

Le lendemain, le duc de Guise reparut au château d'Odessa, dont il s'était absenté quelques jours pour terminer à Bruxelles les affaires relatives à son mariage, et la journée se passa en douces réjouissances. Le duc de Guise était à cette époque l'homme dont on s'occupait le plus à la cour de France. Présent, il attirait toute l'attention par son extérieur brillant, sa grâce, sa légèreté, les mots heureux qu'on répétait de lui: il était le sujet de tous les entretiens; absent, on parlait de ses luttes avec Richelieu, le puissant ministre de Louis XIII, du jugement sévère qu'il avait encouru, de la condamnation à la peine de mort subie par lui en effigie, de son expatriation; on ouvrait des paris sur son retour, sur la faveur qu'il reprendrait auprès du trône. Quand cet aigle de la cour de France vint se réfugier blessé et fugitif sous le simple toit du château d'Odessa, quel effet ne produisit-il pas, précédé par sa réputation, soutenu par l'éclat de sa personne, par toutes les séductions de la beauté, de l'esprit, encore rehaussée par le malheur? il fit une impression rapide et profonde sur la comtesse de Berghes qui n'avait été qu'une fille tendre pour son mari, qu'une amie constante pour Coligny, et qui avait gardé tous les trésors d'amour de son âme pour celui qui viendrait plus tard les recueillir.

Quant au duc de Guise, il l'aima d'une passion de tête, car il n'y avait que cela en lui, et il le lui dit avec sa puissance entraînant, irrésistible. Béatrice, dans la simplicité de son âme, prit les déclarations d'amour pour des propositions de mariage, et accepta sa main quand le duc ne pensait pas à la lui offrir. De Guise se vit donc dans la nécessité de renoncer à celle qui désirait ardemment, ou de l'épouser. Il eut recours à un terme moyen pour ne pas compromettre, par un mariage peu avantageux, sa fortune, ses ambitions futures; il confia à Béatrice, des exigences de son rang, ce qui pouvait en être dit, et lui offrit de l'épouser secrètement, lui jurant de déclarer ce mariage dès que sa position à la cour serait rétablie.

La nuit suivante était celle consacrée à la solennité qui devait avoir lieu à minuit dans la cha-

pelle du château. En attendant, tout dans cette demeure était recueilli et silencieux. On avait envoyé à la ville le plus grand nombre des domestiques, et conservé seulement ceux à la fidélité de qui on pouvait se confier. L'appartement intérieur se décorait de nouvelles draperies, de courtines blanches, de vases de fleurs. La cérémonie du mariage se trouvait, cette fois, sanctifiée par la solitude, honorée par le mystère.

Dans l'après-midi, le duc de Guise, en personne, alla voir si rien ne manquait à l'église où allait être bénie la jeune épouse, charmante entre toutes celles qui approchèrent jamais de l'autel nuptial. Il sortit par une porte latérale qui donnait sur le petit cimetière des anciens maîtres du manoir, champ de sépultures caché sous de hauts peupliers. Comme il passait sous la voûte du portique profond, il s'entendit appeler par une voix qui sortait de l'ombre des grands arbres, et il tourna la tête.

Anne de Mantoue ôta son grand feutre et rejeta de chaque côté ses longs cheveux noirs, en relevant la tête comme pour dire : — C'est moi, c'est bien moi! vous ne vous trompez pas. — Vous avez fait là une insigne folie, madame, lui dit de Guise en frémissant d'étonnement et d'impatience. — J'ai vu que vous m'oubliez, monseigneur, et je suis venue me rappeler à votre mémoire, vous dire que je suis toujours au monde. — Vous avez donné plus d'importance qu'elles n'en avaient à des promesses d'enfants. — Quand ma mère en mourant vous a demandé si la fille de seize ans, qu'elle laissait orpheline, pouvait compter sur vous, son seul parent, pour époux et protecteur, et que vous avez répondu : *Je le jure*, c'était donc là, une promesse d'enfant.

De Guise baissa la tête sans répondre.

— Vous trouvez que j'y attache trop de prix, ajouta-t-elle. Au lieu de sortir bientôt du monastère où vous m'aviez enfermée, de reprendre ma liberté, mon rang dans le monde, de devenir duchesse de Guise comme ma fortune, ma naissance et vos serments devaient me l'assurer, je me suis vue oubliée dans le fond d'un cloître, où je dépérissais d'ennui et de tristesse en votre absence, où les larmes tombaient lentement sur ma tête comme des flocons de neige glacée qui s'entassaient pour ensevelir dans ce tombeau ma jeunesse, ma vie, les ardeurs de voir et de jouir qui bouillonnent en moi; et j'ai mis de l'importance

à cela, moi, sottée en fait que j'étais! — Et qui vous dit que, pour ne pas m'épouser, vous fussiez demeurée enfermée au couvent, ma belle cousine! N'y avait-il pas à la cour une foule de brillants partis prêts à assiéger les murs du monastère des Bénédictines où se trouvait Anne de Mantoue, et qui ne lui auraient certes pas laissé prendre l'habit de novice? — Ainsi, vous pensez que le premier venu suffit pour époux, pourvu qu'il donne place au lever de la reine, titres et blason? qu'on ne veut se marier que pour entrer au Louvre à telle heure et broder un écu sur le côté droit de sa gorgère? Vous pensez que parce qu'on est jeune fille, et qu'on a vu peu d'hommes encore, on les confond tous dans les mêmes espérances, et qu'on peut très-bien prendre un duc quelconque au lieu de celui qu'on avait choisi, un étranger à la place de celui qu'on aime, un mannequin à la place de son Dieu? — Eh! vous l'auriez aimé, ce nouveau venu... Vous vous imaginez, vous autres femmes, que l'amour est une seule affection qui parait à telle heure de la vie, et puis s'en va à tout jamais. Non, l'amour est une série de sentiments plus ou moins vifs, plus ou moins heureux, répandus sur des objets différents. Vous le saurez à la fin de votre carrière, ma belle Anne: le premier amant qui fait battre le cœur d'une femme n'est pas celui qui embellit sa vingtième année, ni celui qui jette les dernières fleurs sur sa souffrante automne. — Ah! de Guise! que cela est loin de ce que vous me disiez autrefois! vous souvenez-vous de ce jour où l'on m'avait envoyé pour présent un beau miroir de Venise? Comme nous le regardions, nos deux têtes se penchèrent ensemble sur la glace; je vous fis observer que nous nous ressemblions. — Tant mieux, dites-vous, puisque nous devons être unis toute la vie, nous aurons plutôt fait ainsi de nous fondre dans un seul être. — Si j'étais scrupuleusement resté fidèle à toutes ces paroles-là, vous l'auriez vous-même regretté plus tard... — Duc de Guise, vous êtes un indigne! non content de trahir l'amour, vous l'avilissez, parce qu'il est misérable en vous; vous l'insultez ailleurs, parce que vous êtes sans foi et sans cœur, vous voulez prêter votre odieuse nature à tout le monde... Eh bien! soit, je ne vous aime pas plus sérieusement que vous ne m'aimez, je ris déjà de cette folie de jeunesse; mais si ce n'est par amour que je veux empêcher votre mariage, c'est par orgueil; et comme il est

poir moi une insulte à laquelle j'ai le droit de m'opposer, je m'y opposerai. — Vous ! pauvres enfants ! et comment ?...

Le duc semblait, en disant cela, ne regarder la jeune fille qu'avec pitié.

— Par ma présence et la déclaration de mes droits. — L'une et l'autre seraient de peu d'importance. Cependant je ne les permettrai pas. — Je serai à minuit dans cette chapelle. — Vous ne serez pas même sur ces terres. — Je serai à l'autel !

Anne de Mantoue s'éloigna et gagna rapidement la campagne. Elle se retira le reste de la soirée dans la maison d'un artisan du village voisin, où elle se trouvait cachée depuis quelques jours.

A onze heures la nuit était parfaitement sombre ; elle prit, toujours sous des vêtements d'homme, un chapeau sans panache, s'enveloppa d'un manteau brun, et se mit à rôder à quelque distance de l'église, ne voulant s'en approcher tout-à-fait que quand la cérémonie serait commencée, et que les gardiens que de Guise aurait pu mettre aux portes, n'apercevant point venir la personne indiquée, se relâcheraient de leur consigne. Son cœur battait violemment en voyant à travers les sombres cyprès les vitraux colorés de la chapelle s'éclairer peu à peu, et resplendir de l'éclat des cierges qui s'allumaient à l'intérieur. Il battit plus encore en entendant s'élever la voix de l'orgue qui exhalait les premières notes suaves et pures de la messe. Au bout de quelque temps, ne voyant personne garder une porte latérale, elle s'en approcha en tremblant, et allait la franchir, lorsque deux hommes d'armes, cachés dans les arbres du cimetière, la saisirent dans leurs bras et l'emportèrent, sans qu'elle eût la force de jeter un cri, dans un carrosse voisin, qui partit au galop des chevaux. Cet équipage était escorté de gens appartenant au duc de Guise, et de deux pages, et il ramenait la captive à Paris, dans le couvent des Bénédictines, qu'elle avait quitté.

La cérémonie poursuivait donc son cours paisible. Le prêtre accomplissait le saint sacrifice et prononçait les paroles liturgiques d'une voix onctueuse et grave, l'orgue l'accompagnait de ses mélodies éthérées, les cierges scintillaient dans les fleurs ; quelques domestiques étaient agenouillés dans la nef à demi éclairée et priaient du plus profond de leur cœur. Le duc de Guise

prosternait toute la grandeur de son rang, tout l'éclat de sa personne devant un simple chapelain du manoir pour obtenir la foi de la plus parfaite créature qui fût en ce monde. La comtesse qui avait passé la journée à prier, aimer, répandre de bonnes œuvres autour d'elle, joignait en ce moment à sa beauté terrestre le rayonnement de la beauté morale, divine.

Le ministre suivait les versets de la messe de mariage dans un magnifique Missel et allait prononcer les mots qui lient les êtres pour jamais... Tout-à-coup il pâlit, il se tut, et continua cependant à tenir les yeux attachés sur son livre, comme s'il eût trouvé là des paroles de réprobation au lieu de formules consacrant. Puis il releva un regard sévère sur le duc de Guise : — Monseigneur, dit-il, vous êtes engagé à une autre femme, vous êtes marié selon Dieu. Au nom de ce Dieu, je vous adjure de tenir vos serments. L'union que vous contracteriez ici serait parjure, adultère, sacrilège. Je refuse de la consacrer.

Alors toute l'assistance fut frappée de stupeur ; la comtesse Béatrice jeta un regard épouvanté sur le prêtre ; son front se couvrit d'une sueur froide, elle chancela et s'affaissa sur elle-même ; le duc se leva avec une indignation hautaine, semblant se dresser contre le prêtre qui voulait l'accabler, et défier le pouvoir religieux même. Mais le ministre, les yeux baissés, emportant dans ses mains le saint ciboire, sortit lentement de la chapelle.

II. — CHEZ LES BÉNÉDICTINES.

C'était le jour de la fête patronale dans le couvent des Bénédictines de la rue de Charonne. Les derniers coups de l'office vibraient encore, les religieuses, rangées en ordre, le terminaient par une procession qui faisait le tour de l'église et des jardins. La bannière marchait en tête, portant d'un côté l'image de la Vierge, de l'autre celle de saint Benoît. La file entière des sœurs semblait un seul être, la tête veillée de noir, pour montrer l'austérité de ses pensées, le corps couvert de laine brune, en signe de son renoncement au monde, ayant pour voix le plainchant aux notes claires et monotones, et pour haleine l'encens qui s'exhalait vers la bannière à la fois reine et protectrice.

La procession parcourait les allées de tilleuls enlacées de guirlandes de chèvre-feuille, ou bien

des parterres embaumés de violettes, de narcisses, de tubéreuses. A la suite des sœurs venaient les dames pensionnaires, portant le costume de postulantes, s'appelant entre elles du nom de sœurs, mais libres encore de rentrer dans le monde ou de rester dans le couvent. Anne de Mantoue se trouvait dans le nombre ; son front était chargé d'ennui, ses yeux battus par de longues nuits d'insomnie ; son voile flottait au hasard, sa guimpe et sa robe de laine brune étaient attachées sans soins et sans art. Elle semblait une captive traînée péniblement à la suite de ce cortège.

Après l'office, les sœurs se réunirent dans la salle de récréation. Elles se livrèrent à leurs amusements accoutumés, se mirent à faire des pelotes, des niches pour les enfants Jésus, des petits paniers de joncs, sous les yeux d'un beau perroquet attentionné à leur ouvrage. Il s'entama des conversations édifiantes, particulièrement sur saint Benoît dont on célébrait la fête, et qui avait fait, à leur gré, un des plus grands miracles opérés par les bienheureux. Un jour qu'en priant il s'était agenouillé sur des chardons, ceux-ci se trouvèrent changés en rosiers ; et c'est depuis ce temps que cet arbuste fut connu en Italie et se répandit de là dans le reste de l'Europe. De leur première condition les roses conservèrent seulement les épines.

Pendant ce temps, la pauvre Anne resta à part, triste et rêveuse. Elle pensait à ses espérances détruites, à la fin de sa réclusion maintenant si incertaine. Sans parents, sans protecteurs, la jeune fille avait mis toute sa vie dans l'amour, et l'amour lui avait manqué.

Au milieu de ces sombres pensées, elle remarquait depuis quelques jours une jeune femme arrivée récemment dans le monastère en qualité de pensionnaire comme elle. Cette étrangère, à ce qu'elle avait observé, tenait autant que possible son voile baissé, mais à travers le crêpe noir, avait constamment les yeux fixés sur elle, semblait craindre de parler en sa présence, et cependant cherchait tous les moyens de s'approcher d'elle ; tout à l'heure encore, à la procession, elle était venue se placer à ses côtés. Anne regardait elle-même cette nouvelle venue avec un vif intérêt, parce qu'il lui semblait la connaître déjà ; le son de sa voix surtout pénétrait dans son âme ; car si elle l'avait déjà entendue, c'était sans doute dans un moment de vive émotion,

et le retour de cette voix la réveillait en elle.

Profitant du moment de liberté qui régnait, Anne de Mantoue adressa, pour la première fois, la parole à sa compagne ; elle lui proposa de venir faire un tour de jardin, et, lui prenant le bras, sortit familièrement avec elle. Elles s'assirent ensemble dans un cabinet de charmille ouvert en face du couvent ; car dans ce séjour de surveillance rigide, nul endroit ne devait se dérober aux regards du monastère. Anne de Mantoue commença l'entretien.

— Ma sœur, dit-elle, j'ai pris la liberté de regarder de côté dans votre livre pendant la procession, vous teniez les pages à l'envers. — Ma sœur, j'ai pris la liberté de regarder dans votre livre pendant la procession, vous lisiez les contes du gentil Voiture. — C'est vrai, dit Anne en riant, j'ai volé ce moyen de distraction à la règle de notre saint ennui. Les occupations sont si monotones ici, qu'on ne sait comment passer le temps : la journée est vide, car l'esprit l'abandonne. — Oh ! c'est que vous n'êtes pas faite pour une semblable existence. Votre beauté a besoin de l'espace du grand monde pour épandre ses rayons et appeler l'enthousiasme autour d'elle ; votre âme ardente a besoin du mouvement de la vie pour recueillir ses joies et lutter avec ses tourments. — Quoi ! ma sœur, vous me connaissez donc ? — Quoi ! madame, vous ne me reconnaissez pas ? — Je sens que votre regard, tel qu'il brille en ce moment, est déjà tombé sur moi quelque part ; je sens surtout que cette voix a déjà frappé mon oreille et mon âme ; mais ma mémoire ne me rappelle rien de plus. — Si je pouvais me jeter à vos genoux, je vous dirais mon nom ! — O ciel ! qui donc êtes-vous ?.. Mais qu'importe ! Dans la triste prison où je languis, tout ce qui viendra me chercher me sera secours et consolation. — Avez-vous oublié le page Lycio qui vous introduisit dans le château d'Odessa ?.. — Dieu ! un jeune homme ici ! dit Anne en se reculant avec un mouvement d'effroi. — Non, un ami. Écoutez-moi... Rasseyez-vous, madame, je vous en supplie, n'attirez pas sur nous l'attention du monastère qui nous regarde de toutes ses fenêtres. Le soir où, sous un costume d'homme, vous demandâtes l'hospitalité dans notre vallon, je consentis à vous introduire chez la comtesse de Berghes. Alors, si vous vous en souvenez, je m'occupai de rectifier votre toilette en plaçant à votre cou le collet de

point d'Alençon que je venais de détacher du mien, je sentis un frisson doux comme celui que fait éprouver l'approche d'une femme, mais plus doux cent fois pour moi qu'aucune femme ne m'en avait jamais fait éprouver. Arrivé au salon, vous crûtes m'avoir perdu dans la foule, mais je vous suivis partout; je me cachai sans cesse près de vous; j'entendis vos entretiens avec Coligny et avec le duc de Guise. Je vous suivis dans vos douleurs; je vous aimais pour votre courage, pour votre sainte colère, pour votre fierté. Quand je vis, à certains préparatifs, que le duc allait vous faire enlever et reconduire au couvent, je ne pus vous prévenir, ne connaissant pas votre retraite, mais je pris la place d'un des pages qui accompagnaient le carrosse, et je fus du moins auprès de vous pendant tout le voyage. Arrivé ici, je ne pus me décider à vous perdre pour toujours, à me laisser ainsi dérober, par un voile éternel, la belle étoile de ma vie. Je pris le nom d'une de mes parentes qui est à Paris et je me présentai dans ce couvent en qualité de pensionnaire. Je suivis votre exemple, ma belle Anne, je changeai les habits de mon sexe pour revoir ce que j'aimais. — Et cette pensée vous a mieux réussi qu'à moi, car je reçois cette preuve d'attachement avec reconnaissance, avec douceur peut-être, et de ma part elle n'a servi qu'à me faire durement repousser par le duc de Guise. Je vais vous apprendre de cette aventure ce que vous ignorez encore : Comptant bien que le duc qui connaissait ma présence au vallon, pourrait se rendre maître de moi, je pris les devants sur sa prudence. J'entrai dans la chapelle où tout était déjà prêt pour la cérémonie, et je mis dans le Missel qu'allait lire le prêtre, précisément à l'endroit de la bénédiction nuptiale, une déclaration de mes droits sur la main du duc de Guise et une lettre de lui qui les attestait. Je partis donc, bien sûre de ma vengeance. Un des domestiques de Guise qui est gagné par moi et m'instruit de toutes ses démarches, m'a fait savoir, depuis mon arrivée ici, que le digne prêtre, apprenant tout d'un coup l'engagement d'un des deux époux, a suspendu la cérémonie et refusé de les unir. La comtesse même a déclaré le lendemain qu'elle refusait positivement ce mariage illégitime. Mais au bout de quelques jours, le duc a calmé ses scrupules par des mensonges ou des caresses, et il s'est servi, pour consacrer son union, du pré-

tre Mansfeld (4), aumônier de l'armée, qui lui est tout dévoué. Il ne reste plus d'autres rapports entre nous maintenant que la haine de son côté et la vengeance du mien. — Commencez à vous venger en cessant de l'aimer, en étant heureuse loin de lui. Venez avec moi en Italie, à Naples, sous le ciel de la lumière et des amours. — Y pensez-vous, enfant ? — J'y pense depuis que je vous aime. Déjà la vie de Bruxelles, cette atmosphère de brouillards où un rayon de soleil ne peut tomber sans être pâli, ces journées d'étiquette et de prudence où un mot de vérité, où une étincelle de sentiment peut à peine se faire jour, tout cela me glaçait l'âme. Vous, Anne, vous êtes moins faite encore pour la vie du cloître; vous êtes d'une nature trop vivace pour vous enterrer dans les plis du linceul qu'on appelle une robe de nonne; les occupations de ce lieu ne vous conviennent pas; vous laissez tomber les vases sacrés en préparant l'autel; vous mêlez des mots d'amour, des paroles mondaines à la vie des saints que vous lisez au réfectoire: ces murs vous étouffent, vous y mourrez bientôt, et vous aurez à répondre devant Dieu de ce suicide, vous qui aurez immolé volontairement tant de force, de jeunesse, de beauté!... Oh! oui, tous deux ici nous manquons d'air, de soleil, d'horizon: éloignons-nous ensemble! — Mais que devenir, grand Dieu! — Les heureux enfants de l'Italie, le couple d'oiseaux passagers qui, chassés par l'hiver, sont venus s'abattre ensemble sur un sol plus hospitalier. — Ce sol aurait-il un refuge honorable pour moi? — La belle villa de Lycio où je suis né nous tend les bras. Mon oncle qui me chérit nous y recevra chez lui, et sera bien heureux de me voir habiter son toit avec une si charmante compagne... Oh! que j'aurai de bonheur à vous faire hommage de toutes les richesses de mon pays! Le bouquet que j'offrirai à ma belle amie sera une terre entière de fleurs, et sa couronne tout un ciel de lumière. Vous n'avez pas une idée de l'existence de ma terre natale: les hommes ont beau y porter la guerre, le ravage, l'incendie, la nature cache bien vite les traces de leur barbarie. A mesure qu'ils ensanglantent

(4) La condition de ce prêtre et l'absence de la signature du roi furent les défauts de forme qu'on fit valoir lorsque la cour de Rome fut appelée à rompre ce mariage.

la terre, elle la couvre de moissons; elle jette des bouquets de verdure sur les ruines encore fumantes; le champ de bataille de la veille n'offre plus qu'un sourire le lendemain... Ah! venez au milieu de ces campagnes dont celles que vous voyez ici ne sont que les pâles fantômes. Venez au milieu de ces êtres vivants, de ces femmes et de ces fleurs vivement colorées, au front chaud, à la fibre qui se dilate; semblable à elles, mais plus richement douée qu'elles de leurs propres trésors, vous semblez faite pour être leur reine, venez! — Non, car j'aime toujours le duc de Guise. — Eh bien! vous continuerez de l'aimer, s'il la faut; mais là du moins si vous ne pouvez être heureuse, vous serez consolée.

Pendant bien des jours, le page adressa de semblables instances à la pauvre captive. Mais, orpheline sans soutien, sans conseils, maintenant sans époux, la jeune Anne avait à soutenir par son courage seul l'honneur du grand nom qu'elle portait, et elle y pensait sérieusement.

Un soir elle était seule dans sa cellule: la prière terminée avait fait rentrer chaque nonne chez elle pour la nuit. On frappa un léger coup à la porte, elle ouvrit, ce fut Lycio qui entra. Elle le vit avec une surprise effrayée, et, par un mouvement instinctif, elle jeta le voile qu'elle venait de quitter sur l'image du Christ. Loin des timidités et des terreurs dévotieuses des femmes de son âge et de son temps, elle était pourtant impressionnée par la chasteté de cet asile, asile de vierge, où jamais un homme n'avait pénétré; la sainteté de ces murs lui imposait plus que n'aurait pu le faire le témoin le plus redoutable. Elle revint à Lycio pour le conjurer de s'éloigner... Cependant l'aspect du jeune homme n'avait rien qui pût inspirer la crainte. Il était à genoux devant la chaise de paille d'où Anne venait de se lever. Il avait quitté, des vêtements du cloître, le voile et la guimpe, il ne portait plus que la longue robe de laine brune, à plis flottants, serrée au cou par une longue coulisse et à la taille par un cordon qui tombait terminé par deux glands, ses beaux cheveux bruns ondoyaient sur ses épaules; son visage et ses mains jointes avaient la pureté et la blancheur des camées antiques. Il était absolument semblable à ces anges qu'on voit passer dans les gravures de la Bible, portant les messages célestes aux humains; il n'appartenait plus à aucun sexe et semblait ne pouvoir pas

inspirer de terreur. Anne vint se rasseoir devant lui et lui laissa ses mains avec confiance.

— Mon amie, lui dit-il, je viens vous chercher. Tout le couvent est endormi. Voici la clé de la petite porte du jardin; une voiture nous attend au dehors; elle contient des manteaux pour nous envelopper jusqu'à la première ville, où nous pourrions nous procurer des vêtements convenables, et tout l'argent nécessaire pour arriver dans l'asile qui nous attend. — Eh bien! dit Anne de Mantoue en prenant une résolution subite, je vais vous suivre; mais en me perdant peut-être aux yeux des hommes, je ne veux pas me perdre aux miens. J'aime le duc de Guise, je veux être fidèle, non à l'amant qui m'a trompée, mais à mon amour, à ce que je me suis promis à moi-même. Je veux donc bien suivre un libérateur, mais non pas un autre amant. Jurez-moi sur l'honneur de n'être point tel dans ce voyage et je descends avec vous à la porte du jardin... Voyons, Lycio, jurez-vous de ne pas me dire un seul mot de votre amour pendant la route de l'Italie, ni jamais, avant que je le permette? — Vous vous exposez ainsi à le partager, car rien n'est éloquent et dangereux comme l'amour qui se tait et ne se montre que par sa force et son dévouement. — Ne vous mettez pas en souci de moi. — Mais vous voulez donc que j'en meure? mon Dieu! vous savez bien que la passion qui ne se répand pas au dehors redouble de violence dans le sein et vous consume. — Vraiment! vous avez bien peur d'exposer votre vie à quelque danger pour moi, beau page! Les anciens preux, vos honorés pères, n'étaient pas si craintifs. Ils se livraient joyeusement à bien d'autres périls pour la femme qu'ils servaient. — Dieu! le temps passe... la nuit s'avance. — Faites le serment que je vous demande, en vous tenant bien assuré que si vous y manquez je vous regarderai comme traître et vous traiterai comme tel. — Eh bien! je jure sur l'honneur de n'être, pendant tout ce voyage, que le frère qui vous protégera... Venez!

Et le lendemain, à matines, les religieuses virent avec effroi deux places vides parmi les sœurs pensionnaires.

III. — LES REGRETS.

Le comte de Coligny, depuis le mariage secret de la comtesse de Berghes avec le duc de Guise, avait quitté la ville d'Odessa pour la ville

de Bruxelles, où il vivait triste et retiré. Il y était à peine depuis quelques mois lorsqu'il reçut cette lettre de Béatrice :

« Mon ami, je vous ai oublié dans les jours rapides du bonheur, et je viens à vous parce que je souffre. Je compte sur votre dévouement parce que j'ai été bien coupable envers vous. Je me suis trompée; c'était l'amour qui était en moi que je croyais inspirer. Maintenant je reconnais mon erreur; c'est vous dire que j'ai besoin de vos consolations. **BÉATRICE.** »

A peine mariée au duc de Guise, quoique cette union eût conservé tous les charmes du mystère, Béatrice avait pu juger du sentiment qu'elle inspirait. C'était une fantaisie, un amour de tête exalté au dernier degré par l'oisiveté dans laquelle se trouvait en ce moment le noble seigneur, un de ces amours comme il en faut cent pour remplir la carrière d'un homme à succès; l'indifférence l'avait bientôt remplacé. De plus, l'obscurité où se trouvait alors le courtisan disgracié, l'ambition étouffée dans son essor jetaient au fond de cette âme froide quelque chose de sombre et de morose. Le duc de Guise, accoutumé à figurer à la cour, à poser aux yeux du monde, dans ces temps où toute la nation française semblait incarnée en quelques hommes privilégiés, à remuer tous les esprits par ses actions, à trouver partout du retentissement à ses moindres paroles, ne pouvait s'accoutumer à une vie aussi intime, que le cœur seul eût pu remplir.

Il avait acheté, sans la payer, une superbe habitation non loin du château d'Odessa; et là, il se hâtait d'épuiser les derniers fonds qui lui restaient. Il avait des chevaux rares qu'il changeait tous les jours, une livrée d'un luxe extravagant, une troupe de musiciens comblés de ses largesses pour quelques mélodies répandues dans son palais; il jetait l'or à pleines mains, ayant hâte d'en finir avec la fortune insuffisante qui lui était laissée, pour en recommencer une plus brillante.

Béatrice avait reçu de lui une promesse positive de reconnaître leur mariage dès que ses lettres d'abolition lui permettraient de rentrer en France. Comme leur liaison avait transpiré dans le grand monde de Bruxelles, et qu'elle commençait à être regardée comme la *maitresse* du duc de Guise, elle eût ardemment désiré qu'il devançât l'époque promise et montrât aux

yeux de tous la légitimité de leur union. Mais, pensant que toute décision importante doit venir du seigneur que la femme s'est choisi, elle n'osait trop exprimer ses vœux à cet égard.

Un jour, de Guise lui fit dire qu'il passerait la soirée chez elle et arriverait avant l'heure où elle recevait. Heureuse de cette attention de sa part, elle prit plaisir à faire une toilette brillante; elle pensait d'ailleurs que depuis quelque temps elle négligeait trop ce soin et avait le tort de demeurer dans la simplicité de son costume journalier, ce qui pouvait donner de la monotonie à sa beauté; elle mit une robe de soie blanche bordée de guirlandes de verdure et brillante d'émeraudes: et la prêtresse des Gaules ne paraissait pas plus belle ni plus imposante avec sa tunique blanche et sa couronne de verveine. Elle était dans ce costume, assise sur un canapé surmonté d'un dais de pourpre, lorsque Guise entra. Il s'arrêta d'admiration.

— Dieu! Madame, s'écria-t-il, quel effet vous produiriez à la cour de France!

Elle avait attendu une parole d'amour et c'était un regret d'orgueil qui s'exprimait, cependant elle prit courage et dit: — J'espère y paraître avant que ces charmes que vous voulez bien apprécier soient entièrement détruits; et s'ils doivent y obtenir quelques succès, je serai heureuse de les reporter tous à celui pour qui seuls ils me semblent précieux. — La cour et la France s'éloignent de moi comme un mirage à mesure que je crois les atteindre. Mes partisans travaillent en vain pour moi: Louis m'oublie, et Richelieu ne m'oublie pas. A mesure qu'il avance en puissance, il croit pouvoir dépouiller cette feinte magnanimité dont il se parait, et ceux qu'il a exilés du royaume le sont sans doute pour long temps. — Heureusement, monseigneur, ce que vous nommez *exil* est une vie supportable pour vous et qui vous promet des jours paisibles, s'ils ne sont brillants. — Pas autant que vous le croyez: l'oiseau sur la branche est plus sûr de son asile que moi. Le misérable état de ma fortune ne m'a pas permis de payer l'habitation que j'occupe. Mes gens, accoutumés à la magnificence avec laquelle je les traite, me quitteront à la première diminution de paiement, et je vois le moment où je serai le plus pauvre de tous ceux de ma maison. — Il y a un moyen de vous conserver ce qui est près de vous manquer, monseigneur;

si l'habitation que vous avez choisie dans notre vallée peut suffire à vos desirs, la vente du château d'Odessa et des terres qui l'environnent doit largement payer la demeure que vous habitez, et vous mettre à même d'y mener encore longtemps la vie seigneuriale qui convient à votre rang et à vos goûts. — Bonne Béatrice ! je croyais que vous teniez tant à ce château... — Oui, j'y tenais parce que j'y ai vu le jour, parce que la tombe de mon père y repose, parce que c'est dans sa chapelle que je me suis unie à vous. Mais devant la considération de votre bonheur, tout s'efface ; je ne vois que ce qui peut l'assurer, je ne sais plus si j'ai jamais voulu autre chose. — Oh ! oui, vous m'aimez bien.

Le dévouement de Béatrice inspirait au duc de Guise un élan d'amour pour lui-même, égoïste et avantageux comme beaucoup d'autres qui, en présence de la tendresse qu'on leur porte, n'ont d'autre sentiment que de savoir gré de ce qu'ils inspirent, et d'y trouver sujet de se chérir et de s'admirer davantage.

Il arriva du monde au château, et l'entretien des époux en demeura là. Le soir, le duc quitta Béatrice à l'heure ordinaire ; il lui dit adieu d'un ton amical, s'il n'était tendre, et d'un air paisible et souriant. Le lendemain Coligny était accouru auprès de son amie ; il trouva la comtesse dans un désespoir auquel il était loin de s'attendre. Son billet annonçait des peines de cœur intimes et voilées, il connaissait de plus le mauvais état de fortune du duc de Guise, mais il y avait là bien plus que les douleurs secrètes qu'on devait avoir à lui confier. Béatrice était étendue sur une chaise longue, pâle, les cheveux dénoués, et son sein éclatait en sanglots que la pauvre jeune femme s'efforçait d'étouffer en pressant son visage contre les coussins du sofa. Pour toute réponse aux questions de Coligny, elle lui tendit un billet qu'elle venait de recevoir : il était du duc de Guise.

« Béatrice, disait-il, j'apprécie votre dévouement et partant où j'irai j'en emporterai le souvenir. Mais, il faut vous l'avouer, ce que vous pouvez faire pour moi ne suffit pas à mon bonheur. Je ne puis supporter la demi-existence à laquelle j'étais condamné. Il faut que je redeviens le duc de Guise ou que je meure. Je vais à Paris tenter un dernier effort pour faire abolir le jugement porté contre moi. Si j'échoue à la

cour, je prendrai la carrière des armes pour me rendre ce que l'intrigue m'a ôté ; je puis en commençant une route nouvelle reconquérir par mon épée le rang où ma naissance m'avait placé. La guerre est ardemment allumée en Espagne ; j'irai y prendre du service, je me ferai soldat de fortune, espérant que bientôt la fortune m'adoptera. Alors vous me reverrez près de vous. En attendant, Béatrice, mon plus ardent désir est que vous me pardonniez la douleur involontaire que je vous cause ! »

— Il me laisse, s'écria la comtesse, il m'abandonne quand je suis déshonorée ; quand de toutes parts les rires insultants, le mépris m'environnent et m'accueillent !.. Il part en me laissant bérie du nom de sa maîtresse, quand il n'avait qu'à dire pour me sauver : « Respectez la duchesse de Guise. » — Il n'en sera pas ainsi, dit Coligny avec une résolution à faire croire que c'était le destin qui parlait par sa bouche, et à rendre l'espérance au cœur le plus abattu ; il n'en sera pas ainsi. Je venais vous offrir ma tendresse et mes larmes pour consoler vos peines de cœur, et toute ma fortune pour réparer celle de votre mari. Maintenant je vois que c'est ma vie qu'il faut pour vous racheter de ce danger et je vous la donnerai. — O mon ami ! répondit-elle en pressant de toutes ses forces la main de Coligny contre sa poitrine, et c'est vous que j'ai reproché ! — Vous l'aimiez, lui ; et avec moi vous ne faisiez que vous laisser aimer ; vous étiez bien excusable, il est jeune et beau, et j'ai près de quarante ans. — Votre amour n'était-il pas le plus parfait de tous ? — Oui ; les fruits des vieux arbres sont rares, mais plus beaux et meilleurs. — O mon Dieu !... et moi je n'ai que mes regrets à vous donner.

Il prit le mouchoir qui était baigné des pleurs de Béatrice et dit en le mettant sur son cœur : — Votre douleur sera toujours avec moi, s'unira à chaque battement de ma poitrine, et croyez-moi, Madame, ces pleurs je les sécherai !

IV. — LE DUEL.

Un jour, par un beau soleil, il y avait grande foule sur la place Royale. Ses façades de briques rouges étaient animées d'un nombre infini de têtes qui se montraient à toutes les fenêtres. Les passants stationnaient dans l'enceinte, remplissaient les allées et se groupaient sur les portes ;

mais les pages et les gentilshommes surtout s'arrêtaient avec curiosité, car le spectacle qui se préparait était dans leurs attributions, et fait pour leur inspirer le plus haut intérêt.

C'était une chose inouïe qu'un duel en ce moment à Paris, et en plein jour. Le roi Louis XIII avait juré à son sacre d'extirper cet usage de ses états, et la peine de mort avait été prononcée contre ce délit. Aussi la surprise était extrême de voir deux combattants qui se préparaient à croiser le fer si publiquement, au mépris de la nouvelle loi. Mais lorsque les champions jetèrent leur feutre et le manteau qui les enveloppait, et que la foule reconnut avec ébahissement le duc de Guise et le comte de Coligny, leur nom courut de toutes parts, et l'intérêt fut redoublé par l'illustration des personnages de ce drame. Le comte de Joinville, témoin de Coligny, venait de monter à cheval pour aller chercher un second au duc de Guise, et les combattants attendaient son retour.

En quittant la comtesse de Berghes, son généreux ami était parti en toute hâte pour Paris. Comme le duc de Guise ne pouvait y pénétrer qu'*incognito*, il ne chercha point dans les hôtels des grands, mais il connaissait les lieux de réunion des conjurés revenus en France après la dispersion de l'armée de Soissons. En effet, il pénétra dans une maison retirée de la rue Saint-Paul, et se trouva au milieu d'une assemblée clandestine. Caché dans un angle obscur de la pièce, il vit là les hommes les plus marquants de ceux poursuivis par l'implacable ministre : c'étaient Marillac, Vendôme, La Valette, le chancelier d'Aligre, etc. Le duc de Guise dominait cette assemblée de toute la puissance de sa noble physionomie, de sa stature imposante, de son organe mâle et vibrant. Il parlait de son dévouement à son pays, du bonheur qu'il aurait à servir la France étant proscrit par elle, et des moyens que son esprit lui suggérerait pour venir malgré elle au secours de cette contrée inhabitable à se créer elle-même son bonheur et sa liberté.

Quand il fut sorti, et se trouva seul dans la rue, la voix d'un homme qui marchait derrière lui porta ces paroles à son oreille :

— Duc de Guise, le dévouement au pays se montre sur le champ de bataille; quant au patriotisme clandestin, il est permis de ne pas y croire. Vos devoirs envers votre roi et votre patrie

ne vous occupent guère; il en est même un plus sacré que vous vous êtes dispensé de remplir.

Le duc se retourna et pâlit en reconnaissant celui qui l'interpellait. Il lui dit avec hauteur :

— Voulez-vous bien me parler clairement ?
comte de Coligny !

— Je viens de cent lieues d'ici exprès pour cela. Une femme pure comme les anges du ciel, qui vous appartient par un mariage secret, s'est compromise aux yeux de tous, parce qu'elle pensait que son droit de vous aimer allait bientôt être connu du monde comme d'elle-même. Cependant vous partez, vous la laissez courbée sous l'apparence du déshonneur, classée au rang de la maîtresse d'un grand seigneur. Elle! rehaussée de vingt quartiers de noblesse ! et d'une noblesse de cœur au-dessus de toutes les autres ! Reconnaissez votre tort, duc de Guise, venez donner votre nom à celle qui a droit de le porter, et allez ensuite où le destin vous conduira.

— En regardant ce que vous venez de me dire comme une proposition que vous me faites, je n'ai rien à vous répondre, si ce n'est que ma volonté et mes desseins m'appartiennent. En le regardant comme une leçon que vous me donnez, la réponse que j'ai à vous adresser ne peut être faite que par mon épée. Tirez la vôtre, comte de Coligny.

Comme ces deux hommes, aussi irrités l'un que l'autre, se trouvaient en ce moment près de la place Royale, ce fut là qu'ils voulurent vider leur querelle. Lorsqu'ils mirent l'épée à la main, tout ce que l'intérêt et la curiosité ont de plus intense fut concentré sur eux. On voyait, dans tout le feu de leur valeur, les deux plus brillants hommes d'armes de la France : Coligny, célèbre dans la guerre du Languedoc; de Guise, général de l'armée de Soissons; et cela, dans ce temps où l'amour des armes était si fortement empreint dans le caractère français, et semblait l'âme de la nation. Chaque coup que les combattants portaient faisait tout tressaillir autour d'eux. Les témoins et le peuple gardaient le silence; on n'entendait que le choc des épées qui tintaient dans l'air. Dans chaque coup de ces lames, il y avait tout ce que le génie du combat a inventé, tout ce que la colère inspire; chacune de ces passes avait un langage et jetait un cri de rage ou de triomphe!... Le duel, à cette heure encore, semblait le jugement de Dieu, et les étincelles

de ces épées, le feu divin qui venait anéantir le coupable.

Tout-à-coup le pourpoint de Coligny fut couvert de sang ; le comte lâcha son épée et tomba sur le sable de l'allée ; il tint les yeux ouverts cependant , et regarda le duc de Guise monter dans un carrosse qui partit au galop. On s'empressa autour de lui et on vit qu'il avait l'épaule gravement atteinte.

— Un lit pour le comte de Coligny ! demanda-t-on de toutes parts. — Non, pas un lit, mais une chaise de poste, s'écria le blessé.

V. — LA VILLA LYCIO.

C'est un joli séjour que la villa Lycio. Sur le haut d'une colline est une maison blanche, à la robe brodée de sculptures ; la terrasse qui la surmonte est plantée d'arbustes qui lui forment une couronne de verdure, ses fenêtres cintrées ont des rideaux naturels de feuillage, par lesquels la lumière affaiblie ne tombe à l'intérieur que pour caresser le repos. A ses pieds, une prairie enceinte de myrtes et de lauriers-roses se déroule jusqu'à la mer : l'air y promène les senteurs du thym, et du cythise ; l'écume brillante que la vague dépose sur ses bords lui met une ceinture argentée ; le sable fin qui la termine assourdit pour elle le bruit de la lame, qui n'y rend qu'un léger murmure.

Là, un jeune homme et une femme dont la beauté complète l'harmonie du tableau, rêvent silencieusement assis sous un roseau d'Espagne, droit comme le bambou des Indes et dont les longues feuilles les garantissent du soleil. La jeune fille rompt le silence la première. — A quoi penses-tu Lycio ? — Je pense, Anne, que nous nous sommes trompés de bonheur. — Il est vrai, toutes les richesses de ton oncle sont à notre disposition ; on ne voit ici que des visages heureux ; l'horizon n'est couvert que de riantes demeures, ou de nacelles portant sur l'eau leur cargaison d'oranges et de poissons argentés ; à peine un bruit de guerre et de révolution arrive-t-il du côté de la ville qu'un souffle de la nature l'emporte, et que les splendeurs nouvelles viennent distraire notre attention... Mais nous sommes oisifs ici, et l'oisiveté c'est la mort, qu'elle soit dans un tombeau d'argile ou dans un tombeau de fleurs. — Non, ce n'est pas cela qui te tue, c'est le souvenir du duc de Guise. — Peut-être... Je

donnerais cette vie de molles délices, tous ces parfums, toute cette musique, toute cette terre de voluptés pour le plaisir de le troubler un instant dans son bonheur et lui dire : « Vois tu cette blessure qui te déchire, c'est moi qui te l'ai faite ! » — Ainsi, tu te complais dans ta tristesse, tu mets de l'obstination à garder ta sauvage douleur. — Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir reçu un affront qui n'est pas vengé, et de rester là, sur des tapis de gazon, à entendre chanter le rossignol. Chaque heure qui s'écoule semble aggraver notre humiliation ! on a dans son sein assez de poison pour tout flétrir autour de soi. Tout ce que je vois de gracieux et de souriant dans le paysage me rappelle ma jeunesse trompée dans ses espérances, ma mère insultée dans son tombeau par l'oubli des promesses qui lui avaient été faites : les tableaux d'amour, sur cette terre où tout exhale l'amour, me rappellent ma tendresse, ma fidélité candide insultées, méconues, dédaignées. — Et rien ne vous rappelle, madame, l'homme qui vous a ouvert son sein, sa demeure, sa patrie pour y cacher votre honte et vos peines, l'amant qui s'est fait ami pour que vous puissiez vous confier à lui ? — Mon cher Lycio, pardonne-moi ! c'est que, vois-tu, j'ai une nature trop ardente, trop inquiète pour se contenter du bonheur de tous, une âme qui, lorsqu'elle a tout reçu, désire donner à son tour. Il me fallait agir dans la vie, ou en bien ou en mal. Je n'étais pas faite pour remplir le rôle de l'eau paisible qui ne sait que recevoir dans son sein les objets du paysage, les posséder, en jouir ; il me fallait celui du vent qui agit, qui change quelque chose sur son passage, qui crée des tableaux différents avec les rameaux des arbres que la terre lui donne à tourmenter. — Eh bien ! sois tranquille, Anne, je veux que tu connaises bientôt ce bonheur actif dont tu as besoin, et ma volonté est de celles qui ne rencontrent des obstacles que pour les soumettre... Un peu de patience, Anne, car le moment n'est pas encore venu... Mais, par mon amour pour toi, je le jure, bientôt il viendra !...

Un sourire d'incrédulité, qui vint errer sur les lèvres de la belle Anne, accueillit les paroles solennelles du beau page.

VI. — COMMENT VIENT LA COURONNE.

A quelques jours de là, Anne et son ami veil-

laient sous le péristyle du *Palazzino*. C'était là que le vieux commandeur Belloni, l'oncle de Lycio, donnait audience à ses nombreux clients.

Le commandeur Belloni qui occupait un rang supérieur dans les ordres religieux, avait en outre une grande influence politique, et pratiquait un commerce considérable dans l'Orient. Ainsi, à son lever, au milieu des marchands qui venaient lui offrir des soieries, des liqueurs, des armures, et étalaient à l'envi leurs échantillons, on voyait des nobles de l'antique Italie, montrant avec orgueil leur vieille épée, leur écusson usé. Et ce qui est plus remarquable encore, c'est que ces derniers n'étaient pas ceux qui avaient avec lui le ton le moins humble et le moins obséquieux. Là se trouvaient entre autres le cardinal Filomarini qui avait joué un si grand rôle dans la révolution, les princes Caraffa et Satriano, premiers soutiens du peuple dans son insurrection, le duc de Malatone, qui s'était établi médiateur entre l'ex-vice-roi et les Napolitains, plusieurs *eletti* et un grand nombre de membres de l'assemblée des états. Le maître de la villa Lycio, aussi bon, aussi généreux qu'il était opulent, trouvait le moyen de les renvoyer tous satisfaits, seigneurs et marchands, et de plus à moitié ivres de son vin de Porto.

Mais l'heure qu'Anne de Mantoue et Lycio avaient choisie pour venir rêver sous le péristyle, était une heure de solitude. La nuit était close depuis longtemps, mais ils n'avaient pas voulu que des domestiques et des flambeaux troublassent leur causerie. Au milieu de ces lambris de marbre blanc, sur ce pavé de mosaïque, la lune éclairait doucement. Cette pâle lumière du pays des ombres mêlait une teinte mélancolique au luxe de cet endroit ; les colonnes du péristyle projetaient leurs grandes lignes grises dans la blancheur de l'espace, et entre elles se dessinaient légères, gracieuses et finement découpées les ombres des arbustes du jardin.

D'abord, il y eut un long silence entre les deux amis. Enfin Lycio s'adressant à sa compagne qui semblait sous la préoccupation de pensées mélancoliques : — Anne, lui dit-il, ne regarde pas d'un air triste cette acanthe de la voûte, comme tu le fais depuis une heure ; le moment est venu, ma belle Anne !

Anne leva ses beaux yeux sur le page, et d'un

air moqueur, elle attendit la révélation que semblait annoncer Lycio.

— Je ne raille point, continua Lycio, il est venu, Anne, le moment où tu peux être heureuse ;... car maintenant j'ai le moyen de l'arracher du cœur ton amour pour Guise... — Vraiment, homme de génie ! Et ce moyen, veux-tu bien me l'apprendre ? — C'est de te marier avec lui. — Cela me semble assez difficile depuis qu'il est marié à une autre. — Nullement difficile si on le décide à faire rompre son mariage par le Saint-Père. — Mais il n'y songe pas du tout. — On peut l'y faire songer. — Et de quelle manière, s'il vous plaît ? — En lui promettant, à ce prix, de le nommer successeur du fameux chef populaire que Naples vient de perdre, de Mazarinello, et généralissime des troupes de la république. — Lycio, vous êtes insensé, mon ami. — Anne, ce qui trouble souvent ma raison, ce qui agite mon sang, ce sont tes regards, c'est ta voix, c'est le parfum qui sort de tes cheveux noirs, c'est le bruit de ta robe qui frôle autour de moi... Mais, en ce moment, je suis calme. Touche ma tête, le vent du soir l'a rafraîchie ; mets la main sur mon cœur, il ne bat pas trop vite ; écoute ma voix, je parle paisiblement, je raisonne. — Explique-moi donc avec ta raison comment deux enfants comme nous, qui n'ont pas entre eux deux la politique et le pouvoir d'un *Alarbo*, vont nommer le chef de l'état et de l'armée : cela me suffit ; pour les conséquences que tu en tires, je les accepte d'avance.

A cette question Lycio prenant un air plus mystérieux : — Naples, répondit-il, a besoin en ce moment d'un chef de grande maison, hardi, entreprenant, et étranger à ses murs ; noble, parce que beaucoup de seigneurs que la condition du pauvre pécheur d'Amalfi, en veste de toile et en jambes nues, avait éloignés du parti qu'il commandait, ne craindraient plus alors d'en faire partie ; hardi, parce qu'il n'y a que la spontanéité des mouvements qui puisse compenser l'infériorité des forces ; étranger, parce que l'élection d'un Napolitain, soulevant la jalousie de ses amis et la colère de ses ennemis, affaiblirait singulièrement sa cause. Cela posé, nul ne convient mieux pour chef de l'état que le duc de Guise dont la noblesse est des plus illustres, dont le courage et la hardiesse sont à l'épreuve, qui a déjà trempé dans la guerre civile, qui est non-

seulement étranger, mais Français, et, en cette qualité, peut promettre d'appeler à nous l'appui de la France. Naissance, valeur, expérience, il réunit tout : il suffit donc d'attirer sur sa personne l'attention du gouvernement provisoire. — Et c'est nous, du fond de notre retraite, qui pourrions le faire, mon ami ? — Tu as vu maintes fois chez mon oncle les seigneurs Caraffa, Satriano, Matalone. Sais-tu ce qu'ils viennent y faire ? Ils viennent lui emprunter de l'argent, mendier quelques dons de lui, ou du moins sa caution pour satisfaire leurs créanciers ; argent et signature sans lesquels ces illustrissimes, ruinés par la révolution, ou donnant ce prétexte à leur ruine, seraient obligés de demander un morceau de pain dans la rue, et peut-être enfermés comme larrons ou chassés comme faussaires. Mon oncle les tient donc à sa disposition par les côtés les plus sensibles, et a, de plus, sur eux, l'ascendant d'un esprit juste et d'une âme généreuse. J'ai fait connaître au commandeur le malheur dont tu as été victime, j'ai parlé du duc de Guise, et comme j'avais découvert que ses amis et lui cherchaient un chef pour Naples, je lui ai montré que Guise est l'homme qu'il leur faut, je lui ai rappelé qu'il est noble, qu'il est brave, que le nom qu'il porte est un des plus beaux de l'Europe... Le commandeur a d'abord hésité, mais ma persévérance a triomphé de ses incertitudes, et ce matin, sous ce péristyle, où, sous prétexte d'affaires commerciales à traiter, se réunit chaque jour tout ce que Naples compte d'influences et d'illustrations, il a été décidé qu'il serait proposé à Guise de venir gouverner Naples à la condition qu'avec lui entrera dans le palais ducal la belle Anne de Mantoue, devenue duchesse de Guise... Et maintenant, réponds-moi : avais-je tort de te dire tout à l'heure : « Anne, ne sois plus triste, le moment est venu ! » — Attends un peu, Lycio, tu m'étourdis, tu m'enivres, tu me fais perdre la raison : moi ! je serais encore la femme de Guise ! le pressentiment de toute ma vie se réaliserait malgré tant d'obstacles ! et de Guise, et mon mari, serait chef de l'état napolitain !... Non, c'est impossible, c'est trop beau. — Ah ! tes yeux s'animent, Anne, tu commences à sortir de ton apathie. — Mais toi, tu t'oublies donc, généraux ami ? — Pauvre femme, ne crois pas si vite à la générosité des hommes ! au lieu de m'oublier, j'ai pensé à moi

le premier. N'ai-je pas commencé par te dire que j'avais un moyen de te guérir de ton amour pour Guise, et que ce moyen était de te marier avec lui. — Et que veux-tu conclure de là ! dit le duchesse. — Que lorsque tu ne l'aimeras plus tu m'aimeras. Je suis las de voir que le duc, ton parent, s'est conduit avec toi comme un infâme ; que moi, pauvre page, dès que je t'ai connue, je me suis dévoué tout entier à ton salut, et que, cependant, grâce au prestige de l'éloignement, c'est lui qui pose en beau dans ta pensée, tandis que moi, sans cesse sous tes yeux, dans une intimité qui laisse voir les défauts de mon esprit, les taches de mon caractère, je ne m'offre à ta vue que d'une manière défavorable et dépouillé des illusions peut-être indispensables à l'amour. Quand tu verras de près ton héros, tout ton échafaudage de grandeurs factices tombera ; ces défauts qui eux-mêmes, ont de l'éclat placés en perspective, paraîtront alors dans toute leur laideur. Quand chaque soir, en rentrant sous le toit conjugal, il quittera son auréole de puissance et de gloire, ce ne sera plus qu'un homme froid, égoïste, guerrier sans enthousiasme, ambitieux sans grandeur. Moi, alors, je serai loin de tes regards ; mon image t'apparaîtra au milieu des tableaux de notre douce villa, et embellie par les reflets de ce fond magique ; tu ne trouveras plus dans ton souvenir que mon dévouement, la sincérité de mon amour, la richesse du cœur que je t'avais donnée, et tu m'aimeras. — Et cet espoir te suffit ? — Oui, parce que je t'aime plus qu'aucune des femmes que j'ai connues, qu'aucune de celles que je rencontrai, et que ton amour à obtenir me semble le principal but de ma vie. C'est pour cela que j'agirai, et non par une sublime abnégation, car il n'y a rien en moi du héros. Ensuite, je pense que le chef de l'état étant porté à ce rang par mon oncle, il est impossible que je n'y occupe pas bientôt une des premières places moi-même, et cet intérêt secondaire a cependant un grand pouvoir sur moi, car, je le répète, je ne suis pas un héros, je sens en moi que je ne serai jamais qu'un homme, et je veux que cet homme soit le plus heureux possible. — Eh bien ! écoute, maintenant que j'ai compris ton projet, je ne puis te dire combien il est singulièrement appuyé par la Providence ; et j'ai, à mon tour, des révélations à te faire qui te montreront tout ce qu'il y a d'inspiré dans ta pensée. Le duc de Guise est ici. —

Comment le sais-tu P — Je l'ai vu. Écoute-moi. Avant-hier j'allai à la ville avec une de mes femmes et le domestique français que tu m'as donné afin que j'entendisse toujours ma langue maternelle autour de moi. Je choisis des mantilles de dentelles chez un marchand nouvellement arrivé de France. Mes empiettes faites, j'avais encore deux heures avant le départ de la felouque qui devait me ramener à la villa Lycio. Je me promenai avec curiosité dans le quartier neuf de la ville que je ne connaissais pas encore. Il y avait beaucoup de monde sous des tentes somptueuses où brûlaient des aromates et où se faisaient entendre des musiciens ambulants. Je m'approchai de l'une d'elles et j'écoutai quelque temps un improvisateur vénitien. Le visage couvert d'un masque pour me garantir du soleil, je pouvais sans inconvenance me mêler à la foule des spectateurs. L'improvisateur finissait : un seigneur que je n'avais pas aperçu encore, parce qu'une colonne était entre nous deux, lui jeta une pièce d'or en lui disant : « Voilà pour ta ballade » ; puis lui rejeta une poignée de ces mêmes ducats, en ajoutant : « Maintenant voici pour te taire et t'en aller. » Cette prodigalité et cette raillerie, plus encore qu'un accent bien connu, me dévoilèrent le duc de Guise. Je ne pouvais me tromper ; et en effet je n'eus qu'à tourner la colonne pour me trouver en face de lui. Mon émotion fut si grande que je ne sais plus si la surprise, la colère ou la joie, domina dans mon âme. Je m'appuyai contre un des arbres plantés en dehors de la tente, et je restai là longtemps à le contempler. Ce ne fut pas, je l'avoue, l'impression de notre dernière entrevue que je retrouvai alors en moi ; ce fut la douceur de l'un de nos jours de jeunesse, quand il buvait, en me remerciant, la liqueur que je lui avais préparée moi-même, ce fut l'admiration enfantine et tendre que m'inspiraient la noblesse de sa taille, la beauté de ses traits, son élégant uniforme, les dorures et les pierreries de ses armes. Cependant la présence d'esprit me revint : je vis à une table assez éloignée de la sienne des domestiques que je reconnus pour lui appartenir. Je dis à Julien d'aller s'asseoir à cette table, d'engager la conversation avec eux en qualité de compatriote, et de m'apporter toutes les informations possibles sur leur maître. Au bout d'une heure, la felouque partit : je m'éloignai à regret, je quittai avec déchirement cette ville où se trou-

vait l'homme qui avait eu tant de puissance sur ma destinée. Mais sur le bâtiment, Julien me donna tous les détails que je pouvais désirer à propos de l'arrivée à Naples du célèbre Français. De Guise, ayant perdu toute sa fortune, inquiet des suites d'un duel qu'il avait eu avec Coligny, se rendait en Espagne pour y prendre du service lorsque les communications coupées sur les différents points où la guerre est allumée, l'ont forcé à traverser cette contrée pour se rendre à sa destination. — C'est sa bonne étoile qui l'a conduit ici... Pour nous, ajouta Lycio après quelques instants de réflexion, je ne sais si c'est bonheur ou fatalité, mais nous sommes sûrs du moins que les événements évoqués vont s'accomplir. Et, comme toi, j'étais las de vivre dans ce nouveau jardin d'Armide où

..... *Il sospirar et amto*
Profondo et, che pensò, or Palma fuggo.

VII. — GUISE.

Ce que Lycio avait arrangé dans sa jeune tête, et selon l'intérêt d'une passion d'enfant, se trouvait d'accord avec la raison. La république napolitaine, à peine proclamée sur le sol où l'Espagne régnait depuis quarante-trois ans, et où venaient à l'instant d'être brisées ses armes et les images du vice-roi, avait besoin de l'alliance d'une nation étrangère ; et celle de la France elle-même, en guerre avec l'Espagne en ce moment, semblait la plus facile à obtenir. Le meilleur moyen de l'attirer était de placer à la tête de l'état le duc de Guise, d'ailleurs brave, entreprenant, déjà éprouvé au feu des révolutions et réunissant en lui toutes les qualités désirables pour ce poste. Il avait été précédé à Naples par une éclatante renommée, sa venue y avait fait événement ; les grands se disputaient l'honneur de le recevoir ; le peuple s'attroupait autour de son habitacle pour voir descendre de son carrosse l'illustre Française. Il ne fallait qu'un mot pour attirer sur lui l'élection au pouvoir souverain. Le commandeur Belloni, prenant les intérêts de son neveu et de sa fille adoptive, avait entrepris ce coup d'état. Très-influent au conseil de la noblesse et dans les assemblées populaires, il eut bientôt assuré les suffrages nécessaires au succès de son entreprise.

Lorsque les esprits furent convenablement disposés, il était allé trouver le duc de Guise ; il lui avait montré le poste brillant où il pouvait at-

teindre, et lui avait fait comprendre que c'était par son appui seul qu'il y parviendrait. Ensuite, pénétrant dans sa vie privée, il lui avait rappelé les serments qu'il avait faits de devenir le soutien et l'époux de sa parente orpheline, la manière dont il l'avait abandonnée. Il avait fini par lui dire que toute sa protection, à lui, et par conséquent l'élévation du duc de Guise au rang suprême, étaient attachées à la réparation qu'il ferait de cet outrage. Il ne fallait pour cela que rompre secrètement une union qui avait été contractée de même, et donner sa main à sa cousine Anne de Mantoue.

Le duc de Guise était parti de Bruxelles il y avait vingt jours, pour entrer dans les rangs d'une armée comme simple capitaine, n'ayant que la cape et l'épée, et, de primé-saut, on lui proposait de devenir chef civil et militaire d'un état, d'être plus que le roi, à la simple condition d'épouser une jolie femme qu'il avait aimée. Ce parti allait trop à son humeur inconstante, aventureuse, à son esprit ambitieux pour qu'il ne l'embrassât pas avec avidité. Il envoya tout de suite au saint-siège une demande de rompre l'union formée au château d'Odessa, et à laquelle manquaient les formalités voulues, particulièrement la signature du roi son maître. Belloni lui remit en échange l'acte, revêtu du sceau de toutes les autorités de l'état, qui lui donnait les titres de gouverneur de la ville de Naples et de généralissime des troupes de la république.

Pour accomplir son serment d'épouser M^{lle} de Mantoue, il fallait attendre le résultat des démarches faites à Rome. D'ailleurs il ne voulait pas commencer son règne par la préoccupation d'une affaire domestique. Une expédition dans les campagnes de Salerne se préparait; il devait d'abord se mettre à la tête des troupes qui s'y portaient, et ce serait en revenant vainqueur qu'il consacrerait son élévation par son mariage.

Une fête pompeuse eut lieu à l'élection du nouveau chef de l'état. Ce fut là que le duc de Guise revit pour la première fois sa jeune parente. M^{lle} de Mantoue ne voulut avoir aucun rapport direct avec lui avant le moment où il accomplirait ses promesses. Mais elle prit plaisir à se montrer à cette assemblée publique. Elle portait le costume des femmes du peuple de Naples, rehaussé d'un luxe qui avait à sa disposition les richesses de l'Europe et de l'Orient : les ornements de laine et de velours de cet habit étaient

remplacés par des guirlandes de pierres précieuses qui les couvraient de toutes parts. Cette toilette bizarre, cette robe napolitaine couverte de diamants, était toute symbolique et toute d'à-propos, c'était le peuple de Naples devenant souverain. Les couleurs chaudes et variées de ce costume, et son goût pittoresque allaient admirablement au genre de beauté d'Anne de Mantoue : elle fut à la fois la personnification et l'ornement de la fête. La voix publique la signalait déjà pour l'épouse que la réunion des avantages les plus brillants offrait au gouverneur.

D'après les conditions faites, Belloni eut l'intendance du trésor public, et son neveu fut nommé lieutenant du généralissime. De plus, le vieux commandeur et ses enfants adoptifs, Lycio et Anne de Mantoue, vinrent prendre place dans une aile du palais ducal, occupé naguères par le vice-roi, et alors concédé au duc de Guise.

Dans l'expédition de Salerne, la fortune seconda admirablement l'audace et la tactique du nouveau général. En quinze jours, les troupes de Ferdinand IV furent repoussées, et, du côté de la mer, un grand nombre de ses vaisseaux incendiés laissèrent sur les côtes de Sorrente, avec les débris de leur flotte, tout l'espoir maritime de l'Espagne. L'histoire a consigné ce rapide et brillant fait d'armes.

Le feu du combat éteint, de Guise se disposa à retourner à Naples immédiatement. La nuit qu'il passa encore sous sa tente fut le premier moment où il put jeter un regard sur sa destinée. Jusque là l'étonnement d'une élévation si rapide, puis les soucis de la guerre et ensuite l'enivrement du succès, tout cela l'avait complètement étourdi et enlevé à ses pensées. Cette nuit là donc, comme il veillait seul, il vint à se recueillir et à se reconnaître lui-même.

Sa tente, de soie rayée aux couleurs rouges et bleues de la révolution napolitaine, s'arrondissait autour de lui en nombreuses draperies. Les pliers dorés qui la soutenaient étaient ornés des drapeaux enlevés à l'armée de Ferdinand, et les armes mêmes de don Juan, fils du roi, abandonnées par le jeune prince dans le désordre d'une fuite précipitée, y étaient suspendues en trophée. De Guise était assis devant un bureau sur lequel se déroulait la carte du pays qu'il venait de conquérir. Devant lui une portière à demi relevée

lui montrait la presqu'île de Sorrente, son armée victorieuse endormie sous ses étendards flottants, et éclairée par les feux du bivouac et la sérénité du ciel. Une lampe seule veillait avec Guise : dans cette retraite militaire, il pouvait se livrer, en liberté, à ses méditations. Sa pensée remonta le cours de sa vie, l'embrassa d'un regard, et elle lui parut d'un bonheur à effrayer un simple mortel.

Né le cadet de la famille, on le destinait à l'état ecclésiastique ; son frère aîné était mort et avait laissé sur sa tête tout l'éclat du nom et du sang de ses aïeux. Il avait reçu de la nature, outre la beauté naturelle, cette distinction et ce prestige qui en font une puissance réelle. A peine arrivé à la cour de France, il y avait obtenu les plus rares succès, et quand, par une insigne folie, il s'était jeté dans une conspiration qui n'avait aucune chance de réussite, quand l'armée de Soissons avait été dispersée comme la paille sous le vent, lui, avait tiré de ces désastres la réputation d'un grand homme de guerre, contrarié par la fortune, et avait puisé dans ce revers même les éléments de l'étonnante position qu'il occupait alors.

Et cependant, il se trouvait plus enivré qu'heureux. Un vide profond était en lui. Que lui manquait-il donc ? Il le sentait, c'était la satisfaction de lui-même. Le bonheur, quand c'est le hasard qui le produit, semble une ironie du ciel plus faite pour effrayer que pour donner foi en l'avenir. Il avait trompé et abandonné une jeune fille, sa parente, confiée à son honneur ; en présence d'une tombe qui s'ouvrait, il l'avait quittée pour accomplir un mariage de fantaisie. Cette union même lui était bientôt devenue insupportable ; il allait, pour la rompre, laisser une femme digne de toute adoration, livrée à la honte, au désespoir. Il avait été mauvais ami : Coligny avait tout fait pour lui, et, dans un duel extravagant, il l'avait blessé, peut-être à mort. Dans sa carrière militaire et politique, dans tous les partis qu'il avait embrassés, en cherchant bien au fond de son âme, il voyait qu'il n'avait jamais consulté que l'intérêt de sa fortune et de son orgueil : la fidélité au souverain et l'amour de la patrie n'avaient été pour lui que des mots sonores...

Et tout cela, il le voyait bien, n'était point entraînement de jeunesse, erreur passagère de l'esprit, c'était bien le fond même de sa nature.

Donné à l'extérieur de tout ce qui peut charmer le monde, et obtenir de lui les biens dont il dispose, il était privé du dévouement, de la générosité, de la tendresse qui fécondent ces biens et donnent une âme pour en jouir.

Comme le duc de Guise faisait ces réflexions, il tenait les yeux fixés sur une des plus brillantes étoiles du firmament, il la vit se voiler subitement d'un nuage, comme pour lui offrir un symbole funeste de sa destinée. En même temps, il remarqua que son buste, placé en dehors à la porte de sa tente, avait été brisé, sans qu'aucun choc extérieur semblât l'avoir frappé. Ces sombres présages, et surtout ceux plus sombres encore qui étaient au fond de son âme, l'absorbèrent toute la nuit... Mais le jour se leva : la lumière radieuse, l'éclat des trompettes guerrières, le réveil de l'armée qui le saluait du nom de vainqueur lui rendirent sa confiance et son orgueil.

Le 27 mars, au matin, le généralissime reentra à Naples au milieu des acclamations publiques. La journée fut employée par lui à recevoir les députations des différents ordres de l'état, et on prépara les fêtes du triomphe pour le lendemain.

L'ancien palais du duc d'Arcos, dernier vice-roi de Naples, alors occupé par le duc de Guise, était un vaste corps de bâtiment, communiquant à l'intérieur avec les deux ailes, dont l'une avait été donnée pour demeurer au vieux commandeur Belloni, à Lycio et à Anne de Mantoue. Le luxe de ce séjour était ample et grandiose. Au haut d'un péristyle de marbre rouge on entrait dans la salle d'audience, immense galerie ornée de statues et de colonnes alternées, qui étendaient leur longue file devant des tentures de pourpre. Au fond se trouvait la chambre à coucher du gouverneur, où un lit de drap d'or reposait sur une estrade.

Pour flatter le nouveau maître, on avait déjà mis sa statue au nombre de celles qui décoraient la salle d'entrée, et comme son mariage avec Anne de Mantoue avait été officiellement annoncé, on avait placé en regard la statue de la jeune fille. Elle était représentée à genoux, en costume de mariée, avec une couronne sur la tête et un long voile qui tombait de chaque côté jusqu'à terre : la blancheur transparente du marbre et le talent du célèbre Pablo, qui avait exécuté cette figure, lui donnaient l'apparence de la vie.

De Guise, après les fatigues glorieuses de la journée, était retiré seul sous ces lambris royaux.

Assis à quelques pas du lit où il allait bientôt reposer, il méditait son discours du lendemain. Il n'était plus que général, législateur, souverain, l'homme avait disparu... Tout-à-coup la tenture placée en face de lui fit un léger mouvement, il tressaillit et regarda avec surprise ; la draperie se souleva, et il vit entrer une femme en costume de religieuse. A l'émotion qu'il éprouva, plus qu'aux traits qu'il distinguait à peine dans l'obscurité de l'appartement, il reconnut celle dont la présence pouvait lui être si funeste en ce moment. C'était la comtesse Béatrice qu'il voyait devant lui !

VIII. — LA COUPE.

Cette apparition que le duc de Guise voyait tout-à-coup se dresser devant lui, ce n'était point une ombre se montrant à ses yeux triste et plaintive, pour faire naître le remords en son âme, c'était bien Béatrice sa femme, la douce maîtresse de la vallée d'Odessa.

— Monseigneur, dit-elle, je vous supplie de ne point vous irriter de ma présence que vous n'avez ni attendue, ni désirée, et je vous jure, si vous voulez bien la supporter avec bonté, de vous en délivrer bientôt.

Elle s'arrêta à ces mots, car la crainte brisait sa voix dans sa poitrine.

— J'ai appris, continua-t-elle, que vous aviez adressé une demande au Saint-Père pour qu'il lui plût de rompre notre mariage, étant dans l'intention d'élever une autre femme à la place que vous m'aviez donnée. Je viens vous supplier, au nom de votre honneur même, de ne pas accomplir cet acte de déloyauté. — Béatrice, lui répondit froidement le duc de Guise, car il avait déjà eu le temps de se remettre, si la plus absolue nécessité ne m'y avait forcé, je n'aurais jamais songé à accomplir une rupture dont je souffre cruellement moi-même ; mais vous savez que dans l'état complet de dénûment où je me trouvais, il m'était impossible de ne pas accepter la chance de salut qui s'offrait à moi, et je n'ai pu obtenir le rang où vous me voyez qu'à la condition de le payer par le don de ma main à ma cousine Anne de Mantoue. — Je sais tout ce que se doit à lui-même celui qui a reçu du ciel de grandes facultés à utiliser pour sa gloire et pour celle des peuples qu'il est appelé à gouverner ; je sais qu'un homme doué d'une vaste intelligence

et de hautes puissances morales, ne doit peut-être pas donner beaucoup de son âme à l'amour d'une faible femme, qui ne lui rend en retour que ce que renferme un cœur d'épouse, la tendresse et le dévouement. Aussi, ce n'est point votre tendresse que je viens réclamer, mais seulement la réhabilitation qui m'est due, après quoi je me retirerai dans un convent et vous serez délivré de moi pour toute la vie. Je n'ai voulu paraître devant vous que dans ce vêtement de cloître, afin qu'aussitôt en me voyant, vous fussiez assuré de mes intentions. — Madame, votre demande est légitime, elle est sainte, mais vous venez me l'adresser quand il n'est plus temps de suivre mon cœur qui me porterait à l'écouter, quand j'ai pris ailleurs des engagements irrévocables. — J'ai assez compté sur votre grandeur d'âme pour croire qu'en vous remettant sous les yeux la femme que vous avez aimée et les serments que vous lui avez faits, il ne serait jamais trop tard, à quelque point que vous fussiez arrivé de ce funeste projet, pour consentir à lui rendre la réputation qu'elle a perdue... Ah ! seigneur ! un mot de vous suffirait pour m'arracher à mes ennemis, pour réduire au silence leurs ironiques calomnies... Hélas ! je me suis perdue moi-même : partout dans le monde, je cherchais vos regards, je vous suivais des yeux, je me laissais aller à la joie quand vous étiez là, je ne cachais pas ma tristesse pendant votre absence ; je sentais bien que je devais ainsi éveiller les soupçons et le blâme, mais je croyais chaque jour que votre voix allait dire : « Son amour est légitime, elle est duchesse de Guise. » — Vous savez que je l'aurais voulu et que je redoutais seulement de vous faire partager ma triste destinée. — Oh ! si j'étais une femme sans famille, j'irais mourir de honte dans quelque coin ignoré de la terre, et tout serait fini. Mais, vous le savez, seigneur, ma maison est grande, Jacques III en est sorti, des ducs de Brabant et des chevaliers de la Toison-d'Or l'ont illustrée. N'avilissez pas cette antique race, ne jetez pas sur ce noble écusson, que jamais aucune tache n'a souillé, une tache d'affront ; respectez ces nobles dans leur tombeau ; laissez-leur l'honneur ; hélas ! les morts ne conservent que cela ! — Béatrice, je vénère leurs cendres non moins que celles de mes aïeux. — Vous avez vu notre arbre généalogique, vous avez vu dans les inscriptions des tombes de no-

tre église, cette longue suite de femmes qui ont vécu dans la maison de Berghes. Eh bien ! pas une d'elles n'a mis le pied hors de la voie du devoir, pas une n'a trahi ses serments à Dieu et à son époux : il est sans exemple dans notre famille que la vertu ait faibli devant la passion. Et moi, grand Dieu ! moi la première je romps cette chaîne d'anneaux si purs, j'apporte la souillure sur cette neige immaculée !... Aucune de ces femmes, mes aïeules, ne voudrait me donner le nom de fille, du haut du ciel où elles résident. Oh ! si vous saviez ce qu'il y a d'affreux à être ainsi bannie de sa propre famille, à être seule dans l'infamie !... Oh ! si vous le saviez, seigneur !

Elle était tombée en larmes aux genoux du duc de Guise : elle baissait sa tête accablée, et son voile essayait les pieds du maître qu'elle implorait... Guise la releva en lui pressant la main, mais sans la rassurer d'aucune promesse. Cependant elle reprit des forces, et osa lui dire encore : — Si je n'avais pas plus de droits au nom de votre épouse qu'Anne de Mantoue, je ne chercherais point à établir de comparaison défavorable pour elle ; je ne vous dirai point que dans le poste où vous êtes mon alliance vous est plus favorable que la sienne, qu'on aimera mieux voir en celle qui partage le rang du chef de l'État la descendante des ducs de Brabant, une femme dont le nom de famille peut appeler des alliés à la république naissante, dont les terres peuvent servir de point d'appui au dehors, qu'une jeune fille dont la médiocre noblesse n'offre aucun de ces avantages ; je laisserais votre cœur décider entre nous sans parler de ces vains privilèges ; mais comme j'ai pour moi la sainteté des nœuds qui nous lient, je puis attifer votre esprit sur ces intérêts secondaires.

Le duc de Guise, déjà ébranlé par la pitié que lui causait cette haute infortune, ne put s'empêcher de reconnaître la vérité des considérations que Béatrice lui faisait apercevoir. Il en ajouta même dans sa pensée quelques autres de même genre, que l'ignorance de la jeune femme en politique ne lui avait pas permis de découvrir. Il réfléchit en même temps qu'il n'avait rien à craindre de Belloni et de ses enfants trompés dans leur attente, parce que le peuple était encore dans tout son enthousiasme pour lui, et que, chez la mobile nation napolitaine, autant il était facile de renverser un chef régnant depuis quelque temps,

et par cela même dépopularisé, autant il était impossible d'élancer un chef aux premiers jours de son règne, encore entouré de cette faveur qui l'a divinisé. Toutes ces pensées passèrent dans son cerveau rapides comme la lumière, et il prit une détermination subite.

— Je vous remercie, ma noble Béatrice, de m'avoir épargné un tort que je ne me serais jamais pardonné, dit-il ; je vous remercie de m'avoir rappelé à mes devoirs, à mes devoirs si bien d'accord avec mon cœur. Demain a lieu la cérémonie du triomphe, après-demain à la grand'messe de la cathédrale l'archevêque proclamera notre union devant le peuple, et dans le même jour, j'irai vous chercher pour vous faire asseoir près de moi sur le trône de Naples.

Béatrice eut un moment de bonheur et de reconnaissance passionnée en retrouvant le duc de Guise pour époux. Elle ne vit plus que l'homme qu'elle aimait par-dessus tout au monde ; elle se jeta sur son cœur avec un élan d'amour bien en contraste avec la robe de religieuse qu'elle avait revêtue. Puis, elle voulut se retirer. De Guise l'accompagna jusqu'au grand péristyle par lequel elle désira descendre, sa présence dans le palais n'étant plus aussi importante à cacher.

Il n'y avait d'éclairé dans cette vaste enceinte que la chambre où le duc était assis d'abord, et où il venait de s'entretenir avec Béatrice ; la salle d'audience était presque entièrement obscure, et les statues ne s'y distinguaient que comme des formes blanches. De Guise, en revenant d'accompagner la comtesse, remonta à pas lents cette longue galerie. En passant devant la statue d'Anne de Mantoue il crut la voir tressaillir,.... un frisson se répandit par tout son corps ; il la regarda de nouveau, mais tout demeura immobile. Il gagna sa chambre à coucher et s'endormit pour rêver au triomphe du lendemain.

Pendant l'entrevue de Béatrice et du duc de Guise, Coligny errait aux environs du palais, il avait suivi le fugitif depuis le duel de la place Royale jusqu'à Naples. Dès qu'il avait appris ses desseins de rompre sa première union et d'en contracter une nouvelle il avait eu mille fois envie de le provoquer de nouveau jusqu'à extinction de la vie de l'un des deux ; mais tuer le duc de Guise ne rendait pas l'honneur à Béatrice. Il avait voulu tenter un autre moyen : il l'avait appelée à Naples afin qu'elle employât toutes ses sé-

ductions à ramener son mari à elle, après quoi il s'était bien promis, si elle échouait, de suivre sa première détermination. Il attendait donc l'événement de cette nuit-là : c'était la dernière épreuve : si elle descendait avec un refus, il allait pénétrer lui-même par le passage secret d'où elle sortirait, et accomplir sa vengeance. Au lieu de cela, Béatrice revint à lui pleine de foi dans les promesses de son mari, et Coligny qui vit son bonheur, pardonna presque au duc de Guise en ce moment.

Le lendemain, Naples se leva dans toute sa splendeur. C'était bien là un de ces jours de fête où la joie de quelques heures peut effacer les maux des révolutions qui tonnaient la veille. Ce matin là, Lycio se fit annoncer chez Anne de Mantoue et demanda la permission de la voir avant l'heure indiquée pour son lever. Si le jour eût déjà pénétré dans la pièce où elle reposait, Lycio aurait été frappé de la pâleur de la jeune fille et de l'animation fébrile de ses yeux, mais les fenêtres étaient encore closes par leurs jalousies et voilées de leurs mousselines, il ne put distinguer ses traits.

— Voici bientôt, lui dit-il, le jour du sacrifice, ma chère Anne. C'est demain que votre mariage avec le duc de Guise doit être annoncé au peuple qui l'attend. — Demain est toujours dans la nuit, dit-elle, nul regard ne peut y lire ; et bien sou celui qui veut en préjuger quelque chose. — Malheureusement ce que renferme celui-ci est trop assuré, et je viens puiser auprès de vous le courage d'en supporter la vue. — Je vous rends justice, Lycio, vous m'avez aimée autant qu'il est en vous d'aimer jamais. Mais vous êtes homme, c'est-à-dire ambitieux avant tout, et amant ensuite si vous avez du sentiment de reste... Si nous étions dans la villa Lycio, au fond de cette molle et voluptueuse solitude, vous souffririez réellement de notre séparation, vous en verseriez des larmes de colère et d'amour. Ici, au milieu du tumulte du monde, avec un titre brillant à porter, vous pensez en ce moment à la fête qui se prépare, au beau cheval blanc que vous allez monter aux côtés du gouverneur, à votre armure splendide, à votre sabre de Damas pendu à votre côté, à votre écharpe aux couleurs de la nation qui flottera dans les airs en disant à tous : *Lieutenant du généralissime!*... N'en rougissez pas ; pourquoi seriez-vous autre que la nature humaine

ne le veut ? — Je ne rougis pas de mon ambition et n'exagère pas mon amour : il y a longtemps que tout cela s'est montré à vous dans sa vérité nue. Je vous ai bien prouvé d'ailleurs que je mettais votre bonheur au-dessus de tout. — Mon bonheur ! dit la jeune fille, et elle frissonna de tout son être. — Dans la cérémonie qui va avoir lieu, reprit Lycio, on a jeté les yeux sur vous, la plus belle, la plus gracieuse des femmes de Naples, et aussi la plus aimée du gouverneur, pour lui tendre, quand il sera assis sur le trône civique, la coupe que le peuple napolitain lui offre en symbole de sa communion avec lui... Vous ne répondez rien, Anne. Vous déplairait-il de faire ce qu'on attend de vous ?

Elle garda un assez long silence, et répondit d'une voix sèche et brisée : — Au contraire je m'en acquitterai avec joie. — Je vous laisse donc, dit Lycio, car vous avez besoin de temps pour vous préparer. Il faut que votre toilette aujourd'hui soit l'égale de celle d'une reine.

Anne resta seule et demeura encore quelque temps à réfléchir sur le fauteuil où elle avait passé la nuit. Elle savait tout. Elle avait la certitude que le duc de Guise allait être parjure envers elle une seconde fois, et cela quand il lui devait la place où il était monté, la souveraineté de l'État napolitain.

La veille au soir, étant dans la pièce du palais la plus rapprochée de la chambre à coucher du général, elle l'avait entendu s'entretenir avec une femme. Alors elle avait pénétré dans la salle d'audience à laquelle communiquait son appartement, ne sachant où se cacher dans cette enceinte, elle s'était agenouillée sur le socle de sa statue, enlevée pour quelques réparations : vêtue de blanc, et laissant tomber son voile sur son visage, elle avait pu, dans l'obscurité presque complète, voir passer le duc de Guise qui accompagnait Béatrice sans attirer ses regards, et entendre les derniers mots de leur entretien.

Dans une âme aussi ardente et aussi vindicative que la sienne, cette seconde trahison, l'affront de se voir de nouveau rejetée, délaissée à la face de la ville entière pour une autre femme, avait amené le dernier paroxysme de la colère et du désespoir.

A midi, le chef de la république sortit de son palais pour se rendre à *Santa Maria del Carmine*, où la fête du triomphe devait commencer

par une cérémonie religieuse. Un immense cortège l'accompagnait. Cette troupe, à l'aspect à la fois bizarre et grandiose, avait en tête les pêcheurs, premiers auteurs de la révolution, avec la veste bleue, le pantalon de toile, la ceinture rayée de bleu et de rouge, le bonnet de laine rouge; ils portaient encore en main le *batton*, cette première arme de la révolte, qui longtemps avait vaincu seule les sabres et les mousquets des troupes royales. Après eux marchaient les différents ordres religieux qui allaient, bien à contre-cœur, remercier Dieu d'une insurrection où ils avaient vu leurs couvents incendiés, leurs reliques jetées au vent. Puis les gens de la bande de Péronne, espèce de pirates de terre, brigands solérés parce qu'on avait besoin de la force de leur bras. Et non loin d'eux, les représentants des états et les principales autorités de Naples qui fermaient la marche.

La pompe triomphale passa devant plus de trente palais de décombres et d'un plus grand nombre d'édifices incendiés et de monastères détruits. Le son des cloches et le roulement des tambours frappaient l'air d'un bruit assourdissant, mais que couvraient encore les acclamations de tout un peuple ivre de joie.

On entra dans l'église *Santa Maria del Carmine*. Cette vaste basilique s'était trouvée le théâtre de nombreuses scènes révolutionnaires, la tribune aux harangues, le témoin de plus d'un meurtre, sans que, par une manière tout-à-fait italienne, l'édifice cessât de servir à la célébration des offices divins.

L'archevêque, du haut de la chaire épiscopale, et le crucifix à la main, adressa un discours au peuple et au chef de la république sur les liens et les devoirs qui allaient s'établir entre eux. De Guise était assis en face de lui : il tenait d'une main l'épée nue et de l'autre la charte de Charles V, qu'il avait juré de maintenir. (1)

Après l'allocution du ministre divin, la nation devait présenter au chef de l'état et de l'armée une coupe de vin, symbole de la subsistance qu'elle lui donnait en retour de la protection qu'elle recevait de lui. Anne de Mantoue, chargée de faire cette offrande, et magnifiquement vé-

tue pour la solennité, s'approcha et tendit le vase au gouverneur. Sur cette coupe d'agate qu'elle avait choisie dans la sacristie et dans laquelle elle avait elle-même versé le vin consacré, étaient sculptés un sablier et une tête de mort. De Guise vida le vase jusqu'au fond, et dit à Anne à demi-voix et en la lui rendant : — Madame, vous m'avez présenté une coupe de bien funeste présage et qui choisit le moment du triomphe pour parler de mort. — La mort, dit-elle, avec un regard et un accent qui semblaient renfermer une condamnation, la mort serait un bienfait au moment où elle pour- rait épargner un parjure.

De Guise, frappé de terreur, tourna la tête vers elle : c'était une expression de figure et une voix qu'il ne reconnaissait pas ; le guerrier se sentit tremblant devant cette femme, si bien elle semblait apporter la justice vengeresse. Sur ce trône où il était, il crut voir la messagère de la dernière heure.... La pâleur morbide d'Anne de Mantoue, le bouleversement de ses traits commençaient à attirer les regards et à inspirer l'inquiétude ; mais tandis que la cérémonie continuait son cours, elle se fit ramener au palais ducal, et s'enfonça dans l'intérieur des jardins. Elle marchait avec précipitation, tantôt pâle et glacé, tantôt la tête brillante du sang qui s'y portait avec violence. Elle tâchait d'aspirer l'air frais de l'ombre et ne pouvait y parvenir. Il y avait une de ses mains qu'elle regardait parfois avec horreur : celle qui avait tendu la coupe au gouverneur et qu'elle semblait éloigner d'elle. Quelquefois elle voulait regarder les objets qui l'entouraient comme pour échapper à ses pensées, elle attachait un œil hagard sur les orangers rangés devant elle... mais elle ne voyait rien : ses yeux voilés ne distinguaient nulle chose... puis elle se mettait à marcher avec une précipitation plus grande, se heurtant le front contre les branches d'arbres, laissant se détacher son voile, et ses cheveux tomber en désordre sur ses épaules, sans s'en apercevoir.

Le cortège était sorti de l'église, et, ayant fait le tour de la ville et passé sous les nombreux arcs de triomphe, rentrait au palais ; le duc de Guise sentit tout-à-coup un mal subit s'emparer de lui et briser tout son être ; une faiblesse de mort se répandit dans ses membres, tandis que toutes ses forces vitales se portaient dans sa poitrine pour y faire sentir les plus affreuses tortures. On le transporta sur son lit. Il demanda à y rester

(1) La violation des privilèges accordés par cette charte au peuple napolitain avait amené sa révolte ; et, après s'être érigé en république, ce peuple voulait encore que l'esprit de ce traité restât dans son gouvernement.

seul avec son médecin français qui l'accompagnait partout, et Béatrice qui, aux premières atteintes de ses douleurs, s'était précipitée près de lui, et maintenant, la tête penchée sur la sienne, pressant ses mains mouillées de sueur froide sur son sein, semblait vouloir aspirer son mal et donner sa vie en échange.

Dans la sombre et silencieuse galerie qui précédait cette chambre de désolation, Anne de Mantoue errait sans oser entendre le moindre bruit de ses pas, sans presque se détacher de l'ombre, comme avait fait un spectre. Tantôt elle regardait la porte de la pièce où avait renfermé de Guise avec un air d'apouvante; ses yeux semblaient percer les murs, son cœur se battait plus, son souffle ne se faisait plus entendre; tantôt elle errait de quelques pas et allait y pénétrer pour savoir ce qui s'y passait... Quelquefois elle se soulevait à l'autre bout de la galerie avec un effort saccadé, tombait épuisée sur elle-même, touchée sur le tapis, et fondait en larmes. Elle cachait alors son visage dans ses longs cheveux défaits, comme pour se dérober au jour...

Tout-à-coup elle ne pleura plus. Elle se leva hardie et imposante, car la femme devait disparaître pour ne plus montrer que l'âme forte, luttant invinciblement avec la destinée. Coligny venait d'entrer, et sa vue avait rendu à Anne de Mantoue sa force de résolution, son ardente et implacable volonté.

Le comte, en voyant cette jeune fille changée à ce point, attribua son désespoir au malheur d'être abandonnée une seconde fois. Il en eut pitié, et s'approchant d'elle, il lui dit : — Madame, je sens tout ce que vous devez souffrir ; mais des deux femmes que le duc de Guise avait fatalement attachées à lui, dont le sort était entre ses mains et dont le bonheur dépendait de son amour, la comtesse de Berghes était celle qui avait les droits les plus saints, puisqu'ils avaient été reconnus à l'autel et que le don de sa personne les avait consacrés. Lorsque malheureusement il fallait faire un choix, c'était donc elle qui devait l'emporter.

Anne se mit à rire avec un accent de mépris et d'amertume étrange. Coligny continua : — Je vous demande pardon pour la part que j'ai prise dans cet événement : mais, vous le savez, j'étais dévoué au bonheur de Béatrice, et j'avais juré

devant vous au château d'Odessa, et devant Dieu même, de la réunir, quoi qu'il arrivât, à l'homme qu'elle aimait. — Et moi, dit Anne, j'avais juré de l'en séparer.

Par un mouvement hardi, elle souleva la portière qui fermait la chambre à coucher, et montra à Coligny le duc de Guise étendu mort sur sa couche, tandis que Béatrice, debout à son chevet, pleurait à flots de larmes, et que le médecin reposait sur le lit la main froide où il venait de sentir s'arrêter la dernière pulsation.

Anne de Mantoue resta quelque temps errante en Italie, seule, sans but et sans pensée. Tout ce qu'il y avait de jeune en elle s'était évaporé en une journée de comte ; elle était vieille de vingt années ; elle ne pouvait plus se prendre à aucun charme de la nature ni des villes ; elle n'espérait rien ; toute sa vie était épuisée dans son cœur. Ne vivant plus que par la douleur et le remords, elle comprit que pour achever de mourir moins douloureusement, la retraite du cloître était ce qui lui convenait le mieux. Elle revint au couvent des Bénédictines de la rue de Charonne où elle pouvait recueillir, comme le dernier bien, le souvenir des heures passées là ; heures qu'elle avait trouvées si tristes alors, et qui maintenant lui semblaient des instants d'une félicité parfaite parce qu'ils étaient exempts de remords. Elle obtint des dispenses de noviciat et prononça ses vœux au bout de huit jours. Le lendemain, et lorsqu'elle était irrévocablement enfermée dans ces murailles, on lui présenta une

des sœurs qui n'avait pu assister à la cérémonie de sa profession, parce qu'elle était depuis longtemps retenue au lit par une maladie grave. La religieuse leva son voile... C'était Béatrice ! Béatrice qui allait demeurer là, toujours devant ses yeux, pendant tout le temps qu'elle avait à passer sur cette terre.

Quelques années après, le couvent des Bénédictines, qui était toujours demeuré humble et pauvre, s'enrichit tout d'un coup d'argenterie, de tableaux, de statues, d'ornements de tout genre, et reçut une rente considérable affectée à son entretien. C'est que celui qui avait été le page Lyco, après avoir fourni de brillantes années de service, occupait alors en France une place importante, et se trouvait un des plus opulents seigneurs de la cour de Louis XIV.

CLÉRENCE ROBERT.



ONDINE.

I.

LE PORTRAIT.

IRE, puisqu'il y a suspension d'armes et que vous daignez laisser les ligueurs en repos, Je viens vous demander la permission d'aller à Cœuvres.

— Permission vous est accordée, mon cher Bellegarde,

répondit Henri IV qui, assis à une table dans son château de Mantes, écrivait à Marie de Beauvilliers; car toutes les fois que le Béarnais ne s'occupait ni de guerre ni d'affaires, il s'occupait d'amour.

— Merci, Sire, répondit Bellegarde, vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir.

— Tant mieux, mon féal! dit le roi en quittant la plume et en regardant le vicomte avec finesse.... Ah çà! reprit-il, vous êtes donc bien amoureux, et elle est donc bien belle?

— Belle comme un beau rêve, Sire, exclama Bellegarde avec feu, et j'en suis amoureux comme un fou.

— C'est très sage, et je vous approuve, repartit le roi. Toutefois je vous reprocherai d'avoir dit à votre ami Rohan que cette dame de vos pensées est mille fois plus enchanteresse que Marie de Beauvilliers elle-même. Mille fois! ventre-saint-gris! vous conviendrez que c'est un peu fort!

— Rohan est un traître, dit Bellegarde avec un peu d'embarras, il m'en rendra raison.

— Ce serait plutôt à moi de croiser l'épée avec vous pour l'honneur de ma dame, repartit le roi en souriant. Mais ventre-bleu! nous ne sommes plus au temps de ces preux qui ne permettaient aucun doute sur la beauté supérieure de leurs maîtresses.

— Même alors qu'ils n'en avaient pas, répliqua Bellegarde en reprenant son aplomb.... Pour moi, reprit-il, avec tout autre qu'avec le roi j'imiterais volontiers les preux dont vous parlez.

— Bah! un duel ne prouve absolument rien à cet égard, et le plus petit portrait, pourvu qu'il soit ressemblant, en dit bien davantage.

— Il est vraiment des merveilles qu'on ne peint jamais qu'en les affaiblissant.



— La vôtre est-elle donc de ce nombre ? En vérité, Bellegarde, vous piquez singulièrement ma curiosité. Voyons, dépeignez-moi votre merveille.

— Je ne saurais, Sire.

— Allez, Allez ; je sais, moi, que vous décrivez comme un poète.

— Un poète même resterait au-dessous du modèle.

— Un amoureux comme vous aura plus de bonheur : je vous écoute.

— Vous l'exigez ?

— Je l'exige, s'il le faut.

— Eh bien, Sire, figurez-vous d'abord une blancheur de cygne, une fraîcheur d'enfant, une élégance d'oiseau, une pureté de lignes à dépasser la statuaire grecque, et dix-huit ans : voilà pour l'ensemble.

— Pas mal, pas mal, murmura le roi qui écoutait d'un air moqueur en faisant pivoter les deux pouces de ses mains placées sur son ventre légèrement rebondi... Voyons maintenant les détails ?

— De longs cheveux blonds d'une nuance céleste, encadrant l'ovale le plus harmonieux. Des yeux bleus d'un brillant à éblouir et d'une douceur qui égale leur éclat ; un nez d'un dessin suave ; une bouche où semblent se reposer l'enjouement et l'amour, et parfaitement garnie ; l'oreille petite, vive et bien bordée ; la gorge d'une beauté.... à faire oublier toutes les autres.

— Hein ? plait-il ?

— Pardon, Sire, excepté.....

— C'est bon, continuez.

— Je n'ai plus qu'un mot à dire, c'est que la taille, les bras, la main, le pied, tout répond à la tête et forme un chef-d'œuvre qu'il est difficile d'admirer impunément.

— Voilà un portrait bien séduisant, n'est-il pas un peu flaté, en conscience ?

— En conscience, Sire, l'original vaut mieux encore.

— Ventre-saint-gris ! vous me donnez une furieuse envie de le voir. A-t-elle un joli nom ?

— Depuis son enfance on l'appelle Ondine.

— Charmant ! c'est un surnom, n'est-ce pas ?

— Oui, Sire. On l'appelle ainsi parce que de tout temps, elle a eu un goût très prononcé pour les bateaux et les promenades sur l'eau. Elle rame parfaitement ; je crois même qu'elle sait diriger une petite barque à la voile.

— Gracieux type de femme ! Il faudra, Bellegarde, que vous me présentiez à elle.

— Quand Votre Majesté voudra venir au château de Cœuvres, elle y sera parfaitement reçue.

— Ah ! j'irai de grand cœur. Voyons, quel jour ? Il faut que ce soit avant la reprise des hostilités.

— C'est à vous de décider.

— Au fait ! pourquoi pas tout de suite ? Puisque vous y allez, nous irons ensemble. Cela vous convient-il ?

— Votre volonté est la mienne, Sire.

Henri IV sonna. Un huissier parut.

— Qu'on selle mon cheval, dit-il, et que vingt gentilshommes se préparent à me suivre.

Puis s'adressant à Bellegarde :

— J'aime les résolutions promptement exécutées, dit-il. Dans un quart d'heure nous partons ; soyez prêt.

Bellegarde s'inclina et sortit.

A peine avait-il quitté la chambre du roi qu'il se repentit un peu d'avoir étourdiment vanté les charmes de celle qu'il aimait. Il connaissait bien Henri IV pour le plus robuste amoureux du seizième siècle, et aussi pour le plus inconstant. Une vague inquiétude s'empara de son cœur, mais elle se dissipa bientôt, quand il songea à toute la sympathie dont il était l'objet, à la vertu de celle qu'il considérait comme sa fiancée, et surtout à la barbe grisonnante de son très gracieux monarque, laquelle ne pouvait guère se comparer à la noire chevelure qui couronnait son propre chef. La jeunesse est toujours un peu infatuée d'elle-même. Roger de Saint-Larry, célèbre sous le nom de Bellegarde, était un des hommes les mieux faits et les plus aimables de son temps, avec un esprit vif et agréable qui secondait sa figure. Toutefois son caractère passionné jusqu'à l'étourderie, confiant jusqu'à l'imprudence, avait été déjà pour lui une cause de mésaventures et d'ennuis.

— Que Diable allais je me mettre en tête ! se dit-il avec un sourire de satisfaction ; tout roi qu'il est, Henri IV n'est plus assez jeune pour être à craindre.

A peu près rassuré il alla rejoindre les jeunes seigneurs qui devaient accompagner le roi. Henri IV ne tarda pas à paraître. Dans son empressement à partir il avait oublié de terminer la lettre qu'il écrivait à Marie de Beauvilliers résidant alors à Senlis.

— A cheval, messeigneurs ! dit-il en arrivant

dans la cour de son palais. Quelques minutes après, la royale cavalcade quittait Mantes et se dirigeait sur Cœuvres.

II.

L'ORIGINAL.

Cœuvres est à sept lieues environ de Mantes. Lancés à franc écrier sur la route, nos cavaliers arrivèrent en peu d'heures au château. Le marquis de Cœuvres, homme d'une cinquantaine d'années, reçut le roi avec l'empressement d'un vieux courtisan.

— Sire, dit-il en le conduisant dans les jardins, soyez le bien venu dans notre modeste domaine. L'honneur que vous me faites d'y descendre sera notre plus beau souvenir.

— Il y a longtemps, marquis, que nous désirions de venir vous voir; mais nos nombreuses occupations nous en ont empêché jusqu'à ce jour. Nous profitons d'un moment de répit pour réaliser enfin notre projet. Nous venons d'ailleurs pour vous adresser un reproche.

— A moi, Sire ?

— A vous, marquis.

— Comment ai-je pu mériter ?

— C'est bien simple, interrompit le roi, je ne vous vois plus du tout à la cour; vous n'y venez pas même quand vous y êtes invité. Ventre-saint-gris ! ce n'est pas bien cela, marquis.

— Sire, daignez m'excuser; je suis un peu souffrant; de vieilles blessures reçues au service de vos ancêtres me font éprouver depuis un an des ressentiments douloureux qui me donnent un peu d'éloignement pour le monde.

— Tant pis, marquis, tant pis; je préférerais vous savoir bien portant et dispos, mon reproche dût-il être fondé; je n'en regrette pas moins votre absence de la cour, car j'ai ouï dire que vous aviez une fille qui pourrait y figurer parmi les plus belles.

— On a sans doute fort exagéré son mérite.

— C'est ce que nous verrons, je pense que vous nous ferez le plaisir de nous la présenter.

— Elle est absente en ce moment, Sire.

— Absente ? dit le roi qui ne put cacher un certain désappointement.

— Elle est chez la marquise de Villars, sa sœur, à une lieue d'ici; mais je pense qu'elle sera de retour avant ce soir. Sa Majesté, reprit-il, comptez-vous me faire l'honneur de rester quelques jours chez moi ?

— Jusqu'à demain soir, marquis, si notre présence ne vous cause point un trop grand embarras.

— C'est plus que je n'osais espérer, dit le vieux courtisan, et c'est beaucoup moins que je ne souhaitais.

La conversation continua sur ce ton; puis, sur un avertissement que le dîner était servi, le marquis de Cœuvres conduisit le roi à la salle à manger; après qu'Henri IV se fut assis chacun prit place à table. Le repas était à peine terminé que l'on vit une petite voile latine glisser mollement devant les croisées de la salle donnant sur la rivière, puis un bruit de bateau qui aborde et des voix féminines se firent entendre.

— Ce sont mes filles qui reviennent par eau, dit le marquis de Cœuvres.

Et s'adressant à un domestique :

— Priez-les d'aller m'attendre au salon, reprit-il, et annoncez-leur qu'elles vont avoir l'honneur d'être présentées au roi.

— Si vous voulez bien, mon hôte, dit Henri IV, nous ne ferons pas attendre ces dames et nous irons incontinent les joindre.

— Comme il vous plaira, Sire, répondit le marquis en se levant de table; ce que firent le roi et tous les gentilshommes de sa suite.

Henri IV mourait d'envie de voir celle que Bellegarde lui avait tant vantée, son impatience ordinaire, surtout en pareille circonstance, ne lui permettait pas de retarder la satisfaction d'un désir qu'il pouvait réaliser immédiatement. Quand il entra au salon, deux femmes y étaient déjà. Le regard du roi se porta rapidement sur elles. Il reconnut l'une pour la marquise de Villars qu'il avait déjà vue à la cour. Mais en apercevant l'autre, son visage prit tout-à-coup une expression admirative tellement visible que quelques gentilshommes la remarquèrent.

— Oh ! oh ! dit le jeune comte de Marillac à l'oreille du baron d'Aubigné : le roi paraît ému : gare à Bellegarde !

— Bellegarde conduit lui-même le loup dans la bergerie, répondit le baron sur le même ton. Il n'aurait que ce qu'il mérite.

En ce moment le marquis de Cœuvres présentait ses filles au roi.

— Nous sommes heureux, M^{me} de Villars, dit Henri IV, de vous rencontrer ici; il y a longtemps déjà que nous ne vous avons vue. Vous savez

pourtant tout l'intérêt que nous vous portons, ain-i qu'à votre mari, notre féal serviteur et ami. Soyez donc plus assidue à notre cour, je vous en prie ; nous avons besoin de toute votre grâce et de tout votre esprit.

Puis s'adressant à la jeune fille du marquis :

— La renommée de vos charmes est venue jusqu'à moi, mademoiselle, dit-il ; mais dans le portrait d'ailleurs si brillant que l'on m'a fait de vous, je dois avouer qu'on est resté au-dessous de la réalité. Je me félicite donc de vous voir et je vous prie de me compter désormais au nombre de vos admirateurs les plus sincères.

La jeune fille inclina la tête à cette royale galanterie. La rougeur qui se répandit sur son visage la rendit plus jolie encore. Il était vraiment impossible de rien trouver de plus gracieusement expressif, de plus idéalement beau que cette belle et expressive personne. C'est ainsi qu'on doit rêver les anges : ils n'ont pas des formes plus parfaites, ni de plus doux reflets de l'âme. Bellegarde l'avait dépeinte avec exactitude ; mais il manquait encore à ses couleurs ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui est le plus touchant attrait d'une femme. Cette jeune fille était sans contredit un chef-d'œuvre de la création. Henri IV ne pouvait en détacher ses yeux.

— Ah ! ventre-saint-gris ! mon cher Bellegarde, dit-il à voix basse en abordant le vicomte, vous aviez bien raison de dire que Marie de Beauvilliers ne pouvait lui être comparée. Ni elle ni d'autres, ventre-bleu ! celle-ci est divine.

— M^{me} de Beauvilliers est bien aussi belle, Sire, répondit Bellegarde avec malice, mais dans un autre genre.

— Vous ne savez ce que vous dites, mon cher ! répliqua vivement Henri IV.

Et le roi le quitta brusquement pour aller présenter son bras à l'objet de sa véhémence admiration, car on allait passer au jardin. Mais il se ravisa tout-à-coup, et l'offrit à la marquise de Villars à laquelle il devait cette politesse comme étant l'aînée. Bellegarde profita de cette circonstance pour donner son bras à celle qu'il aimait, et le jeune couple s'élança joyeusement dans les allées. Quelques gentilshommes les accompagnèrent d'abord, mais bientôt ils se trouvèrent un moment seuls.

— Bon ! dit Bellegarde en souriant, je vois bien que je vais avoir un rival de plus.

— Et qui donc, Roger ? demanda la jeune fille sur le même ton.

— Le roi, ma toute belle.

— Le roi ? ah ! bah !

— En vérité l'impression que vous avez produite sur lui ne m'a point échappé.

— Moqueur !

— Vrai ! je ne plaisante pas, reprit Bellegarde avec un sérieux comique. Il m'a dit tout bas qu'il ne connaissait rien de comparable à vous. J'avais bien envie de lui répondre : ce n'est pas neuf ce que vous me dites là, Sire.

— Pur compliment, parce qu'il sait sans doute que vous recherchez ma main.

— Hum ! hum ! pourvu qu'il ne m'empêche pas de l'obtenir. Un roi ! ça n'a pas l'habitude de se gêner ! ça n'est pas toujours très scrupuleux !

— Mauvais ! je lui dirai que vous vous moquez de tout le monde, et même un peu de lui.

— C'est de bonne guerre, chère Ondine, de dire un peu de mal de ses rivaux et aussi de ceux qui peuvent le devenir. Voilà pourquoi je n'épargne personne.

— Vous pouvez parfaitement épargner le roi. Un homme qui grisonne et qui a le nez long comme d'ici à Mantes ne mérite pas toute votre causticité.

— Eh ! Eh ! ce nez démesurément bourbournien et ces cheveux grisonnants n'ont-ils pas le prestige de la royauté ?

— Excellente chose, sans doute ! repartit Ondine en souriant, mais, là, en conscience, il faut un autre prestige pour me captiver.

— Allons, vous me rassurez, bonne Ondine, car, plaisanterie à part, je ressentais déjà je ne sais quelle inquiétude instinctive... Que voulez-vous ? je suis un peu jaloux.

— Un peu ? ce n'est guère.

— Non : jaloux ! très jaloux !

— On ne le dirait pas, mon cher Roger. Le jaloux n'est-il pas comme l'avare ? ne doit-il pas taire ce qu'il aime loin de le vanter à tout propos, ainsi que vous le faites ?

— Je suis si fier de vous que j'en deviens imprudent !

— Bah ! l'imprudence n'est pas grande.

— Bien sûr ?

— Très sûr !

— Combien je vous aime ! dit Bellegarde avec passion.

- J'en doute quelquefois.
- Oh n'en doutez jamais !
- Il y a de si belles dames à la cour.
- Je ne m'en aperçois point : Ondine n'y est pas.

En disant ces mots d'un ton pénétré, Bellegarde prit une main de la jeune fille et la porta avec respect à ses lèvres. Ondine serra doucement celle du vicomte en murmurant avec un accent adorable : — Et moi aussi, je vous aime bien !

Le roi et la marquise de Villars, arrivant au même instant par une allée adjacente, aperçurent cette action.

— Eh bien ! ne vous gênez pas, dit Henri IV avec un sourire contraint.

— Puisque vous le permettez, Sire, repartit Bellegarde avec aplomb, je recommencerai de grand cœur.

Mais Ondine retira sa main.

Le roi lança à Bellegarde un coup d'œil furtif où brillait un éclair de colère. Il s'efforça, toutefois, de reprendre aussitôt un air gracieux, et continua sa promenade en compagnie d'Ondine et de son cavalier. La conversation fut embarrassée. A plusieurs reprises Henri IV lança des impertinences à Bellegarde qui lui riposta avec une adresse parfaite. Le roi se sentit battu et en prit de la mauvaise humeur. C'est ce que font en pareille circonstance tous les amoureux maladroits.

Henri IV, en effet, était déjà épris d'Ondine, son cœur, dont l'ardeur égalait l'inconstance, — et qui depuis Dayelle, la grecque de l'île de Chypre, jusqu'à Marie de Beauvilliers, l'abbesse de Montmartre, n'avait pas consommé moins de quinze ou seize amours, — éprouvait encore cet impérieux besoin de changement qui l'avait fait passer de M^{lle} de Tignonville à Martine, d'Amandine à Catherine de Luc, de Fleurette à la Grandée, de la Boinville à la Klein, de Charlotte de Beaune à Françoise de Montmorency, de Diane dite Corisande d'Andouins, à Charlotte des Essarts, de Jacqueline de Bueil à Antoinette de Pons. Il songeait depuis une heure à passer de Marie de Beauvilliers à la fille du marquis de Cœuvres. Et c'était surtout pour se ménager des intelligences dans la place qu'il avait pris le bras de madame de Villars.

Madame de Villars, avec sa perspicacité de femme, comprit bien vite les nouveaux sentiments du roi ; et, frappée des avantages que sa famille

en pourrait retirer, elle se promit de les servir. Les grandes dames d'autrefois ne dédaignaient pas de servir d'entremetteuses : c'était au temps où l'on s'honorait d'être la maîtresse d'un roi.

La belle Ondine, elle, ne songeait guère à ambitionner ce suprême honneur ; elle répondit poliment mais un peu froidement aux galanteries du monarque. Cette froideur ne fit pour ainsi dire qu'enflammer encore la passion naissante d'Henri IV pour elle. Il ne pouvait l'entendre, il ne pouvait la voir sans se sentir déjà fortement ému.

— Je crois, dit-il le soir à madame de Villars, que je couronnerais de ma propre main le duc de Bourbon, mon concurrent au trône, si votre sœur l'exigeait.

— Pour le bonheur de vos sujets, Sire, répondit madame de Villars en souriant, j'espère bien que ma sœur n'exigera jamais un tel sacrifice.

— En vérité, pour être aimé d'elle, je renoncerais à mon beau royaume de France.

— Et vous auriez tort, Sire, repartit la marquise du même air : une couronne a bien son mérite.

Henri IV sourit et convint qu'il comptait un peu sur elle pour gagner le cœur d'Ondine.

— Je crains que ce ne soit bien difficile, ajouta-t-il, car elle paraît beaucoup aimer Bellegarde.

— Je le crains aussi, mais essayez.

— Oui, ventre-saint-gris ! j'essaierai, et dès demain je tente une déclaration.

Ondine et Bellegarde se trouvaient dans un bosquet près de l'endroit où ces mots étaient échangés, ils les entendirent. Bellegarde porta vivement la main à la garde de son épée.

— Pourquoi faut-il que ce soit le roi ! murmura-t-il.

— Soyez tranquille, Roger, dit Ondine avec un regard caressant, je l'attends de pied ferme.

III.

UNE FÊTE (1).

Le lendemain fut un jour de réjouissance au château de Cœuvres. Le marquis, voulant célébrer la présence du roi, avait fait inviter, la veille, toutes les nobles familles qui résidaient dans les castels à quatre lieues à la ronde. Les invités accoururent en foule à cet appel, et la fête fut des plus brillantes.

Situé au milieu d'un site enchanteur et sur

(1) Voyez la gravure anglaise.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



Page 46. — L'Écho des Feuilletons, n. 1. — Paris, 1848.

André no.

~~l'une des rives de l'Aisne qui s'élargissait comme la vallée ornée de lierre, de clématite et de chèvre-~~



Une des rives de l'Aisne qui s'élargissait comme un lac devant lui, le château de Cœuvres avait un aspect doux et gracieux. Son parc, qui s'étendait le long de la rivière, était semé d'arbres haut lancés, formant d'épals couverts que le soleil pénétrait avec peine. Le terrain, artistement accidenté, en variait l'agrément. Nulle part on n'eût trouvé de plus belle mousse, une herbe plus verte, une fraîcheur plus vivifiante. De jolis bateaux étaient amarrés d'ordinaire dans une petite crique naturelle au pied des bâtiments. Ondine les appelait sa flottille. Il y en avait un qu'elle conduisait toute seule et qui portait son mythologique surnom. Une grande file bien boisée et quelques monticules lointains fermaient l'horizon du château et lui prêtaient leur physionomie romantique.

Le marquis de Cœuvres fit faire à ses conviés une promenade sur l'Aisne. Les bateaux, chargés d'élégantes dames et de beaux cavaliers, glissèrent en tous sens sur la rivière, sous un ciel blanchâtre qui interceptait les rayons trop ardents. Dans l'un de ces bateaux étaient le marquis de Cœuvres, M^{me} de Villars, Ondine et le roi. Une barque remplie de musiciens suivait répandant une délicieuse harmonie. Bellegarde, placé dans un autre bateau, avait la mortification de voir son rival couronné s'entretenir assidûment avec la belle Ondine.

Vêtue avec plus de soin mais avec autant de simplicité que la veille, Ondine était saisissante comme une déesse. Ses yeux bleus réfléchissaient d'ineffables clartés; ses joues étaient plus fraîches qu'une rose de Bengale, et ses épaules orillaient pour ainsi dire d'un éclat satiné, écrasant la blancheur de neige de sa robe de crêpe. Henri IV la contemplait avec un enthousiasme à peine contenu. Il lui demanda de vouloir bien ramer un peu pour qu'il pût juger si elle était aussi bonne marinière qu'on le lui avait dit. Ondine, sans se faire prier, prit les rames et les manœuvra avec une grâce, une énergie, une précision vraiment étonnantes.

— Si j'avais une pareille batelière à mon service, s'écria le roi, je voudrais être toujours sur l'eau!

— Ce serait un peu fatigant pour moi, Sire, répartit Ondine en cédant les rames au marinier.

On débarqua bientôt devant une grotte artifi-

cielle ornée de lierre, de ciématite et de chèvre-feuille. Un goûter splendide y était servi. Après le goûter on se répandit dans le parc. Henri IV proposa à Ondine de s'asseoir sur un tertre gazonné au milieu d'un des plus jolis sites de cette habitation seigneuriale. Les dames et les seigneurs vinrent se ranger autour du roi, mais à une respectueuse distance. Bellegarde, singulièrement préoccupé, se mit à roder devant le tertre; il s'approcha même si près d'Ondine qu'il pouvait entendre ce que disait le roi. M^{me} de Villars remarqua son manège et, sous prétexte de causer avec lui, le prit par le bras et l'éloigna.

Henri IV, tout entier à ses pensées d'amour, n'avait point remarqué cet incident. Il s'efforçait, avec une loyauté fort peu édifiante, d'enlever à Bellegarde le cœur de la belle Ondine. Il lui déclara avec véhémence la passion qu'elle lui inspirait, mais il ne dut pas être enchanté de son succès. Ondine légèrement embarrassée garda le silence.

— Eh bien! reprit-il, ne me répondez-vous pas?

— Que vous répondrais-je, Sire, sinon que je regrette d'avoir bien involontairement éveillé..

— Ah! quelle froideur! interrompit le roi, vous aurais-je offensée dans l'expression de mes sentiments? Telle n'était certes pas mon intention.

— Vous ne m'avez point offensée, Sire, je ne dois sans doute qu'être flattée de l'attention que vous voulez bien m'accorder, mais...

— Mais?...

— Faut-il vous parler franchement?

— Ah! ventre-saint-gris! voilà une franchise dont j'ai peur à l'avance.

— Peur? vous avez pourtant, Sire, la réputation d'être très brave.

— Pas en amour, répliqua le roi en souriant: voyez, je tremble un peu devant vous.

— Rassurez-vous, je vous en prie, je ne suis pas très méchante.

— Je me rassure donc. Qu'alliez-vous me dire?

— Sire, j'allais vous apprendre que mon cœur ne m'appartient plus.

— Et vous dites que vous n'êtes pas méchante! s'écria le roi. Mais qu'importe! Je ne suis pas de ceux qui désespèrent facilement; et vous n'êtes pas de celles dont on estime si peu la conquête qu'on y renonce au premier obstacle.

— C'est là cependant ce que je vous supplie de faire.

— C'est là justement la seule prière de vous que je ne saurais exaucer.

— Vous n'y gagnerez rien, je vous en avertis.

— Je gagnerai du moins de vous aimer malgré votre rigueur. Non, reprit-il en s'animant, demandez-moi tout ce qu'il est possible de vous accorder et vous me trouverez empressé à vous satisfaire. Est-il une grâce que vous voulez ? Est-il un honneur, est-il une dignité que vous souhaitez pour les vôtres ? Vous ne pouvez rien désirer qui soit en ma puissance et que je ne vous accorde aussitôt. Vous avez le droit d'exiger, parlez !

— Votre générosité me touche, Sire, je n'attendais pas moins de votre royale munificence. Mais je ne saurais la mettre à l'épreuve, car je n'ai point un souhait à former.

— Pas un ?

— Pas un.

— Vous n'avez pas de rang à la cour. Ne seriez-vous pas heureuse d'en avoir un ?

— Je ne suis point ambitieuse.

— Il serait pourtant si facile d'ériger en duché-pairie le titre qui vous appartient. Vous seriez alors l'astre brillant qui ternirait l'éclat des plus belles constellations de notre ciel.

— Charmante métaphore ! Mais à quoi bon, Sire : le bonheur est dans l'obscurité. Cette douce campagne et mon batelet, voilà ce qu'il me faut pour être heureuse.

— Vive Dieu ! il est des êtres prédestinés à la gloire ! des êtres qui sont trop beaux pour une médiocre condition !

— Cette médiocre condition est peut-être la plus solide, et c'est, vous en conviendrez, une gloire peu honorable que celle que vous me laissez entrevoir.

— Qui sait ? l'avenir cache bien des mystères, et une duchesse....

— Que voulez-vous dire ?

— Pourrait bien devenir plus tard...

— Achevez.

Henri IV ajouta un mot en baissant la voix. Ondine devint pourpre, une émotion singulière l'agita intérieurement. Elle fut quelques secondes sans pouvoir la dominer. Après quoi elle partit d'un éclat de rire qui attira sur elle tous les regards.

— En vérité, vous m'avez fait peur, Sire, dit-elle, je m'attendais si peu à votre... plaisanterie.

— Ce n'est point une plaisanterie.

— Pardonnez-moi, et sauf le respect que je vous dois, c'en est une de fort mauvais goût.

— De quelque goût que vous trouviez cette parole, ma belle enfant, reprit le roi d'un ton vraiment pénétré, elle est du moins l'expression d'une espérance sincère.

A mesure qu'Henri IV parlait, il sentait son cœur se remplir d'un sentiment intense et puissant qu'il ne connaissait point encore. Il comprit vaguement que les mille amours, qu'il avait comptés jusque là, n'étaient que de frivoles caprices auprès de la sérieuse passion qu'Ondine faisait germer en lui. Tout, dans cette jeune fille, qui avait la luxuriante apparence d'une femme, unie à la délicate fraîcheur d'un enfant, ainsi que Bellegarde l'avait si bien dit, le charmait indiciblement. Son esprit fin et gracieux, son caractère noble et désintéressé, et jusqu'au son de sa voix, qui était une musique, lui allaient à l'âme. Sans doute aussi le penchant qu'Ondine se sentait pour Bellegarde et la froide politesse qu'elle témoignait à son royal amoureux contribuaient un peu, par la piquante nouveauté de l'obstacle, à fortifier l'inclination de ce dernier. Quoi qu'il en fût, c'était poussé par l'ardeur de sa passion qu'Henri IV avait laissé échapper le mot mystérieux qui avait troublé dans ses profondeurs l'âme de la jeune fille d'ailleurs si modeste et si tranquille. La nature humaine a toujours des fibres accessibles à la vanité.

— Permettez-moi d'espérer, dit le roi après avoir de cent façons déclaré ce qu'il éprouvait.

— N'espérez rien, Sire, mais oubliez-moi, ce sera facile.

— Aussi facile, vrai Dieu ! que d'oublier que je suis roi de France comme descendant de la branche aînée au vingt-deuxième degré !

— La guerre que vous faites aux ligueurs, les devoirs de souverain que vous avez à remplir, m'auront bien vite effacée de votre esprit.

— Jamais, je vous le jure ! lui dit le roi avec passion, en saisissant une de ses mains qu'il porta étourdiment à ses lèvres.

Ondine rougit et lança à Henri IV un regard plein de reproches. Bientôt elle se leva et, saluant froidement le roi, elle le quitta.

Profitant alors d'un moment de liberté, Ondine s'approcha de Bellegarde qui venait de quitter M^{me} de Villars et se tenait, rêveur, appuyé contre un arbre.

— A quoi pensez-vous là ? lui dit-elle.

Bellegarde la regarda avec un mélancolique sourire.

— Je ne sais, mais je crois que je suis triste.

— Et pourquoi le seriez-vous ?

— Peut-être parce que je vous ai vue gaie..... je suis si original.

— Le fait est que j'ai ri de bon cœur.

— Le roi était-il si spirituel ?

— Très spirituel, en vérité.

— Que vous a-t-il donc dit ?

— Devinez.

— Je ne devine pas.

— Eh bien !

— Eh bien ?

— Il m'a dit que je deviendrais.....

— Quoi ?

— Reine !

— Reine ?

— En vérité.

— A condition, reprit Bellegarde avec ironie que vous seriez d'abord sa maîtresse ?

— Sans doute.

— Que lui avez-vous vu répondre ?

— Rien.

— Rien ? c'est presque consentir, dit Bellegarde en fronçant le sourcil.

— Jaloux ! je lui ai déclaré nettement qu'il ne devait concevoir aucune espérance.

— A-t-il paru rebuté ?

— Pas le moins du monde.

— Il persévéra, je le connais..... Ah pourquoi faut-il que votre père refuse de nous unir, sous prétexte que ma position n'est pas encore assez brillante !

— Parlez à ma sœur Juliette ; dites-lui d'intercéder pour vous.

— Hélas ! M^{me} de Villars a deviné la passion soudaine du roi, et quelques mots échangés avec elle m'ont suffi pour reconnaître qu'elle est déjà dans l'intérêt d'Henri IV.

— Eh bien ! attendons et comptez sur moi, Roger, dit la jeune fille d'une voix charmante.

Ondine s'enfuit alors comme une biche.

Au même instant Bellegarde entendit deux voix

qui chantaient à l'unisson ce quatrain de François I^{er} :

Souvent femme varie,
 Bien fol est qui s'y fie.
 Une femme souvent
 N'est qu'une plume au vent.

Il aperçut d'Aubigné et Marcillac qui se dirigeaient de son côté. Il ne les aimait pas et s'en alla pour les éviter.

Vers le soir Henri IV quitta à regret le château de Cœuvres en se promettant d'y revenir le plus tôt possible. Bellegarde comptait rester quelques jours encore chez le marquis, mais son puissant rival ne l'entendait pas ainsi.

— Nous avons besoin de vous, Bellegarde, dit-il ; ventre-saint-gris ! nous n'avons pas de trop de tous nos féaux serviteurs autour de nous. Faites donc vos adieux, et montez à cheval.

Bellegarde se vit ainsi contraint de suivre la royale cavalcade.

— Mort-Dieu ! grommelait-il, j'ai bien envie de me faire ligueur !..

IV.

DEUX LETTRES ET UNE RÉPONSE.

Un matin, Ondine se promenait sur la rivière dans son batelet. Elle ramait elle-même, suivant sa pittoresque habitude. Les rames étaient si légères, le courant était si mol qu'elle n'avait besoin de faire aucun effort. Son visage était pensif, elle songeait en ramant. A quoi songeait-elle ? à ses amours, sans doute ; mais Bellegarde était-il la seule pensée qui la préoccupât en ce moment ? A voir parfois se froncer ses sourcils admirablement arqués, il était facile de soupçonner qu'un combat plus ou moins grave se livrait dans son esprit. De quelle nature était ce combat ? Il ne faut pas avoir fait une profonde esthétique de l'âme humaine pour le deviner.

Si bien organisée que soit une femme, la tendresse et la vanité entrent toujours à divers degrés d'alliage dans la composition de sa nature morale. L'un de ces deux éléments, suivant la combinaison du hasard et des circonstances, est destiné à l'emporter sur l'autre. Il arrive toutefois qu'ils s'équilibrent, mais rarement. Le plus souvent la vanité l'emporte, car la femme, surtout dans les hautes sphères sociales aime à faire parler de soi, aime à briller. C'est en cela d'ailleurs qu'elle ressemble le plus à l'homme.

Ondine, elle, véritable organisation d'élite à cet égard, était plus tendre que vaine ; mais elle recélait un principe funeste qui devait paralyser ses meilleurs penchants : elle était faible. Son esprit ouvert à toutes les suggestions extérieures était facilement dominé. M^{me} de Villars, surtout, caractère froid, énergique et positif, exerçait sur elle un empire très grand. Avec une éloquence d'une souplesse habile, et dont elle savait dissimuler le cynisme, elle parvenait souvent à faire partager à sa jeune sœur ses sentiments et ses opinions. Cette fois elle n'avait pas manqué de peindre, dans toute leur séduction, les avantages que leur famille pourrait retirer de l'affection que le roi lui témoignait. Maintes fois, depuis huit jours, M^{me} de Villars avait vivement appuyé sur ce point ; et bien qu'elle n'eût point convaincu Ondine, elle avait cependant réussi à la familiariser avec une idée que, sans une tenace instigation, celle-ci n'eût certainement pas conçue.

Le combat auquel son esprit était en proie et qui, tandis qu'elle ramait, se réfléchissait sur son visage, était donc déterminé par deux pensées hostiles : l'amour et le calcul. L'amour était le plus fort, mais le calcul, qui procède de la vanité, faisait de rapides progrès. Ondine se répétait les raisonnements de sa sœur et si elle ne les acceptait point encore, du moins cherchait-elle, un peu à l'insu d'elle-même, à se les persuader.

De retour de sa promenade sur l'eau, et comme elle amarrait son bateau, un messenger lui présentait une lettre.

— On m'a recommandé de ne la donner qu'à vous, dit-il.

Il se retira.

A peine Ondine avait-elle fait quelques pas pour aller lire cette lettre dans le parc, qu'un autre messenger se présente et lui remet une seconde lettre.

— J'ai ordre, dit-il, de ne la remettre qu'entre vos mains.

Il s'en alla.

Ondine décacheta les deux lettres et lut ce qui suit :

» Mademoiselle,

« Depuis que je vous ai vue je n'ai cessé de penser à vous. Vous voir est devenu pour moi une nécessité si vive que je ne saurais attendre plus longtemps. Je compte donc, malgré les hos-

« tilités qui viennent de reprendre de plus belle, « être ce soir vers huit heures au château de Co- « vres, mais *incognito*. Je pénétrerai par l'extré- « mité du parc, où je vous supplie de vouloir bien « vous rendre; notre entrevue sera d'autant plus « assurée que votre père, sur un ordre que je lui « ai expédié, a dû partir ce matin pour Solmons « où il restera jusqu'à demain.

« A ce soir donc, bel ange.

« A vous de cœur.

« HENRI »

L'autre lettre était ainsi conçue :

« Chère Ondine,

« Si j'avais les ailes de l'oiseau, avec quelle joie « j'eusse fait déjà cent fois le trajet de Mantès à « Cœuvres ! Mais, hélas ! il ne m'est pas donné « de voler, et je me suis vu réduit, jusqu'à ce jour, « à la triste nécessité d'attendre une occasion fa- « vorable pour vous aller voir. Cette occasion, « Dieu merci ! est enfin arrivée ; et ce soir je m'é- « lance vers vous au galop de mon cheval. Comme « je n'aurai que peu d'instant à rester près de « vous, je désire vous voir sans témoin pour me « mettre à vos genoux et vous répéter combien « je vous aime. Soyez donc vers huit heures au « bout du parc où je franchirai la haie d'églantine.

« A bientôt, mes belles amours,

« ROGER »

Ondine relut ces deux lettres et se prit à rire aux éclats.

— Mon Dieu ! dit quelqu'un derrière elle, d'où te vient cette bruyante gaité ?

La jeune fille se retourna et vit M^{me} de Villars.

— Oh ! dit-elle en riant toujours, une chose étonnante, ma chère Juliette !

— Quoi donc ?

— Tiens, lis ces deux lettres, et juge toi-même.

La marquise parcourut les deux missives amoureuses.

— On dirait vraiment qu'ils se sont entendus ensemble, dit-elle.

— Me vois-tu rencontrant dans le parc Roger et le roi !

— La singulière figure ils feraient tous les deux !

— Tu peux bien dire ; « tous les trois, » Car en vérité je ne serais pas beaucoup plus à l'aise qu'eux, je suppose.

— Ah ça ! que vas-tu faire ?

— Moi, je n'en sais rien.... ne pouvaient-ils, au lieu d'y mettre tant de mystère, se présenter par la porte du château? que signifie cette manière d'escalader la haie du parc? l'un ne me recherche-t-il pas en mariage? et l'autre n'est-il pas le roi? Un roi.....

— Ne compromets jamais, acheva la marquise avec un sourire machiavélique. Que veux-tu, ma chère Ondine? les hommes aiment ces façons d'agir; ils s'imaginent qu'ils en avancent bien plus vite dans leurs affaires.

— Quelle folie!

— Ne sommes-nous pas tous un peu fous en ce bas monde? toi toute la première.

— Comment cela?

— Eh! oui, continua M^{me} de Villars, il faut que tu sois folle pour aimer ce Bellegarde.

— Il est si joli homme, Juliette!

— Un petit gentillâtre.

— Il a tant d'esprit!

— Et si peu de fortune.

— Relis sa lettre : qu'elle est bien tournée!

— A ta place je lui tournerais une réponse moins jolie mais plus raisonnable.

— Eh! que lui écrirais-tu?

— Deux mots :

« Monsieur,

« Je regrette de ne pouvoir répondre plus long-temps à l'honneur de votre amitié, mais, mon père refusant positivement de me donner à vous, parce que votre position ne répond point à ses exigences, je me vois dans l'obligation de vous oublier. Veuillez donc avoir l'obligeance de m'éviter comme je chercherai à vous éviter désormais. Adieu. »

— Tu lui écrirais cela?

— Sans hésiter.

— Mais cette lettre, repartit Ondine avec finesse, ne serait pas l'expression de tes sentiments, si tu étais à ma place.

— Qu'importe, elle serait conforme à la raison; car enfin qu'espères-tu? Epouser Bellegarde? mon père y consentira d'autant moins maintenant qu'il a jeté les yeux, — je le sais positivement, — sur un gentilhomme picard auquel tu plais beaucoup.

— Le baron Damerval de Liancourt?

— Lui-même.

— Mais il est horriblement laid!

— Il est énormément riche.

Ondine fit une grimace très significative.

— Je comprends ta répugnance pour cet homme, reprit la marquise. Aussi n'ai-je pas l'intention de t'engager à ce mariage. Sur ce point fais à ta guise. Mais, pour Dieu! ne laisse pas échapper la fortune qui se présente, sinon dans ton intérêt, je te le répète, du moins dans l'intérêt des tiens. Ne serais-tu pas heureuse, continua-t-elle avec une incisive accentuation, d'être la cause de leur élévation, d'ouvrir pour eux la main royale qui dispense les honneurs et les titres? ne serais-tu pas heureuse de t'attirer leur reconnaissance et de recevoir leurs actions de grâces. La puissance qui permet de protéger ses alliés, ses amis, n'est-elle pas le plus enviable de tous les biens?

— Elle est souvent de courte durée, Juliette, dit Ondine en hochant la tête d'un air rêveur. Ne connais-tu pas l'histoire des amours du roi?

— Qui ne la connaît pas? reprit l'adroite marquise. Mais il faut le dire, le roi n'est plus jeune. Cette inconstance qui était un des points distinctifs de son caractère disparaît avec les années; son cœur, me disait-il, a besoin de se reposer dans une affection sincère et solide. Et vraiment je le crois, et je demeure convaincue que, avec la jeunesse, ta beauté, ton esprit, tu parviendrais facilement à fixer cette mobilité qui t'effraie. Il ajoutait, bien entendu, que son intention formelle était.....

— Oh! je devine! interrompit la jeune fille de plus en plus sérieuse.

— De faire asseoir, continua solennellement la marquise, près de lui, sur le trône, l'objet de ses affections dernières.

— Il me l'a dit aussi, reprit Ondine soucieuse. Mais Marguerite de Valois?.....

— Mais le Saint-Père?... répliqua la marquise avec un sourire satanique; Clément VIII n'a-t-il pas le divin privilège de dissoudre les mariages?

Ondine garda le silence, elle était visiblement émue.

— Allons, ma chère Ondine, continua la marquise, profitant de l'ébranlement que ses paroles communiquaient à l'âme de sa jeune sœur, fais un effort énergique, et romps une liaison qui ne peut qu'être préjudiciable à ta famille et à toi-même. Écris à Bellegarde ce que je formulais tout à l'heure. Le roi te saura un gré infini de ce courageux sacrifice. C'est moi qui me charge de remettre ce mot d'écrit.

- Non, c'est impossible!
- Cette abnégation est un devoir, ma sœur.
- Je n'ai pas la force.....
- Je te soutiendrai, moi, puisque tu es si faible, je dicterai, tu écriras.
- Mais tu veux donc me briser le cœur!
- Je veux te faire monter le premier degré du trône.
- Pauvre Roger!
- Sois tranquille! il n'en mourra pas!

M^{me} de Villars se dirigea alors vers le château en entraînant Ondine. Elles entrèrent dans un cabinet. La marquise fit asseoir sa sœur devant une table et lui dit d'écrire sous sa dictée. Ondine refusa d'abord; mais M^{me} de Villars y mit tant d'instances, elle fit si bien résonner à nouveau toute l'artillerie de son éloquence funeste, que la faible Ondine ne put résister davantage et se rendit à discrétion. La lettre qu'elle écrivit à Bellegarde fut à peu près celle que la marquise avait déjà improvisée de vive voix.

— Eh! que vas-tu faire de cette lettre? demanda Ondine dont les yeux se remplirent de larmes.

- La remettre ce soir à son adresse.
- Que tu es cruelle, Juliette!
- Que tu es enfant, Ondine!

V.

RENCONTRE.

Le soir, vers huit heures, Bellegarde arrivait au galop à l'une des extrémités extérieures du parc de Cœuvres. Il mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre. A peine avait-il fait quelques pas en se dirigeant vers la haie d'églantine qui, en cet endroit, clôturait le parc, qu'il vit venir de son côté un paysan portant un sac sur le dos. Pour donner au paysan le temps de s'éloigner, il se prit à essuyer avec son mouchoir la sueur dont son cheval était couvert. Mais le paysan s'arrêta à quinze ou vingt pas de lui, jeta son sac à terre et, sans s'apercevoir qu'il était remarqué, se mit en devoir d'escalader la haie.

— Vive Dieu! s'écria Bellegarde! vous aimez furieusement les exercices gymnastiques, mon bonhomme!

Le paysan s'arrêta court, et dirigea son regard sur celui qui l'interpellait de la sorte.

— Vous ici, M. Bellegarde! dit-il d'un air surpris et mécontent. Ventre-saint-gris! je ne m'attendais pas à vous rencontrer dans cet endroit.

— Ni moi non plus, Sire, répondit Bellegarde en reconnaissant Henri IV.

— Pourquoi avez-vous quitté Mantes sans ma permission? reprit le roi en s'animant.

— N'ayant aucun service à faire, Sire, j'ai cru pouvoir m'absenter quelques heures.

— Vous ne le deviez pas, monsieur, répliqua Henri IV avec humeur. Vrai Dieu! vous savez bien que la guerre a repris avec plus de vigueur que jamais; chacun doit être à son poste.

— Sire!... murmura Bellegarde avec un sourire railleur.

— Je vous comprends, monsieur;... mais je suis le roi et ne demande conseil qu'à moi-même.

— Vous vous devez à vos sujets, Sire, dit Bellegarde avec fermeté, et c'est une grande imprudence à vous d'être venu à Cœuvres, car deux garnisons ennemies bordent, à trois lieues d'ici, la forêt par laquelle vous avez dû passer.

— Voilà pourquoi j'ai ce déguisement... Mais il s'agit bien de cela! reprit le roi d'un air irrité, veuillez me répondre, monsieur: Pourquoi êtes-vous ici?

— Pour voir ma fiancée, Sire.

— Votre fiancée! votre fiancée! elle ne l'est pas, monsieur, elle ne le sera jamais.

— Je ne vous comprends pas, dit Bellegarde qui ne put empêcher le rouge de la colère de lui monter au visage.

— Vous allez comprendre: j'aime cette jeune fille et, ventre-saint-gris! je la disputerai.

— Et moi, Sire, dit Bellegarde en se croisant les bras sur la poitrine comme pour empêcher sa colère d'éclater, je ne vous la céderai pas.

— Vous êtes hardi, monsieur!

— Je pense, Sire, que tous les hommes sont égaux devant l'amour, et je maintiens mon droit sur le cœur d'Ondine, comme vous le vôtre sur la couronne de France.

— Eh bien! soit, nous sommes rivaux. Vous défendez un droit, moi je l'attaque.

En disant ces mots, il tira de dessous sa blouse de paysan une paire de pistolets, et la présentait à Bellegarde:

— Choisissez, dit-il froidement.

— Vous voulez plaisanter, Sire?

— Nullement.

— Le roi de France se batte en duel avec un de ses sujets!

— Et, pourquoi pas? corbleu! ne sommes-

vous pas tous égaux devant l'amour? c'est votre avis, c'est aussi le mien.

— Je refuse, Sire. J'aimerais mieux...

— M'abandonner le cœur de votre belle?

— Oui, Sire... c'est-à-dire : non... Mais enfin... Vrai Dieu! vous me bouleversez la tête!

Bellegarde regardait, avec une terrible envie d'en saisir un, les pistolets que lui présentait toujours le roi.

— Voyons! décidez-vous! s'écria Henri IV.

— Je suis tout décidé, répondit Bellegarde en faisant un effort... je ne veux pas apprécier ici jusqu'à quel point, reprit-il, il est bien à vous, mon roi, de venir sur les brisées d'un homme qui, dans toute la naïveté de son cœur, vous a fait la confiance de ses amours.

— Et qui a pris soin de me faire sentir que Marie de Beauvilliers ne les valait pas; imprudent!

— Pure plaisanterie, je vous jure.

— Plaisanterie ou non, vous aviez parfaitement raison. Aussi suis-je maintenant l'homme le plus amoureux de la terre. Que voulez-vous?

— Eh bien! je vais vous proposer une chose?

— Laquelle?

— Prenons pour arbitre dans ce débat la personne même qui en est l'objet.

— Parbleu! dit Henri IV en souriant, vous me la baillez belle! je sais bien que vous êtes plus avancé que moi: je ne l'ai encore vue qu'une fois.

— Fixons alors une époque après laquelle celui qu'elle congédiera devra positivement renoncer à toute prétention.

— Allons, j'accepte la convention.

— Je jure de la respecter fidèlement, Sire.

— Je le jure aussi.

— Maintenant quel laps de temps déterminons nous?

Ils gardèrent un moment le silence.

— Le temps de lire cette lettre, dit une voix de femme de l'autre côté de la haie.

Les deux interlocuteurs jetèrent les yeux dans le parc et virent M^{me} de Villars qui tendait un papier. Bellegarde le prit, il était à son adresse. À la suscription, Bellegarde reconnut l'écriture. Lorsqu'il eut pris connaissance du contenu, il devint pâle et tremblant. Ne pouvant en croire ses yeux, il relut attentivement la lettre: c'était un congé en bonne et due forme.

— Qu'avez-vous donc Bellegarde? lui demanda le roi; vous êtes tout ému.

— Sire, répondit-il d'un ton profondément amer, j'ai déjà perdu la partie: l'humble amour du pauvre gentilhomme est éclipsé par l'éclat de votre amour royal.

— Comment cela?

— Lisez.

Bellegarde tendit la lettre.

— Ah! je n'aurais jamais cru, reprit-il en dévorant des larmes, qu'on pût changer si vite!

À ces mots il sauta sur son cheval et repartit aussitôt.

Comme il s'éloignait au galop, une voix altérée le rappela, c'était la voix d'Ondine.

— Roger! Roger!

Mais le bruit des sabots du cheval et l'obstacle d'un vent contraire empêchèrent le cavalier d'entendre.

— Je vous en prie, dit Henri IV en escaladant la haie et en tombant aux pieds de la jeune fille, ne pensez plus à lui!

Ondine regarda d'un air stupéfait le paysan agenouillé devant elle. Henri IV n'était pas beau, moins encore dans ce rustique costume que jamais. Elle fit un mouvement dont l'interprétation ne pouvait rien avoir de flatteur.

— Oh! que vous êtes laid ainsi! s'écria-t-elle, je ne peux pas vous regarder.

Et elle s'éloigna en pleurant.

VI.

UN DISTIQUE ET UN MAUSOLÉE.

Henri IV ne se rebuta pas des froideurs de la belle Ondine. Il avait assez d'expérience pour savoir patiemment supporter un dédain de femme. M^{me} de Villars, d'ailleurs, l'encourageait dans sa passion. Poussée même par son intérêt à le servir, elle alla jusqu'à intercepter une lettre que sa jeune sœur adressait à Bellegarde pour rétracter le contenu de la première.

Bellegarde, le cœur horriblement ulcéré et ne sachant que faire pour s'étourdir, commença par se battre avec d'Aubigné et Marcillac qui lui adressèrent quelques mots mal sonnants. Il tua l'un et blessa l'autre grièvement. Puis, ne trouvant pas que la distraction du duel fût assez efficace, il résolut de s'éloigner des lieux qui lui parlaient si souvent de celle qu'il aimait toujours. En conséquence, il demanda au roi la permis-

sion d'aller servir en Provence sous les ordres de Lesdiguières qui combattait le duc de Savoie. Henri IV sourit de l'orgueilleuse et maladroite fierté du jeune homme qui abandonnait ainsi la partie, et s'empressa de lui octroyer sa permission.

Ondine apprit bientôt ce départ, elle en fut vivement affectée. Mais son âme n'avait pas l'énergie d'une constance soutenue. Aussi, insensiblement, se laissa-t-elle prendre de ce vague oubli de l'absent au milieu duquel le cœur se berce et s'endort, laissant un libre accès à tous les projets, à tous les événements. On l'a dit depuis longtemps : l'amour est un bénéfice sujet à résidence. Henri IV accabla le marquis de Cœuvres et sa famille de dignités et d'honneurs, et de la sorte il finit par s'attirer la reconnaissance d'Ondine. La reconnaissance d'une femme pour un homme est une avenue qui mène loin. Elle conduisit Ondine à devenir la maîtresse d'Henri IV, après qu'elle se fut préalablement mariée, pour la forme, au baron Damerval de Liancourt. Bientôt après elle eut un rang à la cour où elle régna en souveraine.

Quand elle revit Bellegarde quelque temps après, elle sentit ce premier amour de sa jeunesse, ce seul amour de sa vie peut-être, lui revenir au cœur. Bellegarde, lui aussi, éprouva une secousse profonde. Ils ne tardèrent pas à remarquer que des changements s'étaient opérés en eux. Bellegarde surtout avait pris des allures graves et posées.

— Ah ! monsieur de Bellegarde, dit-elle avec un sourire mélancolique, que votre caractère paraît sérieux maintenant ! Vous autrefois si moqueur, si gai, si rieur...

— Les années nous modifient toujours un peu, répondit-il sur le même ton. L'expérience ne donne-t-elle pas plus de gravité au cœur, plus de maturité à l'esprit ?

— Il y a si peu d'années encore d'écoulées.

— Assez pour m'avoir permis de beaucoup réfléchir et de beaucoup apprendre.

— Avez-vous appris à être heureux, au moins ? c'est la meilleure des sciences et la plus difficile aussi.

— Je ne possède pas encore celle-là... Oserai-je vous demander si vous l'avez acquise ?

Elle hochait doucement la tête.

— L'éclat ne fait pas le bonheur, dit-elle ; j'étais

si contente à Cœuvres avec mes enfantillages et mon batelet. J'y vais bien encore quelquefois, mais si rarement !

— Heureux temps ! heureux temps, en effet ? dit Bellegarde d'une voix légèrement altérée... C'est pourtant moi qui suis cause qu'il s'est enfui à jamais, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Eh ! comment, monsieur de Bellegarde ?

— C'est qu'alors j'étais un maladroit et un étourdi ; c'est qu'alors je ne savais pas ce que je sais aujourd'hui, ce que recommande un grand poète qui m'a fourni désormais ma devise d'amour.

— Que recommande donc ce grand poète ?

— C'est un précepte latin.

— Un précepte latin ? voilà qui est un peu grave et savant. C'est égal, dites toujours. Je sais un peu l'italien, je comprendrai peut-être.

— Vous le voulez ?

— Je vous écoute.

— Voyons donc si vous comprendrez.

« Hai mihi non tantum est, quod ames, laudare sodali ;

« Quam tibi laudanti credidit, ipse ambit. »

— Eh bien ! comprenez-vous ? reprit Bellegarde.

— Un peu... très-peu... Expliquez-moi cela

— Cela veut dire : « Hélas ! il est imprudent de vanter à un ami l'objet de son amour ; s'il croit à tes éloges, il devient ton rival. »

— Votre poète a bien raison, dit la jeune femme. Comment le nommez-vous ?

— Ovide... Mais Ovide n'a pas su compléter ce précepte. Aussi ai-je ajouté deux mots au-dessous du distique.

— Lesquels ?

— *Præsertim regi !*

— Qui signifient ?

— Surtout à un roi !..

Il y eut un moment de silence après lequel Ondine, qui ne s'appelait plus Ondine, car elle avait repris son vrai nom, changea la conversation.

Depuis qu'elle n'était plus la noble batelière de l'Aisne et qu'elle voguait sur l'océan de la cour, elle avait perdu son surnom et sa gâté. Faible et bonne, elle n'avait d'autre ambition que celle qu'on lui suggérait, mais cette ambition factice fit sa perte.

Le roi lui avait formellement promis de la faire reine ; elle avait déjà les honneurs attachés à ce

titre. Mais Henri IV, toujours épris d'elle, voulait tenir sa promesse tout entière. Deux mariages entravaient sa résolution : il fit dissoudre l'un pour cause d'impuissance du côté du mari, du côté de Damerval qui avait eu quatorze enfants d'une première femme, et poursuivre avec activité les négociations de son divorce avec Marguerite de Valois.

Mais on ne franchit pas facilement les degrés du trône, quand on n'appartient pas à une caste royale.

Ser le point de ceindre la couronne, la maîtresse d'Henri IV mourut empoisonnée dans une fête chez le riche financier Zamet.

Ainsi, sur l'âpre chemin de l'ambition qu'elle suivait contre son cœur, elle avait d'abord perdu le repos : elle y perdait encore la vie.

Henri IV l'avait beaucoup aimée, et il en porta le deuil comme d'une princesse du sang ; mais il l'oublia bientôt dans l'intimité d'Henriette de Balzac d'Entragues, puis de Marguerite de Montmorency, ses deux dernières maîtresses.

Une seule personne resta fidèle à son souvenir : ce fut Bellegarde. Il acheta le château de Cœuvres qui se trouvait à vendre, et fit élever dans le parc, au bord de l'eau, un mausolée sur lequel on lisait ce seul nom déjà oublié :

ONDINE.

ONDINE n'était autre que Gabrielle d'Estrées, fille d'Antoine d'Estrées, marquis de Cœuvres.

ETIENNE EXAULT.

(La Réforme.)

Hommage à Casimir Delavigne.

Maintenant la terre du deuil
Couvre la dépouille modeste
De celui qui fut notre orgueil.
A notre douleur il ne reste
Qu'un souvenir et qu'un cercueil !

Brûlant soleil de l'Italie,
Toi qu'il allait chercher, toi qu'il chantait si bien,
Pour raffermir sa vigueur affaiblie,
O soleil, tu ne pouvais rien !

Si quelque lieu sur terre eût pu calmer la flamme
Qui dévorait ce corps trop faible pour son âme,
C'était le sol natal ! Peut-être qu'au retour
Le parfum de ses bois, de sa brise attiédie
Eût encor réveillé sa vigueur engourdie ;

Et de toi, verte Normandie,
Pour la seconde fois il eût reçu le jour !

Vallon de Pressagny, champs fleuris par la Seine,
Coteaux qu'il préférerait, que ne l'accueilliez-vous ?

Hélas ! sa chère Madeleine,
Ces lieux si beaux, ces lieux si doux,

Ils n'étaient plus à lui ! — La pelouse fleurie,
Le parc baigné des eaux, la maison, le verger,
Tout ce qui fut jadis sa retraite chérie,
L'auraient pu méconnaître ainsi qu'un étranger !

Mais vous que sa bonté, sa tendre bienfaisance
Soulagea tant de fois, vous, pauvres d'alentour,
Vous l'eussiez accueilli ; les chagrins de l'absence
Ne vous l'auraient pas fait dédaigner au retour.

Tu l'aurais reconnu, passagère hirondelle,
Toi qui, tous les étés, saluant son séjour,
Revenais habiter la persienne fidèle,
Qu'il n'osait pas ouvrir à la saison nouvelle :
De peur de troubler ton amour !

Mais il était trop tard... Rive de sa naissance,
Toi son bonheur, son espérance,
Neustrie, où tant de fois il vit les fleurs s'ouvrir,
Ta vue eût un moment ranimé sa faiblesse,
Sans prolonger d'un jour sa précoce vieillesse.—
Delavigne devait mourir !

Et comme une harpe sonore,
Échappant tout à coup à d'inhabiles doigts,
Tombe, se brise et vibre encore...
Il tomba, le Poète, et sa mourante voix
Chantait encor, chantait pour la dernière fois !

C'étaient de longs fragments d'une œuvre commencée,
Qui déjà palpait au fond de sa pensée,
Mais qui n'existait qu'en lui seul,
Et qui s'est avec lui glacée
Dans les plis muets du linceul !

Ainsi la fleur, cueillie avant d'être formée,
Tombe et meurt inconnue aux pieds du moissonneur,
Emportant avec elle, en son urne fermée,
Les suaves parfums qui dormaient dans son cœur.

PROSPER BLANCHERAIN.



Les deux Négociants.

C'ÉTAIT le 20 janvier 1795. Les Français venaient de faire leur entrée dans Amsterdam; les fusils étaient encore rangés en faisceaux sur les places, et les soldats groupés autour de leurs armes, attendaient avec patience que l'on pourvût à leurs besoins et à leurs logements.

Malgré la rigueur de la saison, les habitants étaient tous sortis de leurs demeures et descendus dans les rues pour admirer cette armée de libérateurs. Le plus grand enthousiasme régnait dans la ville, et, dès le commencement de la nuit, d'innombrables lumières avaient été déposées sur les balcons en signe de réjouissance.

Cependant, à l'extrémité du port, du côté de l'amirauté, s'élevait une petite maison dont l'aspect sombre et silencieux contrastait avec l'extérieur des maisons voisines. Une cour étroite, mais entretenue avec soin et fermée, du côté de la rue, par un mur et par une porte cochère, précédait l'entrée de cette demeure. C'était l'habitation de maître Woerden.

Maître Woerden était un riche négociant hol-

landais. Exclusivement préoccupé de ses affaires commerciales, il était resté tout à fait indifférent aux événements politiques qui se passaient alors dans son pays; d'un autre côté, il comprenait trop bien l'économie domestique pour faire participer ses croisées au luxe d'éclairage que ses compatriotes avaient cru devoir déployer.

A l'heure dont nous parlons, maître Woerden était donc assis tranquillement dans un vaste fauteuil garni de coussins, devant une large cheminée au fond de laquelle brûlaient lentement quelques rares morceaux de houille. Sa longue pelisse fourrée était croisée avec soin sur sa poitrine, et sa casquette de loutre enfoncée fort avant sur son front déjà dégarni de ses cheveux blancs.

Sur une table, près de lui, se trouvait une petite lampe en cuivre fort luisante, un grand pot de bière et une pipe de terre blanche, encore vierge des lèvres du fumeur. A l'angle de la cheminée était accroupie une vieille servante, dont l'embonpoint révélait l'origine flamande, et qui s'occupait, dans un respectueux silence, à repousser dans le foyer les petits fragments de charbon qui tombaient sur le parquet.

Tout-à-coup, le bruit d'une clochette se fit entendre. A ce bruit, la servante se releva vivement.

— Qui peut sonner à cette heure? dit le vieux commerçant. Allez ouvrir.

La servante sortit, et quelques instants après, un grand jeune homme entra dans l'appartement. Il jeta son manteau sur un meuble, et, s'étant approché du vieillard :

— Bonjour, père, lui dit-il.

— Comment! c'est vous, Guillaume? Je ne vous attendais pas sitôt.

— J'ai cependant quitté Broek ce matin; mais les routes sont tellement encombrées de troupes et de fugitifs, que nous sommes restés toute la journée en voyage.

— Eh bien! avez-vous vu Van Elburg?

Le jeune homme but un verre de bière, et s'assit, lui aussi, devant le feu.

— Oui, mon père, maître Van Elburg consent toujours à mon mariage; mais il persiste à ne vouloir donner que quatre mille ducats pour dot à sa fille.

— Ah! s'écria Woerden, en fronçant ses gros sourcils blancs; eh bien! il gardera sa fille et sa dot.

— Oh!.. mon père!

— Taisez-vous, Guillaume; à votre âge on sacrifie tout à son amour, et l'on dédaigne la fortune; mais l'amour passe, voyez-vous, et l'argent reste!

— Mais, mon père, M. Van Elburg est un des plus riches négociants de la Hollande, et ce qu'il ne veut pas donner durant sa vie, il faudra bien qu'il le laisse après sa mort.

— Eh! parbleu! répondit maître Woerden en se découvrant, je ne suis peut-être pas riche, moi aussi? Écoutez, mon fils: vous allez bientôt me succéder dans mon négoce; rappelez-vous bien les deux principes que je vais vous enseigner: jamais il ne faut donner plus qu'on ne reçoit, ni faire des affaires pour le seul profit des autres. Avec cela on réussit toujours dans le commerce, et par conséquent dans le mariage.

— Mais...

— Maintenant, mon fils, n'en parlons plus.

Guillaume connaissait trop l'entêtement et l'absolutisme de son père pour insister davantage; néanmoins, il ne put dissimuler si bien sa mauvaise humeur qu'il n'en parût quelques

indices sur son visage. Le vieillard n'y prit pas garde; il chargea tranquillement sa pipe et l'alluma.

Cependant, pour la seconde fois, la clochette venait de se faire entendre, presque aussitôt on entendit les pas d'un cheval dans la cour, et les chiens se mirent à aboyer avec force.

— Ah! ah! dit maître Woerden; au bruit que font les chiens, je présume que c'est quelque étranger qui nous arrive; Guillaume, voyez cela.

Le jeune homme s'approcha de la croisée.

— Père, c'est un cavalier de la milice!

— Un cavalier de la milice?.. Que me veut-on?

A ce moment, la servante entra, et remit une lettre au vieillard: celui-ci jeta d'abord les yeux sur le cachet.

— Gouvernement provisoire! s'écria-t-il.

Et son visage s'altérant tout-à-coup, revêtit l'expression d'une profonde inquiétude. Maître Woerden déchira vivement l'enveloppe, déplia la lettre et la lut. Guillaume suivait avec anxiété les mouvements de son père; mais il se rassura bien vite; car la physionomie du vieillard reprit presque aussitôt toute sa sérénité.

— C'est fort bien; j'accepte, dit enfin Woerden.

Puis, ayant passé la lettre à son fils, il se mit à réfléchir. Le jeune homme parcourut d'un coup d'œil; c'était une demande de quatre cent milliers de harengs livrables dans un mois au gouvernement pour la subsistance de l'armée française.

— Guillaume, s'écria tout-à-coup le vieillard en sortant de sa rêverie, il me vient une idée! Tu épouseras la fille de Van Elburg et tu auras une belle dot; c'est moi qui te le dis!

— Comment cela, père?

— Laisse-moi faire. Seulement, comme tous les canaux sont arrêtés par les glaces, tiens-toi prêt, et fais seller deux chevaux demain à la pointe du jour.

— Ce sera fait... Ah! père, que je vous remercie!

— C'est bien, c'est bien... Eh! tu ne sais pas encore tout ce que tu me dois. Va, Guillaume continua Woerden en frappant légèrement sur l'épaule de son fils, quand tu seras négociant, aie seulement le génie de ton père!..

Le lendemain, en se levant, le soleil trouva les deux voyageurs sur la route qui conduit d'Amsterdam à Broek. Les chemins étaient couverts de neige et glissants, les chevaux ne pou-

vaient marcher qu'au pas; mais le jeune homme supportait ce désagrément avec courage; il allait revoir sa bien-aimée et conclure enfin le mariage qui devait mettre le comble à son bonheur. Le vieillard lui-même riait de cette marche pénible, car il tenait beaucoup au fond de son âme à ce que son fils épousât une si riche héritière.

Ils arrivèrent à Broek vers midi; mais ils descendirent de cheval avant d'y entrer, et laissèrent leurs montures dans une auberge, l'accès de ce village étant interdit aux bêtes de somme et aux voitures.

En effet le village de Broek jouit en Hollande d'une réputation proverbiale pour sa propreté. Les rues, au lieu d'être pavées, y sont dallées en pierres polies de diverses couleurs, et disposées en forme de mosaïque. De chaque côté, le long des maisons, règnent des espaces réservés pour l'usage privé de leurs habitants; ces espaces, parquetés en pierres plus belles et mieux assorties, sont séparés de la voie publique par des balustrades en fer poli, rehaussées de nombreuses garnitures en cuivre doré; des bancs de bois précieux et richement façonnés y sont, en outre, disposés pour les causeries en famille, le soir, après les accablantes chaleurs des jours d'été. La manie de la propreté est, dit-on, poussée si loin dans ce village que, lorsque quelque feuille détachée de sa tige par une brise indiscrete vient à se déposer sur cet élégant parquet, les habitants sortent en foule de leurs maisons et courent à l'enviser la feuille proscrite pour l'enlever.

Quand Woerden et son fils entrèrent à Broek avec leurs gros souliers salis par la neige, ils excitèrent donc l'indignation des indigènes; mais comme ils étaient connus depuis longtemps dans le pays, ils arrivèrent néanmoins sans encombre jusqu'à la demeure de Van Elburg.

Là, cependant, ils ne purent se soustraire à une formalité à laquelle Napoléon et Alexandre eux-mêmes furent obligés de se soumettre quelques années plus tard. A peine furent-ils entrés dans la cour qui précédait l'habitation du riche commerçant, qu'une servante leur apporta des sortes de babouches qu'ils échangeèrent contre leurs grossières chaussures.

Enfin ils furent introduits.

Au moment où ils pénétraient dans le salon, la porte vis-à-vis d'eux se refermait. Maître Woerden n'eut pas le temps de distinguer la personne

qui venait de s'enfermer ainsi à leur approche, mais Guillaume l'avait déjà reconnue; ses yeux d'amant avaient tout vu; et les battements de son cœur le rassuraient assez contre la possibilité d'une méprise. En effet, c'était Clotilde, la fille de Van Elburg, qui, cachée derrière les vitreaux colorés de sa croisée, les avait vus entrer dans la cour, et était sortie pour en prévenir son père. Elle reparut presque aussitôt avec lui.

Clotilde portait le costume du pays; elle était coiffée à la frisonne, le front orné d'une plaque d'or, surmontée d'un petit bonnet à jour, collé délicatement sur les tempes, bordé de liserés d'or et parsemé de pierreries. Deux gros chats angoras qui l'avaient suivie tournaient autour d'elle, en se frottant familièrement le long de la robe de leur maîtresse.

— Eh ! bonjour, maître Woerden, s'écria Van Elburg en tendant la main à celui-ci. Est-ce que, vous aussi, vous fuyez devant les Français? soyez le bien-venu.

— Maître Van Elburg, il ne s'agit point de cela, répondit Woerden. Vous savez bien que je ne m'occupe jamais de politique; je me soucie aussi peu des Français que du prince d'Orange, et je viens vous proposer une bonne affaire.

— Parlez, je vous écoute.

— Mon cher confrère, j'ai une livraison de quatre cents milliers de harengs à faire dans un mois; pouvez-vous vous engager à me les fournir dans trois semaines?

— A combien?

— A dix florins le millier.

— A dix florins?.. soit; je vous le promets.

— Eh bien ! régularisons cela sur-le-champ, et mettons-nous à table, car je meurs de faim. Pendant le déjeuner, nous causerons mieux du second sujet de ma visite.

En disant ces mots, Woerden lança un regard significatif à la jeune fille qui baisa les yeux.

Pendant le repas, en effet, l'habitant d'Amsterdam parla du mariage de son fils, et chicana de nouveau sur la dot de la future épouse; mais Van Elburg ne voulut pas changer d'un stiver la somme qu'il avait promise. Maître Woerden, qui s'en souciait désormais fort peu, feignit encore quelques regrets, et finit par se rendre.

Enfin la célébration du mariage fut fixée à huit jours de là.

Dès le lendemain, Guillaume et son père se

remirent en route pour Amsterdam. A peine furent-ils sortis de Broek et remontés à cheval, que le jeune homme hasarda une question à son père.

— Père, lui dit-il, vous avez donc changé d'avis?

— Pourquoi cela?

— Mais n'avez-vous pas accepté la dot de maître Van-Elburg?

Le vieillard jeta un regard de côté à son fils.

— Guillaume, répondit-il brusquement, pour qui me prenez-vous?... Laissez-moi donc faire, et cessez de m'interroger, car vous ne saurez rien. L'affaire est sérieuse maintenant; dix florins le millier de harengs, c'est bien cher, me voilà avec un engagement de quatre mille florins sur les bras; j'ai besoin de toutes mes réflexions.

En effet, à partir de ce moment, maître Woerden ne desserra plus les dents; Guillaume le suivit en gardant un profond silence, et en s'estimant fort heureux néanmoins d'être si proche de la réalisation de ses vœux les plus chers.

A peine fut-il rentré chez lui, que le vieux négociant monta dans son appartement et s'y enferma à clé. Ce mystère éveilla la curiosité du jeune homme; mais, malgré toute sa vigilance, il ne put rien découvrir.

Cependant, vers le soir, maître Woerden sortit de son cabinet: il donna à sa servante un gros paquet de lettres à jeter à la poste; et, trois jours après, lorsque Guillaume se présenta, suivant sa coutume, chez son père, pour lui rendre ses devoirs:

— Enfant, s'écria joyeusement le vieillard, en approchant sa face ridée de la figure du jeune homme, j'ai ta dot!

Enfin le jour du mariage étant arrivé, Woerden et son fils retournèrent à Broek. Cette fois ils entrèrent chez Van Elburg par une porte spéciale, à deux battants et d'une apparence somptueuse, qui, suivant la coutume du pays, ne s'ouvre que dans trois occasions solennelles: les baptêmes, les mariages et les enterrements. Un grand nombre de parents et d'amis se trouvaient déjà réunis dans le salon. Le maître de l'habitation perça cette foule et s'avança vers les nouveaux arrivés; mais son visage était si pâle et si altéré, que Guillaume crut qu'il venait leur annoncer quelque fâcheuse nouvelle. Woerden ne partagea nullement les inquiétudes de son

fils, car le malin vieillard savait mieux que personne à quoi attribuer l'affliction de son hôte.

— Maître Van Elburg, lui dit-il avec un sourire fin et hypocrite, qu'avez-vous donc? Vous êtes tout changé.

— Ah! cher ami, je suis dans un cruel embarras: il faut que je vous parle!

— Qu'est-ce donc? le mariage vous contrarie-t-il? Dites-le, confrère, vous pouvez encore vous rétracter.

Mais non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Alors, reprit l'habitant d'Amsterdam qui craignait que quelque difficulté ne surgît de l'explication qu'il pressentait, procédons d'abord à la cérémonie; je ne change jamais l'ordre de mes idées; je suis venu pour assister au mariage de mon fils: commençons par là; je serai ensuite tout à votre disposition.

Maître Van Elburg eût bien voulu se décharger au plus tôt du fardeau qui pesait sur sa poitrine, mais, ayant jeté un regard sur le front de son confrère, il comprit aussitôt qu'il n'y avait rien à tenter contre l'obstination d'un crâne de cette forme-là.

On se mit donc en marche pour l'église, et quelques instants après, les deux époux étaient unis au pied des autels.

A peine fut-on de retour au logis:

— Maintenant, maître, dit Van Elburg, vous avez promis de m'entendre; montons dans mon cabinet.

— Je vous suis.

— Confrère, reprit le premier après avoir fermé la porte avec soin derrière lui, il faut, d'après mon engagement, que je vous livre quatre cents milliers de harengs dans quinze jours, et je n'ai encore pu m'en procurer un seul; ils sont tous vendus.

— Je le crois bien, répondit Woerden en éclatant de rire, je les ai tous achetés.

A ces mots, Van Elburg demeura stupéfait.

— Ah! s'écria-t-il... Alors que comptez-vous faire de ma promesse?

— Maître, je compte qu'elle sera exécutée... Ecoutez, Van Elburg; vous laisserez un jour une brillante fortune à votre fille, je le sais, mais j'en laisserai une au moins égale à mon fils; il est donc inutile de faire entrer ces deux avantages futurs en ligne de compte, de ce côté il y a compensation. Quant aux avantages présents,

c'est bien différent. Moi, je cède prochainement ma maison de commerce à mon fils; vous, vous ne donnez que quatre mille ducats de dot à votre fille. Or, ce sacrifice est évidemment au-dessous du mien. Je n'ai pas voulu pour ce motif contrarier les affections de nos deux enfants; mais je me suis promis de rétablir l'équilibre et de vous forcer, malgré vous, à tenir votre rang.

A mesure que Woerden parlait, maître Van-Elburg ouvrait des yeux de plus en plus ébahis.

— Pour cela, continua l'habitant d'Amsterdam, voici ce que j'ai fait. Vous vous êtes engagé à me livrer quatre cents milliers de harengs, à raison de dix florins le millier; mais je les tiens, les harengs. Pour que vous fassiez honneur à votre signature, il faut donc que vous me les achetiez. Or, je vous les vends cinquante florins le millier: ainsi c'est seize mille florins que vous avez à me remettre et vous serez quitte.

Pendant cette péroraison lucide, Van-Elburg avait repris ses esprits et tout son sang-froid habituel.

— C'est juste, répondit-il. Maître Woerden, vous êtes un fin négociant; j'ai été pris dans un piège habile; je m'exécute.

— En achevant ces mots, Van Elburg salua profondément son confrère, et, ayant rouvert la porte de son cabinet, ils descendirent ensemble au salon.

Bien que le procédé de maître Woerden fût au moins étrange, Van Elburg se garda bien de laisser voir son dépit; il avait trop d'expérience pour cela. Son visage au contraire reprit toute sa sérénité, et il ne fut plus question que de la fête qui devait terminer cette heureuse journée.

Huit jours après, l'habitant de Broek était allé à Amsterdam, sous le prétexte de voir sa fille qui habitait alors sous le toit de son époux. Cette fois les rôles se trouvèrent changés. Woerden était dans la désolation.

— Ah! maître, s'écria-t-il aussitôt qu'il aperçut son confrère, vous voyez un homme au désespoir! Voilà tous les pécheurs qui rentrent avec mes harengs, je n'ai pu me procurer un seul tonneau. Toute ma marchandise va être perdue.

— Que voulez-vous, maître? répondit froidement Van Elburg; vous avez acheté tous mes harengs, j'ai acheté tous vos tonneaux. Je pourrais vous les vendre bien cher; mais comme je tiens seulement à ne donner que les quatre mille ducats que j'ai promis à ma fille, je vous les cède pour la somme que vous avez su tirer de moi par votre adresse. Vous avez assez d'esprit à Amsterdam; mais à Broek, nous avons du génie!

— C'est égal! c'est moi qui vous ai donné l'idée, répondit fièrement maître Woerden.

HIPP. ETIENNEZ.

(Commerce.)

Jacques et Jean.

Jacques et Jean se promenant,
Au pied d'un arbre se trouvèrent.

Cet arbre avait des fruits d'un aspect si tentant,
Que tous les deux les enviaient.

Mais les cueillir!.. si loin qu'ils en étaient,
Ce n'était pas chose facile;
Lequel sera le plus habile?

Tandis qu'ils y réfléchissaient,

Jean le premier aperçoit une échelle,
Grande et solide autant qu'on peut le souhaiter.

Il s'élança vers elle,

Et va pour y monter.

O ciel! elle est pleine de bon!

Il se recule et se secoue,

Tant il craint son contact, tant même il est fâché
Si près de s'en être approché!

Jacques, moins délicat, aussitôt s'en empare,

Jean à ses yeux n'est qu'un pauvre niais,

Ridicule autant que bizarre.

Lui dans un clin d'œil est au haut;

Et dès qu'il a repris haleine,

Il cueille les beaux fruits sans fatigue et sans peine:
Puis fièrement s'assied au premier échelon,

Et là riant son compagnon,

De fange tout couvert, mais bouffi d'amour-propre,

Il dit à Jean qu'il regarde en pitié: [pre,

« Pour monter promptement, tu vois, ce n'est pas pro-
C'est haut qu'il faut un marche-pied »

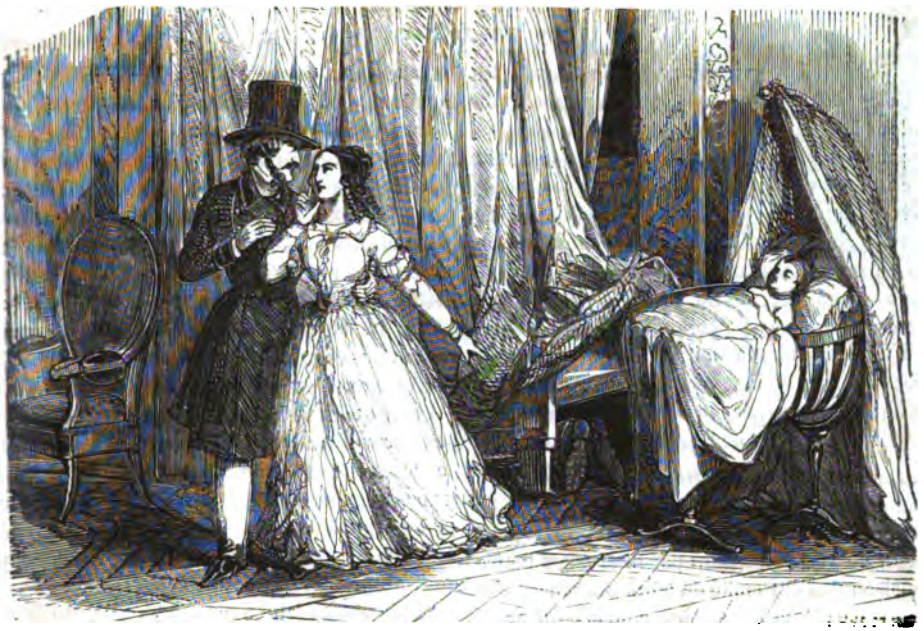
Et Jean, que devint-il? me direz-vous sans doute;

A monter put-il parvenir?

— Jean monta doucement: il fut longtemps en route:

Mais s'éleva sans se salir.

M^{me} ADÈLE CALDELAR.



UNE HISTOIRE DE VOLEUR.



▲ bonne chose, n'est-ce pas, Mesdames, qu'un beau récit bien effrayant? Voyez-vous, tandis que le narrateur, arrivé à l'endroit le plus terrible, donne à ses paroles accentuées une expression plus imposante, voyez-vous le cercle attentif se resserrant, comme si chacun, par une impulsion volontaire cherchait un protecteur dans son voisin? Voyez-vous l'auditoire savourant l'histoire lugubre qui se déroule, et se faisant un plaisir même de ses frissons?

Malgré notre haute opinion du courage féminin en général, nous nous permettrons de vous demander, Mesdames, si toutes vous vous sentiriez capables d'imiter, dans une occasion pareille, l'héroïne de l'anecdote suivante, que nous vous donnons comme très authentique.

Une jeune femme, que nous appellerons M^{me} Aubry, habitait avec son mari une maison de la petite ville de ***. Cette maison, isolée au fond d'un vaste jardin, dans un faubourg, n'avait pas d'autres habitants que M. et M^{me} Aubry, leur enfant, âgé d'un an à peu près, et un domestique, entré depuis peu à leur service. Le soir,

dès neuf heures, le silence le plus complet régnait dans les rues de la ville; à dix heures, on voyait successivement s'éteindre les lumières qui brillaient aux fenêtres, et qui faisaient place à une complète obscurité. Il fallait, à des heures aussi indues, une circonstance extraordinaire, une noce, un dîner de gala, pour que l'on entendît résonner les pas de quelques passants attardés, en avant desquels un fallot scintillait dans les ténèbres. Qu'on juge de la solitude d'une maison cachée derrière un rideau de platanes et d'acacias, à trois ou quatre cents pas de la voie publique.

Par une soirée du mois de novembre, M^{me} Aubry était chez elle, attendant le retour de son mari qu'une affaire avait appelé dès le matin dans un bourg, à deux lieues de la ville; il s'agissait d'un recouvrement à opérer, et M. Aubry, qui devait rapporter avec lui une somme assez considérable, s'était muni d'une paire de pistolets, précaution sans laquelle sa femme n'aurait pu se défendre d'une certaine inquiétude.

Il était six heures du soir, M^{me} Aubry venait de monter dans sa chambre avec sa domestique, afin de coucher son enfant. Cette pièce, haute et vaste, était située au premier étage, sur le jardin.

La boiserie à demi noircie par le temps, les meubles héréditaires, de forme antique et de couleur foncée, quelques portraits de famille, à la grande porcelaine, au visage grave, donnaient à l'ensemble de l'appartement une physionomie sévère. Une large et profonde alcôve, à côté de laquelle était placé le berceau de l'enfant, occupait en grande partie le côté de la chambre opposé à la cheminée. Les rideaux de l'alcôve étaient fermés; mais l'un des coins, accroché par hasard à un meuble, laissait voir, en se relevant, le bas du bois de lit, véritable édifice massif, aux lignes contournées en volutes, où s'était joué le ciseau capricieux de l'ébéniste d'autrefois.

La nuit était noire et triste, véritable nuit d'automne avec ces rafales de pluie qui fouettaient les fenêtres. Les arbres du jardin, courbés sous l'effort du vent, venaient par intervalles battre la maison de l'extrémité de leurs branches; c'était un monotone et sombre concert où ne se mêlait aucun bruit humain, aucune voix qui pût promettre, en cas de besoin, aide et assistance.

M^{me} Aubry était assise sur une chaise basse, au coin du foyer, dont le feu, joint à la clarté d'une lampe posée sur la cheminée frappant en plein certains objets, et laissant les autres dans une ombre épaisse, faisait ressortir toutes les saillies par le jeu des oppositions. La jeune femme tenait sur ses genoux l'enfant qui occupait ses soins maternels, tandis que la servante, à l'une des extrémités de la chambre, exécutait quelques ordres de sa maîtresse.

M^{me} Aubry venait d'achever la toilette nocturne de son fils. Elle jette les yeux vers le berceau, afin de s'assurer s'il est tout préparé pour recevoir l'enfant dont les yeux se ferment déjà. En ce moment, le feu plus actif lançait une lumière vive sur l'alcôve. Tout-à-coup M^{me} Aubry fait un mouvement. Sous le lit, à l'endroit où le bas du rideau se relève, son regard a distingué deux pieds chaussés de souliers à gros clous.

En un instant, tout un monde de pensées a traversé le cerveau de la jeune femme. Sa situation tout entière s'est révélée à son esprit; comme par un éclair, par une illumination soudaine. Cet homme caché est un voleur, un assassin, il n'est pas possible d'en douter. M^{me} Aubry n'a aucun secours, aucun protecteur immédiat à espérer. Elle n'attend pas son mari avant

huit heures du soir, et il n'est encore que six heures et demie, que décider? que faire?

M^{me} Aubry n'avait pas jeté un cri: elle n'avait pas quitté sa chaise. La servante, très-probablement, n'aurait pas conservé la même impossibilité. Le voleur, selon toute apparence, comptait demeurer là, pour n'en sortir qu'au milieu de la nuit, et s'emparer de la somme rapportée par M. Aubry. Mais se voyant découvert, et n'ayant affaire qu'à des femmes, il ne manquerait pas de quitter dès ce moment sa cachette, et d'acheter leur silence par leur mort.

Puis, qui sait si, la servante elle-même n'est pas la complice de cet homme? Quelques sujets de défiance, que M^{me} Aubry avait jusqu' alors repoussés, viennent dans cet instant se retracer à son esprit avec plus de force. Toutes ces réflexions lui avaient demandé moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour les écrire.

Sur-le-champ elle a pris son parti. Sous un prétexte quelconque, elle fera sortir la servante.

— Vous savez, lui dit-elle, sans que sa voix fût le moins du monde altérée, vous savez ce mets que mon mari préfère. Il serait bien sise, je crois, qu'on y eût songé aujourd'hui pour le souper: j'avais oublié de vous le dire. Allez-vous en occuper, allez tout de suite, et mettez-y tous vos soins.

— Mais, répond la servante, Madame n'a-t-elle pas besoin de moi ici, comme à l'ordinaire?...

— Non, non. Je ferai tout moi-même. Allez, Monsieur serait mécontent, j'en suis sûre, si, au retour d'une longue course, par un si mauvais temps, il ne trouvait pas un souper de son goût.

Après quelques lenteurs, qui redoublent chez M^{me} Aubry une anxiété qu'elle est obligée de contenir, la servante quitte la chambre. Le bruit de ses pas se perd dans l'escalier. M^{me} Aubry se trouve seule avec son enfant, et avec ces deux pieds sortant à demi de l'ombre et immobiles à leur poste.

Elle était restée près de la cheminée, toujours tenant son enfant sur ses genoux, continuant à lui adresser presque machinalement des paroles caressantes, tandis que ses yeux ne quittaient pas la terrible vision. L'enfant criait, pressé par le sommeil. Mais le berceau était près de l'alcôve, près des deux pieds menaçants. Comment oser en approcher, grand Dieu!

La jeune mère fit sur elle-même un violent effort.

— Allons, viens, mon enfant, dit-elle.

Elle se lève avec son fils dans ses bras. Se maintenant à peine sur ses jambes qui fléchissent, elle se dirige vers l'alcôve. La voilà tout près des pieds du voleur. Elle place l'enfant dans son berceau, toujours le caressant de sa voix maternelle, dont elle cherche à cacher les frémisséments. Elle se met à le bercer aux accents de la chanson qu'elle redit comme chaque soir.

Et tout en chantant la douce et monotone complainte que ses lèvres articulent par la force de l'habitude, elle songe qu'un poignard est là qui pourrait la tuer sans secours, sans défense.

Enfin l'enfant s'est endormi. M^{me} Aubry revient se rasseoir près de la cheminée. Elle ne sortira pas de cette chambre : ce serait exciter les soupçons du voleur et de la servante, sa complice peut-être. Et puis, M^{me} Aubry veut rester près de son enfant. Ce n'est pas sur une telle victime que le malfaiteur ferait tomber ses coups ; n'importe, elle ne saurait se résoudre à le quitter.

La pendule ne marque encore que sept heures. Une heure encore, une heure, jusqu'à l'arrivée de M. Aubry ! Les yeux de la jeune femme sont attachés par une sorte de fascination sur les deux pieds, qui sont une permanente menace de mort. Un profond silence règne dans la chambre. L'enfant dort paisible. Sa mère, les mains croisées sur ses genoux, les lèvres entr'ouvertes, les yeux fixes, la poitrine oppressée, est immobile comme une statue.

De temps en temps un bruit se faisait entendre au dehors, dans le jardin. Ce bruit, c'était pour M^{me} Aubry un rayon d'espoir ; c'était son mari ; c'était la délivrance ! Mais non ! plus rien ! elle s'est trompée. Pas d'autre bruit que la pluie, le vent, les arbres qu'viennent balayer le mur. Il semble que la malheureuse femme soit seule dans le monde, tant le silence est profond et morne. Quel siècle, que chaque minute !

Ciel ! voici les deux pieds qui remuent !

L'homme va-t-il sortir de sa retraite ? Non, ce n'est qu'un léger mouvement, sans doute involontaire, pour se délasser d'une position trop gênante. Les deux pieds ont repris leur immobilité.

Le tintement de la pendule résonne. Mais un second coup ne suit pas le premier. Sept heures et demie seulement !.. et encore cette pendule avance !

Oh ! quo d'angoisses ! que d'ardentes prières

élançées vers Dieu, durant cette attente mortelle ! M^{me} Aubry prend sur sa cheminée un livre de méditations religieuses. Elle essaie de lire : vain effort ! A tout moment ses yeux quittent la page. Les deux grosses semelles à clous ne sont-elles pas là, là toujours ; sous le lit !

Mais une pensée, qui la glace comme un fer aigu, traverse l'imagination de la pauvre femme. Si son mari n'arrivait pas ! le temps est bien mauvais. Il a des parents dans le bourg où ses affaires l'ont appelé. Peut-être l'aura-t-on engagé à ne pas se remettre en route, la nuit, avec des valeurs considérables ; peut-être aura-t-il été obligé de céder, comme il lui est arrivé déjà, en pareil cas, à des invitations pressantes, à une violence amicale dont sa femme n'aurait pas lieu de s'étonner. Dieu ! s'il ne venait pas ce soir !

Huit heures ont sonné : personne ! La supposition dont nous venons de parler prend, dans l'esprit de M^{me} Aubry, une probabilité de plus en plus effrayante. Après deux heures d'un pareil supplice, la malheureuse femme, soutenue jusque-là par l'espoir d'un secours prochain, sent que son courage et ses forces vont défailir. Elle n'ose plus maintenant mesurer sa position.

Soudain un bruit retentit sous les fenêtres. Madame Aubry prête l'oreille. Elle craint de se confier à un espoir déjà si souvent trompé. Mais non ! cette fois ce n'est pas une erreur. La porte de la maison roule sur ses gonds et retombe pesamment ; un pas bien connu se fait entendre dans l'escalier : la chambre s'ouvre ; un homme parait, un homme grand et vigoureux. C'est lui, c'est lui ! Dans ce moment M. Aubry, eût-il été le moins gracieux des époux, aurait pris, aux yeux de sa femme, toute la beauté, toutes les perfections imaginables. Il ne s'est donné que le temps de poser ses pistolets, de quitter son manteau imbibé de pluie. Heureux de revoir ce qu'il a de plus cher au monde, il tend les bras à sa femme qui s'y précipite convulsivement. Mais reprenant tout son calme, sans dire un mot, elle pose un doigt sur ses lèvres, et de l'autre main elle montre à son mari les deux pieds qui se croient invisibles.

M. Aubry n'aurait pas mérité d'être le mari de sa femme, s'il avait manqué de décision et de sang-froid. D'un geste, il lui fait entendre qu'il sait comment agir.

— Pardon, dit-il, ma bonne amie, mon por-

feuille que j'ai laissé en bas! Je vais le chercher, et je reviens.

L'absence de M. Aubry ne dura pas deux minutes. Il rentre, tenant un pistolet. Il examine l'amorce, s'approche du lit, se courbe; puis de sa main gauche il saisit l'un des deux pieds; l'index de sa main droite reste posé sur la détente de son arme.

— Tu es mort, si tu résistes! crie-t-il d'une voix de tonnerre.

Le quidam auquel appartenaient les pieds ne se soucie pas de hasarder l'épreuve. On voit apparaître, ainsi traîné par la jambe jusqu'au milieu de l'appartement, un individu de fort mauvaise mine, et s'aplatissant devant le pistolet braqué sur son crâne. Fouillé à l'instant, on trouve sur lui un poignard soigneusement aiguisé. Il con-

fesse ses intelligences avec la servante, qui l'avait averti que cette nuit même, une riche proie l'attendrait. Il ne restait plus qu'à livrer l'un et l'autre à la justice. M^{me} Aubry demanda leur grâce à son mari. Mais l'intérêt public parlait plus haut que la pitié.

Pendant tout ce temps, l'enfant, dans son berceau, ne s'était réveillé qu'à demi.

Quand M. Aubry eut entendu le récit de ce qui s'était passé :

— Je ne te savais pas tant de courage!.. dit-il à sa femme en l'embrassant.

Mais, malgré toute sa bravoure, M^{me} Aubry, saisie le soir même d'une violente crise nerveuse, fut, pendant plusieurs jours, malade de son héroïsme.

Th. MURET.

(Quotidienne.)

La Machine pneumatique.

Quelques disciples d'Hippocrate,
Sur la fin d'un repas joyeux,
Pour se désopiler la rate,
Déraisonnaient à qui mieux mieux.
D'abord, selon l'usage antique,
On s'occupa de politique;
On parla de paix à tout prix,
De réforme et de république,
Et de patriotisme et de vertu civique,
Grands mots, souvent si mal compris.

La science eut son tour. On parla médecine,
Et l'on en parla mal ou bien;

Car ils n'étaient pas tous d'accord sur la doctrine,
Et ce n'est pas là le moyen
De la rendre moins assassine.
Mais bientôt le docte entretien
De l'assemblée hippocratique,
Dont, sous l'influence bachique,

La raison, comme on pense, allait de mal en pis,
Vint se fixer sur la physique,
Et la machine pneumatique
Parut alors sur le tapis.

Là-dessus chacun d'eux glose à sa fantaisie;
Le plus grand nombre s'extasie
Sur ce merveilleux instrument;

Puis d'un commun accord, sans pitié l'on décide
Que nos pauvres aieux manquaient de jugement,
Eux qui n'admettaient point l'existence du vide.

« Du vide! qu'aujourd'hui l'on fait à volonté
« Avec tant de facilité!

« Dit l'un.—Oui, dit un autre, et grâce à la machine

« Que l'homme, plus habile, a découverte enfin. »

A tout ce bavardage un troisième mit fin.

« Moi, Messieurs, dit-il, j'imagine

« Qu'à vos yeux, sans bouger d'ici,

« Dans un des flacons que voici,

« Sans machine à l'instant je vais faire le vide. »

L'assemblée, aussitôt, de nouveautés avide,

Le regarde opérer. D'un air fort solennel,

Notre physicien se lève et sur la table

Prend certain flacon de Lunel,

Qu'à l'aspect seulement il jugeait délectable,

Et depuis longtemps convoitait.

Il le porte à sa bouche, et l'avalant d'un trait :

« Plus rien, s'écria-t-il, et j'ai gagné ma cause. »

Je ne sais si le mot produisit son effet,

Mais, au rapport de ceux qui m'ont conté la chose,

Vide jamais n'avait été mieux fait.

P. F. MATHIEU.

TABLE DES MATIÈRES

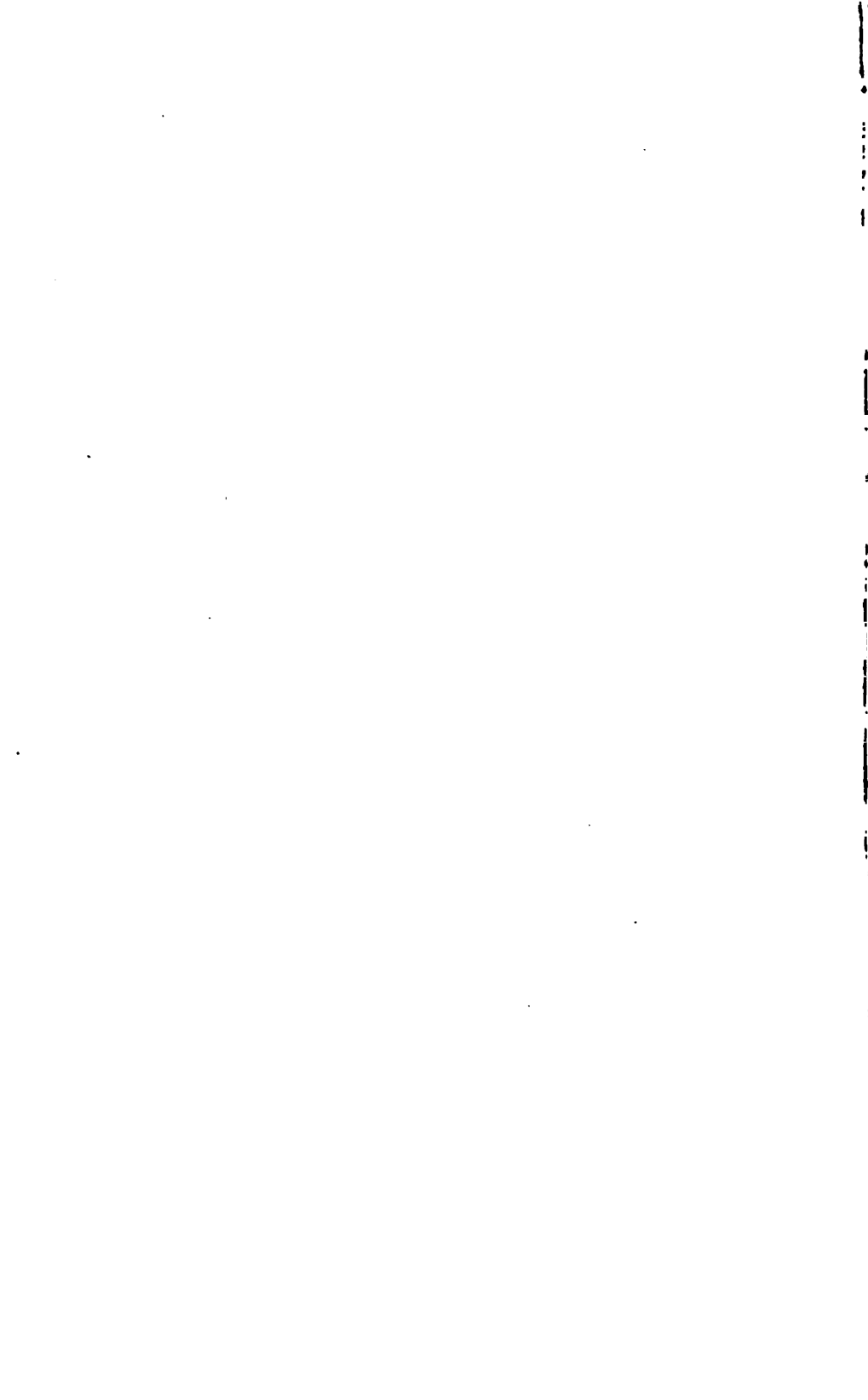
DU QUATRIÈME VOLUME. — QUATRIÈME ANNÉE.

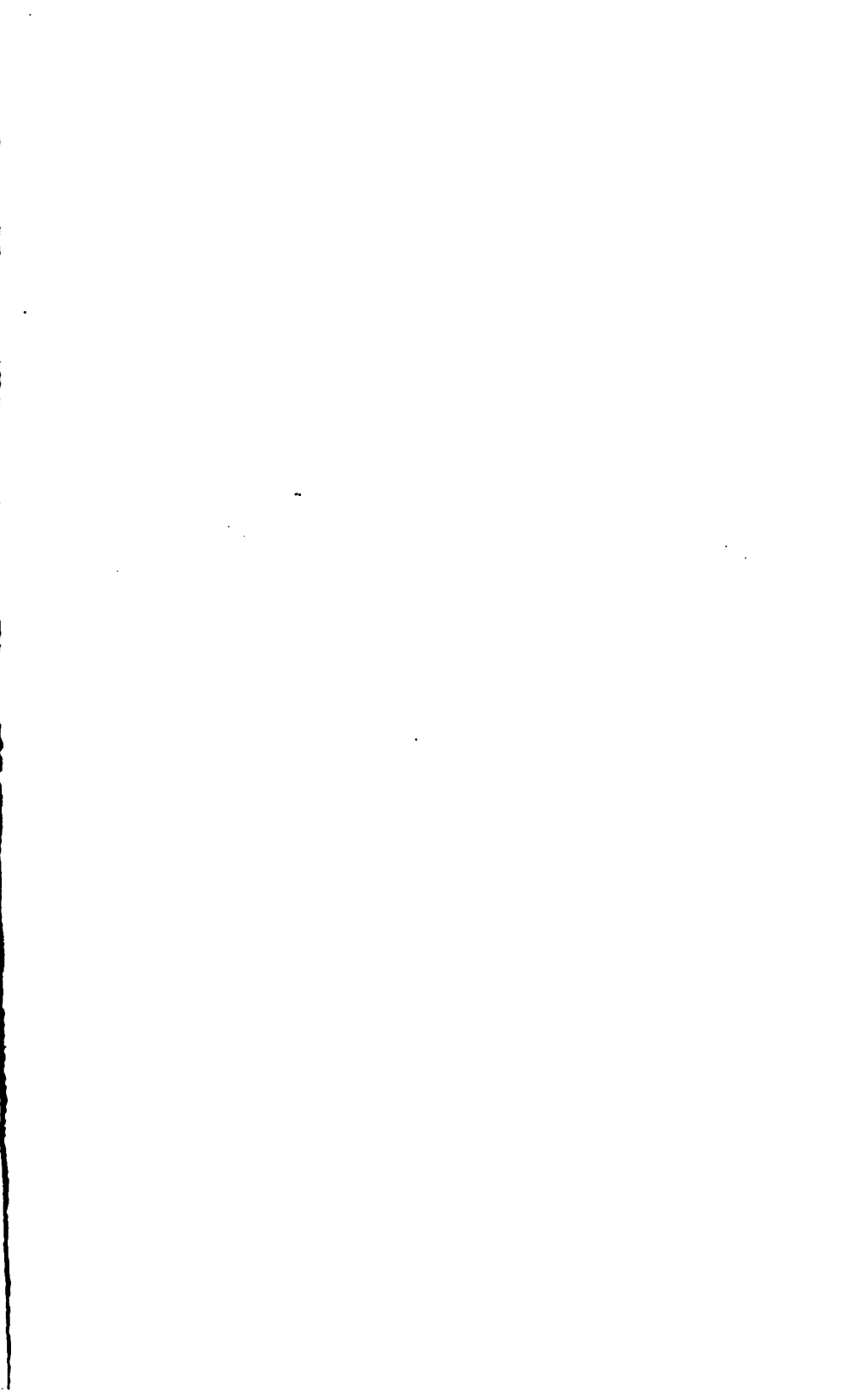
de l'Écho des Feuilletons.

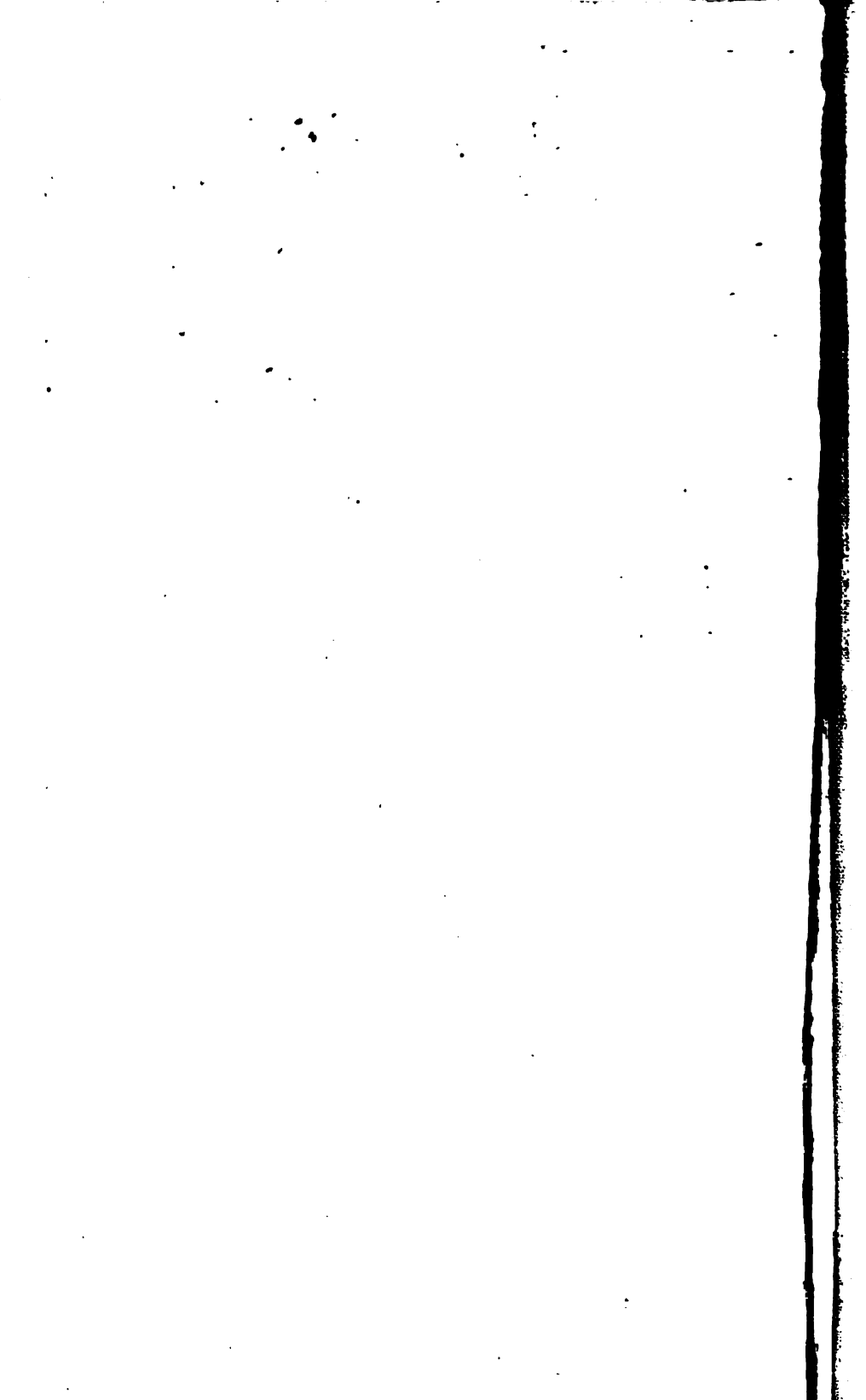
Mouna, — MÉRY	7
Zérich, — Aug. DE LACROIX.	49
Les Bénédictins, — Alexandre DUMAS.	42
Le Rat de ville et le Rat des champs, — Hippolyte ÉTIENNEZ.	49
Les Solécismes, — BRILLAT-SAVARIN.	59
Le dernier Sauvage, — Georges SAND.	60
Le Testament, — Marie AYCARD	92
Vincenza, — M ^{me} Maria D'ANSPACH.	97
Le Lion amoureux, — Frédéric SOULIÉ.	145
Le Pont du Diable, — Alexandre DUMAS	143
Le Bon Ange, — MOLÉRI.	145
Le Bachelier de Goëtingue, — Aug. DE LACROIX.	172
Le prince Formose, — TEXIER D'ARNOUÏ	178
Prologue.	178
Les sept péchés capitaux	180
Les suppositions.	182
Un pacte.	186
La famille d'Orion	190
La Zanetta	192
Les plans de bataille.	194
En Normandie.	196
Les Triomphes.	199
Le château de Blumster.	204
Confession.	210
La Folle	217
La Nympe de la Fontaine, — MUSCÉUS.	226
Le Duel impossible, — Alphonse KARR.	240
Dayelle, — M ^{me} Maria D'ANSPACH.	244
La petite reine de Chypre.	244
Gentilshommes et tirelaines.	246
Le Fiancé.	250
Le Fantôme	254
Les deux Henri	258
Le Refus d'un trône.	262
Bergeronnette, — Étienne ÉNAULT	267
Bernard, — Alexandre Dumas.	279
Le Mont Saint-Michel, — UN GLANEUR.	289
Fables, — LÉON HALÉVY.	293

Frère Angel, — MOLÉ-GENTILHOMME.	293
Prologue	293
1 ^{re} partie	309
2 ^e partie	332
Épilogue.	355
Métella, — M^{me} ANNA DES ESSARTS.	365
Madeleine, — Casimir DELAVIGNE.	368
Le Loup Blanc, — Paul FÉVAL.	369
Prologue	369
Fin du prologue	392
NOTA. Ce roman comprend 36 chapitres dont nous regrettons de ne pouvoir donner les titres; il se trouve textuellement dans l'Écho, et est enrichi de huit jolies vignettes.	
L'Épave de la Tremblade, — Emm. GONZALEZ.	478
Blanche	478
La Gaffe	480
Les Cryptes.	486
Un Souper chez Richelieu, — BAOUR LORMIAN.	495
Le Régent Murray, — Constant GUÉROULT.	497
La Goutte d'eau, — Marquis de FOUDRAS	528
La Girouette et la cheminée, — MATHIEU.	528
Anne de Mantoue, — Clémence ROBERT	529
Le Défi.	529
Chez les Bénédictines	534
Les Regrets	537
Le duel	539
La Villa Lycio.	540
Comment vient la couronne.	540
Guise.	544
La Coupe.	547
Ondine, — Étienne ÉNAULT	552
Le Portrait	552
L'original.	554
Une Fête.	556
Deux lettres et une réponse.	559
Rencontre	562
Un distique et un mausolée.	563
Hommage à Casimir Delavigne, — P. BLANCHEMAIN.	565
Les deux Négociants, — Hippolyte ÉTIENNEZ.	566
Jacques et Jean, — M^{me} Adèle CALDELAR.	570
Une Histoire de Voleur, — Th. MURET.	571
La Machine pneumatique, — MATHIEU	574

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.







80 1914



